LA

REVUE DE PARIS

119537

DIXIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1903

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1903

LETTRES A M. X.[1]

— 1862-1877 —

I

Stoutgart[2], 4 juin 1862.

Je vous envoie une lettre pour l'Empereur. Remettez-la-lui : je ne voudrais pas qu'elle passât par d'autres mains que les vôtres.

Je pars le 6 juin pour la Hollande. Lorsque vous aurez la bonté de m'écrire à l'adresse convenue, écrivez sur la seconde enveloppe : *pour remettre;* mon nom ne doit être nulle part. On ouvre tout en Belgique, et je voudrais que notre correspondance passât inaperçue.

Jamais je n'oublierai l'amitié que vous m'avez témoignée; croyez que la mienne y répond. Nous nous rencontrons dans une même pensée, dans un même dévouement. C'est un lien que rien ne peut briser.

Recevez tous mes vœux, et que le soleil nous luise toujours.

Votre affectionnée

SOPHIE.

1. Fille de Guillaume Ier de Wurtemberg, nièce du roi Jérôme de Westphalie, Sophie de Wurtemberg épousa en 1839 Guillaume III, roi des Pays-Bas; sa douceur et sa bonté la firent adorer du peuple hollandais. La « Reine Sophie » — comme on l'appelait couramment — avait pour l'empereur Napoléon III une affection tendre et dévouée qui ne se démentit jamais. Dans les lettres qu'elle adressa, de 1862 à 1877, à un personnage considérable du Second Empire, et dont nous sommes heureux de publier celles qui ont le plus d'intérêt public, on sent avec quelle sollicitude clairvoyante elle suivit les affaires de France, et combien elle resta constamment fidèle à ses amitiés. Elle mourut en 1877.

2. C'est ainsi qu'est toujours orthographié le nom de la capitale du Wurtemberg, par la reine Sophie.

II

La Haye, 27 février 1862.

Votre lettre m'a causé une véritable joie. Vous êtes la seule personne capable de me rassurer, de faire cesser des inquiétudes sans cesse renaissantes.

L'expression de votre dévouement me touche profondément; je *sais* que je puis compter sur vous. Eh bien! aujourd'hui même je viens vous demander, non pas une action, mais un *conseil*, et j'agirai comme vous me le direz.

Depuis longtemps j'avais la certitude qu'on tâchait de me nuire dans l'esprit de la personne[1] à laquelle je porte le plus profond, le plus inaltérable dévouement.

Sûre de moi, sûre de son amitié, j'attachais peu d'importance à ces menées. Je n'ai jamais rien demandé, je ne demanderai jamais rien : je donne plus que je ne reçois : je pouvais être tranquille. Mais il y a deux mois, une personne de sa famille et de la mienne me rapporta, de sa part, des paroles qui me jetèrent dans une profonde détresse. Je vis que le travail secret avait abouti. Les paroles avaient dû être répétées par son ordre.

L'injustice me révolte, mais elle me ramène aussi en moi-même, et me communique une sorte d'humilité qui touche à la fierté par un endroit imperceptible. Je ne suis ni boudeuse ni emportée, je me tais, et depuis ce jour je ne lui ai jamais écrit. Mais les événements vont marcher; je sens ce qui se prépare dans le lointain. Mon dévouement peut lui être utile. Que faut-il faire? Me taire, attendre? ou aller à Lui et tout lui dire?

Les *explications*, cette rage de beaucoup de femmes, me paraissent généralement fort ennuyeuses.

Je n'ai pas à m'excuser, j'ai toujours dit la vérité telle que je la connaissais et la sentais; je puis dire que les événements ont, sans exception, justifié mes prévisions. Je ne peux ni ne *veux* venir à Paris. Ceux qui craignent une influence, qui

1. L'empereur Napoléon III.

n'existe pas, ne seront pas offusqués par ma présence. Mais vous, qui connaissez tout, qui êtes juste et vrai, dites-moi comment je dois agir. Je sais que vous me garderez le silence vis-à-vis de tous, et de Lui-même.

Ne vous donnez pas la peine d'écrire longuement. Quelques lignes me suffiront. Adressez cette fois : A monsieur Helfferich, Moolenstraat, 23. La Haye. Sur la seconde enveloppe : *à remettre*.

Merci d'avance.

S.

III

27 juin 1862.

J'ai été bien touchée de votre lettre, de votre confiance ; j'aurais voulu vous répondre et vous remercier tout de suite, mais je me trouvais dans une espèce de désert, et si les bois et les bruyères valent quelquefois mieux que la société des hommes, ils ne rendent pas les lettres plus amusantes. Quand les pensées sont tristes, il faut savoir les taire.

Je suis tourmentée des nouvelles que je reçois de Londres. Les intrigues orléanistes sont incessantes. Vous en savez plus long que moi, naturellement ; mais je vis si continuellement de ce qui se passe chez vous, que vous me pardonnerez de vous en parler. Le plus dangereux me paraît le duc d'Aumale : son immense fortune lui donne des armes... Peut-être la solitude me rend-elle craintive ; je vois en noir, et je crains ! Il me semble qu'il faudrait un effort pour ramener la confiance, rassurer les esprits, leur montrer que le seul nom des Napoléons peut donner à votre pays la position élevée qu'il doit occuper. La jeunesse actuelle est ingrate !

L'homme que vous avez envoyé au Mexique[1] me paraît enfin démasqué ! Je me suis étonnée tout bas qu'il ne fût pas mieux connu. En 1851 il haïssait l'Empereur, servait Changarnier et se permettait des propos incroyables. Pourquoi employer des instruments pareils ?

Je vais vivre pendant plusieurs semaines dans un repos

1. Le colonel Letellier-Valazé, chef d'état-major du corps expéditionnaire, ancien aide de camp de Changarnier.

que j'aime et qui n'est pas le désert. Si vous voulez m'écrire, j'en serais bien heureuse. Dites-vous aussi que j'écris à l'*homme*, non au *fonctionnaire*.

Ce qui m'a toujours paru le plus précieux dans la vie, c'est la rencontre d'une amitié vraie, d'un cœur élevé et d'un dévouement éprouvé. Votre amitié répondra à la mienne. Vous et moi nous sommes dévoués à la même personne. Mais vous avez le privilège de le servir ! Moi, je souffre de ne rien faire et de m'attendre à tout. Voir le calme et prévoir la tempête, c'est peut-être de toutes les situations la plus fatigante pour l'âme et la plus difficile à supporter longtemps.

S.

IV

La Haye, 1er juillet 1863.

J'ai été, je vous l'avoue, bien occupée de vous ces temps derniers : je craignais que les changements nombreux[1] qui viennent d'avoir lieu n'exerçassent quelque influence sur votre existence. L'un des sacrifiés est votre ami. Tout cela me préoccupait continuellement, et je sentais que je devais respecter votre secret, attendre, avoir confiance dans la sagesse du maître, qui doit vous apprécier.

Dieu merci ! le résultat m'a donné raison, et j'espère que de nouveaux collègues n'auront avec vous que des rapports de confiance et d'amitié, qui doivent fortifier un gouvernement qu'on a bien essayé d'ébranler dans ces derniers temps. Je ne connais aucun des personnages qui viennent de surgir, mais je n'ai été *étonnée* que de la chute de Walewsky. Je *les* croyais forts d'une protection infaillible, et je pensais que, hors d'un cataclysme, rien ne les ferait sortir des magnificences du ministère d'État. Pour nous autres qui souhaitons la paix, la chute de Walewsky, de ses sympathies polonaises, est un symptôme favorable. Je souhaite la paix pour l'Empereur autant que pour nous, car je vois ses ennemis, Russes,

1. Décret du 23 juin relevant de M. de Persigny de ses fonctions, substituant M. Rouher à M. Baroche, et appelant M. Billault au ministère à la place de M. Walewsky.

Prussiens, souhaitant la guerre, dans l'espoir de lui nuire. Dans la question polonaise, je ne crois pas à la sincérité de l'Angleterre, et je ne suis pas assez cosmopolite pour sacrifier ceux que j'aime aux malheurs de l'étranger.

Je voudrais qu'à la prise de Puebla succédât bientôt celle de Mexico, et que la fin de cette lointaine expédition imposât silence à ceux qui en font un grief au gouvernement. Ce sont les vœux et les sentiments d'une campagnarde.

Après avoir soigné mon frère pendant quelques semaines, je suis allée m'enterrer au fond des bruyères et des landes, d'où je ne suis revenue qu'hier. S'il vous est possible, dites-moi, je vous prie, s'il existe un projet d'aller prendre les eaux en Savoie à la fin de l'été. J'en serais heureuse. Car il ne me serait pas impossible d'y faire une pointe. Veuillez donc me le dire.

Mon adresse est : « M. Handel. »

S.

V

Stouttgart, 12 octobre 1863.

Il y a bien des mois que je n'ai reçu de vos nouvelles. Après avoir passé tranquillement l'été chez moi à la campagne, je suis retournée ici donner des soins à mon père.

J'entends peu parler de ce qui se passe chez vous ; je pense que c'est un bon signe, que tout y est calme et prospère. L'hiver amène quelques discussions, mais il me semble que le pays ne saurait s'en émouvoir.

Je sais l'Empereur revenu, l'Impératrice en voyage, voyage qui préoccupe, étonne un peu. Pour moi, je comprends si bien le désir de revoir sa patrie, d'échapper un instant à sa grandeur !

En Allemagne, le pays est bien profondément labouré ; associations de tout genre, essais infructueux, des gouvernements, d'amener un autre ordre de choses, souvenir du passé qu'on évoque tumultueusement, tout cela amènera des conflits.

On veut croire à la guerre pour le printemps prochain, à la guerre en faveur de la Pologne. Ne comptez sur aucun allié en Allemagne ; ils vous manqueront tous.

Ils seront bien aise d'une lutte à main armée, qui mettra fin aux récriminations de l'intérieur, et leur permettra de terminer violemment les changements les plus désirables. Personne n'étant content, tout le monde aurait envie de se remuer.

Je vous prie de remettre la lettre incluse à l'Empereur.

S.

VI

La Haye, 7 décembre 1863.

Il y a plusieurs semaines que j'ai reçu votre lettre; je voulais vous répondre à la fin de l'année, mais je vois par les journaux que vous êtes attaqué; et j'ai besoin de vous dire combien je pense à vous! J'espère, je crois qu'on sera *juste*. Il me semble impossible qu'on se prive de vos services, que celui qui vous a connu puisse se passer de vous. Jamais la position n'a été plus difficile, et je pense en frémissant à cette année 1864 qui s'avance.

Le discours d'ouverture[1], la lettre aux Souverains[2] sont des morceaux admirables, dignes de Lui, et dont la postérité tiendra compte. Mais pour le moment présent, la mesquine jalousie de l'Angleterre, la mauvaise foi de plusieurs autres souverains, a rendu impossible toute idée de rapprochement. Tout reste donc en suspens et il règne partout une sourde effervescence qui tend à s'exhaler d'une manière ou de l'autre.

Ce n'est pas dans un moment pareil qu'on peut se passer de vous, de votre dévouement.

Quoi qu'il arrive cependant, vous voudrez bien, je l'espère, toujours compter sur mon attachement que nulle circonstance ne saurait ébranler.

Souvenez-vous de moi.

S.

1. L'ouverture de la session législative, le 5 novembre.

2. La lettre du 4 novembre 1863, proposant la réunion d'un congrès qui réglerait le sort de la Pologne, et corrigerait les traités de 1815.

VII

La Haye, 18 mars 1864.

J'ai suivi votre conseil, j'ai écrit. Quoi qu'il arrive, je ne m'en repentirai jamais. Votre conseil était vrai comme la parole d'un ami, et je vous en remercie de tout mon cœur.

L'avenir me paraît très noir. La tentative polonaise avortée fera naître de nouvelles rancunes. Cette race est plus audacieuse que les Italiens, ce seront de nouveaux dangers! Il faut être *vous* pour tenir tête à tout, savoir tout déjouer.

L'année 1864 verra de grandes complications. Si l'on s'attaque à la Prusse il ne faudra pas compter sur la neutralité de l'Autriche, quelles que soient ses promesses. Elle ne demande qu'à se venger de ses défaites de 1859. L'Angleterre occupera Anvers, je ne pense pas qu'elle aille plus loin. La Russie restera chez elle. Voilà pour le commencement.

Si la lutte se prolonge, les coalitions se formeront, et la voix publique, en Angleterre, se réveillera bruyante, ardente, et le Gouvernement anglais se verra forcé de descendre dans l'arène. Alors, Dieu nous garde!

Si je me trompe, tant mieux. Mais je le répète, l'insurrection polonaise est une chose menaçante et dangereuse, et ce ne sont pas les vrais amis qui s'en réjouissent.

Dans deux mois j'irai en Allemagne. Un moment, je croyais devoir traverser la France, pour rejoindre mon père, dont la santé était altérée. Heureusement que, ses forces revenant, ma présence ne lui est plus nécessaire. J'aurais évité Paris, car je ne voudrais pour rien au monde donner de l'ombrage où vous savez, et, revenant souvent, on pourrait croire que je désire une influence qui est si loin de ma pensée. Qu'Il soit heureux et qu'Il soit grand! C'est là tout ce que je désire.

S.

VIII

La Haye, le 27 avril 1864.

Je viens à vous le cœur rempli d'une vive inquiétude, et je m'adresse à vous pour vous demander s'il vous est possible de venir à notre secours?

J'étais près de mon père, qui paraissait mourant, lorsque des lettres d'ici, pressantes, nombreuses, m'avertirent que mon mari se ruinait pour une femme, dont le seul but était de l'exploiter. On m'engageait à revenir, mais je ne pouvais quitter un lit de mort[1].

Dès qu'il y eut un peu de mieux, je partis, mais je vois bien, après avoir sondé la plaie, que ma présence seule n'est pas un frein.

Toute la fortune de la famille est dépensée; il y a déjà *trois millions de francs* de dettes. Est-il possible d'effrayer cette femme Musard, de l'engager, elle, à rompre?

Dites-moi ce que vous pourriez faire, et si vous me dites : « Je ne puis rien », je me soumets, car je sais que vous voulez faire le bien, venir au secours des familles, de mes enfants.

Il y a de la folie dans ce qui se passe. Je vous écris dans une vive angoisse. Vous recommander le secret serait plus qu'inutile.

Dans ma vie, ce qui m'a coûté le plus, c'est de demander; eh bien! je vous prie de nous secourir; si cela est possible, ma reconnaissance, celle de toute ma famille, vous sont à jamais acquises.

S.

IX

La Haye, 6 mai 1864.

Je ne veux pas partir d'ici sans vous le dire, sans vous demander, si possible, de m'écrire un petit mot à Stouttgart, où je compte arriver le 13. Veuillez envoyer à l'adresse de Monsieur de Weckherlin. Je passerai quatre semaines chez mon père.

Vers la fin du mois, mon fils[2] compte vous arriver. Je vous le recommande de tout mon cœur. C'est un beau, bon et noble garçon; s'il veut travailler, il deviendra un homme remarquable, car il joint la fermeté du caractère, la clarté de l'esprit et la bonté du cœur.

1. Le roi Guillaume de Wurtemberg mourut le 25 juin 1864.

2. Le prince d'Orange.

Je crains pour lui les tentations de Paris, mais j'aime à le voir se rapprocher de l'Empereur, auquel il est vraiment dévoué.

Adieu, souvenez-vous de moi, et croyez à ma bien sincère amitié.

S.

X

La Haye, le 9 juin.

Les circonstances deviennent si graves que je vous écris encore une fois sur le même sujet. Ce n'est plus pour nous une question d'argent. De loin et de près, cette femme exerce sa pernicieuse influence, tâche d'écarter les serviteurs fidèles, dévoués à leur pays, aux vrais intérêts de leur souverain. C'est une calamité!

Si vous pouvez nous aider, vous le ferez certainement, et vous rendrez un grand service à notre pays tout entier, car un changement de personnes, d'administration, amène dans des relations comme les nôtres les plus grandes perturbations. Pour moi personnellement j'en serai profondément atteinte.

Je devrais m'excuser de mon insistance, mais je compte si véritablement sur votre amitié, que je me dis et me répète que vous ferez pour moi ce qu'il vous sera possible.

S.

XI

La Haye, 22 novembre 1864.

Rentrée depuis un mois d'un voyage en Suisse et en Italie, il y a longtemps que je veux vous écrire, mais telle est l'uniformité de la vie que les jours se passent sans presque laisser de traces. J'espère que vous avez reçu une lettre de moi, de Mayence? elle en contenait une autre. Je venais de voir une personne qui intéresse celui auquel j'écrivais, et j'étais heureuse de pouvoir dire combien elle avait été bonne, simple et affectueuse.

Maintenant mon fils est chez eux. Il ira passer encore quelques jours à Paris, je vous le recommande.

Je ne sais plus rien de ce qui se passe. La politique ne m'intéresse plus. Celui qui m'en parlait n'existe plus. Ma vie est désolée, mes enfants seuls me restent. Je tâche de conserver, de sauver, ce qu'il est possible de conserver et de sauver de leur fortune. Mais, hélas! je crains qu'il ne reste presque plus rien.

Pouvez-vous me dire si cette femme est à Paris? je sais qu'elle devait venir ici ce mois-ci. Ses séjours sont des désastres.

Pardonnez-moi de vous adresser ces questions, de vous donner cette peine.

Hélas! plus notre position est élevée, plus elle est solitaire: je l'éprouve bien profondément.

S.

XII

La Haye, 2 décembre 1866.

Il s'est passé bien du temps, bien des choses, depuis que je n'ai entendu parler de vous.

Pendant l'été, j'espérais toujours qu'une chance heureuse vous amènerait chez nous; mais je n'osais vous appeler; dans un pays infesté de choléra, on n'a pas le droit de dire: « Venez ». Quoiqu'il fût également chez vous, il y avait conscience à appeler un ami à le braver ailleurs.

Maintenant l'hiver est là; je dois remettre à une autre année, une année plus heureuse, les chances de vous revoir.

Je ne vous parlerai pas politique; elle est si triste et si sombre que l'on aime à l'oublier. J'ose dire que je suis du nombre de ceux qui mettent leurs affections au-dessus de leurs intérêts, et, malgré tout ce que j'ai souffert, je ne serai jamais ébranlée dans l'amitié, dans le dévouement.

Parlez-moi, je vous prie, de la santé de votre femme. Dites-moi encore si les *adresses* peuvent encore servir. Sans vous l'avoir demandé, je n'ai plus voulu m'en servir.

Adieu, laissez-moi me recommander à votre souvenir, à votre amitié, et croyez-moi toujours

Votre dévouée

SOPHIE.

XIII

La Haye, 2 mai 1867.

Il me semble que j'ai le droit de vous écrire encore une fois avant que vous ne quittiez Paris pour la campagne. Vous connaissez les agitations qui nous ont troublées, qui ont troublé l'Europe ces derniers temps. Notre conduite a été honnête, mais maladroite. L'Empereur a été excellent. La Prusse, d'une perfidie, d'une fausseté sans nom[1].

Je crois la lutte ajournée, mais inévitable. Quand elle aura lieu, pourrons-nous espérer qu'Il en sortira victorieux? Mieux qu'un autre, vous pouvez en juger. Répondez-moi, je vous en prie.

J'espère vous revoir dans le courant de l'année; mais il m'est encore impossible de préciser le moment. Tant de choses me retiennent ici! devoirs et inquiétudes de toutes sortes.

Mais, quoi qu'il arrive, je veux les revoir encore une fois, serrer la main à mes amis, et vous m'avez toujours permis de vous donner ce nom.

S.

XIV

Lundi, 3 juin.

Votre lettre du 18 mai m'est bien parvenue et m'a vivement intéressée : c'est ce que vous a déjà dit celui de mes amis, qui possède toute ma confiance, et qui a eu le bonheur de vous voir un instant. J'espère bien à mon tour avoir ce grand plaisir, d'abord *ici*, puis chez vous.

Mon projet serait de rester tranquillement ici dans le repos de mes grands arbres jusqu'à la mi-septembre, et d'assister à la fin de l'Exposition.

1. Affaire de Luxembourg.

Croyez-vous qu'Ils[1] seront à Paris du 15 septembre au 1er octobre? Il me semble qu'Ils ne peuvent pas laisser clore l'Exposition en leur absence. Dès que les plus Augustes visites les auront quittés, je leur écrirai, en leur nommant cette date.

Pour ma santé, pour mes affaires, pour mes intérêts, une autre date me serait pénible.

L'été est charmant dans notre pays. L'automne est pénible. C'est la saison qui m'entraîne toujours.

Enfin, je veux espérer qu'on m'accueillera, la plus ancienne, la plus constante, j'ose ajouter la plus *vraie* de leurs amies.

J'aimerais beaucoup vous revoir tous avant une crise, et une crise approche, je le sens.

Merci de votre bonne et constante amitié à laquelle j'attache tant de prix.

S.

XV

Loo (Gueldre), 19 novembre.

Votre lettre me touche; elle augmente mes regrets de n'avoir pu prendre congé de vous. Mon départ était dès longtemps fixé au 28. La fête de l'Hôtel de Ville me le fit remettre de vingt-quatre heures; et je m'en allai le 29 au soir, le cœur gros, et remplie de tristes pressentiments. Puissé-je ne pas les voir se réaliser! puissions-nous voir renaître la confiance, qui me semble altérée au dedans comme au dehors!

J'étais bien aise aussi de voir l'empereur d'Autriche, mais j'étais fort indifférente à ses succès et à ses projets, car je reste convaincue que l'Autriche est impuissante en ce moment, que son alliance est donc plus nuisible qu'utile.

De plus, je pense que, si jamais elle se reconstituait, si elle parvenait à fondre dans un moule puissant ses nationalités diverses, elle serait bien capable de se lier à sa rivale pour vous accabler à elles deux, par un « élan national » qui rappellerait 1813 et 1814, de ressaisir son influence en Allemagne. Voilà ce que l'on n'admet pas, et cependant, pour qui connaît l'Autriche, c'est une réalité.

1. L'Empereur et l'Impératrice.

La veille de mon départ, l'Empereur vint déjeuner chez moi, et m'accorda une de ces bonnes et tranquilles causeries qui laissent d'ineffaçables souvenirs.

Je ne passai que trois jours en Allemagne, et je me trouvai de retour à La Haye les premiers jours de novembre.

Je suis maintenant au fond des bois et des bruyères, dans une solitude que je voudrais plus réelle, car la vraie solitude est rarement pénible; mais celle qui est peuplée d'automates l'est beaucoup.

S.

XVI

La Haye, 17 février 1868.

J'ai été bien heureuse d'apprendre par vous-même la convalescence de votre fille. Une triste expérience m'a appris que les pires inquiétudes sont celles pour nos enfants, et je souffre pour mes amis lorsqu'ils en sont atteints. Le printemps qui s'avance de si bonne heure, cette année, achèvera de la fortifier.

Votre voyage d'Italie a dû être bien intéressant. Je crois qu'il faut avoir été sur les lieux, pour se faire une idée de la réalité de leur situation. J'ai été fort Italienne, fort éblouie par l'image de ce peuple se relevant, se reconstituant, mais je m'avoue dégrisée par l'ingratitude, par le mensonge, qu'il me semble rencontrer en toute occasion.

C'est un grand point de divergence entre l'un de mes parents[1] et moi. Il m'écrit peu, je le sais mécontent.

J'ai été moi-même absorbée par mon intérieur. Nous savons que le brillant équipage[2] a disparu du Bois de Boulogne, mais nous croyons à une *fausse* sortie et nous nous attendons à un retour.

Croyez-moi pour la vie,

Votre dévouée,

SOPHIE.

1. Le prince Napoléon, cousin germain de la reine Sophie.

2. La fameuse Daumont « vert pomme » de madame Musard.

XVII

3 mars.

Vous m'écrivez en ami. Laissez-moi vous répondre de même, vous dire ce qui m'occupe et m'oppresse.

Au mois de décembre, le baron de... vint à La Haye proposer à mon fils[1] des spéculations financières. Il promettait monts et merveilles, des gains sûrs, des pertes presque impossibles. Mon fils, à la suite de folies, a des dettes considérables, des obligations onéreuses. Il voulait se libérer de ces obligations, il écouta les offres de M. de..., qui lui proposait la négociation d'un emprunt de 1 500 000 francs à Londres par l'intermédiaire d'un nommé S... Je pus arrêter cette négociation jusqu'à un certain point. S... qui n'est ni plus ni moins qu'un voleur, filouta des lettres de change que mon fils lui avait envoyées pour payer à Londres le joaillier Emmanuel. Quand on voulut les ravoir, il était parti pour Madrid.

S'il vous était possible de m'envoyer une petite note sur ... et ... qui lui prouverait *leur peu de respectabilité* ! Hélas! en venant ici, en s'adressant à un jeune homme qu'on sait n'avoir pas de fortune, ils prouvent à mes yeux qu'ils désiraient faire une dupe, se servir de son *nom*, de sa signature, que sa famille devrait honorer.

Mon fils a de l'intelligence, un jugement juste et serré, une logique ferme; mais, dès qu'il s'agit d'argent, il est la proie du premier venu, qui sait faire miroiter à ses yeux quelque promesse fallacieuse. Tel était son grand-père, le roi de Hollande, Guillaume II. Brave soldat, d'une haute intelligence, insensé sur un seul point.

J'ai vu ce malheur dans le passé, j'en frémis pour l'avenir,

Aidez-moi à l'éclairer, il se révolte sous mon joug. Il ne sait pas combien il me coûte de le contrarier. Pardonnez-moi l'ennui que je vous cause. Mais je connais votre cœur, votre noble obligeance.

1. Le prince d'Orange.

XVIII

La Haye, 29 mai.

Il me semble que vous m'avez oubliée? Je ne reçois plus jamais de vos nouvelles. Peut-être vous êtes-vous servi d'une adresse que la mort a éteinte. Je vous en envoie une nouvelle que vous voudrez bien utiliser, je l'espère.

L'été est si beau que vous songez peut-être à quitter Paris de bonne heure.

N'oubliez pas votre vieille promesse de venir me voir. Au mois de juin, je suis obligée de m'en aller dans une campagne éloignée, mais au mois de juillet ou d'août je vous espère.

Nos affaires ici vont mal.

Il y a de l'incertitude, partant de là, inquiétude et malaise. C'est un mauvais état, la veille d'une maladie.

L'Allemagne grandit et devient de plus en plus arrogante. Elle ne vous attaquera pas, elle désire que vous l'attaquiez. Et moi je dis : Que Dieu nous conserve la paix !

XIX

Ems, 12 septembre 1868.

C'est ici, dans un petit coin fort écarté de l'Europe, qu'est venue me trouver votre aimable lettre.

J'en suis reconnaissante et touchée.

Vos impressions sur la Hollande me font plaisir. C'est un bon pays qui mérite de vivre, de prospérer, qui a un grand et glorieux passé, et, je l'espère, un bon et heureux avenir.

Il y a huit jours que je suis venue ici, pour me faire un peu de bien ; mais je vois que je n'y réussis pas, et je repartirai la semaine prochaine, pour rentrer chez moi, où j'espère bien vous revoir une autre année.

Je ne vous dirai pas de nouvelles, car je n'en sais aucune. La saison est finie. Ems est désert. J'y vis seule avec ma sœur, qui est venue m'y rejoindre.

Adieu donc, et encore une fois merci de votre bonne visite, à laquelle je repense souvent avec le plus vif plaisir.

Votre dévouée

SOPHIE.

XX

La Haye, 13 décembre 1868.

Il y a bien des semaines que vous ne m'avez écrit. Je vous crois rentré à Paris depuis six semaines ou deux mois, et je viens me rappeler à votre souvenir.

On nous inquiète beaucoup sur l'état des esprits en France. Je me flatte que la malveillance exagère les dangers. Mais je vois des nuages au Nord et au Midi. Je n'aime pas l'état de l'Espagne, Montpensier ou la république me déplaisant également.

J'ai passé un mois de l'autre côté de la Manche, au moment même des élections. Malgré les nouveaux votants qui ont fait surgir les bas-fonds de la population, malgré les associations ouvrières, le résultat me paraît satisfaisant. Les hommes qui siègent au nouveau Parlement n'ont pas un niveau moins élevé que ceux du passé. Ce pays aura ses difficultés, mais il sait ce qu'il veut, et sait s'en rendre compte.

Ici nous vivotons dans les chicanes, trop souvent dans les questions de personnes. Mais j'ai la joie de voir se remettre la santé de mon fils cadet[1], et je puis commencer cet hiver avec moins d'inquiétude que le précédent.

XXI

La Haye, 7 janvier 1869.

L'année a déjà sept jours, et je n'ai pas encore su vous remercier de votre bonne lettre, ni vous porter mes vœux. Mais ces premiers jours sont toujours si remplis que toute liberté d'action se trouve perdue. Cependant j'ai besoin de vous dire combien je tiens à votre amitié, combien je suis reconnaissante de votre souvenir.

1. Le prince Alexandre.

Je ne suis pas sans inquiétude au sujet de Napoléon. Sa maladie se prolonge. Clotilde a la bonté de me télégraphier tous les jours, mais je n'ai pas de détails. On a dansé aux Tuileries.

La question d'Orient s'arrangera probablement encore cette fois-ci. On laissera à la Russie le temps de se fortifier, de se réorganiser. On étaiera un peu l'Empire turc qui croule. Et puis, les points noirs se reformeront. Que pensez-vous de l'Espagne? Qui a des chances? Dans notre petit coin de l'Europe nous n'en savons rien.

J'ai constaté en Angleterre un désir très vif, très prononcé, de l'entente avec la France, la volonté même de porter des sacrifices, d'éviter toute exigence. On a peur de l'Amérique. Les changements sociaux qu'on prédisait là m'ont paru moins proches. Le bon sens public est trop pratique pour provoquer des secousses.

Agréez, pour l'année 1869 et pour toutes les années qu'il me reste encore à vivre, l'expression de ma constante et sincère amitié.

S.

XXII

Maison-du-Bois, 14 juillet 1869.

Votre lettre m'a profondément touchée. J'y aurais répondu plus vite, sans une violente mais courte maladie : j'ai eu l'angine, j'en suis encore faible, quoique radicalement guérie. C'est dans ma retraite, où je n'ose quitter la chambre, que j'ai reçu les nouvelles des changements opérés chez vous.

Lorsqu'on est faible on est facilement inquiet. Je le suis, pouvez-vous me rassurer? Les concessions[1] vont-elles calmer les esprits, ramener la confiance? Quels hommes ont succédé à ceux qui ont fini?

Le prince[2] m'a écrit quelques lignes depuis son retour. J'espère qu'il ne songera pas à repartir : sa présence pourrait

1. Il s'agit du message du 12 juillet, de la retraite de M. Rouher, de l'avènement de l'Empire libéral (ministère Duverier-La Tour d'Auvergne-Bourbeau, etc.

2. Le prince Napoléon.

être très salutaire, son absence serait un véritable tort. Je lui ai écrit; j'espère que ses amis le lui répéteront.

D'après ce que j'apprends de l'Allemagne, le Nord s'apprête à exercer une plus forte pression sur le Midi. L'influence de M. de Bismarck diminue : il était le principe modérateur, il se retire sous sa tente; les petites eaux vont jaillir, elles tâcheront d'inonder tous les terrains encore secs. Tout cela est bien mauvais, il y a un grain noir à l'horizon.

XXIII

Maison-du-Bois, 29 juillet.

La session du Sénat approche. J'espère qu'elle sera courte, qu'elle vous rendra bientôt toute votre liberté, et la faculté de venir me trouver.

J'y compte tellement que vous ne voudrez pas me désappointer et m'affliger.

Il est difficile à l'étranger de juger ce qui se passe en France, ce qui s'y prépare. Mais il m'est impossible de ne pas plaindre l'Empereur, tel que je le connais. Le parlementarisme lui est antipathique, et ces nouvelles entraves après dix-sept ans de règne doivent lui paraître odieuses. Les anciens partis sont si peu équitables envers son gouvernement et envers lui-même, qu'il faut une véritable abnégation pour leur abandonner une partie du pouvoir.

J'espère que Napoléon[1] saura remplir le rôle qui lui revient. Vis-à-vis de moi, il est très calme dans ses appréciations. En général, l'intempérance de sa langue est bien plus à craindre que celle de ses actions.

Je vis au jour le jour, absorbée par mon fils[2]. Sans souffrir beaucoup, je suis encore faible.

Le temps est admirable. Nous avons de l'air et du soleil, tout ce qui rend ce pays riant et agréable à voir.

Adieu, et j'ajoute à : revoir!

SOPHIE.

1. Le prince Napoléon.

2. Le prince Alexandre.

XXIV

Maison-du-Bois, 26 septembre 1869.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi en passant à Stouttgart. Il y a cinq ans, depuis la mort de mon père, je n'ai pas eu le courage d'y retourner; mais je dois y aller le mois prochain. Je pars le 6 octobre, je reviendrai le 20. Quinze jours d'absence me paraissent longs quand je dois quitter mon fils[1]. Il passera tout l'hiver dans le Midi, et déjà je me demande comment je supporterai cette séparation.

Je suis horriblement inquiète de ce qui se prépare chez vous. Il me semble que tout se détruit, que tout croule, et l'avenir me fait trembler. Je ne comprends rien à la conduite de ceux qui se trouvent au faîte. Je regrette le discours[2] et je regrette les absences de Napoléon.

Fleury[3] va-t-il à Pétersbourg? et pourquoi?

Je m'arrête. Vous comprendrez tout ce que je ne dis pas. Ce que j'ai besoin de répéter, ce sont mes regrets de ne pas vous avoir vu ici.

Rappelez-vous bien que vous *devez* venir l'année prochaine.

Je vous en prie, écrivez-moi un petit mot, et si possible rassurez-moi : santé, avenir, tout me paraît détruit.

XXV

La Haye, 3 janvier 1870.

L'année ne doit pas vieillir, sans que je vienne vous remercier de vos bons vœux, vous les rendre de tout mon cœur!

Soyez heureux. Soyez-le par vous-même et par les vôtres, par vos enfants surtout! Que votre beau et bon pays soit bril-

1. Le prince Alexandre.

2. Le discours prononcé par le prince Napoléon au Sénat, dans la séance du 1er septembre.

3. Le général Fleury.

lant et florissant sous le sceptre de votre Empereur! Vous savez que mes vœux sont sincères.

Je crois à la dynastie, parce que je lui suis si attachée! Malgré les obstacles, malgré les ennemis et les *faux* amis, je crois encore à un bon avenir.

Je vous parle du fond de ma solitude. Elle est bien complète depuis le départ de mon second fils, parti pour le Midi. Un peu plus tard il ira naviguer, et je n'ai pas l'espoir de le revoir avant le mois d'avril.

Le Prince d'Orange commence à se ranger. Il ne repousse plus complètement l'idée de mariage, et je ne désespère pas de le voir revenir à des idées de famille.

Écrivez-moi, je vous en prie. C'est dans vos lettres que je trouve *la vérité, rien que la vérité.*

Croyez à ma constante et sincère amitié.

SOPHIE.

XXVI

Maison-du-Bois, 30 mai 1870.

Que de fois je m'étais demandé si je ne recevrais plus de vos nouvelles! Que de fois j'en désirais! Aujourd'hui votre lettre vient me promettre une visite, et je me hâte de vous dire que je compte passer tout l'été à la Maison-du-Bois. Avant le mois de septembre ou d'octobre je ne pense pas m'en éloigner du tout. J'ai eu tant de chagrins, tant de douleurs que la visite d'un ami sera un rayon de joie doublement apprécié.

Mon garçon, fortifié par une course de mer de quatre mois, m'est revenu grandi, développé, simple et tendre de cœur, comme lorsqu'il me quittait. C'est un immense bonheur, presque le seul qui me reste. — Vous savez la part si vive que je prends aux événements de votre pays. Le résultat du plébiscite m'a causé une joie immense. Puisse-t-il ne pas rester un fait isolé!

On ne m'écrit plus jamais. Je suis mise au nombre des amis de rebut.

XXVII

LETTRE DU ROI GUILLAUME III DE HOLLANDE[1]

6 septembre 1870.

Monsieur,

Je vous prie de me donner des nouvelles sur la famille du général Louis[2], dont nous sommes inquiets. Où se trouvent ses deux sœurs[3] et sa fille[4]?

Cette pauvre fille, qui prend soin d'elle?

Je m'en chargerais volontiers si je savais où la faire prendre. Veuillez le faire savoir à ceux auprès desquels elle se trouve.

Je suis plus riche qu'elle. Ma maison lui est ouverte.

Mon adresse est :

M. Helfferich,

23, Molenstraat.

J'attends votre réponse avec impatience.

Votre serviteur,

GUILLAUME.

XXVIII[5]

16 septembre 1870.

Monsieur,

Ne reconnaissez-vous pas mon écriture? Ne vous souvenez-vous pas du 15 juillet, alors que nous allions ensemble à Alkmar, vous, mon fils, quelques amis et moi?

Par vous, j'aurais voulu avoir des nouvelles de la famille

1. Survient la guerre contre la Prusse; la catastrophe de Sedan; la Révolution. Tout le monde est dispersé. — La reine Sophie atterrée n'a vraisemblablement pas la force d'écrire elle-même. C'est une lettre du roi Guillaume de Hollande, son mari, qui demande, en langage conventionnel, des nouvelles de l'Empereur et de sa famille.

2. Lisez : l'Empereur.

3. Lisez : le prince Napoléon et la princesse Clotilde.

4. Lisez : le Prince Impérial.

5. Cette lettre est tout entière de la main de la Reine.

du général Louis, auquel vous étiez aussi attaché que moi. J'en ai maintenant de cette malheureuse famille errante et dispersée. Q'allez-vous devenir, monsieur? Souvenez-vous de mon amitié que l'horreur des destinées n'atteindra jamais.

Est-il vrai que tous les papiers du général Louis aient été saisis?

Un mot de réponse à Monsieur Helfferich, 11, Veen Laan, La Haye.

Je suis, Monsieur, votre dévoué serviteur.

HELFFERICH.

XXIX

Vendredi, 23 septembre 1870.

J'ai reçu votre lettre de Cambrai, j'adresse celle-ci à Boulogne.

Je ne lis plus de journaux. Je ne veux plus rien savoir; tout ce que l'on apprend ranime plus profondément la douleur.

La liquidation sera pire qu'une banqueroute. De près comme de loin, actionnaires et associés seront tous irrévocablement ruinés.

Les maisons d'Orient[1] s'en ressentiront autant que les correspondants d'Amsterdam[2], de Bruxelles[3] et de Londres[4].

Il n'y a que ceux de Moscou[5] qui en profiteront et vont commencer de nouvelles opérations.

Vous ne pouvez être plus malheureux que je ne suis.

S.

XXX

La Haye, 2 janvier 1871.

Le froid a retardé votre lettre, qui m'arrive ce matin. Je vous remercie de votre bon souvenir, et vous envoie tous

1. États du sud de l'Allemagne.
2. La Hollande.
3. La Belgique.
4. L'Angleterre.
5. La Russie.

mes vœux pour tous, pour votre famille, pour votre malheureuse patrie.

L'année qui finit a été *horrible*. Puisse celle qui commence guérir les plaies, consoler les malheureux et ramener la justice !

Écrivez-moi librement. Je ne crains pas de témoigner mes sympathies, et je reste fidèlement attachée à la vie, à la mort.

Nous ne nous faisons pas d'illusions sur l'avenir qui nous attend ici. Si la Prusse triomphe définitivement, nous succomberons à notre tour.

Je travaille tant que je peux pour les blessés, pour les prisonniers. — Quelles misères ! Cambrai a-t-elle succombé ?

Nous n'avons plus ici de ministre de France. Baudin a donné sa démission, nous a quittés.

Adieu, donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie.

S.

XXXI

Maison-du-Bois, 3 août 1871.

J'ai été ravie de recevoir de vos nouvelles ; je croyais que vous m'aviez complètement oubliée.

Le 13 juillet, un an après le dernier jour de paix, nous avons bien pensé à vous ! à cette course que nous faisions ensemble par le plus beau temps du monde, sans nous douter, hélas ! de tous les désastres qui se préparaient. Ici la tranquillité est la même. Les tableaux, les fleurs sont à leur place. Les enfants vont bien. L'un me fait le chagrin de ne pas vouloir se marier, tout en se rangeant. Notre vie serait douce, si nous ne pensions à tous les malheurs de ceux auxquels nous sommes attachés.

Dès que le général Louis a été rentré dans sa famille, je lui ai écrit : il ne m'a jamais répondu. Madame Louis m'écrit de temps en temps. J'ignore leurs projets d'avenir.

Ici, on fait de vains efforts, pour soulever, corrompre nos ouvriers. Jusqu'ici leur bon sens tient bon. Mais tout cela peut changer.

Je compte m'en aller en Suisse au mois de septembre. Écrivez-moi.

L'adresse dont vous vous servez ne vaut plus rien. Il vaut mieux écrire à la mienne tout droit, sans vous gêner.

S.

XXXII

La Haye, 9 janvier 1872.

Recevez mes remerciements et mes vœux.

Avant tout, que votre santé se remette! Dans ce moment, on a besoin de toutes ses forces, de toute sa santé, pour se préparer à de nouvelles épreuves.

Que Dieu vous les épargne! Hélas! je ne le crois pas. Ici, nous sommes calmes. Mais lorsque la grande machine se met en mouvement, les petites roues tournent également. C'est la loi. — Où allons-nous?

Encore une fois, recevez mes meilleurs vœux et l'expression de ma sincère amitié.

S.

XXXIII

La Haye, 4 janvier 1873.

L'année ne doit pas vieillir sans que je vous remercie de vos bons vœux, que je vous les rende de tout mon cœur. Je suis bien touchée de votre constante amitié. Plus on vieillit, plus les amitiés éprouvées vous deviennent chères. Pour moi, l'année 1870, l'année funeste, m'a vieillie de vingt ans.

Dans les dernières semaines de l'année qui a fini, j'ai fait encore une perte bien sensible ; mon fidèle secrétaire, M. de Weckherlin, est mort, pendant que je me trouvais en Angleterre. Je suis revenue immédiatement pour le voir encore dans son cercueil, et je regretterai éternellement son inaltérable dévouement, sa sagesse et sa prudence, qui m'avaient entourée et guidée pendant toute sa vie! J'ai mis son fils à sa place, pour mes affaires, mais de pareils vides ne se remplacent pas.

Dieu bénisse votre belle et chère patrie, qu'on aime toujours, même lorsqu'on ne la comprend pas.

J'ai été voir en Angleterre ma famille. Il y a pour moi un grand charme en Angleterre, une sorte de sécurité. Mais le climat m'y a paru plus noir, plus obscur que jamais.

Adieu, si j'ai le plaisir de vous revoir, en 1873, j'en serai bien charmée.

S.

XXXIV

Samedi 3 août.

Je vous remercie des vœux que vous voulez bien former pour ma fête, qui est déjà passée depuis bien longtemps.

La vie, le monde sont si tristes que l'on a de la peine à parler de ce qui arrive. Je ne vois de la lumière nulle part.

D'un côté, la Sainte-Alliance est en train de se reformer; l'Orient en sentira les suites; de l'autre, nous sommes malades d'une grande décomposition sociale.

Le despotisme d'un côté, la démagogie de l'autre, où nous arrêterons-nous?

La santé de mon fils est meilleure; mais je le trouve changé, et mes inquiétudes ne m'ont pas quittée.

Pour moi, j'ai passé quelque temps en Allemagne et m'en suis trouvée aussi mal que possible. J'aime encore mieux mon silence et mes grands arbres.

Parlez de moi à Saint-Gratien[1], ma pensée y est constamment, j'en conserve de bien doux souvenirs.

Adieu. Écrivez-moi, je vous prie.

S.

XXXV[2]

La Haye, 3 janvier 1874.

J'emprunte une main étrangère pour vous écrire. En vieillissant, on devient infirme. J'ai une main malade, et vous ne pourriez pas lire ce que j'aurais de la peine à tracer.

1. Château de madame la princesse Mathilde.

2. La lettre suivante est de la main d'un secrétaire. Seuls, sont de la main de la Reine les mots : « Pour la vie, votre affectionnée, Sophie. »

Vos bons vœux me porteront bonheur, et je vous les rends de tout mon cœur. Il me serait bien doux de vous revoir, mais je n'ai aucun désir de revenir en France en ce moment. Personne ne le comprendra mieux que vous. Là, où tout est miné, mes vieilles convictions se sentiraient gênées. Il vaut mieux s'abstenir et attendre. Ce qui ne m'empêche pas de suivre avec le plus vif intérêt toutes les péripéties du présent. On ne se détache pas de la France quand on l'a connue.

Laissez-moi espérer vous revoir en des temps meilleurs et croyez-moi,

Pour la vie,

Votre affectionnée,

SOPHIE.

XXXVI

La Haye, 1er janvier 1877.

Je vous remercie de votre bon souvenir, auquel je suis bien sensible.

Hélas ! qui nous disait, lorsque nous nous quittions, chez votre ami Chaix d'Est-Ange, qu'il nous serait enlevé si vite ! Sa mort, que j'ai apprise par la *Gazette*, m'a bien péniblement frappée.

C'est un vide de plus à ajouter à tant d'autres pertes.

Je forme bien des vœux afin que cette année vous soit heureuse ; conservez-moi votre amitié, et comptez sur la mienne.

SOPHIE [1].

1. Au bas de cette lettre est écrite de la main de celui auquel elle était adressée, mort lui-même depuis plusieurs années, la note suivante :

« Dernière lettre reçue de Sa Majesté la Reine des Pays-Bas. »

L'EMPEREUR DE CARTHAGE[1]

VII

ÉCRITURE DE POURPRE

En mai de l'année 647, les sémaphores dressés sur la montagne de la Double Corne et sur le cap Carthage signalèrent l'approche d'une galère qui arrivait de l'est. Saisi d'un pressentiment, l'exarque suivit sa marche avec attention. Bientôt elle apparut, poussée par le vent qui enflait ses voiles et par un triple rang de rames qui se mouvaient en cadence à ses deux flancs. Elle était de construction byzantine et portait à son grand mât le pavillon impérial. Elle longea l'étroite languette de la Tænia, franchit l'entrée du port de commerce, chavirant les embarcations qui se trouvèrent sur son passage, fit irruption dans le port militaire, non sans avoir éventré de son éperon d'airain une trirème carthaginoise, et accosta fièrement, sous les fenêtres du palais proconsulaire, le quai ouest du Mandrakion. De la galère impériale sortit un officier, qui monta au palais, pénétra dans la salle où se tenait le patrice, et, après lui avoir fait un salut militaire très raide, le somma de venir parler au protospathaire Kéroularios, chargé de lui faire connaître les ordres du Basileus. Grégorios, encore que surpris du ton arrogant de ce message, fit avancer sa litière, y monta et, faisant signe à un piquet de

1. Voir la *Revue* du 15 février.

ses gardes, descendit au quai. Là, repris de méfiance pour tout ce qui venait des Grecs, se souvenant de l'enlèvement, à Rome, du saint pape Séverin, il refusa de se rendre sur le pont de la trirème. Il déclara ne vouloir s'entretenir avec le protospathaire que sur la terre ferme. Après quelques minutes d'attente, une passerelle s'allongea hors de la galère. Kéroularios la franchit en grand costume de guerre. A peine s'il salua l'exarque, incliné devant lui.

— Il faut — dit-il d'un ton rogue — que tu n'aies pas la conscience très nette à l'égard de notre auguste maître, pour affecter une telle crainte de son envoyé!... Mais peu importe... Voici quatre missives écrites à l'encre de pourpre que j'ai ordre de te remettre en mains propres... Ne prends pas souci de l'hospitalité que tu aurais cependant à m'offrir : je ne l'accepterai que lorsque j'aurai la certitude que tu es encore un serviteur fidèle... Tu m'apporteras la réponse à mon bord, sous le pavillon de Sa Majesté... J'attendrai deux fois vingt-quatre heures... Passé ce délai, je remettrai à la voile et j'irai, au Sacré Palais, faire mon rapport sur l'accueil que je reçois ici et les intentions que je crois y deviner.

Le patrice avait pris les lettres, scellées à l'effigie de l'empereur et desquelles pendaient à un fil rouge des bulles en plomb doré. Il regarda la suscription qui s'étalait en lettres de cinabre. Puis, l'une après l'autre, il porta les missives à ses lèvres, à son front et à son cœur. Comme il se disposait à en rompre le sceau en présence de Kéroularios, il vit que le protospathaire avait réintégré son bord. Très affecté de ces manières hautaines et discourtoises, il prit place dans sa litière et regagna le palais.

C'est là que le patrice ouvrit les quatre missives. A la lecture de chacune d'elles, plus de pâleur envahissait sa face. La main qui tenait le grimoire aux lettres de pourpre le faisait trembler; l'autre main, dont Grégorios s'appuyait sur le bras de sa chaise d'ivoire, s'y crispait, égratignant les têtes de lion. Quand, les sourcils froncés, il eut terminé cette lecture, il jeta les parchemins à terre et les foula de ses brodequins. Des exclamations se pressaient, s'étouffaient à ses lèvres; sur sa tête s'agitait, courroucée, la chevelure noire à peine grisonnante. Le hasard l'ayant amené en face de la statue de

Constans, il croisa les bras, renversa la tête d'un air de défi, et, comme s'il parlait à un être vivant, s'écria :

— Toi, toi!... Toi à moi!... C'est Paul, ton intrigant patriarche, qui te conseille?... Et aussi les meneurs de ton sénat... Et tes eunuques, et toute la valetaille de ta cour... Et ton insolent Kéroularios... Il peut attendre ma réponse, celui-là!... Je le ferai pendre au grand mât de sa galère, sous le pavillon de Ta Majesté... Ma réponse à toi, tu ne la liras pas, tu la verras... Ainsi, telle était la surprise que me réservait ton silence? Es-tu devenu fou? Ma flotte! mes légions! mon trésor de guerre!... Alors ma tête?... Tout cela, tu crois que je vais le mettre sous tes pieds?... Petit imbécile!...

Il finit par reprendre possession de lui-même. Il ramassa les lettres, les relut, avec des éclats de rire nerveux, puis les posa sur une table de malachite. Il frappa dans ses mains: l'ostiaire parut.

— La princesse! — fit Grégorios.

Un moment après, Irène entrait chez son père. Elle lui sauta au cou, mais à peine s'il lui rendit son étreinte. Elle recula de quelques pas et, constatant le trouble de Grégorios:

— Que se passe-t-il donc? — demanda-t-elle.

— Tiens! Prends et lis. Ton petit cousin l'Autocratôr Constans est vraiment charmant pour nous!

Irène, l'une après l'autre, lut ces quatre missives, les yeux agrandis par la stupeur.

Quand elle eut terminé :

— Pour cette lettre-ci, celle qui traite de la religion, c'était à prévoir, — dit-elle avec un grand calme. — C'est bien la réponse que la protection accordée à Maxime, le colloque de la Perpetua, les lettres des évêques africains, devaient nous attirer.

Et, montrant les autres lettres :

— Quant à celles-là, père, elles ne m'étonnent pas davantage. Notre glorieux maître a confié ses légions et ses trirèmes à des favoris, à des favoris de favorites, à des incapables : ils ont fait battre les unes et couler les autres. Les dépenses de la guerre, les gaspillages de la cour, les prodigalités au clergé monothélite, ont mis à sec le trésor de mon cousin. Il sait que tu as des légions, une flotte et des coffres pleins : il

aspire à partager avec toi, il exige la part du lion ; c'est tout naturel. Quant à la paix religieuse de ces contrées, à la défense contre les Arabes, quel souci peut-il bien en prendre? Constantinople est tout pour lui : que lui importe l'Afrique?... Constantinople, c'est la maison ; les provinces ne sont que les étables... Que vas-tu répondre? Que vas-tu faire?

— Je ne sais encore. Si je m'écoutais...

— Tu n'as cependant pas le choix. Ces belles légions que tu as formées, cette belle flotte dont tu es le créateur, tu ne peux les livrer aux misérables qui gouvernent Constans! Tu ne peux écraser d'impôts tes fidèles Africains pour payer les fêtes et les folies du Sacré Palais! Tu ne peux, toi, l'espoir des orthodoxes dans le monde entier, t'agenouiller devant un patriarche Paul et faire amende honorable à son clergé d'apostats!... Quand tu auras sacrifié tout cela, quand tu seras nu comme le pauvre à qui saint Martin donna la moitié de son manteau, quand ils t'auront tout pris, il restera une chose encore à te prendre : ta tête... Et Kéroularios est là, tout prêt à la serrer dans un sac pour en faire à son maître un joyeux cadeau ; il paiera ainsi l'honneur de te remplacer dans le palais de Carthage... Car, sois-en certain, ce messager de malheur, c'est ton successeur désigné.

— Que faire, alors?

— Faire ce qu'a fait ton prédécesseur Hèrakleios l'Ancien quand l'usurpateur Phocas eut poussé à bout sa patience ! Bien mieux : faire ce que fit son fils Hèrakleios quand il s'en alla débarquer dans la Corne d'Or !...

— Empereur, moi!

— Pourquoi non? Hèrakleios était-il d'une race plus noble que la tienne? C'était le même sang. Et Hèrakleios, il y a trente-sept ans, a conquis Byzance et l'empire. Les espérances qu'il avait éveillées, ses successeurs en ont fait une déception pour l'univers : c'est à recommencer. Est-ce que tu manques de bonnes trirèmes et de vaillants guerriers?

— Ainsi, parce que Constans veut déchaîner sur l'Afrique la guerre religieuse, c'est moi, Grégorios, qui vais déchaîner sur tout l'Orient la guerre civile?... En présence des Arabes !

— La guerre religieuse suscitée par Constans serait interminable. La guerre civile, tu peux la clore en quelques

semaines !... Et une fois le monde romain réconcilié dans l'amour du Christ, tu seras libre d'en tourner toutes les forces contre les musulmans... Tu hésites? Écoute alors mon conseil. Fais appeler Hildéric, Athénée, Isaac; donne-leur connaissance des missives impériales.

— Courir de telles aventures à mon âge! Ravir une couronne que je ne pourrai laisser à un fils!...

— Un fils! Encore?... Ne suis-je donc plus ton fils?... Non? Soit! Je ne suis que ta fille...

Et, rieuse, elle ajouta :

— Eh bien! quelque jour, je te donnerai un gendre qui, par son intelligence et sa bravoure, se révélera au monde digne de régner sur lui... Dès maintenant, songe à l'avenir de tes petits-fils. Songe à ces petits porphyrogénètes que te promettent les destinées. Ne seras-tu pas content de faire souche de Césars?

L'exarque, resté seul, convoqua l'hypostratège, le préfet de la mer et le trésorier. La conférence se prolongea fort avant dans la soirée.

Elle venait de finir quand se fit annoncer un homme qui, disait-il, débarquait d'une galère à l'instant arrivée d'Ostie : il apportait un message d'extrême urgence. Grégorios le reçut aussitôt. C'était un petit vieillard, vêtu avec une discrète élégance, la face rose, les yeux pétillants, la mine éveillée et pleine d'intelligence.

— Je crois savoir — dit-il en s'inclinant respectueusement devant le patrice — le sens de certaines missives qui ont dû te parvenir aujourd'hui. A Rome on est très rapidement, très sûrement informé, en tout ce qui concerne la religion, des conseils tenus et des résolutions prises à Byzance. Nous avons des intelligences jusque dans le Sacré Palais et jusque dans les entours de l'empereur. Le saint pape Théodore et le saint abbé Maxime sont depuis une semaine au courant des réponses qu'on te préparait et qui furent dictées par l'hérésiarque Paul. C'est de leur part que je viens à toi... Mais puis-je parler à l'abri de toute curiosité fâcheuse?

— Nous sommes seuls.

— Voici les lettres qui m'accréditent auprès de toi... Je suis le protonotaire apostolique Hilaire. J'ai, dans ma jeunesse,

résidé en Afrique, où j'administrais les domaines de l'église de Rome, au temps du très saint et du très grand pape Grégoire. A cette époque, le bienheureux pontife m'a plus d'une fois confié auprès de tes prédécesseurs des missions touchant à la religion, même à la politique, car il n'est pas toujours facile de les séparer... Tu peux donc avoir en ma véracité ainsi qu'en ma discrétion, pleine et entière confiance.

— J'ai cette confiance, et j'attends avec une respectueuse déférence les conseils du très illustre siège apostolique.

— Le saint pape Théodore, le saint abbé Maxime ont prévu quelles inquiétudes, quels scrupules aussi pourraient troubler ton cœur à la réception des lettres de l'empereur... Es-tu vraiment si incertain sur ce que tu dois faire?

— Hélas! quelque parti que j'adopte, je ne vois qu'abîmes sans fond, fléaux répandus sur le peuple chrétien. Entre la soumission et la rébellion, quel est le pire parti?

— Tu n'as pu encore te résoudre à la soumission?

— Non, certes.

— C'est donc à l'autre parti qu'il convient de t'arrêter. Mais que parles-tu de rébellion? Est-on un rebelle pour refuser de suivre un souverain rebelle à son Dieu? Le pape Théodore et l'abbé Maxime te supplient d'y bien penser : tu n'as d'autre alternative que d'obéir à un homme ennemi de Dieu ou d'obéir à Dieu! Quelle considération peut bien te retenir? Pourquoi hésiter? Parce que Constans se targue d'être l'empereur légitime des Romains! Mais qui lui a conféré cette légitimité? Un patriarche et un sénat également souillés par l'hérésie, inaptes, par conséquent, à disposer de la royauté orthodoxe! Est-ce à Constantinople ou à Rome — réponds, patrice! — qu'est le siège de l'orthodoxie?

— A Rome, sans aucun doute.

— Eh bien! où est le siège de l'orthodoxie, là se décernent les couronnes. Serais-tu le premier que le successeur de saint Pierre aurait appelé à régner sur un peuple fidèle? N'est-ce pas de lui que les puissants rois des Francs ont reçu leur diadème? Et pour avoir rompu, méconnu son autorité suprême, les rois des Wisigoths, des Ostrogoths, des Burgundes, des Vandales, n'ont-ils pas vu passer leurs sceptres à d'autres dynasties et à d'autres races?

— Je le sais.

— Alors écoute ce que le saint pape Théodore m'a chargé de te dire. Ce sont ses propres paroles, et c'est lui-même qui te parle par ma bouche : « Que le glorieux patrice ne craigne ni les menaces ni la force des méchants ! Dieu même approuve les desseins qu'il agite en sa pensée encore perplexe ; par lui, l'Afrique sera sauvée et la Grèce affranchie. »

— Que Dieu bénisse le saint père, qu'il affermisse mon cœur, qu'il donne la force à mon bras !

— J'ai quelque chose de plus secret à te confier. Crois-tu à la véracité des songes ?

— L'Église ne défend pas d'y croire. Les livres saints en mentionnent qui se sont réalisés : par exemple, celui dont Dieu favorisa l'ancêtre des Hébreux, ceux qu'il envoya au Pharaon d'Égypte... L'Église condamne seulement les interprétations que certains devins prétendent tirer des songes.

— C'est un saint que l'homme dont je vais te rapporter le songe, et ce songe est si clair que tu n'auras pas besoin d'en demander l'explication.

— Quel saint ? — interrogea le patrice.

De fait, il admettait l'interprétation des songes et toutes les divinations. Plus d'une fois il était allé, vêtu en homme du peuple, visiter dans leurs taudis ces mêmes devineresses que pourchassait la rigueur de ses lois.

— Quel saint ? — répondit le protonotaire. — L'illustre abbé Maxime, athlète du Christ et champion de la foi ! Telle est son humilité qu'à personne il n'eût voulu parler de ce rêve, à personne, sinon à moi, son ami très sûr et très dévoué... Tu écoutes bien mes paroles ?...

— Je suis tout attention, — affirma le patrice, dont le cœur frémissait d'impatience.

— Voici donc que l'abbé Maxime eut un songe. Il voyait des chœurs d'anges planant dans le ciel, les uns du côté de l'Orient, les autres du côté de l'Occident. Les premiers criaient : « Victoire à Constans Auguste ! » Les autres : « Victoire à Grégorios Auguste ! »

— A Grégorios Auguste !...

— Et peu à peu, sur un ordre sans doute venu d'En Haut, les premiers se turent, tandis que les seconds proclamaient

d'une voix toujours plus éclatante : « Victoire à Grégorios Auguste! » Et, à mon tour, me prosternant devant toi, fils de Nicétas...

Le protonotaire s'agenouilla, et ses cheveux d'argent touchèrent le pavage de mosaïque :

— Me prosternant devant toi, je te crie, dans la joyeuse certitude de mon cœur : « Victoire à Grégorios Auguste! »

Le patrice releva le petit vieillard, l'embrassa et lui dit :

— Ce que Dieu manifesta en songe à un personnage aussi saint que l'abbé Maxime ne peut être que vérité, et de Rome il ne peut nous arriver que vérité... Mais que le Seigneur et ses anges me protègent!

Avant le coucher du soleil, le patrice expédia des courriers dans tout Carthage et dans les villes les moins éloignées. Il convoquait pour une grande assemblée, qui se tiendrait le surlendemain au palais proconsulaire, les sénateurs, les dignitaires de l'Église, de l'armée, de la flotte, des administrations, de l'université, les plus notables habitants, les syndics des corps de métiers, les chefs des quatre Factions de l'Hippodrome. C'est à cette élite du peuple africain qu'il entendait donner connaissance des missives impériales.

VIII

L'ACCLAMATION

Dans une vaste salle du palais proconsulaire, celle où se tenaient les grandes audiences de justice et où s'élevait une immense estrade de marbre qui formait une tribune, se rassemblèrent tous ceux que le patrice avait fait convoquer.

Ils n'avaient eu garde de manquer à son appel : la nouvelle qu'une galère impériale venait d'arriver, les premiers récits sur l'entrevue entre l'exarque et le protospathaire, s'étaient répandus dans toute la ville et jusque dans les campagnes. On ne doutait pas que Grégorios n'eût à faire des communications d'extrême gravité, d'où pouvaient dépendre les destinées de l'Afrique. Chacun avait revêtu le costume de cérémonie : les évêques et les abbés portaient la mitre et la

crosse; les sénateurs, la toge de fine laine blanche; les fonctionnaires civils, les tuniques brochées d'or avec les baudriers ou les grands cordons, insignes de leur dignité; les officiers des légions et les navarques de la flotte, la cuirasse et le glaive; les puissants armateurs, les riches propriétaires, leurs plus riches vêtements; les syndics des métiers, leurs robes de soie multicolores, sur lesquelles étaient brodés les insignes de la corporation; les chefs des Factions, les bâtons enrubannés, aux couleurs verte ou bleue, rouge ou blanche, de leurs associations respectives.

Tous attendaient anxieusement que le patrice eût fait son entrée et occupé, sur l'estrade de marbre, la chaise curule du haut de laquelle il formulait ses arrêts de justice.

Dans le fond de la salle, une porte s'ouvrit. Les ostiaires, la chaîne d'argent au cou, la verge d'ébène à la main, annoncèrent Son Excellence. Derrière eux s'avançait Grégorios, la cuirasse au torse, avec les lambrequins d'or tombant sur les plis de la tunique. Il était suivi de ses grands dignitaires, l'hypostratège Hildéric, le préfet de la mer Athénée, le trésorier Isaac, le comte du commerce, le comte des largesses sacrées, le comte du domaine privé, le président du sénat, le préfet de la ville, les maîtres de l'université, et tous les chefs des sacro-saintes hiérarchies, honorés des titres de Glorieux, de Magnifiques, d'Illustrissimes. Gravissant à leur tête le perron de la tribune, Grégorios s'inclina profondément devant l'assemblée, s'assit un instant sur la chaise curule, derrière laquelle se plaça, ayant en main les parchemins ornés de bulles, le chef de la chancellerie. Grégorios, quand tous les assistants eurent pris place sur leurs sièges, se leva et fit entendre ces paroles :

— Sénat et peuple d'Afrique ! Dignitaires et citoyens ! Vous n'ignorez, je pense, rien de la situation. Vous savez au prix de quels efforts j'ai assuré la défense de l'Afrique, en créant une flotte pour la protéger contre les pirates, en formant et exerçant les légions qui assurent la soumission des tribus et tiennent en échec les hordes menaçantes des Sarrasins. Vous savez comment je me suis appliqué, sans trop charger les peuples, à constituer un trésor de guerre qui nous permette de faire face à tous les périls. Vous savez quel

zèle j'ai apporté à maintenir la paix religieuse, en procurant le triomphe de la foi orthodoxe et en décourageant les retours offensifs de l'hérésie. Vous avez pu vous convaincre que, pour toutes ces œuvres, l'Afrique n'a dû compter que sur elle-même. Ceux qui avaient reçu d'En Haut la mission de nous assister et de nous défendre n'ont rien fait pour nous rendre la tâche plus facile. On peut même affirmer que c'est par eux que nous furent suscités tous les obstacles.

Un murmure d'assentiment courut dans l'assistance. Tout le monde avait saisi l'allusion aux intrigues dont la cour de Byzance était le foyer.

— L'heure est venue, — continua le patrice, — où je dois vous déclarer que la tâche m'est rendue impossible. Depuis avant-hier, je me vois dans la nécessité de remettre tous mes pouvoirs, soit dans les mains de Sa Majesté l'empereur Constans, soit dans les vôtres. Vous tous, dont cette glorieuse Afrique est la patrie, qui ressentez pour elle une filiale affection, qui êtes prêts à tous les sacrifices pour la garantir de l'invasion et la sauver de la ruine, vous allez avoir à prendre les résolutions dont je ne puis, à moi seul, assumer la responsabilité. Hier j'ai reçu des ordres de l'empereur. Ma conscience m'interdit de les exécuter. Je m'estimerais criminel envers la religion, envers la patrie, envers l'empereur lui-même. De ces ordres je vais vous faire donner lecture. A vous de décider s'il convient d'y obéir.

Il fit signe au chef de la chancellerie, qui s'avança jusqu'au bord de l'estrade et commença la lecture des lettres impériales.

La première enjoignait à l'exarque d'expédier toute la flotte, moins huit trirèmes, à Constantinople ; la seconde, d'embarquer sur cette flotte dix légions choisies parmi les treize qu'il avait à sa disposition.

Une grande rumeur, des cris d'indignation éclatèrent, surtout dans la partie de l'assemblée où les tribuns, les centurions, les navarques, les triérarques, les officiers des légions et de la marine étaient le plus nombreux.

Le patrice se leva pour imposer silence à ces voix tumultueuses et dit :

— Si quelqu'un d'entre vous désire présenter quelque

observation sur ces ordres de Sa Majesté l'empereur, je lui donne la parole.

Le vétéran Ælius Maximus, le plus ancien des six tribuns que comptait la légion Tertia Augusta, ce corps le plus illustre de l'armée d'Afrique, parla ainsi :

— Quel est donc le moment que choisit notre auguste souverain pour dégarnir l'Afrique de toutes ses forces militaires? Le moment où elle est menacée par une invasion formidable! Le moment où l'apparition des hordes arabes peut provoquer une vaste insurrection parmi les tribus! Depuis de longues années, grâce au génie pacificateur de l'illustre patrice, elles se sont résignées à la soumission. Résignées, mais frémissantes... L'ordre de Sa Majesté, c'est l'arrêt de mort pour l'Afrique. Elle tombera aux mains des barbares de la Libye et de l'Asie comme sont tombées en proie aux barbares du Nord les Espagnes, les Bretagnes, les Gaules et la majeure partie de l'Italie. En Afrique même n'avons-nous pas subi le joug des Vandales? La cour de Byzance aurait pu s'épargner la peine de les en chasser si c'était pour nous livrer ensuite aux bandes qui naguère, il y a cinq ans, mettaient à sac Tripoli et Sabrata... Tu m'excuseras, illustre patrice, si j'ose, simple tribun de légion, m'élever à ces hautes questions de politique que ta sagesse éprouvée a seule pouvoir de résoudre... Mais voici des considérations qu'il m'appartient peut-être de faire valoir, car, élevé dans les camps, vivant de la vie du soldat, je connais et je puis exprimer ses sentiments. A Constantinople on croit sans doute que les légions de l'Afrique sont les mêmes qui y furent autrefois débarquées par les empereurs de Rome ou de Byzance. On nous les aurait données ; rien de plus simple que de nous les reprendre. Mais il n'en va pas ainsi. Depuis des générations, ces légions ont bien pu conserver leur numéro d'ordre, leurs insignes ou les noms glorieux qui les illustrèrent dans le passé... Est-ce que le mode de leur recrutement n'a pas changé? S'imagine-t-on qu'elles se composent encore de conscrits originaires du Latium ou de la Thrace? On se tromperait du tout au tout. Nos soldats, même nos officiers, sont nés sur cette terre d'Afrique : quelques-uns sont les fils ou les descendants d'anciens lé-

gionnaires et ont vu le jour dans nos camps; presque tous les autres ont été levés parmi les Grecs ou les Latins de l'Afrique, qui ne connurent jamais d'autre patrie que celle-ci, ou bien, en plus grand nombre encore, dans les tribus berbères les plus fidèles... J'en appelle à mes compagnons d'armes ici présents : combien avons-nous de soldats qui aient reçu la vie dans les provinces latines de l'empire ou dans ses provinces d'Orient?

— Pas un sur cent! — intervinrent les tribuns et les centurions.

— Parmi nos officiers, même parmi nous, tribuns et centurions, combien doivent leur grade à l'empereur?

— Nous avons conquis tous nos grades sur la terre d'Afrique! — dirent encore les militaires. — Nous les avons reçus du patrice ou de ses illustres prédécesseurs. Nous ne devons rien à l'empereur. Nous ne connaissons que Son Excellence l'exarque...

— Ne pensez-vous pas, — interrompit Grégorios, — que vos soldats vous suivraient volontiers là où l'empereur les appelle?

— Où nous appelle-t-il? Nous l'ignorons. Si c'est pour tenir garnison dans les villes de la Grèce ou de l'Asie Mineure, pour y végéter, pour y vieillir, pour y mourir; si c'est pour errer de campement en campement, par des pays inconnus, dans des guerres interminables, et laisser nos os sur le Nil ou sur l'Oronte, nos soldats se refuseront à nous suivre. Nous ne voudrions pas les y contraindre. C'est en Afrique que nous avons les tombeaux de nos ancêtres, le foyer de nos parents, nos femmes, nos enfants, nos modestes maisons, nos petits champs. C'est pour tout cela que nous entendons vaincre ou mourir.

— Mais — dit Grégorios — vos devanciers ont bien suivi Hèrakleios dans son expédition contre l'usurpateur Phocas!

— Parce que c'était pour une campagne de brève durée. Notre retour en Afrique était assuré. Nous aimerions mille fois mieux aller conquérir encore Constantinople, en revenir promptement et victorieux, que d'aller, pour des années sans nombre, végéter dans les camps de l'Asie.

Une voix cria :

— Fais-en l'expérience, illustre patrice!

— Peu nous importe contre quel ennemi! — dit un autre officier. — Si nous avons, toi et nous, le même nom d'adversaire dans la pensée, nous te garantissons la victoire!

Sur cette saillie, tous les militaires poussèrent une acclamation d'assentiment. Les citadins, furieux à l'idée que le petit commerce de Carthage pourrait perdre avec les légions sa meilleure clientèle, battaient des mains. De tous les points de la salle s'éleva, toujours plus nourrie, cette clameur :

— A Byzance! A la Corne d'Or!

Un des navarques, à son tour, se leva. C'était un vieux à cheveux gris, le menton ras, le visage tanné par le vent et le soleil, d'énormes anneaux d'or aux oreilles, et qui se tenait les jambes écartées, se portant sans cesse de l'une sur l'autre, comme s'il eût senti sous ses pieds le roulis de sa galère. Les mains dans la ceinture de laine rouge qui serrait sa courte tunique, il parla ainsi :

— Nos galères? L'empereur veut nos galères? Est-ce donc lui qui les a faites? Est-ce lui qui en solde la dépense? Est-ce lui qui nous les a confiées? Est-ce lui qui paie les navarques, les drongaires, les matelots? Dans tout cela rien ne vient de lui, rien n'est à lui. C'est par des charpentiers africains, avec des bois africains, avec l'argent africain, que la flotte a été construite. Sur mon bateau, il n'y a pas un matelot entre trente qui ne soit africain. Ce sont de rudes gaillards qui ont vu le jour dans les anses des Maurétanies, de la Numidie, de la Proconsulaire, de la Byzacène. Enfants, ils couraient pieds nus sur les quais de Césarée, d'Igilgilis, de Saldæ, d'Hippo-Zaryte, d'Hadrumète, de Gabès, quelques-uns sur les quais même de Carthage. Il n'y en a pas le quart, parmi eux, qui comprenne une autre langue que le punique ou le berbère. Ai-je quelques Grecs et deux ou trois Italiens? Oui, mais c'est à peine s'ils savent en quel coin de pays ils sont nés. L'empereur de Constantinople? Je le respecte beaucoup. Mais nous ne le connaissons pas. Nous ne connaissons que le patrice... Beaucoup des plus vieux parmi nous ont suivi Hèrakleios, qui, lui aussi, était un Africain. De la Corne d'Or, ils ont rapporté beaucoup de belles choses. Nous ne deman-

dons qu'à y retourner pour renouveler la provision... Quand recevrons-nous l'ordre de larguer les amarres ?

La rude franchise du bonhomme souleva un rire dans l'assemblée. De plusieurs points de la salle partit cette question :

— Si on enlève à Carthage sa flotte de guerre, comment pourra-t-elle protéger sa marine de commerce ? Elle-même, qui la défendra contre les pirates ?

— Les pirates ?... dit quelqu'un. — Eh ! par saint Nicolas, c'est de pirates que fourmillent les détroits de la Grèce ! C'est à ses pirates grecs que le Basileus veut livrer Carthage !

Grégorios commanda le silence. Le chef de la chancellerie donna lecture de la troisième des missives. Le Basileus alléguait la pénurie de son trésor, vantait la richesse de Carthage, déclarait compter sur le dévouement de ses sujets africains. En conséquence, il doublait la contribution de l'année et réclamait l'envoi immédiat de trois cents talents d'or.

— Trois cents talents d'or ! Deux cent mille pièces d'or ! — s'écria le syndic des marchands d'huile. — Et où Sa Majesté pense-t-elle que nous puissions les trouver ? Elle vante les richesses de l'Afrique ! Elle oublie que la conquête de l'Égypte et de la Syrie par les Arabes a ruiné notre trafic avec l'Orient. Les soies brutes sont hors de prix. On ne trouve plus à placer les vins. L'huile d'olive n'est plus recherchée. A cause des corsaires sarrasins, les contrats d'assurance pour nos bateaux de commerce nous coûtent trois fois plus... Et puis Constantinople n'est-elle pas plus riche que Carthage ? Est-ce que les Grecs ne peuvent pas se suffire à eux-mêmes ? Nous ne leur demandons rien : qu'ils ne nous demandent rien !

— Trois cents talents d'or ! — dit le syndic des changeurs. — Trois fois ce que l'Afrique payait au temps de l'empereur Justinien d'heureuse mémoire ! Mais il n'y a pas la moitié de cette somme dans les coffres de l'illustre trésorier ! Vous pouvez m'en croire : je suis peut-être bien placé pour le savoir... Alors, où prendre cet argent ?

— Oui ! où prendre la solde des légions ? la solde des marins ? — firent les tribuns et les navarques.

— Assurément, — reprit le syndic des changeurs, — il sera désormais impossible de la verser. Les exigences fiscales de Sa Majesté, c'est une façon détournée de supprimer l'ar-

mée et la flotte africaines. Autant les lui livrer immédiatement...

Tribuns, centurions et navarques s'épanchaient en violentes protestations. Le syndic des changeurs continua :

— Permettez ! Nous autres changeurs, nous ne sommes point des ignorants en matière de finances... Même en mettant à sec le trésor du patrice, même en ne réglant plus personne, on ne pourrait absolument pas satisfaire aux exigences de l'empereur... Il double la contribution annuelle et veut la faire percevoir d'avance !...

— Qui peut lui donner de tels conseils? — interrompit le syndic des marchands d'huile. — Qu'à ses conseillers soit doublée, en enfer, leur ration de plomb fondu dans la gorge ! Ne sommes-nous point assez surchargés? Les impôts? Il y en a tant que personne, même les percepteurs, ne peut plus s'y reconnaître. Nous payons la capitation. Nous payons la patente du chrysargyre. Nous payons les droits de douane aux frontières, le teloneum sur les quais, la taxe de navigation à l'entrée des ports. Nous acquittons le péage sur les ponts et sur les routes. Nous achetons le droit d'allumer notre foyer, puisqu'il y a l'impôt par feu. Et ce n'est pas gratis que nous respirons, puisqu'il y a l'ostiarium, l'impôt sur les ouvertures des maisons... Je ne veux point faire de peine à Sa Sérénité le trésorier, — le moment serait mal choisi ; — mais ses collecteurs, ses percepteurs, ses receveurs, ses exacteurs, ses encaisseurs travaillent si bien qu'ils nous ont mis en chemise. Sa Majesté veut maintenant nous mettre en peau. Défendons notre peau !

Le trésorier se leva et fit mine de vouloir protester contre l'extrême liberté de ces paroles. Le syndic des marchands d'huile ne lui en laissa pas le temps. Il reprit :

— Seigneur trésorier, ce n'est pas à toi que nous en avons. Pas davantage à Sa Sérénité le comte des largesses sacrées, dont le titre indiquerait cependant qu'il nous prodigue l'or à pleines mains, au lieu qu'il le puise à pleines mains dans nos poches. Par les saints Cosme et Damien, — qu'on appelle les saints anargyres parce qu'ils ne demandent jamais d'argent, — nous savons bien qu'il en faut pour solder les fonctionnaires, creuser des ports, tracer des routes, construire des ponts. Avant tout, il en faut pour assurer

la défense de l'Afrique. Du moins cet argent-là, l'argent donné aux équipages de la flotte et aux soldats, c'est la rançon de notre vie. Nous le donnons pour ne pas être mangés par les Barbares. Cela, c'est bien. Contre cela, nous ne protestons pas. Mais envoyer de l'argent à Constantinople pour y payer le luxe de la cour, y entretenir des eunuques, des favorites, des comédiens, des stratèges d'antichambre et des navarques d'eau douce, y engraisser des tas de spathaires et de protospathaires, d'ostiaires et de vestiteurs, de cubiculaires et de tricliniaires, de silentiaires et d'apocrisiaires, non, non, non!... Mais, peut-être, ceux qui ne sont pas, comme nous, dans le commerce et l'industrie, donneront-ils un autre avis...

— Que l'empereur n'y compte pas! — s'écria le riche propriétaire Saturninus, au milieu du rire soulevé dans l'assemblée par les boutades du syndic. — Nous autres propriétaires fonciers, sommes-nous donc mieux traités que vous, industriels et marchands? Nous ne payons pas la capitation, c'est vrai, mais nous payons le tribut, que l'empereur, à chaque indiction, ne manque jamais d'augmenter. Nous ne payons pas le chrysargyre, mais nous payons l'épibole et la coemption. C'est nous surtout, propriétaires, qui payons le vingt-cinquième sur les ventes aux enchères, le vingtième sur les héritages... Nous payons pour acquérir des esclaves et nous payons pour les affranchir. Que ne payons-nous pas?... Sur nos domaines, nous subissons la réquisition des grains, des fourrages, des chevaux, les corvées de charroi, si fréquentes que nous avons des chevaux et des voitures, non pour notre plaisir, mais pour le service de l'État. Quand un empereur monte sur le trône, il nous manifeste sa bienveillance en exigeant de nous l'or coronaire; au moindre malaise d'argent, il nous extorque l'or de l'offrande volontaire... Comme si jamais on lâchait volontairement son or!... Bref, nous en supportons assez. Une surcharge achèverait de nous ruiner, et avec nous le peuple des paysans... Pourtant si le patrice a besoin de nos économies pour la défense du pays, nous sommes prêts à nous ouvrir les quatre veines. En revanche, pour payer les fêtes impériales de Byzance, non, pas un denier, pas un as, ne sortira de nos escarcelles.

— Non, non! — cria la foule des négociants et des propriétaires. — Pas un denier! pas un as! rien, rien, rien!

— Avons-nous donc été conquis par les Grecs pour qu'ils nous traitent en esclaves, nous rançonnent en vaincus? — criaient les militaires.

— Sa Majesté n'admettra pas un refus, — suggéra Grégoire.

— Alors, que Constans vienne chercher son argent! On le lui présentera à la pointe des lances.

Grégorios fit un signe au chef de la chancellerie, qui donna lecture de la quatrième missive. Les évêques et les abbés, jusqu'alors, ne s'étaient associés que discrètement à ces manifestations. Élevés dans le respect de toutes les majestés, tout pouvoir émanant de Dieu, ils n'auraient pas voulu prononcer une parole qui pût hâter une rupture avec l'empereur. Ils estimaient que, si pour le spirituel ils dépendaient de Rome, pour le temporel c'était de Byzance qu'ils relevaient. Les autres prétentions de Constans les avaient profondément affligés. Celle que révélait cette quatrième missive les fit bondir sur leurs sièges. Aux premiers mots, ils étaient debout, comme déjà l'assemblée entière, et partageaient la tumultueuse indignation de leurs ouailles.

Constans aurait prémédité de pousser à bout la patience de ses sujets catholiques et de provoquer, de la Tripolitaine à la Tingitane, l'insurrection des Africains, qu'il n'aurait pu s'y prendre autrement. Chaque mot de sa lettre semblait calculé pour les exaspérer. C'est à peine si l'on pouvait entendre ce que lisait le chef de la chancellerie. L'empereur exigeait que le nouveau symbole fût aussitôt publié dans les sept provinces, annoncé à son de trompe dans les carreours, affiché aux portes des palais, préconisé dans les églises. Tout évêque, tout prêtre, tout religieux, toute nonne qui refuserait d'y souscrire devait être emprisonné; dans le même cas, tout fonctionnaire devait être destitué, tout officier privé de son épée. L'exarque était sommé de procéder, partout, à l'installation d'un clergé dont les sentiments religieux répondraient à ceux de l'empereur. Les Monothélites qui auraient eu à souffrir à cause de leur croyance seraient indemnisés sur la confiscation des biens catholiques. Qui-

conque entretiendrait des relations avec le pontife romain serait puni de l'exil ou du dernier supplice.

L'abbé de Saint-Sabbas du Mandrakion prit la parole :

— Nous n'avons rien dit, nous les gens d'Église, quand il s'est agi d'intérêts temporels, encore que notre cœur de citoyens s'alarmât de ces menaces contre la sécurité de l'Afrique, encore qu'il s'attristât de voir non plus tondre, mais écorcher le troupeau du Seigneur. Après ce qu'on vient de nous lire, nous avons le droit de parler, et c'est notre devoir le plus strict. Ainsi la cour de Byzance se fait un jeu de troubler chez nous la paix des consciences! Tour à tour elle a importé en Afrique l'arianisme, le monophysisme, le monothélisme. N'avons-nous pas vu, sous l'impie Martina, les hérétiques élevés au faîte des honneurs, les orthodoxes humiliés et dépouillés? Encore avons-nous dû aux gouverneurs successifs de l'Afrique, noblement indociles aux ordres reçus, de voir la persécution atténuée, mitigée et finalement arrêtée. Aujourd'hui, grâce à l'illustre patrice Grégorios, tandis que l'Orient grec subit la tyrannie monothélite, l'Afrique professe librement la vraie foi, et tout récemment nous avons assisté au triomphe éclatant de l'orthodoxie. La cour de Byzance ne s'y est pas trompée : elle vise à la tête; c'est le patrice qu'elle entend frapper. Le berger disparu, les loups auront bon marché des brebis. Alors nous saurons ce qu'est vraiment une persécution. Nous reverrons les jours des empereurs païens, des rois vandales hérétiques. Évêques et moines, nous mourrons plutôt que d'abjurer la vraie doctrine; soit! Mais après nous, que deviendront les peuples? Quelle tache sur ton glorieux nom, illustre patrice, si par une défaillance tu avais causé la perdition de tant de millions d'âmes! Le dogme que prétend, de vive force, nous imposer Constans, n'est-ce pas celui qu'en présence du patriarche Pyrrhus l'élite de nos évêques a formellement condamné? Est-ce que, l'un après l'autre, les conciles africains ne l'ont pas dénoncé comme la plus dangereuse et la plus perfide des hérésies? Est-ce que le pontife romain, notre guide infaillible en matière de foi, ne l'a pas frappé de l'anathème? Donc, clercs ou laïques, ne nous séparons pas avant d'avoir une fois encore lancé l'anathème contre l'hérésie impériale!

— Oui, oui! l'anathème! — cria toute l'assemblée. — Anathème sur l'hérésie de la cour!

— Ce n'est pas tout, — reprit l'abbé. — Vous savez avec quelle respectueuse déférence nous avons adressé à l'empereur Constans et au patriarche Paul les doléances de leur clergé d'Afrique... Leur réponse à notre humble prière, vous venez de l'entendre: à nos charitables exhortations ils répliquent par la menace des confiscations, des exils et des supplices. Le démon de l'orgueil s'est décidément emparé de leur esprit. Ils se révèlent incurables dans leur aveuglement. Dieu les abandonne et les livre à Satan. Donc, que l'anathème qui frappa leur erreur opiniâtre s'abatte aussi sur leurs têtes!

— Oui! oui! Anathème sur Constans! Anathème sur Paul!

— Primat de Carthage, — dit ensuite le moine, — fais ton devoir : monte à cette tribune et prononce la formule de l'anathème!

Le primat de Carthage parut hésiter devant la gravité de l'acte qu'on sollicitait de lui. Les prières de l'assemblée ne lui permirent pas de balancer. La logique de la situation l'emportait. Le primat s'avança sur le bord de la tribune, à côté du patrice, et, mitre au front, crosse en main, fulmina l'anathème contre l'empereur et contre le patriarche hérétiques.

— Ce n'est pas tout, — insistait l'assemblée; — la formule de la déposition!

Le primat continua :

— En conséquence, Constans, rebelle à son Dieu, est déchu de l'empire, exclu du trône à perpétuité, ainsi que tous ses héritiers. Infidèle à son divin Maître, il n'a plus droit à la fidélité de ses sujets. Nous déclarons ses peuples affranchis de tout devoir, dégagés de tout serment. Que Dieu, en sa justice, daigne délier dans le ciel ce que son serviteur a délié sur la terre. Amen!

— Amen! Amen! — répéta l'assistance.

— En conséquence, également, — reprit l'abbé, — clercs et laïques, nous ne devons plus à Constans, qui se dit empereur des Romains, ni obéissance, ni tribut, ni service militaire. Au contraire, notre devoir est de le combattre en tous lieux et en toute occasion, de poursuivre à outrance sa déposition.

— Amen! amen! Guerre à Constans! Guerre!

L'entraînement de l'assemblée avait été tel, d'une fougue si vraiment africaine, et ses décisions si rapides, que Grégorios n'eut même pas le temps d'intervenir. Brusquement il se trouvait en présence de la situation la plus redoutable. Jusqu'alors l'idée de rompre avec son souverain était restée à l'état vague dans son esprit. Il n'avait entrevu cette rupture que dans un avenir plus ou moins lointain, plus ou moins incertain, et qu'il se réservait le droit de reculer indéfiniment. S'il est toujours grave de passer de la pensée à la parole, il était plus grave, avant que la pensée se fût affirmée en paroles, de passer aux actes. Et quels actes! la guerre civile déchaînée sur le monde, le fer et le feu portés sur les rives bénies du Bosphore! Il eut comme le sursaut d'un homme qui a rêvé d'incendie et qui, au réveil, voit sa maison en flammes. La révolte contre l'empereur, imminente, immédiate, déjà proclamée, déjà commencée, était-ce donc cela qu'il avait voulu? Dans cette déclaration de guerre, quelle part était faite à l'enchaînement des circonstances, à la fatalité? quelle part à sa volonté?

Grégorios se leva, peut-être pour protester contre la décision de l'assemblée. Hildéric le retint par le bras et, tout en se donnant l'air, pour les assistants, de lui demander ses ordres, lui glissa ces mots :

— Prends garde à ce que tu vas dire! Prends garde à ce que tu vas faire! Depuis une minute, il est trop tard pour rebrousser chemin. Devant l'empereur, d'ores et déjà, tu as cessé d'être innocent. Devant lui, nous avons déjà tous commis le crime de lèse-majesté. Tu sais qu'il n'est pas homme à pardonner une rébellion, puisqu'il jamais pu te pardonner tes services. Dans quelques jours la nouvelle de ce qui vient de se passer ici volera jusqu'au Sacré Palais. Qui sait si quelque galère n'est pas déjà sortie de nos ports, cinglant vers le Bosphore. C'est aux conséquences désormais inéluctables de ces paroles, de ces actes, qu'il faut maintenant aviser. Songe que, même si tu devais être vaincu, mieux vaut mourir les armes à la main que dans les tortures du forum Amastrianum.

Et il ajouta en souriant :

— Il y a des Rubicons de plus d'une sorte. Celui-ci est un Rubicon d'eau bénite. Il n'en est pas moins franchi. Donc, laisse, patrice, laisse Dieu et son Église achever ce qu'ils ont commencé. La main d'un homme n'est pas assez forte pour arrêter le torrent des destinées.

Grégorios ne répondit pas. Sa pâleur seule trahissait son émotion. De toutes parts s'élevaient des acclamations qu'il semblait n'entendre que dans un rêve. Ælius Maximus, premier tribun de la légion Tertia Augusta, parlait en ces termes :

— Nous n'avons plus d'empereur à Byzance. Voilà qui est réglé. Mais il faut à l'Afrique un maître souverain, un chef de guerre, pour mener le double combat contre la tyrannie byzantine et contre l'invasion musulmane. Ce maître, ce chef, ne peut être qu'un empereur. L'Afrique a donné assez d'empereurs au monde romain pour avoir le droit de s'en donner un.

— Notre choix est fait, — déclara le deuxième tribun de la même légion. — Notre choix est déjà tombé sur le plus digne. Victoire à Grégorios Auguste !

— Victoire à Grégorios Auguste ! — reprit toute l'assistance.

Ainsi l'assemblée répétait, d'un élan unanime, le cri que l'abbé Maxime avait entendu en songe. Grégorios parvint, cette fois, à se faire entendre :

— Sénat et peuple d'Afrique ! Dignitaires et citoyens ! Chrétiens orthodoxes, mes frères !... Vous pouvez compter sur moi pour vous conduire au combat, et, j'en ai la ferme espérance, à la victoire contre tout ennemi...

— Oui ! oui ! contre tout ennemi ! — grondait l'assistance. — Contre le Basileus et contre le Khalife !

— Mais mes titres de patrice et d'exarque ne sont-ils pas suffisants ? Mes prédécesseurs en avaient-ils d'autres, et Solomon, et Gennadios, quand ils combattaient pour la défense de Carthage ? En avaient-ils d'autres, les Jean Troglita, les Théodoros, quand ils luttaient et mouraient pour elle ? Soyez certains que je ne leur serai inférieur ni en bravoure, ni en dévouement, ni en mépris de la mort. Mais, par le Dieu vivant, épargnez-moi un fardeau trop lourd pour mes épaules, un titre trop éclatant pour un simple pécheur...

— Patrice ! — intervint Ælius Maximus, — ou plutôt très auguste empereur ! N'as-tu pas déjà la réalité du pouvoir souverain ? Pourquoi en refuser les insignes ?... Ne comprends-tu pas qu'à cette Afrique si divisée il faut un empereur, de nom comme de fait ? La pourpre ne fera que t'assurer une plus complète, une plus joyeuse obéissance des armées et des peuples ; devant elle s'inclineront plus volontiers les régules des tribus ; Ta Majesté n'en resplendira que d'un plus vif éclat devant les rois des Wisigoths, des Francs, des Lombards, devant les khans des Avars, des Khazars, des Bulgares ; elle n'en sera que plus redoutable au Khalife ; elle n'inclinera que plus promptement vers toi les esprits et les cœurs de tes sujets de la Grèce et de l'Anatolie... Très auguste maître, accueille nos hommages ! Nous t'en conjurons, sois notre empereur !

Et le vieux tribun s'agenouilla sur la brillante mosaïque ; les autres tribuns, les centurions, les navarques tirèrent leurs glaives et, s'agenouillant également, crièrent :

— Sois notre empereur !

Toute l'assistance se prosterna et, tendant les mains vers Grégorios, répéta :

— Sois notre empereur !

A son tour, le primat de Carthage :

— Sois notre empereur ! Entends notre prière ! Aie pitié de nos maux. Aie compassion du genre humain accablé par l'infortune. En tes viriles mains prends le monde, comme tu ferais d'un petit enfant encore dans ses langes. La ville orpheline, la royauté veuve n'ont plus de refuge qu'en toi !

Il fallait consacrer par quelque rite solennel l'élection que le peuple avait faite. Mais où trouver un diadème ? Les tribuns et les centurions tendaient leurs colliers d'or. Le primat en choisit un et dit à Grégorios :

— Dans ce palais sacré nous sommes comme dans un temple du Très-Haut. En présence de ces saintes images qui en revêtent les parois, sous l'œil de Christ, roi du ciel, roi des rois, sous les regards de la Vierge-Mère qui s'abaissent avec clémence sur le défenseur de ses autels, prosterne-toi, auguste empereur !... Je suis, en ce moment, debout devant toi, car je te parle et je vais agir au nom du Seigneur ; dans un

instant, je me prosternerai devant toi comme le plus obéissant de tes serviteurs. A genoux, Grégorios Auguste!

Pendant que le primat, avec le saint chrême apporté en toute hâte de la cathédrale, traçait sur le front de l'élu le signe qui fait des souverains les oints du Très-Haut, pendant qu'il arrangeait sur la tête de Grégorios le diadème improvisé, insigne de la bravoure, glorieux symbole de sa royauté toute militaire, pendant que, pour lui rappeler, au milieu de toutes ces splendeurs, la fragilité des choses humaines et l'humilité qui sied à un chrétien, il plaçait dans sa main l'akakia, un sachet de soie qu'emplissait la poussière des tombeaux, le clergé de la cathédrale, monté sur la tribune de marbre, balançait les encensoirs, dont les vapeurs odorantes enveloppaient Grégorios et le dérobaient aux regards de ses sujets. L'hymne d'action de grâces faisait frissonner les voûtes avec la voix perçante du chœur des enfants ou tonnait avec la basse profonde des chantres à longue barbe. Grégorios se releva, le diadème au front, le glaive dans la main droite, le globe du monde dans la main gauche, tandis que le primat s'agenouillait, à son tour, devant lui, car le nouvel empereur, en même temps que le chef militaire et le juge suprême, était devenu le Défenseur de la foi, Évêque des choses du dehors, Semblable aux Apôtres.

Toute l'assistance répétait les acclamations consacrées par le rituel de la cour impériale de Byzance :

— Longue vie à Grégorios Auguste, empereur des Romains, élu du Christ et du peuple, couronné de Dieu! Longue vie au Basileus, à l'Autocratôr Grégorios, très pieux, très heureux, toujours auguste! Longue vie au maître que Dieu nous a donné et que Dieu nous gardera! Longue vie à celui par qui le Tout-Puissant a eu pitié de son peuple! Daigne le Très-Haut lui accorder toujours la victoire sur les hérétiques et sur les infidèles!

A ce moment, en dehors du palais, sur son esplanade qui dominait Carthage et la mer, les mêmes acclamations retentirent, poussées avec plus d'ensemble encore et par des poitrines plus vigoureuses, accompagnées de la batterie retentissante des glaives sur les boucliers. Les dignitaires purent alors apercevoir trois légions rangées en ordre de bataille, dont les

cris redoublèrent et dont les enseignes s'inclinèrent quand le nouvel empereur parut à la balustrade de la galerie, la tête nimbée d'or, dans l'appareil imposant de la puissance souveraine.

De plus bas, de plus loin, d'autres rumeurs se faisaient entendre. Sur le forum, sur les ports, sur les quais de la mer, des faubourgs de la Tænia et de Galabras à ceux des remparts du Nord, un peuple immense, en habits de fête, clamait à son nouveau maître ses vœux de longue vie, de félicité et de victoire. Sur les châteaux des trirèmes, dans les hunes des navires, pavoisés de banderoles aux mille couleurs, les marins poussaient des cris rythmés en l'honneur de l'empereur très pieux, orthodoxe, Semblable aux Apôtres. Par le colossal perron de la Place Neuve, un torrent humain dévalait sur les quais, grondant et mugissant comme les eaux d'une cataracte.

A ce moment éclatèrent les sonneries joyeuses dans les tours de toutes les églises. Les vibrations de l'airain se répondaient de la cathédrale Perpetua Restituta aux basiliques de Tertullien, de Faustin, de Saint-Agilée, à celles des Majores, des Novæ, des Martyrs Scillitains, des Tricilles, de Thrasamond le Vandale. L'une après l'autre se mettaient en branle les cloches de la Théodosienne, de la Théoprépienne, de la Gratienne, de l'Honorienne. Et voici que Saint-Pierre, Sainte-Prime, Saint-Paul, Saint-Julien sonnaient à toute volée. Les couvents de la Biqua, de Saint-Sabbas du Mandrakion, des Nonnes de saint Étienne, qui gardaient les reliques du « Premier Martyr », le Diaconium, s'éveillaient pour faire, avec les maillets frappant à coups redoublés les grandes plaques de cuivre, leur partie dans le concert énorme. Des quartiers de l'Ouest arrivait le chant grave et solennel des deux églises consacrées à Cyprien, celle qui s'élevait sur le lieu même où fut décapité le saint évêque et celle qui avait remplacé la maison du procurateur Macrobe où les restes du bienheureux furent d'abord déposés.

Carthage était plongée dans un bain d'ardentes sonorités, sous un ouragan d'airain, une tempête de bronze. Cette union des voix du ciel et des voix de la terre attestait hautement que le triomphe de Grégorios, c'était la victoire de l'Eglise

orthodoxe. Dans la clameur de quatre cent mille poitrines, soutenue par les rugissements du métal, semblaient frémir des mêmes vibrations et la ville et la plaine et les monts et la mer.

IX

A L'HIPPODROME

A ce peuple affolé d'enthousiasme, qui voulait voir de plus près son empereur, comme si l'onction sainte avait fait de lui un être tout différent et qu'on n'aurait encore jamais vu, à l'armée, qui n'aurait pu se déployer sur l'esplanade du palais, aux équipages de la flotte, il convenait de montrer le nouvel Élu. Un seul édifice, dans Carthage, était assez vaste pour offrir à tous, du moins à un grand nombre, le spectacle tant désiré : c'était l'Hippodrome. D'ailleurs, à Byzance même, n'était-ce pas à l'Hippodrome que se célébraient le couronnement des souverains, leurs triomphes sur les ennemis de l'Église et de l'Empire, toutes les solennités de la vie publique? C'était une tradition vraiment impériale. On ne pouvait la dédaigner.

L'Hippodrome s'étendait entre la colline de la Byrsa et la triple enceinte de l'Ouest, au sud de la rotondité énorme de l'Amphithéâtre et des immenses citernes voûtées de la Malga. Pour s'y rendre on avait à contourner la Byrsa en traversant les rues les plus populeuses de Carthage.

Grégorios et ceux qu'il avait convoqués au palais prirent quelques instants de repos pendant que s'improvisaient les préparatifs de la fête.

Deux heures après que le soleil eut atteint le zénith, le cortège se forma. A sa tête chevauchaient des hérauts, en dalmatique armoriée, qui, tous les quarts d'heure, soufflaient en de longues trompettes et annonçaient au peuple l'avènement de Grégorios, élu de Dieu, empereur des Romains. Puis, en colonne de dix hommes de front, cheminait, précédée des six

tribuns à cheval et des porte-enseignes, la légion Tertia Augusta. On devait bien cette place d'honneur à son glorieux passé et au rôle décisif qu'avait assumé dans la matinée le doyen de ses officiers. Sur des mules richement caparaçonnées, à la têtière garnie de pompons et de grelots, trottinaient les sénateurs, les fonctionnaires, les armateurs, les notables marchands, les riches propriétaires, les délégations des corps de métiers. Puis une imposante procession, le primat de Carthage, de nombreux évêques, le clergé de toutes les églises, les moines de tous les couvents, les séminaristes du Diaconium, foule pieuse et recueillie, chantant des hymnes, portant les statues de la Vierge et des saints sur des brancards, déployant les bannières multicolores de toutes les paroisses. Puis, dans les litières portées par des serviteurs en livrée de gala, la princesse Irène, ses jeunes compagnes, les femmes des dignitaires, toutes en splendides toilettes de cour. Les navarques s'avançaient, suivis de leurs marins, qui, la hache d'abordage à la ceinture, dressaient une forêt de rames reluisant au soleil comme d'énormes glaives. Enfin l'empereur, à cheval sous un dais que soutenaient six cavaliers, apparaissait escorté à droite et à gauche par une double file de diacres et d'enfants de chœur qui de temps à autre s'arrêtaient pour balancer l'odorante vapeur des encensoirs et joncher de roses le chemin. La marche était fermée par les cohortes qu'on avait vues, le matin, sur l'esplanade du palais proconsulaire, et par un gros de cavaliers, la lance au poing. Derrière eux se ruait une multitude immense où bondissaient des milliers de gamins, chacun aussi joyeux que si son propre père venait d'être élevé à l'empire.

Sur tout le parcours s'alignait une double haie de légionnaires, contenant à grand peine la multitude qui, sans eux, se fût précipitée sous les sabots du coursier royal. Les citoyens tassés entre la haie des lances et les devantures des boutiques, les spectateurs dont fourmillaient les terrasses des maisons, les toits des églises, les piédestaux des statues, répétaient les acclamations des soldats, et de toutes ces voix se formait une rumeur assourdissante où dominaient les cris de : « Victoire à Grégorios Auguste ! Longue vie à l'empereur orthodoxe ! »

Un ouvrier aux bras nus s'écria :

— Eh quoi! l'empereur n'a pas chaussé les brodequins de pourpre?

— C'est vrai, — dit un autre : — il n'a pas les campagia.

Un légionnaire se tourna vers eux et dit :

— Ses brodequins sont noirs? Il les teindra de pourpre dans le sang de nos ennemis.

A tout moment, le cortège était obligé de faire halte sous un soleil de feu : car, tantôt, c'était, au seuil d'une église, le prêtre de la paroisse, entouré de son clergé, qui avait voulu offrir aux lèvres du souverain les reliques de son saint; tantôt, c'était, au coin d'une rue, le syndic d'un métier, qui tenait à lui exprimer les loyaux sentiments de la corporation dont cette rue portait le nom. Incliné sous la bannière qui représentait symboliquement l'industrie de ses confrères, il offrait à Grégorios quelque chef-d'œuvre de leur art, puis se prosternait en acclamant l'Autocratôr. Tour à tour, le sourire sur les lèvres, car son cœur n'était point encore blasé sur ces manifestations de respect et d'amour, Grégorios écouta les harangues que lui adressèrent les marchands de vin, les marchands d'huile, les marchands de bois, les négociants en tissus de laine, de lin, de soie, de coton, les teinturiers en bleu, en safran, en pourpre violette ou écarlate, les foulons, les tailleurs, les brodeurs, les ivoiriers, les incrusteurs de nacre, les verriers, les mosaïstes, les céramistes, les filigraneurs, les émailleurs, les lormiers, les selliers. Il salua des bannières où étaient figurés, soit une cloche de bronze, soit un pot d'étain, ou de mignons souliers rappelant ceux de la courtisane Rhodope, ou bien un mors de cheval, un pain rond, une branche de corail, une palette et un pinceau, un ciseau et un marteau de statuaire. Des parfumeurs écrasaient sous ses narines de précieux aromates ou l'aspergeaient de cette eau de roses qui se vend au poids de l'or. Des fleuristes répandaient sous les pieds de son cheval une odorante jonchée de jasmins, de lis, de violettes, d'hyacinthes et d'anémones. Les orfèvres passaient au cou de son cheval un collier d'or. Les étudiants de l'université lui lurent des vers grecs et des vers latins, où les lettres de son nom étaient disposées en acrostiche. A l'angle d'une place, le syndic des maîtres en

médailles lui présenta une coupe remplie jusqu'au bord de pièces d'or à son effigie, le laurier ceignant son front.

— Très clément empereur! — disait le syndic, — ce n'est pas de ce matin que je prévoyais les hautes destinées qui t'étaient réservées. Depuis plusieurs jours le balancier qui imprima en cet or vierge tes traits augustes n'a point chômé dans mon officine. Dieu te donne une longue vie! Dieu te donne la victoire! De celle-ci j'ai une si ferme espérance que j'ai placé sur ta tête vénérée la couronne de laurier...

Grégorios fut ravi de ce présent. Il admira la finesse du modelé et la fermeté de la frappe. Puis, il prit les pièces d'or à poignées et les jeta dans la foule. Il s'en éleva une clameur si enthousiaste que le patrice ne put entendre la fin de la harangue préparée par le syndic.

Deux heures s'étaient écoulées depuis qu'on avait quitté le palais proconsulaire lorsque la tête du cortège arriva devant la maîtresse porte de l'Hippodrome et s'engagea dans ce cirque immense, dont l'ovale s'étendait sur plus de deux mille pieds en longueur et sur trois cents en largeur. Ses dimensions étaient doubles de celles qu'offrait l'Hippodrome de Constantinople, et d'une telle supériorité Carthage n'était pas médiocrement fière.

Dans le sens du grand axe il était partagé par la Spina, longue de plus de mille pieds, large seulement de dix-sept, semblable à la grosse arête d'un gigantesque poisson. Aux extrémités et au centre de la Spina s'élevaient des colonnes de bronze, des obélisques hauts de cinquante à soixante pieds. Entre ces géants, tout un peuple de statues : statues d'empereurs et de patrices, de dieux et de déesses, d'athlètes, de cochers, d'acteurs aimés du public. Tout autour du cirque coulait comme une large rivière qu'on appelait l'Euripe, alimentée par les eaux du lac de Tunis et où parfois on exhibait au peuple des phoques, des crocodiles et des hippopotames. Au-dessus de l'Euripe se dressait un mur de dix pieds de hauteur, couronné d'une balustrade, et aussitôt commençaient les gradins de marbre qui, d'étage en étage, montaient à plus de deux cents pieds, jusqu'à un promenoir de quatre mille pieds de pourtour, bordé de colonnes surmontées d'arcades, ouvrant de larges baies, que traversaient des vols

brusques de blanches colombes. Ce portique aérien était aussi peuplé de statues que la Spina, aussi riche en merveilles de l'art grec et romain. Carthage était orgueilleuse de ces deux musées, car les connaisseurs y signalaient des œuvres dues au ciseau des maîtres les plus fameux : cette Minerve était de Phidias; ce Jupiter, d'Agoracrite de Paros; cette Junon, de Polyclète ; cette Bacchante, de Scopas; cet Éros, de Praxitèle; ce Mercure, de Zénon le Marseillais; ce vigoureux taureau, de Myron d'Éleuthères. D'en bas on voyait se détacher sur l'azur profond du ciel africain, encadrées dans les baies des colonnades, éblouissantes de la blancheur des marbres ou luisantes de la patine du bronze, les glorieuses images des dieux et des héros.

Çà et là, dans les maçonneries se trouvaient encastrés des blocs, gardant encore leur forme primitive de stèles, couverts d'inscriptions en caractères inconnus que personne à Carthage ne savait plus déchiffrer. Les plus avisés soupçonnaient que c'étaient des prières adressées aux anciennes divinités puniques. Le populaire croyait fermement que dans ce grimoire étaient prédites tout au long les histoires de l'avenir et les infortunes de la cité. Certains prétendaient que c'était l'indication de trésors enfouis, dans les profondeurs du sol, aux endroits mêmes où ces stèles étaient autrefois dressées, peut-être même là où elles se trouvaient aujourd'hui.

D'un côté à l'autre du portique d'en haut, sur de longues tringles, glissait un immense velarium de soie, se déplaçant suivant les mouvements du soleil, afin que le peuple-roi pût siéger à l'ombre.

L'Hippodrome était, à l'une de ses extrémités, arrondi en hémicycle : c'était cette partie qu'on appelait la Coupe ou la Fronde, et parfois on y faisait les exécutions. A l'autre extrémité, il se terminait par une vaste construction rectiligne, dont le rez-de-chaussée était occupé par les Carcères, remises des chars ou écuries des coursiers, et dont les doubles portes de bronze s'ouvraient, entre de hautes colonnes, pour laisser, aux jours de courses, sortir ou rentrer les quadriges. A l'étage que supportaient ces colonnes régnait une balustrade de marbre rare, tendue de pourpre et d'or, qui indiquait la loge où les empereurs et les patrices d'Afrique présidaient aux

fêtes du cirque et décernaient les couronnes aux vainqueurs. Elle se nommait aussi, d'un mot grec, le *Kathisma :* car les amateurs des jeux hippodromiques affectaient d'employer, pour les choses du cirque, les mots en usage à Constantinople. Petits-maîtres et palefreniers écorchaient à l'envi la langue hellénique. Il était élégant d'appeler, par exemple, *Mangana* les Carcères, *héniokhi* les cochers, et *démarques* ou *démagogues* les chefs des Factions. Le Kathisma communiquait avec une salle de festin, le Triclinium d'Or, et même avec un cubiculum où étaient dressés des lits de repos. L'ensemble formait ainsi tout un palais, presque une forteresse.

Grégorios et son entourage intime se séparèrent du cortège pour aller s'installer dans la loge impériale, tandis que le reste de la procession se disloquait, tous se hâtant d'occuper les gradins qui leur étaient réservés. Déjà toutes les autres places, de la balustrade de l'Euripe au promenoir d'en haut, regorgeaient de spectateurs. Parmi eux on pouvait distinguer tous les types de l'Afrique : fils des Berbères, des Carthaginois, des Romains, des Vandales, des Grecs; gens des tribus, aux jambes nues, au torse vêtu de laine plus ou moins blanche; citadins aux toilettes recherchées, dames à la mode, portant des bracelets aux poignets et aux chevilles, des bagues à tous les doigts, la chevelure calamistrée par le fer du coiffeur, luisante d'huile parfumée, serrée par des bandelettes d'or; femmes du peuple, aux mains et aux pieds rouges de henné, aux sourcils rejoints par le pinceau, ne formant qu'une seule barre toute grasse, noire comme l'ébène; ouvriers des ergastules, travailleurs des ports, pêcheurs de coraux et d'éponges, chasseurs de panthères, marins au teint qu'avaient hâlé toutes les mers et tous les soleils.

Sur l'arène de l'Hippodrome, entre la Spina et l'Euripe étaient rangées les troupes. D'un côté de la Spina, c'étaient les légions, avec leurs tribuns à cheval, avec les porte-enseignes, géants vêtus de peaux de bêtes féroces et coiffés de mufles de lions. Les lignes des légionnaires se prolongeaient à l'infini, faisant miroiter au soleil les énormes boucliers de cinq pieds de diamètre, les casques à jugulaires, les corselets d'acier, les cottes de mailles, les larges glaives, les pointes des hautes lances. Plus légèrement équipés, les archers, avec leurs grands

arcs, leurs carquois velus bourrés de flèches empennées, les frondeurs, avec leur panetière pleine de balles d'argile ou de plomb. De l'autre côté de la Spina, les escadrons de cavalerie. Les uns étaient armés à la romaine avec la cuirasse et le grand casque à panache rouge ; les autres, les cataphractaires, étaient blindés de fer des pieds à la tête, hissés sur des selles de fer, portés sur des chevaux colosses bardés de fer au poitrail, à la croupe et aux flancs, avec des têtières de fer qui ne présentaient d'ouverture que pour les yeux, avec des défenses de fer hérissant le poitrail, le front de ces animaux, et pareils à des rostres de galère. D'autres cavaliers étaient équipés à la mode orientale ; leur torse, leurs bras, leurs jambes, même leurs pieds étaient pris, comme en une gaine, dans un seul tissu d'acier imbriqué d'écailles d'acier ; les mêmes écailles recouvraient leurs coursiers, des naseaux à la croupière : on eût dit des hommes poissons montés sur des chevaux marins.

Quand Grégorios parut au balcon de la loge, les orgues d'argent placées aux deux extrémités de la Spina et autour desquelles se groupaient les quatre Factions du cirque, les Bleus et les Blancs, les Verts et les Rouges, parés des couleurs leurs de corporations, commencèrent à mugir. Alternant avec elles, tour à tour se firent entendre les quatre chœurs des Factions, répétant les hymnes à la Trinité et à la Vierge-Mère, les acclamations rituelles en l'honneur du Basileus. Jadis les Factions étaient divisées sur les choses de la politique et de la religion : maintes fois elles avaient ensanglanté de leurs rivalités l'arène de l'Hippodrome et les rues de Carthage. On accusait les Bleus et les Blancs d'incliner vers l'hérésie, tandis que les Verts et leurs alliés les Rouges tenaient ferme pour la vraie foi ; à moins qu'en certaines occasions ce ne fût tout le contraire. Avec le temps, les dissidences s'étaient atténuées. En ce jour de fête, les hymnes des uns comme des autres s'inspiraient des mêmes sentiments d'orthodoxie et tous manifestaient au souverain le même enthousiasme. L'orgue des Verts accompagna leur chœur, qui modulait : « J'ai sacré mon roi, je l'ai sacré sur Sion, sur ma montagne sainte... » Le chœur des Bleus entonna le cantique : « Dieu fera éclater sa gloire ; il précipitera dans la mer chevaux et cavaliers... »

Tous ensemble, dans un formidable unisson, firent retentir l'hymne triomphal : « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic... »

Grégorios, trois fois, de la main droite levée, fit le signe de la croix sur l'immense assemblée, tout entière inclinée sous cette triple bénédiction. Puis il donna l'ordre de faire glisser, de la loge sur l'arène, l'escalier mobile qu'en d'autres temps les empereurs et les patrices ne s'étaient pas souciés de laisser à la disposition de la plèbe. Il formait comme le pont-levis d'une forteresse : était-il retiré, le souverain demeurait inexpugnable dans le Kathisma, qui se remplissait aussitôt de guerriers en armes. Grégorios, heureux de se confier à ce peuple qui lui manifestait tant d'amour, descendit sur l'arène ainsi que les officiers de sa suite. En même temps, par les portes de bronze des Carcères, on leur amena leurs coursiers. Ils montèrent à cheval pour passer la revue des troupes. Mais, aussitôt que Grégorios fut arrivé aux premières légions, les soldats se précipitèrent vers lui, tous les rangs confondus, frappant des glaives sur les boucliers et criant :

— Sur le pavois ! sur le pavois !

Aussitôt leur foule enthousiaste enleva de sa selle Grégorios, le plaça sur un immense bouclier que supportaient huit guerriers choisis parmi les plus vigoureux, et c'est ainsi, sur les épaules de ces cariatides vivantes, fièrement appuyé à la grande lance de guerre, le front ceint du collier d'or, que Grégorios fut de nouveau proclamé par l'armée et par le peuple.

C'était un rite emprunté aux coutumes des nations barbares du Nord, mais adopté par la tradition impériale romaine et minutieusement décrit dans les livres de cérémonial si fort en honneur à la cour de Byzance.

Puis l'empereur se remit en selle et chevaucha devant les troupes. Sur la piste de droite comme sur celle de gauche, du côté des légionnaires comme du côté des cavaliers, à mesure qu'avançait le cortège impérial, les glaives jaillissaient des fourreaux, les lances se dressaient, les porte-enseignes que coiffaient des mufles de lions élevaient aussi haut qu'ils pouvaient les étendards, et des acclamations rythmées, mais vigoureuses et, enthousiastes, saluaient l'Imperator, chef suprême des armées. A ces acclamations répondaient celles de la multitude

entassée sur les gradins. Elles descendaient du promenoir aérien à l'Euripe ou montaient de l'Euripe au promenoir, avec des éclats de foudre et des roulements de tonnerre, à croire que l'immense velarium allait se fendre, les arcades et les colonnes crouler, les statues s'arracher de leurs piédestaux.

Dès que l'empereur eut repris sa place dans la grande loge, les pistes ayant été évacuées par les troupes, les jeux du cirque commencèrent. Les quadriges volèrent sur le sable fauve de l'arène. Un d'eux se brisa, comme sur un écueil, à l'une des bornes qui marquaient les extrémités de la Spina; ce fut le seul accident de cette journée : elle méritait d'être marquée d'une pierre blanche. Le peuple put donner carrière à sa joie en couvrant de frénétiques applaudissements tour à tour les auriges à casaque bleue et les automédons à écharpe verte.

Grégorios n'eut à témoigner ni aux uns ni aux autres une préférence qui en d'autres temps eût pu être si dangereuse. Tous furent également flattés de l'attention soutenue qu'il prêtait à leurs exercices, touchés de sa bonne grâce, émerveillés de la libéralité impartiale dont il récompensa les vainqueurs.

Le soir, toute la cité fut en liesse. Les masures des pauvres comme les palais des riches se revêtirent de cordons de lumière. Aux mâts des vaisseaux de guerre comme des navires marchands se hissèrent d'innombrables fanaux. Les eaux des vieux ports et celles de la Limnè reflétèrent à la fois les feux de la terre et les feux du firmament. Le ciel et la mer se confondirent en un seul scintillement de constellations. Des bûchers s'allumèrent sur le cap Carthage, sur la montagne Creuse, auxquels répondaient ceux qui, de proche en proche, du temple de Saturne sur la Double Corne à la crête de la montagne de Plomb, aux sommets du Zaghouan, annonçaient jusque dans les steppes des plateaux, jusque dans les sables du désert, la victoire de l'orthodoxie, le triomphe de l'indépendance africaine et la gloire du nouveau César. On les célébra sous la hutte du laboureur berbère comme sous la tente du nomade. Mais c'est à Carthage que la fête était le plus bruyante. Dans les faubourgs d'Aklas, de Galabras, de la Tænia, des Mapalia, comme dans les grandes avenues de la ville basse et dans les rues tortueuses de la Byrsa, toute la

nuit, jusqu'aux premières lueurs du matin, les tavernes regorgèrent de buveurs. Surtout les patrons des cabarets célèbres, *à l'Éléphant*, *au Coq*, *aux Deux Dragons*, *au Dromadaire*, ne savaient où donner de la tête. Là surtout se tarirent des amphores et des outres sans nombre, à la santé de Grégorios Auguste, empereur africain, aux victoires de ses armées, à l'humiliation du Khalife et du Basileus.

Il n'y eut dans le resplendissement lumineux du Côthon qu'un point d'obscurité : là où mouillait la trirème du protospathaire Kéroularios. Consigné dans sa cabine et gardé à vue par ordre du préfet de la mer, son pilote et son équipage enfermés dans une caserne, se sentant privé de tous moyens de fuir, confus, morne, inquiet de son sort, il avait assisté toute la journée, il assista toute la nuit à l'apothéose de l'homme dont il avait, de complicité avec son maître byzantin, conjuré la perte. Kéroularios pouvait se rendre ce témoignage qu'il avait suffi de sa présence à Carthage pour y déchaîner une révolution et donner un empereur à l'Afrique.

X

LA PRISE D'ARMES

Grégorios avait maintenant à justifier son élévation. Le peuple d'Afrique, en l'élisant ou confirmant son élection, lui avait confié la mission de défendre et l'orthodoxie et le sol de la patrie : contre le Basileus et contre le Khalife ! Il passait les matinées à recevoir les délégations des citadins carthaginois implorant la réduction des taxes, l'abaissement du prix des denrées, la réparation de ce qu'ils pensaient être des injustices. Il tâchait de renvoyer tous les solliciteurs satisfaits du bon accueil. Il recevait les ducs, les comtes, les juges des provinces, qui venaient faire adhésion au nouveau régime, les délégations des villes et des cantons éloignés, qui, s'affligeant de n'avoir pu assister à son couronnement, accouraient lui rendre hommage et lui prêter serment de fidélité, parfois lui remettaient, comme un or coronaire, le montant des contributions arriérées.

Encore qu'elles fussent les plus rapprochées de Carthage, Tunis, éternellement jalouse de cette métropole, Utique, dont l'envie s'exaspérait à mesure que s'ensablaient ses ports, hésitèrent plus longtemps à faire porter leurs hommages, mais leurs députés finirent par arriver, avec de riches présents, qui firent excuser leur retard. Non moins précieuses pour la paix de l'Afrique, non moins importantes aux yeux de Grégorios furent les visites des rois berbères. Successivement parurent à sa cour les princes des Louata, des Houara, des Néfouça, qui se maintenaient en armes aux confins de la Tripolitaine; ceux des Nefzaoua campés dans la région des lacs salés et des dattiers; ceux des Djéraoua, des Ifren, des Magraoua, peuples pasteurs de la Byzacène; le chef de la dynastie Magdlasen et celui de la dynastie Branès, qui dominaient l'une au nord, l'autre au sud du mont Aurès; les délégués des Babor, des Kétama, des Illoulen, des Iflissen, tous habitant les massifs voisins de la Méditerranée, et qui n'avaient pas de roi et vivaient en démocratie; les envoyés des belliqueux Zémiges, qui occupaient le castellum de la Victoire, pour mieux protéger la cité d'Igilgilis. Il en vint de plus loin encore, même de la Tingitane, où d'innombrables tribus aux blondes chevelures, aux yeux bleus, perchaient sur les pics de montagnes inaccessibles et n'avaient jamais connu de maîtres.

Comme il n'est point coutume en Afrique d'arriver les mains vides devant l'homme puissant, tous, rois ou ambassadeurs, après s'être prosternés devant le nouvel empereur, déposaient à ses pieds des peaux de lions ou de panthères, des cornes de gazelles, des plumes d'autruche, des poteries rustiques, des tapis de laine multicolore où étaient dessinés grossièrement de fantastiques animaux, des glaives battus par les forgerons de la montagne, des amulettes où s'inscrivaient de mystérieux caractères. Les Ifoural des forêts profondes de la Sitifienne, hardis chasseurs qui, rien qu'avec l'épieu dans la main, s'attaquaient aux panthères et aux lions, en amenèrent de vivants, liés de chaînes de fer et dont les rugisements terrifièrent le Sacré Palais. Vinrent aussi, du Sud infiniment lointain, apportant l'hommage de tribus dont les Romains ignoraient jusqu'aux noms, les Lemtouna du Grand Désert, au visage masqué d'un long voile noir qu'ils ne retiraient jamais,

montés sur des dromadaires aux jambes longues et fines, au poil blond ou gris de perle, à l'œil de gazelle, et qui différaient du chameau de charge autant qu'un vainqueur de l'Hippodrome diffèrait d'un cheval de paysans : ils présentèrent à Grégorios de la poudre d'or, des barres de sel et des esclaves nègres. En un mot, chacun offrait ce qu'il estimait le plus précieux parmi ses biens rustiques. Et l'on voyait qu'ils étaient contents que leur Afrique eût enfin un empereur à elle. Les rois lui demandaient de consacrer à nouveau leur royauté en les investissant du manteau rouge, du sceptre et du diadème.

Ils eussent été surpris si les présents qu'ils espéraient recevoir de l'empereur n'avaient pas, de beaucoup, dépassé en magnificence ceux dont ils l'avaient eux-mêmes gratifié. Ils le croyaient si riche, et ils étaient si pauvres ! Aussi Grégorios leur faisait distribuer par le trésorier des bourses d'or, des bracelets et des colliers ornés de perles, des armes brillantes, des soies brochées, et aussi des crucifix, des statuettes de la Vierge, des évangéliaires, des reliquaires, qui dans les tribus pouvaient grandement contribuer au bien des âmes. Il les chargeait de cadeaux pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour leurs parents, pour leurs contribules et, conformément aux livres de cérémonial, avec une sollicitude de père, s'informait de la précieuse santé de tous ces gens. Il renouvelait avec tous, les pactes d'autrefois, leur faisait jurer de lui amener, en cas de guerre, leurs contingents.

L'autre partie de la journée, il la consacrait à visiter les bateaux de guerre, pour s'assurer que la coque en était intacte, les câbles et les voiles solidement tissés, les ferrures graissées fréquemment, les rames bien adaptées aux sabords, les mâts ni trop hauts ni trop courts, les éperons de bronze profondément vissés, les chiourmes et les équipages au grand complet, les soutes pleines de vivres, de tonnelets pour l'eau fraîche, de cordages et de pièces de rechange. Il entrait dans les casernes et sous les tentes, passait une revue minutieuse des armes offensives et défensives, faisait fourbir au sable fin un glaive qu'il ne trouvait point assez clair, éprouvait les courroies des cuirasses et les charnières des casques, comptait les flèches dans un carquois, goûtait au pain et au vin du soldat, promettait à tous, les grades, les décorations, les hautes paies, le

butin, la victoire, les laissait ravis du grand soin qu'il prenait de leur bien-être et plus que jamais passionnés pour la gloire.

Aux heures tardives, il avait de longues conférences avec l'hypostratège et le préfet de la mer, vérifiait avec eux les états d'effectifs, calculait la durée d'une expédition navale, en revenait toujours à cette alternative : Byzance par Alexandrie, ou Alexandrie par Byzance? Contre le Basileus d'abord, ou d'abord contre le Khalife ?

Or, un soir qu'il s'entretenait avec eux, comme il se penchait sur la balustrade de la grande galerie, il poussa un cri de surprise et presque d'effroi. Au sommet de la Double Corne un feu était allumé. Ceux qui l'entretenaient, en interposant ou en retirant des écrans, produisaient à volonté les signaux les plus divers. Ainsi arrivait jusqu'à la Byrsa le message qui, de colline en colline, était transmis des profondeurs de l'Afrique. Hildéric, accoutumé à déchiffrer ces énigmes de feu, le traduisait ainsi : les forces que le khalife Othman avait fait rassembler dans son camp d'El-Djorf, en Arabie, venaient de passer en Égypte; celles qui occupaient l'Égypte en avaient déjà franchi la frontière et, par la Pentapole, marchaient sur Tripoli. Avant trois semaines, l'avant-garde des Sarrasins atteindrait les lacs Tritoniens et les palmeraies de la Byzacène méridionale. On n'avait que le temps de courir au devant d'elle. Il n'était plus question de cingler sur Alexandrie ou Byzance. C'était à la défense même de l'Afrique qu'il fallait se précipiter.

Après quelques instants de silence, les trois hommes se regardèrent et aussitôt reprirent leur sang-froid. En somme, le danger, pour redoutable qu'il apparût, était prévu. Hildéric avait dressé tout un plan de défense, et pour le littoral, et pour les confins du désert. Évidemment, on ne pouvait abandonner Carthage à elle-même. Du côté de Byzance, il semblait bien que rien ne la menaçât pour l'instant; mais il était sage de parer à toute surprise. Les autres ports étant d'ailleurs pourvus, on laisserait à Carthage, avec les équipages de la flotte, vingt centuries d'archers pour garnir les quais de la mer et les tillacs des galères. Pour garder les longues lignes de la triple enceinte, ce n'était pas trop de cinq légions; elles auraient pour réserve la levée en masse des citoyens en âge de porter les armes. Hildéric resterait pour diriger, avec le préfet de la

mer, cette partie de la défense. Si, décidément, aucun danger ne menaçait la ville, ni les pirates musulmans, ni les escadres byzantines, l'hypostratège s'empresserait d'envoyer des renforts à l'armée que l'empereur allait conduire dans le Sud. Grégorios partirait avec les huit autres légions, soit huit mille hommes, avec trente vexilla, c'est-à-dire quinze mille cavaliers. En route, il appellerait à lui toutes les forces qu'on pourrait emprunter, sans danger pour elles, aux places de Théveste, de Thamugadi, de Bagai et autres forteresses de l'intérieur. Il s'efforcerait d'arriver, avant l'ennemi, à la ligne formé par les lacs Tritoniens. S'il n'y réussissait pas, tout au moins pourrait-il prendre position en arrière en s'appuyant sur les places de Capsa, de Thélepte et de Suffétula.

Avant que la nuit fût très avancée, Hildéric avait déjà rédigé tous les ordres. Dès la première aube, ils seraient expédiés aux commandants de tous les corps. Les soldats en auraient connaissance à leur réveil. C'est seulement après le milieu du jour que l'empereur, avec sa garde palatine, les meilleurs de ses escadrons et la légion Tertia Augusta, sortirait de Carthage, en franchissant la porte de Thapsus. Vingt-quatre heures après, toutes les forces disponibles, échelon par échelon, s'achemineraient sur ses traces. Peu de jours s'écouleraient avant que, dans les positions dont il aurait fait choix, toute cette armée fût réunie sous sa main et prête à livrer bataille. Quand tout fut décidé, l'hypostratège et le préfet prirent congé. Avant de gagner sa couche d'ivoire et de pourpre, où peut-être l'attendait une torturante insomnie, le patrice s'arrêta dans la galerie de la mer et posa ses mains brûlantes sur la fraîcheur de la balustrade.

Sous ses pieds Carthage tout entière était assoupie, lasse de travail ou de plaisir, d'espérances ou d'inquiétudes. A peine si, dans les combles de quelque maison, la nuit se piquait d'un point lumineux, qui laissait deviner le labeur du pauvre acharné à disputer sa subsistance, peut-être la veillée auprès d'un malade ou d'un défunt. A travers les frondaisons de Mégara, dans l'ombre parfumée qui enveloppait les villas des riches, d'autres lumières plus brillantes, la modulation lointaine des flûtes, les vibrations étouffées des tambourins, annonçaient que les heureux de la terre se réjouissaient, décidés à pro-

longer la fête jusqu'au moment où les premiers feux du jour feraient pâlir l'éclat des torches et les visages des convives. Au fond du ravin abrupt que creusait une rue endormie, quelque lanterne cheminait, de temps à autre éclipsée sous un passage voûté, éclairant une patrouille de soldats ou la tournée du veilleur de nuit. Sur les ports silencieux, des fanaux hissés aux mâts, enfouis dans le fouillis des agrès, marquaient l'emplacement des navires et permettaient presque de les compter. Dans le vaste repos nocturne courait le frémissement avant-coureur de l'aurore. C'était une de ces heures bleues qui sur la nature africaine répandent une lueur diffuse, où baignent les grands jardins, les temples, les palais. D'un faubourg éloigné montait le premier cri du coq. Des paradis embaumés de Mégara jaillissaient les trilles des rossignols. Les anses du rivage se confondaient aussi dans la buée d'azur, mais au loin la mer palpitait, frissonnant de tous ses flots, étalant d'immenses plaques d'argent sous le croissant de la lune. Celle-ci emplissait le ciel de son éclatante lumière et, bien qu'en son dernier quartier, y régnait en souveraine. Sous ses rayons s'enlevaient en traits précis, en contours vigoureux, les montagnes lointaines, avec leurs pics et leurs croupes; les falaises rocheuses du cap Carthage et de la montagne Creuse se coloraient d'une teinte fauve, tandis qu'à l'autre extrémité de l'horizon luisait le tranchant de la montagne de Plomb et que la Double Corne semblait monter toujours plus haut dans le ciel. Là tremblotait, dans la blancheur des ruines, sur les débris du temple de Saturne, le fanal du sémaphore, qui semblait une étoile dans l'armée des étoiles.

Et ces vers du grand poète africain Manilius chantaient sur les lèvres de Grégorios :

« Les étoiles percent les ténèbres et s'allument dans la nuit noire. Alors se peuplent les temples du ciel, qui étincellent de feux innombrables. La foule des astres se reflète dans l'espace infini. Il n'y en a pas moins que de fleurs sur la terre, ou de grains de sable sur les plages de l'Océan. Comptez, si vous pouvez, les flots qui se succèdent sans trêve à la surface de la mer, ou les feuilles qui se détachent par milliers des arbres de la forêt : vous n'approcherez pas du nombre des feux qui circulent dans l'espace. »

Partout où l'éclat de la lune ne les éclipsait pas trop, elles brillaient, les étoiles, par milliers de milliers. Mais, dit encore le poète : « Quand elle est dans son plein et au milieu de sa course, seules les plus belles conservent leur éclat, tandis que le vulgaire se cache, et que l'on voit fuir la foule anonyme. Dans le ciel ainsi déblayé, on peut reconnaître alors les principaux astres; ils ne se confondent plus dans la multitude des petits. »

C'est alors qu'il est facile, assurent les astrologues, dans les combinaisons qui se font et se défont entre les étoiles fixes et les planètes, de lire la destinée des humains. Grégorios, en cette heure solennelle de son existence, se demandait s'il n'avait pas eu tort de montrer tant de rigueur aux astrologues. Peut-être, parmi ceux qu'il avait proscrits, s'en serait-il rencontré un qui, dans le ciel aux mille feux, eût pu lui apprendre à pénétrer les secrets du Très-Haut et le renseigner sur la crise, si prochaine aujourd'hui, de son avenir. Car assurément, dans cette page éclatante du livre de l'Infini, si largement ouvert sous ses yeux, avec une complaisance ironique, puisqu'il n'y pouvait déchiffrer un seul caractère, étaient inscrites les batailles de demain, la rencontre, en des flots de fauve poussière, avec les cavaliers du Désert, ou le choc, aux parages de la Corne d'Or, entre les galères africaines et les trirèmes byzantines, toute l'histoire en train de se faire : ou la victoire et l'empire, ou la déroute et le trépas. Quel regret de n'avoir pas, à ce moment, sous la main un de ces questionneurs du firmament, un de ces grammairiens de l'Infini, habiles à tirer d'infaillibles horoscopes!

Mais d'autres vers du poète des *Astronomiques* lui revenaient à la mémoire :

« Allons, mortels, affranchissez vos âmes; quittez-moi ces soucis... Le Destin mène le monde. Tout est fixé par des lois immuables... Personne n'échappe au malheur; personne n'obtiendra ce que le sort lui refuse; tous vos vœux ne vous aideront ni à saisir la Fortune malgré elle, ni à éviter ses coups. Chacun doit supporter sa destinée. »

Soudain, comme des étoiles qui se détacheraient de la voûte céleste, des points lumineux rayèrent l'horizon, et dis-

parurent, avant que la traînée de feu qu'ils laissaient après eux fût complètement évanouie.

« C'est ainsi, pensa Grégorios, qu'une vie mortelle traverse l'Éternité: l'homme paraît et s'éclipse aussitôt, pour se perdre dans le néant; la traînée des œuvres et des conséquences qu'il laisse après lui survit quelques secondes à une existence de quelques secondes; mais vaine est sa vie, vaines également ses œuvres. Comment l'Infini pourrait-il s'intéresser aux angoisses d'un être mortel et se soucier d'inscrire au firmament sa chétive destinée?... »

Le ciel commençait à blanchir vers l'Orient. Sous sa toge blanche à large bande rouge, Grégorios ressentit un léger frisson. La contemplation du ciel et le vagabondage de sa pensée à travers l'espace l'avaient rasséréné. Le front moins chargé de soucis, il rentra chez lui et s'étendit sur sa couche.

Son sommeil fut court et son réveil inquiet. Déjà tout Carthage était en rumeur. Dans les casernes, dans les campements autour des remparts, éclataient les sonneries de trompettes et de clairons. Des estafettes galopaient dans les avenues, dévalaient par les rues abruptes, pavées de cailloux pointus, d'où le choc des fers arrachait des gerbes d'étincelles. Sous le pas rythmé des cohortes s'éveillaient les échos des collines. C'étaient les ordres expédiés au point du jour qui, partout, s'exécutaient.

Déjà les citoyens s'étaient attroupés devant le palais des édiles, où l'on distribuait des armes, où l'on assignait les postes. Nombre d'entre eux en sortaient, une lance sur l'épaule, un glaive à la main, les uns pensifs et sombres, les autres tout fiers d'être traités en légionnaires, cambrant leur taille, marchant d'un pas relevé, les yeux allumés de fièvre belliqueuse. C'étaient les miliciens qui devaient remplacer à la garde des remparts les soldats appelés dans le Sud. Ceux-ci, mis brusquement en route vers la gloire, faisaient moins figure de guerriers que ces enthousiastes citadins. Au seuil des maisons, on en voyait de tout équipés qui s'arrêtaient pour les adieux. Des femmes les tenaient étroitement embrassés : des jeunes, des vieilles, des épouses, des mères. Amants et amantes échangeaient des serments, des baisers, des amulettes, et encore des baisers. Un cavalier se penchait pour embrasser un petit gar-

çon qu'effarouchait l'éclat du casque et la truculence du rouge panache. Peu à peu les isolés se groupaient, les vexilla de cavalerie et les cohortes se formaient, s'ébranlaient, puis s'engouffraient sous la porte de Thapsus. Par la route qui mène de Carthage à Tunis trottaient déjà des escadrons, enseignes déployées, trompettes en tête.

Toute la matinée, Carthage fut remplie d'un vacarme héroïque. Des profondeurs des arsenaux sortaient, dans un grincement de roues, dans un crissement de câbles, les machines de guerre qui allaient prendre position aux remparts : catapultes, balistes, pierriers, onagres, scorpions, étonnés de cette activité soudaine succédant aux longues années de paix, protestant contre cette violence par la plainte de leurs essieux rouillés. Des foules assiégeaient les églises. Sur des visages de femmes, les fards, tout ravinés, coulaient avec les larmes. Au palais proconsulaire s'empressaient les officiers pour prendre les ordres de marche, les fonctionnaires civils pour apporter au souverain leurs souhaits de victoire, les délégations de citoyens chargés de fleurs et de couronnes.

On était déjà au milieu de la journée quand, sur l'esplanade qui s'étendait devant le palais, la garde personnelle du prince se trouva rassemblée, les cavaliers debout, la main à la crinière des chevaux et prêts à s'enlever en selle. Les palefreniers avaient amené, tout harnachés et bridés, les coursiers des écuries impériales et visitaient une dernière fois les courroies et les sangles. Grégorios parut, en brillant costume de guerre, coiffé du casque à grand panache ; la jupe de pourpre tombait jusqu'aux genoux, collée aux cuisses par les pendeloques en cuir doré alourdies de médaillons d'or ; sur la cotte en mailles d'or était bouclée la cuirasse que décorait l'aigle d'or en relief. Au flanc de Grégorios pendait le large glaive ; sur ses épaules flottait le rouge paludamentum. Il était chaussé des campagia écarlates où s'éployaient des aigles d'or.

Derrière lui venait la princesse Irène, prise des pieds à la tête dans un tissu de mailles d'or dont une légère tunique brodée atténuait en partie le resplendissement. Son opulente chevelure disparaissait sous le casque à cimier d'or, posé sur un treillis d'or, qui cachait en partie le front, se ramenait

sur les joues, enveloppait le cou, faisait à Irène une sorte de masque. Dix de ses jeunes compagnes l'accompagnaient, toutes équipées en guerre. Leurs yeux luisaient d'émotion ou de gaieté, à demi voilés par les mailles d'argent.

Grégorios leva la main droite. Les trompettes sonnèrent. En un clin d'œil, tout le monde fut à cheval. On traversa la ville sous les acclamations du peuple qui jonchait de fleurs le chemin du cortège. Des citoyens sanglotaient d'attendrissement et d'admiration à la pensée que leur empereur se dévouait pour eux. Les femmes pleuraient à voir passer le petit escadron des princesses, si jeunes, si délicates, qui allaient affronter tant de fatigues et tant de périls. Sur tout le parcours, ce n'était qu'une longue mélopée de souhaits, de vœux et de bénédictions.

ALFRED RAMBAUD

(A suivre.)

LE

SECOND RANG DU COLLIER[1]

Gustave Doré était le boute-en-train de nos soirées du jeudi. Cet infatigable travailleur, si richement doué et d'imagination si féconde, était, dans l'intimité, un prodigieux gamin. Sa figure juvénile, au teint blanc et rose, à la fine moustache, aux longs cheveux blonds rejetés en arrière, cachait sous un aspect impassible une espliècglerie toujours prête à saisir l'occasion d'exécuter quelque bon tour. Il accomplissait mille folies très gravement et sans cesser jamais d'être distingué. En général, il faisait son entrée sur les mains, les pieds en l'air, et ne consentait à dire bonjour qu'après avoir exécuté avec beaucoup de grâce et de souplesse toutes sortes de « clowneries ».

Quand la Présidente était là, tout de suite il l'entraînait au piano, et ils improvisaient en duo des tyroliennes pleines de fantaisie. Il avait une charmante voix de ténor; elle, une agréable voix de soprano, — et c'étaient des roulades, des fioritures, des *lalaïtou* à n'en plus finir.

1. Voir la *Revue* des 1er novembre, 1er décembre 1902, 1er janvier et 1er février 1903.

Entered, according to act of Congress, in the year 1902, by C. de Pratz and S. Sibthorp, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

Un des fervents admirateurs de Gustave Doré, son ami le plus intime, son « paysage », et même son complice, Arthur Kratz, auditeur au conseil d'État, d'origine alsacienne et baron, était parmi les habitués. Mon père prétendait qu'il avait le droit de se faire précéder par quatre hallebardiers ; mais, loin d'user de cette prérogative, il poussait, au contraire, la simplicité de mœurs et de costume aux plus extrêmes limites. Gustave Doré le taquinait toujours, à ce propos, mais Kratz subissait avec la plus imperturbable patience toutes les farces que le grand dessinateur ne se lassait pas de lui faire ; il les accueillait par un sourire fin et mystérieux, et était le premier à s'en amuser. A Neuilly, il tenait l'emploi de compère avec un sérieux parfait et la plus profonde dissimulation, si bien que nous fûmes très longtemps avant de le découvrir.

Gustave Doré poussait le machiavélisme jusqu'à envoyer Kratz dîner à Neuilly, lui-même ne venant que le soir. En arrivant, sans prêter la moindre attention à son ami, sans échanger un mot avec lui, il organisait des expériences à la Robert-Houdin, découvrait les objets les mieux cachés, lisait les lettres fermées, devinait les pensées chuchotées loin de lui, etc... Il nous confondait et nous stupéfiait, et nous ne nous doutions pas que Kratz, qui semblait si détaché ou si intéressé par une causerie particulière, avec une malice extraordinaire, à l'aide de mots convenus, lui disait à haute voix tout ce qu'il devait savoir.

Ernest Hébert venait souvent aussi. Nous avions tous pour lui autant d'admiration que d'amitié. Chose remarquable, il était le type même de son idéal d'art, et aurait pu servir de modèle à un de ses tableaux. Le teint pâle et olivâtre, l'air languissant et délicat, on pouvait le croire touché par cette *mal'aria* qu'il savait si bien peindre.

Les traits réguliers, les yeux très doux sous de longs cils noirs, la lèvre rouge dans l'ombre floconneuse de la barbe noir bleu, il semblait être né à Florence ou dans les États romains.

A son retour de la Villa Médicis, il avait été victime d'un accident terrible. Une tempête avait assailli son navire tout près de Marseille, et le jeune peintre, enlevé par une lame,

s'était éveillé d'un long évanouissement dans un lit d'hôpital, la jambe affreusement brisée. Il lui restait de cette brisure une légère boiterie qui accentuait son apparence fragile, bien trompeuse en réalité, car ce noble artiste a fourni une longue et belle carrière, et son talent, toujours en ascension, brille aujourd'hui du plus vif éclat.

Hébert jouait du violon avec beaucoup de sentiment. Il apportait souvent à Neuilly son instrument.

Madame Ganneau et son fils, M. et madame Lafitte, Baudry, Puvis, Dumas fils, l'excellent pianiste Delaborde, Olivier de Gourjault, Madarasz, Rodolfo — et Toto, naturellement, — étaient parmi ceux qui venaient le plus souvent.

Au dîner, le nombre des convives n'était jamais certain et, comme cela arrive presque toujours en pareil cas, il tournait autour du chiffre treize, chiffre fatal et redouté de tous.

Mon père, moins que personne, n'aurait consenti à s'asseoir à une table où l'on eût été treize. Il était convaincu que le plus jeune des assistants devait mourir dans l'année, et, à l'appui de cette certitude, il racontait maintes aventures probantes. Aussi avions-nous en réserve un petit quatorzième qui paraissait au moment où tout espoir de voir venir un nouveau convive était perdu.

Ce quatorzième, fils du père Husson, le jardinier, habitait avec sa famille le petit pavillon de la cour. La mère Husson, femme adroite et active, venait chez nous aider à la cuisine, le jeudi. Elle était avertie tout de suite et allait en un tour de main revêtir son fils d'un costume que mon père lui avait fait faire tout exprès. Le jeune Edmond, gentil garçonnet de quatorze à quinze ans, intimidé et légèrement ahuri, paraissait avec le potage; il s'asseyait au bout de la table et, très correct, tenait sa place avec une convenance parfaite.

Le dîner était simple et copieux. On y voyait figurer souvent des plats spéciaux exécutés avec art. Une heureuse alliance de la cuisine italienne et de la cuisine française y donnait une assez grande variété.

Théophile Gautier, comme il le disait lui-même, était gourmet et gourmand, et savait cuisiner admirablement quand il le voulait, avec des raffinements et des complications infinies. Il trouvait l'art de Vatel très dégénéré : on n'y apportait plus

le même soin, le même sérieux qu'autrefois; plus personne ne serait capable de se passer une épée au travers du corps pour un plat manqué ou une marée en retard. Il parlait toujours d'une certaine soupe à la julienne que l'on accommodait particulièrement bien sous le règne de Charles X. Notre cuisinière s'efforçait en vain d'atteindre à cette perfection. Elle nous servait pourtant d'exquises mixtures, mais mon père hochait la tête et disait :

— C'est bon, certainement ; mais ce n'est pas encore tout à fait la julienne du temps de Charles X !

Et les tantes, renseignées sur le sujet, appuyaient son dire :

— Théo a raison. Il manque on ne sait quoi... Mais ce n'est pas encore la julienne du temps de Charles X !

Le *risotto* à la milanaise était toujours cuisiné par ma mère et lui valait chaque fois un triomphe.

Larges mortadelles, saucissons de Bologne, *salami*, *zamponi*, olives noires, étaient les plus fréquents hors-d'œuvre. Puis, sur un lit de persil, paraissait le poisson, servi froid, presque toujours une truite saumonée, — pour laquelle mon père avait une prédilection marquée. — J'étais chargée de faire la sauce mayonnaise, et les jeunes gens qui se trouvaient là tenaient à honneur de me seconder dans cette tâche délicate. Madarasz, en sa qualité de peintre, avait mission de verser lentement l'huile sur les jaunes d'œuf. D'autres tenaient le citron, les fines herbes et les ingrédients divers. On déclarait toujours ma sauce exquise, et on s'en disputait jusqu'à la dernière goutte.

Le dessert était quelquefois assez recherché ; mais, quand il venait de Paris, il n'arrivait pas toujours à temps. Je me souviens d'une certaine glace aux bananes que mon père avait imaginée et commandée chez Joséphine, qui s'égara dans les dédales obscurs de Courbevoie et ne nous parvint que tard dans la soirée. On lui fit tout de même bon accueil.

Au salon, mon père s'installait sur le canapé rouge placé à droite de la porte, pas loin de la cheminée. Quelques-uns des plus graves, parmi les invités, s'asseyaient auprès de lui, et ils essayaient de causer au milieu du joyeux vacarme.

Gustave Doré combinait des tableaux vivants. La reproduction de la célèbre toile : *la Naissance de Henri IV*, eut

beaucoup de succès. Dash, présenté dans un torchon, figurait le nouveau-né. — Dash était un affreux et délicieux roquet boiteux, dont Théophile Gautier a donné la biographie dans sa *Ménagerie intime*.

Madarasz fut un habile organisateur de charades. Ce jeu amusait beaucoup mon père. Le jeune Hongrois avait des ressources infinies : c'est lui qui nous enseigna à reproduire d'une façon si saisissante la silhouette d'un chameau. Voici comment l'on s'y prend : une personne, debout, tient des deux mains, levé devant elle, un balai en haut duquel, autour des crins, on a modelé avec des chiffons la tête de l'animal ; une autre personne, courbée en avant, suit la première en la tenant par les hanches ; on jette sur le tout une grande couverture grise, qu'on drape plus étroitement autour du manche de balai qui forme le cou. La tête de la personne debout figure la bosse, et une femme peut très bien s'asseoir sur le dos horizontal de la personne penchée.

La première fois que cette fantasmagorie s'avança, balançant le cou, portant une musulmane, cachée moins les yeux, dans des voiles blancs, l'effet fut prodigieux. On crut vraiment qu'un vrai coursier du désert faisait son entrée dans le salon.

Quelquefois, Delaborde nous improvisait d'effroyables quadrilles en défigurant les thèmes les plus sacrés des maîtres. Des motifs du *Tannhäuser* y paraissaient déjà.

Le vieil Érard carré avait été remplacé par un piano neuf qui était en face du canapé rouge. Une table occupait la place laissée vide dans l'encoignure, près de la fenêtre de la rue.

Un soir, M. Robelin était entré et, debout, appuyé au chambranle de la porte, dont les deux battants étaient ouverts, nous regardait danser et riait de bon cœur des fantastiques « cavalier seul » exécutés par Gustave Doré.

Vers le milieu de la contredanse, les bonnes apportèrent le thé et posèrent le grand plateau sur la table placée dans le coin. Après le galop final, le piano se tut et on servit le thé ; mais les petites cuillers manquaient. Les bonnes, interpellées, affirmèrent les avoir données avec le reste du service. On les chercha, mais on ne put les trouver nulle part.

Tout à coup Gustave Doré s'écria .

— Fermez la porte, et ne laissez sortir personne. Celui qui a mis, sans doute par distraction, l'argenterie dans sa poche, est prié de la restituer de bonne grâce; sinon, on se verra forcé de le fouiller!

— Eh bien! il en a, du toupet! — dit Robelin; — il nous prend pour des voleurs!...

— Si j'ai du toupet, vous ne manquez pas de cynisme! — riposta Doré avec gravité. — Car vous ne pouvez nier; je vous ai vu tout en dansant: c'est vous le coupable.

— Elle est forte, celle-là! Fouillez-moi, — criait Robelin, en riant aux larmes.

Mais, ô surprise! c'était bien lui qui détenait les petites cuillers. Au milieu du fou rire général, on en tira de toutes ses poches!

Pendant les figures du quadrille, avec une dextérité d'escamoteur, Gustave Doré avait accompli ce bon tour, sans éveiller l'attention de personne, de prendre une à une les cuillers sur le plateau et de les faire passer où elles étaient maintenant.

M. Robelin, complètement abasourdi, ne riait même plus.

— Comment a-t-il fait, cet animal-là? — répétait-il, — comment a-t-il fait pour que je ne me sois aperçu de rien, que pas une seule fois je n'aie senti qu'il fourrait la main dans mes poches?... Mais il serait capable de faire pendre un homme!

Doré triomphait modestement.

— Tu es prodigieux, — disait Théophile Gautier. — Ce n'est pas toi qui aurais fait tinter, en le fouillant, le mannequin, cousu de sonnettes, de la cour des Miracles! Plus heureux que Pierre Gringoire, tu te serais montré digne d'être, d'emblée, reçu voleur.

— Mais il n'aurait pas épousé la Esmeralda! — ajoutait Dumas fils.

Quelquefois on reprochait à mon père de ne pas se mêler aux jeux, de ne vouloir en être que spectateur bienveillant: pour montrer que s'il préférait au mouvement, l'immobilité, — qui ne dérange pas les lignes, — ce n'était pas faute d'être agile, il consentait alors à esquisser une danse, très surprenante, qu'il appelait « le Pas du créancier ». Il fallait beaucoup d'adresse, en effet, pour l'exécuter. On devait s'accrou-

pir sur les talons, et, dans cette posture, allonger une jambe, puis l'autre, avec rapidité. C'était une sorte de gigue, très difficile et même dangereuse, si bien qu'après l'avoir sollicité, on priait le danseur de cesser la danse, tellement l'on craignait de le voir tomber.

Vers minuit, en hiver surtout, deux ou trois des carrosses du père Girault, qui avaient été réquisitionnés, s'alignaient devant la porte. Ceux des invités qui habitaient à peu près dans les mêmes zones, à Paris, essayaient de s'entendre pour former des groupes, — cela n'était pas facile, les sympathies ne s'arrangeant pas toujours de la combinaison. — Après des changements d'itinéraire, des discussions sur la situation des quartiers, on s'entassait enfin dans les voitures, en nous criant encore : « Au revoir! A jeudi prochain! » Et les véhicules, traînés par des chevaux somnolents, s'enfonçaient dans l'obscurité.

Nous fermions la porte, nous poussions les verrous; mais la petite maison de la rue de Longchamp ne s'éteignait pas encore : Théophile Gautier, toujours très éveillé à cette heure-là, était plus que jamais en train de causer. Il s'agenouillait de nouveau sur le canapé, allumait un cigare, et, tant que le cigare durait, la petite soirée intime, tranquille et douce, se prolongeait.

*
* *

Plus que jamais, une haute fantaisie présidait à l'ordre de mes études. Mon père, trop chargé de travail, ne continuait pas à les diriger, et, depuis qu'on avait définitivement renoncé au pensionnat, on nous laissait libres de faire ce que nous voulions et, même, de ne rien faire du tout.

Mais les heures de solitude étaient longues ; j'étais curieuse et j'entreprenais des voyages d'exploration que je ne menais pas toujours bien loin, à travers n'importe quelle science, au hasard de mon caprice.

L'astronomie m'intéressait toujours vivement et je ne me lassais pas de fouiller le firmament à l'aide de mon télescope; je dévorais beaucoup de livres très arides et, encouragée par tout le monde, j'étudiais le mieux possible. Claudius Popelin, le maître émailleur, le délicat poète, qui échangeait

des sonnets avec Théophile Gautier, avait fait pour moi un médaillon précieux représentant « la très docte Hypatie », qu'il me donnait pour patronne; et, très fidèlement, chaque année, mon frère Toto m'apportait, aussitôt qu'il avait paru, l'annuaire du Bureau des Longitudes, pour me tenir au courant des choses du ciel.

Mais sans les mathématiques, l'étude de l'astronomie était fatalement bornée et stérile.

Les mathématiques !...

Pour faire la moindre addition, je ne connaissais pas d'autre procédé que de compter sur mes doigts; mon père me donnait l'exemple, d'ailleurs, et il n'avait pas honte du tout, sachant bien que les artistes ne peuvent rien entendre aux chiffres, sans doute, parce qu'ils ont en général peu de chose à compter. La façon dont Beethoven procédait pour multiplier deux par neuf en est une preuve charmante :

$$\begin{array}{ccc} 2 & 2 & 2 \\ 2 & 2 & 2 \\ 2 & 2 & 2 \\ \hline 18 & & \end{array}$$

Ne pas savoir l'arithmétique me semblait même une vertu, depuis le jour où, devant le tableau noir, une sous-maîtresse du pensionnat Biré m'avait dit pour me stimuler :

— Mais, mademoiselle, le calcul est la science des sots.

Je lui avais effrontément répondu :

— C'est pour cela que ce n'est pas la mienne !

Mais alors, comment aborder jamais les mathématiques?

Après tout, était-il donc si indispensable de savoir les quatre règles et n'était-il pas possible de les enjamber et de pousser plus loin ?

Je décidai que oui ! que j'allais essayer d'apprendre.

Rodolfo, autrefois élève du grand-père Gautier, s'était montré digne de ses leçons sévères, mais fécondes; il se chargea d'être mon professeur.

Cela marcha bien tout d'abord; j'avançais assez vite, très enthousiasmée, dissimulant adroitement, je ne sais plus par quels moyens, mon ignorance des premiers principes. Mais Rodolfo finit, cependant, par la deviner : alors tout se gâta,

car il prétendit m'enseigner ces maudites quatre règles; à cela je ne voulus jamais consentir. Les séances se firent orageuses et, après les discussions et même les disputes violentes, j'envoyais livres et cahiers dans les jambes du professeur : il en fut fait des mathématiques...

Privée de cette étude, je sentis un grand vide dans mes journées, et bientôt j'entrepris autre chose.

Il y avait au second étage, au-dessus du cabinet de toilette qui séparait la chambre de ma mère de celle de mon père, une petite pièce entièrement remplie de vieux livres : une grande partie de la bibliothèque léguée à Théophile Gautier par l'abbé de Montesquiou s'entassait sur les rayons très larges qui s'enfonçaient sous les pentes de la petite chambre mansardée.

J'installai là une table étroite et une chaise, et cette cellule devint ma retraite favorite. Je me mis à fouiller dans le chaos des bouquins disparates, presque tous reliés en veau blanc ou en cuir fauve. On y trouvait de tout : histoire, romans, poésies, philosophie, livres de piété ou d'étude. Après avoir remué beaucoup de poussière, je découvris un traité de géométrie. La géométrie fut, pour le moment, la science élue. Aussitôt je me mis à l'œuvre, m'efforçant à comprendre, m'acharnant des heures entières sur un passage embrouillé, la tête dans mes mains, les sourcils froncés, cherchant à percer les obscurités d'un style souvent imparfait.

La fenêtre donnait sur la rue et, quelquefois, pour dissiper la migraine, je m'y penchais; les bras dans la gouttière, mes regards plongeant sur l'immense parc du docteur Pinel, je me laissais aller à de longues rêveries.

Mais je revenais au devoir : je traçais des lignes, des carrés, des triangles ; j'eus l'ambition de mesurer la hauteur d'une tour...

Le problème de la quadrature du cercle m'arrêta net ; il était bien évident que là où tout le monde avait échoué, j'allais réussir, et que c'était moi qui le résoudrais. Je perdis beaucoup de temps à cette recherche, puis je l'abandonnai brusquement et, avec elle, la géométrie.

La géologie lui succéda et je lui trouvai beaucoup de charme ; elle me semblait même trop séduisante : les faits

qu'elle me révélait me paraissaient quelquefois invraisemblables, à tel point qu'arrivée au chapitre de la formation des cristaux, je ne pus croire à une loi aussi surprenante et je refermai le livre, le soupçonnant d'être l'œuvre d'un mystificateur.

Nono, qui étudiait les langues orientales, voulut m'enseigner le persan : je n'apportai pas beaucoup d'ardeur à ce travail, mais dans les quelques vers cités en exemple par la grammaire persane je pris le goût de cette poésie et le désir d'en connaître davantage.

Je récitais sans cesse un distique que je n'ai jamais oublié :

Si ce jeune Turc de Schiraz voulait accepter mon cœur,
Pour la noire Éphélide de sa joue je donnerais Samarcande et [Boukhara,

« Éphélide » nous taquinait, Ganneau et moi, mais « grain de beauté » était pire. Nous nous torturions l'esprit pour trouver l'expression juste et harmonieuse, mais il est vraisemblable qu'elle n'existe pas.

L'étude du piano à quatre mains nous absorba, ma sœur et moi, durant des après-midi entières. Nous ne désirions pas cependant devenir des pianistes, nous voulions parvenir à déchiffrer assez bien pour lire et comprendre la grande musique. M. Lafitte, chargé de famille et très occupé, ne venant que rarement, il nous fallait une maîtresse en second qui nous guiderait par des conseils plus fréquents. Ma mère la découvrit, sur la foi d'une petite affiche écrite à la main et collée chez le charbonnier.

La première fois que la pauvre dame se présenta chez nous, elle nous trouva aux prises avec l'énorme partition de *la Vie pour le Czar*, de Glinka, qu'un ami de Russie avait envoyée à mon père, et dont plusieurs morceaux étaient arrangés à quatre mains. Toute tremblante et complètement effarée, la nouvelle venue, qui croyait peut-être qu'on allait lui confier des enfants ne jouant encore que *le Petit Suisse* ou *Mon Rocher de Saint-Malo*, ne sut pas lire une seule note et sembla voir un piano pour la première fois.

Loin de nous mal disposer, cette émotion et tout ce que l'attitude de cette femme révélaient de tristesses et de décep-

tions nous toucha profondément, et nous déclarâmes qu'elle nous convenait. Elle s'engagea, pour une somme minime, à venir presque tous les jours et à nous consacrer deux heures.

Malgré les apparences, elle savait assez bien la musique; seulement, ses mains gourdes, gercées et rougies par les travaux du ménage, étaient incapables de l'exécuter.

Nous jouions presque exclusivement des symphonies à quatre mains, celles de Beethoven surtout et beaucoup des œuvres que nous entendions aux Concerts populaires. Pour ce genre d'études, la nouvelle maîtresse nous fut très utile: elle comptait, battait la mesure, tournait les pages, et, quand une difficulté se présentait, se joignait à nous pour essayer de la résoudre. Presque toujours, c'était elle qui finissait par découvrir la solution. Bien des mois elle nous assista ainsi; puis elle dut quitter Neuilly et fut remplacée par une jeune femme à la voix délicieusement timbrée, aux mains blanches et agiles. Elle ne faisait aucun mystère d'un fils qu'elle avait, fruit charmant d'une faute qu'elle ne regrettait pas. Une de ses parentes habitait avec elle et toutes deux travaillaient pour élever l'enfant le mieux possible, heureuses et fières d'opposer ainsi la noblesse de leur conduite à la lâche et habituelle insouciance de l'homme.

Bien souvent, lorsque nous attaquions une ouverture de Weber, Théophile Gautier descendait, sans bruit, et entrait dans le salon, comme attiré par un charme. Il ne se trompait jamais. Ce maître exerçait sur lui une véritable fascination. Il l'a écrit :

> Quand on écoute la musique de Weber, on éprouve d'abord une sensation de sommeil magnétique, une sorte d'apaisement qui vous sépare sans secousse de la vie réelle, puis dans le lointain résonne une note étrange qui vous fait dresser l'oreille avec inquiétude. Cette note est comme un son pur du Monde surnaturel, comme la voix des esprits invisibles qui s'appellent. Obéron vient d'emboucher son cor et la forêt magique s'ouvre, allongeant à l'infini des allées bleuâtres, se peuplant de tous les êtres fantastiques décrits par Shakespeare dans *le Songe d'une nuit d'été*, et Titania elle-même apparaît dans sa transparente robe de gaze d'argent...

Nul autre compositeur ne produisait sur lui une impression aussi profonde, et cette impression datait de loin, des années

du romantisme : on représenta en 1835, à l'Opéra-Comique, *Robin des Bois*, qui avait été déjà donné à l'Odéon, en 1824. Mon père savait jouer sur le piano la célèbre valse de cet opéra : il avait dû beaucoup s'appliquer pour l'apprendre, mais il ne l'oubliait pas et l'exécutait tout entière dans un mouvement vif, non pas avec un seul doigt, mais avec le bon doigté et la basse. Nous étions ravies quand il consentait à nous la faire entendre. J'ai toujours la vision de ce rare tableau : Théophile Gautier assis devant le clavier, un peu penché en avant, l'esprit tendu par une attention anxieuse et les regards sautant continuellement d'une main à l'autre. Il allait jusqu'au bout du morceau sans jamais faire une seule faute et, quand il se relevait, très glorieux, il était bien embrassé et chaudement félicité.

Nous prenions aussi quelques leçons de dessin et de peinture d'un artiste de talent, Auguste Herst, aquarelliste de premier ordre, que mon père appréciait beaucoup.

Mais l'arrivée du Chinois Ting-Tun-Ling et la découverte de la Chine m'apportèrent des occupations nouvelles.

Ting était maintenant de la maison : sa mince silhouette dans sa robe bleue et sa veste noire, sa figure malicieuse aux yeux demi-clos, sous sa calotte de satin que, selon le rite, il n'ôtait jamais, nous étaient devenues familières et ne nous présentaient plus rien d'insolite; l'exilé s'harmonisait avec les êtres et nous manquait lorsqu'il était absent. Il n'habitait pas cependant sous notre toit; on lui avait trouvé une petite chambre rue des Mauvaises-Paroles, située dans le bout populeux de la rue de Longchamp. Mais il était là au déjeuner, et, tout de suite après, nous nous plongions dans l'étude des grimoires chinois.

« Bœuf en chambre » me fit cadeau d'un dictionnaire chinois-français, un grand in-folio que j'ai toujours. Il avait été publié en 1813, sur l'ordre de Napoléon, par le Père de Guignes. Très imparfait au point de vue pratique, il est remarquable comme typographie; les caractères chinois, de deux centimètres carrés, sont très élégamment gravés; l'édition est devenue rare. Il était d'un maniement laborieux et nous l'appelions, pour rire, le dictionnaire de poche.

Tout de suite je voulus lire les poètes et essayer de les tra-

duire. Je commençai à réunir les matériaux de la première version du *Livre de Jade*, que « Judith Walter » publia bientôt. Pour réaliser ce travail, je dus faire connaissance avec la bibliothèque de la rue de Richelieu. Là seulement on pouvait trouver des livres chinois. Presque chaque jour, accompagnée de Ting, qui me tenait lieu de duègne, j'allais m'installer dans la salle des manuscrits, et nous fouillions les recueils de poésies pour y découvrir des poèmes à notre goût, les copier afin de les emporter et de les étudier à loisir. J'aimais beaucoup ce milieu solennel et austère, si calme et si studieux; il m'en imposait un peu et je n'osais parler que tout bas.

La première fois que je vins à la Bibliothèque, cependant, il se produisit un incident qui faillit bien m'empêcher d'y revenir jamais. A quatre heures, les garçons de salle firent retentir leur impératif : « Messieurs, on ferme ! » Ayant jeté un rapide coup d'œil sur les travailleurs, je vis que personne ne bougeait. Je crus avoir le droit de ne pas me presser plus que les autres. Alors un des garçons cria tout près de nous :

— On ferme !

Nous nous dépêchions, Ting et moi, de terminer la copie de quelques vers ; mais le garçon, s'adressant directement à nous, cria encore une fois :

— On ferme !

Aussitôt, à une table assez distante, un monsieur se leva, furieux, et interpella violemment l'employé :

— Vous n'êtes qu'un malappris ! voilà deux fois que vous vous adressez spécialement à cette dame. On n'a pas idée d'une pareille insolence !...

Le garçon riposta brutalement et le monsieur s'élança sur lui, dans le brouhaha de toute la salle en émoi. Je m'enfuis, entraînant le Chinois très ahuri, au moment où, par-dessus des têtes, était brandi un fauteuil !...

Plus tard, on nous autorisa à emporter de la Bibliothèque les livres dont nous avions besoin. Nous nous installions alors, pour travailler, dans un coin du salon, près de la fenêtre de la rue; mais j'avais à lutter contre la paresse tout orientale de Ting-Tun-Ling, qui accaparait le grand fauteuil et s'y endormait volontiers.

Mon père s'intéressait extrêmement à la traduction de ces

poèmes chinois; il les arrangeait quelquefois en vers. Malheureusement, il n'en écrivit que des brouillons et je crains bien qu'aucun n'ait été conservé. Je n'ai pu retrouver dans ma mémoire que les deux vers qui terminaient la pièce intitulée : *l'Épouse vertueuse* :

Avant d'être ainsi liée,
Que ne vous ai-je connu !

Le rythme était de sept pieds, comme dans l'original chinois.

Il aima beaucoup mon premier livre et me fit l'exquise surprise d'écrire quelques lignes sur lui, à propos du poème en prose de Baudelaire, *les Bienfaits de la lune :*

Nous ne connaissons d'analogue à ce morceau délicieux que la poésie de Li-Taï-Pé, si bien traduite par Judith Walter, où l'impératrice de la Chine traîne parmi les rayons, sur son escalier de jade, diamanté par la lune, les plis de sa robe de satin blanc...

*
* *

Une nuit, tout le monde dormait dans la maison, toutes lumières éteintes, quand un violent coup de sonnette retentit.

J'avais le sommeil très léger : je fus éveillée la première et je me levai, très effrayée. J'allai dans la chambre de ma mère, qui s'éveillait aussi mais croyait avoir rêvé ce coup de sonnette.

— C'est quelque farceur, — dit-elle.

Cependant elle se leva, ouvrit la fenêtre, poussa les persiennes et se pencha au dehors en criant d'une voix terrible :

— Qui est là ?

Un grand éclat de rire lui répondit et, en même temps, une voix bien connue disait gaiement :

— C'est le père Dumas!... le grand Dumas!... que son fils vous amène.

Tout le monde était sur pied, maintenant; de sa chambre mon père se penchait à son tour vers la rue, aussi surpris que charmé par cette visite imprévue.

Alexandre Dumas s'excusait de venir le surprendre à pareille heure.

— C'est que j'ai absolument besoin d'un numéro du *Moniteur* d'il y a quinze jours, — disait-il ; — peut-être le retrouverons-nous ici... Et puis j'avais grande envie de vous revoir ; je n'ai pas trouvé d'autre moment : j'arrive de voyage et je repars demain.

— Le temps de passer un pantalon, et je descends vous ouvrir, — dit mon père.

Dumas ! le grand Dumas ! l'auteur des *Trois Mousquetaires*, que nous n'avions jamais vu encore !... Avec une hâte fiévreuse, on s'habillait à peu près, et nous fûmes bientôt tous réunis au salon.

Dumas nous apparut colossal : mon père, auprès de lui, devenait svelte et petit. Il avait le teint bronzé, d'abondants cheveux crépus, qui lui faisaient une tête énorme, des yeux gais et des dents éblouissantes entre les lèvres charnues.

Tout de suite, il nous tendit les bras et nous embrassa paternellement... On alluma des lampes et on jeta au milieu du salon des paquets de journaux qui avait été apportés. Nous nous mîmes à chercher, ma sœur et moi, cet article dont Dumas ne savait pas bien la date, et, pendant ce temps, avec de grands gestes et des rires sonores, il causait : rappelant des souvenirs, exposant des projets, donnant des détails sur le voyage qu'il venait de faire.

L'attitude d'Alexandre Dumas fils devant son père nous frappa. Il semblait très petit garçon, l'écoutait sans rien dire, dans une sorte de recueillement, et le regardait avec une expression de respectueuse tendresse vraiment charmante.

Nous ne trouvions pas le numéro du *Moniteur* qui contenait le document cherché. Mais bientôt le grand Dumas, agacé par ce bruit de papier froissé, nous avoua qu'au fond il n'avait pas du tout besoin de cet article.

On déboucha du *pale ale* et j'en versai au bon géant qui, debout devant la cheminée, me regardait en souriant. Alors, levant son verre contre la flamme de la lampe, il me dit :

— C'est drôle ! tes yeux ont tout à fait la couleur de cette bière.

Il faisait jour quand il nous quitta, pour aller, disait-il, dormir quelques heures, avant de boucler de nouveau sa valise.

Un mois plus tard, je le rencontrai boulevard de la Made-

leine. Je courus à lui et, sans hésiter, il me serra avec effusion sur les vastes pentes de son gilet de nankin. Mais, aussitôt après, il me demanda :

— Qui es-tu, toi?...

Je le revis une autre fois chez M. Robelin, qui l'avait invité à déjeuner. Ce jour-là, je lui présentai Ting-Tun-Ling et nous lui demandâmes, très solennellement, l'autorisation de traduire en chinois *les Trois Mousquetaires*.

*
* *

Épris des arts plastiques et de la beauté de la forme comme il l'était, Théophile Gautier ne pouvait manquer de s'inquiéter de lui-même et de son aspect physique : l'idée qu'il vieillissait l'attristait infiniment.

— Personne n'a été plus jeune que moi ! — s'écriait-il quelquefois.

Il allait se regarder, de tout près, dans les miroirs, « pour étudier les progrès, lents mais sûrs, de la décrépitude... »

Le résultat de ces observations s'exprimait par l'improvisation, paroles et musique, d'un récitatif comme celui-ci :

J'ai, plus je me regarde et plus je m'examine,
Le fond du teint très jaune et fort mauvaise mine...

Il réagissait, néanmoins, de son mieux. Sa toilette lui prenait toujours beaucoup de temps : il aimait les soins délicats, les bains odorants, les parfumeries fines et regrettait toujours que les hommes fussent condamnés aux affreux habits modernes, qu'il voulait du moins sortant de chez le plus habile tailleur. Il nous confiait le soin d'arranger sa chevelure, de la bien lustrer et de lui donner un joli tour. Il se risquait parfois à me laisser peigner sa barbe; mais il était très douillet, et, si je tirais le moins du monde, il me faisait des grimaces bouffonnes, roulant des yeux terribles et grinçant des dents. Sa cravate, qu'il ne savait pas nouer lui-même, exigeait aussi une attention méticuleuse.

— Comment me trouves-tu? — disait-il, lorsqu'il était prêt.

— Tu as l'air d'un beau lion, très fort et très doux.

— Oui, tu dis cela pour me faire plaisir. Mais, au fond, tu

me considères comme un père noble, un Géronte, un vieux birbe.

Il me conduisait alors devant le grand portrait que Chatillon, poète, peintre et sculpteur, a fait de lui.

— Voilà comment j'étais à vingt-huit ans, — disait-il ; — c'est là l'image que je voudrais laisser de moi et elle était d'une ressemblance absolue. Si je le pouvais, je détruirais tous les autres portraits, plus ou moins hideux, que l'on m'a fait subir. Physiquement, l'homme est vraiment lui-même à trente ans ; à partir de là, il ne progresse plus et bientôt, hélas ! il commence à descendre, plus ou moins vite, l'autre versant de la montagne. La réputation vient tard, en général, et on ne laisse de soi qu'un masque flétri et déformé par les fatigues et les peines de la vie. Cela est absurde. Passé trente ans, on ne devrait jamais laisser faire son portrait. Mais les peintres demandent à vous « pourtraire », non pas parce que l'on est beau mais parce que l'on est célèbre...

Célèbre, il l'était, en effet, et personnellement connu, à ce qu'il semblait, par tous les passants. Quand il sortait, il était aussi fréquemment salué qu'un chef d'État. Il répondait, par de grands coups de chapeau, à des inconnus, la plupart du temps. Ce manège avait pour résultat l'usure rapide de ses couvre-chefs : le bord s'amollissait, se cassait et bientôt lui pendait sur le front. C'était là un dommage irréparable et il fallait remplacer la coiffure.

Il était accablé d'invitations, à des dîners, à des soirées qui l'ennuyaient mortellement. Le monde officiel le sollicitait aussi et l'intéressa quelque temps. Il reçut, un jour d'été, une invitation de l'empereur et de l'impératrice, à venir passer une semaine au palais de Compiègne.

Cela nous causa un certain émoi. Il existait, sans aucun doute, un cérémonial, une tenue de rigueur. Mon père s'informa : l'après-midi, redingote noire, pantalon et gilet de fantaisie ; le soir, culotte courte, bas de soie, gilet, habit, épée et bicorne. Il n'y avait que le temps bien juste de se munir : le tailleur ne put promettre la culotte que pour le jour même du départ. Ce jour venu, on n'attendait plus qu'elle pour fermer la malle, mais la culotte n'arrivait pas. Rodolfo, qui était là, prit la voiture devant la porte pour aller jusqu'à un fiacre et courir à toute bride chez le tailleur.

Nous essayions de patienter.

— Toujours quelque anicroche à ma toilette me taquine, quand j'ai affaire à des souverains ! — disait Théophile Gautier. — En Espagne, le jour où l'on me présenta à la reine, j'avais un gilet de nankin, fraîchement empesé et rétréci au blanchissage, si bien qu'il fut impossible d'attacher la boucle. Au mouvement que je fis pour saluer, je sentis un craquement dans le dos : la toile, brûlée par l'empois, cédait !... A mesure que je m'inclinais, la déchirure augmentait, avec un bruit qui me paraissait formidable, tandis que le devant du gilet bouffait d'une façon grotesque. J'aurais voulu être à six pieds sous terre... et je fus parfaitement stupide.

Rodolfo revint.

— Eh bien ! — dit-il, — le paquet est arrivé ?

— Pas du tout !

— Comment ? Il y a plus de deux heures que celui qui le porte est parti, et il avait l'ordre de prendre une voiture !

— Il a peut-être perdu l'adresse et est retourné là-bas pour la redemander.

On attendit jusqu'à la dernière minute, mais mon père, très anxieux, dut se mettre en route sans emporter la culotte courte. Il était entendu que Rodolfo la porterait à Compiègne aussitôt que possible, le jour même, probablement.

Mais la journée se passa en attentes et en courses vaines : l'émissaire ne reparut pas chez le tailleur, qui ignorait son adresse. On ne le revit au magasin que le lendemain assez tard, et comment il fut reçu, on le devine. Où avait-il déposé le paquet ? Qu'en avait-il fait, puisqu'il ne l'avait pas remis et qu'il ne le rapportait pas ?... Après quelques hésitations, le misérable se confessa. Pour bénéficier de la différence de prix, au lieu de prendre un fiacre comme on le lui avait ordonné, il avait pris l'omnibus et était même monté sur l'impériale. Il tenait le paquet bien soigneusement sur ses genoux ; mais, vers la moitié de l'avenue, un voyageur pressé avait, en passant, si brutalement accroché le paquet qu'il fut projeté du haut de l'omnibus en pleine boue. N'osant pas livrer le vêtement dans l'état où il le ramassa, l'employé revint à Paris et courut chez un teinturier pour le faire nettoyer. Celui-ci ne voulut pas interrompre ses occupa-

tions pour s'occuper tout de suite de ce travail nouveau, qui demandait du temps et des soins, et il avait gardé la culotte.

Avec quel plaisir on eût roué de coups ce malheureux ! Mais cela n'eut rien réparé. En l'accablant d'injures, on le suivit chez le dégraisseur inconnu, et Rodolfo ne put partir que le soir pour Compiègne, sans espoir d'arriver avant l'heure du dîner impérial. Ce ne fut que le troisième jour après son arrivée que Théophile Gautier put se présenter devant ses hôtes. Il avait été obligé de se dire souffrant et de rester confiné dans sa chambre où il se morfondait. L'empereur ne manqua jamais, quand mon père venait le saluer, de lui demander s'il était bien remis de cette indisposition.

Ce séjour à Compiègne plut à mon père : le château luxueux, les beaux horizons, la vie raffinée et sans heurts, si bien abritée des ennuis et qui roulait comme sur un tapis de velours, lui semblait l'existence normale qui seule pouvait permettre à la flamme de l'esprit de donner l'éclat complet de sa lumière, tandis qu'elle vacille sans cesse aux cahots de la route et à tous les vents des soucis.

Il nous raconta l'ordre des journées, qui laissait aux invités beaucoup d'heures de liberté : la matinée était à eux; les souverains paraissaient au déjeuner, puis ils se retiraient et chacun faisait ce qu'il voulait. Le plus souvent, par groupes sympathiques, on s'en allait en excursion dans les environs : des voitures étaient toujours prêtes et à la disposition des invités. Au dîner, il fallait être en tenue; la soirée se prolongeait et s'achevait en bal; ce qui, par exemple, n'était pas très babylonien ni sardanapalesque, disait mon père, c'est qu'on dansait aux sons d'un orgue de Barbarie. Même il n'y avait pas une personne spéciale pour tourner la manivelle : — on ne voulait pas d'un intrus dans l'intimité; — les hôtes de bonne volonté faisaient la manœuvre.

— J'ai dû, moi aussi, moudre des valses, des quadrilles et des polkas, tandis que se trémoussait la noble assistance.

JUDITH GAUTIER

(A suivre.)

LES LEÇONS

DE LA

GUERRE SUD-AFRICAINE

S'il est une guerre qui ait fixé, pendant de longs mois, l'attention du monde civilisé, c'est assurément celle menée par les deux Républiques sœurs contre l'une des plus grandes puissances de la Terre. Elle a provoqué, surtout en Angleterre, en France et en Allemagne, des publications sans nombre. Aujourd'hui, le détail de la plupart des événements qui l'ont marquée est bien connu. En ce qui concerne l'armée anglaise, on possède la série à peu près complète des ordres de mouvement et des rapports de combat [1]. Même du côté des Boers, malgré les lacunes de leur organisation militaire, les renseignements essentiels ne font pas défaut. Il est donc possible de rechercher en pleine connaissance de cause les enseignements d'une lutte dont les péripéties et la durée ont souvent paru inexplicables. C'est le but de l'étude suivante.

I

L'un des principaux faits qu'il faut avoir présents à l'esprit quand on étudie la guerre Sud-Africaine est l'immense étendue du théâtre des opérations. De l'extrémité nord-est du Trans-

1. Les *Études sur la guerre Sud-Africaine* (1899-1900), de M. le capitaine Fournier, publiées sous la direction du 2e bureau de l'état-major de l'armée, contiennent la série de ces documents d'importance majeure. (Chapelot, éditeur),

vaal, sur le Limpopo, à Cape Town, la distance est supérieure à 1 800 kilomètres. La plus grande longueur de l'ensemble des deux Républiques dépasse 1 050 kilomètres. Enfin, la superficie de la zone où se sont déroulés des faits de guerre mesure 800 000 kilomètres, soit la superficie de l'Allemagne et de l'Italie réunies. Il n'est pas surprenant que, sur de pareilles étendues, les mouvements de troupes présentent des difficultés spéciales.

Dans ce vaste territoire, les montagnes calcaires, aux escarpements dénudés, alternent avec de vastes plaines dont la monotonie rappelle les steppes de l'Asie russe. D'octobre à mars, pendant l'été du Sud-Africain, la saison des pluies y fait surgir une végétation abondante, mais ces herbes disparaissent avec le retour de la sécheresse, et les arbres sont rares. Des chaînes de hauteurs, des pitons rocheux en forme de pyramides tronquées, connues sous le nom caractéristique de *kopjes*, quelques fermes isolées entourées de verdure, des fourmilières gigantesques, forment les seuls points de repère du terrain. La population est très clairsemée, ce qui contribue à donner au pays un aspect nettement désertique. L'uniformité du paysage est telle que des yeux exercés sont seuls à même de s'y orienter. L'usage des guides s'impose fréquemment.

Les cours d'eau participent de la nature du sol. Leur débit est très variable. Réduits à des filets d'eau ou au sable de leur lit pendant l'hiver, ils grossissent rapidement avec les pluies d'été et prennent des allures torrentielles.

Le climat est tout particulier également. Très sec, avec de brusques alternatives de température, il fait succéder des nuits froides à des journées brûlantes. L'atmosphère est d'une extrême limpidité, ce qui permet à l'habitant du *veldt* de distinguer les moindres objets à des distances considérables. La pureté du ciel explique jusqu'à un certain point le nombre d'opérations de nuit que tentèrent les Anglais aux débuts de la guerre, souvent sans le moindre succès.

Si le théâtre des opérations ne rappelle en rien l'Europe centrale et occidentale, les deux adversaires ne diffèrent guère moins des grandes armées européennes. Entre eux la disproportion des forces est extrême. Deux petites Républiques, dont

la population blanche n'excède pas 400 000 âmes, résistent durant près de trois ans à l'une des plus puissantes monarchies du globe, ou plutôt à une confédération sur les terres de laquelle le soleil ne se couche jamais. La durée de cette résistance ne peut s'expliquer que par des raisons d'ordre moral sur lesquelles nous aurons à insister.

Chacun sait que les forces militaires du Transvaal et de l'État libre d'Orange constituent une milice de fermiers. En thèse générale, chacun possède l'endurance, la sobriété, la force physique, l'adresse au tir, l'habitude du cheval qui en font individuellement des adversaires redoutables. Mais l'ensemble n'a ni organisation, ni discipline. Ils apportent sous les armes un esprit d'indépendance absolue, auquel contribue le mode d'élection de leurs chefs. L'autorité de ceux-ci est purement morale. Leur valeur personnelle, leur ascendant, la confiance qu'ils savent inspirer en sont les seuls facteurs. Le burgher, c'est-à-dire le citoyen-soldat, leur obéit uniquement dans la mesure qu'il juge convenable. Autant il se plie volontiers aux nécessités qu'il admet, autant il apporte de négligence et de mauvaise volonté aux ordres qu'il désapprouve ou, simplement, qu'il croit inutiles. De là des variations incessantes des effectifs, les Boers quittant leurs commandos avec une extrême facilité, pour une raison quelconque. De là aussi un abus criant, celui des conseils de guerre, qui contribue à énerver chez eux tout esprit d'entreprise. D'où, enfin, leur répugnance pour l'offensive, leur goût pour la défense passive. Profondément religieux, ils combattent par devoir, pour obéir à leur conscience. Ils comptent sur le secours de la Providence et ne pratiquent qu'assez peu le « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Mais ils se battent pour leur indépendance, *pro aris et focis*, et leur adversaire pour l'honneur ou par métier. Ils acquièrent rapidement sur les Anglais le sens d'une supériorité qu'ils jugent incontestable. De fait, pendant de longs mois, le seul succès important des armes britanniques est la capitulation de Cronje à Paardeberg. Encore est-il remporté dans des conditions toutes particulières, faites pour en restreindre l'importance. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer l'obligation où s'est trouvée l'Angleterre d'envoyer dans le Sud-Africain plus de 300 000 hommes, pour triompher

de forces qui n'ont jamais dépassé un effectif dix fois moindre. Ces chiffres suffisent à montrer les différences profondes qui séparent la guerre Sud-Africaine d'une lutte entre deux grandes puissances européennes. Quelles conclusions tirer, au sujet de cette dernière, d'engagements tels que ceux de Maggersfontein, par exemple, où 12 000 Anglais attaquent 6 000 Boers; de Colenso, qui met en présence 15 600 Anglais et 3 000 Boers; de Spion-Kop, avec 20 000 Anglais et 4 000 Boers. Suivant le mot du lieutenant-colonel von Lindenau [1], quelle analogie entre ces combats sur une échelle restreinte et les batailles géantes que nous réserve la prochaine guerre en Europe?

L'organisation militaire des Républiques Sud-Africaines est rudimentaire; elle se réduit à l'existence de groupes d'imporportance variable, nommés *commandos*. Chaque burgher possède un ou plusieurs chevaux qui lui servent presque uniquement de moyens de transport, au titre d'infanterie montée. De là une grande mobilité tactique, une extrême facilité à se déplacer au cours du combat, soit pour changer de front devant une attaque imprévue, soit pour prolonger la ligne occupée et faire face à un mouvement débordant. En arrivant au point où il va prendre position, le Boer passe les rênes par-dessus l'encolure, abandonne son cheval, qui est dressé à l'attendre sur place, et ne vient le reprendre qu'au moment de changer d'emplacement. Jointe à un excellent emploi des feux individuels, cette tactique lui a souvent valu de beaux succès dans la défensive, mais elle se concilie mal avec l'offensive, qui exige de la cohésion et de la consistance dans les formations. En outre, le Boer ne possède pas de baïonnettes et use très peu du sabre, circonstance qui s'explique par certains côtés de son caractère. Il a plus de force de résistance que de besoin d'action, plus de persévérance que d'entrain. La *furia francese* lui est étrangère. Il ne recourt pas volontiers au choc, et la notion de l'offensive paraît lui être inconnue au début des opérations.

Joint à l'infériorité numérique des Boers, ce trait explique le large usage qu'ils ont fait de la fortification de campagne,

1. Conférence faite à Berlin le 5 mars 1902 par le lieutenant-colonel von Lindenau, chef de section au grand état-major, et reproduite par le *Militär-Wochenblatt*, Beiheft 3, 1902.

parfois avec les plus brillants résultats. Ils ne construisent pas d'ouvrages réguliers, de tracé compliqué, mais de simples tranchées-abris se pliant aux formes du terrain, qui les dissimulent en général et leur assurent de beaux champs de tir. Par contre, ils ne s'inquiètent pas du rôle offensif de ces travaux ; rien n'est fait pour en faciliter le franchissement.

Leur fusil de sept millimètres, à chargeur, date de 1895. Ne serait-ce qu'en raison de ce fait, il vaut mieux que le fusil anglais de 1888 à magasin. Leur artillerie, à tir rapide, est égalemement plus moderne que celle à tir accéléré des troupes britanniques. Mais elle est numériquement très faible, en sorte qu'il ne peut être question pour elle d'une tactique spéciale. Ils la disséminent sur le champ de bataille, presque toujours par pièce isolée, et en font usage comme d'un « gros fusil [1] », pour lequel ils marquent souvent un attachement qui confine à la superstition.

Si les canons de cent cinquante-cinq millimètres, d'un poids très considérable, alourdissent parfois leurs mouvements, il en va bien autrement des chariots qui les accompagnent. Attelés chacun de six paires de bœufs ou même davantage, ils servent à la fois de magasins roulants et d'abris contre le froid des nuits ou les intempéries. Mais leur marche est d'une extrême lenteur, et les Boers s'en rendent si bien compte qu'ils sont obligés de s'en séparer dans la deuxième partie des opérations.

On voit, en somme, que le burgher est, par essence, un partisan, avec toutes les qualités et tous les défauts que ce titre implique. Les opérations d'ensemble lui sont difficiles, surtout pour l'offensive ; mais l'habitude de la chasse, des longues randonnées à travers le veldt, lui a donné le sens du terrain. C'est un éclaireur excellent. Quoique, dans ses commandos, le service de sécurité soit souvent rudimentaire, il est en général bien informé des mouvements de son adversaire, qu'il discerne à des distances considérables et dont il relève aisément la marche, en mettant à profit les moindres indices. Enfin il opère en pays ami, et les renseignements indirects ne lui font pas défaut.

1. Capitaine Fournier, *op. cit.*

II

Le soldat anglais possède avec ses adversaires peu de points communs. Il ne provient pas du service obligatoire comme eux. C'est un soldat de carrière, appartenant de fait à une caste distincte de la nation, qui lui témoigne en temps normal une considération médiocre. Il faut dire qu'il se recrute dans les classes tout à fait inférieures. Ce mercenaire n'en reste pas moins accessible aux sentiments qui font battre le cœur du pays. Il possède les qualités et les défauts de la race, l'une des plus fortement constituées qu'il y ait au monde, l'une des plus aptes au *struggle for life*. Il en a la bravoure native, la *bull dog tenacity*; il est discipliné et susceptible de se plier aux privations, en dépit des traditions contraires. Mais l'entrain, le sens du combat individuel lui font défaut. Entre lui et ses officiers, il y a un abîme creusé par les préjugés de caste. L'influence de ces cadres, très lointaine, est de nature purement morale. Leur autorité s'exerce uniquement par l'intermédiaire des sous-officiers chargés de tous les détails du service.

La bravoure des officiers anglais est incontestable, et les chiffres de leurs pertes le montrent avec une réelle éloquence, mais leur infériorité technique ne l'est pas moins, comme le prouvent tant d'incidents malheureux, surprises ou autres. On leur a beaucoup reproché, en Angleterre même, de ne connaître que le côté extérieur de leur profession, de se consacrer surtout au sport. L'habitude des petites expéditions coloniales n'est pas sans avoir exercé sur eux une fâcheuse influence. Ils y ont surtout puisé le mépris de leurs adversaires, le goût des formations massées. Au début de la guerre Sud-Africaine, ils ne se rendent pas compte de la puissance destructive des feux. On dirait qu'ils se croient encore devant les bandes armées de matraques du Mahdi. Ils voudraient renouveler Omdurman. L'habitude des grandes réunions de troupes leur manque ; ils sont dépaysés quand il s'agit de mouvoir de grosses colonnes. Il faut se souvenir que, chez

eux, les manœuvres d'automne sont encore à l'état embryonnaire. En outre, le niveau des études est peu élevé dans leurs établissements militaires d'instruction.

Le grand nombre des officiers atteints dans les premiers engagements rend bientôt insuffisantes les sources ordinaires de leur recrutement. Il faut recourir à des moyens de fortune, avec tous les risques qu'ils impliquent pour la bonne composition des cadres. On nomme officiers des sous-officiers, contre toutes les traditions du pays ; on accroît les promotions des écoles et l'on diminue la durée des cours ; on attribue des commissions dans l'armée régulière à des officiers de la milice, des volontaires, des contingents coloniaux, ou même à des élèves des écoles civiles et des universités, moyennant certaines conditions aisées à remplir. Mais cet accroissement ne peut être réalisé qu'aux dépens de la valeur de l'ensemble.

Quant aux troupes, on se préoccupe fort peu de respecter dans leur constitution les liens tactiques du temps de paix. On groupe en brigades, puis en divisions des bataillons venus des garnisons les plus éloignées, sans aucun point de contact. Là encore se font sentir les fâcheuses traditions de la relève coloniale. On ne tient pas compte de la cohésion résultant de l'embrigadement, de l'endivisionnement normal : on modifie constamment l'ordre de bataille.

Ces observations s'appliquent surtout à l'armée régulière, d'abord seule engagée contre les Boers. La pression des événements et l'influence de l'opinion, qui s'exagère si volontiers en Angleterre la valeur des *forces auxiliaires*, obligent à recourir aux bataillons de milice, puis aux Volontaires et à la Yeomanry, enfin aux contingents coloniaux. Ce n'est pas sans hésitation que le War Office s'y décide, car il a une médiocre confiance, à bon droit, dans les aptitudes offensives d'unités improvisées, presque sans instruction et pourvues de cadres insuffisants. A l'origine du désir de les utiliser, il faut voir une pensée plus politique que militaire ; il n'y a donc pas lieu de s'y arrêter davantage, à notre point de vue spécial.

III

Ce que nous avons dit de l'organisation militaire des Républiques Sud-Africaines, des tendances défensives des Boers, explique les dispositions qu'ils prennent au début des hostilités. Elles ont d'abord un caractère nettement défensif. Chacun des deux États semble viser uniquement à protéger son territoire contre les dangers qu'il croit les plus menaçants. Puis ils se rendent compte de la faiblesse des garnisons anglaises et tentent de prendre l'offensive, mais avec une gaucherie visible, en éparpillant leurs efforts sur tout le vaste périmètre de la frontière britannique. D'où la dispersion de leurs efforts, qui s'épuisent suivant des directions multiples. Même dans le Haut-Natal, où les Anglais ont leur masse principale, les Boers ne réunissent que des effectifs insuffisants. Dans les mouvements qu'ils entreprennent à cette époque, il est impossible de discerner une conception d'ensemble. Ils ne cherchent pas à assurer la convergence des efforts. Chacun agit pour son compte. Deux sièges sans intérêt absorbent un effectif relativement nombreux, ceux de Kimberley et de Mafeking. La prise de ces villes ne ferait pas avancer d'un pas la solution finale. On ne paraît pas songer à l'invasion du Cap, qui pourtant présenterait le plus de chances de succès, en conduisant les Boers parmi une population en majorité sympathique, dans une région favorable à la guerre de partisans, et sur la direction la plus dangereuse pour leurs adversaires.

Ce n'est donc pas dans leurs opérations du début qu'il faut chercher des enseignements stratégiques. De même du côté des Anglais. Leur état-major connaît bien les ressources matérielles des deux Républiques. Il sait ce qu'elles peuvent mettre en ligne d'hommes, de fusils et de canons, mais il se méprend entièrement sur leurs forces morales. Lord Wolseley l'a nettement reconnu devant la Chambre des lords le 15 mars 1901. On en arrive ainsi à évaluer officiellement à 50 000 hommes, outre les 10 000 hommes des garnisons,

l'effectif nécessaire pour réduire le Transvaal et l'État libre (8 juin 1899)[1] ; c'est se tromper lourdement sur la capacité de résistance de deux peuples qui ne veulent pas mourir.

La conception première de l'état-major anglais consiste à prendre le Cap pour base d'une triple offensive dans les plaines de l'Orange. Trois colonnes partant de Cape Town, de Port Elizabeth et d'East London se dirigeraient au nord-est, séparées l'une de l'autre par plus de quatre jours de marche, fait qui implique des difficultés particulières de liaison et qui permettrait à un ennemi mobile d'agir alternativement contre chacun de ces groupements.

D'ailleurs, ce plan est abandonné avant même qu'il y ait tentative d'exécution. On obéit à l'idée d'assurer l'inviolabilité du territoire britannique dès le début des opérations. Jadis, en juillet 1870, une semblable préoccupation nous a conduits à disséminer l'armée du Rhin de Sierck à Belfort, pour nous livrer bientôt désarmés à l'invasion allemande. Dans l'automne 1899, sir H. Hutchinson insiste de tout son pouvoir pour la protection du Haut-Natal. Il obtient qu'on y fasse affluer toutes les troupes disponibles, avec cette conséquence que l'on perd de vue le but visé en premier lieu. La fin des hostilités en est retardée d'autant.

Si les Boers consacrent aux sièges de Ladysmith, de Kimberley et de Mafeking un effectif qui pourrait être mieux employé, les Anglais se laissent non moins détourner de leur objectif par ces opérations secondaires. Toutes trois exercent une influence tyrannique[2] sur la conduite générale des opérations. Dès le débarquement du corps expéditionnaire, il est disloqué pour faire face à la préoccupation de secourir Ladysmith et Kimberley. Deux groupes principaux sont constitués à cet effet, l'un dans le Natal, l'autre à De Aar. En entreprenant ainsi deux séries d'opérations parallèles, sir R. Buller s'affaiblit pour chacune d'elles. Il manque à l'une des règles premières de la stratégie. La marche directe sur Bloemfontein et Pretoria serait le meilleur moyen, le plus rapide, de délivrer les villes assiégées. Mais des considéra-

1. Lord Wolseley, discours cité.

2. Capitaine Fournier, *op. cit.*

tions politiques interviennent sans doute pour faire passer à l'arrière-plan l'objectif principal. Nouvelle preuve que, lorsque l'épée a été tirée du fourreau, l'intérêt militaire doit exercer sur les décisions une action prépondérante.

IV

Jusqu'en février 1900, date de l'arrivée de lord Roberts, les échecs sont continuels pour les Anglais. La plupart des engagements présentent des traits communs, sur lesquels nous allons insister, car ils donnent la clé de la résistance inattendue des Boers, contre des forces si disproportionnées.

Avant le combat, le rôle de la cavalerie est à peu près nul, soit que le commandement ne lui ait confié aucune mission précise et que, dans le doute sur la nature de sa tâche, elle reste inactive, soit plutôt qu'elle éprouve les plus grandes difficultés, aussi bien dans l'exploration que dans le service de sécurité rapprochée.

C'est qu'un nouveau facteur est intervenu, dont on n'avait pu jusqu'alors apprécier l'importance : l'emploi de la poudre sans fumée et du fusil de petit calibre. Il rend des plus difficiles les mouvements de la cavalerie à proximité de groupes d'infanterie dissimulés derrière le moindre abri naturel. Une ride imperceptible du sol, une haie, un buisson peuvent cacher des tireurs dont les projectiles atteignent les cavaliers, sans même qu'ils puissent se rendre compte du point de départ du coup. Ils sont à la merci d'adversaires invisibles dont ils soupçonnent partout la présence. La circulation des patrouilles, des fractions isolées, devient presque impossible. L'exploration et même le service de sécurité constituent des problèmes malaisés à résoudre, pour peu que l'adversaire sache faire usage du terrain et de son arme. Il n'est pas surprenant, dès lors, que les Anglais soient mal renseignés par leur cavalerie, que celle-ci renonce bientôt à son rôle véritable pour celui d'infanterie montée. C'est là, peut-être, le fait le plus saillant qu'ait mis en lumière la guerre Sud-Africaine. Il se reproduirait nécessairement en Europe, sauf les

différences qui tiennent à la nature du sol et à l'adresse exceptionnelle des Boers.

Si la cavalerie donne peu ou point de renseignements sur l'ennemi, il n'est pas surprenant que les généraux anglais arrêtent presque toujours leur plan d'engagement à l'avance, sans tenir compte des emplacements et des forces véritables d'un adversaire qu'ils connaissent fort peu. C'est ainsi qu'à Nicholsons-Nek (30 novembre 1899), le général White établit son ordre de combat sur les données les plus vagues. Il assigne à ses quatre groupes des objectifs topographiques qui font diverger leur action sur près de quinze kilomètres, de Nicholsons-Nek à Lombards-Nek. De même, à Colenso (15 décembre 1899), le général sir R. Buller arrête son plan d'engagement malgré l'absence complète de renseignements. Il prévoit pour chaque unité un rôle qu'elle ne pourra généralement pas remplir, car il dépend avant tout de l'adversaire, dont on ne connaît ni l'emplacement, ni la force.

Non seulement les Anglais s'engagent pour ainsi dire à l'aveugle, mais ils ne font pas usage d'un organe tactique indispensable, l'avant-garde. On sait quel est son rôle : elle couvre le gros de la colonne en lui assurant la sécurité indispensable; elle fixe l'ennemi, contribue à délimiter son front, à faire connaître ses intentions. Quand il s'agit d'un adversaire aussi difficile à saisir que les Boers, l'emploi de l'avant-garde devient une nécessité absolue. Au contraire, dans la presque totalité des engagements du début, on n'en fait aucun usage. Il en est ainsi à Belmont (23 novembre 1899), à Enslin (25 novembre), à Nicholsons-Nek, à Stormberg (9 décembre), à Colenso. Les résultats sont aisés à prévoir. Non seulement les colonnes anglaises ne sont pas renseignées sur les dispositions et les forces de l'adversaire, mais elles restent à découvert vis-à-vis de ses entreprises. Leur front et leurs flancs y sont également exposés. A Talana-Hill (20 octobre 1899), le service de sécurité est si insuffisant que les Boers surprennent littéralement le général Symons. De même à Stormberg, avec cette aggravation qu'il s'agit d'une marche de nuit en terrain inconnu, et qu'on est très peu renseigné sur l'ennemi. Ni le front, ni les flancs ne sont protégés; l'infanterie montée a été placée en queue de

colonne. La surprise est donc complète, avec les résultats les plus affligeants pour les armes britanniques.

L'absence d'avant-garde, l'adoption d'un plan d'engagement arrêté à l'avance ont pour conséquence d'amener une attaque directe, sur le front de l'adversaire, suivant une formation linéaire qui exclut toute idée de manœuvre, de concentration sur le point décisif. C'est ce qui se produit à Talana-Hill, à Belmont, à Enslin, à Nicholsons-Nek. En ce dernier cas, la colonne dirigée sur Long-Hill frappe dans le vide; l'artillerie canonne d'abord cette position, où l'ennemi n'est pas, puis répartit son action sur divers points, sans idée tactique déterminée. De même à Colenso, à Vaal-Krantz (5 février 1900), l'attaque est directe, sans tentative de manœuvre. Dans la conférence que nous avons citée, le lieutenant-colonel von Lindenau estime que, vis-à-vis des Boers, le combat de front est seul praticable, en raison de leur mobilité. Rien ne les empêcherait, en effet, de prolonger leur front à droite ou à gauche pour faire face à un mouvement débordant. Cette opinion paraît contestable. Comment les Boers prolongeraient-ils leur ligne, s'ils étaient suffisamment fixés par une attaque de front?

L'extension de la ligne de combat n'interdit pas la concentration du gros des forces en face du point décisif. Il ne semble pas que les Anglais y aient jamais songé. Ils ne paraissent pas non plus avoir tenté d'aborder les positions boers dans une direction autre que celle prévue par leurs adversaires. Ils se bornaient presque toujours à la bataille parallèle, c'est-à-dire à la forme la plus simple de l'attaque, celle qui exige le moins d'aptitudes manœuvrières de la part des troupes et de préparation de la part du commandement.

On a souvent relevé l'étendue inusitée des fronts pendant la guerre Sud-Africaine. Les Boers se formaient en une ligne très mince, appropriée à leur manière de combattre, et les Anglais croyaient devoir les imiter, sans les mêmes raisons. C'est ainsi qu'à Colenso, les premiers, au nombre de 3 000, occupent un front de 9 kilomètres; à Spion-Kop, où ils sont 4 000, ils couvrent 17 kilomètres. Il est évident qu'un semblable éparpillement serait impraticable s'il s'agissait d'un groupe d'armées comme en verra la prochaine guerre euro-

péenne. Non qu'il faille attacher une importance trop grande à la détermination théorique des fronts, aux chiffres que contiennent les règlements et les traités d'art militaire. Ils n'ont que la valeur d'une indication, et les faits leur infligent presque toujours des démentis. Aux manœuvres, quand le directeur ne sait trop sur quel point faire porter sa critique, sa ressource ordinaire est l'extension trop grande du front. C'est un cliché obligé, ou peu s'en faut, parce qu'on oublie les nécessités de la guerre. Dans la défensive, l'étendue du front est nécessairement fonction du terrain, des voies de communication à couvrir, des points d'appui à utiliser, des routes d'accès de l'ennemi. Dans l'offensive, elle dépend avant tout de l'adversaire et ensuite du terrain. Pourquoi admettre la nécessité d'un front normal de combat, alors que l'on s'accorde à reconnaître le danger des formations normales d'attaque ou de défense? Sans doute, le front d'une unité quelconque n'est pas susceptible d'un accroissement indéfini et reste limité par la nécessité de communications rapides entre les divers organes du commandement, ainsi que par celle de l'échelonnement des forces en profondeur. Avec le colonel von Lindenau, nous croyons cet échelonnement plus nécessaire que jamais, parce qu'il assure la continuité de la poussée en avant et la possibilité de la manœuvre. Le règlement allemand nous paraît dans le vrai en prescrivant un premier déploiement parcimonieux et méthodique. Au contraire, durant la première phase des opérations, les Anglais déployaient une ligne dense dès le début du combat. Cette densité réalisée avant l'heure, alors qu'on était mal orienté encore sur les dispositions et les forces de l'ennemi, entraînait des pertes inutiles et contribuait à affaiblir le moral de l'assaillant. Il semble donc qu'à ce point de vue un enseignement se dégage des événements qui nous occupent : nécessité d'accroître les fronts de combat, du moins dans les parties du terrain exposées à l'action des feux; avantage des lignes claires lors du premier déploiement.

Cette extension des fronts ne va pas sans des inconvénients sérieux, que le général von Crämerer a fait ressortir dans sa critique de la conférence du colonel von Lindenau. Comme ce dernier, il croit que les fronts des grandes unités, brigades,

divisions, corps d'armée, ne doivent pas être accrus[1]. Mais il admet, contrairement à lui, que ceux des unités secondaires, bataillons et compagnies, ne peuvent pas l'être davantage. A l'appui de son opinion, il fait valoir que cette extension se concilierait mal avec l'augmentation numérique de l'artillerie. En 1870, le corps d'armée allemand comptait 90 pièces; il en a 144 aujourd'hui. Or, dès 1870, il arrivait que des batteries ne pussent entrer en ligne, faute de place. Que serait-ce si les bataillons d'infanterie occupaient un front plus étendu?

Cet argument ne semble pas péremptoire. Si l'infanterie étend ses lignes de combat dans les zones battues par les feux, rien ne l'empêchera de prendre des formations plus denses pour traverser les régions abritées du terrain. En outre, il arrivera, beaucoup plus fréquemment que par le passé, que l'artillerie tirera par-dessus son infanterie. Les progrès accomplis depuis 1870 dans la tactique et l'armement de ces deux armes le permettront certainement. Les idées du colonel von Lindenau en matière d'extension des fronts nous paraissent donc admissibles; nous les trouverions plutôt timides qu'exagérées. Ce qui est bon pour les petites unités ne saurait être mauvais pour les grosses.

V

Revenons aux débuts de la guerre du Transvaal. Nous avons dit que l'offensive anglaise y revêt en général la forme d'une attaque de front opérée sur un front étendu, sans idée de manœuvre. Quand il s'agit, comme à Nicholsons-Nek, de plusieurs colonnes opérant chacune un mouvement distinct, cette étendue du front mène aisément au décousu. Il est difficile de coordonner des actions parfois divergentes; il n'y a pas trace de direction, ni d'effet d'ensemble. La part du commandement est d'autant plus restreinte, qu'il ne se constitue pas de réserve, appelée à rester dans sa main pour parer aux cas imprévus ou frapper le coup décisif. Tel est le cas à Colenso,

1. *Militär-Wochenblatt*, 3 mai 1902.

par exemple ; c'est ce qui contribue à interdire aux Anglais toute manœuvre, toute concentration des efforts sur le point capital.

Quant aux procédés tactiques de leur infanterie, ils laissent non moins à désirer. Habituée par les petites expéditions coloniales à combattre des peuplades mal armées, elle n'a jamais appris à tirer parti du terrain, à utiliser dans la limite du possible un armement perfectionné. En ce qui concerne le combat, son règlement affecte des allures tout à fait schématiques ; il abuse des formations denses, des lignes épaisses de tirailleurs ; il préconise le feu par salve dont l'effet est moindre que celui du feu individuel et qui présente de bien plus grandes difficultés d'exécution. En un mot, il est fidèle à des traditions archaïques, malgré sa date relativement récente.

Si les principes sont défectueux, les procédés d'exécution ne le sont pas moins. A Colenso, par exemple, la ligne de feux n'est pas poussée en avant par les éléments de soutien ou de réserve, comme il conviendrait. Les bataillons de tête, seuls, s'engagent et subissent des pertes considérables, les autres restant presque indemnes. Ainsi les trois bataillons de tête de la 5e brigade perdent respectivement 23,9, 16,1 et 13 p. 100. Ceux de la 2e brigade sont très peu éprouvés.

En règle générale, les pertes des Anglais pendant la guerre Sud-Africaine restent fort au-dessous de la moyenne habituelle d'une campagne d'Europe. A Spion-Kop, elles atteignent le 24 janvier, par exception, 20 p. 100 des effectifs engagés ; la proportion est plus forte encore pour les Boers : 53 tués et 146 blessés sur 450 hommes, soit 44 p. 100. Mais ces chiffres ne se retrouvent plus dans les autres combats. D'ordinaire, le souci de ménager la vie du soldat tient plus de place que la volonté de vaincre. D'après le colonel von Lindenau, « on fait littéralement cadeau de la victoire à l'ennemi » en abandonnant Spion-Kop ; onze bataillons restent inutilisés. Ce dernier chiffre n'indique pas que le commandement mette une grande persévérance au service de ses desseins. Lui et ses troupes semblent manquer de *mordant*. C'est que l'offensive aveugle des premiers jours a fait rapidement place à un sentiment de timidité dû à de sanglants échecs ou à des capi-

tulations peu explicables. A Vaal-Krantz (5 février 1900), par exemple, sir R. Buller engage sérieusement une seule de ses cinq brigades; une autre fait une timide démonstration : les trois dernières restent inactives. A Maggersfontein, les Anglais mettent en ligne 65 p. 100 de leur effectif; sur 12 000 hommes, ils perdent 7,4 p. 100 et leurs adversaires 3,6 p. 100 sur 6 000. Encore ces pertes sont-elles inégalement réparties; le bataillon des Black Watch a 35 p. 100 d'hommes hors de combat; les Seaforth Highlanders 23,4 p. 100; les autres sont à peu près épargnés. A Colenso, il n'y a d'engagés que 57 p. 100 de l'effectif britannique; à Spion-Kop, 47 p. 100. Ces proportions n'indiquent pas que l'on mette tous les ressorts en œuvre pour arracher la victoire à l'ennemi. Là encore on retrouve l'effet moral produit sur les officiers généraux par l'importance et la soudaineté des pertes de leurs bataillons de première ligne. L'emploi de la poudre sans fumée en est le principal facteur.

Dans la plupart des combats, l'action de l'artillerie anglaise est presque nulle. Ce n'est pas faute d'habileté technique et d'aptitudes manœuvrières. Elle déploie presque toujours un sang-froid merveilleux et manœuvre « comme au polygone »[1]. Mais ses projectiles restent à peu près sans effet sur les lignes très minces des Boers, souvent abrités dans des tranchées et qui prennent l'offensive par exception. En outre elle combat rarement en liaison avec les autres armes, qu'elle connaît mal. Elle s'isole volontiers en temps de paix et ne se rend pas compte que cet isolement n'est pas de mise à la guerre. Quand elle veut appuyer l'infanterie par son feu, elle le fait comme à Colenso, avec une telle témérité, qu'elle est écrasée en un moment par les feux d'adversaires invisibles. Il se produit alors un fait extrêmement rares dans les annales de l'artillerie, l'abandon du matériel par les servants affolés. En pareil cas, c'est plutôt la soudaineté des pertes que leur importance qui explique cette panique.

Le souci de ménager le sang du soldat, même au risque de dangers graves, explique le large usage qu'ont fait les Anglais des marches et des combats de nuit. A Nicholsons-Nek, le

1. Capitaine Fournier, *op. cit.*

lieutenant-colonel Carleton opère avec son détachement un mouvement isolé, de nuit, sans cavalerie, dans une région difficile, propre aux surprises. Il n'y a aucune liaison entre lui et le gros, dont plus de dix kilomètres le séparent. Le but même de cette expédition accessoire, couper la retraite et enlever les camps de l'adversaire, est fort peu justifié. Il n'y a pas à s'étonner si l'échec est complet : Carleton capitule en rase campagne; 37 officiers et 917 hommes de troupe sont pris ou disparaissent. D'autres opérations de nuit, le combat de Spion-Kop dans la nuit du 24 au 25 janvier 1900, la surprise de Stormberg (9 décembre 1899) sont à peine moins désastreuses. Lors de la dernière, le général Gatacre se met en marche à neuf heures du soir, sans former d'avant-garde, sans prendre de mesures de sécurité en avant ou sur les flancs. Les guides ignorent le pays ou sont des traîtres. Vers trois heures quarante-cinq du matin, à l'aube, le détachement chemine dans un fond de vallée en colonne par quatre, comme pour une étape du temps de paix, quand il est surpris par un feu à courte distance provenant de tirailleurs portés sur les hauteurs en avant et à droite. Le désordre est extrême; la colonne s'enfuit en déroute. Bien qu'il n'y ait aucune poursuite, les Anglais perdent 13 officiers et 620 hommes disparus.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cet échec. Opérer une attaque de nuit sur une position non reconnue, en présence d'un ennemi duquel on ignore tout, à travers un pays difficile, constitue au moins une imprudence qui méritait d'être réprimée. Sans l'inaction des Boers, le désastre eût été complet.

Si, dans la première partie de la guerre, les opérations des colonnes anglaises sont lentes, hésitantes, la faute en est imputable jusqu'à un certain point au commandement, découragé par des échecs imprévus. Une autre cause intervient : la quantité de bagages que les troupes traînent avec elles. Lors de la marche de sir R. Buller vers Ladysmith en janvier 1900, chaque bataillon est suivi de six véhicules amenés d'Europe, soit quatre voitures à munitions, une mitrailleuse, une voiture à eau. En outre il emmène sept énormes chars de l'Afrique Australe attelés chacun de huit paires de bœufs. Chacun occupe trente mètres en profondeur

et exige une distance égale entre lui et le précédent, en vue de la régularité de l'allure; les pièces de marine, dont quelques-unes du calibre 4 pouces 7, sont traînées par 16 et même 32 bœufs. La vitesse de marche des troupes, alourdies par ces *impedimenta*, ne dépasse pas 2 kilomètres 500 à l'heure.

Quand il s'agit d'une retraite, comme après Spion-Kop, cet encombrement de bagages ralentit les mouvements à un point à peine vraisemblable. Ainsi le passage de la Tugela par sir R. Buller, commencé le 25 janvier 1900 dans la journée, n'est terminé que le matin du 27. La démoralisation de ses troupes est grande, à la suite d'une série de combats inutiles ou malheureux (17 au 24 janvier). Pourtant l'inaction des Boers est complète. Le grand nombre d'impedimenta n'en reste pas moins une cause d'infériorité toute spéciale aux troupes britanniques.

VI

Avant de clore ces considérations, nous voudrions donner un aperçu de deux combats survenus au début de la guerre Sud-Africaine, en élaguant du récit tous les détails inutiles. On pourra ainsi se rendre compte de la marche ordinaire d'une action pendant cette phase de la campagne [1].

A la fin de novembre 1899, lord Methuen cherche à débloquer Kimberley. Il est en marche vers la Modder, avec l'intention de s'emparer au plus tôt des passages de cette rivière. Il croit d'abord les Boers établis à Spytfontein, plus au nord, et veut les y attaquer. Puis un indigène lui apprend que le village de Modder River, un peu en aval du confluent de la Riet et de la Modder, est fortement occupé. Il décide de prendre pied sur les bords de cette dernière avant de pousser plus avant.

Ses troupes se mettent en marche le 28, de grand matin, l'infanterie dans une formation très dense, la colonne serrée de bataillon en masse. Elle est précédée d'un régiment de

1. Le canevas de notre récit est emprunté à la publication de M. le capitaine Fournier que nous avons déjà citée.

lanciers et d'infanterie montée qui, en approchant de la position, sont accueillis par le feu de tirailleurs invisibles. C'est le signal du déploiement initial.

La Riet forme une boucle dont la concavité est tournée vers le sud et que traverse en son centre le viaduc du chemin de fer de Kimberley. La rive nord domine celle du sud, par où arrivent les Anglais ; les Boers ont fait de la première leur position principale, appuyée d'une part au village de Modder River vers l'ouest, de l'autre au confluent des deux rivières, vers l'est. Mais ils ont des postes avancés, dissimulés dans des tranchées-abris sur la rive sud, garnie de broussailles. L'ensemble compte 1 800 hommes.

Cependant l'infanterie anglaise se déploie, une brigade à l'est, une autre à l'ouest de la voie ferrée ; la première doit prononcer un mouvement enveloppant, bien que sa zone d'action soit étroitement limitée par le cours de la Riet. Deux batteries l'appuient en tirant par-dessus la ligne de combat. Quatre pièces de marine ont pris position derrière la brigade de gauche.

Les bataillons de droite ainsi déployés marchent vers la Riet à travers un terrain découvert, lorsque, à 500 mètres de la ligne avancée des Boers, celle-ci parfaitement dissimulée, ils sont arrêtés par une fusillade soudaine et très violente. Elle les cloue littéralement sur place, les hommes cherchant un abri derrière les moindres accidents du sol ou même creusant des trous de tirailleurs avec leur baïonnette. Une batterie qui cherche à se porter à 1 500 mètres de l'ennemi est obligée de se retirer, après avoir subi de fortes pertes.

A gauche, l'infanterie anglaise progresse davantage. Renforcée d'une batterie survenue au dernier moment, elle chasse l'ennemi des kopjes où il appuie sa droite, puis franchit la Riet et prend pied dans le village de Modder River, mais sans pouvoir en déboucher. La journée s'achève ainsi. Le lendemain seulement, les Anglais constatent l'évacuation de la position principale de leurs adversaires. Ils ont acheté ce succès par la perte de 24 officiers et 461 hommes de troupe ; les 1 800 Boers ont perdu *dix-huit hommes*.

Si l'on cherche à résumer les traits caractéristiques de ce combat, on voit que la colonne anglaise s'est portée direc-

tement à l'attaque d'une position qu'elle connaissait mal, sans chercher à tromper l'ennemi sur son point de passage. Elle a pris un dispositif linéaire excluant toute manœuvre, en se déployant entièrement dès les premiers coups de feu. Elle n'a pas fait usage d'une avant-garde pour tâter l'ennemi et reconnaître ses forces ; le mouvement enveloppant projeté par lord Methuen a été rendu impossible par la forme du terrain. D'autre part, l'absence de réserve ne lui a pas permis de renforcer sa gauche en temps opportun et de mettre à profit la prise du village. Enfin son infanterie a fait usage de lignes rigides et de formations denses qui expliquent ses pertes élevées, près du tiers de l'effectif de ses adversaires, proportion peut-être sans exemple. Le rôle de l'artillerie a été nul, comme le montre le chiffre des burghers mis hors de combat.

Après le combat, les Boers se sont retirés sur les hauteurs de Spytfontein et de Maggersfontein ; ils y ont été renforcés et le général Cronje en a pris le commandement. Il dispose de 4 000 à 5 000 hommes.

Les hauteurs que nous venons de citer, situées à 15 kilomètres au nord de la Modder, forment un groupe de kopjes rocheux disposés de l'est à l'ouest. Celles de Maggersfontein les terminent au sud-est, en dessinant un éperon qui domine à 3 kilomètres environ le lit de la rivière. Le gros des Boers est établi sur les collines de Spytfontein, à cheval sur la voie ferrée venant du sud et allant vers Kimberley ; ils n'ont sur celles de Maggersfontein que des postes avancés. Détail à noter, ces postes sont installés, non sur la crête, qui est trop dominante et où leur feu serait gêné par un angle mort considérable, mais dans une double ligne de tranchées garnissant le pied et les premières pentes des hauteurs. D'après une correspondance du *Morning Post*, que cite M. le capitaine Fournier, il s'agit de fossés profonds à mi-cuisse, très étroits, protégés par des sacs à terre ainsi que par un léger parapet. Le tracé est aussi simple que possible, à part quelques sinuosités et des traverses contre l'enfilade.

Le 10 décembre, dans l'après-midi, toute l'artillerie anglaise, couverte par un régiment de cavalerie et une brigade

d'infanterie, s'établit à environ 2 500 mètres des hauteurs de Maggersfontein, que l'on suppose être les positions de l'ennemi ; elle les canonne violemment pendant deux heures et quart. Malgré cette canonnade qui annonce une attaque imminente, les Boers ne donnent pas signe de vie. Néanmoins, lord Methuen décide d'attaquer de front dès la nuit suivante. Il va ainsi se heurter au point le plus fort de la ligne ennemie, au lieu de manœuvrer vers l'ouest pour gagner Kimberley par une voie détournée, ce qui ne serait pas impossible.

Ses ordres sont les suivants : une brigade d'infanterie se mettra en marche de manière à attaquer les hauteurs au petit jour, soutenue par l'artillerie qui tirera aussitôt que possible; la brigade de cavalerie, la batterie à cheval et une deuxième brigade d'infanterie entameront également leur mouvement la nuit, afin de couvrir en arrière et à droite le flanc de la brigade d'attaque. Une autre restera à la garde du camp.

La brigade écossaise se met en mouvement à minuit et demi, par une pluie d'orage et une nuit noire. Elle marche sans avant-garde, en formation très dense, colonne serrée de bataillons en masse, comme à Modder River. Sa direction est déterminée à la boussole et son heure de départ calculée de façon qu'elle débouche vers trois heures et demie au pied de l'éperon de Maggersfontein. Son déploiement a été réglé à l'avance, trois bataillons devant se former en ligne et un quatrième restant en réserve. Ceux de première ligne formeront eux-mêmes trois échelons, le dernier aussi fort que les deux autres réunis. C'est une formation singulièrement compliquée pour un combat de nuit.

La colonne a été retardée dans sa marche, en sorte qu'elle atteint le pied de l'éperon vers quatre heures seulement, aux premières lueurs du jour. Le général Wauchope va donner l'ordre de déploiement, quand éclate une violente fusillade : elle part à 200 mètres, de tranchées dont on ne soupçonnait pas l'existence. La surprise est complète ; le bataillon de tête se rejette en désordre sur les suivants et les entraîne dans sa débâcle. Le général tombe mortellement blessé.

Malgré tout, quelques officiers parviennent à rallier des groupes qu'ils ramènent en avant, jusqu'à 50 mètres des

tranchées boers. Mais cette tentative est bientôt arrêtée. Le gros de la brigade s'est reporté à 400 ou 500 mètres en arrière. Elle s'y couche en s'abritant de son mieux et ouvre un feu très vif. Déjà son moral est si profondément atteint qu'elle ne peut plus être reportée en avant. Elle est littéralement clouée sur place par les projectiles des Boers.

L'artillerie a ouvert le feu dès que le jour l'a permis. Les trois batteries montées sont en position derrière le centre de la brigade écossaise, à 1 500 mètres de l'ennemi. La batterie d'obusiers est en arrière de sa gauche, à 3 500 mètres; un gros canon de marine est encore plus loin, dans la même direction.

Pendant que l'attaque principale traverse ces péripéties, la brigade de cavalerie et sa batterie à cheval, l'infanterie montée et une brigade d'infanterie (gardes) opèrent sur la droite, dans le terrain couvert de broussailles qui sépare l'éperon de Maggersfontein de la Modder. Leur mission est de couvrir le flanc de la brigade écossaise. Mais l'échec de celle-ci détermine lord Methuen à les arrêter sur une crête au sud-est de l'éperon et à prescrire au général Colville, qui les commande, de renforcer l'attaque principale de toutes ses forces disponibles. Colville, menacé lui-même sur son front, juge impossible de se dégarnir; il se borne à détacher en soutien de la brigade écossaise un bataillon et quelques compagnies. Quant à sa ligne, elle reste, comme les Écossais, immobile sous le feu des Boers. Dans la journée, lord Methuen fait intervenir, à défaut d'une réserve qu'il n'a pas, un bataillon qu'il avait laissé à la garde du convoi : il se porte droit à l'attaque de l'éperon en colonnes de demi-bataillon, formation dense qui, d'avance, voue cette tentative à un échec.

Contre leurs habitudes, les Boers ne s'en tiennent pas à la défense passive. Dans l'après-midi, après avoir reçu des renforts de Spytfontein, ils cherchent à déborder la droite des Écossais et les forcent à se replier de 500 mètres environ. Leur artillerie n'ouvre le feu que vers la fin du jour, peut-être par suite de son arrivée tardive.

Quant aux Anglais, ils restent déployés jusque vers sept heures du soir, sans tenter aucun autre mouvement. A ce moment la brigade écossaise se replie derrière les gardes qui

demeurent en position; puis le tout bivouaque sur place sans être inquiété par l'ennemi. Lord Methuen espère voir le lendemain la position des Boers évacuée, mais il n'en est rien. Après avoir réuni un conseil de guerre, le général prescrit la retraite. Elle est gênée dans une certaine mesure par le feu de l'artillerie adverse.

Les Anglais ont subi des pertes relativement fortes : 68 officiers et 903 hommes hors de combat; les Boers n'ont perdu que 100 tués ou blessés. Cette disproportion est à elle seule un enseignement.

Plus encore que le combat de Modder-River, celui de Maggersfontein prête aux réflexions. La pensée de recourir à une marche de nuit, pour s'approcher à couvert de la position ennemie, est naturelle en soi. Mais les opérations de ce genre sont éminemment délicates; elles exigent la réunion de conditions indispensables, que les Anglais ne réalisèrent pas le 11 décembre. Ils marchèrent à travers un terrain et contre un ennemi non reconnus au préalable, d'où la surprise du début dont les conséquences se prolongèrent jusqu'à la fin de l'action. Ils ne firent usage d'aucun dispositif de sûreté, ce qui rendit leurs pertes très considérables. Il est bien évident que, la nuit, les fractions chargées de couvrir le front et les flancs d'une colonne ne peuvent être poussées aussi loin qu'en plein jour, surtout quand il s'agit d'une marche à travers champs. La difficulté et le peu d'efficacité des feux, dans l'obscurité, suffisent à expliquer ce moindre éloignement. Mais, si rapprochées qu'elles soient du corps principal, l'avant-garde et les flancs-gardes ne doivent pas moins exister, surtout quand il s'agit d'un combat au petit jour, succédant sans intervalle à une marche de nuit.

Quant à l'engagement en lui-même, il est conduit timidement, sans l'énergie voulue. Son début influe visiblement sur le moral du commandement et des troupes. Dans la conduite de lord Methuen, il n'y a rien qui annonce la ferme volonté de vaincre. En somme, si les Anglais ont subi un échec à Maggersfontein, c'est que leurs dispositions étaient des plus vicieuses. On pourrait en dire autant de la plupart des combats de cette phase de la guerre. Lorsque, au contraire, leur commandement donne des ordres rationnels, quand il en

poursuit l'exécution comme il convint, le résultat est tout autre. A Elandslaagte (21 octobre 1899), le général French obtient l'un des succès indiscutables de la campagne pour les raisons que nous venons de dire : il fixe l'ennemi sur son front par une attaque directe, menée avec une énergie suffisante; puis il cherche la décision dans un mouvement enveloppant contre son flanc gauche. En même temps il fait un large usage des formations ouvertes pour progresser dans un terrain découvert; la fraction chargée de l'attaque décisive utilise logiquement la forme du terrain. Enfin la cavalerie intervient à l'heure opportune sur le champ de bataille, fait exceptionnel dans la première partie de la guerre.

VII

Nous n'insisterons pas davantage sur cet ordre de considérations. Après l'arrivée de lord Roberts en février 1900, les conditions de la lutte se modifient entièrement. Les Anglais ont reçu de gros renforts qui rendent écrasante la disproportion des forces. Leur nouveau généralissime inaugure une nouvelle tactique. Désormais les troupes britanniques s'étalent sur de larges fronts, prennent des formations très minces et recourent surtout aux mouvements débordants de large envergure. Les attaques directes sont menées avec peu de vigueur, en manière de simples démonstrations. Le dispositif d'ensemble est purement linéaire. L'artillerie tire à de grandes distances, 3500 à 4000 mètres. On paraît viser surtout à restreindre les pertes, qui sont, en effet, peu considérables. A Paardeberg, pendant les combats du 16 au 27 février 1900, les Anglais perdent 4,8 p. 100 de leur effectif; à Dreifontein (10 mars) 1,3 p. 100; à Kareesiding (29 mars), 1,7 p. 100.

Dans ces conditions, l'ennemi est délogé par la menace dirigée sur ses communications; mais il n'est pas fixé de front et part à son heure, comme il veut. L'intérêt est nul. D'ailleurs l'issue finale de la lutte ne saurait être douteuse. C'est une question de temps. Il n'y a donc pas lieu de chercher dans cette période des exemples applicables à la guerre

européenne. Les chefs de partisans y trouveront de précieux modèles ; il serait oiseux de vouloir davantage. On se bornera donc à résumer les enseignements qui semblent résulter des faits, tels qu'ils ont été analysés précédemment.

Rappelons d'abord combien le Sud-Africain diffère des théâtres d'opération de l'Europe centrale. De même pour les deux adversaires qui s'y sont mesurés : leur organisation, leur recrutement, toute leur manière d'être les éloignent des grandes armées européennes. Il ne faudrait donc pas tirer de ces événements des conclusions trop rigoureuses. Elles ne pourraient s'appliquer que dans une certaine mesure à des situations essentiellement différentes.

Le fait saillant de la lutte des Boers contre la Grande-Bretagne est l'infinie disproportion des forces et la durée d'une résistance que nul n'aurait cru devoir être si longue. On a souvent prétendu en conclure contre les armées régulières en faveur des milices. C'est qu'on s'en tenait à de simples apparences. Sans doute, les Boers n'avaient aucune instruction d'ensemble, aucune organisation sérieuse, mais chez eux l'individu possédait à un degré rare les qualités qui font le vigoureux soldat. Comparer ces commandos de rudes pasteurs, aguerris par la vie du veldt, à des milices telles qu'on pourrait en constituer dans notre Europe occidentale, serait un contresens. La vérité est qu'en rejoignant leurs centres de mobilisation, les Boers n'avaient rien à apprendre de leurs devoirs militaires, sans avoir jamais reçu aucune instruction appropriée. Nos ouvriers ou même nos paysans sont loin de posséder les mêmes aptitudes naturelles.

L'histoire des débuts de la guerre Sud-Africaine est, au contraire, un vivant plaidoyer contre l'emploi des milices. Si, à leurs qualités individuelles, les Boers avaient joint la discipline et l'instruction technique, s'ils avaient disposé de cadres véritables, dans un grand nombre de cas ils auraient porté aux Anglais des coups irréparables. Leur résistance obstinée n'en est d'ailleurs que plus méritoire. Ils n'ont cédé qu'à la longue, sous le poids écrasant d'une disproportion numérique peut-être sans exemple. Mais, en succombant, ils nous ont légué un mémorable enseignement : c'est qu'un peuple possède une infinie capacité de résistance quand il ne

veut pas mourir. Pourquoi, en 1871, lorsqu'il s'est agi du démembrement de la France, ne s'est-il pas trouvé chez nous une majorité de patriotes décidés, avec Gambetta et Chanzy, à brûler jusqu'à la dernière cartouche pour l'intégrité du sol de la patrie?

Nous avons tenté de montrer que les nombreux échecs des Anglais, au début des hostilités, tiennent beaucoup plus à une tactique vicieuse qu'aux éléments de supériorité de leurs adversaires. Ils n'ont pu violer impunément des règles bien connues, comme celles relatives à l'emploi des avant-gardes et des autres éléments de sûreté ; à l'exécution des attaques en terrain découvert, des opérations de nuit... Mais il n'y a pas là d'enseignements nouveaux. L'histoire militaire les a dès longtemps fait connaître.

Par contre, nous avons dit qu'un facteur s'était révélé durant la guerre Sud-Africaine : l'emploi de la poudre sans fumée. Joint à celui du fusil de petit calibre à tir rapide, il est de nature à compliquer extrêmement la tâche de la cavalerie, surtout avant le combat. L'exploration, le service de sécurité rapprochée présenteront désormais des difficultés beaucoup plus grandes que jadis. Les reconnaissances du champ de bataille sont devenues à peu près impossibles.

Ce n'est pas que l'idée de transformer la cavalerie en infanterie montée, ainsi que firent les Anglais, paraisse rationnelle. Elle se justifiait peut-être vis-à-vis des Boers; on ne peut croire qu'il en soit de même en face d'une grande armée européenne. L'emploi de la poudre sans fumée ne réduit pas encore nos cavaliers au seul combat à pied, si fréquent dans le Sud-Africain. Si les beaux jours des Murat et des Lassalle sont loin, une cavalerie brave et énergiquement commandée trouvera encore, comme à Elandslaagte, l'occasion d'agir par son poids et sa vitesse propres sur le champ de bataille.

La guerre de 1870, la campagne d'Orient en 1877-1878, la guerre turco-grecque avaient montré l'extrême difficulté des attaques de front en terrain découvert. Les événements du Sud-Africain ont confirmé ces enseignements. Désormais, dans l'offensive, la précipitation équivaut presque au suicide. L'infanterie doit plus que par le passé se plier au terrain, faire

preuve de mobilité et de souplesse. Les formations denses lui sont interdites sous le feu, ce qui la conduit à user des lignes minces, des larges intervalles et des fronts étendus. Aux moyennes et aux petites distances du tir, elle ne peut progresser que par bonds de vingt-cinq à quarante mètres au plus, et par groupes relativement faibles, comme l'a montré le colonel von Lindenau. Elle évitera ainsi les pertes inutiles et gardera tout entière sa réserve d'énergie pour l'instant décisif.

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que l'infanterie doive prendre uniformément des formations en ligne mince, appuyées à distance par de petites colonnes que séparent de larges intervalles. La densité de sa formation est fonction de la nature du sol. Dans un terrain couvert, où les abris seront nombreux, elle pourra sans inconvénient mettre plus de fusils en ligne. Elle évitera autant que possible les longs glacis où rien ne la protège du feu.

A première vue, en accroissant la capacité de la résistance de l'infanterie, l'emploi de la poudre sans fumée paraît surtout à l'avantage de la défensive. Mais ce n'est là qu'une apparence. L'offensive conserve pour elle tous ses éléments essentiels de supériorité : l'initiative dans le choix du terrain et du moment, sans parler du facteur moral, qui n'est pas le moindre. En outre, elle acquiert plus d'indépendance. Désormais, l'assaillant pourra confier à des forces moindres le soin de fixer l'adversaire sur la majeure partie de son front; il disposera d'effectifs plus considérables pour l'attaque décisive, quelle qu'en doive être la forme : coup droit sur un point faible de la ligne ennemie ou manœuvre enveloppante contre un des flancs.

Autre conséquence de l'adoption des poudres sans fumée : la fortification du champ de bataille deviendra d'un emploi plus fréquent. On en usera aussi bien dans la défensive, pour renforcer des positions, que dans l'offensive, afin de garder plus aisément les secteurs où l'assaillant aura l'infériorité numérique, de par la volonté du chef décidé à porter au point décisif le maximum de forces. Plus encore qu'en 1870, en 1877-1878, la construction de tranchées-abris sera souvent indispensable. Mais il faudra se garder pour cela d'annihiler les aptitudes

offensives des troupes et surtout d'attacher aux positions plus d'importance qu'il ne convient. Les utiliser constitue un moyen d'action; ce ne peut être le but,

On voit, en somme, que l'infanterie est appelée à devenir plus manœuvrière, plus souple, moins figée dans les procédés rigides de la place d'exercices. Chacun, du petit au grand, aura à y faire plus d'usage de son initiative pour découvrir à propos un abri, pour faire usage d'une ride imperceptible du terrain, du plus petit buisson. La personnalité du soldat et du chef subalterne acquerra plus d'importance. Comme le dit von Lindenau, il s'agira d'exploiter plus que jamais l'individualité de tous.

En ce qui concerne l'artillerie, il serait prématuré de tirer des conclusions fermes de la guerre Sud-Africaine. Si les Boers avaient des canons à tir rapide, c'est en nombre extrêmement restreint. L'emploi tactique de cette arme était à peu près lettre close pour eux. Quant aux Anglais, leur pièce était simplement à tir accéléré; on ne peut la comparer équitablement au matériel récent. Il est donc à croire que la prochaine guerre nous réserve des enseignements nouveaux au sujet du combat de l'artillerie. Ce que l'on peut affirmer sans conteste, c'est que le meilleur matériel doit être inutile si l'on ne sait l'utiliser à propos, et même s'il n'est appelé à combattre en parfaite liaison avec les autres armes. Le temps où l'artillerie s'isolait volontiers dans ses polygones est passé; elle comprend que son rôle ne se limite pas à une lutte stérile contre les canons de l'adversaire, mais qu'il consiste avant tout à soutenir sa propre infanterie, à faciliter ses progrès, à couvrir au besoin sa retraite. Mais cet enseignement n'est pas spécial à la guerre Sud-Africaine; l'histoire des campagnes récentes l'avait mis dès longtemps en pleine lumière.

PIERRE LEHAUTCOURT

L'INCONSTANTE[1]

TROISIÈME PARTIE

Les deux Enfants divins, le Désir et la Mort.
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

I

Dans un compartiment solitaire, Gillette s'étendait, un peu lassée par la journée de chemin de fer, et souhaitait arriver chez son amie. Elle avait su persuader à Vernoy qu'une dizaine de jours sans lui, en bon air, lui feraient le plus grand bien, qu'elle était nerveuse et fatiguée. Le brave Robert fut heureux de confier Gillette à Marion. Il offrit à sa femme de la conduire aux Aubépins, mais elle ne le voulut pas. Elle promit à son mari de lui écrire souvent et qu'elle lui demanderait de venir la chercher. Il projetait déjà de l'emmener ensuite au bord de la mer; elle ne le contredit pas, se faisant fort de le faire changer d'avis quand il faudrait.

Le soir même du jour où elle avait lu la lettre de Valentin, elle avait télégraphié à madame d'Harcigny pour l'avertir de son arrivée, et le lendemain matin, sa malle faite en hâte, elle partait, ayant reçu cette réponse : « Je t'attends. »

L'air était doux, et une petite pluie mélancolique tendait un store grisâtre derrière les vitres du wagon. Gillette eut à subir une famille nombreuse, puis une vieille dame, et enfin fut débarrassée de ces voyageurs importuns. Elle bâilla, ouvrit son sac et en tira sa glace. La toque ornée d'oiseaux

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février

qui ombrageait son joli front l'avait un peu décoiffée. Elle arrangea ses cheveux et, s'étant essuyé le visage avec un tampon d'ouate, elle le poudra délicatement, et, avançant ses lèvres dans une moue, elle les frotta d'un petit bâton de rouge. Elle termina ce bout de toilette en pulvérisant autour d'elle son parfum accoutumé, et remit ses gants. Elle se blottit dans un angle et essaya en vain de voir le pays. La fin de la route lui paraissait d'une longueur insupportable. Des journaux illustrés gisaient sur les coussins. Pas un instant elle ne pensa que Michel était peut-être très malheureux, pendant cette journée morne et pluvieuse. En vérité, il avait tenu si peu de place dans les deux derniers mois de sa vie qu'elle avait pu, en quelque sorte, le raturer de sa conscience et de son souvenir. Le train ralentit sa vitesse et, enfin, stoppa. Gillette sauta vite sur le quai : Marion n'y était pas encore. La petite gare provinciale et propre se dressait entre des jardins exigus. L'odeur des troènes mouillés embaumait le soir; la jeune femme la huma, comme pénétrée par cette agreste humidité qui ne ressemblait en rien à l'odeur de Paris sous l'ondée. Puis elle s'élança et pressa contre elle avec violence madame d'Harcigny qui venait en se hâtant :

— Toujours en retard, Marion! comme moi! Tu es donc bien la même! Tu n'as pas changé? Ote ton voile, montre-toi.

Elle la serrait, en riant, par le cou; Marion se dégagea et releva sa voilette de dentelle sur ses bandeaux ondulés et foncés : son visage était ovale, délicat et pâle, son expression grave et tendre, et ses beaux yeux d'un bleu variable s'égayaient avant sa bouche sinueuse aux dents inégales mais éclatantes. Elle était presque aussi grande que Gillette, et sa minceur s'engonçait dans un large manteau. Elle regardait son amie avec une gaieté comme réveillée et prit sa main :

— Oh! Gillette! tu es donc toujours, et malgré tout, madame la Malice comme lorsque tu étais enfant? Mais viens : il fait trop frais ici, monte dans ce vieux véhicule...

Gillette se hissa dans le break séculaire dont les rideaux de cuir étaient mal joints. Un gros homme en blouse conduisait la jument grise. Marion s'assit en face de son amie; le fouet claqua : hop! et l'on partit d'un petit trot dur qui faisait sauter aux cahots les deux femmes sur les étroites banquettes.

— Oui, je vis vraiment en rustique, — dit Marion ; — mon équipage n'a rien de somptueux, mais il ne me sert presque jamais : je vais tous les mois à la messe pour que les fournisseurs ne me refusent pas les vivres, et, le reste du temps, je me promène à pied dans mes bois et par les chemins. Oh ! le pays est plutôt plat et laid, — continua-t-elle comme Gillette soulevait le rideau ; — mais, je l'espère, les Aubépins te plairont autant qu'à moi.

— Tu ne me demandes pas pourquoi je t'ai prévenue si peu d'avance ? — s'étonna Gillette ; — ni comment j'ai réussi à venir seule, ni une foule d'autres choses ?...

— Parce que tu me diras cela tout à l'heure, — fit Marion avec son calme charmant, — et que je redoute pour nos confidences les oreilles de Théopompe... Oui, mon petit, ce gros cocher s'appelle Théopompe, et cela lui va fort bien, n'est-ce pas ?... Oh ! Gillette ! te doutes-tu du plaisir que me fait ta présence ? Tu as toujours ta figure de gosse, mais tes yeux sont tristes par moments... Il me semble un peu que je rêve ! car voilà si longtemps que je ne t'ai vue !

— Marion !

Les deux jeunes femmes s'embrassèrent. Les yeux bleus de Marion se voilèrent fugitivement.

— Nous entrons dans mon avenue, — dit-elle ; — attachons ces stores. D'ailleurs il ne pleut plus.

Le vieux break tourna, évita une borne, et roula dans une obscure allée d'arbres hauts et rejoints ; le bruit des sabots et des roues était amorti par le sol spongieux et moussu ; à droite et à gauche, le fourré, la futaie : on pouvait se croire en pleine forêt.

— C'est très beau, — dit Gillette avec admiration.

La noire avenue continua longuement, puis les arbres s'éclaircirent, laissant voir à droite des prairies, et elle se termina par deux cèdres géants qui gardaient de leurs branches tordues et repliées comme des ailes de dragons immobiles l'entrée de l'Abbaye. Les jeunes femmes sautèrent le marchepied trop élevé. Marion ouvrit une petite porte et Gillette la suivit avec un étonnement charmé dans le cloître aux piliers blancs. Il y faisait presque nuit. Les glycines lourdes de pluie, les bignonias pourprés et les roses grimpantes enguirlandaient

les arceaux. Un vieux puits, au toit pointu, marquait le milieu du petit préau, si plein d'arbustes et de fleurs qu'une étroite allée s'y dessinait avec peine. La lumière jaune et douce des lampes filtrait par une large baie vitrée et dansait vaguement sur les pavés rouges et frais du cloître. On respirait une senteur de terre boueuse et de feuilles lustrées d'eau.

Du cloître on entrait directement dans le salon que Marion avait meublé à sa guise : il y avait des fauteuils de soie et des canapés de cretonne, des tables de toutes tailles, un divan, un piano, une bibliothèque ancienne, peinte en blanc, aux battants tendus de soie verte. Sur une des tables, autour d'une lampe à pied, un couvert de dînette était dressé pour elles deux; la nappe était jonchée de roses thé, et de grands bouquets s'élançaient des vases de grès, de faïence et de cristal qui encombraient la pièce. Une seconde porte vitrée donnait sur le jardin obscur; des clématites blanches formaient un dais léger à son fronton et leur arome se mêlait à celui des saponaires qui fleurissaient entre les degrés mal joints du perron. De difformes hortensias bleus, roses et blancs, faisaient de chaque côté une rampe fleurie, et, dans l'ombre envahissante, figuraient assez exactement des nains trapus et gardeurs de trésors. Gillette, enchantée, oubliait ses petits ennuis ; elle descendit quelques marches, mais Marion la rappela.

— Il est trop tard, il fait trop frais : tu verras demain mon jardin et mon verger. Viens, je vais te conduire dans ta chambre : je t'accorde le temps de te laver sommairement et de passer un peignoir ; un quart d'heure, pas plus, il faut dîner !

Elles traversèrent une vaste salle à manger déserte. Marion expliqua qu'elle n'y dînait jamais parce que cette pièce était triste et difficile à éclairer ; elle y déjeunait, car à midi le soleil la réchauffait et il y faisait bon. Marion entra dans la cuisine et Gillette la suivit : elle se souvenait que dans leur enfance elles aimaient jouer près du fourneau, chiper quelque friandise ou quelque fruit, et que les casseroles polies comme des miroirs rouges, et habituées sans doute aux reflets des légumes, transformaient l'image de leurs petits visages curieux en larges citrouilles ou en longs

navets. Elle eut une surprise violente en voyant s'agiter dans l'ombre fumeuse, à l'âcre goût de bois vert, la figure diabolique et luisante d'une négresse lippue, couronnée d'un foulard orange. Marion réclama de l'eau chaude. Une jeune paysanne en remplit deux grands brocs et monta lourdement l'escalier, qu'éclairait une vieille lanterne, suspendue et oscillante.

— Oh! Marion, tu as donc une négresse ! où l'as-tu trouvée ? Elle me fait penser à Cœlina.

Marion se mit à rire joyeusement :

— Figure-toi, ma Gillette, que personne ne voulait s'enterrer ici avec moi ! On m'a recommandé cette brave fille qui se plaçait difficilement à cause de sa couleur ; et je l'ai prise. Fille de créoles comme toi, je ne redoute pas les noirs.

L'ample corridor aux innombrables fenêtres était construit au-dessus du cloître et avait vue sur le préau. Les cellules alignaient leurs portes massives et leurs solides verroux.

— Voilà ta chambre, elle est près de la mienne : comme cela, tu n'auras pas peur.

A ces pièces Marion avait conservé un aspect de nudité : les murs étaient peints, le sol carrelé, entre des nattes de jonc. Mais un lit confortable, une toilette, une glace, remplaçaient, pour ces jeunes recluses, la couchette dure et la cruche des bons moines. Une chaise longue d'osier, des coussins, quelques petits fauteuils en toile de Jouy achevaient cet ameublement fantasque.

Marion se déshabillait. Gillette avait refusé son aide, tiré seule de sa malle son cher peignoir mauve et ôté de son nécessaire ses brosses, ses boîtes et ses flacons innombrables. D'une chambre à l'autre, elles se lançaient des mots, des bouts de phrases, des : « Dépêche-toi... » — « Je vais être prête... » — « Y es-tu ?... », comme lorsqu'elles étaient petites filles. Le bruit de l'eau ruissela. Puis le choc des brosses durement posées; un bouchon de flacon qui roule, l'odeur de la poudre de riz envolée en nuage, quand on souffle sur la houppe comme sur un pissenlit, du savon, de la pâte d'amandes... :

— C'est trop fort ! — s'écrie Marion, — il est huit heures passées et tu te polis les ongles ! Tu n'as donc pas faim, toi ?

Gillette plaisante, s'excuse, ne se hâte pas et elles descendent le large escalier de bois.

Elles s'attablèrent avec la joie retrouvée de leurs goûters d'enfants. Gillette avait dénoué ses cheveux pour reposer sa tête lasse et semblait d'une jeunesse risible; Marion, vêtue de blanc, avait piqué des roses dans ses bandeaux sombres. Leurs bras étaient nus jusqu'au coude, comme lorsqu'elles faisaient des lessives pour leurs poupées; Gillette tacha sa robe. La négresse Apolline qui les servait complétait l'illusion du passé, les ramenait au temps où Cœlina les gardait en leur laissant faire toutes les sottises imaginables et en obéissant à tous leurs caprices. Gillette résolut de donner à Apolline un foulard rouge et jaune pour qu'elle rappelât davantage sa vieille bonne noire. Et il y eut trois plats sucrés, et du porto et du champagne. C'était un dîner baroque, puéril, comique et délicieux, et elles se regardaient en se penchant, ayant repoussé la lampe, et se souriaient tendrement. Apolline, comme au théâtre, enleva la table servie, et leur apporta, sur un petit plateau, du café et des cigarettes. Puis elle referma la porte et les deux amies restèrent seules.

II

La pluie avait cessé; Marion ouvrit la porte du cloître. Une lune écornée passait sous les nuages, tout était obscur et charmant. Elles se prirent par le bras et firent lentement, plusieurs fois, le tour du cloître. Gillette, émue, conta toute son histoire à Marion attentive, qui ne l'interrompit pas.

— Oh! Marion! — conclut tout bas Gillette, — je veux tout avouer à Valentin; mais voudra-t-il toujours de moi?

— Je ne peux rien te conseiller! dit tristement Marion. Comment savoir ce qui vaut le mieux, de la vérité qui fait mal ou du mensonge qui épargne? Pourtant sois presque sûre qu'il te pardonnera : d'après ce que tu me dis de lui, je lui crois plus de tendresse que de vanité; mais l'autre! ce Michel, Gillette! t'oubliera-t-il?

— Mais je ne pense même plus à lui! — répliqua la jeune

femme avec impatience ; — ce serait trop injuste qu'il ne puisse m'oublier !

— T'oublier ? — dit Marion ; — tiens : regarde-toi !

Elles étaient revenues dans le salon, et, en face d'un miroir incliné, Marion arrêta Gillette qui s'y vit tout entière, svelte et fine, mais avec des hanches pleines, et de beaux bras ronds, et, dans ses yeux, aux cils si longs, ce regard attendri, malicieux, indescriptible, qui n'était qu'à elle toute seule. Et Gillette cacha son visage dans le fichu de Marion.

— Oh ! ma petite ! dit celle-ci avec sa gravité douce, tu ne penses donc pas à la douleur des autres ?... Dans ta franchise avec Valentin n'entre même pas une toute petite seconde la crainte que ton aveu ne puisse le torturer ? Tu me parles de lui tout avouer comme s'il s'agissait d'un pot de confitures !... Quant à Michel, tu ne l'as même pas préparé à ton abandon !... Tu as mal agi envers lui, Gillette, je ne te le dissimule pas.

Elles s'étaient assises toutes deux sur le divan bas, et avaient allumé des cigarettes dont l'odorante fumée se déroulait comme un ruban. Gillette se redressa à demi et répondit avec vivacité :

— Mal agi ?... As-tu bien compris, Marion, que je ne lui ai jamais dit que je l'aimais ? que je lui ai répété mille fois qu'il était pour moi un caprice, quelque chose d'inexplicablement passager, et que j'ignorais même pourquoi je consentais à être à lui ?... Ce n'est pas agir avec déloyauté : il n'avait qu'à ne pas vouloir de moi dans des conditions pareilles ; pourquoi m'a-t-il prise ? Il devait savoir ce qu'il faisait !

— Est-ce qu'on n'accepte pas tout d'un être qu'on désire ? dit Marion en secouant un peu de cendre. Peut-on croire, lorsqu'on le possède, qu'on le tient, qu'on dispose de lui, que sa soumission n'est pas un peu d'amour !

— Ne parlons plus de Michel, — dit Gillette en s'étirant paresseusement ; — je l'ai subi pendant deux mois, les deux plus sombres mois de ma vie : laisse-moi n'y plus penser pour le moment. Quant à l'aveu que je veux faire à Valentin, ne supposes-tu pas que je souffrirai autant à le faire que lui à l'entendre ?

— Non, — dit Marion nettement, — je te connais... Mais

qu'est-ce que cela fait, Gillette chérie? Tu es ainsi, tu n'y peux rien. Cela n'empêchera jamais personne de t'aimer à la folie, ni moi-même d'avoir pour toi une affection sans bornes et de te trouver la plus séduisante jeune femme de la terre.

— Et toi, Marion? — dit Gillette avec câlinerie.

— Oh! moi, je suis une vieille dame retirée du monde, qui ne songe plus à plaire, quelque chose entre un vieux marcheur désillusionné, un ermite et un philosophe.

— Une vieille dame! — et Gillette rit; — mais tu n'as pas encore vingt-six ans, Marion! Que dis-tu? Tu serais si peu étonnée de plaire à quelqu'un que, pour éviter ce fâcheux événement, tu préfères vivre loin de tout et de tous. Si tu te trouvais si vieille, si peu jolie, tu n'hésiterais peut-être pas autant à revenir à Paris. Madame sait si bien à quel point elle est charmante, et elle craint tellement de recommencer à être aimée, qu'elle se retire au fond des bois! Oh! Marion! que tu te sens faible pour agir ainsi!

— C'est peut-être vrai, ce que tu dis là, — dit Marion un peu confuse; — j'ai tant aimé à être aimée, et surtout à aimer moi-même, que j'ai évidemment peur de me reprendre à mon propre piège, et encore plus tristement, cette fois, car je pourrais prévoir tout ce que je me prépare de souffrance, à moi-même et à un autre.

— Qui dit aimer ne dit pas forcément souffrir! fit Gillette.

— Tu te trompes, petite amie, et malgré toi, sans le savoir peut-être, tu souffres et tu as souffert.

Gillette hocha la tête et alluma une seconde cigarette à la lampe posée près du divan.

— J'ai rencontré ce Valentin de Vèrovre, — dit Marion; — il était, en effet, gentil et séduisant. S'il ne m'a pas trop oubliée, et même s'il m'a oubliée, tu peux lui demander de te rejoindre ici : quelques jours de vraie liberté ne sont pas à dédaigner pour deux petits amants.

— Merci, Marion, — dit Gillette; — je le savais bien, tu es bonne!

— Oui, chérie, malheureusement!...

— On t'a fait de la peine, Marion! — et Gillette entoura de son bras la taille de son amie; — tu n'as jamais voulu me le dire, mais je l'ai bien compris parce que je t'aimais.

— Je m'en suis surtout fait à moi-même ! dit Marion, Oh ! mon histoire est simple et un peu ridicule. Tu sais combien j'ai aimé François. D'ailleurs, tu l'as connu, François !... Comme il y a longtemps que je n'ai prononcé ce nom tout haut !

Marion se leva et, marchant avec lenteur, elle alla s'accouder à une fenêtre. Gillette vint l'y rejoindre ; le parfum du jardin nocturne les troubla. Une petite chauve-souris tournoya, puis, attirée par la lumière, entra dans la pièce sans qu'elles l'eussent aperçue.

— Je l'aimais, poursuivit Marion d'une voix devenue triste, — avec toutes mes forces ; je l'aimais de tout mon cœur, comme disent si bien les enfants. Mon mari m'était odieux, et tu t'es souvent demandé pourquoi je n'ai pas fui avec mon ami puisque je n'avais rien, ni pitié, ni amitié, ni affection pour me retenir près de M. d'Harcigny. J'avais papa, Gillette, déjà vieux, un peu malade, assombri par sa vieillesse proche, en même temps que par sa ruine qu'il voyait inévitable. Nous avions été extrêmement riches, insouciants de l'avenir, vivant la vie facile, généreuse, dépensière des créoles, qui n'ont jamais su compter leur argent. Quand notre fortune fut diminuée des deux tiers, rien ne fut changé. C'est à cette époque que maman mourut. La vie continua, morne, mais pareille. Papa me soigna, me dorlota, cherchant à apaiser mon chagrin profond et étonné d'enfant sensible, par tout ce qui était en son pouvoir : gâteries, cadeaux, voyages, promenades... Que n'a-t-il pas fait, ce pauvre cher papa ! Ne tenait-il pas ma main jusqu'à ce que je dorme, le soir, quand j'avais peur, et que je pleurais ? Jeune fille, il m'admira, me montra, flatté parce que j'étais jolie, galant comme avec ses maîtresses, spirituel, joyeux et bon, s'occupant de mes toilettes, m'envoyant des bijoux et des bouquets, ayant l'art inné, qui plaît tant aux femmes, du compliment et de l'attention. Je raffolais de papa ! il n'y eut jamais sur terre un papa plus délicieux. Quand M. d'Harcigny me demanda en mariage, papa m'embrassa et me supplia d'accepter cette offre opportune. Nous mangions nos derniers billets de mille. Des opérations de bourse, faites pour combler des trous, n'avaient réussi qu'à en creuser d'autres ; et l'argent coulait toujours des doigts de papa : non

seulement il m'entretenait avec trop de luxe, mais il avait aussi fourni aux exigences multiples de jeunes personnes variées. Bref nous n'avions plus rien ; et je pensais, en voyant mon père, blanchi, l'œil moins vif, la main tremblante un peu, à ce que serait sa vieillesse d'ancien beau, pauvre, minable triste. Et comme je n'aimais personne au monde autant que papa, j'épousai pour lui M. d'Harcigny, et pour lui encore je n'ai pas quitté mon mari... Tu te rappelles papa, Gillette?

— Tu sais bien que dans mon enfance j'étais amoureuse de lui! Sa moustache embaumait! Et quelles jolies mains! Ma première passion. Depuis, je regarde toujours si les hommes qui me plaisent ont de jolies mains.

— Malgré ce mariage, comme ma vie près de mon père m'avait douée d'une moralité spéciale et dépourvue de scrupules inutiles, je fus presque très heureuse pendant les deux premières années de ma liaison avec François. Oh! nous nous sommes bien aimés! Mais il était jaloux et souvent cruel : il m'en voulait d'hésiter à tout laisser pour le suivre ; il m'en voulait de ce qu'il appelait ma lâcheté, de rester la femme de M. d'Harcigny, de préférer à notre amour, à son bonheur complet, à son repos, le repos et le bonheur de mon père. Et je ne pouvais pas, je ne pouvais pas! Peut-être, en effet, que j'étais lâche! Je me revois pourtant à cette époque de ma vie, songeant fixement pendant des heures à ce départ impossible... vers de beaux pays inconnus..., loin, très loin, où lui et moi nous serions seuls, nous serions libres, enfin hors de contrainte et de mensonge! Mais papa souffrait de la maladie dont il est mort, et je n'ai pas voulu... C'est alors que mon amant se maria, tout en me jurant qu'il m'aimait. La jeune fille qu'il épousa était un être jeune, délicat et qui l'adorait tant, que je n'eus même pas le courage d'essayer d'empêcher les choses. J'excusai François, je lui pardonnai : il était seul et avait besoin d'être entouré de soins et d'affection. Puis le bonheur de sa petite fiancée me touchait : loin d'être jalouse d'elle, je lui étais reconnaissante de sa tendresse pour François... Je lui promis de rester pour lui une amie fidèle. Mais l'amitié ne veut pas de moi : elle n'accepte pas certaines femmes et les abandonne d'avance à l'amour. Il m'aimait toujours et regretta bientôt la folie de

son mariage. Tu vois, Gillette, je te dis tout : quelquefois encore, je fus sa maîtresse. Oh ! ce n'est pas beau, n'est-ce pas ! mais une femme qui aime, est-ce que c'est beau ?

— Alors ? dit Gillette, qui écoutait de toute son âme ; alors je ne comprends plus...

— Alors, Gillette, il arriva ceci : mon père mourut et, deux mois après, mon mari fut tué net en tombant de cheval. J'étais libre ! et il était trop tard.

— Oh ! Marion ! — soupira Gillette.

— Trop tard ! trop tard ! — s'écria Marion comme si elle revivait cette heure.

Et deux larmes coulèrent le long de ses joues ; le baiser de Gillette goûta l'une : elle était amère et salée.

— Et François voulut me reprendre, — continua Marion avec accablement, — me reprendre complètement. Il n'hésitait pas à l'idée de quitter sa femme, de m'épouser, de me suivre. Mais souffrir me faisait redouter la souffrance des autres ! Sa femme était jeune et douce, elle l'aimait profondément, uniquement : la pensée de ce que serait son déchirement me déchirait. Et je compris que si je me laissais aimer une fois de plus par François, il ne résisterait pas à son désir violent, sauvage, de casser cette petite vie, de me rejoindre... Je m'éloignai, je partis... Je ne le reverrai que lorsqu'il aura vraiment oublié mon corps, mes cheveux et mes lèvres. Je n'ai déjà plus de ses nouvelles ; j'aimerais savoir qu'il est heureux.

— Oh ! Marion ! — s'écria Gillette, — moi, je n'aurais pas pu ! Je serais restée ! Tu es trop sotte. Tu penses à la douleur des autres ! Mais la tienne n'existe donc pas ?

Marion ne répondit pas ; les bras levés, elle consolidait sa coiffure.

— Et sa douleur, à lui, — insista Gillette, — tu la comptes donc pour rien ?

— Oh ! non ! mais je savais bien que si j'étais loin, s'il n'était plus tenté par ce corps et ce visage, tout s'adoucirait pour lui...

— Mais tu ne l'aimes plus, tu me l'as écrit : je croyais qu'il ne te manquait pas, que tu étais presque consolée.

— Oui, — dit Marion, — l'être sauvage qu'il devenait

entre sa femme et moi, celui-là ne me manque pas ; c'est mon amant à moi toute seule que je regrette, celui des premiers temps !

— Et même tu m'as écrit que, si tu le revoyais, tu ne serais qu'à peine émue ?

— C'est vrai, — dit Marion, — il y a des jours où je crois cela... O Gillette ! Gillette ! une chauve-souris dans le salon !

— O Marion ! c'est épouvantable ! elle va venir dans mes cheveux !... Prends garde ! sauvons-nous ! que faire ?

— Otons les lampes, — dit Marion en frissonnant, — mettons-les dans le cloître : elle les suivra.

La terrible petite bête velue vola vers l'attrayante lumière ; les deux jeunes femmes rentrèrent précipitamment les lampes et fermèrent les portes et les fenêtres. Cet incident semblait avoir marqué le terme des confidences, et les deux amoureuses dissemblables redevenaient des enfants presque pareilles.

— Allons nous coucher, — dit doucement Marion. — Ne soyez pas triste, petite madame : les choses passent, et toutes se valent après la mort.

— Elles ne sont pas plus drôles pour cela ! — soupira Gillette.

Apolline les éclaira, comme ces statues noires qui tiennent des flambeaux. Dans leurs chambres les deux amies se déshabillèrent en causant joyeusement, distraites et rajeunies par leurs costumes de nuit.

— Te rappelles-tu, Marion, — dit Gillette, — les vilaines chemises à feston dont on nous affublait dans notre enfance ?

— Te rappelles-tu, — dit Marion, — nos corsets à bretelles, qui nous aplatissaient le dos, et ces robes à carreaux que nous détestions ?

— Et on nous coiffait à la chinoise ! — poursuivit Gillette avec animosité, en faisant bouffer ses cheveux bouclés.

— Et nous nous mangions les ongles...

— Et nous ne voulions jamais qu'on arrache nos dents de lait...

— Et on nous défendait d'acheter des bonbons...

— C'est pourquoi Cœlina nous bourrait de sucre d'orge !

— Au fond, conclut Gillette, en bondissant sur son lit, les parents les meilleurs sont toujours mis dedans !

— Et c'est parfait ainsi !

— Bonsoir !... Marion?

— Quoi donc ?

— Viens m'embrasser, borde-moi ; dis-moi que tout s'arrangera.

— Ma parole, — dit Marion en souriant, penchée sur l'oreiller où la tête de Gillette était si petite et si enfantine, — tu vas me demander de chanter pour t'endormir ?

— J'aimerais bien, — avoua Gillette.

Marion s'assit près du lit et chanta une vieille complainte espagnole : au deuxième refrain, Gillette avait fermé ses yeux las. Et c'était, ce refrain, sur un de ces airs arabes au rythme bizarre et passionné à en mourir :

Ruede la bola !
Que si el hombre se muere,
Todo me sobra...
(Roule la boule !
Et si l'homme meurt,
Tout m'est de trop...)

III

Le lendemain, Gillette s'éveilla tard. Un engourdissement paresseux et agréable la retint dans ses draps qui sentaient la lavande et le mélilot. Le fenêtre avait été ouverte, sans doute par la matinale Marion, et un bourdonnement doré d'abeilles remplit un instant la chambre avec une odeur de foin. Marion, en peignoir de toile rose, les cheveux relevés par un ruban, entra, portant elle-même sur un plateau le déjeuner de son amie. Une petite chocolatière de vermeil luisait près de la tasse blanche, et un pot de miel jaune et limpide lui faisait pendant, près des pains beurrés. Marion posa le plateau sur le lit, avec un télégramme, et, prenant un miroir, elle l'offrit à la dormeuse :

— Dis-toi bonjour, ma petite ; vois comme tu es jolie...

Tu sais, c'est ce que j'ai de plus beau, — dit-elle, comme Gillette admirait le napperon brodé. — C'est pour te faire honneur, parce que je suis contente de t'avoir ici... Tu vas pouvoir te baigner... Voyons, lis ta dépêche; elle est sûrement de ton mari : tu lui manques déjà, je n'ai qu'à te regarder pour m'en douter!

Mais Gillette, ayant lu la petite feuille bleue, la laissa tomber et mangea comme un loup et se colla même une mèche de cheveux avec du miel. Puis elle se leva et fit une longue toilette. Elle trouva dans la petite salle de bains, claire et brillante de faïences, Apolline qui agitait un thermomètre, et qui lui sourit largement de ses grosses lèvres. Le bain fut tiède et parfumé d'herbes aromatiques, et le déjeuner, en face de Marion, dans la salle à manger chaude, fut bon et gai. Gillette se sentait détendue, sans nerfs, sans tristesse. Le passé lui semblait loin, dans du gris. Le soleil rustique brillait sur sa joie d'être seule et libre avec son amie, sans aucun tiers gênant, pour quelques jours heureux. Le cloître flambait dans l'air de midi, de toutes ses capucines, de ses bignonias, de ses tournesols. Les jeunes femmes fermèrent à demi les volets et, après une courte sieste dans le salon frais, elles sortirent.

— Il faut parcourir mon domaine, — dit Marion. — Il est pareil à celui de la Belle au Bois Dormant; mais le Prince Charmant n'y viendra plus.

Elle coiffa Gillette d'un grand chapeau de paille semblable au sien, et, ouvrant leurs ombrelles, elles allèrent au jardin.

Il était fort abandonné, planté au hasard. Une petite pièce d'eau restait seule d'un ancien jardin à la française. L'allée courbe s'ombrageait de tilleuls autour de la pelouse en pente. Une barrière de bois la séparait d'un champ de blé. Des magnolias poussaient dans l'herbe. De loin, sous leurs feuilles sombres et vernies, leurs fleurs, rares et blanches, se blottissaient comme des tourterelles aux ailes gonflées. Devant le mur de façade, treillagé d'espaliers, deux plates-bandes étroites encadraient le perron disjoint. Les roses trémières étaient en boutons : Gillette ouvrit avec ses doigts une de leurs fleurs; et elle songea aux lourdes hampes semblables qu'elle avait admirées chez Valentin, l'autre été... A leurs pieds crois-

saient des héliotropes, des résédas, des verveines, des géraniums et des belles-de-jour.

Puis Gillette et Marion entrèrent dans le verger. C'était un clos d'herbe drue, avec des pommiers et des poiriers ; un énorme figuier y courbait ses rameaux sur le toit luisant d'un puits. Ce toit d'ardoises était conique comme celui d'une ruche. L'eau noire et ronde, au fond du puits, pouvait figurer un gâteau de miel funèbre et les gouttes de soleil y dansaient en abeilles d'or. Ses parois humides étaient tapissées de fougères, et Gillette se pencha sur la margelle, car les femmes cherchent partout leur reflet ou leur ombre.

Par une avenue de châtaigniers touffus, les deux amies gagnèrent des champs, des prairies : pour abréger le chemin, elles sautèrent un fossé, se hissèrent sur un talus, et, écartant les taillis, se trouvèrent dans les bois. Ils étaient beaux ; ils semblaient immenses et ne l'étaient pas : dès qu'on avait pénétré sous les feuillages mouvants, on pouvait se croire perdu, on ne voyait plus rien devant ni derrière soi, que l'ombre verte, mystérieuse, et terrible un peu, des forêts.

Oppressées par le silence, elles s'assirent sur des roches au milieu d'une petite clairière. Ce lieu s'appelait le Liban à cause de trois vieux cèdres qui balayaient la mousse de leurs branches basses ; quelques paons y perchaient, dont plusieurs étaient blancs. L'un d'eux poussa un cri rauque et étala au soleil une queue si étincelante que ses plumes devaient réchauffer comme le feu. Gillette était lasse : elle passa son mouchoir sur son front moite et s'assit aux pieds de Marion ; l'air lumineux pesait. Un beau papillon, aux ailes palpitantes, se posa sur la pierre : il était couvert d'yeux comme la queue du paon discord.

— Rentrons, — dit Gillette d'une voix basse. — Rentrons, Marion. Vois, ces êtres, ces choses, se ressemblent. Entre ce papillon, les feuilles, le soleil, les paons, il y a des rapports étranges. Nous sommes trop seules en ce lieu. Nos robes nous isolent des choses ; si nous étions nues, j'aurais moins peur : mes pieds frôleraient l'herbe, la peau de mon corps tâterait la mousse ; comme une petite satyresse, je serais agile pour m'enfuir. Mais ainsi, j'ai peur, surtout des arbres : en eux tout est mystère, les vieux cèdres me tendent leurs

bras tors, et je crains qu'ils ne m'étreignent, ne m'étouffent, ne m'emprisonnent de leur écorce pour me forcer à redevenir nymphe. Partons : les rayons entre les feuilles nous guettent comme des yeux.

— Oui, les arbres sont terribles, — dit Marion pensive, en reprenant avec Gillette le chemin de l'Abbaye ; — nous les sentons vivre, mais ils ne nous parlent pas : nous ne comprenons plus la voix bruissante du feuillage, les vertes voix mythologiques de la dryade et du sylvain !

Elles remontaient la longue avenue, sombre malgré l'heure ardente, sous ses chênes, ses hêtres et ses platanes. Marion entoura de son bras un tronc écailleux ; elle appuya son front contre l'écorce fendillée, et sa tête parut la fleur de l'arbre noir.

— J'aime ces arbres, moi, — dit-elle en s'exaltant : — je les aime et ne les crains pas ! Ils me gardent, ils me consolent ; ils m'apprennent à rester comme eux, attachée au sol comme par des racines nombreuses, qui m'enchaînent, et me lient pour m'empêcher de courir au devant de mon amant !

Et Marion fondit en larmes :

— Oh ! Gillette, cela n'est rien... Vois-tu, tu es entrée ici comme la vie ! Tu m'as parlé de ton amour, je t'ai parlé de ma tristesse, et tout mon passé se réveille et me fait mal.

Sans rien lui dire, Gillette prit son amie par la taille, et elles regagnèrent la porte du cloître. Et elles se hâtaient, car elles avaient senti, dans l'effroi du bois bleu, passer sur elles une indéfinissable menace, comme si le paon rauque avait poussé quelque cri d'alarme.

Dans le cloître, elles furent subitement rassurées par les choses familières. La régularité de la perspective du préau carré n'avait pas été établie en vain pour le repos des âmes monacales. Elles en éprouvèrent le bienfait direct. La noire Apolline tirait du puits, à grand bruit de chaîne, un seau d'eau ; elle le posa, ruisselant, sur le bord et annonça, d'une voix nasillarde, que le goûter était prêt dans la salle à manger. Des rais de lumière dansaient par l'entre-bâillement des volets sur le carrelage rouge. Des fruits s'écroulaient d'une jatte de faïence creuse. L'ingéniosité simiesque de la négresse avait disposé autour des assiettes des colliers

de groseilles en grappes; des fraises nageaient dans les bols de crème fraîche, un peu battue. Une mouche bourdonnait au-dessus du sucrier, et, par la fenêtre ouverte, comme sur une aile invisible, entrait l'odeur vanillée des héliotropes. Malgré l'ensoleillement de l'heure, la crème succulente et les fruits juteux, les jeunes femmes restèrent silencieuses. Gillette pensait à l'aveu qu'il lui fallait faire à Valentin; Marion, au passé, à l'avenir, peut-être. Elles revinrent au salon. Gillette laissa tomber sa tête sur l'épaule de Marion. Réciproquement elles se pénétraient de leurs parfums en même temps que de leurs tristesses échangées. Marion ôta les épingles qui retenaient les cheveux de Gillette; la masse odorante et fauve se déroula; elle y plongea sa bouche.

— Oh! tes cheveux, — dit-elle, — ils sont pareils à cette chevelure que chanta Baudelaire : ils fleurent des choses exotiques, ils font songer aux pays lointains où nos parents sont nés! Qu'ils sont beaux, souples et vivants, ma chérie!

A son tour, Gillette défit le chignon de son amie, dont la chevelure noire tomba, comme une nappe d'eau nocturne, aux grandes ondes. Elles se regardaient dans les yeux et retrouvaient leurs visages d'enfants. Un même mouvement spontané, irrésistible, les jeta aux bras l'une de l'autre. Les longues mèches fauves et brunes s'enroulèrent, se confondirent.

— Ma chérie! — soupira Marion, — ma petite, il n'y a rien au monde de plus triste que l'amour!

Mais Gillette aperçut dans la glace le groupe délicieux qu'elles formaient. Marion suivit son regard et sourit. Gillette sourit aussi; elles se redressèrent et, d'instinct, s'enlacèrent gracieusement.

— O Marion, — dit Gillette presque bas, — vois, comme nous sommes belles!

Et toute leur mélancolie disparut.

Et ce fut pleine d'un confiant espoir que Gillette monta dans sa chambre écrire sa lettre à Valentin.

IV

« Je t'ai toujours aimé, Valentin ; je t'aime ! il faut que tu le croies, même si tu me repousses et si tu me hais. Il me faut tout te dire. Je suis trop tienne pour te cacher la vérité, je te dois cette vérité dont j'ai honte et qui me pèse. Comment, comment t'avouer ? Non, je ne t'ai pas trompé. Je n'ai pas cessé de t'appartenir, de t'adorer, de murmurer ton nom, de désirer ta bouche, auprès d'un autre. Car, après ton départ, Michel a été mon amant. Pourquoi ai-je fait cela ? Qui m'y a forcée ? Je sais bien que tu étais là-bas, que tu semblais ne plus te soucier de moi ; mais, même si tu ne m'avais plus aimée, si tu me l'avais dit, certes je n'avais pas non plus le droit de me donner à un autre quand je t'aimais de plus en plus fort, à tous les instants de ma vie. Ah ! Valentin, j'ai souffert pendant que tu étais loin ; j'ai souffert obscurément de ce grand amour pour toi qui montait d'heure en heure, jusqu'au jour où il m'a submergée et où j'ai vu qu'il était infini. Mais alors j'avais commis l'irréparable, ce que peut-être tu n'oublieras pas... Et j'avais pris Michel parce qu'il était ton ami !... J'ai fui ; j'ai quitté Paris, Michel qui me fait horreur, et je suis venue près de Marion pour demander à son grand cloître de m'inspirer les mots qu'il faut te dire, et que tu liras dans ce *Campo Santo* qui te plaît. Peut-être que les pierres parlent aux pierres, que les morts parlent aux morts, et que les roses qui se mirent ici dans le puits noir parleront à la petite rose pâle du préau funèbre où tu t'assieds. Alors, quand mon amour criera vers le tien, peut-être l'entendras-tu mieux, le sentiras-tu plus fortement et me pardonneras-tu d'un cœur plus généreux.

» Valentin ! Valentin ! Je n'ai jamais été qu'à toi ! Près de Michel j'étais une autre... Une autre : elle n'avait rien de ta maîtresse tendre et joyeuse qui, celle-là, est à toi seul. Si ton ami et toi vous aviez pu soulever ensemble le masque rond du petit portrait de Venise, chacun de vous aurait vu un visage différent. Il ne se peut pas que pour un

moment de folie, qui m'a déjà fait cruellement souffrir, nous soyons séparés à jamais. Souviens-toi ! souviens-toi que je te croyais mon plaisir, quand tu étais mon amour ; je sais maintenant que tu es ma vie !

» Si tu veux encore de moi, Valentin, écris-moi aux Aubépins. Marion t'invite à m'y rejoindre ; mais, si tu le préfères, je reviendrai à Paris pour la date de ton retour.

» Car tu m'aimes encore ?

» Jure-le-moi !

» *GILLETTE* ».

V

Marion et Gillette surent profiter des jours passagèrement heureux que le sort leur accordait en les réunissant.

Elles avaient toujours senti avec une volupté douloureuse fuir le temps. Toutes petites, elles aimaient déjà à parler de la mort. Gillette en parlait comme d'une poupée terrible, noire et lointaine, et, dans son esprit d'enfant despote, elle était parvenue à se faire de sa terreur une sorte de jouet funèbre ; femme, elle craignit plus encore de mourir. Marion avait souffert dès cinq ou six ans de cet effroi, d'une façon aiguë ; elle arrivait maintenant à le surmonter, à force d'y avoir pensé. La mort lui devenait familière. Elle ne la craignait plus ; et même elle la chérissait comme une triste amie dont on n'aime pas le visage, mais qui est indispensable à votre paix.

Elles reparlèrent souvent de cette mort qui avait troublé leur enfance. Marion, malgré sa grâce grave, jouissait de l'instant qui passe ; Gillette pensait trop aux jours futurs, car elle était curieuse de vivre, tout en redoutant de vieillir. Marion souhaitait la vieillesse avec sincérité : elle savait qu'elle ne regretterait pas sa beauté ni l'amour des hommes. Elle ne souhaitait qu'une amitié exempte de désir et la croyait réservée à ses cheveux blancs. Elle se plaisait à l'idée que, vieille, elle n'aurait plus rien à attendre ; elle connaîtrait enfin toute sa vie ; elle posséderait ses souvenirs, ne souffrirait plus de ce malaise d'espoir dont souffre la jeunesse. Et ainsi

elle atteindrait la mort, qui lui serait douce, parce que, jeune femme, elle ne l'avait pas écartée comme une intruse de ses pensées, mais accueillie toujours comme la plus chère entre les plus sombres.

Et, tout en disant ces choses, Marion se regardait au miroir. Gillette aimait, de son amie, l'esprit ingénieux et délicat. Quand elles étaient petites, Gillette lui demandait toujours des histoires, dont elles finissaient ensuite par incarner les personnages.

Dans la solitude des Aubépins, elles s'accordèrent pour éloigner leurs souvenirs amoureux. L'enfant qui dort au fond de toute femme se réveilla en elles, et elles se laissèrent avec joie redevenir des petites filles.

Elles firent de longues promenades où Gillette connut vite les Aubépins. Elle paressa à l'abri du soleil, sous les pins bruissants, s'endormant parfois à leur murmure et faisant des rêves maritimes. Elle parcourut tous les prés coupés de canaux et de douves comme les paysages de Hollande; elle aima la cour de la ferme, avec son fumier et ses poules, où rentraient les vaches et grognaient les porcs. Le soir, les crapauds chantaient leur mélopée clapotante, avec leurs étranges voix de verre, et les saponaires du perron et les clématites sentaient si bon que les deux amies, en montant les marches, s'arrêtaient, et s'embrassaient sur le seuil.

Un jour même fut, pour elles, si beau entre les jours que son crépuscule les attendrit d'un regret fervent.

Assises sur les degrés de pierre, des fleurs se fanant sur leurs genoux, elles voyaient avec tristesse pâlir le ciel rose.

— Qu'il faisait beau ! — soupira Marion ; — que ce jour était bleu ! et qu'il semblait plein d'un bonheur facile à saisir ! Et qu'en avons-nous fait, Gillette? qu'avons-nous fait de sa beauté? rien que parer la nôtre de sa lumière et de ses ombres. Et pourtant plus jamais nous ne le reverrons, il ne luira plus sur notre vie.

— J'aurais aimé qu'il brillât sur notre amour, — dit Gillette. — Nous n'avons rien fait de toi, beau jour d'été; nous t'avons vécu comme on suce un fruit ou comme on cueille une fleur, et ton souvenir se perdra dans notre mémoire parmi les jours oubliés, parce que, ni pour Marion, ni pour moi, tu

n'as été marqué de la petite trace divine que laisse un baiser désiré.

— Il était si beau tout de même, — dit Marion, — qu'il faut lui tresser une couronne funéraire.

Et Gillette et son amie, déjà, tordaient des tiges.

— Nous l'arrondirons en cadran d'horloge; nous la composerons de douze fleurs.

— D'abord voici des pensées, — dit Marion, — et des verveines, et des belles-de-nuit.

— Tu commences par le crépuscule !... Donne-moi ces houppes de clématite pour l'aube, ces roses pour le matin, ces capucines pour l'heure la plus chaude, ce tournesol d'or pour marquer midi.

— Et maintenant, allons la suspendre à l'horloge qui dresse sur l'escalier sa gaine de bois comme le cercueil du temps, debout.

Et elles coururent, tenant leur couronne presque flétrie ; mais elles ne purent atteindre le trop haut cadran.

Les femmes sont des êtres chimériques; elles croient au Prince Charmant, aux vieilles fées, à la voix des parfums et du vent. Elles sont prêtes, toujours, à faire leurs amies des grandes roses, à se confier à leur chatte blanche, et à sourire à leur double mystérieux évoqué par les glaces. Mais le monde, la mode, le flirt ou l'amour les absorbe : leur unique but est de plaire à l'homme. Qu'elles s'éloignent de la ville, qu'elles se trouvent sans leur mari, leur amant, leur frère, sans même l'ombre d'un homme, elles redeviennent tout à fait elles-mêmes, c'est-à-dire des enfants rêveuses, et, folles ou sages, si près des choses, des bêtes et des fleurs, que tout naturellement elles peuvent se mêler à leurs vies, leur parler et les comprendre.

Au crépuscule, elles se promenaient dans le cloître, en sens inverse, et, se croisant à mi-chemin, rieuses ou graves, se faisaient des saluts ou des révérences. Elles s'essayèrent des coiffures diverses et firent des concours de bouquets; elles composaient pour elles deux des corbeilles de fruits savantes et ornaient la table de guirlandes et de feuillages. Aux fleurs fraîches, aux plantes vivaces s'opposaient dans des vases lourds des gerbes étincelantes de plumes de paon, et de transparentes

« monnaies du pape » froissant leurs ronds d'argent jauni, frappés à l'invisible effigie du roi de la lune. Par les clairs de lune, le cloître était charmant. Le puits refléta l'astre pareil au miroir de la vérité, habitant comme on sait tous les puits du monde, et les ombres des arbustes, des fleurs, des piliers enguirlandés, se faisaient étranges et singulières.

Gillette et Marion s'amusèrent à figurer, à l'aide de grands éventails qu'elles posaient sur leurs épaules, en ombres chinoises sur le mur blanc, des papillons fantastiques dont les vols battaient ou s'immobilisaient à leur gré. Ce même soir, elles allèrent jusqu'à l'avenue : les cèdres du portail semblaient vouloir s'envoler en dragons noirs et tordus d'une souffrance fabuleuse. Elles errèrent dans les prairies et dans le verger, sans crainte, tant les rayons leur paraissaient amis et paisibles. Là elles reconnurent, entre les branches, un cheval blanc qu'on avait laissé paître l'herbe nocturne; il leva vers les jeunes femmes ses yeux bons et elles le caressèrent.

De chaque côté de l'animal blanc, elles se penchèrent en robes blanches, flattant la crinière éparse; un vent tiède souleva leurs écharpes et, pour une minute rapide, elles furent à la fois les ailes et les Muses de ce Pégase rustique.

Et, prises de vertige, dans la douceur lumineuse de cette belle nuit, elles dansèrent sur l'herbe pâle des danses tournoyantes. Leur rire essoufflé les interrompait par instants, puis elles repartaient éperdues, ivres, pour s'arrêter de nouveau, n'en pouvant plus. Et, s'asseyant en face l'une de l'autre, elles se mirent à jouer, comme autrefois, à un jeu que leur avait appris Cœlina. Marion touchait du doigt tour à tour, ses pieds et ceux de Gillette en scandant ces syllabes bizarres auxquelles, sous la lune, parmi les plantes pleines de mystères, on pouvait imaginer un sens de sorcellerie et des intentions maléfiques :

Piqui li miqui,
San surite,
Rabo de gallo de la cucandé;
Piqui li miqui,
San surite,
Dice el gallo :
Kirikiki!

Ce *kirikiki* fut lancé d'une voix aiguë et triomphale, dont le cheval blanc frémit et, courant comme deux folles, les jeunes sorcières rentrèrent en se donnant le bras.

— Tiens ! — dit Marion en jetant sur le lit de Gillette une touffe de fleurs arrachées ; — peut-être qu'elles te porteront bonheur...

Un jour seulement fut pluvieux et triste. Elles l'employèrent à errer au grenier, qui sentait les fruits et la poussière. Des pommes se ridaient sur des planches ; des grappes de raisin et des herbes se balançaient à des ficelles, d'une poutre à l'autre. Elles s'amusèrent à faire filtrer entre leurs doigts des graines prises à des tas écroulés. Elles ouvrirent les vieux coffres et se rirent dans un miroir cassé. Une souris les fit tressaillir : elle fila comme une mule de daim gris, soulier de Cendrillon, animé par une vilaine fée. Les lucarnes, au ras du sol, encadraient des paysages de pluie et alignaient une série de petits tableaux presque pareils. Gillette fouilla les tiroirs d'un bahut branlant : à sa grande joie, elle y découvrit un pot de fard ; un peu de poudre rose colorait encore au fond le blanc et semblait l'empreinte d'une joue.

Pour passer le temps jusqu'au dîner, Marion demanda à Gillette de l'aider à faire des sachets qu'elle n'avait pas eu la patience de coudre. Elles passèrent quelques heures à tailler des sacs d'étoffes et à y enfermer des poudres parfumées. L'arome des fleurs mortes, subtil ou violent, s'exhalait de l'impalpable cendre.

Marion aimait assortir la variété des parfums à la teinte des soies : les taffetas mauves ou violets s'emplirent de poudres d'iris, de violette, d'héliotrope et de lavande ; des tissus rosés, lâches et transparents, de feuilles de roses séchées et racornies ; le blanc fut pour le lilas et la tubéreuse ; le rouge pour l'œillet, le vert pour la verveine, le jaune pour le santal, l'ambre et le cédrat ; les soieries rayées ou changeantes servirent à des mélanges, et les moires glacées d'argent, rappelant les sources et leurs bords humides, continrent somptueusement l'humble mélilot et la menthe sauvage dont Marion aimait dans ses draps la senteur agreste. Et elle regrettait de n'avoir pu trouver de poudre de magnolia, pour imprégner de

ce parfum acide et fort la trame tendue des sachets blancs et fauves comme les corolles fraîches ou flétries.

De courts instants de cette journée furent ainsi comptés par la chute intermittente des poudres aromatiques dans les petits sacs de soie : sabliers minutieux et faits exprès pour marquer les heures féminines. Car il y a dans la cendre des fleurs un peu de soleil et de vent, de pluie, de poussière, d'azur et d'ombre ; et un rien de la vie des êtres qui les cueillent et les respirent.

Puis les deux amies rangèrent les sachets, les aplatirent dans le linge, les suspendirent près des robes, les étalèrent sur des dentelles jaunies, précieusement pliées.

— Oh ! les dentelles,— dit Marion, — comme j'aime les dentelles ! Je me souviens d'en avoir vu à Bruges un musée. Dans un coin de la petite ville silencieuse elles semblaient, encadrées au mur, tendre les trames innombrables tissées par des araignées floconneuses pendant un long hiver. Elles étiraient leurs toiles ajourées. Quelques-unes étaient épinglées par morceaux carrés, comme des vitres gelées où le givre dessine de capricieuses fougères. C'étaient des valenciennes et malines, transparentes ou à fond de neige, point des Flandres, point de Rose, vieux bruges, guipures espagnoles, points de Venise, de Raguse et de Milan, dentelles de Burano et de Binches, fonds à réseaux ou à barrettes, passements, lacets, lacis, mailles et rinceaux ; c'étaient des barbes, des volants, des mouchoirs, des fraises et des collerettes pour la Belle au bois et sa dame d'honneur, tissées pendant leur sommeil par de blanches fées, tireuses d'aiguilles ou tourneuses de fuseaux...

Et Marion dépliait un voile léger aux fleurs en relief.

Le lendemain de ce jour de pluie fut gris et frais. Le ciel, pâle, les attrista dès le matin. Bien qu'avec crainte, elles retournèrent dans les bois près des paons et des cèdres. Le sol, doux de mousse et de feuilles, était humide et vert ; les branches égouttaient. La fraîcheur forestière tomba sur leurs épaules et trempa leurs pieds ; elles revinrent frissonnantes et poursuivies par le cri du grand paon, qui faisait la roue sous un arc-en-ciel.

Elles allèrent se réchauffer à la cuisine. Bien qu'Apolline

détestât qu'on vînt dans son domaine, elles se rôtirent les joues à griller elles-mêmes des tartines et à surveiller un chocolat qui fut mousseux et cuit à point. Après quoi, Marion offrit à Gillette de visiter le côté de l'Abbaye qu'elle n'habitait pas et avait laissé à son délabrement, avec les vieux meubles de l'ancien possesseur. Elles parcoururent les corridors carrelés et entrèrent dans les pièces closes qui sentaient le moisi. Pourquoi l'une de ces tristes chambres désertes les troubla-t-elle toutes deux? Un lit, haut, large et démodé, était recouvert d'une cretonne passée, plus semblable à un linceul qu'à une courtepointe; la table, les fauteuils étaient disposés comme pour une attente. Les amies se virent dans le miroir terne. Elles s'assirent, avec un vague émoi sur le lit et restèrent là, dans le demi-jour.

— J'imagine, — dit Marion, — qu'on a dû s'aimer dans cette chambre-ci.

— Peut-être bien, — dit Gillette d'un air craintif.

Elle leva les yeux et rencontra de nouveau, dans la glace, son regard devenu lointain.

— Pourquoi ce miroir me reflète-t-il, moi, l'étrangère, la vivante, quand ceux qui ont habité ici sont partis ou sont morts?

— Parce que le miroir reflète et oublie tout, comme l'eau qui fuit.

— Oui! tout change, — regretta Gillette, — les fleurs, les pays, les arbres, le ciel: chaque chose se modifie et diffère. Le visage change non seulement avec les années, mais n'est jamais pareil à lui-même, hier ni demain. Alors pourquoi nos sentiments ne doivent-ils pas changer, comme nos goûts, nos robes, ou les choses? pourquoi est-il mal que notre amour ne soit pas immuable, puisque rien n'est éternel?

— Gillette chérie, vous avez envie de recevoir la réponse de Valentin?

— Oh! Marion! Marion! s'il ne m'aimait plus!

— En tout cas cela ne durera pas, — dit Marion, s'efforçant de plaisanter.

Mais les bras de Gillette entourèrent son cou avec détresse, et il sembla à Marion que son amie avait grandi.

Les petites filles redevenaient femmes.

Marion se dégagea doucement et ôta de sa ceinture des roses qui se flétrissaient.

— A vous ! — dit-elle avec gravité, — à vous, les amants inconnus et peut-être imaginaires qui vous êtes aimés ici, je dédie ces roses, pour que l'amour, qui vous fut doux, à nous maintenant soit sans tristesse !

Et elles refermèrent la porte, pendant que Gillette songeait, non sans sourire :

« Elle a dit : *nous*... »

Le soir, leur mélancolie désira de la musique. Gillette supplia Marion de chanter. Marion s'assit au piano dans un coin obscur et, cherchant dans sa mémoire, chanta quelques mélodies de Schumann et de Debussy. Puis, presque involontairement, elle imita comme un prélude de guitare ; le rythme, sensuel et triste tour à tour, traîna et se hâta, et elle chanta une *malagueña* :

Dicen que la vida es sueño...
Ah !... ah ! ah ! ah !...
Dicen que la vida es sueño :
Yo quisiera siempre soñar...

Y sueño cosas tan tristes,
Niña de mi corazon !
Y sueño cosas tan tristes,
Que yo quisiera despertar...

Marion se tut. Gillette, enfouie dans les coussins du divan, se laissait envahir d'une tristesse qui n'était pas exempte de volupté. Des ailes battirent dans les rideaux avec la dernière vibration de la voix, et un grand sphinx « tête de mort », funèbre et mystérieux, vint tourner autour de la lampe.

Gillette sauta sur ses pieds ; son doigt tendu le désigna à Marion.

— Oh ! l'horrible ! l'horrible bête ! je la connais ! j'en ai peur ! je l'ai vue déjà, avec Michel et dans un rêve.

— Non ! non ! ma chérie, ne crains rien, — dit Marion.

Mais Gillette, l'œil fixe, regardait tourner lourdement la bête affolée, qui, fossoyeuse énigmatique, semblait poursuivre la jeune femme d'un souvenir ou d'un remords.

Et Marion aussi se sentit pleine d'angoisse.

Le triste amour les ressaisissait.

VI

— Réveille-toi, Gillette !

Et Marion, presque rudement, secoua son amie, perdue dans la nuit de ses cheveux et de son rêve.

Gillette se dressa sur ses oreillers avec un ennui étonné, et, d'un geste de chat, se frotta les yeux.

Marion avait posé sur les draps une dépêche et ouvrait les volets.

Un soleil jaune et joyeux inonda la grande chambre claire, et Gillette lut, non sans émotion :

« Voulez-vous prévenir madame d'Harcigny que j'arriverai lundi aux Aubépins par le train de quatre heures cinquante ?

» Toujours votre,

» *VALENTIN.* »

La dépêche, datée du samedi soir, venait de Paris.

— Il vient ! il vient ! — répéta Gillette ; — il sera là demain ! Mais pourquoi ne pas m'avoir écrit ? D'ailleurs, j'aime mieux le voir, lui parler. Être près de lui, c'est avoir gagné ma cause !

Et, dans un alanguissement heureux, elle s'étira au fond du lit tiède.

Marion s'assit sur le couvre-pied ; elle était encore en chemise de nuit, et sa chevelure était défaite. L'expression de son visage frappa tout à coup Gillette.

— Qu'as-tu ? — lui dit-elle.

— François m'a écrit, — répondit Marion sans lever les yeux.

— François ?...

— Oui, François. Il m'aime, il m'aime encore, malgré tout, à travers tout ; il ne veut plus vivre loin de moi.

— Et sa femme ?

— Il la gardera ; il promet de ne plus demander l'impos-

sible, mais il me veut de nouveau, et, dans le même mensonge et l'hypocrisie, retrouver notre ancien amour.

Marion tenait son genou entre ses mains croisées ; elle baissait obstinément les yeux : ses cils épais et sombres formaient une raie sur sa joue claire.

— Et... que vas-tu répondre? — interrogea Gillette, tout bas et timidement.

— Que je l'aime plus que jamais ; que je suis aussi lâche que lui, que je n'ai pas de courage ; qu'il me reprenne, enfin! puisque je n'ai jamais cessé d'être à lui !

Et Marion releva tout à coup ses paupières : ses yeux pleins de flamme la transfiguraient.

— Ah! — dit seulement Gillette.

— Oui! oui! c'est en vain que j'ai cru être brave, être forte, être loyale. C'est en vain que je suis venue ici, loin, bien loin, pour échapper à la tentation de son amour et de ses caresses ; c'est en vain que je me suis menti à moi-même, me leurrant, dans ma solitude, de ce que je croyais l'apaisement et l'oubli : il suffit d'un chiffon de papier touché par ses doigts, de quelques mots écrits par lui, pour que tout entière je frémisse, je tremble, je me retrouve sans force, sans fierté. Je l'aime! je l'aime toujours! et s'il était là, s'il ouvrait la porte, moi qui te disais que sa vue ne me causerait ni trouble ni émoi, s'il entrait!... je tomberais sur son cœur en sanglotant de joie!

Et Marion, comme un grand oiseau éperdu, s'abattit sur la poitrine de Gillette, et elle pleura.

— Marion, chère Marion, pourquoi pleurer? Tu peux être heureuse encore. Ton mensonge n'est pas vil, puisqu'il sert à épargner un être innocent. Pourquoi ces larmes, ce désespoir? Car tu ne pleures pas de joie !

— Tu as raison, — dit Marion ; — je pleure d'être esclave, je pleure d'humiliation et de tristesse en face de moi-même ; je pleure sur l'inutile effort que j'ai fait pour me reconquérir, pour redevenir libre et véridique, pour pouvoir parler sans honte à cette femme que je plains. Je retombe à mon tourment, à l'amour, à la jalousie, au bonheur! Et j'y retombe avec ivresse, avec remords, avec volupté! Voilà pourquoi je pleure!...

— Je n'ai jamais pensé à tant de choses, — dit Gillette avec simplicité; — je ne crois pas que cela soit si mal de mentir : si je n'avais pas eu peur que Valentin n'apprît tout, un jour, par Michel lui-même, je ne lui aurais peut-être rien dit, non par hypocrisie, mais pour lui éviter de la peine. On nous dit bien que nous irons au ciel si nous sommes sages, et cela aussi est probablement un mensonge; cependant des milliers d'êtres y puisent un réconfort et un bonheur. Le mensonge qui préserve, qui garantit, qui protège, est-ce donc si laid? Il est souvent plus facile et toujours plus commode d'agir librement, avec vérité. J'aimerais mieux sans doute vivre avec Valentin qu'avec mon mari, mais pourquoi causer à Robert ce chagrin qu'il n'a pas mérité? Rester avec lui est donc mentir? Est-ce mal? N'aimeriez-vous pas mieux, mille fois, toi et François, vous en aller, sans vous occuper des autres, que de prendre le soin de tromper sa femme avec délicatesse? Cela aussi, est-ce donc bien mal?

— A notre point de vue, non, — dit Marion; — à son point de vue à elle, oui, certes oui !

— Pourtant, vous lui évitez une peine plus grande... et peut-être toute peine, si elle ne sait jamais !

— Oui, mais si jamais elle sait, elle nous pardonnera moins notre pitié que notre trahison !

— Ce n'est pas de la pitié; je ne sais pas comment te dire... C'est pour que personne ne soit trop malheureux.

— Pourtant, petite, que viens-tu de faire? As-tu menti à Michel? as-tu menti à Valentin? les as-tu l'un et l'autre protégés, garantis, préservés de leur douleur?

Les doux yeux de Gillette s'élargirent, et elle regarda Marion avec une telle inconscience que, désarmée, celle-ci l'embrassa tendrement.

— Quand revois-tu François? — dit Gillette, après un silence.

— Bientôt. — Et Marion rougit. — Sa femme est maintenant chez sa mère : il pourra venir ici, si je le veux, à la fin de la semaine, pour rester avec moi un jour... pas même une nuit!... Cette fameuse nuit, complice autrefois des amoureux, ne s'occupe plus de nous : quels sont les amants modernes

qui ont réussi à passer toute une nuit ensemble? Je crois qu'il y en a bien peu.

— Et il repartira?...

— Oui, mais j'irai sans doute à mon tour quelque temps à Paris, l'endroit du monde où l'on peut le mieux se cacher. Et puis qui sait, Gillette, si, plus tard, bientôt peut-être, ce ne sera pas lui, l'ami dont j'ai toujours rêvé? si je ne serai pas dédommagée de mon tourment par l'amitié durable, définitive, d'autant plus douce, d'autant plus profonde et plus sûre qu'elle succède à la volupté, qu'elle naît d'un ancien désir!

— Espère-le, si tu veux, mais ne te complique pas tout, chère et belle Marion! Pourquoi te faire mal à toi-même, te gâter ton bonheur?... Moi, je ne pense à rien de tout cela, et, en somme, ça revient presque au même. Pour toi, comme pour moi, triste ou joyeux, souffrant ou gai, léger ou grave, c'est toujours l'amour, ce vieux petit amour qui se moque de nous.

— Tu le lui rends, toi, au moins! — dit Marion en s'égayant.

— Écoute, — dit Gillette d'un air confidentiel, — il est encore tôt : ferme les volets. La journée sera longue, car je ne sais pas attendre : va te recoucher, crois-moi, ma chérie, et laisse-moi dormir un peu.

Et, calmes et sages, elles se rendormirent.

VII

Ces jours que Gillette avait vécus près de Marion, Valentin les avait passés à Pise et à Paris. Il était encore à Pise lorsqu'il reçut la lettre de sa maîtresse amoureusement infidèle. Comme elle l'avait prévu, il vint la relire dans le Campo Santo. Une révolte, une rage, une fureur, l'avaient tour à tour torturé, à la parcourir pour la première fois, et ce fut d'un pas machinal que, froissant la page dans sa main moite, il arriva dans ce lieu qu'il aimait. Du cloître désert, une fraîcheur tombait, mais ce fut en plein soleil qu'il s'assit,

dans le préau jaune et vert où l'herbe était à demi desséchée, près du petit rosier où s'ouvrait encore une rose tiède. La grande faux dont il avait envoyé à Gillette le souvenir exact et funèbre ne brillait plus à ses pieds, mais les arceaux du cloître, se découpant avec netteté, lui parurent faits de la double courbe de faux égales et réunies. Le ciel était d'un implacable bleu. Tout était muet, immobile et brûlant. La torpeur semblait devoir être mortelle. Derrière lui grimaçaient les fantômes des fresques, et les tombeaux durables semblaient prêts à recueillir toute chose passagère, ce lézard frileux, cette rose languissante, cet homme douloureux. Valentin voulut relire la lettre, mais ses mains tremblaient, ses yeux se brouillaient, et il pleura, à gros sanglots, avec une faiblesse infiniment touchante. Ses larmes emportaient toute l'amertume de la jalousie et le trop plein de sa colère. Il aimait! il aimait en dépit de tout; il voulait revivre sa tendresse, retrouver la bouche et le corps de Gillette. Elle était si délicate, si sensible de chair et d'âme! Pouvait-il lui en vouloir? Pourquoi l'avait-il laissée? Elle était son enfant, sa petite enfant! Et, repensant à des gestes, à des attitudes de Gillette, au bonheur que par elle il avait goûté, son cœur se remplissait de douceur et de pardon.

« Hâte toi d'aimer et de vivre!... » semblait dire en mourant la petite rose prête à se flétrir.

« Vis!... » traçait en arabesques vertes, sur les dalles chaudes, la queue remuante du petit lézard.

« Tout s'efface!... » disaient les fresques.

« Vis! vis! sans tarder d'un jour! éloigne le tourment inutile: rien ne t'appartient vraiment. Est-ce que cette femme était à toi seul? Ta vie est-elle à toi? Méprises-tu ce cloître, et ce préau et ces fresques écaillées, de ce que tes yeux ne les ont pas seuls possédés? Pourtant, en cette minute, ce lieu n'est beau que pour toi. De même, lorsque tu serres ta maîtresse contre ton sein, alors elle t'appartient uniquement pour une minute périssable. Qu'importe! Tout ce qui doit vous fuir vous est plus cher. Nous seules, les pierres séculaires, nous durerons plus que vous. Nous sommes là pour t'écraser, pour peser sur ton corps et sur le corps que tu désires, nous sommes là, pour imprimer une dernière fois votre forme éphémère,

votre suprême trace humaine, dans la terre profonde et noire ! »

Valentin écoutait la voix des choses. L'air était en feu. Il serra de ses mains nues sa tête en sueur. La mort paisible et sûre l'entourait de toutes parts. La petite rose s'était effeuillée, et le lézard semblait s'être momifié en s'endormant dans une fente argileuse. Valentin se leva et plia la lettre sur sa poitrine. Il sortit du cloître et regagna les quais de l'Arno. Le fleuve jaune et lourd coulait sous le ciel bleu. La sérénité du jour était d'une tristesse étrange. Valentin marchait lentement. La franchise de Gillette l'avait désarmé d'un seul coup. Il ne savait plus qu'elle l'avait trahi ; mais contre Michel, contre son ami, il sentait monter en lui une rancune sourde, tenace, injuste et irrésistible.

VIII

Bientôt revenu à Paris, Valentin s'y trouva abattu, et comme mal réveillé d'une triste ivresse. Il reprit possession de son petit appartement avec un plaisir mélancolique et s'y engourdit dans une espèce d'hésitation, sortant à peine, pour ne pas rencontrer des importuns, s'étendant sur son lit ou son divan, cherchant dans ses miroirs les reflets de Gillette. Il ne pouvait se remettre au travail et fumait des cigarettes, suivant longtemps des yeux les méandres de la fumée.

Une après-midi qu'il avait fleuri les verreries et les flambés comme pour recevoir sa maîtresse, il lui écrivit une grande lettre, mais si passionnée et presque si humble qu'il la déchira, étant trop jeune encore pour ne pas être un peu honteux de tant chérir qui l'avait trahi.

Il revivait les joies passées ; il revoyait, en fermant les yeux, Gillette respirer une touffe de narcisses, ou lui jeter au vol un bouquet de violettes. Il évoquait sa grâce souple et se plongeait dans les coussins pour y reconnaître l'ombre et l'odeur de sa chevelure éparse. Il songeait à leurs courses à travers Paris, à leurs flâneries délicieuses, à leurs causeries de camarades, amicales et confiantes, à tout ce qui avait fait

de leur amour quelque chose de si parfait, de si rare et de si charmant. Il entrait encore, en pensée, dans le petit salon cerise où Gillette, chez elle, un soir de septembre, était étendue sur sa chaise longue de soie brodée. Lui, venait d'arriver pour dîner. Elle, était seule et vêtue d'un peignoir de crêpe de Chine gris. La fenêtre était ouverte : le crépuscule parisien, poussiéreux et doré, entrait dans la pièce assombrie. Une énorme gerbe de glaïeuls éclatait hors d'un vase de cristal fumé, en feu d'artifice, en fusées, en lueurs jaillissantes. Les fleurs de flamme semblaient avoir concentré sur elles les derniers rayons du jour. Le regard ébloui de Valentin s'était alors reposé sur Gillette : la robe grise était de cendre, la cendre argentée de ce haut bouquet incandescent. Valentin s'était penché, il avait baisé les douces lèvres de sa maîtresse.

— M'aimes-tu ? — se rappelait-il avoir demandé ce soir-là.

— Oui, je t'aime encore, — avait-elle répondu à voix basse.

Elle l'aimait encore... Et maintenant c'était encore vrai... Il se rappelait... Il se voyait partant avant elle de chez une amie et descendant de mauvaise humeur l'escalier, parce qu'elle lui avait paru flirter avec un jeune homme insignifiant... Un froufrou ; deux mains sur ses yeux ; une bouche sur sa nuque : Gillette en hâte était partie, le rejoignait.

— Ah ! chérie ! chérie ! — murmurait-il entre les doigts écartés des petites mains aux paumes tièdes.

Et un jour d'été si chaud ! Elle était renversée sur le divan, là, chez Valentin. Elle avait ouvert sa veste, et les yeux clos, disait « non », alanguie, lasse, somnolente. Il était resté assis à terre, maniant les chevilles fines et les pieds étroits, les sentant remuer à travers le daim du soulier cambré, voyant luire la peau sous les mailles ajourées des bas gris, qui lui faisaient les jambes en argent d'une idole précieuse. Elle avait arraché une touffe de roses à un vase chinois et, les mâchant, les mordant, les effeuillait sur sa jupe de coutil clair, sur les cheveux foncés de son amant. Il sentait encore le frôlement des pétales lisses, glissant sur son visage, et l'inquiétude voluptueuse de l'heure, du désir, de l'attente...

Ah ! Gillette ! qu'il était impatient de la revoir ! Mais une

timidité, la première qu'il eut jamais ressentie envers elle, le retenait, hésitant. Il ne savait ce qu'il pourrait lui dire. Il avait peur d'éclater alors en reproches ou de n'en pas faire assez, de la trouver trop arrogante ou trop repentante.

La nuit, en se retournant dans son lit, il imaginait cette scène : elle accourait, émue, elle cachait sa tête contre son amant et balbutiait tout bas des paroles tendres, tristes. Et lui, plein d'un amour douloureux, la serrait très fort et très près, et répondait, magnanime : « Je t'aime; tout est effacé; tout est pardonné... » Puis, dans le sommeil, le rêve se faisait plus net... Il dort : la porte s'ouvre et grince; une forme de femme en noir, le visage sous un loup, s'approche du lit. Valentin voit le masque rond, la coiffure du petit portrait de Venise. La dame met un doigt sur sa bouche; son manteau tombe : Valentin reconnaît, pâle hors du satin noir, le buste étroit de sa maîtresse. Elle ôte son masque; elle sourit; mais, en arrière, quelqu'un également masqué ramasse et plie le domino qui gît à terre, et part en tenant le masque sur son poing. Valentin sait que c'est Michel. Et il se réveille très maussade... Ce nom de Michel entrait en lui, par moments, comme une vrille. Y penserait-il toujours? Rien n'amortirait-il la rancune mauvaise qu'il sentait grossir en lui contre Michel?... Et Valentin fut souvent très malheureux pendant ces trois jours de solitude à Paris.

Il n'essaya pas de se distraire avec de gentilles amies, car il était trop vraiment triste et préoccupé. Il se reprochait même les agréments qu'il avait su trouver en voyage près de sensuelles Italiennes. N'avoir rien à se reprocher! Comme cela aurait été mieux! Pouvoir lui dire : « O méchante! méchante! moi qui t'étais resté si fidèle! si scrupuleusement fidèle! » Mais il n'en était rien. Et il se consolait, jugeant une fois de plus que ce n'était pas la même chose.

Ce fut en repensant à tout cela qu'il sortit, par un soir étouffant, mécontent d'un médiocre dîner préparé par sa concierge, regrettant les bars, les tavernes, les restaurants gais et animés. Il n'alla pas au quartier latin, craignant la rencontre de quelque camarade. Dans la chaleur poussiéreuse de la ville nocturne, il longea les quais, respirant la fraîcheur de l'eau, mêlée à l'odeur douteuse de Paris, l'été. Le nombre

des lumières était doublé par leurs reflets, qui tremblaient dans la Seine noire. La jolie gare des Invalides était éclairée d'une manière éclatante, comme un petit palais où commence une fête : bal ou comédie. Valentin eut la vision rapide de la mascarade bousculée des voyageurs, et, dans ses oreilles, la stridence des sifflets et le bruit essoufflé des locomotives.

Il traversa la place de la Concorde, avec un vague désir de se diriger par la rue Royale vers les boulevards lumineux. Mais il prit l'avenue Gabriel, tenté par l'ombre des arbres épais. Il s'arrêta, près d'un quart d'heure, dans un stupide café-concert et continua à remonter l'avenue des Champs-Élysées. Des couples y passaient. Des gens, à demi-voix, causaient, assis sur les chaises; des voitures découvertes filaient vers le Bois dans la nuit tiède; la lueur de leurs lanternes était rouge, celle des réverbères était jaune : oranges et citrons... Valentin balançait sa canne avec régularité; il était las, et devant le flamboiement insolent du Palace Hôtel, la gorge sèche et les jambes molles, il poussa la porte du bar et y descendit.

Il apprécia le confort des maroquins marron et des revêtements d'acajou. Un immense ennui tombait des lustres électriques, se dégageait des divans de cuir et des fauteuils larges. Il s'installa. L'endroit était presque désert. Quelques groupes disséminés parlaient bas. Deux demi-mondaines, très élégantes, jouaient aux dominos, dans un angle, avec deux hommes en habit noir.

Un garçon en veste blanche apporta le whisky, le soda, un verre, des pailles. Valentin regardait son cigare, assorti aux teintes environnantes, et il songea que le service aurait dû être fait par des nègres.

Il rêvassa, avec des sensations de voyage. Était-on sur un paquebot, ou dans un *car* américain?... On s'étonnait de l'immobilité, de ne pas sentir la trépidation brève du train, ou le lent roulis du navire.

Puis tout sombrait dans une somnolence marron... marron... marron...

— Comment, Valentin, tu es de retour?

En sursaut, Valentin se redresse, reconnaît Michel de Nergy et, machinalement, lui tend la main.

— Oui! depuis peu.

— Comment ne t'ai-je pas vu?

— Veux-tu un cigare?

Les phrases rapides, sans suite, se succédèrent. Michel s'était assis en face de Valentin. Les doigts maigres prirent et tournèrent, sans l'allumer, le cigare oblong.

Valentin recula son fauteuil avec une espèce de répugnance.

Ses tempes battaient et il avait honte des sentiments qui l'agitaient : car enfin Michel avait toujours ignoré que lui, Valentin, était l'amant de Gillette.

— Est-ce que tu es malade, vieux? — parvint-il à demander affectueusement, frappé par l'aspect maladif de son ancien ami.

— Non, pas précisément, mais je ne vais pas bien. J'ai eu beaucoup d'ennuis; et tu comprends...

Pour la première fois, Valentin pensa que Michel pouvait souffrir.

— Et puis j'ai fait beaucoup trop la fête, je me suis fatigué, vanné... Oh! Balleuse et Rizelle! tu les connais?... Bien faites, ces petites. L'une a le torse, l'autre les hanches : à elles deux, elles sont très bien.

— Valaient-elles de te mettre en cet état?

— Que veux-tu? Je voulais me distraire, guérir.

Le ton de la voix, d'abord forcé, redevenait bas et morne. D'un mouvement nerveux, Valentin fit tomber la cendre de sa cigarette. La crainte lui vint de la confidence possible.

— Comment va ta mère? — dit-il.

— Pas mal; même bien... Mais je l'inquiète, je la tourmente... Je n'y puis rien!

Un lourd silence pesa. Pendant quelques instants, Valentin sentit le regard de l'autre comme creuser en lui.

— Tu n'es pas revenu curieux, de ton voyage! — dit Michel, avec l'expression de quelqu'un qui désire raconter, se décharger sur autrui d'un peu de son tourment.

— Tu n'es jamais allé à Pise? — interrogea Valentin.

Michel continuait à le regarder avec insistance : une gêne cruelle les oppressait tous les deux.

— Dis-moi, — fit brusquement Michel d'une voix plus forte, — as-tu des nouvelles des Vernoy? Sais-tu ce que devient Gillette?

La voix de Michel, prononçant ce nom de Gillette, hérissa Valentin d'une haine animale. Il heurta son verre contre la table et blêmit.

— Non, — dit-il durement.

Les yeux des deux hommes se croisèrent; Valentin, une seconde, eut la sensation très aiguë que Michel avait compris.

— Adieu! — dit Michel en se levant.

— Adieu!

Et ces jeunes gens, qui avaient été liés par une amitié sincère, se tendirent la main en ennemis; ils se la serrèrent avec la force qu'ils auraient voulu employer à se frapper.

Malgré la chaleur, Michel mettait les manches d'un manteau. Il allait remonter les marches et sortir. Valentin s'élança : quelque chose encore, en lui, malgré lui, se révoltait contre sa rancune, son injustice.

— A bientôt! — cria-t-il.

Mais Michel ne répondit qu'en agitant la main d'un geste vague, sans se retourner.

IX

Gillette ne pouvait pas dormir. Elle était accoudée au rebord de sa fenêtre, y meurtrissant ses coudes délicats. La lune était ronde et pâle et la nuit embaumée : la jeune femme pensa que cette pâle et ronde lune parfumait l'air comme la fleur d'un magnolia épanoui. Les ombres des massifs, sur le sable des allées, figuraient un jardin irréel et funèbre. La pelouse était étrangement bleue; chaque herbe y semblait vivre d'une vie maléfique et redoutable; parfois, sous le vent, elles ondulaient, lisses, pressées, coupantes, contenant les sucs dont les sorcières composaient des philtres d'amour et de mort. La pièce d'eau luisait, polie comme une dalle sur un tombeau. Les feuilles sombres bruissaient, et Gillette songeait que Valentin venait demain! qu'il serait là dans quelques heures!

Elle flairait en l'effeuillant le bouquet de son corsage : une rose, un œillet, du réséda, de l'héliotrope... Une pensée blanche s'en échappa et fit une tache sur le carrelage brique. Elle s'y dessinait nettement, couleur d'ivoire, comme une petite tête de mort. Gillette l'écrasa du pied. Cette fleur lui rappelait une impression triste. Avec précaution, elle entra chez Marion : elle aurait voulu causer, ne pas être seule, se faire encourager, dorloter. Mais Marion dormait : elle dormait, serrant dans sa main le manche en argent d'un miroir. Elle avait donc bien peur de ne pas être assez belle encore pour son amant ! Et Gillette sourit.

Revenue dans sa chambre, elle se dévêtit sans allumer sa lampe, sous la lueur de la lune. Puis elle eut froid, referma la fenêtre et, dans son lit, blottie, se réchauffa, s'engourdit, s'endormit...

Elle se réveilla tard dans la matinée.

Marion préféra n'être pas là pour l'arrivée de Valentin, voulant ménager aux deux amants un tête-à-tête tranquille. Elle partit donc après le déjeuner : elle ferait des courses à la ville, et ne rentrerait que le soir. Elle s'en excusa auprès de Valentin par un billet, que Théopompe remettrait au jeune homme en allant le chercher au train de quatre heures cinquante. Ainsi, tout de suite, il serait sûr de trouver Gillette seule aux Aubépins.

Gillette se fit belle pour tromper l'attente. Car elle n'osa pas aller à la gare à la rencontre de son ami.

Le jour était radieux ; avec l'air léger, tiède et pur, se respirait un bonheur épars, une ivresse de vie lumineuse et claire. Les fleurs du cloître étaient toutes ouvertes, aucune d'entre elles ne semblait devoir se faner. Une brise bleue agitait les feuilles et, d'une brève ondée tombée à l'aube, la terre et l'herbe restaient humides à peine, juste assez pour sentir bon.

Gillette mit une robe rouge. La chair de son cou et de ses bras se dégageait de dentelles ténues. Elle s'assit dans le cloître et semblait aussi une grande fleur ardente qui ne se flétrirait jamais. Elle attendait ; ses cheveux prenaient au soleil ces teintes fauves et changeantes, tant aimées de Valentin. Sa peau dorée rougissait de l'émoi de son

désir; elle pressait l'une contre l'autre ses mains toutes nues, sans gants et sans bagues ; un petit souffle irrégulier soulevait sa gorge.

Un roulement de voiture sourdement se rapprocha : elle courut à la porte du cloître. Dans la cour, Théopompe, seul, portait une valise :

— Le jeune monsieur a préféré venir à pied, — dit-il. — Voilà son bagage ; je vais le porter à Apolline.

Les souliers à clous sonnèrent sur le carrelage ; puis le gros homme, la course faite, reparut suant et cramoisi, comme s'il avait supporté le poids du monde. Gillette le vit s'éloigner sur le siège du vieux break, au trot dur de la vieille jument.

Gillette pensa que Valentin faisait bien de venir à pied : la gare était proche, le chemin facile. Elle comprenait que, jusqu'au bout, il devait reculer l'instant de la revoir. Au moins, il arriverait seul ; Théopompe ne gênerait pas le premier élan de leurs tendresses. Elle fit quelques tours dans le préau. D'une rose mielleuse, un papillon vint sur son doigt tendu se poser, les ailes en angle, essayant de pomper le suc de cette chair : elle frémit au contact du petit corps éblouissant et velu. Il s'envola ; elle cueillit la rose, fourra son nez dans une touffe neigeuse de « bouquet de la mariée », frôla un lourd hortensia. Elle s'appuya, l'oreille au guet, à un pilier enguirlandé : les grappes rouges des bignonias grimpants et fleuris mirent un reflet pourpré sur son visage. Du pied, elle fit rouler de petits graviers, et vint se mirer dans l'eau du puits où elle se vit si noire qu'elle avait l'air d'un être souterrain et non d'une image fluide ; elle releva les yeux : on poussait la petite porte du cloître... Elle s'élança, trébuchant dans sa longue robe.

La silhouette mince de Valentin se dressait sur le seuil, au soleil. Elle courait; il fit quelques pas au-devant d'elle, si rose, si fraîche, si belle. Il jeta son chapeau sur le sol et ouvrit les bras, pour les refermer sur ce corps palpitant et frêle : il sentit sur son cœur battant un autre cœur éperdu, et leurs bouches se cherchèrent et s'unirent dans un baiser rapide, auquel Valentin s'arracha le premier.

— O Gillette! — murmura-t-il, — Gillette !...

Alors seulement elle le vit si défait, si triste et si pâle qu'elle s'effraya. Elle crispa ses mains sur les épaules du jeune homme et le regarda dans les yeux. Les siens, à elle, étaient pleins d'une tendresse infinie. Sa bouche délicieuse réclamait un nouveau baiser ; le soleil la dorait, les fleurs l'entouraient. Elle était, en cet instant, comme pétrie tout entière d'heureuse vie, de souriant amour. Un vent doux souleva ses cheveux.

— O Gillette, comment te dire?... qu'as-tu fait?... Michel est mort !

— Ah ! — dit-elle en pâlissant.

Elle recula imperceptiblement. Valentin lui saisit le poignet.

— Il s'est tué ; comprends-tu ? — poursuivit-il d'une voix saccadée. — Il s'est tué ! tu l'as tué !

Il lui lâcha la main et elle recula encore, épouvantée et n'osant pas comprendre.

— Que dis-tu ? — balbutia-t-elle, — je l'ai tué ? Moi ? comment ?

Elle baissa les yeux : sa robe rouge lui parut sanglante; sa voix s'étrangla, et un grand sanglot la secoua. Ils étaient entrés dans le salon aux volets clos ; elle s'abattit dans les coussins du divan, sur le ventre, cachant son visage. Il vit son corps secoué d'un grand frisson, et, quand elle se rassit à côté de lui, elle garda une main devant ses paupières, comme pour se préserver d'une flamme trop vive.

— Tu peux pleurer, Gillette ! — lui dit-il cruellement, — va, pleure encore ! Rien n'effacera ce que tu as commis, ce que je t'avais pardonné, mais ce que cette mort rend irréparable... Cette mort que tu traîneras dans ton souvenir, toute ta vie ! cette mort dont tu es cause, dont tu portes, à tes propres yeux, toute la responsabilité ! tout le poids !...

— Ce n'est pas ma faute ! — gémit-elle doucement.

Et il ne trouva rien à répondre.

— Ce n'est pas ma faute, — reprit-elle, tandis qu'une grosse larme coulait sur sa joue. — Et si j'ai pleuré, ce n'est pas de remords. Je pleure, Valentin, ô mon amour, laisse-moi te le dire ! parce que des bras qui m'ont tenue et des lèvres qui m'ont baisée sont maintenant froids, insensibles, couverts de terre !

— Mais tu ne l'aimais pas! — s'écria-t-il douloureusement.

— Non, c'est lui qui m'aimait. Moi, je n'aime que toi, je n'ai aimé que toi, tu es mon seul amour.

Elle tendit les bras vers lui, comme une enfant, et il la prit contre son cœur, il but ses larmes chaudes, il la berça, il l'engourdit.

— O Gillette! ô chérie! — lui dit-il tout bas, — tu n'es pas seule responsable; je le suis aussi. Je t'ai laissée; je ne t'ai pas dit combien je t'aimais. Et qu'as-tu fait? qu'avons-nous fait! Écoute: j'étais à Paris depuis plusieurs jours à me torturer, n'osant pas te revoir encore, mais t'ayant tout pardonné, te désirant plus que jamais et... détestant l'autre. O chère, chère petite! je l'ai honteusement haï; c'est à lui seul que s'attachait ma rancune que je croyais éternelle. Et je l'ai rencontré si triste et si faible! Il m'a parlé de toi. Qu'ai-je dit? qu'ai-je répondu? a-t-il compris la vérité à mes paroles? à mon attitude? Le lendemain, plein de remords pour ma dureté, pour ma cruauté injuste, envers cet être souffrant et malheureux qui avait été mon ami, ô misérable petite! j'allais chez lui; il s'était tué, le soir, en rentrant!

Il s'arrêta et reprit :

— Alors j'ai voulu te voir! Je t'ai envoyé cette dépêche. Mais je n'ai jamais pu t'écrire ces trois mots : « Il est mort! »

Valentin serra fortement Gillette contre lui; leurs yeux élargis s'interrogeaient, tout près.

— Nous l'avons tué, — reprit-il avec une expression d'affreux désespoir. — Et tout cela, c'est toi qui l'as causé, toi qui n'étoufferais pas un oiseau, qui n'arracherais pas l'aile d'un insecte, tu as tué cet homme!

Et, des larmes plein les yeux, il repoussa sa maîtresse, et se leva avec une douleur rageuse et brusque.

— O Valentin! — dit Gillette.

Et, humblement, il se rassit à son côté.

— Pourquoi m'accuses-tu? — dit-elle. — Je ne suis coupable qu'envers toi, et je t'en demande pardon à genoux...

Et, glissant à terre, elle s'agenouilla aux pieds de son amant.

— Envers lui, je n'ai rien, presque rien à me reprocher. Il a toujours su que je ne l'aimais pas; il s'est tué parce qu'il devait le faire; il m'entretenait souvent de son désir de la mort : c'était un malade, un fou !

— Ne me parle plus de lui, je t'en prie ! — dit-il avec souffrance.

Ses mains longues et fines prirent dans leurs paumes la tête de Gillette. Elle frissonna au contact de leur fraîcheur. Oh ! ces mains ! ces mains petites et féminines, qu'elle les avait vues dans ses songes ! évoquées jusque dans ses trahisons, ces mains caressantes, délicates, douces !

— Tes mains..., — dit-elle tout bas.

— Mon amour, ma chérie, — disait-il, penché sur ce visage charmant, — nous ne pourrons plus jamais être heureux. Pense à ce que serait notre vie, à notre remords, à notre douleur ! Plus jamais, jamais ! nous ne serions l'un à l'autre, sans que ce souvenir funèbre nous sépare et nous épouvante ! Plus jamais !

Mais elle, étonnée et grave, dit :

— Pourquoi ?

— Mais tu comprends, tu dois comprendre que c'est atroce, que c'est impossible, qu'il n'y a plus de joie au monde pour toi ni pour moi, pour nous deux, du moins pendant bien longtemps ! L'oubli viendra peut-être... mais si lentement !

Mais les bras de Gillette, toujours agenouillée, entourèrent le cou de Valentin, leurs têtes se joignirent, se frappèrent : il sentit à son front le heurt du petit front blanc pareil à un marbre dur, un marbre de tombe.

— Je t'aime, — dit-elle.

Il se vit lâche et faible, et le long baiser plein de souvenirs et d'amour le grisa.

— Les choses passent, — murmura Gillette ; — à celles qui sont accomplies nous ne pouvons plus rien. Il y a toujours eu dans toute vie une sorte de fatalité. Pourquoi m'en faire porter le poids ? Vois mes yeux, Valentin, j'en suis innocente.

— O Gillette ! jamais je ne pourrai oublier !

— Et moi, m'oublierais-tu ?

— Nous serons malheureux... nous serons malheureux...

— Nous le serons ensemble, puisque tu m'aimes.

— Eh bien ! oui, je t'aime !... Je t'aime tant, Gillette, ma chérie !... Et tu le sais, je ne peux exister sans toi !

Et sa voix attendrie et triste tremblait un peu.

Ils s'étreignirent longuement. Elle se leva et l'entraîna dans le cloître : le soir d'été tombait, tiède et doux; les roses embaumaient l'air calme; et le crépuscule s'assombrissait sous les blancs arceaux. Valentin songea au *Campo Santo*; il revit le préau, le lézard vert, le rosier. Dans l'instant fugitif, il comprit fortement qu'il voulait vivre et garder son amour jusqu'à l'inévitable mort.

— Nous aussi, nous mourrons ! — dit Gillette comme si elle avait lu la pensée de son amant.

— Tu es à moi, — dit-il, — jure-le, pour toute ta vie !

Et sa main pressa passionnément la main de la jeune femme.

— Sens, — dit-elle, — comme il fait bon !

GÉRARD D'HOUVILLE

NAPOLÉON
AU CONSEIL D'ÉTAT

D'APRÈS LES PROCÈS-VERBAUX INÉDITS DU BARON LOCRÉ

C'est une erreur de croire que Napoléon n'ait jamais été plus heureux que lorsqu'il commandait ses armées. Peut-être même ne soutiendrait-on pas un paradoxe si l'on affirmait, tout bien considéré, que le vainqueur d'Austerlitz et de la Moskowa avait pour la guerre moins de passion que Louis XIV, Turenne ou Condé. Au titre de grand capitaine, il en préférait un autre, celui d'administrateur et surtout de législateur, et les meilleurs moments qu'il ait connus de 1800 à 1814 sont peut-être ceux qu'il passait au Luxembourg, aux Tuileries ou à Saint-Cloud, au milieu de son Conseil d'État.

Pelet de la Lozère, Cormenin, Marco-Saint-Hilaire, Pasquier et d'autres encore ont cherché à mettre en lumière, d'après leurs souvenirs personnels ou d'après les anciens registres du Conseil d'État, l'intéressante physionomie de Napoléon législateur. Mais les mieux informés d'entre eux n'ont pas eu la bonne fortune d'assister à toutes les séances du Conseil. D'autre part, il est à jamais regrettable que les procès-verbaux de tant de mémorables discussions, rédigés par le baron Guillaume Locré, qui fut secrétaire général du Conseil d'État de brumaire an VIII au lendemain de Waterloo, aient été dispersés ou détruits sous la Restauration. Napoléon en déplorait la perte dès 1815, à Sainte-Hélène, mais heureusement Locré eut l'idée de conserver les minutes des

séances au cours desquelles l'Empereur avait pris la parole. Admirateur enthousiaste du grand homme dont il prononçait encore le nom sur son lit de mort, en 1840, le secrétaire-général se contentait de résumer brièvement l'opinion des conseillers même les plus célèbres, tels que Cambacérès, Treilhard ou Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, mais il notait avec la dernière exactitude les moindres observations de « Sa Majesté ». Il avait conservé en outre un certain nombre de pièces, notamment des listes de gratifications secrètes, la feuille d'émargement qui devait être signée le 20 juin, deux jours après Waterloo, et des ordres du jour, sur lesquels l'Empereur barbouillait ou écrivait, et par exemple celui-ci, du 10 mars 1809, où sont écrits et soulignés au crayon ces mots qui font rêver : *Roi des rois*. Ces différents souvenirs, ces reliques, Locré les transmit à son fils, mort octogénaire il y a dix ans[1], et à l'amitié duquel je dois la possession de ces précieux documents.

Les procès-verbaux de Locré ne sont pas rangés suivant l'ordre chronologique, de l'an VIII à la fin de 1813; c'est en jurisconsulte, et non pas en historien, qu'il se proposait de les utiliser un jour. Aussi les discussions qui remplissent les 268 pages in-4° de ce recueil, en partie autographe, en partie recopié par Locré fils, sont-elles classées par ordre alphabétique, depuis le mot *Ambassadeurs* jusqu'au mot *Ventes publiques*. En attendant une publication intégrale qui ne saurait tarder, je voudrais tirer de ces papiers inédits quelques indications sur la manière d'être de Napoléon siégant au Conseil, et faire connaître par des citations quelques-unes de ses vues sur d'importantes questions militaires, civiles, ecclésiastiques; ce sera une occasion de donner quelques spécimens de son esprit et de son éloquence.

*
* *

On lit au procès-verbal du 4 janvier 1811 :

Affaire Portalis. Cette affaire est relative à une lettre incendiaire émanée du pape et trouvée dans les papiers du sieur Dastros, l'un des grands vicaires de Paris. — Sa Majesté fait de vifs reproches à

1. Secrétaire de section au Conseil d'État, M. Locré fils prit sa retraite après 1870.

M. le comte Portalis, qui avait connaissance de cette lettre, de ne l'en avoir pas informée. Elle qualifie sa conduite de *trahison*, et lui ordonne de sortir de suite du Conseil, et sous deux jours de Paris. Elle charge le secrétaire du Conseil d'insérer au procès-verbal ce qu'elle a dit, et l'ordre qu'elle vient de donner[1].

Nous savons par les Mémoires du temps quelle impression profonde cette explosion de fureur laissa chez tous les assistants. C'est que l'Empereur n'avait pas habitué ses conseillers

1. Voici, sur cette célèbre affaire, un document bien précieux; c'est un *Extrait du Registre des délibérations du Conseil d'État, séance du 4 janvier 1811*, fait par Locré lui-même; je le transcris sur l'original.

« Sa Majesté demande à M. Portalis s'il a eu connaissance d'une lettre incendiaire émanée du pape et trouvée dans les papiers du sieur Dastros, l'un des grands vicaires de Paris. M. le comte Portalis dit qu'il la connaît. Sa Majesté demande pourquoi M. Portalis ne l'a pas informée de ce fait. M. le comte Portalis répond qu'il en a informé M. le préfet de police. M. le baron Pasquier répond qu'en effet M. Portalis lui en a fait part il y a environ un mois. Sa Majesté dit que l'affaire était d'une nature telle que M. Portalis devait l'en informer elle-même, soit directement, soit au moins par le canal du prince archichancelier, que M. Portalis approche, ou par celui du ministre de la Police. Il a au contraire gardé le silence jusqu'au moment où la lettre a été connue et où l'on a eu la preuve qu'il ne pouvait en avoir ignoré l'existence. Alors seulement il en a parlé au ministre de la Police. Ce silence, coupable dans le moindre citoyen, l'est encore plus dans un conseiller d'État. Il l'est surtout dans M. Portalis, qui doit à Sa Majesté plus de reconnaissance qu'aucun membre du Conseil. Elle l'a élevé à la dignité de conseiller d'État, en considération de son père, et avant que son âge et ses services personnels pussent lui permettre d'y aspirer. Elle l'a nommé directeur de l'imprimerie, place d'une haute confiance, parce qu'elle donne à celui qui l'occupe, pour ainsi dire le portefeuille de la pensée. Et cependant c'est lui qui, préposé pour arrêter les écrits dangereux, voit de sang-froid circuler le plus dangereux de tous.

» Quel peut être le principe d'une telle conduite? Est-ce l'attachement à la religion? Il n'est pas possible que M. Portalis entende assez peu la religion pour ne pas savoir qu'elle n'autorise pas les entreprises des papes, qu'au contraire leurs excès la blessent et la déshonorent; qu'elle ordonne aux peuples d'être fidèles à leur prince et d'obéir aux lois de l'État. Il n'y a là que cet esprit de parti qui vient de se manifester également en Italie. Heureusement, et Sa Majesté le dit à la gloire de la nation, depuis onze ans qu'elle gouverne, voilà le premier exemple d'une trahison. Elle a appelé les prêtres déportés; elle a fait rentrer les émigrés, jusqu'à ceux qui avaient porté les armes contre elle; elles les a approchés de sa personne, et jamais, et même lors de la conspiration de Georges, aucun Français n'a cessé de lui être fidèle. Si une infidélité semblable à celle de M. Portalis pouvait se reproduire, Sa Majesté serait réduite à n'avoir plus confiance en personne. Sa Majesté ordonne à M. Portalis de sortir à l'instant du Conseil, et, dans le jour, de Paris. M. le comte Portalis se retire. Sa Majesté charge le secrétaire du Conseil d'insérer au procès-verbal ce qu'elle a dit et l'ordre qu'elle vient de donner. »

— Il faut comparer ce procès-verbal, « rédigé tranquillement » à l'instant même, suivant le mot de Pasquier, avec le récit de Thiers, et surtout avec le récit très dramatisé de Pasquier lui-même. Celui de Las-Cases, alors maître des requêtes, ne doit pas non plus être négligé si l'on veut arriver à reconstituer ce mémorable épisode.

d'État à de pareilles scènes. Loin de leur parler en maître, il les consultait, et lors même qu'il donnait un ordre, il témoignait à ses collaborateurs une grande confiance, et même une certaine déférence. Sa simplicité, sa rondeur et sa bonne humeur faisaient le charme de ces réunions. Rarement il prenait le premier la parole. Il écoutait attentivement le rapporteur et ensuite les conseillers, jeunes ou vieux, qui avaient à présenter des observations, à faire des objections. Au cours de la discussion, il donnait simplement son avis; il convenait parfois que l'article dont il s'agissait lui paraissait très difficile à rédiger, et la conclusion des procès-verbaux est presque toujours la suivante : « Sa Majesté renvoie le projet à la section pour présenter une rédaction nouvelle, conforme aux bases qui ont été posées ».

On l'entendait exprimer en termes heureux des sentiments d'humanité et de charité envers les humbles et les pauvres. A propos du commerce des grains, il flétrit les accapareurs, ces hommes « qui vont chercher de l'argent parmi les larmes du peuple ». Il trouve ridicule que de petites communes veuillent se donner le luxe de reverbères. « Leurs habitants, dit-il le 2 avril 1811, peuvent très bien s'éclairer avec un falot » — tout comme les patrouilles de la grande armée — « ou même avec un bout de chandelle entouré d'un papier. Il est impossible au peuple de supporter tant de dépenses ». Ailleurs, il fait profession de libéralisme. Il soutient contre Réal l'inutilité des passeports : « Qu'ils soient offerts à tous comme une garantie, dit-il dans la séance du 16 juillet 1810, mais qu'aucun ne soit puni pour avoir négligé d'en prendre. » Dans la séance du 9 juillet 1811, il donne des raisons de préférer le droit de plaider au droit de pétitionner :

Un pétitionnaire, dit-il, commence par flatter l'autorité; il demande justice comme on sollicite une grâce. Le plaideur parle avec la fermeté d'un homme qui exerce ses droits et qui réclame la justice comme une dette.

Il prend la défense des particuliers contre l'État dans une note envoyée de Schœnbrünn le 29 septembre 1809, relative aux expropriations pour cause d'utilité publique :

J'avoue que je ne m'accoutume pas à voir l'arbitraire se glisser

partout, et un si vaste empire avoir des magistrats sans qu'on puisse leur adresser des plaintes.

S'agit-il des échanges entre les particuliers et le domaine de la couronne? Il veut assurer aux premiers des garanties :

Il serait monstrueux, dit-il le 5 mai 1812, qu'avec la formalité d'un sénatus-consulte le souverain pût s'emparer de tout ce qu'il voudrait avoir.

Au même ordre de préoccupations — la protection des particuliers — se rattache cette déclaration au sujet des concessions d'entreprises :

Il n'est, dit-il le 23 août 1811, ni de la dignité ni de la moralité du Gouvernement d'autoriser, même conditionnellement, une entreprise éventuelle. On n'est entouré que d'entreprises qui ont manqué, et dont les actionnaires ont perdu leurs capitaux. En permettant celle du canal du Loir contre l'avis des gens de l'art, on a ruiné une foule de malheureux. Il serait plus moral et plus convenable de faire exécuter l'expérience aux frais du Gouvernement.

Il avait des mots amusants, comme celui-ci, qu'il dit dans une discussion, en novembre 1810, sur l'obligation à imposer aux communes d'entretenir les prisons : « Tout habitant d'une commune est intéressé à ce que les prisons soient commodes et salubres, car personne n'a la certitude de n'être jamais arrêté par la police ». Ou bien il trouvait, comme dans la séance où il éclata contre Portalis, d'admirables formules : « Les lois pénales devraient être écrites en style lapidaire, et avec la concision du Décalogue. »

En lisant les procès-verbaux de Locré, on comprend la sorte de fascination qu'exerçait Napoléon sur son entourage :

Qui n'a senti en l'approchant le charme de sa séduction toute puissante? — écrit Cormenin, un des plus jeunes auditeurs du Conseil d'État de 1813. — Il n'y avait pas de servilité dans cette obéissance, parce qu'elle était volontaire, il y avait de l'entraînement pour l'homme, quelquefois même de la passion... On peut dire qu'il a été conquérant par le langage aussi bien que par les armes.

*
* *

Dans les discussions, d'ailleurs assez rares en cette assemblée de légistes, sur les affaires militaires, l'Empereur eut

l'occasion de donner son avis sur des questions fort délicates, comme la responsabilité des officiers de terre et de mer qui rendent à l'ennemi un vaisseau ou une place forte, ou qui capitulent en rase campagne. Le 10 avril 1812, trois ans après la capitulation de Baylen et quelques jours après le jugement de Dupont par une commission militaire, on délibérait à Saint-Cloud sur un projet de décret prononçant la peine de mort contre tout commandant d'un bâtiment de guerre qui, hors un certain nombre de cas prévus, aurait amené son pavillon et livré son navire à l'ennemi. Napoléon soutint qu'on ne doit jamais punir les hommes pour n'avoir pas fait des prodiges, et déclara que, par exemple, on ne saurait condamner le commandant d'un brick par cela seul qu'il s'est rendu à un vaisseau de haut bord.

Les bravades chevaleresques, — ajouta-t-il, et par là il blâmait ouvertement les marins du *Vengeur*, — n'ont pour résultat que l'effusion inutile du sang des hommes et la perte gratuite des choses.

Il y a plus, l'homme qui s'était montré si sévère pour l'amiral Villeneuve en 1804 en vint à déclarer que l'obéissance passive ne saurait être, à la guerre, une loi qui ne souffre point d'exception :

Désobéir à son amiral est quelquefois un bien, dit-il. Si l'ordre ne pouvait être exécuté sans danger à cause de la situation ou de la contrariété des vents, l'officier qui ne s'y est pas conformé ne mérite que des éloges

En conséquence de ce principe, il pense que les ordres généraux donnés à un commandant en chef sont toujours subordonnés aux nécessités du moment :

Il faut laisser à sa prudence d'engager ou d'éviter le combat suivant que les circonstances sont favorables ou défavorables... Les ordres généraux ne sont jamais absolus. La condition *s'il est possible* est toujours sous-entendue. Ainsi quand Tourville, avec quarante vaisseaux, en attaquait quatre-vingts en vertu d'un ordre de Louis XIV, il avait tort, s'il n'entrevoyait pas la possibilité de vaincre.

Cet exemple donna lieu à un échange de vues entre l'Empereur et le chevalier Allent, et Napoléon finit par dire que l'ordre du roi aurait pu excuser Tourville devant une cour

martiale, mais qu'il ne l'excusait point devant le tribunal de l'histoire :

La bravoure d'un général, ajouta-t-il, ne doit pas être celle d'un sous-lieutenant. Quelque ordre qu'il ait reçu, il n'est pas excusable de courir à une défaite certaine.

Dans une autre discussion, l'Empereur appliqua les mêmes principes à la reddition des places fortes :

Une place forte, dit-il le 3 avril 1812, est une machine de guerre qu'on est obligé d'abandonner quand on ne peut plus la faire jouer. On arrive quelquefois à de telles extrémités qu'il devient impossible de prolonger la défense, et d'ailleurs l'humanité ne permet pas de sacrifier inutilement les habitants.

Mais, par contre, Napoléon n'admettait pas les capitulations en rase campagne; il voulait qu'elles fussent défendues sous peine de mort :

Un général, dit-il, n'a que le droit de faire tourner les armes de ses soldats contre les ennemis; il n'a pas le pouvoir de les leur faire poser... Il n'est permis de se rendre que comme François Ier, sur un monceau de cadavres, quand la valeur est trahie par le sort des armes, qu'accablé par le nombre on se voit arracher son épée, en un mot lorsqu'on peut dire avec vérité : Tout est perdu, fors l'honneur. Souvent le salut de l'armée et le succès du combat dépendent de la résistance d'un détachement placé au loin.

Et l'exemple de quarante ou cinquante batailles gagnées de la sorte, celui de Marengo, notamment, venait à l'appui de cette éloquente déclaration.

Mais pourquoi Napoléon voulait-il que l'officier qui a capitulé fût puni de mort? La raison qu'il en donne est curieuse et montre sa profonde connaissance des hommes.

En général, dit-il alors, beaucoup de militaires qui font parfaitement leur devoir quand ils sont aux prises avec l'ennemi ont de la répugnance à engager le combat toutes les fois qu'ils peuvent l'éviter. Sa Majesté connaît pour ainsi dire le tirant d'eau de chacun des individus qui composent son armée. Elle sait jusqu'où va la bravoure de l'un, où commence celle d'un autre, et les observations qu'elle a faites l'ont convaincue que la tendance naturelle des hommes est d'éviter d'en venir aux mains. Il est nécessaire de combattre cette tendance par des institutions. Ce ne sera que par la crainte de la mort qu'on surmontera la crainte de la mort...

*
* *

Moins encore que les choses de la guerre, celles de la politique extérieure et de la diplomatie pouvaient être l'objet des délibérations du Conseil d'État; toutefois, une question fort délicate y fut soulevée le 24 juillet 1810, à propos des ambassadeurs et de leur inviolabilité. Dès le début de la séance, l'Empereur s'empara de la parole, ce qu'il ne faisait pas d'ordinaire, et le procès-verbal ne mentionne même pas une réplique des membres du Conseil. L'Empereur commença par nier le droit des ambassadeurs à une indépendance absolue. Cette indépendance, disait-il, ne leur est donnée par aucune loi positive, chaque prince étant souverain chez lui et libre d'établir les règles qu'il lui plaît. S'attaquant ensuite aux principes que le Conseil croyait devoir admettre d'après les publicistes jugés compétents, Napoléon soutenait que l'hôtel d'un ambassadeur n'est pas un territoire étranger, et par conséquent inviolable, et que sa personne n'est nullement hors des atteintes des lois civiles et criminelles.

L'Empereur — dit le procès-verbal qui rapporte ce discours au style indirect — règne partout où est plantée l'aigle impériale. Tous ceux qui s'y trouvent sont soumis à ses lois... Mieux vaudrait ne pas recevoir d'ambassadeurs que de souffrir qu'au milieu de la capitale existent quarante territoires étrangers, et une foule d'individus sur lesquels le souverain, les lois, les magistrats n'aient point de prise... Sa Majesté a fait arrêter en France M. de Marcoff, ambassadeur de Russie, qui affectait de s'entourer d'ennemis du Gouvernement et de leur donner asile, et la Russie l'a trouvé bon. Elle en ferait encore autant si jamais un autre ambassadeur se permettait les mêmes écarts. Qu'est-ce après tout qu'un ambassadeur? un courtisan député par un souverain auprès d'un autre. S'il ne s'attache pas à plaire, si même il ne sait pas dissimuler son mécontentement, il ne remplit pas sa mission. Du moment qu'il déplaît, il doit se retirer.

Qu'au reste, l'ambassadeur observe s'il ne se passe rien contre l'intérêt de sa cour; qu'il en écrive : ses dépêches seront respectées, pourvu toutefois qu'il n'abuse pas de la facilité qu'on lui donne. Sa Majesté n'hésiterait pas à faire arrêter le courrier d'un ambassadeur, si elle était instruite qu'il est porteur d'une correspondance avec les ennemis. Les lettres seraient remises à l'ambassadeur par le ministre des relations extérieures. On doit d'abord établir le principe général

que les ambassadeurs sont, comme tous les autres étrangers qui résident en France, soumis sans restriction aux lois civiles et criminelles du pays. Ce principe ne doit céder qu'à la stipulation contraire insérée dans un traité. Ensuite, et pour satisfaire aux égards, Sa Majesté, de sa grâce et par le seul effet de son bon plaisir, défendra à ses officiers de pénétrer dans leur domicile ou d'agir contre leur personne sans avoir reçu son autorisation préalable. Certainement elle ne laissera pas arrêter un ambassadeur pour dettes. Ou elle paiera elle-même les créanciers, se réservant de se faire rembourser par la cour qui a envoyé l'ambassadeur, ou elle fera écrire à cette cour, que si, dans un délai déterminé, elle n'a pas satisfait les créanciers, on abandonnera l'ambassadeur à l'action de la justice.

Napoléon voulait que les maximes de la France sur cette matière fussent bien connues, en sorte que les ambassadeurs, qui doivent être des ministres de paix, ne pussent jamais devenir une occasion de guerre, et il demanda un mémoire au comte Merlin.

***

Les procès-verbaux de Locré contiennent de précieux renseignements sur l'intervention de Napoléon dans des discussions d'ordre judiciaire. Quand on mit en délibération, le 31 juillet 1810, un projet de décret sur l'exercice de la profession d'avocat et la discipline du barreau, l'Empereur commença par écouter sans dire un seul mot les avis des spécialistes, Pelet de la Lozère, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Jaubert, Réal, Berlier, Defermon et Treilhard; mais Fiévée étant venu proposer d'interdire la politique aux avocats, l'Empereur donna carrière à ses sentiments, qui n'étaient pas précisément bienveillants, sur cette profession qui n'avait, selon lui, aucun titre à être plus honorée que les autres :

Les avocats ne se donnent déjà que trop d'importance; déjà ils ne sont que trop accessibles à l'ambition. Sous un gouvernement fort, ces dispositions ne sont que ridicules; sous un gouvernement faible, elles seraient dangereuses. Le relief qu'on donnerait aux avocats ferait sortir de leur orbite ces hommes qui ne sont que trop enclins à s'en écarter. Que sait-on? Peut-être qu'en voyant siéger au milieu d'eux un de leurs anciens confrères que les événements de la Révolution ont fait archichancelier, ils se persuaderont qu'un jour ils pourront aussi le devenir. Ce serait à peu près comme si le corps d'ar-

tillerie nourrissait des espérances ambitieuses parce qu'un officier de cette arme est arrivé au trône.

Cambacérès, que visaient cette allusion imprévue et ce rapprochement flatteur, ne broncha pas ; le procès-verbal lui prête seulement l'observation suivante : « Son Altesse Sérénissime le Prince archichancelier dit qu'on pourrait faire présider les avocats par l'avocat général. » Et la discussion continua. Napoléon prit encore une fois la parole, mais avec moins de verve, et il résuma lui-même les débats en demandant une rédaction nouvelle qui réduisît pour ainsi dire à néant la liberté du conseil des avocats et celle de leur bâtonnier.

Deux ans plus tard, le 3 avril 1812, le Conseil d'État discutait sur la situation des individus détenus par mesure de haute police. C'est une des choses sur lesquelles on a le plus écrit pour montrer l'effroyable despotisme du régime impérial ; or, voici comment elle est expliquée par Napoléon :

Sur environ 700 personnes arrêtées par mesure de haute police, il n'y en a, dit-il, qu'à peu près soixante qui soient de véritables prisonniers d'État. Le reste se compose de bandits que l'imperfection de nos lois criminelles a forcé les cours d'acquitter, et que ces cours elles-mêmes regardent comme très dangereux. Or, quelque nombreuse que soit la population, 700 prisonniers d'État présentent une idée effrayante... L'autorité supérieure doit toujours intervenir, parce que, ces sortes de détentions n'étant pas établies par les lois, elle seule peut les rendre légitimes. Mais il est absurde que, quand on vient dire à Sa Majesté qu'un assassin a été acquitté, elle n'ait pas d'autre moyen, pour en débarrasser la société, que de le mettre au rang des prisonniers d'État.

***

C'est dans les affaires religieuses que Napoléon s'est montré le plus passionné, et ici les renseignements abondent dans les procès-verbaux de Locré. L'auteur du Concordat n'admettait pas les quêtes pour l'établissement des maisons religieuses.

C'est, disait-il, laisser déshonorer la religion que de souffrir qu'un moine tourmente la charité des fidèles, et se fasse ensuite entrepreneur de bâtiments avec les fonds qu'il arrache à leur piété. On ne

conçoit même pas, ajoutait-il, comment une corporation qui n'a pas d'existence légale peut acquérir... Les biens acquis par toute corporation non autorisée doivent être, de plein droit, réunis au domaine.

Il déplorait l'impuissance des gouvernements même les plus despotiques en face de l'Église, et dans la séance du 4 janvier 1811 il dit que la France était encore en cette matière dans un état de barbarie, ou plutôt qu'elle était un pays sans législation :

Que, relativement aux entreprises des papes, on élève du moins cette législation, s'écria-t-il, au niveau de celle qui existe dans toute l'Europe, et qui régissait même les États de l'Italie. Les papes ne peuvent plus exercer les prétentions révoltantes qui autrefois ont fait le malheur des peuples et la honte de l'Église, mais au fond ils n'en ont rien relâché, et encore aujourd'hui ils se regardent comme les maîtres du monde. Sa Majesté saura bien les réprimer; mais si, sous son règne, ils déploient tant d'audace, que serait-ce sous un gouvernement faible? Ce n'est pas par des interprétations forcées de lois faibles et imprévoyantes qu'il faut chercher à les arrêter; une matière aussi grave exige des dispositions formelles. En conséquence, il proposait tout simplement de renvoyer devant la justice criminelle les ecclésiastiques coupables d'avoir publié sans autorisation des Bulles ou des Brefs du pape.

L'année suivante, le 10 avril 1812, il réclamait une sorte de législation spéciale pour les prêtres, attendu qu'il existe une distinction entre le prêtre et le citoyen.

Les prêtres, disait-il, sont dans une position toute particulière. On leur permet de prêcher, on permet aux citoyens d'aller les entendre, il est donc juste qu'on limite ces privilèges par des conditions qui en préviennent l'abus. Quand ils s'écartent de ces conditions, ils commettent un délit, et un délit qui ne peut appartenir qu'à eux, attendu qu'il n'y a qu'eux qui se trouvent liés par les règles auxquelles ils contreviennent. C'est donc dans la qualité de prêtres qu'ils doivent être punis... L'obligation de ne troubler ni le bon ordre ni les consciences est la condition sous laquelle on autorise les prêtres à exercer leur ministère. Qu'on interdise, par forme de correction, ceux qui oublient ce devoir; ce sont des ignorants ou des insensés qui prouvent par leur conduite que les fonctions ecclésiastiques sont mal placées entre leurs mains. Ensuite viennent les crimes. Sous ce rapport, les ecclésiastiques doivent être traités comme les autres citoyens. Si, abusant de leur ministère, ils excitent des troubles, qu'on leur

applique le châtiment que le code pénal prononce contre les instigateurs de tout désordre. Leur caractère ne leur donne pas le privilège de l'impunité.

Mais alors, par qui fera-t-on juger les délinquants ? L'Empereur répond :

Quand un ecclésiastique ose se permettre un fait qui devient un crime dans tout le monde, on pourrait bien le faire juger par des jurés; mais comme c'est ordinairement là une affaire de parti, il peut être plus prudent de lui donner pour juges des magistrats.

Ce dernier mot n'est assurément pas très flatteur pour les magistrats du Premier Empire, mais on sait que Napoléon leur demandait à la fois des arrêts et des services.

En fin de compte, l'Empereur jugea que le projet de la section de législation, rédigé par Boulay de la Meurthe, était à la fois trop indulgent et trop rigoureux. Il le renvoya donc à la section après avoir fait cette observation si judicieuse :

Les lois trop sévères vont ordinairement contre le but auxquelles elles tendent. On les adoucit dans l'exécution, on hésite à les appliquer. Ainsi, loin d'assurer la répression, elles procurent au contraire l'impunité.

Une autre fois, le 20 décembre 1813, après les affreux désastres de la retraite de Russie et à la veille de l'invasion, l'Empereur discuta avec son Conseil d'État des questions d'ordre ecclésiastique. Que doit-on faire, demanda-t-il, quand un individu, pour échapper à la conscription, se met à exercer les fonctions sacerdotales sans avoir été ordonné prêtre ? Boulay de la Meurthe répondit que, sous l'ancien régime, le coupable aurait été déclaré sacrilège, et comme tel condamné au supplice du feu. Napoléon proposa la peine du carcan et des travaux forcés. Passant ensuite brusquement à une autre question, il dit qu'il faudrait faire une loi sur les prêtres qui se marient, et il émit l'idée au moins singulière de les châtier pour crime de bigamie, le célibat ecclésiastique équivalant à un mariage du prêtre avec l'Église. On lui fit observer, bien respectueusement sans doute, que le principe de la liberté des cultes avait servi de prétexte pour ne pas interdire le mariage des prêtres. Il riposta aussitôt, cita l'exemple d'un chanoine de Plaisance dont il avait ordonné

l'arrestation parce que ce misérable avait enlevé une fille et en avait fait sa femme. Puis il ajouta :

Il faut des dispositions législatives qui défendent le mariage des prêtres, car tôt ou tard les remords se réveillent dans le cœur du prêtre qui s'est marié au mépris de ses engagements. Alors il ne voit plus son épouse qu'avec horreur, et voilà une jeune personne, une famille entière sacrifiées par la mollesse de la loi.

Mais le plus important de tous les discours de Napoléon au Conseil d'État est celui qu'il prononça le 11 janvier 1811, huit jours après l'expulsion de Portalis, au sujet d'un bref que Pie VII avait envoyé de Savone, le 2 décembre 1810. Les historiens ont eu connaissance de ce discours, que sa véhémence et sa brutalité désignaient plus particulièrement à l'attention publique. Mais jamais il n'a été rapporté exactement. Nous pouvons le restituer d'après le procès-verbal de Locré qui l'avait recueilli séance tenante de la bouche de Napoléon. Après avoir jugé sévèrement le bref de Savone « capable d'enflammer les esprits, et de nature à faire couler le sang si le Gouvernement était moins ferme », l'Empereur se vanta d'avoir porté la condescendance envers le pape plus loin que Louis XIV, puis il donna l'ordre d'imprimer le bref incriminé et le rapport dont ce bref avait été l'objet. Le comte de Ségur fit observer que sans doute le décret était juste, mais que, peut-être, imprimer le bref et le rapport, ce serait donner de la publicité à des faits que la prudence oblige de taire. Laissons ici la parole au secrétaire du Conseil d'État :

Sa Majesté dit qu'elle désire au contraire cette publicité. Il faut que toute l'Europe connaisse sa longanimité, la provocation du pape, et le motif des mesures qu'elle se dispose à prendre pour réprimer et prévenir désormais des actes semblables. C'est un crime de la part du chef de l'Église d'attaquer un souverain qui respecte les dogmes de la religion. Sa Majesté doit défendre sa couronne et son peuple, l'univers entier, contre les entreprises téméraires qui trop longtemps ont avili nos rois et tourmenté l'humanité. L'audace par laquelle le pape se signale aujourd'hui ne vient que de la trop grande bonté avec laquelle il a été traité. Dans le temps que la religion était dans cet état d'agonie d'où Sa Majestée l'a tirée, les papes et leur conseil, dominés par la crainte, cédaient à toutes les impulsions. Pie VI et ses cardinaux firent chanter le *Te Deum* pour le rétablissement de la

République romaine. Peu après, Chiaramonti, alors évêque d'Imola, prêchait, publiait des mandements, se transportait partout, pour seconder le général de la République et les armées françaises. Pie VII, trop ménagé, enhardi par trop de condescendance, ose lutter contre le chef de l'Empire. Sa déloyauté, ses liaisons perfides avec les Anglais, lui ont fait perdre ses États. Sa Majesté, en le reléguant à Savone, avait bien voulu lui laisser la liberté de correspondre avec les diverses églises. Pie VII a encore abusé de cette liberté. La foi jurée, les traités, le Concordat, qui doit nécessairement s'étendre aux pays qui passent sous la domination française, rien n'est sacré pour lui. Il voit de sang-froid plusieurs églises de France privées de pasteurs; la capitale même de l'Empire n'a pas d'archevêque. Qu'est-ce que ce bref adressé au chapitre de Florence, sinon un ordre de ne pas reconnaître l'empereur des Français? Un pape qui prêche la révolte aux sujets n'est plus le chef de l'église de Dieu, mais le pape de Satan.

Il est temps de mettre un terme à tant d'audace, d'usurpation et de désordre. Sa Majesté se croit appelée par la Providence pour faire rentrer dans les justes limites cette autorité pernicieuse que les papes se sont arrogée, pour en garantir la génération présente, et en délivrer à jamais les générations futures. Que du moins on prenne en France, contre cette autorité incessamment envahissante, les mêmes précautions que chez les autres puissances de l'Europe. D'ici à huit jours, un projet sera présenté au Sénat pour rétablir le droit qu'ont toujours eu les empereurs de confirmer la nomination des papes, et qu'avant son installation le pape jure entre les mains de l'empereur des Français soumission aux quatre articles de la déclaration du clergé de 1682. Si ces articles sont orthodoxes, pourquoi les papes les repoussent-ils? S'ils ne sont pas conformes à la croyance des papes, les papes et les Français ne sont donc pas de la même religion?

On attend une suite et une conclusion, mais le procès-verbal de Locré s'arrête là, sans doute parce que Napoléon sortit brusquement du Conseil après cette déclaration.

Le discours contre le pape est très éloquent, mais il fait peine à lire, car on voit Napoléon emporté par son exaspération au delà de toutes les bornes. Aussi, voulant finir sur une note moins sombre, je citerai l'opinion de l'Empereur sur l'Académie française. L'Assemblée des quarante, supprimée comme l'on sait en 1793, avait été reconstituée en 1795; elle était alors une des *classes* de l'Institut de France, la classe de langue et de littérature françaises. Or en 1807, le 8 août, le Conseil d'État dut préparer un projet de décret

qui tendait à soumettre chaque année à l'examen et à la critique de la classe de langue et de littérature françaises de l'Institut les ouvrages en prose et en vers qui auraient obtenu le plus de succès. Il s'agissait d'encourager les lettres, et l'Académie était ainsi constituée juge des récompenses à décerner. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély fit observer que la classe de littérature avait paru « beaucoup répugner à remplir cette tâche ». La réplique ne se fit pas attendre :

Sa Majesté dit que ce ne sont point les considérations que la classe invoque qui lui inspirent de la répugnance. La vérité est qu'elle fuit le travail, et, tandis que la première classe (l'Académie des inscriptions et belles lettres) produit une foule d'ouvrages utiles, on ne voit rien sortir de la seconde. On n'en pourra rien espérer tant qu'elle choisira de mauvais présidents, et qu'elle s'occupera de politique au lieu de s'occuper de littérature. Que signifie, par exemple, cette séance vraiment politique? Pourquoi Sicard, à propos de la réception du cardinal Maury, s'est-il mêlé de faire le procès à l'Assemblée Constituante, et de discuter les opérations politiques? Cet homme est un espèce de charlatan qu'il ne fallait pas élever à la présidence. Que la classe relève les fautes de langue qui ont échappé aux orateurs des diverses assemblées. La classe de littérature veut des grâces et des distinctions, et ne veut pas les acheter par le travail. Que n'achève-t-elle l'histoire littéraire commencée par les Bénédictins? Qu'elle ter-termine le Dictionnaire. Mais la classe restera toujours au-dessous de sa tâche tant que, pour se choisir des confrères, elle aura égard à la dignité, au lieu de n'admettre dans son sein que des hommes vraiment capables de partager ses travaux.

J'arrête ces citations et ces analyses des procès-verbaux de Locré. Elles donnent, si je ne me trompe, une idée assez nette de ces mémorables délibérations du Conseil d'État et de la manière dont elles étaient conduites par l'Empereur. Napoléon, à Sainte-Hélène, aimait à se souvenir de ces belles séances laborieuses, qui duraient quelquefois six ou sept heures consécutives. Le 1er novembre 1815, il s'écriait : « Quel précieux recueil que ces procès-verbaux de M. Locré! » Il pensait avec raison, lui qui aimait « la gloire solide », que ses discours et propos au Conseil d'État contribueraient à la lui assurer au moins autant que les plus admirables bulletins de la Grande-Armée.

A. GAZIER

WLADIMIR KOROLENKO

Wladimir Korolenko, le plus triste peut-être des écrivains russes d'aujourd'hui, étonne en même temps par sa douceur et sa sérénité. Il a vu, avec une terrible lucidité, dans son pays, la misère de la vie actuelle, l'injustice sociale, la malfaisance des hommes ; et il s'en est affligé, mais il n'est pas devenu amer. Son cœur est simple et haut : il ne connaît ni la violence ni la haine.

Korolenko est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une singulière pâleur, calme d'allures, presque timide. Il se détourne de la joie brutale comme si elle le blessait intimement. Il est grave. Quelquefois, un rapide sourire d'ironie vient animer son regard observateur et insistant. Au reste, il a confiance dans l'effet de sa bonté. Il affronte la réalité avec vaillance : il la sait mauvaise, mais il croit qu'on peut l'améliorer.

Il est né à Jitomir, en Volhynie, le 15 juillet 1853. Dès l'enfance il connut la nature grandiose, le paysage varié. Il connut aussi le désaccord des nationalités diverses. La Volhynie est peuplée de Petits-Russiens, de Polonais et de Juifs : les Petits-Russiens tentent en vain de sauvegarder leurs traditions anciennes, les Polonais sont tenus en suspicion, les Juifs sont indispensables et honnis. Il a entendu les légendes glorieuses et romantiques dont les peuples parent leur his-

toire. Son origine même unit en lui deux races : sa mère était Polonaise, son père descendait des Cosaks du Don. Cet homme, qui était magistrat, jouissait d'une réputation d'intelligence et d'intégrité. Korolenko apprit de lui qu'un accusé, qu'un coupable même, ne mérite pas nécessairement le mépris. Mais Galaction Korolenko mourut, laissant sa famille sans ressources. Wladimir, âgé de dix-sept ans, suivit alors les cours de l'Institut technologique de Pétersbourg, puis, à Moscou, ceux de l'Académie agricole. En 1874, il fut exclu pour des raisons politiques et revint à Pétersbourg, où il gagna péniblement sa vie comme correcteur d'imprimerie. Avec ses frères il réussit à soutenir la famille nombreuse. Mais la police l'inquiétait et le poursuivait fréquemment. On l'exila dans le gouvernement de Viatka, puis en Sibérie, dans la région la plus froide, à trois cents kilomètres d'Iakoutsk.

Il semble que sa curiosité toujours en éveil et sa faculté de sympathie charitable l'aient préservé du désespoir d'un tel éloignement tragique. Il regarde, il note ; il tire profit de ses séjours forcés dans les pays incultes et sauvages. A Viatka, il étudie le tourment religieux des paysans, leurs coutumes, leur rêve. La Sibérie, où tant d'autres talents s'anéantirent ou devinrent muets, lui fut une occasion précieuse d'observer. Un jour, un camarade de hasard, exilé politique lui aussi, le voyant s'intéresser au bavardage d'un vagabond quelconque, lui dit : « Vous notez toute cette histoire? Une idylle de vagabond! Je me demande s'il y a là dedans une ombre de vérité. — Pourquoi pas? — Je n'en sais rien. Mais vous apercevez dans chaque être une étincelle divine... » Ce mot, qui était dit à Korolenko ironiquement, le caractérise avec beaucoup de justesse. C'est en effet l'étincelle divine qu'il cherche et que souvent il découvre dissimulée sous les dehors les plus terribles, les plus rebutants, les plus abjects.

La vie de Korolenko en Sibérie, ses écrits nous la font connaître. Tantôt il se trouve parmi les Tatares :

> Je me sentais, dans ma petite hutte, comme dans une île autour de laquelle, sur la mer brumeuse, s'acharnent des pirates. Parfois, je devinais lesquels d'entre mes bons voisins partaient de nuit pour dévaliser les Iakouts, lesquels cachaient dans la forêt un butin qu'il ne fallait pas laisser voir.

Tantôt la solitude l'accable ; elle ne lui vaut pas mieux que la sinistre compagnie des brigands tatares :

Les lieux déserts ont leur inconvénient... On a un camarade, on s'attache à lui ; mais cette amitié bientôt s'empoisonne elle-même de sa monotonie. Variée, la personnalité humaine ne peut se développer que dans un milieu varié. Sans un tel milieu, elle se ternit et s'altère... Il suffit d'une verrue sur la joue de votre camarade, d'une inoffensive manie, d'un regard pour vous irriter. Mon camarade était las des murs de notre hutte, de nos conversations pareilles et inévitables, de mes causeries avec les exilés ou les vagabonds, qui remplissaient un peu pour moi le vide de l'existence. Il avait, pour ces motifs, plus souvent que moi, des accès d'hypocondrie, de colère sans objet, — cette maladie du désert.

Korolenko publia, pendant son exil sibérien, *le Meurtrier* et *le Songe de Makar*. Ces deux nouvelles exquises, toutes d'indulgence large et de miséricorde, répandirent son nom. Ses débuts littéraires n'avaient eu aucun retentissement. C'est en Sibérie que la gloire le fut chercher. En 1885, on lui permet de revenir en Russie. Il réside à Nijni-Novgorod. Il s'intéresse à la vie tumultueuse qui se déploie sur la Volga. Il aime ce qu'il voit sans se faire d'illusions sur la beauté réelle du spectacle. Il aime les hommes parce qu'il les comprend, et, dans ses peintures avant tout véridiques, il expose les faits et les caractères tels qu'ils se présentent à lui, simplement, sans apprêt. Mais il a sa manière très spéciale, et ses croquis de la nature ou des personnages sont caractérisés avec vigueur et originalité. En quelques lignes, ce Cosak du Don n'est-il pas vivant sous nos yeux ?

C'était un homme grand, aux larges épaules, à la taille mince. Il avait les yeux bleu clair ; ses cheveux blond pâle et sa moustache presque blanche tranchaient singulièrement sur son visage très hâlé. On aurait pu le trouver tout à fait bien, n'eût été son regard terne, comme voilé, et cette moustache trop incolore sur la peau sombre : cela lui donnait l'air d'un négatif de photographie.

Korolenko n'a pas le dessein prémédité de rendre sympathiques ses héros ; il leur laisse le soin de se recommander eux-mêmes. C'est presque malgré lui qu'il incline la pensée du lecteur vers la pitié, et moins par des procédés littéraires que par la contagion de la pitié qu'il éprouve lui-même. Il

ne propose aucune doctrine, il n'épilogue pas sur des théories. Il veut seulement exposer des faits exacts qui permettent de juger les hommes dans la vérité de leur nature et suivant l'adaptation de leur effort aux circonstances. Dans l'*Année de disette* (1893), il publie intégralement, sans aucune recherche d'écrivain, les observations qu'il a faites lui-même. Il a servi les affamés, allant de village en village, distribuant les maigres secours dont il était muni, désireux surtout d'enregistrer les résultats de son expérience afin qu'ils fussent utiles à d'autres plus tard. Son livre, si honnête et si profitable, parut, mais ne tarda pas à être interdit par la censure.

Cependant sa situation littéraire grandissait. En 1896, il est directeur d'une revue importante, *la Richesse Russe*. Ensuite, il est fait académicien. C'est volontairement qu'il renonce à cet honneur, lorsque Maxime Gorki, académicien lui aussi, est révoqué pour ses opinions politiques.

Grave, bon, simple, tel que toute son histoire le révèle, Korolenko a trouvé dans l'effrayant chaos de la vie russe une matière sans cesse renouvelée pour sa curiosité attendrie. Il est instinctivement attiré par les douleurs obscures, les plus tristes qu'il y ait, les douleurs des ignorants qui ne cherchent même pas de remèdes, qui parfois ne sentent même pas leur malheur. Ses héros sont très humbles et frustes ; les hommes intelligents et instruits sont armés pour le combat, et Korolenko s'intéresse surtout aux infortunés qui vont à tâtons, qui sont abandonnés à eux-mêmes, et qui, enchaînés par la vie, ne voient point d'issue à leur misère. L'étude des crises passionnelles, des raffinements sentimentaux, des ambitions subtiles lui paraît vaine. Les femmes tiennent peu de place dans ses récits : c'est peut-être parce que les femmes s'adaptent mieux que les hommes aux fatales alternatives de l'existence et se contentent du mince bonheur qu'elles savent en tirer.

Ce qui le préoccupe, c'est l'humanité la plus dédaignée généralement : les mendiants, les paysans, les gueux, les prisonniers...

Les actions des hommes sont ce que les circonstances et le milieu les font. L'âme humaine, si elle est belle de nature, reste belle à travers la dégradation que lui fait subir la vie.

Cette idée, chère à Korolenko, apparaît dans l'étude qu'il fait des mendiants.

Il en est qui restent fiers en dépit de tout, capables de douceur et de tendresse, de sentiments délicats. Tel ce Tibourtzy, ce misérable qui vit avec ses deux enfants dans un souterrain et qui, pour leur donner du pain, fait le clown, mendie, et parfois même vole. Il n'est pas sot, et il n'est pas vil. Certes, il ne volerait pas chez un pauvre homme, mais il n'éprouve point de remords à dérober chez un prêtre un peu de viande pour sa petite fille qui a faim. Même il plaisante sur son larcin :

— Le prêtre avait un ventre comme une tonne, et il est malsain pour lui de trop manger. Tandis que nous, ici, nous souffrons plutôt d'une excessive maigreur : un petit extra ne peut nous faire de mal...

Il a pour sa fillette une tendresse infinie. Il la voit dépérir dans le souterrain, devenir diaphane et triste, et il est impuissant à la sauver. Il épilogue sur l'injustice de la vie. Il dit à un petit riche qui est, par hasard, le camarade de son fils :

— Souviens-toi, s'il t'arrive plus tard d'être juge comme ton père et d'avoir à juger Valek, qu'au temps où vous étiez tous deux des imbéciles et jouiez ensemble, la route était plane devant toi et que tu y trottais bien nourri et bien vêtu, tandis que lui rôdait à l'aventure, déguenillé et le ventre vide.

Quand le petit riche est grondé, un jour, pour avoir apporté une poupée à la petite mendiante, Tibourtzy vient loyalement le disculper, et son accent sincère est persuasif.

Le paysan russe est aumônier de nature et par tradition. Il a même un certain amour des pauvres ; il ne les méprise pas, sachant qu'on ne choisit pas de gaieté de cœur cet état. Pendant les famines, les aumônes des paysans sont très nombreuses. C'est la preuve d'un dénuement complet, quant à la prière d'un malheureux qui vient mendier sous une fenêtre au nom du Christ, on répond : « Dieu te donnera » ; les habitants de cette isba se préparent eux-mêmes à mendier sur la route.

*
* *

Korolenko n'a pas vu les paysans comme les a vus Tché-

khov. Certes, il les trouve ignorants et grossiers, mais il reconnaît en eux une énergie puissante, capable de lutter et d'agir dans les conditions les plus difficiles. Il ne dissimule aucun des vices, aucune des tares de la campagne russe. Mais il met en évidence une qualité qui relève singulièrement le paysan pauvre, ignorant et grossier : la dignité quand même, une sorte de paradoxal et bel orgueil qui le sauve de l'abjection. Ce trait, Korolenko l'a remarqué dans les circonstances les plus tragiques, alors que la misère sévissait et corrompait tout, pendant une terrible année de disette.

Les secours que l'on organisait en faveur des affamés étaient insignifiants.

Mais la faute la plus grave de ceux qui, l'année de disette, secoururent le peuple, c'est qu'ils n'eurent point égard à la dignité du paysan. Faute inévitable, peut-être, et désolante.

La dignité du paysan est manifeste, bien que sans ostentation. Certains, en qui le souvenir d'une vie stricte, pénible, mais indépendante, était vivant encore, ne purent se résoudre à accepter des aumônes :

— Nous n'irons pas aux distributions de vivres, nous mourrons chez nous, mais nous n'irons pas.

Si l'orgueil s'émoussait, dans les villages trop durement et trop fréquemment éprouvés, du moins, contre cette déchéance finale, on avait longtemps lutté.

Le travail de la terre, si âpre qu'il soit, est pour le paysan une nécessité bénie, une consécration sociale. Le plus pauvre laboureur, que son costume ne distingue qu'à peine du mendiant, ne consent qu'à la dernière limite de la misère à ne plus se croire un travailleur libre. Quand tout le bétail est vendu, quand il ne reste plus dans l'isba la moindre croûte de mauvais pain noir, il se décide à laisser mendier les petits et les femmes. S'il mendie lui-même, c'est qu'il n'a plus autre chose à faire. Mais alors il n'a pas de scrupules à demander « au nom du Christ » le morceau de pain nécessaire. Un infirme, dont le fils est mort laissant une fillette de quelques années, raconte à Korolenko son chagrin, son dénuement.

« Que deviendras-tu quand tu seras vieux ? » lui demande Korolenko...

Les yeux du paysan s'éclairèrent d'une espèce de joie. « Quand je serai vieux, quand j'aurai marié ma petite fille, je pourrai mendier au nom du Christ. Alors, tu penses bien, chacun donnera au vieillard... Tandis que maintenant j'ai honte. Pourvu que je me tire d'affaire encore une quinzaine d'années !... »

Et il semblait envisager d'avance avec sérénité « la vie au nom du Christ », qui serait son droit reconnu.

Un admirable type de paysan russe, c'est ce Timokha, rabougri et laid, à la face terreuse et aux yeux déteints, avec son indomptable endurance, que rien n'abat, sur qui la destinée n'a pas de prise. Il s'est laissé condamner à la Sibérie pour le crime d'un autre : le *mir* (assemblée des paysans) l'a désigné pour subir le châtiment parce qu'il était veuf et seul au monde. Timokha ne s'est pas révolté, ni lamenté; il a trouvé cette décision toute naturelle.

En Sibérie, parmi les Iakouts, il a reçu un lot de terre. Puis il se procure un compagnon, muni de quelque argent. Timokha s'offre pour labourer la terre ; il obtient que le compagnon aille à trois cents verstes de là lui acheter une charrue. Le travail est dur. Le cheval, à demi sauvage, s'impatiente d'être attelé et tire si capricieusement que Timokha en a les bras rompus. En dépit de tout, Timokha réussit à labourer une bande de terrain, et son cœur se réjouit. Mais voici que les Iakouts, qui n'ont jamais vu de telles choses, en prennent ombrage. Ils font venir Timokha dans leur village; ils lui expliquent que la besogne à laquelle il se livre est impie : la terre produit de l'herbe qu'il est permis de faucher pour nourrir le bétail, mais on n'a pas le droit de mutiler la terre; « autant vaudrait mettre dans l'intérieur du corps la peau d'un homme, et les veines à l'extérieur ». Ils lui intiment de renoncer à cette entreprise sacrilège. Timokha ne se laisse pas convaincre. Il discute comme il peut, joue des poings, et s'obstine. Mais, le lendemain, quand il s'en vient continuer son labeur, il ne reconnaît plus son champ : toute trace de son travail a disparu. Les Iakouts sont venus, de nuit, et ils ont retourné chaque motte de terre, de telle

façon que l'herbe fût en haut et la terre noire en bas, ainsi qu'il convenait... Timokha doit déménager, mais il ne renonce pas à sa résolution. Il s'y acharne et réussit enfin à se faire, dans un autre endroit sauvage de la Sibérie, un champ et un potager; et il est heureux. Il l'est même complètement. Il a rencontré une Petite-Russienne, Maroussia, belle et travailleuse, qui, elle aussi, à travers les bourrasques terribles de la vie, s'efforce de refaire son existence de paysanne. Cette femme est d'une extraordinaire vaillance. Elle s'est sauvée de prison, elle s'est établie avec un ami jeune et séduisant, qu'elle veut astreindre à la vie réglée, à la vie paysanne, la seule qui soit honorable à ses yeux. Mais ce garçon ne rêve qu'aventure. Et alors elle épouse Timokha, « semblable à un vieux tronc couvert de mousse ». Son ménage prospère; elle s'est constitué, en cet exil lointain, son foyer de Petite-Russienne; son mari admire son entente des affaires, et, quand il est ivre, la bat, comme eût fait, en Petite-Russie, le mari qu'elle y aurait trouvé.

Cet amour de la vie stable et organisée caractérise le paysan. Mais il y a, par la campagne russe, d'autres gens, qui, ceux-là, n'ont leur « chez soi » nulle part. En quelque lieu qu'ils s'installent, la monotonie du paysage les oppresse. Ils ont l'instinct du vagabondage. La passion de la liberté se manifeste en eux par un impérieux besoin de changer sans cesse de place et d'occupation, de s'exposer à des risques nouveaux. En Sibérie, tout prend des proportions immenses :

> Dans l'air craintif et froid, le moindre craquement de la glace semble un coup de fusil, la chute d'une petite pierre fait le fracas d'une avalanche, une chanson devient hyperbolique, gigantesque dans les imaginations.

Comme les distances y sont énormes et les dangers perpétuels, l'intrépidité du vagabond y est sans limites.

Vassili, dans *Sakhalinetz*, est un gars de trente ans, ancien forçat, qui s'est évadé de l'île de Sakhaline, puis, comme Timokha, s'est établi chez les Iakouts. Il a une vache, un taureau, un cheval. On le respecte, et il constate que travailler vaut mieux que voler et piller... Pourtant, son visage a d'étranges expressions : la tranquillité lui pèse,

quelque chose de violent germe en lui qu'il ne contient qu'à force de volonté. Ce qu'il lui faut, c'est la vraie liberté, l'essor de toute sa nature large et indomptée. Après toutes les péripéties de son existence, la faim, le froid, la poursuite, il devrait se réjouir d'être à présent un honnête homme, chez qui le prêtre vient prendre le thé. Mais cette vie artificielle l'étouffe. Il retrouve un compagnon d'autrefois avec lequel il s'est enfui du bagne ; il vend son cheval, abandonne sa terre durement défrichée, et choisit le métier le plus périlleux et le plus excitant qui soit : porter de l'eau-de-vie aux mineurs qui, en échange, donnent de l'or... Si on l'attrape, c'est de nouveau le bagne. Mais il part, les yeux brillants de fièvre joyeuse.

L'âme du vagabond est infiniment mobile et impressionnable, attentive aux bruits étranges et au silence même, à la voix des arbres qui murmurent :

— C'est ce diable de temps ! [dit Stépane, que l'ennui a chassé de son gîte.] Je n'en peux plus, croyez-moi, je n'en peux plus.

— Qu'y a-t-il, Stépane ?...

Stépane est absorbé ; il n'a qu'une demi-conscience des paroles qu'il dit :

— Je viens, la nuit, sur le lac... et la forêt bruit sans cesse... et tout, à l'entour, est vide... Et les maudits canards !...

Pris d'une rage subite, il saisit une motte de terre sèche et la jeta dans le brouillard qui s'étendait sur le lac. Là-bas, comme à travers une vitre opaque, on apercevait les formes incertaines et exagérées des oiseaux. Quand la motte de terre tomba, les formes s'agitèrent à peine, lignes de brouillard dans un nuage de brouillard.

Or, cet homme qui souffrait de sa force inemployée devient, pour un peu de temps, un héros. Il prend la défense des Iakouts contre les Tatares qui les dévalisent ; il fait des prodiges de vaillance et de générosité, au mépris de sa vie. Mais il est vaincu moralement. Les Tatares, dont le nombre l'écrase, le conspuent, et les Iakouts l'abandonnent. Alors il s'en va, vers l'inconnu.

*
* *

Ainsi, c'est à la réalité observée avec patience, avec curiosité,

avec tendresse, que Korolenko emprunte les éléments de ses récits. La mise en œuvre n'altère pas la vérité des faits. Elle est simple, loyale, et l'artifice y est réduit au minimum d'une fiction sans aventures. Il veut laisser à ses notations et à ses documents leur valeur ingénue. Son réalisme est d'ailleurs élégant et poétique. Cet art communique une émotion saine et de bon aloi.

Quelquefois il se mêle de la fantaisie à ses peintures. Les légendes populaires, les naïves croyances des ignorants, ajoutent alors à l'intérêt du récit un charme pénétrant et singulier. Ainsi *le Songe de Makar* s'embellit d'une sorte de mythologie élémentaire et qui, toute sommaire qu'elle soit, compose le symbole d'une vraie religion.

Makar, pauvre Russe, vit dans les forêts sibériennes. Il est devenu tout pareil aux indigènes de là-bas, se vêt comme eux de peaux de bêtes, laboure quand la saison le permet, peine à scier du bois ou à chasser. Son seul divertissement est de boire la mauvaise eau-de-vie qu'il réussit parfois à se procurer. Lorsque sa première femme mourut, il n'avait pas de quoi payer l'enterrement. Il dut aller travailler ; dans la forêt, les larmes gelaient sur ses joues. Le marchand qui l'employait exploita sa douleur et son indigence en le payant mal. Aujourd'hui, ses enfants sont morts ou dispersés, sa seconde femme est abrutie par la misère. Ses forces déclinent ; la vieillesse horrible et le dénuement vont s'emparer de ces deux êtres.

La veille de Noël, un immense désir de boire de la vodka saisit Makar. Il attelle son petit cheval et va trouver des déportés politiques : ces gens-là sont sûrs et paient aussi bien qu'ils peuvent. Il leur demande des arrhes pour du bois qu'il leur livrera ultérieurement. Puis il s'en va chez les Tatares boire son argent. La mauvaise eau-de-vie, mélangée de tabac, lui monte à la tête. Il rentre chez lui, en chantant, d'une voix gutturale, qu'il a bu cinq charretées de bois. A la maison, il s'endort sur son lit et pense aux pièges à renard qu'il a posés dans la forêt. Il voit distinctement qu'une bête est dans les rets : il faut qu'il s'en empare tout de suite. Il se lève et repart dans son petit traîneau. Il glisse à travers la nuit terrible de froid, bleue de lune. Il arrive aux pièges et visite sans vergogne

ceux des autres avant les siens. Un renard est pris. Mais un paysan, Alechka, est là, qui cherche aussi. Ces deux hommes se rencontrent auprès du renard, et une lutte acharnée commence. Et, tandis qu'ils se poursuivent haineusement, le renard se sauve. Alechka renverse Makar, lui dérobe son bonnet de fourrure, et disparaît. Makar prend peur : le gel effroyable joue de mauvais tours aux gens qui se hasardent, de nuit, la tête découverte. La forêt maligne semble interminable et s'enchevêtre... L'âme de Makar sombre dans la détresse. Les ramures des arbres le frappent au visage, les lièvres le narguent, les renards l'épient, les coqs de bruyère crient sa défaite... De loin arrive le son des cloches, puis il s'éteint... Makar meurt de froid.

Sur son corps la forêt apaisée se tait soudain, et les grands sapins allongent sur lui leurs lourdes pattes couvertes de neige... Makar mort voit auprès de lui le bon petit pope Ivan, décédé jadis d'une façon lamentable : il s'est laissé choir, étant ivre, dans le feu. Le petit pope Ivan ordonne à Makar de se lever et de le suivre. Makar maugrée : il comptait qu'après la mort il aurait droit au repos et à l'immobilité. Or voici qu'il faut comparaître devant le grand Toïon. Le grand Toïon somme Makar d'énumérer les travaux qu'il a accomplis durant son existence. Et Makar, fourbe comme le sont les ignorants devant de plus puissants qu'eux, exagère le nombre des arbres qu'il a abattus, des sillons qu'il a creusés, des sacs de blé qu'il a semés. Le grand Toïon devine la fraude et se fâche. Mais l'authentique labeur de Makar fait fléchir profondément le plateau de la balance où on le jette : le labeur de Makar était énorme. Dans l'autre plateau tombèrent les péchés de Makar : mensonges, bouteilles d'eau-de-vie, etc. Et ce plateau fut plus lourd encore que l'autre. Le grand Toïon décide que Makar, pour sa pénitence, sera transformé en cheval et servira le maître le plus dur. Alors Makar, qui de sa vie n'avait su lier deux mots, sentit qu'avec l'indignation un don superbe de la parole lui venait. Makar parla avec audace. Il ne voulait pas devenir une bête de somme, parce que cela n'était pas juste. Non que le tracas naturel à cette condition fût plus pénible que son tracas d'homme. Au contraire : on nourrit les bêtes,

tandis que lui n'a jamais mangé à sa faim et a toujours été mal traité. Oui! tout le monde l'a mal traité : les percepteurs d'impôts, les gens de la police, les popes, la misère, la faim, les gelées, les sécheresses, la terre rebelle, la forêt fourbe. Et durant sa vie il n'a rien su. Il ne comprenait pas ce qu'on marmonnait à l'église, pas plus qu'il ne comprenait pourquoi on lui avait pris son fils comme recrue, ni pourquoi on ne le lui avait jamais rendu. Et il n'avait jamais entendu un mot de caresse, ni vu un sourire d'accueil, un visage bienveillant!...

A mesure que parle Makar, le plateau qui contient ses péchés, comme allégé, se soulève. Le grand Toïon, surpris et troublé, objecte à Makar qu'il n'a pas l'air serein, la tenue soignée qui conviennent aux justes. — Non, certes, les yeux de Makar ne sont pas sereins : c'est qu'il a trop pleuré! Ses vêtements sont grossiers : c'est qu'il a dû se les fabriquer lui-même, tant bien que mal! Il était venu au monde avec un clair regard qui reflétait le ciel; mais, si ce regard s'est obscurci, la faute n'en est point à lui.

Ainsi Makar contempla toute sa vie de souffrance, et il eut une immense pitié de lui-même. Il se mit à pleurer. Et le grand Toïon aussi pleura, et tous les assistants pleurèrent. Cependant les péchés de Makar devenaient toujours plus légers...

*
* *

Dans presque toutes ses nouvelles, Korolenko présente une sensibilité douloureuse aux prises avec la vie brutale et envahissante. Il reconnaît les lâchetés occasionnelles de telles âmes mieux douées que les autres et qui semblent déchues, mais dont il n'admet pas que la déchéance soit irrémédiable. Ses pauvres héros ont des mesquineries, des faiblesses, des ridicules. Ils sont des hommes qu'a produits une société mauvaise : mais ils valent par ce caractère essentiel d'humanité : ils souffrent.

Le portrait que fait Korolenko de Krouglikov est si poignant qu'on voudrait se débarrasser de la hantise qu'il laisse. Ce désolant personnage est inoubliable. Korolenko le montre dès l'abord tel qu'il l'a vu, agité, sautillant, grotesque :

Un petit homme tout rond, d'un âge incertain, plutôt vieux,

accoutré bizarrement d'habits désuets et hétéroclites. Son visage et toute sa personne paraissaient gris, usés et restaurés pour la circonstance. Ses manières et son langage étaient à la fois prétentieux et timides comme si, ayant été trop souvent rebuté, il craignait de chacun une offense probable.

Il absorbe une étonnante quantité d'alcool. Mais ce pauvre être est un martyr et, à sa manière, un saint. Il a commis, dans sa jeunesse, un crime. A présent, le voici à At Davan, relais de poste éloigné de toute ville, dans la contrée la plus morne et la plus désolée de la Sibérie. Est-ce seulement un crime qu'il a commis ? Un geste irréfléchi de vengeance. Comme un ignoble vieillard riche lui enlevait sa fiancée, lui, pauvre amoureux, a senti sa haine se soulever : il tire machinalement un coup de pistolet, assez inoffensif, et effleure la nuque grasse de son ennemi... « Je ne l'ai pas tué, Dieu merci ! » s'écrie-t-il en racontant son histoire... On l'a jugé, condamné. Il remarque : « Maintenant on prendrait, sans doute, en considération que j'étais un être affaibli et torturé, mais alors on ne s'en avisa pas. » Il n'a nulle hostilité contre ceux qui ont causé son malheur. Il garde comme une relique précieuse une photographie de la fiancée de jadis, et s'attendrit en songeant aux enfants qu'elle a. Le mari est un savant distingué. Tous deux lui écrivent, une fois l'an, et lui envoient quelques secours.

Krouglikov ne comprend pas lui-même toute la navrante cruauté de son aventure. Il la devine vaguement, mais il n'arrive pas à l'expliquer. On l'a tant humilié, on l'a tant piétiné, qu'il se voit à terre avec une sorte de résignation stupide. Des restes de dignité demeurent cependant en lui et sont parfois comme une voix qui voudrait crier justice, parfois comme un sanglot de stupeur et d'excuse.

Une nuit, qu'il est tout vibrant encore de ces souvenirs récemment évoqués, un courrier qui passe par At Davan exige de Krouglikov, chef du relais, des chevaux qu'il n'a pas l'intention de payer. Cet homme, Arabine, a la réputation d'être terrible ; on tremble devant lui. Krouglikov lui tient tête ; il est renversé, frappé, par cet Arabine... Il y a dans ses yeux une expression désolée et pitoyable : « On ne regarde ainsi qu'en Russie ! » dit Korolenko... Ce

malheureux, terrassé physiquement et moralement, qui est incapable de courage, sauf par instants, puis se résigne à tous les affronts, parce qu'il faut quand même continuer à vivre, obsède et torture l'esprit.

*
* *

Korolenko ne s'est pas tenu à des portraits individuels de pauvres diables, rencontrés ici ou là. Des foules s'agitent aussi dans son œuvre, foules immenses et troublées, que l'inquiétude morale a envahies et parmi lesquelles le mysticisme se propage comme une maladie contagieuse.

Les sectes, en Russie, pullulent dans les ténèbres de l'ignorance. Korolenko les étudie avec une attention passionnée; il en note les bizarreries caractéristiques, avec son habituel souci de l'exactitude. Il a fait, pour se documenter, un voyage chez les Cosaks de l'Oural, chez qui, plus que partout ailleurs, sévit la préoccupation théologique.

Il y a les *Pomortsi*, qui estiment que l'Antéchrist règne sur l'Église reconnue et n'admettent de membres parmi eux qu'après un nouveau baptême; les *Fédosséevtsi*, ou « proprets », qui réprouvent le mariage; les *Dirniki*, exaltés qui ne veulent prier que sous la voûte du ciel : afin de concilier cette exigence de leur religion avec les rigueurs du climat, ils pratiquent une ouverture dans le mur oriental de leurs maisons et prient en regardant le ciel à travers cette ouverture. Il y a encore les *Okroujeniki*, soumis à la hiérarchie religieuse qu'a instituée l'évêque grec Ambroise; les *Beglopopovtsi*, « prêtres transfuges », qui attirent chez eux les prêtres de l'Église orthodoxe; et surtout les *Nikoudichniki*, c'est-à-dire ceux qui refusent toute compromission, et ne vont nulle part où officient des prêtres, de quelque Église qu'ils relèvent.

Ces divergences naïves et compliquées proviennent d'un souci très noble de l'idéal, d'un ardent désir de s'en approcher. Ces différentes sectes, d'ailleurs, sont en perpétuelle dispute; mais chacune d'elles tient à la conservation intégrale de son dogme. Elles dérivent toutes du schisme des Vieux Croyants, qui condamnent les innovations introduites par Nikon. Les *Nikoudichniki* sont les plus outranciers. Ils ont, à un plus haut degré que les autres, la nostalgie d'une

religion plus pure, ancienne, et qui doit, pensent-ils, s'être conservée ici-bas, quelque part. Il s'est formé, dans leurs imaginations, une croyance bizarre et touchante : un royaume existerait, très loin, par delà les mers, où la vraie religion, transmise à quelques hommes par l'apôtre Thomas, serait demeurée intacte et florissante. Là, entourées d'autres temples, assyriens pour la plupart, s'élèvent quarante basiliques russes. Dans ce royaume béni, tout péché est impossible : la vraie religion implique la vraie vertu. Il importe de retrouver cette patrie des âmes fidèles : le *Bélovodié*. Les Cosaks de l'Oural envoyèrent donc naguère trois des leurs à la recherche de ce pays de l'innocence. Ces hommes, consciencieux et vaillants, munis d'une somme de deux mille six cents roubles, bien modeste pour un tel voyage, s'embarquent, n'ayant que des indications vagues et contradictoires. Ils sont ignorants et simples ; ils n'ont aucune notion de la géographie. Ils estropient les noms des pays lointains, s'étonnent de tout ce qui leur est inhabituel : les chemins de fer, les tunnels, qu'ils prennent pour l'entrée de l'enfer et dont ils ne sortent qu'avec étonnement... Néanmoins ils avancent. Ils vont à Constantinople, en Asie-Mineure, à Jérusalem ; ils traversent le canal de Suez et la mer Rouge; ils contournent l'Indoustan et l'Indochine, demandent aux indigènes des îles s'il n'y a pas, ici ou là, de basilique russe. Ils visitent la Chine, le Japon, et enfin, découragés, reviennent chez eux par la Sibérie. Et ils se disent que leur itinéraire fut mauvais, mais ils ne doutent pas que le *Bélovodié* existe : d'autres qu'eux sauront découvrir cette terre privilégiée.

C'est principalement dans les campagnes que les sectes sont nombreuses. Korolenko explique pourquoi cette population paysanne est ainsi nerveusement exaltée. Les malheurs incessants, les disettes, la misère ont accru la sensibilité de ces pauvres gens, les obligent à recourir, dans leur détresse sans issue, à une intercession divine. Ils trouvent une consolation dans le rêve, dans l'agenouillement; et, plus ils sont incapables de se suffire à eux-mêmes, plus leur religiosité devient maladivement intempérante. De là les cérémonies qui ont pour objet d'implorer l'aide céleste ; de là le besoin constant de surnaturel, la foi aux miracles.

Dans une nouvelle intitulée : *A la suite de l'icone,* un paysan dit à un cordonnier de la ville, entaché de quelque scepticisme :

— Tu ne dépends de rien, toi ; tu n'as à respecter que tes clients. Tu sais d'avance comment ils marchanderont en faisant leur commande, et tu ruses en conséquence. Tandis que le moujik, lui, est tout entier livré à Dieu. Aujourd'hui, il fait très chaud ; mais un nuage se montre au-dessus de la forêt. Toi, cela t'est bien égal qu'il pleuve : tu seras mouillé, voilà tout. Mais pour le moujik, c'est autre chose : le nuage peut être utile ou malfaisant, selon l'époque. Donc, si le moujik a peur, il faut bien qu'il ait recours à la Sainte Vierge. Alors, on fait des processions, et le moujik supplie : « Sainte Vierge, écarte le nuage... » Si nos péchés ne sont pas trop lourds, Elle interviendra, et le nuage passera. Si Elle ne peut plus tolérer nos péchés, nous souffrirons. Voilà.

Plus les villages sont éloignés des grands centres, plus ils sont livrés à l'obscur travail de l'esprit sectaire. La scolastique alors se mêle fréquemment au mysticisme populaire ; et l'on trouve dans les campagnes de très subtils théologiens, aussi intrépides qu'ignorants. Ils possèdent de vieux livres qu'ils respectent aveuglément et qu'ils interprètent avec une ingéniosité superstitieuse. Ils en tirent une règle étroite et impérieuse, et leur formalisme est intolérant.

Un paysan raconte à Korolenko les ennuis qu'il éprouva chez de rigoureux sectaires, divisés sur les pratiques de leur foi, mais tous aussi énergiques dans leur certitude.

— Je me louai, un hiver, chez un homme, pour charrier du bois de la forêt. Nous regagnâmes, de nuit, la maison, le jeune maître et moi, dans mon chariot. Je me réveillai de grand matin ; il ne faisait pas encore jour. Une vieille allume un cierge et s'apprête à prier devant les icones. Les icones étaient belles, peintes. — « Moi aussi, pensai-je, je vais me lever, faire ma prière, puis atteler mon cheval. » Je descends doucement, je me place derrière la vieille et commence mes signes de croix. Mais voilà qu'elle se retourne. Elle m'aperçoit et agite les bras : « Que fais-tu là ? dit-elle. — Rien, dis-je, je voulais prier Dieu. — Attends, fait-elle. — Pourquoi attendre ? c'est le moment tout juste. — Attends, tu prieras plus tard. — C'est bon... » Et je remonte sur mon banc.

La vieille termine ses oraisons, éteint le cierge, et le range. Je regarde de nouveau. Peu après, le vieux descend du poêle, apporte

son icone et allume son cierge. Je me précipite encore une fois de mon banc ; je me dis : « Maintenant, moi aussi, je peux me mettre en prière... » Mais, à peine ai-je porté la main à mon front, pour un signe de croix, que le vieux m'arrête la patte : « Qu'est-ce que tu fais ? — Mais, dis-je, je voulais prier. — Attends : il ne convient pas pour le moment que tu pries. »

En voilà une aventure !... Je regrimpe sur mon banc. Je me demande ce qui va arriver. Le fils de la maison et sa femme descendent bientôt et, dans la pièce voisine, allument un cierge. Eux, ils n'avaient pas d'icones : rien qu'un crucifix. En un clin d'œil, je suis à côté d'eux... « Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, pensais-je, je prierai devant un crucifix... » Mais ceux-là aussi me chassèrent. Quand ils eurent fini, ils m'appelèrent et me dirent : « Viens, à présent, et prie. »

J'entre dans la pièce et je vois les murs absolument nus : ils avaient caché leur crucifix.

« Que le diable vous emporte ! Plutôt que de pécher avec vous, — dis-je en moi-même, — j'y renonce ! Quand je serai dehors, je prierai en regardant le soleil de Dieu... »

De farouches sectaires rappellent à Korolenko les Puritains anglais et les Indépendants du temps de Cromwell. Ces saints personnages dévisageaient avec le même dédain les pécheurs débonnaires qui, eux, leur répondaient par des regards confus et muets.

A Svetloïar, près de la Vetlouga, Korolenko a vu se rassembler les groupes nombreux des religions diverses, ayant chacun leurs livres, leurs chants, leurs croyances. Les gens d'Ourévensk sont les plus singuliers. Tous les ans, à la même date, ils dressent un autel, à l'ombre du même chêne, sur la pente d'un coteau. Ils viennent en hordes confuses...

Je fus frappé des visages austères et orgueilleux de ces gens. Il y avait des femmes en sombres robes de nonnes, un individu très long, à la physionomie dure, un gamin grêlé de petite vérole portant un sac de mendiant, un fou loqueteux... Ils lisaient et chantaient, à tour de rôle, d'une voix monotone et nasillarde, sans prêter à ce qui se passait la moindre attention. Les représentants des autres sectes discutaient volontiers ; les *Oureventsi*, au contraire, gardaient un maintien fier et méprisant. Ils ne répondaient pas aux questions qu'on leur faisait. On eût dit qu'il ne restait plus rien, dans l'univers, qui leur semblât mériter la moindre indulgence, et que toute la sainteté du monde se trouvait cantonnée dans cet îlot que leur groupe for-

mait, sonore de leur chant lugubre... Toute la nuit, je restai debout, dans la cohue, près d'une antique chapelle. Je me souviens des visages harassés d'un missionnaire et de deux prêtres, des gros livres empilés sur un pupitre, des cierges de cire, à la lueur desquels les différents partis cherchaient les textes dont ils avaient besoin. Je vois les visages animés des vieux-croyants et des orthodoxes, qui acclamaient chaque réplique heureuse... A l'aube, je me frayai, avec difficulté, un passage et, fatigué, la tête alourdie par cette vaine scolastique, le cœur oppressé d'un ennui et d'un désenchantement vague, j'allai, à travers champs, à la suite des hordes de pèlerins. Les impressions que j'emportais étaient pénibles. C'était comme si j'avais passé la nuit dans un caveau sans air, à la clarté d'une lampe fumeuse, écoutant une voix indistincte lire la prière des morts auprès d'un cadavre, qui serait la pensée du peuple, séculairement endormie.

Et Korolenko se demande pourquoi il est si mal à l'aise parmi ces paysans compliqués, dominés par les vieux livres, tandis qu'il se plaît avec les êtres simples, les doux ivrognes ineptes et charmants, qui acceptent la vie sans ergoter à son sujet. Il se dit qu'il est moins dangereux de rester très naïf auprès de la nature que de corrompre sa pensée par d'illusoires dogmatismes.

Ce mysticisme est l'une des tares de l'âme russe. Depuis des siècles, il la travaille et la tourmente en pure perte; et ce stérile effort ne fait qu'énerver l'inquiète pensée des masses peureuses.

—Le désordre s'est installé en Russie! [dit un personnage de Korolenko].— Il y a longtemps ! [répond un autre.] Ce n'est pas d'hier.

***

Quoi qu'il en soit de ces tristesses, Korolenko ne désespère pas de ce pauvre peuple opprimé sous l'ignorance. Il croit possible la guérison du mal, et il a confiance dans la qualité spirituelle de ces foules qui s'épanouiront, une fois qu'on les aura délivrées de l'ignorance qui les asservit. Il considère qu'il y a dans l'âme russe des virtualités merveilleuses et qui ne demandent qu'à éclore. Il faut qu'on favorise leur belle floraison. Alors ce sera le véritable affranchissement, plus réel et plus efficace que celui de 1861.

Ces espérances de Korolenko et les motifs qui les justifient sont exposés d'une façon poétique et poignante dans cette « esquisse d'après nature » qu'il a intitulée *l'Éclipse*. Certes, le sujet est bien choisi pour figurer cette crainte des ténèbres, cette mysticité farouche et obstinée qui caractérisent l'âme du paysan russe.

Selon sa méthode de loyale enquête, Korolenko s'est rendu à Iourievets, pour y voir une éclipse de soleil et observer l'attitude du peuple en présence de ce stupéfiant phénomène. Il arrive par le bateau et remarque, parmi les voyageurs, un étrange émoi que certains dissimulent sous de l'ironie. On savait, à bord, que des astronomes étrangers étaient venus à Iourievets et faisaient des préparatifs d'études. Les voyageurs de deuxième et de troisième classes se moquent de leurs singuliers instruments ou tripotent, avec dédain et méfiance, une brochure populaire relative à l'éclipse de soleil que l'on attendait ce 7 août 1887. Les vieux-croyants évitent de toucher à cette feuille, tant elle leur paraît suspecte. Dans la ville même, grande est l'agitation. Un vieillard raconte à qui veut l'entendre qu'un étranger est venu à Iourievets, afin de séduire le peuple à sa religion; et il cite un certain Grichka, qui a déjà vendu son âme pour vingt-cinq roubles...

— Mais on a loué Grichka comme gardien des télescopes !

hasarde un sceptique qui ne convainc personne dans la foule, c'est la fin du monde que l'on augure. Et Korolenko, touché d'une pitié profonde pour cette multitude craintive, s'écrie :

Que de fantomales terreurs rampent dans les brumes qui enveloppent la sainte Russie!...

Et il se demande quand se lèvera enfin le jour, cette aube qui chasse les spectres, qui met en fuite la méfiance, la haine. Alors tombera le malentendu entre l'homme qui examine le ciel à travers un télescope et l'homme qui appuie son front contre le sol et considère toute investigation comme une offense envers Dieu.

La foule est hostile aux astronomes. On tente de démolir

les instruments qu'ils ont installés, et, comme on n'y réussit pas, on se dédommage par des grognements d'indignation.

— Voilà ! ces étrangers s'imaginent qu'on peut connaître d'avance les desseins de Dieu. A qui est-ce que Dieu notre Père va découvrir cela ? Ou bien veut-on nous faire croire qu'il a convoqué un conseil ?...

C'est un péché que de vouloir pronostiquer les phénomènes célestes, un péché qui peut amener un terrible châtiment :

Dieu envoie l'éclipse et ces gens braquent leurs lunettes... Et si Dieu leur répondait par la foudre?...

Mais voici que les prédictions des savants se réalisent. A l'exacte minute annoncée, l'éclipse commence. Dans un silence subit, on observe les manœuvres des astronomes, précises, scientifiques. On n'entend que les soupirs nerveux de la foule. Les plus religieux parmi les spectateurs s'en vont à grands pas, afin de n'assister point à cette œuvre criminelle de l'enquête sur le ciel. Mais la plupart, peu à peu, s'intéressent à ces machines que l'on dirait animées d'une vie consciente. Et, à mesure que les prédictions des astronomes se réalisent, on a plus de confiance dans les procédés que la brochure recommande. On se munit de verres fumés. On épie le soleil qu'engloutit un corps étranger pareil à quelque gigantesque araignée. Une vieille se sauve : elle veut mourir chez elle, avec les siens et non en plein champ. D'autres demandent :

— Est-ce que cela va passer ? Devons-nous vivre encore ?...

Et puis le soleil reparaît, en mince faucille d'or, et la joie que sa vue provoque est indicible.

Korolenko sentit que cette première lueur du soleil revenu chassait les préjugés et la discorde :

Le soleil brilla et nous fûmes de nouveau des frères...

— Seigneur ! — s'écria l'un de ceux qui s'étaient le plus fort indignés contre l'audace impie des astronomes, — à quoi l'on arrive tout de même par la science ! Hé ! hé !

La crainte a disparu et, avec la crainte, l'acrimonie. On parle, on fait du bruit, on se félicite :

— Nous devons remercier Dieu, il nous permet de vivre !...

On est honteux d'avoir voulu démolir les télescopes, on nie même que l'on ait eu cette intention, ou bien on l'impute à des ivrognes. Maintenant, on respecte et l'on protège ces étrangers qui savent observer le ciel ; on admire leurs instruments :

— Ces tuyaux ne sont pas des choses simples. Si l'on y touche sans savoir, ils ne fonctionnent pas. Il faut les diriger vers l'astre...

Et, comme un endurci demande encore s'il n'y a pas là de péché, on ne lui répond seulement pas ; la question, d'ailleurs, est posée sans insistance.

Lorsque Korolenko regagna son bateau pour partir, tous les voyageurs lisaient avec enthousiasme la brochure qui, il y a quelques heures, soulevait leur moquerie et leur colère.

***

Ce récit curieux donne une juste notion des idées sociales de Korolenko, de la place que de telles préoccupations tiennent dans son œuvre. Il n'est point à proprement parler un sociologue ; on ne voit pas qu'il se rattache à quelque parti politique ; il n'énonce pas un ensemble de doctrines. Ses revendications n'ont rien de véhément, ni de dogmatique. A peine les formule-t-il : elles résultent plutôt des constatations qu'il a faites et qu'il publie.

Dans *l'Éclipse*, il a raconté simplement ce qu'il avait vu, et de ce témoignage il résulte que le pauvre peuple souffrant de la Russie a grand besoin d'être éclairé. La lumière le guérirait des tristesses que l'ombre lui cause. Et il résulte aussi de ce qu'a vu Korolenko que, malgré les méfiances, les inquiétudes, toutes les superstitions ombrageuses, l'esprit populaire est cependant accessible aux rassurantes vérités de la science.

Seulement, pour cette tâche prodigieuse de l'éducation du peuple russe, éparpillé sur un territoire démesuré, enfoui dans

le lointain des plaines illimitées, il faudra du temps, de l'énergie, de la méthode. Et il faudra aussi que beaucoup de choses tombent qui, aujourd'hui, empêcheraient d'agir utilement le plus ardent apôtre.

Pendant la disette, Korolenko songe que ses compagnons et lui, avec leurs visages bien portants, leurs fourrures, leurs chevaux bien nourris, devaient paraître superbes et insolents aux chétifs affamés. Ils étaient des bienfaiteurs! Mais, cette bienfaisance, il sait, lui, qu'elle était médiocre, accidentelle, insuffisante. Et il sait aussi que, pour sauver ces pauvres gens de la détresse spirituelle ainsi que de la faim, l'immense Russie paysanne exigerait un travail continu, commun, intense...

Or, dit Korolenko, en Russie on n'achève pas ce qu'on commence. On entreprend des enquêtes, on ne réussit pas à les mener à bien. On entame de grands discours, et l'on s'arrête en chemin. Les Russes n'ont pas de forces pour la vie; une sorte de redoutable apathie les entrave. Ils se méfient même des rares personnes qui voudraient agir : on déclare que « l'intelligence » est déjà trop nombreuse; on ne lui permet pas d'accomplir son apostolat; et cependant on laisse dépérir sans lumière et sans secours les pauvres hameaux, comme si la sève ne coulait plus dans l'organisme social de la Russie.

Par suite, il ne reste plus qu'à avoir pitié de ces tristesses. Tout en espérant, pour un vague avenir incertain, une amélioration de la vie sociale, il faut, quant à présent, pleurer sur l'universelle souffrance. Il y a dans l'œuvre de Korolenko toute une profonde et touchante philosophie de la pitié qu'une de ses nouvelles les plus connues, *le Musicien aveugle*, résume d'une façon pathétique.

Ce récit serait insupportablement douloureux, si Korolenko n'avait réussi à y répandre la douceur d'une belle sérénité. Il y a mis toute sa sympathie vibrante et aussi le vaillant optimisme qu'il conserve jusque devant les spectacles les plus affreux. Pierre est aveugle de naissance. Toute sa vie sera donc une souffrance, par ce regret de la lumière que ses yeux n'ont jamais vue et souhaitent pourtant. Il tâtonne au moral et au physique, acharné à comprendre, au moins.

si ce n'est à voir, la lumière. Tant qu'on le choie et qu'on le soigne, il est égoïste et aigri. Mais il a, auprès de lui, l'oncle Maxime, vieux garibaldien à l'esprit généreux, à l'âme tendre et hardie. Celui-ci éveille en Pierre la pitié pour les autres aveugles, pour ceux qui ne sont ni riches ni gâtés, qui doivent mendier et pâtir. Pierre tressaille douloureusement. Sa vie personnelle s'élargit et s'étend. Il vibre pour les autres plus que pour lui-même. Il oublie parfois son propre malheur. Jusqu'alors, il avait épanché dans la musique les gémissements de son âme. Maintenant, son art plus puissant devient l'expression d'une souffrance plus générale : c'est une prière pour toutes les douleurs, un appel en faveur de tous les hommes, un espoir dans un meilleur avenir. Et comme, au moral, la lumière, par la pitié, pénètre son esprit, au physique aussi, dans un paroxysme de joie intense, à la nouvelle qu'il lui est né un fils qui verra pour lui, il a, dans un éclair, le sentiment qu'il voit. L'instant magique passe, mais la joie demeure.

Le *Musicien aveugle*, Korolenko lui-même l'a défini « l'élan d'une âme vers la lumière ». Cette œuvre didactique et symbolique contient l'essentiel de sa philosophie sociale. C'est de la lumière, de la lumière avant toute autre chose, qu'il faut à la Russie. La Russie entière a besoin de lumière, comme chaque âme individuelle, pour peu qu'elle soit noble et bien douée... Pour Korolenko, c'est la pitié qui fait tomber les murs derrière lesquels sont emprisonnés les êtres, les uns loin des autres. La pitié donne l'intelligence : donc elle donne la lumière.

Cette pitié, qui sait ne pas s'offenser des dehors rudes, des apparences d'infamie, Korolenko la possède au suprême degré. La misère avilit les âmes, les étouffe, les maintient rivées au sol sans leur permettre le moindre essor qui les ennoblirait, la moindre joie qui les embellirait : elle l'attriste infiniment. Mais, tout en notant les erreurs des misérables, il les absout avec amour. Il considère qu'il y a de la lâcheté à se détourner de la souffrance. Il sait que la souffrance est horrible et que le premier mouvement, dès qu'on l'aperçoit, serait de fuir : mais il veut qu'on parvienne à se vaincre. Dans *le Musicien aveugle*, il présente un groupe de mendiants qui, transis

et affamés, chantent leur dolente complainte auprès d'une icone miraculeuse. Leurs voix tremblent de tourment physique, d'impuissance et de fatigue. Ils avaient de mauvaises places pour solliciter des aumônes; leurs rivaux, moins infirmes qu'eux, les avaient refoulés. Leur complainte était faible et allait en s'éteignant; on n'en éprouvait que plus cruellement l'impression d'une immense douleur enclose dans ces pauvres poitrines...

— Allons-nous-en! — s'écrie Pierre, le « musicien aveugle », torturé par ce gémissement lamentable.

— Ah! tu veux t'en aller? Tu ne ressens pas d'autre désir, en présence de la douleur d'autrui, que de t'échapper? — réplique avec colère Maxime...

Quand on s'enfonce et quand on s'enferme dans une douleur égoïste, on est un aveugle, un être inutile et vain. C'est par la miséricorde que l'âme s'amplifie. Celui qui parvient à compatir est comme l'aveugle qui a recouvré la vue...

IVAN STRANNIK

EN ALBANIE

Il est, en pleine Europe, un admirable coin de barbarie, sans routes ni ponts, où l'on ne chevauche que sur des pistes, où l'on ne passe les rivières qu'à gué, où l'on ne vit que l'arme au poing, en perpétuel état de guerre. Chacun s'y fait justice, et personne ne connaît de loi que la coutume verbalement transmise. Pas de gouvernement, mais un souverain éloigné et quasi légendaire qui paie pour qu'on le reconnaisse, et ne demande jamais qu'on lui obéisse. La nation parle une langue qu'elle ne sait pas écrire, n'ayant ni alphabet ni grammaire. Elle connaît deux ou trois religions, — musulmane, orthodoxe et catholique, — qu'elle pratique et confond dans la même indifférence. « Ni Dieu, ni maître » : aucun peuple n'a jamais pu revendiquer avec autant de droits cette belle devise. Cette nation est la nation Guèghe ou Albanaise du nord ; ce coin est la Haute-Albanie.

C'est là qu'il faut aujourd'hui rendre visite à l'Albanais de race, déchu de son ancienne grandeur. Au nord de la Macédoine, derrière la plaine d'Uskub, la chaîne de Schar-Dagh et les nœuds du Pinde lui font une forteresse qui ne s'ouvre aux Turcs que par le défilé de Kaçanik. Au delà de cette chaîne abrupte, s'étend la Vieille-Serbie, grande plaine enchâssée dans quatre murs de montagnes, champ clos et retiré où, tout à l'aise, l'Albanais peut encore venir se délasser, jouer des coudes et

des jambes, lorsqu'il étouffe dans ses vallées alpestres, et se donner l'illusion du monde ouvert devant lui, comme au beau temps d'Ali de Tebelen et de Mehemet-Ali. En Vieille-Serbie, l'Albanais est toujours roi : il a su défendre son privilège contre les armées turques, contre les criailleries serbes et contre les menées autrichiennes.

*
* *

Vers la fin de mai 1902, nous sommes partis — un trio d'Européens — d'Uskub, dernière ville turque de Macédoine. Sur le chemin du Schar-Dagh, nous chevauchions derrière un pacifique gendarme. Un marchand avait poussé sa mule au flanc de mon cheval. C'était un juif de Salonique. Il était humble. Il parlait bas, craignant d'éveiller les échos derrière les roches, au bord du sentier. « Il faut regretter le bon vieux temps, disait-il. Au bon vieux temps, nos grandes maisons de Salonique faisaient avec l'Albanie de fructueuses affaires. Les marchandises pénétraient partout : en Albanie comme en Macédoine, par les plaines ou par les monts, à Dibra, ville albanaise, comme à Serrès, ville grecque, les marchands israélites et vlaques chevauchaient de nuit et de jour, sans trop risquer leur peau. Alors, on n'assassinait pas sans de bonnes raisons, et jamais l'on n'était assassiné sans savoir pourquoi. La vendetta albanaise fonctionnait régulièrement, comme ailleurs la justice. Le brigandage faisait partie des coutumes admises. Le marchand, par sa très grande douceur, savait détourner les balles et les coups de couteau. Il risquait seulement d'être dépouillé de sa pacotille. Mais, ce risque étant prévu et chiffré, il savait prendre là-contre une assurance en forçant un peu ses bénéfices. De fournisseur à client, les rapports étaient donc pleins de bonhomie. Les crédits n'avaient pas de limites ; les contrats reposaient sur la seule bonne foi du client, contre lequel le vendeur ne possédait aucun moyen de coercition. Pas de faillites ; on s'arrangeait toujours du paiement que le débiteur pouvait offrir. Une année de bonne récolte payait pour cinq ou six ans de disette. Et l'on gagnait sa vie. Aujourd'hui, tout est changé. Le brigandage a pris une telle importance et si peu de régularité, que nul commerce

n'en peut plus courir les risques. Le sultan Abd-ul-Hamid a gâté ce pays. Les Albanais, choyés par lui, appelés par lui à composer sa garde d'honneur et à veiller sur ses propriétés, recherchés par lui comme gendarmes, nommés par lui aux plus hauts emplois, lâchés par lui sur la Vieille-Serbie et même sur la Macédoine, ne veulent plus connaître que deux moyens d'existence : le vol à main armée quand ils ne sont encore que simples particuliers, et la concussion quand ils sont devenus fonctionnaires. »

Le marchand, ayant arrêté sa mule au sommet d'un tertre, étendit le bras vers l'énorme et chaotique montagne :

— Mon père, dit-il, a parcouru tous ces pays, tous, depuis Uskub jusqu'à Dibra, pendant trente ans. Il avait la *bessa* de toutes les tribus. Il emportait sur sa mule une collection de calottes blanches, rondes ou carrées, plates ou longues. Il en changeait à chaque passage d'une tribu dans une autre, car il devait avoir la coiffure de ses clients pour être bien reçu par eux. Il était couvert par la *bessa,* c'est-à-dire par la sauvegarde albanaise. Moi, c'est à peine si j'ose m'aventurer jusqu'à Kalkandelen, et encore je ne m'y sens pas en sûreté.

— Ces Albanais sont donc devenus bien méchants ? demandai-je.

— Eh ! monsieur, ils l'ont toujours été, — s'écria mon compagnon de route, qui, tout aussitôt, reprit plus bas et sembla regretter cet excès de franchise. — Ils l'étaient autrefois. Mais, n'étant pas encore gangrenés par la duplicité turque, ils étaient gens de parole et d'honneur; tout violents qu'ils fussent, au moins pouvait-on les apaiser par d'honnêtes cadeaux. Aujourd'hui, ils ne savent plus que mentir et tuer. Ceux de Dibra tuent pour voler, ceux de Diakovo tuent par fanatisme, ceux d'Ipek tuent pour le plaisir, ceux de Priszrend tuent par mauvaise humeur, et ceux de Kalkendelen tuent pour constater la précision des fusils qu'ils fabriquent. En Albanie, tous les Albanais tuent pour montrer qu'ils sont chez eux et pour qu'on leur reconnaisse le droit de vivre à leur façon. Et hors de l'Albanie, dans toute la Macédoine, les Albanais tuent encore parce qu'ils n'ont pas l'habitude de se gêner chez les autres et que le Sultan les paie pour cette besogne.

*
* *

D'Uskub, pour se rendre tout droit en Vieille-Serbie, il faut couper le Schar-Dagh au défilé de Kaçanik, qu'emprunte la voie ferrée. Mais la vraie route albanaise suit, en remontant le Vardar, le pied méridional du Schar-Dagh jusqu'à la ville de Kalkandelen, d'où les cols élevés du Schar mènent les Albanais à la première ville de Vieille-Serbie, Priszrend. Nous suivons ce second itinéraire.

A trois quarts d'heure d'Uskub, sur la route de Kalkandelen, on atteint la borne du pays albanais. Cette borne symbolique est la pile d'un pont brisé. La Lepenatz, mauvaise rivière, rompit, il y a trois ans, l'arche du pont : les Turcs ne le reconstruiront jamais. Car les Turcs n'entreprennent rien en Turquie d'Europe, sachant qu'ils y travaillent pour leurs héritiers. Les Albanais, d'ailleurs, couperaient les ponts reconstruits entre leur empire et celui du Sultan. Il faut donc passer la rivière à gué. Un peu plus loin, une très grande et belle mosquée dessine en plein ciel la silhouette de sa coupole et de son minaret. A vingt pas, ce n'est plus qu'une ruine de mosquée ; de longues herbes s'échevellent autour de sa coupole ; sur le minaret, un nid de cigognes est planté. Les Albanais dédaignent ce lieu de prière, construit jadis par les Turcs.

Plus loin, au bord de la piste, quarante cavaliers ont mis pied à terre devant un petit café. Ce sont les gendarmes, les *zaptiés*, envoyés ici par le gouverneur turc pour saisir les paysans quand, l'escarcelle pleine, ils rentrent du marché d'Uskub ; il s'agit de leur extorquer les taxes. En vain chercherait-on quelque Turc dans cette troupe de gendarmes ; pas le moindre Turc au petit nez rond entre de petits yeux et des pommettes saillantes, au gros buste trop long sur des jambes trop courtes. Mais quels beaux escogriffes tout en os et en membres, aux têtes d'oiseaux de proie sur des cous d'échassiers ! Nez en croc entre les crocs des moustaches, sourcils redressés comme d'autres moustaches, yeux clairs dans les orbites caves, grandes oreilles détachées du crâne, merveilleuses dents de loup, tous ces gendarmes

sont albanais; même au premier seuil de l'Albanie, le Turc ne peut plus aujourd'hui envoyer que des Albanais pour ses opérations de police.

Après six heures de chemin, on voit Kalkandelen au fond de sa plaine, contre la chaîne des monts Schar : la moitié de la ville est prisonnière entre les deux parois d'une gorge. Kalkandelen a des pommiers célèbres, mais elle est plus célèbre encore par ses fusils : c'est l'arsenal où les Albanais ont installé leur grande industrie d'armes. Kalkandelen fournit donc ses pommes à la table du Sultan et ses fusils à toute l'Albanie. Chaque année, le Sultan envoie de Stamboul l'ordre de fermer ces fabriques clandestines : les pommiers cesseraient plutôt de porter leurs fruits. Au devant de la ville, à l'écart les uns des autres, les beys, qui sont des barons, possèdent des *coulas* qui sont des castels. La *coula* est une enceinte quadrangulaire, avec une tour à chaque coin et une seule porte de fer; dans l'enceinte, trois maisons, celle des hommes, celle des femmes et celle des hôtes; autour des maisons, un jardin, des écuries et des granges; dans les maisons, tout ce qu'il faut pour soutenir un siège. En cas d'alerte, le bey s'enferme avec sa famille, ses clients et ses troupeaux. Derrière ses murailles, ses quatre tours et sa porte de fer, il pourrait tenir quelques années.

Ces *coulas* font rempart, au sud de Kalkandelen, contre la route de Macédoine et défendent toutes les approches. Derrière les *coulas*, la ville est blottie à l'entrée de la gorge qui assure la retraite en pleine montagne. Derrière la ville, pour protéger cette route des monts, un bey avait construit jadis un réduit formidable sur un éperon dominant; ce ne sont plus que des ruines, mais les beys d'aujourd'hui auraient tôt fait de les relever s'il le fallait. Pour l'heure, ils n'en sont pas à la défensive. Le Sultan ne songe point à les tracasser. Il leur abandonne la ville et la plaine; il les charge de garder la porte des monts et la route de Vieille-Serbie. Le chef de ces beys peut exploiter tout le bassin supérieur du Vardar : c'est un personnage considérable. Ce grand bey de Kalkandelen se nomme Mehemed. Le Sultan l'a envoyé à Alep en Syrie pour des raisons de la plus haute importance. Discrètement, mais fièrement, les vassaux de Mehemed nomment

son ennemi, son rival, l'auteur de son exil : c'est l'empereur François-Joseph. Ils croient que le monde n'était plus assez grand pour le chef des clans du Haut-Vardar et pour l'empereur-roi. Il fallait que l'un ou l'autre disparût. Le plus fort l'emporta. Le vaincu paie sa dette; n'est-ce point selon les lois de la guerre? Cette histoire de Mehemed est édifiante. En voici le détail.

*
* *

A Kalkandelen, le métier de brigand est un bon métier. Aussi les Albanais y prospèrent. Kalkandelen est l'ancienne Tetovo des Slaves : il y a vingt ans, les trois quarts de la population se composaient de Bulgares, de Serbes ou de Valaques. Aujourd'hui, il reste peu de chose de ce peuple chrétien que les Albanais ont harcelé. En ce coin, les Albanais ont été installés par Abd-ul-Hamid. Le Sultan leur abandonne les routes. Lorsqu'on surveille les routes, on a le droit d'y lever des péages. Or, tous les ans, les Bulgares et Slaves macédoniens, nombreux dans les Dibres, descendent le long du Vardar et s'en vont à Uskub pour gagner par le chemin de fer Sofia et Philippopoli, où ils travaillent pendant la belle saison. Les Albanais, qui les ont vus descendre au printemps, les attendent au retour, en automne. Les pauvres Bulgares essaient en vain de toutes les ruses pour passer en contrebande leur médiocre épargne. Les Albanais de Kalkandelen sont gens habiles à qui rien n'échappe. Cette route du Drin noir est donc un coupe-gorge : un consul de Russie, venant d'Uskub, n'est monté à Dibra, il y a trois ans, qu'avec une escorte de cent cinquante cavaliers.

A commander les Albanais du Pinde et du Schar-Dagh, Mehemed s'était enrichi. Il disposait de trois mille fusils et pouvait en huit heures les jeter sur Uskub qu'il tenait à sa merci. La clef de la Macédoine, de la Vieille-Serbie et d'un quart de l'Albanie était dans sa main. Mehemed avait donc ici une véritable royauté. Mais, comme tous les Albanais, ce roi des montagnes cachait, sous sa virile apparence, un goût d'enfant pour les beaux uniformes, une passion bourgeoise du titre, du rang, des honneurs serviles. Ces Albanais, si mal rattachés à l'Islam lorsqu'ils se disent musulmans, et

si peu fidèles au christianisme lorsqu'ils se disent chrétiens, vont à tout ce qui brille, comme des étourneaux. Farouches ou frondeurs, indifférents ou insolents devant l'idée d'un dieu ou d'une patrie, ils tombent en extase devant le moindre fétiche : une épaulette, une pièce d'or qui brille, les attire à l'affût; le Sultan, en bon chasseur, les tire au miroir. Sans cet instinct, tous les Mehemed de l'Albanie seraient depuis longtemps les maîtres de la Macédoine, comme jadis l'Albanais Mehemet-Ali se rendit maître de l'Égypte...

Abd-ul-Hamid offrit à notre Mehemed, qui commençait à lui porter ombrage, un titre de pacha, puis il lui donna un haut grade dans la gendarmerie. Sous l'uniforme de gendarme, le brigand mit au service des lois turques sa vieille expérience. On le chargea de veiller à la sécurité du vilayet de Salonique, situé à bonne distance de son fief. Comme il était du métier, il déjoua toutes les ruses des coupeurs de route. Puis, en bon fonctionnaire qui songe à son avancement, et pour se rapprocher du pays natal, il se fit, bon gré mal gré, nommer chef de la gendarmerie d'Uskub. Alors la puissance de cet homme qui tenait entre ses mains tout à la fois les gendarmes du Sultan et les Albanais du Haut-Vardar fut immense. Un tiers de la Macédoine ne connut plus d'autre loi que la sienne. A Constantinople, on enregistrait simplement ses décisions. Mehemed pacha fit et défit les fonctionnaires; lorsqu'un gouverneur d'Uskub cessait de lui agréer, il lui donnait dix jours pour quitter le pays.

Patiemment, sans aigreur, Abd-ul-Hamid et les fins matois d'Yildiz-Kiosk, tout en se pliant aux volontés de Mehemed, attendaient l'heure où la corde trop tirée casserait. Un beau jour Mehemed leur sembla mûr pour l'exil : l'illustre gendarme fut mandé à Stamboul. Il y vint. Il y fut décoré, nommé général, couvert d'or et décrété la victime d'une cabale des grandes puissances. On lui fit entendre que toute l'Europe liguée, François-Joseph en tête, réclamait son exil ou sa tête, et ce fut, lui dit-on, pour le sauver des haines européennes qu'avec beaucoup de mystère et d'honneurs, on l'embarqua vers Alep, en Syrie. Mehemed pacha partit sans se plaindre, estimant que l'empereur dont il se croyait la victime était un rival digne de lui.

Mais son fils Ali-bey, faillit entrer en guerre contre le suzerain. A la première nouvelle de l'exil paternel, il parla de descendre à Uskub ou même à Stamboul avec ses fidèles. Le Sultan eut recours à Mehemed qui, satisfait de l'exil voluptueux, écrivit à son fils : « Le padischah me comble de ses bienfaits : ne bouge pas, *pour le moment.* » La colère du preux Ali passa dans une boutade. Il notifia solennellement au gouverneur d'Uskub : « Je viendrai dans trois jours. Donne-moi le temps seulement de réunir les deux mille parents et amis qui m'accompagnent toujours en voyage. » Mais il jugea préférable — pour le moment — de ne pas se déranger.

*
* *

A l'entrée de Kalkandelen, nous sommes les hôtes des derviches *bektachis*. C'est à un kilomètre de la ville, derrière une pelouse toute fleurie de tombeaux, au pied des pentes boisées de la montagne, que les bons derviches cachent, en un enclos de solides murailles, leurs demeures, leurs vergers, leurs champs et leurs vignes. On ne devine pas tout d'abord qu'ils appartiennent à un ordre mendiant. De l'extérieur, leur *tekké* (couvent) semble un camp retranché. Des meurtrières bâillent au flanc des murs. Des créneaux en découpent le sommet. La porte est munie de tours, que relie un pont de bois pour servir de chemin de ronde. Sur le pavé du seuil, quand l'hôte vient demander l'accueil, s'inclinent les moines blancs dont le turban a douze plis, selon le rite.

A l'intérieur des murailles, une centaine de pommiers tendaient leurs branches fleuries aux derniers rayons du jour. Des sentiers blancs, des filets d'eau couraient dans le gazon assombri. Tout autour de ce verger, une petite ferme, une petite mosquée, de petits kiosques aux coins arrondis et dorés, tout un Trianon levantin reposait dans une profusion de roses. Achmed-Ali, cheik de la confrérie, *baba* des derviches, quitta pour nous recevoir le carré de fraises qu'il était en train de repiquer. Il conduisit ses hôtes dans le kiosque ouvert qui a vue sur tout l'enclos. Les rossignols, les « bulbuls » tant aimés des Turcs, se mirent à chanter;

des lucioles voletaient sous les pommiers ; le *Baba* me dit : « Tu trouveras ici la paix albanaise. »

Hadji Bektach Khorassany, fondateur de l'ordre, vivait au XIVe siècle à la cour d'Orkhan. Il était doux à ceux qu'il aimait, impitoyable aux ennemis ; il bénit les premiers janissaires, et ses disciples furent tous, pendant quatre siècles, enrôlés, pour la forme, dans ce corps. Des janissaires albanais apportèrent dans leur pays le nom du saint personnage. La moitié de l'Albanie musulmane devint bektache. Les moines de la secte ne sont aujourd'hui que quelques derviches dans leurs tekkés, mais les affiliés sont partout. Il ne faudrait pas croire que le très faible sentiment religieux de l'Albanais soit fortifié par ce lien secret. Seulement l'Albanais se croit meilleur « islam » lorsqu'il est bektache : il veut être « sous la manche » de saint Bektachi, comme d'autres dans le cordon de saint François. Le diable n'y perd rien. Ce n'est qu'une superstition ajoutée aux superstitions qui composent la foi albanaise. Le bektachisme fait seulement que les braves, qui courent les monts avec une carabine sur le cou, blêmissent à la vue d'un lièvre, comme blêmissait jadis Hadji Bektach Khorassany.

J'ai goûté chez le *Baba* la « paix albanaise », en sachant de quel prix elle est achetée. Pour ces quelques arpents embaumés et silencieux, que de sentiers arrosés de sang, que de cris, que de combats à la borne d'un pâturage, que de haines ! Achmed Ali Baba tient au fond de son tekké les fils des intrigues. Son souffle pieux excite les haines et pousse les combattants. Cependant, au sein de la paix, il respire ses roses et repique ses carrés de fraises.

*
* *

De Kalkandelen à Priszrend, à travers les gorges du Schar-Dagh, douze heures de marche haletante.

Un *zaptié* (gendarme), qui conduisait un voleur, de Priszrend à Kalkandelen, a été trouvé mort avec son prisonnier dans ces défilés du mont Schar. L'un et l'autre avaient eu la gorge ouverte d'un coup de couteau. Les montagnards n'aiment pas les gendarmes : ce fut une faute du comman-

dant de Priszrend d'envoyer l'un de ses hommes isolé. Mais le pauvre *zaptié* n'a pas eu de chance : il eut affaire avec des garnements qui, par dérision, lui ont donné une vilaine mort, une mort de mouton au sacrifice du Courban-Baïram ; des gens d'honneur lui eussent fait présent d'une balle. Le prisonnier était inconnu dans la contrée : on n'avait aucune raison de le tuer, si ce n'est l'immense mépris des Albanais pour les voleurs. Les deux victimes ont été dépouillées de leurs ceintures, de leurs chaussures, de leurs habits ; on n'a retrouvé ni les cartouches ni le fusil du *zaptié*. Les meurtriers, en cela, agirent suivant les règles. Voler un mort, selon la loi albanaise, ce n'est plus voler : envers les vivants dont les biens le tentent, le meurtre est le premier devoir d'un Albanais.

Dans le sentier où, trois jours auparavant, leur camarade avait trouvé cette fin, les deux zaptiés, attachés à notre petite caravane pour nous conduire à Priszrend, chantaient. Le pas de leurs chevaux rythmait la complainte de l'assassiné, improvisation à la mode albanaise, en phrases entrecoupées, sur une mélodie sans caractère. La chanson, commencée au bouteselle, se poursuit pendant toute une journée et ne se termine — si elle se termine — qu'au feu de l'étape. Des montagnards descendant vers Kalkandelen arrêtèrent leurs petits chevaux chargés de bois et toisèrent avec insolence nos deux chanteurs. Une autre couple de fiers bûcherons nous aborda plus loin, tout juste entre deux versets de la chanson. Les zaptiés crièrent aux montagnards de s'écarter; les montagnards se jetèrent sur les zaptiés. Ce fut un beau tapage, une confusion de rudes invectives en langue albanaise et quelques bruits de carabines promptement armées. Mais on était en nombre égal des deux côtés : des deux côtés, la sagesse albanaise fit prévoir l'incertitude de la lutte. Les choses en restèrent là. Dans nos rangs, la chanson fut reprise où elle avait été laissée, mais longtemps, au-dessous de nous, retentirent des voix : « Cœur de lièvre, fils de chien, va carder la laine avec les femmes ! je mangerai ton cœur ! il y aura du sang devant ta porte ! » Ainsi, dans une langue homérique, nos ennemis d'un instant nous faisaient don de la vie, pendant qu'en hoquets alternés, nos gendarmes chantaient toujours :

— Il est mort. Il est tombé sur le territoire de Veschal et les Veschala « doivent le sang » à sa famille.

— Les Veschala ne doivent pas le sang. Ce sont les gens de Ljouma qui l'ont tué près de Veschal, et les Ljoumâns doivent le sang aux Veschala pour ce meurtre commis chez eux.

— Il y aura du sang et des vengeances, et les tribus se battront jusqu'au jour où les larmes couleront des yeux des femmes.

— Les femmes diront : C'est assez. Alors on fera la *bessa :* on paiera le prix du sang du dernier mort.

De Kalkandelen à Priszrend, la traversée du Schar serait une rude entreprise si les Albanais s'avisaient de défendre leur domaine de Vieille-Serbie. Les deux ou trois cols à peu près praticables ne sont accessibles que par des défilés étroits. Le meilleur passage est tracé par deux profondes fissures qui s'ouvrent au flanc de la montagne. Entre ces deux fissures adossées, se dresse un mur presque droit, au sommet duquel passe le col, à quinze cents mètres d'altitude : pas de route ; à peine un sentier, souvent interrompu. Entre Kalkandelen et Priszrend, qui sont deux villes de vingt à trente mille habitants, les échanges sont assez considérables. Mais les Albanais ignorent l'art des routes. Dans toute cette journée de marche, durant douze heures, on traverse un seul village, Veschal ; d'autres sont en vue, mais à distance et dans des positions imprenables.

Avant d'arriver à Veschal, pendant une halte, nous avons vu déboucher dans le sentier un gros colonel, suivi par quarante zaptiés. C'était la bande qui, la veille, percevait les taxes sur la route d'Uskub. Le gros colonel nous apporta les compliments du gouverneur et nous imposa ses quarante hommes comme compagnons de route. Le gouverneur d'Uskub est un Turc de Salonique, un bon Turc de mœurs douces, qui aime son *kef*, c'est-à-dire son repos, son divan, son rêve, sa cigarette et son café. Il penche à croire qu'il me faut une raison bien grave pour me fatiguer dans les passes du Schar Dagh et pour risquer l'un de ces « cas albanais » où je n'aurais rien à gagner, croit-il, et où il aurait, lui, tout à perdre. Il est donc inquiet. Il veut me surveiller et me protéger tout

ensemble : « Il veut surtout vous faire honneur », affirme le colonel. Pour comble de précaution, le gouverneur a choisi ce colonel, parce que c'est un bey d'Albanie, d'une très grande famille, de la noble tribu des Chaleh près de Diakovo. Mon colonel, chef de la gendarmerie d'Uskub, n'a que vingt-cinq ans d'âge : il compte déjà deux ans de grade. Il pèse cent dix kilos, ce qui est un poids de pacha turc. Mais il garde le prestige d'un bey albanais. Nous l'avons pu voir à l'entrée de Veschal. De loin, nous avions aperçu, à la corne du village, une centaine d'hommes qui nous attendaient le fusil à la main, avec les intentions les meilleures du monde. Mais le colonel partit en avant au petit galop, et les gens de Veschal déposèrent, cachèrent même leurs fusils pour nous recevoir. Il importait que le mont Schar ne nous offrît qu'une image de paix : « Tout est calme en Albanie », m'avait déclaré le gouverneur d'Uskub. Le colonel avait pour mission de me prouver la chose.

Veschal, haut perché sur un cap, entre deux précipices, plonge un regard en amont, un regard en aval, jusqu'au fond de la gorge où tout doit passer sous ses yeux. Sans minaret, sans jardins, sans bétail, sans un carré de choux, sans une pièce d'orge, cachant ses femmes, ce qui est normal, mais cachant aussi ses enfants, c'est un sacripant de village, un repaire de bandits. Les muletiers de Priszrend et de Kalkandelen, les bûcherons montés du Vardar, les bergers koutzovlaques qui errent en été sur les hauts pâturages, lui paient un droit de passage. Du sommet du col, la vue découvre un monde nouveau. C'est, au premier plan, la plaine de Vieille-Serbie, l'une des plus vastes et des plus belles qui soient en Europe; au fond, les collines du Drin blanc, les champs de Diakovo, les plateaux plus élevés d'Ipek dans l'angle du Pinde et du Monténégro; et, tout au bout, l'énorme masse des Alpes monténégrines. Notre colonel regardait vers les lointains territoires où sa tribu vit hors de servitude; je lui demandai de me conduire là-bas, dans la région où ses parents sont les seuls maîtres ; il me répondit par le grand mot de la discipline turque : « *Yassak !* (c'est défendu !) »

Au saut du col, sur la pente nord de la montagne, un capitaine de Priszrend nous attendait avec vingt autres cava-

liers albanais. Ce fut à la tête de soixante hommes que nous abordâmes le *caracol* de Karatach — le blockhaus de la Pierre Noire, — que garde un vieillard armé d'un fusil à piston. Le blockhaus est un cabaret : la garnison vend aux passants du café de fèves grillées, de l'eau de neige et du pain d'orge. Tout près d'ici, commence le pays de Ljouma, une terre bénie où jamais soldat ni fonctionnaire turc ne pénétra. Les Serbes reconnaissent dans les Ljoumâns d'anciens frères, albanisés par prudence, et qui s'unirent jadis contre le Turc aux tribus albanaises du Schar et du Drin blanc. Serbes ou non, les Ljoumâns sont de vrais brigands.

— Ceux de Ljouma ont tué Ali, reprenait notre gazette chantée. Ils l'ont jeté la face à terre, puis le sacrificateur s'est mis à genoux sur son dos. De la main gauche, il a relevé le menton comme le museau de la brebis et, de la main droite, il a coupé le cou.

Tandis que nous descendions vers Priszrend, le long de la frontière du pays de Ljouma, la chanson éclatait comme un défi : le sang d'Ali appelait le sang de ses meurtriers. Et volontiers les fusils des gendarmes, qui ne sont jamais prompts à défendre la loi, fussent partis d'eux-mêmes pour venger l'honneur de la gendarmerie, mais aucun Ljoumân ne se trouva dans le sentier.

Priszrend apparaît au bas ; parmi le fouillis de ses cases fauves et de ses grands arbres, la façade d'un grand bâtiment surgit en un coin du faubourg :

— C'est la caserne des Turcs, dit le colonel.

Le colonel ne dit pas : « *notre* caserne ». Pour cet Albanais, aide de camp de Sa Majesté et tout sonnant d'aiguillettes impériales, les Turcs sont des étrangers en Albanie : Priszrend n'est plus en Turquie ; mais Priszrend a daigné recevoir une caserne turque.

*
* *

Priszrend serait une république d'opérette, si la troupe albanaise n'y jouait ses drames, — de gros drames. La scène est une ville de bois dans des bouquets de verdure. Il n'est rien de plus joli ni de plus gai à travers toute la Turquie

d'Europe. Derrière la ville, dans le Schar, s'ouvre une gorge effrayante d'où sort la Bistritza, large déjà comme une rivière, encore vive comme un torrent. L'Albanais tient à Priszrend les premiers rôles : l'acteur en vedette est actuellement un certain Ramiz-bey.

Ramiz-bey est entré un beau matin à la municipalité de Priszrend, annonçant qu'il veillerait désormais aux besoins communs de ses trente-cinq mille concitoyens. Il s'est proclamé le maire. Personne ne l'a nommé à cette fonction, mais personne ne la lui a disputée. Les membres du conseil élu lui ont tranquillement cédé le bon coin du divan, près de la fenêtre, puis, lui ayant adressé les compliments d'usage, ils ont quitté la salle. La clique de ce Ramiz était redoutée : elle était redoutable. Auprès d'elle, la maffia sicilienne ne serait qu'une société de bienfaisance. Depuis dix ans, elle gouverne la ville par les moyens dits légaux dont elle s'est illégalement emparée. Au moindre signe de révolte ou de mauvaise humeur chez ses contribuables, elle menace de faire appel aux tribus du voisinage. Elle entretient ses principales intelligences chez les Ostrozoubs, terribles gens qui occupent, à quelques heures de Priszrend, du côté du Drin blanc, un cirque montagneux dont l'unique entrée est un défilé fort étroit. Jamais les troupes ni les fonctionnaires du Sultan n'ont pénétré chez les Ostrozoubs. Il y a trois ans, Abd-ul-Hamid s'était laissé persuader d'entreprendre une campagne contre la tribu aux cinq mille fusils. Un bataillon turc s'engagea dans le défilé : on n'en a pas revu un homme. De nouveau, cette année même, un commandant turc, faisant du zèle, a voulu recommencer l'expédition; mais, une première compagnie ayant été exterminée, le commandant a sagement pris la fuite derrière les autres.

Individuellement ou par petits groupes, les Ostrozoubs descendent à Priszrend. Sous la haute protection du maire, dont ils sont les clients, ils pillent les boutiques et dévalisent les bourgeois. Cette exploitation ne va pas sans quelques difficultés : la tribu des Cabach leur fait une rude concurrence. L'an dernier, mille Cabach ont occupé le faubourg. Pendant plusieurs semaines, il fallut les nourrir et supporter leurs fantaisies. Les citadins finirent par demander justice à

Constantinople; mais le Sultan n'est intervenu que pour donner raison aux Cabach. Les Cabach avaient pour chef Rustem-bey, qu'ils appelaient, affectueusement, Rusto. Maître de la plaine, comme Ramiz de la ville, Rusto, un beau jour, avait déclaré : « C'est moi le fermier de la dîme ! » Et, dès lors, il avait levé les dîmes, sans verser une piastre dans les caisses de l'État. Seul il empochait les bénéfices. Il espérait les empocher longtemps. Il connaissait mal la Turquie. Le gouvernement turc se laisse voler, mais les fonctionnaires qui, dans l'Empire, n'ont d'autre rôle que de voler leur gouvernement, supportent moins patiemment la concurrence. Les dîmiers officiels, dépossédés par Rustem, avaient, en haut lieu, des protecteurs qu'ils associaient à leurs détournements. Gens d'Yildiz et de la Sublime-Porte, ces protecteurs, frustrés de leur part de la dîme, crièrent. Et le Sultan permit qu'on arrêtât Rusto Cabach, un jour qu'il viendrait, selon sa coutume, au marché de Priszrend, — un jour qu'il viendrait seul. Rusto fut arrêté et envoyé à Constantinople.

Les Cabach accoururent en armes dans le faubourg de Priszrend :

— Rendez-nous notre bey, hurlaient les Cabach, rendez-le, ou nous mettons le feu à la ville.

— Retournez chez vous et on vous le rendra, répondait le mutessarif, — qui, sur le papier, est le préfet turc de ce district et n'est en fait que l'ambassadeur du Sultan en ce pays étranger.

— A d'autres les mensonges de Stamboul ! Qu'avez-vous fait de Rusto ?

— Rusto est parti en pèlerinage. Dans deux mois, trois au plus, il reviendra *hadji* de la Mecque.

— Mensonge encore ! Rusto se moque de la Mecque et du turban vert ; la blanche calotte albanaise couvrira seule son front jusqu'à la fin de ses jours. La torche est prête et tu vas mourir. Dis où est Rusto.

— Il est à Stamboul. Notre maître — que Dieu veille sur ses jours sacrés ! — notre maître, dans sa bonté inépuisable, lui a fait une place auprès de son trône parmi les *tufenkdjis* (fusiliers de la garde).

A ce nom des célèbres fusiliers de la garde, les cris de la horde s'apaisèrent soudain. Rusto *tufenkdji !* Quel honneur

pour les Cabach! Dans la garde particulière du Sultan, l'on n'entre qu'en récompense de toute une vie de labeur au coin des bois, ou par le droit de noblesse que confèrent plusieurs ancêtres coupeurs de routes : c'est l'Académie turque du brigandage. Rusto *tufenkdji !* c'était trop beau.

— Qu'on nous le montre! s'écrièrent les Cabach, qui ne pouvaient pas croire.

Le préfet leur promit qu'ils verraient Rusto en grand uniforme. Le Sultan, sachant bien qu'il lui reviendrait, permit à Rusto Cabach d'aller rendre visite à sa tribu. Il revint. On admira son uniforme et même le kalpak de faux astrakan qui remplaçait sur sa tête le bonnet blanc de l'Albanie. Puis les Cabach laissèrent repartir Rusto, quand il voulut. Il continuera de toucher les dîmes de la plaine sans plus avoir le souci de les lever lui-même : il deviendra le protecteur d'un dimier, peut-être même son commanditaire.

On comprend sans peine que ce voisinage des Ostrozoubs et des Cabach, d'autres voisinages encore, troublent les jours de Priszrend et plus encore ses nuits. A partir du coucher du soleil, les gens sages ne sortent plus de chez eux. Les gens de rien vont par les rues avec un fusil dans une main et une lanterne dans l'autre : à chaque rencontre, on se pousse sous le nez la lanterne et le fusil. Pourtant la lune, illuminant les ponts de bois et les petites cataractes de la Bistritza, nous invite à la promenade. Mais il faudrait, pour aller prendre le frais, mobiliser une section d'infanterie. Nous n'osons risquer la promenade, et pourtant nous sommes des *chapka-adam*, des hommes à chapeau. Depuis huit ans, sauf le feutre mou d'un professeur du séminaire serbe, Priszrend n'avait pas vu un *chapka-adam*. Aussi Priszrend, à l'apparition inattendue de nos trois chapeaux, s'est écriée : « Voici une commission que les grandes puissances nous envoient ». Priszrend vit dans la persuasion — et toute l'Albanie du nord et du sud avec elle — que, pour l'Europe, les querelles des Guèghes sont le nœud de la politique internationale.

— Ce sont des enfants, — nous déclare le vice-consul russe, qui ne quitte jamais sa casquette galonnée. — Profitez de leur fantaisie ; quand ils s'apercevront de leur erreur, ils vous expulseront, vous et vos chapeaux.

*
* *

Priszrend venait, quelques jours auparavant, de recevoir de Constantinople un nouveau préfet. Pauvre homme ! Son prédécesseur avait dû quitter de nuit la préfecture, rejoindre sa voiture en pleine campagne et fuir comme un voleur ; un autre, avant celui-là, était sorti de la ville entre deux haies de ses administrés qui portaient les armes canon en terre, ce qui, en Albanie, veut dire exil. Tous les préfets, envoyés dans ce mauvais poste, repartent au bout de trois mois ; l'un après l'autre, on les voit revenir au chemin de fer, à la station de Verizovitch. Et si, par hasard, l'un d'eux est toléré au delà des délais ordinaires, le Sultan le rappelle croyant que nul ne peut, sans trahir son maître, se faire agréer longtemps des Albanais de Priszrend.

La situation du préfet est particulièrement difficile depuis que Ramiz-bey, devenu Ramiz-pacha, intrigue à Yildiz-kiosk par le canal des *tufenkdjis* et trouble la ville et le pays de Priszrend par des intrigues, par des guerres, par mille affaires de « sang » réelles ou simulées. Le « sang » joue le premier rôle dans les affaires albanaises. On est « ami de sang », « frère de sang ». On a « mêlé le sang » avec quelqu'un. On « a un sang » contre ses ennemis. On leur « doit le sang » ou ils vous le doivent. De tribu à tribu, d'homme à homme, on vit en permanence dans l'état de guerre de sang *(giak)* ou de trêve de sang *(bessa)*. C'est le commencement et la fin de l'*adet*, de la loi albanaise, la seule loi reconnue dans tout le bassin des Drins. Pour un mouton volé, pour la futile querelle de deux bergers, on a vu des tribus se battre pendant dix ans. Tant que le dernier mort n'est pas vengé, il y a tache d'honneur sur ses parents et sur sa tribu : la vengeance assouvie, la tache est sur le camp opposé, et, pour la laver, il faut du sang encore. Il en serait ainsi jusqu'à la dernière goutte de sang albanais, si l'on n'avait inventé la *bessa*, qui est la trêve de Dieu, ou plutôt du Sultan.

En Albanie, toute la politique d'Abd-ul-Hamid, depuis qu'il recrute ses *tufenkdjis* chez les grands enfants de la Guégharie, consiste à surveiller les *giaks* et à intervenir dans les *bessas*.

Le Sultan sait apprécier des prétoriens qui, pour un galon ou pour cent piastres, tuent et se font tuer; mais il connaît les inconvénients de loger sous son toit des montagnards qui y apportent leurs vendettas et leur rigoureuse comptabilité du sang. Pour avoir la paix chez lui, il travaille à réconcilier les montagnes qui se battent. Les Albanais acceptent l'arbitrage d'Abd-ul-Hamid, comme ils accepteraient celui de François-Joseph ou de Nicolas II, sans surprise ni reconnaissance. Ils croient, par leurs luttes, troubler le monde entier : ils trouvent légitime que de temps à autre, le monde demande un peu de repos, et que l'un des maîtres du monde les prie de laisser souffler les puissances.

Les « commissions du sang » envoyées de Constantinople viennent donc siéger à Priszrend, à Ipek ou à Diakovo. Ramiz-pacha est toujours dans l'affaire. Là-bas, à Stamboul, il passe pour tenir sous son influence apaisante toute la région du Drin blanc. C'est par l'intermédiaire de Ramiz que le préfet doit faire parvenir dans les tribus l'argent du sang que verse Abd-ul-Hamid. Mais Ramiz, maître de Priszrend, arrête tout dans sa caverne municipale, et, si le préfet crie, Ramiz l'expulse. Ramiz fait mieux encore : il organise à grand spectacle des vendettas simulées avec meurtres, combats et arbitrage. Les acteurs, Ostrozoubs, Cabach et autres, partagent avec lui les profits. Ramiz est puissant. Son règne pourtant semble pencher à la ruine : Priszrend commence à se lasser. Il s'est formé un parti des « amis de l'ordre » qui menacent d'appeler les Ljoumans pour tout détruire, tout tuer, si les Cabach et les Ostrozoubs continuent à tuer tant et à tant détruire. Ces nouveaux « politiques » ont résolu de déposer leurs doléances au pied du trône. Ils ont adressé directement une dépêche à S. M. le sultan Abd-ul-Hamid. Quinze jours s'étant passés sans apporter de réponse, ils ont télégraphié une seconde fois, puis une troisième et une quatrième. N'ayant toujours aucune réponse, ils ont délégué vingt-quatre notables, représentant les vingt-quatre quartiers de la ville, qui se sont installés au bureau du télégraphe. Ils y ont fait apporter leurs narghilés, puis leurs repas, puis leurs matelas. Ils y couchent maintenant afin de recevoir plus tôt la réponse impériale. Ils se croient en communication immédiate et

constante avec le maître du monde. Leur candeur ignore qu'à Uskub, le gouverneur retient toutes leurs dépêches. Ce parfait fonctionnaire rédige lui-même, chaque jour, des télégrammes qui, ceux-là, vont jusqu'au Sultan pour lui dire que, sous ses bienveillants auspices, les habitants du vilayet se déclarent enchantés de leur sort. Cependant on apprend que le Sultan envoie à Priszrend un nouveau préfet. Ce préfet arrive. On le reçoit avec des questions empressées. Il ne sait de quoi il s'agit. Il accuse sa disgrâce de l'avoir précipité chez des fous plus fous encore qu'on ne les représente à Stamboul. Il les ménage. Il se disculpe. Mais on crie qu'il fait la bête, et l'on menace de fermer le bazar. Dans une ville albanaise, fermer le bazar, mettre des volets aux boutiques, est un signe de rébellion, une déclaration de guerre au pouvoir. La veille de notre arrivée, les gens de Priszrend avaient décidé de fermer le bazar. Ce n'est que par déférence envers nos chapeaux, délégués de l'Europe, que le bazar reste ouvert aujourd'hui.

*
* *

A quarante kilomètres au nord de Priszrend, Diakovo se cache dans une vallée du Drin blanc. Plus loin, vers le nord, Ipek est campée sur la montagne. Dibra, Ipek et Diakovo sont les trois repaires du banditisme albanais. Les derniers étrangers, qui ont visité Diakovo et Ipek, étaient de ces savants à lunettes qui vont partout, armés d'un marteau et chargés d'un herbier; mais les indigènes ont reconnu en eux des agents de l'Autriche : Ipek et Diakovo sont devenus inabordables.

J'ai voulu louer un cheval pour y aller : tous les chevaux de selle étaient indisponibles. L'un était au vert; un autre était blessé au garrot. « Prenez une voiture», me dit le colonel. Mais il n'y a pas de route, à peine un sentier! Le colonel ne veut pas que j'aille au Drin blanc. Ramiz-pacha ne veut pas que je visite ses tribus. Les gens de Priszrend ne désirent pas que je prolonge mon séjour dans leur république. Le gouverneur d'Uskub et la Sublime-Porte elle-même, ont décidé de me fermer la route. Cette mauvaise volonté a ses raisons et presque ses excuses.

Diakovo était, il y a quelques mois, à feu et à sang. Deux jeunes gens de grandes familles, Riza-bey et Baïram-Tzour, se faisaient une guerre acharnée. Leur haine datait de loin : toute l'Albanie chante qu'à l'âge de six ans, ils se battaient devant les seuils voisins de leurs parents. Tout le pays avait embrassé la haine de ces deux hommes. Le Sultan, voulant aranger les choses, envoya à Diakovo un général de vingt-six ans, qui avait conquis ses grades sur les coussins du divan impérial. Ce pacificateur a jeté entre les combattants l'or, les galons et les grands cordons. Le calme s'est fait aussitôt : la *bessa* impériale a été proclamée. Baïram-Tzour et Riza-bey avaient posé la même condition pour mettre bas les armes : ils ont été nommés colonels dans la gendarmerie. Une fois colonels, ces bons amis s'entendent aujourd'hui pour exiger la torsade de général. On la leur promet: malgré leur âge (ils ont vingt-trois ans l'un et l'autre), ils l'auront. Puis ils voudront être commandants effectifs de la gendarmerie à Pristina ou à Uskub : ils le seront. L'Albanie alors chantera, dans ses complaintes de route, ce que disent déjà les beys de Priszrend : Riza et Baïram-Tzour étaient d'accord depuis longtemps; s'ils ont fait battre les tribus, ce ne fut, simple farce, que pour devenir gendarmes et généraux, pour être décorés et pensionnés.

A Ipek, autre comédie. Longtemps fermée aux représentants de la Sublime-Porte, Ipek possède aujourd'hui un sous-préfet et une garnison. Ce sont les Albanais qui ont appelé les Turcs pour se débarrasser d'un tyranneau local. Il fallut du canon pour faire brêche dans la *coula* de l'ennemi. Le coup fait, les Turcs se sont installés. Le sous-préfet d'Ipek a proclamé la *bessa*. Nul n'entre plus en ville avec un fusil. Les citadins laissent aussi leurs armes au ratelier. Ipek est presque sûre. Par malheur, la Sublime-Porte oublie parfois de payer la garnison et de la nourrir. Un jour du printemps dernier, le bataillon, n'ayant plus que la peau sur les os et des guenilles sur la peau, est descendu vers la Macédoine. En bon ordre, il a traversé Priszrend, puis gagné la station du chemin de fer à Verizovitch. Là il s'est divisé : les officiers sont allés à Mitrovitza se présenter au commandant de la division et les soldats sont descendus vers Uskub chez le gouverneur. Tou-

jours en bon ordre, le bataillon a défilé dans les rues d'Uskub. Arrivé au palais du gouvernement, il a demandé du pain. Pendant quinze jours, aux frais du gouverneur, les soldats ont mangé à leur faim. Après quoi, bien refaits, ils ont regagné Ipek. Les bons Turcs d'Anatolie, qui composent l'armée de Macédoine et d'Albanie, sont capables de manger une fois par an et de souffrir la faim le reste de l'année, sans se mutiner tous les jours.

La paix albanaise d'Ipek est provisoire : le « sang » d'Hadji Zekio la troublera avant longtemps. Hadji Zekio, qu'on a appelé aussi Mullah Zeka, était une des grandes figures de l'Albanie. Sur ses vieux jours, le brigandage l'ayant enrichi, il était devenu pieux et s'était rendu à la Mecque. Au passage, le Sultan jugea bon de le garder à Constantinople. Mullah Zeka fut, durant quelques années, interné sur le Bosphore. Puis en 1896, pour les combinaisons de la politique hamidienne, Mullah Zeka reparut en Albanie. Depuis ce temps, le bon pèlerin prêchait : il parlait d'union albanaise, de patriotisme, d'autonomie. Le Sultan en conçut une grande inquiétude et voulut ravoir ce prêcheur. Mais le personnage n'ayant plus la candeur de la jeunesse, résista aux présents comme aux promesses, voire aux uniformes, et refusa de quitter ses montagnes. Il eut dès lors des ennemis acharnés que le Sultan payait. Il est tombé, l'an dernier, sous la balle d'Hadem Zaïm, qui n'était rien et qui sera gendarme, peut-être même tufenkdji. Mais quelque jour le « sang » d'Hadji Zekio devra être vengé.

*
* *

Ne pouvant visiter Ipek ni Diakovo, nous restons à Priszrend tant que la fantaisie albanaise veut bien encore tolérer notre présence.

Priszrend contient un quartier serbe, mille maisons accrochées à la pente du Schar. Chaque famille serbe a un seigneur albanais qui lui impose sa protection avec la taille et la corvée, et, en plus, les redevances extraordinaires, et la dîme, et les cadeaux, et le vol, sans compter le droit du seigneur qui reste ici l'un des articles du contrat social. Il y a quelques mois à peine, Issak-bey envoie son fils chez son serbe Pavlitch :

« Mon père a vu ta femme, dit le messager, elle lui plaît, il l'attend chez lui. » Et comme le jeune homme avait, en entrant, vu la fille de Pavlitch, il ajoute : « Tu enverras aussi ta fille pour moi ». Vingt-quatre heures plus tard, Issak fait dire : « Tu n'as pas envoyé ta femme, c'est bien, mais je veux cinq cents francs pour me dédommager. Envoie tout de même ta fille pour mon fils. » Le Serbe emprunte à tous ses parents, donne cinq cents francs et cache sa fille chez un prêtre. Le jeune Albanais revint et, ne trouvant pas la fille, prend la femme. Puis le bey s'empara des champs, fit saisir les meubles, exigea une rançon énorme et, finalement, donna à Pavlitch un si grand coup de botte que celui-ci en mourut. Issak-bey était le « patron » de Pavlitch.

Les Serbes ont à Priszrend un évêque et un séminaire orthodoxes. Un vice-consul de Russie les protège; un commis de chancellerie autrichien protège les Albanais catholiques : l'agent autrichien, dans une visite officielle au préfet, a presque été tué par une sentinelle. Les Serbes, d'ailleurs, ne manquent pas de bravoure et, au besoin, se défendent eux-mêmes. Sur la rive de la Bistritza, tous les jours depuis quelques mois, on voit, agitant ses bras maigres et poussant des cris de corneille, une musulmane dont un Serbe a tué le fils. Ce Serbe était jeune et beau; le musulman avait rapporté de Stamboul des mœurs effroyables; une lutte au couteau, dans une boutique du bazar, fut la conséquence. Le musulman succomba. Pendant deux mois, la police et les parents du mort ont vainement recherché l'assassin. Dans la vieille ville, les ruelles sont enchevêtrées, les murs percés de petites portes, les jardins touffus et les Serbes malins : le meurtrier, malgré toutes les rondes, parvint à gagner la campagne. La vieille musulmane réclame en vain la vengeance de son enfant.

Autour de Priszrend, cette Vieille-Serbie est, avec l'Arménie, le pays le plus malheureux du monde. Les Albanais, tombés de leurs montagnes sur la plaine, ont reçu du pouvoir impérial licence de vivre sur le paysan serbe et de le détruire. Périsse la race qui pourrait légitimer les prétentions du roi Alexandre, de l'Autriche ou du Monténégro ! Autour de Priszrend, la loi albanaise règne toute puissante. Les chrétiens

doivent se couper les cheveux en signe d'esclavage; ils ne peuvent entrer à cheval dans une ville ni, s'ils rencontrent un musulman dans la campagne, rester en selle devant lui. Partout les murs de leurs cimetières ont été abattus : les chrétiens ne sont même pas assurés d'une retraite close après leur vie si tourmentée.

A Mitrovitza, Hissa Boljetinatz annonce qu'il tuera le nouveau consul de Russie, s'il ose prendre possession de son poste. L'an dernier, le même Hissa, à la tête de trois cents hommes, tombe un jour sur le village de Kolachine, qu'il rançonne et pille. Le gouverneur lui fait faire d'amicales représentations : Hissa demande le titre de pacha qu'on s'empresse de lui promettre. Son fils, le 4 juin 1902, force les chrétiens de la campagne à solliciter du Sultan une réduction de la taxe sur ses moutons. Le Sultan refuse, comme on pouvait le prévoir. Alors l'Albanais punit la ville, en interdisant qu'on y entre et qu'on en sorte. La ville a souffert de la faim comme une place investie.

Assassinats, enlèvements, raids meurtriers, voilà la chronique quotidienne de la Vieille-Serbie. L'autorité turque y prête les mains. Une pauvre fille serbe, Stana Sempin, est en prison depuis cent cinquante jours pour avoir résisté à un bey qui l'a fait enlever la veille de ses noces. Qu'elle cède à l'Albanais, elle retrouvera sa liberté et son fiancé. Le brigand Kiazim vit depuis deux ans en parasite sur trois villages qu'il terrorise et rançonne. Les villageois se sont plaints; le gouverneur turc a envoyé des gendarmes : Vriazim les a invités à une orgie dont les caves des chrétiens, les cuisines des chrétiens, les femmes des chrétiens ont fait les frais... A Mitrovitza, deux frères, officiers de police l'un et l'autre, pénètrent dans une maison où l'on célèbre une noce chrétienne; ils tuent à coups de revolver le plus d'hommes possible et violent les femmes : histoire de rire. Telle est la chronique d'un seul jour : je n'ai fait que traverser cette Vieille-Serbie. Mais les lecteurs de la *Revue de Paris* ont tous dans la mémoire les articles de M. Victor Bérard parus en 1897. Ils savent ce qu'il y a de systématique dans cette tuerie albanaise : les Turcs veulent purger cette plaine de sa population chrétienne.

*
* *

Notre présence devient gênante aux habitants de Priszrend. La patience albanaise a des limites exiguës. Les « politiques » nous demandent de quitter la ville. Ils ont décidé que, demain, l'on ferme le bazar. Craignant quelques affaires, où nos personnes engagées attireraient les représentations des puissances, ils nous conseillent de gagner au plus tôt Verizovitch, la station à dix heures de Priszrend, où l'on rejoint le chemin de fer vers Uskub. Verizovitch est une gare semi-autrichienne, flanquée d'un bazar albanais. Il y a vingt ans, les ingénieurs ont, en pleine forêt, marqué l'emplacement de cette station pour desservir Priszrend. Aujourd'hui, dix mille personnes vivent sur le sol de la forêt. Les gens de Priszrend viennent aux deux trains de la semaine et font quelques échanges au bazar. Ce bazar attire les rôdeurs à dix lieues à la ronde; les beys sans tribus et les brigands sans chef affluent autour de la station.

Par le défilé de Kaçanick, le chemin de fer regagne la plaine d'Uskub. Jusqu'ici, Uskub était une ville turco-slave, mais elle tend à s'albaniser rapidement. Le quai de la gare est envahi par une foule en habits de fête, que mènent un violon, une flûte et un tambour tziganes. Une femme, voilée à la turque, descend du train; un jeune homme s'approche, lui prend la main et l'emmène, précédé par les musiciens, suivi par la foule silencieuse et blanche. La femme voilée est une Albanaise catholique d'Ipek, le jeune homme est son fiancé, et les gens de la noce, chrétiens et musulmans, sont tous des Albanais établis à Uskub. L'Albanais envahit peu à peu les villes du Vardar et, même au delà du fleuve, les villes du Rhodope. Peu à peu, il est redescendu sur son ancien territoire de chasse. Le Turc l'appelle : il y a en Macédoine tout un peuple bulgare qui veut vivre et qu'il faut détruire.

*
* *

La nouvelle se répand à Uskub de graves événements à Verizovitch. Je vais aux informations. Verizovitch, qu'hier j'ai laissée tranquille, est aujourd'hui en révolution. Verizovitch

voulait être érigée en sous-préfecture afin de mieux vivre du Turc et de l'autorité. La sous-préfecture est à Pristina, et Pristina s'est indignée de l'affront que lui faisait Verizovitch, en demandant à être détachée de son autorité. Les Albanais de Pristina ont pris le chemin de fer. Arrivés à Verizovitch, ils ont chassé les habitants et pillé le bazar de fond en comble. Grâce au chemin de fer, avec un billet d'aller et retour, ces opérations peuvent être faites entre le matin et le soir; auparavant il aurait fallu trois jours.

Dans les rues d'Uskub, la noce albanaise mène grand bruit. Toute une nuit, chez les parents du fiancé, on a dansé la *bassa*; le matin, on est allé à l'église. Sur les marches de l'autel, quand le prêtre catholique paraît dans ses vêtements sacerdotaux, le fiancé proteste : il y a du « sang » entre sa famille et celle du prêtre; il faut un autre prêtre pour officier. Mais, desservant de la paroisse, le curé d'Uskub refuse de céder le pas à un étranger... La cérémonie n'a pu avoir lieu. La noce a quitté l'église en cortège, musique en tête; de nouveau, la nuit prochaine, la *bassa* remplira le quartier, jusqu'à l'aube, de sa mélodie inlassable.

Les gens de Verizovitch ont demandé la protection du gouverneur d'Uskub. Les gens de la noce demandent la protection du consul de France. Le consul d'Autriche protège le curé albanais. Et voici tout à coup la ville en grand émoi. On annonce que deux mille guerriers de Verizovitch ont franchi la passe de Kaçanik et marchent sur Uskub. Le gouverneur envoie contre eux cinq cents hommes d'infanterie et cinquante zaptiés à cheval. Le soir tombe dans une lourde inquiétude pour tout le monde, excepté pour les fiancés chrétiens qui, n'ayant pas encore trouvé de prêtre, entament avec leurs invités une nouvelle nuit de *bassa*.

Le gouverneur parlemente avec les gens de Verizovitch et envoie des vivres aux deux troupes ennemies qui ont également faim.

Une rixe éclate dans la rue entre gens de la noce et partisans du curé. Lorsqu'il est avéré que la noce est battue, le gouverneur fait mettre le fiancé en prison.

Les Albanais de Verizovitch expliquent qu'après l'injure qu'ils viennent de subir, seul un sous-préfet leur rendra

l'honneur. Le gouverneur promet un sous-préfet et les gens de Verizovitch, apaisés, remontent, dit-on, en Vieille-Serbie.

Le consul de France fait sortir le fiancé de prison. Le consul d'Autriche l'y fait remettre. Une transaction intervient : les gens de la noce passeront en jugement, mais on fera venir un prêtre de Salonique pour bénir les époux.

Les gens de Verizovitch s'étant retirés, le gouverneur envoie au défilé de Kaçanik deux canons qui barreront la passe. Uskub est couverte : on décrète maintenant que Verizovitch n'aura pas de sous-préfet. Les Albanais vont tâcher peut-être de descendre à nouveau. Mais le défilé est gardé, et, dans leurs pires instants de fureurs, les Albanais calculent les risques ; ils ont d'ailleurs l'esprit mobile ; ils oublieront demain ce qu'ils réclament aujourd'hui : c'est pourquoi les Turcs prennent confiance, sachant que pour eux tout finit toujours bien en Albanie.

Voilà ce qu'en une petite semaine de voyage on peut voir à travers l'Albanie, sans quitter en somme les grandes routes ni les villes, sans s'éloigner à plus de soixante kilomètres du chemin de fer, de la grande ligne Vienne-Salonique. Vous prenez un soir l'Express-Orient à Paris. Trois jours après, au seuil même de votre wagon, vous tombez en ces atrocités. Des consuls européens sont là, entretenus par les puissances comme pour vous guider en cette « tournée de grands-ducs ». Et pour maintenir cette boucherie humaine, les diplomates de la chrétienté collaborent à Constantinople. Pour appuyer et défendre cette politique hamidienne, la France républicaine, le roi d'Angleterre, « défenseur de la foi », l'empereur de toutes les Russies orthodoxes et slaves, le catholique empereur-roi d'Autriche-Hongrie, tous donnent la main à ce chevaleresque et pieux empereur d'Allemagne, qui dessinait, hier, de sa main, le tableau de l'Europe chrétienne liguée par lui contre le barbare, contre l'infidèle, contre le jaune ! Sur le Chinois pacifique, tous ont bravement marché, et personne n'ose ouvrir la marche sur le Turc assassin.

GEORGES GAULIS.

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD.

L'INDISCRET

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

Lucien RIVOLET, 23 ans.	Thérèse VALANTIN, 25 ans.
VALANTIN, 40 ans.	Louise OVIZE, 25 ans.
MARIVON, 50 ans.	Françoise MARIVON, 30 ans.
MORGAN, 39 ans.	Madame BAIGE, 56 ans.
FARIZET, 22 ans.	Henriette BAIGE, 20 ans.
Un Domestique.	Mademoiselle LAURE, gouvernante.

Une Femme de chambre

ACTE PREMIER

Un salon chez les Valantin. — Ameublement discret et riche. — Ce salon est divisé en deux pièces, grâce à une porte vitrée qui demeure ouverte. On peut, lorsqu'il en est besoin, apercevoir les personnages qui vont et viennent dans la seconde pièce.

Au mois de juin, vers quatre heures.

SCÈNE PREMIÈRE

Lucien RIVOLET, Mademoiselle LAURE.

(Au lever du rideau, Lucien Rivolet est introduit par un domestique. Il entre par le fond et va droit à mademoiselle Laure qui sort de l'appartement à droite.)

RIVOLET, *joyeusement.* — Ah ! bonjour, mademoiselle Laure !... Eh bien, ils sont revenus... Madame est là...

LAURE. — Non... monsieur.

RIVOLET, *surpris.* — Comment non ?... Si, elle est là... Elle a reçu mon mot. Un petit bleu ?... Elle a reçu un petit bleu. ce matin... C'était de moi... Je la prévenais de ma visite. Allez voir... Elle est sûrement là. Pourquoi souriez-vous ?

LAURE. — Mais je ne souris pas!

RIVOLET. — Si, vous souriez. Vous me regardez en souriant. A quoi pensez-vous? Je sais bien à quoi vous pensez, moi...

LAURE, *contrainte.* — Je vous demande pardon. Il faut que je me retire.

RIVOLET. — Mais oui, mademoiselle Laure... Allez! allez! Seulement, prévenez madame Valantin de ma présence.

LAURE. — Mais madame est sortie... vraiment.

RIVOLET. — Elle n'a donc pas reçu mon télégramme? *(Mademoiselle Laure fait un geste qui signifie : « Je l'ignore. »)* Où est-elle allée? Savez-vous?

LAURE. — Non... Chez M. Marivon, je crois bien.

RIVOLET. — Tiens!... Enfin... je vais l'attendre. *(Il s'assied.)* Ah! je suis joliment content de me retrouver ici... après deux mois!... *(Laure attend près de la porte, gênée, prête à sortir.)* Il n'y a pas longtemps que vous êtes revenus?...

LAURE. — Oh! non!... *(Elle salue.)* Monsieur...

RIVOLET. — Bonjour, bonjour, discrète mademoiselle Laure.

SCÈNE II

RIVOLET, seul.

(Il feuillette un livre, mais il ne lit pas longtemps, ferme le volume et demeure un instant rêveur, puis, comme malgré lui, il tire une lettre ouverte de sa poche et la parcourt des yeux.)

RIVOLET, *lisant, à mi-voix.* — « Nous sommes arrivés hier matin, viens dès que tu le pourras; mais ne fais pas d'imprudence! Et surtout, surveille-toi, — quand il y a du monde. — Ne parle pas de moi. — J'ai vu pendant mon voyage bien des personnes qui m'ont répété de tes indiscrétions à notre sujet, ça m'a fait beaucoup, beaucoup de peine! Je sais que tu m'aimes, mais surveille-toi, je t'en supplie... » *(Il continue de lire à voix basse et puis hausse les épaules.)* Oh!... *(On entend sonner.)* Bien!... *(Il froisse la lettre et la met dans sa poche.)*

SCÈNE III

RIVOLET, MADAME BAIGE, HENRIETTE.

MADAME BAIGE, *au domestique.* — Ils sont revenus?...

LE DOMESTIQUE. — Madame est sortie... Dois-je annoncer madame Baige à monsieur?...

MADAME BAIGE. — C'est inutile. *(Apercevant Rivolet.)* Ah! monsieur Rivolet!

RIVOLET. — Madame... Vous allez bien?

HENRIETTE, *s'avançant vers Rivolet, lui tendant la main.* — Bonjour !

RIVOLET. — Bonjour ! *(Un temps. Elle le regarde et sourit.)* Qu'avez-vous ?

HENRIETTE, — Rien... Et puis si, je vais tout vous dire !... parce que je vous semblerais trop sotte ! Eh bien, simplement, j'avais parié à maman que vous seriez là. J'étais sûre de vous trouver chez Thérèse. Maman en était sûre aussi... N'est-ce pas, maman ?

MADAME BAIGE. — Ne fais pas la taquine. *(A Rivolet.)* Avez-vous eu des nouvelles de notre amie, monsieur ?

RIVOLET, *embarrassé.* — Je... Ils m'ont écrit de Venise... *(Un petit temps.)* Ils ont fait, je crois, un excellent voyage.

MADAME BAIGE. — Ah ! elle vous a écrit de Venise ? Elle était contente ?

RIVOLET. — Je crois que oui...

MADAME BAIGE. — Pourtant, je pense qu'elle a revu Paris sans déplaisir ?...

RIVOLET. — Je pense...

MADAME BAIGE. — C'est hier seulement que nous avons appris son retour.

RIVOLET, *acquiesçant.* — Oui.

MADAME BAIGE. — Je suis bien heureuse de la revoir, cette Thérèse.

HENRIETTE. — Moi aussi.

MADAME BAIGE, *souriant.* — Oh ! toi !... *(A Rivolet,)* Elle adore son amie !...

RIVOLET, *pour dire quelque chose.* — Ah ! oui !

HENRIETTE. — Oh ! moi, j'adore Thérèse.

MADAME BAIGE, *à Rivolet.* — Nous l'adorons tous, à la maison.

RIVOLET, *même jeu que précédemment.* — Ah ! Oui !

MADAME BAIGE. — Elle est si bonne !... et puis, si intelligente ! si originale !... Mais Henriette a une véritable adoration pour elle.

RIVOLET, *embarrassé.* — Vraiment ?

MADAME BAIGE. — Monsieur Rivolet ?...

RIVOLET — Madame ?

MADAME BAIGE. — Il faudra venir nous voir, cet été, à Saint-Germain.

RIVOLET. — Mais, certainement, madame !

MADAME BAIGE. — Vous viendrez passer quelques jours avec nous. Oh ! la maison est grande.

RIVOLET. — Certainement, madame.

MADAME BAIGE. — Thérèse vient tous les ans. *(Un court silence.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOISE MARIVON.
(Françoise est introduite par le domestique.)

MADAME BAIGE. — Ah! voilà madame Marivon.

FRANÇOISE. — Bonjour, madame. *(A Henriette.)* Bonjour. *(A Rivolet.)* Et vous, vous allez bien?... Je pensais vous rencontrer ici.

RIVOLET. — Ah!

FRANÇOISE. — Thérèse est là, n'est-ce pas? Elle est revenue hier.

RIVOLET. — Elle est chez vous.

FRANÇOISE, *surprise.* — Chez moi!...

RIVOLET. — Enfin... chez votre mari.

FRANÇOISE. — A l'étude?

RIVOLET. — C'est mademoiselle Laure qui me l'a dit.

FRANÇOISE. — Eh bien! elle ne trouvera personne : mon mari est sorti. J'ai rendez-vous ici avec lui. *(Songeuse.)* Ah! Thérèse est allée à l'étude?... Elle va bien?... Vous avez eu de ses nouvelles?...

RIVOLET. — Ils m'ont écrit de Venise.

FRANÇOISE. — Dites-moi, dites-moi, qui ont-ils vu là-bas?

RIVOLET. — Mais... je ne sais pas...

FRANÇOISE. — Ah! vous ne savez pas! Eh bien, je vais vous dire, moi, qui ils ont vu. D'abord, ils ont voyagé avec Louise Ovize, la petite veuve. *(A Rivolet.)* Vous le saviez?

RIVOLET. — Moi?...

FRANÇOISE. — Et, naturellement, vous devinez qui accompagnait Louise?

HENRIETTE. — Son oncle?

FRANÇOISE. — Bien entendu, son oncle.

MADAME BAIGE. — Celui qui est si sévère pour elle?

FRANÇOISE. — Oui. Mais vous ignorez qui accompagnait Louise et, naturellement son oncle! Vous ne devinez pas?... Non?... Monsieur Morgan.

MADAME BAIGE. — Ah! ah!

HENRIETTE, *saisie.* — Ah! oui...

RIVOLET, *à Françoise.* — Comme vous êtes méchante!...

HENRIETTE, *bas, à sa mère.* — Tu vois, j'en étais sûre.

MADAME BAIGE, *bas, à sa fille.* — Je t'en prie, sois calme et laisse-moi faire.

RIVOLET, *à mi-voix, à Henriette.* — Pourquoi rougissez-vous?

HENRIETTE, *même jeu.* — Vous m'agacez!

MADAME BAIGE, *reprenant, à haute voix.* — Mais je croyais que M. Morgan passait chaque année un mois ou deux auprès de sa mère, et justement à cette époque?

FRANÇOISE. — Cette année, il aura abandonné sa mère.

HENRIETTE. — Quoi qu'il en soit, il est vraiment menteur! Maman l'avait invité à venir nous voir à Saint-Germain et il nous avait donné ce prétexte...

MADAME BAIGE. — Il a peut-être été obligé de partir brusquement?...

HENRIETTE, *remontant auprès de Rivolet qui s'est assis à droite et feuillette un album.* — Qu'est-ce que vous faites là?

RIVOLET. — Je regarde les images.

HENRIETTE. — Voyons. *(Elle s'assied près de lui.)*

RIVOLET, *à mi-voix.* — Dites donc!... M. Morgan?

HENRIETTE. — Eh bien?

RIVOLET. — Dites donc... mais vous l'aimez?

HENRIETTE, *gênée.* — Oh! *(Un temps.)* Le connaissez-vous?

RIVOLET. — Un peu... oui...

HENRIETTE. — Est-il toujours amoureux de madame Ovize?

RIVOLET. — Mais...

HENRIETTE. — Oh! vous pouvez me répondre : je suis au courant. *(Petit silence.)* On m'a dit qu'il allait l'épouser. Le savez-vous?

RIVOLET. — Non, je ne le connais pas assez.

HENRIETTE. — Croyez-vous qu'il vienne à Saint-Germain, si nous l'invitons?

RIVOLET. — Je pense.

HENRIETTE. — Vous êtes gentil. Ça vous portera bonheur.

RIVOLET, *souriant.* — Quoi?

HENRIETTE. — Rien... rien... je sais ce que je dis.

RIVOLET, *essayant mollement de protester.* — Mais...

HENRIETTE, *brusquement.* — Quoi? *(Elle le regarde et sourit.)*

RIVOLET, *vaincu.* — Vous êtes gentille... *(Ils poursuivent leur causerie.)*

FRANÇOISE, *continuant de parler à madame Baige au premier plan à gauche.* — Je vous remercie, madame, mon mari va très bien!

MADAME BAIGE. — Il travaille toujours beaucoup?

FRANÇOISE. — Beaucoup... Vous comprenez, une étude d'avoue...

MADAME BAIGE. — Oui. *(Se tournant vers Henriette et Rivolet.)* Eh bien, que fait donc Henriette?

FRANÇOISE. — Elle cause avec M. Rivolet. Ils complotent.

MADAME BAIGE. — Oh! ils doivent causer de Thérèse.

FRANÇOISE. — Vous croyez?

MADAME BAIGE. — Notre pauvre Thérèse, je ne la crois pas très heureuse... Valantin est un si drôle d'homme!... n'est-ce pas?... Votre mari a dû vous dire qu'elle n'était pas très heureuse?

FRANÇOISE, *souriant*. — Vous savez, mon mari ne me dit pas tout.

MADAME BAIGE. — Allons donc!

FRANÇOISE. — Je vous assure.

MADAME BAIGE. — Oh! Thérèse n'a pas de secret pour son vieil ami Marivon... Elle a en lui une confiance inébranlable. C'est bien naturel : ils se connaissent depuis si longtemps!

FRANÇOISE. — Oui.

MADAME BAIGE. — Enfin, momentanément, je crois que Thérèse a renoncé à divorcer... Oui, oui, l'année dernière, elle pensait sérieusement au divorce! Elle a raison... elle a raison de se résigner... Valantin, au fond, n'est pas un méchant garçon. D'ailleurs, dans la vie, mieux vaut se résigner... Pauvre Thérèse!... Ah! rien ne vaut un bon ménage bien uni... comme le vôtre... Car vous adorez Marivon, hein?... Si, si, vous l'adorez, ne niez pas... et c'est très bien, savez-vous... parce qu'enfin il n'est plus tout jeune.

FRANÇOISE. — Mais si!...

MADAME BAIGE. — Mais si!... Elle est gentille!... Et le petit Farizet, vous le voyez toujours?

FRANÇOISE. — Mais oui, quelquefois.

MADAME BAIGE. — Il est toujours amoureux de vous?

FRANÇOISE. — Il n'est pas amoureux de moi... Cela me fait penser qu'il m'a demandé d'être présenté à Rivolet.

MADAME BAIGE. — Ah! oui...

RIVOLET, *s'avançant et se mêlant à la conversation*. — Que disiez-vous?

FRANÇOISE. — Je disais que je voulais vous présenter quelqu'un de très gentil : monsieur Farizet.

RIVOLET. — Farizet?

FRANÇOISE. — Il vous connaît. Vous l'avez vu dans la loge de mademoiselle Borda. Il me semble nourrir pour vous une grande admiration.

RIVOLET. — Ah! ce n'est pas comme votre mari, alors!

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que cela signifie?

RIVOLET. — Cela signifie que votre mari m'a en horreur, et j'ignore pour quelle raison. Chaque fois que je le rencontre, il me salue à peine, il me donne la main comme à regret... il me fait une mine épouvantable.

FRANÇOISE. — Vous vous imaginez!...

RIVOLET. — Pas du tout! De plus, je sais qu'il parle de moi à diverses personnes en termes peu bienveillants... Et j'avoue que cela m'attriste, parce que je l'aime beaucoup, moi, votre mari... Il m'est infiniment sympathique... Il est un des hommes les plus intelligents que je connaisse. *(Souriant.)* Et autrement, il va bien?

FRANÇOISE. — Très bien. Vous allez le voir tout à l'heure... *(On sonne.)* Tenez, le voici probablement.

RIVOLET. — Oh! je me sauve.

FRANÇOISE. — Mais non, restez. Je vais éclaircir cette affaire.

RIVOLET. — Je vous défends de lui dire...

FRANÇOISE, *gentiment.* — Voulez-vous rester!...

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIVON.

FRANÇOISE. — Ah! te voilà, toi!

MARIVON. — Tiens, bonjour. *(Salutations, poignées de main.)*

FRANÇOISE. — Tu viens de l'étude?

MARIVON. — Oui.

FRANÇOISE. — Tu n'as pas vu Thérèse?

MARIVON. — Non... Elle est venue?

FRANÇOISE. — Il paraît!

MARIVON. — Tiens!... Non, je ne l'ai pas vue... En revanche, j'ai reçu un petit mot de Valantin me priant de passer ici.

FRANÇOISE. — Pour quoi faire?

MARIVON, *faisant signe qu'il l'ignore.* — Ah!... Est-ce qu'il est là, Valantin?

FRANÇOISE. — Je ne sais pas. Nous, nous venons pour voir Thérèse.

MARIVON. — Je vais demander.

FRANÇOISE. — Attends un peu... Tu n'as pas vu M. Rivolet...

MARIVON. — Mais si! J'ai déjà eu le plaisir de serrer la main de M. Rivolet.

RIVOLET, *protestant, disant que oui en effet.* — Oh!

FRANÇOISE, *à Rivolet.* — Eh bien, mais ça va très bien, vous voyez!

MARIVON, *à Françoise.* — Quoi donc?

RIVOLET, *intervenant.* — Rien.

FRANÇOISE. — M. Rivolet prétend que tu lui en veux.

RIVOLET, *vivement.* — Pas du tout!

FRANÇOISE, *insistant.* — Mais si... mais si... *(A madame Baige)*, N'est-ce pas?

MARIVON. — Quelle idée!

FRANÇOISE, *gaiement.* — Enfin... C'est ça... C'est très bien... Expliquez-vous tous les deux. Nous allons vous laisser seuls. D'ailleurs nous avons à causer entre femmes. Nous allons là. *(Elle désigne le petit salon.)*

HENRIETTE. — Oui.

FRANÇOISE. — Mais nous vous surveillons à travers la porte. Venez, madame, venez! *(En sortant)*. Alors, vous partez pour Saint-Germain la semaine prochaine? *(Les trois femmes disparaissent dans le petit salon. On les voit aller et venir durant la scène suivante.)*

SCÈNE VI

MARIVON, RIVOLET.

MARIVON. — C'est vrai, ce que dit ma femme?

RIVOLET. — Non... oui... je vous dirai la vérité : il me semble que vous ne me voyez pas avec plaisir.

MARIVON, *entre deux tons.* — Quelle idée!

RIVOLET. — Si, si, je l'ai remarqué plusieurs fois... Oh! je ne vous cherche pas une querelle sentimentale. Entre hommes, je trouve le procédé grotesque!... Seulement laissez-moi vous dire sincèrement, puisque l'occasion s'en présente, que je ressens pour vous une grande sympathie, une sympathie très respectueuse, vous n'en doutez pas. Et cela depuis que je vous connais. De plus, tout ce que je sais de vous me fait vous estimer encore davantage. Les gens... des gens que je vois, vous aiment beaucoup et me parlent de vous. Vous aussi vous leur parlez de moi, mais, hélas! en termes peu flatteurs pour mon amour-propre.

MARIVON, *protestant.* — Oh!

RIVOLET. — Oui, oui, je sais. Alors vous ne pourriez croire combien je suis peiné de notre désaccord.

MARIVON. — Il n'y a nul désaccord entre nous.

RIVOLET. — Si. Et pourtant il me semblait qu'entre deux hommes, la sympathie de l'un pour l'autre devait être payée de retour. Je me suis trompé. Tant pis! J'abandonne tout sentiment d'orgueil et je semble mendier votre amitié. C'est que vraiment elle en vaut la peine. Mais cette amitié, je ne sais quoi me l'aliène... Je le sens... Je le sais... Vous a-t-on mal parlé de moi?... Il vaudrait mieux me le dire... Il y a des gens si médisants!...

MARIVON. — Mais non! mais non! Personne ne m'a dit du mal de vous. Et puis, j'ai l'habitude de juger les gens par moi-même.

Vous vous êtes trompé. Seulement,.. je travaille beaucoup, je vis très retiré...

RIVOLET, *chagrin.* — Je me suis trompé?

MARIVON. — Vous vous êtes trompé.

RIVOLET, *vivement.* — C'est bon, n'en parlons plus.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *paraissant à l'entrée de la seconde pièce.* — Eh bien! vous êtes-vous expliqués?

RIVOLET, *embarrassé.* — Mais oui...

FRANÇOISE. — Thérèse ne revient pas! *(A Marivon.)* As-tu demandé à M. Rivolet pourquoi elle était allée à l'étude? *(Envoyant un baiser à son mari.)* Bonjour! *(Elle disparaît dans la seconde pièce.)*

SCÈNE VIII

MARIVON, RIVOLET.

MARIVON, *après un silence.* — Avez-vous eu de ses nouvelles?

RIVOLET. — De qui?

MARIVON. — De madame Valantin.

RIVOLET. — Je... Ils m'ont écrit de Venise.

MARIVON. — Pauvre Thérèse!... Je souhaite que son voyage lui ait fait du bien.

RIVOLET, *embarrassé.* — Je sais... je sais que vous avez beaucoup d'affection pour elle...

MARIVON. — Moi! Pensez donc que je la connais depuis quinze ans! Je l'ai connue jeune fille... J'étais intimement lié avec son frère, l'aîné, celui qui est mort... J'étais son meilleur ami... Pauvre Thérèse!... Ah! c'est une gentille nature, très droite, très fière et bien vivante en même temps, bien « femme ». Mais elle est très bonne, le cœur est excellent... Elle est très bonne.

RIVOLET. — Elle est très intelligente!

MARIVON. — Elle n'est pas sotte... Oui, oui, je suis pour elle un grand ami.

RIVOLET. — Elle est très intelligente! *(Un petit silence.)*

MARIVON, *après avoir considéré Rivolet. Très simplement.* — Alors... alors... n'est-ce pas, plus de malentendu entre nous?...

RIVOLET, *poliment.* — Plus de malentendu.

MARIVON. — Voyons, que faites-vous ce soir?... Voulez-vous me faire l'amitié de venir dîner chez moi?

RIVOLET, *refusant.* — Merci...

MARIVON. — Merci oui ?...

RIVOLET. — Merci non... Ce soir, je ne peux pas.

MARIVON. — Vous êtes attendu ailleurs ?... je n'insiste pas.

RIVOLET, *protestant.* — Je vous assure...

MARIVON. — Je n'insiste pas... Amusez-vous, allez, c'est de votre âge... Ma parole d'honneur, quelquefois je vous envie. Ce doit être très amusant, votre genre d'existence.

RIVOLET, *surpris.* — Quel genre ?

MARIVON. — Eh bien ! mais... courir ainsi à droite, à gauche... tromper les unes, faire souffrir les autres. Ah !... Mais les jeunes gens de votre espèce ne méritent pas d'être aimés.

RIVOLET, *vivement.* — Vous ne me connaissez pas.

MARIVON, *affectant l'étonnement.* — Comment ?...

RIVOLET. — J'étais bien sûr que vous ne me connaissiez pas. Mais quelle idée vous faites-vous donc de moi, de ma façon de vivre !... Ah ! maintenant, je les comprends, vos dédains, vos méfiances... Oui, vous deviez joliment vous méfier de moi !... *(Brusquement.)* Je dînerai chez vous ce soir, demain soir, et tous les soirs qu'il vous plaira ! Je ne sortirai plus de chez vous... et, sapristi, je parviendrai bien à me justifier !... Écoutez-moi. Au contraire, je ne comprends que les affections sincères, durables. Je trouve qu'un homme qui se prodigue ainsi à droite et à gauche est un misérable... Vous voyez, je pense comme vous, et je vous jure que je suis sincère... Un coureur, moi !... Mais je suis le contraire d'un coureur !... Mais si ma vie n'était pas remplie par une pensée unique, je serais très malheureux... je...

MARIVON, *l'interrompant.* — Arrêtez-vous.

RIVOLET. — Quoi ?

MARIVON. — Arrêtez-vous... vous allez trop loin...

RIVOLET. — Mais...

MARIVON. — Je vous assure... vous allez dire des bêtises !... Non... ne disons rien... ne parlons de rien... Ce serait gênant pour l'un et pour l'autre. Seulement, laissez-moi vous avouer quelque chose... Vous aviez raison tout à l'heure... je vous jugeais mal...

RIVOLET, *vivement.* — Ah !...

MARIVON. — Je vous jugeais mal... A présent, je vous juge mieux. *(Un petit silence.)* Je crois que nous serons amis... *(Il lui tend la main.)*

RIVOLET, *lui serrant la main.* — Ah ! monsieur !...

MARIVON. — Oui. Vous venez d'avoir un mouvement très... cordial, très spontané, lorsque vous avez protesté de la solidité de vos sen-

timents. Vous avez été très sincère, j'en suis sûr, très confiant *(Avec un petit sourire)* et aussi... un peu... imprudent.

RIVOLET, *protestant.* — Mais...

MARIVON. — Mais je vous avais poussé à bout, je sais... j'avais été injuste... Que voulez-vous? Je me méfiais... Vous devinez pourquoi?

RIVOLET, *vivement.* — Oui.

MARIVON. — Le bonheur d'une personne me préoccupait comme je suis sûr qu'il vous préoccupe!... Je voyais en vous un être léger...

RIVOLET. — Ah!

MARIVON. — Oui, je suis content de m'être trompé, de m'être trompé au moins dans une certaine mesure... Heureusement, vous avez parlé. Vous avez eu confiance en moi, grande confiance. Vous vous êtes livré!

RIVOLET. — Mais...

MARIVON. — Ah! ne me dites pas que vous ne vous êtes pas livré!... Après votre profession de foi, que complétait clairement votre présence ici!... Non... *(énergiquement)* vous vous êtes livré! Mais quoi! vous saviez bien que j'étais votre ami à tous les deux. Oui... je vous comprends... et elle, je l'excuse... parce que son mari...

RIVOLET, *vivement.* — N'est-ce pas?

MARIVON. — Oui!... Oh! ce n'est pas qu'il soit méchant, non! Il me paraît plutôt indifférent. C'est pire! L'indifférence, les femmes ne pardonnent pas cela... Ah! ce n'était pas là le mari qu'il eût fallu à... notre amie... D'ailleurs, moi, j'avais déconseillé ce mariage; on ne m'a pas écouté. Et voilà quatre ans que ce ménage dure; et, pour des raisons en apparences peu sérieuses, je crains fort que tout cela ne finisse mal.

RIVOLET. — N'est-ce pas?... Vous pensez aussi que madame Valantin souffre plus qu'elle ne le dit.

MARIVON, *le regardant dans les yeux.* — Qui?

RIVOLET, *déconcerté.* — Mais... mais...

MARIVON, *souriant.* — Ne vous effrayez pas... C'est une petite petite leçon que je voulais vous donner. Je tenais à vous faire remarquer que vous aviez le premier nommé madame Valantin. Moi, je m'en étais tenu à des généralités! J'avais tout expliqué, je n'avais nommé personne... Et vous voyez bien que tout de même nous avions réussi à causer...

RIVOLET. — Mais...

MARIVON, *l'interrompant.* — Mais c'est de l'enfantillage..., je sais bien. *(Sur un ton sérieux.)* Ils sont très importants, ces enfantillages. Vous êtes un gentil garçon que je commence à mieux apprécier...

vous êtes... sincère, vous êtes trop sincère... Il faut vous surveiller... Croyez-moi ! Votre situation est une des plus difficiles qui soit. Vous avez la responsabilité d'une autre existence, d'une existence de femme. C'est là une très lourde charge ; et, dans le cas présent, votre devoir me semble plus délicat encore à remplir, puisque votre amie n'est pas libre... Dès lors, avant toute chose, vous devez être discret. Soyez discret, pour elle, pour vous-même ! Je vous le demande. Oui, pour vous-même ! Songez que vous êtes guetté !... Chacun vous surveille. C'est dans des circonstances semblables à celles où vous vous trouvez aujourd'hui que l'on a coutume de juger les hommes, les jeunes gens. Montrez-vous bien ! Autour de vous on est peut-être au courant, on semble vous excuser ou vous favoriser même ; méfiez-vous ! méfiez-vous ! et faites celui qui « ne veut rien savoir ». N'écoutez, ni les conseils dictés par votre gentille fatuité, ni ceux dictés par votre expansion naturelle, ni même ceux dictés par votre inquiétude, votre jalousie, ou votre rancune, si vous veniez à éprouver l'un ou l'autre de ces sentiments. Il n'y a pas une seule bonne raison d'être indiscret, quand la sécurité d'une femme est en jeu. Vous êtes tenu de dissimuler votre amour même... Notez que nous sommes tout à fait réconciliés, vous et moi. Je suis persuadé que chez vous le cœur est excellent. J'ai toute confiance en votre droiture. Thérèse deviendrait veuve ou divorcerait, vous prendriez sans doute une résolution que je devine...

RIVOLET, *avec ardeur*. — Oui !

MARIVON, *l'imitant*. — Oui !... Mais elle n'est pas veuve, et je ne suis pas certain de lui conseiller le divorce... Je ne sais pas... Je ne sais pas !... Pour l'instant, elle n'aurait pas un grief sérieux à formuler contre son mari. Tandis que Valantin, au contraire, s'il venait à s'apercevoir de quelque chose... Non, je vous le répète, jusqu'à nouvel ordre, madame Valantin est madame Valantin, et vous n'êtes rien pour elle. *(Un temps.)* La triste vérité, c'est que vous aimez trop. Dans la situation où vous vous trouvez, il faut pouvoir régler son cœur. Soyez moins amoureux, si vous le pouvez, plus réservé.

RIVOLET. — Oui...

MARIVON. — Oui. Vous m'avez laissé tout deviner à moi... C'est bien... c'est bien... parce que j'aurais tout deviné quand même. A présent, plus un mot. Alors, vous dînez chez moi, ce soir ? Bon, c'est entendu ! *(Petit silence.)* Vous êtes un gentil garçon et j'espère que vous m'excuserez de vous avoir parlé comme un vieux bonhomme... Je ne suis pas encore très vieux, mais vous êtes un peu jeune... Et désormais vous avez quelqu'un à qui vous confier... *(Avec un petit sourire.)* Vous en aviez bien besoin !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus FRANÇOISE.

(Elle paraît, comme précédemment, à la porte de la seconde pièce.)

MARIVON, *à Françoise qui entre.* — Thérèse ne revient pas : j'ai bien envie de retourner à l'étude.

FRANÇOISE. — Je croyais que Valantin t'avait donné rendez-vous ici ?

MARIVON. — Certainement, mais... *(Un temps.)* Tu restes, toi ?

FRANÇOISE. — Oui... moi, j'attends quelqu'un.

MARIVON. — Quelqu'un ?... *(Comprenant).* Ah ! bon! *(On sonne.)*

FRANÇOISE. — Tiens, c'est peut-être lui. *(Elle s'échappe.)*

SCÈNE X

RIVOLET, MARIVON.

RIVOLET, *souriant à Marivon.* — Qui ?

MARIVON. — Farizet, le petit Farizet... Celui de Marcelle Borda, l'actrice... C'est aussi l'un des flirts de ma femme, ce jeune Farizet... Oui, le voilà !...

RIVOLET. — Marcelle Borda, celle qui a tant aimé Morgan ?

MARIVON. — Elle-même... A présent...

RIVOLET. — A présent, c'est au tour de la petite Baige de l'aimer... Oui, mais Morgan est pris.

MARIVON. — Il est pris... il est pris ?...

RIVOLET, *spontanément.* — Madame Ovize !...

MARIVON. — A la bonne heure ! vous profitez de mes leçons !... Il faut être discret pour les autres aussi, vous savez...

RIVOLET. — Oh ! madame Ovize est libre, veuve... D'ailleurs, chacun sait...

MARIVON. — Ce n'est pas une raison. Puis, êtes-vous sûr que Morgan et madame Ovize s'aiment encore ?

RIVOLET. — Morgan était en Italie avec madame Ovize et son oncle !...

MARIVON. — Mais madame Ovize est revenue à Paris sans Morgan... Morgan est resté là-bas avec les Valantin... *On* a dû vous l'écrire.

RIVOLET, *préoccupé.* — Non.

MARIVON. — Ah !... Il paraît qu'on ne vous dit pas tout.

RIVOLET, *même jeu.* — Il paraît !...

MARIVON. — Ah ! Je crois que Françoise veut vous présenter...

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRANÇOISE précédant FARIZET

FRANÇOISE. — Voilà ! *(Elle présente.)* Monsieur Rivolet; monsieur Farizet...

FARIZET. — Je suis bien content de vous connaître, monsieur.

RIVOLET. — Mais... moi aussi.

FRANÇOISE, *à Marivon, l'embrassant.* — Laissons-les faire connaissance. Ah ! mon chéri, mademoiselle Laure est en train de nous apprendre des choses sur Valantin !... *(Ils remontent.)*

FARIZET. — J'avais déjà eu le plaisir de vous rencontrer au Gymnase.

RIVOLET. — Ah ! oui... dans la loge de mademoiselle Borda. Elle a beaucoup de talent, mademoiselle Borda !

FARIZET, *épanoui.* — Oui, vraiment, n'est-ce pas ? vraiment, elle a beaucoup de talent. Est-ce que vous l'avez entendue dans la pièce, avant-hier soir ?

RIVOLET. — Oui. *(Un temps.)*

FARIZET, *légèrement anxieux.* — Eh bien ?...

RIVOLET. — Elle a beaucoup de talent !...

FARIZET. — Figurez-vous qu'au dernier moment on voulait lui couper la fin du quatrième acte.

RIVOLET. — Ah !

FARIZET, *indigné.* — Moi ! j'ai dit : « C'est idiot ! c'est idiot !... » *(Un temps.)* Madame Valantin est-elle revenue à temps d'Italie pour entendre la pièce ?

RIVOLET. — Je ne sais pas. Je n'ai pas encore vu madame Valantin depuis son retour,

FARIZET. — Quand vous la verrez, vous lui direz qu'il faut aller au Gymnase.

RIVOLET. — Je vous le promets.

FARIZET. — Je tiens à ce qu'elle entende la pièce, parce qu'on doit la jouer dans le monde, chez la comtesse Brunet-Malzieu; mais la comtesse hésite... Alors, si elle en entend dire du bien autour d'elle...

RIVOLET. — Je vous promets que madame Valantin ira applaudir mademoiselle Borda.

FARIZET. — Merci. *(Un temps.)* D'ailleurs, je suis bien rassuré : comme vous trouvez, vous, que la pièce est bien jouée... *(Un temps.)* Madame Valantin est sortie ?

RIVOLET. — Oui.

FARIZET. — Vous lui présenterez mes hommages, s'il vous plaît.

Je n'ai pas le temps de l'attendre. Elle comprendra. Vous lui direz que je vais au Gymnase.

RIVOLET, *presque affectueux.* — C'est entendu.

FARIZET. — Bonjour, monsieur.

RIVOLET. — Bonjour.

FARIZET. — Je suis enchanté de vous avoir connu... Je vais prendre congé de ces dames. *(A Marivon qui redescend.)* Bonjour, monsieur...

MARIVON. — Bonjour, bonjour.

RIVOLET, *à Marivon.* — Il est très gentil, le petit Farizet, que m'a présenté votre femme.

MARIVON. — Oui, j'ai vu qu'il vous plaisait tout à fait. Oh!... Françoise a l'air bien animée...

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRANÇOISE, puis HENRIETTE, MADAME BAIGE.

FRANÇOISE. — Elle est trop bonne!

MADAME BAIGE. — C'est vrai !

HENRIETTE. — Je le disais à maman tout à l'heure.

MARIVON. — Qu'y a-t-il donc?

FRANÇOISE. — Il y a que mademoiselle Laure vient de nous raconter des choses invraisemblables. Charles a une maîtresse, il la voyait en Italie. Elle est revenue avec lui. J'ai bien senti qu'il y avait quelque chose, en arrivant ici... La maison semble abandonnée! Pauvre Thérèse, si elle n'en profite pas pour divorcer! *(Tout le monde se tourne vers Rivolet qui sourit.)*

HENRIETTE. — M. Rivolet sourit! *(A Rivolet.)* Pourquoi souriez-vous?

RIVOLET. — Mais je ne souris pas, je vous assure.

FRANÇOISE. — Il n'y a vraiment pas de quoi!

HENRIETTE. — Non.

MADAME BAIGE. — Il est tout de même bien triste de penser qu'une femme est ainsi dans la vie, toute seule.

RIVOLET, *protestant comme malgré lui.* — Oh!... *(On le regarde.)* Elle a des amis.

FRANÇOISE. — Oh!... les amis!...

RIVOLET. — Oui.

MARIVON. — Mais oui, mais oui... *(Il lui fait signe de se taire.)*

MADAME BAIGE, *à Henriette, comme pour prendre congé.* — Henriette! mon enfant...

RIVOLET, *à lui-même.* — Enfin !

MADAME BAIGE, *prenant congé.* — Au revoir, chère madame, *(Aux uns et aux autres.)* Au revoir, au revoir.

FARIZET. — Je me retire aussi.

HENRIETTE. — Voulez-vous que nous vous emmenions?

TOUS, *parlant à la fois, à Rivolet.* — Au revoir, cher monsieur... nos meilleures amitiés à madame Valantin... Amitiés à Thérèse... Mes respects à madame Valentin. *(A peine sont-ils sortis que Rivolet s'approche de Marivon qui semble soucieux.)*

RIVOLET. — Qu'avez-vous? A quoi songez-vous?

MARIVON. — Je songe... au nombre de personnes qui n'ont plus rien à apprendre sur Thérèse et sur vous... par votre faute !

RIVOLET. — Par ma faute !...

MARIVON. — Et seulement depuis cinq minutes !...

RIVOLET. — Comment !

MARIVON. — Je suis au courant. Je gagerais que le jeune Farizet est au courant ! Vous êtes, avec mademoiselle Baige, sur un tel pied de camaraderie, qu'il n'est pas permis de croire qu'elle ne soupçonne point vos amours !... Ça fait bien trois !... ou quatre !... Il ne reste plus que ma femme à instruire. Ce sera pour une autre fois !...

RIVOLET. — Non !... mais que voulez-vous, je suis agacé, inquiet ! Vous m'avouerez qu'il est cruel pour moi d'apprendre par les autres ce que je devrais connaître le premier. Je ne sais rien de ce voyage en Italie avec Morgan : bon ! ceci n'a pas une grande importance ! Mais son mari, la conduite de son mari m'intéresse, nous intéresse. Vous comprenez pour quel motif !... Si madame Valantin venait à être libre... Ah ! pourquoi ne m'a-t-elle rien écrit, pourquoi? Il y a quelque chose... je le sens !... je le sens !...

SCÈNE XIII

MARIVON, RIVOLET, FRANÇOISE, qui redescend après avoir accompagné les Baige et Farizet jusqu'à l'antichambre.

MARIVON. — Ah ! je vais enfin savoir si M. Valantin daigne me recevoir. *(Il appuie sur le bouton d'une sonnette électrique.)*

FRANÇOISE. — Moi, je retourne à la maison. Thérèse m'attend peut-être.

MARIVON. — Parfait !... Et M. Rivolet t'accompagnera : ça lui fera prendre patience. *(Un domestique paraît.)* Voulez-vous demander à M. Valantin s'il peut me recevoir?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur vient à l'instant même.

MARIVON, *leur signifiant qu'il faut partir.* — Mes enfants...

RIVOLET. — Je... moi, je reviendrai tout à l'heure... je vous verrai... il faut que je sache...

MARIVON. — Entendu!

FRANÇOISE. — Venez, je vous emmène.

RIVOLET. — Oui. *(Ils sortent.)*

SCÈNE XIV

MARIVON, VALANTIN, puis RIVOLET.

(Valantin sort de l'appartement à gauche.)

VALANTIN. — Ah! vous êtes là. Bonjour, mon cher.

MARIVON. — Bonjour.

VALANTIN. — Vous vous portez bien?

MARIVON. — Mais oui!

VALANTIN. — Votre femme de même, n'est-ce pas?

MARIVON. — Ma femme va très bien.

VALANTIN. — C'est parfait... Une cigarette?

MARIVON, *refusant.* — Merci.

VALANTIN. — Eh bien! moi, oui. *(Un temps.)* Mon cher, vous devinez bien un peu pour quel motif j'ai souhaité vous voir?

MARIVON. Mon Dieu...

VALANTIN. — Si, vous devez savoir. Voici : des discussions se sont élevées, s'élèvent sans cesse entre Thérèse et moi. Nous n'avons ni la même façon de voir, ni la même façon de vivre. Tout... tout nous divise... Bref, j'ai mûrement réfléchi, et je me suis rendu compte qu'au point où nous en sommes, la vie commune n'est plus possible. Il vaut mieux nous... séparer.

MARIVON. — Vous séparer?...

VALANTIN. — Ou même divorcer. La séparation n'est qu'une demi-mesure. Et, je vous le répète, au point où nous en sommes... Oui, je crois qu'il nous vaut mieux divorcer, puisque nous n'avons pas d'enfants et que nos fortunes sont à peu près égales .. Qu'en pensez-vous?...

MARIVON. — Mon cher, il m'est assez difficile de vous répondre. Vous savez combien j'aime Thérèse. En outre, j'ignore quels griefs vous invoquez l'un contre l'autre. Pour divorcer, il faut des motifs.

VALANTIN. — Je répondrai tout à l'heure à votre question. Mais avant tout, avant tout, je tiens à vous éclairer sur plusieurs faits... Je parle, bien entendu, à l'ami et non à l'avoué : nous n'en sommes pas là... Mon Dieu, je n'adresse aucun reproche à Thérèse, sinon celui de ne m'avoir jamais compris. Nous sommes mariés depuis quatre ans;

et, depuis ces quatre ans, je ne peux pas me vanter d'avoir vécu auprès de ma femme une heure de véritable intimité!... A quoi cela tient-il? Je l'ignore! Le sûr, est qu'elle m'a jugé de suite indifférent... bien mieux... ennuyeux... Oui, je me suis rendu compte que je l'ennuyais, que chacune de mes paroles, chacun de mes actes lui paraissait dépourvu d'attraits... Elle ne m'aimait pas..... Elle ne m'a jamais aimé!

MARIVON. — Thérèse n'est pourtant pas méchante...

VALANTIN. — Non, elle n'est pas méchante, ni même sotte; elle a de l'intelligence et du cœur. Quelquefois, en la regardant vivre autour de moi, si loin de moi... je songe qu'elle aurait pu rendre un homme très heureux, un homme qu'elle eût aimé... Tout est là... moi, je vous le répète, elle ne m'aime pas.

MARIVON. — Pourtant...

VALANTIN. — Non, vous comprenez, je ne me trompe pas, je ne suis plus un enfant... je sens les choses... Et puis, dans ma vie de jeune homme, on m'a donné des preuves d'affection et de dévouement. Au fond, je crois que j'ai eu tort de ne pas suivre vos conseils... ces conseils que vous donniez à Thérèse. *(Geste de Marivon.)* Nous n'étions sans doute pas faits l'un pour l'autre. Elle aimait surtout les artistes, son frère l'avait encouragée dans cette voie; moi, je suis un homme d'une autre espèce... je vous le dis, je l'ai ennuyée... Et puis, peut-être n'ai-je pas assez perdu de temps avec elle... n'ai-je pas mis tous mes efforts à la conquérir... Peut-être ne me suis-je montré auprès d'elle ni assez patient, ni assez convaincant. Mais quoi! il fallait bien que je fisse ma vie. J'avais trente ans, je ne pouvais perdre mon existence aux pieds d'une femme, bien qu'elle fût la mienne... J'ai donc travaillé. Comme j'étais ambitieux, mon ambition m'a servi, et j'ai aujourd'hui une grosse situation d'architecte, mais ce n'est pas le bonheur!...

MARIVON. — Croyez-vous que l'on puisse jamais atteindre le bonheur?

VALANTIN. — Oui, aujourd'hui, je suis heureux... je suis très heureux.

MARIVON. — Je ne vous comprends pas.

VALANTIN. — Voyons, mon cher, dites-moi la vérité! Vous connaissez toute ma vie?

MARIVON. — Votre vie?

VALANTIN. — Oui, ma vie en dehors de mon ménage?

MARIVON. — Vous avez une maîtresse, c'est vrai?...

VALANTIN. — J'ai une amie, oui, une amie tendre, intelligente, dévouée, qui, elle, a su me comprendre comme je souhaitais d'être compris.

MARIVON. — Voulez-vous me permettre de vous poser une question? *(Valantin acquiesce.)* Vous voyez depuis longtemps cette personne?

VALANTIN. — Oui.

MARIVON. — Ah! Et vous voulez quitter votre femme pour vivre avec elle?

VALANTIN. — Il le faut!...

MARIVON. — Il le faut?

VALANTIN. — Oui... Oh! je prévois tout ce que vous allez me dire. Je me le suis dit bien souvent moi-même. Mais ce voyage que nous venons de faire en Italie avec Thérèse a mis fin à mes hésitations. Je dois agir. Je l'avais entrepris avec je ne sais quel espoir de réconciliation possible... Hélas!... demandez à la petite Ovize qui nous accompagnait, à Morgan, quelle fut l'attitude de Thérèse!

MARIVON. — Morgan?... Louis Morgan?

VALANTIN. — Oui... vous le connaissez?... un garçon remarquablement intelligent... Ah! ce voyage en Italie!... Et puis, durant les derniers jours passés ensemble, certains événements d'une nature particulière.

MARIVON. — Oui, *on* est venu vous chercher.

VALANTIN. — *On* est venu me chercher, oui... et je suis revenu, nous sommes revenus!... Et depuis, je vis presque complètement en dehors de chez moi; vous me comprenez à demi-mot... Pensez-vous que Thérèse soit disposée à supporter plus longtemps une pareille existence?

MARIVON. — Mon Dieu!...

VALANTIN. — Non! D'ailleurs, elle aura raison de protester, parce que, moi non plus, je ne suis nullement prêt à tolérer certaines choses dans mon ménage... J'ai été, je suis peut-être un mauvais mari, mais je ne deviendrai jamais un mari complaisant!

MARIVON. — Oh!

VALANTIN. — Laissez... laissez... je me suis aperçu de bien des petits faits. M. Rivolet me semble un peu imprudent!... Oh! notez que j'ai en Thérèse une confiance absolue. Je ne crois pas... je ne crois pas qu'elle ait profité de notre situation particulière pour mal agir. Non, je la connais. Elle est trop droite, trop fière... Mais enfin tout a des limites, et il est de mon devoir de prévoir, de gagner du temps... Or, je vous le répète, j'aime tendrement mon amie... je suis convaincu que mon bonheur est auprès d'elle... il m'est impossible de changer ma vie, et j'ai mille fois raison d'agir comme je le fais. *(On sonne.)*

MARIVON. — Quelqu'un!

VALANTIN. — Oui.

MARIVON. — Mon cher ami, je ne veux pas vous donner un conseil à la légère. Tout ce que vous me dites là est assez grave. Puis, avant de vous répondre, je tiens à voir Thérèse; je ne l'ai pas encore vue. Enfin, et surtout, j'ai besoin de réfléchir. Je retourne un instant à l'étude; accompagnez-moi : nous causerons.

VALANTIN. — Oui. Attendez une seconde. *(Il sonne : paraît un domestique.)* Mon chapeau, ma canne...

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

VALANTIN. — Qui a sonné? *(Rivolet paraît.)* Ah ! c'est Rivolet !

RIVOLET. — Bonjour !

VALANTIN — Bonjour, mon cher.

RIVOLET. — Vous avez fait un bon voyage?

VALANTIN. — Un excellent voyage.

MARIVON. — Et ma femme?

RIVOLET. — Elle est rentrée.

VALANTIN, *impatient.* — Eh bien ! eh bien !... *(Le domestique reparaît avec le chapeau et la canne.)* Ah ! *(A Rivolet.)* Au revoir, mon cher.

RIVOLET. — Au revoir.

VALANTIN, *à Marivon.* — Je vous accompagne. *(Ils sortent.)*

SCÈNE XV

RIVOLET, LE DOMESTIQUE.

RIVOLET, *au domestique.* — Est-ce que... est-ce que madame est rentrée?

LE DOMESTIQUE. — Madame rentre à l'instant même. *(Thérèse paraît.)* Voilà madame.

RIVOLET. — Ah !

SCÈNE XVI

RIVOLET, THÉRÈSE.

(Rivolet se dirige vivement vers la porte de droite, où paraît Thérèse. Toute cette scène, jouée avec la plus grande chaleur d'émotion.)

RIVOLET. — Bonjour ! *(Elle lui fait signe de se taire, de faire attention au domestique. Celui-ci sort. Alors Rivolet va vers elle, la prend, la serre dans ses bras.)* Tu m'aimes?

THÉRÈSE. — Oui.

RIVOLET. — Tu m'aimes encore?

THÉRÈSE. — Oui.

RIVOLET. — Viens, viens t'asseoir là. Deux mois, nous sommes restés sans nous voir, c'est effrayant!... J'ai... tu es là... Je suis content!... Chérie!... chérie!... *(Un léger silence.)* Je suis ému... c'est bête!... *(Un temps.)* Maintenant, raconte-moi ton voyage en détail. Ton mari?...

THÉRÈSE. — Eh bien?...

RIVOLET. — Il t'a rendue malheureuse?

THÉRÈSE. — Qui te l'a dit?

RIVOLET. — Ce n'est pas vrai?... Si, c'est vrai... Tu me raconteras tout à l'heure... Vous êtes revenus quand?

THÉRÈSE. — Hier... avant-hier.

RIVOLET. — Avant-hier! Et tu me préviens aujourd'hui?

THÉRÈSE. — Oh! j'étais brisée de fatigue. *(Un silence.)*

RIVOLET. — Enfin! Raconte-moi en détail.

THÉRÈSE. — En détail... Eh bien! nous avons fait un voyage admirable... la Suisse, l'Italie...

RIVOLET. — Que faisiez-vous toute la journée?... Tu ne me disais rien dans tes lettres.

THÉRÈSE. — Oh!... il faisait très chaud! il faisait chaud!... Moi, d'abord, je dormais jusqu'à cinq heures. Les autres sortaient.

RIVOLET. — Les autres?

THÉRÈSE. — Louise.

RIVOLET. — Ah! oui... Louise était avec vous?

THÉRÈSE. — Oui, je te l'ai écrit. Elle est repartie quelques jours avant nous.

RIVOLET. — Elle était seule?

THÉRÈSE. — Avec son oncle.

RIVOLET. — Naturellement, mais...

THÉRÈSE. — Et M. Morgan.

RIVOLET. — Ah! oui! *(Un temps.)* Ils s'aiment toujours, Louise et M. Morgan?

THÉRÈSE. — Qui t'a dit qu'ils s'aimaient?

RIVOLET, *stupéfait.* — Mais... toi!...

THÉRÈSE. — J'ai eu bien tort!

RIVOLET. — Pourquoi?

THÉRÈSE. — Parce que tu ne peux rien garder secret.

RIVOLET. — A quel propos?...

THÉRÈSE. — A propos de tout... On ne peut rien te confier... Il ne s'agit pas seulement de Louise et de M. Morgan. Même pour nous, tu ne sais pas te taire... Il te faut parler!... parler!... parler!...

RIVOLET. — Mais, mon chéri...

THÉRÈSE. — Tu me fais beaucoup de chagrin!

RIVOLET. — Je ne dis rien...

THÉRÈSE. — Allons donc!... Tu ne te rends même pas compte de tes imprudences... Puis, sont-ce bien des imprudences?... On dirait que tu agis volontairement.

RIVOLET. — Thérèse!

THÉRÈSE. — Ah! oui!...

RIVOLET, *stupéfait*. — Mais, enfin, qu'ai-je dit, qu'ai-je fait?... Que signifient ces reproches?... Nous ne nous sommes pas vus depuis deux mois, tu reviens de voyage, et, au lieu de tomber dans mes bras, tu me fais une scène à propos de rien... de mes indiscrétions...

THÉRÈSE, *ironiquement*. — Ce n'est rien!

RIVOLET. — Mais si je suis indiscret, c'est que je t'aime... tu le sais bien! tu m'as toujours pardonné! Tu me le disais souvent toi-même : « C'est de l'inconscience... » Je ne peux pas m'empêcher de parler de toi!

THÉRÈSE, *sincèrement*. — C'est désolant!

RIVOLET. — Comme si tu n'en étais pas un peu orgueilleuse!...

THÉRÈSE. — Tu peux amener les plus grands malheurs!

RIVOLET, *se reprenant*. — Oh! mais je ne raconte rien! Ce serait trop lâche!

THÉRÈSE. — Tu laisses entendre, c'est pire! Et tu emploies tous les moyens pour qu'on devine notre amour... Je te l'ai écrit, on m'a répété de tes indiscrétions.

RIVOLET, *vivement*. — Qui, « on »?... M. Morgan?... Louise?...

THÉRÈSE. — Oui.

RIVOLET. — Louise sait que nous nous aimons?

THÉRÈSE. — Grâce à toi.

RIVOLET. — Oh! elle aussi a dû te faire des confidences sur M. Morgan...

THÉRÈSE. — Tu la connais mal... Louise est très discrète...

RIVOLET. — Oui, mais quand on aime!...

THÉRÈSE, *sérieusement*. — Quand on aime, on s'efforce de ne pas détruire son bonheur par des imprudences!

RIVOLET. — Il faut pouvoir.

THÉRÈSE. — On peut toujours.

RIVOLET, *avec chaleur*. — Eh bien, moi, je ne peux pas! Je suis trop fier de toi, trop content! il faut que ma joie éclate! J'ai toujours envie de crier que tu m'aimes! que c'est toi qui m'aimes, que toute ma vie est changée. On ne peut pas garder secret un si grand bonheur! c'est impossible! Et c'est tellement beau, ce qui m'est arrivé là!... Et puis, je suis fier de toi, mais je suis fier aussi de moi-même!

Enfin, pour t'avoir méritée, il faut bien que j'aie quelque valeur! Et si je n'ai pas de valeur, toi, tu m'en donnes! Depuis que je te connais, je me sens capable de toutes les idées, de toutes les actions. Je pourrais faire des choses!... Je deviens très intelligent! Ne ris pas... Et puis très brave et très gentil... Je trouve qu'on m'aime davantage, on m'écoute mieux... D'abord, j'ai plus d'audace! Et je suis plus heureux! je suis heureux!... Alors, comment veux-tu que je ne parle pas de toi!...

THÉRÈSE. — C'est de la fatuité.

RIVOLET. — Oh! non! Comme tu me comprends mal! Tu ne ressens donc pas la même chose?... Tu n'es pas fière d'être aimée comme je t'aime?... Tu ne répétais pas à Louise tout ce que je te disais?

THÉRÈSE. — Non... Moi, je ne suis pas libre.

RIVOLET. — Voilà le malheur! Libre! il me semble toujours que tu l'es... Et c'est encore là une des causes de mes imprudences. Que veux-tu?... moi, je t'aime tellement, que je ne puis concevoir d'obstacle à mon amour... Il me semble qu'il est plus fort que tout! qu'il détruit tout! que lui seul existe! Il me semble aussi que chacun le connaît... Alors je me laisse entraîner... je parle...

THÉRÈSE. — C'est de l'indiscrétion! *(Rivolet est assis.)* Qu'as-tu?

RIVOLET. — J'ai du chagrin!

THÉRÈSE. — Pourquoi?

RIVOLET. — Tu n'as pas du tout songé à moi pendant ton voyage.

THÉRÈSE. — Pourquoi?

RIVOLET. — Autrement, tu aurais parlé de moi à Louise.

THÉRÈSE. — Et voilà... toujours la même chose!... On ne prouve son amour que par des bavardages!... Mais nous sommes bien plus réservées, nous autres!

RIVOLET, *vivement.* — Je sais... je sais... Madame Ovize est très timide... très discrète... mais, tout de même, elle devait te parler quelquefois de lui, Morgan?...

THÉRÈSE, *avec autorité.* — Jamais.

RIVOLET, *saisi.* — Jamais! Cependant ils s'adorent?...

THÉRÈSE. — Je ne sais pas.

RIVOLET, *vivement.* — Comment! comment! tu ne sais pas? Cependant tu vivais avec eux, tu ne les quittais guère!... Parle donc!... Tu sembles cacher un mystère... Ils ne s'aiment plus?...

THÉRÈSE, *embarrassée.* — Elle ne m'a rien dit.

RIVOLET. — Alors, c'est lui qui t'a fait des confidences?

THÉRÈSE, *après un moment d'hésitation.* — Non!...

RIVOLET, *brusquement.* — Il aime une autre femme?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas.

RIVOLET. — Tu ne le lui as pas demandé?

THÉRÈSE. — Non. Je suis plus discrète.

RIVOLET, *avec une violence croissante.* — Oui, je sais! En tout cas, lui, ne l'est guère, discret, pour aller te raconter ainsi toutes ses affaires!

THÉRÈSE, *vivement.* — Il ne m'a rien raconté.

RIVOLET, *se montant.* — Je trouve le procédé assez bizarre... de la part d'un monsieur aussi correct!...

THÉRÈSE, *protestant.* — Il a été très correct.

RIVOLET, *avec rage, la regardant.* — Il a été très correct?... *(Un temps.)* Il t'a fait la cour!

THÉRÈSE. — Taisez-vous!

RIVOLET. — Il t'a fait la cour. Puisqu'il a été correct, il t'a fait la cour!

THÉRÈSE. — Vous êtes fou!

RIVOLET. — Oh! je sais ce que je dis.

THÉRÈSE. — Je vous en prie... on peut entendre...

RIVOLET. — Autrement, tu ne le défendrais pas.

THÉRÈSE. — Je vous en prie...

RIVOLET. — Oui, je parle bas... Dis-moi... dis-moi?...

THÉRÈSE. — Quoi?

RIVOLET, *affolé.* — Je ne sais plus. Voyons, il t'a fait la cour? tu ne m'aimes plus... tu l'aimes?

THÉRÈSE, *haussant les épaules.* — Tu es fou.

RIVOLET. — Raconte-moi!...

THÉRÈSE. — Quand tu seras calme.

RIVOLET. — Je suis calme... Raconte-moi... *(Un temps.)* Eh bien?...

THÉRÈSE, *après un silence et tout bas.* — Eh bien! il n'y a rien, rien du tout!

RIVOLET, *vivement.* — Tu me le jures?...

THÉRÈSE. — Je te le jure!... Non! Louise est partie avec son oncle... et M. Morgan est resté avec nous... *(Il la regarde.)* Voilà tout.

RIVOLET. — Et tu ne lui as pas dit de partir?

THÉRÈSE. — Pourquoi lui aurais-je dit?

RIVOLET, *après un temps.* — Et... tu le reverras?

THÉRÈSE. — Il viendra peut-être me voir un de ces jours... peut-être demain... peut-être après-demain, peut-être aujourd'hui...

RIVOLET. — Et alors?... Tu m'aimes encore?...

THÉRÈSE, *gentiment.* — Oui.

RIVOLET, *avec passion.* — Alors, le reste n'a pas d'importance! Au surplus, tu es près de moi, je t'ai et je saurai bien te conserver, je te le jure. Je t'adore, tu entends, je t'adore.

THÉRÈSE, *simplement.* — Je t'aime.

RIVOLET, *avec ardeur.* — Ah! oui! Tu te détachais de moi seulement. Je le sentais bien, va! C'est long, deux mois sans être l'un à l'autre. Mais, à présent, je suis bien sûr de te reconquérir.

THÉRÈSE. — Oui.

RIVOLET. — Mon Dieu! que tu m'as fait peur! Jamais tu ne m'avais parlé ainsi. Jamais tu ne m'avais fait de ces reproches. Oh! je sentais bien qu'il y avait quelque chose de changé!... Mon indiscrétion, va, elle n'a pas grande importance. Tu es là, tu es là, voilà le principal!

THÉRÈSE. — N'importe, surveille-toi, je t'en supplie.

RIVOLET, *avec violence.* — M'aimes-tu?

THÉRÈSE. — Ne fais pas d'imprudence.

RIVOLET. — M'aimes-tu?

THÉRÈSE. — Ne parle pas de moi.

RIVOLET. — M'aimes-tu? m'aimes-tu? m'aimes-tu?

THÉRÈSE. — Oui, je t'aime!...

RIVOLET. — C'est tout ce que je veux écouter. *(On sonne.)*

THÉRÈSE. — Tais-toi... Quelqu'un!

RIVOLET. — Quelqu'un?

THÉRÈSE. — On parle dans l'antichambre.

RIVOLET. — C'est Marivon.

THÉRÈSE. — Je ne veux pas qu'il nous voie ensemble.

RIVOLET. — Où vas-tu?

THÉRÈSE. — Dites-moi « vous »... Vous le recevrez. Vous me l'enverrez.

RIVOLET. — Restez, restez...

THÉRÈSE, *se débattant.* — Non... d'abord, je veux m'arranger les cheveux : je suis horrible!

RIVOLET. — Restez. J'ai mille choses à vous dire.

THÉRÈSE, *violemment.* — Non, non, voyons, laisse-moi... Je suis bien libre!...

RIVOLET, *la laissant avec chagrin.* — Oh! comme vous redevenez méchante!

THÉRÈSE, *radoucie.* — Non. *(Un temps.)* Mais vous savez ce que vous m'avez promis... Pas un mot de moi, de ce que je vous ai dit. Je verrai si vous m'aimez.

RIVOLET. — Dis-moi « tu »?...

THÉRÈSE. — Je verrai si « tu » m'aimes.

RIVOLET. — A tout à l'heure.

THÉRÈSE. — Oui! oui! oui! Soyez discret. *(Elle s'échappe.)*

SCÈNE XVII

RIVOLET, MARIVON.

MARIVON. — Thérèse est là?

RIVOLET, *tout d'un trait.* — Oui, elle veut vous voir; elle est dans sa chambre. *(Un petit silence.)* Morgan est resté avec eux en Italie. Vous avez raison de penser qu'il n'aime plus la petite Ovize. Entrez, entrez, vous me répéterez ce qu'elle vous aura dit et ce que que vous a dit Valantin tout à l'heure... Entrez; moi, je vous attends ici... je vous attends! je vous attends!... *(Il le pousse vers la porte de la chambre de Thérèse et demeure seul.)*

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Un quart d'heure plus tard. — Au lever du rideau, Rivolet est seul, dans la même position que précédemment. Ses regards sont fixés sur la porte de la chambre de Thérèse. Marivon paraît, Rivolet s'avance vers lui.

SCÈNE PREMIÈRE

RIVOLET, MARIVON.

RIVOLET. — Eh bien! vous l'avez vue... vous lui avez parlé?

MARIVON. — Oui.

RIVOLET. — Vous a-t-elle dit quelque chose?

MARIVON. — Quelque chose?

RIVOLET. — A mon sujet?

MARIVON. — Non...

RIVOLET. — Vous n'avez pas parlé de moi?

MARIVON. — Ça vous étonne?

RIVOLET. — Non... Cependant je croyais...

MARIVON. — Madame Valantin est moins expansive que vous... Elle a toujours été moins expansive!

RIVOLET. — Elle ne vous a jamais dit que je l'aimais?

MARIVON, *souriant.* — Elle n'avait guère besoin de me le dire.

RIVOLET, *rassuré.* — Oui... *(Un temps.)* Et Valantin?

MARIVON, *souriant.* — Valantin?

RIVOLET. — Que vous a-t-il raconté tout à l'heure ?

MARIVON. — Ceci, mon cher, relève du secret professionnel...

RIVOLET. — Vous ne voulez rien me répéter ?

MARIVON, *souriant*. — Absolument rien...

RIVOLET. — Est-ce vrai qu'il ait une maîtresse ?...

MARIVON, *évasivement*. — C'est possible !

RIVOLET. — Et qu'il veuille divorcer ?

MARIVON. — C'est possible ! Ne vous réjouissez pas trop encore : il a le temps de changer vingt fois d'avis... En attendant, je vous prie de mettre à profit mes conseils de tout à l'heure... et cela dans votre propre intérêt... Restez muet !...

RIVOLET. — Madame Valantin s'est plainte à vous ?

MARIVON. — Non...

RIVOLET. — Moi, elle m'a reproché d'être trop léger.

MARIVON. — Elle n'a pas eu tort.

RIVOLET, *hésitant*. — Vous a-t-elle parlé de M. Morgan ?

MARIVON. — Non.

RIVOLET, *impatient*. — Alors, de quoi avez-vous parlé ?

MARIVON, *souriant*. — D'elle et de moi. Au revoir.

RIVOLET. — Vous partez ?

MARIVON. — Oui, il est temps que je rentre...

RIVOLET. — Moi, j'attends, je l'attends...

MARIVON. — Mais oui... A ce soir. Nous dînons ensemble.

RIVOLET. — Je crois bien ! A ce soir.

SCÈNE II

LES MÊMES, plus MADAME OVIZE qu'UN DOMESTIQUE introduit.

MARIVON, *saluant*. — Bonjour, madame.

LOUISE. — Françoise va bien ?

MARIVON. — Très bien... Je vous laisse avec M. Rivolet...

RIVOLET. — A tout à l'heure.

MARIVON. — Et vous savez ?... *(Il met un doigt sur ses lèvres.)*

RIVOLET. — Oui... oui...

SCÈNE III

RIVOLET, LOUISE.

RIVOLET, *après un temps*. — Bonjour...

LOUISE. — Bonjour...

RIVOLET. — C'est moi qui vous reçois...

LOUISE. — Thérèse est revenue?

RIVOLET. — Oui, elle est revenue... Asseyez-vous, que je vous regarde... Il y a longtemps que je ne vous ai vue... *(Il la fait asseoir. Un petit silence.)*

LOUISE, *souriant.* — Eh bien?...

RIVOLET. — Eh bien! vous êtes très jolie, mais vous êtes un peu pâlotte... Pourquoi?

LOUISE. — Je ne sais pas... Thérèse est là?

RIVOLET. — Elle est dans sa chambre... Vous savez, elle n'est jamais prête. Vous la connaissez?...

LOUISE. — Oui, sa manie des cheveux, sa coiffure!...

RIVOLET. — Sa coiffure, oui. Vous êtes gentille! *(Léger silence.)* Notez qu'elle était tout à fait présentable.

LOUISE. — Ah! vous l'avez déjà vue?

RIVOLET. — Oui... oui...

LOUISE. — Ah! bon!

RIVOLET. — Pourquoi?

LOUISE. — Quoi?

RIVOLET. — Pourquoi dites-vous : « Ah! bon! »

LOUISE. — Pour rien... parce que je préfère que vous l'ayez déjà vue... j'avais peur d'arriver trop tôt.

RIVOLET. — Pourquoi?

LOUISE. — J'avais peur de la déranger.

RIVOLET, *insistant.* — De la déranger?... Comment cela?...

LOUISE. — Je ne sais pas, moi... Vous pouvez avoir des choses à vous dire.

RIVOLET. — Mais nous les aurions dites devant vous!

LOUISE, *gentille.* — Oui?

RIVOLET, *il la regarde en souriant.* — Vous n'en paraissez pas convaincue.

LOUISE. — Oh! si!

RIVOLET. — Vous êtes gentille.

LOUISE. — Je suis gentille?

RIVOLET. — Oui, vous êtes gentille... vous devinez tout.

LOUISE. — Moi?

RIVOLET. — Oui, oui, vous êtes très fine, je sais. On perdrait bien son temps à vouloir vous cacher quelque chose.

LOUISE, *sérieusement.* — Vous vous trompez : je ne sais que ce qu'il faut savoir.

RIVOLET. — Oui. *(Un petit silence.)* Vous ne répéterez pas à madame Valantin ce que je viens de vous dire.

LOUISE. — Quoi donc?

RIVOLET. — Sur sa coiffure... sur elle-même... que je l'avais vue, et qu'elle était tout à fait présentable... Ça m'ennuierait.

LOUISE. — Soyez tranquille, je suis très discrète, moi.

RIVOLET. — Moi aussi. *(Louise sourit.)* Quoi? Je ne suis pas discret?

LOUISE. — Si.

RIVOLET. — Non, vous ne me trouvez pas discret... Pourquoi? Qu'ai-je dit?... qu'ai-je fait?... Vous ai-je confié quelque chose?... Non... Alors?... Que savez-vous?

LOUISE. — Mais je ne sais rien!

RIVOLET. — Oh! vous le dites!... Mais vous me regardez là d'un petit air sournois... Voyons, que savez-vous? Que croyez-vous savoir?

LOUISE. — Je ne sais rien.

RIVOLET. — Oh! ce n'est pas possible! on l'a dit partout! Oui... partout on a raconté des histoires auxquelles mon nom était mêlé... Des histoires au sujet de madame Valantin. J'en ai assez souffert! Aussi, je tiens à me justifier à vos yeux. Vous comprenez, on savait que votre amie ne vivait pas en très bonne intelligence avec son mari : il n'en faut pas davantage... Mais, en tout cas, moi, je n'ai rien fait qui pût donner lieu à de pareils bavardages, quoi que vous en disiez!...

LOUISE, *saisie.* — Moi!...

RIVOLET. — Oui, vous, là, tout à l'heure... Je sais trop les conséquences que pourrait avoir la moindre imprudence!. .

LOUISE, *gênée.* — Oui. *(Un silence.)*

RIVOLET, *brusquement.* — Évidemment, je n'ai pas à m'en cacher, j'aime madame Valantin, je l'aime beaucoup et depuis très longtemps, vous le savez... et je crois que madame Valantin a pour moi une affection sincère... mais de là à dire!... Ah! il faut se méfier des médisances du monde! il faut prendre garde! *(Petit silence.)* Vous aussi, il faut prendre garde!...

LOUISE, *saisie.* — Moi?

RIVOLET, *avec un sourire.* — Monsieur Morgan!...

LOUISE, *saisie.* — Monsieur!

RIVOLET, *vivement.* — Non, ne m'appelez pas « monsieur »... ne vous froissez pas... il ne faut pas vous froisser! Je suis votre ami, votre grand ami... ayez confiance en moi... je vous en supplie... je ne vous veux que du bien... et si vous l'exigez, tenez, je ne dis plus

un mot, je me tais, je ne dis plus un mot... *(Un silence.)* Je suis votre ami, je connais toute votre vie... et cet oncle si terrible! N'ayez pas peur, ce n'est pas moi qui vous trahirai jamais. D'ailleurs, je ne sais rien, on ne m'a rien dit... C'est bien par hasard que j'ai appris certaines choses. *(Il la regarde.)* Ah! vous m'écoutez, vous m'écoutez mieux... Il y a longtemps que vous ne l'avez vu, n'est-ce pas, M. Morgan?

LOUISE, *nerveuse.* — Non, écoutez!... vous êtes extraordinaire!...

RIVOLET, *insistant.* — Si! il y a longtemps... Pourquoi ne me dites-vous pas la vérité?

LOUISE. — Je vous dis la vérité.

RIVOLET. — Mais oui... il faut toujours dire la vérité... Répondez-moi franchement, comme à un ami, vous ne le regretterez pas. *(Gentiment.)* Alors, vous avez fait un grand voyage, je sais, et pendant ce voyage, vous étiez avec M. Morgan. Bon! A-t-il été gentil pour vous?

LOUISE. — Mais...

RIVOLET. — Oh! répondez-moi!

LOUISE. — Mais je ne sais que vous répondre... Vous me faites presque rire, et pourtant je n'en ai guère envie... Vous êtes extraordinaire!... On ne m'a jamais parlé comme vous le faites...

RIVOLET. — A-t-il été gentil pour vous?

LOUISE, *après un silence.* — Oui!...

RIVOLET. — Rien n'était changé dans son attitude à votre égard? Vous n'avez rien remarqué?

LOUISE. — Non. *(Un temps.)* En quatre jours!...

RIVOLET, *avec un sursaut.* — Qu'est-ce que vous dites?

LOUISE. — Je dis : en quatre jours!...

RIVOLET. — Vous n'êtes restée que quatre jours avec madame Valantin?

LOUISE, *corrigeant.* — Avec... M. Morgan.

RIVOLET. — Avec M. Morgan et madame Valantin, oui... Mais alors, le reste du temps?

LOUISE. — Mon oncle a été rappelé à Paris pour affaires, hélas!... Je l'ai suivi... Thérèse ne vous l'avait donc pas dit?

RIVOLET. — Ainsi, vous n'êtes restée que quatre jours avec M. Morgan?

LOUISE. — Oui...

RIVOLET. — Et depuis votre retour à Paris, vous avez eu de ses nouvelles?

LOUISE. — Mais...

RIVOLET, *énergiquement.* — Ah!... répondez-moi!...

LOUISE, *domptée.* — Quelquefois.

RIVOLET. — Quelquefois?

LOUISE. — Pourquoi me demandez-vous cela?... Vous avez appris... quelque chose sur M. Morgan, par Thérèse?...

RIVOLET. — Par Thérèse!...

LOUISE, *anxieusement.* — Il a vu... il a vu d'autres personnes pendant ce voyage?

RIVOLET, *répétant ironiquement.* — D'autres personnes?...

LOUISE. — Une autre... femme?...

RIVOLET. — Je ne sais pas... je...

LOUISE. — Mais parlez donc! Pourquoi tous ces mystères? Je vous jure que je préfère tout savoir.

RIVOLET. — Vous m'avez accusé tout à l'heure d'être indiscret.

LOUISE. — Mais il y a des cas où l'indiscrétion est permise!... Et puis, vous m'en avez trop dit...

RIVOLET, *comme pour s'encourager à parler.* — Oui, il y a des cas où l'indiscrétion est permise...

LOUISE. — Alors, parlez!... parlez!... Il aime une autre femme?

RIVOLET. — Je ne sais pas... non... pas encore!

LOUISE, *saisie.* — Qui vous l'a dit? Quand revient-il?

RIVOLET, *brusquement.* — Comment?...

LOUISE. — Quand revient-il?

RIVOLET, *saisi.* — Vous ne savez pas quand il revient?

LOUISE. — Non!

RIVOLET. — Vous ne savez pas qu'il est revenu?

LOUISE. — Il est revenu!... qui vous l'a dit?

RIVOLET. — Mais... madame Valantin!

LOUISE. — Thérèse!...

RIVOLET. — Il doit venir la voir aujourd'hui, tout à l'heure.

LOUISE, *saisie.* — Tout à l'heure! *(Un temps.)* Et je ne sais pas!... Mais alors!...

RIVOLET. — Quoi?

LOUISE. — Mais alors... Oh! non, non, c'est impossible!

RIVOLET, *vivement.* — Oui.

LOUISE. — C'est impossible!

RIVOLET, *protestant.* — Je ne vous ai rien dit!

LOUISE, *prête à pleurer.* — Oh! *(Un temps.)*

RIVOLET. — Mon amie, ma petite amie... Il ne faut pas vous désoler... Je ne vous ai rien dit, moi, je ne vous ai rien dit.

LOUISE. — Mais pourquoi vient-il la voir?... Oh! je ne peux pas croire...

RIVOLET, *vivement.* — Il ne faut pas croire... ne croyez pas... moi, je ne vous ai rien dit; c'est vous qui avez supposé... Vous me rendrez cette justice. Sans cela, je m'en voudrais toujours.

LOUISE. — Est-ce que vous pensez?... Est-ce que vous pensez?... *(Elle ne peut achever.)*

RIVOLET, *vivement.* — Oh! non, non, ne croyez pas cela. Vous avez mal compris, je vous le jure.

LOUISE, *le regardant.* — Comment le savez-vous?

RIVOLET. — Thérèse me l'a dit : oui, elle m'a tout avoué. Vous la connaissez bien, voyons... Elle est incapable d'une pareille trahison. Elle en est incapable!... Oui, n'est-ce pas? Au point où nous en sommes, vous et moi, il est inutile de nous faire des cachotteries. *(Geste de Louise).* Oui, je me tais... Si je vous avoue cela, c'est pour bien vous affirmer ma confiance en elle... Vous aussi, vous devez avoir confiance en elle... Je ne veux pas qu'elle soit diminuée à vos yeux par ma faute. D'ailleurs, vous saviez tout d'elle et de moi, n'est-ce pas? Vous affectiez la discrétion pour me taquiner, n'est-ce pas?... N'est-ce pas?... Vous êtes gentille... Alors vous pouvez vous rassurer comme je me rassure... Et vous ne m'en voulez pas de vous avoir parlé, dites, vous ne m'en voulez pas? Vous ne me méprisez pas? Non, vous sentez bien qu'il valait mieux que je parle, dans notre intérêt à tous les deux. *(Un silence.)* Et puis, Morgan vous aime, n'est-ce pas?

LOUISE, *comme sortant d'un rêve.* — Quoi?...

RIVOLET. — Morgan vous aime?... *(Silence.)* Mon amie... ma petite amie...

LOUISE, *le repoussant.* — Non, laissez-moi.

RIVOLET, *chagriné.* — Vous m'en voulez... vous trouvez que j'ai eu tort de vous dire...

LOUISE, *blessée.* — Laissez-moi!...

RIVOLET. — Oui. *(Elle se lève.)* Où allez-vous?

LOUISE, *tout bas.* — Je m'en vais...

RIVOLET. — Oh! non! Il faut que vous attendiez madame Valantin. Elle est prévenue de votre visite... Que dirait-elle en apprenant que vous êtes partie, et que lui dirai-je?... Restez, je vous en prie... Il faut rester.

LOUISE, *de loin.* — Il faut rester?...

RIVOLET. — Oui. *(Un silence.)* — Vous ne lui répéterez pas...

LOUISE. — Quoi donc?

RIVOLET. — Notre conversation de tout à l'heure... il vaut

mieux ne rien lui dire. Tout s'arrangera. Vous serez silencieuse? *(Un temps.)*

LOUISE, *avec une nuance de mépris dans la voix.* — C'est vous qui parlerez.

SCÈNE IV

LES MÊMES, plus THÉRÈSE, qui sort de la chambre à droite.

THÉRÈSE. — Bonjour.

LOUISE. — Bonjour.

THÉRÈSE. — Tu ne m'embrasses pas?

LOUISE. — Si!... *(Elle l'embrasse. Un temps.)*

THÉRÈSE. — Eh bien! nous voilà enfin revenus. Tu ne m'interroges pas sur les derniers épisodes de notre voyage?

LOUISE, *contrainte.* — Si!

THÉRÈSE. — Il a fait une chaleur!

RIVOLET, *se mêlant à la conversation.* — Il faisait chaud?

THÉRÈSE. — Oui. *(Elle regarde Rivolet pour la première fois, surprise par le son de sa voix.)* Oui. *(Un temps.)* Tu étais là avec M. Rivolet. Vous ne vous êtes pas trop ennuyés tous les deux seuls?

LOUISE, *vivement.* — Mais non.

THÉRÈSE. — Vous avez causé?

LOUISE. — Oui, un peu.

THÉRÈSE — De quoi?

LOUISE. — D'un tas de choses!

RIVOLET, *comme malgré lui.* — De vous.

LOUISE, *protestant.* — Non!

RIVOLET, *la regardant.* — Comment? Nous n'avons pas parlé de madame Valantin?

LOUISE, *gênée.* — Ah! si!

THÉRÈSE, *les regardant attentivement.* — De moi, j'espère bien... et qu'avez-vous dit?

LOUISE, *vite.* — Rien... des bêtises...

RIVOLET. — Pardon! du bien, beaucoup de bien!

LOUISE, *vivement.* — Ce sont des bêtises...

RIVOLET, *regardant Thérèse.* — Et puis, nous avons aussi parlé de votre voyage!

THÉRÈSE, *sans lui répondre, à Louise.* — Quand viendras-tu dîner?

LOUISE. — Bientôt... quand tu voudras...

RIVOLET, *répétant.* — Et puis, nous avons aussi parlé de votre voyage. *(Souriant.)* Il ne faut pas continuer ?

THÉRÈSE. — Pourquoi ?

RIVOLET. — Il faut continuer ?

THÉRÈSE, *le regardant.* — Mais oui !... Qu'avez-vous ?

RIVOLET, *se contenant à peine.* — Je n'ai rien. *(Un temps.)* Vous ne m'aviez pas dit que madame Ovize n'était restée que quatre jours avec vous !

THÉRÈSE. — Non ?

RIVOLET, *ironiquement.* — Non.

THÉRÈSE, *à Louise.* — C'est vrai, tu n'es restée que quatre jours ?

LOUISE, *doucement.* — Oui, quatre jours.

RIVOLET, *à Thérèse.* — Vous ne vous en souveniez pas ?

LOUISE. — Ça n'a pas d'importance.

RIVOLET, *ne pouvant se contenir, prenant une résolution.* — Ah ! j'ai bien envie de vous laisser... Vous avez sans doute à causer entre femmes...

LOUISE. — Pourquoi ?

RIVOLET, *à Thérèse.* — A bientôt.

THÉRÈSE. — A bientôt. *(Un petit temps. Il garde sa main dans la sienne. Un silence.)*

RIVOLET. — Il faut annoncer à madame Ovize...

THÉRÈSE. — Quoi ?...

RIVOLET. — Il faut lui annoncer qu'un de ses amis doit venir vous voir.

THÉRÈSE. — Un ami ?

RIVOLET, *la regardant.* — M. Morgan.

THÉRÈSE, *vivement.* — Mais je n'en sais rien !

RIVOLET. — Vous n'en savez rien ?

THÉRÈSE. — Non.

RIVOLET, *la regardant* — Si, vous le savez. Vous me l'avez dit.

THÉRÈSE. — Moi ?

RIVOLET. — Oui. *(Un petit silence.)*

THÉRÈSE, *comme pour lui donner congé.* — Au revoir !

RIVOLET. — Au revoir. *(Chagriné, inquiet.)* Vous êtes fâchée ?

THÉRÈSE. — Moi ? Non, Pourquoi ?

RIVOLET. — Alors, à bientôt. *(Elle se tait.)* Vous ne me répondez pas ? A bientôt. *(Silence. Éclatant.)* Oh ! je ne m'en vais pas ainsi... Vous ne me répondez pas... je ne m'en vais pas ainsi.

THÉRÈSE, *de très haut.* — Qu'avez-vous ?

RIVOLET, *éclatant* — J'ai que vous ne m'aimez plus !

THÉRÈSE, *essayant de sourire,* — Vous êtes fou !

RIVOLET. — Je ne ris pas.

THÉRÈSE, *sérieusement.* — Vous êtes fou! *(Reprenant sur un ton plaisant.)* Voyons, mon ami, vous allez me compromettre... on peut tout entendre, on va savoir que vous me faites la cour.

RIVOLET, *prêt à parler.* — Que je vous fais la cour !

THÉRÈSE. — Et Louise va savoir des choses...

LOUISE, *vivement. avec douceur.* — Oh ! non, moi, je ne crois rien.

RIVOLET, *avec une violence croissante.* — Vous ne croyez rien !... Je vous fais la cour !... Écoutez, je ne comprends vraiment pas pourquoi nous nous mentons les uns aux autres.

THÉRÈSE. — Taisez-vous !

LOUISE. — Oui.

RIVOLET, *éclatant, avec une violence toujours croissante.* — Et voilà que vous m'imposez silence toutes les deux ! Vous êtes d'accord !... C'est admirable ! vous êtes d'accord ! Je sais, je sais que je ne suis pas correct, que je ferais mieux de garder le silence ! Je sens que je vous choque toutes les deux à la fois... Mais, tout de même, il faut bien que je me défende, puisqu'on me ment, puisque vous mentez toutes, puisque je souffre, puisque je suis tout seul et très malheureux. *(A Thérèse.)* Vous entendez ? je suis vraiment très malheureux ! Vous ne répondez rien ! vous faites des signes à votre amie... Elle semble vous comprendre... Et pourtant, je vous assure, en ce moment, je n'ai pas conscience d'agir mal envers vous ! C'est notre bonheur à tous les trois que je cherche !... Voyons, je ne vous compromets pas, on ne peut nous entendre : je parle doucement... nous sommes très calmes...

THÉRÈSE. — Oh !

RIVOLET. — Mais oui, mais oui !... Pourquoi aujourd'hui faire mystère de tout ?... On dirait que vous voulez tout ensevelir dans du mystère ! C'est cela qui m'effraie, c'est cela qui me fait parler. Il me semble que ce mystère me menace. *(A Louise.)* C'est comme vous, madame, vous... pourquoi ne lui dites-vous rien ?... Pourquoi ne lui racontez-vous pas vos craintes ?... Vous avez l'air de vous détacher de l'aventure, de ne pas oser lui parler de ce que vous savez... *(Appuyant.)* de ce que je vous ai dit ! Je vous jure qu'elle n'est pas coupable ! Elle vous racontera tout comme elle me l'a raconté... Oh ! elle est très franche ! *(A Thérèse.)* Dites, mon amie... Oui, j'ai commis une grosse indiscrétion, j'ai confié à madame Ovize que je vous aimais plus que tout au monde, et alors, comme j'avais du chagrin, elle a deviné, oh ! elle a tout deviné... Je ne lui ai rien dit... demandez-le-lui à elle-même. Et pour ce qui était de nous, elle avait compris depuis longtemps, je le sentais bien, je vous avais pré-

venue... Oh! elle est très fine! Vous voyez que tout cela n'est pas bien grave!... Allons, souriez-moi... ne soyez pas fâchée... l'indiscrétion était déjà commise. Et puis maintenant, enfin, enfin, enfin, nous allons pouvoir causer librement... *(Long silence.)* Eh bien, vous ne dites rien?

THÉRÈSE, *s'éloignant, avec violence.* — Ah! laissez-moi!

RIVOLET. — Vous ne voulez pas me répondre?

THÉRÈSE. — Laissez-moi!

RIVOLET, *éperdu.* — Oh! je vous laisse! *(A Louise.)* Je la laisse... dites-lui, vous...

LOUISE. — Vous feriez mieux de partir.

RIVOLET, *violemment* — Non, non, vous sentez bien que je ne puis m'en aller ainsi. *(Suppliant.)* Parlez-lui! *(A Thérèse.)* Elle va vous parler, vous voulez bien l'écouter, elle... *(Un petit temps.)*

LOUISE, *timidement.* — Thérèse!

THÉRÈSE. — Oh! non, non. Laissez-moi, laissez-moi! *(Rivolet fait un mouvement.)*

LOUISE. — Thérèse, si, écoute-moi. Écoute-moi. Je ne te dis pas qu'il ait bien fait de parler ainsi devant toi, non; et moi aussi, tout à l'heure, je l'ai blâmé de m'avoir répété certaines choses. Mais ce qu'il faut, n'est-ce pas? c'est nous expliquer franchement. Eh bien, aujourd'hui, cela nous est facile! Et, tout de suite, je commence par te dire que je n'ai jamais douté de toi!...

RIVOLET, *vivement.* — Moi non plus!...

LOUISE, *reprenant.* — Je n'ai jamais douté de toi: je te sais une nature trop franche, trop fière... je n'écoute aucune indiscrétion, aucune accusation.

RIVOLET, *protestant.* — Mais!...

LOUISE, *poursuivant.* — Aucune accusation!... Je ne crois en personne qu'en toi. Je viens à toi en toute amitié, en toute franchise... Et, puisqu'on t'a révélé mon secret, que tu connaissais bien un peu déjà... comme je connaissais le tien... ces deux secrets, si tu le veux bien, nous les oublierons sur-le-champ l'un et l'autre. Je te demande seulement de me dire ce qui s'est passé, ce qu'on t'a dit, ce dont tu as à te défendre...

THÉRÈSE, *de loin, de très haut.* — C'est inouï!

RIVOLET. — Quoi!...

LOUISE, *à Rivolet.* — Laissez!

THÉRÈSE. — Je dis: c'est inouï, oui, c'est inouï... ce qui m'arrive à moi, ce qui m'arrive!... Il me semble que je rêve, moi! Je ne sais plus... que l'on ose ainsi parler... que tu me parles ainsi, toi!...

Mais enfin, quelle femme crois-tu donc que je suis? Tu viens m'accuser ici! chez moi... tu écoutes...

LOUISE. — Thérèse!

THÉRÈSE, *violemment.* — Rien, je ne dirai rien, je n'ai rien à dire!

LOUISE, *avec angoisse, avec chagrin.* — Thérèse, oh! si, Thérèse! Pourquoi te fâches-tu? tu n'as pas à m'en vouloir: moi, je n'ai rien fait, je n'ai rien dit... Nous avons toujours été amies... Oh! pas très intimes, nous ne nous racontions pas tout... mais cependant tu avais bien deviné certaines choses de ma vie, et tu ne m'aurais pas fait de peine... n'est-ce pas?... Thérèse, je t'en supplie!...

THÉRÈSE. — Quoi?... Que veux-tu que je te dise? Vois-tu, nous devrions nous taire et ne plus parler de tout cela... J'ai honte, je te le jure... Il me semble que nous nous rabaissons l'une et l'autre par ces explications qui ne sont pas dignes de nous... de femmes comme nous...

LOUISE, *tout bas.* — Moi aussi, j'ai honte...

THÉRÈSE. — Tu vois!...

LOUISE, *éclatant en larmes.* — Mais j'ai du chagrin,

THÉRÈSE. — Du chagrin!... *(Un silence.)* Eh bien! pour toi seule, je veux bien parler... pour toi seule.

RIVOLET. — Dois-je me retirer?

THÉRÈSE, *sans lui répondre, se retournant vers Louise et par petites phrases entrecoupées.* — Écoute, entre M. Morgan et moi, il ne s'est rien passé, je te le jure. Je n'ai eu avec lui que des conversations amicales. Voilà! voilà! Tu sais tout... que veux-tu savoir de plus?... Il m'a demandé la permission de me rendre visite à Paris. Je l'y ai autorisé. Il viendra quand il voudra, demain, après-demain, aujourd'hui, quand il voudra *(Un temps.)* Tu me crois?

LOUISE, *entre deux tons.* — Oui. *(Un temps.)*

THÉRÈSE. — As-tu encore quelque chose à me demander?

LOUISE. — Non... Si!...

THÉRÈSE. — Quoi?

LOUISE. — Il ne t'a jamais parlé de moi?

THÉRÈSE. — Non.

LOUISE. — Ah! *(Un silence.)*

RIVOLET, *éclatant, mais à voix basse, à Thérèse.* — Je vous demanderai tout à l'heure un instant d'entretien.

THÉRÈSE, *le regardant avec colère.* — Oui.

LOUISE. — Je vais m'en aller... Je vais vous laisser!...

SCÈNE V

LES MÊMES, THÉRÈSE, LOUISE, RIVOLET, UN DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* — Monsieur Morgan! *(Un long silence. Tous les personnages se regardent avec des sentiments différents.)*

THÉRÈSE, *reprenant son sang-froid.* — Faites entrer.

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus MORGAN.

MORGAN, *allant à Thérèse.* — Bonjour, madame.

THÉRÈSE. — Bonjour.

MORGAN, *à Louise.* — Bonjour.

LOUISE, *la voix coupée.* — Bonjour.

THÉRÈSE, *présentant les deux hommes.* — Vous connaissez... Monsieur Rivolet... Monsieur Morgan?.., *(Ils se saluent.)*

THÉRÈSE, *à Morgan.* — Asseyez-vous!

LOUISE, *presque timidement à Thérèse.* — Je reste encore.

THÉRÈSE. — Mais oui!... *(Un silence.)*

MORGAN. — Vous voilà à Paris?

THÉRÈSE. — Oui.

MORGAN. — Moi, je suis content d'être de retour.

THÉRÈSE. — Moi aussi.

MORGAN. — Oui, moi aussi.

THÉRÈSE. — Moi aussi. *(Louise fait entendre une petite toux.)*

MORGAN, *à Louise.* — Je comptais me rendre chez vous aujourd'hui même.

LOUISE, *émue.* — Ah!

MORGAN, *à Thérèse.* — Mais je pensais ne vous trouver que de très bonne heure.

THÉRÈSE. — Oui, je pensais vous voir demain ou après-demain.

MORGAN. — Je suis venu aujourd'hui.

THÉRÈSE. — Oui. *(Un silence. Rivolet ne dit mot.)*

LOUISE. — Est-ce que?...

MORGAN. — Comment?

LOUISE. — Est-ce que vous êtes revenu depuis longtemps?

MORGAN. — Depuis avant-hier. *(Un temps.)* Je comptais me rendre chez vous aujourd'hui.

LOUISE, *doucement, mais d'un ton de reproche.* — Il y a longtemps que je n'avais reçu de vos nouvelles.

MORGAN. — Il y a longtemps? Non... *(On entend le timbre.)*

THÉRÈSE. — Tiens! qui vient là?

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus HENRIETTE.

HENRIETTE. — C'est moi, Bonjour... bonjour!... *(A Morgan.)* Bonjour!...

MORGAN. — Bonjour, mademoiselle.

THÉRÈSE. — Je ne vous attendais pas si tôt.

HENRIETTE. — J'étais avec maman, chez les Robune, à côté, et je m'ennuyais!... Alors, j'ai profité de la voiture qui allait chercher Robune... Maman viendra sans doute me prendre tout à l'heure.

THÉRÈSE. — Ah!... c'est ça!

HENRIETTE. — Je ne pensais pas avoir le plaisir de rencontrer M. Morgan. *(A Morgan.)* Il y a longtemps que vous êtes revenu d'Italie?

MORGAN. — Avant-hier.

HENRIETTE. — Justement, chez les Robune, on parlait de vous.

MORGAN. — Vraiment?... *(Ils causent tout bas.)*

THÉRÈSE, *énervée.* — Monsieur Morgan?...

MORGAN. — Madame...

THÉRÈSE. — Voulez-vous un sandwich?... voulez-vous boire?... Allons dans le petit salon. On étouffe ici.

MORGAN. — Bien!

HENRIETTE. — Allons! *(Elle les suit.)*

LOUISE, *allant pour les suivre.* — Oui. *(Au moment où ils vont sortir, Rivolet, isolé dans un grand fauteuil, appelle madame Ovize. — Durant la scène précédente, son silence fut comme une accusation.)*

RIVOLET. — Madame! Venez donc... Restez un peu auprès de moi, venez. *(Souriant.)* Venez... Laissez-les. Ils vont prendre le thé... Eh bien, vous ne vous êtes pas expliquée avec M. Morgan? Non?... Il est accaparé par mademoiselle Baige et par madame Valantin. Tout à l'heure, vous aurez votre revanche, n'est-ce pas? *(Louise ne répond rien.)* Vous êtes toujours fâchée?... Vous m'en voulez encore?...

LOUISE. — Je vous prie de me laisser.

RIVOLET, *étonné.* — Comment!...

LOUISE. — Je vous prie de me laisser, de ne plus me parler.

RIVOLET. — Ah! ça, c'est admirable! Vous m'en voulez? C'est à moi que vous en voulez! Pourquoi? Parce que je vous ai mise en

garde. Mais, sans moi, vous ne sauriez rien!... Voyons, vous ne réfléchissez pas... nous avons tout intérêt à rester bons amis.

LOUISE. — Je n'ai besoin de personne.

RIVOLET. — Vous êtes bien fière! Vous étiez moins fière tout à l'heure devant Thérèse, lorsque vous l'imploriez.

LOUISE. — Je ne l'implorais pas, ou, si j'implorais, c'est que j'ai cédé à un moment de trouble, de folie... mais, heureusement, je me suis reprise à temps..., j'ai toute confiance en Thérèse... je crois ce qu'elle m'a dit.

RIVOLET. — Vraiment?

LOUISE. — Et je la plains...

RIVOLET. — Vous la plaignez?

LOUISE. — Oui, d'avoir à subir de semblables procédés de la part d'un homme qu'elle aime.

RIVOLET. — Qu'elle aime!... Alors, vous me donnez tort?

LOUISE. — Oui.

RIVOLET. — Et... vous prenez parti pour elle contre moi... Cela changera peut-être!

LOUISE. — Je ne crois pas.

HENRIETTE, *paraissant à la porte de la seconde pièce.* — Voulez-vous du thé, chère madame.

LOUISE. — Merci... oui!... *(Elle se dirige vers la seconde pièce.)*

RIVOLET, *à Henriette, au moment où elle disparaît.* — Mademoiselle, mademoiselle!... vous ne venez pas un peu auprès de moi?

HENRIETTE. — Vous êtes fou!

RIVOLET. — Alors, voulez-vous prier madame Valantin de venir un instant? J'ai un secret de la plus haute portée à lui confier... sans plaisanterie!... Ah! la voici! *(Thérèse sort de la seconde pièce avec Morgan.)*

MORGAN. — Voulez-vous m'autoriser, madame, à prendre congé de vous?

THÉRÈSE. — Déjà?...

MORGAN. — Si vous le permettez, je reviendrai plutôt... *(On n'entend pas la fin de la phrase.)*

LOUISE. — Je vais te quitter aussi.

HENRIETTE, *vivement.* — Où allez-vous, madame?

LOUISE, *surprise.* — Mais...

MORGAN, *prenant congé.* — Madame... mademoiselle... monsieur... *(A Louise).* Madame...

LOUISE, *dès qu'il est parti, vivement à Thérèse.* — Je te quitte!

HENRIETTE, *à Louise.* — Vous allez peut-être chez les Robune?...

LOUISE, *sans savoir ce qu'elle dit.* — Non !

HENRIETTE, *l'empêchant presque de sortir.* — C'est ennuyeux... Vous pourriez m'y laisser en passant... Maman ne revient pas, nous irions à sa rencontre...

LOUISE. — Tant pis !... *(A Thérèse.)* Je te quitte...

HENRIETTE. — Vous n'êtes pas gentille... *(On entend le bruit de la porte cochère.)*

LOUISE. — Adieu !

RIVOLET, *la voix coupée.* — Voilà M. Morgan qui part en voiture.

THÉRÈSE, *donnant la main à Louise.* — Adieu !

HENRIETTE, *à Louise.* — Alors, décidément, nous n'allons pas ensemble chez les Robune ?...

LOUISE, *après un petit silence, comme lasse.* — Si vous voulez... *(Elle se dirige vers la porte.)*

THÉRÈSE, *à Louise.* — Au revoir, Louise.

LOUISE, *fermement.* — Adieu !

THÉRÈSE, *insistant.* — Au revoir !...

LOUISE, *après un petit silence, très bas.* — Au revoir ! *(Elle sort avec Henriette.)*

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, RIVOLET.

(Thérèse a le dos tourné vers la porte par où viennent de sortir Louise et Henriette. Rivolet s'avance vers elle, la prend dans ses bras et l'embrasse avec violence.)

THÉRÈSE, *se dégageant.* — Ah !...

RIVOLET. — Écoute !... Écoute !... Ah ! nous sommes seuls, enfin ! enfin ! Je puis te parler. Oh ! non, non, ne te défends pas, laisse-moi te dire, laisse-moi t'expliquer... *(Un silence. Il lui baise la main.)* Tu ne m'aimes plus parce que... parce que... j'ai... parlé à Louise ?

THÉRÈSE. — Oui.

RIVOLET. — Parce que je lui ai dit que je t'aimais ?... Ça n'a pas une grande importance... elle savait...

THÉRÈSE. — Vous n'aviez pas le droit de le lui dire...

RIVOLET. — C'est vrai. Mais c'est cela que tu ne peux me pardonner !...

THÉRÈSE. — Non, vous m'avez froissée, blessée, et devant elle ! devant elle !... Vous ne vous êtes pas seulement contenté de révéler notre secret, de le révéler comme s'il vous eût appartenu tout entier, mais encore vous avez osé m'accuser publiquement... C'est lâche !...

RIVOLET. — Thérèse !...

THÉRÈSE. — A cause de vous, j'ai été traitée comme une fille !..,

Notre discussion était une discussion de filles! Je ne savais plus qui elle était, qui nous étions. Je n'ai jamais été traitée ainsi. Je m'en souviendrai toujours, toujours!

RIVOLET. — Tu exagères!

THÉRÈSE. — Je n'exagère pas... Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai souffert à cause de vous!

RIVOLET. — Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE. — Désormais, il n'y a plus aucune sécurité pour moi, aucune sécurité! Je frémis en songeant à ce dont tu es capable. Jusqu'à ce jour, tu n'avais jamais osé faire ce que tu as fait! Oh! je savais bien que tu parlais de moi aux uns et aux autres; que notre amour était sans cesse livré à la curiosité publique, grâce à tes indiscrétions, et que tu faisais bon marché de mon honneur, de ma vie, de toute ma personne!... Tout cela, je te l'ai reproché, il n'y a pas bien longtemps encore. Aujourd'hui, tu as tout dit, tu as tout raconté, devant les autres, devant moi-même!... Il semble que ce soit désormais une chose convenue, légitime, publique, et dont tu n'aies même plus à te cacher!

RIVOLET. — Je souffrais!

THÉRÈSE. — Et moi, j'ai souffert bien plus encore! Tout à l'heure, devant tout le monde, j'ai souffert à en pleurer!

RIVOLET, *brusquement*. — Tout à l'heure?...

THÉRÈSE. — Oui, tout à l'heure.

RIVOLET. — Il y a un instant?

THÉRÈSE. — Oui...

RIVOLET. — Il y a un instant.. Quand M. Morgan était là, n'est-ce pas?... quand il était là?...

THÉRÈSE. — Peut-être!...

RIVOLET. — Ah! oui! Ah! oui, c'est quand il était là, que tu souffrais. Tout le reste est mensonge! Je l'ai bien vue, va, la terreur qui t'envahissait à la pensée que je pourrais te trahir par un geste, par un mot plus audacieux que les autres, ou seulement par mon silence! Tu tremblais qu'il devinât notre amour et tu m'aurais bien mis à la porte!

THÉRÈSE. — J'aurais dû!...

RIVOLET. — Oui, tu aurais dû!... mais tu n'as pas osé le faire parce que tu sentais bien que mon attitude était presque légitime, et que j'avais mille excuses pour agir comme j'agissais.

THÉRÈSE. — Non!...

RIVOLET. — Si!... Oui, j'ai dit à Louise que je t'aimais; oui, je t'ai contrainte à te justifier en sa présence; oui, mon attitude devant M. Morgan n'a pas été ce qu'elle aurait dû être... mais c'était

pour qu'il devinât qu'il était de trop parmi nous, que je t'adorais, et qu'il fallait bien qu'il s'en allât.

THÉRÈSE. — C'est lâche!

RIVOLET. — C'est possible! mais je le referais si c'était à refaire... Et je lui crierai à lui, je finirai par lui crier que nous nous adorons, que tu es à moi, et que je te garde!

THÉRÈSE. — Tu ne feras pas ça.

RIVOLET. — Non?...

THÉRÈSE. — Non, tu ne feras pas ça!

RIVOLET. — Pourquoi?

THÉRÈSE. — Parce que je te le défends; parce que, si tu agis ainsi, je ne te revois de ma vie.

RIVOLET. — Pourquoi?... pourquoi?... Alors, tu l'aimes... tu l'aimes... Tu m'as pardonné tout le reste, mais cela, tu ne me le pardonneras pas?

THÉRÈSE. — Je ne t'ai rien pardonné.

RIVOLET. — Si... Et puis, que m'importe?... Tu viens de prononcer une phrase qui m'excuse bien de toutes les légèretés ou de toutes les lâchetés que j'ai pu commettre. La seule présence de cet homme, chez toi, justifie toute ma conduite. C'est à moi de te faire des reproches, à moi de t'interroger... Car enfin, cet homme, quel est-il? Pourquoi vient-il? Je veux le savoir!

THÉRÈSE. — Tu le sais.

RIVOLET. — Non, je ne le sais pas... non, je ne le sais pas... Il t'aime, il te poursuit.

THÉRÈSE. — Je t'ai dit à ce sujet tout ce que j'avais à te dire.

RIVOLET. — Et je dois m'en contenter?

THÉRÈSE. — Oui.

RIVOLET, *avec douleur*. — Et je dois m'en contenter!... Mais tu sais bien que c'est impossible!... Mais quelque confiance que j'aie en toi, je ne puis m'empêcher de mourir d'inquiétude après tes paroles. Et je me torture... et tu comprends bien que je veux savoir... et que je suis forcé de parler... et qu'il faut que je parle!...

THÉRÈSE. — Non, rien ne t'oblige à parler!

RIVOLET. — Si, tout m'y oblige, tout m'y obligeait!...

THÉRÈSE. — Tu n'as pas le droit!...

RIVOLET. — Ce n'est pas une question de droit, c'est une question d'amour...

THÉRÈSE. — L'amour a des devoirs!...

RIVOLET. — Mais il a aussi des exigences...

THÉRÈSE. — Rien ne pouvait te contraindre à déshonorer une femme!

RIVOLET. — Je ne t'ai pas déshonorée !... Tu n'es pas déshonorée parce que l'on sait que tu es à moi !... On sait bien, tout le monde sait bien que je t'aime et que nous sommes ensemble pour la vie... Ton mari te laisse libre... il te délaisse... Tu divorceras... J'ai mille excuses !

THÉRÈSE. — Non... D'ailleurs, ne te fais pas meilleur que tu ne l'es : tu parlerais dans tous les cas, même si tu devais ruiner mon ménage !

RIVOLET. — Peut-être... pour te garder !...

THÉRÈSE. — Joli moyen pour me garder !...

RIVOLET. — Je n'ai pas le choix... *(Un silence.)*

THÉRÈSE. — Ainsi, tu te reconnais le droit de me compromettre ?

RIVOLET. — Je me reconnais le droit, dès l'instant où tu cherches à m'échapper, de crier partout que tu es à moi, que je t'aime et que je te garde !

THÉRÈSE. — Malgré mon mari ?

RIVOLET. — Malgré ton mari ! que tu invoques avec une persistance qui m'étonne, ou qui ne m'étonne guère... mais à laquelle tu ne m'avais pas habitué.

THÉRÈSE. — Et tu crois que c'est grâce à ces procédés que tu me ramèneras à toi, que tu me garderas ?

RIVOLET, *saisi.* — Je ne sais pas... J'ai donc besoin de te ramener à moi ?... Il ne s'agit pas de procédés, va, je suis mon instinct, je suis ma souffrance !... Je mentais tout à l'heure... je ne calcule rien...

THÉRÈSE. — C'est maintenant que tu mens... ton indiscrétion est volontaire. C'est volontairement que tu proclames notre liaison, espérant ainsi m'enchaîner à jamais... Et si je ne veux pas ?...

RIVOLET, *saisi.* — Si ?...

THÉRÈSE. — Oui, si je ne veux pas! ... *(Un temps.)*

RIVOLET, *avec douleur.* — Si tu ne veux pas... quoi?... être à moi ?... Tu veux me quitter ?...

THÉRÈSE, *très bas.* — Je n'ai pas dit cela.

RIVOLET. — Dis-le ! Dis-moi... la vérité. Si tu me dis : « Je veux te quitter ! » je comprendrai tout, je me résignerai, je ne lutterai plus... Seulement, ne m'avoue pas que tu me quittes parce que j'ai commis des indélicatesses, non, cherche d'autres prétextes. Dis-moi : « Je ne t'aime plus, j'en aime un autre... C'est M. Morgan... » Et alors, je te jure que je cesserai de te compromettre... ce ne sera plus la peine !... *(Un temps.)* Dis-le... dis-le !... *(Avec anxiété.)* Tu ne le dis pas.

THÉRÈSE, *tout bas.* — Non !

RIVOLET. — Non ? Alors tu m'aimes encore, dis, tu m'aimes encore ?

THÉRÈSE, *même jeu.* — Mais oui !...

RIVOLET. — Ah !

THÉRÈSE. — Mais j'ai tant de chagrin !...

RIVOLET, *protestant.* — Tu n'as pas de chagrin.

THÉRÈSE. — Si !...

RIVOLET. — Non... il est impossible que tu m'en veuilles bien sérieusement... En somme, je n'ai jamais péché contre notre amour...

THÉRÈSE. — Si, tu as parlé... Et tu ne peux t'imaginer ce que tu me détaches de toi, en parlant ainsi !...

RIVOLET. — Ah ! comment est-ce possible ?...

THÉRÈSE. — Ah ! je ne sais pas, mais je te jure que cela est !

RIVOLET. — Pourtant, l'amour est au-dessus de tout !

THÉRÈSE. — Mais non ! L'amour a besoin d'être caché... Il faut du mystère, je te le jure... Rien n'est beau comme de s'aimer, et que personne ne le sache... c'est ce que j'ai toujours demandé en vain... Il ne faut rien dire, il ne faut rien dire. Un amour diminue dès que l'on s'en occupe, dès que l'on est au courant... Tu vois, je ne te parle plus des ennuis que tu peux me susciter, je ne te donne que des raisons sentimentales !... Eh bien, je te jure que c'est toi qui détruis notre amour volontairement !... Tu ne crois pas ?

RIVOLET. — Non... Si... Peut-être... C'est-à-dire que tu es devenue trop sûre de moi, de ma tendresse... Vous autres, vous avez toujours besoin de douter un peu de nous.

THÉRÈSE. — C'est possible... Mais moi, je connais ton amour bien plus par les autres que par toi.

RIVOLET. — Ça devrait quand même te rendre fière !...

THÉRÈSE. — Mais ne crois pas cela !... Tout d'abord, oui, j'ai considéré tes imprudences comme des enfantillages d'amoureux, et elles me faisaient presque plaisir. Mais si tu savais ensuite comme j'ai souffert de tout ce que l'on me répétait à ton sujet !... On m'a raconté des choses abominables !... Tu te vantais... Des choses intimes... Oh ! je n'oserai jamais te dire... Quelle honte !...

RIVOLET, *violemment.* — C'est faux, c'est faux !...

THÉRÈSE. — Oh ! tu ne te rends pas compte... Mais tu ne sais pas quel froissement, quelle douleur c'est pour une femme !...

RIVOLET. — Oui... mais c'est faux !

THÉRÈSE. — Nous nous disons : « Alors, cet homme... cet homme à qui nous nous sommes données de tout notre cœur, cet homme devant lequel nos plus délicates pudeurs s'évanouissent, par la grâce

d'une habitude amoureuse... cet homme, qui est donc devenu une partie de nous-mêmes, la plus frissonnante, la plus douce, la plus noble... il n'est donc qu'un homme, un étranger, un ennemi... qui est venu nous voler notre intimité, la dévoiler aux regards de tous... et nous faire du mal!... »

RIVOLET. — Je te jure!...

THÉRÈSE. — Oh! je ne dis pas que tu aies prononcé toutes les paroles qu'on m'a répétées, mais il suffit que j'aie pu croire un instant à leur vraisemblance pour que le mal soit accompli! Hélas! tu l'as bien vu, tes dernières imprudences peuvent me faire tout supposer!...

RIVOLET. — Ah! ne discutons plus. Cessons de discuter, je t'en prie, je t'en prie! Je ne saurai jamais si tu m'aimes moins parce que je suis indiscret, ou seulement si je suis indiscret parce que tu m'aimes moins!... Quand ai-je commencé à trop parler?... Quand as-tu commencé à moins m'aimer?... Mystère!... Il y a peut-être une fatalité qui m'oblige à agir de telle façon que tu te détaches de moi. Le fait est que chaque fois que je commettais ce que tu nommes une imprudence, je mettais tous mes efforts à me taire... et je ne pouvais pas me taire!... Non, je ne pouvais pas!... Mais de ces imprudences, je n'en ai pas tant commises!... Enfin, il paraît qu'elles m'étaient plus funestes que je ne le pensais!... Alors, tu m'aimes moins, voilà le fait! Tu te détaches de moi... et moi, je t'adore!... J'ai peut-être eu tort... C'est moi qui ai eu tort, mais je t'adore!... je t'adore!... et je voudrais bien regagner ton amour!... *(Avec des larmes.)* Sais-tu? je songe à une chose... Peut-être crois-tu moins m'aimer à cause de mes imprudences, et peut-être m'aimes-tu moins, tout simplement, parce qu'il en est ainsi... Non?... Tu ne crois pas?... tu ne réponds pas... tu ne veux pas répondre... Dis?

THÉRÈSE. — Quoi?

RIVOLET. — Si tu m'aimes moins?

THÉRÈSE, *tout bas.* — Non.

RIVOLET. — Non! Ah! chérie!... *(Il est tout près d'elle.)* Veux-tu tout oublier alors?... Veux-tu me permettre de t'embrasser? Veux-tu que je t'embrasse? Écoute, écoute, viens... Ah! chérie!... *(Il la prend dans ses bras, la baise sur la bouche. Long silence. Thérèse se dégage doucement et fait un mouvement comme pour se lever.)* Où vas-tu?

THÉRÈSE. — Il faut... qu'on allume.

RIVOLET. — Oh! non, non. Reviens ici... Reviens. *(Il la prend par la main.)* Tu veux revenir? Assieds-toi là, contre moi. *(Un temps.)* Tu vois que mes bavardages n'ont pas d'importance. T u vois

que tu m'aimes tout de même, chérie !... Enfin, tout est fini... tout s'efface... C'était un mauvais rêve... Tu reviens de voyage, j'arrive à l'instant... et te voilà, comme j'aime, dans mes bras... pour toujours. Tu vois que l'amour est plus fort que tout.... Je t'adore... Tu m'aimes ?...

THÉRÈSE, *tout bas.* — Oui.

RIVOLET. — Oui... tu l'as dit, oui !... *(Un instant.)* comme avant ?... comme avant ?...

THÉRÈSE, *même jeu.* — Oui...

RIVOLET. — Malgré tout ?...

THÉRÈSE. — Oui...

RIVOLET, *la prenant sur sa poitrine.* — Mon cœur !... *(Silence.)* Tu verras... Je ne dirai plus rien, je ne bavarderai plus... J'ai eu trop peur. *(Silence.)* Parle-moi, dis-moi ce que tu penses ?...

THÉRÈSE, *songeuse.* — Oh ! oui, surtout en ce moment, fais bien attention !

RIVOLET. — Pourquoi, « en ce moment » ?...

THÉRÈSE. — Parce que peut-être obtiendrai-je bientôt ma liberté.

RIVOLET. — Ton mari veut divorcer ?... c'est vrai ?

THÉRÈSE. — Tu le savais ?...

RIVOLET. — Non... vaguement... Et tu ne me le disais pas... à moi... à moi qui ne rêve que de te savoir libre... D'ailleurs, tu ne me parles jamais de ces choses, tu ne me disais rien !...

THÉRÈSE. — Je te dis tout.

RIVOLET. — Oui, parce que maintenant tu m'aimes... Oh ! quel bonheur, chérie !... *(Un temps.)* Quelle belle fin de journée ! Tu vois, nos discussions, à quoi elles aboutissent... Je savais bien... Tu es contente de m'avoir retrouvé ?... Tu n'aimes personne autre ?...

THÉRÈSE. — Mais non !... *(Silence.)*

RIVOLET. — Maintenant, il faut que je m'en aille. *(Petit silence.)* A demain !

THÉRÈSE. — Ici ?

RIVOLET. — Non, pas ici.

THÉRÈSE. — Où, alors ?

RIVOLET. — Oh ! que tu es bête ! Oh ! que je t'aime !

THÉRÈSE. — Tu voulais partir...

RIVOLET. — Oui, parce qu'il est tard... Ton mari pourrait rentrer, je ne tiens pas à le voir... Je t'adore... je t'adore... Tu divorceras, tu m'épouseras...

THÉRÈSE. — Ne sois pas fou !

RIVOLET. — Oh ! non, maintenant, je suis sage, je suis très sage !... Tiens, je te jure sur notre amour que tu n'auras pas la plus

petite indiscrétion à me reprocher... Tu me tiendras au courant... Au revoir !... au revoir... *(On sonne.)* On a sonné.

THÉRÈSE. — Oui, on a sonné. *(Un temps.)*

RIVOLET. — Il est sept heures.

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus MADEMOISELLE LAURE.

THÉRÈSE. — Qui est-ce?

MADEMOISELLE LAURE. — M. Morgan. *(Mouvement de Rivolet.)*

THÉRÈSE. — Ah ! dites que je n'y suis pas.

RIVOLET, *à Thérèse, vivement.* — Pourquoi? Vous pouvez le faire entrer.

THÉRÈSE, *avec autorité.* — Dites que je n'y suis pas.

MADEMOISELLE LAURE. — Bien, madame... *(Elle sort.)*

SCÈNE X

RIVOLET, THÉRÈSE.

THÉRÈSE. — Pourquoi ?...

RIVOLET, *avec violence.* — Pourquoi le renvoies-tu? J'aurais préféré te voir l'accueillir devant moi. Au moins, nous voyant ensemble, il aurait compris peut-être... *(Thérèse fait un violent mouvement de recul.)* Quoi ?

THÉRÈSE. — Laissez-moi !

RIVOLET. — Tu es fâchée?

THÉRÈSE. — Laissez-moi.

RIVOLET. — Non... je plaisante... A demain ! *(Silence.)* A demain? *(Silence.)*

THÉRÈSE, *après un temps.* — Peut-être !

RIVOLET, *avec un ton de prière.* — Oh !... A demain? *(Thérèse sort. La porte de la chambre se referme.)*

SCÈNE XI

RIVOLET, seul.

(Il fait quelques pas comme pour s'éloigner. Il semble préoccupé. Près de la porte de sortie, il demeure un instant immobile, puis il prend une résolution, revient sur ses pas et va droit à la porte de la chambre de Thérèse. Il frappe doucement.)

RIVOLET. — Écoutez, il faut que je vous parle, Thérèse! *(Un domestique passe dans la seconde pièce. Il enlève un plateau. Rivolet se reprend et baissant la voix :)* Madame... Madame... Madame...

ACTE TROISIÈME

Même décor. — Dix jours plus tard. — Françoise est assise, elle semble attendre. — Un domestique introduit Marivon.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIVON, FRANÇOISE.

MARIVON *se rapproche de Françoise à pas de loup.* — Ah ! je t'y prends !

FRANÇOISE, *sursautant.* — Oh ! que tu m'as fait peur ! Oh ! que quec'est bête !

MARIVON. — Voilà donc pourquoi tu t'es sauvée tout de suite après le déjeuner : tu venais voir Thérèse.

FRANÇOISE. — Je ne m'en suis pas cachée... D'ailleurs, j'arrive.

MARIVON. — Mais tu ne sais pas de qui j'ai reçu la visite après ton départ de la maison, moi... Du jeune Farizet... Il m'a eu l'air bien déçu.

FRANÇOISE. — Voilà qui m'est égal !

MARIVON. — C'est vrai, je remarque chez toi une nuance d'indifférence à son égard... Rivolet lui fait du tort... Il semble nous aimer beaucoup, depuis quelque temps, Rivolet...

FRANÇOISE. — Nous parlons de Thérèse.

MARIVON. — Quel dommage que ce garçon soit si léger, si inconséquent ! Pourtant, il se corrige un peu, il est en progrès... il faudra que je lui reparle... *(Un temps.)* Ah !... qu'est-ce que tu fais tout à l'heure ?

FRANÇOISE. — Je vais voir la mère Brassac : je n'ai pas mis les pieds une seule fois chez elle depuis le commencement de l'hiver ; elle est furieuse !... J'ai reçu ce matin une lettre d'elle... Et elle ne reçoit que jusqu'à cinq heures.

MARIVON. — Mais il est cinq heures.

FRANÇOISE. — Non ?... oh !... Et moi qui n'ai pas encore vu Thérèse !...

MARIVON. — Tu peux bien rester un jour sans la voir !... Depuis son retour, depuis dix jours tu ne la quittes pas... Vous devez vous en raconter, de belles histoires !

FRANÇOISE. — Oh ! si tu savais comme elle a été malheureuse depuis un an !

MARIVON. — Oui, mais...

FRANÇOISE. — En ce moment, Valantin ne rentre presque plus... Thérèse ne sait plus rien de lui...

MARIVON. — Son amie l'accapare... Justement, je venais le voir, Valantin...

FRANÇOISE. — Oh ! si Thérèse pouvait divorcer, devenir libre !...

MARIVON. — Pour épouser Rivolet? *(Françoise ne répond pas.)* C'est bien pour épouser Rivolet qu'elle serait enchantée d'être libre?... Tu ne réponds rien.

FRANÇOISE. — Écoute !... Non, je ne peux pas te dire.

MARIVON. — Mais si !... mais si !... Crois-tu que je n'aie pas deviné bien des choses?... Elle est lasse de Rivolet, n'est-ce pas Thérèse?... Il l'a froissée, blessée... et c'est un autre qu'elle aime, ou croit aimer : Morgan !

FRANÇOISE. — Je ne sais pas. Thérèse ne m'a rien confié : elle est trop réservée... et puis elle n'aime guère à parler de ces choses-là... Mais j'ai cru saisir...

MARIVON. — Tant pis !

FRANÇOISE. — J'ai eu tort de te dire...

MARIVON. — Mais tu ne m'as rien dit !... Ah ! je suis très ennuyé ! Parce que, vois-tu, je ne sais qu'une chose, moi, c'est que j'ai une profonde affection pour Thérèse et qu'elle va se perdre à tout jamais.

FRANÇOISE. — En quoi faisant?...

MARIVON. — En n'épousant pas Rivolet, si elle divorce.

FRANÇOISE. — Si elle ne l'aime plus !...

MARIVON. — Mais tout le monde croit qu'elle l'aime ! Et tu sais aussi bien que moi que l'on pardonne à une femme une liaison de cette sorte, une liaison unique, justifiée mille fois par l'abandon d'un mari comme Valantin, mais que si cette femme n'achève pas de se faire excuser par une fidélité à toute épreuve... Veux-tu que je te dise?... dans ces conditions-là, il faut qu'elle demeure avec son mari.

FRANÇOISE. — Oh !

MARIVON. — Parfaitement ! Un mari est toujours une sauvegarde. Ce serait du joli si, aussitôt libre, elle courait à un autre que Rivolet; un autre, qui peut-être ne l'aime pas... Ah ! je frémis en songeant à ce dont Rivolet serait capable, et, ma foi, on ne pourrait lui en vouloir !... Oh ! je sais... Thérèse est très droite, très fière, mais elle est aussi pas mal emballée, et, pour peu que notre indiscret l'ait trop cruellement froissée, pour peu qu'il la froisse encore... Non, à tous prix, il faut empêcher cette petite de se perdre. Là est mon devoir. Et, comme son mari m'intéresse, tout de même, moins qu'elle...,

comme il nous est indispensable en la circonstance présente, et comme il veut bien m'honorer d'une de ces confiances!... je vais lui conseiller de renoncer à ses beaux projets de divorce. Thérèse n'est pas en état de divorcer.

FRANÇOISE. — Oh! peut-être n'est-on pas tellement au courant de sa liaison avec Rivolet!...

MARIVON. — Mais ne dis donc pas d'enfantillages! Veux-tu mon avis?... Toi, tu devrais parler à Thérèse. Tu devrais lui parler intelligemment. Puisque vous êtes très amies, surtout en ce moment, c'est à toi qu'il appartient d'agir. Tu as là un joli rôle à remplir. Empêche-la d'être imprudente. Arrange-toi de façon qu'elle voie Morgan le plus rarement possible, au besoin empêche-la de le voir... *(Un silence.)* Elle... Elle n'est pas sa maîtresse?

FRANÇOISE, *vivement.* — Oh! non!

MARIVON. — Tu en es sûre?

FRANÇOISE, *sincèrement.* — J'en suis sûre.

MARIVON. — Bien, moi je me charge de Valantin. *(On sonne.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, plus UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* — Monsieur Rivolet.

MARIVON, *regardant sa femme.* — Ah!

FRANÇOISE, *au domestique.* — Faites entrer.

MARIVON, *au domestique qui s'est approché de lui.* — Quoi?

LE DOMESTIQUE. — M. Valantin attend monsieur.

MARIVON. — C'est bien, j'y vais. *(A Françoise.)* N'aie pas peur, je vais parler comme il faut à Valantin. Toi, charge-toi de Thérèse.

SCÈNE III

LES MÊMES, puis RIVOLET.

RIVOLET, *entrant.* — Bonjour!

MARIVON. — Je vous laisse avec ma femme. Je vous reverrai tout à l'heure. On m'attend. *(A Françoise.)* N'est-ce pas?

FRANÇOISE. — Oui.

MARIVON. — A tout à l'heure!

SCÈNE IV

RIVOLET, FRANÇOISE.

FRANÇOISE. — Vous savez que c'est Valantin qui l'attend.

RIVOLET, *d'abord avec éclat, puis froidement.* Ah ! *(Se reprenant.)* Ah !

FRANÇOISE, *surprise.* — Eh bien ! vous ne me demandez pas ce qu'il va lui dire ? Cela ne vous intéresse pas ?

RIVOLET. — Non !

FRANÇOISE. — Vous êtes discret !

RIVOLET, *vivement.* — Oui... Ah ! vous avez remarqué que j'étais discret, maintenant !

FRANÇOISE, *malicieusement.* — Eh ! qu'y a-t-il donc ?

RIVOLET, *affectant le plus grand calme.* — Il n'y a rien. Seulement, voilà, on change ! J'ai noté que cela ne me réussissait pas de toujours trop parler. Madame Valantin ne pourra plus me reprocher ma... légèreté.

FRANÇOISE. — Votre légèreté ?

RIVOLET. — Oui, car c'est là un de ses grands griefs contre moi... Voyons, vous, madame, me trouvez-vous si bavard ?

FRANÇOISE. — Un peu... oui.

RIVOLET. — Mais pensez-vous que ce soit là une raison suffisante pour m'en vouloir ?

FRANÇOISE, *souriant.* — Écoutez donc !...

RIVOLET, *violemment.* — Non, ce n'est pas là une raison suffisante. D'ailleurs, nous nous sommes expliqués à ce sujet, madame Valantin et moi. Je lui ai demandé pardon. Elle m'a pardonné. Et, cependant, depuis le jour de son retour, je ne l'ai pas revue !...

FRANÇOISE. — Mon ami !...

RIVOLET, *poursuivant.* — Je ne l'ai pas revue !... Nous étions restés deux mois séparés l'un de l'autre. Voilà dix jours qu'elle est revenue ; et pendant ces dix jours à peine avons-nous trouvé le temps d'échanger quelques paroles. Je suis allé plusieurs fois chez elle : je ne l'ai pas trouvée ! ou bien il y avait du monde !... Le reste du temps, que fait-elle ? Je l'ignore... Alors je suis content de vous voir.

FRANÇOISE. — Vous faites bien.

RIVOLET. — Oui, je sais que vous êtes mon amie, ma seule amie ! C'est vrai, je vous aime beaucoup ! Ah ! ne m'abandonnez pas, ma chère petite madame, ne m'abandonnez pas... J'ai tant besoin d'une alliée !... Mon amour m'a fait agir si sottement contre moi-même !... Je connais tellement de gens qui me détestent !... de femmes qui se méfient de moi !... Ah ! ce que je me suis fait de mal !

FRANÇOISE. — Des femmes qui vous détestent ? Lesquelles ?

RIVOLET. — Mais d'abord madame Ovize... Que devient-elle ? Je ne la vois plus.

FRANÇOISE. — Elle part pour l'Égypte avec son oncle.

RIVOLET. — Et Morgan?...

FRANÇOISE. — Eh bien! quoi, Morgan?...

RIVOLET. — Rien... Dites-moi... dites-moi... la petite Baige, alors?... L'épouse-t-il, Morgan ?

FRANÇOISE. — Mais comment voulez-vous que je le sache?

RIVOLET. — Oh! vous pouvez me répondre sans crainte : elle m'a tout confié.

FRANÇOISE, *souriant.* — Elle est jeune!

RIVOLET. — Oh! vous savez bien que je suis corrigé.

FRANÇOISE, *l'interrompant et se levant.* — Mon petit Rivolet, il faut que je vous quitte. Je vais tout près d'ici, chez la mère Brassac. Il est de toute nécessité que j'y fasse une apparition; et elle ne reçoit que jusqu'à cinq heures... Attendez-moi, Thérèse vous fera prendre patience.

RIVOLET. — Oh! vous êtes ma vraie, ma grande amie!

FRANÇOISE. — Vous lui direz de ne pas se sauver : j'ai à lui parler de choses importantes... A tout à l'heure!... *(Malicieusement.)* Vous ne tenez pas à ce que je reste... Vous êtes content?

RIVOLET. — Vous êtes un ange!

SCÈNE V

LES MÊMES, plus THÉRÈSE.

THÉRÈSE. — Françoise n'est pas là?

RIVOLET. — Non... elle vient de sortir... Elle va revenir dans quelques minutes. Elle vous prie de l'attendre... Ah! enfin je vous vois, et je peux vous parler enfin! Bonjour, Thérèse.

THÉRÈSE. — Bonjour.

RIVOLET. — Voulez-vous vous asseoir auprès de moi?

THÉRÈSE. — Prenez garde. *(Un silence.)*

RIVOLET, *ému.* — Voilà! voilà! je veux vous dire bien des choses!... Je veux vous dire d'abord que je suis content de me trouver auprès de vous, sans personne... Et vous?

THÉRÈSE. — Comment?

RIVOLET. — Rien! *(Un temps.)* Je veux vous dire que j'ai bien réfléchi pendant ces dix jours que nous avons vécu séparés l'un de l'autre... Car vous m'avez laissé sans nouvelles. Et vous n'êtes pas venue. Vous m'aviez cependant promis; je t'avais dit : « A demain! » et tu m'avais répondu : « Oui... » Pourquoi n'es-tu pas venue?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas.

RIVOLET. — Ah! tu ne sais pas!

THÉRÈSE. — Je ne pouvais pas venir.

RIVOLET. — Tu ne pouvais pas?... Pour quelle raison?

THÉRÈSE. — Parce que j'ai réfléchi,

RIVOLET. — Après mon départ!

THÉRÈSE. — Oui.

RIVOLET. — Nous étions pourtant bien d'accord tous deux!

THÉRÈSE. — En êtes-vous sûr?

RIVOLET. — Oui! Mais laissons cela! Il s'agit de bien autre chose! *(Thérèse le regarde, surprise.)* Tu sais que Marivon est là, avec ton mari?

THÉRÈSE. — Ah!

RIVOLET. — Tu te doutes... tu dois savoir pourquoi il vient...

THÉRÈSE. — Non!

RIVOLET. — Non?... Tu n'as pas voulu parler, tu ne veux plus me parler : tu as peur!... Mais, après ce que tu m'as confié l'autre jour au sujet de ton divorce, il m'est bien facile de deviner!... Et toi aussi tu devines!... Ah! dire qu'en ce moment, ton sort et le mien se décident!... Et maintenant c'est en notre mariage seulement que j'espère pour te garder, pour que tu m'aimes... Puisque tu ne viens plus me voir autrement, puisque tu ne veux plus être à moi... Car malgré tout, je suppose que tu n'as pas changé d'avis... Dites, ma chérie! Et si vous devenez libre, vous songerez encore à m'épouser!...

THÉRÈSE. — Écoutez!

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus MARIVON, qui sort de l'appartement à gauche.

MARIVON. — Ah! vous êtes là tous les deux, seuls.

RIVOLET. — Oui.

MARIVON. — Françoise est déjà partie?

THÉRÈSE. — Elle va revenir. Vous voulez lui parler?

MARIVON. — Non, non... *(Un silence, à Thérèse.)* J'ai vu... ton mari...

THÉRÈSE. — Ah!...

MARIVON. — Oui... J'aurais bien des petites choses à te dire. *(Il regarde Rivolet.)*

THÉRÈSE. — Vous avez à me parler?

MARIVON. — Oui... je...

RIVOLET. — Vous voulez que je me retire?...

THÉRÈSE. — Nous n'avons qu'à passer chez moi.

MARIVON. — C'est ça...

RIVOLET. — Je vous reverrai tout à l'heure...

MARIVON. — Laissez donc madame Valantin tranquille : vous voyez bien qu'elle n'est pas disposée à vous écouter.

THÉRÈSE. — A tout à l'heure.

RIVOLET. — Oh! oui... *(Marivon et Thérèse sortent à droite.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus VALANTIN.

(Il paraît à la porte de l'appartement à gauche, au moment où Rivolet va pour sortir. Rivolet fait un pas vers lui.)

RIVOLET. — Bonjour. *(Il lui tend la main.)*

VALANTIN, *feignant de ne pas voir le geste.* — Bonjour... *(Un petit temps.)* Marivon n'est pas là?... Ah! je me retire. *(Il fait un pas vers la porte.)*

RIVOLET. — Sommes-nous fâchés?

VALANTIN. — Fâchés? non, pourquoi?

RIVOLET. — Parce que je vous ai tendu la main.

VALANTIN. — Oh! mon cher, c'est une simple distraction, je vous assure.

RIVOLET. — Bon!...

VALANTIN. — Non certes, nous ne sommes pas fâchés... non... Et, tenez, puisque le hasard nous met aujourd'hui en présence, je vais en profiter pour vous dire quelques mots sur un sujet qui me tracasse... Naturellement, vous ne prendrez pas mes paroles en mauvaise part...

RIVOLET. — Mais non!...

VALANTIN. — Eh bien, mon cher, je vous serai personnellement reconnaissant d'user dorénavant de la plus grande discrétion, de la plus grande réserve, en tout ce qui concerne nos rapports... Vous me comprenez?

RIVOLET, *saisi.* — Non.

VALANTIN, *surpris.* — Non?... *(Il reprend.)* Votre présence auprès de ma femme a été remarquée et interprétée avec malveillance. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage et je vous crois assez intelligent pour penser que vous m'avez compris à demi-mot.

RIVOLET, *saisi.* — Vous m'interdisez votre maison?...

VALANTIN, *avec un geste de protestation.* — Oh! mon cher...

RIVOLET. — Mais pourquoi soudain agir ainsi envers moi, pourquoi?

VALANTIN. — Pourquoi je vous prie d'être moins assidu auprès de ma femme? Mais tout simplement parce qu'il me déplaît que

Thérèse se compromette. Elle s'est suffisamment compromise jusqu'à ce jour ! Je ne disais rien, m'objecterez-vous : cela tient à plusieurs raisons que vous me permettrez de passer sous silence... Je me voyais sur le point de rendre sa liberté à ma femme. *(Rivolet fait un signe.)* Aujourd'hui, il n'en est plus de même.

RIVOLET, *tout bas.* — Il n'en est plus de même ?...

VALANTIN. — Ceci vous explique mon attitude d'il y a un instant. Je vous le répète, je tiens à ce que nul soupçon ne pèse plus désormais sur mon ménage... Je ne vous demande rien, toute parole entre nous serait vaine. Nous en avons assez dit, vous et moi. *(Il fait un mouvement vers la porte.)*

RIVOLET. — Attendez !

VALANTIN. — Comment ?

RIVOLET. — Attendez ! Ne partez pas ainsi. J'ai mille choses à vous dire. Ce que vous m'apprenez là est tellement inattendu !...

VALANTIN. — Inattendu ?...

RIVOLET. — Oui, je vous assure, je ne vois pas ce qui a pu provoquer de pareils bavardages. Évidemment, je me suis montré assidu auprès de madame Valantin, qui est charmante et très intelligente ; mais je ne crois pas avoir dépassé les bornes de la galanterie permise à un jeune homme, lorsqu'il se trouve auprès d'une jolie femme.

VALANTIN. — Mon cher, si je supposais le contraire, nous ne causerions pas comme nous le faisons depuis quelques minutes.

RIVOLET. — Oui... Je suis donc très à mon aise pour vous parler, et j'avoue ne pas m'expliquer les raisons qui vous font agir... Vous me le dites vous-même, vous alliez divorcer : bon ! D'ailleurs, je le savais ; tout le monde s'y attendait. Puis vous changez d'avis... c'est votre droit ! Mais alors vous en profitez pour faire autour de vous maison nette. Voilà, je crois, de l'exagération. Voyons, je ne suis ni bien méchant ni bien compromettant, vous ne trouvez pas ? *(Un petit silence.)* Notez que je pourrais me vexer et que je ne me vexe pas de ce que je devrais considérer comme un mauvais procédé de votre part. *(La voix émue.)* Pourquoi exigez-vous que je ne vienne plus chez vous ?

VALANTIN. — Je vous l'ai dit tout à l'heure.

RIVOLET. — Oui, mais je n'ai pas compris...

VALANTIN, *sèchement.* — Je le regrette.

RIVOLET. — Alors, vous voudrez bien expliquer à votre femme les raisons de ma disparition soudaine. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'elle me jugeât mal élevé !...

VALANTIN. — Je lui dirai tout ce qu'il faudra lui dire !...

RIVOLET. — Oui !

VALANTIN. — D'ailleurs, voici l'été... Il est probable que vous voyagerez et que nous voyagerons. Adieu, mon cher.

RIVOLET. — Adieu. *(Un silence.)*

VALANTIN, *regardant Rivolet.* — Qu'avez-vous?

RIVOLET. — Mais rien... rien. *(Un silence. Rivolet fait un mouvement de sortie.)*

VALANTIN. — Savez-vous bien, mon cher, que vous êtes un garçon très dangereux?

RIVOLET. — Moi, pourquoi?

VALANTIN. — Ah! parce que... parce que vous me paraissez un peu jeune, et que vous ne savez pas dissimuler assez vos impressions.

RIVOLET. — Je ne vous comprends pas.

VALANTIN. — Vous me comprenez très bien... Oui, vous me comprenez... Et vous pensez comme moi que j'ai lieu d'être surpris d'une si soudaine émotion.

RIVOLET. — Je vous jure...

VALANTIN. — Et vous devinez tout ce que je suis en droit de supposer.

RIVOLET. — Oh!

VALANTIN. — Non, non, laissez-moi vous parler, laissez-moi vous dire... Je ne vous cache pas que je suis très ému, j'ai besoin de tout mon sang-froid. Ne m'interrompez pas!... il faut que nous nous expliquions franchement, sans équivoque! Alors, en ce moment, ne me considérez pas seulement comme un mari soupçonneux, un mari jaloux, qui vient de faire une découverte soudaine et pense à en tirer vengeance... Oh! je ne cherche pas à me venger, je ne m'en sens pas tout à fait le droit : je songe qu'il y a un instant, Marivon était chez moi, et que je lui demandais le moyen d'être libre... ainsi!... Non, mais je crois seulement qu'étant données les circonstances nouvelles, nous pouvons, vous et moi, agir d'une certaine manière, très librement et cependant comme deux honnêtes hommes...

RIVOLET. — Mais...

VALANTIN. — Or, je vous le répète, tout à l'heure, j'ai fait part à Marivon d'une résolution que j'avais prise et que vous devinez. Marivon m'a détourné de cette résolution. Il m'en a démontré tous les inconvénients, et la fausse situation qu'elle ferait autour de moi... à une femme demeurée seule... Ce seul argument m'a touché, m'a fait réfléchir. J'ai réfléchi... Mais, depuis, nous venons de nous rencontrer ici, vous et moi... et je me souviens de bien des faits. Grâce à vous, je comprends, je commence à comprendre... Je suis sur le point de rappeler Marivon, et, cette fois... non plus seulement en ami!... Mais quoi!... c'est toujours la même chose qui me fait hési-

ter... A-t-on vraiment le droit de laisser ainsi une femme seule... seule ?... *(Un court silence.)* Il faudrait que l'on me rassurât !... *(Un temps,)* Vous n'avez rien... à me dire ?

RIVOLET, *au comble de l'émotion.* — Si ! si !... Mais je ne sais que vous répondre.

VALANTIN. — Ah !

RIVOLET, *avec ferveur.* — Si, je sais !... Oui, vous avez raison ! Vous avez tort de craindre ! N'ayez plus de crainte !... N'écoutez pas Marivon, n'écoutez personne... Comprenez-moi, vous aussi, à demi-mot, comme je vous comprends !... Oh ! je vous comprends bien !... Ayez confiance en moi, vous avez raison, je le mérite... Voyons ! si vous divorcez, si madame Valentin devient libre, vous craignez, vous redoutez... Mais comment voulez-vous qu'elle demeure seule ! Toujours un honnête homme lui consacrera sa vie et s'attachera de toutes ses forces à son bonheur. *(Un temps.)*

VALANTIN, *le regardant.* — Vous en êtes sûr ?

RIVOLET, *le regardant, lui aussi, dans les yeux.* — J'en suis sûr.

VALANTIN. — C'est parfait. Je sais ce qu'il me reste à faire. Adieu.

RIVOLET. — Adieu... *(Il sort.)*

SCÈNE VIII

VALANTIN, puis MADEMOISELLE LAURE.

(Il appuie sur le bouton de la sonnette électrique mademoiselle Laure paraît.)

VALANTIN. — Priez madame de venir.

MADEMOISELLE LAURE. — Bien ! monsieur. *(Elle disparaît.)*

SCÈNE IX

THÉRÈSE, qui sort de l'appartement à droite. VALANTIN.

VALANTIN. — J'ai à te parler de choses graves. Assieds-toi. *(Un temps.)* — Oui, nous avons à nous parler, à nous entendre. Mais, auparavant, Thérèse, j'ai voulu avoir une dernière conversation avec toi...

THÉRÈSE, *stupéfaite.* — Une dernière...

VALANTIN. — Oui !... *(Un temps.)* Ma pauvre Thérèse, c'est fini... Nous avons fini de vivre ensemble. Tu vas pouvoir être heureuse et organiser une existence nouvelle de ton côté. Je te dis cela très doucement, tu vois, sans méchanceté, parce que je ne veux pas que nous nous quittions durement, comme des ennemis; ce n'est pas la peine... Je suis peut-être aussi coupable que toi..., Je ne récri-

mine pas... je ne reviens pas sur le passé ! Enfin, c'est fini !... Ce que je tenais à te dire aujourd'hui, c'est que les choses suivront leur cours normal, c'est que tu ne subiras pas les conséquences de ce malheureux événement, que j'en assumerai toutes les charges... Les torts seront pour moi. Marivon m'indiquera la marche à suivre. Je te tiendrai au courant. Voilà !... *(Un silence.)* Nous ne nous verrons plus guère qu'officiellement, dans des endroits pénibles : aussi, avant d'en arriver à cette triste période, j'ai tenu à venir m'entendre avec toi en ami, sans méchante parole, afin que nous nous répétions simplement l'un à l'autre que nous sommes d'accord... *(Un temps.)* Eh bien ?

THÉRÈSE, *les nerfs tendus.* — Je ne comprends pas... Je ne sais pas ce que tu veux dire... Je ne vois pas où tu veux en venir.

VALANTIN, *très naturellement.* — Nous allons divorcer.

THÉRÈSE. — Non.

VALANTIN, *stupéfait.* — Comment !

THÉRÈSE. — Non, je ne veux... je ne consens pas... je ne consentirai jamais.

VALANTIN. — Qu'est-ce que tu dis ?

THÉRÈSE. — Je ne veux pas de divorce.

VALANTIN. — J'avais bien entendu... *(Un petit silence.)* Mais voyons !... tu ne songes pas... tu ne réfléchis pas à tes paroles... ou bien tu n'as rien dit... j'ai mal compris ! Il est impossible que tu ne te rendes pas compte... Tu sais bien que nous sommes contraints d'agir comme nous le faisons !... Tu ne veux pas me comprendre... *(Faisant effort sur lui-même.)* Et cependant tu n'es pas inintelligente ! Et tu vois bien l'entêtement que j'apporte à me mettre en avant, afin d'assumer toute la responsabilité de cette affaire, à ne parler que de moi !... Ah ! je t'en supplie, ne détourne pas mes pensées sur toi... sur ta conduite !... sois prudente !... sois fine !... Ne me force pas à te dire ce que je sais... Thérèse !... *(Un temps. Ils se regardent, puis Valantin prononce presque à voix basse :)* Rivolet... *(Thérèse semble interroger.)* Nous sommes restés seuls ici tous deux ensemble... Ne me force pas à continuer. *(Même jeu de la part de Thérèse.)* Eh bien, il m'a dit... il m'a laissé entendre...

THÉRÈSE, *violemment.* — Il n'en avait pas le droit ! ! !

VALANTIN, *saisi.* — Quoi !... *(Un long silence.)* Oh ! voyons !... *(Il la regarde.)* Tu n'es pas... Tu n'es pas sa maîtresse ?

THÉRÈSE, *vivement.* — Me croirais-tu si je te disais que je ne le suis pas ?... A quoi bon des protestations ? Il n'en est pas besoin, je te le jure... Elles ne sont pas de mise entre toi et moi. Tu l'as dit toi-même, nous sommes des camarades, de grands camarades, et c'est comme à un camarade que je te parle en ce moment ! Si tu m'aimais, oui, tu pourrais m'interroger, me torturer, mais tu sais bien

comment nous vivons depuis deux ans... Alors, évitons tout ce qui pourrait nous blesser inutilement! Qu'il te suffise de savoir une chose, c'est que, en dépit des griefs que nous pouvons invoquer l'un contre l'autre, malgré ton abandon et la vie que tu as pu t'organiser ailleurs... oh! tu avais bien des excuses pour agir ainsi, je ne me plains pas... malgré tout, oui, je n'ai jamais cessé de rester ton amie, ta femme, et pas une minute je ne supporte la pensée de ne plus demeurer et vivre ici avec toi...

VALANTIN. — Mais, moi aussi, je suis ton mari, malgré tout! et c'est précisément parce que je suis ton mari, que la vie commune nous devient impossible, car tu ne penses pas obtenir de moi de ces complaisances qui ne sont pas, qui ne seront jamais dans mon caractère. Nous vivions comme deux camarades et presque séparés, oui, c'est vrai. Mais jamais, tu m'entends bien, jamais, quelque étrangers que nous soyons l'un pour l'autre, jamais je ne supporterai autour de toi, chez moi, la présence de cet homme. A présent, je ne veux plus, je ne peux plus le voir.

THÉRÈSE. — Tu ne le verras plus!...

VALANTIN, *stupéfait.* — Je... ne... le verrai plus!!! *(Un temps. Se ressaisissant.)* — Mais, toi, tu le verras!

THÉRÈSE. — Non! non!... *(Il la regarde.)* Je te le jure!

VALANTIN. — Tu me le jures! *(Un long silence.)*

THÉRÈSE. — A quoi songes-tu?

VALANTIN. — Ah! je songe qu'il faut m'écouter, faire ce que je veux, ce que je te propose... nous séparer. Là est la vraie solution pour nous deux, la seule! Autrement, nous n'en sortirons pas.

THÉRÈSE. — Pourquoi?

VALANTIN. — Parce que, vois-tu, tout ceci ne me semble pas très propre!... parce que dans ta façon d'agir je démêle des choses que je ne comprends pas, que je ne veux pas, que je ne peux pas comprendre! parce que j'ai peur de te mépriser, toi qui m'apparais si différente!... Et si tu veux savoir la vérité, tes promesses surtout m'effraient! *(Elle veut parler.)* Oh! je sais, je crois que tu les tiendras! Mais cela ne te rend pas ma confiance! Non!... Ce que je vais t'avouer te semblera peut-être excessivement comique, mais j'avais plus de confiance, je te le déclare, en ce garçon que tu repousses, que tu dédaignes, et qui, lui, pleurait presque la vérité dans mes bras... Oui, décidément, dans tous les cas, nous nous comprenons mieux entre hommes!

THÉRÈSE. — Charles! *(Un temps.)* Oh! pourquoi me tortures-tu?... Pourquoi insistes-tu?... Fais ce que je te demande. Voilà tout! voilà tout!... D'ailleurs, tu te heurteras de ma part à une volonté entêtée, implacable... C'est bien simple. La situation est bien simple!

Tu veux me quitter, tu me proposes de divorcer. Eh bien! moi, je je ne veux pas! je refuse! Et rien ne peut, ne pourra faire que tu reprennes ta liberté!

VALANTIN. — Crois-tu?

THÉRÈSE. — Oui. *(Un silence.)* Mais pourquoi se disputer? Tu n'es pas méchant, je le sais, tu n'as jamais été méchant envers moi. Tu ne le deviendras pas! Écoute! Pour finir, laisse-moi te dire ceci qui te convaincra, j'en suis sûre! Charles! je suis très malheureuse... Oui, je subis une crise! J'ai besoin que l'on me protège : garde-moi? Ne m'interroge pas. Ne pense plus à des choses lointaines, enfuies, des choses du passé, puisque j'accepte, moi, le présent! Oh! n'aie nulle crainte, je te laisserai libre, entièrement libre; tu ne te préoccuperas pas de moi. Cela, je te le jure... Tu peux avoir confiance en moi... Et tiens, à la fin de la semaine, les Marivon vont chez eux, à la campagne, si tu le veux, je les accompagnerai. Ça me fera du bien! Ça nous changera les idées, à l'un et à l'autre... N'est-ce pas?... tu as renoncé à tes projets, c'est fini, nous restons comme nous sommes.

VALANTIN, *avec une grande tristesse sceptique.* — Toi? tu resteras seule?

THÉRÈSE. — Oui. *(Valantin fait un signe qui signifie : « A la grâce de Dieu!... » — Il sort. — Un temps.)*

SCÈNE X

LES MÊMES, plus MADEMOISELLE LAURE.

(Elle entre et présente une lettre sur un plateau.)

MADEMOISELLE LAURE. — De la part de M. Morgan.

THÉRÈSE, *vivement.* — Donne. *(Elle prend la lettre et la décachette, puis à Laure.)* Pourquoi M. Morgan n'est-il pas venu? Il devait venir!

MADEMOISELLE LAURE. — Son domestique dit qu'il est parti en voyage.

THÉRÈSE, *troublée.* — Il est parti!... *(Elle lit :)* « Moi, votre grand ami, j'ai appris cette semaine, sur vous, des choses qui m'ont fait de la peine, des choses que vous m'aviez cachées... » *(Elle continue de lire, puis :)* Attends, je vais répondre!... *(Un silence.)* Non, ce n'est pas la peine... va!... *(Mademoiselle Laure sort.)*

SCÈNE XI

THÉRÈSE, RIVOLET.

RIVOLET. — Ah! vous êtes là!... Libre! libre! Tu es libre!

THÉRÈSE, *ironiquement.* — Libre!

RIVOLET. — Oui, tu es libre! Grâce à moi.

THÉRÈSE. — Grâce à vous?

RIVOLET. — Non, non, tu ne peux pas me comprendre!... Mais je te dis que tu es libre! Et nous n'avons plus rien à redouter!... Tu as vu Marivon, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Oui!

RIVOLET. — Il t'a fait part de ses conseils à ton mari?

THÉRÈSE. — Oui!

RIVOLET. — Ah! heureusement, j'étais là, moi, et je l'ai vu ton mari, je lui ai dit!... Et va, ta liberté, c'est bien à moi que tu la dois!...

THÉRÈSE, *avec violence.* — Ah! oui, oui, c'est bien à vous!!!

RIVOLET. — Qu'as-tu?...

THÉRÈSE. — C'est bien à vous, décidément, que je devrais tous mes malheurs et toutes mes hontes. On ne se refait pas!...

RIVOLET. — Comme vous me parlez! Vous m'en voulez encore?

THÉRÈSE. — Non, vous êtes assez puni.

RIVOLET. — En quoi suis-je puni? Pourquoi puni?

THÉRÈSE. — Parce que je crois que vous aurez de la peine lorsque vous ne me verrez plus.

RIVOLET. — Mais je vous verrai!... Nous nous verrons!... Qu'est-ce que cela veut dire?... Puisqu'il est convenu avec votre mari... puisque je vous épouse!...

THÉRÈSE. — Ah! devant mon mari surtout, vous eussiez mieux fait de garder le silence.

RIVOLET. — Pourquoi?

THÉRÈSE. — Parce que toutes vos paroles, d'inutiles qu'elles furent, deviennent à présent dangereuses.

RIVOLET. — Je ne comprends pas.

THÉRÈSE. — Mon mari ne me laisse pas libre.

RIVOLET, *éclatant.* — Vous ne divorcez pas?

THÉRÈSE. — Non!

RIVOLET. — C'est impossible!... Pourquoi?

THÉRÈSE. — Alors, vous comprenez que, quoi qu'il arrive maintenant, je ne peux plus vous revoir.

RIVOLET, *s'écroulant.* — Oh!... oh!...

THÉRÈSE. — D'ailleurs, laissons cela... Demain... ce soir... je pars... j'accompagne les Marivon.

RIVOLET. — Où allez-vous?

THÉRÈSE. — Je l'ignore.

RIVOLET. — Je le demanderai à Marivon.

THÉRÈSE. — Il ne vous répondra pas. Il vous en veut à cause de moi.

RIVOLET. — A n'importe lequel de vos amis, alors... A madame Baige... à Henriette...

THÉRÈSE. — Pensez-vous qu'elles soient vos alliées?

RIVOLET. — Oui!

THÉRÈSE. — Malgré le mariage d'Henriette rompu par votre faute?

RIVOLET. — Qu'est-ce que vous dites?...

THÉRÈSE. — Ah! oui, c'est ainsi. Nous sommes quelques-uns et quelques-unes qui ne vous devons aucune reconnaissance.

RIVOLET. — Ah! des potins, des potins!... Voilà où nous en sommes... nous devions en arriver là... J'ai fait du tort à celui-ci... j'ai compromis celle-là... Ils m'en veulent tous!... Ah! que m'importe qu'ils m'en veuillent... S'ils savaient comme je les méprise de m'en vouloir!...

THÉRÈSE. — Vous ne comprenez pas?...

RIVOLET. — Ah! oui, je comprends... je commence à comprendre!... Je suis fou de ne pas avoir plus vite compris!... Assez de subtilités, assez d'hypocrisie... Veux-tu savoir pourquoi tu me fais tous ces reproches?... c'est que tu en aimes un autre.

THÉRÈSE. — Non!

RIVOLET. — Morgan! Tu aimes Morgan!... Là est la vraie raison de ta façon de faire!... Fou que j'étais de ne l'avoir pas deviné!

THÉRÈSE. — M. Morgan est parti....

RIVOLET. — Peu importe! Tu l'aimais de tout temps, tu l'aimes, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas.

RIVOLET. — Ah! tu l'avoues!... Tu vois bien que tu es la seule coupable! Moi, je suis innocent, je n'ai rien à me reprocher.

THÉRÈSE. — Si!...

RIVOLET. — Oh!

THÉRÈSE. — Si!... C'est moi seule qui ai le droit de vous en vouloir, toujours! encore!... Car, enfin, de quoi m'accusez-vous? D'avoir songé, songé! à un autre homme... Oui, c'est vrai, j'ai rencontré M. Morgan et je n'ai pas fui sa présence, et je me suis plu auprès de lui. Est-ce donc une grande faute? et n'avez-vous pas, vous autres hommes, mille faits de ce genre à vous reprocher?... Et si M. Morgan m'attirait, c'est peut-être, hélas! qu'il possédait ces qualités si vainement recherchées auprès de vous. Pourtant, vous me rendrez cette justice que, dès mon retour, j'ai agi franchement avec vous, je vous ai mis en garde contre vous-même... je vous ai supplié de

changer votre façon d'être, de ne plus me faire de la peine ! Je ne voulais pas que vous me fournissiez des griefs pour me détacher de vous... Et, je vous le jure, j'étais très bouleversée, très malheureuse ; j'avais besoin de me recueillir, de voir clair en moi-même. A ce moment, un peu de douceur ou de fermeté de votre part eût suffi pour m'éclairer et me ramener à vous. Au lieu de cela, vous vous êtes emparé de moi, vous êtes entré dans mon existence pour la saccager sans pitié, sans trêve... Ah ! vous m'avez épouvantée. Votre virtuosité d'indiscret s'est exercée hypocritement, comme à plaisir, sur les plus petits faits de ma vie. Et votre fureur n'a rien respecté, ni mes amis, ni mon mari !... Oui, vous n'avez pas craint de vous faire le complice d'un homme, — le mari d'une femme, que vous dites aimer !... d'un homme qui tient l'honneur et la vie de cette femme entre ses mains... En cela, vous avez agi par amour peut-être, mais aussi par lâcheté ! Oui, par lâcheté, car vous avez fait un honteux calcul, car vous avez espéré qu'abandonnée par mon mari, je serais obligée de me réfugier auprès de vous, quoi que je pense. Vous m'avez abaissée d'abord, pour me conserver ensuite plus sûrement.

RIVOLET. — Assez, oh ! assez, je vous en prie ! ne cherchez pas à me torturer, à me donner des regrets, à me faire croire que je suis le seul coupable... Eh bien ! non, malgré tout, je ne regrette rien, sachez-le... je n'ai pas de remords... Je vous aimais trop, pour vouloir avec vous d'un demi-bonheur. Je suis fier d'avoir été vaincu, car je tombe en amant... oui... et je ressens presque de la reconnaissance pour M. Morgan... pour votre mari... et pour tous ces gens qui n'ont pas été gentils pour moi... Ils m'ont sauvé de la honte de finir comme eux... Oh ! je me rends bien compte de l'effroi que je leur ai causé. C'est bien naturel, puisque je vous effrayais vous-même... oui, vous... Et je vous plains, oui, je vous plains aussi, ma pauvre amie, car vous ne me rejetez pas seulement de votre vie pour courir à un autre homme... Non, cela je vous le pardonnerais peut-être encore : la passion excuse tout... Mais de la passion, vous !... Non... Vous êtes surtout lasse de mon amour !... Voilà ! vous, une femme !... Ah ! je rirai bien lorsqu'on me me dira que les femmes veulent être aimées. Les femmes ne veulent pas être aimées ! Elles ont peur de l'amour, il dérange leur vie. Ou bien alors, il faut que l'on respecte scrupuleusement leur protocole sentimental, et il y a tant de règles strictes, féroces, précises, contre lesquelles il est inutile de s'insurger !... La discrétion est une de ces règles ; et moi, je n'ai pas été discret !... Aussi sommes-nous séparés pour toute la vie !... Vous m'avez démontré que j'étais coupable ! Mais ma faute ne s'effacerait-elle pas avec la vôtre, et l'irréparable serait-il l'irréparable, si maintenant encore, tenez, maintenant, aux yeux de tous, de votre mari, de Marivon, de la société enfin dont vous vous

proclamez l'esclave, si vous vous jetiez contre ma poitrine, et si je vous emportais dans mes bras !

THÉRÈSE. — Lucien !...

RIVOLET. — Oh ! soyez tranquille... je ne vous le demande pas ! Je n'en ai pas la force. Vraiment, je me sens moi-même las, oh ! très las !... J'ai donné un tel effort, voyez-vous, qu'il m'a épuisé !... Mon amour !... mon bel amour !... il me semble qu'il s'est évanoui d'avoir été ainsi crié aux uns et aux autres pour rien !... Vous aviez raison... on doit... il faut cacher son cœur... Mon pauvre cœur, je ne le reconnais plus ! Vraiment, je me demande si je vous aime encore, vous, à qui j'ai fait tant de mal !... Si je ne vous aimais plus?... Oh ! non, non, c'est impossible ! Rassurez-moi, rassurez-moi, je vous en supplie. C'est de ne plus vous aimer, voyez-vous, que je souffrirai le plus !

THÉRÈSE. — Mon pauvre ami !

RIVOLET. — Et voilà ! Nous en arrivons au même point : vous vous sentez lasse de moi, et moi je me sens las de moi-même. Nous sommes faits pour nous entendre ! Maintenant nous pourrions vivre unis... Oui, parce que je vous le dis à vous... malgré mes folies... mes imprudences... à cause peut-être de tout cela, j'ai la certitude que quelque chose meurt en moi qui ne revivra plus jamais... On n'aime qu'une seule fois comme je vous aime : c'est à mon âge. Ma vie d'amoureux est finie ; c'est ma carrière d'amant qui commence... Oh ! je suis tout à fait prêt maintenant à aimer d'autres femmes comme elles veulent, comme vous voulez être aimées.

THÉRÈSE. — Taisez-vous !

RIVOLET. — Non... je me sens très conscient, très lucide, je vous assure... Tenez, si je vous rencontrais dans quelques mois ou dans quelques années, vous m'aimeriez, presque certainement... Ne niez pas !... Car, si d'un enfant que j'étais, je deviens un homme, vous, en revanche, vous demeurez une femme... et je renie mes paroles de tout à l'heure, les femmes ne peuvent vivre sans amour. Votre prétendue lassitude d'aujourd'hui, qui vous fait me rejeter, et vous proclamer heureuse, grâce aux quelques paroles hypocritement respectueuses d'un Morgan, se changera bientôt en une inquiétude désolée... Vous aimerez... vous aimerez fatalement quelqu'un, lui ou un autre... et celui-là ressemblera à l'homme que je deviens aujourd'hui, et il vous fera souffrir peut-être plus cruellement et d'une autre manière. Vous me regretterez !

THÉRÈSE. — Taisez-vous !

RIVOLET. — Oui, je me tais... Vous n'avez pas dû me comprendre. Dites-moi que vous ne m'avez pas compris.

THÉRÈSE. — Si, si, mais taisez-vous, je vous en supplie : vous me faites mal... Je sens bien que vous souffrez par ma faute... mais

croyez-moi, je ne peux m'empêcher d'agir comme je le fais... Puisque ma vie est brisée... puisque je ne suis à personne autre, vous n'avez pas à me garder rancune de mes résolutions... Ah ! je sais bien que notre amour était unique... Je ne vous en veux pas... mais, que voulez-vous? je suis très meurtrie, très désolée... En songeant à vous, je ressens au fond de mon cœur une grande peine, mais je n'aspire qu'au repos, au repos, au repos.

RIVOLET. — Adieu donc !

THÉRÈSE. — Vous partez ?

RIVOLET. — Je ne puis pas rester... Il est sept heures... J'entends du monde... Votre mari peut venir... Ah ! non... ce sont les Baige : aujourd'hui mercredi, elles viennent dîner... Vous et moi, nous ne dînerons jamais plus ensemble. C'est comique, mais ça fait mal !...

THÉRÈSE. — Lucien !...

RIVOLET. — Non, taisez-vous... oui, je m'en vais... Il faut que je m'en aille, puisque demain vous serez loin et que j'ai amoncelé tous les obstacles entre vous et moi. Nous allons nous quitter ainsi, pour toute la vie ! Vous ne trouvez pas cela effrayant?... Oh ! on vient... Les voilà... Adieu, adieu... Vous leur présenterez mes respects, mes excuses, vous leur direz ce que vous voudrez, n'est-ce pas, à ces Baige !... Je quitte cette maison, cette maison où l'on me méprise, où je me suis mal montré, où je vous ai tant aimée !... Que dira-t-on de moi après mon départ, et où irai-je ?... Adieu, donc, mon pauvre amour, mon grand amour !... Mais, n'est-ce pas? vous me défendrez si on m'attaque devant vous. Vous me défendrez au moins en vous même, au fond du cœur... Et tenez, avant que je vous quitte... puisque vous m'avez compris... oh ! tenez, vite, oh ! vite, dites-moi un mot de vous, un grand mot de votre cœur, qui me pardonne et qui m'absolve... parce qu'alors tout le reste m'est indifférent! ... Dites ?

THÉRÈSE. — Vous êtes jeune !

RIVOLET. — Je l'étais !

EDMOND SÉE

GASTON PARIS

Par la mort de Gaston Paris, la *Revue* est atteinte en la personne d'un de ses plus brillants collaborateurs. Elle ne pouvait se dispenser de dire les regrets que lui cause cette grande perte. En me chargeant de porter la parole pour elle, elle savait qu'elle s'adressait à un ami de la première heure, à un témoin des premières années. Comme d'autres ne manqueront pas de louer le professeur arrivé à la pleine possession de son talent, je m'arrêterai de préférence sur la période de formation. Existence harmonieuse et favorisée du sort, où rien n'a manqué, où aucune heure n'a été perdue pour le développement des plus belles facultés.

***

Par un singulier privilège, ce futur érudit, ce futur déchiffreur de manuscrits, ce grand liseur a passé son enfance dans la cité des livres. Ses premières années se sont écoulées à la Bibliothèque nationale — alors impériale —, où, en vertu de vieux règlements, quelques-uns des conservateurs étaient encore logés. Son père, Paulin Paris, faisait partie du haut personnel de la Bibliothèque : il avait la garde des manus-

crits français du moyen âge. Sous le même toit, était logé Benoît Hase, chargé des manuscrits grecs ; Jomard, préposé aux cartes et plans ; Lenormant (Charles), le numismate et l'archéologue. On ne peut se figurer un milieu plus fait pour éveiller et stimuler l'intelligence. L'enfant apprit sans peine et en jouant quantité de choses que d'autres doivent apprendre tard et non sans effort. François Lenormant, dont il se sépara plus tard, fut son compagnon d'enfance. La similitude de vocation du père et du fils fut une heureuse chance de plus : les premiers contes dont il fut bercé parlaient de Roland, d'Olivier, de la Belle Aude, de Bertheaux grands pieds, d'Ysengrin, de maître renard. Souvent, quand le fils succède aux occupations et aux fonctions du père, le soupçon se présente de protections secrètes et de complaisances inavouées. Il n'est qu'un seul moyen d'y échapper : c'est que le fils soit supérieur au père. Par une association d'idées, peut-être involontaire, Gaston Paris a rappelé un jour, en une occasion solennelle, l'exemple des deux Scaliger, le père et le fils. Le parallèle n'était pas sans exactitude, et l'on ne peut dire que notre ami eût trop à redouter la comparaison.

De la maison paternelle, Gaston passe au collège Rollin, où il trouve parmi ses condisciples celui qui devait être un jour le poète Sully-Prudhomme. Il n'y a rien d'artificiel à découvrir une certaine parenté entre ces deux esprits : ils sont tous deux de grands idéalistes. Le poète se complaît à rêver dans l'avenir pour l'humanité une existence de pureté et de bonheur ; le philologue place dans un lointain passé une idée de perfection de la langue et de la poésie qui n'est pas moins du domaine de l'imagination. Une étroite amitié les lia pour la vie. Les œuvres de Sully-Prudhomme contiennent plusieurs poèmes avec la suscription G. P. On n'a pas oublié le magnifique portrait que Gaston Paris a donné de son ami dans cette *Revue*.

Le jeune homme frais sorti du collège fut envoyé par son père en Allemagne, pour y suivre les cours des Universités. On ne se rend plus bien compte aujourd'hui de ce qu'il y avait de nouveau dans cette résolution. C'était en 1860 : la France se montrait encore peu soucieuse d'introduire en son instruc-

tion et en sa littérature des éléments qu'elle considérait comme étrangers à son génie. Contente d'elle-même, elle croyait avoir peu de chose à prendre au dehors. Peut-être le vieux Paulin Paris n'était-il pas d'un autre avis. Mais il pensait sans doute qu'il était bon d'aller voir ce que valait cette philologie dont on commençait à parler; il fallait voir ce qu'était ce Diez dont le nom était venu jusqu'en France. Gaston Paris partit donc pour Bonn.

Ce fut un monde nouveau qui s'ouvrit à lui : il vit ce qu'était une vraie Université, il admira l'abondance des cours, la variété des études, la liberté des étudiants, la libre concurrence des maîtres, la respectueuse familiarité entre maître et élèves. Ce qu'était vers 1860 l'Allemagne pour une petite avant-garde de jeunes gens, peu de personnes peuvent se l'imaginer aujourd'hui. C'était le pays de la poésie, la terre des penseurs, la patrie de la recherche désintéressée, le sol qui produit les Kant et les Schiller! Unies ensemble, la France et l'Allemagne marcheraient à la tête de la civilisation, feraient connaître au monde une ère de travail et de paix! Gaston Paris a partagé ces illusions et ces espérances. Il fit partie d'une association d'étudiants, porta la casquette sans visière, se ceignit des couleurs de la *Verbindung*, chanta les chansons traditionnelles. Les événements n'ont pu décolorer chez lui ces souvenirs : il garda toujours pour l'année d'études passée à Bonn et à Goettingen une reconnaissance que rien n'a pu effacer.

Revenu en France, et désormais décidé à étudier le moyen âge, Gaston Paris entra à l'École des Chartes, où il devint l'élève de Jules Quicherat, où il se lia d'amitié avec Paul Meyer, avec d'Arbois de Jubainville, avec Viollet, jeunes gens qui devaient se faire une place parmi les chefs de l'école médiéviste. Ils se groupent autour de lui; on peut se demander si sans lui ils auraient été ce qu'ils furent. On sait qu'il y a comme un fluide qui se dégage de certaines personnalités : c'est même ce qui a fait créer le mot *d'influence*. Cette influence, Gaston Paris la possédait à un haut degré, et il l'a gardée jusqu'à son dernier jour.

Puis ce fut le ministère Duruy, un premier relèvement de notre enseignement supérieur, les cours de la rue Gerson,

l'École des hautes études, la fondation de la *Revue critique*. Années d'espoir et de travail allègre, où l'on poursuivait vigoureusement le faux savoir, où l'on signalait les méthodes vicieuses, où l'on était heureux de faire connaître les noms, presque inconnus chez nous, des hommes personnifiant les derniers progrès de la science. C'est à cette époque que Gaston Paris prend le diplôme de docteur ès lettres : je me souviens que les maîtres de la Sorbonne, frappés de son savoir, de la fermeté, de la sûreté de ses réponses, eurent le sentiment de quelque chose de nouveau qui allait s'introduire dans notre haut enseignement.

Puis vint la guerre : il semble que tout va s'écrouler, que tout va finir. A côté des grandes et poignantes douleurs, on eut encore l'amertume de voir la nation tant idéalisée se montrer si peu semblable à son portrait. Quelques-uns ne s'en consolèrent jamais; mais non Gaston Paris. Il énuméra résolument les fautes commises, démontra la logique des faits. Pas une heure il ne perd confiance en l'avenir, et dès le lendemain de la guerre il donne de sa foi la preuve la plus spirituelle.

Pendant que des prophètes de malheur annonçaient la fin des nations romanes, il fit paraître, de concert avec Paul Meyer, au mois de janvier 1872, la première livraison de la revue appelée *Romania*. Il y invitait tous les peuples de langue latine à collaborer pour une œuvre commune : œuvre non de guerre, mais de paix, non d'alliance forcée, mais d'union volontaire, non en vertu de fatalités ethniques, mais par suite de préférences librement déclarées. La *Romania* est restée fidèle à ce programme : elle fut d'emblée et elle demeura depuis lors au premier rang des grands organes scientifiques.

*
* *

A partir de ce moment l'activité de notre ami s'étend à un si grand nombre d'objets, qu'une énumération méthodique est impossible. Il me suffira d'indiquer les directions principales où son action s'exerça.

En premier lieu, l'enseignement de la langue et de la vieille

littérature française. Gaston Paris présentait en sa personne l'union, plus rare qu'on ne pense, du linguiste et du philologue. Ses singulières aptitudes ne se révélaient jamais mieux que quand il s'agissait de mettre en regard un certain nombre de manuscrits, de les classer, de les répartir par familles, d'en découvrir la filiation ou d'en démontrer les mélanges. A l'École des hautes études, et en sa conférence plus intime du dimanche, il admettait la libre discussion : c'était la vraie école du philologue; on apprenait à travailler par son exemple, et, ce qui est encore plus précieux, on avait le spectacle de ces vertus du savant, le soin, l'amour de la vérité, la conscience. Il avait une rare faculté de travail : au cabinet de rédaction de la *Revue critique*, je l'ai vu plus d'une fois suivre simultanément deux ou trois occupations : il écoutait la lecture d'un article pendant que, de son côté, il corrigeait une épreuve, ce qui ne l'empêchait pas d'être à la conversation qui se tenait auprès de lui.

Une étude, entre autres, le captivait : la propagation des contes et des légendes, ce qu'il a lui-même appelé la « mythographie », pour la distinguer de la mythologie, laquelle se propose un autre objet. Décomposer un récit légendaire en ses éléments, pour les retrouver soit dans un *itihâsa* de l'Inde, soit dans un papyrus égyptien, soit dans un conte de Perrault, soit dans un récit informe de quelque population sauvage de la mer du sud, soit dans un fabliau du moyen âge. Il était lui-même excellent conteur, et c'était un plaisir de l'entendre mettre en scène, avec le geste et le ton convenables, ces épisodes souvent invraisemblables et fantastiques.

L'attention qu'il portait à ces récits a fait que d'autres se sont mis à recueillir tout près de chez eux des éléments tout semblables, encore vivants dans le peuple : de cette façon, la France retrouve aujourd'hui un reste, qui allait périr, de son trésor de croyances populaires. La *Mélusine*, les Sociétés de Folklore sont en grande partie sorties de là. Notre poésie, notre théâtre, notre musique elle-même (car il colligeait et chantait à l'occasion nos vieilles chansons) ont ressenti les effets de cette renaissance. Il a été sous ce rapport notre Jacob Grimm.

L'Académie française, en lui ouvrant ses portes, ne fit que

remplir un vœu depuis longtemps exprimé au dehors. On ne comprenait pas comment il n'en faisait point partie. Quel homme résumait mieux en lui la littérature française, depuis la Chanson de Sainte-Eulalie jusqu'aux Mystères du moyen âge, depuis Ronsard jusqu'au poème des *Destinées*? Il lui fallut alors porter son regard au delà du cercle habituel de la philologie ; mais il se trouva qu'il n'était pas inférieur à ce nouveau rôle. On se souvient de son discours sur Renan, sur Pasteur. Quand, il y a trois ans, toutes les académies d'Europe envoyèrent des députations à l'académie de Berlin, il fut choisi par l'Institut, et il prit une dernière fois le chemin de l'Allemagne. Tout le monde, au dehors comme chez nous, trouva que ce choix était indiqué. Par son aspect, il ne démentait pas l'idée qu'on avait pu se faire de lui. De grande taille, portant la tête avec dignité, son visage qui s'était quelque peu creusé et qu'allongeait une barbe grisonnante, rappelait, avec moins de raideur, nos savants du XVIe siècle. Une plaquette d'argent, due au graveur Chaplain, d'une ressemblance frappante, en perpétuera les traits.

Ce professeur inspirait à ses élèves, tant étrangers que français, un attachement qui allait jusqu'à l'enthousiasme : et lui-même, cédant quelquefois à la contagion de ces sentiments, se laissait aller à la joie d'être ainsi compris. Mais les honneurs qui s'accumulaient sur lui, augmentaient le nombre de ses devoirs : car il était de ceux pour qui toute nouvelle distinction représentait une obligation nouvelle. Nous l'aurions voulu moins consciencieux. Quand, l'année dernière, déjà souffrant et affaibli, à toutes les charges qu'il portait, il voulut joindre celle du *Journal des Savants*, qu'il s'agissait de sauver de la mort, nous avons tremblé pour lui.

En quelques mois, il reconstitua le vieux journal sur de nouvelles bases. Ne voulant pas seulement le faire vivre, il voulut que le public eût un aperçu de tout ce que ces deux cents volumes recélaient d'érudition. Il écrivit, en une quarantaine de pages, une histoire qui est comme un reflet de la vie du journal durant les deux derniers siècles. La plupart des rédacteurs y étaient entrés sans trop se demander ce qui les avait précédés : pour la première fois, la vieille gazette de Colbert fut envisagée dans son ensemble. Grâce à Gaston Paris, elle prit

conscience d'elle-même et, pendant trois mois, elle vécut en lui. Mais, comme les sauveteurs qui succombent en déposant leur précieux fardeau sur la rive, il n'a pas survécu à son acte de dévouement...

*
* *

S'il fallait résumer d'un mot cette existence, je dirais que Gaston Paris est avant tout *un fondateur*. Il a fondé la *Revue critique*, la *Romania*, la *Société des anciens textes*, il a puissamment contribué, avec Gabriel Monod, à la fondation de la *Revue historique*. Chose remarquable, si l'on songe à la rapide succession des événements et à l'instabilité des idées du public, toutes ces créations ont duré et semblent appelées à une longue existence. Mais si notre ami était un créateur et un novateur, il ne comprenait pas moins bien pour cela l'utilité des choses anciennes. A l'Académie des Inscriptions, on l'a vu plus d'une fois se mettre contre les innovations mal imaginées, et tenir résolument pour la tradition.

Ses opinions politiques étaient telles qu'on pouvait difficilement le classer dans aucun parti. Il n'y en avait point où il ne comptât des amis. Aussi il y a cinq ans, quand il fallut se prononcer, l'anxiété chez lui fut grande : il était sûr de blesser quelques cœurs qui lui étaient chers. Mais, si pénible que fût la décision à prendre, il parla. Le philologue qui cherchait la vérité dans les textes du XIIIe siècle ne pouvait fermer les yeux à celle qui s'étalait toute vivante sous son regard. De vieux amis se détournèrent de lui : il en souffrit en silence. Puis sa bonté naturelle, et pourquoi pas aussi l'humaine douceur, qui n'a son séjour exclusif dans aucun camp, les a peu à peu ramenés.

Les anciens diraient qu'une divinité bienfaisante a disposé les circonstances de cette vie. Chez les romanistes, sa mort va marquer une date. « C'était encore du temps de Gaston Paris... » — « C'était après Gaston Paris... », ce sera longtemps une manière de compter. A l'étranger, il se trouvera des voix pour prononcer des paroles de mauvais augure. Mais il est inutile

de s'inquiéter. Le maître y a pourvu : il y a des successeurs. L'héritage ne court aucun risque.

***

On me permettra de finir sur un souvenir personnel.

Il y a peu d'années, des amis et des élèves s'étant concertés pour m'exprimer leurs bons souhaits à l'occasion d'un anniversaire, Gaston Paris illumina cette réunion par l'une des plus jolies improvisations qu'il ait faites dans sa vie. Je suis sûr qu'aucun des auditeurs alors présents n'en a perdu la mémoire. Je comptais bien le remercier un jour ou l'autre. Je ne pensais point, hélas! que ce serait en une telle occasion. Je désire au moins que ces lignes, écho d'une collaboration, d'une sympathie bien ancienne, apportent quelque adoucissement à la famille dont il était le chef tendre et dévoué.

MICHEL BRÉAL

LE RIVAL DE DON JUAN

I

LES BIJOUX DANS LES VIGNES

L'express du matin les emportait vers Barcelone, leur première étape sur la route de Séville et de l'Andalousie.

Jean Puig, tout enorgueilli d'une telle maîtresse, ne quittait pas des yeux la Galliego. Elle, souriante, relevait de temps en temps la tête vers lui, sans prendre la peine de cacher sa joie, — en jolie fille résolue à s'offrir un caprice.

A côté d'eux, très causeur, le romancier Henri Mautoucher ne paraissait point sentir la fatigue d'une mauvaise nuit, bien qu'il eût fait d'une traite le voyage de Paris à Montpellier, où, la veille au soir, il avait rejoint les deux amants. Il n'éprouvait qu'une sorte de trépidation fébrile par tout son corps, analogue à celle qui l'agitait, certains jours, lorsqu'il se forçait au travail, après de longues heures de surmenage intellectuel. Les mots l'entraînaient comme malgré lui; et, tout en parlant, il considérait la danseuse avec une nouvelle surprise.

Cette créature d'apparence si frêle et si timide, était-ce bien cette Galliego que les affiches tapageuses de l'Olympia représentaient en grande courtisane antique, les cheveux épars, soulevant un flot de draperies tourbillonnantes et multicolores?... Sa mise très discrète dénotait, au contraire, l'évidente intention de passer inaperçue. Avec sa jupe de drap bleu

marin, sa blouse plissée de taffetas cerise, où tranchait le velours noir d'une régate, le col et les poignets de linge empesé, le canotier de paille crème à la voilette de dentelle épaisse, elle avait plutôt l'air d'une petite bourgeoise en voyage de noces. — Comme pour compléter la ressemblance, sur le coussin de la banquette, enveloppé dans sa couverture de soie Pompadour, un exemplaire de l'inévitable *Quo Vadis?* faisait claquer ses pages ébouriffées par le courant d'air des portières.

L'attention d'Henri se reporta instinctivement vers un quatrième personnage qui occupait l'autre bout du compartiment, la propre mère d'Antonia, une vieille très fardée, laquelle restait imperturbablement immobile et silencieuse.

Le contraste était presque risible. La bonne femme étalait une robe de satin noir toute fripée, et ses épaules comme sa taille disparaissaient sous une espèce de mantelet, vrai fouillis de guipures dépareillées et roussies par l'usage. Sur ses faux cheveux ballottait un invraisemblable chapeau tout fleuri de glycines : c'était la toilette dépenaillée et pompeuse de ces vieilles sordides que l'on voit errer, le soir, dans les cafés de Naples. Mais son immobilité, ses pommettes avivées de rouge et surtout une atroce parure de corail lui donnaient l'aspect d'une vieille idole barbare. Mautoucher s'égaya du collier à triple tour et des boucles d'oreilles formées d'énormes racines écarlates qui semblaient des molaires fraîchement arrachées.

A l'instant où il se retournait, son regard rencontra celui de Jean. Il ébaucha un sourire. Jean leva imperceptiblement les épaules, en faisant une moue significative et en indiquant d'une œillade la Galliego, qui, au même moment, écartait la courtine pour voir le paysage. Aussitôt Mautoucher se rappela les cancans qui circulaient dans le monde des coulisses sur cette étrange manie qu'avait Antonia d'afficher sa mère en tous lieux. Elle l'imposait à chacun de ses amants et elle n'acceptait pas un souper que la vieille n'y fût en tiers. Elle exigeait pour celle-ci les plus grands égards, voulant qu'on la servît toujours la première. On racontait qu'en plein Restaurant de Madrid, elle avait souffleté un richissime Américain qui s'était permis sur sa mère une plaisanterie de mauvais goût.

Pour quelle raison tenait-elle si fort à la présence mater-

nelle, même au milieu de ses frasques? Mautoucher ne parvenait pas à le deviner. Il se demandait quel lien, même physique, pouvait unir deux êtres si profondément dissemblables. La Galliego n'avait rien de sa mère. Ce visage flétri et comme souillé par le maquillage n'offrait aucun trait qui évoquât l'ovale si pur et l'expression presque virginale de l'autre. Et la flamme caressante qui brûlait dans les yeux de la danseuse avec une telle suavité, était-ce bien la même qui agonisait dans ces prunelles éteintes, dont la couleur semblait perdue?

Mautoucher eut un battement de cœur soudain. Il éprouvait le même trouble qui l'avait saisi, la veille, sur le quai de la gare, lorsque, pour la première fois, la Galliego l'avait enveloppé de son regard si doux.

La tête appuyée contre le capitonnage du wagon, elle écoutait Jean qui lui détaillait l'itinéraire jusqu'à Séville. Le romancier ne se lassait point de la contempler. Il comprit la célébrité européenne de sa beauté.

Avec un tremblement intérieur qu'il craignait de trahir au dehors, il s'énumérait toutes les perfections de cette tête, qui ne se rattachait à aucun type connu, mais qui semblait les fondre tous dans un exemplaire unique : et, en la contemplant, la sincérité de son émotion se mêlait malgré lui de mille souvenirs d'esthète. Si la fraîcheur du teint, le nez qu'on soupçonnait d'être un peu court, étaient d'une Parisienne, la bouche allongée en arc très mince, avec ses coins légèrement retroussés, s'apparentait, en son dessin impeccable, aux bouches classiques des primitifs italiens. Les yeux largement ouverts, et presque à fleur de tête, étaient ceux des Conceptions les plus enivrées de Murillo. Le cou, d'une délicatesse extrême, offrait les inflexions élégantes et toute la gracilité de la statuaire florentine. Il s'inclinait mollement, comme accablé par le poids de la lourde chevelure noire qui se gonflait en bandeaux ondulés ; et sur toute cette figure à l'éclat si tranquille, dans les yeux surtout, respirait cette terrible candeur de vierge que Bernardino Luini a prêtée à la *Salomé* du Louvre.

Mautoucher, qui s'attendait à trouver dans la Galliego toute la vulgarité prétentieuse de la cabotine, ne put dissimuler sa

surprise : ce n'était pas une actrice, c'était une femme, une vraie femme!... la plus adorable de toutes les maîtresses!

— Quelle chose bizarre! — dit-il tout à coup, — je vous ai vue cent fois sur la scène; mais je serais passé devant vous sans vous reconnaître. Vous n'êtes plus la même! mais plus du tout!...

— Et moi, — reprit-elle en riant, — je ne vous ai jamais tant vu qu'hier soir : ce qui ne m'empêche pas de me souvenir toujours combien vous avez été aimable pour moi, et de vous en remercier encore!...

Elle faisait allusion à un article dithyrambique de Mautoucher sur les danses qu'elle avait inaugurées à l'Olympia, l'année précédente.

— Mais ce n'était que justice! — dit Mautoucher. — Je me rappelle! Vous jouâtes dans *le Triomphe de Bacchus,* ce ballet-pantomime machiné par Fontanges et Lélian Pernyn! Vous étiez Ariane!... vous fûtes divine!...

Jean fit une profonde révérence à la Galliego :

— Chère amie, je vous félicite! Un compliment d'Henri, cela vaut son pesant d'or, tellement c'est rare!...

Elle s'inclina, le sourire aux lèvres, et ses beaux yeux un instant arrêtés sur Mautoucher prirent une expression charmante de coquetterie féminine et de déférence légèrement moqueuse.

Le romancier, avec son regard fixe de myope, obstinément dirigé sur elle, lui causait cependant un vague malaise. Il dit tout à coup, ayant l'air de quelqu'un qui sort d'un rêve :

— Oui! c'est bien cela! Je me rappelle! Vous aviez un grand manteau de soie rose parsemé de bouquets de roses naturelles, des pampres dans la chevelure, des bijoux lumineux sur la poitrine et sur les bras; et, sous ce grand manteau qui traînait derrière vos sandales, vous portiez une tunique d'une couleur merveilleuse et indéfinissable. On aurait dit un tissu de perles humides, des perles encore ruisselantes des eaux marines! Et quand vous entraîniez les draperies de votre manteau dans la giration vertigineuse de la danse, c'était autour de vous comme une nuée printanière, empourprée de toutes les roses du couchant, où scintillaient les lueurs électriques de vos bracelets et de vos bagues... Alors vous vous appuyâtes sur le thyrse sauvage, vos cheveux se dénouèrent

et votre gorge parut se renverser sous la violence d'un baiser ou sous la pointe d'une épée invisible... Et vous restâtes ainsi, la gorge offerte, le cou ployé comme une morte!... Oh! vous fûtes divine!

Mautoucher avait élevé la voix pour couvrir le bruit des roues. Son timbre, généralement âpre et sourd, s'était soudainement éclairci. Il avait pris une sonorité cristalline et pénétrante qui ne tenait pas tant au jeu des syllabes harmonieuses qu'à la profondeur de son émotion. C'était une voix tellement insolite, que Jean le regarda d'un air étonné; et, lui, tout en parlant, il eut une minute la conscience très nette que jamais plus il ne retrouverait un tel accent, d'une douceur aussi persuasive, — comme si, en l'espace d'une seconde, il eût changé de nature!

La Galliego, un peu gênée par ce lyrisme, balbutiait des phrases de protestation et de remerciement. Elle désirait, d'ailleurs, le ménager comme critique dramatique. Si les prétentions donjuanesques du romancier étaient célèbres dans le monde des théâtres et s'il en était devenu un peu ridicule, son autorité ne s'en était point diminuée: Mautoucher était une puissance!

La marche du train venait de se ralentir. Brusquement le bruit des roues cessa, et l'un et l'autre se turent, frappés de la hauteur étrange de leurs voix qui détonnèrent dans cette accalmie où ne s'entendait plus qu'une vague rumeur de foule et le cri intermittent des employés: « Narbonne! Narbonne! »

Le nom de la ville rappela à Mautoucher le fameux Théâtre-Latin que son ami y avait fondé et dont il était à la fois l'organisateur et le principal actionnaire. Aussitôt, comme saisi d'une inspiration heureuse:

— Vous devriez venir danser, l'an prochain, au théâtre de Jean! Ce serait un événement sensationnel!... Je vous ferais un article à révolutionner tout Paris!

Jean Puig, que ce projet paraissait contrarier, soutint mollement l'invitation de son ami. Mais la Galliego s'excusait:

— Vraiment, monsieur, cet honneur est bien lourd pour moi! Je serais perdue sur cette scène gigantesque. Moi, mon jeu est tout en nuances. Il me faut une scène restreinte comme celle de l'Olympia, un public d'amateurs...

Alors, très simplement, comme devant un homme du métier, elle se mit à expliquer à Mautoucher ses idées sur son art. Mais celui-ci prêtait moins d'attention à ses paroles qu'à son attitude et à sa physionomie. De temps en temps, la jeune femme baissait les yeux pour éviter le regard fixe de Mautoucher. Elle parlait, les deux mains allongées sur les appuis de la banquette, en inclinant le cou selon le geste gracieux qui lui était familier. Les globes de ses yeux remontaient un peu vers les sourcils. Et Henri la revoyait telle qu'elle lui était apparue dans le *Triomphe de Bacchus*, lorsque, rejetant son manteau en arrière, elle secouait sa chevelure et se renversait la gorge, comme sous une bouche vorace et avide de baisers. Mais les yeux tranquilles de celle qui parlait semblaient démentir par leur indifférence virginale la frénésie passionnée de ce souvenir. Alors un autre souvenir revint à Mautoucher, celui de ce jeune homme qui s'était tué pour la Galliego. C'était un sous-officier de dragons, porteur d'un des plus grands noms de France. Cinq ans auparavant, ce suicide avait causé un grand scandale dans les journaux, et il avait valu à la Galliego une assez vilaine réputation d'insensibilité. Puis, peu à peu, l'oubli s'était fait, et cette tragique histoire s'était perdue dans le bruit grandissant que soulevaient les succès de la danseuse...

Mautoucher imagina un instant la figure du jeune dragon. Un flot d'amertume se répandit en lui et soudain il s'aperçut avec stupeur qu'il en voulait moins à la Galliego de sa cruauté qu'il ne détestait cet inconnu pour avoir occupé jadis la pensée de cette belle fille. Il éprouvait contre le mort je ne sais quel ressentiment jaloux... Cette idée fit en lui comme un choc brusque. Il se reprit immédiatement : « Quel imbécile je suis ! — se dit-il à lui-même. — Vais-je à première vue m'amouracher de cette cabotine, comme un collégien ? Jean a bien raison : Cette chasse au cotillon est un enfantillage !... Au moins, lui, il se laisse aimer !... » Et, repoussant l'obsession de toutes ses forces, il fit semblant de s'intéresser à la conversation de la Galliego, qui, devant la contenance un peu bizarre de Mautoucher, s'était retournée vers Jean Puig.

Elle souffrait visiblement de la chaleur. Il était une heure

de l'après-midi. Le soleil dans son plein échauffait la carapace de tôle du wagon de façon si intolérable qu'elle se sentait défaillir. Elle lutta un instant, puis, se renversant contre le dossier de la banquette, elle ferma les yeux :

— Jean, je vais dormir ! — dit-elle sur un ton câlin.

Mautoucher s'empressa d'ouvrir les ventilateurs. La vieille, sortant de son apparente somnolence, chercha dans son réticule deux grosses oranges à peau fine qu'elle se mit à décortiquer très vite avec des doigts prestes et qui semblaient tranchants comme des couteaux :

— Voulez-vous vous rafraîchir ? — demanda-t-elle d'une petite voix d'enfant bien humble, — elles sont aussi douces que le miel...

Elle fit passer des tranches sur des morceaux d'écorce. On s'extasia. Des oranges au mois d'août, c'était une rareté. Le suc, concentré en un sirop à la fois savoureux et frais, se répandait abondamment dans la bouche. La Galliego se ranima en aspirant la liqueur sucrée qui ruisselait entre ses doigts.

Un souffle chargé d'iode traversa tout à coup le compartiment. Les stores palpitèrent. La mer était toute proche. On entrait dans la région des étangs et des lagunes. De grandes surfaces d'eaux immobiles, d'un bleu extraordinairement clair, se développaient à l'infini jusqu'à la chaîne violette des Corbières. De loin en loin, on apercevait quelques voiles blanches éparpillées, des cabanes de pêcheurs qui penchaient sur leurs pilotis, et, tout près de la voie, de longs réseaux de filets tendus dont les mailles tremblaient avec le remous des petites vagues.

Jean poussa un cri joyeux :

— Nous sommes chez nous ! C'est l'étang de Leucate !... Voici Salses !... Voici ma maison là-bas !

Dans le vent de la course, on vit passer une grande maison à toit rouge, qui avait l'aspect d'un château campagnard. Elle décrut très rapidement derrière un rideau de cyprès et de platanes. Mautoucher et Jean s'étaient mis à la portière pour la voir. Leurs souvenirs d'enfance se réveillaient en foule. Plus loin, c'était Rivesaltes, le vignoble des Puig. Ils se rappelèrent mutuellement leurs chevauchées, au temps des vendanges, leurs courses folles à travers la campagne, et, le

soir, les soupers dans la vaste cuisine de la ferme, avec le « granger » et sa femme, au milieu des paniers débordant de raisins, dans l'odeur des grappes qui s'écrasaient...

Le train filait à toute vapeur. Bientôt on aperçut le lit sablonneux de la Têt avec ses bordures de lauriers-roses et, sur l'autre rive, les clochers en fer forgé de Perpignan. Mautoucher songea à leurs promenades du jeudi le long des berges.

— Te souviens-tu?... C'était avec Baptiste, l'ordonnance de mon père!...

La Galliego, curieuse, interrogea les deux jeunes gens :

— Vous vous connaissez donc depuis si longtemps? — demanda-t-elle.

— Je crois bien! — dit Jean, — Henri et moi nous sommes presque deux frères, nous avons été élevés ensemble.

Il expliqua leur liaison. Le père d'Henri avait été longtemps en garnison à Perpignan, comme général de brigade. C'est ainsi que les deux familles avaient noué des relations. On se visitait assidument pendant l'hiver, et, l'été, on se retrouvait comme en famille aux bains de mer d'Argelès, — la villa du banquier Puig et celle du général Mautoucher étant voisines.

— Oh! ces baignades d'Argelès! — dit Henri, — quel cauchemar pour ta mère! Tu te souviens?... Elle nous défendait de dépasser le môle!... Ah! elle était joliment sévère, madame Puig!...

— A propos, — fit Jean tout à coup, — et la tienne?... tu ne m'en parles jamais!...

— C'est bien inutile! — répondit sèchement Mautoucher.

Et il ajouta, avec un cynisme voulu :

— D'ailleurs... est-ce que j'ai jamais eu de mère, moi?...

La Galliego regarda Mautoucher avec un air de reproche. Il y eut une minute de silence embarrassé. Mais Jean, qui paraissait comprendre, reprit aussitôt le fil des souvenirs, comme pour chasser l'idée importune, et, s'adressant à la Galliego :

— Nous nous sommes retrouvés à Paris, au lycée Henri IV, le vieux lycée de mon père... Nous étions là un petit groupe d'exilés : un Lorrain, Claude Gelée ; un Lyonnais, Michel

Bottéri. Moi, j'étais le seul Catalan de toute notre division, et, comme Henri était presque mon compatriote, vous comprenez, notre amitié s'est resserrée encore ! A nous quatre nous formions un petit cercle très fermé, très à part. Quand nous fûmes étudiants, l'association s'est maintenue : on ne nous appelait que « les Henri IV ! »... Ainsi, cet Algérien que je vous ai présenté hier, c'était Claude Gelée !...

Mais Mautoucher, qui gardait une rancune inexplicable contre le colon, détourna la conversation :

— Et Bottéri, qu'est-ce qu'il devient ? Je n'en ai plus de nouvelles, mon cher !

— Moi non plus ! — dit Jean. — Claude, qui est son intime, s'est montré fort discret. Il paraît qu'il a eu des déboires politiques en Algérie, qu'il s'est marié là-bas avec la fille d'un militaire... un mariage singulier, même un peu louche, si j'en crois mon cousin le cardinal. Enfin, ce que je sais positivement, c'est qu'il vit à quelques lieues d'Alger dans une villa splendide, au bord de la mer, et qu'il devient de plus en plus hypocondre... C'est un malade, selon Claude !...

— Dis plutôt un raté ! — fit Mautoucher avec hauteur.

— Je te trouve dur, mon cher !... Parce que toi, tu es un monsieur arrivé !...

Ironique, Jean montrait du doigt à la Galliego le ruban rouge qui fleurissait la boutonnière du romancier.

— O grand homme, ne nous écrase pas sous le poids de tes titres et de ta décoration.

— Quoi ! — fit Mautoucher, — ce chiffon ?

Il effleura d'une chiquenaude le revers de sa jaquette, et, feignant de la modestie :

— Peuh !... ça n'éblouit même plus les trottins !... Je porte ça en voyage, pour les employés de chemin de fer !

— Que vous êtes moqueur, monsieur Mautoucher ! — dit la Galliego sur un ton d'agacement plus sincère qu'elle n'eût souhaité et qu'elle regretta.

Alors Jean, devinant tout de suite un commencement d'hostilité chez sa maîtresse, s'efforça de réparer la mauvaise impression produite par son ami :

— Ne faites pas attention !... Au fond, Henri est l'âme la plus sentimentale que je connaisse !

Après un silence, il ajouta en riant :

— Et c'est pourquoi je l'aime !

— Moi, sentimental ? — reprit vivement Mautoucher, — quelle erreur ! Hélas ! je ne suis qu'un imaginatif, moi !

La réponse trahit une telle amertume que Jean se repentit aussitôt de sa phrase, s'apercevant trop tard qu'il venait de toucher un endroit douloureux. Pour chasser l'idée pénible dont il voyait s'attrister l'homme de lettres, il se mit à l'étourdir, en lui parlant de ses succès, qu'il exagéra à dessein, comme s'il espérait en faire concevoir à la Galliego une opinion plus favorable de leur compagnon de route :

— Vous savez, chère ! — dit-il à la jeune femme, — Henri est universel ! Le vrai type de l'artiste de la Renaissance !... Il est essayiste, romancier, dramaturge, orateur... peintre aussi, quoi encore ?... Vous connaissez cet original *Portrait de femme* qui est au Luxembourg...

La Galliego approuva de la tête :

— Très beau ! — fit-elle machinalement.

— Allons, bon ! — interrompit Mautoucher avec mauvaise humeur ; — cela devient une scie !... il va falloir que je supplie le conservateur d'envoyer cette croûte en province... pour qu'on me flanque la paix avec cette bonne femme !...

— Fais-en cadeau au musée de Perpignan ! — dit naïvement Jean Puig, — toi qui es presque un enfant du pays...

Mautoucher eut l'air de ne pas entendre. Il continua :

— D'ailleurs, tu sais bien que j'ai abandonné la peinture depuis des années...

— Tu as tort ! — dit Jean. — Après un début comme celui-là...

L'autre parut blessé de cette insistance :

— Mais non, mon cher, ce n'était pas ma voie.... ma vraie vocation, à moi, c'est la littérature.. Je suis un imaginatif, moi, je suis un romancier : ce qui n'empêche pas mes bons amis d'imprimer tous les jours que je suis un critique de grand talent... Une pure rosserie !... Comme si mon dernier roman n'enfonçait pas toutes leurs pornographies plus ou moins renouvelées de l'antique, leurs *Cléopâtres* et leurs *Héliogabales* imités du hongrois ou du polaque, leurs rapsodies socialistes et humanitaires bâclées en trois mois par de

petits bourgeois arrivistes qui n'ont jamais connu d'autre horizon que celui des popotes littéraires parisiennes... ou encore leurs blagues mystiques et catholicisantes... car la littérature dévote et la littérature humanitaire reviennent à la mode. On aurait pu croire pourtant que c'était fini, enterré!... Le grand Flaubert avait écrit : « Le néo-catholicisme, d'une part, et le socialisme, de l'autre, ont abêti la France... »

Mautoucher était lancé. Il conférenciait en toute inconscience. L'arrivée à Port-Bou et la descente forcée pour les visites de la douane abrégèrent cette tirade qui ennuyait la Galliego. Les voyageurs pénétrèrent dans le hall de la gare.

Redressant sa haute taille, Mautoucher marchait en avant. Tout de suite la maîtresse de Jean remarqua les épaules en porte-habit du littérateur : la droite formait une saillie assez forte pour donner un moment la crainte qu'il ne fût bossu. Des « américaines » exagérées dissimulaient cette tare qui, au collège, l'avait fait surnommer Quasimodo. Sa prestance un peu théâtrale avait tellement imposé à la jeune femme que, tout d'abord, elle ne s'en était pas aperçue. La constatation soudaine de ce défaut physique l'impressionna désagréablement : ce fut le mouvement d'inconsciente répulsion qui détourne de l'être manqué l'être robuste et sain.

Spontanément un parallèle s'établit, dans l'esprit de la Galliego, entre Mautoucher et son amant. Bien loin d'être écrasée par la longueur démesurée de l'autre, la taille moyenne de Jean en paraissait plus heureusement proportionnée. La carrure des membres, le teint chaud, le poil noir et dru des petites moustaches, la courbe volontaire du menton annonçaient le bel animal humain dans tout l'épanouissement de la maturité ; et il y avait dans ses yeux et sur son visage comme une joie d'exister. Au contraire, je ne sais quoi de débile et de chagrin était empreint sur toute la personne de Mautoucher. Sous le haut de forme de feutre gris et derrière le binocle au solennel ruban de moire, la Galliego devinait un grand enfant maladif et prodigieusement vaniteux. Cette figure exsangue et légèrement fouettée de bile, ce front large et bombé avec sa couronne de lourds cheveux roux, ce nez cassé en bec d'aigle qui se busquait de façon si impertinente sur de grosses moustaches relevées en crocs belliqueux, —

tout cela composait un mélange inquiétant et vaguement ridicule.

La Galliego ne fut point satisfaite de son examen.

Une heure après, ils se retrouvèrent sur les banquettes en velours rouge malpropre de l'express espagnol. La chaleur lourde était un peu tombée. Mais une invincible torpeur les oppressait. Jean et la Galliego, qui s'étaient tus, allaient s'assoupir. La vieille, toujours immobile et silencieuse, paraissait absorbée dans la contemplation d'un réticule de satin jaune posé devant elle sur la tablette du compartiment. Mautoucher, qui l'observait entre ses paupières mi-closes, se demandait quel défilé interminable de songeries pouvait bien occuper cette femme pour la tenir ainsi figée dans une ruminations perpétuelle. Poursuivi par une vague réminiscence, il redoubla d'attention, et bientôt il revit, — toute semblable à celle de la vieille, — la figure ratatinée d'une princesse des Asturies, sorte de fée Carabosse, qui se tient derrière la famille de Charles IV dans le fameux tableau de Goya qui est au Musée du Prado. C'étaient les mêmes longues boucles d'oreilles, les mêmes lèvres obstinément pincées, les mêmes yeux tout chargés de réticences tragiques!... Sûrement, la mère de la Galliego, comme la vieille Infante, devait garder d'horribles secrets!... Puis il s'amusa lui-même du romanesque invraisemblable de cette supposition, il s'accusa de littérature, et sa pensée revint tout naturellement au livre qu'il projetait d'écrire à Séville, et qui devait être un roman, une aventure passionnelle, dont il tenait déjà la formule, mais dont il cherchait encore l'intrigue, les trouvant toutes banales et archi-usées...

Il ébaucha un plan. Malgré la fatigue qui l'accablait après cette nuit d'insomnie, il éprouvait une allégresse inexplicable, comme le sentiment d'un bonheur sans cause. Il se recueillait en lui-même, indifférent au paysage et aux choses extérieures. C'est à peine s'il admira un instant le coucher du soleil sur le cap Creuz et l'illumination de la mer dans le crépuscule.

Mais plus tard, Gérone, surgie tout à coup sur son rocher, avec son âpre profil de vieille forteresse catalane, l'arracha à ses méditations. Bien que la nuit fût proche, on distinguait

encore les hautes maisons bardées de fer, dont les murs descendaient jusque dans le lit torrentueux du *rio* à sec, et, par-dessus la masse des édifices, les campaniles de la cathédrale surchargés des sculptures tourmentées et fastueuses de la Renaissance espagnole.

Mautoucher s'exclama :

— Oh! Jean! Jean! regarde! Une apparition du XVIIe siècle! Gérone!... C'est prodigieux! Cette ville m'évoque d'un coup toutes les batailles monarchiques. Je vois Condé avec les armées de Catalogne! tu te souviens? Condé au siège de Lérida, menant l'assaut au son des violons?... Je vois les musiciens! ils ont des rhingraves de velours, des jarretières roses et des nœuds jonquille à l'épaule, leurs perruques blondes s'inclinent sur le manche des instruments... Oh! je vois les musiciens! Ils jouent l'air d'*Armide!* Entends-tu la musique des violons?... les violons sur la tranchée!...

Ce fut la dernière fusée de son imagination. Jusqu'à Barcelone, il se laissa bercer par le chant monotone des roues, comme anéanti par le poids d'émotions de ces deux journées. Il avait les lèvres sèches, un peu de fièvre aux tempes, mais cette sorte de surexcitation physique était tellement une habitude de son corps qu'il ne s'en troubla point. Tout s'abolissait pour lui en une sensation unique de fatigue et de joie sans bornes.

Le lendemain, quand il s'éveilla dans sa chambre d'hôtel après un pesant sommeil, plein d'hallucinations et de cauchemars, il se surprit à répéter le nom de la Galliego. Avec un soubresaut de luxure, il revit la gorge offerte, et aussitôt il perçut nettement une voix ironique, qui lui chuchotait à l'oreille : « Tu l'aimeras! tu l'aimeras, la danseuse!... » Furieux, il haussa les épaules et sa propre voix répondit tout haut dans la pénombre silencieuse de la pièce :

— Imbécile!

D'un énergique effort, il brisa l'enchaînement des images qui l'entraînaient, et, comme sa pensée cherchait un repère, elle s'accrocha à une phrase de Lamartine, dont sa mémoire subissait la hantise :

Si je revois jamais les collines de Fiesole, que j'ai si souvent montées avec lui, en récitant les vers de Dante et en écoutant les aventures de Bianca Capello...

Il courut à la fenêtre, écarta les volets intérieurs, et, sur le balcon déjà chauffé par le soleil de huit heures, il continua de déclamer la grande phrase mélodieuse. En bas, tout le long des Ramblas bruyantes, les tramways et les voitures circulaient en files ininterrompues. Les bonnets rouges des portefaix éclataient çà et là entre les branches des platanes. Des blanchisseuses chantaient dans une mansarde de la maison voisine. La gaieté de la rue, ces bruits de foule ardente qui montaient vers lui dans les flots de la chaleur caniculaire, le rassérénaient, lui apportaient la simple confiance de vivre, comme aux portefaix qui, la cigarette aux lèvres, stationnaient en bas, sur le seuil de l'hôtel.

Il était d'humeur allègre lorsqu'il passa du balcon dans sa chambre. Il en examina curieusement le mobilier, qui ne lui déplut point. C'était une de ses manies de relever les moindres banalités en les associant par la pensée à des souvenirs d'art. Il appelait cela : « Faire de la beauté autour de soi. » Un buste de femme, qui se dressait sur une console entre les deux fenêtres, lui remit dans l'esprit les terres cuites vernissées de Luca della Robbia, et il songea aux chevaleries légendaires de Tennyson en considérant les faïences anglaises à sujets moyen-âgeux qui décoraient les parois de la cheminée...

Sa toilette s'acheva au milieu d'idées gracieuses que sa fantaisie se plaisait à créer et à dissiper et qui devenaient ainsi comme une perpétuelle flatterie pour son amour-propre. De temps en temps, il reprenait à la façon d'un thème musical la grande période lamartinienne, et, tout en répétant cet acte machinal, il constatait le calme absolu de son esprit. Plus que jamais il se sentait un fort, un triomphant dans la vie, — cette vie dont il fallait se jouer pour atteindre le bonheur et qui n'était, selon la parole des maîtres, qu'une illusion à transposer dans l'art.

Jean et la Galliego l'attendaient dans la salle à manger de l'hôtel, et, tout en déjeunant, ils parlaient de Valence, où ils devaient s'arrêter le lendemain. Ce serait la dernière étape avant d'arriver à Séville. La jeune femme insistait pour que l'on séjournât à Grenade :

— Vous ne savez pas !... Grenade, c'est le pays de mon père ! Je serais si curieuse de voir Grenade, à cause de lui !...

Et, se retournant vers Mautoucher qui venait d'entrer, elle lui dit de sa voix la plus insinuante :

— Monsieur Henri, je vous en prie ! Dites donc à Jean qu'il *faut* passer par Grenade !...

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom. Cette familiarité, peut-être involontaire, transporta le romancier, et le ton d'imploration caressante qu'avait pris la Galliego acheva de donner le change à sa vanité.

— Oui ! pourquoi pas Grenade au lieu de Séville ?... D'abord c'est un nom plus reluisant, il me semble !...

— Allons donc ! tu en es encore au *Dernier des Abencérages* ! — lui dit Jean. — Mais, cher ami, Grenade c'est un endroit pour Anglais, un musée, un cadavre de ville piétiné par les touristes !... Quelle différence avec ce lieu de plaisir, cette grande ville de joie qu'est la Séville moderne !...

Et il concéda qu'au retour seulement on s'arrêterait à Grenade. La Galliego dirigea vers Mautoucher un regard plein de reconnaissance, comme s'il l'avait aidée à obtenir une importante faveur. Celui-ci, qui l'observait, la trouva sensiblement changée depuis la veille. Ce n'était peut-être qu'une nuance de physionomie ; cependant la sagacité toujours en éveil du romancier la perçut tout de suite et l'exagéra.

Elle avait la même toilette de petite dame en voyage de noces. Mais l'air d'indifférence légèrement ironique avait disparu de ses yeux. Il y avait dans l'accent de sa voix je ne sais quoi de plus enveloppant et de plus soumis. Deux ou trois fois elle se reprit, ayant dit « tu » à Jean, comme par mégarde. Lorsqu'ils sortirent pour visiter la ville, il lui sembla qu'elle s'appuyait avec plus de complaisance sur le bras de son ami. Il vit bien que l'amabilité de la Galliego avait une autre cause que le désir de lui plaire et, pendant une minute, ce lui fut une réelle peine.

Ils remontèrent la chaussée centrale des Ramblas, au milieu des éventaires des fleuristes. Mautoucher, en proie à une inconsciente jalousie de mâle, se tenait tout près de la Galliego, la frôlait presque, et il s'évertuait à l'éblouir par sa faconde. Croyant la flatter ainsi, il tournait en ridicule les chapeaux surchargés des femmes qui, par groupes, revenaient de la messe du matin, leurs chapelets enroulés autour du

poignet. Il signalait le casque à pointe des petits soldats espagnols, et, trouvant leurs uniformes grotesques, il s'en irrita. Jean finit par lui dire :

— Mon Dieu! quel débordement de mauvaise humeur! Tu es vraiment bien bon de t'occuper de toutes ces laideurs!... Tiens! regarde plutôt cette belle fille qui t'offre des bouquets de tubéreuses et d'œillets blancs... ou ces admirables gaillards en soutane!...

Des prêtres passaient, types accomplis de race catalane. Ils paraissaient des valets de cuadrillas, avec leurs visages rasés, leurs cous de taureaux, leurs bajoues à la Vitellius, leurs narines épatées et largement ouvertes. Mautoucher s'acharna dessus, les déclarant d'une vulgarité repoussante. Il bafouait, il injuriait. Démolir un être ou une chose, c'était sa façon à lui d'affirmer sa force et, en quelque sorte, sa personnalité. Il ne s'apercevait point combien ces allures déplaisaient à la Galliego.

Par la rue Ferdinand VII, ils s'acheminèrent vers le Palais de la Députation provinciale, pour voir le porche et les patios gothiques. La grande rue commerçante se déploya devant eux, suspendant au-dessus de leurs têtes l'alignement de ses globes électriques qui se balançaient à un fil transversal, comme les réverbères de l'ancien temps. La Galliego s'arrêta tout à coup devant un bazar :

— Sentez-vous — dit-elle — cette odeur de savonnerie, de patchouli, de boîtes en sapin de Nuremberg?... Cette odeur des bazars, elle me donnait la fièvre quand j'étais petite! Elle m'enivre toujours! Elle me rappelle Paris, les étalages de la Noël, les boutiques des boulevards!... Vous comprenez cela, vous, monsieur Mautoucher, cette poésie des joujoux... des poupées en grands atours!...

Elle prononça ces derniers mots d'un air extasié. Mautoucher, radieux, confessa des admirations enfantines toutes semblables. Ils causèrent, plus amis. Mais les grands magasins de bijouterie commençaient à déployer leurs vitrines étincelantes.

La Galliego n'y tenait plus. Elle quittait à tout instant le bras de Jean Puig, s'immobilisait aux devantures :

— Oh! ces diamants roses, ces turquoises, ces perles blondes!... Regardez donc ces perles!... et ces émeraudes! C'est aussi beau que chez Vever!...

Un bracelet ayant excité sa curiosité, Jean s'empressa de le lui offrir. Après un refus de pure cérémonie, elle se décida à suivre le jeune homme, qui avait déjà franchi le seuil du magasin.

Le bijoutier retira le bracelet de la vitrine, le fit reluire avec la peau de daim, l'offrit à la visiteuse, puis il alla chercher d'autres écrins qu'il aligna devant elle. Les petites boîtes de maroquin s'entre-bâillaient discrètement, montrant l'eau dormante des joyaux étalés. Mais, à peine frappée par la lumière, l'eau semblait se briser et jaillir en mille fulgurations bleuâtres, comme si toutes les flammes captives dans l'ombre frileuse des écrins eussent éclaté au même instant. Le scintillement des pierres faisait autour de la Galliego un cercle de feux. Son visage resplendissait, c'était une transfiguration complète et soudaine. On eût dit que la nacre aphrodisienne des perles, les clartés des diamants, des saphirs et des émeraudes, l'azur laiteux des turquoises, tous les fluides subtils qui émanaient des gemmes la pénétraient d'une chaude caresse, où son être se dilatait et s'épanouissait. Dans tout son corps, par tous ses traits, se lisait une sorte de volupté sensuelle au contact des pierres qui paraissaient l'émouvoir comme l'approche d'une chair et comme un attouchement amoureux. Elle poussait de petits rires nerveux, elle allait d'un bijou à l'autre, s'appuyant sur la boiserie de la vitrine avec le mouvement d'une chatte dont on stimule l'échine, et qui s'étire et se pâme en crispant ses ongles.

Finalement, elle se décida pour le premier bracelet qu'elle avait vu. Jean le lui attacha au poignet. C'était un simple anneau d'émail vert avec des incrustations d'or qui représentaient des Chimères et des Victoires alternant.

Elle le contempla un instant sur son bras, puis, poussant un grand éclat de rire, sans se soucier de ceux qui étaient là, elle se jeta au cou de son amant et elle l'embrassa sur chaque joue.

Mautoucher, qui l'avait crue si froide, la regardait ébahi. Il flottait autour d'elle une violente odeur de lilas de Perse. Elle avait le sang aux pommettes, ses yeux agrandis rayonnaient comme deux miroirs pleins de soleil : « Quel bel être de passion, — songea-t-il, — et qu'elle doit être ardente au

plaisir! Quelle vie intense dans ces membres frêles!... » Dès cette minute, il la convoita furieusement.

Ils errèrent à travers la ville. Mais, pour Mautoucher, cette minute de convoitise décida de sa journée entière. Il n'admira plus rien, il ne vit plus rien, ni les parvis du palais provincial, ni la nef de la cathédrale, ni le rétable de Santa Maria del Mar, ni aucune des richesses d'art dont Barcelone abonde. Il s'hébétait sur la pensée unique de la Galliego, ne la quittant pas, ne sortant pas de son ombre, suivant obstinément le couple amoureux, au risque de passer pour indiscret. Le seul ravissement de sa présence, la joie de se sentir avec elle allaient si loin qu'il était presque sans désir.

Le soir, ils allèrent à pied jusqu'à Barceloneta, ce faubourg populeux qui s'étend en face de Barcelone sur une mince bande de terre rongée par le flot. L'activité bruyante de ce quartier plaisait à Jean. C'était l'heure où les ouvriers du port rentraient du travail, et où ceux de la ville se précipitaient vers les bains et les guinguettes de la plage, pour prendre le frais, manger des coquillages et des fritures. Tout le long du *Paseo nacional*, les tramways écrasés de monde se succédaient sans interruption.

Un double courant de montée et de descente sillonnait l'avenue. D'un côté, les travailleurs citadins, les employés, les petits bourgeois, les mères avec leurs filles, les vieilles traînant des provisions, les jeunes en mantilles de soie blanche, la figure barbouillée de poudre de riz, marchant gravement à côté de leurs *novios*, — de l'autre, les ouvriers de la marine, les portefaix, les charretiers, les charpentiers, les chauffeurs et les mécaniciens, le mouchoir de cotonnade bleue négligemment noué autour du cou, les bourgerons enfumés et luisants de cambouis. Les chemises noircies bâillaient sur les torses nus. Des relents de sueur humaine et d'immondices mêlés à une odeur de parfumerie crapuleuse flottaient avec la poussière de la rue. Mais la lumière décomposée faisait resplendir toute cette humanité sordide. Les linges salis, les visages fatigués prenaient un éclat et une noblesse véritable dans le flamboiement prodigieux dont le couchant environnait la grande cité maritime.

A l'extrémité du port, le soleil sombrait lentement derrière les tours de Santa Maria del Mar qui se dessinaient en noir sur le ciel embrasé comme deux cyprès gigantesques devant un bûcher funèbre. Le profil des édifices et des dômes baignait dans une lueur de safran qui, sur le bord de l'horizon, s'exaltait jusqu'à la pourpre vive. Vers les hauteurs, tout le firmament avait la rougeur sanglante d'un œil humain, un rouge enflammé et douloureux, où ne s'apercevait que la silhouette sinistre de Montjuich et le lourd chapiteau de la colonne de bronze que surplombe l'effigie triomphale de Christophe Colomb.

Tous trois s'étaient arrêtés au bord de la chaussée, le regard tourné vers la ville; et, comme Jean demandait à la Galliego si elle aimait ce paysage, Mautoucher, dans sa ferveur, devança la réponse de la jeune femme. Il affirma la beauté du spectacle et, se retournant vers celle-ci :

— D'ailleurs, tout est beau avec vous !...

Il lui sembla que les suavités éparses de la lumière s'étaient rassemblées autour d'elle et qu'à travers sa face candide luisait la face même du soir. Son émotion devant la ville s'accrut de tout le trouble indéfini où le jetait son désir renaissant.

Mais, Jean ayant proposé de revenir en barque, ils descendirent vers les quais. De loin, un batelier à bonnet rouge leur faisait des signes...

La barque évolua parmi les chalands encombrés, les pontons et les bateaux-mouches, et, quelques instants après, ils étaient au milieu du port, en pleine eau miroitante. Ils eurent une impression d'immensité subite.

Les couleurs trop épanouies du couchant venaient de s'éteindre. Une vibration ondulait à peine à la cime des montagnes. L'ombre grandissante envahissait tout l'orient du ciel, où une lune de neige montait entre des nuages légers. Une teinte grise, diaphane et brillante comme la nacre, s'étendait dans le firmament. Alors ce fut la pause crépusculaire, cet instant fragile qui précède l'entrée des choses dans la nuit, minute douteuse où une nouvelle aube semble naître. Un jour de limbe descendait sur les eaux mortes, les rumeurs de la ville et du port s'apaisaient dans l'éloignement et dans le

vague de l'air. Des voix qui venaient des navires arrivaient chuchotantes et mystérieuses, et, parfois, l'ululement prolongé des sirènes, en déchirant tout à coup le silence, le rendait comme stupéfiant. La barque paraissait glisser dans un monde de rêve, les avirons des autres barques montaient et s'abaissaient sans bruit, en un long geste indistinct, comme aux mains de bateliers-fantômes, et l'on frôlait la coque écarlate des lourds vaisseaux marchands immobiles sur leurs ancres et pareils à des monstres endormis.

Mautoucher se laissait aller à cette illusion d'attente et de mélancolique anxiété qui remplissait toute l'étendue à l'approche de la nuit. Comme la terre et la mer, on eût dit qu'il espérait confusément *quelque chose*, l'avènement d'un prodige, d'un bonheur surhumain. Ses yeux cherchèrent la Galliego. Elle se tenait à la proue, enveloppée dans une écharpe de Smyrne en soie violette striée de bandes orangées. Ses joues blêmies par l'humidité marine étaient toutes pâles et semblaient décolorées. Sous le petit chapeau canotier, sa grêle silhouette ramassée frileusement dans les plis de l'écharpe sombre offrait une apparence misérable et chétive. On eût dit une petite pauvre grelottant sous un châle bariolé et ridicule, dans le brouillard matinal... Quel contraste avec l'image glorieuse qu'il avait pressentie! Il lui en voulut de s'être dupé lui-même et, pendant une seconde, son cœur se serra, comme si on lui eût arraché une réelle joie.

Ce ne fut qu'une pointe douloureuse. Le sentiment pénible s'effaça presque aussitôt en un brusque retour d'ironie. Dès qu'ils mirent pied à terre devant la statue de Colomb, Mautoucher se trouva tout autre. Le mouvement des quais l'enfiévra de nouveau. Il piétinait les rails, où des wagons roulaient encore. Les grands paquebots transatlantiques en partance pour la Havane ou les Philippines crachaient des flots de fumée. Des cloches sonnaient à bord, répondant au timbre saccadé des tramways qui circulaient sur la promenade, dans le grondement sonore des fils conducteurs ; et, cherchant à dominer le tumulte, le romancier, avec son imagination éprise de symboles, s'attachait de toute sa pensée à la colonne commémoratrice qui dressait au-dessus des foules l'Inventeur d'Amériques, le doigt tendu vers les Eldorados et les Florides

fabuleuses. Le souffle des navigations héroïques l'emportait. Il se sentait à la veille d'un grand départ pour des pays vierges, d'où, lui aussi, il rapporterait l'or, en témoignage incorruptible, — l'œuvre sublime si longtemps entrevue !

D'un mouvement involontaire, par un besoin instinctif d'épanchement, il se rapprocha de la Galliego et, sans la voir, l'esprit ailleurs, il jeta cette phrase :

— Oh ! vous nous glorifiez les paysages ! Jamais je n'ai senti si profondément que ce soir !...

Jean ne s'étonna point de ces compliments hyperboliques, habitué de longue date au lyrisme voulu de Mautoucher. Et la Galliego paraissait se complaire à ces éloges, se drapant dans le pailletage de cette rhétorique comme dans ses oripeaux de théâtre et se jugeant haussée à la dignité d'inspiratrice. Indolente, elle se laissait bercer au rythme des mots. Henri s'imagina qu'il était capable de l'émouvoir, qu'il agissait réellement sur elle par la toute-puissance de son art. Une satisfaction vaniteuse déborda de lui.

Lorsqu'il fut seul dans sa chambre, avant de s'endormir, il s'analysa longuement, ayant coutume, chaque soir, de récapituler sa journée. L'espèce de jubilation fiévreuse qui soulevait tout son être lui fit peur un instant : « Ah çà ! est-ce que je serais pris ? — se demanda-t-il, stupéfait ; — ce serait plaisant, en vérité !... » Mais tout de suite il se calma. Les sophismes accoururent en foule pour le tranquilliser : « Au fond, qu'est-ce ? Un petit mouvement de luxure, un simple caprice sensuel ! » Il avilissait ainsi la passion naissante, croyant par là même la rendre inoffensive. Et il se répétait : « Non, vraiment ! ce n'est pas autre chose !... Alors, quoi ?... La posséder ? La séduire ? Pourquoi pas ? Elle a pris goût à ma parade. Je sens positivement que je l'émeus !... Oui ! mais, trahir Jean ? Car cela ne s'appelle pas d'un autre nom !... Ah bah ! avec cela qu'il se gênerait, lui !... Comme si cet homme d'affaires était si délicat !... D'ailleurs, est-ce qu'il y tient seulement, à cette fille ? Toutes lui sont bonnes. Celle-là ou une autre !... Et puis, quoi ? il y a *moi*, moi avant tout ! Nous autres, nous nous moquons des morales !... »

Ces arguties désarmèrent son amour-propre. Cela ne le diminuait point. Une galanterie ainsi comprise n'entamerait

pas son ironie supérieure. Il resterait l'être fort et triomphant qui se joue des vaines sentimentalités.

Content de soi, il se regarda dans la glace, retroussa ses grandes moustaches de mousquetaire, et, souriant à son image, il se redit encore avec une fatuité superbe : « Pourquoi pas ?... »

Ces résolutions belliqueuses ne tinrent pas contre la lassitude d'un voyage interminable. De Barcelone à Valence, ce furent douze heures d'ennui morne dans une atmosphère de fournaise. La Galliego, dont le visage portait la trace évidente de fatigues amoureuses, fermait à demi ses paupières et ne répondait que par un faible sourire aux flatteries de Mautoucher. Lui-même ne résistait plus à la chaleur. La vieille avait fini par s'assoupir en face de son réticule. Seul, Jean Puig avait l'air de ne pas sentir cette furie du soleil. Très correct dans sa jaquette boutonnée, la cigarette aux lèvres, il feuilletait assidument le *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier, vérifiant l'exactitude scrupuleuse de la notation pittoresque. De temps en temps, il levait les yeux et il s'amusait des mines défaites de Mautoucher et de la Galliego. Il les plaisantait :

— Ah ! vous n'êtes que des gens du Nord, vous deux ! Le soleil vous tue ! Moi, il me fait vivre, il m'épanouit !... Je n'en ai jamais assez !

Henri, qui gisait sur la banquette, les mains étendues et moites de sueur, se souleva du capitonnage, et, s'adressant à la Galliego, avec un haussement d'épaule :

— L'entendez-vous, l'homme noir, le moricaud ?... Ah ! tu dois être un fils de Sarrazins, toi, un descendant de pirates..., ô financier !

Jean sourit dédaigneusement à l'allusion méchante. Sa brune figure avait un air reposé. La peau était sèche. La chair solide semblait boire l'air brûlant par tous ses pores.

« Quelle brute ! — pensa Mautoucher en le regardant. — Il n'a pas de nerfs, cet être ! Il est tout en muscles ! Il est heureux !... » Et il ajouta, faisant un retour sur lui-même : « En somme, un piètre bonheur ! Je ne l'envie pas !... »

Et, en se disant cela, il sentait toutes ses énergies s'en

aller avec l'eau qui coulait de son front et de tous ses membres.

La descente au buffet de Tarragone fut un nouveau supplice. Sur le quai de la gare, l'atmosphère était embrasée et crépitante comme, dans les champs, lorsqu'on brûle la paille après la moisson. Des myriades de mouches avaient envahi la salle à manger. Avant de présenter un plat, le garçon les chassait avec une époussette en papier. Elles s'envolaient en grosses plaques noires qui se déposaient partout, sur les verres et les assiettes comme sur les figures des convives. La nappe gâcheuse en était toute fourmillante. Leur bourdonnement continu, le frôlement de leurs ailes donnaient une appréhension de saleté hostile et tenace qui devenait intolérable ; et l'odeur putride des poissons et des viandes excitait le dégoût jusqu'à la nausée.

Quand ils furent réinstallés dans le wagon, on eût dit que l'ardeur caniculaire redoublait sa violence. Mautoucher, les yeux à la dérive, s'abandonnait, en proie à une sorte d'hallucination lucide. Une frénésie sensuelle le tortura. Des images voluptueuses, dont la Galliego était la cause, se levaient d'elles-mêmes dans son cerveau désemparé. De temps en temps, il ouvrait les yeux pour voir la jeune femme, puis il les refermait aussitôt, comme si la réalité fût inégale à son rêve. Brusquement, tout son être se prostrait dans une détente nerveuse. Le défilé des images luxurieuses s'arrêtait. Tout devenait noir et vide. Alors il s'épuisait en efforts douloureux pour faire renaître les visions disparues. Sa pensée tendue en une angoisse de désir haletait après une inutile poursuite dont l'objet péniblement atteint ne lui laissait qu'un sentiment mortel de satiété et de découragement.

Cependant, vers cinq heures, entre Tortose et Sagonte, une fraîcheur saline le ranima. Dans un éblouissement, la mer apparut. Les plages étendirent leurs sables étincelants de micas. Des criques ensoleillées se succédèrent. Les cactus, les palmiers solitaires émergeant de la terre rougeâtre annoncèrent les régions africaines. Puis des champs de vignes coururent tout le long de la voie. Les raisins mûrissants éclataient entre les feuilles des pampres...

Mautoucher, s'éveillant tout à fait, les considéra, cherchant

à définir une rapide sensation de beauté. La terre avait une couleur d'or. Les grappes jaspées des raisins brillaient sous les ceps comme de lourds joyaux taillés dans des pierres violettes ; et il y en avait ainsi dans toute la plaine, à perte de vue, jusqu'à la chaîne des montagnes. C'était, à travers l'espace, un ruissellement de couleurs précieuses. Henri toucha le bras de Jean Puig, en lui montrant la campagne :

— Oh! vois donc! On dirait des bijoux dans les vignes!...

Ce fut l'unique souvenir qu'il conserva de ces heures accablantes. Mais l'arrivée à Valence acheva de dissiper les songes malsains de l'après-midi, qui avaient pesé sur son esprit comme une lourdeur d'orage.

La ville alanguie et molle les accueillit dans la tiédeur moite de ses petites rues en labyrinthe. Ils s'y reposèrent, ils y goûtèrent la détente physique qu'on éprouve dans les bains maures, en sortant de l'étuve asphyxiante pour se coucher sur les dalles fraîches du patio. Cette Valence romantique — *Valencia del Cid*, comme disent les Espagnols — avait si profondément frappé Mautoucher, lors d'un premier voyage, qu'une foule de sensations oubliées le ressaisirent en arrivant et ajoutèrent au bien-être momentané qui le pénétrait tout le charme nostalgique du souvenir.

Après le dîner, la Galliego et Jean ayant disparu, il descendit jusqu'à la Place de la Reine. Il entra dans un café où il était déjà venu, chercha la table où, quelques années auparavant, il avait pris des *mantecados*, en compagnie d'une jolie fille de Valence. Le lieu était presque désert. Il n'y avait, autour d'une grande table ronde en marbre blanc, qu'une bande de paysans de la *huerta*, qui dégustaient des boissons glacées.

Ces hommes lui parurent admirables.

Le foulard rouge noué en chignon sur la nuque, en culotte courte, les pieds nus chaussés d'espadrilles, les mollets enveloppés de bandelettes de toile, ils écoutaient gravement discourir l'un d'eux qui parlait avec un fort accent guttural. Mautoucher remarqua la rangée des orteils énormes qui dépassaient les semelles de corde, il mesura les larges plantes habituées à fouler la terre grasse des rizières. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur les visages rasés. Les traits étaient d'une régularité sculpturale. Ils étaient beaux et impassibles comme des

chevaux... Et devant ces êtres d'une autre race que la sienne, devant ces types parfaits et cependant si voisins de l'animalité, il se remémora les théorèmes spinosistes sur l'identité de l'âme et du corps : « La vigueur physique d'une race n'est-elle pas le signe visible de sa vigueur intellectuelle ? Et celle-ci, n'est-il pas inutile qu'elle se traduise par des concepts abstraits, si elle suffit à ordonner une vie avec sagesse et beauté ?... » Il se rappela que ces idées étaient familières à Jean. Il les analysa avec une curiosité inquiète.

Minuit sonnait lorsqu'il rentra à l'Hôtel de Rome. Le clair de lune était tellement intense que la poussière des trottoirs luisait comme en plein jour. C'était une nuit d'été splendide et chaude, dans un ciel si radieux qu'on ne voyait plus les étoiles. Henri courut au balcon, fasciné par la clarté prodigieuse qui tombait des hautes fenêtres. A ses pieds, toute la petite place de Villarasa, avec ses vieux logis de style rocaille, ses maisons neuves aux ogives hispano-mauresques, se découpait dans une lumière irréelle comme une lumière de décor. On aurait dit un soir de fête. Et cependant tout restait simple et patriarcal. En bas, les gens de l'hôtel causaient en prenant le frais devant la porte. Les cochers somnolaient assis sur les brancards des tartanes ; et l'on entendait la cantilène traînante du *sereno* annonçant les heures :

— *Son las doce !... y mee-dia* [1] !...

La voix se perdait dans les ruelles lointaines qui renvoyaient en écho : *y mee-dia !...* avec un accent grave et prolongé d'une inexprimable mélancolie.

Mais ce qui, pour Henri, passait en suavité les délices de cette nuit, ce qui resplendissait plus haut que la clarté lunaire, c'était le charme incomparable de Valence, ce charme qu'il ressentait plus profond à travers la féerie des souvenirs. Valence !... C'était bien le grand jardin plein de fleurs et de musiques dont Jean parlait l'autre soir : le jardin sentimental et voluptueux, l'éternel pays des guitares et des romances d'amour, — vieille poésie toujours jeune, immortelle comme la terre elle-même ! Elle flottait sur la ville endormie avec le parfum des jasmins et des chevelures féminines, avec les

1. « Il est minuit !... et la demie !... »

effluves aromatiques des palmiers et des orangers qu'enfiévrait la senteur des marécages et des rizières humides!... Oh! sur ce balcon de Valence, dans le prestige de l'heure silencieuse, la lune était vraiment trop belle! Elle déchirait le cœur comme une mélodie trop prolongée de violons qui sanglotent! Il se mêlait à son éblouissement je ne sais quelle tristesse funèbre!...

L'appréhension confuse se précisa. Henri tressaillit tout à coup en reconnaissant l'image de la danseuse. Hélas! où était-elle en cette minute? Il la vit au bras de son amant, sous les rameaux des allées, dans la transparence bleuâtre de l'air nocturne; et aussitôt sa mémoire trop sûre lui murmura les phrases mêmes de la Tentation :

Tu peux, n'est-ce pas, vous apercevoir marchant dans les bois sous la lumière de la lune? A la pression de vos mains jointes un frémissement vous parcourt; vos yeux rapprochés épanchent de l'un à l'autre comme des ombres immatérielles, et votre cœur se remplit; il éclate; c'est un suave tourbillon, une ivresse débordante...

Il entendit rire les gens de l'hôtel, qui rentraient leurs chaises en les heurtant contre la porte. Immédiatement l'illusion disparut. Il s'invectiva lui-même avec dureté pour s'être laissé prendre à une fantasmagorie sentimentale créée par son imagination. Est-ce que tout cela n'était pas son œuvre? Ce charme même dont il décorait Valence, est-ce que son âme d'artiste n'en était point l'unique ouvrière? Qui le sentait à cette heure, ce charme? — Personne, sans doute, et Jean moins qu'un autre! Ah! il était bien seul à s'en rassasier sur ce balcon plein d'ombre, devant cette place déserte!... Et, se rappelant ses résolutions de la veille, il se dit avec force : « Rien ne me prendra! Je veux rester libre! Je suis le maître... le Maître!... »

Il se coucha précipitamment, mais il tardait à s'endormir. A tout instant, il prêtait l'oreille, croyant saisir un bruit de pas dans la chambre voisine; il crut même reconnaître la voix de la Galliego; et, dans la clarté fantômale de la lune qui remplissait toute la pièce, il restait les yeux ouverts et il était triste à en pleurer.

Pendant ce temps, Jean et la Galliego revenaient par la

grande avenue ombragée de platanes qui va du Grao à la Gloriette.

Sitôt qu'ils avaient quitté l'hôtel, ils avaient pris une voiture et ils s'étaient fait conduire jusqu'à la plage, où ils s'étaient installés sur la terrasse d'un Casino, en face de la mer.

Il y avait foule. Tous les bourgeois riches que leurs affaires retenaient en ville s'y donnaient rendez-vous chaque soir. Les hommes dominaient. Arborant des cravates somptueuses et constellées de brillants sur des plastrons aux glaçures impeccables, ils se pressaient devant un théâtre en planches qui occupait tout le fond de la terrasse. Des comédiens y jouaient une *zarzuela*; et, de temps en temps, la musique simplette d'un orchestre éclatait, soulignant des gestes ou des paroles.

Pour plus d'intimité, ils avaient choisi, à l'autre bout, une des tables réservées aux soupeurs et qu'un paravent isolait des autres. Une petite lampe portative, surmontée d'un abat-jour japonais, faisait un cercle lumineux sur la table où Jean avait étalé ses ustensiles de fumeur. La carafe frappée, les verres d'orangeade où trempait une paille de maïs, luisaient joyeusement dans la pénombre. Ils causaient, le coude sur la table, comme deux jeunes mariés qui goûtent la douceur du chez soi, après le repas en tête à tête. La Galliego, secouant l'abattement de cette journée torride, semblait seulement s'éveiller. ¡C'était son heure à elle, l'heure de la rampe, le moment où elle entrait en scène avec son cortège de figurantes et de ballerines!... Ce souvenir l'amusa. Le souffle fort de la mer dilatait sa poitrine, le parfum des algues la grisait. Elle devenait enfantine et rieuse. Jean, dans une naïve expansion d'égoïste qui voudrait voir tout le monde heureux autour de lui, éprouvait un peu de remords en pensant à l'ami délaissé :

— Au fait, — dit-il tout à coup, — pourquoi n'avoir pas emmené Henri? Il aurait été si content de nous suivre!...

D'abord, elle ne répondit rien, puis elle dit avec une certaine amertume :

— Jean, ma compagnie ne vous suffit donc pas?...

Il se répandit en protestations, mais tout de suite il ajouta :

— Allons! reconnaissez-le franchement : Henri vous déplaît!

Elle hésita encore, parut chercher ses mots :

— Je sais combien vous l'aimez, — dit-elle, — mais enfin, puisque vous m'y forcez, j'avoue que les galanteries dont il m'accable me paraissent tellement inconvenantes!..

Jean se mit à rire bruyamment :

— Quelle plaisanterie!... Mais, chère, il est ainsi avec toutes mes amies!... Si vous croyez que ça l'a jamais avancé à quelque chose!...

La jeune femme souffrit visiblement de cette allusion à des amours anciennes, surtout de ce rapprochement avec d'autres. Cependant elle poursuivit d'un ton très calme :

— Quand même!... je le crois très exalté... Il faut prendre garde, avec lui!...

— Comme vous voudrez!... Cependant la précaution me paraît bien superflue!... Henri est la mobilité même. Chez lui, une impression chasse l'autre. S'il s'occupe de vous, c'est parce que vous êtes là, parce qu'il vous voit, parce que vous excitez son imagination. Vous êtes pour lui un sujet littéraire, rien de plus!

— Je m'en serais bien passée!...

Elle eut l'air de s'encourager à l'attaque, puis, d'une voix un peu hésitante, elle interrogea :

— Enfin, Jean, oserai-je vous demander pourquoi vous l'avez mis en tiers dans notre voyage?

— Je vous avoue que je n'en sais rien! Henri est mon compagnon de route habituel. Il n'y a pas six mois, nous courions la Provence en automobile. Figurez-vous! nous sommes allés jusqu'à Rome en passant par Gênes et la Riviera... Et puis je l'aime, voilà!... peut-être parce que je sens qu'au fond il m'admire. C'est un miroir où je me vois en mieux, et j'en suis flatté, naturellement! D'ailleurs, on aura beau dire, il a un talent de parole et d'écriture tout à fait merveilleux. Sa faconde m'amuse, m'éblouit! C'est mon rhéteur!... Vous n'imaginez pas le brillant de sa conversation : un défilé de théories, de paradoxes, d'idées en façade, entremêlées de silhouettes drôles, de tableautins, de paysages exotiques, de souvenirs d'art!... Et des cancans littéraires, des potins d'une rosserie!...

— Si vous croyez qu'il vous épargne!...

— Je ne suis pas naïf à ce point, chère amie ! Je sais qu'il m'égratigne comme les autres ; mais je sais qu'il m'aime, lui aussi, qu'il a pour moi un attachement presque animal, dont je ne me rends pas bien compte ; et... c'est drôle ce que je vais vous dire là, mais j'en suis sûr !... oui ! je le tiens comme je tiendrais une femme !...

— Bizarre ! bizarre !... N'importe ! cela ne le rend pas plus aimable !...

La Galliego laissa Jean continuer l'éloge de Mautoucher, ne l'écoutant qu'à peine et comme absorbée par une idée fixe. Elle se montait peu à peu, jusqu'au moment où, ne maîtrisant plus son émotion, elle l'interrompit en un geste brusque. Sa main scintillante de bagues s'affirma sur la nappe dans le cercle lumineux de la lampe :

— Écoutez ! je vais tout vous dire : il me fait peur, votre ami ! voilà la vérité ! Il m'épouvante !... Vous ne l'avez donc pas vu, ce soir, dans le wagon ? Il me regardait avec des yeux effrayants ! oui !... avec des yeux de fou !...

Et, baissant la voix, comme pour dire une chose honteuse :

— Avez-vous remarqué ses mains ?... Elles sont ignobles !... Des mains grasses comme celles d'une femme, et, avec cela, trapues et violentes comme celles d'un homme du peuple ! Tenez ! ce matin, à la gare de Barcelone, tandis que vous preniez les billets, le portefaix de l'hôtel était à côté de moi, gardant mes bagages ; je ne sais pourquoi, mes yeux tombèrent sur ses mains : elles étaient blanches et molles, vicieuses, méchantes !... C'étaient les mains d'Henri !

— Je ne vous connaissais pas si romanesque, chère amie ! dit Jean d'un ton de reproche.

Elle sentit qu'elle l'avait blessé. Elle se tut un instant, et, conciliante, elle ajouta :

— D'ailleurs, je vous impose bien ma mère, je puis souffrir votre ami !...

Il acquiesça d'une signe de tête, laissant trop voir combien cette présence lui était désagréable.

— Jean, pardonnez-moi ! — reprit-elle.

Et, s'étant recueillie, avec l'air de faire un grand effort sur elle-même, elle dit lentement :

— Vous êtes bien le premier à qui j'adresse une semblable

excuse. Je n'ai jamais demandé que des respects pour ma mère... Mais je sens qu'à vous je puis tout dire. Vous n'êtes pas comme les autres, vous !... Oh ! laissez-le-moi croire !

Et, l'enveloppant de son regard le plus caressant :

— Il me semble que mon instinct ne me trompe pas !... Voyez-vous, Jean, on me trouve extravagante d'emmener ma mère partout où je vais. Les bruits les plus étranges circulent. Certains même jugent ma conduite impudente. Ils ne comprennent pas, ils ne peuvent pas savoir. C'est trop simple pour eux : je ne peux pas me séparer d'elle, parce que je l'aime, voilà tout ! Je l'aime éperdument ! C'est le seul être que j'aie jamais aimé et c'est le seul qui m'aime ! Tous les autres me haïssent ou me jalousent ! Ah ! Jean, si vous connaissiez l'horreur de notre métier !...

Il lui prit la main affectueusement. Alors elle poursuivit plus confiante :

— Vous comprenez, Jean, je suis tout pour elle ; moi seule existe au monde. Elle n'a d'autre bonheur que le mien, et comme, avec vous, c'est un vrai bonheur, j'ai voulu qu'elle nous vît, qu'elle fût témoin ! Vous comprenez, n'est-ce pas ?... La pauvre créature ! elle a tant souffert ! Je voudrais lui donner un peu de joie !... Voyez-vous ! mon père n'a pas été bon pour elle. Ce n'était peut-être pas sa faute, à lui. Il avait la tête perdue par les grandeurs. Je vous l'ai dit, il venait de Grenade, d'une famille où tous, de père en fils, étaient maîtres de danse. A seize ans, il avait donné des leçons de mandoline à l'impératrice Eugénie, quand elle n'était encore que comtesse de Montijo. Alors, — vous savez peut-être cela ? — lorsqu'elle devint impératrice de France, une foule de Grenadins accoururent à Paris, croyant y faire fortune par sa protection. Mon père fut admis aux Tuileries pour enseigner les danses espagnoles aux dames de la cour. Ce fut le grand malheur de sa vie. Il y prit un goût de luxe et de dépense qu'il ne put pas longtemps satisfaire. Ces danses espagnoles, ce n'était qu'un caprice passager. Bientôt on le remercia, on l'oublia. Il dut gagner sa vie, tant bien que mal, dans les petits théâtres parisiens. C'est à cette époque qu'il connut ma mère, qui était venue à Paris avec une troupe napolitaine pour jouer au Théâtre-Lyrique. Ils s'épousèrent.

Le martyre de la pauvre femme commença, traîna des années... Heureusement, — oui, je dis : heureusement, — mon père mourut quelque temps après les premiers désastres de la guerre allemande, comme emporté avec sa souveraine dans la débâcle de l'Empire... Nous restâmes seules, nous étions venues nous échouer dans ce misérable quartier du Jardin des Plantes qu'habite toute une bohème italienne, — modèles de peintres, musiciens ambulants, vendeurs de moulages et de statuettes... Nous avons enduré la misère noire! Oh! des choses atroces, des choses que je ne peux vous raconter!... Ma mère fut admirable! Si vous saviez ce qu'elle a souffert, je ne dis pas seulement pour me donner le pain, mais pour m'arracher à ce milieu abominable, pour faire de moi ce que je suis devenue!... Toutes les ignominies qu'une femme peut subir, elle les a acceptées pour moi. Pour moi, elle aurait donné son âme, comme elle donnait son corps!... C'est affreux, n'est-ce pas, ce que je vous dis là? Mais je ne veux voir dans toutes ces laideurs que l'énormité de son amour. Je me rappelle seulement que je lui dois tout, à cette misérable, oui! tout, tout... même les seules joies de tendresse que j'aie jamais connues! Oh! c'est bien vrai, Jean, je vous le jure!...

Les larmes jaillirent de ses yeux, son accent s'altéra, et, avec une voix étrange, une voix de petite fille, qui semblait remonter du plus profond de son être, elle répétait en sanglotant :

— Maman!... C'est maman!...

Elle eut un grand hoquet convulsif et elle s'abattit sur la nappe, la tête entre ses mains. Alors Jean, remué tout à coup par cet appel enfantin, retrouva instinctivement dans sa langue maternelle, les mots des mères catalanes :

— *Pluris pas, minyonete*[1]!...

En disant cela, il caressait doucement la chevelure de la jeune femme pour l'apaiser. Il s'arrêta aussitôt, tout saisi lui-même de cet involontaire retour au langage natal, et il reprit en français :

— Ne pleurez pas, chère amie! Voyez! Nous ne sommes pas seuls!...

Un bruit de pas se rapprochait. A l'autre bout de la ter-

1. « Ne pleure pas, petite!... »

rasse, l'orchestre venait d'attaquer un air. Des salves d'applaudissements éclataient.

La Galliego releva vivement la tête, et, souriant à travers ses larmes :

— Encore une fois, Jean, pardonnez-moi !... C'est ridicule de pleurer ainsi ! Est-ce que je sais seulement pourquoi ? Car, enfin, je suis heureuse ce soir, très heureuse !... C'est peut-être de joie que je pleure, cher ami !..,.

Elle sentait toute l'ardeur de sympathie dont Jean l'entourait. Ces mots si doux qu'il avait prononcés en la consolant, la touchaient presque autant que le don total de son être. Et lui, il éprouvait à la fois de la surprise et une obscure satisfaction d'orgueil. Comme Mautoucher, il s'étonnait d'être en présence d'une vraie femme, et non plus de la danseuse à renommée bruyante qu'il avait connue l'année d'avant. Il s'attribuait tout l'honneur de cette métamorphose, et, une fois de plus, il vérifiait l'excellence de sa méthode en amour : « Rien n'est tel que de les aimer bonnement, sans arrière-pensée, comme si cela devait durer toujours !... »

La Galliego, le voyant songeur, s'inquiéta :

— Jean, où êtes-vous donc ?

— Chère amie, je suis avec vous !

Leurs deux mains s'étreignirent sous le feu de la lampe ; et Jean se disait qu'il n'avait point menti en lui faisant cette réponse. — « Être avec elles, corps et âme, c'est tout l'amour ! »

Plus unis, ils causèrent longtemps encore devant la mer phosphorescente. Dans le clair de lune, on voyait se dessiner les fantômes des montagnes qui dominaient les promontoires. Les vagues étendaient par intervalles rythmiques leurs grandes nappes sonores, le miroitement de l'eau faisait courir un éclair à travers l'étendue noire où remuaient vaguement des choses nocturnes. Des banderoles claquaient au sommet des mâts. Un grand zéphyr soufflait du golfe et des Baléares, et il semblait à la Galliego que ce vent du large l'emportait vers des pays merveilleux, des pays si beaux qu'elle n'en reviendrait jamais plus !...

Henri dormait lorsqu'ils rentrèrent à l'hôtel.

Il eut un sommeil accablé, et, le matin, quand il se réveilla,

il était de méchante humeur. Une fois en wagon, la longueur et la monotonie du voyage, la chaleur qui montait toujours contribuèrent encore à l'irriter. De Valence à Séville, le trajet dura vingt-six heures, et, sauf la courte traversée de la *huerta* valencienne, rien n'égaya l'uniformité des paysages. La Manche développait interminablement ses plaines dénudées et caillouteuses. plus désolées que les steppes des Hauts-Plateaux africains.

Mautoucher regrettait déjà de s'être mis en route avec Jean, et ce qui l'ulcérait davantage, c'était de sentir entre son ami et la Galliego une intimité grandissante. Certainement, la veille, il avait dû se passer un événement qu'on avait voulu lui cacher. Il y avait entre eux comme un secret, une sorte de complicité mystérieuse !... Il se dépitait, bougonnant sans cesse contre les choses et les gens, bousculant la vieille qui l'exaspérait par son air de placidité et de résignation passive. Quand, par hasard, elle bougeait, le bruit de son collier et de ses pendeloques lui était un supplice insupportable.

Ayant remarqué son attitude à la fois boudeuse et agressive, Jean finit par lui demander s'il souffrait.

— Oui ! — répondit-il brutalement, — j'ai la fièvre !

Effectivement, il éprouvait une sensation douloureuse à la nuque, il avait les lèvres sèches et une soif continue lui brûlait la gorge. La Galliego feignant de la compassion, il lui parla prolixement de son mal, comme s'il prenait plaisir à se faire plaindre d'elle. Puis, peu à peu, par un cabotinage inconscient, il en vint à s'apitoyer sur lui-même.

Il gémissait d'une voix dolente :

— Je suis presque toujours dans cet état ! C'est au moins bizarre !... Les médecins prétendent que je n'ai rien : ce sont des ânes qui ne comprennent pas les maladies un peu délicates. Mais ils ont beau dire, je dois avoir sûrement quelque chose ! Quand ce ne serait que cette soif, cette soif perpétuelle !...

Pour la calmer, il engloutissait des potées d'eau à chaque station. Il dérangeait la vieille pour héler de la portière la paysanne qui se promenait sur le quai de la gare, une amphore de grès entre les bras, en criant de l'eau fraîche :

— *Quien quiere agua ?... Quien quiere agua*[1] ?...

1. « Qui veut de l'eau ?... Qui veut de l'eau ?... »

Il n'arrivait pas à se désaltérer.

Ce fut bien pis, le lendemain matin, après le lever du soleil, quand on entra en Andalousie. L'atmosphère était en feu.

— C'est du feu qui tombe! — dit un prêtre en entrant dans leur compartiment.

Il montrait les champs moissonnés qui, à travers la vibration furieuse de la lumière, semblaient flamboyer en un immense incendie.

Littéralement, on étouffait. Jean avait perdu sa vaillance des jours précédents. Il se laissait aller sur la banquette, jouant désespérément de l'éventail. Mautoucher ne faisait plus que récriminer :

— Ah! il est joli, ton voyage!... Cela commence bien!... Et cette Andalousie tant vantée! Un vrai four à plâtre! Rien! pas un arbre, pas un brin de verdure!... C'est à peu près beau comme la Champagne pouilleuse ou la Crau d'Arles!...

Cordoue lui fut une autre déception, cette Cordoue qu'il s'était imaginée si splendide! Il ne vit qu'un monceau de tuiles rousses et décolorées par le soleil, d'où émergeaient quelques campaniles sans caractère. Cela se perdait dans une vaste plaine brûlée, d'un blond uniforme et poussiéreux. De nouveau, il s'indigna, ce qui excitait les moqueries de Jean :

— Tu ne changes pas, mon cher!... Tu ne veux jamais voir les choses telles qu'elles sont et tu ne veux pas essayer simplement de les aimer pour elles-mêmes!... Tu te ménages plus d'un déboire. Comme le dit mon Baedeker avec une douce ironie : « Il ne faut pas avoir de trop grandes espérances!... »

— Comment! c'est Baedeker qui dit cela?...

— Mais oui, cher! Tiens, regarde : c'est à la page 414!

— Admirable, ce Baedeker! Je voudrais qu'on fît graver sa phrase en lettres d'or dans toutes les gares de ce pays!...

Il plaisanta rageusement jusqu'à Séville. L'arrivée fut désastreuse. Devant cette gare de pacotille, pastiche prétentieux du style mauresque, devant ces grandes rues droites à l'aspect tout moderne, ses suprêmes illusions tombèrent. A tout propos, il répétait à Jean :

— Mais c'est d'une banalité révoltante!... Vraiment, c'était bien la peine!...

A l'hôtel, sa chambre lui déplut, bien que les fenêtres s'ouvrissent sur une place au nom sonore : *Plaza del Pacifico*!

— Place du Pacifique ! c'est très bien ! — disait-il à Jean, — mais la maison est une gargote et le linge me paraît suspect !...

Jean s'efforça de le calmer en lui promettant une surprise pour le lendemain. Cet hôtel ne serait pour eux qu'un pied-à-terre, en attendant mieux.

— Oui ! beaucoup mieux ! tu verras ! — lui dit Jean.

A table d'hôte, l'impression fut pire. La salle à manger était déserte. Quelques becs électriques allumés parcimonieusement faisaient paraître plus vaste le fond de la pièce plongé dans la pénombre. Seul un couple de touristes était attablé, — le mari et la femme sans doute. Le monsieur, décoré, très correct, affectait des allures militaires. La dame, très grosse, avait une bonne figure moutonnière ; c'était un vrai monstre. Elle était comme tassée sur elle-même. La Galliego, qui lui regardait la taille, dut s'enfuir précipitamment la tête dans sa serviette pour étouffer un fou rire. Le corset, débordé par la poitrine informe, semblait une lourde corbeille pleine de courges et de pastèques.

— Il ne me manquait plus que cela ! — dit Mautoucher à mi-voix, — subir la société de ces crétins !... La fête est complète !

Le monsieur s'emportait contre les garçons qui ne comprenaient pas un mot de français et auxquels il s'obstinait à réclamer une bouteille d'eau de Vichy. Il grommelait sous ses moustaches des phrases horrifiques où se détachaient les mots de « microbes », de « putréfaction liquide », de « fièvre typhoïde... »

Très obligeamment, Jean s'empressa d'intervenir et, s'adressant en espagnol au garçon, il répéta la demande du personnage. Celui-ci remercia à peine et, tout de suite, il entama une diatribe :

— Enfin, m'sieu, vous conviendrez avec moi que c'est se moquer du monde ! On ne fait pas mettre dans les guides qu'on parle le français, quand on n'en sait pas un traître mot !...

Par genre, il affectait de dire « m'sieu », trouvant cela une impertinence de bon ton. Mautoucher, exaspéré, souffla à l'oreille de Jean :

— J'espère bien que tu vas le laisser tranquille, cet idiot!...

Mais le couple, soudainement dégelé, s'épancha en confidences. « C'était une joie de pouvoir enfin parler français ! » On apprit bientôt que le mari était trésorier général à Aubusson : — « Un pays très pittoresque!... » On voyageait tous les ans à l'époque des vacances?

— Mon Dieu, oui! — dit la trésorière, — nous n'avons pas d'enfants. Alors, n'est-ce pas, nous en profitons!...

Cependant elle se lamentait sur la fatigue du voyage, sur la chaleur surtout : « Elle n'en pouvait plus!... Aussi, son mari avait une véritable rage de locomotion! On avait parcouru toute l'Espagne et le Portugal en trois semaines. Cela devenait tuant!... Une véritable course au clocher!... »

L'époux, impitoyable, déclara :

— Et après-demain nous serons à Tanger!

— A Tanger! Si c'est possible!... — soupira la grosse dame affolée. — Passer la mer, mon Dieu!...

— Mais tu sais bien que c'est pour ta santé! — fit le mari avec humeur. — Je n'ai jamais vu une femme aussi désagréable!... Eh bien! pour te punir, l'an prochain, je t'emmènerai en Bretagne, dans un trou où on ne verra personne, où il pleuvra tout le temps, et où je te ferai pêcher à la ligne du matin au soir...

Mautoucher trépignait d'impatience. Il pressait le service, espérant abréger son supplice. Mais le trésorier les relança jusqu'au fumoir, tandis que sa femme accaparait la Galliego. Il avait fait de Jean sa proie, sentant Mautoucher hostile.

— Je te félicite, mon cher! — dit celui-ci quand l'odieux couple fut parti, — on croirait vraiment que tu les attires!...

— Pourquoi te fâcher? Mais ils sont très drôles, ces gens! Ils m'amusent!... D'ailleurs, il me semble que, pour un romancier comme toi, ces types de bourgeois et de fonctionnaires déprimés...

— Je ne descends pas si bas, mon cher! — repartit Mautoucher d'un ton sec et dogmatique.

Néanmoins cette remarque de Jean l'avait frappé. En ren-

trant dans la chambre, il se dit à lui-même : « Après tout, il a raison ! je suis venu ici pour faire de l'art : faisons-en !... Oui ! mais quoi ? le cadre a l'air de se prêter bien mal à mon roman. Car enfin qu'est-ce que j'ai recueilli depuis mon départ ?... »

Il chercha. Tout à coup il se rappela l'impression d'éblouissement qu'il avait éprouvée entre Tortose et Sagonte : les bijoux dans les vignes !... « Tiens, mais cela sonne comme un titre de nouvelle, — une nouvelle dans le goût de Cervantes !... » Et, en un de ces revirements inattendus dont il était coutumier, il jeta par-dessus bord l'ébauche de son roman et il se mit à rêver d'une histoire sévillane qui s'intitulerait : *Les Bijoux dans les Vignes*.

Déjà il se préoccupait de fixer les traits de son héroïne, lorsque l'image de la Galliego se dressa devant lui avec une netteté hallucinante. Il se complut, un moment, dans l'évocation voluptueuse de toute sa chair. Puis, aussitôt, il se gourmanda de cette faiblesse : « Eh ! oui ! c'est une belle fille ! Mais, comme disait Claude, il me semble que Séville doit en regorger ! Alors, à quoi bon ?... » Il sentait bien que cette réponse n'était pas franche, et qu'il trichait avec lui-même. Quelque chose de vivace était au fond de lui qui voulait croître et jaillir à la lumière. Alors, pour se raffermir dans ses intentions de travail, il se rémémora tous les ennuis du voyage, il accusa encore une fois la Galliego de froideur et d'insignifiance. « En somme, — se disait-il, — tout cela est en dehors de moi : tout cela est indifférent et vain. Il n'y a que l'art qui existe et qui ne mente pas, parce qu'il est le mensonge conscient de lui-même !... »

Et il résolut de s'y jeter à corps perdu.

II

LE SALON DE PORCELAINE

Le jour suivant, vers neuf heures, lorsque Mautoucher descendit dans le patio de l'hôtel, il trouva Jean et la Galliego

en conférence avec une petite personne gesticulante qui était mise à la mode des filles du peuple et qui se répandait en offres de services et en protestations de dévouement. La Galliego la présenta :

— Sérafine, ma nouvelle caméristé!... Elle est Française, savez-vous! C'est Jean qui me l'a découverte ici! Quelle attention aimable! Moi qui ne sais pas un mot d'espagnol, que serais-je devenue avec une femme de chambre andalouse?...

La petite personne se redressa dans sa mantille couleur citron aux longs effilés blancs, et elle dit avec un fort accent gascon :

— Certainement que je suis Française! Ma mère, la pauvre! était sévillane, mais mon père... que Dieu le repose! était du département du Lot, en France!... Il faisait le cordonnier, — *zapatero*, comme nous disons, — dans le faubourg de Macarena. Moi, je suis été baptisée à Macarena, sur la paroisse Saint-Gil!... Si madame veut jeter un coup d'œil à mon acte de baptême!...

— Je vous remercie, Sérafine! — dit la Galliego en repoussant un papier graisseux que la femme de chambre avait tiré de son corsage.

Mais celle-ci insista pour que sa maîtresse parcourût au moins le certificat qu'elle venait de déployer.

— Madame saura que j'ai servi à Bône, en Afrique, chez la dame du consul d'Angleterre... Son Excellence la dame du consul!... il fera bientôt cinq ans !

Elle se rengorgea dans sa mantille et, avec une volubilité extraordinaire, elle se mit à donner une foule de détails sur « la dame du consul » :

— Une personne difficile, certainement!... Et regardante, madame! Elle avait acheté une balance pour peser le sucre et le café ! Ah ! la cuisinière n'en menait pas large !...

Les rires accueillant cette naïveté l'encouragèrent. Elle ne s'arrêta plus. Elle parlait dans un français colonial, où se confondaient toutes les langues méditerranéennes et que panachaient des mots d'arabe et d'argot parisien. On la dévisagea plus curieusement. Sa maigre figure laissait voir des traces presque effacées de petite vérole. Mais la chevelure, coquettement tordue à l'andalouse, était fleurie de jasmins, les

yeux noirs brillaient avec une ardeur extrême, elle avait le geste fébrile. Jean l'interrogea sur son séjour en Algérie :

— Que diable êtes-vous allée faire là-bas, Sérafine ?

Aussitôt la femme de chambre se troubla, rougit, chercha des phrases évasives : « Une de ses tantes l'avait emmenée à Alger, elle avait un commerce en Afrique !... Et puis la tante était morte, alors elle avait dû se débrouiller toute seule... »

— Ah ! *Maria Santisima !* ce n'est pas commode dans ces pays de sauvages !... Enfin ! on fait ce qu'on peut ! Comme on dit, n'est-ce pas, monsieur ? chacun pour soi et Dieu pour tous !...

Jean, redoutant des confidences fâcheuses, l'interrompit tout de suite :

— Votre mari, Sérafine, est bien garde municipal ?...

— Oui, monsieur, il est dans la police ! C'est quelqu'un *d'à peu près*, mon mari ! Un bel homme, vous verrez ! D'ailleurs, si nous nous sommes mariés...

— Cela me suffit, Sérafine : c'est tout ce que je voulais savoir !

Mais Sérafine commençait déjà l'éloge de son mari. Il fallut la mettre à la porte pour couper court à son bavardage.

Dès que la caméristé fut sortie, la Galliego se retourna vers Jean :

— Il n'y a que vous, cher ami, pour songer à ces menus détails d'intérieur !...

— Oh ! moi, je n'ai aucun mérite, — dit Jean, — c'est Laurent, mon correspondant de Séville, qui m'a déniché cet oiseau rare !... Mais je ne vous ai pas dit le plus beau..., la surprise que je vous réserve !... Je vous ai loué le palais des comtes d'Orgaz, une merveille de style *baroque* !...

Mautoucher releva la tête aussitôt. Il s'était assis à l'écart devant une table de bambou et feuilletait des photographies d'un air grognon :

— Comment dis-tu cela ?... le palais des comtes d'Orgaz ?...

— Allons, bon ! Il va m'éreinter mon palais, avant de l'avoir vu !...

— Ah ! je les connais, leurs palais ! — riposta Mautoucher décidément désagréable. — Ça doit être comme en Italie : il suffit qu'une masure ait une porte et des fenêtres !...

— En effet, une porte et des fenêtres!... Mon cher, tu m'en diras des nouvelles, de ces portes et de ces fenêtres!...

Il entraîna Mautoucher et la Galliego, impatient de leur faire voir le somptueux logis. Chemin faisant, il conta par quel arrangement il s'était ménagé ce pied-à-terre pour toute la durée de leur séjour. Le palais était inhabité depuis des années, le comte étant mort, la comtesse passant l'hiver à Madrid et l'été à Saint-Sébastien. Elle ne revenait guère à Séville que pour la Semaine sainte... Et comme elle était un peu gênée dans ses affaires, elle avait été ravie de pouvoir louer sa maison très cher à « un gentilhomme français et catholique!... »

— Oui! — dit Jean, — rendons grâces à l'Église! Un Anglais eût été impitoyablement éconduit!... Ah! la comtesse ne badine pas avec les hérétiques!...

Au même moment, des ouvrières qui traversaient la rue se retournèrent toutes ensemble en se signalant le chapeau canotier de la Galliego. La coiffure insolite excita les rires et les plaisanteries des filles en cheveux. Elles criaient :

— *Ingleses! Ingleses!... Virgen del Carmen! Mira! mira el sombrero!...*

— Sont-elles laides, ces Andalouses! — dit Mautoucher qui commençait à redouter le ridicule pour son complet de cycliste. — Voyez-vous cela! Ces petites négresses qui se moquent de la belle Galliego! On ne le croira pas à Paris, quand je le raconterai!...

Il prononça cette dernière phrase d'un ton parfaitement détaché, en regardant avec insolence la jeune femme toute souriante et pleine de bonne grâce au milieu des bandes de gamins qui les poursuivaient en réclamant un *cuarto* : « C'est étrange, se dit-il, comme elle m'est devenue indifférente! Je la vois des mêmes yeux que ces enfants!... Oui! comme un objet de curiosité, une statuette ancienne derrière une vitrine de musée!... »

Mais Jean les guidait à travers un dédale de petites rues très étroites, dans le quartier voisin de la cathédrale et du Palais archiépiscopal. A tout instant, il fallait se serrer contre

1. « Des Anglais! des Anglais!... Vierge du Carmel! Regarde! regarde le le chapeau!... »

les murs pour laisser passer des files d'ânes chargés de couffes : Mautoucher s'extasia sur les ânes, et spécialement sur les ânesses, qu'il affirma être les seules beautés de Séville.

— En tout cas, — dit Jean, — tu ne nieras pas celle-ci!...

Un palais rose et blanc venait d'apparaître au fond d'une placette où le soleil faisait un grand angle de lumière. A droite, les hauts murs enduits de chaux des maisons voisines renvoyaient des clartés aveuglantes contre la façade du frivole édifice, dont les deux belvédères s'enlevaient légèrement sur un joli ciel matinal. Du haut en bas, il était peint en rose comme une boiserie de boudoir, et, se gracieusant, se contournant, sous la surcharge des moulures et des falbalas décoratifs, dans les mille sinuosités de ses courbes fuyantes, il avait l'air de se tenir debout par le caprice d'un maître à danser. C'était quelque chose d'aérien, de fragile et d'illusoire, un palais du Pays de Tendre tombé dans un décor oriental.

Mautoucher, ébahi, se recula pour juger mieux de la perspective :

— Ah bah! — dit-il alors, — quelle charmante absurdité!

Puis, ayant rassujetti son binocle, tout à coup il se précipita sur Jean :

— Mais, mon cher, sais-tu bien que c'est admirable! Il n'y a pas à dire : c'est admirable!...

— C'est toi qui vas me l'apprendre, maintenant! — fit Jean, stupéfait.

La Galliego, ravie, se confondait en remerciements. Jean triomphait, joyeusement, sans nulle fausse modestie. Cependant il ajouta :

— Au fond, c'est Henri qui avait raison!... C'est une masure... de la brique sous du platras!...

Mais déjà Mautoucher s'était approché du portail, tout entier en marbre blanc, comme les jambages des fenêtres et les balustres cintrés des balcons. Supportant le linteau en saillie, deux nègres aux musculatures violentes et tourmentées s'arcboutaient contre les troncs de deux palmiers dont les panaches épanouis retombaient en parasols aux angles de l'architrave. A leurs pieds, des boursouflures de marbre

imitaient des vagues roulantes. Des bêtes marines ouvraient leurs gueules de monstres, tordaient leurs croupes squameuses, fouettaient l'onde de leurs queues. Des cornes d'abondance en forme de conques épanchaient leur trésor de fruits exotiques, bananes, goyaves, ananas, et ainsi toute la richesse des Amériques avec leur flore, leur faune, leurs esclaves noirs, se dressait sculptée dans la pierre brillante au seuil de la maison, comme un trophée à la gloire des ancêtres conquistadors.

Au-dessus du portail que barrait transversalement la palme desséchée du dimanche des Rameaux, une niche de reposoir abritait une statue de la Vierge sous un tel fouillis d'ornementation que toutes les lignes se confondaient. De chaque côté, de lourdes tentures semblaient frémir au vent. Des rubans envolés, des glands de portières avec leurs franges tourbillonnaient parmi des vases renflés en bulbes. Des anges aux longs corps onduleux montaient et descendaient à travers des fumées d'encens, s'évanouissaient en nuages, en amoncellements de vapeurs flottantes que transperçaient des faisceaux de rayons jaillis du tabernacle comme un soleil d'ostensoir. Dominant ce chaos de formes et de figures mouvantes, un Séraphin couché sur des nuées embouchait la trompette et suspendait une couronne au-dessus de l'image sainte.

— Mais c'est fou! — disait Mautoucher, — c'est absolument fou!... Et voyez ce mélange de sacré et de profane... ce carnaval catholique et païen!

Il montrait dans les bordures des fenêtres des petits amours qui sortaient d'une coquille en agitant des torches. Les deux étages répétaient le même motif. Derrière la dentelle des balcons, — avec leurs vitres unies comme des glaces, les hautes fenêtres paraissaient des trumeaux Pompadour encadrés de rinceaux d'acanthes et de guirlandes de roses.

Mautoucher laissa retomber son binocle en un geste admiratif.

— Toutes mes excuses! — dit-il à Jean.

Et, soudain, lui secouant la main avec violence :

— Ah! cher ami, quel cadre pour mon roman!...

Il y eut presque de la tendresse dans ce cri de joie involontaire, qui fit sourire Jean Puig et la Galliego.

Derrière eux, le portier de l'hôtel, accoutumé aux enthousiasmes des touristes, attendait impassible, son trousseau de clefs à la main. C'était un petit homme maigre et maladif, vêtu d'une veste d'alpaga et d'un pantalon de cotonnade bleue à la mode des toreros. Il avait l'aspect malpropre, ses pieds nus s'étalaient entre les cordons des espadrilles.

— Paco, — dit Jean, — conduisez-nous!...

L'homme souleva sa casquette et, précédant les visiteurs, il les fit passer par sa loge, qui prenait jour sur une petite rue, latérale. C'était l'entrée habituelle, la grille du portail ne s'ouvrant qu'aux grands jours de réception. « Elle ne s'était plus ouverte depuis la mort du comte, — déclara Paco. — La comtesse venait si rarement et elle était toujours en deuil!... »

Une écœurante odeur d'huile emplissait la loge, qui servait à la fois de cuisine et de chambre à coucher. Mautoucher se boucha le nez, fronça les sourcils. La femme du concierge berçait un nourrisson sur ses bras, au milieu d'une marmaille d'enfants très sales, pendus à ses jupes. Assise sur une chaise, une grosse commère en mantille à fleurs, un œillet d'Inde piqué au-dessus de l'oreille, se tenait immobile, ses deux mains croisées sur son ventre :

— C'est Milagro, la cuisinière! — dit Paco à Jean ; — elle attend les ordres de Votre Excellence!...

La grosse femme se leva, salua cérémonieusement, et, tandis que Jean s'expliquait avec elle, Mautoucher et la Galliego pénétrèrent dans le patio, qu'égayait toute une végétation de fucus, de bambous et de palmiers-nains. A la vue de ces étrangers, un énorme chien danois se mit à aboyer avec colère, en tirant sur sa chaîne et en s'élançant contre la jeune femme. Paco s'interposa :

— Paix, Ventilero! paix!... Ce sont les nouveaux seigneurs...

Il avait pris entre ses deux mains la gueule du chien pour l'empêcher d'aboyer, puis il lui caressa longuement les oreilles, en conviant la Galliego à s'approcher :

— Caressez-le, madame, il est très doux, vous verrez!... Quand il connaîtra Votre Grâce!...

Jean, qui rejoignait le groupe, traduisit les paroles de Paco. La Galliego, s'enhardissant, flatta de ses doigts chargés

de bagues la tête fine du chien. Mais Mautoucher, cessant tout à coup de considérer les faïences peintes du jet d'eau, s'avança d'un air rageur :

— Ces chiens sont insupportables! Je ne comprends pas qu'on caresse un chien! Il n'y a pas d'animal plus mal élevé, plus indiscret, plus goujat, plus inesthétique!...

Et, comme la Galliego se montrait blessée de cette sortie inattendue, il en éprouva une véritable joie. Ce lui fut une satisfaction d'avoir déplu à la maîtresse de son ami. Alors Jean, craignant un retour de mauvaise humeur, le prit par le bras, et, lui faisant franchir le seuil du vestibule où les mots de la Salutation Angélique : AVE MARIA, étaient incrustés en mosaïque dans les carreaux du pavé, il l'arrêta devant le grand escalier de marbre qui conduisait au premier étage.

Instantanément, son irritation tomba. La magnificence de cet escalier royal, l'ampleur des degrés, la solennité des marbres, lui inspirèrent une sorte de vénération, et, tandis que Jean montait tranquillement les marches en homme qui se sent chez lui, il s'enthousiasma pour les nymphes de Zarcillo dont les silhouettes maniérées décoraient les rampes.

A la hauteur du premier étage, un grand corridor se déploya, tout fourmillant de piques et d'armures, tout blasonné d'écussons héraldiques : c'était l'*armeria* des comtes d'Orgaz. Au fond, à gauche, s'ouvrait un salon à l'ameublement moderne dont le mauvais goût révolta Mautoucher. Il nota au passage les poufs second Empire, les cadres de peluche, les bibelots japonais expédiés par quelque bazar parisien. Il n'eut pas le temps de regarder. Une enfilade d'appartements pompeux occupait toute l'aile gauche. La salle de bal refléta sur son parquet, losangé d'ébène et de bois de citronnier, les grandes fresques historiques du plafond, où Pradilla avait peint, dans les mêmes tons clairs et vibrants que sa *Reddition de Grenade*, l'entrée triomphale de Christophe Colomb à Séville, après la découverte du Nouveau-Monde. Malgré les persiennes closes, c'était dans la salle comme un coup de soleil de midi qui faisait reluire les ors des boiseries et des frises et qui, par les portes ouvertes, se répercutait en traînées lumineuses, jusque dans les pièces voisines. Deux grands

boudoirs se succédaient encore. Enfin Paco, ayant relevé une tenture, s'arrêta religieusement sur le seuil d'une pièce minuscule, — la merveille du palais, le « Salon de Porcelaine... »

Il était situé juste au-dessus du portail, derrière la statue de la Vierge, dont on apercevait les draperies gondolantes et le diadème de pierres fausses à travers une haute glace sans tain qui formait le fond de la niche.

Aussitôt, le portier commença son explication habituelle, comme devant des touristes. Mautoucher, impatienté, lui imposa silence. Il s'était arrêté devant une coupe d'agate, surmontée d'un monstre ailé, qui se dressait au centre, sur un piédestal d'albâtre.

— C'est un travail français, — reprit Paco avec obstination, — un présent du roi Philippe V de Bourbon à Don Francisco de Orgaz, capitaine général dans les armées de Sa Majesté catholique... Mais que Vos Excellences veuillent bien examiner d'abord l'ameublement !...

La Galliego s'exclama, joignit les mains avec des mines de surprise enfantine :

— Oh ! voyez donc ! Tout est en porcelaine ici ! les chaises, les fauteuils, les tables et jusqu'au lit !... oui ! le lit lui-même ! Regardez !...

Elle toucha les plaques de porcelaine peinte qui revêtaient la bordure du lit en forme de nacelle. Des figures mythologiques s'enlevaient en couleurs vives sur les fonds émaillés. Jean sourit malicieusement :

— C'est votre lit, madame ! — dit-il à la jeune femme, en lui faisant une profonde révérence, — vous y dormirez ce soir !...

Elle se releva toute rouge : elle venait de s'apercevoir dans un grand miroir ovale qui dominait le lit et dont le cadre de porcelaine touchait presque la frise. La légende de Galathée s'y racontait en une série de médaillons enchâssés dans une guirlande de roses, de bluets et de pavots.

Le plafond était couvert par une fresque dans le style de Natoire et de l'École française du XVIIIe siècle. Une Vénus sortant des flots, au milieu d'un troupeau de Néréides et de Tritons embouchant des conques, se détachait en clair sur l'azur d'un ciel pimpant.

La Galliego baissa les yeux devant Mautoucher, qui exulta :

— C'est d'une puérilité exquise, ce boudoir!... Avez-vous remarqué? ces fauteuils, qui ont l'air de joujoux, ces consoles encombrées de brimborions en porcelaine et qui semblent de petites tables préparées pour des dînettes de poupées!... Et ces boîtes à musique sous leurs gaines de verre !... Est-ce joli encore, ces boîtes à musique !...

Il s'avança vers une console pour palper un des fragiles instruments et, dans le mouvement qu'il fit, il dérangea une chaise dont le dossier émaillé heurta l'angle d'une bergère. Il eut peur d'avoir fêlé le meuble délicat. Paco se mit à rire :

— Que Votre Excellence soit sans crainte! Elle peut s'y asseoir en toute tranquillité!

Lui-même, donnant l'exemple, s'installa sur un fauteuil recouvert de soie jaune. Mautoucher, avec des précautions risibles, s'assit sur le rebord de la chaise. Mais à peine l'avait-il effleuré qu'une mélodie cristalline s'échappa, en chevrotant, de l'intérieur du siège. Il se releva, effaré. C'était encore une boîte à musique dissimulée dans la profondeur du capitonnage.

— Oh! elle est ahurissante, cette maison! — s'écria Mautoucher, agitant ses longs bras qui ramèrent une mimique burlesque.

On s'amusa de l'innocente malice de Paco, qui ne manquait jamais d'offrir ce divertissement aux visiteurs. Rayonnant, il se prélassait sur son fauteuil avec un sans-gêne plein de bonhomie. Quand il eut bien joui de son effet, il déclara, en promenant sur toute la pièce un grand geste circulaire :

— Vos Excellences sauront que tout cet ameublement a été exécuté à l'ancienne manufacture de Triana, sur les dessins de Don César de Orgaz, fils de Don Francisco et favori de Sa Majesté le roi Charles III...

Et, après une pause, du ton officiel d'un guide dans un musée :

— Voici le portrait de Sa Majesté!...

Il montra un cadre suspendu à la place d'honneur au milieu du panneau qui faisait face à la porte d'entrée. Mautoucher reconnut aussitôt la figure de brebis maigre du monarque dilettante ; mais les petits yeux clignotants démen-

taient, par leur vivacité sarcastique, l'apparence bénigne produite par l'allongement du visage et les frisures moutonnières de la perruque.

Le romancier ne voulut voir que le cordon moiré de la Toison d'or qui barrait la poitrine du souverain. Il se rappela aussitôt la salle des armures, avec ses files de cavaliers alignés sous les blasons des ancêtres, et, en présence de l'effigie royale, parmi tous ces vestiges d'un luxe antique et savant, il se prit à évoquer, non sans une belle envie, l'existence fastueuse du courtisan qui avait ordonné toutes ces élégances. En même temps, une vanité secrète et un peu roturière s'éveillait en lui à l'idée d'être l'hôte de ce logis princier, de jouir presque en maître de toutes ces choses précieuses que leur origine aristocratique ennoblissait encore à ses yeux.

Tout occupé de ces pensées, il ne songea même pas, en traversant les autres appartements, à s'irriter contre les fautes de goût commises par les modernes propriétaires qui, en toute inconscience, avaient mêlé les articles de la camelote cosmopolite aux chefs-d'œuvre de l'art rocaille. Et lorsque, à déjeuner, dans la salle à manger de l'hôtel, il retrouva en face de lui la mère de la Galliego sous ses atroces parures de corail, la grosse trésorière d'Aubusson et son insupportable mari, il ne parut point souffrir de leur présence.

Le soir, après la sieste, on fit une première visite à la cathédrale et au musée. Mais, l'imagination encore hantée par les splendeurs du Palais d'Orgaz, Mautoucher refusa de s'intéresser à quoi que ce fût. Tout ce que vantaient les guides avec une faconde intarissable ne fit qu'exciter ses dédains. En sortant de la cathédrale par la *Puerta mayor*, la vue du grand porche restauré dans le plus pur goût du XIIIe siècle lui fut un prétexte à diatribes. Il s'emporta contre la sottise des architectes :

— Est-ce inintelligent, ces restaurations gothiques !... D'ailleurs, cette église allemande est un non-sens dans ce pays bédouin ! Les gens du XVIIIe siècle avaient eu bien raison de cacher toute cette barbarie tudesque sous un jupon d'architectures rococo. Les romantiques étaient des ânes ! Moi, j'en tiens pour le badigeon et les replâtrages modernes !...

Les Murillo du musée ne l'apaisèrent point. La renommée du grand artiste sévillan lui parut une mystification, et il traita sa peinture de « confiserie dévote ». Mais il triompha surtout de la laideur des femmes :

— Ah ! encore une jolie fumisterie, cette prétendue beauté des Andalouses !... Regardez-les donc ! Toutes des gitanes ou des mulâtresses ! Des nez en pied de marmite, un teint café au lait, une vilaine peau collée sur des os pointus !... Quand je vous dirai que, depuis ce matin, je n'ai pas encore aperçu ce qui s'appelle une figure passable !...

Il ne s'enthousiasma qu'à San-Salvador, qui fut la dernière halte avant de rentrer au Palais d'Orgaz. La fraîcheur de cette église élégante le séduisit d'abord. Mais, dans la pénombre, des retables géants resplendirent sous la profusion de leurs dorures. De loin, on eût dit des cavernes d'or obstruées de stalactites et de décombres, tellement la richesse ornementale était exubérante. C'était un rêve de décorateur en délire, le fouillis inextricable d'un grand jardin abandonné. Une végétation grouillante se tordait, se contournait, s'enflait, débordait les lignes de l'architecture. Des amoncellements de chicorées et de volutes, de conques et de nuages réalisaient d'invraisemblables équilibres. Des jets de flammes s'élançaient, en flamboyant, de la bouche des pots à feu festonnés de guirlandes, et toute une apothéose céleste s'étageait jusqu'à la courbe des voûtes. Des saints aux draperies bouillonnantes, des anges en costumes de ballerines se renversaient, la jambe en l'air, sur des lits de vapeurs. La mêlée était si compacte qu'on ne distinguait pas les formes emportées dans le mouvement orgiastique d'un grand ballet sacré.

Mautoucher fut dans le ravissement :

— Mon cher, — dit-il à Jean Puig, — c'est l'oratoire de ton palais !... L'un complète l'autre.

Et, regardant la Galliego avec un sourire étrange :

— Ton amie viendra y faire ses dévotions !...

Puis, subitement, prenant le bras de la jeune femme et celui de Jean, il les arrêta devant le maître autel. Il dit, sur un ton saccadé, comme s'il récitait un morceau appris par cœur :

— Les dévotions de la Galliego ! Voyez-vous cela ?...

O Bacchante, ce sont vos pieds agiles qui prient pour vous! Quelle plus belle prière que votre danse! Moi, j'imagine cette chose merveilleuse : la Galliego dansant devant l'Eucharistie le jour de la fête du *Corpus*... Tenez! vous êtes là, à cette place, sur un grand tapis à ramages, entre la double rangée des chandeliers de bronze. Les stalles du chœur sont pleines de cardinaux et d'évêques, d'enfants en robes rouges, de massiers à fraises médicéennes ; la fumée déborde des encensoirs, les orgues tonnent, des musiques éclatent, et vous tournez, vous tournez toujours, vos cheveux épars, votre manteau tourbillonnant sur vos sandales, comme ce fameux soir, vous vous souvenez?... ce fameux soir de l'Olympia!... Voyez-vous cette chose merveilleuse : la Galliego dansant devant l'Eucharistie? J'imagine cela, moi! j'imagine cela!...

Ces divagations d'esthète ne surprirent pas trop, venant de Mautoucher. On lui sut même gré de cette exaltation, tant elle exprimait de contentement de soi et d'universelle bienveillance.

Sa journée s'acheva sous l'heureuse impression de cette visite à San-Salvador. Plus tard, lorsqu'il rentra dans sa chambre, après une courte promenade dans les rues bruyantes, il se sentait d'humeur tellement allègre qu'il voulut sur-le-champ se mettre au travail.

La pièce, qui se trouvait au second étage, sous l'un des belvédères, ne lui déplut point. Jean lui-même en avait surveillé l'installation. Pourvu de larges fenêtres et d'un carrelage en faïence, l'appartement était revêtu de boiseries blanches à filets d'or jusqu'à la hauteur des frises. Des nattes d'alfa tressées à Tanger confondaient leurs arabesques avec les dessins pâlis des carreaux émaillés. Le canapé et les chaises de paille tournés dans le style Empire étaient garnis de coussins en damas jaune qui représentaient par tableaux l'histoire de Pénélope. Sur les consoles, d'anciennes majoliques de Triana supportaient des bouquets de jasmins et d'œillets blancs. Au centre, une ampoule électrique tombant d'une rosace du plafond éclairait violemment une grande table Louis XVI tout alourdie de ciselures en bronze doré et dont le dessus formé par une mosaïque de marbres versicolores était recouvert d'une plaque de cristal.

Mautoucher examina l'ensemble avec une certaine complaisance :

« Ainsi donc, me voilà au Palais d'Orgaz!... Ah! Je vais dater mes lettres et mes articles du Palais d'Orgaz! Ils vont en faire, une tête, au journal, quand ils recevront cela!... »

Et aussitôt il se sentit plein d'une bienveillance affectueuse pour son ami Jean :

« Ce Jean, je le calomnie toujours! Au fond, c'est un grand voluptueux! Cette idée de louer le Palais d'Orgaz, un palais de plâtre, pour abriter des amours de passage!... Tiens, mais! ce symbolisme me plaît... Je suis sûr qu'il n'y a pas songé, lui!...

Il se dévêtait précipitamment. La soirée étant très chaude, il retroussa les manches de sa chemise déboutonnée, et il se hâta d'ouvrir sa malle. Il en tira son encrier portatif, sa serviette de maroquin, des cahiers de papier blanc. Rapidement il disposa le tout sur la grande table Louis XVI, avança un fauteuil de paille et, pendant un instant, ses bras nus se posèrent délicieusement sur la fraîcheur du cristal qui recouvrait la mosaïque.

En tête d'une page, il écrivit avec lenteur, d'une belle écriture très étudiée aux lettres carrées et massives, toutes fleuries de boucles et d'ornements comme les caractères d'un missel gothique : *Les Bijoux dans les Vignes*. Il souligna le titre d'un gros trait, puis tout en réfléchissant, il tâta le trait du bout de sa plume, l'allongea, le recourba, en fit une crosse d'évêque, qu'il enjoliva de fioritures. Quand il eut fini, il resta les yeux fixés sur son dessin, — et tout à coup il se mit à écrire très vite, d'un mouvement fébrile, comme dans le feu de l'inspiration. C'était le plan développé de sa nouvelle.

Bientôt la calligraphie du début se simplifia, devint plus expéditive, tout en restant élégante et soucieuse de l'effet. La plume ne s'arrêtait pas, ne faisait pas une rature. Il remplit ainsi cinq grandes pages d'une écriture à la fois somptueuse et correcte qui en devenait presque illisible, à force d'arrêter la vue sur le détail de chaque lettre. Il tira un nouveau trait au bas de la dernière page, ajouta dans l'angle en caractères plus menus : *Séville, Palais d'Orgaz. — 2 septembre 1901.*

Après quoi, ayant posé sa plume, il réunit les feuilles éparses, rajusta son binocle, et, se reculant un peu, tenant le papier à la hauteur de l'ampoule électrique, il imagina, d'après l'aspect du plan, l'architecture de l'ensemble. Satisfait, il commença de monologuer à voix haute :

— Eh! eh! cela ne s'annonce pas mal! Ce plan est excellent. Il ne reste plus qu'à passer de la couleur sur tout cela en bon rapin bien sage et bien appliqué!... Au fond, il n'y a que moi pour avoir cette rapidité, cette sûreté d'exécution, cette maîtrise!... Tous les autres sont des gâcheurs ou des constipés!...

Il se leva de la table en se frottant les mains. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Il sentit seulement, avec l'accablement nocturne, la soif qui lui brûlait la gorge. Une gargoulette peinte en rouge s'offrait toute préparée sur la table de nuit. Il but à même le goulot, puis, traînant un fauteuil sur le balcon, il s'assit, le bras appuyé à la balustrade, dans le courant d'air frais qui venait des ruelles.

Avec ses maisons enduites de chaux, la placette éclairée par la lune semblait un grand puits tout blanc. Le mur d'en face reflétait la silhouette du palais en une ombre tellement précise qu'on voyait se dessiner les moindres moulures des acrotères que surmontaient deux phénix aux ailes éployées. Aussitôt toutes les sensations de la journée se réveillèrent dans l'esprit de Mautoucher. Le palais rose, les palmiers et les nègres du portail, le mobilier enfantin et charmant du salon de porcelaine, les retables gigantesques de San-Salvador, toutes ces brillantes images l'enchantèrent de nouveau.

« Oh! cet art *baroque*, ce rococo, comme on l'appelle dédaigneusement, ce sont les imbéciles qui l'ont calomnié! En réalité, cet art est une merveille : quelle science, quelle connaissance des maîtres, quelle habileté technique, quelle splendeur dans la fantaisie et — il n'y a pas à dire! — quelle fertilité d'invention!... Un art qui a amusé, ébloui toute l'Europe, couvert l'Espagne et l'Italie, la France et l'Allemagne de milliers de chefs-d'œuvre! Ces hommes du XVIIIe siècle furent les plus intelligents de tous les artistes. Or l'intelligence, c'est tout! Ce qu'on appelle l'imagination est une faculté infantile et barbare, une poussée suprême

d'animalité ! Les génies vraiment humains furent exempts de cette bassesse ! Oui ! c'est bien cela : un métier irréprochable, une science universelle, une mémoire colorée et plastique et une pensée clairvoyante pour discipliner tout cela, — voilà le grand artiste ! Buffon avait bien raison : le génie est une longue patience !... »

Des objections se présentèrent : « Hugo? Shakespeare? les inventions déconcertantes de l'inspiration, les images cyclopéennes?... Quelle plaisanterie ! Mais j'en fabrique, moi, des images, j'en fabrique d'admirables ! » — Il se récita tout haut certaines phrases de lui qu'il considérait comme des trouvailles inouïes d'un art purement intellectuel. Un instant, il se congratula, se compara encore à tel et tel, écrasa de droite et de gauche ceux qui le gênaient; puis, peu à peu, des doutes s'insinuèrent :

« Je vois cela d'ici ! Ils vont m'accuser de plagiat. Ils diront que je démarque Cervantes !... — à supposer du moins qu'ils le connaissent ! Car ces gens-là sont ignorants comme des crabes !... Et puis quoi? ils se sont pâmés sur la prose d'Hector de Villars, qui délaie en romans interminables les histoires polissonnes de Crébillon fils; le jeune Pernyn nous ressert Pigault-Lebrun, sans en oublier les fautes de français; les poètes reviennent aux bergeries sentimentales de Dorat-Cubières et de Gentil-Bernard... D'ailleurs, j'ai mon idée, une idée qui est bien à moi : restaurer la passion dans la littérature, tonifier l'anémie française en lui infusant un peu de sang espagnol, un peu de vigueur méridionale ! C'est ce qui s'est fait à toutes les grandes époques, au temps du *Cid*, des *Orientales*, des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Je peux bien innover à la façon d'un Corneille, d'un Hugo, d'un Musset ! Il n'est que temps, d'ailleurs ! Tous ont tellement peur du banal et du ridicule, — une peur panique ! La force, l'élan, la passion les épouvantent comme des grossièretés. Un pauvre dramaturge n'ose plus empoisonner son héros au cinquième acte : on crierait au mélodrame ! Et cela ne manque jamais ; depuis les trois ou quatre pontifes de la critique officielle jusqu'au dernier des grimauds, c'est un ensemble touchant !... Ah ! je me moque joliment de ce qu'ils pourront dire ou imprimer !... »

Comme frappé d'une illumination soudaine, il courut à sa table, reprit son plan, et il écrivit en marge de la deuxième page : « Corser le caractère de l'héroïne. » Il souligna sa note. Ensuite il revint s'accouder au balcon, mais les doutes persistèrent, sans que néanmoins aucune raison précise se formulât dans son esprit.

« Ah bah ! — se dit-il pour couper court à ses hésitations, — ma situation est assez imposante pour que je me permette tout ce qui me plaira !... »

Il songea avec complaisance au succès de scandale qu'avait remporté son dernier livre, ce *Petit Almanach de nos Grands Hommes*, où il avait dégonflé quelques vanités et remis à leurs places des industriels littéraires juchés trop haut par une réclame impudente. Ce livre avait été en même temps un véritable succès d'argent !... « Oui, mais !... les autres ?... les premiers tirages n'arrivaient pas à se vendre, bien que la critique eût été unanime à proclamer mon talent !... »

Il se dit, non sans amertume, qu'il ne vivait que des six mille francs de rente légués par son père. Ses articles de journaux et de revues payaient tout au plus ses voyages, ses fantaisies de luxe. Et, même, le vrai luxe, il ne le connaissait, il ne le goûtait que grâce à son ami Jean. Il se répéta, avec un mouvement de colère : « Oui, grâce à Jean !... Quelle tristesse ! quelle honte ! Vivre en parasite !... »

En réalité, on le tenait pour un simple dilettante. Les romanciers ses confrères affectaient de le considérer comme un critique très distingué, et les critiques, comme un amateur fourvoyé dans leur domaine. On prisait son talent d'écriture, son savoir, son étonnante faculté d'assimilation, sa virtuosité de styliste et de pasticheur. Mais on lui refusait toute originalité.

Alors il se rappela un cruel article du chroniqueur Guy de Fontanges, — article sensationnel, qui était un éreintement de toute son œuvre. Le gazetier commençait par une allusion à ses essais de peinture, à ce fameux *Portrait de femme* qui, disait-il, n'était entré au Luxembourg qu'à force de protections et de démarches. Puis il insistait malignement sur toutes les incertitudes de sa carrière. Il montrait Mautoucher à la queue de toutes les modes et de tous les engoue-

ments. En plein triomphe des primitifs et des petites femmes botticelliennes, celui-ci s'empressait d'écrire un *Essai sur Burne Jones et les Préraphaélites anglais*. Le vent tournait-il au symbolisme, Mautoucher élucubrait sa *Dame à la Licorne*, poème en prose assonancée et rythmée. Le public s'éprenait-il d'analyses sentimentales, il improvisait *Narcisse ou l'Idéologue passionné*. La vogue se détournait-elle vers les études sociales, le même Henri Mautoucher enfantait son *Morituri te salutant*, pseudo-roman sur la décadence bourgeoise, qui n'était qu'une série d'articles de revues mis bout à bout... Fontanges s'égayait en passant du titre latin : « Ses titres ont toujours quelque chose de rare !... » Et il concluait en ces termes : « M. Mautoucher n'est qu'un reflet. »

Il se reprocha de s'arrêter à cette méchanceté du gazetier : « Vraiment, je suis bien bon de m'occuper de cet être, ce sicaire à gages, ce bas égorgeur littéraire ! L'unique raison de leur jalousie, c'est que je suis un autre bonhomme qu'eux tous, autrement fort, autrement muni de science et d'idées !... » Il se vit à ses débuts, s'imposant tout de suite, se faisant une place enviée au milieu de tous ces garçons de lettres qui n'avaient pour eux que la cuistrerie de leur ignorance. Il évoqua même ses triomphes du collège, où il avait laissé la réputation d'un écolier prodige et il se souvint des éloges que M. Gaston Brenous, le professeur de seconde, décernait à son étonnante mémoire. Cependant celui-là ne l'aimait point, à cause de ses allures insolentes et indisciplinées. Il lui répétait souvent en insistant sur le jeu de mots avec un petit air fin :

— Monsieur Mautoucher, vous avez bien de l'esprit, mais votre amour de la *parade* et du *paradoxe* vous perdra.

« Ah ! ce Brenous, de quel ton d'augure il me disait cela !... Il ne doutait de rien, cet homme ! C'était M. Gaston Brenous, le spirituel fabuliste le lauréat infatigable de l'Académie française !... »

Il s'amusa un instant à ce souvenir et il eut la sensation très nette de la voix flûtée du professeur lorsque, après une correction de copie, il faisait mine de se recueillir, et, prenant à deux mains son crâne poli comme un œuf, laissait tomber du haut de la chaire ces paroles profondes :

— Monsieur Mautoucher, je me résume : évitez vos défauts, travaillez dans le sens de vos qualités ! Tout est là !...

« Certes, elle était claire, la rhétorique de Brenous ! Mais pas commode à mettre en pratique !... Ainsi, lui, Brenous, qui, depuis quarante ans, travaille dans le sens de ses qualités... »

Une ritournelle de guitare s'avança dans la rue voisine, puis un groupe de jeunes gens déboucha sur la place. L'un d'eux lança, d'une voix stridente, les premières paroles d'une romance. La mélodie sans rythme et pareille à un plain-chant liturgique monta tout à coup jusqu'à des notes d'une acuité extrême, se balança en roulades sans fin et retomba brusquement pour remonter encore.

Mautoucher prêta l'oreille. Cette voix d'adolescent, où vibraient toutes les ardeurs d'un sang jeune et vigoureux, ce chant nocturne qui déchirait le silence, remuèrent les parties les plus secrètes et les plus douloureuses de son âme. Un appétit de tendresse insatiable et vague surgit des profondeurs de son être, se déchaîna à travers lui, le remplit tout entier. Son cœur se satura de tristesse, et il éprouva comme une envie de pleurer. Peu à peu la voix se perdit dans les ténèbres avec la ritournelle des guitares. Mautoucher perçut alors la fatigue de cette veille, le brisement de tout son corps. Mais ses nerfs surexcités le maintenaient dans une agitation presque morbide. Il ne parvenait pas à rallier ses idées, qui se succédaient avec une vélocité étrange, comme dans un cauchemar ; il divaguait. Tout ce qui avait occupé son esprit pendant la méditation de ce soir, ses théories, ses ambitions, ses rancunes, ses souvenirs, tout cela lui revenait en une mêlée confuse et tumultueuse. De nouveau il entendit la petite voix flûtée de Brenous :

— Messieurs, je n'ai jamais désespéré de la gloire !...

Cette jactance du fabuliste académique résonnait en lui comme une ironie atroce, comme une réponse insultante à ses propres espoirs : « Oh ! la gloire, la gloire ! Il en était fou, lui aussi ! Voilà déjà si longtemps qu'il la courtisait ! Il connaissait trop son visage, pour l'avoir contemplé sur tant de faces illustres ! Mais la posséderait-il jamais ? Que lui offrait-il donc de si précieux et de si rare qui pût l'attirer à lui ? » Il

s'énuméra les dons qui l'enorgueillissaient : « Quoi ! cette science du métier, cette sensibilité ardente, inquiète, cette curiosité de toutes les choses délicates, ce grand élan vers la force et la passion, n'était-ce donc rien? » Mais la voix des mauvaises heures reprenait : « Chimère ! Tout cela est de peu de prix, tu l'as en commun avec cent autres. Il faut chercher ailleurs, fouiller en toi plus profond !... » Saisi d'un doute mortel, il chercha, il se scruta désespérément : « Qu'apportait-il au monde? Quelle parole inouïe allait-il prononcer, quelle splendide image allait-il inscrire dans la mémoire des hommes?... » Toute son œuvre lui apparaissait comme un simple amusement de lettré, et, malgré son talent prodigieux, comme une chose morte, vide de substance. Hélas ! sa voix se perdrait sans éveiller d'écho !... Dans la détresse où il sombrait, il lui sembla que sa raison elle-même s'abolissait avec tout le reste. Il se perçut stupide tout à coup, et, en même temps, le sentiment d'une stérilité et d'une impuissance incurables l'envahissait et redoublait son angoisse. Ses mains brûlantes étaient agitées d'un tremblement nerveux. La sueur coulait de son front en abondance...

Soudain, il eut soif. Il but avec avidité au goulot de la gargoulette, et ce lui fut d'abord un soulagement physique. Puis il fit un grand effort, et sa pensée rebondit, s'élança comme un cheval qui s'emporte. Enfin il se maîtrisa :

« Suis-je déraisonnable de me tourmenter de la sorte ! Comme si je ne me connaissais pas ! Action et réaction, c'est toute ma nature. C'est la loi de toutes les sensibilités vives, hyperesthésiées, comme la mienne. Exaltation et marasme se succèdent. Foncièrement et nécessairement, je dois être contradictoire !... J'étais si joyeux tout à l'heure ! Maintenant, c'est la fatigue de cette veille qui m'accable. Ma facilité au travail m'épuise, parce que j'en abuse. Il n'y a pas d'autre cause à chercher de mon abattement et de mes doutes ! Quelle folie, mon Dieu !... »

Alors, pour s'encourager, il revint à son premier projet, ce grand roman qu'il devait écrire sur Séville. Des fantômes brillants surgirent. Il s'en enchanta lui-même : « Oui ! oui ! Ce livre n'est que différé ! Dès que j'aurai terminé ma nouvelle, je vais le reprendre ! Quelle œuvre superbe je pressens !... »

Comme s'il lui restait de mauvais soupçons sur lui-même, il s'assit de nouveau à sa table de travail et il relut ses notes : « Il n'y a pas à dire, — conclut-il, — ce sujet offre des ressources dramatiques extraordinaires... et il est d'une originalité !... » Puis aussitôt il songea : « Si je revoyais, à ce propos, les *Nouvelles* de Cervantes et le *Don Juan* de Tirso de Molina !... Qui sait ? Il y aura peut-être quelque chose à prendre !... »

Pour être plus sûr de ne pas l'oublier, il l'écrivit soigneusement sur un de ses calepins. Après quoi, il se frotta les mains, se sentant l'esprit plus tranquille, et il dit tout haut, sur un ton joyeux :

— Demain, nous allons nous mettre à l'œuvre, sans plus tarder ! Ah ! ah ! nous allons nous mettre à l'œuvre !...

L'esprit défaillant, le corps las, les paupières ardentes, il s'approcha une dernière fois du balcon pour respirer un peu d'air frais avant de s'endormir. Une heure venait de sonner. La cantilène lugubre du *sereno* se traînait dans la ruelle prochaine. Comme il se penchait sur la balustrade pour voir passer l'homme avec sa pique et sa lanterne, il distingua au milieu du pavé l'ombre de la grande Vierge du portail qui se découpait en noir sur le fond lumineux d'une baie de fenêtre : le Salon de porcelaine était encore éclairé. Mautoucher tressaillit tout à coup : « Tiens ! *ils* sont encore là ! *Elle* est avec *lui* ! Je n'y pensais plus !... Oh ! je n'y pense plus du tout ! *Elle* est bien morte pour moi !... Quelle force que la volonté ! »

Poussé par une sorte de colère, il ferma brutalement les persiennes, et, en rentrant dans sa chambre, l'âme débordante d'orgueil et d'amertume, il prononça, avec un sourire méprisant :

— Moi, toute ma vie est un chef-d'œuvre de volonté !

LOUIS BERTRAND

(A suivre.)

LA FLOTTE UTILE

UN PROGRAMME NAVAL RATIONNEL

Un récent et très intéressant article[1], dont l'anonymat ne saurait masquer la haute compétence de l'auteur, a conclu que, « de quelque côté que s'applique notre effort extérieur, quelles que soient les visées de notre politique, et même si notre politique nous conduisait à admettre le système de la guerre d'escadre, il n'est point nécessaire de construire des mastodontes de trente-cinq millions aujourd'hui, de cinquante millions demain ». A cette formule, qui est une conclusion d'ensemble, je me rallierais volontiers, et presque sans réserves. Seulement elle est amenée, à mon sens, par une série de considérations et de déductions particulières, qui ne sont, ni toujours exactes, ni toujours complètes, qui sont plus souvent encore flottantes, et qui pourraient donc affaiblir la portée d'une thèse éminemment logique, thèse dont l'intérêt vital pour le pays — même au lendemain du jour où M. Pelletan, bien à contre-cœur, s'est résigné à laisser orienter notre effort naval vers le cuirassé — n'a pas besoin d'être démontré. C'est pourquoi il ne sera, sans doute, pas inutile d'essayer une fois de plus de bien poser la question, de la mettre au point en tenant compte de l'état actuel de nos moyens et de nos progrès en

1. Voir, dans la *Revue* du 15 janvier : *Faut-il des cuirassés d'escadre?*

matière navale, et, finalement, d'indiquer une solution qui résulte sans conteste des prémisses établies.

Le lecteur, du reste, ne devra pas chercher ici autre chose qu'une argumentation d'ensemble; on s'est abstenu des développements de détail, dont chacun impliquerait une étude spéciale, et parfois des connaissances d'ordre strictement technique ou même confidentiel. Seulement aucune affirmation, aucune donnée ne figurera au cours de cet article, qui ne comporte des références précises et un contrôle assuré.

On dit qu'un pays « doit avoir la flotte de sa politique ». C'est évident, mais ce truisme aboutit-il à un programme naval immédiat? Il faudrait pour cela que la politique du pays (j'entends naturellement sa politique extérieure) fût un élément absolument invariable, comportât des sympathies, des alliances, des inimitiés, indépendantes des contingences. Or cela est manifestement hors de la réalité. Qu'on regarde aujourd'hui du côté du Venezuela, et l'on aura, sans qu'il soit besoin de l'indiquer plus nettement, un frappant exemple de l'instabilité des groupements.

Une nation doit donc être armée en vue de *toutes* les éventualités, sans tenir compte, autrement que pour être loyale et fidèle à ses engagements, des prévisions de la veille, qui peuvent être contraires aux intérêts de demain. Plus elle est désireuse de conserver la paix, — et c'est, à coup sûr, le cas de notre France républicaine, — plus elle a besoin d'être forte et prête à la guerre : le vieil adage subsiste ici en entier.

Or ces éventualités, ou les pires d'entre elles, se résument en deux hypothèses, ou, si l'on préfère, en deux exemples : conflit avec une puissance essentiellement maritime, n'ayant pas de points de contact par terre avec nous; c'est essentiellement le cas de l'Angleterre; — conflit avec une puissance continentale, ou un ensemble de puissances de l'espèce en contact immédiat ou proche avec nous; tel est le cas de la Triple-Alliance. En examinant ces deux hypothèses, images-types de combinaisons variables à l'infini, et cherchant quel programme maritime répond le mieux aux nécessités qu'elles comportent, on aboutira à une solution rationnelle, celle qui

doit nous fournir la flotte réellement utile, la « flotte à rendement maximum [1] ».

***

A tout seigneur tout honneur. Envisageons d'abord un conflit avec l'Angleterre.

Faut-il le répéter une fois de plus? La guerre d'escadre avec la nation britannique est un non-sens et un leurre. — Un non-sens, parce que, si valeureux qu'on soit, on ne se bat pas de gaieté de cœur contre trois ennemis dont chacun possède une force équivalente à la vôtre [2]; ce faisant, on court au devant d'une défaite, et les défaites, même glorieuses, sont haïssables. Si la Hougue honore notre marine, et, à la grande rigueur, Trafalgar aussi, nous répudions à présent de semblables honneurs, trop coûteux et trop vains pour notre utilitarisme. — Un leurre également, parce que, même dans le cas où, grâce à de géniales manœuvres, à une supériorité prodigieuse du personnel et du matériel, à un heureux et rare concours de chances accumulées, l'amiral commandant les escadres françaises triompherait de l'ennemi, le résultat n'en serait pas moins illusoire. Le vainqueur ramènerait dans les ports des navires éclopés, hors de service pour longtemps; le vaincu sortirait de ses arsenaux une flotte de seconde main plus que suffisante à braver nos glorieux débris; il réparerait d'ailleurs ses avaries plus vivement et plus largement que nous ne ferions des nôtres..., et la partie serait à recommencer. Seulement, tandis que des millions français se seraient engloutis sans résultat pratique sous les coups de canon de l'Anglais, celui-ci promènerait toujours sur les mers son pavillon triomphant, assurant par l'apport continu de ses

1. J'écarte volontairement de ce débat tous les rôles secondaires d'une marine : missions spéciales, explorations, services dans les rivières, expéditions coloniales, etc.; aussi bien la question est plus haute, et veut qu'on n'embrouille pas un exposé déjà si touffu et si complexe par une série de considérations parasites.

2. Même en tenant compte des navires de la Russie alliée, le rapport du nombre des unités cuirassées de l'Angleterre à celui des unités de même espèce de la double alliance est largement supérieur à 2. Encore faudrait-il ajouter la flotte japonaise à la flotte britannique, si la discussion ne devait planer au-dessus des hypothèses particulières et momentanées.

innombrables cargos sa subsistance, son trafic et son industrie, molestant nos colonies et nos possessions lointaines, harcelant par de continuelles vexations notre amour-propre national, si nerveux, préparant enfin dans ses arsenaux multiples une nouvelle offensive plus efficace[1].

Engloutir des millions sans rendement, voilà donc bien le but à coup sûr inconscient, mais indéniable, de notre effort naval d'aujourd'hui. Nous mettons sur pied, lentement d'ailleurs, un corps de bataille de six cuirassés de 15 000 tonnes, valant au bas mot 200 millions. L'Angleterre y répond par la construction d'un nombre triple d'unités au moins équivalentes. Nous préparons ainsi, convaincus évidemment qu'on ne saurait mieux faire, la lutte à un contre trois. Est-ce sensé? A Dieu ne plaise que cette lutte inégale, je la juge perdue fatalement; mon patriotisme, ma foi en des chefs éminents, me laissent les nobles enthousiasmes et les espoirs tenaces, mais je sais bien pourtant qu'il est déraisonnable de fonder une méthode de guerre sur de pareilles données. Ceux-là qu'une longue existence imprégnée de routines anciennes (et la marine en est encore une mine féconde) a laissés en recul sur le progrès prodigieux de nos vingt dernières années, ceux-là aussi, moins âgés, qui, sincères et de bonne foi, se défendent mal contre la tentation inconsciente de couronner une noble carrière par le commandement d'une escadre magnifique, et contre la suggestion qu'elle pourrait vaincre, ceux-là enfin que leurs intérêts, de quelque ordre qu'ils soient, illusionnent en faveur des mastodontes cuirassés, — seuls peuvent ne pas apercevoir l'absurdité d'une telle orientation. Je défie qu'on m'apporte contre la thèse inverse des arguments qui ne relèvent pas de la pure chimère ou du sentimentalisme.

S'il convient de nous affranchir de la « conception anglaise de la guerre sur mer », selon la très heureuse expression de M. Fontin dans une brochure bien intéressante et bien suggestive[2], la chose, du moins, est-elle compatible avec les

1. Toutes ces considérations sont excellemment exposées et développées dans l'article : *Faut-il des cuirassés d'escadre?* auquel je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur.

2. *Les Sous-Marins et l'Angleterre*, (Chapelot, 1902.) Qu'on n'objecte pas que la

légitimes exigences de notre honneur national? Existe-t-il une solution qui donne au faible une arme contre le fort, fronde de David contre la massue de Goliath? Oui. Nous allons tâcher d'en faire la preuve.

*
* *

Et, d'abord, avant d'envisager notre propre offensive, voyons de près le mal que celle de l'ennemi peut nous causer.

Contre notre rivage, il est désarmé. Notre défense côtière est, dès à présent fort bien organisée (ce qui n'implique pas qu'elle en doive rester au *statu quo*, et d'ailleurs elle s'en garde). On ne sait pas assez, et sous ce rapport nombre de préjugés subsistent dans la marine et ailleurs, l'efficacité terrible de nos forts et de nos batteries contre des navires en marche. Ces navires s'approchassent-ils, malgré un tel danger, d'une ville ouverte qu'ils s'offriraient la satisfaction de bombarder, le plaisir serait bien platonique. Le général Borgnis-Desbordes a montré combien un bombardement de l'espèce est peu redoutable. En vidant ses soutes à munitions pour un tel but, un bâtiment commet une grave imprudence. Par ailleurs, je n'insiste pas sur les craintes d'un débarquement. Étant donné les deux armées que sépare le détroit, ces craintes sont d'ordre chimérique.

A la défense côtière, s'ajoute par surcroît la défense mobile, qu'assure la flottille jamais assez grande des torpilleurs et des sous-marins. Des manœuvres récentes en ont démontré l'absolue efficacité pour empêcher des blocus, des croisières, des mouillages près des côtes. En réalité, nos canons de terre et nos stations de défense mobile préservent notre rivage de toute atteinte sérieuse. Cette vérité mériterait d'être répandue. Elle calmerait la nervosité des citoyens qu'affolerait *a priori*

jeune marine de l'Allemagne suit la direction anglaise plus allégrement et plus pleinement encore que nous. C'est tant mieux pour Albion et sans doute aussi pour nous. Au reste, l'objectif allemand n'est peut-être pas absolument identique au nôtre, et nous n'avons que faire de l'exemple du voisin. C'est le mérite et la gloire de l'Angleterre d'avoir si bien propagé la doctrine navale qui est le gage de sa suprématie que ceux-là mêmes qui devraient s'en dégager sont ses meilleurs apôtres.

la crainte d'un débarquement; elle empêcherait à l'occasion l'opinion publique, enfiévrée et chatouilleuse, d'imposer d'inutiles sorties d'escadre, de stériles victoires, ou, ce qui est également possible, de « glorieuses défaites ».

Contre notre commerce, l'Angleterre n'a également guère d'action. Hélas ! nos paquebots rentrés dès la déclaration de guerre, le pavillon commercial aux trois couleurs de France cessera de flotter, ou peu s'en faudra : il flotte si peu déjà en pleine paix ! Du moins cette douloureuse situation nous est-elle un avantage dans l'hypothèse d'un conflit. Citons-le sans plus insister.

En revanche, contre nos colonies et protectorats, l'Anglais peut beaucoup, parce que la défense n'en est pas encore suffisamment assurée. Mais ici, comme pour la mère-patrie, n'oublions pas que c'est avec des soldats, des canons et une bonne défense mobile qu'on parera au danger. C'est affaire de prévoyance et de crédits. Au lugubre moment de Fachoda, M. Lockroy, alors ministre de la Marine, secondé par le vice-amiral Fournier, qui avait jeté le cri d'alarme en ce qui concernait nos propres côtes armoricaines, a commencé d'organiser vigoureusement la défense. Les ministres suivants ont continué l'œuvre. Puisse-t-elle n'être plus entravée ! Nous avons une situation géographique incomparable, des ports excellents, des points d'appui et de refuge auxquels il ne manque que d'être armés. Fortifions le Tonkin, développons d'urgence Bizerte, sommet inférieur du merveilleux barrage dont Toulon est l'autre extrémité ; ne négligeons ni Dakar, ni Djibouti, ni Diégo-Suarez ; donnons à l'Algérie une flottille puissante de torpilleurs et de sous-marins, et surtout d'abord une fabrique de munitions.

Cela étant fait, — et le programme est assez amorcé effectivement pour ne pas être classé parmi les contingences du futur, — que craignons-nous de l'Angleterre ? Où l'emploi d'une flotte cuirassée, la prévision de combats d'escadre, apparaissent-ils comme nécessaires ou même utiles ? Si la France se résigne à la défensive, l'Angleterre ne peut rien contre elle. Elle promène sur les mers la gloire coûteuse de ses innombrables bâtiments, se gardant, du reste, de nos côtes où se dissimule l'insaisissable microbe qui les mettrait discrète-

ment par le fond. Seulement elle triomphe, et la France n'en est pas à se contenter de cette lutte du hérisson contre le dogue. Elle veut une offensive adéquate à ses moyens. Cherchons-la.

*
* *

La Grande-Bretagne a deux points faibles, et dont la faiblesse est d'importance primordiale.

D'abord, confiante en sa ceinture marine, elle est mal outillée pour se défendre chez elle, à supposer qu'on l'y joigne. D'où l'opportunité logique de songer à un débarquement, pour peu qu'il apparaisse comme réalisable. Or rien ne nous empêche, dans l'état actuel de notre science navale, grâce à l'avance que nous pouvons garder en la matière, d'espérer le succès. Où Napoléon a échoué, après des revers qui tuaient par avance la confiance chez ses marins, il n'est pas téméraire d'escompter la réussite, si l'on y travaille avec la volonté d'aboutir. C'est l'affaire des deux grands ministères de la défense nationale de combiner leurs efforts en vue de ce résultat, d'étudier les méthodes, de chercher notamment l'engin de transbordement à terre étudié jusqu'à présent sans entrain ni continuité (faute, sans doute, d'une position nette du problème). Au reste, la question du débarquement est connexe avec celle dont on va parler; elle reviendra d'elle-même se mêler aux considérations qui suivent.

Second point faible. Le commerce, l'industrie, la subsistance de l'Angleterre sont, peut-on dire, tout entiers sur l'immense flotte de ses cargos. C'est d'eux qu'elle tire sa nourriture; c'est par eux qu'elle alimente ses innombrables machines. Elle n'a pas dans ses magasins plus d'un mois de vivres. Elle n'a pas plus de six semaines de matières premières dans ses usines. En paralysant l'apport de ces denrées vitales, on créerait *ipso facto* la crise du paupérisme par le chômage industriel, l'ascension des frets, la hausse des primes d'assurance, etc., — et l'émeute de la faim. L'Angleterre, frappée de la sorte, est frappée au cœur.

A-t-elle une parade contre cette offensive? Ses cuirassés la préservent-ils de cette éventualité redoutable? Oui, sans doute,

aujourd'hui, parce que l'arme d'une telle offensive existe à peine. Non, si nous forgeons cette arme *demain*.

L'outil de la guerre du large (pour accepter le nom que lui donne l'auteur de l'article du 15 janvier), ou, si l'on préfère, de la guerre commerciale, a été défini plus d'une fois. Il doit pouvoir :

Défier la poursuite des cuirassés en haute mer, grâce à une forte supériorité de vitesse;

Forcer les blocus éventuels;

Tenir la mer, par tous les temps, aussi bien que les plus marins des navires adverses;

Disposer d'un rayon d'action qui lui épargne de trop fréquentes rentrées dans les ports amis, et lui donne en quelque sorte l'ubiquité;

Égaler et même dépasser en vitesse les croiseurs ennemis, détruire aisément tous ceux de classe secondaire et au besoin, combattre à égalité les plus puissants d'entre eux;

Prendre, arraisonner et, s'il le faut, couler les cargos (les paquebots express ne sont qu'une rare exception et d'ailleurs serviront dès la déclaration de guerre de croiseurs auxiliaires);

Ravitailler nos points d'appui et nos colonies (rendues, je le répète, aussi autonomes que possible quant aux subsistances et aux munitions); au besoin, transporter un corps de débarquement;

Communiquer aisément avec les bâtiments amis ou la terre, et couper les câbles de l'adversaire.

Des groupes de tels bâtiments, accompagnés chacun par un paquebot gréé en croiseur auxiliaire[1] qui portera du charbon, collectionnera les captifs ou convoiera les prises, sortant sur toutes les mers suivant des itinéraires qu'ils choisiront et varieront à volonté, s'éparpillant ou se concentrant suivant les besoins, toujours reliés entre eux par l'admirable télégraphie sans fils qui crée la cohésion à distance, — *exigeront de*

1. C'est ici le lieu d'indiquer une excellente idée du vice-amiral Fournier, en vue d'assurer à nos paquebots la très grande vitesse si précieuse en temps de guerre. Il suffirait que l'État payât aux compagnies de navigation le surplus de dépense, résultant de l'excès de cette vitesse sur celle du cahier des charges. Il s'acquerrait ainsi à bon compte un avantage dont les compagnies bénéficieraient de leur côté pour éclipser leurs concurrents étrangers.

l'adversaire, en vue de la protection de ses envois nécessaires, un effort qu'elle ne peut pas donner.

Nos voisins le savent bien. Lord Jervis le disait en termes non voilés[1]. Ballard lui-même le confesse, dans son livre fameux « sur la protection du commerce britannique en temps de guerre », et c'est pourquoi il s'est ingénié à découvrir le palliatif du danger : il a proposé de riposter à l'arme de course par des armes appropriées, quatre fois plus nombreuses. Brillante solution, mais combien paradoxale à l'user! Avec six groupes de corsaires de haut vol tels qu'on les a définis, le nombre des bâtiments nécessaires pour les empêcher de faire leur force est incompatible avec les ressources britanniques. Qu'on ne perde pas de vue que *l'Angleterre, elle, en aucune hypothèse, ne saurait se passer de cuirassés.* Or il est des limites aux dépenses de matériel, et plus encore aux appoints de personnel. Aussi bien n'est-ce pas le lieu de développer ces considérations. Les techniciens du sujet savent qu'elles se solutionnent à notre profit.

Un second palliatif, préconisé aussi par Ballard dans son étude triomphalement couronnée de l'autre côté du détroit (et c'était justice; n'a-t-il pas rassuré bien des angoisses?) consiste à empêcher nos corsaires de sortir des ports par le blocus de nos côtes. Par bonheur, la méthode est encore toute théorique. Les cuirassés, croiseurs ou destroyers de blocus, contenus d'ailleurs au loin par nos batteries et nos défenses mobiles, n'empêcheront pas la sortie, non plus que la rentrée, de l'adversaire maître du jour et de l'heure, renseigné par la côte amie dont il connaît les passages, les alignements, tous les détails propres à faciliter sa marche. Ceci est un fait d'expérience, résultant d'exercices multiples bien connus dans nos escadres et sur lesquels je ne m'étendrai pas. Je me bornerai à citer, au sujet, par exemple, de l'inefficacité des destroyers recommandés par Ballard pour le blocus des estuaires, le rapport de l'amiral Wilson (manœuvres anglaises de 1895).

Le moment est venu, du reste, de faire entrer en ligne le double outil naval de défensive : le sous-marin et le torpilleur (de toutes

1. Lettre à Fulton, citée par M. Fontin dans *les Sous-Marins et l'Angleterre.*

dimensions). Il apporte au corsaire une aide péremptoire et toute-puissante contre le blocus. Il crée autour du point de refuge un périmètre absolument sûr : c'est l'enseignement de récentes et remarquables manœuvres faites avec la flottille de Cherbourg. Demain, par surcroît, le sous-marin étendra son champ d'action, et, devenu franchement offensif, s'en ira torpiller le géant adverse jusque dans ses eaux, semant l'angoisse et la terreur de l'invisible parmi les escadres, déprimant l'ennemi par la fièvre d'une veille permanente, et, qui sait! devenu si terrible et redouté, que son existence sera le meilleur gage de la paix.

Ainsi, de puissants corsaires pour le large, des sous-marins et des torpilleurs assurant la défense côtière (sans préjudice de leur rôle offensif), voilà des armes merveilleusement aptes à réaliser le but de toute guerre : faire le plus de mal possible à l'adversaire. Appliquées à la nation britannique, elles la frappent aux points faibles, *sans réciprocité possible*.

Et qu'on ne vienne pas apporter contre cette solution les objections qui traînent partout, et détruites chaque fois qu'on les attaque de front, renaissent de leur poussière. — Insuccès des anciennes tentatives de cette espèce : on oublie que d'une part l'autonomie actuelle des navires à vapeur soustraits aux caprices du vent, et d'autre part les conditions agricoles et industrielles de l'Angleterre modifient du tout au tout la situation. — Impossibilité de vérifier la nationalité, l'origine, la destination d'un cargo : rien n'est plus simple que d'assurer cette vérification ; Ballard lui-même en fait l'aveu. — Craintes d'un transfert de pavillon : ceci ne résiste pas au raisonnement; ce serait faire le jeu des neutres, des Allemands, par exemple, si bien en passe de se substituer aux Anglais sur les routes de l'Océan. — Motifs d'ordre moral ou sentimental quant à la destruction de la propriété privée : qui oblige les propriétaires de navires à les exposer [1] ? Et quelle guerre est plus humaine et plus digne que celle qui, dégagée de tout but vénal, vise uniquement à des dommages matériels, et limitant au minimum l'effusion de sang, réduit l'en-

1. Impossible, naturellement, d'argumenter en détail et de donner un formulaire. Arguments et formulaires existent; j'y renvoie ceux qui ont volonté et qualité pour en connaître.

nemi par la faim et le paupérisme? En vérité, les défenseurs de la guerre commerciale ont ici encore la partie belle.

*
* *

Il n'est ni nécessaire ni même opportun d'indiquer à quelles caractéristiques on aboutit pour le corsaire, non plus que pour les éléments de la flottille. En revanche, trois remarques importantes s'imposent.

La première est qu'il ne faut pas s'imaginer que la construction des unités de course visées plus haut réduise sensiblement la dépense résultant du programme actuel. Ces unités sont de vastes navires, bien armés de pièces du calibre maximum compatible avec le tir rapide, blindés contre l'artillerie équivalente de l'ennemi, très rapides (vingt-trois nœuds, *actuellement*), et par suite, coûtant cher. Ils déplaceront, au bas mot, 12 000 tonnes[1], et coûteront trente millions, soit six à dix millions de moins que les mastodontes du type *Justice*. La flotte qu'ils constitueront graduellement, exigera ainsi un budget peu différent de celui d'aujourd'hui. Seulement les dépenses consenties par le pays serviront à quelque chose. Et la différence est capitale.

La seconde remarque est qu'il faut bien se pénétrer de la certitude que, dès à présent, le sous-marin sous toutes ses variétés (et j'y comprends le submersible dont le nom se trouve, on ne sait pourquoi, confisqué au profit d'un type spécial) *est un engin militaire effectif*. Les considérations présentées à cet égard au long de l'article si fréquemment visé ici sont très nettement en retard sur les résultats actuellement acquis. La France possède, dans l'espèce, une magnifique avance; elle doit être fière de le savoir et de l'affirmer. Ses ingénieurs, qu'ils servent la marine dans ses arsenaux ou dans ses succursales industrielles, sont de haut à la tête du progrès; leur droiture et leur zèle valent leur science et leur talent. Il n'en reste pas moins, à coup sûr, que le sous-marin doit progresser encore et se perfectionner. Voici plus d'un an que la question

1. L'*Ernest-Renan* est indiqué pour 13 500 tonnes, et ce type, sauf toutefois réserves sérieuses, n'est pas pour nous déplaire.

stagne. Après être allé très vite, on s'est arrêté par un excès de réaction prudente. Il faudrait que le problème fût posé à tous, et des récompenses instituées, très libérales. Toute œuvre comportant des chances de succès devrait être expérimentée ; un échec même a son rendement, et les dépenses consacrées à des essais sont toujours profitables. Les « chapelles » devraient disparaître; les auteurs de plans, d'où qu'ils viennent, devraient être accueillis avec bienveillance et encouragés, s'ils en sont dignes, par une Commission compétente, indépendante et peu nombreuse (car une collection de juges, en matière technique, aboutit fatalement à consacrer le médiocre). On ne tiendrait pas rigueur aux inventeurs d'un insuccès éventuel. L'effort de chacun serait canalisé en vue de profiter à tous, et d'abord à la défense nationale.

Le ministre actuel est, à cet égard, plein de bonnes intentions, et la question paraît se réveiller, encore que le réveil se manifeste par la mise en chantier d'un bâtiment auquel une augmentation de plus de 30 p. 100 sur le tonnage ne confère pas un nœud de vitesse de plus qu'à ses similaires plus anciens! Sans nous arrêter à cette chicane, souhaitons que, l'essor décidément donné, nous voyions bientôt s'aligner dans nos ports, à côté des sous-marins gardes-côtes, les engins offensifs, confortables et puissants, aux randonnées rapides et larges, menaçant l'ennemi jusque chez lui de leur torpille implacable[1].

La dernière remarque est celle-ci. La flotte de nos corsaires et la flottille de défense mobile, en même temps qu'elles fournissent la solution de la guerre à rendement maximum contre le commerce anglais, solution efficace et suffisante en elle-même, sont parfaitement adaptées à l'autre moyen d'offensive qu'on a signalé, je veux dire le débarquement, soit que munis de moyens de mise à terre dûment étudiés, et fonction-

1. Notons en passant une allégation plus que discutable de l'article *Faut-il des cuirassés d'escadre?* « Qui sait, écrit l'auteur, s'il n'y aura pas bientôt des contre-sous-marins, comme il y a des contre-torpilleurs..., etc.? » Mais est-ce que « les engins efficaces contre les torpilleurs » ont amené la suppression du torpilleur? Est-ce que ce dernier, pour vulnérable qu'il soit, ne conserve pas son efficacité propre? Or le sous-marin est bien notre arme, l'arme du faible contre le fort, et cela *sans réciprocité possible*. Au reste, la recherche de ce contre-sous-marin apparaît comme une difficulté si foncière qu'elle équivaut sans doute pour longtemps à une quasi impossibilité

nant comme « troopships », certains groupes amènent un corps d'armée jusqu'au rivage ennemi et le débarquent sous la protection de leurs pièces, tandis que des sous-marins nombreux (et, à l'occasion, des torpilleurs), leur formeront à distance une véritable haie protectrice, soit que certains autres groupes détournent par des diversions appropriées l'escadre ennemie du point choisi pour la descente. Ceci est affaire de stratégie et de tactique, et non des moindres, où je n'entrerai pas. Qu'il suffise de faire observer que nos unités rapides remplaceraient largement, pour le but spécial du débarquement, les lourds cuirassés en construction.

*
* *

Passons à l'hypothèse d'une guerre avec l'Allemagne, ou avec la triple alliance prise comme type d'un groupe de puissances continentales en contact avec notre territoire.

Ici, en vérité, le problème se pose bien simplement, si tant est qu'il doive se poser. C'est *sur terre*, fatalement, *que la querelle se réglera; c'est vers la victoire de nos armées que l'effort national doit tendre*[1]. Le sort de la lutte une fois ainsi décidé à terre, le vainqueur imposera ses conditions au vaincu. Elles comprendront, s'il y a lieu, les indemnités nécessaires à la réparation des dommages causés à la flotte, et le rôle de celle-ci, aboutît-il à une déroute maritime de l'ennemi, ne sera jamais que secondaire.

On pourrait donc s'en tenir là, et se dégager du souci d'adapter un programme naval, si nettement défini en vue d'un but capital, la lutte avec l'Angleterre, à un but d'importance essentiellement restreinte. Mais on conçoit aussi que ce rôle passif sur l'eau répugne à notre fierté, et c'est tout naturellement qu'on est conduit au désir de s'assurer, fût-ce un peu comme un plaisir de luxe, les chances d'une victoire maritime. Voyons contre quelles forces maxima nous avons à lutter.

1. Je ne reviens pas sur le danger d'un débarquement de l'ennemi sur notre territoire ou de ses attaques contre nos colonies. Ce qui a été dit à propos de l'Angleterre s'applique également ici. Le rôle de notre défense côtière, par les canons de terre, par la flottille et par l'armée, demeure d'importance primordiale.

L'Allemagne construit vite et bien des bâtiments superbes, qui tendent vers le cuirassé de ligne, emboîtant le pas, allègrement, à la Grande-Bretagne. Son *Wittelsbach* récent est formidable en tant qu'unité de combat; son artillerie et sa protection ont bénéficié d'une réduction d'un nœud sur la vitesse du type primitif, réduction qui classe bien nettement la dernière création du génie maritime allemand dans la série des mastodontes.

L'Italie ne le cède en rien à l'Allemagne. Ses types divers de bâtiments sont de tous points remarquables. Ils se différencient des Allemands par la prédominance du facteur vitesse sur le facteur protection, tendant ainsi, un peu timidement, vers la conception qu'on a donnée plus haut du grand corsaire, mais faisant encore la part énorme à la très grosse artillerie. Le *Benedetto Brin* comparé au nouveau *Wittelsbach* fournit d'intéressantes et suggestives constatations.

Enfin l'Autriche poursuit résolument un programme de flotte plus modeste, dont les unités sont parfaitement adaptées à leur rôle dans l'Adriatique, bien en main, logiquement conçues, et nullement négligeables dans un combat où leur appoint serait parfaitement capable de fixer la victoire, en fin de lutte.

Cet ensemble de flottes supposées alliées et coagissantes n'est cependant pas pour faire peur à la nôtre. Nos escadres peuvent assurément affronter la lutte, et grâce à la qualité exceptionnelle, indiscutable et indiscutée, de leur personnel et de leur matériel, espérer à bon droit la gloire du triomphe. Gloire sans profit d'ailleurs, ainsi qu'on l'a dit. Si nos navires se ramassaient dans les ports derrière le rideau des torpilleurs et des sous-marins, l'effort des escadres assaillantes serait stérile et les vouerait sans trêve aux plus graves dommages, cependant que le sort des deux nations se réglerait ailleurs.

Reste à savoir si en orientant notre effort naval vers le programme adéquat au conflit franco-anglais, nous n'avons pas, dans la flotte nouvelle qu'il nous donne, le moyen de nuire plus efficacement à l'ennemi continental. La question, précisément, se résout par l'affirmative.

En effet l'Allemagne, tout particulièrement, se substitue de plus en plus, grâce au progrès continu de sa marine commer-

ciale, à l'Angleterre, comme roulier des océans. Elle devient de ce chef passible des mêmes méthodes de lutte, qui tendent à la destruction de son trafic par nos corsaires. A coup sûr le tort ainsi causé ne serait pas aussi immédiatement vital que celui causé à Albion, mais il serait en tout cas autrement plus grave, ne fût-ce que par sa répercussion sur l'avenir de l'Allemagne maritime, que celui résultant de la destruction de quelques cuirassés. L'outil qui s'impose dans un cas est donc d'une indéniable efficacité dans l'autre.

Hâtons-nous d'ajouter que nos unités de croisière sont parfaitement de taille à se mesurer avec les unités de ligne de la triple alliance dans les conditions que leur mobilité, la facilité de leurs groupements ou de leurs diversions feront naître à leur choix et à leur heure. Aussi protégés que les navires italiens, plus puissants que ceux d'Autriche, plus rapides que les Allemands, nos corsaires seraient en soi de terribles champions pour les adversaires qui leur feraient face.

Quant à porter la guerre sur une côte ennemie, fût-ce avec des mastodontes ou fût-ce avec des croiseurs, il est peu sage d'y penser. La méthode est plus dangereuse que profitable. Rappelons-nous l'inutile blocus de la Jahde, quand pourtant les Allemands n'avaient pas de défense mobile. Réservons tout au plus une place dans nos prévisions, pour l'attaque de l'ennemi chez lui, à la flottille future de nos sous-marins autonomes offensifs.

***

Résumons cette longue discussion, où pourtant l'on n'a pu qu'effleurer bien des points dont chacun comporte, ainsi qu'on l'a dit, un développement à part, tant la question est intéressante et complexe.

La guerre sur mer vraiment offensive, à rendement efficace, ne s'impose proprement que si elle vise l'Angleterre, prise comme type d'une puissance défendue par un océan.

Cette même guerre s'accommode fort bien, si elle vise des puissances continentales, du programme très précis où conduit l'étude du problème franco-anglais.

Ce programme se concrète dans les desiderata suivants :

1° Avant tout, parfaire notre défense des côtes, organiser celle des colonies, assurer la solidité des points d'appui de nos flottes, compléter l'autonomie défensive de l'Algérie et de la Tunisie, puis de l'Indo-Chine. Pour cela, il faut des soldats, des canons, des forts, des fabriques d'armes et de munitions, des torpilleurs et des sous-marins défensifs.

2° Substituer progressivement, dans les limites permises par le budget, à nos escadres de mastodontes, avec leur cortège varié d'unités disparates de moindre acabit, des groupes volants de croiseurs cuirassés[1], puissants et rapides, ayant pour objectif principal l'interception des grandes lignes de communication du trafic britannique. Subventionner nos paquebots de telle manière que chacun des groupes ci-dessus s'en voie annexer un, en cas de guerre, comme croiseur auxiliaire[2].

3° Organiser ou renforcer les flottilles de défense mobile visées au paragraphe 1° de nos conclusions, partout où nous devons constituer, pour les groupes ci-dessus, un point

1. Notons à ce sujet que le courant paraît s'établir d'envoyer nos grands croiseurs neufs dans les stations lointaines, et notamment en Chine. Le *Montcalm* vient de partir dans ces conditions. Cela est parfaitement rationnel et marque, au fond, le commencement de l'évolution recommandée ici. Il est illogique d'adjoindre à une escadre de pareilles unités, comme il en a été parfois question.

2. Il n'est que temps de réfuter une objection venue, sans doute, à l'esprit de maint lecteur.

Pour le rôle proprement dit du corsaire, dira-t-on, et, somme toute, pour la destruction du commerce anglais, le grand blindé est-il bien nécessaire? Ne pourrait-il être remplacé tout simplement par un croiseur de même vitesse, mais beaucoup moins armé (le cargo l'étant à peine, ou ne l'étant pas) et, bien entendu, dépourvu de cuirasse? En lui conservant toutes les qualités désirables de tenue à la mer, on aurait ainsi un type trois ou quatre fois moins gros, et, partant, trois ou quatre fois meilleur marché, pour remplir le même but.

Erreur. Ce type ne servirait pas à grand'chose. Les convois chers à Ballard, et sur qui l'Angleterre compte, en seraient à peine passibles, et pas longtemps. La flotte innombrable des croiseurs britanniques de toute taille suffirait à assurer le service des escortes. Nos débiles unités seraient ramassées peu à peu par celles plus fortes de l'ennemi, et, pour tout dire, l'abaissement du prix global de notre flotte rendrait à nos voisins la faculté de nous annuler par le nombre; leur effort naval ne se heurterait plus à une impossibilité. Notre solution n'est compatible qu'avec le type intensif, aux qualités complètes, dont l'apparition force la Grande-Bretagne à nous suivre, à son tour, dans la voie ouverte par nous, sans qu'il soit malaisé à notre génie national, servi par ses marins et par ses constructeurs, de maintenir au pays le bénéfice de l'avance.

d'appui ou un refuge. Entraîner sous-marins défensifs, torpilleurs et contre-torpilleurs par des exercices continus qui mettent matériel et personnel dans la main des capitaines. Ne pas lésiner sur le charbon; sa fumée au cours de manœuvres n'est pas plus vaine que celle de la poudre sur les champs de tir.

4° Pousser la construction des sous-marins *offensifs* et *défensifs* sous toutes leurs formes. Et, pour cela, accueillir libéralement les idées neuves, ne pas dégoûter les inventeurs sérieux, d'où qu'ils viennent, les faire entendre et encourager, s'il y a lieu, par un comité peu nombreux, dont l'indépendance et la compétence soient hors de discussion.

5° Développer rationnellement la télégraphie sans fils. Elle donne lieu actuellement à des efforts remarquables, mais trop individuels, qui, centralisés et canalisés, nous affranchiront peut-être à bref délai du danger que comporte actuellement pour nous, sans qu'il y ait malheureusement réciprocité, le réseau des câbles anglais.

Le chiffre à atteindre pour le nombre des corsaires à construire est de trente-six, représentant, *grosso modo*, un capital de un milliard. Mais la moitié seulement de ce nombre serait déjà précieuse et d'une belle efficacité. Nous possédons, d'ailleurs, dès à présent, de superbes unités répondant de plus ou moins loin, mais en somme répondant (de la *Jeanne-d'Arc* à l'*Ernest-Renan*) au programme qu'on vient de lire. Réparti sur douze ou quinze années, un effort pécuniaire non inférieur, mais non supérieur, à celui que le pays consent pour ses cuirassés, nous doterait d'une flotte *réellement utile* à l'heure où précisément ces cuirassés seraient démodés. Dans l'intervalle, la transition entre les deux systèmes de guerre se ferait sans à-coups, automatiquement, nos escadres subsistant pour concourir à la défense navale dans la limite de leurs moyens, leurs divisions lourdes se transformant graduellement en des groupes d'unités nouvelles commandés chacun par un officier général. Évidemment, le dernier type de corsaire se différencierait fort du premier; rien ne se transforme plus vite que le matériel de la marine, à la demande du progrès scientifique et industriel. L'unité rationnelle préconisée ici offre dans la même mesure que le cuirassé le

champ libre à l'ingéniosité du constructeur comme, ultérieurement, aux qualités hors de pair du marin de France. Mais ce qui subsisterait invariablement, ce serait la continuité de vues dans l'orientation et l'exécution du programme choisi. Plus de ces oscillations permanentes dont l'aboutissement est notre flotte d'échantillons.

Du moins, de grâce, que ces oscillations ne nous conduisent pas à ce « cuirassé transactionnel » à la naissance duquel l'auteur de l'article *Faut-il des cuirassés d'escadre?* nous fait la surprise d'accorder son parrainage, après de si lumineuses argumentations contre le mastodonte. Son nom tout seul est sa condamnation. « Bon à tout, bon à rien », dit la sagesse publique. « Prenez-le, disait La Fayette en présentant Louis-Philippe d'Orléans au peuple ; c'est la meilleure des républiques. » Pour nous, le marais est haïssable. Voyons net et décidons franc. Ne revenons pas aux idées de l'avant-veille ; regardons plutôt vers l'avenir. Tournons, par exemple, nos espoirs vers cet « immersible » que certains projets, mal accueillis du reste, ont déjà pressenti et proposé chez nous. Notre programme de ce jour, du fait même qu'il s'affranchit de la tradition, n'est fermé à aucune conception nouvelle ; il ne prétend pas imposer tyranniquement pour demain la vérité que le présent consacre. Seulement, il dirige logiquement l'effort de chacun vers un but efficace, et c'est l'unique mérite auquel il prétende.

Hélas ! pourquoi cette tradition est-elle encore si invétérée en nous que tant de personnes sincères en subissent l'inconsciente influence et comme l'imprégnation instinctive? Pourquoi les ministres, même les plus ouverts aux idées libres et neuves, ne rompent-ils pas en visière avec elle? M. Pelletan, devant la Chambre et la Commission du Budget, n'a-t-il pas masqué sa conviction intime derrière des subtilités de procureur, et cherché dans des motifs financiers une excuse là où il eût pu recevoir de ses pairs une approbation unanime? Le Parlement ne demande que la lumière ; sa religion sur ces questions techniques dont le public français se désintéresse trop est loin d'être définitive. Et mieux eût valu payer même quelques millions d'indemnités aux industriels intéressés à la

construction des cuirassés que consentir à laisser achever ces derniers [1].

Au reste, — et je finirai par cette constatation qui porte en elle-même ses compensations et ses espérances, — le mouvement en faveur de la flotte rationnelle s'accroît et s'accélère. Venu d'en bas, des jeunes, qui se réclament d'ailleurs de grands exemples et de hautes autorités (depuis Jurien de la Gravière et Aube, précurseurs géniaux, jusqu'aux plus brillants parmi nos officiers généraux actuels), il gagne les grades élevés, s'installe dans les hiérarchies, et l'époque n'est plus où croire à « une autre marine » était un brevet de malhonnêteté ou d'insanité, suffisant à vous évincer des honneurs et de l'avancement. Cette marine-là, plus vivante que jamais, a conquis de haute lutte sa place au soleil ; demain elle triomphera, parce que la victoire est à la vérité qui s'obstine.

XXX

1. Cet article était écrit quand l'auteur a eu connaissance du discours prononcé par M. Pelletan devant la Chambre, le 6 février. En de hauts et patriotiques accents, le Ministre a dit le rôle du corsaire, la netteté des points d'appui, l'excellence des flottilles. C'était la première fois que le Parlement entendait développer par un membre du Gouvernement une théorie réputée jadis révolutionnaire. Enregistrons les déclarations et presque les promesses du Ministre. S'il les fait aboutir, il aura bien mérité de la marine et du pays.

L'HIVER AMI

Contempler ton azur, ô Méditerranée.
VICTOR HUGO

I

Cannes. — La Croix des Gardes.

L'argent de l'olivier et l'or des mandarines
Sertissent les coteaux qui portent des jardins :
On s'étonne, et ce sont de tels encens soudains
Que les yeux sont jaloux du bonheur des narines.

Il pleut de la lumière, il neige des clartés.
Un soleil bienfaisant à nos convalescences
Exalte l'âme vierge et neuve des essences,
Et l'hiver se sourit d'être un essaim d'étés.

L'air si léger, si transparent que la distance
Y fond comme le givre au toucher du matin,
Adore le contour qu'il respecte et, latin,
Confère aux lignes l'ordre et la juste importance.

II

Nice. — Les Baumettes.

Vivre et ne plus penser; vivre comme ces terres
Où l'agave brandit son vol de cimeterres,
Verts liserés de jaune et dentelés en scies;
Où les eucalyptus pleurent leurs inerties
Avec des airs penchés à désoler le saule;
Où le matin furtif luit par-dessus l'épaule
Des monts chenus, fatigués d'être centenaires,
Alpes pour gens du monde, aimables, débonnaires;
Vivre passivement sous un ciel qui rougeoie;
Vivre comme ce sol royal, brûlé de joie,
Dans les ors, dans les bleus intenses, dans les chromes,
Dans la mêlée ardente et forte des aromes;
Vivre ainsi, goutte à goutte ainsi se laisser vivre
Au gré de l'heure, dans un bain de silence, ivre
De la vibration qui fait frémir les plantes
Et les métamorphose en lyres odorantes;
Sourire à sa paresse amie et coutumière
Et vivre de lumière enfin dans la lumière!...

III

La Turbie.

Douceur de ces instants troubles où le silence
S'inquiète du soir qui rôde à l'horizon!
Un soleil singulier orange la toison
Des nuages qui paissent avec indolence.

La mort du jour est proche et cette mort n'a rien
D'attristant ni de grave et la cigale chante;
Et l'ombre progressive en descendant enchante
De son mystère bleu le cirque aérien.

Le bienfait du repos guérit l'âme plaintive
Qui boit aux eaux du rêve une neuve vertu;
Le rythme du travail humain au loin s'est tu
Et l'âme se devient à soi-même attentive.

IV

Bordighera.

Bordighera, rivage où nos ans assagis
Iront faire leur lit dans la douceur des sables
Et revoir sur des ciels pudiquement rougis
Glisser le soir en des jeux indéfinissables;

Bordighera, village épargné des émois,
Des orages marins et des trombes humaines,
Où nous viendrons ensoleiller nos derniers mois
Et chauffer doucement nos dernières semaines!

L'olivier, par-dessus les toits, poudre d'argent
Le ciel, miracle d'or vivant et d'allégresse;
L'air cristallise au loin son mirage indulgent;
Le jour divin n'est qu'une innombrable caresse.

Tout autour de la ville, un règne de jardins
Balance l'éventail multiplié des palmes,
Et la beauté des fleurs a des rires soudains
Dont s'égaye en passant le cours des heures calmes.

De l'eau court, vive parmi les pierres, musant
Près d'un silex dont le fil mince la divise;
Dégringolant avec des chansons; s'amusant
D'une racine avec laquelle elle devise;

Chantant son clair désir, — à force de ruser,
De gaminer parmi les ronces des venelles,
Son désir preste et jeune et fou d'enfin fuser
Dans la mer musicale aux houles éternelles.

Les chemins vont montant sous les dômes épais
Que font, en rapprochant leurs branches métalliques,
Les oliviers dont les feuillages ont la Paix
Pour hôtesse de leurs ombrages symboliques.

Et les filles, avec leurs paniers sur leurs fronts,
Ont l'air, en descendant le silence des sentes,
De s'en venir d'un monde où jamais nous n'irons,
Dont les fruits doreraient leurs mains éblouissantes...

Port secret, amical et confidentiel,
Quand viendra l'heure enfin d'aimer la solitude,
Je me réfugierai sous l'abri de ton ciel
Et confierai mon cœur à ta mansuétude !

ROMAIN COOLUS

L'EMPEREUR DE CARTHAGE[1]

XI

VERS LA FRONTIÈRE

Lorsque Grégorios et sa petite escorte eurent franchi la porte de Thapsus, ils cheminèrent sur la voie romaine qui longe la rive nord du lac de Tunis. Sous les rayons encore ardents du soleil papillotaient les flots bleus que, de temps à autre, cachaient aux voyageurs les jardins de villas construites sur pilotis. Le saphir de la Limnè n'en prenait que plus d'éclat, avivé par le contraste avec l'émeraude des frondaisons. Les flamants roses, perchés sur leurs longues échasses, fouillaient de leur long bec, attentifs et graves, la vase du lac, ou bien s'enlevaient par grands vols, le bec très en avant, les pattes très en arrière, pareils à des flèches d'argent et de pourpre rayant l'azur du ciel.

A mi-chemin entre la métropole et Tunis, l'empereur fit exécuter une demi-volte à son cheval, et se prit à contempler Carthage. La Byrsa ne laissait apercevoir que l'angle sud du palais proconsulaire, un coin du port marchand et, plus loin, le cap Carthage et la montagne Creuse criblée d'alvéoles. En revanche se découvraient nettement les régions ouest de la ville, la triple ligne des remparts, surmontés de leurs tours crénelées, entre lesquelles transparaissaient les portiques

1. Voir la *Revue* des 15 février et 1er mars.

dont se couronnait le promenoir aérien de l'Hippodrome, la masse énorme et rougeâtre de l'Amphithéâtre, les rues étroites qui sillonnaient les pentes occidentales de la Byrsa. Dans la direction de l'est s'amincissait la Tænia, surchargée de ses faubourgs, s'ouvrait la coupure du Catadas, où l'on voyait aller et venir les blanches voiles des balancelles, se développait la presqu'île effilée de Maxula. Et, tout le long de la Tænia et de la presqu'île, des milliers de navires étaient à l'ancre. Là se retrouvaient une activité et une animation égales à celles dont les vieux ports étaient le foyer. Là c'était encore Carthage, mais Carthage répandue hors de son enceinte trop étroite, empiétant sans cesse le long de la mer, comme pour envahir tout le littoral de l'Afrique.

Grégorios resta quelques minutes en cette contemplation silencieuse de la cité dont le nom seul évoquait par le monde entier tant de souvenirs, où il avait vécu tant d'années dans la puissance, dans la gloire et dans la paix, et de laquelle chaque pas de son cheval allait désormais l'éloigner. Cela, c'était déjà le passé. Grégorios se reprochait presque, à ce moment, d'avoir gâté ce bonheur par son regret ou sa convoitise d'autre chose. Pourtant qu'elle était belle, sa Carthage ! Et puissante, et riche, et digne de l'éternité !

Soudain lui revinrent à la mémoire les malédictions de l'anachorète. Athanaël n'avait-il pas dit : « Un berger, avec quelques moutons, suffira pour emplir ces espaces... De Carthage si vivante aujourd'hui il ne subsistera d'intact que la nécropole de la montagne Creuse, la Carthage des morts ! »

Folie que tout cela ! Funèbre rêverie d'un cerveau détraqué !... Mais lui-même, Grégorios, était-il si sûr de jamais rentrer dans son palais de la Byrsa ?

Irène, qui suivait sur le visage paternel le reflet de ces impressions, répondit à la pensée muette de Grégorios :

— Père ! nous reverrons Carthage, et bientôt, et avec des lauriers sur nos casques.

Il essaya de sourire, fit volter son cheval, et la marche fut reprise.

Tunis la Blanche grandissait à l'autre bout de la route. On distinguait maintenant les créneaux des remparts et des tours,

les colonnades des palais, les coupoles des églises et jusqu'aux terrasses des maisons les plus modestes. On percevait déjà la rumeur d'une multitude, et parfois des acclamations. A la porte dite de Carthage on voyait, en dépit de la poussière soulevée par les cavaliers d'avant-garde, un rassemblement. Les escadrons disparurent à un angle de l'enceinte, et Grégorios se trouva bientôt en présence du président et des membres du sénat local, des fonctionnaires, de l'évêque à la tête de son clergé, avec les croix, les bannières, les vases d'argent pleins d'eau bénite, l'odorante fumée des encensoirs. Le syndic et les délégations des corps de métiers s'agenouillèrent, l'évêque s'inclina en abaissant sa crosse. Grégorios et son entourage mirent pied à terre. Il convenait de se courber sous la bénédiction du prélat et d'écouter sa harangue. C'était en somme la ville entière de Tunis qui, oubliant son antique jalousie contre la métropole punique, venait prêter hommage à l'élu de Carthage et ratifier l'élection. Grégorios, à son tour, prononça un discours tout vibrant de dévouement à l'orthodoxie et à la patrie, annonçant aux citoyens l'Afrique bientôt délivrée de la terreur sarrasine et le retour prochain des légions victorieuses. Il s'excusa de ne pouvoir visiter la cathédrale pour y prier avec eux : le temps pressait, il s'agissait d'arrêter l'envahisseur à la frontière. On se remit en chemin.

La route fut longue jusqu'à la première étape qu'on s'était assignée. Du moins on marchait par les heures fraîches de la journée. La nuit était déjà tombée lorsque Grégorios et sa suite arrivèrent à Uthina, sur les contreforts occidentaux de la montagne de Plomb. L'empereur fut reçu à la clarté des torches, dans l'illumination de la cité tout entière. Les habitants se vantaient d'être de purs Romains, descendants des colons installés dans la contrée par le divin César et par l'empereur Auguste. Ils étaient fiers de saluer en Grégorios l'héritier de ces maîtres du monde. Ils lui donnèrent l'hospitalité dans une splendide villa, célèbre au loin par son admirable mosaïque d'Amphitrite.

L'empereur tint à repartir de grand matin. Du moins il s'accorda quelques instants pour passer en revue la garnison du castrum, visiter les églises, le théâtre, l'amphithéâtre,

l'aqueduc, le pont de trois arches, tout cet héritage du génie romain, car il savait combien ces témoignages d'intérêt lui gagnaient le cœur des citoyens. Uthina était vraiment une des plus belles cités de l'Afrique, avec une enceinte de plus de huit mille pas, avec des jardins merveilleux, de vastes citernes, des eaux partout jaillissantes, une agriculture prospère et de florissantes industries.

Une marche rapide, coupée par une halte au milieu du jour, amena les voyageurs à Onellana, ville épicospale, construite au nord-ouest du mont Zaghouan. Comme il faisait encore jour, ils purent, après les cérémonies de la réception, admirer la porte triomphale, à la clef de voûte de laquelle était sculptée une tête de bélier, en souvenir de l'ancien patron de la cité, Jupiter-Ammon, le dieu à la double corne ; puis la Nymphée, où se recueillent les sources qu'amène à Carthage le grand aqueduc. Dans la courbe de l'hémicycle une chapelle chrétienne a remplacé le temple et la statue d'Astarté, que les Romains appelèrent Junon, et qui était la Reine des eaux vives, la Prometteuse des pluies. Aussi, dans les temps de sécheresse, c'est devant la Vierge-Mère que viennent se prosterner les anxieux laboureurs, comme si elle était maintenant chargée d'acquitter les promesses de sa devancière. A droite et à gauche du temple, se développent deux portiques, et sur chacun d'eux s'élèvent douze coupoles. Le sanctuaire est adossé à une prodigieuse muraille de roches, tandis qu'autour des sources règne un bois sacré, mais qui n'inspire nulle terreur religieuse, car la lumière pénètre partout en ses massifs tout verdoyants d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de peupliers blancs, de frênes, de sycomores, de palmiers stériles, de ces grands platanes dont Virgile a dit qu'ils dispensent l'ombre aux buveurs.

Plus longue fut l'étape du jour suivant ; commencée au point du jour, elle amena Grégorios, la nuit étant déjà proche, à la forteresse de Limisa. Loin de tout grand centre de population, orgueilleuse de son isolement, elle se dresse sur un haut plateau, dont le pied est baigné par quatre rivières, dont elle semble écouter le bruissement. Elle est solide et massive comme la montagne dont elle a jailli. Avec

ses murailles hautes de vingt-cinq ou trente pieds, épaisses de six ou sept, si bien qu'un char roulerait aisément sur le chemin de ronde, avec ses quatre tours qui, aux quatre angles de l'enceinte, élèvent à trente ou quarante pieds leur couronne de créneaux, elle semble défier l'effort de toutes les barbaries conjurées. Elle est là, au cœur des tribus numides, imposante manifestation de la majesté et de la force romaines.

Quand l'empereur approcha de Limisa, il ne vit aux créneaux des remparts, aux créneaux des tours, que des soldats en armes; à l'entrée il ne fut salué que par des officiers. C'est la sobriété militaire qui préside au repas offert par le commandant : car Limisa n'est pas une ville; elle n'a pas de population civile; elle n'est qu'une forteresse; mais quel bélier faudrait-il pour briser sa cuirasse de blocs cyclopéens?

Le lendemain, il suffit de trois petites heures pour atteindre, dans la matinée encore fraîche, la cité de Muzuc. Comme il ne survenait de l'extrême sud aucune nouvelle plus alarmante et que, d'autre part, on avait laissé très en arrière les colonnes de légionnaires, Grégorios décida qu'on ferait halte à Muzuc pour le reste de la journée. Il disait en riant à Irène :

— Vois comme nous sommes imprudents! Si les Arabes avaient déjà envahi la Byzacène, je risquerais, avec une poignée de cavaliers, moi, Grégorios Auguste, empereur des Romains, Semblable aux Apôtres, de tomber aux mains d'une poignée de maraudeurs.

— Est-ce que tu compterais pour rien notre escadron de jeunes filles? Mais il serait très suffisant pour tenir en échec toute l'armée des Sarrasins! Tu nous verras à l'œuvre!

Les notables de Muzuc engagèrent l'empereur à visiter une vallée du voisinage, qui devait, assuraient-ils, très vivement l'intéresser. Il partit, sous la conduite du commandant militaire de Muzuc, avec une faible escorte de cavalerie, y compris celle de sa fille. On suivit un défilé très étroit, long de plus de mille pas, serpentant entre deux falaises rocheuses de six cents pieds d'altitude, et que les gens du pays appelaient la Bouche des Caravanes. Au sortir de cette faille on arriva dans un cirque immense, dont les parois n'étaient que roches à pic, murailles toutes droites, d'une hauteur prodi-

gieuse, se découpant sur le ciel en dents de scie, en hérissements de crocs énormes. On eût dit une série de herses arrachées aux portes de quelque fabuleuse citadelle et plantées, là-haut, les pointes en l'air. Le fond du terrain, traversé par un petit ruisseau et par une piste de chameaux, n'était qu'un grand pâturage verdoyant et tout fleuri. Un temps de galop mena les visiteurs à l'autre extrémité de la vallée, où s'ouvrait, dans une haute fissure, un autre défilé, encore plus resserré, plus tortueux, plus sauvage que le premier. Grégorios arrêta son cheval, se tourna vers le commandant militaire de Muzuc, et lui dit :

— Voilà un pays bien étrange !... Il doit avoir un nom?

— Seigneur, là-bas, c'est la Bouche des Caravanes et nous entrerions ici dans le Défilé du Sabre. Ce sont deux portes de ce grand cirque naturel. La troisième est un passage que tu as vu sans doute à main droite, et qu'on appelle la Gorge de la Panthère.

Grégorios interrompit :

— Certes, quand on s'est laissé enfermer dans cet effrayant hippodrome, il n'est guère aisé d'en sortir, à moins qu'on n'ait bien en mains les clefs de ces trois portes, ou plutôt de ces trois coupe-gorge. Seuls, des singes, en s'aidant de leurs quatre mains et de leur queue prenante, pourraient escalader ces parois qui semblent crénelées de lames de sabre. Je n'ai jamais vu d'endroit plus sinistre. Pourtant la verdure luxuriante de ces pâturages repose les yeux. On s'oublierait à y entendre, comme dit le poète, le *mugitus boum*, et à moduler sur les pipeaux rustiques, n'était l'inquiétant voisinage de ces funèbres couloirs et de ces redoutables scies. Mais, vraiment, quelle a dmirable prairie ! L'herbe en est grasse et drue.

— Peut-être, — reprit l'officier, — parce qu'elle est abondamment nourrie de chair humaine.

— Comment cela? — fit Grégorios, étonné.

— Seigneur, l'ensemble de ces gorges terribles forme ce que les historiens de la fameuse guerre des Mercenaires appellent le défilé de la Scie, le Priône. C'est ici que plus de quarante mille rebelles, engagés étourdiment dans le piège, cernés aux trois issues par des barrages que gardaient

les soldats d'Hamilcar, furent si rigoureusement emprisonnés, si cruellement éprouvés par la faim, la soif, la chaleur torride que concentraient sur eux ces murailles surchauffées du soleil qu'il en mourut des milliers. Les survivants, et c'était le plus grand nombre, demandèrent à capituler, encore qu'ils n'ignorassent point quels supplices pouvait leur ménager l'ingénieuse férocité des bourreaux puniques. Tu sais le reste. Leurs chefs, attirés à une entrevue, furent mis en croix. Puis, les soldats étant privés de toute direction, hors d'état d'opposer une sérieuse résistance, Hamilcar retira les barrages et fit entrer les éléphants de guerre. Durant toute une journée, ces bêtes, stimulées par l'aiguillon de leurs conducteurs, travaillèrent de leurs défenses d'ivoire, de leur trompe, de leurs pieds de pilastre. Trente mille hommes, presque sans pouvoir remuer un doigt, trente mille enfants d'Adam, furent lacérés, strangulés, foulés, broyés, réduits en bouillie sanglante, les thorax craquant avec les cuirasses, les crânes avec les casques.

— Vraiment, — dit Grégorios, — les prédicateurs et les artistes qui ont essayé de nous peindre les épouvantes de l'enfer n'ont rien imaginé qui approche de ces horreurs!

— Ce fut comme un immense pressoir de vendange humaine; les coulées de sang firent déborder ce petit ruisseau qui s'en va vers Muzuc et qui alors roula des torrents de pourpre. Les paysans berbères racontent que, pendant des générations, le cirque empesta d'une puanteur de charnier les régions environnantes. Les vautours et les corbeaux, après avoir longtemps hanté, en vols ténébreux, l'énorme ossuaire, finirent par le déserter. Puis la nature, la clémente nature, fit son œuvre. Sur cette fange qui avait été de la vie, les herbes verdoyèrent, les fleurs s'épanouirent. Ce ne fut plus qu'une prairie où butinèrent les abeilles, où bientôt errèrent les grands bœufs. Pourtant, des siècles après le désastre, dès qu'on y mettait la charrue, le soc en faisait jaillir des squelettes et des débris d'armures. Encore maintenant, au jour anniversaire de la catastrophe, les villageois fuient ce lieu redevenu funèbre, emmenant précipitamment leurs troupeaux effarés. La nuit suivante, on entend des ossements cliqueter dans les ténèbres, des glaives s'entrechoquer, des éléphants

gieuse, se découpant sur le ciel en dents de scie, en hérissements de crocs énormes. On eût dit une série de herses arrachées aux portes de quelque fabuleuse citadelle et plantées, là-haut, les pointes en l'air. Le fond du terrain, traversé par un petit ruisseau et par une piste de chameaux, n'était qu'un grand pâturage verdoyant et tout fleuri. Un temps de galop mena les visiteurs à l'autre extrémité de la vallée, où s'ouvrait, dans une haute fissure, un autre défilé, encore plus resserré, plus tortueux, plus sauvage que le premier. Grégorios arrêta son cheval, se tourna vers le commandant militaire de Muzuc, et lui dit :

— Voilà un pays bien étrange !... Il doit avoir un nom ?

— Seigneur, là-bas, c'est la Bouche des Caravanes et nous entrerions ici dans le Défilé du Sabre. Ce sont deux portes de ce grand cirque naturel. La troisième est un passage que tu as vu sans doute à main droite, et qu'on appelle la Gorge de la Panthère.

Grégorios interrompit :

— Certes, quand on s'est laissé enfermer dans cet effrayant hippodrome, il n'est guère aisé d'en sortir, à moins qu'on n'ait bien en mains les clefs de ces trois portes, ou plutôt de ces trois coupe-gorge. Seuls, des singes, en s'aidant de leurs quatre mains et de leur queue prenante, pourraient escalader ces parois qui semblent crénelées de lames de sabre. Je n'ai jamais vu d'endroit plus sinistre. Pourtant la verdure luxuriante de ces pâturages repose les yeux. On s'oublierait à y entendre, comme dit le poète, le *mugitus boum*, et à moduler sur les pipeaux rustiques, n'était l'inquiétant voisinage de ces funèbres couloirs et de ces redoutables scies. Mais, vraiment, quelle a dmirable prairie ! L'herbe en est grasse et drue.

— Peut-être, — reprit l'officier, — parce qu'elle est abondamment nourrie de chair humaine.

— Comment cela ? — fit Grégorios, étonné.

— Seigneur, l'ensemble de ces gorges terribles forme ce que les historiens de la fameuse guerre des Mercenaires appellent le défilé de la Scie, le Priône. C'est ici que plus de quarante mille rebelles, engagés étourdiment dans le piège, cernés aux trois issues par des barrages que gardaient

les soldats d'Hamilcar, furent si rigoureusement emprisonnés, si cruellement éprouvés par la faim, la soif, la chaleur torride que concentraient sur eux ces murailles surchauffées du soleil qu'il en mourut des milliers. Les survivants, et c'était le plus grand nombre, demandèrent à capituler, encore qu'ils n'ignorassent point quels supplices pouvait leur ménager l'ingénieuse férocité des bourreaux puniques. Tu sais le reste. Leurs chefs, attirés à une entrevue, furent mis en croix. Puis, les soldats étant privés de toute direction, hors d'état d'opposer une sérieuse résistance, Hamilcar retira les barrages et fit entrer les éléphants de guerre. Durant toute une journée, ces bêtes, stimulées par l'aiguillon de leurs conducteurs, travaillèrent de leurs défenses d'ivoire, de leur trompe, de leurs pieds de pilastre. Trente mille hommes, presque sans pouvoir remuer un doigt, trente mille enfants d'Adam, furent lacérés, strangulés, foulés, broyés, réduits en bouillie sanglante, les thorax craquant avec les cuirasses, les crânes avec les casques.

— Vraiment, — dit Grégorios, — les prédicateurs et les artistes qui ont essayé de nous peindre les épouvantes de l'enfer n'ont rien imaginé qui approche de ces horreurs!

— Ce fut comme un immense pressoir de vendange humaine; les coulées de sang firent déborder ce petit ruisseau qui s'en va vers Muzuc et qui alors roula des torrents de pourpre. Les paysans berbères racontent que, pendant des générations, le cirque empesta d'une puanteur de charnier les régions environnantes. Les vautours et les corbeaux, après avoir longtemps hanté, en vols ténébreux, l'énorme ossuaire, finirent par le déserter. Puis la nature, la clémente nature, fit son œuvre. Sur cette fange qui avait été de la vie, les herbes verdoyèrent, les fleurs s'épanouirent. Ce ne fut plus qu'une prairie où butinèrent les abeilles, où bientôt errèrent les grands bœufs. Pourtant, des siècles après le désastre, dès qu'on y mettait la charrue, le soc en faisait jaillir des squelettes et des débris d'armures. Encore maintenant, au jour anniversaire de la catastrophe, les villageois fuient ce lieu redevenu funèbre, emmenant précipitamment leurs troupeaux effarés. La nuit suivante, on entend des ossements cliqueter dans les ténèbres, des glaives s'entrechoquer, des éléphants

barrir. D'effrayantes clameurs, qui ne sont pas de cette terre, emplissent les gorges et les défilés, tandis que par tous les villages, à dix milles aux environs, les paysans se barricadent dans leurs huttes et que les chiens de berger hurlent à la mort... Mais voilà, Seigneur, que le jour décline. Si tu veux bien en donner l'ordre, nous retournerons à Muzuc.

On dut presser la marche du retour. Les ombres grandissantes des roches férocement dentelées s'allongeaient déjà sur plus de la moitié du cirque, et l'herbe assombrie rendait à cette vallée de Josaphat son terrifiant aspect. Dans la Bouche des Caravanes, les ténèbres s'étaient déjà épaissies au point que la piste se distinguait à peine. Seulement tout en haut, par la faille étroite que laissaient entre elles, en s'inclinant l'une vers l'autre, les deux parois à pic, scintillait une sinueuse théorie d'étoiles.

Quand on rentra dans Muzuc, les légionnaires, arrivés depuis peu, avaient déjà dressé les tentes.

Le lendemain, après avoir cheminé quelques heures par les pistes de la campagne, on reprit, non loin d'Agar, la voie romaine. Elle amena la petite colonne à la ville d'Aquæ Regiæ, nœud principal du réseau des routes en Byzacène, et où l'on pouvait prendre également celle qui se dirigeait sur Thysdrus et son colossal amphithéâtre, ou celle qui conduisait à Sufétula. Aquæ Regiæ était une des villes les plus fréquentées de l'Afrique romaine ; ses eaux thermales y attiraient de nombreux visiteurs ; elle était le rendez-vous de presque toutes les caravanes qui arrivaient du Sud. Il ne fut pas difficile aux officiers de Grégorios, en interrogeant les voyageurs, de s'assurer que les Arabes n'avaient pas encore paru aux confins méridionaux de la province. On y serait assez à temps, mais peut-être avec des forces encore insuffisantes pour les recevoir.

Le jour suivant, Grégorios put s'arrêter au gros bourg de Masclianæ, tout murmurant de sources vives et qui s'enorgueillissaitt d'une splendide basilique.

Tout le pays parcouru, de Carthage à Masclianæ, offrait un spectacle de richesse et de prospérité. On n'avait rencontré que des cités rivalisant entre elles par la propreté des rues et des places, la beauté de leurs églises, monastères, théâ-

tres, amphithéâtres, hippodromes, thermes, par l'élégance des habitations privées, la profusion des statues, des peintures et des mosaïques, l'activité des industries et du commerce, la multitude et la richesse des habitants. Les moindres bourgs se paraient de monuments élevés par la munificence de leurs citoyens. Partout des inscriptions latines en l'honneur des Césars païens, grecques en l'honneur du très glorieux empereur Justinien et de la très pieuse impératrice Théodora, attestaient la reconnaissance et, par conséquent, semblait-il, le bien-être des Africains. Partout on continuait à bâtir des églises, à construire des palais, à dresser des statues. Toutes les places de guerre, les châteaux qui commandaient les routes, les fortins qui surveillaient les défilés, se présentaient en excellent état de défense, bien pourvus de soldats, de vivres et de machines de guerre.

Quant à la campagne, les villages, les fermes, les villas, même les habitations isolées, — très nombreuses, tant était devenue grande la sécurité du pays ! — s'y succédaient sans interruption. La fertilité du sol se révélait inépuisable. On aurait pu cheminer pendant des journées entières sans cesser d'être à l'ombre. Ce n'étaient que forêts d'essences précieuses, cèdres, thuyas, chênes-lièges, yeuses à la sève écarlate; que vergers où se pressaient figuiers, poiriers de Numidie, pêchers, amandiers, abricotiers, orangers, citronniers, grenadiers; que jardins où s'épanouissaient roses, violettes, œillets blancs et rouges, pavots aux tons éclatants, lis à la corolle nacrée, hyacinthes, anémones; que vastes terrains plantés d'oliviers tous en plein rapport, quelques-uns très anciens, fouillant profondément le sol de leurs séculaires racines, développés en troncs noueux, tordus, énormes, si vieux qu'ils avaient peut-être vu passer les guerriers de Massinissa ou les soldats d'Hannibal, d'une telle fécondité que leur pâle feuillage et leurs baies pâles promettaient de réjouir encore les yeux des arrière-neveux. Il y avait là de ces oliviers qu'on appelait milliaires, parce qu'ils donnaient, par année, jusqu'à mille livres d'huile. Sur les pentes exposées au nord, les longues files de ceps mariaient aux ormeaux leurs pampres chargés de grappes. Dans la plaine, des moissons qui s'étendaient à perte de vue, des champs de blé vastes comme des

provinces, faisant onduler au soleil leurs épis d'or gonflés comme des pis. Dans les bas-fonds, de vertes prairies, aux grandes herbes fleuries et parfumées, où les bœufs superbes et les vaches laitières enfonçaient jusqu'aux fanons. Même les pentes les plus arides étaient utilisées : des milliers et des myriades de moutons y broutaient le thym, le serpolet, la sauge, et mainte autre plante odorante. La joie des yeux, c'était surtout l'abondance des eaux vives : sources gazouillantes, rivières tortueuses, fleuves au cours imposant. L'Afrique semblait avoir voulu restituer aux fils d'Adam le Paradis perdu.

Dans les villes et jusque dans de modestes bourgades se lisaient des inscriptions annonçant que tel citoyen avait consacré tout ou partie de sa fortune à capter des sources qui se perdaient, à leur préparer des tuyaux d'écoulement, des barrages, des abreuvoirs, des bassins, des piscines, des fontaines où les femmes iraient puiser une eau de cristal. Sur la tombe d'un de ces Africains était gravé ce simple et touchant éloge :

ET NEMUS EXORNAT REVOCATIS SÆPIUS UNDIS

Rien ne lassait l'énergie de l'homme des champs, ni les pluies rares ou torrentielles, ni les rayons d'un soleil de plomb, dardant sur ses membres nus, ni le souffle embrasé des vents du sud. Dans tous les villages où avait passé Grégorios, on n'avait entendu que les rumeurs du travail. Ici les épis étaient battus avec le fléau, ou dépiqués sous les pieds des buffles ; là on remettait en état les pressoirs d'où jailliraient les ruisseaux de vin, le trapetum qui écraserait les olives, le torcular sous la vis duquel l'huile coulerait à flots paresseux. On tressait des vanneries, on tournait des poteries. Des femmes, à pleines mains, jetaient du grain à des poules de Numidie et à des pintades méléagrides dont pullulaient les basses-cours.

Grégorios s'attardait parfois à contempler cette activité de ruche bourdonnante, ces vignes empourprées par l'été finissant, ces frais vergers où chaque arbre portait des fruits, ces eaux courantes et ces larges fleuves. Pourtant un souvenir le poignait au cœur : il repensait aux malédictions d'Athanaël. Un jour qu'il se trouvait seul, son cheval arrêté au bord d'un

chemin, ses lèvres, malgré lui, répétèrent la funèbre incantation :

— « Les fleuves effrayés plongeront dans le sein de la terre et ne voudront plus jamais reparaître à sa surface!... »

A ce moment, d'une hutte où l'on n'aurait pu deviner sa présence, sortit, traînant une petite charrue sans roues, un très vieux paysan, la mince calotte de feutre sur le crâne, une courte tunique sur le corps, les membres grêles et le visage tout hâlés, mais de figure ouverte et presque gaie. Il s'approcha doucement et, ne pouvant se douter, le pauvre, qu'il parlait à un empereur, il dit :

— Hélas! oui, seigneur cavalier. En ce monde périssable rien ne dure, et tout passe. On dit que le soleil lui-même finira par vieillir et par mourir. J'ai déjà entendu des paroles comme celles que tu viens de murmurer. Nos anciens avaient ouï dire qu'un jour il viendrait un redoutable sorcier, qu'ils appelaient le Seigneur à la Double-Corne, et qu'avec une clef magique il fermerait la source des fleuves et les emprisonnerait sous la terre. Est-ce de lui que tu as voulu parler?

Grégorios fut très surpris de voir assigner un tel rôle au grand Alexandre de Macédoine, que les Orientaux appellent en effet de cet étrange surnom, peut-être parce qu'il s'était donné pour père Jupiter-Ammon aux cornes de bélier. Il essaya de rassurer le paysan et ne trouva que ces paroles :

— Non, ce sorcier-là, grâce au Tout-Puissant! est mort. Mais il en est d'autres encore plus dangereux. Est-ce qu'on t'a parlé des Arabes?

— Pas encore, seigneur cavalier. Quel genre d'êtres est-ce qu'ils sont?

— Dieu veuille te conserver en cette ignorance. Ils ne sont pas bons à connaître.

Se penchant vers le paysan, il mit dans la main ridée et noire une poignée d'or. Et, pressant son cheval pour rejoindre ses compagnons de route, il ne put s'empêcher de se dire :

« Il est singulier que tant d'hommes s'obstinent à prédire la mort de l'Afrique. Tous, et l'anachorète chrétien, et le fakir musulman, et le superstitieux paysan. Elle est pourtant bien vivante!... »

A mesure que Grégorios s'était éloigné de Carthage dans

la direction d'Aquæ Regiæ, il avait constaté que l'élément romain ou hellénique de la population, l'élément civilisé, diminuait, et qu'au contraire l'élément berbère augmentait d'importance. L'aspect des villes et des campagnes restait presque le même. Il y avait tout autant de palais, d'églises, de villas, d'inscriptions votives; c'étaient le type humain et les mœurs qui changeaient. Aux portes des habitations, sur les murs des chaumières blanchis à la chaux, sur la croupe des coursiers, apparaissaient les cinq doigts de pourpre, qui étaient la main de Tanit. Aux buissons des chemins pendaient des touffes de chevelures, des lambeaux d'étoffes bariolées, offrandes des paysans aux humbles déités de la campagne. Dans les réceptions aux portes des cités, les harangues des évêques et des magistrats étaient interrompues par les « You! you! », cris que poussaient les femmes sur les terrasses des maisons. A mesure qu'on s'enfonçait dans le Sud, il devenait de plus en plus rare de retrouver, même parmi les propriétaires, les fonctionnaires, le clergé, des formes de tête romaines et d'entendre le pur accent de la langue latine.

Les roitelets berbères se mêlaient plus nombreux à ces réceptions, aussi bien que les anciens des tribus. Parfois, quand le clergé venait au-devant de Grégorios avec les croix et les images des saints, les indigènes, de la meilleure foi du monde, apportaient dans leurs bras des idoles grossières, des images de Bacax ou d'Ifrou, estimant tout naturel que les Dieux Maures fussent admis à saluer l'empereur de l'Afrique. Grégorios se gardait de les mal accueillir, et, sachant qu'il avait en face de lui les représentants de la plus vieille race du pays, de cette race qui avait connu tant de maîtres et qui était toujours sa propre maîtresse, qui avait entendu parler tant de langues et qui n'avait pu oublier une syllabe de la sienne, qui avait vu passer tant de dieux et qui au fond du cœur restait fidèle à ceux de ses ancêtres, il comprenait qu'il fallait, dans ses harangues, s'inspirer d'autre chose que de la majesté romaine, de la civilisation hellénique et de la pure orthodoxie. C'était à leurs passions, à leurs intérêts, à leur orgueil national qu'il adressait d'éloquents appels. Ne fallait-il pas, avant tout, les avoir de son côté dans la redoutable lutte qu'il allait engager contre les pillards d'Arabie?

Alors il leur rappelait, à ces fils de la vieille Lybie, que leur peuple et le peuple romain n'avaient jamais formé qu'une seule nation. Quand la foi chrétienne fut prêchée et persécutée sur la terre numide, est-ce que les confesseurs du Christ ne s'étaient pas également recrutés dans les deux nations? Est-ce que le sang des martyrs de race indigène, si reconnaissables à leurs noms berbères, — les Namphamo, les Migin, tant d'autres! — n'avait pas été mêlé à celui des martyrs de race latine? Est-ce que la plupart des monuments qui font la splendeur de l'Afrique n'avaient pas été construits à frais égaux par les fils des Berbères et les fils des Romains? Est-ce que le monde latin n'avait pas obéi à des empereurs africains? N'avait-on pas ensemble lutté contre l'invasion des Vandales, et n'avait-on pas réussi, par l'égale bravoure des deux peuples, à vaincre les barbares du Nord aux moustaches rousses? Aujourd'hui encore, c'était contre un commun ennemi qu'on avait à combattre, et c'était pour la terre natale, et c'était pour le foyer des ancêtres!

— Vos frères de la Pentapole et de la Tripolitaine savent déjà ce qu'apportent avec eux les brigands du désert. Les Berbères de la Cyrénaïque n'ont pu acquitter le tribut qu'en vendant leurs femmes et leurs enfants. Ceux de Tripoli ont vu égorger de sang-froid quatre cents des leurs. Il est des invasions qui peut-être ne laissent pas de traces après elles : celle-ci, c'est la ruine fatale, absolue, inexorable. Certains d'entre vous s'imaginent être trop pauvres pour que les Arabes puissent rien piller chez eux. Pour les Arabes, il n'est pas de petit butin, et le loquet d'une cabane suffit à tenter leur cupidité. Voulez-vous que vos villages soient incendiés, que vos moissons se tordent dans les flammes? Voulez-vous que vos vignes soient arrachées et vos celliers effondrés, parce que leur faux prophète interdit le vin à ses adeptes? Quand même ils n'auraient pas l'idée de détruire, ils sont toujours la destruction. Pour tailler un piquet de campement, ils démoliront une charpente. Pour équilibrer la charge de leurs chameaux ou pour caler leur marmite de nomades, ils arracheront le marbre au palais du riche, la pierre du foyer à la hutte du pauvre. Ils couperont vos arbres fruitiers, plantés par vos aïeux; leurs chèvres camuses, de leurs dents meurtrières,

en tondront jusqu'aux rejets. En saccageant les bosquets, ils mettront en fuite les nymphes des fontaines, ils tariront les sources, supprimeront les rivières. Là où vous voyez onduler les épis d'or, il n'y aura plus qu'un sable fauve et brûlant. Si les Arabes n'égorgent pas vos femmes et vos filles, ce sera pour en faire leurs esclaves, les vendre sur les marchés. Où ils auront passé, rien ne restera de vos œuvres, rien de vous-mêmes. Vos os blanchiront au soleil avec ceux des dromadaires. Ne vaut-il pas mieux combattre, triompher, ramasser les dépouilles de ceux qui veulent vous dépouiller? Ce n'est pas pour sauver Carthage et les cités latines que j'ai pris les armes, car leurs remparts sont trop forts pour que de tels sauvages osent les insulter. C'est pour vous que je suis accouru, c'est pour préserver vos moissons, vos vergers, vos vignes, vos troupeaux, vos femmes et vos enfants. C'est pour vaincre avec vous ou pour mourir avec vous que j'ai doublé et triplé les étapes. Fils de ces Berbères que n'ont pu asservir ni la Carthage punique, ni la Rome païenne des Césars, ni les Vandales de Genséric, allez-vous donc subir le joug du plus méprisable de tous les peuples brigands? Vous, si fidèles à la parole jurée, si loyaux, si braves, allez-vous abandonner dans la mêlée des lances votre empereur, l'empereur de l'Afrique, l'empereur qui n'est qu'à vous?

A ces exhortations enflammées, on voyait les rois, les chefs de tribus, hurlant et gesticulant, tendre leurs mains vers Grégorios, se rouler à ses pieds, lui jurer obéissance et fidélité.

— Père et souverain! Nous sommes tes enfants! Nous sommes tes sujets! Nous sommes tes esclaves! Nos armes, notre sang et notre vie, tout est à toi. Sauve-nous du pillage et de la mort. Montre-nous le chemin. Nous galopons sur ta trace!

Tous ne manquèrent pas à leur promesse. L'armée de Grégorios allait se grossir à chaque pas des contingents berbères.

Maintenant l'aspect de la campagne changeait aussi. Des espaces arides et déserts alternaient avec ceux que couvraient encore les moissons et les arbres. Les verdures et les frondaisons ne se pressaient plus que dans les terrains arrosés par les sources et les rivières; mais où se concentrait la végétation,

elle n'en devenait, tant la terre et le soleil rivalisaient de générosité, que plus luxuriante.

Le soleil n'aurait pu à lui seul donner à la terre une telle fécondité; la collaboration des eaux lui devenait plus indispensable à mesure que lui-même dégageait plus d'ardeur. Sans la bénigne puissance de Tanit, la maîtresse des sources et des pluies, il n'aurait pu déployer que la puissance dévastatrice de Moloch le Dévorateur. Les vieux Puniques avaient donc bien compris, ils avaient exprimé en des mythes saisissants de vérité comme de poésie, à la fois, la lutte perpétuelle et la concorde nécessaire des deux divinités. Mais pour que Tanit ne fût pas étouffée dans ces étreintes avec le Baal, il fallait que le chétif mortel lui vînt constamment en aide. Il fallait que la moindre parcelle d'humidité, la moindre goutte de pluie et le moindre ruisselet fussent, par un travail incessant du laboureur, précieusement recueillis, aménagés, gardés comme un trésor. Aussi, dans le sud de la Byzacène, où les averses sont moins fréquentes que dans la Proconsulaire, et les sources plus promptes à se tarir, l'homme ne devait pas se lasser de creuser des citernes, d'élever des barrages, de diriger des rigoles. Secourue par tant de mains infatigables, la Bonne Déesse pouvait rester victorieuse et sa lutte avec le soleil transformer l'Afrique en un paradis.

Plus au sud, sa puissance commençait à fléchir. Les champs devenaient plus rares, les arbres plus isolés, plus rabougris, plus vastes les landes où ne croissaient que les stipes, les alfas, les armoises, les lentisques, les jujubiers aux griffes hargneuses, plus minces les filets d'eau dans le fond des ravins abrupts, plus fréquents le sifflement de la vipère à cornes et la fuite de la gerboise, et aussi plus pauvres les habitations, plus misérables et plus sauvages les indigènes. On sentait l'approche du vrai désert et déjà le souffle desséchant du Sahara, sur lequel Moloch, désormais vainqueur de sa rivale, étendait l'empire incontesté du Néant.

De Masclianæ, en une étape, Grégorios atteignit Cilma.

Il lui semblait que les routes étaient, à chaque heure, plus encombrées de gens qui fuyaient. Ils arrivaient de Tripoli, de Sabrata, de Leptis la Grande, de Gabès, ayant chargé sur des ânes, sur des mulets, sur des chameaux les femmes et

les petits enfants, avec des tapis, des meubles et des amphores, des couffins d'orge, des régimes de dattes. Du pays de la soif, accouraient les nomades juchés sur les blonds dromadaires aux longues jambes fines, les femmes et les petits enfants entassés dans les cages de bois qui oscillaient au roulis et au tangage de ces bêtes, les piétons poussant devant eux d'innombrables troupeaux de moutons. Tous ces gens se hâtaient sans oser retourner la tête, jetant la panique dans les populations, hurlant à pleine gorge :

— Les voilà ! Les voilà !...

Si les officiers de Grégorios les arrêtaient pour les interroger, ils étaient fort embarrassés de répondre. A entendre les uns, ils avaient les Ismaélites à leurs trousses. D'autres avaient cru les entrevoir dans les palmeraies des lacs Tritoniens. Certains avouaient qu'on ne savait même pas s'ils étaient arrivés à Leptis la Grande. Tout simplement on fuyait, les uns comptant chercher un sûr asile jusque dans Carthage, les autres résignés à regarder, en quelque coin perdu de la Byzacène, comment allaient tourner les événements, d'autres enfin espérant s'embarquer à Justinianopolis, à Hadrumète, à Clypéa, et traverser la mer pour se réfugier ils ne savaient où.

Un double mouvement s'opérait dans la fourmilière humaine : à mesure que les légions descendaient dans le Sud, la foule des fugitifs remontait vers le Nord.

Et l'on voyait aussi remonter du Sud, comme traqués par d'invisibles chasseurs, des hardes de gazelles, des troupeaux de mouflons, des bandes d'autruches au long cou, aux grands yeux noirs effarés, se hâtant de leurs cuisses dénudées, de leurs longues pattes nerveuses, du moulinet de leurs courtes ailes, faisant voler derrière elles, comme des projectiles lancés par une baliste, les cailloux de la lande.

Une seule chose résultait des confus bavardages : c'est que les Arabes n'étaient pas très loin, tout au plus à quelques journées. Heureusement que Sufétula était tout près et que Grégorios pouvait y arriver avant la tombée de la nuit. Bientôt, en effet, il vit dans la campagne rase se dresser les remparts et les tours de la cité.

XII

A SUFÉTULA

Grégorios entra par le faubourg du Nord, puis passa la rivière de la Sufétule sur un pont de trois arches, porté par deux énormes piliers de forme ovale et s'accotant à deux puissantes culées rectangulaires. Les piliers reposaient sur le fond rocheux de la rivière, tourmenté comme si les rochers fussent des torrents pétrifiés. Sous la chaussée du pont était maçonné un aqueduc ; il amenait dans la cité les sources captéesau flanc des montagnes qui, de ce côté, la dominaient et dont la plus haute s'appelait le mont des Eaux-Vives.

A l'autre bout du pont-aqueduc, devant la porte nord de Sufétula, la porte dite de la Rivière, le souverain de l'Afrique trouva l'évêque et son clergé, le commandant de la place et ses officiers, les délégations des corps de métiers. Entassée sur les remparts, la foule des habitants poussait d'ardentes acclamations. Jusqu'à ce moment l'épouvante avait régné dans leur cité que venait de traverser la fuite éperdue des émigrants. Ce secours inattendu qui leur arrivait de la lointaine Carthage, l'apparition de cet empereur qui venait en quelques jours de parcourir l'Afrique pour les arracher à l'esclavage et au massacre, semblaient aux citoyens un miracle du ciel et l'éclatante manifestation d'une Providence. Grégorios était à leurs yeux plus que leur monarque : un dieu sauveur, descendu pour eux des hauteurs de l'Empyrée. Jamais harangue de bienvenue ne fut plus émue et sincère que celles qu'il entendit alors. C'était du plus profond de leur cœur anxieux, mais renaissant à l'espérance, que ses sujets lui adressèrent leurs souhaits de longue vie.

En imposante procession, les bannières saintes déployées, les saintes images portées sur les épaules des diacres, les cloches des églises sonnant à toute volée, les notables presque confondus parmi les cavaliers de l'escorte, les citoyens étendant de riches tapis sous les pas du coursier impérial, les

jeunes filles en tunique blanche et jetant des fleurs à brassées, Grégorios franchit la porte de la Rivière et fit son entrée dans la ville. A droite et à gauche apparurent d'abord deux églises devant lesquelles il s'inclina. Puis, s'offrirent à sa vue trois temples qui se touchaient, trois temples jumeaux, dont les portes s'ouvraient sur une sorte de bois sacré qu'entourait une muraille. Autrefois, c'est-à-dire au temps des empereurs Trajan et Adrien, ils furent élevés à la gloire des faux dieux. Devant le temple du milieu, dédié maintenant à la Vierge-Mère, Grégorios mit pied à terre. Précédé de l'évêque et du clergé, suivi de la princesse Irène, de l'état-major, des magistrats municipaux, il monta le perron de douze gradins, sur le marbre desquels sonnaient ses éperons d'or. Entre les hautes colonnes, par la haute porte cintrée, il pénétra dans le temple qui étincelait de milliers de cierges. En cette gloire se dressait la statue de la Vierge. Grégorios, tout poudreux du voyage, s'agenouilla sur les marches de l'autel, et adressa une fervente prière à celle qui avait favorisé d'une si visible protection sa hardie chevauchée, et qui le conduirait à la victoire. Puis, dans les nuages bleuâtres des encensoirs, tandis que tous les cœurs des assistants battaient des mêmes anxiétés et des mêmes espérances que le cœur du souverain, le chant des prêtres et la voix des orgues portèrent au trône du Tout-Puissant l'action de grâces du peuple chrétien.

Grégorios, levant ses regards suppliants vers la Mère de Dieu, eut tout à coup froid jusque dans les moëlles. Était-ce une hallucination? Il lui sembla que les yeux de l'Immaculée étaient voilés de tristesse, que de ses paupières des larmes coulaient, que ses mains pendaient inertes, vides des grâces et des secours qu'il en avait espérés... Il ne put s'abandonner à cette impression, car l'office se terminait et déjà le clergé se dirigeait vers le porche.

Sorti de l'église, le cortège suivit une voie romaine dallée de marbre blanc et passa sous l'arc de triomphe construit à l'époque d'Antonin le Pieux. Au fronton brillaient en lettres d'or les noms de Césars païens, persécuteurs de cette même religion que l'héritier de leur diadème venait défendre, au péril de sa vie, contre les hordes infidèles.

Par cette porte impériale on sortait du bois sacré, antique

domaine des trois temples jumeaux. La voie romaine, traversée successivement par trois larges rues, obliquait alors vers le sud-ouest et aboutissait à un autre arc, dédié aux empereurs Dioclétien, Constance et Maximien, et qui, de ce côté, servait de porte à la ville. C'était la partie de l'enceinte la plus exposée à une attaque venant du sud; mais l'arc, renforcé de puissantes maçonneries, avait été transformé en bastion. Cette entrée était encore défendue par une série de fortins, dont une partie servait à loger la garnison. Un peu à gauche on entendait gronder la Sufétule.

Grégorios consacra encore quelques instants à parcourir les rues de la ville, pour que sa présence rassurât partout les citoyens. Des quartiers du sud, où s'élevait un magnifique théâtre, datant également de Dioclétien, il se rendit à ceux du nord-ouest, où verdoyaient des nécropoles et que dominait la masse imposante de l'amphithéâtre. Rien ne manquait à la beauté de cette ville, fière de son histoire de cinq cents ans, orgueilleuse de tant de monuments splendides, enrichie par le passage des caravanes, resplendissante, au seuil du désert, c'est-à-dire au point où commence le néant, de tout l'éclat de la civilisation romaine.

Bientôt, du côté du pont-aqueduc et des temples jumeaux, puis sur l'avenue qui conduisait à l'arc de Dioclétien, retentirent les clairons et les buccins d'une infanterie en marche. C'était la légion Tertia qui arrivait en toute hâte, les visages hâlés par le soleil, les épaules chargées des piquets de campement et des sacs, les vêtements et les armes blancs de poussière, mais s'avançant d'une allure si martiale que le cœur des habitants s'en exalta. Elle s'en alla prendre position sur les glacis des remparts, près de la berge à pic de la Sufétule. Grégorios avait jugé que la ville ne serait point assez grande pour loger toutes les troupes, encore moins pour accueillir les renforts qui bientôt lui surviendraient. Voulant donner à tous l'exemple du dévouement, il ordonna de dresser la tente impériale et celles de son escorte au beau milieu du campement de ses soldats. Le terrain fut, à la vieille mode romaine, protégé, du côté de la plaine, par une haute levée de terre, que hérissait une forte palissade, et par un large fossé. Le camp occupait un espace rectangulaire

aussi vaste que la cité elle-même. Du nom de l'arc voisin, on l'appela le camp Dioclétien. Il communiquait avec la plaine par une porte dite Décumane.

Au matin, le premier soin de Grégorios fut de visiter à cheval l'ensemble de la position militaire. Elle offrait de gros inconvénients. La ville étant située sur la rive droite et non sur la rive gauche de la Sufétule, celle-ci ne la protégeait pas contre une telle attaque, qui viendrait du sud; au lieu de former en avant d'elle un infranchissable fossé, c'était en arrière qu'elle le creusait. En outre, la Sufétule devenait un sérieux obstacle pour le cas où les troupes installées dans ce camp auraient à opérer une retraite dans la direction du nord. Il faudrait alors repasser l'arc de Dioclétien, traverser la ville entière, franchir la rivière par un pont unique, le pont-aqueduc.

Ces inconvénients étaient compensés par quelques avantages. Le camp Dioclétien était comme une seconde cité en avant de l'ancienne, comme un énorme bastion, très saillant, doublant de ses lignes de retranchements la force des vieux remparts. Devant le camp s'étendait la plaine, d'abord toute rase, puis mamelonnée de faibles collines, et par laquelle il serait facile de voir venir l'ennemi. Plus au sud, commençait une série de hauteurs dominées, à soixante milles de Sufétula, par le mont Burgaon. C'était sur les pentes du Burgaon, en l'an 535, que le glorieux patrice Solomon avait achevé d'écraser les tribus insurgées. Ce souvenir n'était-il pas d'heureux augure? La Sufétule se jette dans la rivière qui passe à Cilma et s'en va vers les lacs Tritoniens : ces deux cours d'eau, profondément encaissés dans leurs lits de rochers, constituaient une ligne de défense à peine interrompue, barrant à des envahisseurs venus du Midi toute la largeur de la Byzacène. Il suffirait de bien surveiller cette longue ligne, d'en garder tous les gués et tous les passages, pour que l'ennemi fût immobilisé dans les plaines du Sud. Il ne pourrait forcer le passage, ni à la droite ni à la gauche de Sufétula : car, du côté de l'ouest, il se heurterait aux imprenables places de Théveste, d'Ammædera, de Thélepte, toutes trois bien pourvues de soldats, de vivres et de machines; du côté de l'est, il ne pourrait essayer de tourner Sufétula qu'en allant se briser

aux de forteresses Sufès, que les indigènes appelaient Sbiba, de Mamma, de Couloulis, de Chusira. S'il entreprenait de passer de force, il se trouverait pris dans un réseau de villes guerrières. S'il n'osait risquer ni un assaut contre le camp Dioclétien et la cité de Sufétula, ni un mouvement par l'est ou par l'ouest, sa situation deviendrait bientôt intolérable. La faim et les privations décimeraient les envahisseurs, tandis que Grégorios, en communications assurées avec ses forteresses du Nord et même avec Carthage, serait constamment ravitaillé. Peut-être même trouverait-on une bonne occasion pour surprendre l'ennemi dans cette inaction forcée, pour le refouler dans le Sud, par un mouvement en avant de toute l'armée impériale, et pour le rejeter dans la région des lacs Tritoniens.

C'est dans cette dernière région qu'il risquerait de subir une totale destruction : car il n'est point facile de traverser ces petites mers salées ; l'eau n'existe réellement pas où elle paraît exister, où l'on croit la voir se rider et onduler au souffle du vent. D'étranges mirages trompent et affolent. Quand on veut traverser la partie desséchée des lacs, il suffit de manquer, fût-ce d'un seul pas, l'étroite piste pour tomber en d'effroyables périls. N'a-t-on pas vu des caravanes entières, des files de douze cents chameaux imprudemment engagées dans les fondrières, s'y enfoncer et disparaître jusqu'à la dernière bête et jusqu'au dernier homme? N'a-t-on pas vu des escadrons qui, cheminant avec confiance sur la croûte de sel dont se recouvrent les lacs à certains endroits, disparaissaient tout à coup dans un craquement épouvantable, tombaient en des abîmes où, parmi des ténèbres éternelles, s'étendent les eaux souterraines et dont nulle sonde n'a jamais trouvé le fond?

Si l'armée impériale pouvait réussir une telle manœuvre, pas un Arabe, peut-être, n'échapperait à la catastrophe. L'Afrique aurait englouti l'armée d'invasion et refermé sur elle les fanges perfides de ses lacs, les gouffres de ses Styx.

Le jour même où Grégorios étudiait avec tant de soin la position de Sufétula et ses abords, les guetteurs des tours signalèrent l'approche des premiers renforts. Surpris, étonnés, charmés par la nouvelle que l'empereur était arrivé à Sufé-

tula, les commandants des troupes provinciales accouraient pour prendre ses ordres. Le duc de la Byzacène, qui s'était porté dans le Sud, jusqu'à la place de Capsa, venait annoncer que la panique grandissait parmi les populations libyennes. Le duc de la Tripolitaine apportait de Leptis la Grande les mêmes informations. L'arrivée des Arabes pouvait être d'autant plus prompte que cette fois ils ne s'étaient attardés ni au siège de Tripoli, ni devant Leptis la Grande, ni devant Gabès, mais qu'ils avaient fait un détour pour traverser plus au sud le désert. On supposait qu'ils marchaient tout droit sur Capsa, Thélepte ou Sufétula. Le duc de la Numidie, Jean l'Arménien, alors occupé à l'inauguration de l'église qu'il venait de construire dans Théveste, amenait de cette ville toutes les troupes qui n'étaient pas indispensables à la défense de la place. Les gouverneurs des trois Maurétanies étaient trop éloignés pour qu'on pût espérer d'eux un secours prochain. Mais, de Carthage, les légions et les escadrons qui, sous l'impulsion énergique de Hildéric, s'étaient mis en route quarante-huit heures après Grégorios, s'avançaient à marches rapides. Pendant trois jours ces troupes ne cessèrent d'affluer au pont-aqueduc. Ce furent d'abord vingt enseignes d'excellente cavalerie, dont les coursiers témoignaient par la flamme de leurs yeux que les longues étapes n'avaient point abattu leur ardeur.

Grégorios fit passer le pont, traverser la ville et s'installer au camp Dioclétien la moitié des escadrons; l'autre resta sur la rive gauche de la Sufétule et prit ses quartiers sur les pentes du mont des Eaux-Vives. Des huit légions qui parurent ensuite, quatre furent également cantonnées sur cette montagne, du haut de laquelle on découvrait toute la plaine. Les autres vinrent planter leurs tentes au camp Dioclétien. Grégorios eut ainsi, rassemblées sous sa main, encore que séparées par la Sufétule, toutes les forces régulières dont il pouvait disposer. Elles occupaient le nœud de la position et constituaient le solide noyau de la défense.

Presque en même temps, de l'est, du nord, de l'ouest, du midi, des montagnes numides, du massif de l'Aurès, même de la région des palmiers, on entendait le galop effréné des contingents berbères que leurs rois ou leurs anciens amenaient à l'empereur. Grégorios n'en voulut garder avec lui que la

plus faible partie ; les autres furent échelonnés sur la rive gauche des deux rivières. Leurs escadrons couvraient au loin les montagnes, les plateaux et les plaines. Ils étaient suivis, à distance, de leurs chameaux de bât.

Grégorios jugea nécessaire de ne point mêler ces contingents indigènes et les forces régulières : la tactique des uns et celle des autres étaient par trop différentes; la lenteur des évolutions à la romaine risquait d'entraver l'élan des cavaliers berbères ; par contre, la rapidité de ceux-ci dans leurs mouvements, leurs fuites simulées, leurs apparentes paniques, auraient pu agir d'une manière inquiétante sur le moral des jeunes légionnaires. C'est pourquoi l'empereur estimait préférable de laisser chacune des deux armées combattre à sa façon ; contre les Arabes, il allait mettre en œuvre à la fois la science tactique de la guerre romaine et l'impétuosité irréfrénable de la guerre africaine.

Au centre du camp Dioclétien, sur l'avenue conduisant à la porte Décumane, les soldats de Grégorios avaient, conformément à la vieille coutume latine, dressé avec de la terre et du gazon, à hauteur d'homme, une plateforme sur laquelle était placé un trône. C'est ce que les anciens Romains appelaient le Tribunal ou le Prétoire. C'est là que Grégorios rendait la justice; c'est là que lui étaient présentés les doléances des pauvres et les placets des solliciteurs; c'est là que, soir et matin, les commandants de corps, les chefs de son service d'éclaireurs venaient au rapport; c'est de là qu'il présidait aux manœuvres, aux évolutions, au défilé de ses troupes, que réglait le rythme entraînant des marches guerrières; c'est de là qu'à certains jours il les haranguait, surexcitant leur ardeur de braves soldats, leur enthousiasme d'Africains, leur abnégation de chrétiens orthodoxes.

XIII

ALLAH AKBAR

Le sixième jour après son arrivée à Sufétula, Grégorios vit, dans la direction du sud-est, s'avancer une nuée prodi-

gieuse de poussière fauve, épaisse, menaçante, pareille à une haute muraille qui eût barré tout l'horizon, comme les jours où le simoun déplace les dunes et soulève les vagues du désert. Bientôt la nuée se déchira. En un clin d'œil, les collines situées en face de la porte Décumane, la plaine tout entière apparurent fourmillantes de cavaliers ou de guerriers montés à dromadaire. On ne voyait que des bras nus s'agiter en de larges manches, flotter les haïks blancs, étinceler les sabres et les pointes des lances, luire les yeux ardents des coursiers et des hommes. Dans le cliquetis des armes, les hennissements des chevaux, une immense clameur monta jusqu'au ciel, répercutée en roulements de tonnerre par tous les échos des montagnes :

— *Allah Akbar! La ila ill' Allah!...* (Dieu est grand! Il n'est d'autre divinité qu'Allah!)

C'était le milieu du jour. A ces cris poussés par trente mille poitrines succéda, brusquement, un religieux silence. Le duc de la Tripolitaine informa Grégorios que c'était, pour les musulmans, l'heure du Dokhor, — la prière de midi. — On vit tous ces guerriers mettre pied à terre, se prosterner en retenant dans leurs mains les rênes des coursiers, et l'on entendit, non plus en furieuse clameur de défi, mais en une mélopée grave et lente, ardente et passionnée, se répéter les mêmes paroles :

— *Allah Akbar! La ila ill'Allah!*

Toute une armée priait ainsi, le front dans la poussière. A un signal de trompette, les Ismaélites se remirent en selle, puis restèrent immobiles.

De cette masse formidable se détacha un groupe de cavaliers qui s'avancèrent dans la direction du camp Dioclétien. En face de la porte Décumane, à deux portées de flèche, ils s'arrêtèrent et dépêchèrent l'un d'eux qui, en un grec très pur, exposa que les ambassadeurs du très saint khalife Othman et de son généralissime Ibn-Saâd demandaient à parler au chef des Roum. Grégorios fit répondre qu'il accordait l'audience sollicitée. Puis il prit place sur le tribunal, assis au trône impérial, en grand costume de guerre, entouré de son état-major, auprès duquel il fit appeler les rois des Berbères. De chaque côté du prétoire, jusqu'à la porte Décumane,

des légionnaires étaient alignés sur quatre rangs d'épaisseur ; derrière eux se hérissaient de fer les carrés des cohortes ; plus loin les grands casques, les cottes de mailles de la cavalerie, également formée en bataille. Les remparts de la ville, les tours, les terrasses, les toits des églises, le promenoir de l'amphithéâtre, et, plus loin, toutes les pentes du mont des Eaux-Vives étaient couverts ou de citoyens émus de curiosité ou de soldats en armes. Les hordes arabes, les troupes romaines étaient les uns aux autres un spectacle étrange et émouvant.

Le groupe des ambassadeurs musulmans qui, même après le retour de son émissaire, avait prolongé sa halte, comme pour laisser aux Romains le temps de préparer la réception, se mit en marche. Sur le pont-levis, ils franchirent le fossé du camp ; ils passèrent sous la porte Décumane, suivirent l'avenue, s'arrêtèrent à dix pas du prétoire et, se penchant sur l'encolure de leurs coursiers, s'inclinèrent devant l'empereur en portant la main droite à leur front.

Parmi eux se distinguaient aisément deux sortes de personnages. Les uns portaient des casques d'acier, niellés d'or, recouvrant une coiffe de mailles, et surmontés d'une pointe autour de laquelle s'enroulait un turban d'étoffe légère ou bien se hérissait une énorme couronne en plumes d'autruche. Ils étaient vêtus, sous la cuirasse et la cotte de mailles, d'une légère et longue tunique blanche ; blanc et léger, le haïk qui flottait sur leurs épaules confondait ses plis avec ceux du burnous à capuchon de drap fin, d'une pourpre éclatante. Ils étaient chaussés de bottes minces, en peau de gazelle mégissée en rouge, armées au talon de longs éperons qui ressemblaient à des poignards. Dans ce costume il y avait à la fois une pompe guerrière et une recherche de coquetterie presque féminine. Ce qui étonna le plus les cavaliers romains, à qui l'étrier était presque inconnu, c'est que les pieds de ces Arabes reposaient en des espèces de boîtes d'acier aux arêtes tranchantes comme des lames.

D'autres, parmi les ambassadeurs, étaient vêtus avec une austère simplicité et ne portaient pas d'armure. Le burnous à capuchon n'était pas écarlate, mais de couleur noire. Un haïk de lin blanc enveloppait leur tête, voilait presque entière-

ment leur visage, se serrait au front avec des cordes tressées en poils de chameau. Sous cet accoutrement, qui rappelait la coiffe des vieilles femmes, luisaient des yeux au regard aigu, à l'expression tour à tour mystique et féroce, et le nez se courbait en bec d'oiseau de proie.

Les uns comme les autres étaient montés sur d'admirables coursiers, à la crinière soyeuse comme une chevelure de femme, à la tête éveillée, aux oreilles droites, frémissantes, qui semblaient écouter les paroles, aux narines roses et palpitantes, aux yeux noirs qui avaient des regards humains, à l'ample poitrine et au ventre creux de lévriers, aux jambes fines, souples, nerveuses, aux sabots étroits et ronds comme des sous d'or.

Si Romains et Berbères contemplaient avec une avide curiosité les étranges visiteurs, ceux-ci ne paraissaient pas moins surpris de tant de choses nouvelles pour eux : la cuirasse d'or et le paludamentum pourpre de l'empereur, les énormes lances et les immenses boucliers des légionnaires, les grands panaches rouges des cavaliers, l'imposante immobilité de ces rangs d'acier, et aussi les remparts et les tours surchargés d'une multitude infinie et, plus loin que la ville, ce mont des Eaux-Vives où une autre armée romaine était debout. C'est pourquoi, — on eût dit que c'était d'un commun accord, — le silence se prolongeait. Il fut rompu par celui des ambassadeurs qui semblait leur chef, un vieux à burnous noir, et qui parla en ces termes :

— Djorédjir, chef des Roum, — quel que soit ton titre, exarque ou roi, patrice ou empereur, émir ou sultan, car nous ignorons si tu obéis encore au César de Byzance ou si tu commandes ici en ton propre nom, — écoute ma parole avec attention. Parmi les Arabes, ce n'est point la coutume de faire la guerre avant d'avoir offert la paix. Notre usage est de dire aux adversaires : « Apprêtez vos armes, car nous marchons contre vous... » Celui qui nous envoie vers toi, Djorédjir, c'est le saint khalife Othman, troisième successeur du saint Prophète, sur qui soit la Bénédiction, et vicaire du Dieu unique, ombre d'Allah sur la terre. Il sait que, vous autres, Roum, vous adorez Sidna-Aïssa, Notre-Seigneur Jésus, qui fut le dernier prophète du Très-Haut, avant que Moham-

med fût venu, par ordre d'Allah, mettre le sceau à la Prophétie. Certes, nous vénérons Sidna-Aïssa, et certes nous vénérons sa Mère, Myriem la Pure, qui, par une grâce particulière d'Allah, enfanta sans avoir connu le péché, ainsi que nous l'enseigne le Livre dicté par Dieu même à son Serviteur. Mais le Prophète a dit : « Ne donnez pas de fils à Dieu ! Ne donnez pas à Dieu de compagnon ! Ceux qui agissent ainsi sont des infidèles, dont les faces seront noires comme la poix au jour du Jugement. » Et Allah a dit aussi : « Annonce aux infidèles que, s'ils mettent fin à leur impiété, Dieu leur pardonnera leur péché... » Tu as donc à nous dire, chef des Roum, si tu entends mettre fin à ton impiété, si tu es prêt à confesser avec nous qu'il n'est d'autre divinité qu'Allah et que Mohammed est son Prophète.

Grégorios avait écouté avec calme cette harangue, d'ailleurs prononcée avec autant de politesse que le comportait une injurieuse sommation. D'une part, il sentait autour de lui frémir d'impatience l'armée, le peuple, et les rois berbères fixer sur son visage leurs grands yeux noirs, aigus et pénétrants. D'autre part, il savait la gravité que prendrait chacune de ses paroles et quelles conséquences, pour tout le peuple d'Afrique, pourrait entraîner sa réponse. Sans rien perdre de sa sérénité, il répondit :

— Envoyé du khalife Othman, va dire à ton maître que nous entendons vivre et mourir dans notre foi en la Sainte-Trinité, qui n'est qu'un seul Dieu en trois Personnes. C'est Dieu le Fils qui, en descendant sur la terre, a mis le sceau à la Prophétie. Nous ne pouvons donc reconnaître un Messie nouveau. Tu nous demandes de répéter la formule de ta foi ? Nous ne pourrions le faire sans encourir la damnation. T'ai-je proposé de recevoir le saint baptême ? Que chacun garde donc sa religion ! Nous estimons que la nôtre est la seule véritable.

— Ainsi, — reprit le vieux cheïkh, — tu persistes dans les voies de l'erreur ! Soit ! Au jour de la Rétribution, tu te souviendras de cette parole d'Allah : « Le sort des infidèles ressemble à celui des gens de Pharaon et de ceux qui, avant eux, ont traité de mensonges les signes du Seigneur. Nous les avons anéantis à cause de leurs péchés, et nous avons submergé les

gens de Pharaon. » Je ne suis point un guerrier, je suis un homme du Livre, un homme de paix. Tu as rejeté ma prière. Je n'ai plus rien à te dire.

— Mais moi, — intervint un des guerriers à casque niellé d'or, — j'ai à te parler.

Faisant avancer d'un pas son coursier, levant vers Grégorios un visage hâlé par le soleil, des sourcils froncés de courroux, des regards enflammés d'orgueil, et tendant vers lui sa main gantée de mailles d'acier, il reprit :

— Nous sommes venus t'apporter le Paradis ou l'Enfer. Tu as choisi l'Enfer. Tu restes un infidèle. C'est ton affaire. Sais-tu, Djorédjir, sais-tu comme le Prophète a ordonné qu'on traitât les infidèles? Non? Voici : « Ceux qui persisteront dans l'erreur, vous exigerez d'eux le tribut. S'ils refusent de payer la djiziah, combattez-les, tuez-les, ou faites-les captifs et serrez fort leurs entraves. » Oui ou non, veux-tu payer la djiziah?

— Je te répondrai, jeune audacieux, ce qu'un de mes prédécesseurs répondit à pareille sommation : « J'ai de l'or pour mes amis, je n'ai que du fer pour mes ennemis. »

— Ainsi, tu refuses?

— Je ne refuse pas le fer, je refuse l'or. Quand tu ne me demanderais qu'un dinar, tu ne l'aurais pas.

— D'aussi puissants que toi l'ont payée, la djiziah! Interroge le César de Byzance! N'oublie pas ce qu'il advint à Chosroès, qui déchira la lettre du Prophète. L'envoyé de Dieu, en apprenant cette insolence, s'écria : « Ainsi soit déchiré son royaume! » Et tu sais quel fut le sort du royaume de Perse!... Donc, après avoir méprisé notre foi, tu refuses le tribut? Tant mieux! C'est Dieu qui te frappe d'aveuglement pour que ton royaume, tes richesses, ta personne soient livrés entre nos mains. Allah veut récompenser les vaillants serviteurs de l'Islam en les rassasiant de butin. Nous prendrons Sufétula, et nous la raserons jusqu'au sol. Nous prendrons Carthage, nous renverserons ses palais de marbre, nous briserons ses idoles, creuses à l'intérieur, — nous le savons! — pleines de dinars et de pierres précieuses. Nous conquerrons l'Ifrikia d'une mer à l'autre, jusqu'à l'Océan dont les flots glauques entourent le monde. Nous balaierons devant

nous comme feuilles sèches tes légions et tes cavaliers; nous traverserons par la force de notre bras toutes les tribus; nous irons jusqu'au Moghreb le plus lointain, jusqu'à la mer où sont plongés les vases de cuivre où le roi Salomon, prophète de Dieu, enferma les djinns rebelles, en les y scellant de son sceau; nous irons jusqu'à la ville d'airain où sommeillent les rois du passé et les anciens Maîtres de l'Heure et que doit seule réveiller la trompette du Jugement. Aux braves appartient l'empire du monde!

— Les braves, — interrompit Grégorios, — se reconnaissent, non pas aux paroles, mais bien aux actes. Or, il me semble que tu parles beaucoup. Dieu aima toujours à exalter les humbles, à humilier les superbes. C'est en ses mains seules que reposent les victoires, et non pas sur ta langue... Tu n'iras pas si loin que l'Océan.

— Soit! — fit le guerrier un peu confus de cette semonce. — « Le Paradis est attaché au toupet des chevaux de guerre », a dit le Prophète. Nous verrons ce qui pend au toupet de ta monture... Nous nous reverrons dans la plaine.

Tout le peuple, toute l'armée, la ville entière, couvrirent d'acclamations les fières paroles de Grégorios. Elles avaient retenti comme des coups de clairon dans l'air pur et vibrant. Ce fut sous la muette menace de milliers d'yeux courroucés, parmi le frémissement des lances et des glaives, que les ambassadeurs, faisant tourner bride à leurs coursiers, retraversèrent le camp romain, puis rejoignirent leur armée.

Un quart d'heure après, dans tous les campements arabes, on entendit sonner les trompettes et battre les timbales. Des petites collines situées en face de la porte Décumane descendit comme un torrent de cavaliers, les haïks flottants, les sabres au clair, les lances couchées entre les oreilles des coursiers. Tous ensemble coururent aux remparts du camp Dioclétien. Beaucoup, de leur premier élan, roulèrent dans le fossé et y furent étouffés par la poussée des leurs. D'autres, à coups d'éperons, enlevèrent leurs étalons par delà le fossé, jusque sur le parapet, et commencèrent à taillader de leurs cimeterres les palissades. Ils comprirent bien vite qu'ils n'enlèveraient pas la position; mais on sentait que dans l'assaut,

c'était le plaisir même de l'assaut qu'ils recherchaient, c'était la détente de leurs nerfs, la dilatation joyeuse de leur poitrine, la griserie de cris sauvages, l'assouvissement de leur orgueil de braves, la fierté d'accomplir le premier de leur devoirs religieux par la ruée sur l'Infidèle. On en voyait qui, renonçant à franchir l'obstacle, tiraient sur les rênes de leur coursiers jusqu'à les asseoir sur les jarrets, à les faire se tenir tout droits, dansant et bondissant sur leurs sabots de derrière. D'autres se mettaient debout sur le cheval lancé ventre à terre, jetant à une hauteur prodigieuse l'arme qu'ils ressaisissaient au vol, ou virant autour de leur selle, jusqu'à balayer de leur haïk le sable des glacis. Ils semblaient ne prendre aucun souci des javelots, des flèches, des balles de fronde, que les assiégés faisaient pleuvoir sur eux. Évidemment, c'était une fête guerrière qu'ils entendaient donner à l'ennemi comme à eux-mêmes.

Elle dura toute une grande heure. Elle ne coûta aux Romains que quelques tués ou blessés, mais joncha la plaine de guerriers aux blancs turbans et de chevaux harnachés d'or. Les Romains se sentirent partagés entre la joie, presque la surprise de la victoire, et l'espèce de crainte que leur laissèrent la vivacité de l'attaque, la vigueur des coursiers, la fougueuse audace des cavaliers. Grégorios témoigna d'une royale courtoisie, approuvée par l'armée entière, en faisant, du haut des remparts, proclamer par ses hérauts qu'il accordait aux Ismaélites un armistice d'une heure pour enlever leurs blessés et leurs morts.

Dès lors, pas un jour ne se passa qui ne fût marqué par une escarmouche ou un combat. Tantôt, c'étaient les Arabes qui, mettant pied à terre, sautaient dans les fossés du camp, en escaladaient les parapets, se faisaient hacher les mains sur les palissades. Tantôt, c'étaient les Berbères qui, franchissant la Sufétule en quelque endroit moins abrupt de son ravin, se lançaient, presque nus sur le cheval sans selle ni bride, contre des partis d'Arabes. Alors s'engageaient des mêlées épiques, où les Numides, grâce à leur extrême mobilité, avaient souvent l'avantage sur des ennemis qu'alourdissaient leurs armures, bien plus légères pourtant que celles des Romains. Leurs courts javelots, dardés à la course, avaient parfois raison

du cimeterre sarrasin. Pourtant, si le combat se prolongeait, l'Asiatique reprenait quelque supériorité sur l'Africain, dont les javelots s'émoussaient contre les cuirasses et les cottes de mailles, tandis que les sabres recourbés s'abattaient sur son crâne mal protégé par une simple calotte de feutre.

Les rois des Berbères, pour rendre aux Arabes la fête que ceux-ci venaient de donner au camp romain, décidèrent de montrer à leurs amis comme à leurs ennemis de quoi ils étaient capables. Quelques jours après cet assaut, on vit déboucher dans la plaine un grand troupeau de chameaux de bât. Des cavaliers arabes, imaginant qu'ils allaient faire un riche butin, accoururent et commencèrent à saisir par le licol les premières bêtes. Mais d'entre les rangs des chameaux se précipita sur les assaillants une nuée de cavaliers numides, qui, en un clin d'œil balayèrent le terrain. Alors tous les campements arabes prirent les armes. L'un après l'autre, galopaient leurs escadrons. Tout à coup, à un signal donné par les rois des Berbères, on vit les chameaux former un immense carré, dont chaque ligne était dessinée par quatre ou cinq rangs de ces animaux, couchés ou agenouillés. On eût dit un camp dont les ingénieurs romains auraient tracé les contours; mais c'était un camp dont les remparts marchaient quand les bêtes se remettaient sur pied, s'immobilisaient quand elles se recouchaient. Entre les bosses des chameaux, comme par des créneaux, des archers demi-nus visaient les assaillants, les criblaient de leurs flèches empennées. Les Arabes trouvaient ces vivants retranchements encore plus difficiles à forcer que les parapets romains. S'ils chargeaient à cheval, les sabots des étalons se heurtaient aux corps des dromadaires, trébuchaient dans leurs licols. S'ils mettaient pied à terre, ils étaient accueillis à coups d'épieu par les piétons embusqués, et la cavalerie berbère, sortant rapidement des carrés, prenant les ennemis en flanc et en queue, faisait d'eux un carnage. De l'autre côté de la Sufétule, les Romains s'amusaient de la déception des Arabes et trépignaient d'enthousiasme. Au temps des campagnes dirigées par Solomon et Jean Troglita contre les tribus insurgées, les légions avaient eu à compter avec cette décevante stratégie des Numides; elles étaient heureuses de voir les Sarrasins en faire égale-

ment l'expérience. A la fin de la journée, les Arabes se résignèrent à emporter leurs blessés et leurs morts. Les Berbères se replièrent en bon ordre, les chameaux toujours formés en carré, tour à tour cédant ou faisant face à l'ennemi, ne cessant de lui opposer le rempart mouvant tantôt de leurs croupes, tantôt de leurs poitrails, et célébrant leur victoire par une fanfare triomphale de ranglements et de rugissements.

Entre les deux cavaleries, à part ce stratagème spécial aux Berbères, il y avait analogie de tactique. Toutes deux avaient l'attaque foudroyante, la fuite rapide, le retour imprévu, déconcertant, meurtrier. Le Berbère n'était guère moins rapace que l'Arabe; mais celui-ci, dans la dépouille du Numide, n'avait à ramasser qu'une saie loqueteuse, des javelots de bois armés d'un mauvais fer, un bouclier tendu d'un cuir de bœuf; sur l'Arabe égorgé, le Numide recueillait de riches étoffes, des bijoux, et souvent une poignée de dinars, provenant de quelque pillage égyptien ou syrien. Aussi le Berbère était-il le plus friand des algarades, embuscades, coups de main, et finissait-il par se rendre importun et redoutable à son rival. Au fond l'Arabe aux traits réguliers, nobles et fins, et le Berbère, au masque plus rustique, étaient peut-être des frères dont la commune origine se perdait dans la nuit des âges. L'une et l'autre race étaient en harmonie avec cette ardente Ifrikia, où le Grec et le Romain semblaient des passants. Par instant, Grégorios se prenait à penser que ce serait peut-être à l'Arabe et au Berbère, à tous deux, à eux seuls, qu'il appartiendrait de se disputer un jour l'ancien royaume de Carthage.

Si les rois des Numidies et des Maurétanies avaient amené leurs meilleurs contingents, c'était leurs plus braves guerriers que leur opposaient les Arabes.

Il y avait là d'anciens compagnons du Prophète, des Souhéba qui crurent les premiers à sa parole, des vaillants qui avaient combattu pour lui au puits de Beder, au mont Ohod, à la journée du Fossé, de ceux que Khaled, l'Épée de Dieu, avait entraînés à la victoire, qui avaient donné l'assaut à Jérusalem et Alexandrie, vu fuir les soldats de Chosroès et d'Hèrakléios, renversé la croix sur le Calvaire, éteint le Feu sacré

dans les temples des Mages, confessé le vrai Dieu au sommet des Pyramides et sur les ruines de la tour de Babel. C'était une élite aussi que les guerriers d'abord convoqués par les ordres d'Othman dans le camp d'El-Djorf et qui formèrent le noyau de la grande armée d'invasion en Ifrikia. Ils se glorifiaient d'appartenir aux plus illustres familles de l'Yémen, du Hedjaz et du Nedjed, aux tribus des Téïmides, des Beni-Aced, des Beni-Sehm, des Zehra, des Djohéina, des Aslem, des Soléïm, des Hillal; des Beni-Abs, d'où était sorti le héros et poète Antar; des Koréïchites, orgueilleux maintenant d'être la tribu du Prophète. Tous ces guerriers, élevés dans les alarmes, les razzias subies ou rendues avec usure, pillards incorrigibles, incapables de distinguer le bien d'autrui d'avec le leur, sinon pour mettre d'abord la main sur le premier, tendeurs d'embuscades, voleurs de bétail, ravisseurs de femmes, n'en étaient pas moins, par leur bravoure indomptée, la magnificence de leur hospitalité sous la tente, leur respect des lois de l'honneur militaire, une fleur de chevalerie.

Plus d'un aurait mérité d'être un sultan, comme ceux dont il est question dans les histoires et les légendes : Lokman, roi des Adites, qui construisit la colossale digue de Mareb; Himyar, l'ancêtre des Himyarites, l'aïeul de la reine de Saba qui épousa le roi Salomon; Afrikis ben Abraha, qui, en des temps oubliés, opéra la première conquête de l'Ifrikia; les rois Nôman et les rois Moundhir, de l'Irak; et Philippe, qui fut empereur des Romains; et Odénath, qui partagea le diadème des Césars avec sa femme Zénobie, la reine de Palmyre aux nombreuses colonnes. Plus d'un avait été chanté sur le tétracorde par les poètes et les poètesses de sa tribu, et lui-même était un poète dont les strophes guerrières ou les stances d'amour eussent mérité d'être transcrites en lettres d'or et suspendues, parmi les Moâllaka les plus fameux, aux voûtes sacrées de la Kaâba.

Quand il n'y avait pas de mêlée de cavalerie entre Arabes et Berbères, d'assauts contre les remparts du camp Dioclétien, de razzias sur les convois qui le ravitaillaient, il était ordinaire qu'un des héros de l'Arabie vînt se camper tout seul sur le glacis, en face de la porte Décumane et provoquât les plus braves d'entre les Romains à faire le coup de lance avec

lui, pour la gloire du Christ ou du Prophète, pour l'amour de leurs belles, ou simplement pour le plaisir de se battre. Le plus souvent, quelque garde de l'empereur, quelque officier de ses cataphractaires obtenait de Grégorios la permission de répondre au défi. Le combat se livrait dans toutes les règles que l'honneur avait consacrées. Les champions luttaient à la vue des deux armées : du côté romain, s'élevaient quatre étages de spectateurs disposés sur quatre rangs de gradins colossaux, sur les parapets du camp, sur les murailles de la ville, sur les terrasses de ses édifices et sur ses tours, enfin sur les pentes du mont des Eaux-Vives. Jamais il n'advint qu'un des combattants usât de traîtrise, ou de maléfice, ou de sortilège. Jamais les guerriers de l'une ou de l'autre armée n'intervinrent, sinon pour enlever les blessés ou les morts. S'il arrivait aux champions de reprendre haleine en s'asseyant sur un fût de colonne renversé, à l'ombre des arbres qui ornaient encore les glacis, nul ne se permettait de les troubler. Les nobles arabes étaient à tel point friands de ce belliqueux divertissement que si aucun Romain ne répondait au défi, ils prenaient plaisir à joûter les uns contre les autres, fût-ce entre gens de la même tribu.

Dès que le ciel au zénith indiquait l'heure du Dokhor, les Ismaélites se retiraient en leurs campements pour s'y livrer aux ablutions et aux prières, et presque en même temps les trompettes du camp Dioclétien sonnaient le rappel. Tout le reste du temps était donné au repos.

Grégorios ne voyait qu'avantage à différer le jour de l'action générale et de la décisive bataille. Il estimait que tout retard était plutôt à son profit qu'à celui de l'ennemi. Solidement établi dans sa ville et dans ses camps, abondamment ravitaillé par les convois du Nord, il avait la certitude que les Arabes souffriraient bientôt de la famine. De Carthage, des places de Numidie, des villes de la côte, des tribus indigènes, il recevait sans cesse de nouveaux renforts : or les Arabes étaient trop loin de l'Égypte pour en être secourus. Il se sentait rassuré sur le sort de Carthage, parce qu'il avait là ses serviteurs les plus expérimentés aux choses de la guerre, parce que la cour byzantine ne paraissait faire aucun préparatif pour une expédition contre l'Afrique ; Hildéric, par les

courriers qu'il mettait quotidiennement en route, lui mandait que rien d'hostile ni même de suspect ne se montrait sur la mer. Sa marche si rapide vers les confins du désert assurait à Grégorios autant de popularité dans Carthage que l'eût fait la plus éclatante victoire. Il prenait donc le temps en patience et trouvait une distraction à contempler, du haut de son trône, les quotidiens combats et les brillants tournois, comme s'ils se donnaient en son honneur.

XIV

ABDALLAH-BEN-ZOBÉIR

Une nuit, Grégorios fut brusquement tiré du sommeil par une grande acclamation qui s'éleva dans les camps sarrasins. Du côté du sud-est, il semblait qu'on entendît, dans le silence de la nuit, des fers de chevaux sonner sur les cailloux de la lande. A la rencontre de cette invisible cavalerie on voyait courir des centaines de fanaux. En signe d'allégresse, les mécréants allumaient des feux de joie entre leurs tentes, sonnaient les trompettes, frappaient sur les timbales, soufflaient dans les fifres et les clarinettes, et les sons du tétracorde accompagnaient les voix des chanteurs. L'alarme avait été donnée dans Sufétula et dans toutes les autres positions romaines. Les palissades du camp de Grégorios, les murailles de la ville s'étaient en un clin d'œil garnies d'archers et de frondeurs. Puis, comme rien ne remuait plus du côté des Arabes, comme se refaisait le silence sous la scintillante clarté des étoiles, on remit les chevaux au piquet et les lances en faisceaux.

Grégorios se persuadait, à la vigueur des acclamations poussées par les Arabes et à la joie bruyante par eux manifestée, qu'un puissant secours venait de leur arriver. De toute la journée suivante, même de toute la soirée, il ne put rien apprendre. Ce fut assez tard dans la nuit qu'un de ses éclaireurs rentra de tournée et lui donna l'explication du mystère. Les musulmans avaient bien reçu du renfort, mais il ne se compo-

sait que de treize cavaliers. Seulement, ces treize avaient à leur tête le plus noble, le plus avisé et le plus vaillant parmi tous les guerriers d'Arabie, celui dont la présence valait toute une armée, Abdallah-Ben-Zobéir. Dans tout l'Orient il n'était bruit que de ses hauts faits, encore exagérés par la rumeur publique et magnifiés en fabuleuses légendes. Conquérant de la Perse, il avait lutté avec la mystérieuse Dive qui tient en chacune de ses mains un livre où sont écrites les choses de l'Avenir, et qui ne les révèle qu'au guerrier qui l'a vaincue. Et Ben-Zobéir avait pu lire au grimoire de la destinée. Dans les ruines de Ninive il s'était pris corps à corps avec un gigantesque taureau de pierre, à tête d'homme, aux cheveux tressés, à la barbe calamistrée, coiffé d'une haute tiare, et que les Mages avaient animé par leurs enchantements. Ce qui était plus croyable, c'est qu'à l'assaut d'Alexandrie il avait le premier posé l'échelle au pied des remparts, atteint le premier les créneaux qui touchaient le ciel et planté dans l'azur l'étendard de l'Islam. Il était issu de la sainte tribu des Koréïchites, proche parent du Prophète, neveu de ses deux femmes les plus aimées, Khadidja et Aïcha, petit-fils du khalife Abou-Bekr. Le khalife Othman marquait un tel respect pour la sainteté du jeune cheïkh qu'il le faisait monter dans la chaire d'où Mohammed avait parlé au peuple d'Allah; il avait une telle confiance en sa bravoure et ses talents militaires que, ressentant de l'inquiétude au sujet de l'armée expédiée en Ifrikia, il crut lui ajouter assez de force en donnant pour conseil et pour lieutenant à Ibn-Saâd le fils de Zobéir. L'entrée de celui-ci dans le camp ismaélite avait donc été un triomphe. Au lever du soleil, c'est lui qui avait prononcé la prière du matin, comme s'il eût été un Maître de l'Heure.

Grégorios ne fut qu'à moitié rassuré par ces nouvelles. Depuis quelque temps déjà, il luttait contre des pressentiments. Ne pouvant dormir, il fit appeler la princesse Irène et la pria de lui lire quelque page inspirée de la sagesse antique. Tout récemment, elle avait acquis un beau manuscrit de Plutarque, contenant la vie de Caton le Jeune : elle en fit lecture à l'empereur étendu sur la pourpre de son lit d'ivoire. Le bon philosophe de Chéronée promenait son héros à travers les cités de cette Afrique si chère à Grégorios. Caton débarquait

en Cyrénaïque, prenait le commandement des troupes fidèles à Pompée, puis, informé que le roi Juba de Numidie s'armait pour la même cause, et groupait autour de lui les Romains du parti sénatorial, il se décidait à les aller rejoindre. Il suivait le rivage aride de la Tripolitaine, donnant l'exemple de l'endurance à ses soldats, faisant toute la route à pied, sous un soleil de feu, étonnant ses compagnons d'armes par la frugalité de ses repas.

— Tu vois, père? — s'interrompit la princesse, — tu vois : c'était une nature bien trempée comme toi-même. Lui aussi a parcouru des espaces immenses, exposé sa vie pour son peuple. Et il s'agissait aussi de sauver l'Afrique. Tu es un homme antique, toi aussi, un héros de Plutarque, un autre Caton.

Grégorios eut un sourire contraint, et pria la jeune fille de continuer sa lecture.

Maintenant Caton se trouvait aux prises avec le roi Juba. Perfide comme un Numide, celui-ci prétendait employer les forces romaines à le venger d'Utique : il avait juré de la raser au niveau du sol. Et c'était Caton qui domptait ce barbare, se chargeait de défendre la ville contre tout ennemi, travaillait jour et nuit à en relever les murailles, à en exhausser les tours, à en recreuser plus profondément les fossés.

— Mais c'est ta vie même que nous lisons! — dit encore la princesse à son père. — Elle a été écrite, il y a cinq cents ans, par cet excellent Plutarque, évidemment favorisé du don de seconde vue. Ce que Caton faisait à Utique, c'est ce que tu fais en ce moment à Sufétula.

— As-tu, jusqu'au bout, lu cette Vie de Caton? — demanda Grégorios.

— Non, père. Je n'ai ce manuscrit que depuis quelques jours...

— Continue donc.

Le sort de l'Afrique se décidait tout d'abord à Thapsus, où l'armée du parti sénatorial était écrasée par le grand César. Qu'allait devenir Utique? Caton, impuissant à la préserver de la chute imminente, consentirait-il du moins à sauver sa propre vie? Non, il préparait des navires pour permettre à ses amis de fuir, les obligeait à s'embarquer. Mais lui-même, retiré dans son palais....

Irène, ayant rapidement parcouru les feuilles qui suivaient, se prit à pâlir; domptant son émotion, elle dit :

— Père, ne crois-tu pas que c'est assez de lecture pour aujourd'hui? La nuit s'avance, et ne dois-tu pas conserver toutes tes forces pour les dangers que demain peut nous apporter?

Elle voulut rouler le manuscrit et prendre congé de Grégorios.

Celui-ci, adossé au chevet de son lit, retint la princesse et lui dit :

— Non, ce récit est de plus en plus passionnant. Et je ne pourrais ni dormir ni veiller sans avoir entendu la fin... Lis jusqu'au bout.

La princesse, très peinée d'avoir fait choix d'une telle lecture, mais opposant à mauvaise fortune bon visage, continua :

— « Quand il fut dans son lit il prit le dialogue de Platon *Sur l'Ame*, et, après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet. Comme il n'y voyait pas son épée, car son fils l'avait enlevée pendant le souper, il appela un de ses esclaves et lui demanda qui l'avait retirée... »

A ce moment, Grégorios, d'un mouvement inconscient, imperceptible, regarda au-dessus de son chevet. La princesse surprit ce mouvement :

— Père, c'est très mal à toi de me faire continuer cette lecture. Elle est si triste! Je t'en prie, n'achève pas de gâter notre sommeil... Le jour va se lever, et nous n'aurons point reposé.

— Voyons, fille, c'est de l'enfantillage. Qu'as-tu donc aujourd'hui?... Parce que j'ai regardé si mon épée est bien là?... Tu n'imagines pas cependant que je vais imiter jusqu'au bout Caton le Jeune?... Le suicide est interdit au chrétien... Et, vraiment, nous n'en sommes pas là! Suis-je donc un vaincu? As-tu cessé de croire au succès?... Un soldat comme moi peut bien chercher si son épée est à sa place. Elle y est. J'en suis plus tranquille. Si Ben-Zobéir nous donne cette nuit quelque alerte, au moins trouvera-t-il à qui parler... Allons, sèche tes yeux! Que signifient ces larmes? Une guerrière comme toi!... Céder à de telles faiblesses!... Lis!

— Je ne puis. Tu es dans ton droit en me raillant... Il

n'en est pas moins vrai que mes yeux sont brouillés, et que je ne saurais lire plus loin.

— En attendant que ta vue se soit éclaircie, passe-moi ce rouleau.

Ce fut Grégorios qui, d'une voix ferme, reprit :

— « On envoya à Caton son épée, par un enfant. Il la prit, la tira du fourreau, et, comme il vit que la pointe en était acérée et le tranchant bien aiguisé : « Je suis maintenant mon maître. » Ayant placé l'épée auprès de lui, il se remit à la lecture. Il lut, dit-on, le dialogue deux fois tout entier... Dès que Butas fut sorti, il tira son épée et se l'enfonça dans la poitrine... »

— Oui, oui, — continua le patrice, —tu avais bien raison, fillette, de dire que c'était une nature bien trempée... Il avait tenté la fortune des armes, il avait perdu : il payait... Et, au fait, je suis content que cette belle page d'héroïsme antique me donne l'occasion de causer avec toi très sérieusement... Il n'est point commode d'avoir à la fois sur les bras deux adversaires de cette taille : le Basileus et le Khalife... Tu peux être assurée cependant qu'avant mon départ de Carthage j'ai prévu toutes éventualités et j'ai paré à toutes... Je conserve la plus entière confiance en la victoire définitive... Mais tout homme, fût-il un empereur couronné de Dieu, est exposé non seulement à des accidents de guerre, mais à des trahisons... Toi-même, le jour où tu as revêtu ton armure, tu acceptas de courir les chances adverses. Sous la cuirasse, tu as dû ceindre, à même sur ton cœur, ce *robur et æs triplex* dont parle le poète. J'ai donc le droit de toucher avec toi aux questions les plus délicates et les plus graves... Écoute-moi bien !

— J'écoute.

— D'une part, je puis être victime d'un accident de guerre... d'une trahison... Songe que je n'ai pas seulement en face de moi les Arabes, mais autour de moi certains sujets de l'empereur Constans, qui, au fond du cœur, lui restent fidèles et qui pourraient être tentés de lui prouver, par un régicide, cette fidélité... D'autre part, les rois berbères sont-ils des compagnons si sûrs?... Je veux te demander un serment... Si je succombe par la main d'un ennemi ou par celle d'un traître,

— que ce soit un Romain, ou un Grec, ou un Berbère, ou un Arabe, — jure-moi de poursuivre sans relâche, et jusqu'à ce que tu l'aies obtenu, le châtiment du meurtrier !... Jure-moi que mon sang sera payé par du sang ! Pour ma vie, une vie !...

— Je le jure, — répondit la princesse.

— Merci. Mais j'ai un autre souci, et c'est à toi qu'il a trait... Tu peux tomber vivante aux mains de l'ennemi...

— Père, n'oublie pas que si, par toi, je descends de héros arméniens, par ma mère, j'ai pour ancêtres ces héros scandinaves qui refusaient l'entrée du Walhalla à quiconque serait mort autrement que touché par le fer... Plutôt que de se rendre prisonniers, ils s'ouvraient le cœur... Leur main ne tremblait pas plus que n'a tremblé celle de Caton. La mienne non plus ne tremblerait pas.

— Tu le jures?

— Je le jure!

— Me voilà rassuré sur tout ce qui me tourmentait l'âme... Mais quel dieu a donc inspiré ta parole quand tu me disais, tout à l'heure, que je suis un autre Caton?... Caton de Sufétula, après Caton d'Utique?... Non, décidément, je n'accepte pas cet augure.

— Non, — ajouta la jeune fille, déjà souriante, — non, l'exemple de Caton d'Utique n'est pas à suivre jusqu'au bout... Pas plus que je ne me propose de suivre l'exemple de Didon la Sidonienne, qui se brûla sur un bûcher... Mais comme cette terre d'Afrique est fertile en funèbres souvenirs!

— Chassons-les de notre pensée !

— C'est le songe de l'abbé Maxime qui doit se réaliser... Victoire à Grégorios Auguste !

— Victoire à Irène Augusta!

Ils se séparèrent.

Grégorios avait à peine pris deux heures de repos que les cris de guerre commencèrent à retentir dans les campements sarrasins, entre les tentes de poil de chameau à larges raies multicolores. Aussitôt leur répondirent les trompettes de la cavalerie romaine, les clairons des légions, les cornes de bœuf des Numides. Une bataille générale s'engagea presque aussitôt.

A la droite du camp de Grégorios, le duc de la Numidie,

avec des troupes amenées de Théveste et de Thélepte, avec les contingents berbères des montagnes de l'Ouest, défendait le passage de la Sufétule supérieure; à chaque effort des assaillants, il les refoulait et les précipitait dans les ravins. A gauche, le duc de la Tripolitaine, avec les garnisons tirées d'Hadrumète, de Gabès, de Leptis la Grande, de Capsa, avec les guerriers des tribus Louata et Houara, occupant fortement la rive gauche de la Sufétule inférieure et de la rivière de Cilma, massacrait tout ce qui essayait de les franchir. Dans les lits rocheux de ces cours d'eau, parmi leurs fourrés de lauriers-roses, roulaient des flots empourprés, et des cadavres d'hommes et de chevaux y formaient des barrages.

Tout l'effort de l'attaque se portait sur le centre de la position romaine, sur les parapets du camp Dioclétien, sur les remparts de la ville, sur le pont-aqueduc. C'est là aussi que la résistance était le plus acharnée. Du côté du pont, Ben-Zobéir conduisait à l'assaut les vaillants de l'Arabie; du côté de la porte Décumane, c'était l'émir Ibn-Saâd qui, stimulé par la présence de Ben-Zobéir, un peu jaloux des exploits du cheïkh, un peu humilié que le khalife eût cru devoir lui envoyer un surveillant, combattait en désespéré, ne cessant de ramener au combat les contingents de la Syrie et de l'Égypte.

— En avant! en avant! — criait-il à ses guerriers, toujours chevauchant à leur tête et leur montrant de la pointe du sabre les retranchements romains. — En avant! C'est en avant que resplendit le Paradis! C'est en arrière que se creuse l'Enfer!

— En avant! — répétaient les autres chefs, — C'est ici que vous allez conquérir l'Afrique et l'Univers à la parole de Dieu!

— En avant!... N'avez-vous pas vendu à Dieu votre vie? N'avez-vous pas fait avec lui le bon marché? En échange, il vous doit la gloire terrestre ou l'éternelle félicité.

— En avant!... Pour les braves s'entr'ouvrent les portes du Paradis. Du seuil de l'Éden, les hourias, aux grands yeux noirs, s'avancent à leur rencontre.

— En avant!... Comment! vous hésitez à franchir un misérable fossé? Que sera-ce quand il vous faudra passer sur le pont Chirat aussi étroit que le tranchant d'un glaive?

— En avant !... Qui de vous, après avoir tourné le dos à ces chrétiens, osera se montrer dans sa tribu? De quel visage les héros dont vous êtes les rejetons y recevront-ils leurs fils dégénérés ? De quels regards les femmes aux belles tresses y accueilleront-elles les fuyards? Pensez-vous que leurs bras de marbre vont s'ouvrir à des lâches?

Et, comme transportés d'enthousiasme, les héros de l'Yémen, du Hedjaz, du Nedjed, enfonçant les longs éperons au ventre des coursiers, bondissaient à l'assaut des remparts.

Une égale exaltation soulevait les deux armées. Les Romains croyaient voir au-dessus de leurs têtes, en des armures translucides comme leurs corps glorieux, combattre pour eux saint Georges, qui vainquit le dragon aux narines pleines de flammes ; saint Michel, l'archange dont le glaive serpente et foudroye comme l'éclair de la nue; saint Maurice, le tribun de la légion thébaine ; saint Tiron, et saint Théodore, et saint Démétrios, et tous les guerriers, qui, le glaive dans la main, quelques-uns avec la palme du martyre, montent la garde au trône du Tout-Puissant.

Les Arabes, parfois, s'arrêtaient dans leur élan parce que, sur les remparts qu'ils assaillaient, ils s'imaginaient apercevoir une femme au front couronné d'étoiles, le pied posé sur le croissant de la lune et qui les fascinait de ses regards doux et terribles. Mais ensuite ils étaient relancés à l'attaque parce qu'ils voyaient planer au-dessus d'eux Khaled, l'Épée de Dieu, le héros des batailles du Prophète, parce que des voix de l'autre monde tonnaient à leurs oreilles, parce que le roi Salomon, qui eut pouvoir sur Éblis et sur les Djinns, parce que l'Iskander à la Double-Corne, conquérant du monde, qui furent tous deux, en attendant Mohammed, les prophètes d'Allah, dressaient en avant des escadrons musulmans leurs têtes formidables.

Ainsi la bataille faisait rage, dans les nuées entre les Immortels, sur terre entre les guerriers mortels. Et chacun de ceux-ci, qu'il fût chrétien ou musulman, grand seigneur ou mercenaire, descendant des rois fabuleux ou fils d'un esclave, sentait qu'en cette heure et en ce lieu s'offrait à lui la plus glorieuse occasion de mourir ou de vaincre.

Quand l'émir Ibn-Saâd vit que les charges les plus impé-

tueuses ne servaient qu'à combler d'hommes et de chevaux morts les fossés romains, il mit pied à terre, enjoignit à ses escadrons de l'imiter, et, s'aidant des mains, ses fines bottes rouges glissant dans l'argile sanglante, parvint à se hisser jusqu'aux palissades. Les Arabes, entraînés à sa suite, commencèrent à taillader les pieux et y ouvrirent de larges brèches. Elles étaient aussitôt comblées de leurs cadavres. Partout ils se heurtaient aux pointes des lances. Les archers et les frondeurs faisaient pleuvoir sur eux un ruissellement de flèches et de balles. Sur le chemin de ronde du camp, sur les remparts de Sufétula, aux créneaux des fortins, ronflaient les machines de guerre : leurs énormes viretons, leurs javelots colossaux, leurs boulets de pierre, sifflant par-dessus la tête des légionnaires, creusaient de larges sillons dans les rangs des Sarrasins, allaient au loin dévaster leurs réserves, et, d'un seul coup, abattaient des files entières de cavaliers.

Sans doute les soldats de Grégorios subissaient des pertes cruelles; mais les blessés et les morts étaient promptement relevés, emportés dans la ville; et, pour les remplacer, de la ville, du mont des Eaux-Vives, de tous les camps romains, accouraient sans cesse des troupes fraîches. Le duc de la Byzacène, campé sur cette montagne, voyait, comme sur le dos de la main, tout ce qui se passait dans la ville et dans la plaine; et dès qu'il croyait l'empereur, le duc de la Numidie ou celui de la Tripolitaine sur le point d'être submergé par les assaillants, en toute hâte il leur expédiait des cohortes de légionnaires, des turmes de cataphractaires, des escadrons numides, des nuées de frondeurs et d'archers.

Toutes les tentatives des grands chefs musulmans échouaient coup sur coup. Ben-Zobéir était parvenu à forcer la barricade du pont-aqueduc; arrêté à la porte de la Rivière, il vit ses compagnons décimés par les projectiles qui grêlaient des tours, eut trois chevaux tués sous lui. Ibn-Saâd, couvert de sang et de fange, réussit, enjambant un monceau de cadavres, à joindre Grégorios et à croiser le fer avec lui; mais une charge des gardes palatins le rejeta au plus épais de la mêlée, écrasa tout sur son passage, précipita du haut des parapets la foule des Sarrasins, et l'émir n'échappa au trépas que parce qu'il roula dans le fossé, sous un tas de morts et de mourants.

L'assaut des Ismaélites avait de même échoué aux deux extrémités de la ligne de bataille, aux berges des deux rivières. Maintenant, chrétiens ou musulmans, surtout ceux qui, sous les rayons du soleil à son zénith, cuisaient dans leurs cottes de mailles et leur cuirasses de fer, comme des tortues dans leur carapace sur un feu de bergers, étaient à bout de forces. La sueur avec le sang ruisselaient sur leurs membres. Une lassitude égale domptait les deux armées. Dans les campements des Arabes s'éleva la voix du muezzin appelant les croyants à la prière: ils se hâtèrent d'évacuer le champ de carnage, poursuivis par les derniers viretons des balistes, mais enlevant leurs blessés sur le garrot de leurs chevaux, entraînant au galop beaucoup de leurs morts avec des cordelettes munies de harpons. Aussitôt légionnaires romains et auxiliaires numides s'empressèrent au pillage, et ce fut à qui parmi eux ramasserait le plus de selles brodées d'or, de bracelets ou de colliers, de ceintures gonflées de dinars, d'armes enrichies de pierreries.

L'assaut général que l'émir Ibn-Saâd avait voulu donner pour la bienvenue de Ben-Zobéir se terminait donc à sa confusion. L'éclatant succès des impériaux justifiait les sages dispositions de Grégorios. Il devenait évident que les hommes du désert resteraient incapables d'emporter une forteresse comme Sufétula, protégée en avant par le camp Dioclétien, soutenue en arrière par les camps du mont des Eaux-Vives.

D'autre part, Grégorios se rendait compte qu'à son tour il serait impuissant à diriger une attaque à fond sur le centre de l'ennemi : les ravins abrupts de la Sufétule, d'une protection si efficace pour la défensive, devenaient un obstacle presque insurmontable pour une offensive générale. Avec un seul pont, il était impossible de faire, assez rapidement, d'une rive à l'autre, évoluer des masses. Au surplus, Grégorios ne se souciait pas de risquer une telle manœuvre. Ses légions, une fois déployées dans la plaine, seraient-elles assez solides pour résister aux charges de cavaliers aussi impétueux que les hommes de l'Yémen et du Hedjaz? Or, son armée régulière une fois disloquée, les contingents berbères se disperseraient sur toutes les routes de la Byzacène. Les destinées de l'Afrique et du monde étaient en cause : il convenait de ne rien aban-

donner au hasard. En s'obstinant à cette vigoureuse défensive, Grégorios se croyait certain d'user, de lasser et de détruire l'adversaire.

Des courriers de victoire expédiés le même jour allaient, dans toute l'Ifrikia comme dans Carthage, soulever l'enthousiasme des peuples. L'annonce d'un si brillant succès, la vue des missives couronnées de lauriers, devaient bientôt réjouir, dans Rome, le pape Théodore, dans les pays du Nord et de l'Occident, le roi wisigoth d'Espagne, et Rotharis le Lombard, et le Dagobert des Francs. Alors, de toutes les églises de la chrétienté monteraient au ciel les chants d'action de grâces pour la victoire de Sufétule, le premier triomphe remporté par un chrétien sur ces infidèles jusqu'alors invaincus.

Le soir, Grégorios et la princesse Irène, tandis que les cloches des églises sonnaient à toute volée, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Eh bien! père? — dit la jeune fille, — ne s'est-il pas réalisé, le rêve du saint abbé Maxime? Ce qu'il a entendu chanter dans le ciel par les anges, l'entends-tu répéter par l'armée tout entière? Et demain la même acclamation retentira dans toute la chrétienté!

— Oublie ma défaillance de cette nuit, — interrompit l'empereur en souriant. — Mais, vraiment, ces souvenirs de défaite survenant au plus fort de mes soucis!... Et comme c'est le hasard qui t'avait mis le livre entre les mains, on aurait pu croire à un avertissement du destin.

ALFRED RAMBAUD

(La fin au prochain numéro.)

L'ASSISTANCE

AUX

TUBERCULEUX INDIGENTS[1]

Depuis près de deux ans, chaque mois, à l'Hôtel-Dieu de Lyon, j'assiste à la visite des malades, qui ont sollicité leur admission au Sanatorium d'Hauteville pour tuberculeux indigents. Chacune de ces visites me laisse pénétré du même sentiment de pitié. A de tels spectacles, on prend une notion exacte de l'effroyable danger dont nous menace la tuberculose : là seulement on comprend l'insistance des médecins, qui adjurent la société de les aider à combattre ce fléau.

Bien avant l'heure fixée pour la visite, une foule impatiente envahit notre dispensaire de l'Hôtel-Dieu de Lyon ; elle se tasse dans les couloirs ; elle déborde jusque dans la rue. La même anxiété se lit sur tous les visages. Ces pauvres gens savent tous que les places sont comptées, qu'elles sont malheureusement trop rares. Ils croient qu'il faut arriver parmi les premiers à la visite pour avoir plus de chances d'être admis dans la maison de guérison. A neuf heures, le triste

1. Note de la Direction. — L'an dernier, la *Revue de Paris* avait demandé à M. Félix Mangini, président de l'Œuvre Lyonnaise des Tuberculeux Indigents, d'exposer les origines et le fonctionnement du Sanatorium d'Hauteville, qui le premier, en France, fut ouvert aux tuberculeux pauvres. La mort a frappé M. Mangini, il y a quelques mois. L'article qu'il préparait n'était pas entièrement terminé. Mais l'auteur en avait réuni tous les éléments. Ce sont ses notes, recueillies par ses amis, que nous publions aujourd'hui.

défilé commence : on les appelle suivant l'ordre d'inscription de leurs demandes. Pendant trois heures, ils se succèdent : hommes, femmes, jeunes pour la plupart, pour la plupart aussi déjà marqués des stigmates de la tuberculose, teint trop pâle ou trop animé, yeux brillants, démarche lassée.

Le nombre des lits du Sanatorium est actuellement de 119; le traitement dure quatre mois; nous ne disposons donc, chaque mois, que d'une trentaine de lits à peine. Chaque mois nous avons plus de 100 postulants. Les 30 privilégiés, que nous pouvons recevoir, sont ceux que l'on reconnaît à cette première visite le moins gravement atteints : seuls, ils ont quelques chances de guérir, ou du moins d'obtenir une sérieuse amélioration.

Dans ce premier examen des malades, la tâche de notre médecin en chef est particulièrement difficile. Il doit, en quelques minutes, se rendre un compte exact des lésions de chaque postulant. Il ne peut pas s'en rapporter aveuglément aux certificats de ses confrères. Trop souvent, ces derniers ont dû donner une suprême illusion à leurs malades. Partager cet apitoiement serait une erreur; pour l'inutile service de malades incurables, on prendrait les places qui reviennent à des sujets guérissables ou susceptibles d'amélioration. Mais plus délicate encore est cette tâche, si l'on veut — et on le veut — épargner aux malades désespérés la sensation d'un arrêt de mort. De toute leur force d'intuition, ces pauvres phtisiques cherchent à lire dans la physionomie et dans les yeux du médecin. Si l'on doit les écarter, on doit aussi trouver un langage, dont nous ne connaissons que trop la signification. Encore le phtisique ne demande-t-il qu'à être trompé : il espère d'autant plus en la vie qu'elle est plus près de le quitter. Mais c'est la mère ou la femme qui, devinant la vérité, se retirent le visage défait, sans retenir leurs sanglots. Quelques-unes implorent malgré tout : « Que vais-je faire de mon fils, de mon mari, puisque, chez vous seulement, on pouvait le sauver? » Où vont aller en effet ces malades en attendant que la mort les délivre? Presque tous sont des indigents. S'ils ont une famille, elle a épuisé pour eux ses pauvres ressources, pendant les premiers mois de la maladie. Rentrés chez eux, ils vont attendre l'aumône, en semant

autour d'eux de nouveaux germes de contagion. Puis, s'ils le peuvent, ils reviendront à l'hôpital public, dans quelque salle banale, où d'ordinaire ils ont déjà fait quelque séjour. Là encore, ils contamineront leurs voisins de lit. Car les médecins de nos grands hôpitaux, malgré tout ce qu'ils savent du danger et tout ce qu'ils font pour le restreindre, n'ont pas encore à leur disposition des salles réservées, pour isoler les tuberculeux.

Voilà donc une première catégorie de sacrifiés, que l'état même de leur mal a condamnés sans appel. Une autre catégorie, encore plus à plaindre peut-être, est celle des malades que nous consentirions à recevoir, mais que nous ne pouvons, faute de place, recevoir aussitôt. Trente places par mois ! Qu'est-ce pour les tuberculeux curables de plusieurs départements ? Non seulement Lyon et sa banlieue, mais, à cent et deux cents kilomètres à la ronde, toute une province nous envoie des suppliants. Certains admissibles doivent, durant de longues semaines, attendre leur convocation, dans quelque intérieur misérable, exposés à toutes les privations. Leur tour arrive enfin ; mais le mal a progressé ; des accidents plus graves se sont manifestés ; à une seconde visite, nous devons, en toute conscience, ajourner leur réception ; ou bien, entrés au sanatorium, ils continuent de dépérir malgré tous les soins, à moins que le brusque changement de climat ne détermine un accident aigu, qui peut être fatal.

Tant que des asiles spéciaux pour les phtisiques condamnés ne permettront pas d'adoucir leurs derniers moments et de protéger leurs familles contre une dangereuse contagion ; tant que les tuberculeux guérissables (et ils sont en France légion) ne trouveront pas en nombre suffisant des établissements pour les recevoir au premier symptôme, nous n'aurons pas rempli le plus grand de nos devoirs sociaux, qui est l'assistance avec la prévoyance.

Il ne manque pas dans notre pays de philanthropes, intentionnels, tout au moins, ou dont la vocation est surexcitée par les débats électoraux. Ils réclament la constitution de retraites officielles, servies par l'État à tous les travailleurs. Ce serait un admirable progrès, en réalité, si quelque jour chaque citoyen avait ainsi sa vieillesse assurée ! Mais ce jour,

je le crains, est encore lointain. Avant qu'on les pensionne, il faut nous préparer des vieillards, en protégeant les enfants et les adultes, que la tuberculose décime. Si nous ne luttons pas contre ce dernier fléau, bientôt les grandes villes et les centres ouvriers risquent de n'avoir plus de population valide au-dessus de quarante ans. Que l'on ne crie pas à l'exagération : en France, chaque année, succombent 150 000 tuberculeux, soit une mortalité de 39,4 par 10 000 habitants. Dans les villes de plus de 50 000 habitants, cette mortalité s'élève à 49,9 par 10 000. Ce chiffre de 150 000 décès suppose que 500 000 — je dis bien *cinq cent mille* — Français environ sont atteints du terrible mal. A Paris seulement, de 1880 à 1897, il y a eu 184 000 victimes de la tuberculose *pulmonaire ;* sur ce nombre, plus de la moitié, soit 95 600 individus, moururent entre vingt et quarante ans [1].

En Allemagne, où les lois ont institué des assurances ouvrières contre la maladie (loi de 1883) et contre l'invalidité (loi de 1889), la majeure partie des rentes d'invalidité, 20 à 22 p. 100, furent d'abord payées à des tuberculeux, dont le nombre croissant menaçait d'absorber toutes les ressources des caisses de prévoyance. Aussi les Sociétés d'Assurances, guidées par des considérations purement financières, contribuèrent, de leurs propres fonds, à la création et à l'exploitation de plusieurs sanatoriums, où, en quelques mois, beaucoup de leurs assurés devinrent capables de reprendre leur travail. Auparavant, les tuberculeux restaient deux et même trois ans à la charge de ces Sociétés, avec une pension moyenne de 235 francs ; et cela en pure perte, car la plupart de ces malheureux, pour ne pas dire tous, succombaient faute d'un traitement précoce et judicieux [2]. Par leur collaboration aux sanatoriums pour indigents, les Sociétés d'Assurances allemandes ont déjà réalisé d'énormes économies : et l'humanité tout entière y a trouvé aussi son bénéfice, puisqu'elles ont en

1. Ces chiffres sont empruntés au Rapport de MM. les docteurs Letulle et Petit : *L'Assistance aux Tuberculeux privés de ressources* (Congrès international d'Assistance publique et de Bienfaisance privée). Ils sont confirmés par le Rapport général de M. le Professeur Brouardel à la Commission de la Tuberculose (Paris, 1900).

2. Extrait du Rapport du Dr Gebhardt, au Congrès de Stuttgart, en 1895.

même temps protégé le grand capital social, le peuple des travailleurs [1].

En France, par malheur, ce calcul n'a pas encore été fait par ceux-là même que pourtant la tuberculose menace le plus directement dans leurs plus grands intérêts. Notre classe ouvrière envisage encore les mutualités comme des loteries, où des annuités minimes donnent chance à de gros lots, que l'on doit gagner à tous coups. Ceux qui jouissent d'une bonne santé ne se doutent pas qu'une ligue contre la tuberculose leur procurerait, à eux, les bien portants, le maximum de bénéfices. Faute de connaître la nature et la gravité du mal, ils n'ont sur la contagiosité que des idées rudimentaires ou fausses ; aussi n'acceptent-ils que difficilement les prescriptions de l'hygiène : pour eux, la tuberculose est encore une tare de famille, engendrée par un « mauvais sang », dont on doit nier l'existence parmi ses proches, pour le bon renom de la lignée. La lutte contre la tuberculose dans la classe indigente doit donc commencer par la lutte contre les habitudes et les préjugés.

Notre corps médical ne doit être accusé ni d'indifférence, ni d'impéritie. Depuis longtemps déjà, nos médecins ont pris le parti de faire connaître aux familles des tuberculeux, puis aux tuberculeux eux-mêmes, avec tous les ménagements désirables, le nom de leur maladie : c'était la première condition pour soigner les malades et pour restreindre l'infection familiale. Avant même qu'il fût question de sanatoriums, les médecins ont réclamé des municipalités l'amélioration des logements ouvriers, et de l'Assistance publique la création ou l'aménagement d'hôpitaux d'isolement. Ils ont montré combien il était inhumain de soigner côte à côte, dans les mêmes salles, avec un matériel trop souvent commun et avec le même personnel, des tuberculeux et d'autres sujets qu'une maladie passagère plaçait ainsi dans les meilleures conditions pour contracter la tuberculose.

Puis s'ouvrit l'ère des sanatoriums. Distancés sur ce terrain par les Suisses et par les Allemands, les médecins français se

1. Voir les Rapports sur l'Assurance ouvrière en Allemagne au Congrès international d'Assistance publique de Paris, 1900.

mirent à étudier activement les premières installations faites à l'étranger; mais peut-être apportèrent-ils un peu trop de hâte à formuler des conclusions trop catégoriques. Ils se divisèrent bientôt en partisans irréductibles de deux types de sanatoriums :

1° Le sanatorium méthodique, rationnel, « à l'allemande », installé d'après les données les plus scientifiques, pour un grand nombre de pensionnaires, 100 à 150, tous également soumis à un régime de cure très strict et à une discipline sévère;

2° Le sanatorium « de fortune » ou de cure libre. Dans celui-ci, le médecin réunit, sans tenir un trop grand compte des conditions de climat, de situation ni d'installation, le nombre de malades que ses ressources d'argent et d'énergie peuvent grouper. Il les loge dans des bâtiments déjà construits, hôpitaux ruraux ou habitations privées, rencontrés « de fortune » et adaptés au mieux à leur nouvelle destination.

Comme il arrive souvent dans les discussions dogmatiques, chaque partisan de l'un des deux systèmes condamna sans atténuation le système adverse. Il en résulta qu'une fraction du corps médical se prit de scepticisme à l'égard de tous les sanatoriums. Lorsque nous dûmes, en 1897, commencer la construction des bâtiments du sanatorium d'Hauteville, je demandai quelques conseils aux maîtres les plus justement réputés de la médecine française. L'un d'eux me répondit : « Les sanatoriums n'ont pas de vertu par eux-mêmes, ni par leur disposition, ni par leur orientation, ni par leur altitude. Une chambre d'hôtel peut réaliser tout cela. Leur valeur est dans la discipline établie par une autorité intelligente, toujours présente et toujours vigilante, toujours renseignée et toujours obéie. Tant vaut la direction, tant vaut le sanatorium. » Et par la direction, l'éminent maître entendait le médecin. Mais est-il possible au médecin d'assumer tous les rôles et toutes les responsabilités dans de semblables entreprises? Tel excellent praticien n'est pas un excellent homme d'affaires, au courant des questions d'architecture, de finance et d'administration. Bien plus, notre corps médical conserve de telles traditions de dévouement et de générosité désin-

téressée, que nous ne devons pas exiger de lui l'esprit calculateur et positif, l'économie parfois parcimonieuse : ces qualités sont pourtant indispensables pour la création et l'administration d'un vaste établissement.

Nos médecins, lorsqu'ils voulurent traiter par eux-mêmes toutes les questions matérielles des sanatoriums, ne firent, je le crains, que retarder la réalisation de leurs désirs, en effrayant les souscripteurs les plus généreux par les immenses sacrifices qu'ils proclamaient nécessaires. MM. les docteurs Letulle et Petit, dans le si remarquable rapport qu'ils présentèrent au Congrès de l'Assistance réuni à Paris en 1900, concluaient que le traitement en sanatoriums des 300 000 tuberculeux pauvres existant en France imposerait une dépense *annuelle* de 875 millions de francs, au prix moyen de sept à huit francs par jour et par malade.

De tels chiffres, heureusement, sont très exagérés. C'est la preuve de cette exagération que je voudrais établir en exposant très brièvement les ressources avec lesquelles le sanatorium d'Hauteville pour tuberculeux indigents fut créé, et les conditions dans lesquelles ce sanatorium fonctionne aujourd'hui. Au cours de cette brève étude je passerai sous silence tout ce qui, dans notre œuvre, est d'un caractère purement médical : si le lecteur veut connaître le détail des installations, je le renvoie aux études très documentées qu'ont publiées le professeur Arloing durant la construction et le docteur Dumarest, médecin en chef du sanatorium, depuis l'ouverture des services. Ce qu'il importe au public de connaître, ce sont les moyens employés pour réunir les capitaux nécessaires, ce sont les frais de premier établissement, c'est le prix de revient de la journée du malade. Une fois ces prix connus, peut-être notre œuvre lyonnaise suscitera-t-elle dans le reste de la France de nombreux imitateurs.

***

« L'Œuvre Lyonnaise des Tuberculeux Indigents » a été fondée en 1897. Vers le milieu de cette année, nous avions acquis dans le département de l'Ain, sur le territoire d'Hauteville, à un kilomètre environ du village, un terrain de

14 hectares, confinant aux magnifiques forêts de sapins qui couvrent ce plateau du Jura. Le terrain, situé à une altitude de 910 mètres, distant de Lyon de 80 kilomètres environ, fut acheté la veille du jour où arrivait à échéance un traité conditionnel de vente, passé quatre années auparavant par un interne des hôpitaux de Lyon, M. Dumarest. Le père de M. Dumarest avait exercé pendant de longues années la médecine à Hauteville. Ce praticien de valeur avait déjà répandu dans la région cette juste notion qu'il est utile pour les tuberculeux d'habiter sur les hauteurs et de respirer l'air purifié par les sapins qui le filtrent dans leurs épais rideaux de verdure (il n'était pas encore alors question de microbes). On signalait, il y a quelque quarante ans, des cures tout à fait remarquables, obtenues à Hauteville par des Lyonnais bien connus.

Le jeune interne avait donc rêvé d'établir, une fois docteur, un sanatorium d'une trentaine de lits, qu'il destinait à la clientèle aisée, la seule qui pût couvrir les frais de l'entreprise. En attendant une société capable de réaliser financièrement l'établissement projeté, il avait conclu avec un propriétaire d'Hauteville le marché conditionnel dont nous venons de parler. M. Dumarest demanda un avis préalable à mon ami M. Hermann Sabran, président du Conseil d'administration des hospices civils de Lyon : c'est grâce à M. Sabran que j'entrai moi-même en relations avec lui. La question fut discutée entre nos amis Édouard Aynard, Joseph Gillet et Ernest Oberkampff. Tous nous fûmes tout de suite très favorables au projet, à condition toutefois qu'il s'agirait, non d'un hôtel privé, dont la pension assez coûteuse ne conviendrait qu'à une petite catégorie de tuberculeux, mais bien d'un vaste sanatorium où l'on recevrait les indigents, comme dans les sanatoriums populaires d'Allemagne et de Suisse. C'est avec ces intentions que nous nous rendîmes acquéreurs du terrain déjà retenu et de quelques parcelles voisines ; puis nous proposâmes à M. Dumarest la direction médicale de l'établissement.

Il fallait construire les bâtiments sur un type encore inédit en France. Et il fallait recueillir les fonds. D'où la nécessité immédiate d'aller examiner sur place les sanatoriums déjà

créés à l'étranger, et en même temps d'organiser une souscription de charité privée qui couvrît, en partie au moins, les frais de première mise. M. Dumarest entreprit un premier voyage d'études. Il nous accompagna dans un second voyage, que nous fîmes avec M. Germain, directeur de la Société des Logements Économiques et d'Alimentation, dont la collaboration dévouée devait nous être si précieuse. Nous tenions à tout voir par nous-mêmes, car il y avait pour nous un intérêt majeur à profiter des études déjà faites par les autres, à éviter surtout les fautes qu'ils avaient pu commettre, et qui sont inévitables quand on entreprend de créer un nouveau type d'habitation. Le sanatorium d'Heiligen-Schwendi, situé dans le canton de Berne, au-dessus du lac de Thoune, et l'établissement bâlois de Davos-Dörfli, tous les deux destinés aux tuberculeux indigents, nous ont servi surtout de modèles pour nos plans d'Hauteville.

Quant à la souscription, nous savions ce que nous pouvions attendre de la charité lyonnaise, qui se manifeste si souvent par de si beaux élans. Le résultat dépassa nos espérances : en quelques mois, nous avions recueilli à Lyon plus de 500 000 francs. Bien que les frais prévus dussent atteindre près du double de cette somme, nous rédigions les statuts d'une société, qui reçut bientôt l'approbation des pouvoirs publics sous le nom *d'Œuvre Lyonnaise des Tuberculeux Indigents*[1].

L'hiver de 1897 se passa à préparer les plans, les devis et les marchés ; au printemps de l'année 1898, dès la fonte des neiges, les travaux étaient commencés et menés très activement. Ici, il faut dire un mot de la Société Lyonnaise des Logements économiques et d'Alimentation, à qui fut confiée l'exécution des plans, des devis et des travaux. Créée à Lyon

1. Son premier Conseil d'administration, recruté parmi les principaux donateurs fut ainsi composé : *Président d'honneur :* M. Hermann Sabran. *Président :* M. Mangini. *Vice-présidents :* MM. Ernest Oberkampff et A. Martelin. *Secrétaire :* M. H. Bouthier. *Trésorier :* M. Francisque Aynard. *Membres :* MM. Édouard Aynard, Arthur Brölemann, Jules Cambefort, Auguste Chabrières, André Descours, Mme Ferrand Holstein, MM. Amédée Franc, Joseph Gillet, François Gillet, Henri Jaubert, Auguste Lumière, Mme Michel Cote, MM. Benoit Oriol, Léon Permezel, Claude Pillet, Auguste de Riaz, Gabriel Saint-Olive, Augustin Seguin, Mme la baronne Vitta.

en 1886, disposant aujourd'hui d'un capital de cinq millions, cette Société a pour but de construire très économiquement, mais suivant les règles de la meilleure hygiène, des maisons qu'elle loue le moins cher possible aux ouvriers. Elle exploite aussi des restaurants, où l'on trouve, aux plus bas prix, une cuisine abondante et saine. Cette Société avait à son actif déjà de sérieux états de services dans la lutte contre la tuberculose, qui frappe surtout les individus mal nourris et mal logés. Il était tout naturel qu'elle offrît son aide, absolument gratuite du reste, à la Société naissante du Sanatorium pour indigents[1].

Pendant que les murs du sanatorium s'élevaient sur le plateau d'Hauteville, nous sentions la nécessité de fonder solidement l'œuvre elle-même, et nous demandions au gouvernement la reconnaissance d'utilité publique. D'ordinaire, une telle faveur n'est accordée aux œuvres qu'après plusieurs années d'existence, quand elles ont déjà montré qu'elles peuvent rendre de réels services. Là encore, nous reçûmes un précieux encouragement : dès le mois d'août 1899, un décret reconnaissait notre fondation d'utilité publique. Et peu après, le ministre de l'Agriculture nous avisait que, sur la répartition des fonds du Pari mutuel, la commission allouait 450000 francs à l'Œuvre Lyonnaise des Tuberculeux indigents. Dès lors, nous avions à notre disposition un capital de 950000 francs, presque suffisant pour mener à bien notre entreprise, pour exécuter nos premiers projets d'un sanatorium de cent vingt-cinq lits.

Quand tout réussit à souhait, on se laisse entraîner facilement à de plus beaux rêves. Pourquoi, à côté de la maison où devaient être soignés les tuberculeux, ne placerait-on pas le laboratoire, où l'on étudierait tout spécialement les moyens de combattre la terrible maladie? Quelques-uns de nos amis émirent cette idée; elle fut encouragée par le professeur Arloing ; ses travaux sur la tuberculose le désignaient comme directeur scientifique du futur Institut antituberculeux ; il

1. D'ailleurs, elle s'était essayée déjà dans la construction d'édifices moins modestes que les maisons ouvrières : c'est à elle que l'on doit les bâtiments de l'hospice Renée Sabran à Giens près d'Hyères, de l'hospice Paul-Michel Perret dans notre banlieue lyonnaise, deux dépendances des Hospices civils de Lyon. C'est elle aussi, avec son même directeur, M. Germain, qui a édifié l'Institut de chimie de Lyon.

voulut bien nous promettre son concours. Nous n'avions pas de fonds, il est vrai, pour cette nouvelle dépense, et j'hésitais un peu à m'y engager. Mais lorsqu'une création scientifique répond à des besoins réels, ou seulement à une idée juste, d'ordinaire l'argent ne lui fait pas défaut. La construction de ces laboratoires fut donc décidée, et les bâtiments en furent commencés en même temps que les autres annexes du sanatorium. Le 26 août 1900, au bout de deux ans, l'ensemble architectural était achevé. On recevait les trente premiers malades. Puis, chaque mois, le nombre des admissions allait en augmentant : à la fin de l'année 1900, la maison contenait cent pensionnaires.

L'ensemble des constructions de l'Œuvre d'Hauteville est indiqué sur le croquis ci-joint : il comprend *(fig. 1)*, outre le sanatorium proprement dit, cinq annexes :

1° Un vaste bâtiment A, divisé en logements pour le personnel, qui y occupe une douzaine d'appartements.

2° Une maison d'habitation B, pour le médecin en chef, avec un pied-à-terre pour le directeur des services scientifiques.

3° Un pavillon C, dans lequel on produit l'électricité nécessaire à l'ensemble des installations.

4° Un grand bâtiment D, renfermant les laboratoires de l'Institut antituberculeux.

5° Une ferme E de l'ancien domaine, qu'on a utilisée pour l'élevage d'animaux destinés à l'alimentation des malades.

Le sanatorium proprement dit *(fig. 2)*, offre ses trois pavillons, F, G, H, aux malades et aux services médicaux. Dans l'ensemble, ces trois pavillons dessinent un quart de cercle, dont la concavité, orientée au sud-ouest, regarde une vaste terrasse gazonnée et plantée d'arbres, d'une superficie de dix mille mètres carrés. Le grand pavillon central G a sa façade tournée du côté sud-ouest. Le pavillon de droite F regarde le sud, le pavillon de gauche H, l'ouest. Les trois pavillons sont établis sur des sous-sols élevés qui, bien éclairés par de larges fenêtres, donnent asile aux services généraux : buanderie, hydrothérapie, appareils de chauffage, caves et garde-manger, réfectoire des domestiques, etc... Ces services généraux occupent également le rez-de-chaussée du grand pavillon

central. On y trouve : au nord la cuisine et ses dépendances, le service de l'entrée, le service de l'économat, — au midi la

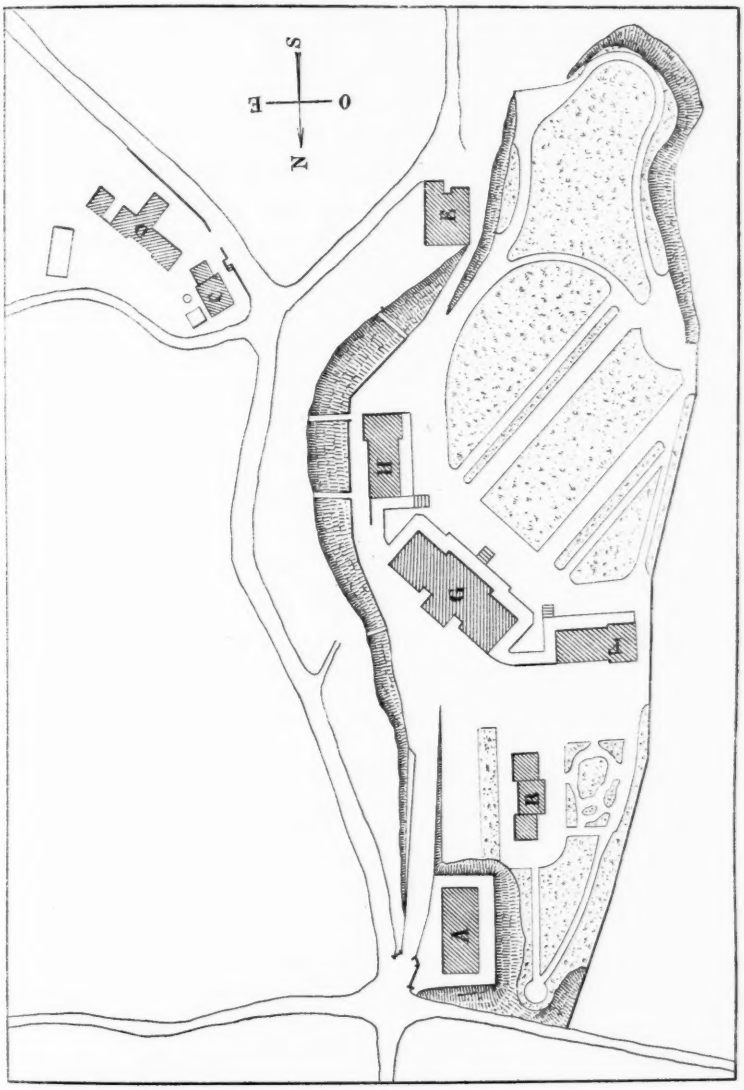

Fig. 1. — L'Œuvre d'Hauteville.

grande salle à manger commune aux deux sexes, la salle de réunion des hommes, la salle de réunion des femmes, la salle à manger du haut personnel, le bureau du directeur.

Au premier étage, toute la façade exposée au sud-ouest est

réservée aux chambres des malades, un large corridor les dessert, ouvert en un grand vestibule vers le milieu du bâtiment. Sur le vestibule au nord, donnent les cabinets d'examen des deux médecins, avec leurs annexes : salle de radiographie, salle de pesage, etc.; à droite et à gauche, sont les locaux réservés au service : chambre de domestiques, pharmacie, lingerie, water-closets, etc... Au second étage, du côté droit et du côté gauche du pavillon, on retrouve les chambres de malades, toujours exposées au sud-ouest, et derrière ces chambres, les locaux de service. Au milieu, abordable des deux côtés, est la chapelle.

Les deux pavillons de droite et de gauche renferment à leurs deux étages des chambres de malades dans toute la partie exposée au soleil, et des locaux de service sur les façades du côté nord. L'ensemble des trois pavillons est relié par des galeries couvertes, au rez-de-chaussée et au premier étage. Les malades logés dans les pavillons latéraux peuvent donc se rendre à la salle à manger et à la chapelle sans être exposés aux rigueurs du dehors. Les hommes occupent le pavillon de droite et la plus grande partie du pavillon central ; le pavillon de gauche et ce qui reste du pavillon central sont réservés aux femmes. Les deux sexes sont, par la disposition même des couloirs et des murs de refend, séparés d'une façon absolue : la salle à manger est commune; mais hommes et femmes l'abordent chacun de leur côté par une entrée spéciale. Sur la terrasse une vaste pelouse, occupant le milieu, est le terrain neutre interdit aux uns et aux autres : elle constitue une séparation qui facilite beaucoup la surveillance. Nous savions, par l'expérience déjà faite ailleurs, qu'il y a là une question majeure de discipline, essentielle pour le bon renom de l'établissement.

L'intérieur des bâtiments est aménagé suivant les dernières exigences de l'hygiène : parquets en chêne paraffinés, murs revêtus de toiles peintes, couloirs à carreaux de grès avec plintes en grès, angles arrondis partout, chauffage de tout l'établissement au moyen de la vapeur à basse tension. Les galeries de cure d'air, où les malades séjournent pendant plusieurs heures par jour, ont une très grande étendue, car elles règnent non seulement devant les trois pavillons, mais

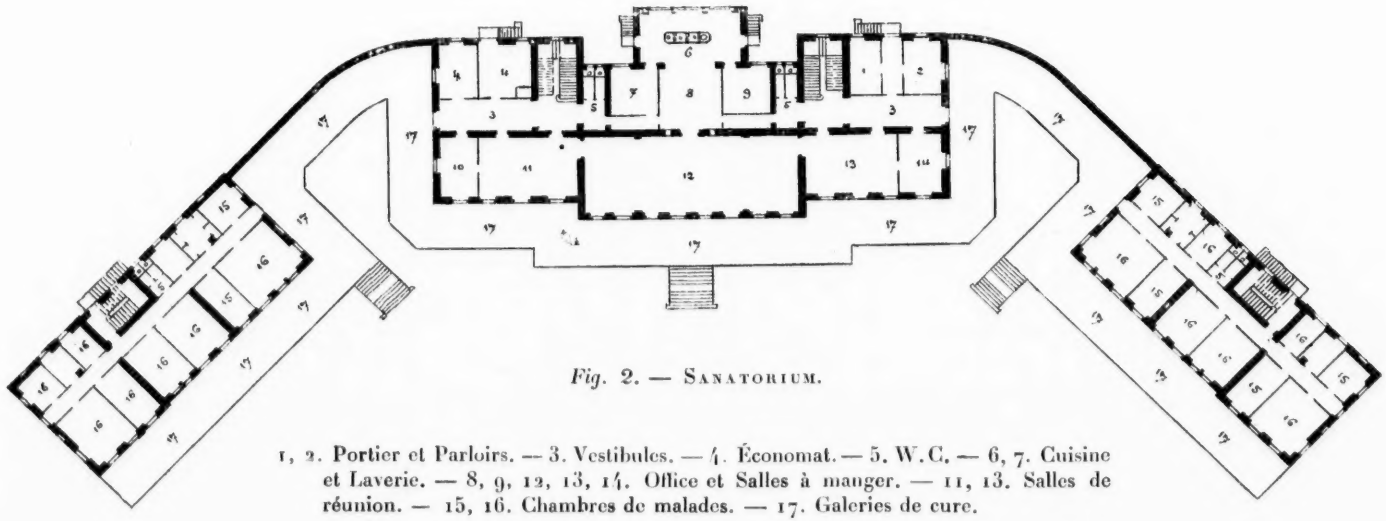

Fig. 2. — Sanatorium.

1, 2. Portier et Parloirs. — 3. Vestibules. — 4. Économat. — 5. W.C. — 6, 7. Cuisine et Laverie. — 8, 9, 12, 13, 14. Office et Salles à manger. — 11, 13. Salles de réunion. — 15, 16. Chambres de malades. — 17. Galeries de cure.

encore entre ces bâtiments qu'elles font communiquer entre eux. Nous leur avons donné quatre mètres de largeur, afin que l'on puisse circuler devant les chaises longues sans déranger les malades.

Quel a été le prix de premier établissement de tous ces immeubles ? La construction et l'installation ont occasionné une dépense totale de 1 200 000 francs, ainsi répartie :

Pavillons des malades, Maisons du Médecin en Chef et du Personnel, Pavillon de l'électricité, etc. .	Fr.	910 000
Institut antituberculeux		160 000
Mobilier de toute nature.		85 000
Mise en marche de la maison		45 000
TOTAL	Fr.	1 200 000

Si, de cette somme, on retranche les frais l'Institut antituberculeux, qui constitue une fondation indépendante ; si l'on retranche également les frais de mise en marche pendant les premiers mois d'ouverture, alors que le personnel déjà au complet attendait les malades, on arrive à une dépense de moins d'un million, soit environ 8 000 francs par lit. Et le prix de premier établissement n'eût pas dépassé 7 000 francs par lit, sans une dépense exceptionnelle, que l'on eût pu éviter en choisissant un autre terrain pour l'emplacement des constructions. Nous avions été acculés par les circonstances à conclure un marché à date fixe, sans avoir vérifié nous-mêmes la configuration des lieux ni leur orientation sur le plateau d'Hauteville. Ce plateau est orienté du nord au sud : l'emplacement d'abord choisi eût suffi pour une maison de 30 lits ; mais, avec le projet définitif de 125 lits et la nécessité de donner aux chambres l'orientation sud-ouest, qui est la plus favorable, il fallut entamer fortement la montagne. De là, un déblai considérable avec des murs de soutènement énormes : fort coûteux, ces murs eurent du moins l'avantage de nous doter d'une terrasse très vaste et très saine, pour les promenades des malades. Ces faux frais écartés, j'estime qu'en France le prix du lit dans un sanatorium pour indigents doit varier entre 7 000 et 7 500 francs, si l'on veut unir tous les

progrès de la construction aux dernières exigences de l'hygiène, ainsi que nous l'avons cherché à Hauteville. Ces prix représentent des maxima dans une entreprise bien conduite. Nous nous trouvions en effet à 12 kilomètres de la gare la plus proche, avec une différence de 500 mètres d'altitude entre la gare et nos constructions, dans un pays admirable, il est vrai, mais éloigné de tout grand centre d'approvisionnement : il fallut organiser par nos propres ressources chacun de nos chantiers.

*
* *

Depuis trois ans, le sanatorium d'Hauteville est ouvert. L'an dernier, après quelques tâtonnements, le mécanisme a pu être définitivement réglé. Rompant avec les traditions des pays voisins, nous avons reconnu que la charge était trop lourde pour un seul Médecin-Directeur. S'il veut suivre attentivement la cure de chacun de ses malades (et c'est là son premier devoir), le médecin peut difficilement assumer les responsabilités matérielles de l'exploitation. Or, dans toute affaire, et surtout dans un sanatorium pour indigents, où l'on doit un compte à la charité de toutes les dépenses, il est essentiel que la direction administrative surveille de très près le détail des services et porte une égale attention sur les frais de cuisine, de chauffage, de transport, etc., etc. Nous avons donc séparé les pouvoirs administratif et médical et partagé les responsabilités entre un Directeur et un Médecin en Chef.

Le personnel médical est composé du Médecin en Chef et d'un Médecin Assistant, tous les deux logés dans l'établissement. Le Médecin en Chef est seul juge de la réception des malades et de la direction de leur traitement. A Lyon, pour la visite d'entrée, il vient chaque mois choisir, parmi les candidats qui se présentent, ceux qui lui paraissent devoir profiter de la cure. A Hauteville, secondé par le Médecin Assistant, auquel il attribue un certain nombre de lits, chaque jour il fait une visite générale des galeries de repos, et il examine en outre plus spécialement un certain nombre de malades au point de vue de l'auscultation, du poids et de l'état général. Il décide de l'utilité des prolongations de séjour ou de l'opportunité des départs.

Le Directeur, responsable vis-à-vis du Conseil d'Administration, est chargé d'assurer et de contrôler le fonctionnement de tous les services d'exploitatiou. C'est lui qui, d'après le budget établi au début de chaque année, répartit les ressources et passe les marchés avec les divers fournisseurs. Il doit veiller à la bonne tenue et au bon entretien de tous les bâtiments. Assisté d'un Économe, il règle les détails de la comptabilité. Sous ses ordres se trouve tout le personnel occupé aux travaux matériels. Chaque mois, le Comité de Direction, composé de trois administrateurs, va faire une inspection de l'établissement.

Le personnel, partie religieux et partie laïque, est assez nombreux, à cause de l'isolement du sanatorium en pleine campagne.

Le personnel religieux appartient à la congrégation des Sœurs franciscaines de Calais. Lorsqu'il sera au complet, il comportera quinze religieuses, chargées des services du réfectoire, de la lingerie et des pavillons des femmes. La Sœur supérieure a en outre le soin de la discipline dans la grande salle à manger et dans les locaux destinés aux malades femmes. Un aumônier catholique est attaché à l'établissement.

En tête du personnel laïque viennent les cuisiniers, dont le rôle est des plus importants. « La cuisine, c'est la pharmacie », dit un axiome bien connu dans la thérapeutique des tuberculeux. Et de fait, notre budget des aliments et boissons s'élève pour 1901 à plus de 69 000 francs[1], tandis que celui de la pharmacie dépasse à peine 2 200 francs. La tâche des cuisiniers est très ardue. Il faut que les malades engraissent, alors que leur appétit est capricieux et que leur estomac débile n'accepte pas volontiers la nourriture, même quand les aliments sont parfaitement préparés et suffisamment variés. Plusieurs ouvriers, mécaniciens, chauffeurs et menuisiers, sont préposés à la station électrique, aux chaudières du calorifère et des étuves, aux réparations courantes. Une équipe d'infirmiers assure le service des chambres dans les pavillons des hommes. Un surveillant assermenté fait respecter le règlement à l'intérieur et au dehors; il partage avec le jardinier vague-

1. Dans le budget de 1902, le chapitre Aliments et Boissons a atteint 81 000 francs sur un total de dépenses de 164 000 francs.

mestre le service de la poste. Enfin, à un certain nombre de manœuvres et de femmes de charge incombent les tâches qui ne demandent pas de capacité spéciale.

A priori — et c'est l'argument favori des partisans de la direction unique — on pourrait redouter des conflits entre ces diverses autorités. En fait, nous avons été confirmés par l'expérience dans notre impression première, que, lorsqu'on a affaire à des hommes de cœur et de bon sens, chacun dans sa sphère concourt à la bonne marche de l'ensemble, sans jalouser les responsabilités ni les prérogatives du voisin. Certains services, comme l'alimentation, dépendent à la fois du Directeur, pour les fournitures, et du Médecin en Chef pour l'hygiène. De même, en quelques circonstances, ils doivent prendre de concert une détermination urgente, par exemple lorsqu'une infraction grave à la discipline nécessite l'expulsion immédiate d'un malade. Jusqu'ici, aucune divergence d'opinion entre eux n'a encore été soumise à l'arbitrage du président du conseil.

D'ailleurs les malades, eux aussi, ont eu à cœur de faciliter la tâche du personnel. L'ordre qui règne dans la maison est en partie leur œuvre. Nous les avons guidés dans cette voie par des règlements précis, dont l'observation est fidèlement assurée. L'expérience, acquise en d'autres sanatoriums, nous avait prouvé que, sans une discipline stricte et sévère, on ne peut pas condamner à l'oisiveté des gens peu souffrants et habitués jusque-là à un travail régulier. Il est trop évident que, peu faits à cette vie, où l'on passe du lit à la table et de la chaise longue à la promenade, peu habitués à la lecture, ces malades ne savent comment occuper leurs loisirs. Nous aurions désiré leur laisser leur pleine indépendance. Mais nous avons constaté qu'il était nécessaire de placer auprès d'eux un surveillant pour assurer l'exécution du programme, surtout le repos sous les galeries, et aussi pour les détourner de certaines habitudes d'intempérance qui leur eussent été particulièrement nuisibles. Trop souvent l'ouvrier ne comprend et ne pratique le repos qu'au café. Le premier but des promenades de nos pensionnaires fut donc le village voisin, où, malgré tous nos conseils, certains allaient s'enfermer au cabaret dans une atmosphère saturée de fumée de tabac, entre

des verres de liqueur et un jeu de cartes. Les rares expulsions que l'on ait eu à opérer ont été surtout prononcées pour cause d'ivresse.

Si les dangers de l'alcoolisme ne font pas encore suffisamment peur à nos malades, les risques de la contamination, quoique peu menaçante de tuberculeux à tuberculeux, hantent au contraire leur esprit. Ils assurent d'eux-mêmes la police sanitaire : quand les nouveaux venus s'oublient à cracher en dehors des récipients, immédiatement leurs voisins de chaise longue les rappellent à l'ordre avec véhémence. Aucun médecin ne pourrait imposer ainsi le règlement.

On a beaucoup écrit sur cette vie des sanatoriums. Dans les romans psychologiques, les tuberculeux ont les honneurs du jour. Suivant leurs relations dans le monde médical, les hommes de lettres ont attaqué ou défendu les sanatoriums avec une égale ardeur, souvent avec une compétence médiocre, toujours du moins dans un vocabulaire technique, dont la saveur, j'imagine, échappe aux médecins, mais plaît aux gens du monde. Et, suivant qu'ils voulaient instruire, distraire ou attendrir le lecteur, les romanciers ont mis en lumière les côtés pittoresques, bizarres ou tristes de cette existence. De fait, cette vie serait anormale sûrement, immorale sans doute, si elle se prolongeait, comme dans certains sanatoriums de riches, pendant plusieurs années. Mais, pour les pauvres gens, pour les travailleurs, cette courte trêve dans une existence de luttes quotidiennes nous a paru jusqu'ici ne compromettre ni les ressources d'activité, ni le sens moral des malheureux que nous y avons soumis. Au reste, voici l'emploi du temps pour la journée des malades à Hauteville.

ORDRE DU JOUR

Service d'Été à partir du 28 mai 1901.

MATIN	SOIR
6 h. 45. Lever.	De 1 h. à 2 h. Cure de galerie générale.
7 h. 30. Premier déjeuner.	
Première Série[1].	*Première Série.*
De 7 h. 45 à 9 h. 45. Promenade à l'extérieur.	De 2 h. à 4 h. 30. Promenade à l'extérieur.

1. La première série comprend les malades les moins atteints.

MATIN

Deuxième Série.

De 7 h. 45 à 9 h. Séjour sur la terrasse ou sur les galeries.
De 9 h. à 9 h. 45. Chaise longue.

—

9 h. 45. Deuxième déjeuner.
De 10 h. à 11 h. 45. Cure de galerie générale.

—

12 h. Dîner.

—

SOIR

Deuxième Série.

De 2 h. à 4 h. Séjour sur la terrasse ou sur les galeries.
De 4 h. à 4 h. 30. Chaise longue.

—

4 h. 30. Goûter.
De 4 h. 45 à 6 h. 30. Cure de galerie générale.

—

7 h. Souper.
De 7 h. 45 à 9 h. Cure de galerie générale.

—

9 h. Coucher.
9 h. 30. Extinction des feux.

Dans cet horaire, *repos* et *repas* se trouvent à chaque ligne. Les repas sont ainsi distribués : le matin, à 7 h. 30, premier déjeuner (café au lait et soupe); à 9 h. 45, second déjeuner (lait, pain et œufs crus); à midi, dîner; à 4 h. 30, goûter (lait, pain et œufs crus); à 7 heures, souper. Pour le dîner et pour le souper, on s'efforce de rompre la monotonie des menus, dans la mesure du possible. Voici le menu choisi, au hasard, qui fut servi les trois premiers jours de la semaine, du 8 au 15 décembre 1901 :

DIMANCHE

Potage parfait.
Pâtés de veau à la gelée.
Petits pois au jambon.
Rosbif rôti et salade verte.
Gâteaux soufflés.
Gruyère et palmers.
Café.

Potage purée crouton.
Choux-fleurs à la crème.
Longes de veau rôti cresson.
Figues.

LUNDI

Potage consommé au pain.
Riz au fromage.
Blanquette de veau.
Pommes de terre sautées.
Gruyère et pommes.

Potage paysanne.
Salsifis à la crème.
Cuisse de bœuf rôti cresson.
Marrons bouillis.

MARDI

Potage consommé semoule.	Potage de ménage.
Choux farcis.	Purée de pois cassés.
Nouillettes au fromage.	Bœuf braisé aux carottes.
Gigot de mouton rôti.	Confiture.
Gruyère et pommes.	

A ce menu, il faut ajouter la viande crue pulpée, que l'on donne, ainsi que les œufs crus, sur ordonnance du docteur, à la moitié des malades environ. Ces détails nous ont paru nécessaires pour expliquer à quelles dépenses obligent l'organisation complexe de l'établissement et le régime des malades. Tout cela est coûteux, il est vrai; mais il y a loin de nos chiffres expérimentés aux chiffres que présumaient les rapports médicaux des grands Congrès. Ces chiffres présumés variaient de 5 francs à 6 fr. 50 par jour, non compris les secours aux malades. Avec les secours, MM. Letulle et Petit arrivaient à une moyenne de 8 francs. Le total des dépenses du Sanatorium d'Hauteville a été pour l'année 1901 de 163 558 francs, savoir :

Traitement du personnel . . . . . Fr.	44 245,50
Aliments et boissons.	69 108,40
Pharmacie.	2 216,10
Combustible (pour l'éclairage électrique, le chauffage, le blanchissage et la cuisine).	25 814,50
Bâtiments et machines (parachèvement et entretien).	8 715,50
Divers : Amortissement du mobilier, Camionnage, Impôts, Frais de bureaux et de laboratoire.	13 428 »
Soit . . . . . Fr.	163 528 »

Ce chiffre représente un total de près de 38 200 journées, ce qui ramène la journée de malade à 4 fr. 30 environ, avec une dépense pour l'alimentation de 1 fr. 90. Ce sont là des maxima. Car, durant l'année 1901, l'installation du matériel a entraîné beaucoup de frais qui ne paraîtront plus sur les budgets suivants. De plus, le nombre des journées prévues dans la marche actuelle avec 119 malades est de 42 000; c'est sur ce nombre que se répartiront les frais généraux : dans les

comptes ci-dessus, ces frais n'ont porté que sur 38 000 journées. Aussi pouvons-nous dès à présent affirmer qu'en 1902 la journée de malade, calculée d'après nos budgets, coûtera seulement de 3 fr. 95 à 4 francs. Ce prix de 4 francs ne sera pas dépassé à l'avenir, car, dans cette estimation, figurent les frais d'entretien et de réparation des immeubles[1].

*
* *

Voilà pour les dépenses. Comment sommes-nous arrivés à les couvrir jusqu'ici; comment y ferons-nous face à l'avenir? Nous avons d'abord des ressources assurées dans la part que prend chaque malade aux frais de son séjour, soit 2 fr. 50 par jour, environ 100 000 francs par an. Cette collaboration des assistés nous était imposée par les nécessités budgétaires; mais, par avance déjà, nous avions rejeté le principe de la gratuité absolue. En effet, à côté des indigents, nous avons cherché à hospitaliser toute une classe très intéressante d'ouvriers et de petits employés, pour qui le sanatorium de luxe est trop cher et qui, cependant, tiennent à payer dans la mesure de leurs moyens les soins qu'ils reçoivent. Les véritables indigents bénéficient, en réalité, de la gratuité complète en occupant des lits payés par des institutions ou par des particuliers charitables. Pour Lyon, seulement, près de trente lits sont ainsi loués d'avance : 20 par les Hospices civils; 2 par la Chambre de Commerce; les autres par des institutions de bienfaisance et par des particuliers. Nombre de communes ont inscrit le sanatorium d'Hauteville parmi les établissements d'assistance destinés à leurs indigents. Dans les départements du Rhône, de l'Ain et de la Savoie, les Conseils généraux ont intéressé les municipalités à ce mode d'assistance, en prenant à leur charge la moitié des frais déboursés par elles, soit 1 fr. 25 par malade et par jour.

Il manquait pour équilibrer notre budget environ 60 ou 65 000 francs par an. Cette rente est aujourd'hui à peu près assurée. D'abord, les donateurs de la première souscription ont presque tous accepté de nous verser une cotisation annuelle

1. Le prix de revient de la journée pendant l'année 1902 a été un peu inférieur à 4 francs.

de 20 francs. De ce chef, nous aurons un revenu de 4 à 5 000 francs. En outre, la Société des Logements Économiques et d'Alimentation ne nous a pas prêté seulement le concours gracieux de ses architectes et de ses bureaux. Les statuts de cette Société stipulent que le rendement des actions ne pourra jamais dépasser 4 p. 100 pour les actionnaires : tout bénéfice excédant ce taux doit être versé au capital de réserve, qui est lui-même en partie consacré à des œuvres d'assistance. A l'assemblée générale de 1901, les actionnaires ont abandonné sur ce capital une somme de 20 000 francs à l'œuvre des tuberculeux indigents. Malgré ces contributions généreuses, nous n'aurions pas été libérés de tout souci d'argent si une donatrice bienfaisante n'avait assuré l'avenir de notre œuvre par un legs considérable. Madame Perret, née Dupont de la Tuilerie, morte en 1900, laissa par testament à MM. Émile Loubet, Président de la République, Hermann Sabran et Félix Mangini la plus grande part de sa fortune, à charge de l'utiliser pour des œuvres de bienfaisance et pour des œuvres d'assistance aux tuberculeux. L'indication était des plus nettes, il fut fait selon le désir de la donatrice : une somme de 1 800 000 francs fut allouée au Sanatorium d'Hauteville.

Mais en matière de charité, à mesure que l'on s'affranchit de certaines charges, d'autres apparaissent. Si l'on veut amener les tuberculeux indigents à se soigner efficacement et à rester au Sanatorium, il est nécessaire de prendre vis-à-vis d'eux d'autres engagements encore. La plupart de ces malheureux, quand ils sont au Sanatorium, laissent leurs familles sans ressources suffisantes : après quelques semaines de repos, plusieurs ont dû nous demander à rentrer chez eux, car leur femme, leurs enfants, se trouvaient condamnés par leur chômage aux plus dures privations. Il était donc urgent d'annexer à notre œuvre une *Caisse de Secours;* c'est là, comme on l'a dit depuis longtemps, un corollaire obligatoire du sanatorium. Les premiers fonds, recueillis par notre aumônier dès l'année 1900, furent d'abord distribués par lui aux familles les plus nécessiteuses. Depuis 1901, la Caisse de Secours est alimentée par les cotisations annuelles de nos donateurs, et par certains malades eux-mêmes, de la façon

suivante : nos chambres de malades contiennent 1, 2, 4 et 5 lits; toutes ont la même orientation, le même aménagement et le même mobilier. Parmi nos pensionnaires, quelques-uns ont des ressources suffisantes pour payer à l'œuvre 4 francs par jour; lorsqu'ils en expriment le désir, on les loge pour ce prix dans les chambres à un lit, s'il en est de disponibles; la somme versée ainsi par eux en supplément de la pension, soit 1 fr. 50, est attribuée intégralement à la Caisse de Secours.

Le budget de la Caisse de Secours est distinct de notre budget général. Nous n'avons pas voulu l'y englober : les dépenses courantes de l'établissement doivent être chaque année sensiblement les mêmes; mais il n'en est pas ainsi de la situation pécuniaire de nos malades, qui est essentiellement variable; en outre, lorsqu'on s'engage dans cette voie de l'assistance aux familles, plus on donne et plus on voudrait donner; chaque jour on apprend à mieux connaître la grandeur de telles infortunes. En 1901, nous avons distribué un peu plus de 6000 francs à une centaine de malades ou à leurs familles. Les dons ont varié de 20 francs à 240 francs, avec une moyenne de 50 francs par malade assisté.

Nous avons encore d'autres charges. Quand nos pensionnaires nous quittent, qu'ils aient été guéris ou seulement améliorés, ils sont incapables d'ordinaire de reprendre, du jour au lendemain, leur travail : nous devons les aider à traverser cette période de reprise. Et, souvent aussi, nous devons les empêcher de rentrer dans les milieux de contagion dont ils sont sortis. Sur ce point, nos statistiques confirment ce que l'on sait déjà : en 1901, sur 144 hommes reçus, 28 seulement venaient de la campagne, et 116 de la ville. Parmi ces derniers, dominaient les ouvriers (ouvriers en soie, en produits chimiques, boulangers, typographes, etc.) occupés à un travail pénible, sédentaire, en milieu confiné. Sans doute, l'exode des tuberculeux vers les campagnes constitue un problème économique difficile à résoudre, car il intéresse souvent des familles entières et non plus seulement des individus. Cependant nous chercherons dans la mesure de nos moyens à répartir dans les industries agricoles, ou tout au moins à loger dans des habitations plus hygiéniques, nos

convalescents arrivés au terme de leur cure. Des pourparlers ont déjà été engagés avec divers bureaux de placement qui nous indiqueront les besoins et les ressources de la campagne et de la banlieue lyonnaise.

***

Avant de conclure, nous voudrions indiquer les résultats médicaux qui ont déjà été obtenus par le Sanatorium d'Hauteville. Le rapport rédigé à la fin de l'année 1901 par M. le docteur Dumarest établit que les résultats immédiats sont les suivants :

281 malades sont entrés au Sanatorium avec des lésions certaines, que confirmait la constatation de bacilles dans les crachats, et sont restés en traitement pendant un minimum de trois mois.

I. — 62 malades, soit 22,06 p. 100, ne présentent plus, à leur départ, ni symptômes subjectifs (oppression, crachements de sang, débilité, etc.), ni bacilles dans les crachats, ni signes d'auscultation autres que des signes se rapportant à des processus de guérison : on peut les considérer comme guéris.

II. — 61 malades, soit 21,7 p. 100, offraient à leur départ les apparences extérieures de la guérison. Ils n'avaient plus de symptômes subjectifs, mais conservaient encore des traces faibles de lésions en évolution. Sur ces 61 malades, 40, soit les deux tiers, n'avaient plus de bacilles dans leur expectoration. La guérison ultérieure spontanée a été réalisée pour un certain nombre d'entre eux, comme l'a démontré l'enquête dont nous parlerons plus tard.

III. — 81 malades, soit 28,8 p. 100, ont été très améliorés, tant au point de vue général qu'au point de vue local, mais ont conservé des lésions en évolution et des bacilles dans les crachats, et l'on ne peut pas espérer une guérison prochaine. Néanmoins, l'enseignement hygiénique du Sanatorium leur a rendu les plus grands services, car ils y ont appris à se soigner rationnellement. Et le plus grand nombre ont pu, à la sortie, reprendre leurs occupations.

IV. — Toute amélioration locale a été nulle pour 47 malades, soit 16,7 p. 100. Du moins on a obtenu chez eux le relèvement des forces, de l'embonpoint et de l'état général.

V. — Enfin, 20 malades, soit 7,1 p. 100, ont été peu améliorés et seulement au point de vue de l'embonpoint.

VI. — 10 malades, soit 3,5 p. 100, sont restés stationnaires ou

leur état s'est aggravé. Il s'agissait de cas en général très graves et d'une évolution morbide fatale. Pourtant quelques-uns ne présentaient que des lésions relativement bénignes et peu avancées; mais la cure s'est montrée inefficace.

La moyenne des augmentations de poids pendant ces trois mois de traitement atteint 5 kilogrammes par malade : ce ne sont pas toujours les malades les plus rapidement curables qui engraissent le plus (ce sont plutôt ceux de la catégorie III); néanmoins, l'augmentation de poids est le témoignage le plus sûr de l'amélioration. Chez les sujets en voie de guérison, les plus-values ordinaires ont été de 5 à 10 kilogrammes, assez souvent de 10 à 15 kilogrammes, avec un maximum de $17^{kg},850$.

Ces résultats immédiats, très encourageants, eussent été encore meilleurs, si beaucoup de malades n'avaient pas voulu quitter prématurément le Sanatorium. Aussi, dès l'année 1902, le minimum de séjour exigé a-t-il été de quatre mois.

Mais les résultats tardifs sont les plus intéressants, car sur eux porte la discussion, lorsqu'on veut apprécier l'utilité des sanatoriums. Nous avons donc organisé un système de renseignements échelonnés suivant des délais assez longs : de six à neuf mois après leur sortie, les malades reçoivent une feuille d'enquête assez détaillée pour permettre d'évaluer le degré et la durée de leur invalidité. Ceux d'entre eux qui répondent reçoivent une autre feuille semblable un an plus tard, soit de dix-huit à vingt et un mois après leur départ. Si, à ce moment, un bon résultat s'est maintenu, nous le considérons comme acquis définitivement. Voici les résultats généraux sur les malades ayant quitté le Sanatorium, *depuis six à neuf mois*, jusqu'au 1er janvier 1903[1]. 248 malades ont répondu à la lettre d'enquête. Ils peuvent être répartis en cinq groupes :

Ier *Groupe :* Malades classés guéris à leur sortie du Sanatorium.
76 Restés guéris : 59. — Aggravés : 17.

IIe *Groupe :* Malades classés très améliorés à la sortie, avec les
72 apparences extérieures de la guérison.
Encore améliorés : 20. — Stationnaires : 33. — Aggravés : 18.

1. A cause de l'importance de ces résultats, nous publions ici tous ceux que nous avons pu recueillir jusqu'à ce jour.

IIIe *Groupe :* Malades notablement améliorés à la sortie.
74 Encore améliorés : 33. — Stationnaires : 26. — Aggravés : 15.

IVe *Groupe :* Malades peu améliorés à la sortie.
23 Améliorés : 6. Stationnaires : 16. — Aggravés : 1.

Ve *Groupe :* Stationnaires ou aggravés à la sortie.
3 Amélioré : 1. — Aggravés 2.

Donc au bout de 6 à 9 mois, sur 248 malades qui ont répondu à l'enquête : 59 sont restés guéris, 60 se sont encore améliorés, 76 sont restés stationnaires, 53 se sont aggravés.

II. — *Malades ayant quitté le Sanatorium depuis 18 à 21 mois.*

Ier *Groupe :* Classés guéris à la sortie du Sanatorium.
26 Restés guéris : 20. — Aggravés : 5.

IIe *Groupe :* Très améliorés à la sortie du Sanatorium.
13 Encore améliorés : 4. — Stationnaires 5. — Aggravés 4.

IIIe *Groupe :* Notablement améliorés à la sortie.
20 Encore améliorés : 5. — Stationnaires : 8. — Aggravés 7.

IVe *Groupe :* Peu ou pas améliorés à la sortie.
3 Amélioré : 1. — Aggravés : 2.

Donc au bout de 18 à 21 mois, 61 malades ont répondu à l'enquête. Sur ce total, 20 sont restés guéris, 10 se sont encore améliorés, 13 sont restés stationnaires, 18 se sont aggravés.

*
* *

Telles furent les origines, et telle est la situation actuelle de l'Œuvre Lyonnaise des Tuberculeux Indigents. De ce rapide aperçu, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° Pour édifier en France, même loin d'un grand centre d'approvisionnements, un sanatorium de tuberculeux pauvres, muni de tout le matériel nécessaire au traitement de ces malades et installé suivant les dernières prescriptions de l'hy-

giène, il faut prévoir, comme frais de première mise, le chiffre de 7 000 francs par malade. Cette somme est calculée pour un établissement de 100 à 150 lits.

2° Dans un tel sanatorium, le prix de la journée de malade, y compris l'entretien des immeubles, ne doit pas dépasser 4 francs à 4 fr. 25 c. par jour.

Nous nous bornons pour le moment à ces deux propositions. Or, il y a en France 300 000 tuberculeux pauvres : un tiers de ces malades, environ, est encore en état de retirer un sérieux bénéfice du sanatorium. Ces 100 000 tuberculeux y resteront au plus six mois chacun (en prenant une moyenne) : donc il faut 50 000 lits, — soit, pour les frais de première installation, 50 000 lits à 7 000 francs, 350 millions à débourser, et pour les frais d'exploitation : 50 000 lits à 4 francs durant 365 jours, 73 millions de rente à assurer. Les 200 000 autres malades sont arrivés à une phase de la tuberculose qui les rend à jamais invalides et incurables. Ceux-là, beaucoup de médecins avec MM. Letulle et Petit, jugent qu'on pourrait les répartir dans des immeubles déjà existants (hôpitaux communaux et cantonaux, asiles départementaux, etc.) qu'on aménagerait avec peu de frais, soit un maximum de 20 millions (100 francs par lit). Pour ces 200 000 incurables, le prix de la journée ne dépasserait pas 2 francs : 200 000 malades pendant 365 jours à 2 francs, soit 146 millions.

Au total, l'assistance rationnelle des tuberculeux pauvres en France exigerait un capital de 370 millions pour les frais de premier établissement et une rente de 219 millions. Il y a loin de ces chiffres aux prévisions fantastiques de *875 millions de rente*, indiqués par les rapporteurs que nous avons cités plus haut. Il est vrai que sur ces 875 millions ils attribuaient 400 millions aux Caisses de Secours, comme si chacun des tuberculeux pauvres avait la charge d'une famille.

Nous n'attachons guère à ces calculs qu'une valeur théorique. Il n'est jamais nuisible de chercher à concevoir ce qui devrait être réalisé dans un État idéal. Toutefois nous savons quelle place laissent à l'aléa ces projets grandioses, et je me méfierais pour ma part des vues d'ensemble qui aboutiraient à des conclusions aussi précises. Ce n'est pas du jour

au lendemain, mais progressivement, qu'un impôt aussi lourd pourra être prélevé sur la charité, sur les mutualités et sur les budgets publics. Ne répétons pas, après un célèbre médecin de mes amis : « Pour lutter efficacement contre la tuberculose, il faut en France 500 sanatoriums ou pas du tout » : le temps n'est pas encore venu où nos ministres opposeront au fléau tuberculeux le « bloc » des sanatoriums obligatoires.

D'ailleurs, qui nous assure que le sanatorium est l'instrument définitif dans la lutte contre la tuberculose ? Dans quelques années n'aurons-nous pas à notre disposition des moyens d'action plus simples, moins coûteux, et d'une efficacité encore plus certaine ? En Allemagne, il est vrai, les lois qui répartissent les frais de maladie et d'invalidité sur l'ouvrier, sur le patron et sur l'État, ont été votées sans longues discussions et appliquées sans difficulté. Il n'en serait pas de même chez nous : l'assurance obligatoire, si elle devait incomber à la fois aux individus et à la collectivité, soulèverait des protestations violentes. Dans l'esprit simpliste de la plupart des électeurs et de beaucoup d'élus, ce serait l'État, et l'État seul, qui devrait soigner *ses* malades et pensionner *ses* invalides.

En Allemagne c'est la loi sur les assurances qui a conduit au traitement rationnel des tuberculeux pauvres, par des raisons d'économie et de discipline autant que par des sentiments d'humanité. En France, le génie national est fait d'enthousiasme et non de discipline : dans notre généreux pays, tout projet d'assistance pour les indigents, qu'il s'agisse de logement hygiénique, de sanatorium, de dispensaire ou d'asile, doit réussir, s'il est conçu dans un élan de bonté intelligente et désintéressée. C'est donc à l'initiative privée à prendre les devants. On a suffisamment agi sur les esprits pour leur faire connaître tous les dangers de la tuberculose. Que les bonnes volontés se groupent ; que chacun apporte son offrande à l'édifice ; à mesure qu'il s'élèvera, les matériaux abonderont. A Lyon, il a suffi d'un premier effort de la charité pour que notre projet prenne corps. Bien vite on s'est intéressé à nous ; nous avons été aidés au delà de notre attente par les pouvoirs publics qui ont mis à notre disposition de multiples ressources. Puis les sociétés de secours,

les communes, les départements nous ont offert spontanément de contribuer à l'entretien de notre Sanatorium afin d'y soigner leurs indigents. Plusieurs grands établissements industriels et financiers y ont retenu des lits pour leurs employés à petits appointements ; le jour est prochain où les mutualités ouvrières, de plus en plus nombreuses, prendront à leur charge une nouvelle part de nos frais. A ce moment, nous pourrons nous occuper avec plus de sollicitude encore de la Caisse de Secours pour les familles des malades : désormais nous y verserons la plupart des donations qui nous seront faites. Puis nous organiserons des bureaux de placement pour que nos anciens pensionnaires trouvent, à leur sortie du Sanatorium, des logements hygiéniques et des occupations appropriées aux exigences de leur santé.

C'est en procédant ainsi, par étapes, que l'on pourra, en France, atteindre le but marqué : à mesure qu'on en approchera, la tâche sera moins ardue, car on ne guérira pas seulement un certain nombre de tubrculeux ; on circonscrira de plus en plus les ravages de la tuberculose, en protégeant ceux qu'elle menace aujourd'hui le plus directement, et qu'on a trop longtemps laissés sans défense.

FÉLIX MANGINI

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA NOTE AUSTRO-RUSSE

L'état actuel de la Macédoine est le double résultat de la politique turque et de la politique hamidienne. J'ai longuement expliqué jadis aux lecteurs de la *Revue* la différence de ces deux termes[1]. Il y a vraiment une politique turque, une politique du gouvernement, du ministère, de la Porte, — et il y a une politique hamidienne, une politique du Sultan, d'Abd-ul-Hamid, du Palais. Chacune de ces politiques a ses principes, ses procédés et ses résultats. S'il fallait d'un mot les différencier l'une de l'autre, on pourrait dire que la première repose principalement sur le vol, et la seconde sur l'assassinat. Mais il faut les étudier un peu dans le détail, si l'on veut bien mesurer ce qu'elles ont fait de la Macédoine.

*
* *

La politique turque a le mérite de l'ancienneté. Depuis le premier établissement des Turcs en pays conquis, elle a toujours fonctionné dans l'Empire. Les fameuses réformes du sultan Mahmoud et de ses successeurs ne l'ont nullement modifiée. Les voyageurs français des XVIe et XVIIe siècles, Belon, Tournefort et Paul Lucas, s'ils revenaient aujourd'hui,

1. Voir *la Politique du Sultan* dans la *Revue* de décembre 1896 et janvier 1897.

retrouveraient ces « mangeries » turques dont ils se plaignaient si vivement. Ce mot de « mangerie » est excellent. C'est le seul qui puisse définir et, tout ensemble, dépeindre cette politique. Par ses fonctionnaires et par ses officiers, par son armée et par ses bureaux, par ses lois et par ses abus, la Porte ne fait que « manger » l'Empire, c'est-à-dire exploiter le peuple et piller les provinces. Pour le Turc, l'Empire n'est toujours qu'une terre conquise, un domaine féodal, dont il s'agit d'extraire le maximum de revenus. Le principe fondamental de cette société est que seul le conquérant, le Turc de race, a droit aux biens de ce monde, à la vie matérielle, au pain quotidien : l'unique adoucissement à la rigueur de ce principe est que le Turc de religion, l'indigène converti à l'Islam, obtient par tolérance sa part de butin. Mais, en dehors du Turc et du musulman, — les décrets, lois, règlements, traités internationaux, etc., etc., ont bien pu proclamer l'égalité des sujets « ottomans » : il faut la naïveté des diplomates pour croire à ces papiers, — en dehors du Turc et du musulman, le sujet ottoman n'est qu'une bête taillable et corvéable, qui doit tourner la roue pour remplir le puits sans fond de la cupidité turque. Depuis le Grand Vizir jusqu'au dernier des gendarmes, le personnel de la Porte ne vit que pour « manger ». En quatre chapitres principaux on peut résumer *l'Art de Manger*, tel qu'il se pratique en Turquie, car, en négligeant les recettes accessoires (qui, depuis le simple faux en écriture publique, vont jusqu'au vol avec effraction), il est quatre grandes « mangeries » : l'armée, la justice, les routes et l'impôt.

L'armée « mange » tout à la fois le musulman et le chrétien, le premier par le recrutement, le second par la solde ou plutôt par l'absence de solde. Tout musulman dans l'Empire doit sept années de service militaire. Mais les montagnards d'Europe et d'Asie ont toujours refusé cet impôt du sang. Les seuls paysans des plaines sont enrôlés. Les honnêtes et pacifiques paysans d'Anatolie ou de Roumélie doivent fournir tout le contingent. L'état civil n'existant nulle part et le bon Turc sachant seulement qu'il est né « l'an de la famine » ou « l'an de la grande récolte », il est facile aux agents de la Porte de prendre ou d'exempter qui bon leur

plaît, c'est-à-dire qui bien les paie. J'ai connu à Adalia un vieillard à barbe blanche que l'on avait enrôlé d'office parce que le préfet avait besoin de tapis. Ce vieux était le patriarche d'une tribu de *Yourouks*, de nomades qui fabriquent les beaux tapis de Karamanie. Le préfet était un ancien diplomate, tombé de l'ambassade de Rome à cette préfecture asiatique pour avoir vendu au gouvernement italien les secrets de son Maître. Le vieux ne fut relâché que le jour où la tribu envoya à la préfecture une charge de tapis anciens.

Le musulman pauvre est donc enrôlé, puis il est maintenu sous les drapeaux le double ou le triple de son temps réglementaire et, même, il est repris une seconde fois après libération, afin de combler les vides que causent les exemptions vendues à d'autres. Installé dans les garnisons de Macédoine ou d'Albanie, il est laissé sans solde, sans habits, sans souliers, sans pain : le ministre, les préfets et les officiers pillent les caisses et les arsenaux, vendent les farines, les uniformes, les armes même. Déguenillé, affamé, rongé de fièvres et de syphilis, le malheureux est acculé au brigandage ou à la révolte. Dans la dernier numéro de la *Revue*, M. G. Gaulis racontait l'histoire d'Ipek et de sa garnison. Quiconque a voyagé en Turquie connaît vingt histoires de cette sorte. En Albanie, pays musulman et peuple toujours armé, les garnisons turques crèvent longtemps de faim avant de piller l'habitant. Dans les grandes villes seulement, où le bazar est chrétien, les préfets s'arrangent pour que, de temps à autre, un incendie éclate au bazar, quand la garnison est trop affamée ou trop mécontente. Les troupes accourent. Elles sauvent les marchandises en les pillant. J'ai vu, de mes yeux vu, brûler ainsi le bazar d'Argyro-Castro en juillet 1890. De Janina à Priszrend, il n'est pas un bazar chrétien qui n'ait servi une ou deux fois à payer ainsi ou à vêtir et approvisionner l'armée turque d'Albanie. En Macédoine, pays chrétien et peuple pacifique, toute caserne devient le fléau du pays à trois lieues à la ronde. Encore ne peut-on parler ici que du vol et du brigandage proprement dit. Mais, chaque année, aux portes mêmes des grandes villes, quelque bande de soldats, affolés par une trop longue continence, se jette sur les femmes et les petits garçons.

Après les soldats, les juges. Outre les moyens vulgaires et, pour ainsi dire, internationaux de la chicane en tous pays, les Turcs ont une habileté spéciale dans l'emploi des faux témoins. Deux raisons surtout ont développé cette institution. C'est d'abord l'intérêt des juges : sans faux témoins, comment juger à sa guise? Et c'est ensuite la solidarité religieuse : les Musulmans sont toujours crus sur parole; dans la concurrence mortelle que leur font l'industrie européenne et le commerce des chrétiens indigènes, le faux témoignage leur est un peu réservé comme un dernier gagne-pain.

A chaque tribunal est donc attachée une bande de faux témoins, qui se tiennent sous les platanes du café le plus voisin. Le faux témoin est payé par le plaideur. Il rend au juge une part de ces honoraires. Mais le faux témoignage est marchandise si courante que les prix en sont fort avilis : le serment d'un homme bien posé ne vaut guère plus de un à deux *medjidiehs* (4 à 8 francs). Le juge là-dessus ne touche que peu de chose. Il lui faut des revenus plus considérables, puisque la Porte ne lui paie jamais ses appointements. Les affaires de mœurs contre les chrétiens, les affaires de propriétés contre les musulmans lui fournissent le plus clair de ses ressources.

A Rhodes, en 1889, j'ai suivi les débats d'une affaire de mœurs que l'on peut prendre pour type. Dans le faubourg de Rhodes, vivait un Grec nommé Giorgi, qui avait fait à Alexandrie sa petite fortune et obtenu la protection anglaise. Un matin sa femme arrive au consulat d'Angleterre, s'arrachant les cheveux, criant et hurlant : le mari venait d'être arrêté par les gendarmes et enfermé au bagne de Rhodes. Le consul va chez le gouverneur qui ignore l'affaire; le vice-gouverneur n'en sait pas davantage; le chef de la gendarmerie n'a donné aucun ordre; le commandant du bagne a reçu depuis deux jours une dizaine de prisonniers sans même demander leurs noms. Enfin le président du tribunal reconnaît avoir donné les ordres et fait arrêter ce chien de chrétien, qui, la veille, avait violé une musulmane... Violer une musulmane! en pays turc le crime est sans rémission. Par déférence pour le consul, le président offre d'interroger le coupable séance tenante. On amène Giorgi : ce n'est plus

un homme, mais un paquet de chaînes; au cou, à la ceinture, aux poignets, aux chevilles, il est ligotté de boucles et d'anneaux.

L'interrogatoire commence : « Hier soir, Giorgi, tu as violé une femme dans ton olivette et cette femme était musulmane. » Giorgi nie : hier soir, il n'a violé personne. On amène la victime et son mari : « C'est ta femme et tu es musulman? » — Le mari affirme d'un geste de tête. — « Et tu as été violée dans les olivettes de Trianda? » — Même geste affirmatif de la femme. — « Reconnais-tu ton agresseur? » — La femme se tourne et affirme encore. Giorgi perd un peu de son assurance; il convient qu'il a rencontré cette femme dans les oliviers, pas hier, avant-hier soir, qu'il était tard, que l'endroit était désert et qu'enfin..., mais qu'il n'a pas eu de force à déployer, car ladite musulmane savait assez de grec pour l'appeler avant, pendant et après : « Mon petit sucre d'orge! mes yeux! mon cœur! » Le président, indigné, interrompt : une musulmane se donner à un chrétien! comme si toutes ne les regardaient pas tous, par Allah, comme le chameau regarde le maréchal ferrant, dont il n'a jamais besoin! La cause est donc entendue. Mais Giorgi proteste. Il crie que, dans le village de Trianda ou dans la ville de Rhodes, on trouverait dix, vingt, trente hommes qui certifieraient avoir eu de cette femme pareilles faveurs; tout le monde sait que le mari n'a pas d'autres moyens d'existence : « C'est aujourd'hui jour de marché; sur le quai, au bazar, on est sûr de rencontrer des tels et des tels (et Giorgi cite une vingtaine de noms) que l'on peut faire comparaître et qui diront la même chose. » Le greffier inscrit les noms, sort avec un piquet de gendarmes, et revient avec vingt ou trente hommes, liés en un chapelet, que les gendarmes poussent de la crosse. Les vingt hommes affirment que, une fois, deux fois, quelques-uns chaque semaine depuis des années, ils ont connu les bontés de cette servante du Prophète : « Et vous êtes tous chrétiens? » demande le président. Ils sont tous chrétiens. « Alors la chose est claire, vous avez tous violé cette malheureuse. Je vous jugerai à la prochaine audience. » On enferme les prévenus, jusqu'à l'audience du lendemain qui est un jeudi. Mais, dans la nuit, le président est pris

d'une maladie subite : l'audience est remise. Le jour suivant est un vendredi, jour sacré des musulmans : les tribunaux ferment. Le jour d'après, samedi, le greffier qui est juif refuse de siéger, rapport au sabbat. Vient le dimanche, et l'on ne peut juger des chrétiens ce jour-là. Le lundi, le président quitte Rhodes pour l'île voisine de Chalki, où un crime a été commis.

Deux semaines se passent. Le juge est à Chalki et nos hommes en prison; ils ne sont pas nourris, n'étant pas condamnés; le Sultan, qui ne peut vraiment pas nourrir tous ses sujets, ne fournit la ration qu'aux criminels avérés. Nos gens meurent donc de faim et les familles doivent acheter la permission de les approvisionner. Quand le juge est rentré, voici venir le *ramadan*, un mois de jeûne et de vacances; puis les fêtes du Baïram... Au bout de deux mois, l'affaire est toujours en suspens. En sous-main, le président fait savoir aux familles des prévenus qu'il a besoin d'une voiture pour se rendre à l'audience, d'une maison pour y passer les chaleurs de l'été, et qu'il doit un millier de francs à tel marchand du bazar. Les familles font d'abord la sourde oreille. Mais la vendange ou la récolte des olives approche : si les hommes ne sont pas là, c'est une année de perte. On finit par transiger : les familles se cotisent et, le jour de la fête du Sultan, le président met en liberté les prévenus, qu'un décret de Sa Hautesse a amnistiés. Le décret, en réalité, n'existe pas ou n'est jamais publié, de sorte que l'affaire n'est point close : à la première occasion, c'est-à-dire au premier besoin d'argent, gendarmes, chaînes, greffier, président se remettront en branle. C'est désormais pour le tribunal une prébende et, pour les prévenus, comme une taxe annuelle. Ces derniers finissent même par payer d'avance, pour éviter le voyage et la chaîne.

Dans toutes les villes chrétiennes de l'Empire, les consuls assistent quotidiennement à pareilles comédies. Contre les musulmans, le juge a d'autres ressources. Toute la richesse musulmane est immobilière. La propriété foncière est, pour le musulman, le seul moyen de capitaliser. Car le Turc ne connaît qu'un placement : la terre, et l'on évalue la fortune d'un homme par le nombre de fermes, de *tchifliks*, qu'il pos-

sède. Leur ambition à tous est d'arrondir peu à peu un grand domaine, d'acquérir un village, un canton, et d'être salués du nom d'*agas*. Leurs fils reçoivent ou usurpent le titre de *bey;* leurs petits-fils, quand ils savent lire, arrivent sans peine au titre de *pacha*.

Mais, dans ce pays sans cadastre, il n'est pas de titres de propriété indiscutables, et voici où nos bons juges vont trouver occupation et profit. Tu prétends posséder ce village; mais un tel le revendique et, du café d'en face, il amène dix témoins. Tu peux sans doute en produire autant et d'aussi bons. Mais à quoi bon faire des frais? L'homme sage commence par la fin inévitable et paie tout de suite le juge. — Tu as acheté ce coin de champ ou de bois, devant notaire, et tu possèdes l'acte authentique. Mais, un an après, le vendeur déclare que c'était la propriété de sa femme et que la vente est sans valeur. Le juge, cette fois, te semble trop exigeant. Tu veux plaider? Amène d'abord tes témoins : l'adversaire en a douze; il t'en faut pour le moins autant. Amène-les. Présente-les à Son Excellence. Elle accepte le premier : paie deux francs. Elle accepte le second : paie deux francs encore, et quand tu auras payé pour tous, il ne te restera plus qu'à donner au juge ce qu'il t'a demandé!

En outre, suivant les provinces, il y a les *vacoufs,* les *timars,* les *ziamets,* les biens de l'État, de la couronne ou de la religion. Après la conquête, les sultans avaient organisé, surtout en Roumélie, des fiefs militaires, *timars* et *ziamets,* dont la propriété viagère était donnée à quelques braves, moyennant une redevance annuelle ou, mieux, avec l'obligation du service militaire et l'entretien d'une troupe prête au premier appel. Dans la suite, ces fiefs furent usurpés, transmis héréditairement, dépecés, vendus : le beau rôle, et fructueux, pour un juge, de rendre à l'État ces fiefs! De même la piété du Khalife ou des fidèles avait fait don de terres, de forêts, de maisons, aux mosquées, aux couvents de derviches, aux médressés (séminaires), etc. Tel domaine était grevé de l'entretien d'une fontaine, d'un bain public, d'un pont ou d'un abri pour les pauvres voyageurs. Ces biens *vacoufs* ont été le plus souvent usurpés comme les fiefs, et ici encore la piété du juge a un beau champ d'ac-

tion. Bref, en dehors des cinq pieds de terre où il dormira son dernier sommeil, il n'est pas un pouce de sa propriété que le sujet ottoman ne soit obligé de défendre contre le juge...

Survient l'ingénieur des routes et l'entrepreneur de corvées. L'Europe affirme que la Turquie ne saurait se passer de routes. Le Turc est donc obligé d'en faire, et il emploie le moyen le plus commode et le moins coûteux : la corvée. Quelques jours de corvée par an ne ruinent pas un village, et quelques milliers de corvéables auraient vite établi une chaussée. Depuis cinquante ans donc, sans trop charger le pays, on aurait pu achever le réseau de l'Empire, si les préfets n'avaient inventé la *mangerie* des routes. Mais quand une route est projetée entre deux villes de l'Empire, entre Salonique et Monastir par exemple, les préfets ont une recette infaillible pour ne pas la construire tout en la faisant payer aux corvéables. Ils distribuent la corvée assez ingénieusement pour que les paysans de Salonique aient leur chantier de travail aux portes de Monastir, à cent ou cent vingt kilomètres de chez eux, et, réciproquement, les paysans de Monastir sont convoqués aux portes de Salonique. Les corvéables se plaignent. Aussitôt les préfets parlent de révolte et envoient les gendarmes ou la troupe en garnisaires dans les villages mécontents. Les corvéables sont battus, pillés, quelquefois brûlés ou pendus, à moins qu'ils ne se résignent à comprendre les désirs des préfets et qu'ils n'offrent de racheter en argent leurs jours de corvée. Ils versent l'argent, que les préfets partagent avec les gens de la Porte ou avec les gens du Palais. Chaque année, la comédie recommence. Au bout de cinquante ans, la route n'est pas faite ; mais les préfets en ont touché dix ou vingt fois le prix.

Les chemins de fer ont un peu diminué cette « mangerie » des routes. Mais d'autres travaux publics sont venus y suppléer. J'ai connu un préfet des Iles, Khemal-bey, qui était bien le plus honnête Turc et le meilleur préfet qu'il fût possible d'imaginer. Jamais il n'avait *mangé* jusqu'au jour où le malheur l'y força. Il avait débuté dans le parti de Midhat-pacha : jeune Turc, partisan des réformes, il avait rêvé pour son pays une constitution et une administration européennes, et, comme la nature l'avait doué d'un certain talent littéraire,

il s'était fait le penseur et l'écrivain du parti. Ses amis l'appelaient le Voltaire turc et ils admiraient ses vers et sa prose. Le Sultan, pour l'éloigner de Constantinople, le nomma préfet de Chio. Dans ce poste, Khemal réussit à merveille; aussi le Palais en prit ombrage. Khemal sentit bientôt qu'il fallait, pour éviter le « mauvais café », entretenir auprès du Sultan quelques avocats dévoués. Pour payer ces défenseurs, il fallait de l'argent : Khemal fut réduit aux emprunts, puis à la « mangerie »; et voici la recette qu'il inventa.

Chio est en face de Smyrne. L'entrée de Smyrne, encombrée par les alluvions de l'Hermos, est dangereuse. Chio jadis avait un port où les voiliers venaient attendre les vents favorables. Mais, depuis la guerre de l'Indépendance, le môle écroulé et les quais en ruines empêchent le débarquement. Les bateaux jettent l'ancre en rade. Or les Chiotes, qui ne possèdent que de petits caïques ou des chalands pour le transbordement des marchandises, réclamaient un port. Khemal le leur promit, et, réunissant les notables, il leur fit souscrire à chacun une contribution volontaire qui lui donna quelques milliers de livres turques, une cinquantaine de mille francs. Puis, l'argent en main, il leur tint à peu près ce langage : « Pour curer un port, il faut une drague; pour actionner une drague, il faut de la vapeur, et par conséquent du charbon; pour avoir du charbon, il faut aller à Smyrne toutes les fois qu'il en est besoin; pour aller à Smyrne commodément et par tous les vents, il faut un bateau à vapeur. Achetez donc un vapeur, du charbon et une drague, et je vous curerai le port, comme je vous l'ai promis, avec l'argent que vous avez bien voulu souscrire à cet effet. »

Les Chiotes n'ayant pas goûté ce raisonnement, le port ne fut pas curé. Mais Khemal, ayant payé ses dettes et acheté de hautes protections à Constantinople, fut désormais estimé comme l'un des bons fonctionnaires de l'Empire. Il n'eut pas d'avancement, à cause de ses ouvrages et de ses anciennes erreurs. Mais il eut la paix, et jusqu'à sa mort il jouit en sécurité de sa préfecture. C'est son secrétaire et disciple, Hilmi-pacha, que le Sultan propose aujourd'hui à l'Europe comme inspecteur général et réformateur des vilayets de Macédoine...

Je n'insisterai pas sur la « mangerie » des impôts. Il suffit d'ouvrir le dernier *Livre Jaune* sur les affaires de Macédoine (p. 55 et 56).

Il serait trop long d'énumérer ici les irrégularités auxquelles donne lieu la perception des diverses taxes. Nous nous bornerons à reproduire quelques passages d'un ouvrage récent, Morawitz, *les Finances de la Turquie*, qui fait justement autorité sur la matière.

Impôt du Verghi (impôt foncier). — Quiconque a des attaches influentes ou sait, en y mettant le prix, s'assurer la bienveillance des agents du fisc, voit sa maison de trois étages estimée pour rien, alors qu'une baraque est taxée tout à fait hors de proportion. Plus étrange encore est le système de recouvrements. Au lieu d'encaisser le montant de l'impôt à son échéance, le fisc ne donne durant de longues années aucun signe de vie et attend le moment où le propriétaire se dispose à vendre, à louer ou à faire réparer l'immeuble. En face d'une longue liste d'impôts arriérés, le contribuable préfère transiger : un gros pourboire sert de préliminaire à l'entente cordiale qui s'établit avec le percepteur et dont le fisc seul supportera la charge.

Impôt de temettu (taxe sur les bénéfices présumés, sur les traitements et salaires). — Le fisc laisse parfois passer des années sans réclamer le paiement de sa note, puis soudain il sort de son incurie. Les contribuables éprouvent de très grandes difficultés à acquitter des arriérés importants; telle fabrique se voit tout à coup privée d'une grande partie de ses ouvriers arrêtés pour cause de non-paiement des arriérés (pareille aventure est arrivée il y a quelques jours au facteur de la poste française de Salonique). On pourrait en dire autant de la taxe d'*exonération du service militaire*.

Taxe sur les moutons, etc. — Chaque année, les maires dressent un relevé du bétail de leur circonscription. Les chiffres qu'ils y inscrivent dépendent, bien entendu, des négociations préalables. Le contrôle est d'ailleurs facilement évité; à l'arrivée des contrôleurs, les troupeaux sont envoyés dans les vastes domaines de la Liste civile (exempts, comme on sait, de toutes taxes). Aussi, cultivateurs, maires, percepteurs et gardiens des domaines peuvent-ils, en toute quiétude, se réjouir des bénéfices de leur petite combinaison.

Dîmes. — On connaît assez les abus auxquels donne lieu la perception des dîmes affermées par voie de licitation. La loi sur les dîmes ordonne que les adjudications soient faites séparément pour chaque village au chef-lieu du Caza. Mais les enchères sont souvent rendues illusoires par l'influence de personnages qui savent écarter toute concurrence au détriment du Trésor. Quant au cultivateur, s'il ne gagne rien à ces rabais, c'est toujours lui qui doit payer les erreurs commises par l'adjudicataire lorsque les enchères ont atteint un chiffre

trop élevé. Je connais des cas dans lesquels il a fallu payer 30 p. 100 de la récolte; une personne digne de foi (la supérieure d'un couvent catholique) a constaté que le fermier de la dîme mesurait chez elle sa part de céréales avec une fausse mesure; il a dû, dans ce cas particulier, se résigner à faire usage d'une mesure officielle, mais les paysans du voisinage n'ont osé soulever aucune protestation.

Enfin, ce qui est peut-être le pis, c'est que le cultivateur n'a pas le droit de rentrer sa récolte avant que le fermier soit venu compter les gerbes qui lui reviennent. Les moissons, ainsi laissées en plein champ, se détériorent, et le dîmier, qui est souvent doublé d'un commerçant, sait en profiter pour acheter le tout à vil prix.

*
* *

Durant des siècles, l'Empire supporta cette exploitation turque avec une patience qui parfois allait à l'acquiescement. Les montagnes restaient insoumises. Mais les plaines étaient résignées et, si les montagnards restaient hors d'atteinte, leurs filles, qui venaient travailler dans le bas pays, étaient sans révolte contre les entreprises de l'envahisseur. Cousinery, qui voyageait en Macédoine au début du XIXe siècle, nous donne, en un tableautin charmant, comme le symbole de cette vieille Turquie.

Comme j'étais un jour à la chasse aux perdrix, nous aperçûmes dans un lieu solitaire, sous des arbres et près d'un ruisseau, un *aga* propriétaire, assis entre deux filles bulgares. Nous voulions l'éviter. Mais il nous appela près de lui. Il fumait sa pipe en buvant de l'eau-de-vie qu'il tirait par petites doses d'une grande bouteille carrée. Après les compliments d'usage, il ne nous dit rien au sujet des deux moissonneuses; mais il ne parut nullement fâché que nous l'eussions surpris en bonne fortune: il avait les pieds dans l'eau et il prétendait que la fraîcheur de ce bain l'empêchait de se soûler [1].

Ces temps heureux ont disparu. Les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les écoles, les journaux et les livres ont répandu les idées subversives. Depuis un siècle, il n'est plus question que de réformer cette vieille organisation turque. Un sultan, Mahmoud, proclama dès 1826, la nécessité des *Réformes:* « Je veux, disait-il, faire le bien de mon pays et

1. Cousinery, *Voyage en Macédoine*, I, p. 95.

reconstruire l'édifice qui doit assurer le bonheur et le repos de mes sujets. » Mahmoud changea quelques uniformes et quelques titres, mais la Porte continua de manger. La France et l'Angleterre, après la guerre de Crimée, n'osèrent maintenir l'intégrité de l'Empire Ottoman que moyennant les réformes complètes qu'établissait le fameux *Hatti-Humayoun* de 1856 : ce ne fut aussi qu'un papier sans valeur. Sous la menace des armées russes et autrichiennes, de nouveaux firmans solennels annoncèrent par deux fois, en 1875 et 1877, que tout, en Turquie, allait changer. Mais il fallut l'arrivée des Russes sous Constantinople et l'intervention de l'Europe au traité de Berlin, pour obliger le Sultan à des promesses formulées, qui ne furent pas tenues davantage. Jusqu'en 1890, pourtant, les sujets de la Turquie attendaient patiemment ces réformes ; ils leur gardaient tous leurs espoirs. En 1890, j'ai encore vu une Macédoine où le Turc, sans peine, eût pu se maintenir en corrigeant seulement les intolérables abus de son administration.

Mais depuis 1890, tout est changé. Les populations ont cessé de croire aux serments du Sultan et aux engagements de l'Europe. Instruite par les écoles de toute langue et de toute religion, formée par des voyages d'études ou d'affaires aux universités des petits pays voisins, Serbie, Bulgarie et Grèce, ou aux grandes villes de l'Europe libérale, une génération s'est levée avec la claire notion de ses besoins et de ses droits. Voyant que depuis un siècle toutes les entreprises de réformes ont été illusoires, expérimentant chaque année que les promesses de Constantinople étaient fausses et les paroles de la diplomatie européenne hypocrites, cette génération nouvelle n'a pu mettre sa confiance qu'en la seule révolution, en la destruction de la tyrannie turque. On ne saurait lui en faire un crime. Comptez que, durant les six années dernières seulement, de 1896 à 1902, le Sultan a promulgué et les ambassadeurs ont contresigné quatre plans de réformes et que, depuis six ans, chaque année n'a fait qu'empirer la misère publique. Mesurez en outre, — et M. G. Gaulis l'expliquait aux lecteurs de la *Revue*[1], avec une abondance et une clarté qui

1. Voir, dans la *Revue* du 1er novembre 1902, l'article *Bulgarie et Macédoine*.

me dispensent d'insister, — mesurez l'impossibilité matérielle où ces « révolutionnaires » de Macédoine sont de vivre en dehors de la révolution. Dans toute la Macédoine, chaque année, depuis dix ans, les gymnases bulgares, serbes, grecs et valaques, les écoles catholiques, orthodoxes et protestantes, ont jeté dans la vie intellectuelle des centaines de jeunes gens, auxquels le Turc interdit tout emploi lucratif de leurs facultés et de leurs connaissances. La seule révolution accapare ces forces intellectuelles. Un état-major révolutionnaire se recrute et se multiplie, qui partout installe ses « Comités » et qui veut, bon gré mal gré, entraîner la foule. Mais la foule, courbée jusqu'à l'abjection par six siècles d'esclavage, hésite ou refuse de marcher. Les comités la violentent un peu... Alors, entre en jeu la politique hamidienne.

***

Sous couleur de réprimer les tentatives révolutionnaires et d'anéantir les bandes des Comités, Abd-ul-Hamid organise le massacre systématique des Slaves de Macédoine. Depuis deux ans, il marche à l'accomplissement de ce programme, avec la sûreté de méthode que lui a donnée son expérience arménienne. Surexciter le fanatisme des musulmans indigènes, armer et encadrer ces « bachi-bouzouks » dans les troupes ou la gendarmerie locales pour les conduire à l'assaut des villages chrétiens; déchaîner la fureur albanaise et livrer la Macédoine aux Albanais comme on livra l'Arménie aux Kurdes; concentrer peu à peu une armée formidable qui portera le dernier coup et achèvera ce que les bachi-bouzouks et les Albanais auront pu laisser derrière eux : les trois instruments, qui firent en Arménie de si belle besogne, sont aujourd'hui en plein travail sur les Slaves macédoniens. On lit à la page 3 du dernier *Livre Jaune* cette dépêche de notre consul à Salonique :

Le 26 janvier 1902, le Valy de Monastir, averti que plusieurs chefs des Comités s'étaient réunis à Ekchi-Sou, envoyait le capitaine Rifaat-bey avec cent cavaliers pour se saisir des conspirateurs. Au lieu de marcher directement sur Ekchi-Sou, Rifaat-bey s'attardait dans les villages voisins à lever deux cents bachi-bouzouks. Les cons-

pirateurs avertis eurent le temps de fuir, mais les habitants du village payèrent pour eux : ils furent battus et cruellement maltraités. Les bachi-bouzouks se sont crus, après cet enrôlement, autorisés à continuer, même hors de la présence des autorités, à poursuivre les agitateurs bulgares. La police turque accepte, du reste, leurs services; à la suite de perquisitions opérées par eux dans les villages d'Egri, Boukri, Barechani, Jabeni et Zajetz, trente et un Bulgares ont été incarcérés.

Avant l'arrivée des zaptiés et des autorités turques, les habitants de Jabeni et de Barechani avaient été maltraités, liés d'abord, puis bâtonnés par les bachi-bouzouks. Une plainte adressée au Valy de Monastir par les habitants de Barechani a été repoussée; quelques bachi-bouzouks du village turc d'Ostritza sont toujours installés à Barechani et, sous l'œil des zaptiés, continuent leurs perquisitions. Les Turcs de Resna, à cinq heures au nord de Monastir, organisent un Comité antibulgare; près de Resna, sur les bords du lac de Presba, des bandes turques perquisitionnent. Le village de Krania, du nahié de Nakolesci, est occupé par une bande de bachi-bouzouks qui, comme à Barechani, ont agi sans ordres et hors de la présence des autorités. Ils ont tellement bâtonné leurs prisonniers qu'il a fallu deux jours pour leur faire faire les quelques heures de route qui séparent Krania de Nakolesci.

Depuis deux ans, toute la Macédoine est en proie à ces bachi-bouzouks. Un journal publié à Paris, *le Mouvement Macédonien*[1], enregistrait depuis deux ans, semaine par semaine, les vols, viols, incendies et meurtres commis par ces bandes avec la complicité ou sur l'ordre des autorités turques. On taxa d'exagération certains de ses récits. Mais, dans le *Livre Jaune*, nous retrouvons aujourd'hui les faits et renseignements minutieux, que, mot pour mot, on avait pu lire dans les colonnes de ce journal. Il n'est plus possible de mettre en doute son entière véracité. C'est par centaines de villages incendiés, c'est par milliers de paysans massacrés qu'il faut compter les exploits des *bachi-bouzouks*.

Quant aux Albanais, M. G. Gaulis nous a décrit leurs ordinaires exploits et leur principal terrain de chasse. La Macédoine tout entière ne leur est pas encore livrée. Ils n'incendient encore et ne massacrent que les régions de l'Ouest et du Nord, les pays d'Uskub et de Vieille-Serbie.

1. Boulevard Raspail, 206.

Mais là, ils s'en donnent à cœur joie et c'est encore le *Livre Jaune* qui nous fournit la preuve de tout ce que M. Gaulis nous a raconté. Notre ambassadeur à Constantinople, M. Constans, à la date du 7 avril 1902 :

Si depuis quelque temps le Gouvernement ottoman paraissait craindre des complications du côté des Comités macédoniens, les premières difficultés lui viennent des tribus albanaises chez lesquelles l'impunité a encouragé le goût de la vendetta et du pillage. Il y a quelques jours, les chefs albanais Ferhad Bey, avec mille partisans, et Issa Bolitin, avec trois cents hommes, pénétraient dans Novi-Bazar et occupaient le Konak, forçant le Gouverneur à se réfugier dans la forteresse. Cette manifestation violente, qui avait pour but d'obtenir la grâce d'un chef très populaire, Akif Bey, devait pleinement réussir : j'apprends en effet aujourd'hui que la faveur réclamée a été accordée. Non contents de ce succès, les Albanais demandent maintenant la révocation du Sous-Gouverneur de Novi-Bazar, qu'ils accusent d'avoir fait exiler Akif. Notre Vice-Consul à Uskub, qui me télégraphie ce renseignement, craint que, si entière satisfaction n'est pas donnée aux mécontents, des troubles plus sérieux n'éclatent à bref délai.

Et voici, d'autre part, copiées par M. Albert Mallet[1] sur le registre officiel du consulat de Russie à Uskub, quelques histoires albanaises, qui complètent les récits de M. Gaulis :

31 décembre 1901. — Trois nobles Albanais de Tabanovtsé, sur la ligne d'Uskub à Nich, Arif-aga, Elez-aga, Ibrahim-aga, ayant copieusement dîné, ont pris leurs fusils et se sont mis à tirer sur leurs métayers. L'un de ceux-ci a été tué net, un autre a été blessé. Quelques jours avant, Arif-aga et Elez-aga avaient violé la femme enceinte d'un autre métayer. Ils avaient réuni les enfants autour d'un grand feu, les avaient fait asseoir, puis, s'armant de pelles, ils leur avaient jeté les braises sur les jambes et sur les mains.

Note marginale. — Les familles des métayers se sont enfuies à Koumanovo. Plainte a été adressée au vali par le consul de Russie. Le vali a délégué pour enquête le colonel Kemal-bey. Les coupables sont demeurés introuvables.

16 janvier 1902. — Hadji-Hassan, de Koumanovo, est propriétaire d'une ferme à Douga. Son fils Taïb, accompagné de quatre cavaliers, est venu, le 10 janvier, enlever Yovanka, fille du métayer : en plein champ, il l'a violée.

Note marginale. — Taïb a été arrêté. Le tribunal l'a acquitté.

1. Voir *le Correspondant* du 25 février 1903.

Le métayer demande qu'on lui fournisse le moyen de s'enfuir, parce que Taïb lui a promis de le tuer.

31 janvier. — Près du cimetière d'Uskub, le *simidgi* (marchand de pain) Jovan, passant avec son éventaire chargé de petits pains, est abordé par un soldat qui se sert et ne paie pas. Jovan ayant réclamé son dû, le soldat, d'un coup de couteau, lui a ouvert la gorge.

Même jour. — Sofia, bandit albanais, chef d'une troupe de dix hommes, réclame du maire de Doumuntzé une somme de vingt-cinq livres (575 francs) pour la rançon du village ; faute de quoi, le village sera brûlé. Sofia avait exigé, l'an dernier, la même rançon. Il invite en même temps Giorgui Krstich, qu'il avait enlevé l'an dernier, à payer une seconde rançon de vingt-cinq livres : ce, sous peine de mort. Stoyan Stankovitch est également prévenu d'avoir à racheter, trois livres, le cheval que Sofia lui a volé il y a quelque temps, et qui ne vaut pas un medjidié (4 francs). Enfin, Tassé Petkovitch, sous peine de mort, devra fournir cinquante douzaines de cartouches Martini.

Note. — Le colonel Kemal-bey n'a pu arrêter Sofia.

15 mars. Dans le vignoble près d'Uskub, le chrétien Treiko Sali passant près d'une quinzaine de musulmans, qui fumaient en prenant le café, quelqu'un a dit : « Si on le tuait? » — Treiko Sali a été tué.

Même jour. — Au village de Sotjanitsa, près de la frontière serbe, un sous-officier turc est entré dans l'église, pendant l'office, au moment de la communion. Il a jeté par une fenêtre les Saintes Espèces, battu le pope, battu les paysans.

Note marginale. — Le sous-officier a depuis été promu officier. Le pope avait été averti par Chemsi-pacha, commandant la division de Mitrovitsa, que s'il portait plainte il risquerait la prison.

24 mars. — La région de Ghilan est terrorisée par une bande de trente-trois Albanais. Le 18, ils ont, en plein jour, enlevé Steva Peyitch et lui ont coupé la tête. Le 20, même crime sur la personne de Soultana Petreva. Ce jour-là, les Albanais ont envoyé au maire de Partech, village à huit kilomètres au sud de Ghilan, vingt sacs vides, avec ordre de les renvoyer pleins de blé. Le maire ayant refusé, le village est bloqué ; nul n'en peut sortir sous peine de mort.

25 mars. — Il y a un mois environ, au village de Lioubotin, le fils du maire musulman, Ramo Moustapha, avait demandé à un meunier chrétien, Pavli, vieillard de soixante-dix ans, une hache qu'il portait. Un refus de Pavli lui avait valu un coup de revolver qui, heureusement, ne le toucha pas. Hier, Pavli s'étant endormi à la porte de son moulin, Ramo Moustapha lui a brûlé la cervelle. L'assassin est arrêté; mais les parents de Pavli sont déjà prévenus que la mort les attend s'ils ne déposent pas bien.

8 mai — Il y a quatre jours, Yanikré Yankovitch, de Ferisovitch, conduisant à la gare un convoi de minerai de chrome, a été arrêté à l'entrée de la ville par un Albanais qui réclamait pour le passage une piastre, — vingt centimes, — par cheval. Yankovitch, ayant voulu passer outre, a eu la jambe fracassée d'un coup de revolver. Il est mort aujourd'hui à l'hôpital militaire d'Uskub.

17 mai. — Les Albanais mettent en coupe réglée la région de Kalkandelen et de Gostivar. Dans ces derniers jours, les villages suivants ont été rançonnés : Stretkovo, par Sead-Eddine et quinze Albanais ; Darda, deux fois, d'abord par Chahine Djebdik et quatorze Albanais, puis par Osman Djon et quatre-vingts Albanais ; Moura, par Méhmed-Abbass ; Nitchiporovo, deux fois d'abord par Abdiradja, puis par Kassim-Lita.

9 août. — Du 26 juillet à aujourd'hui, un contumace albanais, Bali, de Batchichté, dans la région Kalkandelen-Gostivar, a incendié, pour le plaisir : le 26 juillet, quatre-vingt meules de foin ; le 29, quatorze ; le 2 août, dix, plus treize meules de blé et, pour finir, trois maisons, le 5, à Nitchiporovo.

23 août. — Le 17 août, trois paysans de Brezna, Gerasyim Philippovitch, Yovan Theophilovitch, Vasile Apostolovitch, sont allés paître les bœufs. Ils n'ont pas reparu le soir. Le 19, on les a retrouvés à une heure de chez eux, dans la forêt du village de Lechka, la tête tranchée et les poumons tirés du corps. La veille au soir, Mita Simyanovitch, également de Brezna, avait été retrouvé la gorge ouverte et les oreilles coupées. Dans l'après-midi, Ananié Nikolitch, enfant de quinze ans, élève du lycée serbe d'Uskub, a été frappé de deux balles, l'une à l'épaule, l'autre à la cuisse.

Note marginale. — Ces meurtres ont pour origine certaine la plainte déposée par les habitants de Brezna contre Youzouf-bey, fils de Redjeb-pacha, qui, l'an dernier, eut la perception de la dîme et commit des exactions insupportables. Une centaine de paysans chrétiens ont été arrêtés, puis relâchés. Aucun Albanais n'a été inquiété.

Il y a comme cela, du 1er janvier au 31 août 1902, quatre-vingt-huit chapitres subdivisés eux-mêmes en deux, trois, parfois quatre et cinq paragraphes, correspondant chacun à un attentat ; c'est donc, pour les premiers mois de l'année, de deux cents à deux cent cinquante attentats dans une région à peine égale à l'un de nos départements : « Et vous pouvez compter (dit à M. Mallet le consul de Russie) qu'il n'y a pas là plus du cinquième des faits réels ! » Le consul s'est approché de la table. Il écrit : « Ceci n'est pas de la circonscription d'Uskub, me dit-il, et regarde mon collègue de Monastir : mais le fait mérite bien d'être noté. Lisez. » Voici ce que j'ai lu : « Rapporté par... — ici le nom d'un personnage considérable. — Au commencement d'août, Islam Umbachi de Garani, au village

de Monastirat, a coupé le nez à un paysan chrétien, puis l'a envoyé au caïmacan. Au village de Kroupa, le même Islam, ayant enlevé un chrétien qui ne pouvait payer rançon, l'a écorché vif jusqu'à la taille. »

Que ces abominations albanaises soient, non seulement tolérées, mais ordonnées et encouragées par le Sultan ; que des ordres et des émissaires viennent du Palais mettre en branle et conduire ces bandes d'égorgeurs ; que les fonctionnaires de la Porte, quand ils veulent sévir et rétablir un semblant de légalité soient contrariés par ces gens du Palais et que leurs rares efforts soient annihilés par la volonté souveraine : ce sont là certitudes que tous les voyageurs et tous les rapports consulaires nous transmettent de Macédoine. De Salonique à Priszrend, tout le monde sait et dit que le Sultan souhaite et commande le massacre « comme en Arménie ». La guerre sainte, le *djehad*, est prêchée dans les mosquées aux indigènes musulmans. Les fusiliers de la garde, les *tufenkdjis*, et le beau-père même de l'ambassadeur turc à Paris sont envoyés en Albanie pour rétablir la paix entre les clans rivaux et pour tourner toute la horde vers la descente prochaine en Macédoine. Notre consul à Salonique écrit le 28 octobre 1902 :

Une répression dégénérant en massacres serait, sans doute, le moyen le plus expéditif de faire régner ensuite un certain ordre en Macédoine. Il est certain que les hauts faits des bandes révolutionnaires ont profondément irrité la population musulmane, et nombreux sont ceux qui n'attendent qu'un signe pour rendre au Sultan le service de le débarrasser des agitations en « faisant comme en Arménie ». Ces dispositions de l'élément musulman ne sont peut-être pas le moindre danger de la situation actuelle.

Mais le Sultan connaît ses bachi-bouzouks et ses Albanais. Si courageux quand il ne s'agit que d'écorcher un paysan, de violer une femme ou de razzier une plaine, ces braves tournent le dos devant la moindre résistance. Il faut, pour les maintenir en ligne, les baïonnettes de l'armée régulière. Depuis un an, le Sultan entasse en Macédoine les réservistes de l'Empire. Notre ambassadeur écrivait en avril 1902 :

Le Gouvernement ottoman a décidé de prendre des mesures militaires suffisantes pour parer provisoirement à tout événement ; mais,

par suite de la pénurie du Trésor qui ne permettrait pas de nourrir une grande quantité de troupes supplémentaires, au lieu de 36 bataillons d'ilavés que demandait le Grand Vizir, le Ministre de la Guerre n'a pu en mobiliser que 24. Ils ont été répartis dans les districts où les troubles sont le plus à craindre, soit 11 à Uskub, 4 à Monastir et 9 autour de Salonique d'où ils peuvent être envoyés rapidement dans trois directions différentes. Les forces de la région ont été ainsi portées de 45 000 à 60 000 hommes environ.

Aujourd'hui, cent ou cent vingt mille hommes campent en Macédoine. Imagine-t-on ce que peut être une province ruinée par cinq ans d'insurrections et de pillages, et dans laquelle sont lâchés depuis six mois cent mille hommes affamés? L'hiver et les neiges ont maintenu un silence apparent. Mais voici le printemps. Les bandes d'insurgés vont reparaître. L'an dernier, les paysans firent quelque résistance encore et refusèrent de suivre les « comitas ». Le Turc fut pourtant impuissant à maintenir l'ordre. Aujourd'hui, les paysans n'ont plus rien à perdre. Notre consul de Salonique écrit le 3 décembre 1902 :

J'avais exprimé dans mon rapport du 28 octobre l'espoir que l'arrivée de l'hiver et la chute des neiges contribueraient, au moins autant que les déploiements de troupes, à faire renaître pour quelques mois un certain calme dans l'intérieur de la Macédoine. Je n'avais d'ailleurs envisagé les faits qu'à la lumière des informations turques, les seules qu'une surveillance sévère eût laissées parvenir jusqu'à Salonique et qui suffisaient d'ailleurs à montrer l'exceptionnelle gravité du dernier mouvement insurrectionnel. Il me paraît aujourd'hui que j'avais, à ces deux points de vue, péché par optimisme. Depuis peu de jours quelques habitants des cazas où s'est manifesté le soulèvement ont pu apporter à Salonique des relations verbales des derniers événements. Il en résulte : 1° que le mouvement insurrectionnel d'octobre dernier s'est étendu à une trentaine de villages ; 2° qu'au moment où, d'après les documents officiels turcs, la tranquillité aurait été rétablie et la généralité des habitants rentrés dans les villages (20 octobre), les rencontres étaient aussi fréquentes que dans les premiers jours d'octobre ; qu'un certain nombre de villages insurgés ont été pillés ou brûlés et que leurs habitants se trouveront par suite, cet hiver, sans abri et sans pain.

Il semble, d'autre part, que, malgré les proclamations d'amnistie qui ont amené le retour de la plupart des villageois dans leurs foyers, ceux-ci aient vivement souffert des perquisitions effectuées par la gen-

darmerie sous le prétexte de rechercher des armes. On peut les considérer comme une des principales causes de l'émigration assez importante qui s'effectue actuellement vers la Bulgarie.

Des plaintes ont été également formulées contre les troupes et particulièrement contre les rédifs. Il est difficile d'être fixé sur ce que ces plaintes ont de fondé. Il paraît inévitable qu'un combat, dans lequel sont engagés des habitants d'un village ou qui a pour théâtre ce village ou ses environs immédiats, soit suivi de représailles et de pillage. D'après ce que m'a assuré le consul général d'Angleterre[1], il serait par contre arrivé aux troupes régulières d'arrêter et même de réprimer les actes de pillage entrepris par la population musulmane. Il n'en reste pas moins que les derniers déploiements de troupes et le maintien sous les drapeaux de 14 bataillons de rédifs imposent une lourde charge au Trésor, aux régions occupées qui doivent subvenir à leurs besoins dans une certaine mesure, enfin à la population musulmane privée, par l'appel des rédifs au moment des labours et des semailles, de milliers de bras nécessaires à sa subsistance.

« Quand il n'y a plus de foin au ratelier, dit le proverbe, les ânes se battent. » Il serait puéril de croire que la paix se maintiendra en Macédoine. Les Turcs affectent d'accuser les menées du gouvernement bulgare. Il ne faut pas mettre en cause les innocents. Dans toute cette affaire macédonienne, le gouvernement bulgare a été d'une extrême correction. Je dis « extrême », car il a touché, dépassé les bornes de la patience. Depuis un an, il a vu accourir chez lui des milliers de réfugiés qu'il a dû vêtir et nourrir. Tous nos agents ont signalé cet exode des Macédoniens allant chercher un refuge et du pain sur les terres de la Bulgarie. Imagine-t-on un gouvernement européen obligé de nourrir une population misérable que les persécutions d'un voisin jetteraient sur son territoire? Et ces réfugiés sont de même race, de même langue, de même religion que les Bulgares! ils se disent à juste titre leurs « frères »! Néanmoins, pour complaire à l'Europe, les Bulgares ont gardé la plus stricte neutralité. L'Europe en retour leur promettait une prompte et efficace intervention en faveur des frères macédoniens... Nous voyons aujourd'hui comment l'Europe tient cette promesse.

1. Le consul d'Angleterre à Salonique est un levantin, M. Biliotti, qui joua un rôle très louche dans les affaires crétoises.

*
* *

Par l'organe des ambassadeurs d'Autriche et de Russie, l'Europe vient de signifier au Sultan ce qu'elle désire en Macédoine. Ses réclamations sont modestes : avec un inspecteur-général nommé par le Sultan, une gendarmerie mixte, une vague surveillance de la Banque Ottomane sur la perception des impôts, et quelques changements de formule dans l'affermage des dîmes, la note austro-russe déclare que la Macédoine sera satisfaite.

Ce que l'on peut dire de plus indulgent sur cette note, c'est qu'elle est un anachronisme : vers 1820, elle aurait peut-être exprimé les vœux des populations macédoniennes. Ce qu'il en faut dire en vérité, c'est qu'elle est une duperie, — les Macédoniens disent : une trahison. — Elle montre une ignorance voulue de la politique hamidienne. Les réformes qu'elle propose adouciront peut-être quelques abus de la politique turque : les pouvoirs de la Porte en Macédoine seront réduits et son administration vaguement surveillée. Mais Abd-ul-Hamid lui-même, par ses nombreux firmans antérieurs, n'a cherché que ce résultat : toute diminution de la Porte ne servira qu'à grandir le pouvoir du Palais. En admettant donc que, cette fois, les réformes aboutissent (et il est certain qu'elles n'aboutiront pas), la Macédoine sera livrée au bon plaisir d'Abd-ul-Hamid : avant deux mois, nous aurons le massacre. Les Macédoniens ne se font aucune illusion.

Que demandent l'Autriche-Hongrie et la Russie pour la Macédoine ?

Un inspecteur pour les trois villayets de Salonique, Monastir et Cossovo qui soit maintenu à son poste pour une période de plusieurs années et qui ne soit pas révoqué sans que les Puissances soient préalablement consultées. C'est très bien, mais qui sera cet inspecteur, de quelle nationalité sera-t-il, à quelles conditions devra-t-il répondre, et surtout qui le nommera ? Des inspecteurs généraux ont été nommés à plusieurs reprises pour la Macédoine et n'ont fait absolument rien pour le pays. Nous en avons un, à l'heure même, un certain Hilmi pacha, qui peut être par lui-même un homme intelligent et de bonne volonté. Mais pendant qu'il se trouvait en Macédoine a-t-il pu empêcher un seul crime de se commettre ? Les soldats ont-ils moins torturé, pillé, massacré ? Quand on nous laissera ce

même Hilmi pacha au même poste, parviendra-t-il à faire respecter les lois parce qu'il restera trois ans? Quels seront ses pouvoirs? Voilà la question qui est la plus importante, et le projet austro-russe ne nous parle à ce sujet que de son droit de requérir les troupes. A quoi ça nous avance-t-il? N'a-t-on pas jadis nommé un inspecteur pour l'Arménie sur les instances de l'Europe? Un excellent homme, Chakir pacha, a occupé ce poste. Il a envoyé des centaines de rapports de plus en plus pressants à la Sublime-Porte, dont pas un n'a été même lu. Nous nous demandons quelle naïveté il faut que l'on ait pour croire que les Macédoniens se contenteront d'un acte pareil pour toute réforme dans leur pays. Vraiment la diplomatie a quelquefois des crises d'inintelligence. Le gouvernement autrichien a eu, du moins, le bon ton de ne pas s'en flatter. La Russie, au contraire, a inséré dans le *Messager de l'Empire* un communiqué plein de menaces pour les Macédoniens. Il nous semble qu'elle pouvait se dispenser de le faire, car, s'il s'agissait d'écouter de pareils ordres, nous aurions préféré ceux d'Abd-ul-Hamid, qui est plus près de nous[1].

Les Macédoniens ont pleinement raison. C'est vraiment une crise d'inintelligence que traverse la diplomatie européenne. Le précédent de l'Arménie l'illusionne; elle se flatte, cette fois encore, d'endormir le mal et de maintenir le patient sous le couteau de l'opérateur. Elle se trompe. Les circonstances ont bien changé depuis six années. Le Concert Européen pouvait alors, grâce à l'ignorance des peuples, coopérer aux hautes œuvres du Sultan. Aujourd'hui la vérité est connue. Si nos diplomates, en particulier, ont un réel souci de notre avenir; s'ils tiennent à maintenir solides et durables les combinaisons d'alliance et d'amitié qu'ils nous ont créées en Europe pour le plus grand bénéfice de la paix et de nos intérêts nationaux; il faut qu'ils envisagent et qu'ils fassent bien envisager à nos amis les conséquences d'une pareille politique. Les événements d'Arménie ont été connus trop tard pour diminuer l'estime et la confiance que nous gardons encore à nos alliés; mais, si l'on tient vraiment à notre compagnie, il ne faut pas nous ramener sur le chemin des massacres. Tous nos agents en Turquie nous disent par la bouche de notre chargé d'affaires à Constantinople :

Le trouble moral provoqué par l'insécurité générale ne peut aller qu'en croissant, les abus de l'Administration en même temps que

1. *Le Mouvement macédonien*, 5 mars.

les exactions de la gendarmerie turque et des bandes bulgares devant fatalement pousser les populations au désespoir. La fameuse Commission, réunie au Grand Vizariat à la suite des démarches des ambassades, sera comme les précédentes sans aucun résultat : elle n'a d'autre raison d'être que de donner une satisfaction apparente aux réclamations des puissances. Il est évident qu'un *sévère contrôle administratif, financier et judiciaire* serait le seul moyen de faire rentrer un peu de calme moral et de bien-être matériel chez ces populations si durement éprouvées. Mais il est douteux que cette fois-ci encore ces réformes si désirées et tant attendues sortent de la Commission actuellement réunie au Grand Vizariat.

Et notre ambassadeur ajoute :

Des éventualités redoutables sont à craindre. J'aime à espérer que cette fois-ci encore des complications, si dangereuses par les conséquences qu'entraîne à sa suite toute agitation dans la péninsule des Balkans, pourront être évitées. Mais je ne saurais avoir à cet égard l'optimisme dont j'aurais fait preuve l'année dernière. Les symptômes sont plus graves. Ils me font un devoir d'appeler l'attention de Votre Excellence sur ces provinces de l'Empire Ottoman qui réservent peut-être encore à l'Europe bien des surprises et bien des embarras jusqu'au jour de la *solution définitive* qui décidera de leur sort[1].

Voilà des paroles qu'il convient de retenir : *contrôle, solution définitive*. Il n'est plus temps de recourir aux panacées archaïques ; il faut chercher le vrai remède, le remède du jour. La Macédoine est mûre pour le contrôle : ce n'est pas là peut-être la solution définitive; c'est au moins la seule mesure efficace et prompte.

VICTOR BÉRARD.

1. *Livre Jaune*, pp. 5, 6, 19 et 20.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

SANS LUI

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

PHILIPPE. | LUCIENNE.
JOSÉPHINE, domestique de LUCIENNE.

Une chambre-boudoir chez Lucienne. Deux portes fermées au fond; à droite, porte ouverte.

SCÈNE UNIQUE

LUCIENNE, PHILIPPE et, à la fin, JOSÉPHINE.
(Lucienne dort sur sa chaise longue.)

Dès le lever du rideau, bruit de clef à droite; et Philippe, le chapeau sur la tête, vient s'encadrer dans la porte ouverte. Il aperçoit Lucienne, se découvre, s'avance avec précaution vers la chaise longue, contemple un instant la dormeuse en hochant la tête, et, peu à peu, se laisse attirer par une de ses mains. Brusquement, il fait demi-tour en haussant les épaules et s'éloigne de plusieurs pas; mais il se ravise avec un geste gamin, revient vers Lucienne, et, le plus doucement qu'il peut, pose les lèvres sur son front. Elle tressaille et ouvre les yeux.

LUCIENNE. — Toi!... *(Elle se dresse.)* Ah! c'est trop fort! *(Elle court à la cheminée.)* Faut-il que je sonne?

PHILIPPE, *très humble.* — Est-ce bête, Lucienne, ce qui m'arrive là! Ça fausse complètement ma visite. Il va de soi qu'après deux ans, je ne venais pas pour ça. C'est même tout le contraire. Je te fais mes excuses.

LUCIENNE. — Je vous défends de me tutoyer.

PHILIPPE. — ... Je « vous » fais donc mes excuses. Mais ne serait-il pas plus spirituel de n'avoir rien senti? Vous dormiez : c'est un alibi. Profitez-en.

LUCIENNE. — Et je vous prie de vous retirer. Votre femme ne vous sait pas là, j'imagine! Être là, c'est nous respecter aussi peu l'une que l'autre.

PHILIPPE. — Je ne respecte personne au monde plus que vous, Lucienne; pas même elle. Mais pourquoi me parler d'elle? Est-ce qu'autrefois je vous parlais de votre mari?

LUCIENNE. — Mon mari était mort, j'étais libre et je vous aimais. Je ne vous aime plus, je vous méprise, vous êtes marié : allez-vous-en!

PHILIPPE. — Je n'ai pas le droit de m'en aller.

LUCIENNE. — Vous dites?

PHILIPPE. — Et cela, pour de bonnes raisons, qui me sont venues hier, à l'Opéra... en te regardant.

LUCIENNE. — Mais je vous défends de me tutoyer!

PHILIPPE. — Mais c'est vous qui m'avez donné la note! Vous avez dit : « Toi!... »

LUCIENNE. — En ouvrant les yeux, c'est possible... dans mon premier trouble de vous voir là... Est-ce que je savais seulement en quelle année je me réveillais, à quel Philippe j'avais affaire!

PHILIPPE. — « A quel Philippe »!... Il y en a plusieurs?

LUCIENNE. — Il y a celui de la trahison, et celui d'avant, celui qui, pendant des mois, m'avait donné *(riant presque)*, c'est à n'y pas croire, le bonheur absolu!

PHILIPPE. — Alors je suis deux qui ne se ressemblent pas?

LUCIENNE. — Oui. Dans les déchéances comme la vôtre, on en arrive, en effet, à ne plus se ressembler.

PHILIPPE. — Ah! que c'est bien toi!

LUCIENNE. — Assez, monsieur. Ça devient lâche. Finissons-en. *(Elle sonne et attend, les bras croisés.)*

PHILIPPE. — Et vous, ça devient puéril. Vous pouvez tout aussi bien me détester, me mépriser avec le « tu » qu'avec le « vous ». Que diable! « vous », ce n'est plus la femme que je connais, c'est une autre. Il y a là une question d'identité.

LUCIENNE, *sonnant et appelant.* — Joséphine!...

PHILIPPE. — Enfin, je m'incline, car vous allez avoir une attaque de nerfs. Mais, comme nous avons à causer et que ça va être une gêne abominable, je réclame votre indulgence si la langue me fourche.

LUCIENNE. — Mais c'est inouï! Je ne veux pas causer avec vous. *(Courant et ouvrant les portes.)* Joséphine! Joséphine, à la fin!...

PHILIPPE, *très froid.* — Elle n'y est pas.

LUCIENNE, *se retournant, au comble de la fureur.* — Pour qu'elle n'y soit pas, qu'est-ce que vous avez bien pu machiner?

PHILIPPE. — Moi? J'étais là, dans la rue, et j'ai guetté sa sortie avant d'entrer. Voilà tout.

LUCIENNE. — Comment, « d'entrer »?... Qui vous a ouvert?

PHILIPPE. — Pourquoi, depuis deux ans, ne m'avez-vous pas redemandé cette clef? *(Il pose la clef sur la table.)*

LUCIENNE. — ... Toutes mes lettres d'alors sont restées sans réponse.

PHILIPPE. — Enfin, si j'avais sonné, m'auriez-vous reçu?

LUCIENNE. — Non.

PHILIPPE. — C'est donc tant mieux pour vous si j'entre quand même.

LUCIENNE. — Alors je ne suis plus chez moi!... C'est bien, mon cher, installez-vous. Il vous a plu de disparaître, il vous plaît de reparaître : faites donc, ne vous gênez pas!... *(Elle se jette sur un fauteuil, frémissante. Lui, reste debout.)*

PHILIPPE. — J'aime mieux ça. Ne me chassez plus. Et mordez-moi, si ça vous soulage.

LUCIENNE. — Dieu sait si, maintenant, je suis loin de tout ça! Mais, vraiment, je n'en reviens pas encore. Comment, en plein accord, en plein bonheur, un beau matin, vous vous en allez, les mains dans les poches, sans regarder derrière vous, sans laisser ni lettre, ni avis, ni indice, ni... trace d'aucune sorte!

PHILIPPE. — Eh bien, je viens réparer.

LUCIENNE. — Je vous en félicite pour vous; mais, moi, qu'est-ce que ça peut me faire, à présent, votre repentir?

PHILIPPE. — Il faut être franc, Lucienne, je n'ai pas parlé de repentir.

LUCIENNE. — Ah! très bien.

PHILIPPE. — J'ai même peur que, si c'était à recommencer!...

LUCIENNE. — Très bien. Comme ça, vous êtes complet.

PHILIPPE. — Mais permettez!... Si je ne pose pas pour la contrition, vous allez voir qu'hier, à l'Opéra, c'est tout de même un bon sentiment...

LUCIENNE. — Ça ne m'intéresse pas. Rien ne m'intéresse de vos sentiments actuels. Mon amour a eu la vie dure; mais enfin, il est mort, et bien mort. Je suis guérie, telle que vous me voyez. Alors vous comprenez, le présent!... Le passé, c'est une autre affaire. Je reconnais que, pour le passé, ma curiosité n'est pas morte. Elle n'était qu'endormie, et votre présence la réveille. Pourquoi, au juste, m'avez-vous quittée? Vous plaît-il de me l'apprendre enfin? Si oui, vous avez la parole.

PHILIPPE. — Dites-moi de m'asseoir.

LUCIENNE. — Soit. *(Philippe s'assied.)*

PHILIPPE. — Et dites-moi ce que vous avez cru, vous?

LUCIENNE. — Quelque tentation subite!... Une femme?...

PHILIPPE. — Vous êtes loin de compte!... La clef de tout, Lucienne, c'est que je commençais à vous aimer.

LUCIENNE. — ... Comprends pas.

PHILIPPE. — Ou, pour mieux dire, c'est la façon dont je commençais à vous aimer.

LUCIENNE. — Pardon... Vous « commenciez »?... A la fin?

PHILIPPE. — A la fin.

LUCIENNE. — Alors... avant?

PHILIPPE. — Avant? Je vous trouvais charmante.

LUCIENNE, *indignée.* — Avant, monsieur, vous étiez fou d'amour! Avant, vous débordiez de lyrisme! Je m'en moque, maintenant; mais, pour oser me dire en face, ici, dans cette chambre, qu'en ce temps-là, vous me trouviez charmante, quel pari, mon cher, avez-vous donc fait?

PHILIPPE. — Comme vous voudrez, Lucienne.

LUCIENNE, *après un silence.* — Si vous ne m'aimiez pas, m'auriez-vous, d'emblée, demandé ma main?

PHILIPPE. — Eh oui, pour... vous avoir, puisque je vous trouvais charmante!

LUCIENNE. — C'est ignoble.

PHILIPPE. — Donc c'est humain. J'ai cru que, pour vous avoir, il fallait vous épouser. Quand j'ai vu que... ce n'était pas nécessaire, je suis resté bleu... et content.

LUCIENNE. — Ah!... je ne vous connaissais pas!

PHILIPPE. — Qui donc se connaît, en amour? Et qui donc a intérêt à se connaître?

LUCIENNE. — Les âmes droites.

PHILIPPE. — Elles sont rarement deux. Et je n'étais pas la seconde.

LUCIENNE. — Enfin, d'un mot... vous mentiez?

PHILIPPE. — Je n'étais que charmé; j'ai fait l'éperdu : j'ai menti... d'un cran.

LUCIENNE. — Pourquoi?

PHILIPPE. — Ah!... pourquoi!... Quand on demande la lune, il n'y a qu'un menteur pour vous la donner!...

LUCIENNE. — Ce qui veut dire?

PHILIPPE. — Que vous avez été exigeante.

LUCIENNE. — Moi!

PHILIPPE. — Vous avez eu l'idéal exigeant. Chaque rendez-vous

devait être une séance d'enthousiasme, un petit Bayreuth. Enfin, l'amour sublime!... Va pour l'amour sublime qui, après tout... n'était pas l'amour platonique!

LUCIENNE. — Et votre mensonge a duré des mois!

PHILIPPE. — Mon mensonge créait du bonheur, et c'est beaucoup pour ça que j'y ai pris goût. Aussi pouvais-je... le prolonger, lorsque, va te faire fiche!... j'ai senti que l'amour me venait.

LUCIENNE. — Qu'est-ce qui vous a pris de m'aimer, Philippe?

PHILIPPE. — De commencer, Lucienne!...

LUCIENNE, *ironique*. — Oh! pardon!

PHILIPPE. — Il m'a pris qu'entre nos rendez-vous, je vous ai fait des visites, que j'ai eu chez vous mes entrées d'ami, que je vous ai regardée vivre au milieu de vos amis et que ç'a été une révélation : car, s'il n'y a jamais eu deux Philippes, il y a bel et bien deux Luciennes, toutes deux, certes, bien séduisantes, mais dont une seule est incomparable.

LUCIENNE. — Laquelle, donc?

PHILIPPE. — Celle de tous les jours. Vous?... Vous êtes la muse de l'ordinaire.

LUCIENNE. — Tout à fait gracieux!

PHILIPPE. — Mais fichtre, oui! Vous avez ce don d'apercevoir immédiatement, dans l'habituel, dans le banal, toutes les parcelles de précieux qui s'y dissimulent; et vous n'en laissez pas perdre une seule. Aussi chaque journée, chaque heure vous est nouvelle, valant la peine d'être vécue, et vous la vivez à fond, pour votre bonheur et celui des autres... est-ce vrai?

LUCIENNE. — Peut-être, oui.

PHILIPPE. — Si c'est vrai, j'ai trouvé trop bête que cette Lucienne-là ne fût pas ma femme.

LUCIENNE. — Bonté du ciel!... C'était ça, votre... commencement d'amour?

PHILIPPE, — C'était ça. J'ai trouvé trop bête de ne pas vivre, heure par heure, avec cette Lucienne-là, le détail de ma vie et de la sienne.

LUCIENNE. — Où en serions-nous?

PHILIPPE. — Nous serions très heureux.

LUCIENNE, *ironique*. — Mais non!

PHILIPPE. — Vous êtes faite pour le mariage.

LUCIENNE, *piquée*. — Mais non!

PHILIPPE. — Lequel a du bon, sapristi!

LUCIENNE, *tranchante*. — Non, Philippe.

PHILIPPE. — Ah?... je croyais!...

LUCIENNE. — Tant mieux pour vous ! Et, tenez, de bon cœur, sinon pour vous, du moins... pour elle.

PHILIPPE. — Ça, c'est gentil.

LUCIENNE. — Mais, pour elle comme pour moi, l'amour, c'est l'enthousiasme ; le mariage, c'est l'habitude, c'est-à-dire le contraire ! Ceci tuera cela.

PHILIPPE. — Mais vous la poétisez, l'habitude !

LUCIENNE. — Eh ! pas en amour, où c'est l'habitude qui dépoétise tout !... Je vous aimais trop, moi, pour vous épouser !

PHILIPPE. — Honnête femme pour situation fausse !... Enfin, ça vous regarde, et chacun tombe du côté où il penche. Vous, vous aviez versé en haut, dans le bleu.

LUCIENNE. — Je m'en vante,

PHILIPPE. — Dès que, seulement, je fis mine de familiariser entre nous les choses, des signes d'étonnement choqué m'avertirent que vous restiez résolue à les sublimiser.

LUCIENNE. — Je m'en vante.

PHILIPPE. — Ce que vous aimiez en moi, ce n'était pas moi ; c'était mon « lyrisme », autrement dit mon mensonge.

LUCIENNE. — Je l'ignorais,

PHILIPPE. — Et j'allais être à perpétuité le prisonnier de mon mensonge !... Oh ! dame, le point de vue changea. Feindre d'aimer quand on n'aime pas, moral ou non, c'était du moins possible. Mais, quand on s'éveille à une certaine sorte d'amour, avoir à continuer d'en simuler une autre !... ça, c'est atroce.

LUCIENNE, *gravement*. — Ça doit l'être.

PHILIPPE. — Impossible de mentir plus longtemps. Impossible de vous avouer que j'avais menti jusque-là. Impossible de vous donner une autre explication, c'est-à-dire de mentir encore ! Et c'est tout cela qui m'a soufflé cette vilaine rupture... à l'anglaise.

LUCIENNE. — Vilaine, oui.

PHILIPPE. — Vous savez, maintenant, ce que vous désiriez savoir... c'est-à-dire, — justement, — ce que, moi, je désirais vous dire.

LUCIENNE. — Pourquoi désiriez-vous me le dire ?

PHILIPPE. — Ça, c'est du présent, et ça vous est égal.

LUCIENNE. — Répondez tout de même.

PHILIPPE. — Parce que j'étais hier à l'Opéra.

LUCIENNE. — Mais qu'est-ce que vous y avez découvert, à l'Opéra ?

PHILIPPE. — D'abord, vous.

LUCIENNE. — Je ne m'y cachais pas.

PHILIPPE. — Ensuite, ce bon Pierre Jannin, qui, lui...

LUCIENNE. — Pourquoi, ce « bon » Pierre Jannin?

PHILIPPE. — Pour le plaisir de vous tendre un petit piège... où vous tombez.

LUCIENNE. — Mais... non. Car je ne demande qu'à parler de Jannin.

PHILIPPE. — Pour en dire quoi?

LUCIENNE. — Que je l'admire, que je l'aime beaucoup... Et vous-même?

PHILIPPE. — Moi aussi.

LUCIENNE. — Vous ne m'avez jamais parlé de lui.

PHILIPPE. — Parce qu'il y a des années que je l'ai perdu de vue. Mais ça n'empêche pas.

LUCIENNE. — Et vous dites qu'hier soir, Jannin?...

PHILIPPE. — Se cachait, lui, et se cachait de vous. Pourquoi donc?

LUCIENNE, *après un instant d'hésitation, et riant.* — Puisque vous le devinez!... Parce qu'il m'aime.

PHILIPPE. — Beaucoup?

LUCIENNE. — Non, tout court.

PHILIPPE. — A la bonne heure! Vous avouez crânement pour le compte d'autrui. Nous verrons si, pour vous...

LUCIENNE. — Vous ne verrez rien du tout.

PHILIPPE. — Mais souffrez que je raconte avant de commenter. Donc hier, à *la Valkyrie*...

LUCIENNE, *avec intention..* — Quelle loge?

PHILIPPE, *riant.* — Ne *nous* cherchez pas. Il n'y avait que moi.

LUCIENNE, *souriant.* — On *la* dit charmante.

PHILIPPE. — Elle l'est. Et savez-vous pourquoi?

LUCIENNE. — Pour être charmante, il n'y a pas besoin de motif.

PHILIPPE. — J'en ai eu un, moi, pour la trouver telle, c'est qu'elle vous ressemble.

LUCIENNE. — Allons donc!...

PHILIPPE. — C'est même un peu pour ça que je l'ai épousée.

LUCIENNE. — . . . . . ?!

PHILIPPE. — Et que je suis un très bon mari.

LUCIENNE. — . . . . . !

PHILIPPE. — Dame! Elle vous ressemble, je vous dois bien ça!... Je la trompe donc très peu.

LUCIENNE. — Oh! Philippe, que c'est mal!

PHILIPPE. — Seulement avec vous et sans sortir de ses bras.

LUCIENNE. — Quelle indignité!... Pauvre petite!

PHILIPPE. — Elle ne se plaint pas. Le sentiment de mon tort me rend parfait pour elle. Et alors, dans son intérêt, j'entretiens ce tort avec soin.

LUCIENNE. — Pauvre petite!... Ah! Philippe, ne la faites pas souffrir!

PHILIPPE. — Vous êtes une brave femme, vous! *(Il lui tend la main.)*

LUCIENNE, *sans lui tendre la main.* — Hélas! Je n'ai pas dit que vous fussiez un brave homme... Donc, hier, à *la Valkyrie*...

PHILIPPE. — Couloir de l'orchestre... je heurte avec ma lorgnette le dos d'un monsieur qui ne se retourne même pas, tant il était occupé de braquer la sienne! Effacé contre la baignoire voisine, il avançait la tête avec précaution, puis la retirait avec inquiétude, puis recommençait... C'était Pierre; et, au bout de sa lorgnette, c'était vous.

LUCIENNE. — Eh bien?... Puisque je vous dis qu'il m'aime!...

PHILIPPE. — Attendez. Je me cachai moi-même derrière lui, pour suivre l'œuvre à ma façon, sur votre visage et votre personne. Car vous viviez la scène d'amour au point d'en être un peu haletante, et ça vous allait!... Aussi la lorgnette de Jannin vous visait-elle en plein corsage, et... ça ne m'allait pas!

LUCIENNE. — Passez, voulez-vous?

PHILIPPE. — C'est alors qu'a dû vous venir le soupçon que la musique de Wagner vous rendait bien jolie, et le besoin de vous assurer si personne ne s'en apercevait dans la salle.

LUCIENNE. — Qu'est-ce que vous allez chercher?

PHILIPPE. — Je ne vous demande pas d'en convenir. Toujours est-il que, subitement, vos regards ont quitté la scène, longé la rampe, et rasé notre couloir. Sur quoi, voilà mon Jannin terrifié qui se jette en arrière!... Trop tard! Vous l'aviez aperçu, car vous avez froncé le sourcil. Oh! à peine! Et puis, tout de suite, vous avez souri, — encore plus à peine, — d'un sourire presque intérieur, plein de malice et d'indulgence, qui m'a même donné, là, un petit coup de jalousie; mais auquel, — c'est ici que ma surprise commence, — auquel s'est substituée, sans transition..., tenez, comme le sommeil s'empare des enfants..., une rêverie aussi dominatrice que le sommeil et qui vous a nettement enlevée à l'œuvre, à la salle et à Pierre, pour vous transporter je ne sais où, sans doute au plus profond de vous-même. Et ça a duré deux minutes. C'est long, deux minutes!... Après quoi, vous avez dû vous secouer, — comme ça, — pour vous réappliquer à *la Valkyrie*... Est-ce exact?

LUCIENNE. — Vous savez mieux que moi ce que vous avez cru voir.

PHILIPPE. — Quelques instants après, je quittais mon couloir sans avoir fait retourner Jannin, et tout plein de réflexions qui m'ont suivi dehors, agité dans mon lit jusqu'à ce matin, et enfin conduit ici.

LUCIENNE. — Pour me dire quoi?

PHILIPPE. — *Primo* : que l'amour de Pierre ne vous déplaît pas. A preuve, votre sourire indulgent.

LUCIENNE. — Pardon. Ce sont là mes affaires.

PHILIPPE. — Les miennes aussi, vous allez voir. *Secundo* : à cet amour, qui ne vous déplaît pas, il y a quelque chose en vous qui résiste.

LUCIENNE, *dressant l'oreille.* — Ah! ah!

PHILIPPE. — A preuve, la longue rêverie qui, sous la lorgnette même de Jannin, vous a fait oublier Jannin; et aussi que le pauvre garçon a de vous une peur folle, qu'il n'aurait pas, j'imagine, s'il était plus encouragé.

LUCIENNE. — Ce « quelque chose » qui résiste en moi ne serait-il pas quelqu'un?... Vous croyez que c'est vous.

PHILIPPE. — Je me suis répété toute la nuit : « Pourvu que ce ne soit pas moi! »

LUCIENNE. — Vous croyez que je vous aime encore.

PHILIPPE. — Non.

LUCIENNE. — Mon Dieu! Êtes-vous fat!

PHILIPPE. — Je vous dis non : ne faites pas comme si je disais oui. Mais, d'ailleurs, jurez-moi que, pendant ces deux longues minutes, ce n'est pas à moi que vous pensiez.

LUCIENNE. — Mais, mon cher, vous êtes stupéfiant! Qu'il m'arrive ou non de penser à vous, est-ce que ça vous regarde?

PHILIPPE. — Ça me regarde si votre bonheur en souffre, et que j'y puisse quelque chose.

LUCIENNE. — Vous croyez facilement qu'on souffre par vous!

PHILIPPE. — J'ai dit : « votre bonheur ». Je n'ai pas dit : « vous ». Je me doute bien qu'après deux ans, il n'est plus, pour vous, question de souffrir. Vous me l'avez déclaré d'ailleurs : « Mon amour est mort et bien mort ». Est-ce que j'ai eu l'air de ne pas vous croire? Mais le souvenir d'un amour mort peut garder une influence actuelle, et une influence gênante. C'est de cela, et de cela seulement, qu'hier soir et cette nuit, je me suis inquiété pour vous. J'ai craint que ce bonheur d'autrefois, si trépassé qu'il fût, ne jouât dans votre esprit le rôle d'un terme de comparaison dangereux pour les autres bonheurs qui pouvaient s'offrir.

LUCIENNE, *très agitée.* — Enfin, vous venez me demander d'aimer Pierre Jannin?

PHILIPPE. — Permettez ! C'est ça et ce n'est pas ça.

LUCIENNE. — Il vous plaît de repasser à votre ami celle dont vous n'avez plus voulu pour vous !

PHILIPPE. — Mais comprenez donc, Lucienne ! Il ne « me plaît » ni que vous aimiez, ni que vous épousiez, ni que vous vous donniez, car tout cela, je vous jure, m'est plutôt désagréable. Seulement si, par hasard, l'amour est possible de vous à lui, ce que je crois, depuis hier, sans en être sûr..., possible dans six mois, dans un an, sous quelque forme que ce soit, ce qui ne regarde que vous..., je désire avoir fait tout ce qui dépend de moi pour n'y pas être obstacle.

LUCIENNE. — Ce qui dépend de vous ? Je me demande quoi ! Qu'est-ce que vous y pouvez ?

PHILIPPE. — Vous dire ce que je vous ai dit : qu'autrefois je mentais, que mon lyrisme mentait, que mon sublime était du toc. Pour « absolu » qu'ait été votre bonheur, votre bonheur vous a constituée ma dupe. Eh bien, je vous défie maintenant de l'évoquer sans révolte. Et je fais même le pari que vous ne l'évoquerez plus du tout. L'amour que Pierre vous offre n'a plus à craindre une comparaison dangereuse et, si j'étais obstacle, eh bien, je ne le suis plus. C'est ce que je voulais. Et me voilà content. Je le serais plus encore, si je sentais que vous m'en savez gré.

LUCIENNE. — C'est que... je me défie...

PHILIPPE. — De quoi ?

LUCIENNE. — De toute cette chevalerie, où manque — vous vous en êtes vanté — la contrition.

PHILIPPE. — Mais n'en cherchez pas tant ! Je suis las de vous faire du mal ! J'ai pitié de vous, à la fin !

LUCIENNE. — Et c'est par pitié que vous m'embrassez quand je dors ?

PHILIPPE. — ... Non.

LUCIENNE. — Vous voyez qu'un peu de remords vous aurait mieux valu. C'est encore la meilleure façon de s'apitoyer sur le mal qu'on a fait.

PHILIPPE. — Eh bien, qu'à cela ne tienne !...

LUCIENNE. — Vous m'avez dit formellement que vous ne vous repentiez pas.

PHILIPPE. — Je ne le dis plus.

LUCIENNE. — Vous m'avez dit que, si c'était à recommencer...

PHILIPPE. — Je ne le dis plus.

LUCIENNE. — Depuis quand ?

PHILIPPE. — Depuis tout à l'heure, depuis tout de suite, est-ce

que je sais? depuis que ma pauvre petite bonne action se déroule ici presque malgré moi. Je l'ai peut-être commencée sans être digne d'elle. Eh bien, je le deviens. C'est elle-même qui me rend meilleur et me met en goût de vous demander pardon.

LUCIENNE. — De quoi, Philippe, après que vous avez tout justifié? Je vous défie maintenant de vous trouver un tort!

PHILIPPE, *avec force.* — D'avoir été parfaitement rosse avec Jannin!... ça vous suffit-il?

LUCIENNE, *stupéfaite et désarmant un peu.* — C'est vrai, cela?

PHILIPPE. — Ce n'est pas lui qui vous le dira, lui qui ne s'est jamais plaint de rien, ni de personne!

LUCIENNE. — Cela date de quand, Philippe?

PHILIPPE, *avec une exaltation croissante.* — Du premier jour. Car, tout de suite, j'ai mesuré le monsieur qu'était Pierre Jannin, et tout de suite j'ai cherché, d'instinct, à me donner barres sur lui. « Tu dépends du ministre? Je te recommanderai au ministre. Tu fais de beaux articles? Je te caserai tes beaux articles. » Et quand il fut clair que Jannin ne se laisserait pas protéger, je m'en vengeai en le blaguant. C'était lâche, parce que trop facile! Son perpétuel rêve intérieur l'isole à ce point de la réalité que tout lui est choc. Pour un rien, on l'effare et il en souffre. Mais quand il souffre, son genre à lui, c'est de sourire; et je sais, moi, ce qui se cache de courage dans ce sourire-là. Eh bien, jamais une seule de mes plaisanteries n'a été assez affectueuse pour le dispenser de courage. Et, comme je parie que le pauvre garçon, lorsqu'il s'est enfin écarté de moi sans un mot de reproche, se sera dit que, décidément, je l'avais toujours méconnu, je précise, moi, que c'est le contraire, et que j'ai toujours pensé de Jannin, non seulement qu'il m'est dix fois supérieur — ce qui ne le mettrait pas bien haut — mais qu'il est le type même de l'homme supérieur! Si je l'ai brimé, c'est que j'étais jaloux!... Ouf! J'aime mieux que ce soit sorti.

LUCIENNE, *lui tendant les deux mains.* — Ah çà! Philippe, est-ce que, par hasard, et pour une fois, vous seriez tout de même un brave homme?

PHILIPPE. — Ah! Lucienne!... *(Il lui prend les mains, qu'il serre avec une joie grave.)* Que c'est bon de m'entendre dire ça!... *(Il tombe assis sur un fauteuil.)*

LUCIENNE, *debout et penchée vers lui.* — Et que c'est bon de ne plus penser le contraire!

PHILIPPE. — Je ne suis pas un brave homme, non. Mais, grâce à vous, je traverse une minute où je vaux mieux que moi. Je suis un égoïste qui, pour une fois, comme vous dites, se grise de désintéressement et trouve ça exquis!...

LUCIENNE. — N'est-ce pas?

PHILIPPE. — Et surtout d'un neuf!... Dire qu'en amour, j'aurai feint l'enthousiasme, sans le connaître, pour le connaître seulement, et comme par hasard, dans un accès... de fraternité! *(Il se lève brusquement.)* Je crois, Lucienne, que, là-dessus, je ferai bien de me sauver; mais avant...

LUCIENNE, *confiante.* — Pourquoi vous sauver maintenant, Philippe?

PHILIPPE. — Par coquetterie. Ce qui se passe en moi m'étonne trop pour que j'ose le croire durable. Je dois prévoir le dégrisement et je serais humilié qu'il se produisît devant vous. Laissez-moi donc partir; mais, avant, il faut me dire quatre mots qui vont me faire un immense plaisir : « Je serai bientôt heureuse avec Jannin. »

LUCIENNE. — C'est que, Philippe!...

PHILIPPE. — Dites cela, d'élan. Donnez-moi cette preuve de confiance d'un secret à nous deux, d'un bon secret d'amis. Je ne vous demande pas de détails, je n'en désire pas. Rien que ces quatre mots! Dites-les, je vous en supplie. Lucienne... je t'en supplie, dis-les!

LUCIENNE. — Philippe!...

PHILIPPE. — Oui, je sais... pardon!... Mais ce « vous » de politesse et de correction, quand j'ai le cœur qui déborde et que je me retiens pour ne pas pleurer!... Je ne peux plus!... Et qu'est-ce que cela fait, puisque tout est bon, là!... *(Il se frappe le cœur.)* Ah! Lucienne, pardonne-moi cela encore, avec tout le reste; et jette-moi pour adieu la phrase que je te demande : je jure qu'en ce moment je suis digne de l'entendre.

LUCIENNE, *avec solennité.* — Je te pardonne de tout mon cœur, Philippe.

PHILIPPE. — Merci. *(Il pleure.)* Cette fois, ça y est.

LUCIENNE. — Mais tu veux que je t'aide à partir et je ne veux plus, moi, que tu partes!

PHILIPPE. — Il le faut, pourtant!

LUCIENNE. — Ce qu'il faut, c'est prolonger cette minute. Reste assez pour que, dans nos souvenirs, ce tutoiement efface l'autre; pour que le passé ne nous apparaisse plus qu'à travers cette fraternité dont tu parles, et qui, seule, aura mis nos cœurs d'accord. Mais surtout reste, parce que je n'ai plus le droit, maintenant, de ne pas te raconter où j'en suis... de ce que tu désires.

PHILIPPE. — Non, non. Cette phrase, seulement!... Je refuse d'en entendre plus.

LUCIENNE. — Et moi, je refuse de compter mes mots pour t'ap-

prendre qu'en effet, grâce à toi, « je serai bientôt heureuse avec Jannin. »

PHILIPPE. — Encore merci !... Mais... prends garde !

LUCIENNE. — Je ne veux pas prendre garde. Et je te défends de croire que ton enthousiasme puisse maintenant faiblir. N'as-tu pas, pour te rassurer, la contagion du mien ? Fie-toi donc à moi, qui te réponds de toi. Je t'affirme que tu vas, jusqu'au bout, m'écouter comme je le souhaite.

PHILIPPE. — Eh bien, j'ai confiance... dans ta confiance. Dis ce que tu as à dire, Lucienne.

LUCIENNE. — Que j'admire ta clairvoyance, Philippe : car tu étais bien dans ma vie, et cela jusqu'à tout à l'heure, l'obstacle et le genre d'obstacle que tu devinais.

PHILIPPE. — La comparaison ?

LUCIENNE. — La comparaison... Mais, n'est-ce pas, je ne résume plus ?

PHILIPPE. — Tu racontes, et c'est moi qui t'en prie !

LUCIENNE. — Eh bien, je venais de souffrir tout mon saoul pendant plus d'un an, et je commençais à souffrir un peu moins, lorsque arrive ton mariage, et tout en moi se remet à crier.

PHILIPPE. — Hélas !

LUCIENNE. — Alors, quoi ? Toujours ?... J'en ai assez, je me révolte, je chasse à tour de bras les souvenirs qui m'assaillent, je n'en laisse plus approcher un seul ; cela, sans trêve, jour et nuit : et, d'abord, ce fut épuisant. Mais, à la longue, à force d'habitude, ça devint presque automatique ; et je pus alors, — en attendant la guérison, qui viendrait... à son heure, — je pus, en fait, t'expulser de mon esprit si complètement qu'en vérité tu laissais la place libre...

PHILIPPE. — Bon, cela !

LUCIENNE. — ... quand Jannin me fut présenté chez de vieux amis, les Clément. Tu te doutes bien que j'ai su comme toi « mesurer le monsieur »...

PHILIPPE. — Je m'en doute.

LUCIENNE. — ... qui, d'ailleurs, me parut... plutôt beau garçon.

PHILIPPE. — Tu peux biffer « plutôt ».

LUCIENNE. — Biffons « plutôt ». Quant à ses gaucheries, je goûtai surtout la candeur qu'il mettait à s'en désoler.

PHILIPPE. — C'est son plus grand charme. Et il t'a aimée quand ?

LUCIENNE. — Tout de suite. Un de ces amours profonds qui, le jour même où ils sont nés, semblent exister depuis toujours et pour toujours...

PHILIPPE. — Un amour de Jannin, quoi!

LUCIENNE. — ... qui ne demanderont jamais rien...

PHILIPPE. — Ça, c'est son fort.

LUCIENNE. — ... et qui ne se plaindront jamais.

PHILIPPE. — Ça aussi, c'est son fort. Et, d'ici, je le vois sourire... Qu'est-ce que tu dis du sourire de Jannin?

LUCIENNE. — Je dis qu'il m'a navrée. Bientôt, c'est moi qui épiais mon pauvre amoureux, et lui qui me regardait à peine, sauf à mon arrivée, quand il pouvait me croire absorbée par les empressements de tout le monde. Alors, il faisait sa provision de moi, pour son rêve intérieur, comme tu disais bien; et puis il venait vivre ce rêve près de moi, les yeux ailleurs et, souvent, le dos tourné.

PHILIPPE. — Pauvre Jannin!

LUCIENNE. — Si bien qu'un jour, je me dis : « Qui sait?... plus tard!... quand je serai guérie! »... Mais, au fait, « guérie! » Je ne devais plus en être aussi loin!... Si j'y regardais?...

PHILIPPE. — Alors?

LUCIENNE. — Alors, en l'honneur de Jannin, je m'assieds là, je ferme les yeux, je rappelle mes souvenirs au lieu de les chasser, mes souvenirs reviennent donc en masse; et, comme je ne sens d'abord aucun mal, j'en profite pour les mettre en ordre, je les oblige à défiler chacun à leur date. Ils défilent, en effet; et je continue de ne sentir aucun mal; et bientôt il devient clair que je n'en sentirai pas, que le temps a fait son œuvre, que c'est fini de souffrir par Philippe... Et pourtant je reste là, je ne bouge pas : car toute cette histoire que, pour la première fois, je cesse de revivre, je prends un plaisir de curieuse à l'examiner, à la juger, du dehors, avec le même recul que si elle était l'histoire d'une autre! Et... je la trouve belle!

PHILIPPE. — Sauf la fin!

LUCIENNE. — Oui, mais, sauf la fin, réellement belle. Je découvre en nous — je raconte, n'est-ce pas? — le plus réussi des couples, les mieux assortis des amants. De sorte que le même quart d'heure m'apporte, avec la guérison, l'orgueil de cet amour-là!

PHILIPPE. — Je te vois venir.

LUCIENNE. — Impossible d'en vivre un autre qui lui fût inférieur. J'avais été une princesse d'amour, je ne devais pas déroger.

PHILIPPE. — Quelle misère!

LUCIENNE. — Et me voilà comparant Jannin, l'essayant dans mes souvenirs de Philippe : Jannin, dans une loge, m'aidant à mettre ma sortie de bal; Jannin, à la campagne, porteur de mon ombrelle et de plusieurs bouquets; Jannin, en tête à tête, me faisant les honneurs d'un déjeuner fin; et Jannin dans vingt autres rôles qui devenaient

de moins en moins faciles... Je n'avais le temps, chaque fois, que d'entrevoir un pauvre homme affolé d'embarras. Aussitôt... l'autre lui volait son personnage pour s'y montrer cruellement supérieur.

PHILIPPE. — Quelle misère !

LUCIENNE. — Et comme, devant cet effondrement de Jannin, je sentis mon cœur se serrer, un mauvais besoin d'en finir me souffla le mot, l'horrible mot qui met l'amour en fuite : ce mot-là, j'allais, pendant des mois, à chaque révolte de ma pitié, m'en servir comme d'une massue : « Ridicule !... Personne n'y peut rien : Jannin est ridicule ! »

PHILIPPE. — Allons donc ! c'est fou d'injustice !

LUCIENNE, *continuant*. — « C'est un homme admirable, soit, qui est en même temps un homme ridicule ! »

PHILIPPE. — Ah ! que les meilleures sont donc lâches !

LUCIENNE, *souriante*. — Fâche-toi, mon bon Philippe, et gronde-moi, tant mieux ! Cela va me donner du courage pour finir.

PHILIPPE. — Du courage ?...

LUCIENNE. — Il y a six semaines, comme j'entrais chez madame Clément sur les pas de Jannin, elle me regarda fixement pour me dire : « Il nous quitte. Une mission d'art, en Perse !... Il nous fait là sa visite d'adieux. » Je sus garder une voix tranquille pour lui demander, à lui : « C'est irrévocable ? » Il devint blême : « Oui, me dit-il. Après-demain, je vois le ministre ; et, le soir même, je prends le rapide. » Au bout d'un quart d'heure, il me donnait, en hâte, une poignée de main stoïquement banale et s'arrachait pour ne pas se trahir.

PHILIPPE. — Avec tout ça... il n'est pas parti !

LUCIENNE. — Nous approchons... Je rentrai chez moi bouleversée. Toute la nuit, dans le noir, j'agitai des pensées confuses. Mais le matin me fit l'esprit lucide, et alors je remis tout en question : « De bonne foi, Jannin est-il ridicule ? »

PHILIPPE. — Non !

LUCIENNE. — Mon « non » fut aussi net que le tien. Le ridicule ! c'est un don des mauvaises fées. On l'a ou on ne l'a pas ; mais, quand on l'a, c'est pour la vie, c'est incurable. Les défauts de Jannin n'étaient pas incurables. Il fallait, certes, qu'il se transformât. Mais il pouvait se transformer. Seulement !...

PHILIPPE. — Seulement ?

LUCIENNE. — Comment lui demander ça ?

PHILIPPE. — Pas commode.

LUCIENNE. — Quelques précautions de forme que je pusse prendre, une condition est une condition et Jannin ne s'y tromperait pas. Il

en resterait humilié, défiant de lui-même. Il ne pourrait plus me voir sans surveiller à toute minute l'effet qu'il me produit. Eh bien, ça me paralyserait!... L'amour, c'est l'enthousiasme...

PHILIPPE. — Diable!

LUCIENNE. — Pour m'entraîner à l'enthousiasme...

PHILIPPE. — Drôle de mot!

LUCIENNE. — Pas si drôle!... il me faudrait un long effort; et je ne me voyais pas faisant cet effort-là sous les yeux braqués de Jannin. Si Jannin, anxieux, me regardait tâcher de l'aimer, c'était réglé d'avance, je ne l'aimerais pas.

PHILIPPE. — Tire-toi de là!...

LUCIENNE. — Je ne vis qu'un moyen : lui faire croire tout de suite que je l'aimais déjà.

PHILIPPE. — Un mensonge, Lucienne? Toi!... toi aussi!

LUCIENNE. — Un mensonge pieux, Philippe : car, lorsque, ensuite, je lui signalerais gentiment ses points faibles, Jannin, sûr d'être aimé, ne songerait pas à s'inquiéter ni à me surveiller, mais seulement à me satisfaire... Et je me chargeais du reste.

PHILIPPE. — Eh bien, ça allait, ça!...

LUCIENNE. — Sauf le point capital : comment faire pour qu'il se crût aimé?

PHILIPPE. — Le lui dire.

LUCIENNE. — Il m'eût tristement ri au nez. Tout, de ma part, signifiait le contraire.

PHILIPPE. — Le lui redire autant qu'il faudrait.

LUCIENNE. — Trop de mensonge, même pieux. Je n'aurais pas pu.

PHILIPPE. — Alors?

LUCIENNE. — Alors, problème : trouver une preuve d'amour tellement décisive, tellement lumineuse, que l'incrédulité de Jannin en fût exorcisée une fois pour toutes! Mais n'était-ce pas introuvable?

PHILIPPE. — Il me semble!...

LUCIENNE. — Il me sembla de même pendant des heures, et néanmoins je cherchai : car, si je ne trouvais pas et que Jannin partît, j'en aurais un regret cuisant. Je m'acharnai donc, j'espérai quand même une inspiration du ciel.

PHILIPPE. — Et elle t'est venue?

LUCIENNE. — Oui, vers le soir. Ce fut comme une lueur subite et qui, d'abord, m'épouvanta.

PHILIPPE. — Que veux-tu dire?

LUCIENNE. — Mais je compris que la solution s'imposait par son évidence.

PHILIPPE. — Quelle solution?

LUCIENNE. — Si bien que je ne luttai guère et que je fis seulement provision de vaillance.

PHILIPPE. — Pourquoi, Lucienne?

LUCIENNE. — Et, vers la nuit tombante, un peu plus voilée que de coutume, je partis à pied, et à petits pas, pour dominer ma nervosité qui était extrême.

PHILIPPE. — Pour où?

LUCIENNE. — ... Ne me bouscule pas, mon bon Philippe. Ce que je te raconte me coûte et je n'en trouve la force que dans la pensée... du plaisir que je vais te faire.

PHILIPPE. — Ah!...

LUCIENNE. — Ne me regarde pas, veux-tu?

PHILIPPE. — A ton gré.

LUCIENNE. — Enfin, me voici devant la porte.

PHILIPPE. — La porte... de Jannin?

LUCIENNE. — Oui. Et je te fais grâce de mes pensées quand j'ai donné le coup de marteau.

PHILIPPE. — Oui, oui.

LUCIENNE. — J'ai cru voir que la concierge, devant cette femme élégante qui demandait : « Monsieur Jannin? » ressentait quelque inquiétude au sujet de « monsieur Jannin ».

PHILIPPE, *doucement*. — Il y avait de quoi! mais... va donc!

LUCIENNE. — Je dois te dire que je n'étais pas, et que je ne suis pas encore très pressée d'arriver... A preuve que j'ai compté les marches! Il y en a quarante-deux, si tu veux le savoir.

PHILIPPE. — Je veux bien... Et alors, tu sonnes?

LUCIENNE. — Pas tout de suite. Car une idée stupide m'a tenu le bras en l'air.

PHILIPPE, *résigné*. — A savoir?

LUCIENNE. — Qu'on a vu des hommes supérieurs vivant avec je ne sais qui!...

PHILIPPE. — Pas quand ils aiment!...

LUCIENNE. — Et que j'allais déranger peut-être quelque horrible tête-à-tête.

PHILIPPE, *nerveux*. — Ce n'était pas le cas. Voyons, sonnes-tu?

LUCIENNE. — Eh bien... oui, là!

PHILIPPE. — Et alors?

LUCIENNE, *les yeux baissés*. — Et alors... nous sommes arrivés.

PHILIPPE. — Comment! nous sommes arrivés?

LUCIENNE. — Oui.

PHILIPPE, *s'épongeant le front.* — Ma petite Lucienne, je voudrais savoir d'un mot... enfin... jusqu'où ton récit entend me faire plaisir.

LUCIENNE. — Mais... jusqu'au bout, Philippe.

PHILIPPE, *avec effarement.* — Comment!... Jannin!

LUCIENNE, *doucement.* — Oui.

PHILIPPE, *subitement souriant.* — Ce n'est pas possible : il y a malentendu. Qu'est-ce que tu viens de me dire?

LUCIENNE. — Je t'ai dit : « Oui »... C'est pourtant clair!

PHILIPPE. — Toi!... toi!... *(A lui-même.)* Jobard!

LUCIENNE. — Qu'est-ce qu'il y a? Tu ne m'écoutes plus bien!

PHILIPPE, *se ressaisissant.* — Mais si, Lucienne!

LUCIENNE. — Tu as quelque chose.

PHILIPPE. — J'ai... que je suis étonné, voilà tout!... Cette peur de toi qu'il avait hier soir?

LUCIENNE. — Hier soir il était en faute : défense de me suivre dans ma vie mondaine.

PHILIPPE. — Pourquoi?

LUCIENNE. — Pourquoi l'exposer à ne pas me faire honneur? Si tu m'as vue rêver deux minutes, c'est que je l'ai comparé deux minutes.

PHILIPPE. — Alors... c'était ça, ta preuve lumineuse? Te donner à lui sans l'aimer!

LUCIENNE. — Pour l'aimer, Philippe.

PHILIPPE. — Et ça t'a réussi?

LUCIENNE. — Ça m'aurait réussi. Mais quand? Dans combien de mois?... Ta visite abrège tout, et je vais l'aimer. Tu l'as si bien grandi, comme tu le voulais, à tes dépens, comme tu le voulais, que c'est fini de la comparaison par laquelle tu restais obstacle.

PHILIPPE. — Obstacle... à quoi? Rends-moi donc le service de me dire à quoi? *(A lui-même)* Jobard!

LUCIENNE, *inquiète.* — A mon bonheur, tout simplement!... Philippe, tu ne m'écoutes plus bien.

PHILIPPE. — Voyons, Lucienne, pourquoi diable me trouvais-tu clairvoyant?

LUCIENNE. — N'as-tu pas tout deviné?

PHILIPPE. — Tout?

LUCIENNE. — Tout l'essentiel.

PHILIPPE. — Tu veux dire : tout, sauf l'essentiel!... « Ma sœur

chérie, consens, pour me faire plaisir, à aimer Jannin dans six mois. — Mon frère chéri, voilà six semaines que... c'est fait! » *(Riant)* Ah! ah! ah! ah!

LUCIENNE. — Philippe!...

PHILIPPE. — Puisque tu te connais en ridicules, j'espère que tu jouis du mien!

LUCIENNE, — C'est ainsi que tu m'écoutais! C'est une nouvelle trahison.

PHILIPPE. — Eh! je t'ai dit de te défier de moi!

LUCIENNE. — Le dégrisement!...

PHILIPPE. — Pourquoi ne m'as-tu pas laissé partir?

LUCIENNE. — Mais qu'y a-t-il de changé, mon Dieu?

PHILIPPE. — Qu'il est ton amant.

LUCIENNE. — Tu souhaitais qu'il le fût.

PHILIPPE. — Par moi, oui. Mais pas sans moi!

LUCIENNE. — Moi qui étais si heureuse de ne plus te mépriser!

PHILIPPE. — C'était une bêtise. Il faut mépriser tant qu'on peut, tous ceux qu'on peut, surtout ceux qu'on aime. Sinon, gare aux déceptions, d'où sortent les brouilles! Passe-toi d'estimer pour aimer, va! C'est le secret du bonheur.

LUCIENNE. — Il y a donc quelque chose que je préfère au bonheur.

PHILIPPE, *ricanant*. — L'idéal!

LUCIENNE. — Maintenant, monsieur, c'est fini. Partez.

PHILIPPE. — « Monsieur!... » D'où revient-il, celui-là?

LUCIENNE. — Je vous dis que c'est fini. Partez-vous?

PHILIPPE. — Non.

LUCIENNE. — Je pars, moi.

PHILIPPE. — Non. *(Il lui barre le chemin de la porte.)*

LUCIENNE. — Qu'est-ce que voulez donc?

PHILIPPE. — Tromper Jannin!

LUCIENNE, *reculant, indignée*. — Vous..., qui disiez comprendre que je ne pouvais plus vous aimer!

PHILIPPE. — Je ne te demande pas de m'aimer, je veux te ravoir!

LUCIENNE. — De force?

PHILIPPE. — Et un peu de gré. On n'a pas été, pendant des mois, l'amant aimé d'une femme sans être sûr de la retrouver complice malgré elle! *(Il fait un pas qui coupe toute retraite.)*

LUCIENNE *fuyant, épouvantée*. — Philippe, va-t'en!

PHILIPPE. — Ce dont tu as le plus peur, c'est de ne pas me haïr assez !

LUCIENNE. — Cours donc à ta femme, puisqu'elle me ressemble !

PHILIPPE. — Elle ne te ressemble pas... tant que toi ! *(Il marche sur elle. Un coup de sonnette retentit. Silence de trois secondes.)*

LUCIENNE. — Faut-il que je crie?

PHILIPPE, *un instant interloqué.* — En tout cas, tu n'ouvriras pas !

LUCIENNE. — Joséphine ouvre.

PHILIPPE. — Elle me paiera ça, Joséphine.

LUCIENNE. — Et quelqu'un entre. On est là, dans le salon. *(On entend frapper.)* Entrez ! *(Joséphine apporte une carte que prend Lucienne.)*

JOSÉPHINE, *stupéfaite et aimable.* — Monsieur Philippe !...

PHILIPPE. — Oh ! Joséphine !... Une autre fois !

LUCIENNE. — Il n'y aura pas d'autre fois. *(A Joséphine.)* Priez ce monsieur d'attendre. *(Joséphine sort.)*

PHILIPPE. — Eh bien ! nous ne connaissons pas ce monsieur !... *(Lucienne lui passe la carte, il lit.)* « Pierre Jannin » !

LUCIENNE, *lui montrant la porte.* — Donc !...

PHILIPPE. — Quel dommage !... Ah ! Lucienne, tu prendrais si bien les intérêts de ma femme ! Et moi, je prendrais si bien ceux de Jannin ! Ce serait exquis... pour tous les quatre !

LUCIENNE, *sèchement.* — Je vous en prie, Philippe...

PHILIPPE. *(Il va prendre son chapeau; puis, de la porte :)* — Alors, permets-moi un conseil suprême : épouse Jannin !

LUCIENNE. — Qu'est-ce que cela vous fait?

PHILIPPE. — Rien. Donc, le conseil doit être bon ! Tu dis que tu vas l'aimer. Mais, si l'amour c'est l'enthousiasme, mon Dieu, que tu en es loin ! Lâche donc ton idéal, qui va encore te jouer un tour, pour vivre avec Jannin ta vraie vie, celle de tous les jours. Vous êtes deux âmes nobles et deux caractères d'or : ce serait, même sans amour, ton bonheur assuré. Mais tu verras qu'en pleine amitié conjugale, l'amour viendra te faire des surprises délicieuses... Épouse Jannin !

LUCIENNE, *songeuse.* — J'y penserai.

PHILIPPE. — Lucienne?

LUCIENNE. — Philippe?

PHILIPPE. — Tu ne veux pas m'embrasser ?

LUCIENNE. — Non.

PHILIPPE. — Un baiser... de mépris affectueux?

LUCIENNE, *haussant les épaules et tendant les joues.* — Adieu, mon pauvre Philippe !

PHILIPPE, *avec un geste qui englobe Jannin.* — Adieu, mes amis, soyez heureux ! *(Il sort.)*

LUCIENNE, *sonnant.* — Chez lui, le bien et le mal sont deux inséparables.

JOSÉPHINE, *entrant.* — Ce monsieur ?...

LUCIENNE. — Mon fiancé, Joséphine.

JOSÉPHINE, *joyeusement étonnée.* — Je vais le chercher !

LUCIENNE. — Cinq minutes !... *(A elle-même.)* Le temps de me résigner... à n'être qu'heureuse !

MARCEL GIRETTE

LA LOI ANGLAISE

SUR

L'ENSEIGNEMENT

— « EDUCATION ACT », 1902 —

L'Angleterre a été profondément agitée, en 1902, par une proposition de loi sur l'enseignement public *(Education Bill)*, introduite le 24 mars par le Ministère conservateur devant la Chambre des communes, qui, après avoir passé lentement, en dépit de l'opposition la plus acharnée, par la filière parlementaire, a reçu l'assentiment royal le 18 décembre, pour entrer en vigueur en Angleterre, Londres excepté, et dans le Pays de Galles à partir du 26 mars 1903. L'agitation n'est pas finie, et les adversaires du *Bill*, devenu *Act*, se plaisent à croire et disent qu'elle ne fait que commencer. En tout cas, l'ébranlement a été tel qu'on n'en avait guère vu de pareil, dans le pays, depuis trente ans. Ce phénomène est très digne d'attirer l'attention en France, car il a été déterminé par des questions qui, sous leur forme la plus générale, se posent partout, et il est excellent pour faire voir l'extraordinaire différence qu'il y a entre notre manière d'être, nos traditions nationales, et celles de nos voisins. En présence du grand problème de l'éducation populaire, ils n'ont pas affaire, pour des raisons historiques, aux mêmes données que nous, et nous ne réagissons pas de la même façon qu'eux. C'est au point qu'il est difficile de faire entendre clairement, chez nous, ce qui est l'objet de controverses passionnées, là-bas. Il faut essayer, pourtant.

I

L'État anglais s'est complètement désintéressé, pendant longtemps, de l'éducation populaire ; il l'a abandonnée à l'Église, et, plus tard, aux Églises[1].

Au moyen âge, la *Common law* d'Angleterre reconnaissait le droit de chacun à faire instruire ses enfants ; et il fut proclamé, au commencement du XVe siècle, par statut royal (7 Henri IV, c. 17), que « tout homme ou femme, de quelque condition qu'il soit, est libre de mettre son fils ou sa fille à l'école qu'il lui plaît ». Mais ce statut est contemporain de la première lutte qui ait laissé des traces certaines entre l'Église établie et l'esprit puritain ou non-conformiste : les écoles des Lollards, fondées par les disciples préprotestants de Wicklif, furent alors supprimées de vive force à la requête de Thomas Arundel, archevêque de Cantorbéry. Les rois de la dynastie de Lancastre s'employèrent à faire triompher la doctrine définie, en 1433, dans le *Provinciale* de William Lyndwood, en ces termes : « Défense d'enseigner aux hérétiques. *Magistri doceant fidei catholicæ consona : contrarium autem facientes puniantur.* »

Cet état de choses, général dans l'Europe du moyen âge, persista en Angleterre après la Réforme. Un statut d'Élisabeth (1581) défend d'enseigner à quiconque ne professe pas les croyances de l'Église nationale, aux papistes comme aux protestants qui se tiennent en dehors de cette Église. Telle fut, sous Charles Ier, la doctrine de l'archevêque Laud, qui ne laissa pas de contribuer à la Révolution puritaine. — La République puritaine de Cromwell manifesta, il est vrai, quelque velléité d'organiser un système d'instruction publique : elle fit appel, à cet effet, aux lumières de Comenius, le grand pédagogue allemand ; elle essaya d'assimiler les maîtrises d'école à des bénéfices sous l'autorité de commissaires du Parlement; le Parlement vota même, en 1649, une somme annuelle de vingt mille livres sterling en faveur des « ministres, maîtres d'école, ou autres, appointés par le Parlement en

1. Voir J. E. G. de Montmorency, *State Intervention in english Education, a short history from the earliest times down to 1833*. Cambridge, 1902.

Angleterre ou dans le Pays de Galles pour prêcher l'Évangile »; c'est la seule libéralité en faveur de l'éducation qui ait été faite par un Gouvernement anglais avant 1833. — Mais, après la Restauration, on en revint purement et simplement à la tradition d'Élisabeth. L'*Act* d'Uniformité de 1662 exige de tous les maîtres d'école, même de ceux qui enseignent dans les familles comme précepteurs privés, qu'ils aient souscrit les articles de la Confession anglicane et qu'ils soient en possession d'une licence épiscopale ; l'archevêque Sheldon tint sévèrement la main à l'observance de ces règles. — Dans l'Angleterre des Georges, il n'y eut guère d'écoles, élémentaires ou autres, qui ne fussent pas placées sous l'autorité de l'Église. Cependant, dès 1670, le Banc du Roi avait entr'ouvert une brèche dans l'*Act* d'Uniformité en décidant que « le fondateur d'une école a le droit d'en nommer le maître, sans l'agrément, ou même malgré l'autorité épiscopale ». Quantité d'écoles élémentaires (sans latin) furent fondées, dans ces conditions, de 1662 à 1730 environ, et particulièrement au temps de la reine Anne, sous le nom de *Charity Schools*, par des seigneurs ou des financiers philanthropes qui jugeaient bon de faire inculquer aux classes laborieuses, avec les premiers éléments des connaissances séculières, les principes de la religion et le respect de l'ordre de choses existant. Quelques vieillards se souviennent encore aujourd'hui d'avoir vu les enfants des « Écoles de Charité » de Londres, en livrée de « charité », assister dans des galeries spéciales aux services de la cathédrale de Saint-Paul, pour s'entendre rappeler l'humilité de leur condition et le devoir d'obéissance envers les supérieurs :

God bless the squire and his relations
And make us keep our proper stations [1].

Vers la fin du XVIIIe siècle, le sentiment commença à prévaloir que le millier d'« Écoles de Charité », dotées sous ou depuis la reine Anne, ne suffisaient pas pour un grand peuple. Alors parurent deux hommes dont l'influence a été de premier ordre, Lancaster et Bell. Joseph Lancaster fonda en 1801, dans Borough Road, à Londres, la première école

1. « Dieu bénisse le squire et ses parents, et fasse que nous sachions nous tenir à notre place. »

primaire entièrement gratuite, et chrétienne, mais indépendante de l'Église; le parti whig et les Nonconformistes appuyèrent cette initiative : la *British and Foreign School Society* fut formée, en 1809, pour propager les établissements du type de Borough Road. A cette date, l'Église d'Angleterre n'était déjà plus en mesure d'imposer à tous les maîtres la licence épiscopale, conformément aux prétentions des Arundel, des Laud et des Sheldon; mais elle était encore très forte. Réveillée de sa torpeur par le mouvement « lancastrien » et sensible au danger que ce mouvement faisait courir à son influence, elle adopta avec ardeur les idées pédagogiques d'un clergyman anglican, Andrew Bell, qui en avait beaucoup. Contre Lancaster, elle dressa Bell, et contre la Société whig d'éducation une Société similaire, d'esprit tory et de tendances cléricales : la *National Society for Promoting the Education of the Poor in the Principles of the Established Church throughout England and Wales* (1811)[1]. Les deux Sociétés rivales créèrent bientôt, par centaines, des écoles qui furent respectivement qualifiées de « British » et de « National ».

En même temps, quelques personnes concevaient, pour la première fois depuis la République, que l'État peut avoir des devoirs, sinon des droits, en manière d'éducation. Dès 1802, un projet d'*Act* « en vue de la préservation de la santé et de la morale des apprentis dans les manufactures » fut soumis au Parlement pour empêcher la formation, dans les grandes villes comme Manchester, d'une classe de barbares chétifs et vicieux, ignorants des premiers éléments de la religion et de la civilisation, sous le joug du patronat le plus impitoyable pour l'enfance qui ait jamais existé : les manufacturiers auraient été tenus d'établir pour leurs apprentis des écoles où des maîtres, « discrètes et convenables personnes », auraient enseigné la lecture, l'écriture, l'arithmétique et « les éléments de la religion ». Des pétitions furent aussitôt présen-

1. Le but visé par la *National Society* est défini en ces termes dans son premier Rapport annuel (1812) : « Que la religion nationale soit la première et principale chose enseignée aux pauvres, conformément à la liturgie et au catéchisme excellents que notre Église procure à cet effet » : *That the national religion should be the first and chief thing taught to the poor, according to the excellent Liturgy and Catechism provided by our Church for that purpose.*

tées par les manufacturiers contre cet *Act*, où il était qualifié d'oppressif, d'impraticable et d' « éminemment nuisible au commerce du coton en général ». Les pétitionnaires eurent gain de cause; mais, cinq ans après, M. Whitbread, député libéral, introduisit aux Communes un mémorable *bill* « pour l'établissement d'écoles paroissiales », qui auraient été entretenues au moyen de taxes locales, partout où il n'était pas déjà convenablement pourvu, par l'initiativée privée, à l'instruction des pauvres : la proposition Whitbread, votée par les Communes, fut rejetée par les Lords. En 1816, une Commission parlementaire (*Select Committee on the Education of the Lower Orders*), présidée par M. Brougham, étudia la situation à fond : elle constata d'abord que deux millions d'enfants environ grandissaient sans éducation d'aucune sorte; elle se convainquit que l'initiative privée, même stimulée par l'esprit de rivalité confessionnelle, était impuissante, en beaucoup d'endroits, à faire le nécessaire; à son avis, l'État, ou plutôt la paroisse, devait intervenir, au moins pour payer les frais de premier établissement (construction des édifices) dans les districts où la perspective de ces frais décourageait les bonnes volontés, et même pour défrayer complètement les écoles dans les districts les plus pauvres. Quant à la question religieuse, la Commission estima que le choix des maîtres dans les écoles subventionnées devait appartenir à la *vestry* paroissiale de l'Église établie, sous réserve de l'approbation du recteur et des droits d'inspection de l'évêque, mais à condition que les enfants des Nonconformistes ne fussent pas obligés d'assister au catéchisme anglican. C'est d'après ces constatations et dans cet esprit que M. Brougham élabora son *Education Bill* de 1820 ; mais l'attitude des Nonconformistes désappointés fit tomber bientôt cette proposition dans l'eau. Treize ans s'écoulèrent ensuite qui ne furent marqués par aucun essai de mesure législative, mais pendant lesquels les faits réunis par la Commission de 1816 et les conclusions popularisées par les écrits de Brougham agirent sur le public. En 1833, plusieurs pétitions réclamèrent, coup sur coup, un « système d'éducation nationale ». M. Roebuck s'en fit l'interprète aux Communes dans un discours où il vanta le régime prussien, le régime saxon, et le régime français qui venait

d'être mis en vigueur ; il demandera l'enseignement primaire obligatoire, la division du pays en districts scolaires, l'élection d'un Conseil scolaire dans chaque district, la surveillance de ces Conseils par un Ministère de l'Instruction publique, etc. Ce plan, très radical, rencontra, naturellement, fort peu d'approbations : « Rien ne serait plus désastreux, dit O'Connell, que de suivre l'exemple des Français ». Pourtant, un résultat positif fut acquis : le 17 août, une somme de vingt mille livres sterling — la somme même qu'avaient consentie les Puritains de 1649 — fut votée, par cinquante voix contre vingt-quatre, « pour faciliter la construction de maisons d'école là où l'initiative privée était prête à faire le reste. » « A quoi bon? — dit à ce propos William Cobbett, surnommé le *porc-épic*. — L'éducation n'améliore pas la condition du pays ; les fils ne valent pas les pères, lesquels ne savaient rien ; la criminalité augmente ; l'éducation ne sert qu'à grossir le nombre des maîtres et des maîtresses d'écoles, cette nouvelle race de fainéants. Et c'est pour encourager ces parasites que l'on va une fois de plus saigner les contribuables ! Ce sont-là des idées françaises, doctrinaires ; pour ma part, je ne m'y rallierai jamais ». Mais on passa outre aux objurgations de l'ultra-libéral repenti, qui, à six cents ans de distance rééditait, sans le savoir, les préjugés des clercs lettrés de la cour des Plantagenets : « Voici maintenant que les paysans, disait Walter Map au XIIe siècle, s'efforcent de faire donner de l'instruction à leur progéniture dégénérée ; plus ils en savent, pires ils sont : *quanto fiunt peritiores, tanto perniciores*[1]. »

Il fut donc décidé simultanément, en 1833, qu'aucun « système d'éducation nationale » ne serait, pour le moment, institué ; que les écoles publiques continueraient à être entretenues par des « contributions volontaires » ; mais que l'État, reconnaissant enfin qu'il était intéressé à la prospérité des écoles, « contribuerait » désormais à leurs dépenses. Solution intermédiaire entre celles des Whitbread et des Roebuck d'une part, et celle des Cobbett d'autre part. La thèse intransigeante de la non-intervention complète n'était déjà plus

1. W. Map, *De nugis curialium*, I, 10.

qu'un paradoxe. La thèse de l'institution d'un système régulier d'éducation, sous les auspices et aux frais de l'autorité publique, se heurtait encore à des répugnances invincibles : à l'attachement d'une grande partie de la nation pour le principe du laisser-faire, à l'indifférence traditionnelle du peuple anglais en général pour tout ce qui touche à l'instruction, et surtout à la crainte de ne pas savoir comment donner satisfaction aux prétentions concurrentes de l'Église établie et des Dissidents le jour où il s'agirait de mettre sur pied un « système ». Aussi bien, l'activité des sociétés « volontaires » d'Éducation, et notamment de la *National Society*, avait augmenté en ce temps-là au point que de bons esprits commençaient à espérer qu'elles pourraient, à la longue, avec l'aide de l'État, pourvoir à tous les besoins ; Brougham lui-même en était venu à penser, vers 1828, que le régime « volontaire », dont il avait naguère dénoncé l'insuffisance avec tant de conviction et de force, se légitimait et surtout se légitimerait peu à peu.

On en est resté là pendant près de quarante ans, jusqu'en 1870 [1]. Non pas que, durant cette période, aucun effort n'ait été réitéré pour doter l'Angleterre d'une législation et d'une organisation primaires sur le modèle de tous les pays civilisés du Continent, ou plutôt des États-Unis ; mais le parti attaché à l'Église établie réussit toujours à barrer la route. L'octroi de subventions annuelles du Trésor Public (*grants*) aux écoles « volontaires », suivant l'expédient inauguré en 1833, fut désormais considéré comme une compensation suffisante. Mais l'accroissement continu, et bientôt prodigieux, de ces subventions, ne pouvait manquer de susciter des difficultés nouvelles. A qui les distribuer ? Et comment, pour obtenir le maximum d'effets utiles ? Ce qui a été dépensé de paroles et de subtilité dans les polémiques à ce sujet pendant la première partie du règne de Victoria est incalculable. Les archives parlementaires et la Collection des Livres Bleus regorgent de rapports, de débats et de décisions sur ces problèmes très épineux.

1. H. Craik, *The State in its relation to education* (Londres, 1884). Cf. Sir Joshua Fitch, *Primary education in the nineteenth century*, dans *Education in the nineteenth century* (Cambridge, 1901).

La première subvention publique de 20 000 livres pour l'érection d'écoles « volontaires » en Grande-Bretagne fut distribuée par l'intermédiaire de la *British and Foreign School Society* et de la *National Society* pour l'Angleterre, et des assemblées paroissiales pour l'Écosse. En 1839, le *grant* annuel fut porté à 30 000 livres, et un comité spécial du Conseil privé fut créé, par mesure administrative, pour surveiller l'emploi de ces deniers; c'était un embryon de Ministère de l'Instruction publique. Le premier secrétaire de ce comité, J. Phillips-Kay (plus tard sir James Kay-Shuttleworth), était un libéral, très bien informé des institutions continentales et très zélé pour le bien public qu'il concevait à la manière de Whitbread et de Roebuck. Il persuada au gouvernement de lord Melbourne de demander au Parlement l'institution d'écoles normales primaires, à l'allemande, où se formerait l'armée d'instituteurs compétents et patentés dont on aurait besoin si jamais l'État se décidait à ouvrir des écoles en son nom ; à son sens, ce premier progrès était la condition de tous les autres ; et, en attendant la décision du Parlement, il organisa comme modèle, à ses frais, une école normale privée à Battersea. Mais il n'avait pas calculé correctement les forces antagonistes. L'Église considérait comme des fonctions essentiellement ecclésiastiques, en vertu des anciens canons, la soin de former et le droit de licencier les maîtres ; en outre, à l'École normale de Battersea, Anglicans et Dissidents étaient admis sur le pied d'égalité, ce qui ne paraissait pas supportable aux premiers. En conséquence, les *Churchmen* combattirent le projet avec la dernière énergie ; et non seulement ils parvinrent aisément à le faire avorter — le Cabinet de lord Melbourne faillit être renversé là-dessus, — mais ils s'emparèrent pour leur compte de l'idée fondamentale de Phillips-Kay. La *National Society* (anglicane) acheta Battersea College, d'où les Nonconformistes furent incontinent expulsés. En outre, vingt-cinq écoles normales primaires (*Diocesan Training Colleges*) furent fondées à la hâte par l'Église d'Angleterre, en grande partie avec l'argent des *grants*. Les Catholiques romains et les Wesleyens, de leur côté, suivirent bientôt cet exemple. Bref, l'échec de M. Kay fut aussi complet que possible : en 1902, il n'existait pas encore en Angleterre une

seule école normale qui ne dépendît pas d'une Église et n'eût point de caractère confessionnel.

Les subventions annuelles s'élevèrent d'année en année. De 30 000 livres en 1839, elles passèrent à 836 920 livres en 1859. Dès lors, il était inévitable que l'*Education Department*, c'est-à-dire le comité du Conseil privé, fût amené à reconsidérer les modes de répartition de la manne budgétaire, et notamment à n'en accorder une part qu'aux établissements qui consentiraient à se soumettre au contrôle : *a priori*, il est juste que quiconque paye, ou contribue à payer, surveille et, jusqu'à un certain point, commande. Mais l'extrême susceptibilité confessionnelle des Églises, et surtout de l'Église d'Angleterre à laquelle appartenaient la plupart des écoles « volontaires », empêcha l'Autorité centrale de s'arrêter aux mesures qui auraient été le plus favorables à l'expansion de son influence. Les Églises voulaient bien recevoir des *grants* : on estime qu'en vingt ans (1839-1859) elles ont reçu environ cent millions de francs d'argent public ; mais à condition de garder la plénitude de leur indépendance. Après avoir chargé les Sociétés religieuses d'éducation d'employer pour le mieux l'argent public en constructions, on pensa, en 1847, à introduire dans les statuts des écoles qui seraient bâties exclusivement aux dépens du fisc des clauses *(Management clauses)* qui auraient assuré une certaine part de contrôle aux souscripteurs laïques ; mais cette tentative souleva, du côté du clergé, une opposition si amère qu'elle fut abandonnée. Plus tard on remplaça le régime des primes à la construction d'écoles par celui des primes aux maîtres qui auraient subi certains examens, ou aux directeurs d'école qui auraient dans leurs établissements un certain nombre d'élèves. La grande Commission de 1858 imagina le régime dit du « payement d'après les résultats » *(payment by results)*, ou des primes proportionnelles au nombre des élèves qui auraient passé, avec succès, un examen officiel de fin d'études. Dans ce dernier système l'État, qui n'a pas d'écoles, dit aux écoles procurées par l'initiative privée (c'est-à-dire, en fait, par les Églises ou Dénominations religieuses) : « Enseignez ce que vous voudrez, et comme vous voudrez ; mais vous ne participerez aux faveurs que je dispense qu'autant que vous aurez mis vos élèves en mesure de

satisfaire aux examens que je prescris. » La liberté reste entière, et l'État est assuré d'en avoir pour son argent. « Nous ne prétendons pas, dit M. Lowe, l'inventeur du régime, que le *payment by results* sera économique, ni qu'il sera efficace. Mais s'il n'est pas économique, il sera très efficace ; et s'il n'est pas efficace, il sera fort économique ». Cette combinaison, qui faisait de l'*Education Department*, pour lequel sir James Kay-Shuttleworth avait rêvé de si hautes destinées, une machine à distribuer des *grants*, et, de toutes les écoles, des machines à en gagner, parut très séduisante aux gens d'affaires *(a very business-like arrangement)* ; elle est restée en vigueur pendant plusieurs années.

Lord Brougham est mort en 1868. Nous ne savons pas si, à la fin de sa vie, il persista dans l'opinion qu'il avait soutenue en 1816 : l'initiative privée est radicalement incapable d'assurer le service public de l'enseignement primaire ; ou bien dans celle qu'il professa à partir de 1828 : cette incapacité n'est pas certaine ; il faut laisser libre jeu à l'initiative, en l'aidant. Mais il est absolument hors de doute que l'expérience acquise à la veille de 1870 n'avait pas confirmé les prévisions de 1828. A la veille de 1870, il n'existait toujours en Angleterre que des écoles « volontaires », et, depuis 1833, l'État avait dépensé, pour les « aider », près d'un milliard, sous des formes différentes, mais sans jamais porter d'atteinte sérieuse à leur autonomie. Cependant on estimait à trois millions le nombre des enfants en âge de recevoir l'enseignement primaire et à un million cinq cent mille seulement ceux qui le recevaient en effet dans les écoles volontaires, « aidées » et inspectées par l'État. Tout l'effort des Dénominations, dans les conditions les plus favorables, n'avait donc abouti à pourvoir qu'à *la moitié* des écoles nécessaires.

« Un million cinq cent mille enfants sans écoles », tel fut l'argument invincible de ceux qui, après la victoire libérale de 1868, entreprirent de démontrer au peuple anglais, toujours lent à s'émouvoir en pareille matière, qu'il fallait « faire quelque chose ». Birmingham fut, en 1869, le berceau d'une célèbre *Education League*, qui posa clairement devant l'opinion les éléments de la question. — Un million cinq cent mille enfants sans écoles ! Le système « volontaire » a fait ses

preuves d'impuissance. Il est, en outre : 1° coûteux, sans contre-partie convenable ; 2° contraire aux principes démocratiques, puisque les contribuables, qui payent un tiers des dépenses des écoles volontaires, n'ont aucun moyen de contrôler ceux qui dirigent ces écoles ; 3° blessant pour les consciences religieuses, puisque, dans les nombreuses paroisses rurales où l'école unique appartient à l'Église d'Angleterre, les Nonconformistes sont, en quelque sorte, obligés d'y faire instruire leurs enfants, lesquels sont exposés ainsi aux entreprises du prosélytisme anglican. Un jeune politicien de Birmingham, M. Joseph Chamberlain, se fit un nom dans la campagne menée par l'*Education League*. Il fut de ceux qui ne voyaient de remède que dans le retour aux principes dont on était toujours allé en s'écartant depuis Roebuck, mais qui, aux États-Unis, dans un pays psychologiquement très analogue à l'Angleterre, avaient triomphé de bonne heure : l'enseignement primaire obligatoire, gratuit et séculier. Obligatoire, pour réagir contre l'apathie des parents. Gratuit, parce que l'école primaire est un service public : les écoles doivent être ouvertes aux plus pauvres, qui y ont droit, et, par conséquent, entretenues au moyen de subventions de l'État ou d'impositions locales. Séculier, pour balayer d'un seul coup toutes les « difficultés » religieuses qui résultent de la concurrence et de la jalousie effrénées entre les sectes : l'enseignement séculier à l'école, l'enseignement religieux à l'église, l'enseignement de l'Église réduit à l'enseignement religieux. — Ce programme si hardi excita l'émotion la plus vive. La fourmilière anglicane et la fourmilière nonconformiste en furent bouleversées. Les Anglicans formèrent une *National Education Union* contre l'*Education League*, tandis que celle-ci se divisait, elle-même, en deux partis sur la question de l'enseignement religieux. D'officieux personnages s'interposèrent, suivant l'usage, pour négocier des compromis. L'Angleterre, qui ne s'intéresse guère aux questions d'éducation que si elles sont relevées d'un piment théologique, se jeta à corps perdu dans la controverse. Tout cela aboutit enfin à l'*Act* de 1870, le premier *Education Act* qui ait été inséré dans le Corps de la législation anglaise.

II

Au cours du combat contre l'*Education Bill* de 1902, plusieurs agitateurs libéraux et non-conformistes ont été amenés, l'année dernière, à faire l'éloge de l'*Education Act* de 1870 et de l'homme dont le nom est attaché à cette grande mesure, W. E. Forster, vice-président du *Committee of Council on Education* dans le Cabinet Gladstone. M. Hirst Hollowell dénonçait naguère ceux qui voulaient porter des mains impies sur « l'œuvre réalisée par le génie d'un Forster ». D'autres ont dit : « par le génie d'un Forster et le zèle du Dr. Dale », le *leader* nonconformiste de 1870. Mais les conservateurs de 1902 n'ont pas eu de peine à prouver que M. Forster et son œuvre avaient été blâmés ou maudits, il y a trente-deux ans, par un grand nombre de libéraux, et particulièrement par le Dr. Dale. D'où des plaisanteries faciles, mais légitimes : « L'*Act* de 1870, dit M. Balfour à Manchester le 14 octobre 1902, est cité maintenant par les Nonconformistes militants comme le palladium de leurs libertés et le bienfait historique d'un gouvernement libéral ; mais je vois que lorsque cet *Act* fut passé, les épithètes qui m'ont été appliquées ces temps-ci le furent, par les mêmes personnes ou leurs pareils, à M. Forster. J'en conçois l'espérance d'être honoré à mon tour, dans une vingtaine d'années, comme un des bienfaiteurs de la Nonconformité[1]. »

Le fait est que l'*Education Act* de 1870, compromis boiteux entre des tendances inconciliables, est la cause directe de l'extraordinaire situation où l'enseignement primaire s'est trouvé en Angleterre à la fin du XIXe siècle, et à laquelle, en 1902, un remède parut urgent.

M. Forster se proposa, avant tout, de faire en sorte qu'il n'y eût plus désormais « quinze cent mille enfants sans écoles ». « L'expérience a montré, dit-il, qu'il ne suffit pas d'*aider* l'effort des particuliers et des associations ; il appartient à l'État de les *suppléer*. » A cet effet il demanda et obtint d'un Parlement libéral la création d'écoles vraiment

1. *The Times*, 15 octobre 1902.

publiques, établies et entretenues exclusivement aux frais des contribuables. Il fut décidé que l'Angleterre serait divisée en districts scolaires : Londres, bourgs municipaux, paroisses civiles ; dans chaque district, un Conseil scolaire *(School Board)* pourrait être institué, soit sur l'initiative des contribuables (dans les provinces) ou du Conseil municipal (dans les villes), soit, d'office, par l'*Education Department* gouvernemental. Chaque *School Board*, élu par les contribuables suivant une procédure spéciale, aurait le droit d'imposer des contributions locales *(rates)* pour les besoins de ses écoles.

Il n'alla pas plus loin. Il ne voulut pas, n'osa pas ou ne put pas généraliser et rendre obligatoire l'ingénieux mécanisme des *School Boards*. Il ne voulut pas toucher aux écoles « volontaires » qui existaient en 1870. « Notre objet, dit-il, est, non pas de *remplacer* le système volontaire par un autre, mais d'en boucher les trous *(to fill up gaps)*. » — Deux systèmes étaient, *a priori*, concevables pour assurer l'organisation uniforme de l'enseignement primaire en Angleterre, celui de la *National Education Union* (anglicane) et celui de l'*Education League*. Pourquoi toutes les écoles ne seraient-elles pas volontaires ? demandaient les uns : il suffirait que l'État « invitât, par de plus larges subventions, les gens de bonne volonté à couvrir d'écoles le pays tout entier; augmentez convenablement les *grants*, et toute compulsion deviendrait inutile ». « Qu'il n'y ait plus d'écoles *volontaires*, c'est-à-dire confessionnelles, qui soient subventionnées par le public, disaient les autres; établissez des *School Boards* partout : quant aux « écoles volontaires » qui existent, qu'on les achète pour en faire des Board Schools, ou, si l'expropriation paraît trop difficile, laissez-les faire concurrence aux Board Schools avec leurs propres forces; et la victoire aux meilleurs. » Bref, extension ou suppression du régime « volontaire ». Entre ces deux partis extrêmes M. Forster s'arrêta à une solution intermédiaire. Libéral, il ne pouvait songer à favoriser, aux frais de l'État, la généralisation des écoles d'Église. Ministre, il ne pouvait se dissimuler qu'il serait très dispendieux, soit d'exproprier, soit de doubler, par des écoles nouvelles, les écoles d'Église qui existaient. D'ailleurs, il était personnellement

d'avis, semble-t-il, de laisser aux écoles d'Eglise leur « chance », en considération des services qu'elles avaient rendus jusque-là. En conséquence, l'installation de *School Boards* ne fut imposée que dans les régions où il n'existait pas, ou évidemment pas assez, d'anciennes écoles volontaires, et il fut entendu que les subventions de l'État seraient indistinctement attribuées, à l'avenir, à toutes les écoles reconnues, Board Schools ou écoles d'Églises. — Ainsi l'*Act* de 1870 reconnut officiellement, pour la première fois, les écoles confessionnelles (dont les neuf dixièmes appartenaient à l'Église d'Angleterre) comme faisant partie intégrante d'un système national d'instruction publique. Voilà ce que les électeurs libéraux et nonconformistes de Bradford, indignés, appelèrent la « trahison » de leur député, M. Forster. La désaffection des Nonconformistes pour le parti responsable de l'*Education Act* fut, du reste, générale, et elle eut pour résultat, en 1874, de changer une majorité libérale de cent dix voix en une minorité de soixante-six.

M. Forster n'était pas préparé non plus à soutenir la cause de l'enseignement primaire séculier, ou, comme nous disons ici, « laïque ». En fait, l'*Education League* elle-même était loin, nous le savons, d'être unanime sur ce point. Beaucoup de libéraux et de Nonconformistes étaient d'accord avec leurs adversaires politiques et confessionnels pour penser que la religion est ce qu'il y a de plus important à apprendre à des enfants. Mais quelle religion? Là-dessus, les passions entraient en jeu. Dès que l'on répudiait, comme le fit M. Forster, la thèse que l'enseignement des nouvelles écoles publiques devait être exclusivement séculier, « agnostique » ou laïque, on se trouvait jeté aussitôt dans la région orageuse des controverses théologiques. Si la religion devait être enseignée dans les Board Schools, suivant quel catéchisme le serait-elle? Il était impossible de songer au système qui fut plus tard adopté pour l'Écosse, lequel consiste à laisser à chaque *School Board* le soin de choisir le catéchisme qu'il préfère : en Écosse, l'immense majorité de la population tient pour le presbytérianisme, et il n'y avait pas à prévoir de violentes luttes locales contre le formulaire national; en Angleterre, où coexistent quantité de sectes violentes et viru-

lentes, la plupart des *School Boards* seraient devenus, s'ils avaient joui des mêmes droits que les *Boards* écossais, des foyers de haines sinon de guerres religieuses. On fut conduit à adopter l'étrange solution proposée par un ami de M. Forster, M. Cowper-Temple. La fameuse *Cowper-Temple Clause*, insérée dans la section 14 de l'*Act* de 1870, prescrit que, dans toute école établie et administrée par un *School Board*, « aucun catéchisme ou formulaire religieux, distinctif d'une Dénomination particulière, ne sera enseigné ». Ce texte n'est pas très clair, car on l'a entendu de deux manières : à la lettre, comme interdisant seulement un « catéchisme » spécial; plus largement, comme interdisant à la fois tout catéchisme imprimé et toute espèce d'enseignement confessionnel. Il n'est pas douteux que M. Forster et son entourage aient professé la première interprétation : « C'est notre désir, dit expressément M. Gladstone, que la Bible soit exposée dans les Board Schools, d'une manière adaptée à l'entendement des enfants ; mais nous ne considérons pas que ce but puisse être atteint par l'exclusion systématique de toute référence aux dogmes et aux doctrines. Pareille exclusion serait peu désirable, alors même qu'elle serait possible : ce serait une atteinte à la liberté de l'enseignement religieux qui ne saurait être tolérée dans ce pays ». — De ce chef, la colère des Nonconformistes fut encore une fois très vive : « La Clause Cowper-Temple, dit le Dr. Dale, exclut le catéchisme anglican, mais laisse les *School Boards* libres de faire enseigner les doctrines caractéristiques de l'anglicanisme. Rien n'empêche donc que les écoles de la nation soient employées à la besogne pour laquelle les écoles confessionnelles de l'Église d'Angleterre ont été créées, c'est-à-dire la propagation de croyances déterminées. Le formulaire est défendu; mais le dogme est permis. » — C'est pour ce motif que la Clause Cowper-Temple fut considérée, dans le temps, comme la seconde trahison du Cabinet de M. Gladstone.

En résumé, on s'explique assez bien que l'*Education Bill* de M. Forster n'ait été combattu qu'avec mollessse par l'Opposition conservatrice, et qu'il ait déplu au parti qui se crut pourtant obligé de le voter par loyalisme envers ses chefs. Mais, dès qu'il fut devenu *Act*, les germes qui y avaient été

plus ou moins consciemment déposés commencèrent à se développer, pour le bien ou pour le mal, en divers sens prévus ou imprévus.

L'*Act* Forster n'avait proclamé ni le principe de l'obligation, ni celui de la gratuité de l'enseignement primaire; mais il avait préparé les voies à ces réformes capitales. — Il autorisait les *School Boards* à faire des règlements en vue d'obliger les parents à envoyer leurs enfants à l'école. Comme les *School Boards* usèrent de cette autorisation, il se trouva qu'il y eut bientôt deux sortes de régions en Angleterre : les districts à *School Boards,* où l'enseignement primaire était obligatoire; les districts à écoles « volontaires » et sans *School Boards,* où l'enseignement primaire n'était pas obligatoire. La chose était si choquante que, dès 1876, des Comités nouveaux, dits *School Attendance Committees,* furent institués dans les districts où il n'y avait que des écoles « volontaires », et investis des mêmes prérogatives que les *School Boards* en ce qui touchait le droit de publier des règlements compulsoires. En 1880, *School Boards* et *School Attendance Committees* furent impérativement invités à rendre l'enseignement primaire obligatoire dans leurs circonscriptions. Depuis 1880, l'enseignement primaire a été, par conséquent, tout aussi obligatoire en Angleterre qu'en Prusse. — L'*Act* de 1870 autorisait les *School Boards* à dispenser les enfants pauvres du payement des droits d'écolage, et avait fixé le minimum de ces droits à 9 pence (90 cent.) par semaine. A cet égard encore, il ne pouvait manquer d'être promptement amendé : l'*Assisted Education Act* de 1891 donna le choix à tous les directeurs d'école, Board Schools ou écoles volontaires, qui faisaient payer aux élèves dix shellings par an en moyenne, de continuer à percevoir cette somme, ou bien d'en toucher l'équivalent à titre de subvention. Trois ans après, sur cinq millions d'enfants instruits dans les écoles primaires, plus de quatre millions l'étaient gratis. L'enseignement primaire est pratiquement gratuit depuis 1891 en Angleterre comme en France.

Les libéraux d'il y a trente ans avaient donc déposé dans l'*Act* de 1870 les germes de l'obligation et de la gratuité de l'enseignement primaire donné au nom de l'État, et l'enseignement primaire est devenu, en effet, obligatoire et gratuit;

mais quelques-uns d'entre eux avaient essayé aussi d'en préparer la sécularisation, et sur ce point, les espérances furent trompées. « On peut affirmer sans crainte, écrivait récemment le révérend B. Reynolds, que les promoteurs de l'*Act* de 1870 ne s'attendaient guère à ce que, en 1901, l'enseignement confessionnel fût encore florissant[1]. » C'est possible. M. Forster tenait sans doute à laisser aux écoles d'Église leur « chance »; mais il ne croyait peut-être pas et on ne croyait certainement pas autour de lui que, après l'établissement des *Boards*, cette chance fût sérieuse. Plus d'un libéral était convaincu, il y a trente ans, que le succès des School Boards serait éclatant; que, par suite de ce succès, les souscriptions aux écoles confessionnelles tariraient; et enfin que la plupart des écoles confessionnelles seraient à la longue « transférées » aux *Boards*, conformément à la procédure prévue dans la section 23 de l'*Act*. — Or, il est vrai que le succès des *School Boards*, surtout dans les districts urbains, a été considérable. En 1901, leurs écoles étaient fréquentées par 2 662 000 enfants. En 1870, les écoles volontaires de Londres n'accommodaient que 275 000 enfants sur une population scolaire normale de 543 000; en 1901, la population scolaire était entièrement pourvue et se décomposait ainsi : 226 000 enfants dans les vieilles écoles volontaires, 752 000 dans les 450 écoles nouvelles du London School Board. — Il est vrai que les souscriptions aux écoles volontaires ont à la longue accusé une tendance à diminuer, notamment dans les districts où ces écoles coexistaient avec des Board Schools, et où, par conséquent, les amis de l'école volontaire avaient à payer deux fois, comme souscripteurs et comme contribuables[2]. — Néanmoins, presque aucune école confessionnelle n'a été transférée

1. Dans *National Education* (publié par Laurie Magnus. Londres, 1901), p. 41.

2. Au contraire, dans les pays sans *School Boards*, les amis de l'école confessionnelle ont été souvent en mesure d'obtenir des souscriptions, même des gens qui n'étaient pas de leur persuasion, en menaçant de fermer leur école. Il leur suffisait de tenir aux contribuables le raisonnement suivant : « Nous ne pouvons continuer à entretenir l'école volontaire sans souscriptions, et si nous la fermons, la loi vous forcera à en créer une à l'aide d'impositions locales; or, les bâtiments scolaires sont à nous, et nous ne les céderons pas : vous aurez donc, comme contribuables, non seulement à défrayer, mais à bâtir une école, c'est-à-dire à payer un shelling par an au lieu des deux ou trois pence que nous vous demandons comme contribution *volontaire*... » C'est ce que l'on a appelé, par dérision, « l'imposition locale volontaire » *(the voluntary rate)*.

aux *Boards*. Loin de fléchir, le nombre des écoles volontaires ou confessionnelles a augmenté. Il était en 1870 de 8 281 ; en 1902 il était de 14 000 environ, dont 11 732 appartenaient à l'Église d'Angleterre, 1 053 aux Catholiques Romains, 458 aux Wesleyens, etc.

Pour comprendre ce singulier phénomène, et que la conclusion d'un syllogisme dont la majeure et la mineure se sont pleinement réalisées, ait à ce point trompé l'attente, il suffit de remarquer certaines provisions de l'*Act* de 1870 et certains amendements qui y ont été postérieurement apportés. — En premier lieu, l'*Act* déclarait qu'aucune école du type nouveau ne serait fondée, de par la loi, là où une école d'ancien type pourvoirait déjà aux besoins locaux ; mais un « temps de grâce » fut accordé après la promulgation de l'*Act* (9 août jusqu'à la fin de l'année, pendant lequel le zèle confessionnel surexcité eut toute liberté de fonder des écoles d'ancien type pour empêcher la création ultérieure de Board Schools. On commença alors la construction de plus de 2 000 écoles volontaires, dont les frais de premier établissement furent, du reste, en partie couverts, comme par le passé, par des *grants* du Trésor Public. Et c'est là ce qui a été considéré, non sans quelque apparence de raison, comme la troisième et la plus grave des trahisons de M. Forster. — D'un autre côté, les écoles de l'un et l'autre type ne devaient recevoir désormais, aux termes de l'*Act*, de subventions parlementaires que proportionnellement à leurs revenus locaux : le principe était posé que la subvention du Trésor ne pourrait pas dépasser les revenus provenant, pour les Board Schools, des impositions locales, et, pour les écoles volontaires, des souscriptions et des droits d'écolage. Mais cette réserve fut effacée, en 1876, par un Gouvernement tory, qui accorda aux écoles volontaires 17 sh. 6 d. par tête d'élève en dehors de la partie de la subvention qui resta soumise à la proportionnalité. En même temps, les écoles volontaires étaient abusivement autorisées à faire figurer parmi leurs revenus « locaux » les subsides qui leur étaient accordés, pour l'enseignement du Dessin, etc., par le *Science and Art Department*, une des grandes Administrations dont le siège est à Londres. De sorte que, en fin de compte, les souscriptions eurent beau baisser d'année en

année, les écoles volontaires ne furent pas, pour autant, réduites à fermer leurs portes; elles s'habituèrent peu à peu à vivre de plus en plus de la subvention parlementaire, dont le montant annuel fut sans cesse augmenté. En 1870, la subvention de l'État figurait pour 38 centièmes dans le budget des recettes des écoles volontaires; en 1894, pour 74 centièmes; quelques écoles soi-disant « volontaires » finirent par vivre presque exclusivement des libéralités du Trésor. — C'est ainsi que, depuis trente ans, les écoles confessionnelles ont survécu, et se sont même multipliées. En 1902, les dépenses totales de l'enseignement primaire étaient estimées, pour l'Angleterre et le Pays de Galles, à 270 millions de francs; sur cette somme, 20 millions seulement, soit 1 seizième, étaient fournis par des souscriptions volontaires, recueillies par les Églises (anglicane, catholique, wesleyenne, etc.). Cependant, la population scolaire étant de 5 705 000 enfants, les Églises en instruisaient encore, directement, plus de la moitié : Église anglicane, 2 300 000; Église catholique, 316 000; Wesleyens, 156 000. En d'autres termes, les Églises contribuaient pour *un seizième*, et elles avaient la haute main sur *la moitié* des écoles du pays.

Ce n'est pas tout. Sous le régime créé par l'*Act* Forster, quelques-uns des principes fondamentaux du droit constitutionnel anglais sont manifestement violés. En effet, d'après cet *Act*, l'enseignement primaire public est dispensé par deux espèces d'écoles, placées sur le pied d'égalité, les Board Schools et les écoles d'Église : cela revient à dire que, dans la moitié des écoles primaires d'État (les écoles d'Eglise), nul n'est admis à enseigner que sur la production d'un *test* religieux; or, les *tests* religieux ont été abolis en Angleterre pour les fonctions publiques. Les Écoles confessionnelles sont presque entièrement entretenues par des subventions (qui, pour le dire en passant, constituent une dotation déguisée aux Églises); et cependant, les contribuables, qui paient ces subventions, ne sont point du tout admis à en surveiller l'emploi, contrairement à la règle : « Pas d'argent sans contrôle », et au dicton familier : *He who pays the piper should call the tune* [1].

1. A qui paie le ménétrier de commander la musique.

Enfin, qu'est-ce que la liberté de conscience est devenue, depuis que l'enseignement primaire est légalement obligatoire, dans les huit mille paroisses où la seule école « publique » est l'école confessionnelle? Sans doute, une *Conscience Clause* est imposée, par la section 7 de l'*Act*, à toutes les écoles subventionnées, c'est-à-dire que les enfants qui fréquentent ces écoles, ne doivent pas être forcés d'y assister à l'instruction religieuse sans l'assentiment de leurs parents. Mais en dépit de la Clause — dont, du reste, dans les villages, les pauvres gens n'osent pas se prévaloir, — les enfants respirent nécessairement dans les écoles anglicanes, dirigées par des maîtres anglicans, une « atmosphère » anglicane.

Les partisans de l'enseignement primaire « laïque » et ceux de l'enseignement primaire « religieux », mais non confessionnel, n'ont donc pas eu à se féliciter, en somme, du compromis élaboré par le libéralisme gladstonien.

Les *Churchmen*, de leur côté, ne laissaient pas d'avoir aussi leurs griefs, qui peuvent être classés en « financiers » et « religieux ». — L'Église d'Angleterre a toujours regretté que, en 1870, le plan de la *National Education Union* ait été dédaigneusement rejeté : rien que des écoles « volontaires », dont l'État aurait payé tous les frais (sauf quelques shellings, afin que le principe de la contribution volontaire demeurât sauf), et que les Églises auraient librement administrées. Quoique les obligations financières des Églises à l'occasion de leurs écoles aient toujours été en s'atténuant, depuis trente ans, grâce aux générosités de l'État, elles étaient encore assez lourdes au commencement de 1902, puisqu'elles représentaient un seizième de l'énorme budget total. — N'est-il pas injuste, du reste, que le citoyen anglican soit obligé de payer deux fois pour l'instruction publique, comme contribuable pour les Board Schools, et comme fidèle pour les écoles « volontaires » de son choix. C'est d'autant plus injuste que si le Nonconformiste a des objections de conscience à l'enseignement religieux des écoles anglicanes, le *Churchman* en a d'aussi fortes à l'enseignement religieux tel qu'il est donné par les *Boards*, sous l'autorité mal définie de la Clause Cowper-Temple.

La Clause Cowper-Temple, suivant l'interprétation de

MM. Forster et Gladstone, ne devait pas empêcher, nous l'avons vu, d'enseigner la religion dans les Board Schools sous une forme dogmatique, et c'est pourquoi le Dr. Dale l'avait condamnée, au nom de ses coreligionnaires, dans la crainte qu'elle ne servît à la diffusion de l'anglicanisme. Mais cette interprétation était absurde, puisqu'elle aurait eu pour effet d'autoriser chaque maître (anglican, socinien, puritain, juif, agnostique, etc.), à enseigner ses propres dogmes comme fonctionnaire public. La Clause Cowper-Temple fut donc entendue de bonne heure comme prohibant tout enseignement dogmatique, confessionnel. Il en résulta que les *School Boards* furent amenés à adopter l'une ou l'autre des deux méthodes suivantes : ou bien ils ont introduit dans leurs écoles une sorte de christianisme nouveau, dépouillé d'affirmations théologiques et « réduit aux vérités dont tout le monde tombe d'accord » ; ou bien, reconnaisssant ce qu'un tel christianisme a d'artificiel et qu'il n'y a pas, en ces matières, de « vérités » dont tout le monde tombe d'accord, ils ont supprimé totalement, comme ils en avaient le droit, l'enseignement religieux. Or, les personnes attachées aux Églises sacerdotales, telles que l'Église anglicane et l'Église catholique, sont portées à se méfier du christianisme nouveau des *Boards*, amorphe, bâtard, et, à leur gré, suspect d'érastianisme : qu'est-ce, dit-on, qu'un christianisme qui n'est pas confessionnel, qui ne comporte pas de dogmes, et qui ne permet même pas de dire, car c'est un dogme, que Jésus est Fils de Dieu ? Ajoutez que les maîtres, chargés par les *Boards* d'enseigner les éléments de la religion sans qu'aucune enquête ait été faite au sujet de leurs croyances personnelles, peuvent être et sont parfois des hommes irreligieux : on a vu le *head master* d'une école du London School Board expliquer très pertinemment à ses écoliers la doctrine chrétienne du miracle, puis, comme l'un d'eux demandait : « Mais, monsieur, croyez-vous cela *vous-même?* », répondre en souriant : « Pas du tout »[1]. Quant aux *Boards* qui, par prudence ou pour tout autre motif, ont systématiquement renoncé à cultiver chez les

1. M. Mac Coll, *The Education question and the Liberal Party* (Londres, 1902), p. 23.

enfants le sentiment religieux[1], l'Église anglicane est persuadée qu'ils font une expérience fatale : « N'est-il pas illogique pour un État qui, dans toute sa procédure, professe sa croyance en Dieu, de permettre à une seule des écoles défrayées par de l'argent public d'élever de jeunes âmes dans l'ignorance de Lui[2] ? »

En somme, tout le monde a eu quelque raison de se plaindre de la combinaison hasardeuse de 1870. Toutefois, il ne faut pas oublier que ce sont surtout les politiciens qui, de part et d'autre, en ont vu et dénoncé les points faibles. Après tout, le premier *Education Act* réalisa un grand progrès : la condition de l'enseignement primaire en Angleterre a été beaucoup meilleure après qu'avant. Plus d'un inconvénient théorique, très propre à fournir le thème d'objurgations éloquentes, s'est rarement fait sentir en pratique. Par exemple, dans les huit mille paroisses rurales où le maître d'école anglican a été chargé, faute de concurrents, d'élever les enfants des Nonconformistes, les cas de prosélytisme abusif ont été peu nombreux ; réciproquement, l'enseignement religieux a été donné, dans la plupart des Board Schools, d'une manière qui a conquis l'approbation de la partie la plus éclairée du clergé anglican. Et puis, l'habitude aidant, les rancunes se sont adoucies. Ayant obtenu que la Clause Cowper-Temple fût interprétée à leur guise, les Nonconformistes se sont réconciliés avec elle au point de déclarer qu'ils n'y renonceraient jamais ; et, fiers des services rendus par les *School Boards*, où ils avaient pénétré en grand nombre, ils ont fini par tresser des couronnes à l'inventeur de cette institution, qu'ils avaient d'abord flétri. — Chose curieuse au premier abord, le compromis de 1870, si contraire aux tendances historiques du libéralisme anglais et si favorable à l'Église, les libéraux s'y sont résignés à la longue[3] ; c'est l'Église qui l'a

1. En 1895, 316 *School Boards* seulement, en Angleterre et dans le Pays de Galles, s'en tenaient, en fait d'enseignement religieux, à la lecture de la Bible, sans commentaires. Il n'y en avait que 57, dont un seul dans une ville importante, Huddersfield, dont les programmes fussent totalement séculiers.

2. B. Reynolds, *op. cit.*, p. 39.

3. Voir pourtant une protestation assez âpre, datée de 1896, dans le *tract* nonconformiste : *The Education Crisis*.

jugé de plus en plus « oppressif ». Et l'on voit très bien pourquoi : c'est que la force des choses l'avait fait tourner lentement, en dépit des interventions tendancieuses des Gouvernements conservateurs, au profit des *School Boards* et au désavantage de l'Église. L'Église a continué, sous le régime de l'*Act*, à avoir des soucis financiers, que la bienveillance de l'État a sans doute allégés, mais que le relâchement du zèle de ses fidèles a rendus, néanmoins, de plus en plus pressants. Sans la bienveillance, c'est-à-dire sans les subventions de l'État, la plupart des écoles confessionnelles seraient mortes ; elles ne sont pas mortes, mais, condamnées à lutter avec des souscriptions toujours plus maigres, contre les écoles des *Boards*, dont les ressources étaient illimitées, puisque les *Boards* étaient en possession du droit d'imposer les contribuables, elles ont été affamées *(starved)*, réduites à économiser sur l'entretien matériel et les salaires du personnel. Dès 1895, l'Église reconnaissait que ses écoles l'obligeaient à des efforts excessifs *(an almost intolerable strain)*, quoiqu'elles fussent, en général, moins bonnes que celles des *Boards* au point de vue de l'hygiène et de l'enseignement séculier. Qu'était-ce à dire, sinon que l'enseignement primaire confessionnel, auquel M. Forster avait voulu laisser sa « chance », était, après trente ans, sur le point de s'avouer vaincu ? Les adversaires de l'Eglise s'en rendaient compte ; d'où leur revirement en faveur de M. Forster et de son œuvre. — Telle était la situation, singulièrement compliquée et difficile, lorsque l'Église saisit l'occasion de la présence aux affaires d'un tout-puissant Cabinet, composé de ses amis, pour réclamer la revision d'un pacte qui avait cessé de lui paraître acceptable. Mais, aussitôt que le Ministère unioniste eut promis de se porter, en effet, à son secours, un tumulte de protestations s'éleva de l'autre côté qui, pendant quelque temps, et surtout pendant les derniers mois de l'année 1902, a pu donner, de loin, l'illusion que l'Angleterre était revenue au bon vieux temps des guerres religieuses.

CH.-V. LANGLOIS

(La fin prochainement.)

LE RIVAL DE DON JUAN[1]

III

LA VILLE DE JOIE

La Galliego descendait lentement le grand escalier de marbre entre la double rangée des nymphes de Zarcillo. Au froissement des étoffes traînant le long des degrés, Mautoucher qui causait avec Jean, dans le patio, tourna vivement la tête.

La silhouette tanagréenne de la danseuse se détachait sur le fond du vitrail armorié qui éclairait les marches d'une lumière douce et projetait autour d'elle des reflets bleuâtres et de mouvantes lueurs. Décolletée, les bras nus, elle portait une robe légère en mousseline de soie rose rehaussée par des zones de dentelles incrustées. La jupe collant aux hanches tombait à longs plis serrés et réguliers comme la draperie d'une statue athénienne archaïsante. Une ceinture brochée emprisonnait le contour de la taille dans un cercle d'or mince, et tout le buste s'encadrait d'une berthe de malines qui bouffait en jabot sur le devant du corsage. Les manches, très courtes, se perdaient dans des bouillons vaporeux de mousseline blonde, d'où jaillissait plus éblouissante la blancheur des épaules.

Elle descendait en réglant ses pas sur un rythme involontaire, par habitude de la scène. Arrivée au bas de la rampe,

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

elle s'arrêta une seconde pour assujettir une touffe de jasmins dans la torsade de ses cheveux. D'un geste gracieux qui entraîna le nuage apprêté des mousselines, le bras de la danseuse s'arrondit vers la tête mollement inclinée. Mautoucher s'élança vers elle :

— Oh ! chère, ne bougez pas ! Vous êtes admirable dans cette pose !...

Mais, très simplement, elle s'avança en tendant la main au romancier, et, avec une nuance de reproche :

— Vois croirez bientôt que je le fais exprès ! — dit-elle.

— Cela me serait égal ! — dit Mautoucher. — Mais, vraiment, comme vous êtes belle ce soir !...

— Trop belle, cher ami, trop belle !... Figurez-vous, c'est une fantaisie un peu ridicule de Jean de me vouloir toujours en grande toilette. Je change de costume dix fois par jour, j'épuise ma garde-robe pour lui plaire !...

— Je l'avoue, — dit Jean, — je suis un barbare grossier. Moi, la beauté simple m'a toujours un peu dégoûté ! Il me faut tous les raffinements du luxe, comme à un parvenu !...

La Galliego s'était assise à côté d'eux sur un des *rocking-chairs* qui entouraient la vasque du jet d'eau.

Il faisait encore très chaud, bien que l'heure de la sieste fût passée. Tout en se balançant, elle s'éventa d'un mouvement rapide, puis elle dit à Mautoucher, sur un ton qu'elle s'efforça de rendre aimable :

— Alors, vous êtes bien aujourd'hui ?...

— Moi ?... très bien !... je suis ravi, j'exulte, je triomphe ! Je viens de terminer *Les Bijoux dans les Vignes !*

Il lança sa phrase avec une sorte de forfanterie. On le complimenta. Mais il se sentait l'âme vide, l'esprit courbaturé. Il avait achevé sa nouvelle en huit jours, comme s'il se fût engagé d'honneur à la finir très vite. Il y avait mis une rage froide, une frénésie de volonté, qu'aiguillonnait encore le souvenir de ses doutes et de cette crise de découragement, le premier soir de son arrivée au Palais d'Orgaz. Quoiqu'il éprouvât une grande lassitude et qu'il eût comme le sentiment obscur d'une déception, il parlait de son œuvre d'un air à la fois léger et satisfait.

La Galliego paraissait l'écouter, mais Ventilero, le chien

de garde, maintenant apprivoisé et vaguant en liberté dans la maison, bondit tout à coup sous la galerie du patio. La jeune femme l'appela. Docile, il s'avança vers elle en rampant, se vautra à ses pieds, puis, la tête entre les pattes, se coucha de tout son long sur la traîne de la jupe. La Galliego fit claquer sa langue. En une brusque détente nerveuse, le danois se dressa sur ses jambes agiles, le museau flaireur se posa sur les genoux féminins, le fouet de la queue battit les mousselines de la robe à petits coups précipités. Elle passait lentement ses mains sur les oreilles de l'animal...

Mautoucher, l'imagination encore troublée par l'apparition de la danseuse descendant les degrés de l'escalier de marbre, contemplait avec émerveillement le groupe de la bête et de la femme. Il lui sembla que les fines animalités de ces deux êtres s'apparentaient par des analogies voluptueuses. La souple échine de l'un, l'élasticité de ses muscles, le frémissement délicat de son corps et de sa peau suscitaient en face de l'autre des comparaisons précises. Il se disait que la force cachée au creux des reins robustes se détendait avec la même grâce dans les bonds du chien que dans les rythmes savants de la ballerine. Les yeux d'or de Ventilero avaient toute la douceur soumise des beaux yeux sombres de la Galliego. Le même sang rouge, le même souffle ardent palpitait dans les narines de la jeune femme et dans les naseaux de l'animal superbe...

Il les aima pendant cette minute pour la riche flamme de vie qu'il entrevoyait en eux, autant que pour les formes précieuses et rares de leur corps. Et ce qui redoublait son émerveillement devant la Galliego, c'était l'air de joie répandu sur toute sa personne et qui empruntait un éclat éblouissant de la fraîcheur insolite de son teint. Les couleurs fatiguées du voyage avaient disparu. Elle était en plein épanouissement, comme une plante vigoureuse qui a trouvé le ciel et la nourriture qui lui conviennent. Il ne se lassait point de la regarder.

Alors, dans son âme vacante et lasse après ces huit jours de travail enfiévré, il sentit pénétrer quelque chose de splendide et de fort et d'infiniment doux, quelque chose qui la dilatait et l'emplissait tout entière, tel qu'un grand vent

salubre qui soulève à les rompre les poumons d'un malade. Lui qui s'émouvait au contact des êtres et des choses, jusqu'au paroxyme du plaisir et de la douleur, il subit la présence de la Galliego comme jamais il ne l'avait subie, pas même à Barcelone, ce jour où il l'avait tant désirée, devant les vitrines du joaillier, parmi les scintillations des écrins entr'ouverts.

Impétueusement, la danseuse venait d'entrer en lui avec toute sa chair, avec toutes les promesses de félicités qui semblaient gonfler ses veines et rire dans ses yeux. Le cou mollement incliné sur les épaules lui parut plus adorable. Il crut fermement que le sommet du bonheur humain, ce serait de baiser ce cou si frêle et de le posséder pour en repaître ses lèvres. Il eut de tout cela une perception nette et rapide, pendant qu'au fond de lui se réveillait en une effusion de tristesse le souvenir des luttes récentes et que persistait l'angoisse d'une déchéance irrémédiable. Et, tandis que ces choses qu'il devinait décisives s'accomplissaient au plus intime de sa conscience, que la Galliego flattait toujours la tête du danois posée sur ses genoux et que Jean se balançait dans le *rocking-chair*, avec un air de bonheur presque arrogant, — lui, il continuait à parler de sa nouvelle et de sa littérature, non sans juger combien cette comédie était humiliante et ridicule.

Cependant il jouait l'insolence, comme s'il déguisait un secret honteux et qu'il eût voulu donner le change. Ses allures étaient si cavalières, elles laissaient transparaître une vanité si confiante que Jean et la Galliego s'y trompèrent. Celle-ci se passionnait pour l'héroïne des *Bijoux dans les Vignes* :

— Oh! cet Henri! — dit-elle avec un bel élan de sympathie, — il a travaillé divinement!...

Et, ayant consulté Jean du regard, elle se leva de son fauteuil, détacha un bouquet de jasmins de son corsage et le passa dans la boutonnière du romancier. Ce fut fait de façon si preste que Mautoucher sentit à peine le frôlement des doigts sur sa poitrine. Elle laissa autour de lui son parfum de lilas de Perse et comme une tiédeur émanée de sa chair.

Cette flatterie féminine fut pour Mautoucher un tel événement que tout d'abord il ne remarqua pas l'arrivée d'un visiteur introduit par Sérafine.

Jean s'avança à la rencontre du personnage. C'était un petit homme maigre, d'une quarantaine d'années, les tempes grisonnantes, le profil judaïque encadré d'une barbe d'un noir intense aux reflets de velours. Jean fit la présentation à la Galliego, puis à Mautoucher :

— Don Praxedès Iturbal, ancien attaché d'ambassade à Berlin, fils d'un des bons amis de mon père!

Le romancier s'inclina machinalement, furieux de cette visite :

— C'est Don Praxedès, — insista Jean, — qui m'a procuré pour toi ces deux volumes de Cervantès et de Tirso de Molina, dont tu avais besoin pour ta nouvelle !

Celui-ci prit aussitôt la parole dans un français très correct, quoique un peu pénible au début. Il expliqua que toutes les bibliothèques de Séville étant fermées par ce temps de vacances, il avait dû recourir à l'obligeance de son ami, le chanoine Rebolledo, un des plus savants hommes d'Andalousie!...

— S'il vous plaît de faire sa connaissance, — dit-il à Mautoucher, — je serai très heureux de vous conduire chez lui. Don Cristoval Rebolledo, qui est prélat de Sa Sainteté, est un prêtre fort aimable. Il s'occupe comme vous de littérature, de poésie espagnole, de poésie latine...

Mautoucher eut un petit rire méprisant :

— Ah! il fait des vers latins comme le pape!... Mille grâces, cher monsieur!

Don Praxedès paraissant froissé, Jean reprit aussitôt :

— Tu as tort, cher ami! La bibliothèque de ce chanoine est, paraît-il, considérable, et, de plus, si j'en crois Don Praxedès, le propriétaire lui-même est un personnage des plus *intéressants* pour toi !

Il souligna le mot de la voix en adressant à Mautoucher un léger clin d'œil, pour lui faire entendre que le chanoine était un franc original.

L'ex-attaché d'ambassade, un peu dérouté par cette mimique, observait Mautoucher avec une certaine défiance. Mais Jean, voulant excuser l'attitude impertinente de celui-ci, déclara, en se retournant vers Don Praxedès :

— Mon ami est très fatigué, très absorbé par ses travaux! Voilà huit jours qu'il ne quitte pas son cabinet!...

L'Espagnol fit un bond sur sa chaise :

— *Hombre !* — s'exclama-t-il en riant, — huit jours sans sortir ! Est-ce possible ! Mais vous n'aimez donc pas notre Séville !...

— Ce que j'en ai vu ne me tente guère ! — dit aigrement Mautoucher.

— Comment !... cette cathédrale, cet Alcazar, ce Musée ?...

L'homme de lettres fit une moue dédaigneuse :

— Oh ! moi, vous savez, je suis un vieux rouleur de musées !... J'en suis saturé, de chefs-d'œuvre !

— Bon ! vous n'êtes pas un amateur de l'art ! — concéda naïvement Don Praxedès, — mais il n'y a pas ici que les chefs-d'œuvre des hommes, il y a aussi les créatures de Dieu !... Alors vous n'aimez pas les créatures ?...

Mautoucher poussa un éclat de rire :

— Ah ! ah ! monsieur l'attaché d'ambassade, vous êtes amoureux de vos Sévillanes !...

— Dites plutôt que je suis amoureux de Séville ! Oh ! je l'aime avec passion, ma Séville ! Elle m'enchante toujours !... Si vous saviez comme je me languissais d'elle quand j'étais en Allemagne, dans les brouillards et les boues de Berlin ! Et pourtant je suis né à Barcelone, mon père était Mexicain ! Mais Séville est ma patrie d'adoption. Voyez-vous ! on ne peut pas se plaire ailleurs, quand on y a un peu vécu ! Ce n'est pas tant cette lumière, ce soleil, ce bonheur de vivre. C'est... comment vous dire cela en français ? La courtoisie ? non ! ce n'est pas cela ! nous autres, nous disons *cariño* : l'affection ? l'affectuosité ?... Oui ! l'affectuosité, le bon cœur des habitants ! Nous avons du cœur, nous autres Espagnols ! Tenez ! les petites qui passent dans la rue avec leurs mantilles déchirées, elles ne sont pas seulement jolies, elles ont un cœur si bon, si aimant ! Vous ne pouvez pas savoir ! Vous ne pouvez pas comprendre cette chose, vous, les Parisiens !...

Mautoucher et la Galliego s'amusèrent de la déclaration enthousiaste de l'Espagnol. Mais Jean hochait la tête d'un air approbateur :

— C'est très bien, c'est très bien, Don Praxedès ! Moi, j'ai senti très vivement tout ce que vous dites !...

Et, s'adressant à Mautoucher :

— Voyons ! cela ne te décide pas ?... Pour commencer, va voir le chanoine avec Don Praxedès, puisqu'il met tant d'empressement à t'accompagner !

— Mais oui ! — insista la Galliego, — il faut absolument que vous sortiez ! Vous avez tant travaillé !... Voulez-vous, vous nous rejoindrez à six heures au Pont de Triana ? Jean m'emmène à Triana, dans le quartier des gitanes. Cela va être une débauche !...

— Vous me l'ordonnez ? — demanda Mautoucher presque sérieux.

— Oui, oui ! je vous l'ordonne !... Vous vous rendez malade !

Il se sentait tellement incapable de penser à rien, sinon à la Galliego, que toute occupation lui devenait indifférente ; et, durant ces minutes de contemplation passionnée, il était allé si avant dans son désir, il en avait tellement épuisé toute l'ardeur et toute la force imaginative que la présence de la danseuse lui faisait presque mal. Il se laissa persuader, pour échapper à cet état contradictoire, dont il commençait à souffrir.

Tandis qu'il s'allait mettre en tenue de visite, Don Praxedès l'attendit dans le patio :

— Est-ce qu'il est Parisien, votre ami ? — demanda-t-il à Jean.

— Si l'on veut ! — dit le jeune homme en riant, — il habite Paris !

Don Praxedès rit plus fort, et, sur un ton plein de bonhomie :

— C'est cela ! c'est cela !... Il n'est pas comme vous ! Il n'est pas *cariñoso* ! pas affectueux, lui !... Excusez un étranger ! je m'exprime si mal en français !...

Ayant dit cette malice, il changea de sujet aussitôt, rappela les relations d'affaires et d'amitié qui avaient existé jadis entre son père et celui de Jean. Le père de Don Praxedès avait dirigé une maison de banque à Barcelone : de là ses rapports avec les frères Puig, de Perpignan. Ensuite, il donna des détails sur lui-même. Depuis la retraite de son ambassadeur causée par les intrigues de la politique, il était venu se fixer à Séville. Célibataire et rentier, il se livrait avec succès

aux spéculations financières : c'est ainsi qu'il venait d'entrer comme actionnaire dans une compagnie fondée à Huelva pour l'exploitation des mines de cuivre de Tharsis. Il s'agissait de couler la Compagnie anglaise, qui jusque-là avait eu le monopole des mines :

— Une excellente affaire et très sûre ! — dit-il à Jean, — vous devriez vous en mettre ! J'en ai déjà parlé à Laurent, votre fondé de pouvoirs !

Jean se défendit, alléguant l'extension déjà trop grande à son gré, des opérations de la banque Puig.

— C'est de la timidité ! — repartit Don Praxedès. — Songez donc ! vous allez profiter de la baisse des fonds espagnols et gagner plus de 50 p. 100 rien que sur le change !... Allons ! dites oui ! Un de ces matins, nous prenons le train pour Huelva et je vous présente à nos administrateurs !

L'arrivée de Mautoucher mit fin à cette conversation. Le romancier avait fait une toilette très soignée : jaquette de drap gris clair, gilet de faille blanche, grande cravate-écharpe à fond bleu surchargée de dessins compliqués. Il portait à la boutonnière le bouquet de jasmins offert par la Galliego. Par un mouvement de coquetterie instinctive, ses yeux cherchèrent le regard de la jeune femme. Mais celle-ci avait disparu du patio.

Il se laissa entraîner par Don Praxedès :

— La maison de monseigneur Rebolledo n'est pas très loin ! — lui dit l'attaché d'ambassade ; — alors, si vous le voulez bien, nous irons à pied !...

Sans paraître remarquer la mauvaise grâce et la froideur de Mautoucher, il se mit à causer abondamment, en homme qui a pris son parti d'être aimable malgré tout. Peu à peu, le romancier finit par s'amadouer. Il se félicita même de découvrir un charme particulier chez ce petit homme à barbe de velours et à profil judaïque : « Où diable ai-je vu ce profil ? — se demanda-t-il en le dévisageant. — Eh ! parbleu ! c'est au Musée de Sienne ! C'est une tête de Christ du Pinturicchio !... »

Il démêlait aussi dans les manières de l'Espagnol une sorte de courtoisie faite d'affabilité et de dehors cérémonieux, qui rappelait à la fois le hidalgo castillan et l'Arabe de grande

tente, quelque chose de patriarcal et de pompeux avec une note dominante de politesse cosmopolite toute moderne. Cette constatation, qui ne déplut point à Mautoucher, acheva de rompre la glace entre Don Praxedès et lui.

Il feignit un réel intérêt en l'interrogeant sur le chanoine :

— C'est un homme d'une érudition prodigieuse! — répondit Don Praxedès, avec un geste admiratif; il embrasse tous les domaines de la science! Il faudrait un catalogue pour dénombrer ses ouvrages. Mais ses occupations favorites sont la théologie et l'archéologie!... Savez-vous? C'est lui qui a dégagé les ruines d'Italica, à ses beaux deniers comptants!...

Et, baissant la voix, il dit d'un air modeste :

— Je dois vous prévenir : Don Cristoval et moi, nous sommes membres de l'Académie arcadienne de Rome!... Oui! j'ai fait quelques vers autrefois! Nous en faisons tous, nous autres Espagnols, quand nous sommes amoureux!... Eh bien donc, je vais vous dire, tous les membres de cette Académie portent des noms de bergers! Oui, c'est une habitude, une coutume qui remonte au XVIe siècle! Don Cristoval, lui, s'appelle Tityre; moi, je m'appelle Mélibée! C'est drôle, pas vrai? Alors, n'est-ce pas, Don Cristoval a la manie de m'appeler tout le temps Mélibée. Je vous préviens, n'est-ce pas? Il est si brave, don Cristoval!... Et puis, je dois vous dire, il est un peu... comment dites-vous cela en français?... *rigolo*? Oui! c'est bien cela : *rigolo*! Il est *rigolo*, Don Cristoval!...

Mautoucher ne put réprimer un éclat de rire, en entendant l'expression saugrenue de l'Espagnol :

— Vraiment, Don Praxedès, vous me mettez en appétit!

Il prononçait les derniers mots de sa phrase, lorsqu'une femme qui passait dans la rue se retourna au son des syllabes étrangères. Mautoucher regarda : c'étaient les yeux de la Galliego! Il eut une palpitation soudaine et, dans le même moment, l'image totale de la danseuse s'évoqua d'elle-même devant lui : « Cela va devenir une obsession! » — songea-t-il mélancoliquement. — Il chercha à se définir ce qu'il éprouvait : « On dirait comme une basse puissante et continue qui accompagnerait la mélodie intérieure!... une basse qui voudrait cou-

vrir tous les bruits! Est-ce drôle, ce que j'éprouve! Je me sens tout autre depuis ce soir!... »

Mais Don Praxedès lui signalait la maison du chanoine, qui habitait dans une petite rue, près de Santa-Maria-la-Blanca.

Au coup de heurtoir, une espèce de sacristain, vêtu d'une soutanelle sordide, vint ouvrir aux visiteurs. Il leur fit traverser une enfilade de chambres démeublées et il les introduisit dans une grande pièce dont les murs disparaissaient sous d'interminables rangées de bouquins et qui semblait haute comme une nef de cathédrale. Pour unique décoration, un crucifix étendait ses bras d'ivoire enfumé entre les deux fenêtres du fond. C'était un grand Christ byzantin dont les plaies étaient remplacéees par des étoiles d'or. Des piles de livres épars encombraient le dallage; de place en place, des tabourets de bois supportaient des cages toutes pépiantes de couvées et dont les formes avaient quelque chose de vieillot et de puéril. Au centre, une cage énorme, à l'architecture de pagode, renfermait une bande de serins qui voletaient en faisant un ramage assourdissant. On marchait sur des ordures et des graines répandues, on enjambait par-dessus des volumes ouverts. Cela sentait une odeur de tannerie et de fiente d'oiseaux.

Enfin, derrière une lourde table exhaussée par un amas d'in-folios apparut la tête d'un vieillard enfoncé dans un fauteuil de cuir à oreillettes. Il était à demi dissimulé par un pupitre de bois blanc que surchargeait un volume du *Corpus*. Mais, sitôt qu'il aperçut Don Praxedès, il s'agita sur son fauteuil sans parvenir à se lever, ayant les jambes ankylosées de rhumatismes. Il cria d'une voix joviale :

— Ah! mon cher Mélibée! comment cela va-t-il?...

Ainsi que l'étiquette arcadienne l'exigeait, Don Praxedès s'empressa de répondre :

— Mais très bien, mon cher Tityre!

Mautoucher, ricaneur, observait le vieux berger. Monseigneur Rebolledo était un grand et robuste vieillard. La tête, découpée en larges méplats, se couronnait d'une vivace chevelure blanche retombant en boucles épaisses et qui semblaient dures comme du marbre. Sous le visage antique, des fanons

tremblaient. Le nez, légèrement camard, était tout barbouillé de tabac. Monseigneur prisait et fumait. Sitôt qu'il aperçut Mautoucher, il choisit une cigarette dans un paquet intact et, décrivant de la main une courbe gracieuse, il l'offrit au jeune homme.

— C'est monsieur, dont je vous ai parlé! — dit aussitôt Don Praxedès, — l'écrivain français du Palais d'Orgaz!

Monseigneur se confondit en civilités, ramena vivement sur ses mollets sa soutane déboutonnée et commença de discourir en un français de dictionnaire. Pour faciliter son éloquence, il puisa un caramel dans une boîte de fer-blanc assez grossière déposée à l'angle du pupitre; après quoi, il alluma une cigarette. Il loua d'abord Mautoucher de son application aux belles-lettres, puis il crut bienséant de donner des éloges à la science et à la littérature françaises. Il le fit en termes congrus et magnifiques :

— Je connais tous vos savants, monsieur! — disait-il au jeune homme. — Je suis en relations courtoises avec M. Paul Hartmann, votre grand archéologue africain, avec M. Maxime Durand, de l'Académie des Inscriptions... Ah! monsieur, la France est le pays des lumières!... et des ténèbres aussi! — ajouta-t-il avec un petit rire, tout en clignant de l'œil du côté de Don Praxedès. — Mais vous avez des écrivains admirables, des écrivains dont l'intelligence rayonne sur toute l'Europe, sur la catholicité tout entière! Ainsi votre Révérend Père Chapon, ce dominicain!... Savez-vous que c'est un orateur admirable, un écrivain enchanteur, oui! *encantador, divino*! La dernière fois que je fus à Rome, il nous prêcha un sermon à Saint-Louis des Français. Ce fut sublime. Tout y était, toutes les parties oratoires : l'abondance, le nombre, le style, l'action — et le cœur, monsieur! le cœur! ce que nous appelons le nerf de la chaire! Ah! ce Chapon, quel génie!... Vous le connaissez? il est de vos amis?...

— Moi?... Pas du tout! — dit Mautoucher, qui ne comprenait rien à cette naïveté relevée de malice cléricale.

Mais monseigneur s'était tellement échauffé à son panégyrique qu'il lui prit une quinte de toux. Sa lèvre, gercée et brûlée par les cigarettes, se fendit au milieu et saigna. Sans s'émouvoir, il détacha d'un cahier une feuille de papier de

riz, l'enduisit de salive, et, se l'étant collée sur la lèvre, il se remit à fumer fort tranquillement :

— Ainsi, vous êtes orateur, monsieur? — poursuivit-il en s'adressant à Mautoucher.

Celui-ci restait comme suffoqué de la question, lorsqu'une vieille dame à bandeaux plats tout grisonnants parut dans la bibliothèque. Silencieuse et discrète, elle avait un certain air de distinction, malgré sa robe noire malpropre. Mautoucher s'émerveilla de son insigne laideur.

Don Cristoval, lui prenant la main qu'il baisa, la fit asseoir cérémonieusement à ses côtés :

— C'est mon Amaryllis, monsieur! dit-il au romancier. Mon ancienne amie, Doña Eulalia, personne aussi recommandable par ses vertus que par ses lumières et ses talents!... Elle sait le latin, le grec et l'hébreu, elle dessine et peint comme Parrhasius et Apelle, elle joue de la lyre comme Pindare et brode comme les filles de Minée!...

En achevant cette tirade, Don Cristoval découvrit ses pieds gonflés par la goutte et que chaussaient des pantoufles en tapisserie, œuvre de Doña Eulalia. La dame rougit pudiquement, puis elle fit à Mautoucher une profonde révérence, comme accablée sous le poids de ses éloges.

Elle entendait fort mal le français. C'est pourquoi Don Cristoval reprit en espagnol :

— Monsieur est cet écrivain du Palais d'Orgaz, qui est venu visiter notre Séville...

— Et qui ne l'aime guère! — ajouta vivement Don Praxedès. — M. Mautoucher a été déçu!

Le chanoine en joignit les mains de stupeur :

— Déçu! Est-ce possible?... Comment! vous? Un jeune homme? Au milieu de toutes les bénédictions dont l'Éternel a comblé notre patrie, au milieu de toutes les ivresses, de tous les enchantements de l'esprit et du cœur! Savez-vous comment nous appelons notre pays?... La Terre de Marie-Très-Sainte! *La tierra de Maria Santisima*! Oui! la Terre de la Vierge! Est-ce que vous ne sentez pas la présence de Marie à cette beauté des créatures, à cette exubérance de nos fleurs et de nos fruits, à cette splendeur de notre ciel?...

Doña Eulalia, très impressionnée par l'éloquence de Don

Cristoval, avait clos les yeux d'un air mystique. Mautoucher, tout en s'amusant des extravagances du bonhomme, percevait dans ses paroles je ne sais quelle profondeur d'accent qui l'émouvait malgré lui. Il voulut protester. Mais le chanoine était lancé. Il ne s'arrêta plus.

— Ah ! monsieur ! — disait-il, — vous n'êtes guère comme cet étranger de Tarente qui vint, lui aussi, visiter Séville au commencement du IIe siècle après Jésus-Christ, et dont j'ai retrouvé une inscription votive près de la Porte de Macarena : — « Aux dieux hospitaliers et aux nymphes aimables d'Hispalis, à la divine Bétique, qui fut pour moi une seconde Œbalie !... » — Est-ce charmant ! « Aux nymphes aimables d'Hispalis !... » Il y a dans le texte : *Salacibus ! salacibus nymphis !...* Eh ! eh ! le sens est un peu coquin !... un peu coquin !...

Et, se retournant tout à coup vers un casier qui était à portée de sa main, il annonça avec emphase :

— Je vais vous lire un mémoire très élaboré que j'ai écrit sur cette inscription !

Mautoucher frémit à l'idée du « mémoire très élaboré ». Mais Don Cristoval, se frappant le front, ajouta tout de suite :

— Vous qui êtes un littérateur, vous préférerez sans doute un morceau de poésie latine... où j'excelle ! Pour ma part, je serai très honoré d'avoir l'avis d'un confrère !

Le romancier, déconcerté par cet aplomb, cherchait à faire entendre qu'il ne préférait ni l'un ni l'autre. Mais déjà Don Cristoval avait frappé dans ses mains en criant :

— Pepe ! Pepe !

Le sacristain en soutanelle reparut sur le seuil de la bibliothèque :

— Pepe ! — lui dit majestueusement le chanoine, — apporte-moi le coffre de mes poésies !

Ce coffre égaya prodigieusement Mautoucher. Il chercha le sourire complice de Don Praxedès. Mais celui-ci avait pris un air de circonstance. Monseigneur Rebolledo, tout en suçant ses caramels, continuait de discourir :

— Sa Sainteté a daigné m'encourager ! — disait-il. — Le secrétaire de *l'Arcadia* a bien voulu me transmettre ses précieuses félicitations !... Enfin ! vous allez voir !

Le coffre apparut entre les bras de Pepe, qui pliait sous le faix. Il le déposa sur deux tabourets, aux pieds de Don Cristoval. C'était un de ces coffres entièrement peints de couleurs vives et chamarrés de dorures, dont les Maures de Séville ont légué la tradition aux chrétiens. Il était muni de serrures très compliquées, d'applications en maroquin, de clous de cuivre qui formaient d'élégantes arabesques. Ce coffre était une chose énorme et somptueuse.

Don Cristoval jouit un instant de la surprise et de l'admiration de ses hôtes, puis il fit ouvrir les serrures par Pepe : on vit un pêle-mêle de manuscrits sur papier vélin à tranches dorées. Le chanoine, par un trait de suprême galanterie, pria Doña Eulalia de choisir elle-même le morceau le plus délicat. Mais à tous les titres qu'elle put proposer il trouva des objections, n'osant avouer tout d'abord une prédilection secrète. A la fin, il déclara :

— Je vais vous lire mon chef-d'œuvre : *l'Anatomie du cerveau*, poème didactique en douze chants.

— Comment dites-vous cela ? — fit Mautoucher ahuri, — l'anatomie du cerveau ?

— Oui ! *l'Anatomie du cerveau... De structura encephali !...* Ah ! ah ! je vois que le sujet vous effraie ! j'avoue qu'il était hérissé de difficultés. Mais je les ai surmontées !...

Et trouvant sans doute que c'était perdre temps en discours frivoles, il se mit à déclamer d'une voix pompeuse le passage le plus brillant du poème : c'était l'accouchement de la Pie-mère, *Pia-mater*, qui donnait le jour à une foule de jeunes et charmantes divinités chargées de présider à chacune des circonvolutions de la matière grise.

Cependant les serins qui gazouillaient dans leur pagode, au milieu de la bibliothèque, faisaient un tel vacarme que monseigneur Rebolledo dut s'interrompre. Il cria contre les bestioles, ce qui lui valut une nouvelle quinte de toux. Tandis que Pepe, violemment interpellé, transportait la cage dans une pièce voisine, Doña Eulalia s'empressait autour du vieillard :

— Reposez-vous, don Cristoval ! — lui conseillait-elle tendrement, — vous toussez beaucoup aujourd'hui !

Mautoucher, qui commençait à trouver la scène fort diver-

tissante, prodigua au poète les plus véhéments éloges, mais il avoua que la matière lui paraissait un peu épineuse :

— Ah! bien, — dit-il, — puisqu'il en est ainsi, je m'en vais vous lire un poème d'un genre moins sublime : *La Fontaine d'Amphitrite... In fontem Amphitritæ!*

Sans attendre qu'on l'y invitât, il prit un autre manuscrit dans le coffre inépuisable, et ayant toussé d'abord, il débuta par quelques mots de commentaires : c'était une pièce de circonstance sur l'érection d'une fontaine de Séville, vers 1860... Il s'interrompit aussitôt :

— 1860!... j'étais jeune alors, monsieur! j'étais jeune, moi aussi!

Ses yeux pleureurs se tournèrent languissamment vers Doña Eulalia et, d'une voix rendue un peu tremblante par l'émotion, il attaqua les premiers vers de son dithyrambe.

Le poète courait à la nouvelle fontaine : il apercevait de loin la belle Amphitrite qui frappait du trident de Neptune les rochers entassés sous ses pieds et en faisait jaillir des torrents impétueux. Il s'approchait du bassin qui lui présentait un spectacle ravissant : des naïades folâtrant au sein des ondes! Lui-même se mêlait à leurs jeux et alors, ô prodige! un pouvoir inconnu le revêtait tout à coup d'attraits célestes en lui conférant le sexe aimable de ses nouvelles compagnes...

Mautoucher laissa échapper un strident éclat de rire à cette image imprévue de Don Cristoval changé en naïade. Mais celui-ci, emporté par la beauté du sujet, ne l'entendit point.

Il décrivait avec complaisance et avec une exactitude méticuleuse les heureux changements qu'il avait éprouvés. Il insistait sur ses nouveaux appas, sur la rondeur, la mollesse des formes...

Mautoucher n'y tint plus. Il eut une de ces crises de jubilation presque démente qui le prenaient parfois au spectacle d'une difformité monstrueuse et qui agitaient tout son corps de véritables convulsions. Une sorte de gloussement sortait de sa gorge. Des larmes inondèrent ses yeux. Don Praxedès le considérait avec une mine bouleversée, la vieille dame lui lançait des regards mauvais et monseigneur Rebolledo, tout abasourdi, s'était subitement arrêté de lire.

— Excusez-moi! — finit par articuler Mautoucher, — je suis extrêmement nerveux. Chez moi, l'admiration très vive produit de ces accès!... C'est le rire des dieux, monseigneur! le rire homérique! A cette hauteur d'émotion, la joie et les larmes se confondent!... Voyez! j'en pleure!...

Il se tamponnait les paupières avec son mouchoir. Rassuré par un témoignage aussi éloquent, le bonhomme se radoucit; il se déclara même profondément touché. Le romancier retrouva tout de suite son assurance ordinaire et, dans la crainte d'une nouvelle lecture, il se leva brusquement.

Mais le chanoine, qui avait pris la main du jeune homme, la lui serrait avec effusion.

— Puisque mes vers vous ont tant plu, — dit-il, — revenez au premier jour! je vous en lirai encore!... De votre côté, ne vous faites pas scrupule de me soumettre vos œuvres!

— Comptez-y! — dit Mautoucher.

Le vieillard n'avait pas lâché sa main. Il semblait se recueillir, faire un retour sur lui-même, puis il lui dit d'un ton pénétré :

— Gardez-vous de la vanité, monsieur! Au fond, tout cela ce sont des bagatelles! La poésie, l'art du littérateur, qu'est-ce que c'est?... Des mots, des mots et rien que des mots!... En réalité, il n'y a que la science... et Dieu, monsieur! Dieu, objet de toute science!... Mais il faut bien se divertir quelquefois!

Dès qu'ils furent dehors, Mautoucher éprouva le besoin de s'expliquer auprès de Don Praxedès sur son incorrection :

— Avouez qu'il y avait de quoi! — dit-il à l'Espagnol; — pour *rigolo*, il est *rigolo*, votre Monseigneur!

Celui-ci perçut fort bien la moquerie de l'étranger. Il se montra blessé et scandalisé.

— C'est étrange, — dit-il, — que vous ne sentiez pas combien cet homme est brave! Pardonnez-moi, monsieur! j'avais cru vous faire plaisir!

Instantanément, Mautoucher revint à son premier mouvement d'hostilité contre Don Praxedès : « Quel crétin! » songea-t-il. D'ailleurs, il était excédé par cette visite et, sans bien savoir pourquoi, il éprouvait le besoin d'être seul. Aussi répondit-il par un refus catégorique à toutes les politesses de

Don Praxedès qui, se conformant exactement à tous les devoirs de l'hospitalité, lui proposait de l'accompagner jusqu'à Triana.

Il se laissa conduire jusqu'au prochain tramway et il dit adieu à son guide assez négligemment.

Le véhicule roula entre les murs éblouissants des petites maisons mauresques aux treillages enguirlandés de volubilis. Indifférent au spectacle de la rue, le romancier ruminait encore les incidents burlesques de cette entrevue avec le chanoine. « Ce bonhomme, quel type !... Suis-je assez naïf de perdre mon temps avec des êtres de cette espèce !... » Cependant, la dernière phrase de Don Cristoval se formulait encore dans sa mémoire : « La poésie, l'art du littérateur, qu'est-ce ?... Des mots, des mots !... » Et, en même temps, un écho de ses doutes sur lui-même traversait de nouveau son esprit : « Ah bah ! — se dit-il, — propos d'imbécile !... Est-ce qu'il y a quelque chose de commun entre cet individu et moi ?... »

Il descendit en face du pont de Triana, dans l'encombrement des piétons et des voitures qui vont et viennent sans cesse entre le faubourg et la ville. La sortie des ateliers et des usines rendait la circulation encore plus active. Avidement, il se jeta au milieu de la foule, comme s'il en espérait je ne sais quelle excitation propice.

Le piétinement humain ébranlait la chaussée. Mautoucher sentait rebondir sous lui les arcatures de fer qui soutiennent le tablier du pont. Des attelages rustiques le frôlaient, des files d'ânes aux harnais de sparteries écarlates, portant des poteries grossières dans des couffes ou des balles de fourrages liées de résilles de corde ; des petits soldats en shako de cuir bouilli, la baïonnette courte battant la cuisse culottée de coutil bleu, des cigarières en mantilles voyantes, un bouquet de jasmins ou un chrysanthème blanc piqué dans le chignon ; et, dominant la cohue de leur mine hautaine, coiffés du grand feutre à jugulaire, des paysans défilaient au trot de leurs maigres rosses dont ils talonnaient les flancs saignants avec la pointe du large étrier de cuivre. Dans un grondement sourd, les tramways s'annonçaient à l'entrée du pont, les sifflets des conducteurs répondaient aux hurlements des sirènes qui s'éle-

vaient des vaisseaux à l'ancre le long des quais. Une poussière vermeille enveloppait la masse confuse et grouillante, et, dans le déclin de cette ardente journée, dans ce répit du labeur, dans cette fièvre et dans cette hâte vers le plaisir ou le repos, c'était comme un épanouissement de toutes ces chairs vivantes, qui se pressaient là entre les parapets du pont ventilé par le grand courant d'air du fleuve.

Une âcre odeur d'hommes et de bêtes flottait dans l'atmosphère, relents des sueurs et des haleines, parfums des chevelures fleuries de jasmins, fumet des mules enharnachées. Mautoucher, qui aspirait ces chaudes émanations mêlées au souffle frais du Guadalquivir, se sentait soulevé par une sorte de griserie amoureuse. Encore une fois, l'image obsédante de la Galliego jaillit du tumulte de ses sens et s'imposa à sa pensée. Il regarda les filles qui passaient, cherchant à soutenir par la réalité la vision intérieure. Les ressemblances qu'il poursuivait le forcèrent à scruter les visages plus attentivevement. Un peu du charme andalou annoncé par Don Praxedès commença à l'émouvoir et il en vint à conclure : « Décidément, elles sont moins laides que je n'avais cru !... »

Pour attendre Jean et la Galliego, il s'était assis à l'extrémité du pont, sur un banc que dominait la colonne d'un lampadaire à gaz. A côté de lui, des ruffians de Triana se querellaient bruyamment. Il considéra ces lestes coquins avec leurs figures glabres encadrées d'accroche-cœurs, leurs courtes vestes de toreros, leurs pantalons de cotonnade bleue lustrée comme une peau de poisson. Les moindres détails prenaient à ses yeux une valeur inattendue et délicate. Après le heurt violent des foules, l'équilibre se rétablissait en lui, amenant un bien-être vague. Même cette attente qui se prolongeait lui parut pleine de délices, comme s'il était venu pour un rendez-vous amoureux.

Peu à peu la beauté du paysage le pénétrait. Lui qui trouvait Séville trop moderne et trop commerçante, il n'en recevait plus qu'un effet d'ensemble et elle lui arrivait comme idéalisée par la distance.

Vue des bords du fleuve, avec ses quais, ses navires, ses maisons blanches, elle avait l'air d'une capitale africaine. L'ancienne tour mauresque de la Giralda élevait au-dessus

de la cathédrale son campanile chrétien que domine la statue dorée de la Foi triomphante. Les briques roses de la tour sous leurs broderies d'arabesques brillaient doucement dans le rose plus pâle du crépuscule. En face, c'était l'immense cirque de la *Plaza de toros,* plus loin la Tour-de-l'Or au renom légendaire, et tout au fond, par delà la *Cristina,* le portail baroque du Palais de San-Telmo. Au chevet du pont, derrière le banc où il était assis, la vieille forteresse de l'Inquisition dressait ses murailles sinistres, et Mautoucher croyait sentir une fraîcheur de prison lui tomber sur les épaules. Les souvenirs affluaient en foule dans son esprit, des lambeaux d'histoires colorés comme des fresques déployaient leur pompe. Son imagination s'en illuminait.

Mais un couple débouchant de la rue San-Jacinto s'approcha d'une allure assez vive... Mautoucher ne reconnut la Galliego qu'à sa blouse de taffetas cerise. Elle avait les mains dégantées et elle portait sur sa chevelure une mantille blonde comme les Andalouses. Jean avait passé son bras sous celui de la jeune femme. Il était en complet de coutil blanc, en bottines blanches lacées. Des touffes de jasmin tombaient des poches de son veston. Un mince ruban de soie blanche rayé de bleu se nouait en régate sur le surah de sa chemise. Le feutre mou légèrement rejeté en arrière laissait voir toute la carrure du visage où éclataient dans la pâleur chaude du teint les fines moustaches redressées en pointe. Les yeux de Jean brillaient d'un éclat inacoutumé, et la Galliego souriante s'avançait à son bras avec un air de félicité presque nuptiale.

Dès qu'il aperçut la danseuse, ce fut de nouveau pour Mautoucher le coup au cœur, l'étouffement subit, la contraction du gosier. Un frisson glacial parcourut tout son corps. Frappé par ces symptômes persistants, il s'épouvanta de la violence de son désir. Quand il ouvrit la bouche, le son de sa voix le surprit lui-même. Cependant il fit effort pour dominer cette émotion dont il tremblait.

— Comme vous allez bien ensemble, comme vous paraissez faits l'un pour l'autre ! — dit-il aux deux amants. — Je vous admirais en vous regardant venir... Les gens se retournaient pour vous voir. On aurait dit que vous laissiez du bonheur derrière vous !...

La Galliego lui sut gré de ses paroles et plus encore du ton sincèrement affectueux dont il les avait dites.

Elle se mit à conter leur promenade dans Triana, dont l'odeur spéciale, — disait-elle, — la poursuivait : une odeur de mule et d'huile rance par-dessus laquelle flottait le parfum des raisins et des melons amoncelés aux devantures des fruitiers. Mais Jean proposait de faire halte sur le quai. On se reposerait là, en regardant le soleil se coucher de l'autre côté du fleuve...

Aussitôt Mautoucher déplora l'absence d'un café où l'on pût décemment s'attabler.

— C'est bien inutile, — dit Jean, — nous allons demander des chaises à cette marchande d'anisette !

Et il avisa tout de suite une bonne femme qui vendait des figues de Barbarie, de l'anisette et de la limonade aux manœuvres du fort. Deux petites tables boiteuses entouraient son éventaire où les figues écorchées étalaient leurs pulpes jaunes et juteuses. Le visage de la vieille rayonna, à l'idée de ces clients inattendus. Elle s'empressa de transporter une des petites tables sur une espèce de bastion que la courbe du quai formait à cet endroit, juste en face de la Tour-de-l'Or. Mautoucher remarqua les poires de corail qu'elle avait aux oreilles, comme la mère de la Galliego.

Elle cala les pieds de la table sur les cailloux inégaux du pavé, recouvrit d'une serviette propre la chaise destinée à la jeune femme :

— Et voilà ! — dit Jean, — prenez place !... nous sommes chez nous !

Il commanda de l'anisette à la marchande :

— Pour combien en voulez-vous, *caballero* ? — demanda la vieille d'un air obséquieux.

— Pour tout ce que vous voudrez !...

La marchande exulta, et, s'enhardissant devant ces façons joviales :

— Eh bien ! *caballero*, pour Votre Excellence et ses amis, ce sera deux sous le verre !

— Mon cher, — dit aussitôt Mautoucher, — l'excès de ta simplicité m'écrase ! j'avoue...

— Quoi ? — dit Jean, — est-ce que nous ne sommes pas bien ici ?...

Et, prenant un des verres épais où la vieille avait versé un doigt d'anisette, il y ajouta de l'eau, lentement, et il s'amusa à voir les colorations opalines de la liqueur qui se décomposait :

— Regarde ces nuances changeantes, ces lueurs irisées ! on dirait une boisson faite avec des pierres précieuses, et si fraîche, si fraîche !...

Mautoucher ricana, à la vue des gros verres mal taillés, de la table poisseuse, de la gargoulette en terre grossière. La vieille s'essuyait les mains à son tablier, et sa tête toujours en branle agitait les poires de corail qui cliquetaient contre son cou ridé.

A côté d'eux, des ouvriers assis sur le parapet, les jambes pendantes, fumaient leurs cigarettes et discutaient de politique.

Cependant la présence de la Galliego produisait en Mautoucher une exaltation croissante, et, comme il ne pouvait lui dire ce qu'il éprouvait alors, son trouble amoureux se tourna en phrases lyriques. La vue de la Tour-de-l'Or, dont les murailles crénelées et la lanterne octogone se dessinaient en lignes brillantes entre les agrès des navires, déchaîna tout son enthousiasme :

— Cette Tour-de-l'Or ! voilà si longtemps que j'en rêve !... C'est un de mes jouets d'enfants qui me la révéla pour la première fois... Une mes tantes m'avait rapporté ce jouet d'Allemagne ! Je me souviens ! Il y avait des cadres tout préparés où l'on composait des paysages avec des pièces de carton découpé. Des légendes se lisaient au-dessous des cadres : « Débarquement de Christophe Colomb, en face de la Tour-de-l'Or, à Séville, le dimanche des Rameaux de l'an de grâce 1493 !... » Ce souvenir m'est toujours resté ! Il provoquait en moi un peu de cette fièvre de l'or, qui, pendant plus d'un siècle, fit délirer toute l'Espagne. Oh ! ce rêve de la Castille d'Or, ces retours triomphants des galions et des caravelles ramenant les trésors des Eldorados, ces nostalgies des pays inconnus, ces appétits effrénés de gloire et de conquête, tout le romantisme de ma jeunesse est sorti de cette image : la Tour-de-l'Or !...

Et, d'un mouvement fébrile, saisissant le bras de la Galliego :

— N'est-ce pas, chère amie, qu'il aurait fait bon vivre dans ces temps glorieux?...

Jean, qui l'écoutait avec un sourire moqueur, le taquina doucement :

— Vraiment, je t'admire de pouvoir t'exciter ainsi sur Christophe Colomb ! Ces vieux souvenirs, ils sont dans l'air sans doute, ils composent l'atmosphère de Séville ! Moi, je laisse tout cela me pénétrer, et je me borne à déguster paisiblement mon anisette, à savourer la fraîcheur du fleuve après cette journée torride ! Mais ce que je goûte par-dessus tout, c'est la joie d'être avec vous deux... tout simplement !

Il prit dans la sienne la main de la Galliego et il la pressa longtemps, avec ferveur. Ce geste passionné jeta Mautoucher dans un abattement tel qu'il ne pouvait plus proférer une parole : « La possession ! — songea-t-il, — la possession, il n'y a que cela ! s'emparer de son rêve !... Nous avons beau dire, nous autres gens de lettres, tout le reste est vain, tout le reste est pure débauche d'imagination, chimères, fantômes, *des mots, des mots !...* » Et il ressentit contre Jean une haine hypocrite mêlée d'envie admirative et même d'une sorte de sympathie involontaire et à demi inconsciente dont il ne pouvait se défendre sitôt qu'il l'approchait.

Il avait toujours éprouvé devant son ami quelque chose de ce sentiment complexe et bizarre. Jean s'en était aperçu bien avant lui et c'est ce qu'il avait fait entendre à la Galliego lorsqu'il lui avait dit : « Je le tiens comme je tiendrais une femme ! » — En réalité, il exerçait sur Mautoucher la fascination presque matérielle de l'être fort sur l'être faible. Il était le foyer de chaleur et de lumière, le foyer de vie, et l'autre y courait comme le papillon nocturne à la lampe !... Cette vérité surgit tout à coup avec évidence dans l'esprit de Mautoucher. Il se révolta : « Oh ! fuir ! fuir au plus vite ! s'en aller bien loin pour ne pas *les* voir !... » Mais il comprenait déjà qu'il ne pouvait plus se passer de leur présence, que le spectacle de ce bonheur qui n'était pas sien lui était devenu comme une nourriture nécessaire et que, même s'il voulait partir, il ne s'y résoudrait jamais.

Pendant quelques minutes, une souffrance atroce et concentrée lui empoisonna l'âme. Pourtant il fallait répondre à

la Galliego qui le plaisantait sur son mutisme soudain. La joie de lui parler et de l'entendre adoucit momentanément ses amertumes et peu à peu sa tristesse se fondit dans la mélancolie du soir.

Les eaux du Guadalquivir se teignaient de rose comme un ciel d'aurore. De grandes nappes vermeilles frissonnaient par places sous les reflets de la lumière finissante. Les deux rives resplendirent, les rouges carènes des navires à l'ancre flamboyèrent sur les ondes purpurines comme sur une mer de flammes. Puis, vers le pont de Triana, des moires d'un bleu sombre se déployèrent, s'étendirent, gagnèrent tout le lit du fleuve. Les lignes rigides des édifices parurent s'incruster et se fixer sur le fond mat du firmament, ainsi qu'un paysage sur un fond d'émail. Mais bientôt les formes s'effacèrent, se confondirent, enveloppées par la brume lumineuse, tandis qu'au loin des globes électriques s'allumaient, grosses oranges d'or, sous les verdures de San-Telmo.

Dans l'ombre, tout près d'eux, les voix des ouvriers montaient sur un ton de colère. Ils invectivaient le banditisme des gens de gouvernement, ils dénonçaient les rapines des riches. Les mots de « grève » et de « révolution » éclataient sur leurs lèvres comme un bruit de fusillade.

Alors, en sa détresse renaissante, devant le monde hostile et noir, Mautoucher eut peur, se sentant seul tout à coup. Toutes les choses s'abolirent pour lui. Il lui sembla que l'unique réalité à laquelle il pût suspendre son âme, c'était ce couple d'amoureux dont il devinait l'étreinte muette à ses côtés.

Un souffle frais passa le long des berges. Le Galliego, frissonnante au contact du vent nocturne, voulut rentrer aussitôt.

Mautoucher, toujours plus morne, suivit les deux amants. En arrivant dans l'avenue des Rois-Catholiques, à l'angle de la rue Jules-César, ils croisèrent des employés du chemin de fer qui causaient avec une fille en cheveux. L'un d'eux, joli garçon, la lutinait sans nulle gêne. Mautoucher reconnut en lui l'individu, qui, huit jours auparavant, avait porté sa valise sur le quai de la gare... Soudain la jeune fille s'échappa en poussant un éclat de rire qui sonna faux. L'homme fit mine de courir après elle en criant :

— *Chica! chica!* Écoute, écoute!...

Mais celle-ci, se retournant, répondit par un geste de moquerie et disparut sous les platanes de l'avenue.

« C'est sa maîtresse sans doute ! » — songea tristement Mautoucher.

Et, malgré lui, le souvenir de cette scène insignifiante le poursuivit pendant toute la soirée.

Il dormit d'un sommeil harassé, un de ces sommeils réparateurs, où il s'abîmait après ses débauches de travail. Il se réveilla très tard. Le soleil déjà haut se jouait sur les filets d'or des boiseries et sur les panses émaillées des majoliques. Par les fenêtres restées ouvertes, la fraîcheur de l'aube était entrée dans la chambre qu'emplissait une gaieté matinale. Mautoucher eut la sensation d'un rebondissement voluptueux de tout son être, comme si un afflux de sève printanière eût gonflé ses muscles et remonté jusqu'à son cerveau. Un parfum trop fort l'étourdissait : c'était l'odeur des jasmins offerts, la veille, par la Galliego. Le bouquet minuscule s'était épanoui dans la petite coupe de cristal qui se réflétait sur la plaque de verre recouvrant les mosaïques de la table.

Mautoucher regarda les tiges minces qui baignaient dans l'eau du vase, et l'idée de la danseuse se présenta aussitôt à son esprit. A son grand étonnement, elle ne lui offrait plus qu'une image riante, dont la contemplation désintéressée n'excitait en lui nul retour pénible. Elle était quelque chose de joyeux qui faisait partie de lui-même, un trésor déposé tout au fond de son âme dont il pouvait se repaître à loisir comme d'une œuvre d'art qu'il eût possédée. Il ne voyait plus les choses sous le même angle. La violence même de son désir l'avait épuisé et, par une sorte de balance naturelle, les forces actives avaient repris le dessus. Il se félicita de ce calme et de ce bien-être éphémères comme d'un triomphe de sa libre volonté. Un obscur instinct le poussait à s'affirmer, à sortir, à tenter je ne sais quelles aventures, et, en même temps, il éprouvait pour la Galliego un sentiment tout nouveau dont la douceur le ravissait.

Contrairement à son habitude, il ne feuilleta point pour la centième fois les pages de sa nouvelle. Il lui tardait d'être dehors, au grand soleil des rues.

Quand il fut sur la place, il marcha tout droit vers la cathédrale, conduit par une arrière-pensée sournoise qu'il ne s'avouait qu'à demi. Le souvenir d'un guide qu'il avait rencontré sur le parvis, lors de sa première visite, le poursuivait obstinément. L'individu avait une allure louche d'entremetteur et, à mots couverts, il lui avait insinué des offres de service. Mautoucher, un peu confus d'une telle préoccupation, espérait vaguement le retrouver.

Par la Porte du Pardon, il entra dans l'ancienne cour mauresque de la cathédrale, le Patio des Orangers. Sous le porche, des paysannes vêtues de noir étaient agenouillées devant la niche de la Vierge qu'encadraient des guirlandes de papier doré. Il traversa les groupes en prières et il s'avança vers l'antique fontaine des ablutions où s'égouttaient les filets ténus d'un jet d'eau captif. Il s'assit sur le rebord de la grande vasque octogonale, dans l'ombre des orangers dont les troncs polis se dressaient comme de sveltes colonnes.

C'était onze heures du matin. La lumière de midi revêtait de blancheurs violentes les vastes espaces du patio. Tout était ardent et candide. Soulignées par les ombres intenses, les architectures s'enlevaient en contours plus fermes. Les œuvres magnifiques ou délicates qui entouraient Mautoucher lui apparaissaient enveloppées d'une beauté extraordinaire. A sa gauche, le Sagrario déployait sa classique ordonnance ; derrière lui, l'énorme cathédrale élevait la forêt confuse de ses clochetons et de ses pinacles ; à droite, la Bibliothèque Colombine évoquait les souvenirs héroïques des conquistadors. Sous les arcades du patio, devant un autel en plein air, une messe se célébrait. Mautoucher apercevait la chasuble étincelante d'ors de l'officiant. Une odeur de cire et d'encens arrivait jusqu'à lui. La clochette de l'élévation résonna. L'enthousiasme de Mautoucher suivit le geste du prêtre exaltant l'Hostie.

Des paroles d'adoration se pressèrent sur ses lèvres : il promenait sur toutes choses un regard respectueux et comme purifié. Autour de la Vasque des ablutions, une nuée d'abeilles faisait un bruit d'ailes et un bourdonnement continus. Elles accouraient en foule pour boire l'eau de la fontaine après avoir sucé le suc amer des orangers en floraison. Elles

se suspendaient par grappes fourmillantes à la pomme de plomb du jet d'eau, et Mautoucher distinguait le frémissement des ailes rousses poudrées de pollen, le mouvement des petites trompes qui s'avançaient sous la tête camuse et qui puisaient l'eau avec la même hâte avide que lui-même contemplait la nouveauté des choses. Tout près de la place où il était assis, une abeille morte flottait à la surface du bassin, ses fines ailes de gaze étendues comme des rames à la dérive.

Il songea : « Quelle fête merveilleuse ! Comme mes sens s'épanouissent ici, comme ils s'affinent ! Il me semble que je suis devenu pareil à un grand arbre tout gonflé de liqueur végétale et qui porte sur chaque branche des bouquets de sensations innombrables et touffues !... Peut-être qu'auparavant je n'ai eu que de la mémoire ! Le monde n'arrivait jusqu'à moi qu'à travers l'art. Mes émotions, pourtant si fortes, n'avaient pas cette saveur de vérité. Ce n'était pas cette approche délicieuse et presque cet attouchement de la vie, cet émoi virginal au contact des choses, semblable au frisson qui vous secoue le corps et qui le raidit brusquement lorsqu'on reçoit le choc des vagues en entrant dans la mer !... Comment cela m'est-il survenu ? Depuis quand ?... J'en suis sûr : c'est depuis hier, depuis que j'ai vu la Galliego caresser le chien ! Elle ne sait pas, *elle !* Elle ne se doute pas !... Quelle volupté, mon Dieu, de boire le vaste monde par tous mes sens, comme ces abeilles qui boivent suspendues à la pomme ruisselante du jet d'eau !... »

Ramenant sur leurs bras la queue de leurs camails rouges, des chanoines passèrent par groupes de deux ou trois. D'autres prêtres assis sur des bancs fumaient leurs cigares en poussant de gros éclats de rire. Aussitôt Mautoucher se rappela les étonnements et les exhortations de don Cristoval : « Vous, un jeune homme ! Est-ce possible !... » — « Oui ! oui ! il avait raison, ce podagre ! Il faut vivre, vivre ardemment ! Vivre comme Jean et la Galliego !... Jean ! je ne l'avais pas compris ! Il est admirable, cet être ! Il est le faune goulu qui se rue sur toutes les grappes, qui les presse à pleines mains, qui les arrache avec ses lèvres et qui sent jaillir dans sa bouche la liqueur des graines écrasées sous ses dents !... Oh ! je veux vivre, moi aussi ! je veux avoir ma

part, mon humble part, comme le dernier des derniers, comme cet employé de chemin de fer qui criait hier soir : « *Chica! chica!* Écoute! écoute!... » Oui! Écoute! écoute!... Mais hélas! à moi personne ne répond!... »

Alors tous les désirs inassouvis qui le travaillaient depuis son adolescence se réveillèrent en lui douloureusement. Le mirage donjuanesque, qui avait tant séduit son imagination, flotta encore une fois devant ses yeux. Des vers de *Don Paez*, qu'il avait appris jadis au collège et qu'il s'était si souvent répétés dans la fièvre de son adolescence, sous les lampes des salles d'étude, ces vers qui, pour lui, symbolisaient toutes les aspirations et tous les rêves de sa jeunesse, éclatèrent comme un sanglot au plus profond de son cœur. Les yeux fixés sur le petit cadavre de l'abeille qui surnageait à la surface du bassin, Mautoucher se déclama le romantique passage :

Il jeta son manteau sur sa moustache blonde
Et sortit. L'air était doux et la nuit profonde.
Il détourna la rue à grands pas, et le bruit
De ses éperons d'or se perdit dans la nuit...

Le ciel était en feu. Les essaims bourdonnants assaillaient les feuilles des orangers en une grande rumeur joyeuse. Les paysannes, assises sous les arcades du promenoir, avaient tiré de leurs paniers des melons et des pastèques. On entendait au dehors les sonneries saccadées des tramways. Les ouvriers sortant des fabriques remplissaient les rues voisines. Ce tumulte, cette gaieté des êtres, ce rayonnement toujours plus intense de la lumière ramenaient peu à peu Mautoucher vers des pensées sereines, lorsqu'un petit homme vêtu de noir s'approcha de lui tortueusement. Il ôta son chapeau, fit une courbette et il commença à baragouiner dans un mauvais français :

— Monsieur désire visiter la cathédrale?... Le Sagrario, la Capilla Real, la Sacristia Mayor?... les richesses artistiques, sculpture, peinture, orfèvrerie?... les tableaux de Murillo, de Valdès Léal, de Luis de Vargas?...

Mautoucher se mit à rire. Le guide le reconnut aussitôt. Il regarda ironiquement le romancier, en homme qui sait juger tout de suite un client. De mine discrète, les manières onc-

tueuses, le visage complètement rasé, il avait l'air d'un petit abbé en civil. Tout en multipliant les clins d'yeux significatifs, il reprit avec beaucoup de décence :

— Si monsieur préfère, je le présenterai à des dames de mes amies, qui aiment beaucoup les étrangers... Elles donnent une soirée ce soir !... il y aura de la musique, des danses de gitanes, des rafraîchissements !...

Mis en belle humeur par la canaillerie de l'individu, Mautoucher s'amusa à le faire bavarder, puis, après bien des tergiversations, il finit par accepter son rendez-vous.

Comme s'il eût épousé Séville, il revint transfiguré de cette nuit de plaisir.

Un grand calme s'était fait en lui, et, avec la surabondance de sa force, le sentiment d'une félicité sans bornes dilatait son cœur tout neuf. Un souffle libérateur avait fondu les glaces qui emprisonnaient les sources vives de son être. Toutes les choses stagnantes étaient emportées dans un large courant de débâcle printanière. Plus rien ne l'arrêtait, plus rien ne blessait l'acuité douloureuse de ses sens. Plus de contrariété, plus de contrainte, plus de souffrance ! Il lui semblait que le monde entier conspirait avec lui. Son âme était devenue riche et profonde comme un trésor. Mais elle n'était plus avare d'elle-même, elle brûlait de se répandre à travers les réalités vivantes. Il voulait *voir* et *sentir*, et tout ce qu'il voyait et sentait se rattachait invinciblement à l'idée de la danseuse, comme à la cause secrète de sa métamorphose. Elle lui éclairait la ville, et la ville entrait en lui avec la même douceur irrésistible que la danseuse était entrée dans son âme et dans sa chair.

Chaque jour, désormais, il visita Séville amoureusement.

Il retrouva les beaux réveils de son adolescence. A la pointe de l'aube, il était debout. Le carillon de la cathédrale sonnait quatre heures. La cloche de l'*Ave Maria* tintait lentement au campanile de la Giralda. Il venait s'accouder au balcon pour épier les nuances les plus fugitives de cette heure qu'il avait nommée l'heure angélique. Entre les hautes murailles des maisons voisines, la petite place du Palais d'Orgaz se creusait comme un puits plein d'ombre. Mais

par-dessus le faîte des toits, le ciel livide s'éclairait d'une couleur de perle et prenait cette transparence profonde qu'ont les ciels d'Orient. Tout au fond, parmi les scintillations laiteuses du firmament, l'étoile du matin brillait d'une blancheur telle que tout l'espace visible en était réjoui. Comme une lampe prête à s'éteindre, elle redoublait ses feux et paraissait vaciller aux légers souffles de l'aurore. Une fraîcheur montait dans l'atmosphère à l'approche du soleil. Le silence qui régnait ajoutait encore à l'immobilité spectrale des choses émergeant du crépuscule.

Puis les rumeurs coutumières s'élevaient peu à peu de la ville affairée et bruyante. Des voitures commençaient à rouler dans le lointain. Les maraîchers attardés, les marchands de charbon passaient avec leurs ânes, dont les grelots sonnaient plus clair le long des rues désertes. Les marchands de glace et les aguadors lançaient leurs appels devant les fenêtres des cuisines. Des portes s'ouvraient, les auvents des débits de boissons claquaient en se rabattant contre les murs.

Les yeux brûlés par la lumière, Mautoucher dénouait le cordon des jalousies à travers lesquelles filtraient des rayons déjà chauds. Il rentrait dans sa chambre et il se plaisait à muser longuement dans la vaste pièce rafraîchie par l'humidité nocturne; il y goûtait égoïstement les délices du chez soi. Traînant ses babouches sur les dalles émaillées, il s'attardait à renouveler l'eau de ses vases, à inventer un nouvel arrangement pour les bibelots des étagères ; puis il revenait à sa table de travail, où il déroulait les photographies achetées la veille et, l'esprit occupé de la Galliego, il s'absorbait dans la contemplation d'un profil ou d'un port de tête.

La chaleur commençait à monter. Sérafine apportait sur un plateau le frugal déjeuner espagnol : un grand verre d'eau, quelques biscuits, une mousse de chocolat dans une petite tasse très épaisse. Mautoucher achevait de s'habiller sans hâte.

Il s'en allait à la découverte. Il remontait depuis la Place du Triomphe jusqu'à la Promenade d'Hercule. Les maisons peintes reflétaient toutes les couleurs du ciel matinal : rose, orangé, lie de vin, azur tendre, lilas et mauve, aucune n'était pareille à sa voisine, et ces tons clairs, sous le soleil incan-

descent, rendaient plus éclatante la gaieté de la rue. Entre les barreaux des grilles, il voyait luire les feuilles des arbustes rares au fond des patios. Les lanternes des vestibules montraient leurs pendeloques de cristal prismatique. Agenouillées sur le seuil, les servantes écuraient les *azulejos* et frottaient de pétrole les jambages des portes. Des files d'ânes obstruaient les ruelles, ou bien c'étaient des attelages de taureaux traînant de primitifs véhicules. Butés contre le frontal de sparterie écarlate, ils s'arrêtaient immobiles sous l'aiguillon du bouvier, comme des bêtes de bronze.

Mautoucher se reposait sur les bancs de l'*Alameda de Hercules*, à l'abri des sycomores antiques de la promenade. Les estaminets en plein vent exhalaient une odeur d'anisette et de jasmin. Il prenait place à côté des ouvriers attablés qui décortiquaient des crevettes, tout en buvant le joli vin blond de Manzanilla dans de hautes flûtes de verre. Et parmi les aficionados qui proposaient des paris, il reconnaissait la canaille picaresque de Triana, les ruffians glabres aux accroche-cœurs plaqués contre les tempes et aux pantalons de cotonnade bleue, aussi luisants qu'une peau de poisson.

Vers dix heures, quand le soleil était le plus brûlant, il s'acheminait vers les jardins de l'Alcazar. Il retraversait la place du Triomphe. Dans cet air embrasé, sa tête s'échauffait. Il lui semblait que les pots à feu flambaient sur le revêtement extérieur de la cathédrale ; que la banderole dorée de la Foi victorieuse ondulait à la cime de la Giralda et que l'inscription colossale de la lanterne quadrangulaire : TVRRIS FORTISSIMA NOMEN DOMINI, s'enlevait en lettres de flamme sur les faïences vernissées de la tour. A la cimaise de la Lonja, les obélisques alignés se profilaient, pareils à des cyprès d'argent, sur l'espace lumineux. Les noms sonores des édifices et des lieux illustres l'émouvaient encore plus que la magnificence des architectures : *Alameda de Hercules*, *Palacio Arzobispal*, *Plaza del Triunfo* ! Il se répétait avec ivresse ces syllabes emphatiques; et, quand il pénétrait dans le *Patio de Banderas*, la Cour des Bannières, où l'on déployait jadis l'étendard de Castille pour annoncer la présence royale, il s'imaginait entendre claquer dans le vent des milliers d'oriflammes !

Parmi les émanations ardentes qui s'exhalaient par bouffées des buissons de myrtes, dans cette solitude de l'Alcazar, peuplée de souvenirs tragiques ou voluptueux, son imagination s'égarait en rêveries passionnées qui toutes aboutissaient à la Galliego comme à un terme inéluctable. Il éprouvait bientôt un besoin impérieux de la revoir, il se pressait pour revenir au Palais d'Orgaz ; et quand il était devant la jeune femme, par un caprice inexplicable, c'était à Séville qu'il songeait. Était-ce la danseuse, était-ce la ville qu'il aimait? Les émotions qu'il recevait de l'une et de l'autre étaient tellement identiques qu'elles se confondaient et que sa raison s'abîmait dans une admiration hésitante et troublée. Ce n'était plus tant la courtisane experte en plaisir dont il était épris, c'était l'Initiatrice qu'il se plaisait à saluer en elle. Et cependant il sentait bien que, pour lui, la ville et le monde entier gravitaient autour de ce petit corps si souple de ballerine et que, sans l'attrait de cette chair et de ce sang, toutes ses pensées nouvelles n'eussent été que de creuses divagations. A table, il inventait mille prétextes pour la forcer à s'occuper de lui et, par une lâcheté inconsciente, il flattait Jean, comme s'il avait quelque trahison à se faire pardonner.

Tout cela s'accomplissait en lui par une sorte de logique inflexible. Tous les changements qu'il subissait, il ne les discutait plus. Il les acceptait comme des habitudes acquises et comme des événements ordinaires. Il n'avait aucune honte de son indiscrétion, lorsqu'il prolongeait intolérablement le tête-à-tête avec les deux amants ; et, lorsqu'il voyait Jean s'impatienter de sa présence, il affectait de ne pas s'en apercevoir.

Il en arrivait maintenant à fréquenter la loge de Paco, où Sérafine et la mère de la Galliego se réunissaient, chaque après-midi, pour bavarder avec la femme du concierge et Milagro, la cuisinière. Auprès d'elles, il retrouvait quelque chose de la Galliego : elles étaient comme un prolongement de sa personne. Lui qui jadis eût jugé honteuse toute familiarité avec des gens de service, il avait dépouillé ce snobisme comme par enchantement; et si, par hasard, son amour-propre s'en alarmait, il se donnait pour excuse qu'il venait là faire des études de mœurs. Il s'asseyait dans cette loge empestée d'une odeur d'huile et de graillon, au milieu de la

marmaille de Paco ; il causait longuement, il plaisantait. La vieille Garcia s'apprivoisait avec lui, et Sérafine, séduite par sa bonhomie feinte, flattée de l'intérêt qu'elle croyait lui inspirer, ne manquait jamais d'ajouter, chaque fois qu'elle parlait du romancier à la Galliego : « M. Mautoucher qui est si bon !... » Il se laissait dire cela couramment, et lui, l'auteur de *la Dame à la Licorne*, le littérateur factice et sans sincérité, il ne s'étonnait nullement de passer pour une âme simple aux yeux d'une femme de chambre.

D'ailleurs, son caractère s'était réellement modifié. Son humeur était devenue plus égale, il avait à l'égard de tout le monde et de toutes choses une vague bienveillance et comme une sympathie voulue. Jean s'applaudissait de l'avoir emmené :

— Avoue, — lui dit-il un jour, — que ce voyage t'a fait du bien !

Mautoucher en convint chaleureusement. La Galliego commençait à craindre de l'avoir mal jugé ; et, comme la parole d'Henri restait toujours flatteuse et brillante, elle goûtait même un certain plaisir à sa conversation.

Un samedi soir, ils l'avaient prié de les accompagner dans un café de la *Calle Sierpès*, où d'ordinaire ils venaient prendre des glaces et où ils restaient jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Cette veille de dimanche, le populaire était encore plus nombreux que de coutume. Des groupes de femmes se tenant par le bras circulaient sans cesse à travers les rues. Avec un bouquet de jasmins ou un chrysanthème blanc piqué dans le chignon, une simple mantille coquettement plissée aux reins, elles semblaient en toilette, comme des grandes dames. L'air était tiède, chargé d'une odeur de mules et de parfumerie. Les fenêtres grandes ouvertes des cafés regorgeants de monde laissaient voir les files de leurs tables envahies par les joueurs de cartes et de dominos. On entendait le choc des boules dans les salles de billards. Sous les palmiers de la place San-Francisco, une musique militaire jouait des valses.

Ils pénétrèrent dans la *Calle Sierpès* : aussitôt ils furent assaillis par les vendeuses de billets de loterie et par les mar-

chandes de bouquets, qui leur offraient des touffes de jasmins et des tubéreuses.

La *Calle Sierpès*, cette aïeule des rues de Séville, cette rue si étroite que les voitures n'y peuvent circuler, est sans doute un des lieux les plus joyeux du monde. La foule qui s'y presse dès la tombée de la nuit est uniquement occupée de plaisir. Les larges dalles unies comme un pavé de patio invitent aux déambulations nonchalantes. Les éventaires des fleuristes dégagent leurs parfums violents. Dans les flots de lumière électrique, les vitrines des magasins étalent les toilettes féminines, les orfèvreries de luxe, les mantilles et les dentelles de Séville, les céramiques éclatantes de Triana. Le gaz flambe dans les bars, les grands cafés, les bureaux de tabac. Les boutiques des barbiers sont pleines de clients qui attendent leur tour. Des équipes de garçons perruquiers drapés dans de longues blouses de cotonnade rayée promènent des blaireaux sur des têtes sans nombre qui se reflètent à l'infini dans les glaces; et l'on devine que pour tous ces flâneurs, au seuil des nuits chaudes, c'est une volupté de sentir sur leur épiderme en sueur le contact de la mousse glacée et les petites touches rafraîchissantes de la houppe à poudre de riz.

La barbe et les cheveux luisants de brillantine, la poitrine cambrée sous un plastron impeccable, Don Praxedès, qui avait donné rendez-vous à Jean, se tenait à l'entrée du « Cercle de l'Aristocratie ». Il se leva, et, le feutre à la main, s'avança au-devant de la Galliego :

— Asseyez-vous ici! Vous verrez : c'est le mouvement de de Paris!... Séville, comme Paris, est une ville nocturne. Elle n'a toute sa beauté qu'aux lumières!... Dites, vous voulez bien vous asseoir, n'est-ce pas?... Nous autres, c'est notre plaisir de regarder ceux qui passent!

L'homme à barbe de velours, toujours cérémonieux et affable, désigna aux arrivants la rangée de fauteuils qui s'alignaient en bordure sur toute la façade du cercle. Les bras des sièges se touchaient. Formant comme une longue stalle de chœur, les meubles somptueux étaient recouverts de cuir de Cordoue et, à l'angle des dossiers, les armoiries dorées des propriétaires ressortaient en relief, car chacun avait le

sien, comme à l'église. Gravement installés à leurs places, des messieurs à favoris élevaient entre leurs doigts constellés d'émeraudes admirables les tuyaux d'ambre qui supportaient leurs cigarettes. Des camées anciens ornaient les plis de leurs cravates. Malgré le faste de leur parure, ils ne s'offusquaient nullement de cette promiscuité de la rue et, très dignes, sur leurs beaux fauteuils en cuir de Cordoue, ils s'offraient ainsi, en plein air, à l'admiration des masses.

Mautoucher eut un instant l'envie de gouailler les hidalgos, dont les toilettes trop soignées et les mines pompeuses le divertissaient. Mais bientôt il n'eut d'attention que pour cette débandade interminable de femmes qui balayaient le pavé de leurs jupes traînantes, avec un mouvement lascif et gracieux des hanches. Les jeunes gens qui passaient leur lançaient un compliment. Elles se retournaient en faisant une moue fâchée, puis, toutes en chœur, elles partaient d'un grand éclat de rire. Des bourgeoises ainsi interpellées se bornaient à fixer leurs beaux yeux sur l'audacieux avec une expression de gratitude pudique.

Comme la Galliego se déclarait choquée d'une telle irrévérence, Don Praxedès répliqua aussitôt :

— Vous avez tort de vous scandaliser ! Ce sont des gentillesses sans conséquence, c'est ce que nous appelons ici : « jeter des fleurs aux dames » ! Bien loin de s'en blesser, elles y comptent comme sur une chose due ! Elles sont si fières qu'on les regarde, si vous saviez !... Tenez ! Je vais « jeter des fleurs » à cette fillette qui s'approche toute seule, avec des billets de loterie à la main...

La petite frôla la rangée des fauteuils et Don Praxedès, se penchant vers elle, lui dit de son ton le plus galant :

— Oh ! *chica*, comme tu es gracieuse !... Quels jolis yeux ! *Chica*, montre un peu tes jolis yeux !

Elle adressa une œillade moqueuse à Don Praxedès et elle s'enfuit bien vite en tordant ses reins et en faisant bouffer derrière elle sa jupe amidonnée.

— Vous voyez ! — dit l'ex-attaché d'ambassade, — c'est une simple politesse !... Et comme elle est contente ! Vraiment, pourquoi leur refuser ce bonheur ?... Mais avez-vous remarqué ses yeux ?... bien que j'ose à peine, madame, parler

de jolis yeux devant les vôtres!... Les yeux, c'est la grande beauté des Sévillanes! Monsieur Mautoucher, vous qui n'aimez pas nos Andalouses, avez-vous remarqué les yeux de cette enfant?...

Le romancier répondit distraitement. Il observait avec une curiosité jalouse un prêtre taillé en hercule, qui, le dos appuyé contre le mur d'une maison voisine, semblait conter fleurette à une cigarière. La jeune fille l'écoutait, les paupières baissées, tout en roulant entre ses doigts les effilés de sa mantille.

D'autres prêtres causaient familièrement avec des femmes. Le *trabuco* entre les dents, ils se campaient insolemment au milieu de la rue. Ils brandissaient des cannes à pommeaux ciselés; leurs chapeaux tout neufs éclataient d'un lustre merveilleux. Ils se promenaient par groupes, en retroussant sous leurs bras les longues queues de leurs manteaux romains; et la façon dont ils les retroussaient dénotait tout un art de coquetterie. Presque tous étaient fort beaux. Mautoucher ne put se tenir de les montrer à Jean :

— Hein! quels types superbes!

— Eh! oui! — fit Don Praxedès, — vos prêtres de France ne leur ressemblent guère! Chez nous, voyez-vous, le clergé est resté la première aristocratie du pays! Nos prêtres sont des gentilshommes!...

— Et cela doit être ainsi, Don Praxedès! — affirma dogmatiquement un des hidalgos, qui trônait à côté d'eux sur son fauteuil armorié.

Mautoucher songea :

« Une aristocratie! Ils ont encore une aristocratie!... Hélas! en France, l'idée même a disparu avec la race qui la représentait!... »

Tout ce qu'il venait de voir, toutes les notions qui affluaient en lui depuis huit jours, tout cela s'ordonna et s'éclaira soudain dans son esprit. Le sang battit plus vite dans ses veines; il eut comme une sensation d'allègement physique, ainsi qu'il lui arrivait toujours dans ses moments de parfaite lucidité intellectuelle.

Il se plongea avec ivresse dans ses réflexions, s'ébahissant lui-même de la force et de la fécondité de sa pensée.

On se leva pour aller prendre des rafraîchissements au Café National, à l'extrémité de la *Calle Sierpès*.

Comme un portique de Paul Veronèse, ouvert aux vents des lagunes, la vaste salle s'ouvrait de plain-pied sur la rue, dont elle n'était séparée que par une balustrade surmontée de hautes colonnes en marbre vert. Au centre, la gerbe d'un jet d'eau s'élevait jusqu'à la hauteur des galeries qui faisaient le tour du premier étage. Les glaces reculaient encore la profondeur de la perspective. Des dorures surchargeaient les plâtres décoratifs, des fresques aux couleurs chaudes se déployaient sur les murailles, et le fouillis des arabesques entremêlait ses filets d'or sur les lambris des plafonds. Dans le clair de lune des lampes électriques, sous le grand coup de brise artificielle que projetaient sans relâche les rosaces flamboyantes des ventilateurs, une foule avide se pressait là avec ses mille visages en fête, la fougue et l'exubérance de ses gestes, la fièvre de ses prunelles.

En entrant dans cette fournaise de lumière et de bruit, Mautoucher éprouva une commotion brusque. Tout un peuple affirmait sa foi dans la beauté de vivre! Lui, l'homme du Nord, jeté tout à coup au milieu de cette grande joie du Sud, il sentait sa poitrine s'ouvrir démesurément, comme un voyageur au sommet d'une montagne. Son imagination se peuplait de mirages. Le fruit du monde lui paraissait plus énorme, plus savoureux et plus parfumé. La vie des pays brumeux, petite vie égoïste et avare, renfermée dans ses cabanes boueuses, s'épanouissait ici en une fleur de joie magnifique. Une cité entière mettait en commun ses appétits de luxe, ses désirs sensuels, ses puissances d'illusion pour en composer une fête éblouissante dont elle s'enchantait chaque soir.

« Une fleur de joie!... » Devant cette réunion d'hommes, dans ce lieu de plaisir, parmi les lueurs reflétées des cristaux et des lampes, il comprenait pourquoi Dante, cherchant à symboliser la béatitude paradisiaque, n'avait trouvé d'autre image que celle d'une rose lumineuse, dont les pétales de clarté sont des âmes vivantes. Et, en même temps, des émotions perdues depuis des siècles lui semblaient se ranimer en lui. C'était comme un ressouvenir d'une existence délicieuse

et facile. Il retrouvait le tumulte et la gaieté des thermes antiques dans les grandes villes impériales de l'Afrique ou de l'Asie-Mineure. Il portait des vêtements lâches ; ses pieds jouaient à l'aise entre les courroies des sandales. Il se promenait avec la foule à travers les xystes dallés de marbre, ou, couché sur les mosaïques des terrasses, parmi les joueurs d'osselets, il devisait, en regardant la mer !...

Le bourdonnement des conversations montait par intervalles. Mautoucher, ramené tout à coup à la réalité immédiate, passait de l'enthousiasme lyrique à la curiosité réfléchie, et ces deux états qui alternaient en lui finissaient par se fondre en une activité unique, souverainement intelligente et voluptueuse. Son œil sagace parcourait les files des têtes.

Toutes les classes se coudoyaient là, sans nulle basse envie égalitaire et sans que les rangs se confondissent. Un sens très fin des valeurs sociales réglait les rapports de ces hommes entre eux. Ils s'asseyaient aux mêmes tables. Le portefaix en espadrilles buvait les mêmes boissons exquises que le capitaine chamarré de galons et couvert de médailles.

Pourtant, dans cette mêlée fraternelle, le prêtre et le torero apparaissaient comme des êtres d'élection en qui s'incarnait le double idéal de la race. Subtilité théologique et souplesse de jarret, ces deux choses étaient sûrement d'essence aussi rares ! La force et la grâce des beaux corps se continuaient dans la vigueur et l'adresse de la pensée.

Les toreros surtout triomphaient. Ils passaient fièrement, la poitrine cambrée sous la chemise de batiste toute fleurie de dentelles et parsemée de brillants plus gros que des cabochons d'ostensoirs. Les épaules larges, le torse robuste et solidement emmanché aux jambes, ils se pavanaient dans leurs pantalons bouffants du bas, mais collants aux lombes et remontant très haut comme des corps de jupe. D'autres, assis, discutaient, le coude appuyé sur la table et, de leurs mains pendantes, ils caressaient le cuir jaune de leurs belles chaussures exactement ajustées à la courbe de leur pied. Mautoucher observait ces mains des toreros, ces longs doigts d'archers au tact frémissant et sûr, comme les doigts de l'Apollon du Belvédère. Les rudes visages aux nez camards, aux méplats anguleux, lui rappelaient, par la persistance du type, les effigies toutes pareilles

des Trajan et des Galba, dont il avait vu les bustes au musée de Séville. Ils mêlaient dans leurs verres des jus de citrons et d'oranges, ils croquaient des pistaches ou des piments rouges qu'ils avaient apportés et qu'ils étalaient sur le marbre des tables. Nourris de choses ardentes et fraîches, d'une maigreur agile, le sang subtil sous la peau mince, ils étaient toujours la même race indomptable, la race cruelle et magnifique, qui depuis les temps les plus lointains de l'histoire, depuis Numance et Sagonte jusqu'à l'épopée des Grandes-Indes, est vouée au culte de l'or et du sang!

Devant ces hommes, Mautoucher s'humiliait. Honteux de ses mains lourdes, de ses yeux de myope, de toute la misère de son corps, il n'osait plus regarder la Galliego.

Les toreros considéraient la danseuse avec une expression à la fois passionnée et respectueuse. On aurait dit qu'ils devinaient son art et qu'ils la savaient faite comme eux pour le plaisir des foules. La Galliego devenait le point de mire de toute la salle. Les femmes se signalaient sa toilette, les hommes s'émerveillaient de sa beauté.

Elle portait ce soir-là une robe en voile bleu, brodée de deux zones de fleurettes. Le collet du corsage, qui montait très haut, emprisonnait son cou frêle dans un petit liséré de velours noir. Sur les seins, des palmes de guipure s'échancraient en demi-lune. Une grande plume blanche contournait tout un côté de son chapeau relevé à la mousquetaire. Elle n'avait pour toute parure que deux grosses perles à ses oreilles. Mais ces élégances parisiennes ne semblaient faites que pour rehausser sa grâce d'Andalouse. Ce n'était plus l'actrice de l'Olympia née dans le quartier lépreux du Jardin des Plantes, c'était la vraie fille de José Garcia le Galliego, le maître à danser de l'Impératrice, — la belle enfant de Grenade à la pâleur dorée et aux lèvres sanglantes! L'admiration, les sympathies en éveil de toute cette salle le proclamaient : elle était la sœur des toreros et des prêtres, des portefaix et des petites cigarières qui, tout à l'heure, laissaient traîner leurs jupes à volants sur le pavé de la rue!...

Une intermittence des lampes à arc plongea subitement le café dans la pénombre; puis, aussitôt, le courant rejaillit, et ce fut comme un lever de lune splendide qui raviva les ors

des moulures et qui se réfléchit immensément dans les hautes glaces. L'image de la salle bruyante et chaude s'y inscrivait tout entière avec la foule de ses têtes tournées vers la Galliego. Le visage de la danseuse, dans cette montée soudaine de la lumière, rayonna comme un ciel matinal. Ses joues pâles brillèrent d'un orient aussi beau que celui des perles blondes suspendues aux lobes de ses oreilles.

Mautoucher ne domina plus son trouble. D'un mouvement brusque et saccadé, il prit la main de son ami :

— Oh! Jean! Jean!

— Quoi donc?... Qu'est-ce qui t'émeut? — demanda Jean, avec un sourire moqueur.

— Tout, mon cher! tout!... Je vais faire des choses admirables!

Et, passant sa main sur son front comme s'il chassait un mauvais rêve, il ajouta, d'un air enivré, en regardant la Galliego :

— Il me semble que je commence seulement à vivre!

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

HECTOR BERLIOZ

CRITIQUE MUSICAL

Berlioz était revenu de Rome depuis deux ans. Il était déjà presque célèbre : il avait composé et fait exécuter l'ouverture du *Roi Lear*, l'ouverture des *Francs Juges*, la *Symphonie fantastique* et la *Symphonie d'Harold*. Mais il était pauvre. Son mariage avec Henriette Smithson avait encore augmenté sa gêne. Les articles qu'il donnait à quelques revues *(Revue européenne, Europe littéraire, Monde dramatique, Correspondant, Gazette musicale)* lui étaient médiocrement payés. Il ne savait plus « à quel saint se vouer » ; c'est lui-même qui nous l'a conté.

Un jour de détresse, il rédigea une courte nouvelle intitulée *Rubini à Calais* et la fit paraître dans la *Gazette musicale*. Le 10 octobre 1834, ce petit récit fut reproduit dans le *Journal des Débats*, précédé d'une note où l'on vantait la « verve » et l'« esprit » du conteur.

Berlioz se rendit rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois afin de remercier Bertin l'aîné. Ce dernier lui proposa, séance tenante, d'écrire dans les *Débats* des chroniques sur la musique. Castel-Blaze venait de quitter le journal. Delécluze y conservait la critique des représentations du Théâtre-Italien ; il ne l'abandonna jamais à Berlioz qui, vraisemblablement, jamais ne la réclama. Jules Janin continuait de

s'occuper de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Le domaine du nouveau feuilletoniste était donc assez étroit. On lui laissait les concerts et les « variétés musicales ». Deux ans après, Jules Janin consentit à ne plus juger la musique dramatique, mais il garda sur le ballet « le droit du seigneur ».

Ainsi commença la collaboration de Berlioz au *Journal des Débats*. Elle dura jusqu'en 1863. Pendant vingt-huit années, ce feuilleton fut pour le musicien un gagne-pain, une torture et une arme.

Berlioz a maintes fois décrit l'abominable supplice que lui infligeait son métier de critique. On se rappelle ce tableau presque tragique : l'infortuné musicien arpente sa chambre à grands pas, le cerveau vide ; il s'arrête à sa fenêtre et se perd en rêveries devant le soleil couchant, puis revient à sa table et, à la vue de la page blanche, éclate de colère ; d'un coup de poing, il défonce sa guitare ; il considère longuement ses deux pistolets chargés, pleure comme un écolier qui ne vient pas à bout de son thème... jusqu'à ce que son petit garçon ouvre la porte en disant : « Père, veux-tu être z-amis ? » Et, l'enfant sur ses genoux, Berlioz s'endort[1]...

L'enfant est devenu un homme ; le père continue sa tâche détestée, et c'est à son fils qu'il écrit, le 14 février 1861 : « Je suis si malade que la plume à tout instant me tombe de la main, et il faut pourtant m'obstiner à écrire pour gagner mes misérables cent francs et garder ma position armée contre tant de drôles qui m'anéantiraient s'ils n'avaient pas tant de peur. Et j'ai la tête pleine de projets, de travaux que je ne puis exécuter à cause de cet *esclavage*[2]. »

Il passe sa vie à maudire cet « esclavage ». Il le maudit avec fureur : « Écrire des riens sur des riens ! donner de tièdes éloges à d'insupportables fadeurs ! parler ce soir d'un grand maître et d'un crétin avec le même sérieux dans la même langue !... oh ! c'est le comble de l'humiliation ! Mieux vaudrait être... ministre des finances d'une république. Que n'ai-je le choix ! » Il le maudit avec ironie : « J'ai une passion pour la critique, rien ne me rend heureux comme

1. *Mémoires*, II, p. 159.

2. *Correspondance*, p. 274.

d'écrire un feuilleton, de raconter les mille incidents dramatiques, toujours piquants, toujours nouveaux d'un livret d'opéra : les angoisses des deux amants, les tourments de l'innocence injustement accusée, les spirituelles plaisanteries du jeune comique, la sensibilité du bon vieillard ; de démêler patiemment les fils de ces charmantes intrigues quand je pourrais couper l'écheveau brusquement, etc.[1] »

Il le maudit sur tous les tons, mais il le supporte. Il a trop d'ennemis ; l'originalité de son génie, le mordant de ses boutades, l'irritabilité de son caractère ont soulevé contre lui des haines implacables : s'il n'a le secours d'un journal puissant, s'il n'est en état de menacer ses adversaires de représailles, la bataille sera trop inégale. Grâce à son feuilleton, il trouve les directeurs moins arrogants, les artistes moins dédaigneux, ses confrères moins hostiles. — « Chaque heure consacrée à ces besognes est peut-être une heure d'immortalité qu'on se vole[2]... », disait mélancoliquement Théophile Gautier. Peut-être !... Mais on se demande avec angoisse quelle eût été la destinée de Berlioz, s'il n'avait eu pour se défendre une plume redoutable et la fidèle amitié des Bertin.

D'ailleurs il ne faut pas se laisser duper par les hyperboles de Berlioz. Il dit vrai quand il rappelle les affres où le jetait, certains jours, l'obligation d'écrire. Mais il eut ses revanches et ses consolations. « La seule compensation, dit-il, que m'offre la presse pour tant de tourments, c'est la portée qu'elle donne à mes élans de cœur vers le grand, le vrai et le beau, où qu'ils se trouvent. » Cette compensation lui fut largement donnée. Sa nature frénétique ne pouvait se passer d'effusions ni d'épanchements. Or il était libre de glorifier dans son feuilleton les chefs-d'œuvre, objets de son culte, libre de les venger des dédains du public ou de la malfaisance des pasticheurs. Quand il vient à parler de Gluck, de Beethoven, de Weber, de Spontini, il est tout à la joie d'écrire. La nécessité ne lui eût-elle pas imposé cette besogne de feuilletoniste, Berlioz, à trente ans, l'eût acceptée,

1. *Journal des Débats*, 9 juin 1849.

2. Théophile Gautier, *Notices romantiques, Hector Berlioz*.

pour acheter à ce prix la satisfaction de mettre le public dans la confidence de ses enthousiasmes.

A vrai dire, avec les années, ces occasions heureuses devinrent plus rares. Berlioz restait pieusement fidèle à ses dieux (sa très belle étude sur *Alceste* a paru en 1861). Mais, pour chanter leur gloire, il n'avait plus les transports de jadis. Au fond, il ne méprisait pas son œuvre d'écrivain autant qu'il l'a répété dans ses *Mémoires* ; ouvrez sa correspondance, vous y surprendrez sans cesse l'éternel cri de l'homme de lettres : « Avez-vous lu mon article ? » ou bien : « Lisez mon article de demain. » Mais, à la longue, la corvée du feuilleton le harassait.

Son œuvre de critique lui a donné des joies qu'il n'a pas toutes avouées. Mais il fut sincère quand, la vente de la partition des *Troyens* lui ayant assuré de suffisantes ressources, il s'écria : « Enfin, enfin, enfin, après trente ans d'esclavage, me voilà libre ! Je n'ai plus de feuilletons à écrire, plus de platitudes à justifier, plus de gens médiocres à louer, plus d'indignation à contenir, plus de mensonges, plus de comédies, plus de lâches complaisances, je suis libre ! Je puis ne pas mettre les pieds dans les théâtres lyriques, n'en plus parler, n'en plus entendre parler, et ne pas même rire de ce qu'on écrit dans ces gargotes musicales[1] ! »

A l'allégresse de la liberté se mêlait le plaisir de contempler la mine désappointée des gens qui lui faisaient la cour : « Ils ont perdu leurs avances, ils sont volés[2]. »

*
* *

Les centaines de feuilletons que Berlioz accumula pèsent moins pour sa gloire que vingt mesures de *Roméo* ou de *la Prise de Troie*. Si ces articles nous intéressent, c'est surtout qu'ils sont de la même plume qui a écrit d'admirables symphonies. Si nous les relisons, c'est que nous espérons découvrir dans les jugements du musicien le secret de son génie. Qui se soucie maintenant des opinions de Fétis et de Scudo, hors

1. *Mémoires*, II, p. 383.

2. *Correspondance*, p. 306.

quelques curieux de l'histoire de la musique? Penserait-on à déterrer les chroniques enfouies dans la collection du *Journal des Débats* et signées d'Hector Berlioz, si ce même Berlioz n'était un des artistes les plus extraordinaires du XIXe siècle?

Il serait donc puéril de surfaire cette littérature : on aurait l'air de vouloir dépouiller le compositeur au profit du critique. A la vérité, ce jeu absurde ne déplairait pas à tout le monde. Il y a vingt ans, artistes et amateurs furent saisis d'un fanatisme généreux et aveugle pour l'auteur si longtemps méconnu de la *Damnation* et des *Troyens*, et ils applaudirent tout dans son œuvre avec une égale ferveur, le sublime, le médiocre et le pire; aujourd'hui, d'autres amateurs et d'autres artistes — les mêmes aussi, peut-être! — font payer à Berlioz l'enthousiasme désordonné de ses admirateurs et sont prêts à déclarer qu'il ne reste plus grand'chose à dire de lui lorsqu'on a vanté sa littérature. En musique, nos modes ont des caprices enfantins...

Berlioz naquit avec le don de l'écrivain. Ses premiers articles, après son retour de Rome, ont déjà de la couleur et du mouvement. Parfois encore la phrase gauchit et s'empêtre; la lourdeur de l'expression, l'impropriété des mots révèlent l'inexpérience d'un littérateur novice. Mais, d'année en année, la langue se fait plus sûre et plus souple; les jours d'heureuse inspiration, elle devient abondante, imagée, vivante. Alors — c'est sa grande originalité — la prose de Berlioz porte l'empreinte du génie musical. Le morceau littéraire est presque bâti à la façon d'un morceau de symphonie, avec des changements de rythme, des répétitions et des cadences. On pourrait souvent mettre en tête d'une page de Berlioz : *allegro*, ou bien *andante*, ou bien *scherzo*.

Pour rendre justice à ces qualités de style et de composition, il faut ne point se laisser rebuter par le tour vieillot et démodé de certaines élégances de style qui plurent sous le roi Louis-Philippe. De tous les âges de notre littérature, l'âge où écrivait Berlioz est celui dont la phraséologie nous est la plus odieuse : elle est déjà trop loin de nous pour ne pas nous sembler baroque et saugrenue, mais elle est encore trop près pour que nous lui découvrions, avec une indulgence attendrie, le charme des choses surannées. Berlioz, journa-

liste, était parfois de cette « école parisienne » qu'il haïssait avec tant de force, dès qu'il était question de musique. Et comment y eût-il échappé? Il écrivait aux *Débats*, à côté de Jules Janin, le maître incontesté dont tous les feuilletonistes, tous les critiques, tous les chroniqueurs imitaient de leur mieux la désinvolture sautillante, le bavardage laborieusement décousu, les digressions ahurissantes et les ironies sans fin. Ajoutez le lyrisme de pacotille que les romantiques avaient introduit jusque dans le journalisme, la manie de la grandiloquence, des interjections et des apostrophes. C'était la manière de Lousteau et de Lucien de Rubempré. Ce fut quelquefois la manière de Berlioz.

Mais, cette vieille friperie une fois écartée, comment nier l'esprit, l'éloquence, la grâce des pages où librement il se livre à la fantaisie de son esprit ou à la fougue de ses indignations?

Ce goût du pittoresque et ce sentiment de la nature, dont l'union, plus rare que l'on ne croit, fait la beauté de ses grandes peintures musicales, on les retrouve dans ces jolis *Reisebilder* dont il aime à égayer le mélancolique compte rendu des opéras et des opéras-comiques. Son style ne vaut pas son orchestre, sans doute! Mais, que, pour retarder le moment fâcheux où il va falloir analyser et juger *la Sirène* [1], il rappelle ses souvenirs des Abbruzzes, les moines, les bandits, les madones, les carabiniers, les *pifferari*, ou bien que le *Lazzarone* [2] d'Halévy lui soit un prétexte pour évoquer la mer et la lumière de Naples, l'île de Nisida et les bateliers du Pausilippe, le coloris de ses esquisses est vif, sobre et juste.

Pour conter, louer, invectiver, sa verve toujours jaillissante fait merveille, à condition que le démon romantique ne le pousse pas aux dernières outrances. Sa phrase agile va un train d'enfer, frappe à droite, frappe à gauche, avec une sûreté, une dextérité qui révèlent la bonne éducation latine de l'écrivain. Prompte à l'éloquence, elle se plie à l'ironie. La violence de la passion rend parfois cette ironie trop lourde ou trop

1. *Journal des Débats*, 30 mars 1844.

2. *Journal des Débats*, 3 avril 1844.

tendue. Mais quand — lassitude, dédain ou résignation — l'âme tourmentée s'apaise un instant, elle a, pour traduire ses dégoûts et ses aversions, des cris de sensibilité endolorie qui font penser à Henri Heine ou bien des traits légers, acérés, terribles.

Cet homme, dont la vie semble un perpétuel paroxysme d'amour, de haine, d'orgueil et de douleur, possède le sens du comique et de la bouffonnerie. S'il s'amuse à parodier le scénario d'un opéra qui a passé les bornes de la niaiserie consentie à ces espèces d'ouvrages, s'il enchâsse les perles qu'il a trouvées dans un « poème » lyrique, s'il veut se venger de l'ennui dont l'assomment la mauvaise musique et les méchants musiciens, il est fertile en inventions divertissantes. (Il faut lire certain compte rendu du *Caïd* écrit en vers libres, en vers d'opéra[1]). Ces drôleries ne sont pas toujours très finement ciselées : Berlioz montre pour les grosses facéties, les coq-à-l'âne et les calembours une prédilection propre aux hommes de génie. D'autres fois il donne dans la gaieté romantique, la redoutable gaieté des Jeunes-France qui, dociles à la parole de Victor Hugo, admiraient Shakespeare comme des « brutes ». Oh ! les plaisanteries shakespeariennes en français ! Mais il a aussi l'autre veine, la veine gauloise. Car chez lui tout est alliage et complexité.

Par-dessus tout, il a le don de la vie. Il sait créer des personnages, les faire parler, les mettre en scène. Il excelle à composer de petits dialogues spirituels et passionnés où l'on surprend çà et là un peu de l'art de Diderot. *Les Soirées de l'orchestre*, *les Grotesques de la musique*, *les Mémoires* contiennent un grand nombre de ces fragments de comédie, comme la visite de la « jeteuse de fleurs », madame Rosenhain, l'irruption des virtuoses chez le critique malade, les conversations avec Cherubini. Le jour de la première représentation du *Faust* de Gounod, Berlioz usera du même procédé pour traduire les opinions diverses du public et il peindra cet amusant tableau des couloirs du Théâtre-Lyrique :

Il fallait entendre dans les corridors du Théâtre-Lyrique ce cliquetis d'opinions étranges et contradictoires :

1. *Journal des Débats*, 7 janvier 1849.

— Eh bien ! voilà un succès...

— Oui. Pour moi, c'est peu amusant. — Amusant ! Vous conviendrez que l'expression est mal choisie. — On ne va pas voir un *Faust* pour s'amuser. — Vous êtes singulier; faudra-t-il aller au théâtre suivre un cours de philosophie ? Je prétends...

— ... Quatuor du jardin. Est-ce frais ? est-ce touchant ? plein de chaste passion, d'angélique tendresse ? — Allons bon, voilà encore ce mot *chaste*, un des termes les plus indécents que l'on puisse employer. Votre chaste Marguerite est une jeune drôlesse; elle mérite, et au delà, toutes les épithètes dont son frère Valentin en mourant va la stigmatiser. Elle se rend aux premiers mots d'amour que lui adresse un inconnu. A leur deuxième entrevue, la chaste jouvencelle le reçoit dans sa chambre. Fausse niaise ! — Voulez-vous vous taire !... — Petite pécore qui a fait... — Taisez-vous !... — et qui le noie ensuite. — Vous dépoétisez tout ce que... — Une infanticide. Chaste ! Tudieu ! quelle chasteté !...

— Ils présentent leurs épées par la poignée. Ce simulacre de croix fait trembler et fuir Méphistophélès. Idée ingénieuse, dont Gœthe ne s'est pas avisé. — Seulement, cette ingénieuse idée fait paraître absurde la belle scène de l'église dont Gœthe s'est avisé, puisque Méphistophélès, entré dans le sanctuaire, n'y a plus peur d'aucun objet sacré. Lui, qui frissonnait à l'aspect des gardes d'épée figurant la croix, ne craint maintenant ni vraies croix, ni bannières, ni châsses de saints, ni pieux cantiques. — Vous poussez la logique... — Jusqu'au sens commun.

— ... Je le veux bien, ce n'est pas coupé comme les autres opéras, tant mieux ! cela change des habitudes dont nous sommes cruellement fatigués.

— ... La scène du jardin est manquée...

— Quel délicieux morceau que ce duo du jardin ! — Ce n'est pas un duo, mais un quatuor. — Il y a de beaux passages dans le quatuor du jardin. — Euh ! harmonieux oui, mais voilà tout. D'ailleurs ce n'est pas un quatuor; on pourrait y voir plutôt deux duos alternatifs. — Comme il vous plaira, le nom m'est égal; pourvu que l'auteur m'émeuve, je suis content. Et il m'a ému. Et ce monologue de Marguerite à sa fenêtre ? Ce n'est pas beau, peut-être ? Ce n'est pas une idéale peinture de la passion croissante ?...

— Pourquoi cette grosse caisse et ces cymbales pendant le monologue de Marguerite ? à quel propos ? dans quelle intention ? — Vous venez bien tard pour faire cette question. Elle a déjà été faite pendant les répétitions et personne n'a pu y donner une réponse satisfaisante. — Je m'adresserai à l'auteur, elle m'intrigue.

— Ce chœur du peuple après la mort de Valentin est un chef-d'œuvre ! — Je suis de votre avis, et j'ajoute que le récitatif de Va-

lentin mourant est plus remarquable encore. Cette scène est d'une force...

— Avec tout cela, il n'y a pas à se le dissimuler, c'est un succès. — Certainement. — Et un grand succès. — Oui, aviez-vous *espéré* une chute? — Je l'avoue, la chute me souriait. — Pourquoi? vous détestez donc M. Gounod? — Je le déteste. — Parce que? — Parce qu'il porte une longue barbe. A-t-on jamais vu un musicien si barbu? Rossini porte-t-il la barbe. Meyerbeer, Halévy, Auber portent-ils la barbe? Qu'est-ce que ces habitudes de moujik? Sommes-nous en Russie?... — C'est vrai, c'est vrai. Oh! dès que vous me donnez des raisons... En effet, un musicien barbu ne peut avoir aucun talent, et vous êtes plus qu'autorisé à détester M. Gounod. Pourtant, un poète l'a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Félicien David, d'ailleurs, et Verdi portent la barbe; vous n'avez jamais paru les haïr... — Ce n'est pas la même race d'artistes, et leur barbe est moins longue. — Très juste, vous êtes très juste. Rentrons, voilà le quatrième acte qui commence[1]...

Que les propos de couloirs ont donc peu changé de tour et d'accent depuis 1859!

*
* *

Lorsqu'en 1820 le prédécesseur de Berlioz au *Journal des Débats*, Castil-Blaze avait été chargé de la Chronique musicale, il avait ainsi caractérisé lui-même ses articles : « Cette chronique sera exclusivement consacrée à la musique. Les opéras nouveaux ou anciens y seront — *uniquement sous le rapport musical* — examinés, analysés avec soin et d'après les principes de la *bonne école*... » Sans rechercher ce que Castil-Blaze voulait dire par la *bonne école*, constatons seulement que pour le reste il tint parole : il étudia *sous le rapport musical* toutes les œuvres de théâtre, de concert ou d'église; il s'attira même une semonce de son collaborateur Hoffman pour avoir imprimé que les gens de lettres, n'entendant rien

1. *Journal des Débats* (26 mars 1859). — Ce feuilleton et la plupart de ceux qui seront cités au cours de cet article n'ont pas été reproduits dans les volumes de Berlioz. Mais ils feront partie d'un nouveau recueil qui paraîtra prochainement sous ce titre : *La Musique et les Musiciens*.

à la musique, n'en devraient souffler mot. Comme il avait la déplorable mais lucrative manie de saccager les chefs-d'œuvre allemands et italiens sous prétexte de les mettre à la portée des Français, il insérait trop souvent dans ses chroniques l'apologie de ses crimes. Mais il fit de beaux éloges de Gluck et de Mozart ; il admira les symphonies de Beethoven lorsqu'elles furent révélées aux abonnés du Conservatoire ; il accueillit favorablement les premières symphonies de Berlioz. Il « inaugura dans la presse française la critique musicale des œuvres de musique[1]. »

A ce point de vue, la critique de Berlioz ne fut donc pas une nouveauté. Mais c'était bien la première fois qu'en France un musicien de cette valeur était appelé à communiquer au public ses goûts et ses opinions. Castil-Blaze savait sans doute la musique ; mais il était plus connu pour avoir estropié *Don Juan*, *les Noces*, *le Mariage secret*, *Freischütz* que pour ses œuvres musicales qui consistent, si les dictionnaires disent vrai, en *Trios pour le basson* et en un recueil de douze romances. Et, avant Berlioz, de grands musiciens avaient pris la plume pour défendre ou expliquer leurs œuvres : Gluck avait fait précéder *Alceste* d'une préface restée célèbre. Mais ce que l'on n'avait point encore vu, c'était un compositeur journaliste et jugeant ses confrères. On l'a revu, depuis, quelquefois.

Berlioz n'abusa pas de sa compétence technique ; elle était assez évidente pour qu'il pût se dispenser d'en faire parade. Beaucoup de critiques d'art hérissent leur prose de termes spéciaux, afin que l'on ne doute pas de leurs connaissances. Mais si ce vocabulaire particulier a peut-être l'avantage de nous donner quelque confiance, il nous inflige un tel ennui que le pauvre écrivain perd du même coup le bénéfice de sa science. A qui donc cet écrivain s'adresse-t-il quand il fait un article de journal ? S'imagine-t-il, par hasard, que ses conseils seront écoutés du musicien lui-même ? Tout artiste méprise la critique ; s'il dissimule son mépris, il est un poltron qui, amoureux du succès, redoute l'influence du journal ; si par

1. *Livre du Centenaire du Journal des Débats*, — Étude de M. Ernest Reyer sur la critique musicale.

malheur sa déférence est sincère, c'est qu'il ignore lui-même ce qu'il sent, ce qu'il veut et n'est pas un artiste. C'est du public, du plus profane des publics que le critique veut être entendu et compris. Sans droit et sans pouvoir sur le créateur, il tâche de faire partager à ses lecteurs ses aversions ou ses préférences; il peut y réussir s'il a de la verve, du bon sens, du goût, s'il aime l'art dont il traite et sait rendre sa passion contagieuse.

Tel fut Berlioz critique. Dans ses premiers feuilletons, il laissait encore traîner des expressions qui sentaient le professionnel; mais il s'aperçut vite que le pédantisme est le pire défaut d'un journaliste, et que si l'on veut former ou réformer le goût du public, l'essentiel est d'émouvoir, les imaginations, d'inspirer l'horreur du médiocre et l'amour des chefs-d'œuvre. Berlioz donna donc libre carrière à ses haines et à ses enthousiasmes.

Ses haines étaient vigoureuses et innombrables.

Il haïssait les directeurs de théâtre, les chefs d'orchestre qui ne respectent point le texte du musicien, les chanteurs qui réclament pour eux des airs de bravoure. Aux virtuoses, « pianistes, violoncellistes, hautboïstes, flûtistes, saxophonistes, cornistes, triples violonistes, simples racleurs, chanteurs, roucouleurs et compositeurs », il montrait sur sa table deux pistolets chargés.

Il haïssait les opéras dénués d'ouverture. Il haïssait les airs à vocalises, il ne les pardonnait point même à Mozart et toute l'admiration qu'il ressentait pour *le Prophète* ne l'empêchait pas d'écrire, s'adressant à Meyerbeer :

Là, en confidence, sont-ce vos cantatrices qui vous ont imposé toutes ces vocalises d'un si singulier effet, ou est-ce vous qui les leur avez confiées? Il y a eu, dites-vous, entre l'auteur et les virtuoses échange de procédés. Je m'en doutais. C'est bien triste. Le public n'aime pas trop cela comme musique, malgré tous ses applaudissements, ne le croyez pas; il s'étonne, il acclame quand le tour est fait, comme s'il assistait aux périlleux exercices des artistes de l'Hippodrome, voilà tout. Quant à moi, je vous avouerai que ces contorsions de gosier me font un mal épouvantable, abstraction faite des atteintes portées à l'expression et aux convenances dramatiques; leur bruit m'attaque douloureusement toutes les fibres nerveuses; je crois

entendre passer la pointe d'un diamant sur une vitre ou déchirer du calicot. Vous savez si je vous aime et si je vous admire ; eh bien, j'ose affirmer que dans ces moments-là, si vous étiez près de moi, si la puissante main qui a écrit tant de grandes, de magnifiques et de sublimes choses était à ma portée, je serais capable de la mordre jusqu'au sang[1].

Il haïssait la fugue au point que la majesté du dieu Beethoven lui-même ne pouvait arrêter son indignation et qu'il écrivait un jour à propos de la *Messe en ré :*

Si au lieu de crier *A-a-a-a-amen* pendant deux cents mesures, le chœur chantant en français s'avisait d'exprimer ses souhaits en vocalisant *allegro furioso* sur les syllabes *Ain-ain-ain-si-i-i-i*, avec accompagnement de trombones et de grands coups de timbales, ainsi que ne manque jamais de le faire un de nos plus illustres compositeurs de musique sacrée, il n'est pas un homme capable d'apprécier l'expression musicale qui ne dît : « C'est un véritable chœur de paysans ivres se jetant les pots à la tête dans une taverne de village ou une caricature impie de tout sentiment religieux. » Je me rappelle avoir demandé à un professeur aussi savant que consciencieux, compatriote et ami de Beethoven, son opinion sur les *amen* vocalisés et fugués. Il me répondit franchement : « Oh ! c'est une barbarie. — Mais pourquoi donc s'obstine-t-on toujours à en faire ! — Mon Dieu ! Que voulez-vous ? c'est l'usage ! Tous les compositeurs en ont fait. » N'est-il pas désespérant de penser que la routine ait conservé encore assez de puissance pour voir le front d'un Beethoven s'incliner un instant devant elle ?[2]

Il haïssait les fabricants de pastiches, la race des arrangeurs, correcteurs et mutilateurs. Il les insultait, il les maudissait, il les ridiculisait[3]. Jamais personne n'a bafoué avec plus de force cette engeance — immortelle, car il suffit aujourd'hui d'assister à une représentation de Mozart à l'Opéra ou de Shakespeare à la Comédie-Française pour constater qu'il se rencontre toujours des « adaptateurs » prêts à faire au génie « l'aumône de leur science et de leur goût ».

1. *Journal des Débats*, 27 octobre 1849.

2. *Journal des Débats*, 25 janvier 1835.

3. Quand on a lu tout ce que Berlioz a écrit contre les « arrangeurs », on est abasourdi de l'audace d'un entrepreneur de spectacles qui, ayant travesti en opéra *la Damnation de Faust*, ne craint pas de protester de son respect pour le génie du musicien.

Berlioz écrivait à propos de *la Flûte enchantée*, devenue sur la scène française *les Mystères d'Isis* :

... Pauvre Mozart! Il ne lui manquait plus pour dernière misère que de voir son sublime ouvrage accommodé aux *exigences de la scène française*, et c'est ce qui lui arriva.

L'Opéra qui, peu d'années auparavant, avait si dédaigneusement refusé de lui ouvrir ses portes, l'Opéra d'ordinaire si fier de ses prérogatives, si fier de son titre d'Académie royale de musique, l'Opéra qui jusque-là se serait cru déshonoré d'admettre un ouvrage déjà représenté sur un autre théâtre, en était venu à s'estimer heureux de monter une traduction de *la Flûte enchantée*. Quand je dis une traduction, c'est un *pasticcio* que je devrais dire, un informe et absurde *pasticcio* resté au répertoire sous le nom des *Mystères d'Isis*. Fi donc! une traduction! Est-ce que les *exigences* d'un public français permettaient une traduction pure et simple du livret qui avait inspiré de si belle musique? D'ailleurs, ne faut-il pas toujours corriger plus ou moins un auteur étranger, poète ou musicien, s'appelât-il Shakespeare, Gœthe, Schiller, Beethoven ou Mozart, quand un directeur parisien daigne l'admettre à l'honneur de comparaître devant son parterre? Ne doit-on pas le civiliser un peu? On a tant de goût, d'esprit, de génie même dans la plupart de nos administrations théâtrales, que des barbares comme ceux que je viens de nommer doivent s'estimer heureux de passer par de si belles mains... En conséquence, on fit le beau drame que vous savez, ce *poëme* des *Mystères d'Isis*, mystère lui-même, que personne n'a jamais pu dévoiler. Puis, quand ce chef-d'œuvre fut bien et dûment charpenté, le directeur de l'Opéra, pensant faire un coup de maître, appela à son aide un musicien allemand pour charpenter aussi la musique de Mozart et l'accommoder aux exigences de ces beaux vers. Un Français, un Italien ou un Anglais qui eût consenti à se charger de cette tâche sacrilège ne serait à nos yeux qu'un pauvre diable dépourvu de tout sentiment élevé de l'art, qu'un manœuvre dont l'intelligence ne va pas jusqu'à concevoir le respect dû au génie; mais un Allemand qui, par orgueil national au moins, devrait vénérer Mozart à l'égal d'un dieu, un musicien (il est vrai que ce musicien a écrit d'incroyables platitudes sous le nom de symphonies) ose porter sa brutale main sur un tel chef-d'œuvre! Ne pas rougir de le mutiler, de le salir, de l'insulter de toutes les façons!... Voilà qui bouleverse toutes les idées reçues...

Et, ayant rapproché les deux partitions, morceau par morceau, il termine ainsi sa diatribe :

C'est ainsi qu'habillé en singe, affublé de ridicules oripeaux, un

œil crevé, un bras tordu, une jambe cassée, on osa présenter le plus grand musicien du monde à ce public français si délicat, si exigeant, en lui disant : « Voilà Mozart ! » — O misérables, vous fûtes bien heureux d'avoir affaire à de bonnes gens qui n'y entendaient pas malice et qui vous crurent sur parole ; si vous aviez tardé quelque vingt-cinq ans pour commettre votre chef-d'œuvre, je connais quelqu'un qui vous aurait envoyé un furieux démenti.

Nous avons toujours cru, en France, beaucoup aimer la musique ; il faut espérer que cette opinion est mieux fondée aujourd'hui qu'elle ne l'était à l'époque où l'on écartelait ainsi Mozart à l'Opéra. En tout cas, quand une nation en est encore à supporter de semblables profanations, c'est le signe le plus évident de son état de barbarie, et toutes ses prétentions au sentiment de l'art sont le comble du ridicule.

Je n'ai pas nommé le coupable[1] qui s'est ainsi vautré avec ses guenilles sur le riche manteau du roi de l'harmonie ; c'est à dessein : il est mort depuis longtemps ; ainsi, paix à ses os, il serait inutile de donner à ce nom aucun genre de célébrité ; j'ai voulu seulement faire ressortir l'intelligence avec laquelle les intérêts de la musique ont été défendus chez nous pendant si longtemps et montrer les conséquences du système qui tend à placer le sceptre des arts entre les mains de ceux qui, ne voulant s'en servir que pour battre monnaie, sont toujours prêts, au moindre espoir de lucre, à encourager le brocantage de la pensée et, pour quelques écus, feraient, selon la belle expression de Victor Hugo, corriger Homère et *gratter Phidias*[2].

Et il haïssait encore une certaine musique « parisienne »... Mais, quand nous saurons son opinion sur les compositeurs de son temps, nous verrons mieux ce qu'il voulait dire par là.

Au fond, toutes ces haines de Berlioz sont la contre-partie de ses enthousiasmes. S'il déteste les virtuoses, c'est qu'ils altèrent et corrompent les chefs-d'œuvre ; les arrangeurs, c'est qu'ils outragent les maîtres ; les musiciens « parisiens », c'est que leurs ouvrages dépravent le goût public et le détournent d'une musique plus noble et plus fière.

Il exalte les œuvres de Beethoven, de Gluck, de Mozart, de Weber et de Spontini. Nous sommes enclins aujourd'hui à estimer qu'il y met parfois plus de ferveur que de pénétration. Mais n'oublions pas que ces articles étaient écrits en vue d'un

1. Il s'appelait Lachnith.

2. *Journal des Débats*, 1er mai 1836.

journal quotidien. D'ailleurs, pour mesurer le progrès que Berlioz fit faire à la critique musicale, il n'est pas mauvais d'avoir lu quelques articles de Castil-Blaze.

Il publia de nombreux feuilletons sur Beethoven et il analysa les neuf symphonies[1]. Cédant à son propre tempérament, il a peut-être *objectivé* l'art de Beethoven ; il en a donné une interprétation moins musicale que poétique. Mais qu'il y a de vivacité, parfois de délicatesse dans ces transcriptions littéraires ! et qu'elles ont bien l'accent brûlant d'une passion juvénile !

Les études sur *Alceste*, sur *Orphée*, sur *Obéron*, sur le *Freischütz*, reproduites dans *A travers chants*, manifestent le culte de Berlioz pour Gluck et Weber. L'esquisse biographique de Spontini *(Soirées de l'Orchestre)* est un acte d'adoration, un hymne à la déesse de la « Musique expressive ».

On a quelquefois parlé de la tiédeur de Berlioz pour l'œuvre de Mozart. J'ai déjà cité son feuilleton sur *la Flûte enchantée*, où Mozart est appelé « le plus grand musicien du monde ». Voici ce qu'il écrivait à propos de *Don Juan*, le 15 novembre 1835 :

On a donné hier soir *Don Juan* à l'Opéra... Je me bornerai à émettre quelques idées générales à propos de cette étonnante production toujours jeune, toujours forte, toujours à l'avant-garde de la civilisation musicale, lorsque tant d'autres, dont l'âge n'égale pas la moitié du sien, gisent déjà, cadavres oubliés, dans les fossés du chemin ou mendient des suffrages d'une voix cassée qu'on écoute à peine. Quand Mozart l'écrivit, il n'ignorait pas que le succès d'une œuvre pareille serait lent et que peut-être même il ne serait pas donné à l'auteur de le voir. Il disait souvent, en parlant de *Don Juan* : « Je l'ai fait pour moi et quelques amis. » Mozart avait raison... Aujourd'hui même, si la supériorité de Mozart ne trouve pas en France de contradicteurs, c'est moins dans un sentiment réel du peuple *dilettante* qu'il en faut voir la cause, que dans l'influence exercée sur lui par l'opinion constamment la même des artistes distingués de toutes les nations... Pourtant le succès de *Don Juan* à l'Opéra, succès d'argent s'il en fut, peut être regardé comme la manifestation d'un progrès sensible dans notre éducation musicale. Il prouve avec évidence qu'une bonne partie du public peut déjà goûter sans ennui

1. Ces analyses ont été recueillies dans *A travers chants*.

une musique fortement pensée, consciencieusement écrite, instrumentée avec goût et dignité, toujours expressive, dramatique, vraie ; une musique libre et fière qui ne se courbe pas servilement devant le parterre et préfère l'approbation de quelques *esprits élevés* (suivant l'expression de Shakespeare) *aux applaudissements d'une salle pleine de spectateurs vulgaires...*

Je ne prétends pas que ces éloges soient très chaleureux : ce ne sont pas des cris d'admiration. Le tour en est un peu gauche et l'expression un peu pénible. Berlioz traite autrement Gluck ou Beethoven. Mais l'honneur du critique est sauf : il a loué Mozart.

*
* *

Si Berlioz n'avait eu qu'à dauber sur des pianistes ridicules, invectiver contre les fabricants de « pastiches » et exalter les maîtres du passé, il se fût résigné de bon cœur à son métier. Mais il avait aussi la charge de juger les vivants.

Cette partie de sa tâche lui avait causé tant de tracas, tant d'ennuis que jamais il ne fit réimprimer les chroniques où étaient prononcés les noms de ses contemporains. Dans ses volumes il a repris des fantaisies ou des essais théoriques publiés à propos de certains opéras. Mais il ne voulut point exhumer ce qu'il avait écrit sur les œuvres de son temps ; il excepta seulement son célèbre article sur Wagner et la musique de l'avenir ; on put le relire dans *A travers chants*. Peut-être hésitait-il à signer une seconde fois des éloges de complaisance arrachés à sa lassitude.

Nous n'avons aucune raison de partager ces scrupules. Berlioz, du reste, s'est fait une singulière idée de notre clairvoyance s'il nous a cru incapables de discerner sa vraie pensée à travers les formules laudatives ou courtoises que mille nécessités lui imposaient. « A quels misérables ménagements, disait-il dans ses *Mémoires*, ne suis-je pas contraint ! que de circonlocutions pour éviter l'expression de la vérité ! que de concessions faites aux relations sociales et même à l'opinion publique ! que de rage contenue ! que de honte bue ! Et l'on me trouve emporté, méchant, méprisant ! Hé ! malotrus qui me traitez ainsi, si je disais le fond de ma pensée, vous ver-

riez que le lit d'orties sur lequel vous prétendez être étendus par moi n'est qu'un lit de roses, en comparaison du gril où je vous rôtirais ! »

Assurément il ne put toujours livrer à ses lecteurs le fond de son cœur. Il dut quelquefois trépigner de colère à l'instant de décerner quelques vagues compliments à des compositeurs qu'il eût voulu déchirer. Il lui fallut sacrifier ses dégoûts tantôt à de chères amitiés, tantôt à ses propres intérêts : on n'est pas impunément candidat à l'Institut, puis académicien ; de dures servitudes pèsent sur le journaliste, même le plus indépendant de caractère ; enfin, si l'on est musicien, on ne saurait faire exécuter sa musique sans le concours d'artistes, de directeurs, de cantatrices, de chefs d'orchestre, etc., et il serait téméraire de vouloir conquérir leur dévouement à force d'injures. Berlioz courba quelquefois la tête, afin de conserver, malgré tout, le droit de dire ou d'insinuer la vérité, quand il lui semblait indispensable de le faire pour la dignité de l'art ou pour sa propre défense.

De ce droit il a usé souvent, plus souvent que lui-même ne l'a dit. Je citerai particulièrement trois feuilletons où, sans circonlocutions, sans rien concéder aux relations sociales ou à l'opinion publique, il a exprimé sa pensée tout entière. Le premier de ces articles a été écrit en 1835, le second en 1840, le troisième en 1861. On voit que, durant sa longue carrière de journaliste, Berlioz a toujours su, quand l'occasion l'exigeait, exprimer ses indignations, sans ménager personne.

Sa première victime fut Hérold. L'Opéra-Comique venait de reprendre *Zampa*. Berlioz, qui n'avait pas encore à s'occuper des représentations de ce théâtre, fit simplement une étude de la *partition* :

... Hérold n'existe plus, et, bien que, de l'avis de celui qui a retourné l'aphorisme, on doive des égards aux morts, je crois devoir la vérité à l'art, qui est vivant et progresse toujours. Ainsi, en un mot comme en cent, je n'aime pas *Zampa*, et voilà pourquoi : il y a bien là dedans ce qui ne se trouve pas souvent à l'Opéra-Comique, de la musique; il y a même de beaux morceaux d'ensemble; mais, comme œuvre complète, comme partition qui par son sujet indique, quoi qu'on puisse dire, une prétention mal déguisée à faire le pendant de *Don Juan* de Mozart, *Zampa* me paraît mauvais. Autant

l'un est vrai, d'une allure rapide, élégante et noble, autant l'autre est faux, entaché de lieux communs et de vulgarisme. Une comparaison entre les paroles des deux partitions fera mieux comprendre la différence que je trouve entre les deux musiques. Chacun connaît le mordant, l'originalité et la vérité un peu crue des expressi on du Don Juan de Mozart dans le dialogue ; celui d'Hérold s'exprime ainsi dans une orgie :

Nargue du vent et de l'orage,
Quand d'aussi bon vin
Mon verre est plein.
Buvons ! car peut-être un naufrage
Finira demain
Notre destin.

Ailleurs, au moment de violer une jeune fille, il lui dit sans rire : « Cède, cède à mes lois ! » Et sa victime échevelée répond :

Dissipez mes alarmes ;
Est-ce donc par des larmes
Que l'on peut être heureux ?
Souscrivez à mes vœux.

Il n'y a au monde que l'Opéra-Comique où l'on puisse entendre de pareils vers ; eh bien ! en général, la musique de *Zampa* n'a guère plus d'élévation dans la pensée, de vérité dans l'expression et de distinction dans la forme. Seulement il est bien sûr que l'auteur de ces paroles n'a attaché aucune importance aux rimes qu'il jetait au musicien, tandis que celui-ci s'est battu les flancs en maint endroit sans pouvoir s'élever au-dessus de son collaborateur. Du moins ai-je été affecté par cette musique, absolument comme les poètes le seront par les lignes que je viens de citer. En outre, le style n'a pas de couleur tranchée ; il n'est pas chaste et sévère comme celui de Méhul ; exubérant et brillant, comme celui de Rossini ; brusque, emporté et rêveur, comme celui de Weber ; de sorte qu'à bien prendre, tout en participant un peu de chacune des trois écoles, allemande, italienne et française, Hérold, sans avoir un style à lui, n'est cependant ni italien, ni français, ni allemand. Sa musique ressemble fort à ces produits industriels confectionnés à Paris d'après des procédés inventés ailleurs et légèrement modifiés ; c'est de la musique parisienne. Voilà la raison de son succès auprès du public de l'Opéra-Comique qui représente à notre avis la moyenne classe des habitants de la capitale, tandis qu'elle obtient si peu de crédit parmi les amateurs ou artistes qu'un goût plus délicat, une organisation plus complète,

un raisonnement plus exercé distinguent éminemment de la multitude[1].

Ce feuilleton fit scandale. Les admirateurs d'Hérold ne le pardonnèrent jamais à Berlioz. Quand celui-ci mourut, Jules Janin prétendit en laver la mémoire de son collaborateur et déclara qu'il était lui-même l'auteur du fameux article sur... *le Pré aux Clercs*. L'intention était charitable. Mais Jules Janin confondait *le Pré aux Clercs* avec *Zampa*. L'article était bel et bien de Berlioz : il est assez lourdement rédigé, avouons-le. Mais peu de personnes trouveront aujourd'hui déraisonnable le jugement du critique de 1835 sur *Zampa*.

Quand parut *la Fille du Régiment*, ce fut au tour de Donizetti d'être étendu sur le « lit d'orties ». Berlioz affirma que la musique de cette pièce avait déjà servi au compositeur italien pour un petit opéra imité ou traduit du *Chalet* d'Adam et représenté en Italie :

C'est une de ces choses comme on en peut écrire deux douzaines par an, quand on a la tête meublée et la main légère. L'auteur de *Lucia* et d'*Anna Bolena* a eu le tort de laisser représenter au Théâtre de la Bourse une aussi faible production, au moment où l'attention du public dilettante va se concentrer sur celle que prépare à grands frais l'Opéra[2]... Lorsqu'on est sur le point de produire une œuvre écrite *per la fama*, comme disent les compatriotes de M. Donizetti, il faut bien se garder de montrer un *pasticcio* esquissé *per la fame*. On fait en Italie une effrayante consommation de cette denrée chantable, sinon chantante ; on n'y voit guère que des prétextes aux succès des grands ténors et des *dive*. On dit : « Tel maître écrit *pour* telle prima donna ; Moriani fait *furore* dans une cavatine de tel ouvrage ; l'*impresario* a fait venir dernièrement Donizetti pour écrire l'opéra de la *saison* ; nous entendrons ça *le mois prochain :* la Marini est, dit-on, *très satisfaite*. » Et cela n'a pas beaucoup plus d'importance dans l'art que n'en ont les transactions de nos marchands de musique avec les chanteurs de romances et les fabricants d'albums... Tout cela est *per la fame*, et *la fama* n'a que peu de chose à y voir.

La partition de *la Fille du Régiment* est donc tout à fait de celles que ni l'auteur ni le public ne prennent au sérieux. Il y a de l'har-

1. *Journal des Débats*, 27 septembre 1835.

2. L'Opéra s'apprêtait à représenter *les Martyrs* du même Donizetti.

monie, de la mélodie, des effets de rythme, des combinaisons instrumentales et vocales; c'est de la musique, si l'on veut, mais non pas de la musique nouvelle. L'orchestre se consume en bruits inutiles; les réminiscences les plus hétérogènes se heurtent dans la même scène, on retrouve le style de M. Adam côte à côte avec celui de M. Meyerbeer[1]...

Et le feuilleton tout entier est de cette plume rapide et incisive. Berlioz montre tous les théâtres de Paris envahis à la fois par Donizetti. Il se demande ce que penserait ce dernier s'il voyait Adam accaparer ainsi toutes les scènes de Florence, pour y faire représenter des œuvres méprisées à Paris. Il imagine les doléances du public florentin devant le déballage de cette pacotille :

« Mais, *per Bacco!* ne venez pas... faire payer aux Florentins les bamboches musicales dont ne veulent plus et dont n'ont peut-être jamais voulu les modistes de votre rue Vivienne, quand nos grands maîtres pourraient leur donner pour rien des compositions dignes d'être applaudies par de royales mains; car nous ne serions pas embarrassés en ce cas pour démontrer que tout votre or est du cuivre, que vos diamants ont des taches ou ne sont que du verre et que vos glaces réfléchissent les objets à l'envers... »

Donizetti se fâcha. On ne sait ce qu'Adam pensa de cette ironique fantaisie. Berlioz fut un peu moins cruel quelques semaines plus tard pour *les Martyrs* de Donizetti. On ne cesse de jouer *la Fille du Régiment* à l'Opéra-Comique. *Les Martyrs* ont eu des destinées moins heureuses.

En 1861, c'est contre la bouffonnerie d'Offenbach que se déchaîne Berlioz. L'Opéra-Comique vient de jouer *Barkouf*. Le critique entre dans une fureur qui nous fait aujourd'hui un peu sourire :

Cet opéra appartient évidemment au genre en honneur, dit-on, dans ces théâtres que je ne puis nommer, mais quelle nécessité de le faire représenter à l'Opéra-Comique, devant un public qui, n'étant pas préparé à ce genre spécial, ne pouvait qu'en être choqué? Cela n'a pas paru drôle du tout; beaucoup de gens se sont indignés, d'autres riaient, il est vrai, mais de l'idée qu'on avait eu que cela

1. *Journal des Débats*, 16 février 1840.

pouvait les faire rire. Quelques-uns sont demeurés stupides, ceux-là bondissaient de fureur. Je n'ai jamais vu le foyer de l'Opéra-Comique dans un pareil état. Les *mots* pleuvaient comme grêle.

Il est vrai que la musique était pour beaucoup dans les causes de cette exaspération. Le public est assez disposé, en effet, à admettre tous les genres de musique, même le genre ennuyeux; il admettrait donc volontiers à l'Opéra-Comique le genre des théâtres qu'on ne peut nommer, à la condition, pour ce genre trivial, dit-on, bas, grimaçant, assure-t-on (je n'en parle que par ouï-dire, je ne le connais pas, je ne le connaîtrai jamais), à la condition, dis-je, pour cette espèce de genre, de l'amuser et de lui faire éprouver dans n'importe quelle partie du corps ces secrètes titillations, qui pour beaucoup de gens sont le seul charme de la musique. Mais il n'admettra jamais, ce brave Schahabaham de public, sous aucun prétexte, qu'on lui déchire l'oreille, qu'on lui agace les dents et le système nerveux par des discordances, et c'est ce qui est arrivé à cette représentation de *Barkouf*. Sans se rendre compte des causes de leur malaise, les auditeurs non musiciens étaient inquiets, épouvantés; ils semblaient dire : « Que se passe-t-il donc? Que va-t-il nous arriver? A-t-on l'intention de nous faire du mal? »

Les auditeurs qui savent la musique s'écriaient : « Ah çà! le compositeur perd-il la tête? Qu'est-ce que ces harmonies qui ne vont pas avec le chant? Qu'est-ce que cette enragée pédale intermédiaire qui sonne la dominante brodée (jolie broderie) par la sixte mineure et indique le mode mineur, pendant que le reste de l'orchestre joue dans le mode majeur? » Tout cela se peut faire sans doute, mais avec art, et ici cela est représenté avec un laisser-aller, avec une ignorance du danger dont on n'a jamais vu d'exemple. Cela fait penser à cet enfant qui portait un pétard à sa bouche et voulait le fumer comme un cigare. Ou bien, à l'exemple d'autres musiciens persuadés que l'horrible est beau[1], le compositeur pense-t-il que l'horrible soit comique, amusant, jovial? « C'est le style du genre, dira-t-il, acceptez-le; c'est pour vous divertir! Prenez, monsieur, il est bénin, bénin! » — Merci, vous mettez des lames de rasoirs dans la poche de mon habit au moment où j'y porte la main; vous me présentez un siège et le retirez quand je vais m'asseoir; ou, mieux encore, vous l'avez armé de dards qui me blessent cruellement quand je m'assieds; vous coupez du crin dans mon lit; vous me lancez un jet d'encre par le trou de la serrure de ma chambre, et vous venez me dire ensuite : « C'est pour rire! c'est drôle! ah! la bonne plaisanterie! Il faut bien s'amuser un peu. On ne peut pas être toujours sérieux! »

1. Allusion à Richard Wagner.

J'aimerais mieux loger chez un croque-mort que chez un hôte aussi facétieux !

Décidément, il y a quelque chose de détraqué dans la cervelle de certains musiciens. Le vent qui souffle à travers l'Allemagne les a rendus fous.

Les temps sont-ils proches ?... De quelle Messie alors l'auteur de *Barkouf* est-il le Jean-Baptiste[1] ?...

Voilà le Berlioz des jours de complète franchise. Comment traitait-il les gens qu'il voulait « ménager » ?

« La violence, disait-il, que je me fais pour louer certains ouvrages, est telle que la vérité suinte à travers mes lignes, comme, dans les efforts extraordinaires de la presse hydraulique, l'eau suinte à travers le fer de l'instrument. » La vérité suintait souvent. Tout le monde s'en apercevait, les auteurs des opéras et les lecteurs des feuilletons. Un jour que l'on avait représenté un ouvrage de Billetta, professeur de piano à Londres, Berlioz écrivait à son ami Morel : « Ne croyez pas un mot des quelques éloges que contient sur cette musique mon feuilleton de ce matin, et croyez, au contraire, que je me suis tenu à quatre pour en faire aussi tranquillement la critique[2]...» Vraiment ni Morel ni personne n'avait besoin d'être averti.

On est surpris au premier abord des louanges accordées par Berlioz aux œuvres d'Halévy, d'Auber et d'Adam. On est un peu étonné de trouver sous sa plume cette appréciation du *Shérif* d'Halévy : « Jamais M. Halévy ne s'est montré si abondant, si riche et surtout si original. Cette œuvre a une physionomie tout à fait à part. Elle m'a fait éprouver, presque d'un bout à l'autre, ce plaisir rare que donnent aux musiciens les compositions hardies, nouvelles et savamment ordonnées[3]. » Et Halévy n'était pas le seul à bénéficier de cette belle indulgence.

Attendez pourtant ! Voici ce qu'il écrit, une autre fois, du même Halévy à propos du *Val d'Andorre :*

Le succès du *Val d'Andorre,* à l'Opéra-Comique, est un des plus

1. *Journal des Débats,* 2 et 3 janvier 1861.
2. *Correspondance,* p. 249.
3. *Journal des Débats,* 5 septembre 1839.

généraux, des plus spontanés et des plus éclatants dont j'aie été témoin. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des auditeurs applaudissaient, approuvaient, étaient émus. Une fraction cependant, une fraction imperceptible, mais qui contient encore des esprits d'élite, ne partageait qu'avec des restrictions l'opinion dominante sur la haute valeur de l'ouvrage; d'autres, dès la fin du second acte, se montraient déjà fatigués d'entendre dire : « Que c'est charmant! » O Athéniens, vous avez pourtant bien peu d'Aristides! Pour moi, j'ai franchement approuvé et admiré; j'ai été impressionné vivement sans songer en écoutant les clameurs enthousiastes de la salle, à appliquer à M. Halévy ce mot antique : « Le peuple applaudit; aurait-il dit quelque sottise?... » Mot plus spirituel que profond, car le peuple applaudit même les belles choses quand elles sont à sa portée et qu'elles ne dérangent pas brusquement le cours de ses habitudes et de ses idées [1].

Un long « éreintement », comme nous disons aujourd'hui, eût-il valu ces lignes délicieuses et perfides?

La mansuétude qu'il témoignait à Auber était assez intermittente.

Il y a un nombre prodigieux de motifs de contredanse dans cette partition [*Les Diamants de la couronne*], dans l'*allegro* de l'ouverture, dans les ballades, dans les duos, dans les morceaux d'ensemble, partout. La première reprise est ainsi toute faite, il ne s'agira plus que d'en ajouter une seconde et les quadrilles surgiront par douzaines. Évidemment, c'est le but que s'est proposé M. Auber; il a cru plaire davantage par là au public spécial de l'Opéra-Comique, et lui plaire d'autant plus que ces thèmes courants seraient moins originaux. La durée du succès peut seule démontrer si ce but a été atteint [2].

Encore cette fine et charmante ironie :

M. Auber a écrit sur ce livret [*L'Enfant prodigue*] une riche partition, brillante, animée, vive, joyeuse, souvent touchante et complètement privée de ces beautés terribles qu'accompagne l'ennui [3].

De tels traits sembleraient maintenant inoffensifs. En ce

1. *Journal des Débats*, 14 novembre 1848.

2. *Journal des Débats*, 12 mars 1841.

3. *Journal des Débats*, 9 décembre 1850.

temps-là, on savait encore goûter les sous-entendus, comprendre les allusions.

Berlioz fut donc moins féroce qu'on ne l'a dit ; mais il fut moins indulgent qu'il ne l'a lui-même prétendu.

*
* *

Il a *sincèrement* aimé les œuvres de quelques-uns de ses contemporains. Prenons ici — cette réserve est indispensable — le mot de *sincèrement* dans le sens atténué qu'il faut toujours lui attribuer s'il s'agit d'un artiste jugeant les productions de ses rivaux ou de ses disciples heureux. Un musicien dénué de toute jalousie, étranger à toute malice, joyeux de succès qui ne sont pas les siens, ce prodige s'est une fois rencontré : César Franck fut un saint. Berlioz n'en était pas un : il aima qui l'aimait et célébra volontiers les œuvres dont la réussite lui semblait un gage de sa propre revanche. Cependant l'accent de certains feuilletons trahissait une chaleur de sentiment à laquelle ne pouvaient pas se tromper les compositeurs gratifiés la veille de louanges banales : ces jours-là, le critique était heureux que la reconnaissance, l'intérêt et la prudence lui permissent d'admirer librement ce qu'au fond du cœur il jugeait admirable.

Il a pieusement glorifié la musique de son maître Jean-François Lesueur[1]. Son grand dégoût de l'italianisme ne l'empêcha pas de répéter vingt fois que *le Barbier* était un chef-d'œuvre et de reconnaître la « sensibilité profonde » de Bellini, « son expression si souvent juste et vraie..., sa simplicité naïve[2] ». Pour l'amour de la symphonie, il combla de louanges les pauvres symphonistes de cette époque : Heller, Reber, Littolff.

De tous les musiciens de son temps, celui qu'il loua avec le plus d'ardeur, ce fut Meyerbeer. Ce goût déconcertant gêne quelques-uns de ses fervents : ils voudraient mettre au compte des complaisances nécessaires les éloges décernés par le musicien des *Troyens* au compositeur du *Pardon de Ploërmel* :

1. *Journal des Débats*, 21 novembre 1835 et 15 octobre 1837.

2. *Journal des Débats*, 16 juillet 1836.

simple gratitude de Berlioz, disent-ils, pour un maître illustre, auditeur assidu et bienveillant de toutes ses symphonies et de tous ses opéras. A leur avis, si l'on veut savoir sa véritable opinion, il faut s'en tenir à cette boutade rapportée par M. Adolphe Jullien[1] : « Meyerbeer n'a pas seulement le bonheur d'avoir du talent, il a surtout le talent d'avoir du bonheur. »

Berlioz a pu lâcher cette méchanceté dans un instant d'humeur. Ce n'était point son opinion intime. Tels passages de ses œuvres (ce ne sont pas les meilleurs), notamment le finale de la Réconciliation, théâtral épilogue de la belle symphonie de *Roméo et Juliette*, prouveraient que l'admiration de Berlioz pour Meyerbeer ne fut que trop réelle... Mais, rien qu'à lire ses feuilletons, nous en sommes déjà convaincus. Qu'il s'agisse de l'auteur des *Huguenots* ou de celui de *la Juive*, l'éloge sonne d'une manière différente.

En 1836, Berlioz avait publié une analyse de la partition des *Huguenots*, très longue et très chaleureuse[2]. On a lu plus haut un fragment d'un de ses articles sur *le Prophète*. A la suite de la représentation de l'*Étoile du Nord*, il disait :

> C'est merveilleux de vérité, d'élégance, de fraîcheur d'idées, d'originalité, d'audace et de bonheur. A côté des plus jolies, des plus coquettes chatteries musicales, on y trouve des combinaisons effrayantes de complexité, des traits d'expression passionnée d'une vérité saisissante[3].

Pour *le Pardon de Ploërmel*, mêmes louanges[4]. Et, si l'on conserve un doute, malgré tous ces témoignages publics, il faut ouvrir les *Lettres intimes* à Humbert Ferrand : on y lit ceci (28 avril 1859) : « Que la musique d'*Herculanum* est d'une faiblesse et d'un incoloris (pardon du néologisme) désespérants ! Que celle du *Pardon de Ploërmel* est écrite, au contraire, d'une façon magistrale, ingénieuse, fine, piquante et souvent poétique ! Il y a un abîme entre Meyerbeer et ces

1. *Hector Berlioz, sa Vie et son Œuvre*, p. 291.
2. *Journal des Débats*, 10 novembre et 10 décembre 1836.
3. *Journal des Débats*, 21 février 1854.
4. *Journal des Débats*, 10 avril 1859.

jeunes gens. On voit qu'il n'est pas Parisien. On voit le contraire pour David et Gounod. »

Berlioz traite ici avec un peu d'amertume ces deux jeunes gens. Il avait pourtant salué leurs débuts avec une évidente sympathie. Pour Félicien David, sympathie est trop peu dire. L'article sur la première audition du *Désert* ressemble à un sacre, à une apothéose :

J'écrivais un jour à Spontini : « Si la musique n'était pas abandonnée à la charité publique, on aurait quelque part en Europe un théâtre, un panthéon lyrique, exclusivement consacré à la représentation des chefs-d'œuvre monumentaux, où ils seraient exécutés à longs intervalles avec un soin et une pompe dignes d'eux, et écoutés aux fêtes solennelles de l'art, par des auditeurs sensibles et intelligents[1]. »

J'ajouterai aujourd'hui : si nous étions un peuple artiste, si nous adorions le beau, si nous savions honorer l'intelligence et le génie, si ce Panthéon existait à Paris, nous l'eussions vu dimanche dernier illuminé jusqu'au faîte, car un grand compositeur venait d'apparaître, car un chef-d'œuvre venait d'être dévoilé. Le compositeur se nomme Félicien David; le chef-d'œuvre a pour titre : *le Désert*, ode-symphonie.

Je ne crains pas, et mes confrères de la presse ne craindront pas davantage, je l'espère, en rendant éclatante justice à l'une et à l'autre, d'appeler les choses par leur nom. Arrière toutes les tièdes réticences, toutes les réserves ingrates sous lesquelles se cache la lâche crainte de trouver des railleurs, ou celle plus misérable encore et plus mal fondée de voir les travaux futurs du nouvel artiste ne pas répondre à l'attente que son premier triomphe fait concevoir ! Qu'on ne vienne pas me dire : « Mais si on l'enivre de louanges, qui le garantira des suites de l'ivresse? Qui l'empêchera de tomber bientôt à genoux devant le miroir de ses pensées? Qui vous prouve qu'il n'en résultera pas pour sa gloire un dommage réel? » Je répondrai : laissons à la force et au sens droit de l'homme le soin de se garantir d'un pareil danger; nous ne sommes pas des moralistes, David n'est pas un sot. Pourquoi lésiner sur l'or de sa couronne et éteindre à dessein notre feu, quand l'expression sincère d'une admiration profonde peut le rendre heureux? Quel dédomagement lui donnerez-vous en échange? Et en est-il pour lui? Ah! prudents aristarques, vous ne savez pas de quelle nature est l'émotion qui fait battre le cœur de l'artiste dont l'œuvre est reconnue belle! Ce n'est pas de la vanité, ce n'est pas de l'orgueil, ce n'est pas la satisfaction d'avoir vaincu une difficulté, la joie d'être sorti d'un péril, ce n'est

1. C'était presque la conception de Bayreuth.

rien de tout cela, détrompez-vous, c'est de la passion, c'est une passion partagée, c'est l'enthousiasme pour son œuvre multiplié par la somme des enthousiasmes intelligents qu'elle a excités. Et la preuve en est dans l'irritation vive que lui causera le plus brillant succès, dans le mépris amer qu'il sentira pour lui-même, s'il lui arrive d'avoir produit quelque chose de médiocre, dont la médiocrité même aura charmé la foule et l'aura fait applaudir. L'amour du beau remplit seul tout entière l'âme du poëte; ce qu'il désire, c'est d'avoir, autour de lui, quand il chante, un chœur de voix émues pour répondre à sa voix: plus elles sont belles, savantes et nombreuses et plus sa vie rayonne et se divinise, plus il est heureux. Qu'il entende donc les nôtres, le poëte nouveau, et répondons-lui dignement : « Oui, David, ce que vous avez fait est très grand, très neuf, très noble et très beau. Nous sommes venus l'entendre avec une impartialité absolue, sans prévention, avec sang-froid, sans nous douter même de ce dont il s'agissait, et nous avons été frappés d'admiration, touchés, entraînés, écrasés. Vous avez fait naître les applaudissements, les larmes et ce trouble des âmes, dont le talent peut rider la surface mais que le génie seul ébranle jusqu'au fond. Ceci est vrai. Je le dis parce que c'est vrai seulement et pour vous en donner la conviction parfaite [1]. »

Pauvre Berlioz! Il livrait le secret de ses plus cruelles rancœurs, lorsqu'il peignait avec tant de feu les joies du poète applaudi; de toute son âme il aspirait à l'ivresse du triomphe, au délire qui « divinise » la vie; mais un destin avare lui marchandait cette félicité : ce fut son désespoir. Pauvre David! la gloire lui avait souri trop tôt. Ces « aristarques prudents » dont les scrupules et les réserves indignaient son panégyriste, n'étaient peut-être pas si mal avisés. Il justifia leur prudence; et Berlioz lui-même écrivit sur *Herculanum* un article d'une sévérité mitigée où le dépit d'avoir été mauvais prophète se mêlait à la crainte que tout le monde n'eût pas perdu le souvenir des solennels enthousiasmes de naguère.

Quant à Gounod, le feuilleton de Berlioz sur *Sapho* contient de sévères admonestations mais aussi de grands éloges. Il mérite encore aujourd'hui d'être lu. C'est un de ceux où Berlioz a exprimé sa pensée, toute sa pensée, avec le plus de franchise et de liberté. Après avoir vanté le poème d'Émile

1 *Journal des Débats*, 15 décembre 1844.

Augier comme un « magnifique texte pour la musique », il ajoute :

M. Gounod l'a très bien traité dans plusieurs parties. Voilà pourquoi j'ai été si attristé, je veux dire si irrité, de voir le musicien manquer la composition de plusieurs autres parties non moins importantes de cette œuvre. J'ai trouvé la plupart de ses chœurs d'un accent grandiose et simple; le troisième acte tout entier me paraît très beau, extrêmement beau, à la hauteur poétique du drame; mais le quatuor du premier acte, le duo et le trio du second, où les passions des principaux personnages éclatent avec tant de force, m'ont positivement révolté; je trouve cela hideux, insupportable, horrible. J'espère que l'auteur ne me prendra pas en haine pour la brutalité avec laquelle je m'exprime là-dessus. Si son œuvre ne décelait pas en lui de si hautes tendances, si elle ne contenait pas tant de choses tout à fait belles, si elle était au contraire de la famille de ces pâles productions où l'on n'entend que les échos inutiles de mille autres voix plus ou moins éloquentes, ou de celle des *produits* d'un sot industrialisme musical, je n'eusse pas ainsi perdu mon sang-froid. Non, mon cher Gounod, l'expression fidèle des sentiments et des passions n'est pas exclusive de la forme musicale; la coupe des paroles dans le dialogue de vos personnages n'est pas favorable sans doute au développement du chant, la mélodie ne sait où se poser là-dessus, la phrase y est à chaque instant brisée; mais votre poëte, à coup sûr, ne se fût point refusé à donner à sa pensée une autre forme que vous deviez vous-même lui indiquer. Avant tout il faut qu'un musicien fasse de la musique. Et ces interjections continuelles de l'orchestre et des voix dans les scènes dont je parle, ces cris de femmes sur des notes aiguës, arrivant au cœur comme des coups de couteau, ce désordre pénible, ce hachis de modulations et d'accords, ne sont ni du chant, ni du récitatif, ni de l'harmonie rythmée, ni de l'instrumentation, ni de l'expression. Il arrive dans certains cas au compositeur d'être obligé par son sujet à des espèces de préludes dans lesquels se montrent à demi les idées qu'il se propose de développer immédiatement après; mais il faut qu'enfin il les développe, ces idées; il faut que l'espoir de voir le morceau de musique commencer et finir ne soit pas continuellement déçu. Non, vous avez écrit ces scènes, je le crois, sous la préoccupation d'une doctrine erronée et sous l'influence d'une disposition fâcheuse de votre poème. Si cette doctrine est celle que je soupçonne, elle a été introduite dans votre esprit par un mot trop célèbre attribué à Gluck. A en croire la tradition, ce grand maître n'aurait jamais commencé une partition sans dire : « Mon Dieu! faites-moi la grâce d'oublier que je suis musicien! » vœu impie qui, fort heureusement, ne fut jamais

exaucé. Si, comme il est certain, la disposition des vers que vous aviez à mettre en musique vous a d'ailleurs gêné, il fallait songer à un autre mot de Mozart qu'on ne médite pas assez : « Depuis bien longtemps, a-t-il dit, les compositeurs torturent leurs idées pour les placer servilement sous les paroles; quand donc en viendra-t-on à faire des paroles sous leur musique? Ce serait plus naturel! » Il y a en effet beaucoup de cas où, la situation étant déterminée, les sentiments à exprimer parfaitement indiqués, la musique devrait être écrite la première; à la condition de n'admettre ensuite que des paroles en rapport intime et direct avec la musique, et d'en surveiller attentivement la prosodie[1]...

Après cette vive mercuriale, Berlioz met en lumière toutes les beautés de la partition, surtout la dernière scène, dont il dira, quelques mois plus tard, en rendant compte d'une reprise de *Sapho* :

L'art est si complet qu'il disparaît. On ne songe plus qu'à la sublimité de l'expression générale sans tenir compte des moyens employés par l'auteur. C'est un cœur qui se brise et dont on compte les derniers battements, c'est l'amour indigné qui exhale sa suprême plainte, c'est le râle de la mer attendant sa proie, ce sont tous les bruits mystérieux des plages désertes, toutes les harmonies cruelles d'une nature souriante, insensible aux douleurs de l'être humain. C'est beau ! mais très beau, miraculeusement beau[2] !

J'ai déjà cité les vivants dialogues par lesquels débute le feuilleton sur *Faust*. Quand Berlioz prend ensuite la parole pour son compte, il s'efforce d'être équitable ; mais le cœur n'y est pas. Comment ne serait-il pas exaspéré des inventions saugrenues des librettistes? comment surtout pourrait-il écarter de sa pensée le triste destin de la *Damnation*? A son avis, la partition de Gounod a « de fort belles parties et de fort médiocres[3] ». Il loue de son mieux les premières. Quant aux secondes, il use d'ingénieuses prétéritions : « Je ne puis me rappeler la forme ni l'accent du petit morceau chanté par Siebel cueillant des fleurs dans le jardin de Marguerite. » Quatre heures de musique l'ont tellement fatigué qu'il a gardé seulement un « souvenir confus » du trio final[4].

1. *Journal des Débats*, 22 avril 1851.
2. *Journal des Débats*, 7 janvier 1852.
3. Lettre à Humbert Ferrand, 28 avril 1859.
4. *Journal des Débats*, 26 mars 1859.

Avant que Berlioz renonçât à la critique musicale, deux jeunes compositeurs français dont les noms furent depuis glorieux, Georges Bizet et M. Ernest Reyer, avaient fait représenter à Paris leurs premiers ouvrages. Berlioz leur rendit justice :

La partition de la *Statue* révèle tout d'abord un musicien amoureux du style, du caractère et de l'expression vraie. La forme de quelques-uns de ses morceaux n'est pas toujours nettement accusée, mais on trouve partout ce qui fait le charme principal des œuvres de Weber, un sentiment profond, une originalité naturelle de mélodie, une harmonie colorée et une instrumentation énergique sans brutalité ni violence [1].

Le dernier feuilleton de Berlioz est consacré aux *Pêcheurs de perles*, partition qui « contient un nombre considérable de beaux morceaux expressifs, pleins de feu et d'un riche coloris [2] ».

Trois ans plus tard, c'était l'auteur de la *Statue* qui occupait dans les *Débats* la place abandonnée par l'auteur des *Troyens*. Il continua la glorieuse tradition de son maître. A son tour, pendant plus de trente années, il prodigua dans d'innombrables articles les fantaisies, les malices, les ironies de son esprit alerte et mordant, les boutades de son humeur indépendante, et les jugements de son goût libre, sûr et délicat.

*
* *

La suite des feuilletons de Berlioz forme une histoire complète de la musique à Paris de 1835 à 1863. On n'y relève qu'une grave omission : Berlioz n'a point prononcé le nom de César Franck. Mais il faut observer que la seule œuvre de Franck exécutée pendant ce laps de temps fut *Ruth et Booz* et qu'alors (4 janvier 1846) Berlioz voyageait en Autriche. Ce fut Delécluze qui rendit compte de ce concert dans les

1. *Journal des Débats*, 24 avril 1861.

2. *Journal des Débats*, 8 octobre 1863.

Débats[1]; il loua le nouvel oratorio et fit écho à l'enthousiasme du public : la première œuvre de César Franck remporta un éclatant succès.

Je n'ai rien dit de l'attitude de Berlioz à l'égard de Wagner. On a si souvent conté la querelle du musicien français et du musicien allemand[2]! Autrefois beaucoup de personnes s'imaginaient, sur la foi de Scudo, que Berlioz et Wagner étaient « de la même famille... deux frères ennemis... deux enfants terribles de la vieillesse de Beethoven »; et, comme cette opinion était partagée non seulement par les détracteurs mais aussi par les admirateurs de Berlioz et de Wagner une telle dispute de famille étonnait les uns et attristait les autres. Aujourd'hui que les grandes haines sont éteintes et que les grands engouements sont calmés, aujourd'hui que l'on ne goûte plus en applaudissant, soit Wagner, soit Berlioz, la joie de passer pour révolutionnaire, on comprend mieux que Berlioz *ne pouvait pas* aimer Wagner, sans désavouer une partie de son œuvre, sans blasphémer ses dieux.

Il rédigea une solennelle profession de foi, un véritable *credo* et jeta l'anathème à la « musique de l'avenir ». Plus tard, des griefs personnels se mêlèrent à ses répugnances artistiques; sa colère s'exaspéra quand il vit l'Opéra recevoir *Tannhäuser*, tandis que le sort des *Troyens* demeurait incertain. Le lendemain de la première représentation, il allait jusqu'à féliciter les Parisiens de leurs rires et de leurs sifflets; il trouvait bon que la foule, sur l'escalier de l'Opéra, eût traité tout haut Wagner « de gredin, d'insolent, d'idiot »; il ne pouvait réprimer ce cri pitoyable : « Je suis cruellement vengé[3] ». Cependant tout n'était pas rancune assouvie et jalousie satisfaite dans le plaisir que lui procurait la chute du *Tannhäuser*. Il faut se reporter à l'article que, dix années auparavant, il avait consacré à la *Sapho* de Gounod, pour saisir les causes lointaines et profondes de son hostilité contre la musique de Wagner.

1. *Journal des Débats*, 20 janvier 1846.

2. L'article de Berlioz se trouve dans *A travers chants*. La réponse de Wagner, publiée dans les *Débats*, a été reproduite par M. Georges Servières dans son livre : *Wagner jugé en France*.

3. *Correspondance*, pp. 275 à 280, *passim*.

*
* *

« Esthétique ! maugréait Berlioz, je voudrais bien voir fusiller le cuistre qui a inventé ce mot-là. » — Le vocable est disgracieux, disons-le avec Berlioz. Mais celui-ci avait des raisons particulières de haïr l'esthétique. Sa devise était celle du romantisme : Désordre et Génie. On ne discipline pas le Désordre ; on ne définit pas le Génie.

Après avoir parcouru livres et feuilletons de Berlioz, nous gardons le souvenir d'un chaos d'invectives et de dithyrambes, d'un étrange pêle-mêle de folie et de bon sens, d'amour et de haine, d'emphase et d'esprit, mais où rien ne ressemble à un système. Il serait sans doute puéril de réclamer d'un artiste créateur un ensemble de règles et de préceptes : ces législations sont jeux de pédants. Mais, sachant les objets de ses préférences et de ses aversions, nous pouvons, en général, restituer sa poétique, c'est-à-dire déterminer avec plus de précision et de sûreté les caractères de son génie : un artiste qui se mêle de critique confesse au public ses propres ambitions.

Nous connaissons fort bien la doctrine morale de Berlioz, son « éthique » professionnelle : elle est très belle et très claire. Le musicien doit se garder de toute trivialité, mépriser le vulgaire, le médiocre, le « parisien », se moquer de la fortune, respecter les maîtres et ne rien céder de son idéal.

Mais quel fut l'idéal de Berlioz ? quelle son esthétique ? On découvre sans peine dans les livres de Wagner la genèse des idées qui devaient aboutir à la fondation de Bayreuth, les influences sous lesquelles s'est élaborée, achevée la conception du drame lyrique. Quelques phrases éparses en des lettres familières suffisent à dévoiler la pensée intime de Mozart sur la musique et l'opéra. Avec Berlioz, nous sommes en pleines ténèbres. Il a entassé des milliers de pages de critique ; on possède les lettres qu'il adressait à ses amis ; lui-même n'a jamais été avare de confidences sur ses œuvres et sa vie : cependant il nous est impossible de nous orienter au milieu de la diversité de ses théories et de ses tendances.

Wagner a entrevu la cause de ces décevantes inconsé-

quences : « Du fond de notre Allemagne, dit-il, l'esprit de Beethoven a soufflé sur lui, et certainement il fut des heures où Berlioz désirait être un Allemand; c'est en de telles heures que son génie le poussait à écrire à l'imitation du grand maître, à exprimer cela même qu'il sentait exprimé dans ses œuvres. Mais, dès qu'il saisissait la plume, le bouillonnement naturel de son sang de Français reprenait le dessus, le bouillonnement de ce sang qui frémissait dans les veines d'Auber, lorsqu'il écrivit le volcanique dernier acte de sa *Muette*... Heureux Auber, qui ne connaissait pas les symphonies de Beethoven! Berlioz, lui, les connaissait; bien plus, il les comprenait, elles l'avaient transporté, elles avaient enivré son âme... et néanmoins c'est par là qu'il lui fut rappelé qu'un sang français coulait dans ses veines. C'est alors qu'il se reconnut incapable de faire un Beethoven, c'est alors aussi qu'il se sentit incapable d'écrire comme un Auber[1]. »

La remarque de Wagner est pénétrante, mais elle ne touche qu'à l'écriture musicale; elle n'éclaire pas encore tous les aspects du génie de Berlioz. Il faut pousser plus loin si l'on veut deviner quel combat terrible tourmenta cette âme divisée contre elle-même.

« J'ai mis au pillage Virgile et Shakespeare... », écrit Berlioz au sujet des *Troyens*. Virgile et Shakespeare! Voilà en deux mots l'origine des incertitudes, des contradictions, des incohérences parmi lesquelles se débattait son imagination inquiète et douloureuse. Pas un seul jour il ne se douta qu'il adorait deux divinités ennemies et que servir l'une, c'était renier l'autre. Il ne s'en douta pas; mais les divinités se vengèrent.

Il était classique d'intelligence, classique d'éducation, classique jusqu'aux moelles.

Le premier poète qu'il a lu, senti, aimé, c'est Virgile. Enfant, l'agonie de Didon l'a fait pleurer et frissonner. Plus tard, Gluck excite les premiers transports du musicien et lui dicte sa vocation, Gluck qui, même en évoquant les héros d'Euripide ou du Tasse, reste par-dessus tout virgilien, c'est-à-dire profondément classique au sens français du mot;

1. Cette étude sur Berlioz a été écrite par Wagner en 1841. Elle a été traduite par M. Camille Benoît dans *Musiciens, Poètes et Philosophes*.

Gluck si voisin de l'art de nos tragiques par sa robuste sobriété, sa science de la passion, sa pompeuse élégance; Gluck qui, dans ses chefs-d'œuvre, a continué, sans le surpasser, Rameau, « le plus français des Français de France[1] ». Mais, pour son malheur, le temps de ses premières œuvres et ses premières amours est celui où la bourrasque romantique se déchaîne sur la France. Tout dans les promesses de l'école nouvelle séduit sa nature brûlante : les règles brisées, les conventions abolies, la passion glorifiée, la révélation d'une beauté inconnue. Il devient donc romantique; mais sa sensibilité est seule atteinte; son goût demeure classique.

Quand Berlioz part pour Rome, le poison est déjà dans ses veines : c'est Byron qu'il lit au Colisée, ce sont des chœurs de Weber qu'il chante avec des peintres allemands en revenant, le soir, de ses promenades à travers la campagne romaine. Égaré par les prestiges romantiques, il n'est plus capable d'écouter la leçon des ruines et du ciel. Mais ni les fées, ni les sorcières, ni Satan, ni les dieux du Nord ne peuvent fermer son oreille à la voix de Virgile, qui lui parle sans relâche sur la terre du Latium. Des vers de l'*Énéide* se réveillent à tout propos dans son esprit; et, près de Subiaco, s'accompagnant de sa guitare, il chante, dans la solitude, la mort du jeune Pallas et le désespoir du bon Évandre. Ces souvenirs, rien ne les effacera jamais; ils se mêleront à toutes les joies, à toutes les souffrances, à toutes les admirations de Berlioz. Ce sera le convoi de Pallas qu'il croira voir passer, quand il entendra la marche funèbre de la *Symphonie héroïque*. Tous ses écrits sont parsemés de citations de Virgile; ses feuilletons les plus moroses en sont émaillés. Il est torturé, tenaillé, à la pensée de débrouiller un scénario de Scribe : un vers des Églogues traverse sa mémoire, et le voilà qui sourit sur le chevalet. Le poète latin a inspiré son premier essai : *la Mort d'Orphée*, et sa dernière œuvre : *les Troyens*. Que ne fut-il son seul maître, son seul guide, son seul dieu !

Berlioz a aimé aussi, hélas ! formidablement aimé ce fétiche

1. Le mot est de J.-J. Weiss.

barbare que les artistes d'alors nommaient Shakespeare, ayant appris, par les traductions de Letourneur, que le poète anglais, détesté de Voltaire, ignorait la règle des trois unités, peuplait la scène de fantômes et introduisait le calembour dans la tragédie. Le *shakespearianisme* des romantiques français est une des mystifications les plus plaissantes de l'histoire littéraire. Berlioz, lui-même, nous a fait là-dessus des aveux bons à retenir. Il venait d'assister avec une émotion poignante à la représentation de *Roméo et Juliette* donnée à Paris par la troupe anglaise dont Henriette Smithson faisait partie : « Il faut ajouter, dit-il en rappelant cette heure de sa vie, que *je ne savais pas alors un seul mot d'anglais*, que je n'entrevoyais Shakespeare qu'à travers *les brouillards* de la traduction de Letourneur et que je n'apercevais point en conséquence la trame poétique qui enveloppe comme d'un réseau d'or ces merveilleuses créations. *J'ai le malheur qu'il en soit à peu près de même aujourd'hui.* Il est bien plus difficile à un Français de sonder les profondeurs du style de Shakespeare qu'à un Anglais de sentir les finesses et l'originalité de celui de La Fontaine et de Molière. Nos deux poètes sont de riches continents. Shakespeare est un monde. » Avec les autres romantiques, il adora donc ce poète inconnu. *Shakespearien* devint pour lui comme pour eux le mot qui excuse toutes les excentricités, toutes les folies. *Shakespeariens*, les effets « foudroyants » pour lesquels il décuple les sonorités de l'orchestre; *shakespearienne*, l'obsession du colossal, du titanique; *shakespearien*, le mélange du trivial et du sublime dans la symphonie; *shakespearien* surtout, ce mépris des conventions qui tiennent à l'essence même de l'art, l'imprudente ambition d'amalgamer des sons, des couleurs et de la littérature.

Dans ses premières œuvres la passion romantique domina presque souverainement; mais elle ne put en bannir la finesse, l'élégance et la tendresse virgiliennes. La « Scène aux champs » de la *Symphonie fantastique*, le début de *la Damnation de Faust*, d'autres fragments encore attestaient la persistance du goût classique. Puis, un jour, par cette sorte de régression qui, vers le milieu de la vie, ramène les hommes à leur véritable nature, aux instincts qu'ils ont hérités de leur race et de leur famille, Berlioz se détourna du romantisme. Alors

il composa *l'Enfance du Christ*, *Béatrice et Bénédict*, *les Troyens* : à son insu, il rentrait dans sa voie. Quand il fit exécuter *l'Enfance du Christ*, quelques personnes soutinrent qu'il avait modifié son style et sa manière. Il haussa les épaules : « J'aurais écrit, dit-il, *l'Enfance du Christ* de la même façon, il y a vingt ans. » C'était vrai : il eût pu l'écrire; mais il avait écrit la *Symphonie fantastique* ! Nul artiste ne fut aussi inconscient des mouvements de son génie. Jamais il ne s'aperçut qu'en lui-même son goût et sa sensibilité se livraient bataille. Il souffrit tragiquement de ce conflit, mais ignora la cause de son mal.

Combien de poètes et d'artistes romantiques subirent le même tourment pour avoir, dans un moment de bravade, refusé d'entendre le cri de leur propre nature ! Combien ont pu répéter le cantique de Racine :

> Hélas ! en guerre avec moi-même
> Où pourrai-je trouver la paix ?

La paix, c'est-à-dire l'heureux accord de toutes les facultés d'une âme humaine, sous la loi de la tradition.

ANDRÉ HALLAYS

CAUSERIE

SUR

LA MISE EN SCÈNE

On a bien voulu m'inviter à exposer mes idées sur la mise en scène. On savait la vie laborieuse et agitée des gens de théâtre : nous agissons plus que nous ne réfléchissons; et si, d'aventure, entre professionnels, il nous arrive, dans un moment de loisir, de discuter quelque point de notre métier, ces entretiens, où chacun saisit à demi-mot, sont bien rudimentaires et m'ont fort mal préparé à la doctrine. Il vous est arrivé, sans doute, en voyage ou en promenade, de rencontrer à pied d'œuvre un brave ouvrier occupé à tailler sa pierre ou à scier une poutre, et si la fantaisie vous a pris de le questionner sur la maison, le mur ou le pont qui se construit, l'homme, interrompant sa tâche, vous a conté ce qu'il fait, pourquoi il le fait et à quoi cela servira. J'ai bien la sensation d'être aujourd'hui ce compagnon gauche et illettré : je vais, comme lui, vous parler le mieux qu'il me sera possible du métier que j'exerce, et j'espère que l'on pardonnera mon insuffisance à ma bonne volonté.

***

D'abord, qu'est-ce que la mise en scène ?

Un des hommes de théâtre les plus autorisés de ce temps,

M. Porel, au Congrès de l'Exposition théâtrale, en 1900, a défini notre art d'une manière si exacte et si heureuse que je me fais un devoir et une joie de lui emprunter son texte :

Sans la mise en scène, sans cette science respectueuse et précise, sans cet art puissant et délicat, bien des drames n'auraient pas été centenaires, bien des comédies ne seraient pas comprises, bien des pièces n'iraient pas au succès.

Saisir nettement dans un manuscrit l'idée de l'auteur, l'indiquer avec patience, avec précision, aux comédiens hésitants, voir de minute en minute la pièce surgir, prendre corps. En surveiller l'exécution dans ses moindres détails, dans ses jeux de scène, jusque dans ses silences, aussi éloquents parfois que le texte écrit. Placer les figurants hébétés ou maladroits à l'endroit qu'il faut, les styler, fondre ensemble les petits acteurs et les grands. Mettre d'accord toutes ces voix, tous ces gestes, tous ces mouvements divers, toutes ces choses disparates, afin d'obtenir la bonne interprétation de l'œuvre qui vous est confiée.

Puis, ceci achevé et les études préparatoires faites avec méthode dans le calme de l'étude, s'occuper du côté matériel. Commander avec patience, avec précision, aux machinistes, aux décorateurs, aux costumiers, aux tapissiers, aux électriciens.

Cette seconde partie de l'œuvre terminée, la souder à la première, mettre l'interprétation dans ses meubles. Enfin regarder de haut, d'ensemble, avec soin, le travail qui s'achève. Tenir compte des goûts, des habitudes du public dans la mesure équitable, écarter ce qui peut être dangereux sans raison, couper ce qui fait longueur, effacer les fautes de détail, conséquences inévitables de tout travail fait rapidement.

Écouter les avis des gens intéressés, les peser dans son esprit, les suivre ou les écarter selon son libre jugement. Enfin, avec un battement de cœur, ouvrir la main, donner le signal, laisser l'œuvre paraître devant tant de gens assemblés! C'est un métier admirable, n'est-ce pas? un des plus curieux, un des plus attachants, un des plus délicats du monde.

Je ne me mettrai certes pas en peine de chercher une formule plus claire ou plus artiste. A mon sens, la mise en scène moderne devrait tenir au théâtre l'office que les descriptions tiennent dans le roman. La mise en scène devrait — c'est d'ailleurs le cas le plus fréquent aujourd'hui — non seulement fournir son juste cadre à l'action, mais en déterminer le caractère véritable et en constituer l'atmosphère.

C'est une tâche importante, et aussi toute nouvelle, car

notre théâtre classique français ne nous y a guère préparés Il s'ensuit que, malgré l'effort considérable de ces vingt dernières années, nous n'avons dégagé encore aucun principe, établi aucune base, ouvert aucun enseignement, formé aucun personnel.

Quelques hommes de théâtre, originaux et d'esprit indépendant, Montigny, Perrin, Porel, sous l'empire de la nécessité où les réduisait de plus en plus la production contemporaine, ont fait acte d'initiative, commencé de briser les vieux moules, mais l'effet a été lent, — paralysé, aussi bien chez eux-mêmes que chez les gens dont ils disposaient, par l'atavisme classique.

Instruits à leur école, sous leur influence directe, nous avons, pour d'autres causes, pu continuer la besogne commencée : à mon tour, je subissais les conditions, les nécessités nouvelles des œuvres plus vivantes, plus affranchies, que m'apportaient mes camarades du Théâtre-Libre.

Entré fort tard dans la carrière, — j'avais alors près de trente ans, — repoussé du Conservatoire, où j'étais allé d'instinct puiser aux sources, auprès de maîtres comme Got ou Coquelin, dont le génie m'éblouissait, j'ai eu, pour compenser mon inexpérience, la bonne fortune de n'être pas empêtré d'un vieux bagage ni gêné par la routine. J'ai appris le théâtre en me laissant guider par le bon sens et la logique, comme on avait dû faire autrefois, à l'origine.

Depuis longtemps déjà, depuis quinze ans, dans mes loisirs de petit employé singulièrement curieux des choses théâtrales, j'avais reconnu que le « métier » des acteurs et la complaisance du public achevaient d'étouffer la simplicité, la vie et le naturel, aussi bien si l'on regardait à la mise en scène que si l'on regardait à l'interprétation.

A forger, on devient forgeron. Comme tout le monde autour de moi, auteurs ou artistes, était neuf, sans idées préconçues, sans traditions faussées, nous avons fait de notre mieux ce qui nous paraissait le plus vrai, le plus net, et c'est ainsi que l'expérience et la pratique ont précédé la théorie.

*
* *

Aussi bien la mise en scène, il faut le redire, est-elle un art qui vient de naître; et rien, absolument rien, avant le siècle dernier, avant le théâtre d'intrigue et de situations, n'avait déterminé son éclosion.

Sans remonter aux premières manifestations de notre littérature dramatique, — cérémonies sorties de l'église et qui demeuraient, en plein air, des solennités, on peut dire que le théâtre classique français, pendant plusieurs siècles, n'a pas eu besoin de « mise en scène », au sens où nous prenons le mot.

Une simple toile de fond, pour marquer le palais, la place, publique ou le salon, suffisait.

De son côté, l'acteur à qui souvent le roi ou le grand seigneur donnait un costume de cour (voyez Richelieu donnant un habit de cavalier à Bellecour pour créer le Cid), l'acteur s'appliquait uniquement à paraître en tenue de gala devant l'assemblée et à y déclamer son rôle plutôt qu'à le jouer ou à le vivre.

Rappelez-vous les deux côtés du théâtre encombrés par les spectateurs de marque, observez l'impossibilité de toute évolution. Lorsque Voltaire fit descendre ces gens-là de la scène pour assurer la péripétie matérielle d'une de ses tragédies, il commençait la besogne salutaire; mais le comédien, tout imprégné encore du vieil esprit, ne suivait point le mouvement; il se bornait, comme Lekain, à se débarrasser des casques, des perruques ou des tonnelets immodérés, le long usage ayant tourné en abus ; — de même, autour de lui, les premiers importuns tolérés sur les planches avaient fini par devenir la cohue des gentilshommes inattentifs ou bruyants qui, à travers l'action, échangeaient des quolibets avec le parterre. Plusieurs de nos théâtres ont encore des loges publiques sur la scène ; à quelques pas de moi, chaque soir, installé dans un petit réduit de par les prescriptions administratives, un brave pompier ne se doute point qu'il doit sa place à quelque fringant marquis d'autrefois. Heureux si nous ne retrouvions pas chez nos metteurs en scène et

chez nos comédiens des traces moins salutaires de ces coutumes antiques !

Songez encore à l'endimanchement de nos actrices : elles s'habillent moins pour déterminer leur personnage que pour servir de mannequins vivants à des couturiers, à des modistes ; elles se parent pour descendre sur le théâtre avec le même soin et la même coquetterie que pour aller aux courses. Voyez la mise de nos soubrettes endiamantées, chaussées de bottines à cinq louis, voyez la répugnance de nos artistes à quitter le milieu du théâtre où ils paradent, et voyez dans nos décors les portes s'ouvrir majestueusement, à deux battants, comme pour une entrée au Louvre ou à Versailles. Tout le monde est en tenue de gala et veut paraître le plus avantageusement possible devant le public : le vieil instinct survit et se transmet de génération en génération...

Cependant l'évolution littéraire s'accomplit. Le théâtre d'intrigue, le théâtre à situations matérielles apparaît, le théâtre où se marquent la position sociale et la vie journalière des personnages. L'unité de lieu se brise. Figaro saute par les fenêtres et le comte enfonce des portes. Hugo publie la préface de Cromwell, le grand Dumas se joint à lui ; le moyen âge chasse l'antiquité ; on ne raconte plus, sur la scène, les épisodes tragiques et les combats héroïques : Hernani y ferraille, Saint-Mégrin regarde les astres avant de se rendre chez la duchesse de Guise, et Ruy Blas pousse des meubles devant les portes de sa salle basse pour mourir en paix. Géronte, Célimène et Sganarelle font place à Marguerite Gautier, à Giboyer, au père Poirier ; on mange sur le théâtre, on y dort, on s'assied sur son lit pour rêver comme Chatterton. La mise en scène vient de naître, et docile, elle va désormais suivre la production dramatique.

L'interprétation elle-même, toujours en retard, se modifie ; Frédérick ne joue plus déjà comme Talma, tout en l'égalant ; le « panache » romantique — autant dire un effort vers la vérité, vers la vie — fait oublier la déclamation tragique.

Mais quoi ! si l'on garde présent à la pensée le tableau tracé par M. Porel des travaux que nécessite la préparation d'une pièce de théâtre, on devine quels efforts répétés, quelle infatigable patience il faut pour atteindre la vérité, la vie !

*
* *

Apparemment, le public n'a aucune idée du labeur que représente le spectacle qu'il vient applaudir. Dans une salle de théâtre, à partir de la cinquième ou sixième représentation, beaucoup de gens imaginent que la disposition matérielle des scènes, les mouvements des personnages sont laissés au hasard ou abandonnés à l'initiative des comédiens.

Et mieux la pièce est jouée, mieux elle donne l'impression de la vie, et plus cette hypothèse paraît probable au spectateur naïf. Il ne soupçonne pas le travail lent et compliqué des répétitions. Un soir, à l'Ambigu, on jouait une pantomime; Courteline entendit une brave dame qui disait à son mari : « Tu vois, ils ne parlent pas aujourd'hui, parce que c'est la répétition générale ! » Sans être aussi ingénue peut-être, ni aussi ingénieuse, la masse du public ignore la cuisine intérieure de nos maisons.

Commençons par le commencement. Le directeur du théâtre, après avoir distribué les rôles aux acteurs, confie le manuscrit de l'ouvrage au metteur en scène, qui devient, à dater de ce moment, le chef des études.

C'est à dessein que j'ai séparé nettement ces deux personnages : le directeur et le metteur en scène. Généralement, nos directeurs assument ces deux fonctions. Elles sont cependant bien distinctes et exigent des dons presque toujours incompatibles.

Être directeur, d'abord, c'est une profession. Être metteur en scène, — ou régisseur, — c'est un art.

De nos jours, la profession de directeur exige avant tout des qualités d'administrateur, d'homme d'affaires; s'il y joint un peu d'audace, et, par hasard, la volonté de chercher des œuvres intéressantes, si l'expérience lui fait acquérir ce flair spécial qui devine les grosses réussites, notre directeur n'aura pas trop de ses journées pour suffire à la besogne.

Au contraire, le metteur en scène, le régisseur devrait rester étranger à tout calcul, à tout souci financier. Beaucoup de directeurs, absorbés comme je le disais plus haut, ont un

régisseur à gages, presque toujours un ancien comédien vieilli ou qui a peu réussi dans sa carrière. Ils l'emploient à débrouiller une pièce, à faire le travail préliminaire, qu'ils jugent sans doute de petit intérêt : ils se trompent. Ils ne sentent point que ces premières heures sont décisives : lorsqu'ils interviendront plus tard, trop tard, l'œuvre dramatique aura déjà subi un coup de pouce, un tour qui restera définitif. Un peintre confierait-il à un autre le soin d'établir l'esquisse d'un tableau projeté ?

Ailleurs, à, la Comédie-Française, par exemple, on laisse à l'un des acteurs qui doivent jouer dans la pièce, au plus « talentueux » ou au plus renommé, le soin d'en diriger les études. Fâcheux usage également : un comédien de talent n'est pas nécessairement doué des qualités requises pour mettre en scène. Beaucoup de grands artistes sont parfois inaptes à cette besogne ; leur tempérament personnel, l'instinct de création qui fait leur force, abolit chez eux l'une des facultés essentielles d'un vrai régisseur : la vue de l'ensemble. Un comédien ne voit que son rôle, quelque effort qu'il fasse, et il en augmentera, si on le laisse maître, inconsciemment mais sûrement, la signification et l'importance, au détriment de tous. Un acteur médiocre et ne jouant pas dans la pièce est toujours supérieur, de l'autre côté de la rampe, à l'artiste célèbre qui joue devant lui.

La difficulté est de rencontrer des hommes de théâtre artistes et qui s'astreignent à cette besogne passionnante mais obscure. Dans quelques pays où l'on a plus vite que chez nous reconnu la valeur de ce rouage, le nom du metteur en scène figure sur l'affiche.

Notez que cet homme doit avoir les comédiens dans la main et que ce sont, comme dit Molière, « d'étranges animaux à conduire ». Pour obtenir d'eux le maximum, non seulement d'efforts, mais de résultats, il faut les connaître, vivre avec eux. Les méthodes de travail, les moyens d'action, diffèrent avec chaque artiste, selon son tempérament ou son caractère. C'est tout un petit monde, impressionnable et nerveux, qui veut être brusqué tour à tour et cajolé.

Bien des comédiens, par nonchalance, par timidité surtout, se dérobent au travail sous tous les prétextes possibles, comme

un pur sang refuse quelquefois de sauter l'obstacle. C'est tout un art et un plaisir aussi de les enlever, car ceux-là sont presque toujours les mieux doués et les plus intéressants.

D'autres, susceptibles et vaniteux, doivent être guidés, conseillés, suggestionnés, sans qu'ils s'en aperçoivent.

Enfin, il y a là tout un métier, une diplomatie amusante mais délicate. Et si l'on veut bien réfléchir qu'il faut enfin comprendre l'auteur, sentir son œuvre, transcrire, transposer, mettre à la portée de chacun des interprètes la part qui lui est dévolue, on comprendra pourquoi je souhaite si vivement de voir se créer chez nous ce métier spécial et ce personnel qui n'existe pas. Les grands directeurs n'ont pas été ceux qui ont gagné des millions, mais ceux que je citais tout à l'heure, que je saluerais plutôt du titre de grands régisseurs, car ils ont formé des artistes, développé des talents, créé des modes d'expression nouveaux.

*
* *

Quand, pour la première fois, j'ai eu à mettre un ouvrage en scène, j'ai clairement perçu que la besogne se divisait en deux parties distinctes : l'une, toute matérielle, c'est-à-dire la constitution du décor servant de milieu à l'action, le dessin et le groupement des personnages ; l'autre immatérielle, c'est-à-dire l'interprétation et le mouvement du dialogue.

Il m'a donc paru d'abord utile, indispensable, de créer avec soin, et sans aucune préoccupation des événements qui devaient s'y dérouler, le décor, le milieu. — Car c'est le milieu qui détermine les mouvements des personnages, et non les mouvements des personnages qui déterminent le milieu.

Cette simple phrase n'a l'air de rien dire de bien neuf : c'est pourtant tout le secret de l'impression de nouveauté qu'ont donnée dans le principe les essais du Théâtre-Libre.

Comme on a la fâcheuse habitude de régler les premiers groupements des artistes sur le théâtre vide, sur la scène nue, avant la construction du décor, on est ramené sans cesse aux quatre ou cinq « plantations » classiques, plus ou moins ornées suivant le goût des directeurs ou le talent des décorateurs, mais toujours identiquement les mêmes.

Pour qu'un décor fût original, ingénieux et caractéristique, il faudrait l'établir d'abord, d'après une chose vue, paysage ou intérieur ; il faudrait l'établir, si c'est un intérieur, avec ses quatre faces, ses quatre murs, sans se soucier de celui qui disparaîtra plus tard pour laisser pénétrer le regard du spectateur.

Il faudrait ensuite en disposer les issues naturelles en observant les vraisemblances architecturales, indiquer exactement, tracer en dehors de ce décor les pièces, les vestibules sur lesquels donnent ces issues ; meubler sur le papier ces appartements destinés à n'être aperçus qu'en partie, par l'entre-bâillement des portes ; — en un mot, établir la maison complète autour du lieu de l'action.

Sentez-vous combien, ce premier travail effectué, il deviendra commode et intéressant, après avoir examiné ce paysage ou cet appartement sous toutes ses faces, de choisir le point exact où devra se faire la section qui nous permettra d'enlever le fameux quatrième mur, en maintenant au décor son aspect le plus caractéristique et le plus adéquat à l'action ?

C'est fort simple, n'est-ce pas? Eh bien, nous ne procédons pas toujours ainsi, soit nonchalance, soit manque de temps, soit enfin que nous fassions resservir d'anciens décors empruntés à d'autres ouvrages. Et cependant il est bien certain que l'on ne fait jamais de bonne mise en scène dans un vieux décor.

Le tracé une fois achevé des quatre côtés, suivant la méthode que nous venons de dire, il peut arriver que tout l'appartement ne soit pas absolument nécessaire à l'action. Dans la vie moderne, dans nos salons, chambres à coucher, cabinets de travail, la disposition des lieux autant que la nature de nos occupations nous amène insensiblement à vivre, à travailler à certains endroits plutôt qu'à d'autres. En hiver, nous nous grouperons plus volontiers près du feu, au coin de la cheminée ; en été, au contraire, c'est la fenêtre ensoleillée qui nous attire, nous y allons d'instinct pour lire ou respirer.

Vous comprenez quelle importance prennent peu à peu ces considérations lorsqu'il s'agit de planter un décor. Les Allemands et les Anglais n'hésitent pas : ils combinent, ils

coupent, ils biaisent ingénieusement, de façon à ne présenter dans la partie centrale du tableau que la cheminée, la fenêtre, le bureau, le coin d'intérieur dont ils ont besoin.

Ces plantations si pittoresques, si vivantes, pleines d'imprévu et d'intimité, sont trop négligées en France parce que nos metteurs en scène restent influencés malgré tout par le souvenir de nos éternelles dispositions classiques. Un manque de symétrie leur paraîtrait insoutenable à l'œil.

Leur timidité routinière est d'autant plus impardonnable qu'avec le peu de terrain accordé à nos architectes, la coupe tourmentée, les lignes brisées de nos demeures modernes fournissent au metteur en scène des ressources inépuisables de pittoresque et de variété.

Je passe à dessein sur la fabrication même de notre décor; nous serions entraînés trop loin par l'examen détaillé des diverses questions qui s'y rattachent : — emploi des différents bois, du fer, de la toile ou du papier, des boiseries en relief dont les Anglais se servent fréquemment.

Je veux pourtant avouer que plusieurs essais tentés par moi sont restés sans résultats appréciables. Ainsi les papiers de tenture véritables, les étoffes tapissant le décor, les cuirs, les boiseries pleines, les cartonnages coûteux et fragiles, modifient peu l'aspect général et souvent, s'éclairant mal, paraissent tout bonnement peints.

Cependant les plafonds ouvragés en relief, les solives apparentes donnent une solidité, une lourdeur, qu'on ne connaissait pas avec les trompe-l'œil des anciennes décorations. Il y a aussi beaucoup à gagner, pour l'assiette et la vérité, à marquer les caissons des portes et à menuiser les fenêtres complètement.

Je signalerai enfin nos outillages trop imparfaits. Si, après avoir visité l'une de nos scènes vous consultiez les planches de l'article « théâtres » dans l'*Encyclopédie*, vous resteriez stupéfaits de constater qu'après tous les progrès réalisés en mécanique, nos ustensiles, mâts, portants, treuils, tambours ou contrepoids, sont encore du même modèle que ceux représentés dans ce fameux ouvrage, il y a plus de cent ans.

Mais ce procès n'est point à faire aux gens de théâtre. Nous

sommes les premières victimes d'un état de choses qui se perpétue en dépit de nos plaintes. Nos architectes, nos ingénieurs sont les coupables; et les plus célèbres, les plus officiels d'entre eux viennent encore de donner l'exemple de cette proverbiale incurie. L'État, en ces dix dernières années, a fait reconstruire deux de ses théâtres, les seuls incendiés depuis vingt ans d'ailleurs, et il a dépensé des millions sans songer à faire quoi que ce soit de neuf ou de pratique.

M. Albert Carré, à l'Opéra-Comique, accomplit des merveilles de mise en scène sans avoir été aidé le moins du monde, et l'on reste confondu de l'énergie et de l'activité qu'il déploie pour créer de si belles choses dans un monument aussi incommode et aussi peu approprié aux exigences d'une grande exploitation théâtrale. L'Opéra-Comique ne reste digne de nous que grâce à son directeur, dont l'intelligence sait triompher de tous les obstacles accumulés comme à plaisir.

*
* *

Notre décor planté nous attend maintenant, avec ses quatre murs nus; avant d'y introduire ses personnages, le metteur en scène doit s'y promener longuement, y évoquer toute la vie dont il va devenir le théâtre. Il lui faudra aussi le meubler avec sagacité et logique, l'orner de tous les objets familiers dont se servent, même en dehors de l'action projetée, dans les entr'actes, les habitants du lieu.

Cette opération, minutieusement, amoureusement conduite, donnera la vie. Les meubles distribués aux emplacements rationnels, toujours sans se préoccuper de la salle, se présenteront plus tard, le quatrième mur disparu, sous les aspects les plus pittoresques.

Un grand progrès cependant est encore à l'état de rêve : on a longtemps peint des lits, des tables et des cheminées en trompe-l'œil; mais, cédant à l'irrésistible besoin de vraisemblance qui se manifestait chez le public en ces dix dernières années, on a, par un excès de zèle, mis beaucoup, énormément de meubles très vrais, les plus vrais possible, sans se

douter que ces mobiliers ne sont jamais à l'échelle de la décoration, et qu'une mise en scène irréprochable nécessiterait des meubles établis suivant la perspective.

Aussi bien avons-nous à lutter contre deux invraisemblances indestructibles de nos décorations modernes : la hauteur des châssis, que nous ne pouvons abaisser sans risquer de faire perdre aux galeries supérieures une partie du spectacle, et la largeur du cadre. — Il y avait autrefois une troisième difficulté qui disparaît heureusement de jour en jour dans tous les théâtres : le funeste proscénium! Il ne sera bientôt plus qu'un triste souvenir, le cauchemar des metteurs en scène.

Il faut, dans l'emploi du mobilier, trouver des expédients pour conjurer cette bizarre impression de vide que laissent les cadres trop larges. En cette matière, du moins, avec les moyens actuels, nous avons beaucoup fait; les réminiscences classiques ne nous paralysent plus : nous n'en sommes plus à l'unique table de Tartuffe.

La question des accessoires peints est aussi victorieusement tranchée. Un objet peint sur un décor, aujourd'hui, tire et gêne l'œil du spectateur le moins averti. Il arrive bien quelquefois encore à nos décorateurs de paysage ou d'architecture de glisser sournoisement des lianes, des fleurs invraisemblables, ou des herbes folles assez fâcheuses ; mais on y veille, l'attention est en arrêt, et combien de fois, dans un joli décor, des géraniums ou des plants de vigne folle ne furent-ils pas supprimés aussitôt que découverts !

Il faudrait, dans les décorations d'intérieur, ne pas craindre la profusion des petits objets, la diversité des menus accessoires. Rien ne donne à un intérieur un aspect plus habité. Ce sont ces imperceptibles choses qui font le sens intime, le caractère profond du milieu qu'on a voulu reconstituer.

Le jeu des comédiens, parmi tant d'objets, dans l'ameublement compliqué de nos intérieurs modernes, devient, à leur insu et presque malgré eux, plus humain, plus intense, plus vivant d'attitudes et de gestes.

*
* *

Et maintenant, éclairons!

Ici, la bataille est toujours vive, et les mânes de Sarcey en frémissent encore. La majorité des metteurs en scène, — à part quelques effets de nuit évidemment indiqués par le poème, — tient encore pour la lumière brutale et crue de la rampe et les pleins feux.

Cependant notre outillage s'améliore chaque jour admirablement. Nous voici loin des tristes chandelles, des bougies, du quinquet et du gaz : — depuis l'origine, le progrès a été constant, ininterrompu.

C'est que la lumière, c'est la vie du théâtre, c'est la grande fée de la décoration, l'âme d'une mise en scène. Elle seule, intelligemment maniée, donne l'atmosphère, la couleur d'un décor, la profondeur, la perspective. La lumière agit physiquement sur le spectateur : sa magie accentue, souligne, accompagne merveilleusement la signification intime d'une œuvre dramatique. Pour en tirer de magnifiques résultats, il ne faut pas craindre de l'administrer, de la répandre inégalement.

Le public, tout en s'exclamant sur un beau décor habilement éclairé, ne sait pas encore supporter de ne point distinguer nettement la figure et les moindres jeux d'un comédien préféré. Nous connaissons vos répugnances pour ces demi-nuits, savamment ménagées qui, loin de nuire à votre impression, l'assurent au contraire sans que vous vous en doutiez : nous devons tenir bon et ne rien vous sacrifier là-dessus. Un jour, nous aurons raison : même la foule finira par comprendre ou sentir que, pour constituer un tableau, il faut des valeurs et des harmonies que nous ne pouvons obtenir sans sacrifier certaines parties ; elle reconnaîtra qu'elle y gagne une impression générale plus profonde et plus artiste.

Je n'entends point par là qu'il faille lui imposer de parti pris ces effets de lumière trop violents dont les théâtres allemands ou anglais ont abusé et qui d'abord nous avaient

tant séduits par leur nouveauté imprévue. La profusion, l'emploi répété des projections blesserait vite l'œil du spectateur, et ce nouveau système serait aussi insupportable que l'ancien. Mais nous ne devons pas craindre de supprimer presque toujours, à l'exemple des étrangers, la lumière de la rampe, si fausse, si déformante, et qui, du moins, employée intelligemment, ne sera jamais le principal foyer, mais une partie discrète et inaperçue de l'éclairage total.

*
* *

A présent, la seconde partie de la besogne commence. Nous pouvons faire entrer les personnages, leur habitation est prête, pleine de vie et de clarté.

Mais là, nous allons retrouver, sous couleur de traditions, toutes les routines, toutes les résistances, tout l'héritage néfaste d'autrefois. On nous a préparé des statues et il nous faudrait des créatures humaines et agissantes. Nous avons à faire vivre des personnages de leur existence journalière, et il nous arrive des hommes et des femmes à qui l'on a enseigné qu'au théâtre il ne faut jamais, comme dans la vie, parler en marchant. Ils ne cesseront, tout comme il y a deux cent cinquante ans, de s'adresser à l'assemblée, de sortir de leur personnage pour commenter ou souligner ce que l'auteur leur a mis dans la bouche. On leur a enseigné (toujours le genre pompeux !) qu'il faut accentuer correctement, crier selon les règles, faire toutes les liaisons sous peine de paraître commun et familier. Ils ont appris à chercher des effets de détail, sans intérêt et sans signification dans l'ensemble, à solliciter à tout prix l'approbation du public par des procédés et des ficelles de métier.

Ils n'ont à leur service, pour traduire l'individu qu'ils représentent, que deux instruments, la voix ou le visage; le reste du corps ne participe pas à l'action. Ils sont gantés, en tenue de gala toujours, et, ne disposant plus des accoutrements majestueux ou élégants d'autrefois, ils ont une fleur à la boutonnière et des bagues.

Rigoureusement façonnés aux mouvements rudimentaires et primitifs de notre théâtre classique, déformés pour tou-

jours par les scènes de « fureurs » ou de « songes », ils ignorent la complication, la variété, les nuances, la vie du dialogue moderne, ses tours de phrases, ses intonations indirectes, ses dessous, ses silences éloquents.

Voilà le bilan de presque tous nos débutants, de ceux qui ont fait leurs études complètes, et nous en voyons chaque année des douzaines partir, s'engouffrer en province avec ce bagage suranné qui les incommodera dans toute leur carrière.

Le meilleur de notre personnel théâtral (j'excepte, bien entendu, la Comédie-Française, dont les artistes sont uniquement et avec raison préparés à l'interprétation des classiques), est recruté chez les comédiens sortis du rang, qui se sont faits eux-mêmes, au contact du public, et dans le sérieux labeur des répétitions minutieuses. Ils bredouillent peut-être, comme Dupuis, Réjane ou Huguenet, ils ne « disent » pas, mais ils vivent leurs rôles, et ils sont les interprètes merveilleux de la littérature dramatique contemporaine.

Ils savent ceux-là :

Que le mouvement est le moyen d'expression le plus intense d'un acteur;

Que toute leur personne physique fait partie du personnage qu'ils représentent, et qu'à certains moments de l'action, leurs mains, leur dos, leurs pieds peuvent être plus éloquents qu'une tirade;

Que chaque fois que le comédien est perçu sous le personnage, la fable dramatique est interrompue ;

Et qu'en soulignant un mot, ils en détruiraient l'effet.

Ils savent encore que chaque scène d'une pièce a son mouvement propre, subordonné au mouvement général de l'œuvre, et qu'une allure d'ensemble ne doit être entravée par rien, ni par l'attente du souffleur, ni par une préoccupation d'effets personnels.

Enfin ils vivent leurs personnages sous nos yeux, ils nous en présentent docilement tous les aspects, aussi bien matériels que moraux.

Le genre noble, ce fléau éternel de tous les arts, qui a toujours été en lutte avec la vérité et la vie, a disparu de leurs soucis, et le théâtre de mœurs, les comédies de caractère, les

pièces sociales de notre temps trouvent en eux leurs indispensables interprètes.

Cet enseignement glacé du Conservatoire, appliqué indifféremment à des générations entières de jeunes gens, en vue d'un seul théâtre qui n'en utilisera pas un sur dix, fait un nombre incalculable de victimes. L'École fausse et nivelle les tempéraments; elle coule au hasard dans le moule de ses héros classiques tous les jeunes talents dont le théâtre moderne aurait un si pressant besoin.

*
* *

J'aurais voulu parler encore de bien des choses : — des foules, de leurs moyens d'expression, de leurs cris, de leurs groupements... Mais il faut me borner et cette « causerie » a déjà trop duré.

J'aurais voulu dire toute mon admiration pour le théâtre classique et l'étonnement que j'éprouve, à voir qu'on examine gravement la possibilité d'en renouveler, d'en moderniser la mise en scène. Je voudrais, au contraire, si j'avais un jour l'honneur de diriger un théâtre d'État, revenir en arrière et restituer à nos chefs-d'œuvre le vrai cadre qui leur convient, celui de leur temps. Je voudrais Racine représenté avec les habits de cour de l'époque, dans des décors simples et harmonieux, sans appareil extérieur qui puisse atténuer l'effet de son génie.

Puisque Néron parle de venir quelquefois respirer aux pieds de Junie, puisque Oreste soupire, je voudrais reconstituer pour eux ces costumes majestueux qui vont si bien à leurs fureurs et à leurs adorations.

Toute recherche de couleur locale ou de vérité historique me paraît vaine pour de tels chefs-d'œuvre : aux yeux d'un contemporain de Périclès, Lekain ou Talma auraient semblé aussi peu grec que Baron. Je crois fermement que c'est altérer la signification de ces merveilleuses tragédies que de les « situer », sinon dans le pays et dans le temps où elles sont nées. Je ne conçois pas le délicieux temple de la Victoire Aptère arraché par un sacrilège au paysage auguste

qu'il domine, et j'aimerais avoir vu la Ronde de Nuit dans la salle enfumée où elle a dû resplendir plus magnifiquement que sous ce dais de velours rouge, au musée d'Amsterdam.

Pour nous autres, qui n'avons pas eu la haute fortune d'être appelés ni préparés à l'interprétation et au culte de l'art théâtral du passé, nous nous contentons de mettre nos forces au service de celui d'aujourd'hui. Nous devons simplement chercher le mieux en faisant le plus d'expériences possible.

Si nous découvrons quelque chose de vraiment solide et durable, nous aurons ajouté au patrimoine commun. *La Parisienne* — avec ce mari qui parle de son loyer, des culottes de ses enfants et d'une place de receveur des finances, — ne doit pas être mise en scène et jouée comme *le Misanthrope*; elle n'en sera pas moins, je l'espère et je le crois, dans l'histoire du théâtre, un chef-d'œuvre aussi, un glorieux anneau de la chaîne d'or sans fin.

ANDRÉ ANTOINE

LE

SECOND RANG DU COLLIER[1]

Une grande dame russe nouvellement installée à Paris, la princesse *** manifesta le plus vif désir de faire la connaissance de Théophile Gautier. L'espoir de le rencontrer par hasard ne se réalisant pas, elle se décida à écrire au poète son admiration pour lui et la joie qu'elle aurait de le voir.

La petite lettre parfumée, timbrée d'un chiffre d'or, fut apportée par Charles Yriarte, qui connaissait la princesse et était en relation avec mon père. L'aimable messager donna quelques détails biographiques sur la noble dame, dont Paris, disait-il, allait s'engouer : orpheline presque en naissant, elle avait hérité, à l'âge de six mois, de huit cent mille livres de rente. Sous l'œil indulgent d'une grand'mère, elle avait grandi pareille à une plante rare entourée de soins et cependant libre, comme si l'on eût combiné pour elle la serre et la forêt vierge. Jeune fille, elle ne fit rien qu'à sa tête et soumit tout à ses caprices. D'assez bonne heure, elle s'était mariée ; elle avait deux fils. Maintenant veuve, belle, jeune, indépendante et frondeuse, elle courait le monde sans entraves et sans soucis, un peu folle peut-être, mais d'une folie russe et délicieuse.

1. Voir la *Revue* des 1er novembre, 1er décembre 1902, 1er janvier, 1er février et 1er mars 1903.

Entered, according to act of Congress, in the year 1902, by C. de Pratz and Sibthorp, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

La princesse priait Théophile Gautier de vouloir bien venir dîner le lendemain chez elle dans l'intimité. Assez curieux de voir cette étrange et séduisante personne, mon père accepta l'invitation.

Nous étions couchées depuis longtemps quand il revint de chez la princesse ***. Mais nous ne dormions jamais que d'un sommeil léger et inquiet tant que le père n'était pas rentré. Pour moi, quand il mettait la clef dans la serrure, ce faible choc m'éveillait aussitôt et j'écoutais tous les bruits familiers et rassurants qui se succédaient alors : — la porte refermée, le verrou poussé, la clef jetée sur le guéridon, dans l'angle du vestibule où la lumière attendait ; puis la montée tranquille de l'escalier et les pas sonnant sur le parquet de la chambre. — Ce n'était pas tout encore : Théophile Gautier ne manquait jamais de venir dire bonsoir à ma mère et, assis près du lit, de lui raconter en détail tout ce qu'il avait fait et vu. Notre chambre communiquait avec celle de ma mère et la porte restait ouverte. J'entendais donc toujours, sans en rien perdre, les narrations. Mais, ce soir-là, il fut très bref : la princesse *** était extrêmement aimable et assez originale ; il avait trouvé l'installation somptueuse et le dîner excellent ; un sterlet du Volga y figurait, ce succulent poisson dont il n'avait pas goûté depuis son voyage en Russie et dont il était très friand... Puis il bâilla longuement et s'alla coucher.

Le lendemain cependant, durant une absence de ma mère, il nous en dit un peu plus. La princesse l'avait à la fois charmé et presque scandalisé.

— Elle est grande, un peu trop grande même pour une femme : cela lui donne beaucoup de majesté, malgré le galbe assez enfantin de la tête. Son corps a des souplesses et des grâces de chatte ou des mouvements brusques et saccadés de jeune cabri. Après dîner, elle a chanté *Il Bacio* en mon honneur, car elle ne regardait que moi, et en accentuant les paroles passionnées de la valse par des tortillements, des pâmoisons, des œillades tellement provocantes que j'en étais tout interloqué. Si nous avions été seuls, ces manières m'eussent paru assez claires, mais elles l'étaient moins en la présence de vagues comparses graves comme des augures et qui semblaient les trouver

toutes naturelles. Je m'en suis tiré par quelques madrigaux assez vifs et la dame a l'air enchantée de moi. Huit cent mille livres de rente dès l'âge de six mois, cela vous donne dans la vie un imperturbable aplomb et un beau dédain du qu'en-dira-t-on... Après tout, la belle Russe est peut-être tout simplement une sorte de Célimène instinctive et innocente qui a la fantaisie d'atteler un poète à son char!

Dans la journée, la princesse envoya des fleurs accompagnées d'une lettre : elle remerciait de la bonne soirée de la veille et indiquait les jours privilégiés où elle recevait seulement ses amis.

Paris commençait à s'occuper d'elle; dans toutes les fêtes officielles elle faisait sensation par son allure, sa beauté et ses toilettes, très magnifiques. On racontait qu'elle avait une fois sauté au cou de sa couturière, qui lui livrait une robe particulièrement admirable, et s'était écriée :

— Mais tu n'es pas ma couturière, tu es mon amie!...

Théophile Gautier retourna chez la princesse et prit plaisir à la fréquenter; il s'établit entre elle et lui ce que nous appellerions aujourd'hui « un flirt », mais le mot n'était pas encore à la mode. Elle recherchait son avis et ses conseils en maintes circonstances et ses envoyés parcouraient sans cesse la route de Neuilly. Quand le père était absent, nous dissimulions autant que possible, pour les lui donner en particulier, les lettres, bien faciles à reconnaître, qui venaient de la princesse. Nous avions remarqué qu'il évitait de parler d'elle, excepté avec nous : non qu'il eût rien à cacher mais il lui eût été pénible d'entendre formuler sur elle quelque appréciation désobligeante.

Un soir, vers dix heures, un équipage s'arrêta devant notre porte. La voiture était vide et le valet de pied remit un billet très pressant : la princesse suppliait Théophile Gautier de venir chez elle tout de suite. Il partit assez effrayé, mais il trouva la belle Russe debout devant sa psyché, essayant le costume de Salammbô qu'elle devait porter à un bal travesti chez la comtesse Walewska. Il s'agissait de savoir si le costume seyait, si rien ne manquait, si les détails étaient exacts : avec l'approbation de son grand ami elle serait tranquille.

Les deux fils de la princesse, jolis gamins de dix ou douze

ans, soulevaient le plus haut qu'ils pouvaient, chacun un candélabre, pour bien éclairer leur superbe maman dont ils paraissaient très fiers.

Le costume eut beaucoup de succès, le soir de la fête; il causa même un peu de scandale : les journaux de l'opposition clabaudèrent sur la chaînette d'or que les vierges carthaginoises portaient entre les chevilles et que la princesse n'avait pas voulu supprimer. Mais les clameurs lui importaient peu et n'altérèrent pas sa sérénité.

L'amour des lettres et la fréquentation des poètes avaient fait naître dans son esprit une haute ambition qu'elle avoua bientôt : elle voulait écrire un livre!...

Chez une personne d'un caractère aussi résolu, du désir à l'accomplissement l'espace fut court. Le livre avança vite, mais pour le mener à bien, les conseils et l'assistance de Théophile Gautier furent plus que jamais indispensables : il refit anonymement la courte préface, et, comme l'héroïne de cette sorte d'auto-biographie éprouvait une gêne à peindre elle-même son portrait, elle le pria de vouloir bien le tracer à sa place, mais en exprimant très sincèrement tout ce qu'il pensait d'elle.

L'auteur disait dans la préface :

Je n'ai pas la prétention d'être un écrivain ; je suis étrangère, j'ai peu d'expérience, mais je regarde et je vois. Je viens de passer quelques mois dans cette grande ville qui s'intitule la lumière du monde; je ne puis me vanter de la bien connaître, je tiens à prouver du moins que je l'ai observée, et à conserver les impressions que j'ai reçues.

Je demande l'indulgence du lecteur pour ces pages futiles : j'ai dit ce que j'ai vu, simplement, comme je l'ai pensé. Tout est vrai dans ce livre, même le petit roman de cœur qui en est le fond.

On y chercherait vainement des portraits. Je n'ai peint que des tableaux ; s'il s'y trouve quelques ressemblances, c'est que j'aurai eu des souvenirs involontaires.

En réunissant mes notes sur cette société où j'ai vécu une saison, j'ai cherché plutôt un amusement qu'un succès, je ne serai donc ni surprise ni blessée des critiques que l'on m'adressera sans doute. Je les accepte d'avance, en déclarant néanmoins qu'elles ne changeront rien à mes opinions ; tout au plus, m'apprendront-elles à en modifier la forme. J'ai mes convictions et mes idées : bonnes ou mauvaises, je les garde; elles m'appartiennent en propre, et j'ai pour principe que dans ce monde il faut être soi, c'est la seule manière d'être réellement quelque chose.

Et voici le portrait, où l'on retrouve aisément la couleur et le style de celui qui l'a exécuté :

C'est une de ces femmes qui ne sauraient passer inaperçues et qu'on ne peut oublier lorsqu'on les a rencontrées une fois. Grande, svelte, sa taille est d'une élégance et d'une désinvolture sans pareilles. Son visage n'a point de régularité, cependant il est adorable; ses yeux ont une expression de douceur et de mutinerie qui attire les femmes et qui captive les hommes; elle a des dents de perle, un sourire où la bonté tempère la malice, une peau de satin; des cheveux blonds, qu'elle a la coquetterie de porter bouclés, sans s'inquiéter de la mode, donnent de l'éclat à son teint de rose du Bengale; elle éblouit d'abord, elle plaît ensuite, et quand elle a plu on l'aime bientôt, car chaque jour on découvre en elle de nouvelles qualités; son âme est pleine de poésie, elle est d'une honnêteté et d'une franchise rares; incapable de tromper, elle ne croit à la perfidie que contrainte par l'expérience, encore elle s'efforce d'en douter souvent.

Son immense fortune ne lui sert qu'à faire des heureux; elle ne peut voir souffrir personne et elle devine bientôt les douleurs qu'elle peut soulager, avec l'instinct des grandes natures; la sienne est pleine de contrastes.

Elle est gaie, elle est triste; elle est emportée et docile; elle est généreuse et défiante; elle a mille idées dans la tête et mille sentiments dans le cœur, qui se croisent et se contrarient; un entraînement la pousse dans une voie, elle y court, elle s'y jette avec passion; une réflexion, un pressentiment, un caprice l'arrêtent, elle retourne subitement en arrière et rien ne peut la ramener.

Versatile et constante, elle changera vingt fois par jour d'opinions, de projets et de désirs; pourtant ses affections ne varient pas, son cœur ressemble à un de ces lacs dont on voit le fond, où les plantes marines, les cailloux brillants, semblent à la portée de la main, et dont la profondeur est immense. C'est une enfant par la grâce, c'est un philosophe par la pensée.

Elle a la câlinerie de la torpille, elle endort les soupçons, elle s'empare de ceux qui sont les plus en garde contre elle, et cela sans aucun plan d'envahissement arrêté, uniquement par le charme qu'exhale toute sa personne, comme les fleurs exhalent leurs parfums. Elle est créée pour séduire, ainsi que les violettes pour embaumer.

Avec une telle personnalité, la coquetterie ne peut faire défaut. Elle est involontaire, mais c'est dans son essence même, il ne faut pas le lui reprocher. Cette coquetterie n'est pas cruelle, elle ne blesse que sans y toucher. Anna veut être aimée : il y a chez elle un foyer ardent qu'elle croit inépuisable et dont elle ne calcule pas les effets, encore moins les ravages.

La princesse a toujours été heureuse; la fortune, la naissance, la position, la beauté, l'esprit, elle a tout reçu du ciel; un seul malheur l'a frappée en sa vie, la perte d'un mari qu'elle aimait tendrement, bien qu'il ne fût pas pour elle tout à fait ce qu'elle méritait et ce qu'elle avait le droit d'attendre.

Rien que pour ce portrait, — tracé on dirait presque avec émotion, — qui fixe une si séduisante figure, ce livre vaudrait d'être sauvé de l'oubli. Dans la suite du volume, l'auteur cite ce mot de Théophile Gautier : « On est discret en amour par volupté. » Et ailleurs il raconte un épisode du bal travesti donné par la comtesse Walewska :

Je fus aussi attaquée par un masque en manteau vénitien que je nommerai sur-le-champ : ce nom est célèbre parmi les plus illustres; c'est T. G. ; il me fit des compliments sur mon costume de Salammbô que j'avais tâché de rendre le plus exactement possible et il causa longtemps avec moi. C'est un plaisir qu'il me donne souvent et dont je sens tout le prix.

Le livre intitulé : *Une Saison à Paris*, fut édité par Dentu; mais, au dernier moment, la princesse ne voulut pas se décider à le laisser mettre en vente et prit toute l'édition, qu'elle distribua comme elle le voulut.

Puis cette étoile vagabonde s'envola de Paris, alla rayonner en d'autres cieux; mais elle revint, toujours fantasque, toujours fidèle à ses amis. Paris de nouveau s'occupu d'elle, de son luxe, de ses bizarreries. On parla quelque temps d'un tabouret assez original qu'elle avait inventé pour ne pas chiffonner en voiture, lorsqu'elle se rendait aux fêtes des Tuileries, les jupes immenses, enguirlandées et fanfreluchées, que la mode d'alors imposait aux femmes. Ce tabouret était une espèce de champignon planté au milieu du coupé : elle s'y asseyait après qu'on avait soulevé ses jupes et ses jupons pour les laisser retomber ensuite tout à l'entour, en les disposant le mieux possible. Le valet de pied était exercé à cette fonction, et la princesse acceptait son aide avec une dédaigneuse impudeur.

Dans ses voyages, elle avait visité la Tunisie : à l'occasion d'une matinée que l'on préparait chez la comtesse de Castel-

lane, le bey de Tunis lui fit présent d'un magnifique costume d'odalisque qu'elle voulait revêtir pour figurer à cette fête, en des tableaux vivants. Comme lors du premier voyage, Théophile Gautier fut convoqué pour donner son avis et ses conseils. On lui demanda quelque chose encore. Le tableau dans lequel la belle Orientale devait se montrer nonchalamment étendue sur un divan représenterait *le Harem de Tunis*; mais l'odalisque devait reparaître dans un autre tableau et, cette fois, réciter quelques vers : elle n'en voulait point d'autres que ceux de son poète préféré. Il s'agissait de les composer, et, travail plus difficile sans doute, il fallait lui apprendre à les dire avec grâce et sans trop d'accent. Comment ne pas obéir aux caprices de l'exquise princesse? Théophile Gautier improvisa les vers qu'elle désirait et les lui fit répéter. Voici cet impromptu :

L'ODALISQUE A PARIS

« Est-ce un rêve? Le harem s'ouvre,
Bagdad se transporte à Paris,
Un monde nouveau se découvre
Et brille à mes regards surpris.

» Pardonnez mon luxe barbare,
Bariolé d'argent et d'or;
J'ignorais tout, un maître avare
M'enfouissait comme un trésor.

» A l'Orient mon élégance
Laissant son antique oripeau
Saura bientôt faire une ganse
Et mettre un semblant de chapeau.

» A tout retour je suis rebelle :
Qu'Osman cherche une autre houri!
Il est ennuyeux d'être belle
Incognito, pour son mari! »

La princesse débita les vers d'une façon charmante et obtint un très vif succès.

Bientôt elle disparut encore, et je ne sais plus rien d'elle.

*
* *

L'arrangement de l'atelier qu'il avait fait construire au second étage de la maison occupait toujours mon père; il y pratiquait, autant qu'il le pouvait, des améliorations et des embellissements. Les murs étaient revêtus maintenant d'armoires de chêne : la partie haute formait une bibliothèque; la partie basse, une sorte de buffet à nombreux tiroirs, larges et plats, destinés à enfermer les gravures.

Il était malheureusement un peu tard pour prendre soin de tant de publications précieuses que le grand critique d'art avait reçues des éditeurs. La place manquait pour les conserver, les cartons ne suffisaient pas, et, avec une insouciance traversée de quelques regrets, il avait laissé de superbes gravures s'entasser au hasard, se ternir à la poussière, se jaunir à la fumée, se maculer d'encre, et les chats en faire leur litière. Ces tardifs tiroirs en sauvèrent quelques-unes encore intactes et assurèrent le sort des nouvelles venues.

La question du chauffage, en hiver, prenait une grande importance : Théophile Gautier était extrêmement frileux, surtout — ce qui peut au premier abord sembler paradoxal — depuis qu'il avait séjourné en Russie. En ce pays, le froid est un danger avec lequel on ne plaisante pas : mon père en avait fait lui-même l'épreuve, un jour qu'il aventurait un peu trop son visage hors du haut collet de peau d'ours. Tout à coup un passant, armé d'une poignée de neige, s'était jeté sur lui et, l'aveuglant de poussière glacée, lui avait vigoureusement frotté la figure, indifférent aux cris, injures et coups de poing par lesquels la victime stupéfaite se défendait de cette inexplicable agression. Il fallut en remercier cet inconnu pourtant, car, sans son intervention secourable, Théophile Gautier laissait en Russie son nez, qui était en train de geler.

Contre le froid du dehors, en ce pays, on se défendait par des fourrures graduées d'après les fluctuations du thermomètre; aussitôt franchi le seuil des maisons et les pelisses retirées, on jouissait d'une température délicieuse et partout

égale. C'était l'été : les femmes, toujours décolletées, ne portaient que des robes légères en mousseline ou en gaze.

Mon père aurait bien voulu enfermer chez lui une tiédeur pareille et il s'y efforçait, mais nos demeures sont mal closes et mal construites pour conserver la chaleur. Ce qu'il importait d'établir tout d'abord, c'était la double fenêtre usitée en Russie ; — l'une des deux fenêtres, même, est cimentée au commencement de l'hiver et ne s'ouvre jamais. — La grande baie vitrée de l'atelier fut donc fortifiée d'une autre. Un calorifère Joly — du nom d'un fabricant qui bien avant le système des poêles mobiles avait inventé la double enveloppe et la combustion lente — fut installé dans la pièce. Il y en avait un autre au rez-de-chaussée, dans le vestibule, qui tiédissait la maison. Celui-là était presque haut comme un homme et muni de bouches qui chauffaient plus spécialemen la salle à manger et la chambre de mon père. Quand on fermait les unes, les autres donnaient avec plus de force, et bien souvent on entendait le maître crier du seuil de sa chambre :

— Envoyez-moi de la chaleur!...

Mais c'était dans l'atelier qu'il obtenait le plus facilement la température de serre chaude qui lui plaisait. Il interrogeait à chaque instant son thermomètre et ne le laissait pas descendre au-dessous de 22 ou 21 degrés. Aussi on étouffait un un peu et personne ne voulait rester auprès de lui.

D'ailleurs, malgré ce titre d'atelier, ce n'était pas toujours là l'endroit que Théophile Gautier choisissait pour écrire : chose extraordinaire, rien de fixe n'était installé dans la maison en vue de son travail ; ce lieu que tout homme, même qui ne fait rien, appelle « mon cabinet » ou « mon bureau » n'existait pas pour lui. Au moment de se mettre à l'œuvre, il cherchait le dictionnaire de Bouillet qui, appuyé sur un autre livre, formait pupitre ; il le plaçait sur n'importe quel coin de table, puis essayait de rassembler « tout ce qu'il faut pour écrire... L'encrier et les plumes vagabondaient ; souvent il ne trouvait pas de papier, et la bonne devait courir acheter chez l'épicier un cahier de papier à lettres. Il ne réclamait ni le silence ni la solitude, aimant, au contraire, à être un peu dérangé. On allait le voir un instant, l'embrasser, le plaindre d'être forcé de travailler. Alors il montrait

les pages déjà remplies de cette jolie écriture si nette et si fine.

— Tu vois, disait-il, comme c'est bien écrit!... Remarque que je boucle les *é*, malgré la petitesse des lettres!... Et pas de ratures; au bout de ma plume la phrase arrive retouchée déjà, choisie et définitive : c'est dans ma cervelle que les ratures sont faites.

Lorsqu'il composait des vers, Théophile Gautier rôdait du haut en bas de la maison, lentement, d'un air désœuvré; mais on l'entendait marmonner par instants : l'on savait à quoi s'en tenir et l'on n'avait pas l'air de savoir, car, par une sorte de pudeur, il voulait garder le secret de son effort tant que le poème n'était pas fini. Quand il était las de se promener, il s'asseyait sur le tapis, au coin de la cheminée de sa chambre, s'étayait de coussins et oubliait son cigare, toujours éteint, toujours rallumé. Sur des bouts de papier, des dos de lettres, des coins d'enveloppes, il écrivait ses premiers brouillons, mais rarement le jour s'achevait sans qu'il nous appelât pour nous montrer, soigneusement recopié, le poème terminé.

J'ai vu naître ainsi *le Souper des Armures*, *la Montre*, *la Source*, *Ce que disent les Hirondelles*, *le Château du Souvenir*, beaucoup d'autres poésies, pas assez, hélas! Car la vie harcelait toujours, le loisir manquait, et, au lieu de rêver dans le parterre des roses, il fallait cultiver le potager.

*
* *

Quelle surprise, un matin d'hiver, d'entendre le père, toujours levé le premier, pousser des exclamations et nous appeler à grands cris :

— Venez! Venez vite! Venez voir si j'ai la berlue : il n'y a plus de jardin, il est remplacé par un lac!

— Un lac?...

C'était exact : notre jardin et celui du propriétaire étaient complètement submergés; l'eau venait baigner la première marche des escaliers de la terrasse et engloutissait les buissons; les squelettes d'arbres émergeaient plus ou moins, selon

la distance et la pente du terrain; on ne voyait que le toit treillagé de la tonnelle, et, plus loin, derrière elle, la potence où l'on suspendait la balançoire avait disparu.

La Seine, grossie par des pluies continuelles, avait débordé sur ses berges, en même temps que par des infiltrations elle envahissait sournoisement tous les jardins du voisinage.

Nous restions ébahis de voir le ciel se refléter là où la veille s'étendaient des pelouses. Après tout, c'était plutôt amusant et nous ne risquions rien, vu la hauteur de la terrasse qui portait notre maison. Nous parlions de nous procurer un bateau pour naviguer sur ce lac.

Au moment du déjeuner, nous nous aperçûmes que nous étions séparés de la cave. J'en étais spécialement chargée : je devais surveiller la mise en bouteilles du vin, le bouchage et le cachetage; j'avais même voulu, de mes propres mains, imprimer sur la cire le cachet de mon père. C'était une bague qu'il portait toujours, un chaton de cornaline, sur lequel était gravée cette devise : *Vivere memento*[1]. Je prétendais que, le V et le B se confondant presque dans certaines langues, on pouvait lire : *Bibere memento*[2], devise parfaite. Me jugeant responsable du vin, j'estimai qu'il était de mon devoir d'aller le conquérir. Je fis porter un baquet et une perche au bas de l'escalier, décidée à risquer la traversée. Mon père voulut s'y opposer, mais je n'obéissais pas toujours et j'étais déjà... au large. Le tunnel sous la terrasse n'était pas envahi par l'eau, les caves étaient à sec et mon expédition héroïque fut des plus faciles; seulement, au retour, je n'osai pas surcharger l'embarcation : je criai que l'on descendît un panier au bout d'une corde, du haut du mur, devant le tunnel, ce qui fut fait, et l'on monta le vin très facilement.

Le baquet nous amusa quelques jours ; très enhardies, ma sœur et moi, nous entreprenions, à tour de rôle, de plus lointaines navigations. Puis l'eau commença de baisser. Mais, la nuit suivante, le thermomètre étant descendu très bas, elle gela.

Je ne pourrais pas expliquer comment cela se fit, mais il est certain qu'elle gela en pente. Devant l'escalier du propriétaire

1. « Souviens-toi de vivre. »

2. « Souviens-toi de boire. »

au-dessus de la vaste pelouse, sur tout le jardin, la glace formait une sorte de montagne russe très unie et très douce. Elle était solide : des glissades furent organisées tout de suite. Le baquet changea de rôle : on s'asseyait dedans, on lui donnait un élan, et il se mettait à descendre en tournoyant et s'en allait très loin.

Le père, un peu inquiet, nous surveillait et cherchait à mettre un frein à nos imprudences en nous chantant ce fragment de chanson :

Il est moins dangereux d'glisser
Sur le gazon que sur la glace...

Mais tout à coup le baquet le tenta : il entra dedans et se laissa emporter.

Le jeu lui plut tellement qu'il ne le cessa plus et accapara le baquet. Nous étions très contentes de le voir partager notre plaisir, et nous remontions pour lui le véhicule, ce qui était assez pénible ; on y attachait des cordes et on s'y attelait : on tirait de son mieux, en s'égayant de quelques chutes.

Toto, prévenu, prit part au divertissement, puis il avertit Rodolfo, « Bœuf en Chambre » et quelques autres ; Dumas fils, Robelin, vinrent en voisins ; de nombreux baquets furent apportés, on fit des traîneaux avec des chaises renversées, on glissa sur des planchettes... Un temps clair et ensoleillé nous favorisait, on s'amusait follement ; mais rien ne valait le spectacle de Théophile Gautier, assis dans ce baquet, semblant faire corps avec lui, grave, imperturbable, pareil à une idole hindoue et qui glissait sur la pente en tournoyant lentement.

Tant qu'il faisait jour, nous ne pouvions pas nous arracher de là, et cette frénésie dura presque une quinzaine. Mais un soir la glace craqua, se fêla d'un bout à l'autre, le dégel disloqua tout ; puis la terre but cette eau, et le jardin réapparut, noir, vaseux, raviné, abominable !...

Alors le dos voûté du père Husson s'arrondit entre les bras de sa brouette et le brave jardinier, armé de la pelle et du râteau, commença à réparer méthodiquement le désastre.

*
* *

La rue de Longchamp, comme son nom le proclame, aboutit au fameux champ de courses.

Mon père recevait des cartes donnant accès dans les tribunes et nous allions quelquefois voir courir, sans prendre un bien vif intérêt à ce genre de sport. Le grouillement de la foule élégante sur les pelouses, la cohue des équipages scintillant au soleil nous amusaient plutôt, et cela rompait le calme et silence de notre retraite.

Nous avions trouvé une façon très agréable de nous rendre à Longchamp, c'était par la rivière. Une barque venait nous attendre tout près du jardin, et, sans fatigue, sans poussière, nous remontions doucement le fil de l'eau. Nous débarquions derrière les tribunes qui sont édifiées à une centaine de pas de la berge.

D'habitude, nous ne restions guère sur les gradins encombrés; nous n'avions aucun pari engagé, la victoire de tel ou tel cheval nous était indifférente, et cette agitation frénétique dont nous ne partagions pas l'émoi nous lassait bientôt. Nous retournions vite à notre barque et nous prolongions le plus possible la promenade sur l'eau, dont mon père était toujours charmé.

Un soir, après une journée chaude, à l'heure exquise où le soleil tombe et où l'air se rafraîchit, nous nous attardions pour ne rien perdre des jeux de la lumière, pour attendre « l'effet », comme disent les peintres.

Le batelier avait l'ordre de ne pas ramer; le courant seul nous ramenait tout doucement vers Neuilly.

J'étais, moi, debout à l'avant du bateau pour signaler les obstacles : car les autres passagers voguaient à reculons, assis dans le même sens que les rameurs. Une barque venait à notre rencontre; ceux qui la montaient riaient et chantaient; elle approchait assez vite. Un monsieur, vêtu avec recherche, se tenait à la pointe de l'embarcation debout comme moi et tournant aussi le dos à ses compagnons. Il avait le teint uni et bronzé, les yeux et les cheveux très noirs : je pensai qu'il

devait être Marseillais. Quand il fut plus près, je vis qu'il portait la rosette d'officier de la légion d'honneur.

Au moment où les deux embarcations se croisèrent, cet inconnu, du bout des doigts, m'envoya un baiser. Je me détournai avec indignation ; mais aussitôt j'entendis des cris de surprise, des exclamations joyeuses, et la barque, virant de bord, vint accoster la nôtre. Un de ces promeneurs connaissait mon père, et, tout heureux de le rencontrer, ne voulait pas manquer l'occasion de le saluer et de renouer des relations interrompues. C'était un journaliste fameux, le roi des reporters : Dardenne de la Grangerie, personnage d'une belle et aimable figure, mais d'une grosseur presque invraisemblable. Mon père avait fait, grâce à lui, la connaissance de Claudius Popelin et lui en gardait de la gratitude, car il sympathisait entièrement avec le maître émailleur, érudit et lettré.

Sur un ton solennel et d'une emphase volontairement exagérée, Dardenne de la Grangerie présenta le monsieur décoré :

— Son Excellence le général Mohsin-Khan, chargé par Sa Majesté le Shah de Perse d'une mission extraordinaire.

Puis il présenta un autre Persan, grand, mince, élégant, attaché à la légation de Perse à Paris. Il nomma ensuite Edmond et Lucien Dardenne, ses deux frères, plus jeunes que lui.

Le général, dont personne ne soupçonnait le méfait, avait un air penaud et contrit qui m'eût fait rire si je n'avais pas été si fâchée, mais je gardais de mon mieux sur mon visage l'expression du plus profond mépris.

Cependant la barque des nouveaux venus, bord à bord avec la nôtre, faisait le même chemin que nous. Mon père avait invité Dardenne de la Grangerie et ses compagnons à visiter sa petite maison.

— Qu'est-ce que vous chantiez donc tout à l'heure ? — lui demanda-t-il. — La voix porte sur l'eau, cela m'a paru joli.

— C'est le général qui chantait avec son ami une chanson persane. Ils vont vous la redire.

L'attaché, un peu intimidé, hésitait; le général, très empressé d'être aimable, le décida. Ils chantèrent à l'unisson

une mélodie très douce. Ils donnèrent la traduction des paroles :

Au coucher du soleil, j'irai sur les remparts de la ville, où le frère de ma bien-aimée se promène quelquefois.

Je ne verrai pas la sœur, hélas ! Mais je verrai au moins le frère de la sœur...

Nous longions les bords de l'île, qui appartenait alors à quelqu'un des Rothschild. Le soleil se couchait derrière elle et la traversait de rayons ; les pelouses resplendissaient : l'on avait un désir intense de fouler ce velours lumineux, de courir vers ces lointains féeriques. L'eau clapoteuse jouait avec les teintes exquises que le ciel lui jette à cette heure-là.

Dardenne de la Grangerie était enthousiasmé :

— Ah ! qu'il ferait bon, — s'écriait-il, — se baigner dans cette eau et dîner ensuite sur l'herbe dans cette île déserte et charmante !... Eh bien ! pourquoi ne le ferions-nous pas ?... Si Théophile Gautier voulait la lui demander, Rothschild ne refuserait certainement pas la permission de le laisser aborder quelquefois dans son île avec des amis... Le voulez-vous, maître ?... Je me chargerai, moi, de toutes les démarches. J'irai porter la parole en votre nom et vous n'aurez qu'un mot de remerciement à écrire, quand l'affaire sera faite.

Ce projet nous séduisait tous. Théophile Gautier se laissa convaincre et donna mission à Dardenne de la Grangerie d'aller de sa part solliciter M. de Rothschild.

On débarqua, en attendant, à la hauteur du jardin. Les rameurs chargés de ramener les bateaux au pont de Neuilly, où on les avait loués, devaient dire au cocher du général, qu'ils trouveraient là, de conduire la voiture au 32 de la rue de Longchamp.

Le général me poursuivait de ses regards suppliants, et, maintenant que nous n'étions plus séparés par l'eau, il allait vouloir me parler, s'excuser. Je l'évitai de mon mieux, mais il ne se découragea pas et, dans les petits chemins qui menaient à notre jardin entre les enclos, à moins de m'enfuir, je ne pouvais l'empêcher de marcher à côté de moi. Il voulut parler alors ; mais, tout à coup, très intimidé, il ne parvint qu'à balbutier une phrase confuse que je n'entendis pas. Je

ne pus me retenir de lui jeter cette formule du Coran que Nono m'avait apprise :

— *Na'ouzou, billahmin ech cheitân er redjim !...*

Ce qui est la façon musulmane de dire : *Vade retro, Satanas !*

La surprise du noble Persan fut extrême ; tout déconcerté, il s'arrêta sous l'anathème... Ayant atteint la porte du jardin, je coupai au plus court pour gagner ma chambre. Tant que dura la longue visite, je ne parus pas au salon ; mais, quand j'entendis le mouvement du départ, je courus dans la chambre de ma mère, et, à travers les persiennes fermées, je vis la compagnie s'éloigner dans la voiture du général, une très élégante calèche à deux chevaux.

Théophile Gautier, si épris de l'Orient, avait été tout à fait séduit par ces deux Persans. Tout d'abord, il n'avait pas cru à leur exotisme, soupçonnant une mystification du joyeux Dardenne. Mais, quand ils avaient chanté à demi-voix la chanson persane, il avait été convaincu. Il leur trouvait, en dépit de leur costume européen, une allure gracieuse et particulière d'oiseaux rares parmi des moineaux.

Pendant plusieurs jours, il ne fut question que de ces étrangers, sur lesquels Dardenne avait donné quelques détails. Mohsin-Khan descendait du Prophète, par les femmes ; il occupait une situation importante en Perse, où sa rare intelligence était fort appréciée. La mission qu'il accomplissait en ce moment témoignait de la confiance et de l'estime qu'il inspirait au shah Nassar-ed-dine. Il parlait et écrivait parfaitement le français, était poète, jouait de la guzla et même du piano, et cet homme timide, doux, si correct dans sa redingote parisienne, officier de la Légion d'honneur et décoré de quatorze autres ordres, possédait un harem, des esclaves et des eunuques.

Tout cela était bien fabuleux et bien intéressant. Je sentais s'évaporer ma fâcherie, pas très sérieuse, contre un personnage aussi singulier et qui m'était, au fond, très sympathique. Cela m'amusait, maintenant, qu'il y eût un secret entre lui et moi.

Dardenne de la Grangerie rapporta bientôt la permission très gracieusement accordée par M. de Rothschild : Théophile

Gautier pouvait aborder l'île charmante aussi souvent qu'il le voudrait et avec ses amis. Les gardiens du domaine étaient avertis. On allait donc prendre jour pour une délicieuse baignade, suivie d'un dîner sur l'herbe en pique-nique. Mais, avant de convenir des dernières dispositions, Dardenne avoua qu'il avait laissé à la porte de la maison, dans le fiacre où elle devait bien s'ennuyer, « une jeune personne » ; — sa fille peut-être ? — En nous récriant de ne pas l'avoir su plus tôt, nous courûmes, ma sœur et moi, chercher l'abandonnée :

— Venez, mademoiselle... C'est très mal d'être restée si longtemps en pénitence.

Elle entra dans le salon.

— Madame Dardenne de la Grangerie, — dit Dardenne en la présentant ; — elle est si jeune, si frêle, à côté de moi surtout, que j'hésite souvent à avouer qu'elle est ma femme.

On eût dit, en effet, un gamin déguisé en fille. Le visage, fin et joli, montrait pourtant une certaine gravité pensive ; les cheveux noirs et la robe sombre, toute simple, sans le moindre bout de col ou de dentelle, formaient un cadre sévère au teint uni et légèrement doré.

Avec une assurance tranquille, elle salua mon père et lui serra la main, regarda toutes choses autour d'elle de l'œil curieux d'un oiseau.

Tin-Lun-Ling était debout près du gros dictionnaire, dans notre coin habituel du salon ; il s'inclina devant la visiteuse, qui, l'ayant pris peut-être pour une potiche, eut un sursaut de surprise :

— Monsieur est Chinois ?...

Je lui expliquai, sans penser l'étonner le moins du monde, tant cela me semblait naturel, que je travaillais, lors de son arrivée, avec mon professeur Tin-Tun-Ling.

— C'est ici une maison peu banale, — dit-elle en souriant.

Nous étions en juillet, il faisait un temps superbe, et le thermomètre montait à des hauteurs inusitées : il fallait profiter de ces circonstances favorables, prendre rendez-vous pour le lendemain, fixer le menu du pique-nique et la part de chacun. Le général et son ami étaient de la fête, bien

entendu; ils apporteraient du champagne, une guzla, et beaucoup de tapis persans pour étendre sur les gazons. Dardenne demandait la permission d'inviter quelques-uns de ses secrétaires : il n'en avait pas moins de dix-huit, étant correspondant d'innombrables journaux de province et de l'étranger.

— Ma femme est le dix-neuvième ou plutôt le premier de mes secrétaires, — ajouta-t-il, — car elle est très bien douée pour la littérature et elle aura même du talent.

Cette prédiction s'est réalisée : madame de la Grangerie publia plus tard, sous le nom de Philippe Gerfaut, plusieurs volumes très remarquables, entre autres deux petits livres : *Pensées d'Automne* et *Pensées d'un Sceptique*, qui firent sensation.

Le lendemain, la matinée se passa en préparatifs de cuisine, puis on alla retenir plusieurs barques munies d'échelles.

Théophile Gautier fut saisi tout à coup d'une vive inquiétude. Est-ce que vraiment nous savions assez nager pour risquer une pleine eau? Il n'était jamais entré dans l'école de natation du pont de Neuilly, où nous avions fait nos études. J'avais beau lui conter mes prouesses, l'estime du maître nageur pour l'énergie de mon coup de pied, l'intérêt que le professeur avait pris à mon éducation, désireux qu'il était de m'opposer aux Anglaises, dont la supériorité natatoire l'exaspérait, il n'était pas convaincu. Lui, le beau nageur d'autrefois, si fier du rouge caleçon d'honneur conquis aux bains Petit, il n'aimait plus l'eau froide. Cependant il décida qu'il se mettrait en costume de bain et resterait ainsi dans le bateau, prêt à piquer une tête pour nous repêcher à la première alerte.

Il fut vite rassuré, quand il nous vit dans l'eau, et reconnut que nous savions nager. Marguerite de la Grangerie était aussi de première force : il n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter, on pouvait être tout au plaisir. Les jeunes frères de Dardenne et les secrétaires inconnus se poursuivaient en poussant des cris joyeux; nous joutions de vitesse avec Marguerite, que déjà nous appelions « Meg », tandis que, dans le bateau, Théophile Gautier riait des histoires que lui contait le jovial et spirituel journaliste.

Seul le général faisait une mine élégiaque et navrée dont

j'avais envie de rire et qui par moments me touchait. Tandis que je me reposais sur l'échelle, il s'accrocha de la main au bateau, et me dit très sérieusement :

— Si vous ne me permettez pas de demander mon pardon, je me laisse couler et je disparais.

— Pas pour longtemps : mon père se jette à l'eau et vous sauve... Épargnons-lui le rhume que cela pourrait lui causer !

— Croyez-vous à la fatalité ? Nous autres, musulmans, nous sommes fatalistes. Si vous me connaissiez mieux, vous comprendriez qu'une impulsion irrésistible seule a pu me faire commettre un acte aussi opposé à mon caractère. Avant ma raison, mon cœur a deviné que cette minute allait bouleverser ma vie et que jamais je ne l'oublierais.

— Le mieux est pourtant de l'oublier. C'est à cette condition que je vous pardonne, au nom de l'hospitalité et de l'Orient que j'aime !

Là-dessus, je piquai une tête dans l'eau verte, et j'allai rejoindre les nageurs.

Derrière les buissons épais et des tentes improvisées, on se rhabilla dans l'île ombreuse ; et, tandis que les bonnes disposaient le couvert, on se promena lentement par les allées, autour des pelouses nouvellement fauchées et bosselées de petites meules. Des corbeilles de roses embaumaient. Nous nous arrêtions pour admirer les superbes variétés réunies là. Mohsin-Khan raconta qu'en Perse le parfum des roses était beaucoup plus violent et que dans toutes les maisons on recueillait les pétales pour en extraire la précieuse essence. Un jour, de jeunes folles, par jeu, l'avaient entièrement enseveli sous une jonchée odorante, si bien qu'il avait failli mourir : il s'était complètement évanoui et on eut grand'peine à le ranimer.

Théophile Gautier marchait auprès de Marguerite, qui l'avait tout à fait conquis ; à un moment, il resta en arrière et s'adossa à un arbre, puis reprit sa promenade plus lentement. Je devinais à son sourcil froncé, à ses pas distraits, que le loisir de cette belle journée lui inspirait quelque poème.

Bientôt on annonça le dîner. Dardenne de la Grangerie avait surveillé la disposition du couvert : n'aimant pas beaucoups, à cause de sa corpulence, à s'asseoir par terre pour

manger, il était parvenu à découvrir l'habitation des gardiens de l'île, dissimulée je ne sais où, et à obtenir d'eux une petite table et quelques chaises. Mon père, ma mère et Marguerite y prirent place avec lui, tandis que les autres s'allongeaient sur les tapis de Perse étendus alentour.

Le soleil couchant nous criblait de rayons qui faisaient étinceler les vaisselles, posées de travers, et alluma du même coup la gaieté des convives. Des mets variés circulaient un peu au hasard, sans qu'il fût possible de leur conserver l'ordre prescrit. Dardenne s'ébahissait « d'une bête à jus » dont il ne pouvait définir l'espèce. C'était un foie de veau entier confectionné par notre cuisinière et qui avait l'apparence d'une grosse tortue. La salade russe se renversa à moitié sur les beaux tapis ; et l'on eut beaucoup de peine à démouler la glace.

Avec le champagne, on porta des toasts, à Théophile Gautier, au shah de Perse, à la Seine, qui prêtait ses ondes, à Rothschild, qui prêtait son île; puis Dardenne récita, de mémoire, des vers d'*Émaux et Camées*. Mais Théophile Gautier l'interrompit :

— Ceci est trop connu, — dit-il, — permettez-moi de vous offrir quelque chose d'inédit.

Et, se tournant vers madame de la Grangerie, il modula ce sonnet, aujourd'hui si célèbre :

Les poètes chinois, épris des anciens rites,
Ainsi que Li-Tai-Pé quand il faisait des vers,
Mettent sur leur pupitre un pot de marguerites
Dans leur disque montrant l'or de leurs cœurs ouverts.

La vue et le parfum de ces fleurs favorites,
Mieux que les pêchers blancs et que les saules verts,
Inspirent aux lettrés, dans les formes prescrites,
Sur un même sujet des chants toujours divers.

Une autre Marguerite, une fleur féminine,
Que dans le céladon voudrait planter la Chine,
Sourit à notre table aux regards éblouis.

Et pour la Marguerite un mandarin morose,
Vieux rimeur abruti par l'abus de la prose,
Trouve encore un bouquet de vers épanouis.

La joie et la surprise de Marguerite furent extrêmes et elle les exprima avec beaucoup de grâce, au milieu des acclamations et des applaudissements.

Le soleil était couché ; une pénombre grise nous enveloppait sous le couvert des arbres et rendait la compagnie moins bruyante et plus rêveuse. Dans le silence, on entendit l'eau, qu'on ne voyait plus, clapoter contre les rives ; mais la lune qui montait commençait à éclairer. Alors un arpège léger résonna, exauçant tout à coup le désir confus de tous, d'entendre de la musique.

C'était Mohsin-Khan qui avait pris sa guzla et préludait.

Il chanta une mélodie mélancolique et passionnée à laquelle les mots inconnus ajoutaient du mystère ; sans le comprendre, on devinait un chant d'amour douloureux et ardent, et l'on écoutait avec recueillement la voix émue qui le disait.

Aux dernières notes, la lumière de la lune tomba sur le chanteur, jusque-là dans l'ombre, et l'on crut voir en ses yeux briller des larmes.

JUDITH GAUTIER

(A suivre.)

L'EMPEREUR DE CARTHAGE[1]

XV

PASSES D'ARMES

Les deux jours qui suivirent la bataille furent calmes, presque silencieux, dans les deux armées. Celle de Grégorios goûtait un repos fièrement conquis ; les Arabes semblaient se recueillir.

Le troisième jour, sur les glacis de la porte Décumane, parut un cavalier sarrasin, armé de pied en cap, montant un coursier caparaçonné de mailles, sur la croupe duquel voltigeait un grand voile de brocart d'or. L'Ismaélite fit exécuter plusieurs voltes à son cheval puis, élevant la voix, il demanda si nul brave de l'armée romaine ne voulait lui faire l'honneur de se mesurer avec lui. C'était le divertissement, naguère quotidien, qu'il proposait de reprendre.

La proposition fut accueillie. Un des vantaux de la porte Décumane tourna sur ses gonds, un officier de la garde palatine sortit à cheval et tout armé. L'équipement des deux guerriers présentait une certaine analogie : de part et d'autre, la cuirasse bouclée sur la cotte de mailles ; mais la cuirasse de l'Arabe, les mailles de sa cotte étaient d'un acier fin, plus brillant, plus léger ; sa lance semblait fragile à côté de la lourde haste de son adversaire ; avec le casque à grand panache de

1. Voir la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

forme romaine contrastait le mince casque d'Asie, surmonté de la pointe d'acier et drapé d'un peu de mousseline blanche. L'équipement du Romain gardait la sévérité de l'uniforme réglementaire; celui de l'Arabe s'égayait de tissus de soie, avec l'originalité d'une fantaisie personnelle. Le bouclier du chrétien avait cinq pieds de diamètre et faisait penser à une coupole de basilique; le numéro de la légion y brillait au centre d'un faisceau de foudres. Celui du musulman était petit, rond, d'acier bruni, et des versets du Koran le niellaient d'or. Les deux cavaliers se saluèrent de la main, tournèrent pour prendre du champ, puis coururent l'un sur l'autre. A la seconde passe, la lance de l'Arabe atteignit la cuirasse du Romain, d'une telle raideur que l'homme fut renversé sur la croupe du cheval et que celui-ci, presque assis sur ses jarrets, finit par s'abattre. Des soldats vinrent enlever l'officier évanoui ou mort.

Le vainqueur se promena de long en large devant la porte Décumane, puis s'arrêta pour demander un nouvel adversaire. On mit du temps à lui répondre, car ce terrible coup de pointe donnait à réfléchir aux plus hardis. Enfin apparut, sur un cheval colosse, une espèce de géant à la moustache rousse dont les yeux bleus ou verts flambaient dans l'ombre projetée par la visière du grand casque. Après avoir pris du champ, les deux cavaliers se chargèrent avec impétuosité. Le Romain semblait devoir, par sa seule masse, comme un énorme rocher détaché d'un sommet, écraser l'Arabe. Au moment où le choc allait se produire, celui-ci détourna rapidement son coursier, fit glisser sur son bouclier le fer de la haste, aussi grosse qu'un baliveau, passa lestement le long de son adversaire, comme un petit canot le long d'une trirème, puis, du talon de sa lance, le frappa dans le flanc. Sous cette poussée latérale, dont la brusquerie suffit pour lui faire perdre l'équilibre, le cavalier vira autour sa selle et, avant d'avoir pu se reconnaître, se trouva à plat sur le sol, incapable de se relever. Il fallut dix légionnaires pour l'emporter.

A un troisième défi de l'Arabe, personne ne s'avançait. Il se révélait aussi redoutable par son agilité que par sa vigueur. Enfin, pour la troisième fois, la porte s'ouvrit. Sur

un coursier berbère, à la crinière échevelée et dont les narines semblaient jeter des flammes, s'élança un cavalier de taille moyenne, engainé des pieds à la tête dans un tissu de mailles d'acier argenté, qui voilait presque entièrement le visage. Les Romains avaient reconnu l'équipement guerrier des jeunes filles qui escortaient la princesse Irène. L'Arabe ne le connaissait pas. Il parut jeter sur ce frêle champion un regard de dédain.

Sa première impression dut s'effacer lorsque les passes commencèrent. Ou bien sa lance était déviée, sans effort apparent, par celle de l'adversaire, ou bien, au moment de frapper celui-ci en plein corps, elle rencontrait la surface polie du bouclier, tandis que le cavalier restait immobile en selle, dans l'impassibilité d'une statue de métal.

S'il l'avait d'abord, par bravade, un peu ménagé, l'Arabe comprit qu'il s'agissait d'une sérieuse partie, tant il y avait de souplesse et de vigueur dans le poignet du champion romain, de science, de correction et d'audace dans son escrime. Il n'avait rien vu de pareil sur les champs-clos de l'Égypte et de la Syrie, ni sur les arènes de l'Yémen. Dès lors il appliqua toute sa force et son énergie à violenter la victoire. Soudain, en un choc plus rude, le bois de son arme se brisa dans sa main. Le champion chrétien arrêta net son cheval, s'inclina sur l'encolure et offrit gracieusement sa propre lance à l'ennemi désarmé, que la courtoisie contraignait à l'accepter. Le Romain fit un signe du côté du camp et une autre lui fut apportée.

De nouveau les combattants se chargèrent. Avançant, reculant, se frôlant, s'écartant, revenant brusquement à l'attaque, ils se trouvèrent bientôt assez loin de la porte Décumane. La lance de l'Arabe atteignit le casque de l'adversaire juste à la naissance du cimier. Du coup, le Romain fut décoiffé. Et alors le musulman crut faire un rêve. Une abondante chevelure, blonde aux reflets d'or, s'écroula sur les épaules de son ennemi, l'enveloppa, jusqu'à la selle, d'une cascade d'ondulations où se jouaient les rayons du soleil. L'étrange guerrier secoua la tête pour dégager son visage, et alors se révélèrent un teint de blancheur éblouissante, des yeux où se mirait l'azur du ciel, un nez exquis dont les narines

frémissaient. Une petite bouche d'une fraîcheur de rose, s'entr'ouvrit dans un sourire, qui bientôt fut un éclat de gaieté.

De stupeur, l'Arabe s'était arrêté; ses yeux noirs s'ouvraient démesurés; la lance avait glissé dans sa main et traînait du talon sur le sol: on ne peut imaginer un champion plus complètement à la discrétion de l'adversaire.

La princesse Irène, toujours souriante, lui dit en arabe :

— Tu m'as enlevé mon casque; et me voilà, comme tu l'étais, il n'y a qu'un instant, en état d'infériorité devant mon ennemi. Que vas-tu faire pour que les conditions du combat redeviennent égales?

La voix de la jeune fille achevait l'enchantement commencé par la révélation de son visage. Le Sarrasin en était, comme a dit un poète de l'Yémen, à ne plus savoir distinguer de sa main droite sa main gauche.

— Certes, — dit-il, — ma surprise est grande, et je me sens, ô vaillante, ô belle, doublement vaincu par toi.

Et comme si la parole vulgaire ne suffisait pas à rendre son émotion, ces vers chantèrent sur ses lèvres :

— Elle n'a donc pas assez de la lance à pointe acérée qui se dresse en son poing, elle n'a donc pas assez du glaive qui brille à son flanc !

» Plus meurtrier le dard que décochent ses yeux bleus; plus redoutable le glaive de sa parole charmeresse.

» Elle est moins terriblement armée de sa cotte de mailles et de son casque d'argent : c'est l'éclat de sa chevelure d'or qui éblouit et fascine son ennemi.

» Voici qu'au plus profond de mon être je suis pénétré par des traits que nul armurier n'a forgés.

» L'ennemi est autour de moi; l'ennemi est en moi. Entre l'assaut du dehors et l'assaut du dedans, à quoi ma bravoure pourrait-elle me servir?

» Contre un tel champion, la lance n'est qu'un fétu de paille, le cimeterre a perdu son tranchant.

» Je n'ai qu'à tendre les mains aux chaînes; mon cœur subit déjà le servage.

— Je ne veux — dit la princesse — attenter à la liberté ni de tes mains ni de ton cœur. Je ne cherche que la gloire des armes, et j'ai espéré l'accroître en luttant avec un guerrier tel

que toi. La fortune t'avait trahi en brisant ta lance : je t'ai donné une lance. Elle me trahit en faisant sauter mon casque : est-il juste que je combatte un guerrier qui a gardé le sien?

L'Yéménite se décoiffa, et dit :

— Maintenant la partie serait égale, mais tu sais pourquoi elle ne l'est plus?

— C'est d'un autre scrupule que ma loyauté se préoccupe. Je suis le troisième champion contre lequel, depuis une heure, ta bravoure s'est exercée. Et moi, je suis arrivée avec ma force intacte. J'estime que c'est assez de combat pour aujourd'hui. Convenons qu'ici même nous nous retrouverons, les armes à la main... Je te remercie d'avoir retiré ton casque : ainsi j'ai pu voir la face d'un vaillant ennemi; je puis apprécier aussi ton esprit, et je comprends que tu es poète... Je te prie de vouloir bien agréer une proposition : descendons de cheval; arrêtons-nous à l'ombre de ces caroubiers, pour reprendre haleine et échanger encore quelques paroles. Je désire savoir de toi quels hommes sont ces Arabes venus de si loin pour ravager notre Afrique.

Tandis qu'elle parlait, tous deux avaient mis pied à terre. Ils s'assirent sur le fût renversé d'une colonne, très près l'un de l'autre, les rênes de leurs coursiers passées à leur poignet gauche, leurs casques posés à côté d'eux. Ils pouvaient donc se contempler face à face, et ils s'émerveillaient l'un de l'autre. Si la beauté de la jeune fille, cette splendeur blonde du Nord, que le fils du désert n'aurait su imaginer même en rêve, le tenait sous un invincible charme, il ne lui était pas, à elle, un spectacle moins séduisant. Sous le hâle poussé presque au noir éclataient la noblesse des traits, la pureté de la race, l'expression à la fois tendre et farouche, hardie et pensive du regard, la vivacité des yeux sombres surmontés de l'arc parfait des sourcils et ombragés par des cils presque féminins. Féminines étaient aussi la petitesse des mains et des pieds, l'élégance vigoureuse des muscles, la finesse des attaches, qui se laissaient deviner sous le tissu luisant des mailles d'acier.

La princesse rompit le silence :

— A te voir et à t'écouter, on sent que tu dois être de noble race.

— Il n'en est pas de plus noble sous les tentes de l'Arabie

nomade. J'appartiens à la tribu des Koréïchites, qui donna le jour au saint Prophète, et je suis proche parent du khalife, ombre d'Allah sur la terre.

— Quel est ton nom?

— Abdallah-Ben-Zobéir.

— Ton nom est déjà illustre parmi les Romains et les Grecs, et c'est grâce au mal que tu nous as fait. Le bruit de tes exploits est parvenu jusque dans nos cités et nos camps.

— A mon tour, ô vierge guerrière, puis-je apprendre ton nom?

La princesse hésita. Elle ne sut elle-même sous quelle secrète impulsion elle crut nécessaire de dissimuler qui elle était. Elle répondit :

— Je suis une des compagnes de la princesse Irène, fille de Djoredjir. Mon père est un des ducs qui commandent sur nos frontières. On me nomme Icasia.

— Il n'est pas possible que la princesse Irène, dont le nom est déjà célébré sur les mandolines de nos poètes nomades, soit plus belle que toi, ni, si brave qu'on la renomme, qu'elle soit plus vaillante.

— On dit qu'elle me ressemble beaucoup, — dit la jeune fille en souriant, — et assurément sa science des armes n'est pas inférieure à la mienne... Mais pourquoi êtes-vous venus, tes compagnons et toi, porter la dévastation dans nos campagnes et nos villes? En quoi donc, habitants de l'Ifrikia, avons-nous pu offenser les fils de l'Arabie?

— Il n'y eut pas d'offense : vous habitez si loin de nos déserts! C'était même pour vous un bonheur, car tu connais la réputation qu'on a faite aux fils d'Ismaël : « Il vaut mieux avoir l'Arabe pour ami que pour voisin. » Et l'Éternel a dit à notre ancêtre : « Ta main sera contre tous, et les mains de tous seront contre toi. »

— Tu n'as point répondu à ma question. Que venez-vous faire en notre pays?

— C'est le Prophète qui nous ordonna d'envahir tous les royaumes, d'y renverser partout les idoles et d'enseigner aux peuples le Dieu unique, qui ne souffre pas qu'on lui associe de compagnon. Avant que les temps soient accomplis, il faut que la terre entière confesse Allah le Tout-Puissant, le Clé-

ment, le Miséricordieux... Certes nos courages sont sensibles à l'attrait de l'aventure, aux courses à travers tant de pays étranges, à cette joie de la guerre qui dilate les cœurs...

— Peut-être aussi, — interrompit la princesse avec une pointe de raillerie, — peut-être aussi à l'appât des riches butins, des grands pillages!

— Je ne veux point contester, — répliqua-t-il en souriant. — La guerre ne doit-elle pas faire vivre le guerrier? Si elle ne lui procurait, de temps à autre, quelque large aubaine, comment pourrait-il se parer de belles armes, couvrir d'or et de pierreries le harnais de son cheval?... Mais ce n'est pas uniquement pour ces bonheurs terrestres que nous avons entrepris les lointains voyages, risqué nos têtes dans la mêlée où les braves sentent, à chaque instant, leur visage effleuré par l'aile noire d'Azraël. Non! Ce n'est pas uniquement pour des biens périssables que nous errons parmi les océans de sable, où les dunes, fouettées par le simoun, font entendre leur tambour de mort et tissent pour les armées de fauves linceuls ; parmi les déserts de pierre, pays de la soif, pays de l'épouvante, où le roc s'étend, durant des semaines de marche, en une seule dalle toute nue, toute glissante, toute noire, brûlée par le soleil, et qui use les fers des coursiers et qui de sa funèbre uniformité attriste les humains ; parmi les montagnes à pic, dressant dans le ciel assombri les créneaux de fantastiques citadelles, hantées par les Dives, les Djinns, les Afrits, les Goules et tous les Chéïtans, qui parfois, de leurs hurlements, affolent le voyageur, cherchent à lui faire perdre son chemin, jettent la désespérance en son cœur, le font douter de la puissance d'Allah ; parmi les lacs sans eau, aux mirages d'azur qui donnent l'illusion de la mer et des fleuves, tout frissonnants qu'ils sont de bleuâtres cristallisations, sous lesquelles se creusent les gouffres sans fond, s'étendent les immenses nappes ténébreuses où les Silah perfides attirent le pèlerin pour le dévorer... Ce qui, parmi les combats, les terreurs qu'inspire le vide immense du désert, les morsures de la soif, nous tient si haut les âmes, c'est que nous avons fait marché avec Allah : en échange de notre vie mortelle, c'est la félicité et la gloire éternelles que nous attendons de lui.

— N'as-tu donc pas le regret de la patrie?

— Oui, le regret de nos déserts à nous, plus arides et plus sauvages que ceux de l'Afrique, des sables mouvants où se dressent les tentes de laine à larges bandes multicolores, où, derrière l'écran des toiles, on entend bruire les bracelets aux poignets et les khalkal aux chevilles délicates des belles filles, où passent en longues caravanes les dromadaires aux jambes fines, où bondissent les cavales à la crinière flottante... Mais la fièvre de la guerre fait oublier jusqu'à la patrie... Le poète n'a-t-il pas dit :

« C'est moi qui suis le vrai lion, le héros que redoutent les guerriers au jour de la bataille.

» Lorsque ma main brandit le sabre au plus fort de la mêlée, les esprits des cavaliers tombent dans le délire.

» Je ne songe point à la mort, alors même qu'elle est en face de moi... »

» Écoute encore ce chant du guerrier Antar :

« O ma bien-aimée si la noire poussière t'a caché mes actions durant le combat, interroge mon cheval.

» Demande-lui si je ne l'ai point lâché au milieu des bataillons épais comme la nuit.

» Demande à mon sabre si je n'ai pas frappé avec sa lame la tête des chefs.

» Demande à ma lance si de sa pointe je n'ai pas atteint les braves à la gorge.

» J'ai désaltéré tour à tour ma lance et mon sabre, et j'ai massacré les héros sans redouter les vengeances.

» Et n'était Celui dont la toute-puissance a élevé le firmament, je ferais de la coupole des cieux la selle de mon coursier. »

— Mais — continua Ben-Zobéir — voici le muezzin qui annonce la prière. Un impérieux devoir me rappelle auprès de mes compagnons de guerre... Permets-moi de prendre congé. Ce n'est point sans une tristesse que je m'éloigne de toi... Il est venu, le chagrin de nous voir séparés... Allez! ne demandez plus où est mon cœur : je ne l'ai plus avec moi, mon cœur; mon cœur est avec vos tentes, c'est là que je l'ai laissé.

— Adieu donc, noble fils de Zobéir. Mais n'oublie pas ta

promesse : dans trois jours... ici même. Je t'y donne rendez-vous pour le jeu des lances, pour le jeu des glaives... Apporte une lance qui ne se brise pas ; je veillerai à ce que mon casque tienne bien sur ma tête.

— Dans trois jours !

Grégorios ne put ignorer cette aventure d'Irène. Tout le camp, sans savoir que c'était d'elle qu'il s'agissait, glorifiait l'exploit d'une jeune fille toute vêtue de mailles, lumineuse comme la statue en argent de quelque déesse, et qui était certainement une des compagnes de la princesse. Grégorios était mieux renseigné. Il fut émerveillé d'apprendre que sa fille avait pu tenir en échec un tel guerrier que le fils de Zobéir. D'autres soucis vinrent bientôt faire diversion.

Parmi les rois berbères présents à Sufétula, figurait Mazzigg, le plus grand chef des belliqueux Auraba. Dans la dernière bataille, il avait vu son contingent décimé par Ibn-Saâd, et lui en gardait une rancune mortelle. Comme il l'avait vu partout à la fois sur le champ de carnage, il n'attribuait qu'à lui seul les deuils de sa tribu. Il souhaitait d'apprendre son trépas. Il eût voulu le hâter. Il en cherchait les moyens. En son astuce de barbare, il s'avisa du plus singulier expédient. Il envoya des hommes à lui qui, après avoir sonné de la trompette, répétaient en langue arabe, tout le long de la Sufétule, de manière à être entendus des campements sarrasins, cette proclamation :

— Grégorios, empereur, à tous les Grecs et Musulmans, salut ! Quiconque tuera Abdallah Ibn-Saâd aura ma fille en mariage avec cent mille dinars !

La nouvelle en fut apportée dans la tente de Grégorios à un moment où il s'y trouvait avec la princesse Irène. D'abord il manifesta un violent courroux, s'indigna que son nom et surtout celui de sa fille eussent été compromis dans cette sotte invention, parla de châtier l'impertinent Mazzigg. Irène ne fit que rire de l'incident :

— Voyons, père ! Se trouvera-t-il un seul homme ayant un grain de bon sens, Romain ou Grec, Arabe ou Berbère, qui puisse croire un seul moment que tu sois l'auteur de cette

absurde proclamation? Ce n'est qu'une plaisanterie de sauvage. Elle ne saurait nous atteindre. Et quel bien ou quel mal peut-il donc en résulter?

— Qui sait? — objectait Grégorios. — Il peut toujours, dans ces multitudes dont se composent les deux armées, se rencontrer quelque cerveau brûlé qui, pour cent mille dinars...

— Et pour une fiancée comme moi!...

— Se porte à quelque attentat contre l'émir.

— S'il y réussit, le beau mal vraiment! L'armée arabe se dispersera, l'Afrique sera délivrée... Quant à moi, j'ai toujours souhaité n'épouser qu'un homme très brave, fût-il d'une bravoure un peu téméraire. S'il s'en présente un semblable parmi tes sujets, je suis prête à lui accorder ma main.

— Si c'est un Grec, si c'est un Romain, passe encore... Mais si c'est un Berbère...

— Si même c'est un Berbère, je ne m'en dédis pas.

— Et si c'est un Arabe?

— Eh bien, nous ferons de lui un héros chrétien.

— Tu as réponse à tout!... Mais assez sur ce sujet; la pensée m'en est importune... Ces roitelets numides...

Or la proclamation de Mazzigg produisit un effet que Grégorios eût refusé d'admettre comme possible. L'émir Ibn-Saâd en fut terrifié. Comme disent les poètes arabes, il vit le monde entier se rétrécir devant ses yeux. Très courageux un jour de bataille, il se sentait craintif du danger inconnu, des pièges cachés, des complots ourdis dans les ténèbres. Durant quelques jours on ne le revit plus sur le front de ses campements. Il s'était comme terré dans sa tente et frémissait au moindre bruit suspect.

Il se résolut à faire appeler Ben-Zobéir et lui parla de la proclamation. Le héros koréïchite ne put la prendre au sérieux, non plus que le danger que croyait courir le généralissime.

— Tu ne comprends donc pas? — insistait celui-ci. — Ignores-tu que dans notre armée, qui cependant est une élite, il est des hommes dont la fidélité n'est point sûre, dont la foi au Dieu unique est loin d'être affermie. Je ne te parle pas seulement des contingents égyptiens et syriens, où se comptent par milliers des soldats qui hier encore étaient chrétiens, adoraient Sidna-Aïssa et Myriem, se prosternaient devant les os de leurs

saints, et qui, peut-être uniquement sous la crainte du glaive, ou pour échapper à la capitation, ou par l'espérance du pillage, se résignèrent à confesser le Dieu vivant. Même parmi les contingents de purs Arabes, oublies-tu que beaucoup, il n'y a pas plus de vingt-cinq ans, ne connaissaient d'autres divinités que la Lune et le Soleil, adoraient le Feu sur les autels des Mages, ou pratiquaient les rites de la Judée? Combien d'Arabes, tant qu'ils le purent, luttèrent contre le saint Prophète, bafouèrent ses prédications, le chassèrent de La Mecque, le traquèrent dans sa fuite, lui livrèrent bataille au puits de Béder, au pied du mont Ohod?... Enfin la parole de Mohammed a fait ce miracle de les arracher à l'erreur obstinée et de les convertir à la vraie foi... Mais tous ont-ils une égale sincérité, en des convictions si nouvelles?... Sous le musulman ne peut-on retrouver encore le vieil homme, avide de butin, convoiteux de la femme?... Cent mille dinars, c'est une somme! Le mariage avec une fille d'empereur, c'est une tentation! Combien, pour moins que cela, déserteraient la mosquée et retourneraient à l'église! Combien, pour moins que cela, ont déjà quitté le service d'Allah et repris celui du César byzantin!... Tu es bien confiant! Je suis moins rassuré!

Ben-Zobéir écoutait les doléances de son chef, étonné de découvrir en lui une telle faiblesse. Un sourire moqueur, mais qui ne fut point aperçu de l'émir, contracta sa lèvre quand il lui répondit :

— N'est-ce que cela? Eh bien! il faut payer Grégorios de sa propre monnaie. Dès aujourd'hui, fais publier, de façon à ce qu'elle arrive aux oreilles des deux armées, cette proclamation :

« Abdallah-Ibn-Saâd, émir des Croyants, à tous les Musulmans et Grecs, salut! Quiconque tuera le prince Djoredjir aura sa fille et cent mille dinars... » Et cette proclamation vaudra bien l'autre.

Le héros voulait plaisanter; à sa grande surprise, l'émir accueillit l'idée avec enthousiasme. En dépit des instances de Ben-Zobéir, il ne voulut plus en démordre. Bientôt la proclamation retentit sur les berges des rivières. Elle eut un effet analogue, bien que singulièrement atténué, à celui qu'avait produit celle de Mazzigg. Grégorios sentait qu'elle pour-

rait bien tenter quelque Berbère ambitieux ou avide, quelque soldat étranger de ses légions. Sans s'abandonner à la folle terreur qui s'était emparée d'Ibn-Saâd, il se crut pourtant obligé à quelque précaution. Il ne sortit plus que cuirassé et fit doubler la garde aux abords de sa tente. Irène s'efforçait, par d'ingénieuses saillies, à bannir de l'esprit de son père toute inquiétude :

— Maintenant, tu ne dois plus être embarrassé de ta fille. Dans les camps romains, comme dans ceux des Arabes, les prétendants à ma main vont pulluler... Pourvu que ce ne soit pas un nègre, aux grosses lippes rouges, aux gros yeux blancs dans sa face d'ébène, qui conquière le droit de m'épouser !... Non, vraiment, je ne me soucierais pas de Porphyrogénètes négrillons !... Mais j'admire qu'Ibn-Saâd puisse montrer autant de sollicitude que le roi Mazzigg pour me trouver un mari. C'est à qui, avec le plus de zèle, s'occupera de m'établir.

Si Ben-Zobéir était médiocrement touché par les doléances d'Ibn-Saâd, c'est qu'il avait, depuis sa rencontre avec la fausse Icasia, de plus chères préocupations. L'image de la blonde guerrière restait profondément gravée dans son cœur. Il s'en allait à travers les tentes, distribuant d'une voix impérieuse les consignes de guerre, mais il s'en fallait de bien peu que, tout haut, il ne répétât ces vers qui hantaient sa pensée :

« Celle qui a fait envoler mon sommeil, qu'elle rende donc le repos à mes yeux !... Qu'elle guérisse mon cœur malade, celle qui de son absence accroît ma tristesse ! »

Lui le rude soldat, le docteur éloquent de la pure orthodoxie, le favori du khalife et le parent du Prophète, il se sentait conquis par le charme d'une infidèle !

Les heures s'écoulaient trop lentes à son gré. Il comptait les minutes qui le séparaient du belliqueux rendez-vous assigné par la jeune fille.

A l'heure marquée, il se trouva le premier sur les glacis du camp Dioclétien. L'adversaire ne se fit pas attendre et le combat recommença. Il fut loin d'être aussi acharné qu'à la première rencontre. Ce fut une brillante passe d'armes où se déployèrent, de part et d'autre, toutes les ressources de la plus savante escrime ; mais les spectateurs eurent à marquer plus

d'habiles parades que de coups pointés en plein corps. Ben-Zobéir, le premier, réclama une trêve. Ils se retrouvèrent assis à l'ombre des caroubiers. La fausse Icasia prit l'offensive :

— Tu as sans doute connaissance des proclamations qui promettent la fille de Grégorios soit au vainqueur de celui-ci, soit au meurtrier d'Ibn-Saâd.

— Assurément ! Toute notre armée les a entendues. Mais dois-je t'avouer que je n'admire ni l'une ni l'autre de ces proclamations? Elles ne sont dignes ni d'un glorieux chef comme Ibn-Saâd, ni d'un empereur des Romains comme Grégorios. Dans une guerre loyale, — et que serait la guerre sans loyauté, sinon une tuerie entre rustres? — de tels procédés devraient être répudiés, aussi bien par les musulmans que par les chrétiens.

— Peut-être Grégorios est-il moins coupable que tu ne l'imagines; peut-être un autre a-t-il la reponsabilité de cette manœuvre... Ce que je voudrais savoir de toi, c'est ce que tu ferais si le sort des armes te livrait la vie de notre souverain, et que le chef des Arabes t'en récompensât par le don de la princesse impériale... De ce don ne serais-tu pas heureux et fier ?

— Non, certes. Je t'ai dit que je ne faisais pas la guerre sainte pour de l'or et pour des captifs, mais pour la cause du Très-Haut, et de Lui seul j'attends ma récompense.

— Mais encore!... Suppose que tu deviennes le maître de la princesse... Quelle serait auprès de toi sa destinée?

— Et que m'importe cette fille d'empereur, ou de patrice, ou d'exarque, comme il te plaira de l'intituler?... Pour moi elle serait une captive comme toute autre captive... Je ne pourrais que l'envoyer dans ma tribu, à la tente de ma mère, où celle-ci l'emploierait à chercher le bois, à puiser l'eau des fontaines, à traire les chamelles...

— Insolent! — s'écria Irène sautant sur ses pieds et empoignant sa lance. — Tu oses insulter mon auguste maîtresse, la vaillante Irène! Tu vas m'en rendre raison... A cheval! Et que le fer décide entre nous!

— Mais, — dit Ben-Zobéir, surpris de cette violence, — en quoi ai-je outragé la princesse impériale, ton auguste maîtresse? Ai-je désiré l'obtenir dans ma part de butin? Non,

c'est toi qui, en paroles insidieuses, l'as jetée dans mes bras, me demandant comment je disposerais d'une telle captive?... De bonne foi, pourrais-je en disposer autrement que je ne l'ai dit? Les occupations que tu estimes serviles sont celles des plus nobles femmes dans nos campements de nomades. La captive Irène ne ferait, en somme, qu'y aider ma mère... Quelle autre réponse faire à ta question, que je n'avais point provoquée?... Est-ce que je ressens de l'amour pour la fille de Grégorios? Je ne l'ai même jamais vue. Je ne la connais pas... Ce n'est pas elle dont la beauté m'a blessé au cœur. Ce n'est pas elle qui me fait oublier la gloire et ravit le sommeil à mes paupières...

Irène était revenue très vite de son emportement, comprenant qu'il pouvait la trahir. Les derniers mots de Ben-Zobéir achevaient de la désarmer. Un attendrissement succédait à son accès de colère. Certes, le Koréïchite n'avait jamais entendu l'offenser. Elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même si la fausse Icasia, dans le cœur du héros, faisait tort à la véritable Irène. Pourquoi donc avait-elle inventé cette fable? Ne serait-il pas plus sage, aujourd'hui, en présence d'un adversaire aussi loyal, de révéler son vrai nom? Elle ne l'osa pas. Mais ce fut d'un ton radouci, et presque affectueux, qu'elle reprit :

— Fils de Zobéir, pardonne-moi les paroles qui m'ont tout à l'heure échappé. J'avais mal saisi le sens des tiennes. Accueille mes regrets... Je ne voulais pas croire que, pouvant épouser une fille d'empereur, tu préférerais adresser tes vœux à une personne de moindre condition. J'ai conçu pour toi assez d'estime pour qu'une alliance impériale ne me paraisse point au-dessus de ton mérite.

— Icasia! quand l'amour s'est emparé d'un cœur, est-ce que ce cœur prend souci des distinctions de rang? Il suffit que la personne aimée soit issue d'un sang noble. Qu'elle soit la fille d'un empereur, ou la fille d'un duc, ou simplement celle d'un guerrier, peu importe. Je n'ai point voulu témoigner de mépris pour la princesse Irène. J'ai dit simplement que je ne l'aime pas, et que je ne la connais pas. Une autre image règne dans mon âme...

La princesse ne put s'empêcher de rougir. Dissimulant son

trouble, elle remonta sur son coursier, et, tendant la main vers Ben-Zobéir, elle lui dit ;

— Encore une fois, pardonne à mes paroles hâtives... Je ne sais à quoi les tiennes font allusion, mais leur accent de sincérité me touche profondément... Je ne puis t'en dire plus... Je souhaite que la vie nous remette encore en présence. Mais je supplie le Dieu que, sous des noms différents, nous adorons également, d'écarter de nos têtes tout ce que la guerre pourrait nous apporter de funeste... S'il est permis d'éprouver pour un ennemi un sentiment amical, sache bien que c'est celui que j'éprouve aujourd'hui... Que la bénédiction du Très-Haut soit sur toi comme sur moi... Qu'elle nous garde de tout mal : du mal que l'on subit, du mal que l'on fait !... Adieu !...

XVI

LA CATASTROPHE

Depuis la dernière bataille, Ibn-Saâd se sentait absolument découragé. Il désespérait de pouvoir jamais forcer les retranchements des Romains. Ses guerriers perdaient patience : accourus pour conquérir gloire et butin, ils n'avaient essuyé que défaites. Ils se morfondaient en un pays pauvre et déjà ravagé. Ils souffraient de la disette. Les cavaliers berbères ne cessaient de les harceler quand ils se dispersaient pour fourrager. Carthage, où les Sarrasins avaient cru entrer de prime saut, leur apparaissait maintenant comme au bout du monde, en un lointain mystérieux et formidable. Des voix s'élevaient, chaque jour plus nombreuses, pour demander qu'on poussât plus avant ou qu'on fît retraite sur l'opulente Égypte. Ibn-Saâd n'osait s'aventurer dans le Maghreb, dans l'Occident perfide, d'où la sagesse du défunt khalife Omar avait si longtemps écarté les expéditions musulmanes. D'autre part, il lui répugnait de rentrer en Égypte avec une armée battue, exténuée de privations, les mains vides, sans pouvoir payer une drachme pour le quint du khalife. Il redoutait les moqueries de l'Orient et peut-être les sévérités du

Commandeur des croyants. Il finit par faire appeler dans sa tente Ben-Zobéir, le hardi combattant, le conseiller très sûr, le chef aux ruses nombreuses, et lui fit part de ses perplexités.

— Je t'en conjure, ô parent de notre saint Prophète, ô toi, parure de nos escadrons, avise à quelque stratagème qui nous arrache à l'infortune!

Ben-Zobéir fut ému de ces prières et prit sa part de ces anxiétés. Il réfléchit profondément, assis sur le même coussin que l'émir. Puis il se pencha vers l'oreille d'Ibn-Saâd, faisant de sa main un écran à sa propre bouche, et, à mi-voix, prononça des mots que personne ne put entendre, sinon l'un et l'autre interlocuteur et Allah le Tout-Puissant. Il parlait si bas que le Djinn le plus orgueilleux de la finesse de son ouïe, aux écoutes dans l'ombre de la tente, n'aurait pu saisir une syllabe. A mesure qu'il parlait, se rasséréinait le front d'Ibn-Saâd; son cœur, longtemps oppressé, se dilatait; ses yeux pétillaient de gaieté et dans sa barbe blanche s'épanouissait le sourire des jours de bonheur et de jeunesse. Ses doigts impatients remuaient sur ses genoux; et, de temps à autre, du plat de sa main, joyeusement, il se frappait la cuisse, à coups retentissants :

Et voici que Ben-Zobéir se laissait entraîner à parler un peu plus haut, et que des mots, sans suite en apparence, échappaient à ses lèvres.

— Des ambassadeurs... Encombrer la porte... Alors, alors, au galop!... A fond de train!... Et le camp, émir, est à toi!

Puis, entre ses dents, il murmura cette dernière phrase :

— Et quand il sera pris, la ville ne pourra te résister; ce qui nous a manqué jusqu'à présent, ce sont les machines de guerre pour battre les murailles de pierre, et, ces machines, nous les aurons trouvées sur les remparts du camp.

Ibn-Saâd s'était levé d'un élan. Il mit ses deux bras au cou de Ben-Zobéir, appuyant l'une après l'autre ses joues ridées sur ces joues florissantes, baisa le jeune chef à l'épaule, puis se dressant, le baisa au milieu du front, sur l'*ouchem*, marque distinctive de la tribu.

— Parent du Prophète! ô cheïkh sans égal! Que sur toi descende la bénédiction d'Allah! Tu es le médecin de mon

honneur, le sauveur de l'armée musulmane. Par toi, Dieu va livrer entre nos mains et le camp, et la ville, et l'empereur, et les richesses de l'Afrique, et les trésors de Carthage. Dans tout cela, tu as droit de te tailler une part, la plus large que guerrier musulman ait jamais prélevée!

— Adieu donc, émir des Croyants. A bientôt!

Le lendemain de cet entretien, il y eut, dans la matinée, sur les berges de la Sufétule et sur les glacis du camp Dioclétien, pour que l'habitude n'en fût pas perdue, quelques sanglantes escarmouches et de brillantes passes d'armes. Bien avant que le soleil fût à moitié de sa course, la chaleur devint intolérable. Jamais encore il n'avait répandu sur les combattants des rayons aussi torrides. Aussi les guerriers des deux armées n'attendirent, pour se réfugier sous les tentes, ni l'appel du muezzin, ni les sonneries des trompettes impériaux. Bientôt entre les deux camps la plaine s'étendit complètement vide. Pas un homme, pas une bête n'y paraissait. Toute la campagne flambait de chaleur, frissonnait de lueurs papillotantes; des ondes impalpables montaient du sol; sur les herbes desséchées, sur les sables, sur les pierres des vibrations couraient. Dans le lit des rivières, entre les filets d'eau presque taris, les grands lauriers-roses penchaient leurs fleurs languissantes. Ce vaste silence n'était troublé que par le sifflement des vipères aux fines écailles roses, filles venimeuses du soleil et qui se tordaient de volupté sous sa brûlante caresse.

Dans le camp Dioclétien, dans Sufétula, sur les hauteurs du mont des Eaux-Vives, où s'étageaient les tentes du duc de la Byzacène, tout semblait dormir. De rares sentinelles erraient sur les remparts, laissant traîner derrière elles le talon de leur lance, cherchant un coin d'ombre au voisinage des tours. Sous les tentes, les guerriers, dégagés de leurs cuirasses, ayant délacé jusqu'à leurs cottes de mailles, restaient étendus. Même les gardes en faction auprès du pavillon impérial, duquel ne sortait aucun bruit, sommeillaient debout, appuyés à la hampe de leurs piques. De temps à autre le léger tintement d'une cloche rappelait qu'au fond des sanctuaires orthodoxes, sous la fraîcheur des voûtes, des chrétiens veillaient et priaient. Dans un angle sombre, des Berbères païens, profitant de ce que nul ne les observait, se proster-

naient devant une grossière idole. Dans un autre coin, des nomades Nefouça, de la religion d'Israël, étaient accroupis en cercle, les tempes serrées par une bandelette qui leur maintenait au milieu du front un cube symbolique. Longuement, patiemment, ils enroulaient autour des doigts et du poignet de la main gauche d'étroites lanières de cuir, qui venaient fixer en haut du bras un autre cube; et ces cubes renfermaient de minces parchemins sur lesquels étaient écrits des caractères hébreux qui mettent en fuite les démons. Car le Seigneur, en leur enjoignant de garder sa loi, avait prescrit à ses adorateurs : « Mes paroles, tu les lieras comme un symbole sur ton bras gauche, tout près du cœur, et tu les porteras au front entre tes yeux. » Ainsi munis de leurs phylactères, la tête enveloppée d'un voile blanc, ils psalmodiaient, ou plutôt nasillaient en chœur une sainte mélopée, mais d'une voix si basse, si monotone, que, loin de troubler le sommeil des voisins, ils ne faisaient que le bercer et le rendre plus profond.

Alors on vit sortir du camp sarrasin un groupe de six hommes à pied qui lentement traversèrent la plaine torride et se dirigèrent vers le camp Dioclétien. Leur accoutrement n'avait rien de guerrier; les haïks blancs étaient serrés au front par des cordes en poil de chameau et retombaient sur des visages de vieilles femmes; aux épaules, le modeste burnous noir à capuchon; les pieds nus traînaient paresseusement des babouches; les mains s'appuyaient sur de simples bâtons. Ils arrivèrent ainsi en face de la porte Décumane, close et silencieuse, dont le pont-levis avait été relevé. Ils appelèrent. Une sentinelle finit par se montrer sur le rempart.

— Nous sommes les ambassadeurs que l'émir des Croyants adresse à Sa Majesté l'empereur pour lui remettre un message.

— Êtes-vous fous? Comment! à cet instant du jour? Est-ce une heure pour déranger les honnêtes gens? Vous voyez bien que tout dort! L'empereur repose. Nos officiers font la sieste. N'avez-vous pas honte de réveiller de pauvres soldats fatigués?

Et le Romain se frottait les yeux, sa bouche détendue en un bâillement.

— Ouvre-nous, homme de bien! Nous sommes d'humbles

suppliants. Nous venons pour nous prosterner aux pieds de ton sultan. Nous n'avons qu'un mot à lui dire, et tu pourras ensuite reprendre ton somme.

— Vous auriez mieux fait de ne pas l'interrompre.

— Ouvre-nous, gentil soldat. Nous sommes des gens de paix, et nous venons avec la paix. Si ton sultan accueille notre prière, ce soir même nous aurons déplanté nos tentes, et tourné vers l'Orient les naseaux de nos coursiers. Alors tu seras délivré de toute fatigue, de tout péril; tu pourras aller dormir dans ta maison, auprès de ta femme et de tes enfants.

Le bruit de ce dialogue finit par attirer un officier. Il demanda ce qui se passait... La paix?... La paix! Quelle joie!... Si c'était vrai!

— Est-ce bien vrai? — cria-t-il aux Arabes.

— Vrai comme une parole des anciens sages. Nous venons avec la paix. Si l'on nous repousse, nous remporterons la paix avec nous. Et peut-être que vous ne la reverrez plus.

— C'est un oiseau rare! — dit l'officier. — C'est la colombe de l'arche! Il ne faut point la laisser s'envoler... Pourtant, est-ce bien sûr?

— Sûr et certain comme les félicités du Paradis. Nous avons ordre de consentir à tout ce que voudra exiger l'empereur. A tout! Nous sommes envoyés, non pour discuter, mais pour nous soumettre. Que ton sultan nous accorde seulement la permission de nous en aller sans être poursuivis, et nous partirons; vous ne verrez plus nos tentes, plus jamais. Nous venons prosterner nos fronts dans la poussière et poser sur notre nuque le brodequin pourpre de Sa Majesté.

Les six visiteurs ne parurent point à l'officier des gens bien dangereux. Ils avaient l'air si humbles, sous le burnous noirs, en leurs babouches traînantes! Point d'armes, rien que des bâtons. Et puis, ils étaient si loin de leur camp! Et leur camp semblait aussi complètement endormi que celui des Romains.

Un des six éleva un parchemin auquel pendait une bulle.

— Voici les pleins pouvoirs de l'émir! — cria-t-il. — Il nous envoie pour obéir à toutes les volontés de votre sultan.

La vue du parchemin, que d'ailleurs il eût été fort en peine de déchiffrer, acheva de séduire l'officier. Le pont-

levis, en un grincement de chaînes, s'abaissa lentement sur le fossé.

La porte s'entr'ouvrit. Les ambassadeurs s'y glissèrent. Mais là une discussion s'engagea entre eux et d'autres officiers qui venaient d'accourir : que les ambassadeurs voulussent bien remettre leur lettre de créance! On la porterait à l'empereur et l'on prendrait ses ordres, En attendant, les Arabes devaient se tenir en dehors de la porte, sur le glacis. Les ambassadeurs protestaient, se débattaient. Non, non, non! Ils avaient ordre de ne remettre leurs pleins pouvoirs qu'à l'empereur. Ils ne pouvaient attendre. Voulait-on rebuter des hommes qui apportaient la paix?... Et, tout en disputant, ils élargissaient de leurs épaules l'entre-bâillement de la porte, s'adossaient aux contre-poids du pont-levis pour empêcher que celui-ci ne pût être relevé. Comme les officiers faisaient mine de les expulser de force, tout à coup, de dessous les tuniques de ces messagers de paix sortirent des sabres nus.

A cet instant même, comme sur un signal donné, du camp sarrasin un nuage de poussière fauve accourut avec la vitesse de la foudre, puis sembla vomir des escadrons. Au vent de la charge volaient les pans des haïks, les longs manteaux rouges, les brocarts d'or des caparaçons, les franges rouges des harnachements. Sur les coursiers allongés comme des lévriers, à toucher la terre de leur ventre maigre, étaient presque couchés les cavaliers, et l'acier des cimeterres, la pointe des lances, le poli des rondaches, l'or des étriers flamboyaient au soleil. Ce fut comme un ouragan qui, en un clin d'œil, franchit toute la largeur de la plaine, fit trembler le pont-levis sous un roulement de tonnerre, s'engouffra sous la porte Décumane, bousculant les soldats et les officiers, qui avaient déjà peine à s'escrimer contre les messagers de paix. Comme une vague de l'Océan suit la vague, d'autres lignes de cavaliers accouraient, toujours suivies d'autres lignes à mesure qu'elles-mêmes dévoraient l'espace. Tout le camp arabe se vidait sur la plaine, et le sol roux était devenu invisible tant il fourmillait de cavaliers. De l'est à l'ouest, la terre sonnait sous la foulée de ce furieux galop. Sur cette marée débordante d'hommes et de bêtes éclata une formidable clameur :

— *Allah Akbar! La ila ill' Allah!*

En même temps, sur toutes les faces du camp Dioclétien, d'agiles combattants escaladaient les parapets, en abattaient les palissades, frayaient le passage à d'autres envahisseurs.

Les troupes romaines et la cité s'éveillaient en sursaut. Avant qu'un seul escadron, une seule cohorte eût pu se rassembler, les charges de la cavalerie arabe avaient déjà balayé toutes les avenues du camp, sabré tout ce qui se risquait au soleil, tailladé les cordages des tentes. Celles-ci s'abattaient sur leurs hôtes, ainsi que des filets sur un vol d'oiseaux, les étouffant sous le poids des laines et des cordages. Un gros d'Ismaélites, traversant d'un élan tout le camp Dioclétien, avait failli surprendre l'entrée de Sufétula par l'arc de triomphe. La garnison de la ville n'eut que le temps de hisser le pont-levis et de faire tomber la herse.

Maintenant, pour les troupes du camp, il n'y avait plus aucune aide à espérer de la cité. Le tocsin sonnait à toutes les églises de Sufétula. Les buccins, les clairons, les cors, les longues trompettes faisaient rage. Partout des cris de commandement, que les clameurs des soldats, les hurlements des femmes affolées, empêchaient d'entendre. Tout cela ne pouvait être d'aucun secours à l'empereur. Le camp Dioclétion était désormais un champ clos ; entre les lignes de ses parapets s'accomplissait, sans que rien du dehors pût venir la troubler, une œuvre effroyable, Les Sarrasins, galopant en tous sens, ne faisaient que pointer et tailler : groupes de légionnaires qui avaient à peine pris le temps de se former, guerriers sortis à demi nus de leurs tentes, soldats sans officiers, officiers dont l'épée ne parvenait à rallier personne, tout s'abattait sous l'éclair des cimeterres. On criblait à coups de lance, on lacérait à coups de sabre les tentes effondrées, pour peu que n'importe quoi remuât sous leurs toiles. Ce fut pour les Ismaélites, exaspérés par la rancune de leur récente défaite, une orgie de meurtre, un bain de sang, un massacre dont l'horreur grandissait avec l'ivresse même du massacre.

Sur quelques points seulement, la sanglante monotonie de ce drame fut interrompue par de vrais combats. La légion Tertia Augusta, cantonnée tout près des remparts de la ville dans un angle du camp, avait eu le temps de se former en carré, les soldats étant plus rompus aux alertes, plus vite

réveillés, plus rapidement armés, plus promptement alignés, les cohortes de hastaires alternant avec les cohortes d'archers, les six tribuns à cheval, les trompettes sonnant, l'étendard déployé. Chargée par les Arabes, elle subit le choc avec tant de fermeté, leur opposa une ligne de fer si serrée, les cribla d'une telle nuée de javelots et de flèches qu'elle eut bientôt, sur les quatre faces du carré qu'elle formait, un remblai d'hommes et de chevaux abattus. Elle repoussa tous les assauts. Puis, enjambant ce parapet de corps palpitants, elle prit l'offensive et essaya de se porter sur le Prétoire. Là Grégorios, sans cotte de mailles, sans cuirasse, la tête déjà décoiffée de son casque, le visage balafré, luttait, entouré de ses gardes palatins. Les compagnes de la princesse impériale s'efforçaient à protéger de leurs boucliers d'argent la poitrine de l'empereur, de leurs glaives essayaient de détourner les coups qui lui étaient portés; déjà, sur leurs cottes de mailles, coulaient de longs filets de sang. L'un après l'autre, soldats et guerrières succombaient au nombre. L'héroïque Ælius Maximus pressait la marche de sa légion, mais elle n'avançait qu'à grand'peine parmi les tentes renversées, les cordes encore tendues entre les piquets, l'amoncellement croissant des mourants et des morts. Quand, tous ces obstacles ayant été franchis, les hommes de la Tertia arrivèrent à l'endroit où ils savaient que s'élevait la tente impériale, ils ne la trouvèrent plus. Le dernier groupe de ses défenseurs avait péri. Parmi la clameur frénétique des Sarrasins, une lance se dressa, dont la pointe portait la tête sanglante de l'empereur africain. Un Arabe l'inclina devant Ben-Zobéir, dont le glaive ruisselait.

La Tertia se précipita pour saisir le sinistre trophée. Après s'être heurtée à des masses d'énergumènes, assaillie sur les deux flancs, menacée de se voir couper la retraite, elle rétrograda lentement, trébuchant parmi les piquets et les cordages, s'arrêtant tous les vingt pas pour faire face à l'ennemi, se couvrir d'un hérissement de lances ou d'un vol de flèches. Elle se retira contre les remparts de la ville, s'y adossa et soutint encore longtemps des attaques furieuses. Seule, elle restait debout dans le camp nivelé par la dévastation, attendant que la nuit vînt la sauver.

Alors il n'y eut plus dans le camp que les morts, les captifs et les vainqueurs acharnés au pillage. Il n'y subsistait rien de quatre légions, de quinze enseignes de cavalerie, de nombreux contingents berbères, des douze ou quinze mille hommes qui, dans cette enceinte glorifiée naguère par la victoire, avaient rêvé de sauver l'Afrique et de conquérir l'Orient. Il n'y survivait rien des vastes espérances, du grand songe héroïque. Les ombres de la nuit s'épaississaient sur le champ de carnage. On n'y apercevait que les files de captifs entraînés, par la porte Décumane, vers les camps sarrasins.

Dans ceux-ci retentissent les chants de triomphe et des invocations à Allah, l'arbitre des batailles. L'allégresse y grandit à mesure qu'y affluent les guerriers vainqueurs, avec les têtes des chefs chrétiens portées au bout des lances, les chameaux chargés d'un rouge butin, les captifs poussés dans les reins par la pointe des cimeterres. En sa tente royale, l'émir Ibn-Saâd, accroupi sur des tapis de Perse, reçoit les félicitations de ses officiers, louant à son tour les combattants qui lui furent signalés par leur bravoure, roulant dans ses doigts les grains de son chapelet, tandis que s'accumulent à ses pieds les dépouilles des vaincus, tous les trophées de la victoire, les étendards des légions et des escadrons, les brodequins rouges de Grégorios, son diadème impérial et sa cuirasse à l'aigle d'or.

XVII

LA CAPTIVE

Debout à côté de l'émir, les bras croisés sur la poitrine, la tête légèrement penchée, Ben-Zobéir semble indifférent à ce spectacle et presque absent de cette scène. En lui sont tombées l'exaltation guerrière et la fièvre de meurtre. C'est qu'une autre image occupe et inquiète sa pensée : l'image d'une guerrière aux yeux bleus, avec qui naguère il croisait la lance, et qu'il a, aujourd'hui, vainement cherchée soit dans la mêlée, soit après le carnage ; l'image obsédante que plusieurs fois il a cru entrevoir dans la buée sanglante, mais qu'il n'est point

sûr d'avoir reconnue. Qu'est-elle devenue, la jeune fille qui, naguère, appelait sur lui comme sur elle-même la clémence du Très-Haut et souhaitait de le revoir en des jours plus heureux ? Il a cependant tout fait pour la retrouver. Il vient encore d'envoyer à sa recherche les plus sûrs et les plus avisés de ses guerriers. Ils ont fouillé sous les tentes abattues, sous les monceaux de corps entassés, ils sont revenus les mains vides. Qu'est-elle devenue, la douce héroïne? Daigne, daigne Allah avoir protégé sa fuite et préservé sa vie !

Tout à coup, par l'ample ouverture de la tente, il voit accourir un cavalier portant en travers de sa selle une forme souple, mais inerte et comme morte, dont la tête est casquée d'or, le visage masqué d'or, le corps et les membres engainés dans un tissu de mailles d'or, qui en laisse deviner l'élégante sveltesse. Le cavalier met pied à terre, prend la forme souple dans ses bras, sur qui elle ne semble pas peser plus que le corps d'un petit enfant. Il s'avance au seuil de la tente et s'adresse à l'émir :

— Ibn-Saâd le Victorieux! Voici qui ne sera pas le butin le moins précieux. Les prisonniers romains affirment que c'est la fille de leur sultan. On l'a relevée sous un entassement de cadavres, avec un tronçon de glaive en la main droite. Est-elle encore vivante, voilà ce que je ne saurais dire.

Il déposa son léger fardeau presque aux pieds de l'émir, Celui-ci se leva et, s'adressant à Ben-Zobéir, que cet incident avait à peine distrait de son anxieuse méditation, il lui dit :

— Orgueil des Koréïchites! Fils de Zobéir! Héros à qui les armées de l'Islam doivent leur plus belle victoire! Tout le butin fait dans le camp des Romains, toute la richesse que nous réserve leur cité rebelle, tout cela est à toi pour peu que tu daignes en exprimer le désir. Tu marqueras ta part, aussi large que tu voudras et à l'heure qu'il te plaira. Mais voici qui t'appartient dès à présent. Personne ici n'a oublié les termes de ma proclamation : à quiconque, musulman ou chrétien, aurait tué Djoredjir, j'ai promis sa fille. Sous ton sabre, et non sous le sabre d'un autre, a succombé Djoredjir. Voici sa fille. Vivante ou morte, je te la donne.

Il sembla que la femme gainée d'or eût entendu et compris ces paroles. Des mailles qui voilaient son visage un gémis-

sement s'éleva, puis un sanglot. Elle se souleva de terre, finit par se remettre sur ses pieds, toute chancelante, et se tint debout, la tête tournée vers Ben-Zobéir.

Le héros ne daigna même la regarder. Il répondit à l'émir :

— Que m'importent les richesses? Et que m'importe la fille de Djoredjir? C'est du Tout-Puissant, au jour de la Rétribution, que j'attends ma récompense.

— Tu es libre de disposer à ton gré de ce qui t'appartient. Mais emmène cette femme.

Ben-Zobéir, sans prononcer une parole, sortit à pas lents de la tente d'Ibn-Saâd, et pénétra dans la sienne, suivi de la prisonnière. Il n'y avait là qu'un seul guerrier. Ben-Zobéir lui dit :

— Qu'a-t-on appris sur le sort d'Icasia, fille d'un duc romain... cette jeune fille que j'ai ordonné de rechercher?

— Rien.

— Retourne donc, et que l'on recommence à fouiller là où s'élevait le pavillon de Djoredjir.

— J'écoute et j'obéis.

Le guerrier sortit. Ben-Zobéir semblait avoir oublié la présence de sa captive. Un nouveau gémissement qui s'échappa du voile de mailles d'or rappela cette femme à sa pensée. Il allait s'approcher d'elle, sans doute pour lui adresser quelque parole de consolation sur son infortune, lorsqu'elle le prévint, fit quelques pas avec effort, se plaça devant lui et retira son casque. Sur les épaules maillées d'or les flots d'une chevelure blonde, aux reflets de soleil, s'écroulèrent; un visage de blancheur liliale, des yeux bleus, apparurent. Mais la face de lumière se contractait sous une douleur inexprimable et les larmes noyaient les yeux d'azur.

Ben-Zobéir recula d'un pas. Le pressentiment d'un épouvantable malheur envahit son âme.

— Toi ici! — balbutia-t-il, éperdu. — Toi ici! Comment est-ce possible?...

— Malheureux! Qu'as-tu fait? C'est donc par toi que je suis orpheline? J'ai entendu, comme en songe, les paroles de l'émir. Est-ce donc vrai, ce qu'il a dit? C'est donc toi qui as tué le père de celle... de celle à qui tu offrais ton amour!

— Ton père! ton père!... Mais non, tu n'es pas la fille de

Djoredjir?... Je t'en conjure, dis-moi que tu n'es pas sa fille. Non, tu n'es pas la princesse Irène... Ne m'as-tu pas dit, Icasia, que ton père est un duc de la frontière?...

— Hélas! Icasia n'a jamais existé. Et je suis Irène, la fille de Djoredjir... Ah! Dieu me punit trop cruellement de t'avoir caché la vérité... Pouvais-je, dès les premiers jours, t'avouer que c'était une fille d'empereur qui cherchait ainsi les aventures de guerre?... J'ai pris au hasard ce nom d'Icasia... L'armure d'argent dont j'étais revêtue était celle d'une de mes jeunes compagnes... Quel esprit de ténèbres a pu, ce jour-là, m'inspirer cette ruse, pourtant si parfaitement innocente!... A une prochaine rencontre, j'étais résolue à t'avouer qui je suis...

— Et moi! pourquoi donc ai-je donné à l'émir ce funeste conseil?... Mais pouvais-je croire que c'était ton père que je livrais en lui livrant l'empereur des Romains?... Et quand j'ai frappé, je ne savais rien, je ne pouvais rien savoir...

— Hélas! rien ne peut faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé... Rien, à moins que le soleil ne rebrousse son chemin et ne nous ramène à l'heure où nous nous sommes vus pour la première fois...

— Infortunée!... Ta ruse était innocente... Mais l'événement m'a rendu devant toi le plus criminel des hommes... Et j'en suis seulement le plus malheureux!

— J'avais entrevu pour nous un autre avenir... D'y penser maintenant, ce serait un sacrilège. Ce serait une impiété... un parricide.

Ils pleurèrent l'un en face de l'autre, se cachant le visage dans leurs mains. Ben-Zobéir, le premier, rompit le silence :

— Il n'est de refuge et de force qu'en Allah le Tout-Puissant!...

— Qu'il t'inspire envers ta captive des résolutions dignes d'elle et de toi-même.

— J'avais fait un rêve de bonheur... Maintenant, entre nous deux, a coulé un fleuve de sang, le sang de ton armée, le sang de tes amis... hélas! et encore quel sang!... Tes yeux ne pourront jamais plus supporter ma vue... Je te rendrai la liberté!... Je fuirai ta présence... Et qu'ai-je à sacrifier maintenant?... Puis-je seulement penser aux espérances si cruel-

lement flétries?... Dès cette heure, tu es libre... Je ferai tout pour que les chemins du Nord te soient ouverts.

— Je ne puis accepter la liberté qu'après t'avoir loyalement averti que j'ai fait à mon père un serment... J'ai juré que s'il advenait que n'importe quel homme, — Romain, Grec, Berbère, Musulman, — lui ôtât la vie, sur cet homme je poursuivrais, de toutes mes forces et de toute mon énergie, la vengeance du meurtre.

— Pauvre enfant! Que pourrais-tu avec votre armée détruite, votre Sufétula dont les murailles s'écrouleront demain sous les coups de vos propres béliers, votre Carthage sur qui les destinées vont s'accomplir... Par les routes du Nord, tant de périls encore vont guetter ta faiblesse!... Ah! que mon sang ne peut-il être le rachat du sang de ton père!... Ne va pas si loin chercher ta vengeance... Prends ce sabre, voici ma poitrine : frappe!

— Non, fils de Zobéir... C'est Dieu qui a conduit tout ceci, c'est à lui que je dois laisser le soin de fixer le jour et le lieu de l'expiation... Tu n'as point voulu me traiter en captive, je te rends grâce pour la liberté dont tu me fais don... Je suis prête à partir.

— Nous reverrons-nous jamais?

— Dieu seul le sait. Il peut, s'il lui plaît, nous remettre en présence dans un monde moins souillé de meurtres. Je n'ai plus rien à espérer de celui-ci. Adieu!

Irène ne pouvait songer à rentrer dans Sufétula. Les habitants et la garnison, au comble de l'épouvante, s'y étaient barricadés et pour personne n'auraient consenti à entrebâiller seulement une poterne. Puis, la princesse comprenait trop bien que les jours de la ville étaient comptés; elle ne voulait pas tomber une seconde fois aux mains des Arabes. D'autre part, les camps formés aux abords de la ville, commandés naguère par les ducs de la Numidie, de la Byzacène et de la Tripolitaine, avaient été levés sous le coup d'une panique générale. Les troupes régulières se retiraient en toute hâte, les unes sur Théveste ou Thélepte, les autres sur Gabès ou Hadrumète, le plus grand nombre dans la direction de Carthage. Les contingents berbères s'étaient dispersés. Quelques-uns avaient commencé, pour prévenir le pillage par

les Arabes, à piller les convois romains. A cause d'eux, aucune de ces routes maintenant n'était sûre. Elles le seraient encore moins quand les Arabes, après avoir passé la nuit à cuver la sanglante ivresse de la victoire, se répandraient, comme des vols d'oiseaux de proie, sur tout ce pays livré sans défense à l'invasion.

Il fallait donc qu'Irène, si éprouvée qu'elle fût par les fatigues et par les cruelles émotions de la journée, se mît en chemin le soir même. Ben-Zobéir obtint d'Ibn-Saâd, sur la masse des prisonniers romains, le don de vingt hommes de cavalerie qui serviraient d'escorte à la fille de Grégorios. Il les accompagna lui-même avec un peloton des siens, fit obliquer vers l'est la petite caravane, jusqu'à ce qu'on parvînt à un gué, assez éloigné, et qui n'était plus gardé.

Ce fut sur l'autre rive de la Sufétule que Ben-Zobéir prit congé de la princesse. Ils ne s'étreignirent pas les mains, car sur celles du Sarrasin il y avait du sang qui ne pouvait être expié. A la clarté qui tombait des étoiles, leurs yeux se cherchèrent, et dans le regard l'un de l'autre ils lurent l'arrêt sans appel de la destinée. Leurs bouches ne purent que murmurer : « Adieu! » et encore : « Adieu! »

Tandis que Ben-Zobéir et les siens repassaient la rivière, Irène et son escorte romaine s'enfoncèrent dans les ténèbres. Ils marchèrent toute la nuit. A l'aube du jour, ils se trouvèrent à Cilma.

XVIII

LA GORGE DE LA PANTHÈRE

La nouvelle du désastre les y avait déjà précédés. Toute la petite ville était en rumeur. Elle avait vu passer les premiers débris de l'armée vaincue, et ses faibles ressources en étaient épuisées. A grand'peine les fugitifs purent-ils trouver un morceau de pain. Ils se reposèrent une couple d'heures, puis reprirent leur marche vers le Nord. Par Aquæ Regiæ, refaisant en sens inverse les étapes de l'empereur Grégorios, ils parvinrent à Muzuc, où la princesse décida de faire halte.

Peu à peu y arrivèrent des groupes de plus en plus nombreux de soldats échappés au désastre, cavaliers démontés et légionnaires cheminant pêle-mêle, tous les insignes de tous les corps se confondant. Quand ils apprirent la présence d'Irène à Muzuc, beaucoup s'arrêtèrent. Elle était, comme avait été son père, l'idole de l'armée. Reconnue comme chef de guerre, elle disposa bientôt de plusieurs centaines d'hommes, dont l'effectif monta quelques jours plus tard à plusieurs milliers, avec lesquels elle entreprit de défendre la place et de barrer la route de Carthage. Elle distribua ses guerriers dans les tours de la ville et dans les fortins, récemment construits, dont Muzuc était environnée.

Du haut des créneaux, le soir, quand les regards se tournaient vers le sud, on apercevait de rouges lueurs qui embrasaient tout l'horizon. L'œuvre de destruction était déjà commencée. Dans toute sa largeur, la Byzacène flambait. Sur les cités non fortifiées, sur les splendides villas de la campagne, sur les palais des patriciens comme sur les chaumières des pauvres, sur les gerbes amoncelées en montagnes blondes, sur les celliers pleins d'huile et de vin, sur les grands troupeaux, sur tout ce qui avait été le travail, la richesse et l'opulence de l'Afrique, s'accomplissaient les sinistres prophéties qui avaient tant de fois inquiété Grégorios. Les hommes du désert travaillaient à faire du paradis verdoyant de l'Afrique une solitude aux sables roux.

Environ dix jours après l'arrivée de la princesse à Muzuc, comme les incendies s'approchaient de plus en plus, comme affluaient en foules toujours plus nombreuses soldats fugitifs et paysans chassés de leurs foyers, on vit apparaître sur les plateaux du sud des cavaliers en haïks blancs, en rouges burnous, penchés sur la crinière de leurs coursiers. Bientôt, comme la nuit tombait, aux cris de *Allah Akbar!* ils se ruèrent sur les portes et les remparts de la ville. Ils trouvèrent les portes bien closes et les remparts garnis d'archers et de frondeurs. Salués de quelques volées de flèches et de quelques décharges de catapultes, ils tournoyèrent sur place, enlevèrent quelques chameaux et quelques bœufs attardés sur les glacis, puis se retirèrent à bonne distance. Ils étaient là quelques centaines de cavaliers, et leurs chefs paraissaient

se consulter. Évidemment, ils connaissaient mal le pays et se sentaient désorientés. Leurs éclaireurs s'avançaient sur toutes les routes, s'y engageaient jusqu'à la distance de deux ou trois mille pas, puis venaient rejoindre le gros de la troupe.

Quelques-uns, qui semblaient escorter un chef, sans plus se soucier des projectiles, se prirent à considérer avec beaucoup d'intérêt les courtines et les tours. Tout à coup, Irène, qui examinait avec une égale attention ces hardis fourrageurs, poussa un cri aussitôt étouffé sur ses lèvres. Était-ce possible? Et ses yeux ne l'avaient-ils pas trompée? Dans ce chef si curieux de fortifications romaines, elle avait reconnu le fils de Zobéir! Elle posa la main sur son cœur pour en comprimer les battements, tout en continuant à observer l'ennemi.

A un certain moment, elle vit les Arabes s'engager dans la redoutable Bouche des Caravanes. Aussitôt les officiers qui veillaient au service des remparts s'écrièrent tout d'une voix:

— Dieu les livre entre nos mains!

Irène comprit le sens de cette exclamation. Elle se souvint de la visite qu'elle avait récemment faite au cirque des Mercenaires. Tour à tour elle rougit et pâlit : elle rougit de courroux et du désir de vengeance qui s'allumaient en son âme; elle pâlit à la pensée de l'homme sur la tête de qui allait tomber un épouvantable châtiment. Elle avait laissé à Dieu le soin de marquer, pour le sanglant devoir qu'il lui restait à remplir, et l'heure et le lieu de la vengeance. Dieu avait donc marqué cette heure sombre et ces lieux sinistres?

Promptement elle reprit possession d'elle-même et en toute hâte distribua ses ordres. Quatre cohortes s'engageraient à la suite des Arabes dans la Bouche des Caravanes et leur couperaient le chemin du retour. Quatre escadrons les gagneraient de vitesse en faisant, par l'extérieur, le tour du cirque et iraient occuper le Défilé du Sabre. Elle-même se porta au point culminant du troisième défilé, celui de la Panthère, par lequel les Sarrasins pourraient être tentés de regagner les routes du Sud.

La nuit était déjà venue quand toutes ces dispositions furent arrêtées; une nuit admirable qui éparpillait une armée d'étoiles sur les crêtes dentelées, une nuit qui laissait s'étaler au beau milieu du cirque, sous la pleine lune alors dans toute

sa splendeur, une immense nappe de lumière presque aussi claire que celle du matin.

Quand Irène eut pris position avec ses hommes dans la Gorge de la Panthère, devant elle s'étala tout le panorama du Priône, avec sa crête du nord en forme de scie, qui semblait tenailler l'azur sombre du firmament et en faire jaillir des étincelles qui étaient les étoiles. En bas, dans la prairie, miroitait le petit ruisseau qui s'écoulait vers Muzuc, et se dessinait, en couleur fauve, à travers les herbes sombres, la piste que suivaient habituellement les caravanes. Sur cette piste elle vit paraître la colonne des haïks blancs et entendit très nettement le galop rythmé des coursiers. Les Arabes arrivaient très en désordre, les chefs s'entretenant à voix haute, dans une atmosphère si pure que les paroles parvenaient presque toutes aux oreilles d'Irène. Entre les aventuriers semblait continuer une vive discussion. Irène crut comprendre qu'après s'être engagés dans la Bouche des Caravanes, émus par le sinistre aspect de cette gorge, ils avaient tenté de rebrousser chemin. Et, de fait, un messager parvint à Irène, l'informant qu'un combat très vif venait d'avoir lieu dans le défilé et que les Arabes, décimés par les flèches, avaient été contraints de poursuivre leur marche. C'est pourquoi leurs chefs se reprochaient l'un à l'autre avec des éclats de voix leur imprudence.

Arrivés presque au milieu du cirque, Irène les vit s'arrêter. Un groupe de cavaliers fut détaché vers l'est pour s'assurer si, par là, n'existait pas une issue. Peu d'instants se passèrent avant que du Défilé du Sabre s'élevassent des exclamations de surprise, auxquelles répondirent des cris de victoire; le gros des guerriers arabes courut au secours de ses éclaireurs; répercutée par tous les échos des roches, la rumeur grandit, mêlée au gémissement lointain des blessés. De la Gorge de la Panthère, la princesse distinguait l'exhortation des chefs : « En avant! en avant! » ou encore : « Allah Akbar! » à quoi répondait ce défi : « Christ vainqueur! » Chacun de ces cris, résonnant dans le Défilé du Sabre, venait frapper l'âpre muraille du nord, rebondir à la paroi du sud, et d'écho en écho mourir à l'orée de la Bouche des Caravanes.

A la fin, Irène vit les Arabes rebrousser chemin, quelques-

uns portant en croupe leurs blessés ou bien, en travers de leur selle, des morts. Tous se formèrent en cercle au milieu de la prairie. Les voix toujours plus sonores attestaient une discussion plus violente :

— Par Allah ! Quelle folie de nous avoir jetés ainsi dans les griffes même de Cheïtân !

— Et là-haut, ce sont les châteaux inaccessibles des Djinns et des Afrits. Seul l'oiseau Rokh pourrait, de ses ailes immenses, en nous prenant dans ses fortes serres, nous emporter hors d'ici.

— Salomon, le prophète de Dieu, n'a pas enfermé plus hermétiquement en ses vases d'airain les esprits rebelles.

— Ceci est le vrai royaume d'Éblis le Lapidé. Attendons-nous à voir ses cornes apparaître sur le disque de la Lune !

A ce moment, des bœufs à demi sauvages qui, ramassés en troupeau, ruminaient dans la prairie, les naseaux enfoncés dans les hautes herbes odorantes, s'inquiétèrent de tout ce bruit en cet asile jusqu'alors si calme : ils se levèrent tous ensemble, et les cornes basses, la queue au vent, coururent en mugissant sur les importuns visiteurs.

— C'est Éblis et ses Afrits ! — crièrent des voix, les unes railleuses, les autres apeurées. — Voyez leurs cornes et leur queue !... Sauve qui peut !

Les cavaliers eurent grand'peine à maintenir leurs coursiers effrayés. Quand la cause de cette alerte fut nettement reconnue, les cris d'alarme se transformèrent en éclats de rire :

— Des bœufs ! des bœufs !... Nous étions inquiets pour le repas du soir : le voilà qui nous arrive au galop !

— Des vaches !... Afritis ou non, elles vont nous donner leur lait... Nous allons traire le troupeau d'Éblis !

— N'est-ce pas une folie, — intervint un superstitieux, — que de prononcer, en un pareil lieu, le nom du Lapidé ! Car, ce lieu, s'il n'est l'antichambre de l'Enfer, qu'est-il donc ?

La voix de Ben-Zobéir s'éleva claironnante dans la clarté de la lune :

— Les voilà bien, mes hommes poilus, mes capons qu'un rien fait tomber en pâmoison ! Au lieu de tant disputer, nous ferions mieux de chercher une issue.

— Nous avons cherché par l'ouest, nous avons cherché par

l'est, — gronda un des guerriers. — Nous n'avons rien trouvé, et dans l'un comme dans l'autre défilé, nous avons laissé beaucoup de nos braves. D'issue, il n'en est plus pour nous. Azraël nous a déjà battus de son aile.

— Soit! — reprit Ben-Zobéir. — Ces deux passages nous sont fermés. Mais n'en est-il pas un troisième? N'est-ce pas un défilé que j'aperçois dans le flanc de cette paroi?

Et de son sabre il désignait la Gorge de la Panthère.

Aussitôt les Arabes se précipitèrent, et leurs légers coursiers escaladèrent l'écroulement des roches. Dès qu'ils furent à portée de l'embuscade romaine, une nuée de flèches et de balles sifflèrent à leurs oreilles. En haut de l'éboulis ils aperçurent un barrage de structure cyclopéenne, au-dessus duquel brillaient des lances. Il eût fallu le cheval ailé des contes orientaux pour franchir un tel obstacle. Un seconde volée de projectiles les contraignit à redescendre. Ils laissaient étendus au seuil du défilé nombre de beaux étalons, nombre de guerriers aux brillantes armures.

De nouveau ils se rassemblèrent au centre du cirque et, ressaisis par le fatalisme des musulmans, ils mirent pied à terre, allumèrent des feux et y firent rôtir la chair des bœufs égorgés. Après avoir écouté la prière du soir, que Ben Zobéir récitait à haute voix, les mains levées aux étoiles, ils s'étendirent autour des brasiers, enveloppés dans leurs rouges burnous, la tête appuyée sur quelque pierre.

Ils paraissaient vouloir dormir ; mais Irène devinait qu'après un court répit, quand la lune se serait cachée derrière les crêtes, à la faveur de la nuit plus épaisse, ils tenteraient de nouveau l'escalade. Elle envoya des courriers aux postes qui gardaient les autres cols, leur enjoignant de faire toute la nuit une garde vigilante. En revanche, elle engagea ses propres soldats à se reposer : elle serait assez en éveil pour assurer leur sécurité à tous. Revêtue d'un grand manteau sombre, dont le capuchon lui couvrait la tête et dont les pans tombaient jusqu'à ses pieds, essayant de réagir contre la fraîcheur croissante de la nuit, elle allait et venait, du barrage cyclopéen à un petit fortin qui occupait le sommet du col.

Elle songeait à ce qu'elle avait entendu raconter naguère dans ce même cirque. Ainsi, près de neuf siècles après les mer-

cenaires d'Hamilcar, le même drame allait se jouer encore sur le même théâtre, avec le même dénouement tragique en perspective. Dans cette prairie où erraient peut-être encore les mânes désolés des soldats de Spendios, d'Autharite, de Mathô le rude Africain, d'autres Barbares allaient joncher le sol de leurs cadavres ! Parmi ces hommes voués au trépas se trouvait celui qu'elle aimait plus que tout au monde et que son devoir était de haïr plus que tout autre. Avant le désastre de Sufétula, Irène, sans se l'avouer, souhaitait que la destinée lui permît, quelque jour, de lui donner sa main ; et c'est la vie de cet homme qu'elle allait prendre ! Elle-même avait préparé cette embûche qui serait son triomphe et son désespoir, lui assurerait dans les siècles à venir un renom de haute piété filiale, et lui rendrait insupportable le poids de l'existence. Si encore Ben-Zobéir pouvait être frappé par d'autres mains que la sienne ! Si son Dieu, à elle, voulait faire cette grâce à l'orpheline que le meurtrier de son père allât succomber dans les étranglements des autres défilés ! Si son Dieu, à lui, pouvait donc lui inspirer d'éviter la Gorge de la Panthère ! Certes, le châtiment du meurtrier était maintenant inévitable. Cela aussi était écrit dans le livre d'En-Haut. Mais était-il écrit, dans ce livre, que ce serait de sa main à elle que le coupable devait périr ?

La lune, après s'être quelque temps attardée parmi les harpons et parmi les tenailles, parmi les crocs et les griffes de la crête du nord, comme lasse d'en être torturée, avait disparu. La lumière, dont longtemps après sa fuite elle blanchissait encore les espaces célestes, allait s'évanouir, mais la montagne allongeait encore sur toute la prairie sa grande ombre dentelée. Tout se faisait plus obscur, et c'est à peine si au bivouac des Arabes, couchés autour de leurs feux éteints, se pouvait distinguer la blancheur des haïks ou quelque reflet d'armure. Autour d'Irène tout se taisait. Confiants en sa vigilance, ses soldats dormaient profondément.

Dans ce grand silence, il lui sembla entendre sous ses pieds, plus bas que le mur cyclopéen, parmi les premiers éboulis, un bruit furtif, tel que celui d'un chacal en maraude. Puis des pierres se mirent à rouler. Assurément on essayait de monter. Sans doute, les Arabes, pour mieux réussir en cette

suprême tentative, avaient abandonné leurs chevaux. D'autres pierres, cette fois plus près de la princesse, roulèrent. Une voix étouffée, mais que reconnut Irène, donna un ordre bref.

Une angoisse étreignit Irène. Ainsi donc, c'était bien par la Gorge de la Panthère qu'ils allaient arriver. Et parmi eux Ben-Zobéir! Si elle les laissait monter jusqu'au mur cyclopéen, il n'était plus pour eux de retraite. Précipités d'une telle hauteur, ils n'arriveraient en bas que les membres fracassés. Fallait-il les arrêter? Fallait-il leur laisser continuer l'escalade? Mais s'ils atteignaient le sommet du col, sans que leur ascension eût été par elle dénoncée, pour eux, pour Ben-Zobéir, c'était la fuite assurée, c'était le salut, c'était l'impunité du meurtrier. Tout dormait autour de la princesse. Personne ne les aurait vus... Du reste, quand Ben-Zobéir aurait passé, il serait encore temps de pousser le cri d'alarme. On se revancherait sur ceux qui suivaient : on les percerait avec les lances, on les tailladerait avec les sabres, on les enverrait se briser au fond des précipices, on les écraserait sous les blocs de roche, on les tuerait tous. Qu'importait à Irène la vie ou la mort de ceux-là? Il allait s'immoler une assez belle hécatombe pour que l'Afrique s'estimât vengée, pour que les mânes de son père consentissent à s'apaiser. Par là se trouveraient conciliés et l'expiation et le pardon.

On montait toujours. Encore des cailloux roulaient, avec un bruit encore plus rapproché. Il était surprenant qu'autour d'Irène personne n'en fût réveillé. Dix paires de mains apparurent, visibles dans les ténèbres, agrippées à la crête du mur cyclopéen. Des faces aux yeux luisants, sous la coiffe des haïks blancs, sous l'acier des casques, avec des poignards entre les dents, se montrèrent. Le mur fut franchi. Dans deux minutes Ben-Zobéir serait à la hauteur d'Irène; dans cinq minutes, au sommet du col. Sauvé par elle? Oui! car un seul cri d'Irène, pour lui, pour ses compagnons, c'était la mort. Son silence, c'était leur vie... Et toujours ils montaient! toujours ils approchaient! On eût presque entendu haleter leurs poitrines!

Tout à coup... Était-ce un miracle du Dieu vengeur? Ou bien un jeu de la lumière, étrange comme tout cet étrange paysage? Ou bien les pensées qui hantaient l'esprit d'Irène

prenaient-elles une telle intensité qu'elles se projetaient hors d'elle-même en réalités visibles? N'était-elle pas le jouet d'une hallucination qui emportait sa raison?... Tout à coup, sur une paroi de roche, à quelques pas d'elle, se dessina, plus haute que la stature humaine, l'image de son père, secouant sa chevelure plaquée de sang, avec une large raie de pourpre à la gorge, les yeux flamboyants de courroux. Et des mots, qui peut-être venaient du spectre formidable, peut-être, à l'insu de la princesse, sortaient d'elle-même, de ses lèvres serrées et de son cœur angoissé, frappèrent son oreille avec une force inexprimable, firent vibrer son tympan comme vibre un casque d'acier sous les coups redoublés d'un marteau d'armes. Ils éclatèrent dans la nuit, sans doute perceptibles pour elle seule, car rien ne remua parmi les corps endormis de ses compagnons. Aucun écho ne s'en éveilla dans la montagne. La furtive ascension de l'ennemi n'en subit aucun temps d'arrêt. Et ces mots, Irène, une fois déjà, les avait entendus :

« Si je succombe par la main d'un ennemi ou par celle d'un traître, — que ce soit un Romain, ou un Grec, ou un Berbère, ou un Arabe, — jure-moi de poursuivre sans relâche, et jusqu'à ce que tu l'aies obtenu, le châtiment du meurtrier!... Jure-moi que mon sang sera payé par du sang! Pour ma vie, une vie!... Tu l'as juré, ma fille!... Et j'attends! »

Alors Irène, dont le cœur battait à se rompre, se rejeta en arrière, ouvrit toute grande la bouche, et un cri, qui ne lui semblait point jaillir de sa poitrine, tant sa propre voix lui parut changée, un cri rauque et perçant épouvanta le silence de la nuit.

Tandis que ses compagnons, éveillés en sursaut par cette clameur extra-humaine, se dressaient à la hâte dans un bruit de fer froissé, elle se rua sur celui des Arabes qui montait le premier, l'étendit de tout son long, du coup se trouva étendue sur lui, ses petites mains crispées au gorgerin de mailles, son visage sur une face terrible, les deux casques entre-choquant leurs visières. Les autres attaquèrent Irène, levant sur elle, entre ses épaules, la pointe des cimeterres. Les Romains accoururent, renversèrent les assaillants les uns sur les autres, les précipitèrent par delà le mur cyclopéen, et longtemps on entendit, en une chute vertigineuse, le fracas des armures

rebondissant et se brisant de roche en roche. Tout au fond, sur les éboulis, se fit un entassement de corps pantelants. Et de tout le cirque s'éleva une grande clameur désespérée, dont se lamentèrent et rugirent tous les échos d'alentour.

Entre les mains des soldats il ne restait qu'un seul des Arabes, celui qu'Irène avait terrassé. Quand on l'eut remis sur ses pieds et que sa face fut baignée par la lumière diffuse des étoiles, ce cri échappa aux soldats :

— Ben-Zobéir!

Les pointes des lances menaçaient la gorge du prisonnier, des glaives se levaient sur sa tête. Irène les écarta et dit :

— Que nul ne touche à cet homme! C'est à moi seule qu'appartient sa vie!

On entraîna le captif dans le fortin, et, dans la salle basse de ce réduit, on le coucha, les pieds et les mains fortement liés avec des cordes d'arc. Étendu sur le dos, il fouillait de ses regards aigus les yeux de la princesse, sans articuler un mot, avec une expression étrange de fière douceur et d'abandon à la destinée. Rien désormais ne pouvait le sauver. Au jour levant, il serait exécuté, sa tête portée à Muzuc, exposée aux créneaux de la forteresse. Le peuple et les soldats, exaspérés par les ravages des Sarrasins, ayant toutes les nuits le spectacle d'aurores sanglantes qui dénonçaient l'incendie se propageant dans les campagnes du Sud, n'auraient pas toléré qu'on fît grâce aux pillards tombés entre leurs mains. Les Arabes se conduisaient en bêtes féroces : c'est en bêtes féroces qu'il convenait de les traiter.

Les soldats sortirent du cachot dont la porte fut fermée à double tour et la clef remise à la princesse. Elle dit à ses hommes :

— La nuit n'est point finie. Il reste à craindre quelque nouvelle tentative des Arabes pour s'évader. Mais, sans doute, après la leçon qui vient de leur être donnée et la capture de leur chef, ils hésiteront longtemps avant de se risquer encore à l'escalade. Reposez-vous donc. Je veillerai pour tous.

Quand ses compagnons se furent de nouveau roulés dans leurs manteaux, elle reprit sa garde. Le cirque était redevenu silencieux. D'en bas, montait seulement, par intervalles, quelque gémissement.

La paix ne rentra pas dans le cœur de la princesse. Tout à l'heure, elle avait obéi, terrifiée, à l'injonction que lui avait apportée cette voix sortie de l'abîme. A chaque minute, elle tremblait de voir se dresser encore l'ombre irritée de son père et d'entendre le funèbre rappel au devoir de vengeance. Les pensées qui revenaient hanter son esprit, les sentiments qui ramenaient le trouble dans son cœur, risquaient d'irriter le mort, d'évoquer encore l'effrayante apparition. Car enfin, l'homme enfermé dans le fortin, les pieds et les mains saignant dans leurs liens, avec ses yeux pleins de doux reproche et de résignation, l'homme sur qui s'assouvirait au matin la vengeance populaire, l'homme dont la tête, posée sanglante entre les créneaux, attirerait le vol noir des corbeaux, cet homme, Irène l'avait aimé, elle l'aimait encore! Celui à qui elle venait de refuser la vie, il avait sauvé la sienne. Celui dont elle venait de faire serrer les liens lui avait donné la liberté. Il ne l'aurait donc laissée vivante et libre que pour qu'elle devînt son geôlier et son exécuteur?

Perdue dans le tumulte de ses pensées, en proie à toutes les douleurs que lui avait laisssées la fin tragique de son père, à toutes les angoisses de l'heure maudite qui luirait avec les premiers rayons du jour, elle en était à cet excès de l'infortune qui fait que la vie ne peut plus se supporter et que la mort apparaît comme la seule délivrance.

Elle remonta vers le fortin; elle en ouvrit la porte, qu'elle referma soigneusement; elle alluma une torche; elle s'approcha du prisonnier. De son glaive elle trancha les liens. Ben-Zobéir se leva, s'adossa au mur du cachot, regarda longuement la princesse et lui dit :

— Quand tu as tiré ton glaive, je n'imaginais pas que ce fût pour dégager mes mains. N'as-tu pas vu que je tendais la gorge? Pourquoi ton fer a-t-il hésité? Je n'ignore pas que je dois mourir : tu voudrais m'éviter la mort que ce ne serait plus en ton pouvoir. Elle me sera une félicité si je la reçois de cette main que j'avais espéré prendre dans la mienne. Puisque, aussi bien, les instants me sont comptés, et que, dans quelques heures, ou par ton bras ou sous les ongles de la populace, j'aurai rendu mon âme à Dieu le Tout-Puissant, tu ne peux t'offenser si j'achève l'aveu commencé

en ces jours où nous avons, à la lumière du soleil, croisé le fer des lances...

— Tais-toi! Ne parle pas de ces choses! Est-ce le moment d'y penser, dans ce cachot où l'un de nous va mourir?

— Puisque c'est moi qui vais mourir, que t'importe la témérité de mes suprêmes paroles?... Elles mourront avec moi!... La vie que tu vas me prendre, sache que j'avais rêvé de te la consacrer tout entière... Sache que cette même vie, j'en fais avec joie le sacrifice pour que ton cœur, qu'accable le fardeau d'un devoir sacré, soit enfin soulagé!... En quelles tortures que je sois destiné à périr, sache que c'est avec ton nom sur mes lèvres, ton amour dans mon cœur, que c'est plein d'espérance en une heure qui nous réunira, que c'est d'une âme heureuse, souriante, reconnaissante, en un cantique d'actions de grâces, que je m'envolerai jusqu'au trône d'Allah le Miséricordieux. Son Paradis, pour la conquête duquel j'ai versé mon sang et prodigué celui des autres, de quel prix me serait-il si je ne devais pas t'y retrouver? Je suis à toi dans cette vie, à toi dans l'autre! Maintenant que j'ai pu te dire tout ce que ressent mon cœur, n'hésite plus. Envoie-moi t'attendre là-haut! Voici ma gorge. De ta main bénie, fais-y pénétrer le fer libérateur!

— Non, je ne frapperai point. Pour le trépas de mon père, pour le massacre de notre armée et de notre peuple, pour la destruction de notre empire, pour des événements qui vont changer la face de l'Afrique et de l'Univers, ce n'est pas à moi, créature d'un jour, qu'il appartient de punir. Toutes ces choses ont été consenties par Dieu. Lui seul est responsable. Qu'est-ce que mon infortune, à moi, en comparaison de cet écroulement du monde romain? Qu'est-ce que ton crime envers moi?... Il n'a été qu'un des mille moyens que Dieu avait à sa disposition pour réaliser un plan que nous ne pouvons comprendre, pour acheminer le genre humain vers un but qui nous échappe. Dans cette universelle transformation, que sommes-nous, et toi, et moi? Rien. Les jouets d'une volonté inéluctable... S'il faut tuer pour punir qui a tué, ce n'est point à moi de saisir le glaive du Justicier. Je ne puis te pardonner, car je n'ai pas non plus ce droit. A Dieu seul il appartient et de punir et de gracier. C'est à sa clémence

ou à sa justice que je dois remettre le soin de prononcer sur ta destinée... Sois libre!

— Mais le serment que tu prêtas à ton père? Que ma mort serve du moins à t'en dégager!

— Mon serment!... C'est vrai : tu ignores que mon père est venu, tout à l'heure, en réclamer l'accomplissement. Et de quels yeux courroucés il me regardait!... Oui, je l'ai revu... C'était juste au moment où je faisais le guet dans le défilé, où j'épiais chacun de tes pas, où j'étais presque décidée à te laisser passer... C'est alors, affolée par les terreurs de l'autre monde, sommée d'exiger de toi la dette de sang, que je t'ai renversé et fait prisonnier. Depuis ce moment, en une longue et douloureuse méditation, je me suis placée face à face avec Dieu... Alors j'ai pu entrevoir la terrifiante majesté de son Œuvre... Et j'ai compris qu'il n'appartient pas à un être mortel de poser son doigt d'argile sur une page du Livre divin...

— Mais le sang ne peut se racheter que par le sang! Prends-le mien!

— Tu parles comme un mortel à qui ne fut pas encore donné, fût-ce en une lueur rapide comme l'éclair, de plonger le regard dans l'Officine éternelle où s'élaborent les forces de destruction et les germes de renaissance. Crois-tu donc que les lois de la justice divine soient les mêmes que celles de la justice humaine?... Maintenant que Dieu s'est fait entendre à ma pensée, je ne crains plus rien... D'ailleurs, s'il faut du sang pour apaiser l'âme de mon père, j'en verserai, et largement, et ce sera le sang qui a le plus de prix à ses yeux.

— Je ne te comprends pas, mais tes paroles m'effraient plus que ne ferait le glaive qui sort étincelant de sa gaine à l'heure des exécutions.

— Tu me comprendras un jour... Pour l'instant, il faut nous hâter. Dans une heure, l'Orient blanchira des premières lueurs du matin. Dans une heure, il faut que tu sois loin, très loin d'ici.

Irène enleva son grand manteau sombre, le posa sur les épaules de Ben-Zobéir, rabattit le capuchon sur le casque du cheïkh, et ouvrant sans bruit la porte du fortin, doucement, elle le poussa dehors.

— Voici ton chemin. C'est précisément celui que tu devais suivre si tu avais réussi dans ton évasion. Passe, sans t'arrêter, entre mes soldats endormis. Si l'un deux se réveille, ce manteau l'empêchera de te reconnaître. Enveloppe-toi complètement, cache bien ton armure. S'ils te saluent, ne réponds pas à leur salut. Ils sont habitués à me voir silencieuse. Plus loin, le sentier sera désert. Pour le cas où un danger se rencontrerait, voici ton sabre. Je te le rends... Non, prends mon glaive. Je conserve ton sabre... Tout en bas de la côte, tu trouveras nos coursiers attachés au piquet. Personne ne les surveille... Ensuite chevauche tout droit vers le Sud.

— Ainsi tu me donnes la vie! Dois-je t'en remercier?... Mais mes compagnons d'armes restés dans le cirque?

— Ceux-là, personne, ni toi, ni moi, ne peut les arracher à leur destinée. Ils sont sur une terre farouche et carnassière, qui, dans les temps antiques, se gorgea de sang humain. Jamais elle ne rend sa proie... Hâte-toi. Pars! Garde-toi même de retourner la tête!... Adieu!...

— Que Dieu soit avec toi. Puisse-t-il nous réunir un jour dans son Paradis!

— Je l'espère. Adieu!

Elle resta quelques instants sur le seuil du fortin, écoutant les pas qui s'éloignaient dans les ténèbres. Quand toute crainte d'incident se fut dissipée, elle rentra, frissonnant sous le froid de la nuit, sous le froid de l'infini entr'ouvert à ses yeux.

Elle se tint debout, en son réseau de mailles d'or qui dessinait ses formes sveltes, pareille à quelque frêle statue d'antique déité. Élevant la paume de ses mains, elle pria ainsi :

— Mon père si tendre pour ton enfant, quand la radieuse espérance habitait sous nos toits! Que ton ombre me soit miséricordieuse! Qu'elle n'épouvante plus ta fille en se dressant avec ce visage terrible et ces yeux menaçants que jamais, de ton vivant, elle ne t'avait connus. Souviens-toi des heures où, déjà grandelette, tu la berçais dans tes bras en posant tes lèvres sur son front. Souviens-toi des douces paroles dont tu apaisais ses chagrins d'enfant. Souviens-toi que, le ciel lui ayant repris sa mère, tu lui fus la plus tendre mère et la plus indulgente... Tu avais alors compassion de ma faiblesse; pourquoi serais-tu aujourd'hui sans pitié pour

elle? Pourquoi t'irriter contre moi dans l'éternité?... Peut-être en te faisant un serment terrible, et toi en l'exigeant de moi, avons-nous trop présumé de ma force... Hélas! je n'étais que ta fille. L'armure de guerrière n'a pu me faire un cœur d'acier. C'est pourquoi mon bras est retombé, inerte, devant l'ennemi désarmé, qui tendait la gorge... Je n'ai pas pu! Malgré ton injonction d'outre-tombe, je n'ai pas pu!.. Je vais te rejoindre dans le mystère du trépas; j'y vais rejoindre tes aïeux; j'y vais rejoindre mes ancêtres maternels, les rudes héros des Eddas... Ils ne me repousseraient pas des demeures du Valhalla, car je vais acquérir le droit d'y entrer. Ne me chasse pas du paradis du Christ, où tu portes la palme du martyre. Sois clément, clément pour tous, pour ton meurtrier, pour moi, dont la main s'est refusée à le frapper. A qui je n'ai pu pardonner, pardonne... Je reviens à toi pure comme un enfant, sans une tache sur l'honneur de la race. Si je n'ai pu tenir, tel que nous l'avions compris, le serment que je t'ai prêté, il n'en recevra pas moins une éclatante sanction. Ton sang sera vengé par du sang. Pour ta vie, une vie. Accueille la rouge libation que je vais faire à tes mânes. Si le prix du sang fait toute la valeur du sacrifice, quel sang pourrait être à tes yeux plus précieux?.. C'est ta fille, père, qui tend vers toi ses mains suppliantes... Aux jours de notre félicité terrestre, tes regards étaient réjouis par la fleur nouvelle qu'elle attachait sur son sein; c'est avec la fleur sanglante, la rose pourpre qui s'épanouit sur le cœur des guerriers tombés dans la bataille, qu'elle va s'élever à toi.

Irène retira sa cuirasse, défit les agrafes de sa cotte de mailles, mit à nu sa poitrine; elle s'assura que la pointe du sabre conquis sur Ben-Zobéir était bien aiguisée, l'appuya sur son flanc et, d'une seule pression sur le pommeau, fit pénétrer l'acier jusqu'à son cœur.

Au lever du jour, ses compagnons d'armes entrèrent dans le fortin. Le prisonnier n'y était plus. A la place même où ils l'avaient couché, gisait la princesse Irène, dont la blonde chevelure enveloppait et voilait son sein virginal tout sanglant. Vainement ils cherchèrent à percer le mystère de cette fuite et de ce trépas. Le sentiment général fut que la princesse, constatant l'évasion du captif, n'avait pas voulu survivre à

cette déception. Leurs pensées prirent un autre cours, car il leur fallut aider à l'extermination des Ismaélites enfermés dans le Cirque des Mercenaires. Pas un de ces pillards n'échappa aux représailles du peuple chrétien. De nouveau, après neuf siècles, le ruisselet qui s'écoulait vers Muzuc y charria des flots de pourpre.

...Qui se souvient aujourd'hui de la princesse Irène? Parmi les ruines de Muzuc, où retrouver son tombeau? A Sufétula, quel tertre recouvre la dépouille du patrice Grégorios? De tels malheurs s'abattirent sur l'Afrique que le silence et l'oubli s'étendirent aussi loin que la dévastation. Nul poète africain n'a survécu pour raconter et pour chanter sur le tétracorde les hauts faits de Grégorios et de ses braves. A peine si les chroniqueurs de Byzance ont rappelé, en deux ou trois lignes d'une sécheresse voulue, avec une pointe sensible de malveillance, les ambitions du patrice, ses exploits et son infortune. Quant à la princesse Irène, ils ignorent jusqu'à son nom, jusqu'à son existence. Seuls, les écrivains arabes ont eu quelque soupçon de sa destinée; mais son histoire leur était parvenue, dans les traditions populaires des conquérants, sous tant de formes différentes, que jamais ils n'ont pu se mettre d'accord sur les points même les plus essentiels. Pour reprendre une des expressions qui leur sont familières, « Il n'est de science et de vérité qu'en Allah! »

Ben-Zobéir fut assez promptement informé du drame dont le fortin de la Panthère avait été le théâtre. Quand la nouvelle en parvint jusqu'à lui, les dernières paroles de la princesse Irène, ces paroles énigmatiques, dont le sens lui avait jusqu'alors échappé, prirent tout à coup, dans son esprit, une fulgurante clarté. N'avait-elle pas dit : « Est-ce le moment de penser à ces choses dans ce cachot où l'un de nous va mourir?... » Et encore : « S'il faut du sang pour apaiser l'âme de mon père, j'en verserai largement, et ce sera le sang qui a le plus de prix à ses yeux... »

Il comprit que la vierge royale, ayant à exiger de lui le prix du meurtre, avait voulu, de sa propre vie, payer la dette. Il comprit à quel point elle l'avait aimé, et que, ne pouvant lui consacrer sa vie, car le souvenir de tant d'horreurs les sépa-

rait, elle lui avait consacré sa mort. D'avoir été aimé à tel point, d'un amour plus fort que le trépas, il lui en resta une langueur d'âme que longtemps il ne put secouer. Il se sentait attiré hors de cette vie mortelle, sollicité par l'autre vie. Mais, enfin, il était jeune, passionné pour la vie des camps, les grands coups de lance, la gloire, la puissance. D'autres aventures guerrières vinrent bientôt l'enlever à l'Afrique.

Telle était sa renommée dans tout le monde musulman, des sables de la Tripolitaine aux montagnes de la Perse, que les khalifes, successeurs d'Othman, réclamèrent l'un après l'autre le concours de son redoutable glaive, de ses talents de stratège, de son habileté à gouverner les esprits des hommes, Nous le retrouvons mêlé à toutes les luttes de l'Orient, à toutes les compétitions pour le khalifat. Peu à peu, le jeune héros se transforma en un personnage politique, dont on disait qu'il savait unir à la force du lion la ruse du renard. Il fut un dévoué partisan du khalife Ali, cousin du Prophète et son disciple de la première heure. Quand Ali tomba sous le poignard d'un assassin, Ben-Zobéir soutint la cause de ses fils contre l'usurpation de Moavia. Nous le voyons insurger contre celui-ci une partie de la Perse, essayer de lui prendre les villes saintes d'Arabie, livrer maint combat, éprouver tour à tour les extrémités de la bonne et de la mauvaise fortune, cependant que les années s'amassaient sur sa tête et que grisonnait la brillante chevelure qu'avait admirée la princesse Irène.

Parmi tant de vicissitudes, de desseins profonds et de téméraires entreprises, la tragique aventure d'Afrique, qui avait presque brisé son cœur de jeune homme, ne risquait-elle pas de sortir peu à peu de sa mémoire? Le temps amène de tels oublis, de telles ingratitudes! Le cœur de l'homme n'est pas fait pour la reconnaissance éternelle. Et pourtant, même quand Ben-Zobéir fut devenu un cheïkh à tête blanche, même quand ses habitudes d'astucieux politique semblèrent avoir détruit en lui toute candeur d'âme, même quand ses ennemis le traitaient volontiers de forban, même à la veille de sa mort, qui survint quarante-cinq ans après la chute de Sufétula, Ben-Zobéir, pieusement, resta fidèle au souvenir d'Irène. Eût-il été possible que le héros ne prît pas un douloureux plaisir à revivre les suaves ou terribles émotions d'autrefois,

l'angoisse qui l'étreignit quand, dans le charnier du camp Dioclétien, il rechercha vainement la disparue, la douleur qui l'affola lorsqu'il la reconnut dans la captive que lui livrait pantelante l'émir Ibn-Saâd, les heures de désespérance et l'amertume des adieux au gué de la Sufétule, le drame sanglant du Cirque des Mercenaires?...

Ses yeux purent être séduits par d'autres beautés : vierges de la Syrie, de la Perse, de l'Arabie, princesses grecques, filles de khalifes. Aucune a-t-elle su lui faire éprouver, avec une telle intensité, les enthousiasmes et les souffrances de l'amour? Aucune, en se donnant à lui, a-t-elle su effacer l'image de celle qui ne lui laissa espérer que dans l'autre vie la suprême félicité? Leur humble soumission lui fit-elle oublier la fière indépendance par qui son courage fut dompté? Quels yeux noirs, quelles noires chevelures l'emportèrent jamais, en sa mémoire fidèle, sur les boucles blondes aux reflets d'or, les grands yeux couleur de ciel, le teint lilial de la petite-fille des Scandinaves?... En dépit des apparences, la morte devait toujours triompher de ses rivales. Ce n'était pas en vain qu'elle s'était immolée pour rendre à Ben-Zobéir la liberté et la vie, au prix de sa propre vie. Par des liens invisibles elle le tenait toujours, le conservait à elle. Les autres n'étaient que des femmes : elle était une immortelle. Elle était sa jeunesse, qu'elle lui gardait en dépôt pour l'autre monde. Elle était le passé radieux et le mystérieux avenir. Elle était toute poésie et toute espérance; quand il s'absorbait dans la pensée d'Irène, il redevenait jeune, confiant, enthousiaste; alors il n'était plus le vieux cheïkh désabusé; il n'était plus le rusé renard, l'astucieux politique; il n'était plus le forban : il était le héros d'autrefois, toujours épris de gloire et d'amour. Quand il songeait à l'Éden promis par le Prophète, c'était la princesse chrétienne, uniquement, qu'il espérait y retrouver, exacte au rendez-vous d'outre-tombe. Peut-être, entre la réalité quotidienne et ce rêve tenace et doux, était-ce le rêve qui formait la vraie trame de sa vie.

ALFRED RAMBAUD

LA SCIENCE

ET

L'INDUSTRIE DU FROID

L'histoire des hypothèses scientifiques est aussi celle des erreurs successives de l'esprit humain; elle n'est pourtant pas inutile; chacune de ces hypothèses résume et représente l'état des connaissances positives contemporaines, et, à mesure que ces données expérimentales se multiplient et se précisent, la théorie, sans pénétrer au fond des choses, en donne tout au moins une image plus nette et plus accusée.

Cette ascension progressive vers le vrai n'est nulle part plus sensible que dans la recherche des causes du chaud et du froid. Obéissant à une pente naturelle de son esprit, l'homme a commencé par attribuer à deux agents distincts et antagonistes les sensations opposées que lui causent les variations de sa propre température; comme il ne connaissait d'eux que le nom qu'il leur avait donné, il se les est figurés semblables à des gaz, mais plus subtils et plus impondérables encore, imbibant tous les corps comme l'eau remplit une éponge, déterminant par leurs proportions relatives les différents états de chaleur et de froid, et, comme il ne paraissait pas y avoir de limites à l'accumulation de la chaleur dans les corps, on n'en voyait pas davantage à l'accumulation du froid.

Cette théorie tout intuitive et si imprécise des deux fluides devait prendre, au XVIIIe siècle, une forme plus précise et plus simple : l'Allemand Stahl fit alors pour la chaleur ce que

Franklin devait faire, quelques années plus tard, pour l'électricité, en montrant qu'un fluide unique pouvait suffire à l'explication des faits connus de son temps; cet agent, nommé phlogistique par les chimistes, et calorique par les physiciens, était censé exister en abondance dans les corps chauds, en moindre quantité dans les corps froids, et se trouver emprisonné à l'état latent dans les combustibles, d'où l'acte de la combustion avait pour effet de le libérer. Pour invraisemblable qu'elle nous paraisse aujourd'hui, cette vision des choses n'en a pas moins suffi aux sciences jusqu'au milieu du siècle dernier, mais elle entraînait avec elle une conséquence qu'on n'aurait pu tirer de la théorie des deux fluides : s'il est toujours possible d'accumuler indéfiniment la chaleur dans les corps, en revanche on n'imagine plus la possibilité de les refroidir sans limite ; un état doit exister où, vides de tout calorique, les corps ont atteint la limite inférieure du froid.

Ainsi s'introduisait, pour la première fois, dans la science une idée qui devait y faire son chemin, surtout du jour où le grand principe de la conservation de l'énergie, en s'imposant aux esprits modernes, parut la porter avec lui comme un corollaire. Ce jour-là, les physiciens, las d'étreindre des formes fugitives, crurent réellement avoir pénétré le mystère des choses. Ils voyaient la matière, formée de corpuscules ou d'agrégats moléculaires isolés les uns des autres, en proie à un mouvement incessant, comme les essaims de mouches qui vibrent dans un rayon de soleil, et de ce tourbillonnement s'échappaient des ondes qui se propageaient dans l'espace, portées par un milieu infiniment subtil, l'éther, qui était au plus léger des corps connus, l'hydrogène, ce que l'hydrogène lui-même est aux métaux les plus denses. Les gaz, en particulier, apparaissaient comme formés de projectiles microscopiques, lancés dans tous les sens et bombardant sans cesse les parois du vase qui les renfermait pour rebondir sur elles et recommencer leur éternel voyage. La chaleur contenue dans ces gaz prenait, du même coup, un sens plus précis : elle signifiait à présent l'énergie de tous ces corpuscules en mouvement ; refroidissait-on le gaz, les vitesses des projectiles diminuaient, les trajectoires se détendaient, puis tous les cor-

puscules tombaient les uns sur les autres, animés encore de mouvements tourbillonnaires; c'était la liquéfaction. Puis, à mesure qu'on leur enlevait encore de l'énergie, les molécules vibrantes prenaient des mouvements moins étendus, le liquide se contractait en se refroidissant. Bientôt le rapprochement des molécules leur permettait de contracter entre elles de nouveaux liens; leurs positions relatives devenaient à peu près invariables et le liquide se solidifiait; mais ce solide était encore animé du frisson de la vie; on pouvait le refroidir encore, jusqu'au point où les molécules reposaient inertes les uns sur les autres : alors la matière était morte.

Ainsi, les théories modernes avaient pour corollaire direct l'existence d'une limite inférieure du froid, mais elles ne nous disaient pas si cette limite est, en fait, accessible à nos moyens expérimentaux. Or, dans le même temps que les idées théoriques éprouvaient cette profonde transformation, l'expérience, chaque jour plus étendue et plus précise, apportait des faits nouveaux qui semblaient permettre de fixer cette limite du froid.

L'étude de la chaleur est devenue, par l'emploi du thermomètre, une science véritable; grâce à lui, les phénomènes du chaud et du froid sont accessibles à la mesure, et le degré centigrade, accepté par tous les savants, a fixé l'échelle à laquelle on rapporte tous les effets thermiques. Or, en ce qui concerne les gaz, le physicien Gay-Lussac avait, dès le début du XIXe siècle, indiqué une de ces lois simples où il semble que la nature se livre tout entière, en montrant que, si on refroidit progressivement un gaz sous pression constante, son volume diminue d'un deux cent soixante-treizième de sa valeur à zéro degré, pour chaque degré dont s'abaisse la température. De là résulte que, si les gaz conservent toujours la même allure, leur volume sera réduit à zéro à la température de 273 degrés au-dessous de la glace fondante; et ainsi cette température de 273 degrés nous apparaît comme la température minima compatible avec les lois de Gay-Lussac, comme le *zéro absolu*.

D'ailleurs, d'autres considérations semblaient concorder avec celle-là pour donner la même valeur limite des basses tem-

pératures : c'est ainsi que la résistance électrique des métaux diminue, à mesure qu'on les refroidit, avec une régularité telle qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'elle doit s'annuler à cette même limite de 273 degrés ; alors, les molécules étant en contact intime, nul obstacle ne vient plus s'opposer au passage du courant électrique, et cette abolition prévue de la résistance devient une conséquence logique de nos idées sur la matière et la chaleur, et une présomption de plus en leur faveur.

Ainsi, s'appuyant l'une sur l'autre, de nombreuses propositions constituaient dans la science moderne un ensemble harmonieux, et l'esprit se reposait en des théories qui n'attendaient plus, et presque pour la forme, que la consécration de l'expérience. Avec le zéro absolu, il semblait que l'on eût enfin trouvé quelque chose après quoi il n'y a plus rien : l'indéfini n'existait plus, au moins dans un sens, et on touchait pour ainsi dire, en un point, la paroi du monde.

Aussi, que de tentatives pour l'atteindre ! Les efforts des voyageurs pour parvenir aux pôles de la terre en peuvent seuls donner une idée ; entre tous les savants, tous les pays du monde civilisé, ç'a été une lutte presque patriotique où chacun notait la distance qui le séparait de — 273 degrés, ce pôle du froid, et s'estimait heureux d'avoir avancé de quelques degrés vers le but. Ces efforts ont rempli le XIXe siècle : la physique y a eu ses Barentz et ses Nansen, qui s'appellent Faraday, Cailletet, Linde, Dewar ; et comme les navigateurs désintéressés, en cherchant le pôle, ont ouvert en même temps des routes au commerce, tout pareillement, les découvertes du laboratoire ont frayé de nouvelles voies vers les applications, et la science du froid a créé l'industrie du froid.

*
* *

Si l'on peut diviser, un peu arbitrairement, en étapes, le progrès vers les basses températures, la première d'entre elles est caractérisée par la préparation et l'emploi des mélanges réfrigérants : œuvre des artisans plutôt que des savants ; la pratique ici précède de loin toute théorie. Les anciens connaissaient les propriétés réfrigérantes d'un mélange de glace

et de sel, et, au XVIIIe siècle, on savait, par des mélanges appropriés, produire un froid suffisant pour congeler le mercure, à 40 degrés au-dessous de zéro. De nos jours encore, on emploie couramment de semblables mixtures lorsqu'il s'agit d'obtenir de médiocres refroidissements ; en sus, nous avons la satisfaction de comprendre que leur fonctionnement n'est qu'un cas particulier de la loi naturelle qui asservit les points de fusion à rester fixes tant que solide et liquide sont en contact, et qui détermine ainsi le zéro de nos thermomètres par la constance du point de fusion de la glace. Les mélanges réfrigérants, mi-partie solides et liquides, ont un point de fusion fixe inférieur à celui de la glace, et s'y maintiennent tant que leur masse n'est pas intégralement liquéfiée ; quant à la chaleur qu'ils absorbent pendant leur fusion, elle n'est que l'équivalent mécanique du travail des molécules solides qui brisent leurs liens en passant à la liberté plus grande de l'état liquide.

Si les mélanges réfrigérants sont les produits de l'empirisme, en revanche, le travail systématique du laboratoire devait ouvrir, avec l'emploi des gaz liquéfiés, une voie nouvelle et féconde. Lorsque Faraday, avec une persévérance inlassable, parvint à liquéfier la plupart des gaz connus de son temps, préoccupé uniquement de science pure, il ne voulait même pas savoir quelles applications on pourrait tirer de ses découvertes. A l'un de ses collègues, désireux de l'intéresser à ces applications, il affirmait sa volonté de travailler pour la science, et non pour les marchands de la Cité. En cela pourtant il se trompait, car une grande industrie est née de ses découvertes, mais la science pure en a profité tout d'abord, et c'est cela qu'il cherchait uniquement.

Les gaz que Faraday liquéfiait péniblement par compression nous intéressent parce que leur évaporation permet d'obtenir des froids intenses : si on les abandonne à l'air libre, ou mieux encore si l'on hâte leur évaporation par l'agitation mécanique, par un courant d'air ou par l'action du vide, ils se refroidissent rapidement, et refroidissent du même coup les corps mis en contact avec eux. L'effet qui se produit alors est tout analogue à celui qu'on observe en versant sur la main quelques gouttes d'éther ou d'un autre liquide volatil ;

à mesure qu'il se vaporise, la main éprouve une sensation très nette de froid. L'explication est d'ailleurs la même dans les deux cas : la transformation d'un liquide en gaz ou en vapeur représente un certain travail effectué pour libérer les particules liquides et pour leur permettre de s'envoler librement dans l'espace environnant ; ce travail est emprunté, sous forme d'une quantité de chaleur équivalente, au liquide et aux corps voisins, dont la température s'abaisse par là-même, et il n'y a d'autre limite à ce refroidissement que la congélation du liquide restant, qui se produit quand la température est assez basse. C'est ainsi que l'acide carbonique liquide peut être, par évaporation spontanée d'une fraction de sa masse, transformé partiellement en une sorte de neige, facile à conserver malgré sa basse température ; on peut la tenir sur la paume de la main ouverte sans en être incommodé, parce qu'elle est mauvaise conductrice et ne touche l'épiderme que par un petit nombre de points ; elle n'en constitue pas moins un moyen puissant de réfrigération, et son mélange avec l'éther permet d'atteindre 100° au-dessous de zéro.

Toutes ces opérations, autrefois longues, pénibles et possibles uniquement dans les laboratoires, sont aujourd'hui courantes et infiniment simples. C'est que la liquéfaction des gaz est devenue une opération industrielle, qui se développe peu à peu, avec les applications de ces nouveaux liquides.

Actuellement le chlore est liquéfié dans quatre fabriques allemandes, qui le vendent, enfermé dans des bouteilles d'acier, au prix de soixante-quinze francs les cent kilogrammes ; sous cette forme, il remplace avantageusement, comme désinfectant, le chlorure de chaux, et il est utilisé par nombre d'industries chimiques. Pareillement, le chlorure de méthyle, préparé par plusieurs maisons françaises, et transporté simplement dans des vases de cuivre, sert comme anesthésique et est également employé pour l'extraction des parfums contenus dans les fleurs ; enfin l'acide sulfureux liquide, utilisé dans mille industries chimiques, est livré en d'épais siphons de verre analogues à ceux qui servent au transport de l'eau de Seltz.

Mais, de tous ces gaz, celui qui a eu la plus heureuse fortune industrielle est, sans contredit, l'acide carbonique. Pré-

paré par combustion du coke, par décomposition de la craie, ou obtenu comme résidu de la fabrication de l'alcool dans les grandes distilleries industrielles, il est comprimé par les jeux de pompes foulantes, et liquéfié, sous une pression voisine de soixante atmosphères, dans des bouteilles en acier étiré, fabriquées sans soudures, et éprouvées à deux cent cinquante atmosphères. Sa consommation s'est même accrue, depuis quelques années, à un tel point que les chemins de fer allemands utilisent actuellement vingt wagons-citernes qui transportent le nouveau liquide, non plus par litres, mais par mètres cubes : combien nous sommes loin du temps où M. Marcellin Berthelot, licencié ès sciences, publiait son premier travail scientifique sur la liquéfaction du gaz carbonique dans le tube capillaire d'un thermomètre ! L'acide carbonique liquide est préparé aujourd'hui en Allemagne par quarante usines, dont la production annuelle atteint quinze millions de kilogrammes, et en France par une douzaine d'établissements, dont la production est voisine de six millions de kilogrammes. Le prix de vente actuel atteint 0 fr. 50 c. par kilogramme, et s'abaissera encore, à mesure que la production et la concurrence se développeront davantage. Voici donc que l'industrie nous fournit, à un prix insignifiant, un liquide que les physiciens, il y a un demi-siècle, n'entrevoyaient qu'en minimes quantités : aussi son emploi s'est généralisé, pour la conservation et le soutirage de la bière, pour la coulée sous pression des lingots d'acier, pour la mise en marche de pompes à incendie prêtes à fonctionner au premier appel, pour la champanisation du vin, enfin pour la fabrication des boissons gazeuses ; c'est sans doute par ce dernier emploi qu'il nous est le mieux connu, et chacun a pu utiliser ces minuscules sparklets, petites capsules en acier remplies de quelques gouttes d'acide carbonique liquide, qu'on perfore avec une pointe au sein de la boisson à champaniser, laquelle acquiert ainsi d'un même coup la pression et la saveur piquante du gaz carbonique.

Mais, de ces multiples applications des gaz liquéfiés, celle qui nous intéresse le plus, pour l'instant, est la production du froid. Les industriels se sont gardés de la négliger : leur but, bien déterminé, n'était pas d'atteindre les froids les plus

intenses, mais seulement de produire économiquement la glace, qui représente la forme pratique et transportable du froid : par là, ils ont introduit dans la vie moderne un confort et une hygiène qu'ignoraient nos devanciers ; par là aussi, ils ont ouvert de nouvelles voies au commerce, en permettant le transport et la conservation des matières alimentaires. Il n'est point de ville importante qui ne possède aujourd'hui ses usines frigorifiques créées par des particuliers, par les municipalités ou, comme en Australasie, par l'État.

Peu importe, d'ailleurs, le gaz employé : ammoniac, acide sulfureux, acide carbonique. Toujours la machine frigorifique n'est, en principe, qu'une machine à vapeur fonctionnant à l'envers : dans cette dernière, de l'eau est vaporisée et transportée de la chaudière dans le condenseur, en produisant un travail mécanique, en même temps que disparaît une certaine quantité de chaleur, fournie par le foyer ; dans la machine frigorifique, au contraire, du travail mécanique est dépensé pour vaporiser un liquide qui se refroidit par là-même et congèle l'eau qui l'environne, en même temps que de la chaleur apparaît dans le condenseur où le gaz vaporisé se reforme par compression ; cette chaleur est d'ailleurs éliminée au fur et à mesure par une circulation d'eau froide. Ainsi, peut-on dire encore, les machines à vapeur utilisent une différence de température entre la chaudière et le condenseur pour produire du travail mécanique, tandis que les machines à glace dépensent du travail mécanique pour produire cette différence de température. Voilà donc ce que renfermaient en puissance les expériences de Faraday, sous leur si modeste apparence : pour les savants, la possibilité d'atteindre commodément 100 degrés au-dessous de zéro, et d'étudier les propriétés des corps à ces basses températures, et, pour tous, le moyen économique de rendre la vie plus hygiénique et plus confortable.

*
* *

Toutefois, après cette étape, si vaillamment parcourue, il a fallu, pendant de longues années, piétiner sur place. Ce temps, certes, n'a pas été perdu pour la science, puisqu'il a permis de défricher plus complètement le terrain conquis par

Faraday ; mais à vouloir pousser plus loin, il semblait qu'on se heurtât à un obstacle insurmontable.

Faraday avait liquéfié dix-sept gaz ; il ne les avait pas liquéfiés tous ; certains d'entre eux, et les plus communs, l'oxygène, l'azote, l'hydrogène entre autres, résistaient à tous les efforts. Natterer les avait amenés, par compression sous deux mille atmosphères, à une densité supérieure à celle de l'eau, et pourtant ils ne s'étaient pas liquéfiés. Et peu à peu, à la suite de multiples insuccès, l'opinion s'était introduite dans la science que les gaz liquéfiables n'étaient que des vapeurs, et que les fluides récalcitrants étaient destinés à présenter toujours, quoi qu'on pût faire, l'état gazeux : c'étaient les gaz permanents. Par bonheur, une étude plus approfondie du phénomène de la liquéfaction devait fournir le moyen d'agir sur ces gaz prétendus permanents ; le physicien Andrews montra que l'acide carbonique, si facile à liquéfier aux températures ordinaires, devenait, lui aussi, irréductible aux températures supérieures à 31 degrés : 31° était sa *température critique*, celle au-dessus de laquelle il reste gazeux quoi qu'on fasse, et si le hasard n'avait point fait que les températures moyennes des laboratoires fussent inférieures à celle-là, il aurait pris place, lui aussi, au nombre des éléments permanents ; l'expérience prouva, d'ailleurs, que cette propriété n'était pas spéciale à l'acide carbonique, et que chaque gaz est caractérisé par une valeur particulière de sa température critique.

Vue sous ce nouvel aspect, l'irréductibilité des gaz permanents ne paraissait plus absolue ; il s'agissait seulement d'amener chacun d'eux à une température assez basse pour que la pression pût agir et amener le changement d'état souhaité ; c'est ainsi que l'observation d'Andrews devint le point de départ de recherches nouvelles et fructueuses. Mais, dès l'origine, une difficulté se présentait ; nous pouvons en apprécier l'importance mieux encore que ne le firent, il y a trente ans, les physiciens, car nous savons aujourd'hui que l'oxygène a sa température critique à — 113 degrés, l'azote à — 146 degrés, et l'hydrogène à — 240 degrés. C'était donc au-dessous de ces limites, si basses qu'aucun expérimentateur n'avait encore pu les atteindre, qu'il fallait, avant toutes choses, abaisser les

gaz permanents pour en amener la liquéfaction. Ainsi posée, la question n'apparaissait plus comme insoluble : c'était suffisant pour que les physiciens se missent à l'œuvre.

Un premier procédé s'indiquait de lui-même : se servir du froid produit par l'évaporation des gaz liquéfiables pour amener progressivement, et par chutes successives, la température au point voulu. C'est l'idée dont s'inspira Raoul Pictet dans l'expérience demeurée célèbre où il liquéfia pour la première fois l'oxygène et l'azote; toutefois cette expérience, insuffisamment étudiée, prête encore aujourd'hui à trop de doutes pour qu'il ne convienne pas d'en étudier le principe sur un autre exemple, plus parfait à coup sûr, et qui, durant plusieurs années, a constitué le type des installations frigorifiques de laboratoire. Je veux parler du dispositif créé à Leyde, par le professeur Kamerlingh Onnes : réalisée avec des ressources modestes, mais grâce à une ingéniosité et à une patience inlassables, elle permettait d'obtenir en quelques heures et d'observer à loisir, à l'état liquide, tous les gaz autrefois réputés permanents, à l'exception de l'hydrogène. Cet effet était réalisé à l'aide d'un triple cycle d'opérations : dans le premier, un appareil frigorifique, fonctionnant au chlorure de méthyle, permet d'obtenir une première enceinte à la température fixe de 70 degrés au-dessous de zéro; la réfrigération ainsi produite est utilisée pour la liquéfaction d'un nouveau gaz, l'éthylène, qui sert à constituer le second cycle de réfrigération : on provoque, dans un récipient soigneusement capitonné, l'évaporation rapide dans le vide de l'éthylène liquide, et on réalise ainsi une nouvelle enceinte dont la température permanente atteint, et dépasse même — 140 degrés. C'est dans cet espace qu'on fait arriver l'oxygène ou l'azote à liquéfier; on les voit bientôt, à travers des fenêtres de verre, tomber goutte à goutte, en liquide incolore, au fond du récipient. Soumis à son tour à une évaporation rapide, l'oxygène liquéfié fournit une température voisine de 200 degrés au-dessous de zéro, température utilisée au laboratoire de Leyde pour un grand nombre d'études scientifiques.

Le dispositif que nous venons de décrire sommairement date de 1895; il constituait à ce moment l'installation frigorifique modèle, et tous les physiciens d'Europe et d'Amérique

en rêvaient de semblables pour leurs laboratoires. Et pourtant, aujourd'hui, aucun d'eux n'aurait plus la tentation de l'adopter: sept ans ont suffi pour transformer en un procédé démodé une installation merveilleuse d'ingéniosité. C'est assez dire que cet intervalle de sept années n'a pas été perdu, et qu'il a vu plus de progrès que des siècles, autrefois, ne permettaient d'en réaliser; mais aussi, par une triste compensation de tant de succès, l'oubli commence pour les inventeurs au lendemain de leur triomphe. Où est-il, le temps de ces vieux appareils de physique, esthétiquement contournés en objets d'art, que les générations successives contemplaient respectueusement derrière leurs vitrines ? Une fois l'an, ils en sortaient pour répéter des expériences méthodiquement réglées par les livres classiques et les programmes officiels; alors apparaissaient successivement, à la lumière de l'amphithéâtre, la glacière des familles, le cryophore de Wollaston, les appareils classiques à liquéfier l'acide sulfureux et l'ammoniac, et le dangereux appareil Thilorier pour liquéfier l'acide carbonique, que le physicien ne manipulait qu'au péril de sa vie, et qui eut l'honneur d'inspirer à Émile Augier quatre actes de prose[1]. La physique apparaissait alors comme faite de rites très anciens et immuables, le professeur en robe avait des allures d'officiant, et on pouvait, sans ridicule, parler du temple de la science. Aujourd'hui, tous ces vieux appareils restent catalogués pour l'éternité, en des pièces qu'on ne visite plus, tandis que dans la partie vivante des laboratoires, une machine de Linde fournit, sans peine et sans danger, tous les gaz liquéfiés nécessaires aux recherches. Ainsi s'affirme le succès d'une méthode nouvelle de liquéfaction que vingt-cinq années de travaux ont amenée presque à la perfection.

*
* *

C'est en 1876 que notre éminent compatriote, M. Cailletet, eut la pensée d'appliquer à la liquéfaction des gaz le froid produit par leur brusque détente. L'idée pouvait, au premier abord, sembler singulière : c'était par compression

1. *Un beau mariage.*

qu'on avait, jusque-là, liquéfié les gaz, et voilà qu'on proposait d'obtenir le même résultat en les décomprimant, c'est-à-dire précisément par la méthode inverse ; mais tous les physiciens savaient de longue date que la compression brusque des gaz les échauffe, et que leur détente soudaine les refroidit ; l'antique expérience du briquet à air, par laquelle on enflamme de l'amadou au contact de l'air comprimé dans un cylindre par un piston, a servi depuis longtemps à manifester le premier de ces effets, et le second peut être observé lorsque de la vapeur sous pression s'échappe d'une chaudière : à la sortie du tuyau d'échappement, le jet est nettement transparent, comme il appartient à un gaz véritable, puis, à quelques centimètres au delà, il s'épanouit en un large panache blanc formé de fines gouttelettes liquides ; la détente brusque de la vapeur l'a donc refroidie au point d'amener un commencement visible de liquéfaction.

D'ailleurs, pour qui a une fois compris ces perpétuels échanges entre la chaleur et le travail, qui ne sont qu'un cas particulier de la conservation de l'énergie, la chose perd tout son mystère et se ramène à une explication des plus simples : lorsqu'il comprime un gaz, l'opérateur dépense une part de son énergie en luttant contre la pression que ce dernier lui oppose ; cette énergie n'est pas perdue, et se retrouve intégralement, sous forme calorifique, dans le gaz comprimé ; et inversement, un gaz qui se détend, en repoussant devant lui les parois qui limitent son volume, effectue un travail mécanique aux dépens de sa propre énergie calorifique, et sa température s'abaisse à proportion de ce travail accompli. Supposons, par exemple, qu'un récipient contienne de l'air à la température ambiante, comprimé sous dix atmosphères ; livre-t-on brusquement passage à cet air vers l'extérieur, il s'y détend aussitôt et sa température s'abaisse instantanément de cent cinquante degrés ; toutefois, cet énorme abaissement de température est loin d'être permanent, et le milieu environnant aura tôt fait de restituer au gaz la chaleur qu'il avait dissipée sous forme de travail.

C'est en appliquant ce principe de la détente brusque après compression que M. Cailletet a pu, le premier en date de tous les physiciens, acquérir la certitude qu'il n'y avait pas

de gaz permanents ; tous, y compris l'hydrogène, donnèrent par détente brusque un léger nuage, bientôt dissipé par le retour à la température ambiante, mais qui n'en était pas moins la preuve d'une liquéfaction commencée.

Ce procédé si original semblait pourtant porter avec lui une tare destinée à en diminuer la valeur : il ne permettait d'obtenir les gaz, à peine liquéfiés, que pendant une seconde à peine ; or, il n'est de bonne observation que celle qui est faite à loisir, et les vapeurs légères obtenues par détente ne se prêtaient ni aux expériences, ni aux applications. Il est donc compréhensible que le travail des physiciens ait porté pendant de longues années sur le moyen de rendre permanent ce qui n'était encore qu'une apparence fugitive. Ces efforts ne sont pas restés stériles : vingt années de tâtonnements et d'essais, appliqués d'abord aux gaz facilement liquéfiables comme l'ammoniac, ont abouti, avec la machine du professeur allemand Linde, à la liquéfaction industrielle de l'oxygène et de l'azote.

Entrons dans une fabrique d'air liquide, ou dans un des nombreux laboratoires qui possèdent aujourd'hui l'appareil de Linde. Nous y verrons d'abord plusieurs pompes foulantes, actionnées par un moteur électrique, et qui puisent l'air dans l'atmosphère pour, se le repassant de l'une à l'autre, élever sa pression jusqu'à deux cents atmosphères ; le gaz, refroidi par un mélange réfrigérant et soigneusement desséché, circule ensuite à travers une série de serpentins concentriques, dont chacun protège contre la chaleur ambiante celui qui est à son intérieur. A un certain point de sa course, l'air éprouve une première détente qui abaisse sa pression à cinquante atmosphères et sa température à — 130 degrés environ ; la majeure partie de l'air ainsi refroidi revient sur ses pas et circule autour du tube central dont elle refroidit les gaz ; une fraction seule, continuant sa route, éprouve une deuxième détente qui ramène sa pression à celle de l'atmosphère ; sa température se refroidit assez pour qu'une partie de l'air se liquéfie et s'écoule goutte à goutte dans un récipient, tandis que la fraction qui a échappé à la liquéfaction revient à son tour dans les serpentins concentriques pour former aux gaz intérieurs une chemise protectrice. Ainsi, d'une façon continue,

l'air liquide s'accumule dans le récipient, soigneusement isolé, placé au bas de l'appareil liquéfacteur.

Grâce à ces dispositifs, dont aucun n'a été livré au hasard, on obtient une production abondante et économique : une machine de Linde, absorbant une puissance totale de quinze chevaux, est capable de produire huit litres d'air liquide par heure, c'est-à-dire plus d'un demi-litre par cheval et par heure. A coup sûr, des perfectionnements sont encore possibles, puisque le rendement théorique serait six fois plus élevé ; il n'en est pas moins vrai que les liquéfacteurs de grand modèle, capables de débiter mille kilogrammes d'air liquide par jour, fournissent ce produit à moins de quinze centimes le kilogramme, et que ce prix de revient ne peut que s'abaisser en raison des développements de la nouvelle industrie. Mais il semblerait que ce développement même soit arrêté dans l'œuf par les propriétés si anormales du nouveau produit : comment transporter, transvaser et soumettre à une série d'indispensables manipulations un liquide qui bout à 186 degrés au-dessous de zéro et qui n'existe plus comme liquide au-dessous de — 110° ? Ne sera-t-on pas réduit à l'observer, à travers plusieurs couches de vitres protectrices, dans l'enceinte bien fermée qui le protège contre la chaleur ambiante? S'il en devait être ainsi, l'air liquide ne serait susceptible d'aucune application économique, et son emploi serait limité strictement aux recherches de laboratoire.

Par bonheur, une découverte capitale, faite simultanément par Dewar en Angleterre et par le professeur d'Arsonval en France, a fait de la manipulation des gaz liquéfiés l'opération la plus aisée du monde. De tous les isolants connus, il n'en est pas de plus parfait que le vide; un espace presque complètement vide d'air ou de tout autre gaz, tel que les machines pneumatiques modernes permettent de le réaliser, laisse bien passer les radiations des corps chauds, et la preuve en est que le filament lumineux d'une lampe à incandescence nous envoie sa lumière à travers le vide du globe qui l'entoure, mais il supprime complètement les pertes de chaleur par conductibilité, et diminue dans une proportion notable les pertes par rayonnement des corps froids; un corps froid, maintenu dans le vide, est donc isolé ou point de vue thermique. Cette con-

ception théorique a trouvé sa réalisation dans les vases à double paroi que livrent aujourd'hui tous les souffleurs de verre, et dans lesquels l'espace compris entre ces deux parois a été complètement purgé d'air. Qu'on verse de l'eau bouillante dans un de ces récipients; le lendemain, elle aura encore une température de soixante-dix degrés, et elle restera chaude plusieurs jours de suite. Cette propriété si intéressante, et pourtant si naturelle, a même suggéré de nombreuses applications; les rites antiques de la cuisine bourgeoise seront peut-être, par elle, renouvelés, et on peut supposer qu'un jour le pot-au-feu familial ne sera plus appelé à cuire lentement sur la cendre du foyer, mais se fera, à la manière du thé, dans ces récipients isolants aussi difficiles à échauffer qu'à refroidir.

Quoi qu'il en soit, les vases à double paroi se prêtent merveilleusement à la manipulation des gaz liquéfiés. Qu'on verse dans l'un d'eux de l'air liquide, par exemple; son contact avec la paroi, chaude encore, provoque pendant quelques secondes une vive ébullition; mais aussitôt après, tout rentre dans l'ordre, et la masse liquéfiée, isolée du reste de l'univers par une chemise de vide, se conserve à une température inférieure de quelques degrés à son point d'ébullition; seule, une légère évaporation par le col ouvert du récipient lui permet de compenser le minime apport de chaleur venu du dehors; un litre d'air liquide, placé ainsi sans précautions spéciales, n'est pas encore complètement évaporé au bout d'une semaine.

Dès lors, toutes les manipulations des gaz liquéfiés deviennent d'une extrême simplicité; on peut les transvaser d'un récipient dans un autre, on peut aussi les filtrer. Cette dernière manipulation est d'ailleurs nécessaire pour le produit brut sorti de l'appareil de Linde; l'acide carbonique contenu dans l'atmosphère est en effet solidifié dans l'air liquide, et trouble la liqueur; on le retient sur le papier d'un filtre, et le liquide qui s'écoule est pleinement transparent, avec une couleur bleue qui est propre à l'oxygène. D'ailleurs, le mélange des deux gaz de l'air ne se conserve pas en proportions fixes dans le produit liquéfié; l'azote, plus volatil, s'échappe le premier, si bien que le liquide restant s'enrichit progressivement en oxygène; d'où, pour préparer ce dernier corps,

une méthode nouvelle que n'avaient pas prévue les classiques traités de chimie. Une modification très simple de l'appareil de Linde permet d'ailleurs de faire cette séparation des gaz de l'air dans l'appareil lui-même, et d'obtenir à très bas prix de l'air enrichi en oxygène au point voulu, et dont les applications industrielles seront, un jour à venir, considérables.

Ainsi, la liquéfaction de l'air est sortie des laboratoires pour entrer dans l'industrie ; elle y est de trop fraîche date pour avoir donné autre chose encore que des promesses ; mais tout fait prévoir que nombre d'entre elles seront tenues. Déjà, on a employé l'air liquide comme anesthésique dans les hôpitaux, et comme explosif dans les mines : des mélanges d'huile minérale et d'air liquide, enflammés par une capsule de fulminate, produisent des effets analogues à ceux de la dynamite ; le nouvel explosif aurait d'ailleurs l'avantage de perdre ses propriétés au bout de quelques minutes par évaporation de l'un de ses constituants, ce qui élimine le danger des ratés et fait disparaître la possibilité du vol.

Mais c'est surtout comme force motrice que l'air liquide paraît destiné aux plus prochaines applications : deux compagnies américaines se sont déjà constituées pour cet objet, et l'une d'elles, aux derniers jours de notre Exposition universelle, exhibait une automobile marchant à l'air liquide, et capable de fournir un parcours ininterrompu de soixante-dix kilomètres à l'aide d'une provision de quarante-cinq litres du liquide, valant sept francs cinquante : il suffirait dès lors que l'ingéniosité des chercheurs fût secondée par le snobisme des riches pour que cet original et inodore procédé de locomotion assurât à l'air liquide un complet essor.

*
* *

Ainsi, les températures voisines de deux cents degrés au-dessous de zéro sont aujourd'hui à la portée de tous, au moins dans les grands centres scientifiques ou industriels ; de tels froids suffisent, et au delà, aux besoins de l'industrie la plus perfectionnée, et il n'est pas à prévoir que l'humanité ait, de longtemps, à pousser plus avant dans cette direction sa conquête économique. Mais, si l'intérêt matériel diminue à

mesure qu'on se rapproche du pôle, l'intérêt scientifique grandit au contraire, et en même temps, par malheur, la difficulté. Le problème, si passionnant, de la réalisation des grands froids, n'est plus de ceux qu'on peut espérer résoudre sans une organisation méthodique et coûteuse ; chaque avancée nouvelle exige la mise en œuvre de moyens plus puissants, avec une plus forte dépense ; aussi le nombre des chercheurs diminue, non pas faute d'énergie, mais par manque de ressources pécuniaires. Il en est un, pourtant, auquel ces ressources n'ont point fait défaut, et qui a su en tirer le plus merveilleux parti ; c'est le professeur Dewar. Successeur de Davy et de Faraday à cette Institution royale de Londres, qui a plus fait pour la conquête des basses températures que tous les autres corps savants réunis, il a, par une intelligente interprétation des textes, bénéficié d'une donation de cent mille dollars faite en 1895 par Thomas Hodgkins en vue de « rechercher les relations et les corrélations existant entre l'homme et son Créateur » ; d'autres dons encore, la munificence de la corporation des orfèvres, ont chaque fois fourni les ressources nécessaires. Ainsi, c'est surtout par la toute-puissance de l'argent que la science anglaise a pu monopoliser l'étude des basses températures, et mériter l'admiration et la reconnaissance de tous ceux que préoccupe l'énigme de la nature et de la vie.

Déjà, dès 1893, Dewar avait réussi à congeler l'air atmosphérique par évaporation forcée du liquide ; la masse s'était prise en un solide incolore et transparent, formé en réalité d'une gelée d'azote pénétrée d'oxygène encore liquide ; on s'en rendit compte aisément en approchant de la masse un aimant qui attira l'oxygène hors des mailles de l'azote ; l'oxygène liquéfié est en effet le plus magnétique des liquides connus, et ce n'est pas la moindre de ses singularités.

Dès 1894, Dewar s'attaquait à l'hydrogène. Entrevue seulement dans de brèves détentes, la liquéfaction de ce gaz n'avait pu être pleinement réalisée ; elle était d'ailleurs à ce point difficile, qu'il ne fallut pas moins de cinq ans pour s'en rendre maître ; enfin, le 7 juin 1899, pour le centenaire de l'Association royale, le savant anglais put présenter à ses auditeurs un litre d'hydrogène liquide, plongé dans un bain d'air

liquéfié qui le protégeait contre un refroidissement trop rapide. A voir ce corps limpide et transparent, on comprenait quelle avait été l'erreur des savants qui, sur la foi d'analogies chimiques, s'étaient toujours représenté l'hydrogène liquide comme un métal en fusion; on avait aussi la sensation du froid extrême réalisé par sa liquéfaction en enlevant le tampon d'ouate qui fermait le col du ballon dans lequel il était renfermé : condensé par une température voisine de — 250 degrés, l'air ambiant se résolvait en neige, et venait obstruer le col du ballon. Ainsi, quand on manipule l'hydrogène liquide, ce n'est plus seulement de la chaleur ambiante qu'il faut se garantir, c'est encore de l'air lui-même et de tous les gaz connus, sauf l'hydrogène.

Un an ne s'était pas écoulé après la liquéfaction de l'hydrogène, qu'une nouvelle étape était franchie; le 6 avril 1900, M. Dewar présentait à l'auditoire rassemblé dans l'amphithéâtre de l'Institution royale, un bloc d'hydrogène solide semblable à de la glace parfaitement pure, transparente et très légère, fondant à —258 degrés : on était parvenu à quinze degrés du zéro absolu! Mais la fierté causée par un tel succès n'allait pas cependant sans quelque mélancolie : l'hydrogène n'est-il pas le dernier terme de la série, et sa solidification ne marque-t-elle pas la limite des expériences de refroidissement, au delà de laquelle la science désarmée est obligée d'avouer son impuissance?

Pourtant, un espoir subsiste, et c'est encore à la science anglaise que nous en sommes redevables. Tout le monde a entendu parler de la mémorable étude, faite par Ramsay et lord Rayleigh, des gaz de l'atmosphère. L'humanité avait longtemps vécu sur cette idée simple, qu'avec un peu de vapeur d'eau et de gaz carbonique, l'oxygène et l'azote étaient les seuls constituants permanents de l'air. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien, et que sous le nom d'azote, on a longtemps désigné un mélange de nombreux gaz, à la fois très lourds et très difficilement liquéfiables, qui forment comme un résidu ultime dans ce résidu qu'est elle-même notre atmosphère actuelle; gaz peu abondants, dénués d'affinités chimiques qui eussent permis, en les faisant entrer en combinaison avec d'autres corps, de les déceler et de les recueillir; corps

vraiment inertes et dont l'azote est le prototype et le chef de file : azote, argon, hélium, néon, krypton, xénon, coronium, nébulum, d'autres peut-être encore. Aujourd'hui que nous savons distiller l'air liquide aussi aisément et mieux que nos prédécesseurs ne distillaient les liqueurs fermentées ou les pétroles, tous ces corps peuvent être extraits de l'air par des opérations méthodiques, mais d'autant plus longues, plus compliquées et plus coûteuses, qu'ils s'y trouvent en moindre proportion.

Mais ces gaz nouvellement connus existent sans doute ailleurs que dans l'atmosphère : l'hélium, qui doit son nom à ce qu'il fut reconnu premièrement dans l'atmosphère solaire, a été retrouvé dans la clévéite de Norvège et d'autres minerais rares ; le néon fut reconnu dans les gaz dégagés des eaux minérales de la source King's well, à Bath. Un inventaire méthodique des terres et des eaux de notre globe en révélera sans doute des sources nouvelles et plus abondantes, et peut-être qu'un demi-siècle ne sera pas écoulé avant que ces rares et mystérieux produits puissent être obtenus, non plus en traces infinitésimales, mais en quantités notables ; pour n'en pas admettre au moins la possibilité, il faudrait méconnaître toute l'histoire de la chimie, et particulièrement celle des oxydes jadis nommés terres rares, aujourd'hui assez abondamment exploités pour suffire à l'importante fabrication des manchons à incandescence.

C'est donc avec ces gaz nouvellement découverts que se fera peut-être la chimie de demain, et si la plupart de leurs propriétés nous échappent encore, nous en savons assez pour comprendre le rôle qu'ils pourront jouer dans la réalisation des basses températures : l'hélium n'a pas encore été liquéfié, mais on sait déjà que son point d'ébullition est inférieur d'environ dix degrés à celui de l'hydrogène ; ainsi, du jour où on pourra l'obtenir en masses assez importantes pour en faire un agent de réfrigération, il permettra peut-être d'abaisser à cinq degrés seulement l'intervalle de température qui nous sépare encore du zéro absolu.

Et après, dira-t-on? Après, nul ne peut dire ce qui sera, ni par quels moyens la science progressera vers ce pôle du froid ; tout ce qu'il est possible de prévoir, c'est qu'elle s'en rappro-

chera sans l'atteindre jamais, car les difficultés croissent à mesure que le terme approche, et la conquête d'un degré dans ces mystérieux parages du pôle coûte plus de labeurs que celle de cent degrés au milieu de l'échelle des températures.

***

Ainsi, ce zéro absolu de température apparaît, à chaque pas fait en avant, comme un terme plus éloigné et plus inaccessible ; pourtant, à s'en rapprocher davantage, les chercheurs n'ont pas perdu leurs peines, car ils ont pu mieux comprendre et expliquer en partie quelques-uns des problèmes qui font la science si voisine de la philosophie. Nous nous contenterons de citer l'étude spectrale des nouveaux gaz de l'air mettant enfin sur la voie d'une explication, attendue depuis si longtemps, du mystère des aurores boréales et des autres lueurs atmosphériques ; mais surtout, et ce sera la conclusion de cette étude, nous demanderons aux expériences de Dewar et de ses collaborateurs, ce que devient, aux basses températures, le monde de la matière.

Nous avions vu, au début de cet article, que certaines propriétés des corps, volume des gaz, résistance électrique des métaux, paraissaient varier avec la température suivant une loi très simple, et s'annuler à — 273 degrés. Les recherches faites dans l'air ou l'hydrogène liquide ne confirment plus ces prévisions : à ces températures très basses, la marche des phénomènes se modifie et se complique, sans que rien permette d'assigner un terme précis aux transformations de la matière ; ainsi la notion du zéro absolu perd la base qu'on avait cru trouver dans des lois de nature, et avec elle s'évanouit une des idées directrices des physiciens du siècle dernier.

Une autre hypothèse, du même coup, disparaît de la science. Qui n'a entendu des continuateurs de la théorie cosmogonique de Laplace, très osés et sans doute médiocrement informés, annoncer, avec le refroidissement progressif des astres, le relâchement des liens qui cimentent leurs molécules ? Alors tous les corps de la nature, arrivés au terme de leur refroidissement, se désagrégeraient, se résoudraient en une poussière cosmique destinée peut-être à se condenser

plus tard pour former de nouveaux mondes avec les débris des mondes anciens, tout comme les êtres vivants sont faits de la cendre des morts. Pour poétique qu'elle soit, cette vision d'avenir ne peut plus, aujourd'hui, être soutenue avec vraisemblance ; au contraire, plus basse est la température, et plus grande est la cohésion ; les fils métalliques placés dans l'air liquide exigent en moyenne, pour se rompre, un effort quatre ou cinq fois plus grand qu'à la température ordinaire ; une tige de plomb, soumise au même refroidissement, devient aussi élastique et aussi tenace qu'une verge d'acier. Ainsi, par le froid, les liens entre les molécules, loin de se relâcher, deviennent au contraire plus serrés et plus résistants.

D'autre part, il semble qu'en se refroidissant la matière acquière des propriétés et des énergies nouvelles. La liste est assez courte des corps qui, à la température normale, possèdent la fluorescence, c'est-à-dire la propriété de transformer en énergie lumineuse d'autres énergies qu'ils absorbent ; mais ce qui n'est qu'exceptionnel dans les conditions ordinaires, devient normal à deux cents degrés au-dessous de zéro : la gélatine, l'ivoire, la corne, la gutta-percha, émettent une lumière bleuâtre par l'action de l'effluve électrique ; le lait est très fluorescent, la glace elle-même l'est quelque peu ; plongé dans l'air liquide, un œuf s'illumine comme un globe bleuâtre, et ces phénomènes deviennent plus sensibles encore à la température de l'hydrogène liquéfié.

Tandis que certaines propriétés de la matière semblent s'exalter par le froid, au contraire les affinités chimiques paraissent s'éteindre, du moins celles qui éclatent, à la température ambiante, en violentes réactions : à deux cents degrés au-dessous de zéro, tous les métaux sont pareillement inoxydables, les piles cessent de produire du courant, les acides et les bases se mélangent pacifiquement. Malgré ces exemples, il est peut-être prématuré d'affirmer que toute affinité d'ordre chimique a disparu aux basses températures ; les plaques photographiques conservent, en effet, une part notable de leur activité ; mais il y a plus : la vie ne disparaît pas par le froid. Certes, la vie des êtres supérieurs est chose trop complexe pour résister à de grandes variations thermiques, mais il en va tout différemment de ces êtres monocellulaires, pous-

sière de vie, auxquels on a donné le nom de microbes. Alors que la température de cent degrés, celle de l'eau bouillante, les détruit complètement, en revanche, ces micro-organismes peuvent résister aux plus grands froids : placés une semaine entière dans l'air liquide, ou plusieurs heures dans l'hydrogène liquéfié, ils n'ont rien perdu de leur activité fonctionnelle ; des bactéries phosphorescentes perdent leur luminosité par un refroidissement intense, mais la reconquièrent dès qu'on les ramène à la température ordinaire ; enfin, des graines, refroidies à — 250 degrés, ont gardé inaltéré leur pouvoir germinatif. Tout cet ensemble de faits présente pour le physiologiste un intérêt de premier ordre, et soulève des questions dont l'intérêt philosophique n'échappe à personne : on a souvent agité la question d'une transmission possible de la vie par diffusion de spores ou de germes vivants d'une planète à l'autre ; les expériences que nous venons de rapporter ne contredisent pas cette hypothèse, et on a le droit de penser, jusqu'à plus ample informé, que la vie a pu se propager de toute éternité des mondes plus anciens aux mondes plus jeunes, et que l'unité de la matière inorganique dans l'univers a pour complément l'unité de la matière organisée.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, une chose au moins résulte clairement des recherches que nous avons résumées, et, à elle seule, cette vérité acquise vaut tous les effort qu'elle a coûtés : aux plus basses températures qu'on ait pu réaliser, la matière n'est nullement moribonde, et jamais, si loin qu'on puisse pousser dans cette voie, il ne nous sera donné de la connaître complètement inerte. Ainsi disparaît de la science une des idées favorites du XIXe siècle, que tout un ensemble d'expériences et de théories avait contribué à mettre en faveur. Nos prédécesseurs avaient cru voir un terme dans la série des phénomènes naturels ; nous comprenons aujourd'hui quel effet de mirage faisait paraître si proche ce but, qui recule indéfiniment devant nos efforts ; il n'y a pas de terme, et la chaîne des effets et des causes se prolonge indéfiniment.

L. HOULLEVIGUE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

UN

GRAND HOMME DE SALONS[1]

LE COMTE DE GUIBERT

— 1743-1790 —

Ce fut sans doute une âme aigrie, désenchantée, imprégnée d'amertume, que celle du philosophe qui le premier formula cette prière : « Seigneur, je vous demande de me garder de mes amis. Quant à mes ennemis, je m'en charge ! » Si injuste et cruel qu'il semble, il est un cas pourtant où l'on excuserait volontiers ce vœu blasphématoire : c'est lorsqu'on voit et qu'on entend le bruyant cortège d'empressés, de prôneurs et d'admirateurs qui entourent une jeune gloire naissante, saturant l'air d'un nuage épais d'encens, prodiguant à pleines coupes le vin capiteux et perfide des louanges outrées, des adulations sans mesure, et couvrant du fracas de leurs applaudissements les voix plus sages et plus prudentes qui prêchent la patience, le travail et l'effort constant vers le mieux. Pour un cœur sainement ambitieux, épris de vraie grandeur, nul péril n'est plus redoutable que le succès facile et la notoriété précoce, par le penchant qu'ils favorisent à se satisfaire aisément, à se croire arrivé au but dès les premiers pas du voyage, à se persuader que l'étude, le perpétuel recommencement, sont le fait des esprits médiocres ; comme si

1. Sources principales : *Correspondance inédite* du comte de Guibert. — *Œuvres complètes* du même, publiées par sa veuve. — *Correspondance* de Grimm, de Bachaumont, de Métra, etc. — *Lettres* de mademoiselle de Lespinasse, etc., etc.

rien de solide s'édifiait sans labeur, comme si le génie même pouvait se passer de talent. Au surplus, la postérité a coutume d'être impitoyable pour ces renommées trop hâtives; d'un geste dédaigneux, elle jette à bas la statue du grand homme, sans se soucier d'une exacte équité dans cette exécution sommaire. Il semble qu'elle se croie dispensée de justice envers ceux qui, de leur vivant, ont goûté prématurément les ivresses de la gloire, qui ont été, si l'on peut dire, payés comptant par leurs contemporains.

De cette loi quasi générale, l'exemple du comte de Guibert est entre tous instructif et frappant. Nul homme peut-être, au matin de la vie, n'aperçut devant soi une route plus lumineuse et plus parsemée de lauriers; nul ne vit ses premiers essais salués par des acclamations plus sonores et plus unanimes. « Il s'élance vers la gloire par tous les chemins! » s'écriait le Grand Frédéric. « Je ne sais s'il sera un Corneille ou un Turenne, mais il me paraît fait pour le grand, en quelque genre qu'il travaille », dira, dans le même temps, le patriarche de Ferney. C'est du même ton que s'exprimera, dès les premières rencontres, Julie de Lespinasse : « Il y a des noms faits pour l'Histoire; le vôtre excitera l'admiration. » Et quelques mois plus tard, quand elle l'a connu de plus près : « Diderot, répétera-t-elle encore, dit que la nature, en formant un homme de génie, lui secoue le flambeau sur la tête, en lui disant : *Sois grand homme, et sois malheureux!* Voilà justement ce qu'elle a prononcé le jour où vous êtes né. » Aucun, pour ainsi dire, de ses contemporains — fût-ce même parmi ses détracteurs — n'use en parlant de lui d'un autre mot que celui de génie. C'est l'expression courante dans les articles des gazettes comme dans les causeries des salons, chez les critiques de profession comme parmi les gens du grand monde. Et lui-même, disons-le, n'a jamais, jusqu'au dernier jour, douté de la fortune qui lui est réservée. Le souci de la gloire, sous sa forme la plus élevée, le hante, l'obsède, et domine en son cœur tout autre sentiment. Également insoucieux des bravos du public, du suffrage des confrères, du sourire attendri des femmes, il marche vers l'avenir, les yeux obstinément fixés sur le temple idéal où sont gravés les noms des héros de l'Humanité.

Ce qu'il est advenu de ces espoirs et de ces rêves, est-il nécessaire de le dire? Si les lettrés connaissent encore son nom, l'oubli, comme un linceul, s'est étendu peu à peu sur son œuvre. A peine le silence de sa tombe est-il troublé de loin en loin par la raillerie ou l'invective de ceux qui prétendent de la sorte venger de ses dédains sa plus fidèle admiratrice, l'exquise et malheureuse Julie de Lespinasse. C'est ainsi que Sainte-Beuve égratigne en passant, du bout acéré de sa plume, la mémoire du « jeune colonel pour lequel toute la société d'alors s'était mise en frais d'enthousiasme », du « héros avorté », dont, dit-il, « la spécialité fut d'avoir du génie ». Ou bien c'est Jules Janin dont la main plus brutale verse lourdement sur Guibert une hottée d'épithètes injurieuses : « Esprit médiocre, mauvais poète, écrivain de régiment, ambitieux de boudoir », etc.; je me crois dispensé d'insister sur ces gentillesses. Entre l'enthousiasme d'antan et le dénigrement ou l'indifférence d'aujourd'hui, la distance est si grande, qu'il m'a paru intéressant de préciser les causes et les circonstances de cette chute, de reviser, en quelque sorte, les pièces de ce procès, ou — pour parler d'un ton moins ambitieux — d'exposer simplement, en quelques courtes pages, ce petit épisode de l'histoire littéraire, laissant à mes lecteurs le soin d'en tirer la morale.

I

Jacques-Antoine-Hippolyte de Guibert naquit à Montauban, le 11 novembre 1743, d'une famille noble et militaire. Il n'avait que treize ans et demi lorsque son père, major général dans l'armée du maréchal de Broglie, le mandait près de lui et le jetait sur les champs de bataille. Il eut d'abord une compagnie au régiment d'Auvergne, où se trouvait alors le chevalier d'Assas, puis fut aide de camp de son père. Il prit une part active aux trois dernières campagnes de la guerre de Sept-Ans, assista aux batailles de Rosbach, de Minden, à l'affaire de Bergen, où il eut deux chevaux tués sous lui. La paix conclue, il passe en Corse; il y guerroie quelques années,

avec le maréchal de Vaux, et se distingue si bien au combat de Ponte-Nuovo, qu'il est fait colonel, puis commandant de la Légion corse. A la fin de l'année 1769, lorsqu'il revient en France et se fixe à Paris, il compte vingt-six ans d'âge et douze ans de services. Je ne donne point d'ailleurs ce qui précède pour extraordinaire. Tel était l'habituel emploi des années de jeunesse, en un temps réputé frivole, et dans une classe de la nation que l'on représente comme oisive.

Guibert, à ce moment, n'avait donc encore guère de titre à l'attention de ses contemporains. Il n'est pourtant pas un de ceux qui l'approchaient qui ne tînt pour certain qu'il fût marqué pour de hautes destinées. « Il ne ressemble à personne » : cette phrase vient naturellement sous la plume des gens qui, pour la première fois, se trouvent en sa présence. Non que son extérieur eût, au premier aspect, rien qui frappât ou charmât le regard. Sa stature était peu élevée; son visage était sans beauté; mais le front vaste était lourd de pensées; le masque mobile, frémissant, se revêtait, à la moindre émotion, d'une expression inoubliable; les yeux, fortement enchâssés, brûlaient d'une flamme ardente; et de sa bouche, aux lèvres charnues et robustes, jaillissaient, comme un flot sonore, d'éloquentes improvisations, riches d'idées généreuses, de poétiques images, de formules neuves et saisissantes[1]. Personne ne résistait à l'ascendant de ce verbe magique, à la contagion de ce feu qui semblait éclairer toutes les profondeurs de son être et révéler à ceux qui l'écoutaient tous les replis de sa pensée. « Son âme, s'écrie Julie de Lespinasse, se peint dans tout ce qu'il dit! » Madame de Staël, bon juge en la matière, dans un portrait qu'elle trace au lendemain de la mort de Guibert, apporte le même témoignage : « Sa conversation était la plus variée, la plus animée, la plus féconde que j'aie jamais connue... Il avait des pensées nouvelles sur chaque objet, un intérêt habituel pour tous. Dans le monde, ou seul avec vous, dans quelque disposition d'âme

1. « J'aime les gens qui ne se montrent qu'à mesure — écrit Guibert dans une de ses notes de voyages — et dont la conversation s'anime par degrés. Ils font toujours plus d'impression. Un trait, une réflexion, qui jaillit au milieu de leur silence, produit l'effet d'un coup de lumière dans un tableau. J'envierais ce genre, mais il faut conserver le sien; et, moi, je suis tout de mouvement. Je ne prépare rien; je ne sais que me taire ou m'épancher. »

qu'il fût ou que vous fussiez, le mouvement de son esprit ne s'arrêtait point; il le communiquait infailliblement. » Et, quelques pages plus loin, revenant sur le même sujet, elle dévoile, d'un mot pénétrant, le secret de sa séduction : « Son âme entière, s'écrie-t-elle, vous appartenait en vous parlant! »

Cette flamme expansive et fougueuse, par une contradiction moins rare que l'on ne pense, ne sortait pourtant pas d'un cœur vraiment tendre et sensible. « Dans l'ordre des sentiments, remarque justement Sainte-Beuve[1], il avait le mouvement, le tumulte et le fracas de la passion, mais non la chaleur. » Son imagination était plus ardente que son âme; et les idées l'occupaient trop, pour que l'amour ou l'amitié pût intéresser fortement un cerveau toujours obsédé de rêves, de théories et de spéculations abstraites. « Il était distrait des autres par sa pensée, et peut-être aussi par lui-même », assure madame de Staël, non sans un soupçon de malice. La correspondance publiée de mademoiselle de Lespinasse n'est qu'une longue plainte, tantôt douce et tantôt amère, sur la froideur inconsciente et foncière de celui qu'elle aima, comme elle le dit elle-même, avec des « transports convulsifs », qu'elle aima jusqu'à en mourir, détruite et ravagée par ce feu dévorant. « Vous savez bien, lui écrit-elle un jour, que nous sommes convenus que la sensibilité était le partage de la médiocrité, et votre caractère vous commande d'être grand; vos talents vous condamnent à la célébrité. Vous n'êtes point fait pour cette vie douce et intérieure qu'exigent la tendresse et le sentiment... Oui, je le répète, vous n'avez pas besoin d'être aimé, insiste-t-elle avec plus d'amertume à la veille de sa mort. Tout ce qui est de suite vous est impossible; votre cœur est passionné, mais il ne connaît pas la tendresse. »

Cette indifférence, au surplus, bien loin de nuire à ses conquêtes, ne fait que lui attacher davantage le cœur de ses adoratrices. Les femmes sont, on le sait, coutumières de cet illogisme; elles sont enclines à préférer qui se refuse à qui se donne; dédaigner leur tendresse est, pour certaines d'entre elles, un sûr moyen de la fixer. Il est de fait que, de son

1. Notice sur mademoiselle de Lespinasse *(Causeries du lundi)*.

temps, peu d'hommes furent plus aimés que le comte de Guibert. Sans parler même de sa plus illustre victime, la liste serait longue de celles qui s'acharnèrent à souffrir pour cet insensible. Si fort fut son prestige, qu'il résista victorieusement à la rude épreuve du mariage : sa femme[1] l'aima, dès le jour de ses noces, avec une ardeur passionnée, vécut vingt-cinq années en extase devant lui, pardonna ses écarts avec une patiente indulgence et, quand elle l'eut perdu, dévoua le reste de sa vie à lui dresser un piédestal pour la postérité.

Les dons supérieurs de Guibert justifiaient, convenons-en, ce culte admiratif. A la merveilleuse éloquence dont j'ai parlé plus haut, il joignait une rare énergie, une activité prodigieuse, une puissance de travail, qui lui permettaient de faire face, sans nuire à ses plaisirs mondains, aux plus dures et austères besognes, une promptitude d'esprit, une sûreté de mémoire, dont ses contemporains citent des preuves vraiment singulières. « Son coup d'œil, écrit l'un, était d'une justesse et d'une rapidité inouïes; il jugeait d'un regard le nombre d'hommes dont se composait une troupe, le nombre de volumes qui se trouvaient dans une bibliothèque. » — « Il ouvre un livre, assure un autre, et, en y jetant un coup d'œil plus rapide que l'éclair, il retient jusqu'à six lignes mot à mot. » Lui met-on sous les yeux quelque volume de vers, le livre refermé, il en cite une demi-douzaine, puis dit immédiatement « combien il y a de mots, de syllabes et de lettres » dans chacun des vers retenus. Il fait, certain soir, le pari de lire dans la même nuit cinq tomes d'un ouvrage fort abstrait, et le lendemain matin il en apporte une analyse aussi exacte que complète[2].

Tel était le comte de Guibert lorsque, au sortir de la première jeunesse, il disait adieu pour un temps à la carrière active des armes, et cherchait dans une voie nouvelle l'emploi de ses surprenantes facultés. Tout semblait faire prévoir une longue période de paix. Les nations, épuisées par la guerre de Sept-Ans, n'aspiraient qu'au repos; la France, plus que

1. Alexandrine-Louise Boutinon des Hays de Courcelles. Le mariage eut lieu le 1er juin 1775. La mariée avait à peine dix-sept ans.

2. *Notice sur Guibert*, par le général Bardin. — *Correspondance* de Grimm, etc.

toute autre, sentait le besoin impérieux de refaire à loisir ses armées décimées et son trésor à sec. Jamais pourtant les questions militaires n'avaient aussi vivement passionné les esprits. Les victoires du Grand Frédéric et les méthodes de guerre inaugurées par son génie bouleversaient les idées anciennes, faisaient germer dans les cervelles des velléités de progrès, de réformes, d'innovations. On parlait avec dérision des vieilles routines et des traditions surannées jusqu'alors pieusement conservées dans notre arsenal militaire, et dont les écrivains du temps rapportent des traits surprenants. Croirait-on, en effet, qu'à la fin du règne de Louis XV, trente ans à peine avant Napoléon, la cavalerie, d'après les règlements, n'avait droit de charger qu'au trot, que l'infanterie, au plus fort d'un combat, ne marchait qu'au pas cadencé, qu'en temps de paix jamais les troupes ne tiraient à la cible? Certains corps possédaient des privilèges spéciaux, comme de tenir la droite de la ligne de bataille, refusant de charger s'ils n'étaient à cette place. On racontait qu'à Fontenoy l'on n'avait pu, dans tout l'état-major, trouver une carte du pays pour mettre sous les yeux du Roi; on citait tel officier général, parvenu à ce grade élevé pour son habileté singulière à disposer les troupes sur le terrain de manière que la file des pieds traçât les mots de *Vive le Roi!* L'encombrement des généraux était d'ailleurs, à chaque campagne, une source de débats et de difficultés; un jour qu'on proposait au maréchal de Saxe un coup de main qui ne coûterait, lui disait-on, qu'une vingtaine de ses grenadiers : « Vingt grenadiers ! s'écriait-il. Passe encore si c'étaient vingt lieutenants généraux ! »

A ces abus et à ces ridicules on opposait la discipline, l'unité, la simplicité pratique des armées du Grand Frédéric. Mais les réformateurs n'envisageaient, pour la plupart, que des minuties extérieures, et négligeaient le fond pour ne s'attacher qu'aux détails. On croyait avoir fait beaucoup en bronzant les canons de fusils et en laquant les buffleteries. On ne songeait, écrit Guibert, qu'à faire du fantassin « un frotteur et un vernisseur »; c'est là ce qu'on appelait imiter le système prussien.

Au plus fort de ces discussions, vers le milieu de l'an-

née 1770, le bruit se répandit en France de l'apparition d'un ouvrage destiné, disait-on, à révolutionner les systèmes, les principes et les préjugés séculaires. Le titre était : *Essai général de Tactique*. On le savait clandestinement imprimé dans les Pays-Bas; on ignorait le nom de l'auteur. Les théories soutenues étaient d'ailleurs d'une telle hardiesse que le gouvernement français interdisait la vente et la distribution du livre. De fait, pendant longtemps, il fut presque introuvable en France, et Grimm constate dans sa Correspondance qu'en septembre 1772 on avait tout le mal du monde à s'en procurer un exemplaire. Cette rareté même et ces entraves n'en excitaient que davantage la curiosité du public. Les rares élus qui possédaient l'ouvrage en contaient des merveilles; l'intérêt s'augmenta lorsqu'on apprit, par des confidences indiscrètes, que cet écrivain subversif, ce hardi novateur, était un jeune et brillant officier, un colonel de vingt-sept ans, ce Guibert dont quelques amis vantaient dans les salons l'esprit et le génie. L'empressement devint tel que la police dut se résoudre à lever l'interdit et à laisser le livre entrer en France. Un peu plus tard, en 1773, une édition en fut publiée à Paris, portant cette fois le nom de Guibert. On assure qu'à cette occasion l'on songea de nouveau, dans les régions ministérielles, à châtier l'audacieux auteur en lui enlevant son grade ; mais le maréchal de Soubise représenta, dit-on, au Roi, l'inanité de la mesure et le danger de perdre les services d'un si remarquable officier. La modération prévalut, et l'on prit le parti de laisser libre cours à l'enthousiasme du public, qui atteignit bientôt des proportions extraordinaires.

II

Le livre de Guibert justifie-t-il l'incroyable succès sur lequel nous aurons bientôt à revenir ? Une rapide analyse permettra d'en juger. Il se divise en deux parties distinctes : une introduction étendue, intitulée *Discours préliminaire*, exposé général des idées de l'auteur en politique et en philosophie ; puis

un traité critique et didactique des systèmes en usage dans les armées européennes et des changements qu'il y faut apporter pour profiter des leçons du roi de Prusse. De cette seconde partie je parlerai brièvement, et pour cause ; je tiens à rassurer sur ce point mes lecteurs. Il me suffira de citer l'avis de quelques spécialistes. « Les propositions de l'auteur ont fait règle, écrit le général Bardin, et sont restées comme des jalons plantés pour l'avenir. » Meister nous apprend dans ses notes que le Grand Frédéric fut si fort affecté de voir pénétrer ses secrets, que la lecture de l'*Essai de Tactique* « lui causa un accès de fièvre ». Enfin Napoléon faisait un tel cas de l'ouvrage, qu'il l'avait entièrement annoté de sa main et qu'il l'emportait avec soi chaque fois qu'il partait en campagne. Ce dernier témoignage rend, semble-t-il, tous autres superflus.

Mais, quel que fût son mérite militaire, ce qui valut à l'œuvre de Guibert l'admiration de ses contemporains, ce qui peut, de nos jours encore, intéresser les gens lettrés, c'est le *Discours préliminaire*, cette dissertation éloquente où le jeune écrivain, épanchant son âme passionnée, formulait librement ses rêves sur le présent et sur l'avenir, interpellait les nations et les rois, lançait d'un accent impérieux les ministres de son pays, conviait enfin le vieux royaume de France à jeter bas, comme un vêtement usé, les dépouilles du passé, pour s'élancer allègrement sur une route inconnue et vers des destinées nouvelles. Qu'on approuve ou non ses principes, c'est un fait indéniable que, devançant de vingt années son siècle, Guibert a résumé, dans ces pages enflammées. le programme essentiel de la Révolution future. Et l'on conçoit comment, en 1790, dans la ferveur première de ses généreuses illusions, madame de Staël saluait en son défunt ami le précurseur du grand mouvement qui entraînait alors tout un peuple enivré : « Le besoin de son âme, s'écrie-t-elle, est devenu l'impulsion de tous, et les lumières de son esprit, la volonté générale... Ses vœux sont des projets, ses espérances sont des plans. La permanence d'une Assemblée nationale, la milice citoyenne, le patriotisme d'un roi qui veut lui-même donner une constitution à son peuple, tout s'y trouve... Ce qu'on appelait les rêves de sa jeunesse, ce qu'on traitait

d'exaltation, prend un caractère bien imposant quand une nation entière y donne la sanction suprême ! »

Toutes ces idées sont en germe, en effet, dans le *Discours préliminaire*. Le tableau que Guibert y trace des abus, des misères et des vices de son temps est dessiné d'un trait sobre et puissant. J'en citerai quelques passages, afin qu'on puisse juger de la manière et du ton de l'auteur.

« *A ma patrie !* », ces trois seuls mots sont la dédicace de l'ouvrage. Les premières pages décrivent, en termes généraux, les maux dont sont atteintes, vers le déclin du siècle, les principales nations européennes, et définissent les causes de leur apparente décadence : « D'une part, les peuples souffrent et se plaignent ; de l'autre, ils ont perdu toute espèce de ressort. Chacun vit pour soi, cherchant à se mettre à couvert des maux publics, à en profiter, ou à s'étourdir sur eux. Au milieu de cette faiblesse générale, les gouvernements, faibles eux-mêmes, mais par là féconds en petits moyens, étendent leur autorité et l'appesantissent. Ils semblent être en guerre secrète avec leurs sujets. Ils en corrompent une partie, pour dominer l'autre... Ils font de l'or le grand ressort de l'administration ; ils en font le moyen de l'avancement des particuliers, la solde du vice, qu'il augmente, la récompense de la vertu, qu'il avilit. Ils repompent ensuite, par des opérations fiscales, cet or que leur prodigalité a répandu, circulation funeste, et dont l'effet est de ruiner une partie de la nation, pour enchaîner l'autre ! » Cette philippique est censée s'adresser aux gouvernants européens, sans s'appliquer spécialement à aucun ; mais était-il possible aux tristes hommes d'État des dernières années de Louis XV de se tromper au sens de cette mordante satire, où d'autres, plus récents, n'auraient que peu de peine à se reconnaître à leur tour ?

D'ailleurs, à quelque temps de là, l'attaque est plus directe ; Guibert, déchirant tous les voiles, s'en prend à son pays, et dénonce les vices du régime : « Une cause qui contribue, dit-il, à rendre la politique si imparfaite, c'est la mobilité continuelle des ministères. L'intrigue et le hasard placent et déplacent les ministres. Élevés à ces postes, ils songent plus à les conserver qu'à les remplir. Ils gouvernent comme ils vivent, du jour à la journée ; au lieu de maîtriser

les événements, ils sont dominés par eux. Les détails les absorbent. Ils tiennent dans leurs mains quelques fils de l'administration, et laissent aller les grands ressorts. » Ailleurs encore, il stigmatise l'aveuglement funeste qui ne songe, s'écrie-t-il, « qu'à éteindre les vertus guerrières dans la nation, à ne pas même les développer chez les troupes », par la crainte que « de là elles ne se répandissent chez les citoyens et ne les armassent un jour contre le joug qui les opprime ».

A la peinture assombrie du présent, succède une large esquisse de l'avenir tel qu'il le conçoit et le souhaite pour la France : « Une politique qui consisterait à se fortifier au dedans, plutôt que de chercher à s'étendre au dehors ; à se resserrer même, si l'on a des possessions trop étendues, et à faire pour ainsi dire des conquêtes sur soi-même, en portant toutes les parties de l'administration au plus haut point de perfection ; à augmenter la puissance publique par les vertus des particuliers ; à travailler sur les lois, les mœurs, les opinions... » Et, pour appliquer ce programme, il appelle de ses vœux un gouvernement libéral, tempéré, constitutionnel, l'accord harmonieux et fécond du pouvoir monarchique avec l'élite de la nation, choisie et désignée par l'ensemble des citoyens. Les pages où il formule ces rêves se terminent par cette apostrophe, d'un accent noble et chaleureux : « S'il est une nation à laquelle convienne cette sage politique, c'est la mienne, qui, heureusement assise au milieu de l'Europe, sous la plus belle température, sur le sol le plus fertile, entourée presque partout de limites que la nature même semble avoir posées, peut être assez puissante pour ne rien craindre et ne rien désirer. C'est la mienne, parce que, j'ose le dire, c'est elle qui déchoit maintenant avec le plus de rapidité. Son gouvernement ne la soutient pas ; et les vices qui, nés chez elle, partout ailleurs ne se répandent que par imitation, y sont plus invétérés, plus destructifs, et doivent la dévorer la première ! »

On ne saurait décrire l'effet produit sur l'opinion par ce langage alors nouveau, courageux, exalté, empreint d'un patriotisme sincère. Il faut, pour se l'imaginer, se reporter par la pensée à ce début du règne de Louis XVI, à cette

époque étrangement surchauffée, la plus féconde qui fut jamais en illusions, en chimères généreuses. La France entière paraissait travaillée d'une sorte de malaise secret, de ce bouillonnement sourd, qui d'ordinaire, chez les individus, annonce et précède les grandes crises et les maladies violentes. Tout était matière à réforme, tout était remis en question ; et la liberté des propos était en harmonie avec la hardiesse des idées : « Sire — disait à Louis XVI le vieux maréchal de Richelieu, qui avait vu trois règnes successifs — sous Louis XIV, on n'osait dire un mot; sous Louis XV, on parlait tout bas ; sous Votre Majesté, on parle tout haut. » La jeune noblesse surtout se distinguait par son esprit frondeur, par son entrain joyeux à saper les principes, les traditions, les usages du passé; pourvu qu'on respectât la forme extérieure du régime, rien, affirmaient ces audacieux, n'était à conserver des vieilles institutions sur lesquelles se fondait la monarchie française. Aucun d'eux ne s'imaginait que, privé brusquement de tous ses supports intérieurs, l'édifice vermoulu pût crouler sur leurs têtes. « Nous nous sentions disposés, confessera plus tard l'un d'entre eux[1], à suivre avec enthousiasme les doctrines philosophiques que professaient des littérateurs spirituels et hardis... Nous sentions un secret plaisir à les voir attaquer un vieil échafaudage, qui nous semblait gothique et ridicule. Ainsi, quels que fussent nos rangs, nos privilèges, les débris de notre ancienne puissance qu'on minait sous nos pas, cette petite guerre nous plaisait. Nous n'en éprouvions pas les atteintes; nous n'en avions que le spectacle. Ce n'étaient que des combats de plume et de parole, qui ne nous paraissaient devoir faire aucun dommage à la supériorité d'existence dont nous jouissions et qu'une possession de plusieurs siècles nous faisait croire inébranlable... On trouve du plaisir à descendre, tant que l'on croit pouvoir remonter dès qu'on veut ; et, sans prévoyance, nous goûtions tout à la fois les avantages du patriciat et les douceurs d'une philosophie plébéienne. »

Curieuse époque en vérité, désintéressée et frivole, égoïste et humanitaire, séduisante, malgré qu'on en ait, par sa belle

1. *Souvenirs et anecdotes*, du comte de Ségur.

humeur insouciante et son ingénuité légère, pleine de contradictions et de contrastes imprévus, qui désarment le blâme et forcent le sourire ! Ces mêmes hommes, qui acclament les discours des théoriciens réclamant la paix perpétuelle, désirent la guerre avec passion et s'y jettent avec frénésie. Ils préconisent dans leurs propos la sainte égalité et la simplicité antique, tout en poussant à son dernier excès les recherches du luxe et l'appareil de la magnificence. A la cour d'un roi absolu, l'on applaudit « les maximes de Brutus » et les doctrines républicaines. On parle avec exaltation « d'indépendance dans les camps, de démocratie chez les nobles, de philosophie dans les bals et de morale dans les boudoirs [1] ». Peut-on ne pas songer, en présence d'un tel illogisme, au mot de Mirabeau, rentrant en son hôtel après la séance mémorable où il avait voté l'abolition des titres de noblesse : « Ah çà ! coquin, crie-t-il à son laquais, j'espère bien que pour toi je serai toujours monsieur le Comte ! »

Faut-il voir, avec Taine, dans ces inconséquences, le fait d'un dilettantisme spécial, d'un raffinement pervers, qui ne cherche parmi les thèses philosophiques qu'un excitant au badinage, une sorte de piment nouveau, dont la saveur relève la fadeur des propos galants et réveille les esprits blasés ? Faut-il croire que nos pères, lorsqu'ils se passionnaient pour ces belles utopies, n'y voyaient qu'un jeu élégant, un divertissement inédit, une manière « d'opéra supérieur, où défilent et s'entrechoquent, tantôt en costumes graves, tantôt sous un déguisement comique, toutes les grandes idées qui peuvent intéresser une tête pensante [2] » ? J'ai meilleure opinion, pour moi, de leur sincérité. J'estime que la plupart se laissaient prendre de bonne foi au leurre d'un séduisant mirage. La griserie des grands horizons et la splendeur lointaine des rivages entrevus dissimulaient la prochaine menace des récifs, l'imminence du naufrage. En cette fin du XVIIIe siècle, plus qu'à toute époque de l'histoire, les mots ont une puissance magique ; on croit à la vertu du verbe avec une naïveté touchante. Comme l'écrivait Chamfort d'une belle dame de ce

1. *Souvenirs et anecdotes* du comte de Ségur.

2. Taine, *Origines de la France contemporaine*, t. I.

temps : « Lorsqu'elle a dit de jolies choses sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée. » Par cette disposition d'esprit, par cet appétit de changement, par cette ardeur d'innovations, par cette confiance dans le pouvoir des théories et des idées, s'expliquent l'extraordinaire succès du livre de Guibert et l'enthousiasme universel dont il fut rapidement l'objet.

Je n'entends pas seulement par là les nombreuses éditions si rapidement enlevées, ni l'hommage, moins envié, des contrefaçons étrangères ; mais je veux dire que la faveur accordée à l'ouvrage rejaillissait sur son auteur. Guibert, en peu de mois, devint l'homme à la mode et le héros du jour, ornement du présent, espérance de l'avenir. Les littérateurs de métier, les encyclopédistes, ne cachaient pas leur joie d'enrôler dans leur camp un noble, un homme de Cour, de voir un militaire adopter les idées nouvelles dans un traité de stratégie, et mêler la philosophie à l'art de détruire ses semblables. D'autre part, la noblesse considérait le succès d'un des siens comme une victoire gagnée sur la roture académique : « La Cour et le grand monde se flattaient, dit La Harpe, d'opposer un colonel à toute la littérature ! » — « Le *Discours préliminaire* charme tout le monde », mande à Walpole la marquise du Deffand, peu bienveillante de sa nature. « *La Tactique* n'est pas un ouvrage de belles-lettres, mais elle m'a paru un ouvrage de génie », écrit Voltaire à Condorcet. A cet éloge privé, Voltaire ajoute bientôt une consécration officielle. Il publie peu après une épître en vers à Voisenon, sous le titre de *La Tactique*, où, après avoir déploré la guerre comme une nécessité cruelle, il suppose une réplique éloquente de Guibert. Le morceau se termine par ce couplet louangeur :

Monsieur Guibert se tut, après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire ;
Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards [1],
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.

1. Allusion au *Connétable de Bourbon*, tragédie que Guibert venait de composer.

Très flatté, comme on pense, de cette illustre conversion, Guibert répondit à Voltaire par une longue lettre en prose, d'où je détache seulement cette juste réflexion : « On s'en prend toujours à la guerre des calamités du monde; et le despotisme, les rois ignorants, les mauvais ministres, sont des fléaux bien plus cruels. Je viens de faire deux mille lieues; dans ce long voyage, j'ai vu presque partout les traces des impôts, et fort peu de vestiges de la guerre. »

Ces divers témoignages et ces échanges de compliments défrayaient les causeries, aiguisaient les curiosités. Les femmes surtout se distinguaient par leur exaltation; on voyait l'*Essai de Tactique* sur les guéridons des boudoirs et sur les tables à coiffer. N'avoir point lu l'ouvrage était du dernier mauvais ton; on ne l'avouait qu'en rougissant, comme on confesse une inconvenance. « Ah! monsieur, — disait l'une d'elles à Guibert, au milieu d'un cercle élégant, — croiriez-vous que je n'ai encore pu que parcourir votre beau *Tic-Tac*! Faites-moi donc le plaisir de me l'apporter un matin. » Une jeune duchesse de dix-huit ans, voulant marquer son admiration pour l'auteur : « Mon Dieu! — s'écriait-elle, — que je serais heureuse d'être la mère d'un tel homme! » On souriait de la naïveté; mais, peu de jours après, dans un des centres à la mode, on agita, toute une soirée, cette question importante : « Lequel était le plus à désirer d'être la mère, la sœur, ou la maîtresse de M. de Guibert [1]? »

Cet encens aristocratique et cette célébrité mondaine ont assurément des douceurs fort appréciables en tous temps; mais quel charme enivrant ne devait-on pas y goûter, au siècle où les salons disposaient de la renommée et régnaient presque sans partage dans le domaine intellectuel. L'esprit, à ce moment, était à lui seul une puissance. Non pas seulement, comme on est trop enclin à croire, l'esprit léger, futile, qui jaillit en fusée et ne laisse après soi qu'une poussière d'étincelles; les gens de cette époque, sans dédaigner le jeu brillant des mots, dirigeaient leur curiosité sur tout ce que peut embrasser l'intelligence humaine. Les femmes, aussi bien que les hommes, avides de tout connaître, lisaient tout, discutaient

1. *Correspondance littéraire* de La Harpe. — *Correspondance* de Grimm, de Métra, etc.

de tout ; et la causerie, ailée, animée et vivante, toujours variée, profonde parfois, jamais pédante, passait doucement et sans effort des sujets les plus gais aux sujets les plus graves, du menu scandale de la veille aux problèmes sublimes et ardus de la science, de la religion, de la métaphysique. « La conversation en France, écrit lord Chesterfield, roule toujours sur quelques points d'histoire, de critique ou même de philosophie, qui conviennent mieux à des êtres raisonnables que nos dissertations anglaises sur le temps et sur le whist. » L'atrabilaire Jean-Jacques Rousseau rend ce même témoignage à ses contemporains : « Un article de morale, assure-t-il, ne serait pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris. »

Le tact et l'habitude du monde empêchaient les causeries sérieuses de tourner en dissertations et en controverses d'école ; « on évitait l'ennui en ne s'appesantissant sur rien » ; et si jamais l'entretien s'égarait sur des cimes trop élevées pour n'être pas un peu nuageuses, un mot piquant, une saillie imprévue, traversant le brouillard comme un clair rayon de soleil, détendait les esprits, ramenait la belle humeur au cœur et le sourire aux lèvres. Si l'on discutait avec feu, l'on ne se querellait jamais ; une tolérance courtoise laissait un libre cours aux appréciations les plus diverses, les plus opposées. « Jours heureux, a-t-on dit, où les opinions n'influaient pas sur les sentiments, où l'on savait aimer ceux qui ne pensaient pas comme vous ! » Cette largeur des esprits aidait à la fusion des classes : « Les hommes de lettres les plus distingués, dit encore un témoin du temps[1], étaient admis avec faveur dans les maisons de la plus haute noblesse. Ce mélange des hommes de Cour et des hommes lettrés donnait aux uns plus de lumières, aux autres plus de goût. Jamais Paris ne fut plus semblable à Athènes ! »

L'enchantement de ces réunions en faisait aussi le danger. Celui qui, en de tels milieux, avait eu le bonheur ou l'art de réussir, devait croire qu'il avait conquis la véritable gloire, atteint le *summum*, l'idéal, l'apogée de son ambition. Acquérir le suffrage des salons parisiens était l'objectif principal de tout

1. *Souvenirs et anecdotes* du comte de Ségur.

homme qui sentait en soi des talents, des dons supérieurs; et, lorsqu'on l'avait obtenu, on ne se souciait plus que de le conserver. Tel fut l'écueil où se brisa la carrière du comte de Guibert. L'engouement sans pareil dont il se vit l'objet lui fit un mal irréparable. Il y gagna d'abord cette confiance excessive en soi, ce ton dédaigneux et tranchant, que ses meilleurs amis — madame de Staël en tête — reconnaissent en le déplorant et qui lui valut par la suite de périlleuses inimitiés. Mais surtout — tort plus grave et plus irrémédiable — il se croira désormais dispensé d'effort et de labeur. Assuré d'un génie que nul ne met en doute, il éparpillera son talent en directions multiples, vagabondant sur toutes les routes qui peuvent aboutir au succès — cette contrefaçon de la gloire — tour à tour poète, historien, philosophe, dramaturge, pamphlétaire politique et réformateur militaire, remarquable partout et partout incomplet. Le cadre de cette courte esquisse ne nous permet pas de le suivre en ces évolutions diverses, et nous nous attacherons seulement à ceux de ses essais qui furent les plus heureux ou les plus caractéristiques.

III

La première de ces tentatives fut dans le genre le plus apprécié de son temps, la tragédie, remise à la mode par Voltaire. « On parle beaucoup, lit-on dans la gazette de Bachaumont[1], d'une tragédie du *Connétable de Bourbon,* par M. de Guibert, le sublime auteur du *Discours préliminaire* de l'*Essai de Tactique*... Cette pièce, — ajoute le chroniqueur en ce style audacieux dont les gazetiers d'alors possédaient déjà le secret, — cette pièce fait un bruit du diable par les hardiesses dont elle est susceptible, et que son auteur a fait valoir avec toute la vigueur de son génie. On ne croit pas qu'elle puisse jamais être mise à la scène. » De fait, il paraît établi que l'intention primitive de Guibert ne fut pas d'af-

1. *Mémoires secrets,* 23 avril 1773.

fronter la rampe. Il se contentera de la lire devant des groupes de connaisseurs. Pour la première séance, il fait choix d'une maison amie, où l'on convoque, sous le sceau du secret, une demi-douzaine de « voisins ». Lorsque, au jour dit, il y fait son entrée, il se trouve en présence d'un cercle de deux cents personnes, venues « spontanément » pour avoir leur part du régal. La pièce alla aux nues ; l'effet fut prodigieux, le succès foudroyant et les acclamations sans fin. Ce fut le soir même, à Paris, l'événement des salons et des cénacles littéraires. Dès lors, les lectures se succèdent. Guibert ne peut suffire à toutes les sollicitations. « M. de Guibert, mande Grimm à Catherine II, a lu sa tragédie au Palais-Royal, au Palais-Bourbon, et dans toutes les grandes maisons de France... Elle a fait plus de sensation qu'aucune des pièces les plus célèbres. » Voltaire, au fond de sa retraite, se fait lire ce chef-d'œuvre, et couvre de fleurs son rival : le *Connétable*, affirme-t-il, « étincelle de beaux vers » ; il s'y trouve « autant de génie » et non moins de hardiesse que dans le traité de *Tactique*. « J'ai été étonné, confie-t-il à madame du Deffand[1], que le même homme ait pu faire des ouvrages si différents l'un de l'autre. Les Saxe, les Turenne n'auraient pas fait assurément de tragédies ! » Dans ce même temps, le comte d'Estaing, descendant de Bayard, — véritable héros de la pièce de Guibert — envoyait à l'auteur un portrait par Van-Loo[2] du « chevalier sans peur et sans reproche », avec ces quatre vers gravés sur la bordure du cadre :

Si Bayard eût vécu, Bayard te l'eût offert.
Tu mis dans tout son jour la vertu dont il brille.
Le portrait d'un héros, dans les mains de Guibert,
Sera toujours un portrait de famille.

Pour ceux qui, après plus d'un siècle écoulé, relisent froidement le *Connétable*, cet enthousiasme, à dire le vrai, semble bien excessif. L'intrigue assurément n'est pas sans intérêt, et c'est un beau sujet que le débat des deux princi-

1. 16 novembre 1773.

2. Actuellement en la possession de M. le comte Villeneuve-Guibert.

paux personnages, le connétable de Bourbon et son ami, le chevalier Bayard, l'un symbolisant l'ambition qui va jusqu'à trahir son maître et son pays, l'autre le dévouement et le patriotisme. On n'y peut non plus méconnaître d'assez fortes situations, de hautes et généreuses pensées, une chaleur d'expansion, qui touche, émeut, entraîne et rend indulgent aux défauts. Nous pardonnons aussi sans peine certains manquements aux règles de la tragédie, qui choquèrent fort les critiques de l'époque : tels que l'emploi des rimes croisées et le mépris des « trois unités » d'Aristote. Mais la lenteur d'exposition, l'incertitude de la composition, la longueur des tirades, le récit trop souvent substitué à l'action, trahissent l'inexpérience, sentent l'improvisation, nous empêchent de goûter les réelles beautés de l'ouvrage. Le pire est la négligence de la forme, l'incorrection du style, et cette faiblesse de versification dont l'amoureuse partialité de madmoiselle de Lespinasse ne pouvait s'empêcher de reprendre Guibert, sous forme de tendres conseils : « Dites-moi, lui écrit-elle, si vous vous accoutumez à vous hâter lentement, et à faire comme Racine, qui faisait difficilement ses vers. Mon ami, je vous impose le plaisir de lire, de relire tous les matins une scène de cette musique divine ; et puis vous vous promènerez, vous ferez des vers, et, avec le talent que la nature vous a donné de penser et de sentir fortement, je vous réponds que vous en ferez de très beaux. »

Pour les auditeurs de Guibert, ces taches disparaissaient devant la magie des grands mots et des périodes patriotiques, que faisait résonner la voix chaude du lecteur. On parla tant du *Connétable* que Marie-Antoinette, reine depuis peu de mois, en voulut avoir connaissance. Elle manda Guibert à Versailles ; elle écouta sa tragédie ; elle le combla d'éloges, dont la suite du récit fera voir la sincérité. Cette flatteuse audition n'en eut pas moins pour notre personnage des conséquences assez fâcheuses. Elle lui valut d'abord l'hostilité jalouse de M. de La Harpe, qui venait, lui aussi, de lire à Marie-Antoinette sa tragédie de *Menzicoff*, et qui ne put pas digérer la concurrence impertinente d'un confrère amateur. On lit peu La Harpe aujourd'hui, et l'on ne connaît guère que le critique froid et guindé du *Cours de littérature*, ou l'auteur

ampoulé de tant de mauvaises tragédies, flagellé par Gilbert en ces vers immortels :

> C'est ce petit rhéteur, de tant d'orgueil enflé,
> Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
> Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
> Tomba, de chute en chute, au trône académique.

Mais il est un autre La Harpe bien supérieur aux deux premiers : c'est le journaliste avisé, mordant et finement ironique, que révèle sa *Correspondance*, et dont les traits cinglants valent souvent d'être retenus. C'est cet ennemi dangereux qu'à chaque tournant de sa carrière Guibert aura désormais à ses trousses ; et l'on pourra lire plus d'une fois de petites notes empoisonnées, dans le genre de celle-ci, que je cite comme échantillon : « M. de Guibert, jeune militaire distingué dans son état, homme qui a beaucoup d'esprit et de prétention d'esprit, une tête exaltée, un goût peu exercé et une ambition très active en tout genre..., qui est fort lié avec la bonne littérature et n'est pas mal avec la mauvaise, auteur d'un ouvrage sur la tactique, dont la préface a des beautés qui prouvent au moins de la mémoire, a fait une tragédie intitulée le *Connétable de Bourbon*, qu'il ne veut ni faire jouer ni imprimer, apparemment pour se réserver le plaisir de la lire, sans l'exposer au danger d'être jugée. Il l'a lue à tout le monde... Il ne prétend à rien moins qu'à remplacer Turenne, Corneille et Bossuet. Je ne sais ce qui arrivera du premier, mais j'ai peu d'espérance pour les deux autres[1] ! »

L'autre mauvais service que rendit à Guibert l'admiration de Marie-Antoinette fut d'exposer sa tragédie à l'épreuve de la scène. On devait célébrer, au mois d'août 1775, le mariage de la sœur du Roi, madame Clotilde, avec le prince héritier de Savoie ; la Reine exprima le désir qu'à l'occasion des fêtes de ce mariage, on représentât le *Connétable* dans la salle magnifique — la plus vaste qui fût alors — construite d'après les plans du fameux Gabriel et récemment inaugurée. Le Roi résista pour la forme, alléguant que tout justement il venait d'édicter, pour des raisons d'économie, la suppression des

1. *Correspondance littéraire* de La Harpe, année 1774.

spectacles de Cour; à quoi la jeune reine répliqua que cette défense visait les opéras, mais non une simple tragédie, infiniment moins dispendieuse. Louis XVI céda devant cet argument et, quelques mois plus tard, ne put réprimer un soupir lorsqu'il vit la carte à payer, qui montait à trois cent mille livres. Il est vrai qu'on n'épargna rien pour rehausser l'ouvrage. Les décors, les costumes, étaient pleins de magnificence; de « merveilleuses machines », agencées par le sieur Arnould, présentaient des trucs inédits; pour la figuration, on engagea cinq cents personnes. Le Kain, alors en Angleterre, fut rappelé tout exprès pour jouer le rôle du Connétable; le premier rôle de femme, celui d'Adélaïde, fut confié à madame Vestris. Le compositeur de la Cour écrivit « une musique guerrière », que madame du Deffand proclamait admirable. Les répétitions de la pièce se firent au Théâtre-Français; Guibert, en tournée d'inspection, reçut du ministre un congé pour les diriger en personne. Quelques privilégiés furent admis à y assister; ils en contèrent tant de merveilles que ce fut, assure Bachaumont, « une fureur » dans Paris pour obtenir la même faveur. « Les acteurs engoués, ajoute-t-il, sollicitaient l'auteur de leur donner la pièce pour être jouée dans cette capitale. » Nul chef-d'œuvre, en un mot, ne fit tant de bruit à l'avance, et certains amis perspicaces en ressentaient quelque inquiétude.

La représentation fut fixée au 26 août. Toute la Cour, les ministres, les ambassadeurs étrangers et les envoyés de Savoie, y devaient assister. La Reine, par un ordre spécial, leva pour cette solennité la consigne traditionnelle qui interdisait d'applaudir en présence de Leurs Majestés. On s'arrachait les fauteuils et les loges. Seule, des intimes de Guibert, Julie de Lespinasse refusa, quand vint le grand jour, de prendre la route de Versailles : « Je suis trop malade, lui dit-elle, et puis je serais sur la roue pendant la représentation... D'ailleurs si cette tragédie amène, comme je l'espère, un grand succès, je ne me soucie pas d'exalter mon âme. Elle est trop fatiguée; il ne lui faudrait plus que du repos et du calme. » Mais, enfermée en son humble logis de la rue Saint-Dominique, elle vécut dans l'angoisse les heures de la bataille : « Mon ami, écrit-elle quelques instants avant le lever du

rideau, à cinq heures, lorsque le *Connétable* commencera, je ferai comme je ne sais plus quel prophète qui élevait ses bras au ciel pendant que Josué combattait. Oh! oui, mon ami, ma pensée, mon âme seront bien près de vous. Qu'importe après cela où est ma personne? » La soirée s'écoulait; aucun message n'arrivait de Versailles; son agitation redoublait : « M. d'Alembert ne vient pas, reprend-elle à onze heures du soir. Avant de me coucher, je veux entendre ces mots : *Il n'y eut jamais un plus grand succès!* Quand j'aurai entendu ces douces paroles, je prononcerais bien avec délices celles de saint Siméon, après avoir vu son Sauveur. » Enfin la porte s'ouvre, et d'Alembert paraît; il apporte de bonnes nouvelles : « Le succès a fait violer toutes les règles; on a beaucoup applaudi cette scène du troisième acte, ce qu'il y a de plus beau au théâtre! »

Le bon d'Alembert, disons-le, pour plaire à son amie, avait forcé la note; les relations du temps en sont le témoignage. En premier lieu, l'acoustique de la salle nuisit fort au succès : « J'entendis le *Connétable*, écrit madame du Deffand, de l'œil-de-bœuf de l'appartement des Beauvau, ou, pour dire la vérité, je ne l'entendis point. La distance du théâtre au bout de la salle, l'excessive élévation, la mauvaise prononciation des acteurs, firent que je n'aurais eu nulle connaissance du sujet de la pièce, si quelques vers que j'attrapais par intervalle ne m'avaient rappelé le souvenir de la lecture que j'avais entendue... » Quant aux spectateurs mieux placés, leur froideur vint d'une autre cause. On s'avisa, non sans raison, dès le début du spectacle, que c'était une étrange idée d'offrir à la famille royale et aux diplomates savoyards un drame où l'on représentait un Bourbon trahissant la France, à l'instigation d'une princesse de la maison de Savoie. Le Roi fut des premiers à faire cette découverte, et témoigna, dit-on, quelque mécontentement. Un malaise général se répandit dans le public, gagna les interprètes, dont le jeu se sentit de cette gêne inavouée. Le Kain fut manifestement au-dessous de lui-même. Le troisième acte, cependant, réchauffa l'atmosphère; on applaudit les tirades de Bayard; la splendeur de la mise en scène éblouit tous les yeux. Mais les derniers tableaux gâtèrent ce bon effet. La pièce durait trois heures, longueur alors

inusitée; peu s'en fallut qu'au cinquième acte des murmures impatients ne couvrissent la voix des acteurs. Quand le rideau tomba, la Reine, avec quelques amis zélés, fut presque seule à applaudir l'auteur.

A cette marque de sympathie ne se restreignit pas la bienveillance de Marie-Antoinette. Elle voulut, quelques mois plus tard, que l'on reprît le *Connétable* au Grand-Théâtre de Versailles. Guibert, plein de reconnaissance, remit l'ouvrage sur le chantier, refit le dénouement; puis il alla soumettre à son auguste protectrice la pièce ainsi revue et corrigée : « Ah! monsieur, s'écria la Reine avec sa grâce accoutumée, vous voulez donc m'ôter la joie de vous défendre! » Hâtons-nous de le dire, cette joie ne lui fit point défaut. L'épreuve nouvelle eut lieu le 30 décembre; le succès ne fut pas plus vif, et les retouches ne furent aucunement approuvées. « Comment avez-vous trouvé le *Connétable*? demandait-on le lendemain au chevalier de Chastellux. — Je l'ai trouvé d'un changement affreux!... Au reste, ajoutait-il, dès la première fois, il était évident qu'il couvait une grave maladie. »

Reconnaissons, à l'honneur de Guibert, que cet échec fut accueilli par lui sans humeur et sans amertume, et que l'expérience lui servit. Sans doute, il écrivit encore deux tragédies, l'une sur les *Gracques*, et l'autre sur *Anne de Boleyn;* mais il refusa constamment de les laisser soit jouer, soit imprimer de son vivant[1]. Lorsque, quinze ans plus tard, en 1790, les comédiens français voulurent monter les *Gracques*, si certain que fût le succès d'une pièce en harmonie avec les passions du moment, il répondit à cette requête par un refus formel, ne voulant pas, dit-il, ajouter à l'effervescence et à la division des classes.

IV

La chute du *Connétable* marque une étape nouvelle dans la carrière littéraire de Guibert. Il se retourne prestement vers

1. Elles ne furent publiées qu'après sa mort, par les soins de sa veuve, à un nombre restreint d'exemplaires.

un genre différent, qui jouissait presque au même degré de la faveur du public : les *éloges historiques*, où triomphait Thomas, où commençait à s'essayer La Harpe. Tout justement l'Académie avait mis au concours l'éloge de Catinat ; le sujet était beau, prêtait à l'éloquence ; nombre de jeunes écrivains s'étaient mis sur les rangs. Guibert se fit inscrire ; La Harpe, son rival, en fit sur l'heure autant. Ce fut une dispute homérique : les autres candidats s'étant, pour la plupart, éliminés d'eux-mêmes devant ces deux compétiteurs, la bataille prit l'aspect d'un combat singulier, long, acharné, d'une issue incertaine. Chacun des deux champions lisait dans les salons amis des fragments de son œuvre ; chacun avait son clan, qui célébrait les beautés de cette œuvre, et qui dénigrait l'adversaire. « La concurrence de ces rivaux, lit-on dans les lettres de Grimm, a manqué d'exciter un schisme des plus funestes dans la république des lettres. Les chefs du même parti ont beaucoup de peine à s'accorder entre eux ». L'abbé Barthélemy, partisan de Guibert, accable d'épigrammes le discours de La Harpe : « Pendant qu'il nous le lisait, dit-il, je voyais la grenouille qui s'enflait et finissait par crever... La chaleur n'y est que dans les mots ; ce sont de ces pâtés de glace qu'on passe au four... excepté que ces pâtés sont fort bons ! » La Harpe ne laisse à personne le soin de persifler Guibert : « Tout Paris savait qu'il avait travaillé un an à son discours, qu'il devait infailliblement avoir le prix, puisqu'il faisait l'éloge d'un militaire et qu'il avait fait la *Tactique*... Il y a un certain monde qui ne revient pas d'étonnement qu'on puisse avoir le prix sur un colonel, quand il faut faire l'éloge d'un maréchal de France. »

La séance de l'Académie où fut désigné le vainqueur resta longtemps, dans le souvenir des juges de ce tournoi, comme un événement mémorable. Les amis de Guibert et de Julie de Lespinasse, Suard, Arnauld, d'Alembert, y déployèrent des prodiges de valeur, mirent en lumière les réels mérites de l'ouvrage, la noblesse des pensées, l'élévation des sentiments, le souffle véhément qui ne laisse point languir l'intérêt du récit. Leurs contradicteurs objectèrent les fautes de goût et les faiblesses de style, les expressions risquées et les obscurités fréquentes. La discussion fut chaude et faillit tourner en que-

relle. Enfin La Harpe l'emporta ; quelques voix de majorité lui décernèrent le premier prix ; Guibert, pour consolation, dut se contenter du second. Le déchaînement fut grand dans le beau monde, lorsqu'on apprit cette décision ; chacun s'escrimait à l'envi contre « l'aveuglement et la partialité » de l'aréopage littéraire, qui préférait, répétait-on, la correction à l'éloquence, et « le bel esprit au génie ». — « Être à la suite de M. de La Harpe ! s'exclame Julie de Lespinasse. Cela me révolte à un degré que je ne puis exprimer... Cela blesse mon esprit, cela me rend injuste, car cela pousse mon âme jusqu'à la haine pour celui qui vous a été préféré ! » Voltaire lui-même prend parti pour Guibert dans une lettre élogieuse : « Je trouve dans ce discours une grande profondeur d'idées vraies, nobles, fines et sublimes, des morceaux d'éloquence très touchants, une fierté courageuse, et l'enthousiasme d'un homme qui aspire à remplacer son héros. » Guibert riposte sur-le-champ par ce coup d'encensoir : « J'ai prétendu, en secret, à votre suffrage plus qu'à la couronne de l'Académie. Retiré au pied des Alpes et y fixant le destin de notre littérature, vous pouvez vous appliquer ce vers de Sertorius :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis ! »

Au fond, cette noble indifférence cache mal un vif dépit, une tenace et profonde rancune. Lorsque, deux ans plus tard, l'Académie propose l'éloge de Michel de l'Hôpital, Guibert traite le sujet, mais se défend de concourir. L'épigraphe qu'il choisit est d'une hauteur insultante : *Ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes*. Les premières lignes du discours commentent cette aimable pensée : les entraves qu'on apporte aux œuvres couronnées les condamnent à n'être, explique-t-il, que « des amplifications de rhéteur », où « les grandes leçons de la vie de l'Hôpital seront perdues dans une sonore et stérile abondance de paroles ». C'est pourquoi, dédaigneux « des lauriers éphémères » et de l'approbation des littérateurs de métier, il ne prétend plus désormais qu'au libre suffrage du public, et ne s'adresse qu'à ceux « qui étudient l'histoire en vue d'y figurer un jour ». Ce discours, d'ailleurs éloquent, incisif et de haute allure, consterna par sa violence les meilleurs amis de Guibert : « De

tels écarts, lit-on dans une correspondance du temps, lui ferment à jamais les portes de l'Académie ! »

Cette boutade, par bonheur, n'eut point d'aussi grosses conséquences. L'Académie est bonne princesse et pardonne volontiers les injures de ses soupirants. Elle est trop nourrie de classiques pour ne comprendre pas le dépit amoureux. Elle le prouva, quelques années plus tard, quand il fallut pourvoir à la succession de Thomas. On annonçait de nombreux concurrents, notamment Sedaine et Garat ; ils se retirèrent tous, sur la nouvelle que M. de Guibert était sûr de tous les suffrages. Il fut effectivement élu, le 15 décembre 1785, à la presque unanimité. Sa réception fut triomphale. On avait choisi l'occasion pour restaurer à neuf la décoration de la salle, jusqu'alors noire, triste, enfumée. Sur les parois, « d'un blanc éblouissant », on tendit de belles tapisseries semées de fleurs de lis ; on accrocha çà et là les portraits des rois et des grands hommes dont s'honorait la France ; les tribunes, ornées avec goût, étaient pareilles à des loges de spectacle ; certaines étaient grillées, pour les seigneurs et les belles dames qui désiraient garder l'incognito. Bref, un ensemble si galant, si coquet, si pimpant, qu'on se croyait « à l'Opéra ou dans une salle de bal ».

La réception, d'abord fixée au jeudi 9 février, fut remise au lundi, sur la demande des principaux ministres, qui voulaient être de la fête. Jamais il ne se vit plus magnifique chambrée : tout le monde officiel, la fleur de la littérature et l'élite de l'armée, toutes les femmes réputées pour la beauté, l'esprit et l'élégance. On se montrait la duchesse de Bourbon, la duchesse de Crillon, la princesse de Beauvau, madame Necker, avec sa fille, ambassadrice de Suède et récemment mariée ; on remarquait encore, en toilette tapageuse, une femme célèbre alors pour ses extravagances, Olympe de Gouges, originaire de Montauban et venue comme compatriote. Dans les couloirs, deux cents personnes se tenaient debout, faute de place, dont plusieurs « cordons-bleus » et des dames de la Cour. Guibert débita son discours d'une voix chaude et timbrée, qui faisait sonner les périodes ; il électrisa l'auditoire. Plus tard, à la lecture, quelques esprits chagrins s'avisèrent que peut-être il avait abusé des appels à la gloire,

qu'il avait parlé de soi-même plus que de son prédécesseur. Mais l'art, la flamme de l'orateur dissimulèrent ces torts légers, et le succès fut éclatant[1]. Au milieu même de son triomphe, l'élu n'avait pu se défaire de sa rancune contre La Harpe, à présent son confrère ; chacun mit le nom au-dessous du portrait que Guibert esquissa du critique de métier, qui, dit-il, « inquiet, ombrageux, assigne des règles, distingue des genres, pose des limites, oublie que le génie franchit parfois avec bonheur ces barrières importunes », qui discute tous les talents « pour les réduire au niveau des siens, comme s'il n'était pas plus beau de s'élever au milieu de rivaux qu'on honore que de planer sur la médiocrité et de dominer dans un désert ! » Un tonnerre de bravos accueillit ce coup de massue ; les satisfactions de l'orgueil se doublèrent, pour Guibert, des joies plus vives de la vengeance.

V

La silhouette que je trace d'un homme qui fit tant de bruit en son temps ne serait pas complète, si j'omettais la partie de son œuvre qui, encore qu'ignorée de la plupart de ses contemporains, devrait demeurer à mon sens son meilleur titre littéraire. J'entends par là ses notes et souvenirs de voyage, adressés à sa femme et publiés par elle, à quelques exemplaires, après la mort de son mari. Peu d'hommes ont couru les grandes routes plus que le comte de Guibert. A chaque phase de loisir, cette passion reparaît, comme s'il voulait tromper par le mouvement physique son perpétuel besoin d'agir, sa soif de jouer un rôle dans la politique de son temps[2]. D'ailleurs le voyageur ne tue pas chez lui l'écrivain :

1. « Séance vraiment touchante et solennelle, écrivait quelques jours plus tard Ducis à madame Necker, où l'éloquence a été louée par l'éloquence, où l'âme a parlé à l'âme, et où l'Académie, au milieu de ses regrets, a vu la nation confirmer son choix ! » (Lettres inédites de Ducis, publiées dans la *Revue de l'Histoire de Versailles*.)

2. Ces pérégrinations constantes sont la source de bien des reproches sous la plume de mademoiselle de Lespinasse : « Ce que vous me dites, lui écrit-elle un jour, sur la cause de vos courses continuelles est charmant : « Je remplis ma

« C'est vous, lui écrivait madame Necker, c'est vous qui, tous les soirs, en rentrant chez vous, secouez votre plume, comme le petit chien du pèlerin secouait sa patte, pour en faire tomber des diamants et des perles. Chaque mot de votre *Journal* a un charme nouveau, qui attache à vous. Vous nous faites regarder par cette fenêtre le cœur de l'homme, et jamais nous n'aurons eu spectacle plus noble et plus touchant ! » Sans justifier ce dithyrambe, le *Journal* de Guibert présente assurément le plus vif intérêt. Ces pages écrites au courant de la plume, sans prétention, en phrases hachées, inachevées quelquefois, sont pleines de belles pensées, de pittoresques descriptions, de piquantes anecdotes, de jugements libres et profonds sur les hommes, les pays et les institutions.

A peu près seul alors de ses compatriotes, il aime réellement la nature, il sait goûter le charme d'un beau site et d'un aimable paysage : « La vue de la mer agit toujours sur moi, dit-il au cours d'un voyage sur les côtes de France ; elle agrandit ma pensée, elle l'attriste, enfin elle la remplit. Mais ce n'est jamais un sentiment doux ; c'est comme la vue du ciel et la pensée de l'éternité. Oh ! que les charmants ruisseaux que j'avais vus la veille me fournissaient des songes plus riants ! Ils me rapprochaient de moi-même ; ils agitaient mon cœur ; ils me donnaient le désir de les attirer dans ma retraite ou de m'en bâtir une sur leurs bords ! » Comme on le voit par cet aveu, aux horizons illimités, à l'immensité pleine de rêve, il préfère les tableaux que l'œil peut embrasser nettement, qui offrent des contours arrêtés et précis. En cela, tout au moins, il est homme de son siècle. « Je n'aime pas, dira-t-il encore, ce que les poètes appellent un *océan de verdure*. Un champ de blé sur une colline, avec quelques arbres à la cime, une petite prairie et un ruisseau à ses pieds, voilà ce que je préfère mille fois... Ce qui est borné et varié a seul du charme pour moi. »

Il ne se contente pas de voir, mais ce qu'il voit le fait penser. Il sait l'art d'animer la description d'un paysage par

» jeunesse, pour que ma jeunesse ne puisse pas me reprocher de l'avoir mal » employée »... Soyons plus simples : vous allez au bout du monde, parce que votre âme est plus avide que sensible. »

une réflexion pénétrante. Traverse-t-il la petite ville de Lourdes, où s'érigeait un vieux château qui servait de prison pour les jeunes libertins : « Les vallées qui environnent Lourdes, écrit-il, quoique extrêmement étroites et serrées par de hautes montagnes décharnées, offrent un joli coup d'œil. Elles sont arrosées par deux gaves, couvertes de prairies et de riches cultures. La terre, ainsi que dans toutes les vallées des Pyrénées, ne se repose jamais. J'admirais cette vue; mais, en rejetant les yeux sur ce château, sur ce triste donjon, sur tout cet appareil qui ne retrace que des idées d'esclavage, je me rappelais le mot si profondément triste d'un chartreux à un homme qui lui faisait compliment de la beauté de leur demeure : « Oui, monsieur, répondit le Père, cela est beau, mais — avec un soupir qui sortit comme du fond d'un tombeau — *transeuntibus*, pour les passants ! » Ce mot fait frissonner ma pensée. Je crois voir le spectre du désespoir, secouant pesamment ses chaînes, et retombant à terre accablé de leur poids. Il n'y a plus ni belle situation, ni riant paysage, avec la nécessité d'y toujours vivre et de les toujours voir ! »

M'excusera-t-on de citer encore ce passage, auquel les événements du jour donnent une espèce d'actualité ? Il s'agit, en effet, des congrégations religieuses. Un décret de l'Empereur venait tout justement d'en disperser le plus grand nombre à l'instant où Guibert arrivait en Autriche. Guibert, imbu des idées de son temps, était tenté d'approuver la mesure; mais il questionne à ce sujet un « vieil évêque » du pays, passablement sceptique et détaché, qui se place, pour juger les choses, au point de vue uniquement temporel et pratique : « Les maisons religieuses, me dit-il, retenaient dans ce pays une grande partie des revenus, nourrissaient les pauvres, faisaient vivre beaucoup d'ouvriers ; qui est-ce qui les remplacera ? — Mais, monseigneur, s'il se faisait de ces biens un meilleur emploi ; si, par cet emploi, tous les revenus étaient consommés dans la même province; si, au lieu d'une famille éternelle et stérile de religieux, ces biens nourrissaient cent familles fécondes et laborieuses ? — Monsieur, les gouvernements n'ont pas cette politique bienfaisante. Ils ne dépouillent que pour s'enrichir, ou rassembler autour d'eux la richesse. Aucune vue ni de justice, ni de bonne administration, ni de

bienveillance politique n'a présidé à l'opération de l'Empereur... Les familles qui ont autrefois créé ou doté ces maisons ont réclamé leurs anciennes propriétés ; et elles y étaient fondées sans doute, car, puisque le contrat de donation se trouvait anéanti par la destruction des couvents, il était juste que les biens retournassent aux héritiers des donateurs. On n'a pas eu égard à leur réclamation... « J'écoutais ce bon évêque, conclut le récit de Guibert, et ne pouvais nier que la cause des religieux ne fût mieux défendue par lui que par le fanatisme. Il réduisait tout en calculs politiques, et il trouvait qu'au bout de tout le plus détestable des abus était celui du despotisme, qui peut envahir toutes les propriétés, rompre tous les contrats, annuler tous les vœux, et se mettre ainsi, disait-il énergiquement, « entre Dieu et les lois ». Cette conversation me restera longtemps présente : et, quand j'entendrai la philosophie déclamatoire et oiseuse de nos jours conseiller, sans réflexion, la destruction des moines, je me souviendrai de mon vieil évêque. »

Le *Journal*, à chaque page, est semé d'anecdotes, de petits croquis à la plume. En Allemagne, il rencontre Gluck, qui composait alors son opéra d'*Iphigénie ;* le maître se met au clavecin, lui joue, sur sa demande, des fragments de l'œuvre nouvelle : « Genre de musique absolument neuf, consigne Guibert dans ses notes ; récitatif simple et déclamé d'une manière sublime. Jamais rien ne m'a produit cet effet en musique. Et c'était Gluck seul, avec une voix de chaudron, estropiant le français, touchant médiocrement le clavecin. Son génie couvrait tout ; il animait ses yeux, son geste ; il m'échauffait, moi, barbare, moi dont on n'a presque jamais ému l'âme par les oreilles ! » Un autre jour, en Hesse, dans l'armée du Landgrave, il voit, dans une revue, défiler devant lui des déserteurs français : « Malgré la bizarrerie du costume qui les déguise, les talons — ou plutôt les échasses — sur lesquels ils sont montés, les faux mollets, les ventres et les poitrines de carton, le caractère du visage français perce encore. La discipline de fer sous laquelle ils gémissent les a consternés sans les abrutir. Je les voyais, en défilant, jeter sur nous un regard plus profond. Après avoir passé, ils retournaient la tête, et ce regard prolongé, jusqu'à ce qu'ils

nous eussent perdus de vue, me semblait exprimer souvent le remords et l'attendrissement. Ce n'est point mon âme qui leur prêtait ce mouvement; il nous a tous frappés de même, et l'un de nous m'a confirmé qu'il avait vu les yeux de plusieurs de ces malheureux mouillés de larmes. » Cette note émue est fréquente chez Guibert ; en lui, la fibre nationale vibre au plus léger choc. Il s'indigne de voir le caractère de ses compatriotes jugé, chez nos voisins, d'après les types dépeints dans les pièces de théâtre et les romans de nos littérateurs : « Je me sens, s'écrie-t-il, plus Français à l'étranger qu'en France. On voudrait être honoré, relevé par le nom de la patrie; il est affreux d'en rougir ! » Parfois jaillit comme un éclair quelque pensée, quelque vue prophétique; telle cette phrase où, vingt ans d'avance, il semble prévoir Bonaparte : « C'est la plume qui prépare les révolutions, mais c'est l'épée qui les achève! »

Un des passages les plus intéressants est le récit de son séjour à la cour du Grand Frédéric. Au retour d'une visite aux champs de bataille d'Allemagne, Guibert eut le désir de voir le roi-guerrier dont le nom remplissait l'Europe. Réaliser ce vœu était chose délicate ; certains jugements de l'*Essai de Tactique* avaient irrité le souverain, fort chatouilleux à la critique, malgré ses prétentions à la philosophie. Aussi Guibert se fit-il précéder d'une lettre d'un accent pathétique et flatteur : « Le désespoir de la Postérité, dit-il en terminant, est de ne pouvoir connaître les grands hommes dont elle lit les exploits. J'ai le bonheur d'être du siècle de Votre Majesté. Celui de la voir, de l'admirer par mes yeux semble me revenir de droit. On adorait à Athènes le *Dieu inconnu* ; faites, Sire, que ce ne soit pas au *Héros inconnu* que j'adresse toute ma vie mon hommage. » Frédéric se laissa fléchir. Guibert eut son invitation; il demeura près d'une semaine dans l'intimité du roi de Prusse ; les notes de son *Journal* nous renseignent sur l'impression qu'il retira de ce commerce.

Le premier jour, c'est une admiration sans borne, le respect muet que l'on ressent devant un être surhumain : « Une sorte de vapeur magique me semblait environner sa personne : c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour d'un saint, et la gloire autour d'un grand homme. » Dès la seconde audience, le pres-

tige se dissipe ; l'observateur revient en scène et l'analyse reprend ses droits. Nous y gagnons un portrait à la plume plein de couleur et de relief : « Qu'on se figure un grand chapeau, à plumet jadis blanc, une demi-perruque à queue, dérangée par son chapeau et par la sueur, un habit toujours boutonné, fait comme un sac, garni sur le devant d'une énorme quantité de tabac d'Espagne, doublé, même en été, d'une peluche de soie, autrefois peluche, autrefois couleur de feu, maintenant rase et jaune ; l'épée, petite et de cuivre, avec une vieille dragonne dont le gland n'est plus qu'une olive de bois ; une culotte noire, râpée, et toujours rapiécée ; des bottes de pêcheur, jadis noires, maintenant jaunes de vétusté. Sa voiture, son lit, sa chambre, sont d'une malpropreté à laquelle rien ne peut être comparé. Il ne change pas de chemise tous les jours ; quelquefois il se met au lit tout botté. Avec cela, une grande magnificence en bijoux... »

Le trait distinctif du visage est la mobilité de la physionomie : « Elle caresse à droite et menace à gauche. Cette mobilité existe aussi dans son esprit, dans son caractère, dans une infinité de détails de sa conduite. Jamais il n'est le même, jamais on ne sait ce qu'il sera. » Ce qui pourtant ne varie guère, c'est le ton persifleur, c'est l'amusement qu'il prend à démonter ses interlocuteurs par des questions embarrassantes : « Voltaire, assure Guibert, l'a accoutumé à ce genre, assez déplaisant chez un particulier, et odieux chez un roi, parce qu'il devrait sentir que sa présence déconcerte l'homme le plus instruit, et qu'attaquant à armes inégales, il offense sans retour et est supérieur sans gloire. » Pénétrant plus avant dans l'âme de son modèle, Guibert dépeint son caractère d'un crayon sobre et vigoureux : « Musique, beaux-arts, littérature, philosophie, tout cela n'est pour lui que délassement, remplissage ou charlatanisme. L'amitié, il ne l'a jamais connue ; les hommes ne sont rien à ses yeux. S'ils l'amusent, il les caresse ; s'ils le servent, il les nourrit. Ne peut-on plus lui être utile ? Il néglige, ou foule aux pieds. Les peuples ? Ils ne sont à ses yeux qu'un vil bétail destiné à féconder ou à embellir la terre qu'il gouverne. Il n'attache de valeur à chaque tête que par la somme de force ou de revenu qu'elle met dans ses mains. » — « Il n'y a pas de jour, lit-on quel-

ques lignes plus loin, qu'il ne promène ses regards sur toutes les cours de l'Europe. L'ineptie des autres rois, leurs fautes, leurs vices, les cabales qui les entourent, tout cela fait triomphe pour lui. Il s'en entretient avec une joie maligne; il en fait le tableau, et il en charge les couleurs... » Au moment du départ, Guibert résume son impression en ces termes sévères : « Je déteste l'ambition; c'est la gloire que j'aime, mais ce n'est pas celle du roi de Prusse. Je l'ai vu de trop près pour ne le pas haïr! »

De ce jour, en effet, il semble que Guibert redoute de pénétrer dans l'intimité des grands hommes. Au sortir de Potsdam, il avait songé tout d'abord à passer par Ferney pour rendre visite à Voltaire; mais il se ravise en chemin : « Je ne me soucie plus, s'écrie-t-il, d'aller voir le génie qui s'éteint et qui se prostitue! » Un peu plus tard, toutefois, il fit ce pèlerinage. Il reçut le meilleur accueil des commensaux habituels de Voltaire, sa nièce, madame Denis, son confesseur, le Père Adam; mais, ni au repas ni après, le philosophe ne daigna se montrer, prétextant je ne sais quelle indisposition. Sur le point de prendre congé, Guibert, vivement déçu, réclama une plume et de l'encre, et fit porter à Voltaire ce billet, que, malgré son irrévérence, on me permettra de citer, tant il est bien dans le ton de l'époque : « Je vous avais toujours soupçonné d'être un dieu; aujourd'hui j'en suis sûr, car vous renouvelez les mystères de la religion catholique : on vous boit, on vous mange, et l'on ne vous voit pas! » Le compliment eut plein succès. Voltaire parut à l'instant même, se mit en frais de politesses; tous deux se séparèrent enchantés l'un de l'autre : « Ce qui m'a charmé, écrivait quelques jours plus tard Voltaire à madame du Deffand, c'est que ce docteur en l'art d'assassiner les gens m'a paru, dans la société, le plus poli et le plus doux des hommes. »

Les voyages de Guibert ne prirent fin qu'aux abords de la Révolution. Les dernières pages de son *Journal* sont empreintes d'une mélancolie qui n'était guère dans son tempérament : « Que la solitude, écrit-il, si douce quand l'âme est heureuse ou paisible, ou livrée à quelque travail, est vide et cruelle quand on est triste!... O fragile destinée de l'homme!

Un nuage a passé sur ma tête, et ma tête n'est plus qu'un laboratoire de pressentiments fâcheux et lugubres. » Pour la première fois de sa vie, il lui arrive, par intervalle, d'éprouver quelques craintes sur sa fortune et sur sa renommée. Comment, en effet, ne pas voir un retour sur soi-même en ces lignes datées d'Avignon, au lendemain d'une visite à la fontaine de Pétrarque : « Cette rivière de Vaucluse, dont la source est si belle et si pure, n'a ni une longue ni une brillante destinée. Elle n'arrive pas aux honneurs du fleuve; elle va se jeter dans la Durance, qui est elle-même engloutie par le Rhône. C'est l'image de quelques hommes qui, avec une noble origine et de brillants débuts, vivent sans gloire et meurent sans éclat! »

Peu de pressentiments furent aussi promptement justifiés. Quand arrive la Révolution, Guibert se jette tout d'abord dans la lutte avec l'enthousiasme et l'ardeur qu'il mettait à toutes ses actions. Les idées en honneur n'étaient-elles pas au fond les siennes? N'avait-il pas prédit, deviné, formulé d'avance les revendications que le vœu du pays portait aux États Généraux? Théoricien, réformateur, orateur, patriote, sa place n'était-elle point marquée dans la grande assemblée dont la France attendait sa régénération? Nul n'en doutait, et lui moins que personne. Au mois de mars 1789, il posa sa candidature, dans la province du Berry. Les trois ordres tenaient une assemblée à Bourges; Guibert s'y présenta, voulut prononcer un discours. Mais à peine a-t-il dit trois mots, que des murmures s'élèvent, puis des clameurs, puis des huées formidables. On ne sait quel ennemi perfide avait semé des bruits calomnieux sur son compte, l'avait représenté comme l'auteur responsable des mesures de rigueur édictées, dans ces dernières années, pour ramener dans l'armée l'esprit de discipline[1]. Officiers et soldats, animés de la même fureur, l'accablent à l'envi, mais pour des motifs opposés : « Il a fait, crient les uns, établir la punition des fers pour les

1. En 1787, le comte de Guibert avait été nommé rapporteur du Conseil de la guerre, établi pour réorganiser l'armée. Son ancienne et étroite intimité avec M. de Saint-Germain le désignait, de plus, à l'hostilité de ceux qui avaient jadis combattu le ministre de la guerre et avaient plus ou moins souffert de ses tentatives de réformes.

officiers ! Il a fait rendre des ordonnances qui humilient la noblesse ! — Il a proposé de couper les jarrets aux déserteurs ! reprend le Tiers-État. Il a fait donner des coups de bâton aux soldats ! » — « J'ai essayé d'entrer en justification, écrivait le lendemain Guibert. Les cris couvraient ma voix, toujours les mêmes cris ! « *Les fers aux officiers ! — Des coups de bâton aux soldats !* » Les uns disaient : « *Qu'il se justifie !* » D'autres : « *Non, nous ne l'écouterons pas, rompons l'assemblée*[1] *!* »

Après une heure de lutte, il fallut céder à l'orage. Guibert s'en revint à Paris, écœuré de tant d'injustice, découragé, blessé dans son orgueil, et déçu dans son ambition. Il semblait que ce coup l'eût atteint dans ses œuvres vives, eût brisé le ressort de son âme, irrémédiablement détruit sa force morale et physique. De ce jour, en effet, il ne fit que languir ; une fièvre lente le prit et ne le quitta plus. Un an plus tard[2], il mourait à Paris, dans sa quarante-septième année. Dans le délire qui précéda sa fin, il ne cessait de répéter : « Ma conscience est pure ; ils me rendront justice ! » Ce vœu suprême de l'agonie ne fut point exaucé. Le regret des siens n'eut d'égal que l'indifférence du public. La tourmente révolutionnaire engloutit, dispersa au vent les matériaux si laborieusement préparés pour édifier sa gloire. Une jeune littérature, destructrice du passé, brisa peu à peu les vieux moules consacrés par des traditions séculaires. Les tragédies pompeuses, les éloges historiques, furent relégués parmi les reliques vénérables qui moisissent tristement sur les rayons poudreux de nos bibliothèques. Même sort pour les méthodes tactiques, pour les règles de stratégie, neuves et hardies quand elles furent mises au jour, mais que le génie créateur du conquérant de l'Europe fit vite tomber au rang de formules surannées. Guibert, comme académicien, n'eut même pas le banal honneur du panégyrique officiel. L'Académie est supprimée avant qu'il y soit remplacé ; lorsque, quelques années plus tard, elle renaît de ses cendres, Guibert a si bien dis-

1. Précis de ce qui s'est passé à mon égard à l'assemblée du Berry, par le comte de Guibert.

2. Le 6 mai 1790.

paru, que l'immortel qui occupe son fauteuil ne songe même pas à prononcer son nom.

Pour qu'après vingt ans de silence ce nom, jadis retentissant, revive dans la mémoire des hommes, il faudra qu'une main pieuse exhume les lettres douloureuses de celle qui l'aima tant et dont il se soucia si peu. Ce rapide épisode, qui ne marqua guère dans sa vie, fut ce qui sauva de l'oubli l'auteur de la *Tactique*, le poète du *Connétable*, l'historien de Catinat, le héros célébré par la société de son temps, la plus brillante qui fut jamais. De l'homme vraiment supérieur, doué de si rares talents, qui s'appela le comte de Guibert, il ne demeura guère pour la postérité que l'amant adoré de mademoiselle de Lespinasse. Nouvel exemple — et non des moins frappants — du néant de la gloire, de la vanité des calculs. N'est-ce pas ainsi — qu'on me permette de terminer par cette comparaison — qu'à la fin d'un feu d'artifice, quand la dernière pièce est éteinte et que le fracas a cessé, l'on voit parfois encore briller dans les ténèbres un point lumineux persistant? C'est quelque amas de feuilles, quelque humble nid de mousse, dont un éclat égaré de fusée a fait un brasier rougeoyant. Sur l'emplacement, à présent désert, de la fête, gisent tristement des armatures de bois, des débris de carton; mais bien longtemps encore luira, perçant le mystère de la nuit, une ardente et pure étincelle.

PIERRE DE SÉGUR

LE RIVAL DE DON JUAN[1]

IV

LES BAINS DE MARIA DE PADILLA

— Et Théophile Gautier?... Vous l'avez connu aussi? — demandait Mautoucher, assis à califourchon sur une chaise de paille et enroulant autour de son index le ruban moiré de son binocle.

Souriante, la vieille Garcia hocha la tête. Son pauvre visage délabré s'illumina, comme si tout son passé heureux revivait pour elle dans les syllabes de ce nom.

— Monsieur Gautier? — prononça-t-elle avec respect. — Je crois bien que je l'ai connu!... Je connaissais tous ces messieurs des grands journaux : M. Turgan, M. Nefftzer, M. Paul de Saint-Victor, M. Émile de Girardin!... C'était de mon temps!... Mon Dieu! comme on s'est amusé dans ce temps-là! Mais qu'on s'est donc amusé! *Madonna!* Quand j'y pense!...

La mère de la Galliego éclata de rire tout à coup en se donnant des tapes sur ses maigres cuisses. Le fard s'éraillait sur sa figure. Les pendeloques de corail cliquetaient à ses oreilles.

1. Voir la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

— Ah! monsieur, jamais on ne reverra cela, jamais, jamais!... Mon Dieu Seigneur! — soupira-t-elle.

Elle reprit bien vite, tant ces vieux souvenirs l'amusaient :

— Et donc nous parlions de M. Théophile Gautier!... Au théâtre, je le rencontrais tous les jours! Il venait retrouver la Giulia Grisi dans sa loge, et, tandis qu'on habillait la diva, il se mettait à lui conter des douceurs... des choses!... ah! des choses si bien dites!... c'était une gourmandise que de l'écouter!...

Mautoucher feignait de se complaire à faire jaser la vieille.

Ce soir-là, comme d'habitude, il était descendu dans la loge de Paco, où, quotidiennement, après l'heure de la sieste, se réunissaient la mère Garcia, Sérafine et Milagro, la cuisinière. C'est ce que Sérafine appelait pompeusement la *tertulia*, « l'assemblée de madame ».

La vieille se tenait toute courbée et comme cassée en deux sur le canapé recouvert d'une cretonne graisseuse. La camériste, par déférence, restait debout, appuyée contre la muraille. Quant à Milagro, solidement installée sur une chaise, ses grosses jambes entr'ouvertes, ses deux mains croisées contre son ventre, l'œillet d'Inde piqué en bataille au-dessus de l'oreille, elle fermait à demi les yeux, comme pour mieux recueillir les beautés de la conversation. Paco, d'un air important, se promenait de long en large à travers la pièce. Sa femme, se balançant alternativement sur chaque pied, berçait son dernier nourrisson. Très sages, les trois autres bambins, assis par terre autour de la grande jarre en terre cuite, ne bougeaient pas plus que des magots. Tout ce monde était pénétré d'admiration pour la mère de la Galliego et pour « l'ami de monsieur ». On venait, comme à une partie de plaisir, entendre M. Mautoucher donner la réplique à madame. Paco surtout, Paco, qui se disait fanatique d'éloquence, avait pour lui un véritable culte. Bien qu'il ne comprît pas un mot de français, non plus que Milagro et sa femme, il serait resté là pendant des heures, tant le beau langage le ravissait! Sans doute, l'espagnol demeurait au-dessus de tout, mais le français, selon lui, était une musique céleste. Chacun se déclarait de cet avis, Sérafine renchérissait encore, et lorsque Mautoucher

ou la vieille ouvrait la bouche, il se faisait un silence comme pour l'entrée en scène d'un grand artiste.

Mautoucher, qui percevait fort bien les dispositions de son public, s'amusait extrêmement de cette petite comédie. Il s'y prêtait avec un très grand sérieux, et de plus en plus il essayait de se convaincre qu'il descendait chez Paco uniquement pour se livrer à des études de mœurs.

Cette fois, il redouta particulièrement la prolixité de la vieille lancée sur la piste des souvenirs de théâtre.

Par un détour insidieux, il ramena l'entretien sur la Galliego :

— Ah! si Théophile Gautier avait vu danser votre fille !...

Il jeta sa phrase négligemment, comme s'il s'agissait d'un compliment banal.

Mais la vieille était amorcée. Elle se laissa interroger copieusement; elle-même se perdait en digressions interminables, brouillait les époques et finissait par revenir, avec une prédilection manifeste, à l'enfance de sa fille qui, à l'en croire, avait été miraculeuse :

— Vous ne pouvez pas vous l'imaginer, monsieur ! toute petite, elle était déjà si intelligente !... Aussi, lorsqu'elle a fait ses études...

— Ses études ! — interrompit Mautoucher, sceptique, — et où cela, bon Dieu ?...

— Où cela ?... Mais au lycée Fénelon, tiens ! Ses maîtresses voulaient la préparer aux examens pour être professeur !

Mautoucher sourit. La mère, poussant un soupir, ajouta :

— Cela aurait peut-être mieux valu !... Enfin ! n'en parlons plus !... C'était sa destinée, sans doute ! Elle était faite pour danser... comme son père !... Cette mignonne, elle avait de si jolis pieds ! Quand je lui mettais ses petits bas, je ne me lassais pas de lui embrasser ses petits pieds roses ! Ah ! monsieur, c'était déjà tout le portrait de mon mari !...

Le romancier non plus ne se lassait pas de prêter l'oreille à ces bavardages puérils. La mère Garcia, très fière de son attention, heureuse qu'on s'occupât de sa fille, se passionnait pour ses propres récits. Elle reniflait en parlant et, dans les pauses, comme pour appeler la suite du discours, elle se passait un doigt sous le nez avec lenteur, un long doigt fin

aux ongles toujours sales. Mautoucher ne se choquait nullement de ces vulgarités. Le fameux collier de corail, dont les multiples tours faisaient sur la poitrine de la vieille comme un bruissement de galets, ne l'horripilait plus.

Par une pente insensible, elle en revint à son mari, qu'elle appelait cérémonieusement « monsieur Garcia ». Le ton de sa voix avait je ne sais quoi de soumis et de dévotieux. Elle s'attarda à énumérer ses rares qualités, la parfaite aristocratie de ses manières. Puis, de la mémoire de son époux, elle passa aux petits théâtres du second Empire.

Elle avait joué un peu partout et même elle avait brillé, disait-elle, aux Italiens, où elle tenait les rôles de confidentes... Soudainement attendrie, elle se mit à chanter, d'une gorge éraillée et chevrotante, le grand air d'Éléonore dans la *Favorite* :

O mon Fernand, tous les biens de la terre...

La sublime rengaine mouilla les yeux de tout l'auditoire. Mautoucher s'appliquait à garder son sérieux.

— Était-ce beau ! lui dit la vieille satisfaite de son effet. Ah ! monsieur, croyez-moi, le grand art est perdu !

Elle injuria la musique allemande, et, dans l'excès de son indignation, des gros mots napolitains lui vinrent à la bouche ! Sérafine riposta par une franche obscénité. La vieille en dit une plus forte. Là-dessus, les deux femmes, s'épanouissant dans cette canaillerie, se roulèrent, en proie à une véritable crise de jubilation. Elles faillirent s'embrasser, tant elles étaient contentes.

— Comment, Sérafine ! — dit Mautoucher entraîné par cette gaieté crapuleuse, — vous savez le napolitain ?

— Certainement, monsieur ! — répondit la camériste en s'essuyant les yeux. — A Bône, je parlais tout le temps napolitain !

Et, changeant de visage, le cœur gros, avec des larmes rentrées, elle ajouta :

— Ah ! oui !... j'en ai trop connu, des Napolitains !...

Cependant les marmots de Paco s'agitaient autour de la grande cruche en terre cuite. La gaieté ambiante les gagnait.

Pepita, l'aînée, une fillette de six ans, se traîna peureusement jusqu'à la chaise de Mautoucher, et elle s'enhardit même jusqu'à toucher le pan de sa jaquette. Au frôlement de la petite main timide, il se retourna. Les grands yeux sombres de l'enfant le ravirent. Il lui releva ses cheveux ébouriffés, la baisa au front, et, fouillant dans sa poche, il lui donna quelques sous. A cette vue, les deux autres s'approchèrent. Mautoucher recommença sa distribution de *cuartos*, flatta du bout des doigts les frimousses morveuses ou barbouillées de chocolat.

Les enfants se laissaient caresser craintivement, regardant en dessous ce seigneur magnifique qui leur apparaissait comme un être extraordinaire et fait d'une matière précieuse. Paco et sa femme, très émus, se confondaient en remerciements. Une main sur le cœur, Sérafine déclara d'un air épris :

— Monsieur est si bon !

— Je le crois ! — dit la mère Garcia ; — il faut l'être pour aimer les enfants !

Mautoucher les exécrait, et, tandis qu'il recevait les compliments de la vieille, il se rappelait, avec ironie, un de ses aphorismes familiers : « Tous les enfants sentent la julienne ! »

L'odeur des marmots l'incommoda moins que d'habitude. Il ne répugna pas trop à l'attouchement des mains sales, et même le grouillement des bambins autour de sa chaise lui fit plaisir, comme si un vague instinct de paternité s'éveillait en lui. Il jouissait de la joie des enfants. Il était sincèrement heureux de se voir écouté, admiré par ces humbles gens ! C'était une chose toute nouvelle et délicieuse, une sorte d'élargissement de son être et de sa personne ! Maintenant il éveillait des sympathies, il suscitait de l'amour, il était celui qu'on aime... comme Jean !...

« Comme Jean ! » — Il se répétait encore ces mots, lorsqu'il remonta dans sa chambre. Son allégresse était si grande qu'il songea tout de suite à écrire, ses émotions un peu fortes se tournant toujours en littérature. Il s'assit devant sa table de travail, remua des papiers, coupa des feuilles, sans intention

bien arrêtée, puis il se mit à réfléchir. Ses mains posées sur le cristal de la table étaient brûlantes, ses lèvres sèches et gercées décelaient une fièvre persistante. Mautoucher s'en dépita une seconde, accusa l'ardeur excessive du climat. Mais l'afflux facile et débordant de ses pensées l'emporta, il n'y songea plus.

Après quelques instants de réflexion, il posa sa plume, repoussa la feuille préparée :

« A quoi bon écrire maintenant ? — se dit-il. — C'est absurde, d'ailleurs, cette paperasserie continuelle !... Et puis, pourquoi ? Pour recommencer ce que j'ai déjà fait cent fois. Ce n'était pas si intelligent, mon Dieu ! Comme disait ce vieux grotesque de Don Cristoval : « Des mots, des mots, et rien que des mots !... » Hélas ! jusqu'aujourd'hui, j'ai passé mon temps à tout nier, au nom de je ne sais quel idéal étriqué et sans consistance. J'ai nié les plus élémentaires et les plus substantielles réalités, faute de sympathie, faute de savoir me proportionner à elles et de les aimer pour elles-mêmes. J'ai nié la grande beauté virile, la beauté des maîtres, par crainte du banal et du convenu, et je l'ai délaissée pour des raffinements stériles et incompréhensibles d'esthète. Je me suis détourné des grandes sources, des lieux communs éternels de l'art, j'ai eu peur de la Vie : voilà la vérité ! C'est ma faute, ma très grande faute !...

» Oh ! la Vie ! il me semble que je la vois, que je la possède enfin ! Depuis ce dernier soir, où la ville tout entière s'est manifestée à moi dans le tumulte et les lumières de la Calle Sierpès, que de chemin parcouru !... Il m'a fallu venir jusqu'ici, dans ce pays latin, où se sont conservés intacts les caractères de notre race, pour retrouver le type vierge de l'homme, sans rien des entraves morales, des dures nécessités physiques, des laideurs et des misères qui l'oppriment et le déforment dans les boues du Nord. Je recommence l'exode des Barbares de tous les temps et de tous les pays, qui sont descendus vers la grande joie du Sud, en quête de butin, de carnage ou de beauté : je recommence le pèlerinage de Gœthe, de Byron, de Shelley, de Lamartine, de Chateaubriand !... Oui ! c'est ici qu'il faut vivre, c'est ici seulement que la beauté peut naître ! Tout le reste, ce sont des rêves de sauvage en

délire!... Oh! je vais créer de belles œuvres, ici, dans ce palais, tout près d'*elle!...* »

Il s'exalta davantage. La Galliego venait de lui apparaître, non plus telle qu'il se plaisait jadis à l'évoquer, enveloppée de ses oripeaux de théâtre et tourbillonnant sous ses voiles devant les feux de la rampe, mais telle qu'elle était l'autre soir, lorsqu'il l'avait aperçue près du pont de Triana, en mantille, comme une jeune femme de Séville, et s'avançant au bras de Jean Puig avec un air de félicité presque nuptiale...

« Ainsi, tu l'aimes! » — se demanda-t-il tout à coup.

Il voulut ruser encore une fois avec sa conscience, éluder la réponse : il se rejeta vers ses projets littéraires, mais un dilemme angoissant finit par s'imposer à son esprit :

« Il faut choisir! Cet état d'émerveillement, cette contemplation hésitante entre le désir et le rêve ne peut pas durer. Si tu l'aimes, il faut qu'elle t'aime. Si c'est non, reviens à ton métier; dévoue-toi à ton œuvre, sans plus regarder vers elle, travaille inexorablement!... »

Mais il comprenait bien que désormais il lui était impossible de s'arracher de sa présence. En même temps, il se leurrait de tous les espoirs et de toutes les illusions qui naissaient en foule de cette ivresse perpétuelle où le jetait Séville. Ne venait-il pas d'essayer sa force de séduction? Il triompherait d'elle, sûrement! Est-ce qu'elle ne l'écoutait pas, est-ce qu'elle n'était pas suspendue à ses lèvres, comme Paco et les autres? — « Alors, décide-toi! Il est temps! » — Il se décida avec mollesse, n'osant pas s'avouer que toute décision lui semblait inutile. Fatalement les circonstances l'entraîneraient. Cette chose viendrait à son heure, comme tout le reste était venu.

Cependant, par respect humain, pour rassurer sa vanité d'homme, il résolut de se fixer un délai. En proie à un grand trouble, il sortit pour sa promenade habituelle, comme si cet acte machinal allait offrir une trêve à ses doutes. Il marcha longtemps à travers les rues populeuses et bruyantes, sans rien entendre. Enfin, lorsqu'il entra dans la rue de Trajan, cette rue où naguère il avait passé une nuit de plaisir chez les « dames amies des étrangers », il se jura qu'il pro-

fiterait du premier tête-à-tête pour tout révéler à la Galliego...

Deux jours se passèrent sans résultat notable pour lui et dans une inquiétude et une agitation si grandes que le moindre travail, la moindre application à quoi que ce fût lui était devenue impossible. La Galliego et Jean ne se quittaient plus.

Enfin, le soir du deuxième jour, celui-ci annonça subitement son départ pour Huelva. Sur les instances de Don Praxedès, il avait fini par s'intéresser à cette affaire des mines de Tharsis.

Mautoucher n'en dormit pas : il passa toute sa nuit à édifier une stratégie subite et compliquée. D'avance il jouissait tellement de cette rencontre qu'il risquait de s'en déflorer tout le plaisir pour le lendemain. Mais il n'était plus maître de lui. Son imagination l'emportait. Pendant des heures, la même scène voluptueuse l'obséda avec toute la netteté torturante d'un cauchemar.

Lorsque, à déjeuner, la jeune femme parut dans son grand peignoir de batiste bordé de dentelles bouffantes, il se prit à trembler comme un collégien à son premier rendez-vous. Ils étaient seuls encore une fois, la vieille Garcia ne descendant jamais à la salle à manger. On lui servait ses repas dans sa chambre, au second étage. D'abord ils se sentirent horriblement gênés l'un en face de l'autre. Elle surtout éprouvait un embarras invincible. Au fond, elle se défiait toujours de lui. Mais il se montrait si soumis, si respectueux, que peu à peu la confiance lui vint et qu'elle se laissa toucher par ses flatteries. Il lui parlait de Paris, de son théâtre, de ses succès, il lui redisait tout son enthousiasme pour elle. La danseuse l'écoutait en souriant, les deux coudes sur la table, la tête dans ses mains. A la fin, elle releva les yeux vers lui et, le regardant bien en face, elle prononça, avec une intonation légèrement moqueuse :

— Henri, vous êtes charmant... comme toujours ! Mais si vous saviez comme toutes ces choses dont vous parlez me sont indifférentes, *ici* !...

Elle insista sur le dernier mot, puis elle se tut un instant

et elle sembla se recueillir; un silence se fit. Ensuite elle ajouta, avec une voix tout autre :

— Je voudrais tant ne plus revenir là-bas!... Je voudrais m'en aller je ne sais où! Être à moi! à moi toute seule, ne plus être à tous, ne plus être celle qu'on applaudit et qu'on dévisage comme un objet de curiosité! ne plus voir mon nom sur les affiches, dans les journaux, ne plus entendre parler de moi! Je voudrais me laver de tout cela!...

— Moi aussi, — dit Mautoucher avec une émotion soudaine, — je pense comme vous! J'en ai assez de mon métier!... Il fait si bon vivre *ici*!

Il appuya sur le mot de la même façon que la Galliego. Celle-ci, tout absorbée dans ses pensées, ne l'entendit pas. Elle reprit :

— Oh! oui! être à moi, m'appartenir enfin!... M'enterrer dans un pays perdu, dans un vieux logis de campagne à grandes chambres et à larges corridors... et vivre en petite bourgeoise occupée de ménage et d'enfants!... Au fond, moi, j'étais faite pour cela!

Mais elle ne disait pas tout son rêve.

Il épiait anxieusement le visage de la Galliego. L'expression de ses traits le bouleversait, comme s'il venait de lire au plus intime de sa conscience, comme s'il devinait vers qui montait ce cri de détresse. Et, en même temps, un sentiment complexe, mêlé de souffrance et d'admiration, l'envahissait. Lui qui jusqu'alors n'avait vu en elle que la femme de joie, le corps merveilleux fait pour le plaisir de tous les sens, il commençait à entrevoir quelque chose de plus profond, un être moral, une petite âme timide et pudique et toute débordante de tendresse. Il la contemplait avec un redoublement de passion.

Les yeux de la Galliego rencontrèrent les siens. Elle eut peur de s'être trahie. Aussitôt elle changea d'attitude, se redressa, cambra sa taille sous le flot des dentelles bouffantes, et, rejetant sa tête en arrière, les prunelles brillantes, elle dit avec un sourire enivré :

— Et cependant, c'est si beau, le théâtre! c'est si bon de *les* sentir tous en soi! de les sentir palpiter d'une émotion qui sort de vous!... de les emporter avec soi vers je ne sais

quel paradis impossible, tous, toute une salle, une ville tout entière ! N'est-ce pas que c'est beau, cela ?...

— Ah ! chère amie, je vous retrouve ! — dit Mautoucher.

A travers les paroles de la danseuse, il avait entrevu des foules acclamatrices, ces foules dont la fascination le subjuguait. Elle venait de réveiller tous ses vieux désirs de gloire. Avide de briller à ses yeux, il se mit à parler comme un jeune homme prédestiné à tous les triomphes de la célébrité. Il jouait la comédie devant elle, il se composait un masque héroïque, espérant ainsi la mieux séduire. Excité par la crainte qu'elle ne revînt à sa fantaisie de félicité bourgeoise et conjugale, — caprice en apparence inexplicable, mais dont il comprenait trop bien le vrai sens, — il l'éblouissait par le feu d'artifice de ses phrases, et il la rejetait de nouveau vers cette vie de théâtre que sa langue fertile en mensonges lui représentait enveloppée d'un mirage poétique.

— Je suis comme vous, — lui disait-il, — nous avons les mêmes joies et les mêmes peines, les mêmes satiétés et les mêmes appétits. Voyez-vous ! nous aurons beau faire ! Nous sommes des artistes et nous resterons des artistes ! Les petits bonheurs mesquins d'autrui ne peuvent pas être des bonheurs pour nous !... Avez-vous jamais réfléchi à cela ? Nous autres, nous sommes des êtres publics et sacrés ! Vous le disiez tout à l'heure, nous sommes à tous avant d'être à nous ! Pour soulever l'énormité de nos passions et de nos sentiments, il faut autre chose que le faible souffle de l'individu vulgaire, il faut la force même qui soutient les mondes et qui travaille obscurément les foules et les peuples. Nous ne sentons pas seulement pour nous, nous sentons pour tous les autres, nous épuisons d'un seul coup, nous dissipons en un jour, nous jetons à tous les vents des réserves d'émotions accumulées depuis des siècles !... Oh ! chère amie, vous le savez sans doute, personne ne peut souffrir, personne ne peut aimer comme nous ! Nos amours et nos haines ont des violences terribles : la fureur des cataclysmes, l'abondance, la douceur infinie des printemps !... Si vous le savez, laissez-moi vous défendre contre vous-même, laissez-moi vous empêcher de déchoir en courant après des joies misérables et qui ne sont point faites pour vous ! Ah ! je vous

connais! Nous sommes si semblables l'un à l'autre!... Croyez-moi, chère amie!

Il s'efforçait ainsi de l'attirer jusqu'à lui. Il pensait l'enorgueillir par l'idée de cette ressemblance qu'il savait fausse. Bien que sa voix conservât toujours quelque chose d'âpre et de sourd, elle semblait empreinte d'une telle tristesse que la Galliego, pendant quelques instants, en fut attendrie. Plus ses phrases étaient déclamatoires, plus elle semblait s'y complaire. Mais elle avait trop l'habitude des hommes, elle se défiait trop de Mautoucher, pour ne pas soupçonner quelque piège. Elle reprit son air de persiflage :

— Vous parlez bien ! — dit-elle avec un petit rire, qu'elle étouffa aussitôt en voyant la figure d'Henri toute décomposée.

Immédiatement, elle revint au ton sérieux de l'entretien :

— Oui! sans doute! Il y a beaucoup de ce que vous dites! Mais ces états-là, voyez-vous, ne peuvent pas durer. C'est l'état de grâce. On ne peut guère s'y maintenir. L'instant d'après, il faut bien rentrer dans la foule!...

La tête entre les mains, elle parut encore se recueillir, et, comme partagée entre deux sentiments contradictoires, elle répéta, hésitante :

— Cependant! cependant!... Peut-être avez-vous raison!

Puis, d'un geste enjoué, elle lui signifia que ces sublimités n'étaient point de son goût. Elle avait hâte de quitter ces hauteurs, où elle se sentait mal à l'aise. D'ailleurs, le tour sentimental que prenait la conversation commençait à l'inquiéter.

Alors, sans attendre qu'il continuât, elle se mit à lui parler d'une série de danses africaines qu'elle voulait essayer cet hiver. Il s'agissait d'adapter les danses des Ouled-Nayls. Un officier de ses amis, en garnison à Laghouat, avait pris pour elle un grand nombre de photographies. Elle était arrivée à décomposer tous les mouvements.

Peu à peu, elle se passionna pour ce qu'elle appelait « sa découverte ».

— Et vous savez, Henri! — dit-elle, — le vieux Maxime Durand, de l'Institut... vous connaissez? ce vieux lubrique qu'on rencontre dans tous les petits théâtres?... Maxime Durand prétend que ce sont les anciennes danses sacrées des

prêtresses de Tanit! Oui, mon cher, des danses que l'on dansait à Carthage, il y a vingt-cinq siècles! J'en avais déjà vu quelques-unes là-bas, quand je fis mon voyage à Alger. J'ai rassemblé tous mes souvenirs, j'ai bien étudié mes photographies, j'ai parcouru les livres de Maxime Durand, et voilà!... Je crois avoir retrouvé quelque chose de ce qui se dansait en Afrique, au temps de Salammbô! C'est drôle, ce que je vais vous dire là! Mais, moi, je suis convaincue que tout le fatras des savants ne sert à rien. Je me fie à mon instinct de danseuse. Je suis sûre qu'entre nous toutes il y a comme une sympathie à distance. Les danseuses de Carthage ont transmis leur secret à celles de Gadès. Moi, je suis Gaditane, étant Andalouse, je suis de leur race!... Vous ne croiriez pas, Henri! nos pieds ont une mémoire! Des rythmes dorment en nous! Un beau jour, ils se réveillent : c'est une résurrection! Des religions tout entières revivent, dans un geste, dans une pose!... Tenez! voyez plutôt!...

Elle s'était levée, le sang aux joues, tous les muscles frémissants, emportée par l'inspiration, en un retour d'enthousiasme pour son art. Elle avait bondi au milieu de la salle. Elle avait tout oublié, elle ne voyait plus rien, ni Mautoucher, ni Sérafine qui desservait la table, ni les splendeurs de ce palais étranger. Elle était chez elle, sur la scène, avec son cortège de ballerines. Elle s'avançait vers la zone lumineuse de la rampe... Soudain, les traits de son visage s'amortirent, elle s'immobilisa toute en une attitude hiératique et, fermant à demi les paupières, elle prononça d'une voix lente :

— Vous voyez cela, n'est-ce pas, Henri? Vous imaginez cette chose?... Un décor africain, des encensoirs qui fument, des nègres accroupis qui pincent des darboukas et qui frappent sur des tambours, toute une foule d'hommes qui attendent en costume de fête — et moi, je descends les marches du temple, suivie d'une procession de femmes. Elle se déploie en forme de triangle, de manière que le dernier rang occupe tout le fond de la perspective, tandis que je suis seule au sommet, sur le devant de la scène... Vous voyez cela, n'est-ce pas? Je suis ainsi! Alors je fais ce geste! Regardez, Henri, ce simple geste!...

Toute droite, comme une statue sur son socle, elle s'était

drapée dans les plis amples du grand peignoir de batiste, dont la bordure de dentelle coulait d'un jet jusqu'à ses pieds où elle s'épanouissait en deux calices diaphanes semblables à des fleurs de lotus renversées. Du bout de ses doigts frêles, en un mouvement de pudeur et de volupté tout ensemble, elle écarta les bords du peignoir, comme l'épousée qui pour la première fois entr'ouvre son voile à l'époux, puis, laissant retomber les plis, elle tendit ses deux paumes à la façon d'une suppliante, et elle resta ainsi, les mains levées, avec une grâce timide et faible, la tête en arrière, la gorge gonflée, offrant tout son beau corps dont les lignes s'harmonisaient sous l'étoffe légère de la robe. Elle dit, d'une voix changée et lointaine, qui semblait n'être plus la sienne :

— Derrière moi, toutes les paumes se tendent, tous les voiles s'ouvrent, toutes les femmes répètent le geste jusqu'au fond du théâtre !... Vous voyez cela, Henri ?

Il *voyait* jusqu'au délire. Pour lui aussi, toute réalité s'était abolie devant la grande image évoquée par la danseuse. C'était l'éternelle Oblation de la Femme, la communion sacrée des sexes ! Parmi les souffles tièdes, aux clairs de lune illuminant des golfes chimériques, son âme errait sur les terrasses de Carthage. Il marchait parmi les couples joints à la face du ciel, sous l'immense nuit d'été fourmillante d'étoiles. Toutes les délices des siècles morts se déversaient en lui, inondaient son cœur. Elle, toujours immobile, oublieuse de tout, comme dans la ferveur d'un culte, elle jouissait de son triomphe. Sans déranger son attitude, elle dit encore :

— Vous voyez cela, Henri ?...

Il aurait voulu lui crier son adoration. Mais les mots s'écrasaient dans son gosier contracté par une invincible angoisse :

— Vous êtes admirable ! — articula-t-il d'une voix rauque.

Il n'osait pas, il ne *pouvait* pas lui dire : « Vous ne voyez donc pas que j'en deviens fou ! »

Ses yeux hagards de myope jetaient des lueurs effrayantes derrière les verres du binocle tout brouillés par les larmes. Instantanément, la Galliego comprit ce qu'elle avait fait, son acte lui apparut comme une chose irréparable, comme un crime envers Jean. Épouvantée, elle laissa retomber les plis de son peignoir, les ramena vivement sur sa jupe et elle revint

s'asseoir à sa place, devant son assiette, où l'attendait un fruit découpé. C'était fini! Le rêve, un instant fixé, avait disparu! Elle était redevenue la petite actrice dépaysée qui s'évertuait à jouer la maîtresse de maison et à copier les mines décentes des vertus bourgeoises.

Un silence pénible se prolongea. Ils comprenaient l'un et l'autre tout ce qu'ils se taisaient. Des sentiments tumultueux les agitaient à la fois. La Galliego se reprochait son imprudence, se maudissait d'être sortie de sa réserve. Elle n'avait plus qu'une préoccupation : trouver une phrase, un mot, qui signifiât sa volonté ferme de repousser toutes les avances. Elle cherchait à mettre quelque chose entre eux deux et comme à se reculer pour lui en un lointain inaccessible.

Et Mautoucher, dans les prunelles de qui la vision splendide n'était pas encore éteinte, s'épuisait à la ranimer pour en exciter sa résolution défaillante. Il se sentait lâche devant cette défense instinctive de la jeune femme. La révélation complète et inattendue de tout ce qu'elle était élargissait encore la distance entre elle et lui. Il s'étonnait de n'avoir associé jusque-là que des idées frivoles ou voluptueuses à l'idée de la Galliego et il la concevait maintenant comme une très grande artiste, s'émerveillant lui-même de toutes les perfections qu'il découvrait en elle.

Pourtant l'un et l'autre peinaient pour renouer l'entretien. Ils échangèrent des banalités d'où leur pensée était absente :

— C'est à la fin de novembre que vous rentrez à l'Olympia?...

— Peut-être... ou du moins je crois!... Vous disiez?...

— Comme Paris est laid à ce moment-là! Quelle tristesse!...

— Oh! oui!... ces rentrées!...

Ils se traînèrent jusqu'au *salon de baile* [1], où Sérafine, comme d'ordinaire, venait de servir le café. Le patio étant impraticable à cette heure du jour, ils avaient pris l'habitude de s'y réfugier en quittant la table.

Une fraîcheur discrète régnait dans la vaste pièce dégarnie de ses tentures. Les persiennes closes des hautes fenêtres sans rideaux ne laissaient passer qu'une lumière très adoucie. Mais

1. La salle de bal.

la fresque de Pradilla étalait au plafond la chaude harmonie de ses couleurs. Les cristaux du lustre scintillaient dans la pénombre. Au milieu du parquet losangé d'ébène et de bois de citronnier, le piano solitaire se reflétait tout entier comme une barque à la dérive sur une grande eau dormante. Le salon désert, sans autres meubles que ses banquettes le long des plinthes, avait l'aspect d'un théâtre vide.

— C'est ici que vous auriez dû essayer votre danse ! — dit Mautoucher à la Galliego. — Voyez ! le cadre semble fait exprès pour vous !

Elle répondit machinalement :

— C'est une idée !

Et, tout de suite, tandis qu'ils s'asseyaient à l'angle du salon, devant la petite table de bambou, elle s'empressa d'ajouter :

— Mon cher, vous ne sauriez trop remercier Jean de vous avoir installé ici ! Il était impossible de vous trouver un logis plus esthétique !

Mautoucher frémit, blessé du ton de la phrase : elle avait l'intention de l'humilier, sans doute, en lui rappelant qu'il était l'hôte, le commensal de son ami !

La Galliego s'aperçut bien que le coup avait porté ; d'un air tranquille, elle renchérit encore sur l'éloge de Jean, tenant à décourager Mautoucher pour toujours :

— Jean ! il est extraordinaire !... Avez-vous remarqué cet air conquérant, cette façon irrésistible de s'imposer, d'entrer partout comme chez lui ?... Vous avez vu ? Il a déjà domestiqué Don Praxedès ! L'excellent homme se mettrait au feu pour lui faire plaisir !...

Mautoucher riposta avec aigreur :

— Allons donc ! Il m'a l'air plus malin que votre Jean, cet Aztèque. Vous pouvez être sûre qu'il le roulera dans cette affaire des mines !...

— Rouler Jean ! — s'écria la Galliego. — Ah ! vous ne le connaissez pas, mon cher !...

Elle dit ces derniers mots, en laissant tomber sur Mautoucher un regard de pitié si dédaigneuse que le malheureux eut un moment de révolte. Mais il sentait la partie perdue irrévocablement. Il se maîtrisa, voulut tenter un dernier effort,

et, s'indignant en lui-même contre la platitude qu'il allait dire :

— Ce dont je sais le plus gré à Jean, — prononça-t-il avec un accent pénible, — c'est de m'avoir fourni l'occasion de mieux apprécier un talent comme le vôtre !...

Il revint au motif de danse qu'elle venait d'esquisser devant lui et il l'accabla des louanges les plus hyperboliques.

— Il faut absolument que vous veniez jouer au Théâtre-Latin ! — poursuivit-il. — Je vais écrire un libretto uniquement pour vous... Un sujet merveilleux auquel je songe en cette minute même...

La Galliego, les yeux baissés, s'amusait à fermer et à déployer brusquement son éventail. Elle répondit avec un sourire ironique :

— Non, cher ami, non ! vous avez des illusions étranges ! Tout cela n'est pas fait pour moi ! Je ne suis qu'une danseuse, moi ! Je n'ai que mes pieds et mes mains !...

Le froissement de l'éventail, qui se replia d'un petit coup sec, parut à Mautoucher d'une suprême insolence. Désespéré, il reprit avec un accent d'humilité et de supplication profondes :

— Je voudrais tant faire quelque chose pour vous !

Ses regards avides dévoraient le cou mollement incliné de la jeune femme, parcouraient la ligne de la gorge et des seins qui émergeaient parmi la neige des dentelles. Elle détournait la tête, comme si elle sentait sur elle l'ardeur de cette contemplation. Lui, il comprenait qu'il touchait à un instant décisif. L'aveu allait venir. Son cœur battait violemment. Tout à coup il perçut l'imminence de l'événement. Les mots passionnés se précipitaient vers ses lèvres, il ne pouvait se contenir plus longtemps. Mais la Galliego fit un mouvement. Le haut de son visage se releva un peu, et deux yeux moqueurs l'effleurèrent si vite qu'il sentit à peine la dérision de ce regard. Ce fut un éclair. Mautoucher s'exagéra soudain le ridicule de son attitude, sa vanité se réveilla, et c'est d'une voix qui se parodiait elle-même qu'il prononça :

— Si vous saviez ce que j'éprouve pour vous !...

— Pauvre ami ! Je ne le vois que trop, — dit la Galliego en éclatant de rire.

Elle se leva aussitôt de son fauteuil, rabattit les plis de son peignoir, et, prenant un air indifférent :

— Je vous quitte, cher ami!... J'ai deux lettres à écrire, Ensuite, il faut que je m'habille pour aller chercher Jean à la gare!... Adieu, cher! Nous vous attendrons à la Cristina.

Ses pieds agiles glissèrent très vite sur le parquet. Les blancheurs neigeuses du peignoir se reflétèrent un instant sur les losanges d'ébène, et la mince silhouette disparut derrière la porte monumentale qui se referma lourdement.

Anéanti, Mautoucher avait regagné sa chambre, comme pour y cuver l'ivresse de son chagrin. Il ne dîna pas avec eux, ce soir-là. Vers quatre heures, il s'était décidé à sortir et, après avoir erré au hasard dans toute la ville, il avait fin par s'arrêter au couvent de Santa-Paula. Il était entré dans la cour et s'était assis sur une pierre, en face du portail de l'église. La nuit tombait très vite. L'angélus sonnait au campanile. Une tristesse affreuse lui semblait flotter dans l'air et recouvrir toutes choses d'un voile morne. Mille pensées contradictoires s'agitaient en lui. Il injuriait la Galliego, il la traitait de misérable poupée sans cœur ni esprit et il se rappelait avec amertume l'histoire tragique du jeune dragon qui jadis s'était tué à cause d'elle... Et cependant il était trop sûr qu'elle aimait Jean, qu'elle l'aimait à la folie! Ses paroles, son attitude la trahissaient assez!... En un accès de jalousie poignante, toute sa haine se déchaîna contre Jean. Il le voyait avec elle. Il assistait à cette scène imaginaire dont la fougue sensuelle passait pour lui toutes les voluptés concevables et qu'il ne pouvait rejeter hors de sa pensée. Il s'y attachait avec d'autant plus de frénésie qu'elle le torturait davantage. Il échafaudait des plans de vengeance romanesque, il songeait même sérieusement au moyen de se défaire de Jean. L'idée du meurtre ne lui répugnait pas. Cela lui semblait possible... et presque permis!...

La nuit était tout à fait venue. Il se remit en route vers le Palais d'Orgaz, plus égaré et plus épris que jamais.

Dès lors, il fut comme une chose physique cédant aux chocs et obéissant aux attractions. Il ne vivait que de la

présence de la Galliego. A peine l'avait-il quittée qu'il éprouvait un besoin irrésistible de revenir auprès d'elle. Le tête-à-tête des repas ne lui suffisait plus. Où il était sûr de la retrouver, il s'y précipitait, feignant d'être là par hasard. Ni les plaisanteries de Jean, ni les froideurs de la jeune femme, ni le sentiment d'être à charge et même profondément ridicule, rien ne le retenait. Il faisait litière de toutes ses délicatesses d'homme bien élevé, de ses pudeurs et de son amour-propre. Si, par lassitude et désœuvrement, il essayait de se mettre au travail, d'esquisser une nouvelle, c'était la Galliego qui en devenait invariablement l'héroïne. Mais bientôt les fictions du roman le dégoûtèrent. C'était la réalité même, la réalité toute crue qu'il lui fallait. Il imaginait de folles nuits d'amour avec la danseuse, et, dans un coup d'exaltation sensuelle, il se mettait à les décrire en un style violent et saccadé. Emporté par cette fièvre, il noircissait des pages jusqu'au moment où la fatigue le terrassait, où les mots se refusaient à traduire les délices monstrueuses dont il était toujours plus avide. Épuisé et douloureux, il tombait sur son lit, sans autre sensation que celle de sa chair en délire.

Peu à peu, il méprisa l'écriture comme trop inégale à l'énormité de son désir. Il souhaita quelque chose de plus immédiat, de plus plastique. Il voulut redevenir peintre et regretta sa vocation manquée. Ce fut une nouvelle manie. Sur des feuilles volantes, sur les marges de ses manuscrits, sur les pages de son carnet et jusque sur les enveloppes de ses lettres, il crayonnait le corps dévêtu de la Galliego, il insistait sur la ligne du cou, désespérant d'en reproduire le galbe au gré de son imagination et s'y acharnant d'autant plus. Mais la sécheresse du dessin le rebuta. La couleur seule pourrait lui donner l'illusion complète de la vie! Mystérieusement, il acheta une boîte d'aquarelliste, du papier, des godets, une planche. Toutes les nuits, il peignait avec fureur jusqu'à l'aube.

Son cerveau se détraquait à ce surmenage forcené. Des pensées déprimantes l'envahissaient, et, quand ses yeux commençaient à se brouiller, quand le pinceau tremblait entre ses doigts, il contemplait son œuvre, atterré et de plus en plus

convaincu de sa radicale impuissance. Il se rappelait ses débuts malencontreux dans l'atelier de son cousin, le fameux Horace Goumy, le peintre prud'hommesque des batailles du second Empire. Au sortir du collège, il s'y était laissé conduire par son tuteur, cédant à des considérations de famille. Mais le vieux Goumy, avec sa butorderie ordinaire, n'avait pas tardé à le décourager :

« Toi, mon bonhomme, — lui avait-il dit dès la seconde séance, — tu ne seras jamais qu'un chameau !... »

Et comme Mautoucher, indigné, protestait :

« Inutile! Tu perds ton temps ici ! Il te faut un régime sobre, à toi !... »

Finalement, le vieux lui conseillait d'entrer chez Puvis de Chavannes.

Ce souvenir désagréable, il l'avait enterré au plus profond de sa mémoire, et même, étourdi bientôt par la gloriole littéraire, il l'avait à la longue oublié. Maintenant les paroles du peintre prenaient un sens accablant pour lui. La fatigue de ses veilles se joignant à ses déboires d'amoureux, à ses doutes continuels sur lui-même et sur son talent, il se laissait aller à un désespoir sans limite. Ce qu'il avait fait lui paraissait exécrable. Alors il jetait son pinceau, repoussait violemment la planche et, vite, il ramassait ses ustensiles, les pinceaux, les godets, la boîte de couleurs, la planche elle-même, et il enfouissait le tout dans sa malle, qu'il fermait à double tour, comme s'il s'agissait d'une chose honteuse et dont il fallait effacer la trace.

De son côté, la Galliego était restée fort perplexe après la scène du *salon de baile*. Son premier mouvement avait été d'avertir Jean dès son arrivée. Elle se rendrait plus intéressante, elle se dramatiserait ainsi à ses yeux. Mais, ayant réfléchi, elle craignit de lui déplaire en accusant un ami qu'elle lui savait très cher. La raison la plus forte et qu'elle ne s'avouait qu'à demi, c'est qu'elle le sentait indifférent à tout ce qu'elle pourrait lui dire, supérieur à toute jalousie, trop sûr de lui. C'est pourquoi elle eut peur d'avoir été dure pour Mautoucher; et, avec la servilité inconsciente de la cabotine vis-à-vis de l'homme de presse, elle en vint à redouter le feuilletoniste. Elle appréhenda de sûres vengeances pour cet

hiver, lorsqu'elle inaugurerait ses danses africaines. Mieux valait s'en tenir là, laisser les choses indécises et même, — pour réparer le fâcheux effet de ses moqueries, — affecter avec Mautoucher des airs de franche camaraderie, jusqu'au moment où elle serait débarrassée de lui.

Or Jean était revenu enchanté d'Huelva. L'affaire des mines était en bonne voie et Don Praxedès ne le quittait plus. Dans toute l'effusion de sa belle humeur, le jeune homme se montrait extraordinairement affable et confiant avec Mautoucher. Il tolérait sans trop d'ennui ses indiscrétions et poussait la complaisance jusqu'à lui faire partager leurs promenades aux Delicias et à la Cristina.

Un matin que le sirocco rendait la maison intolérable, ils étaient partis chercher un peu de fraîcheur dans les jardins de l'Alcazar. Mautoucher, qui les guettait, les vit franchir le portail. Il acheva rapidement de se vêtir et, forçant le pas, il les rejoignit comme ils entraient dans le Patio des Bannières :

— Tiens! vous ici! — leur cria-t-il en jouant la surprise.

La Galliego et Jean échangèrent un sourire. Mais cela lui fut égal d'être deviné par eux : il prit prétexte du sirocco pour expliquer cette promenade de si grand matin.

— Oh! moi, cette chaleur ne me gêne pas, — dit Jean avec son air tranquille; — c'est Antonia qui a voulu sortir...

Son visage régulier, à la carrure puissante, ne trahissait pas la moindre altération : la peau, toujours aussi ferme, avait sa coloration habituelle. Ses traits, ses gestes, toute sa personne exprimaient un calme inébranlable. Ses yeux seuls avaient un éclat plus aigu et il en débordait comme une allégresse perpétuelle. La continuité prolongée du plaisir lui comblait l'âme. Il était radieux, disposé aux expansions amicales. Mautoucher s'en aperçut tout de suite, à la façon dont il passa son bras sous le sien et dont il lui dit :

— Cela va être exquis de fumer une cigarette en causant!...

Ils traversèrent le grand vestibule à colonnes, s'engagèrent dans la pénombre d'un corridor et, par la porte aussi basse

qu'un guichet de prison, ils débouchèrent dans un jardin planté d'orangers. A l'extrémité de la grille, sur la première terrasse, le bassin de Neptune resplendissait comme une immense émeraude légèrement rosée par les reflets du ciel matinal.

De hautes architectures de style rocaille, toutes surchargées de mousses pendantes et de stalactites, se déployaient derrière la vasque quadrangulaire et répétaient leur image dans l'eau bourbeuse. En fresques délabrées, sur toute la longueur du mur, un « Triomphe de l'Espagne » ordonnait ses groupes allégoriques. Les bleus clairs, les jaunes soufre et les amarantes des draperies se fondaient en une tonalité chaude que rehaussaient encore les rousseurs brûlées des vieilles pierres. Au centre du bassin, une urne de bronze pleurait par les embouchures obstruées de ses goulots, et la statuette du dieu Neptune, qui la surmonte, paraissait flotter au-dessus des pelures d'oranges et des détritus d'herbes amoncelées.

Déjà la Galliego s'était accoudée à la balustrade. Elle aspirait l'humidité fiévreuse qui s'élevait de la surface trouble, avec une faible odeur de pourriture. Comme si elle s'était penchée sur l'orifice d'un puits glacé, elle releva immédiatement la tête. Le contact de la vapeur imperceptible avait calmé soudain la brûlure de ses joues. Le sang se remettait à battre sous l'épiderme hâlé. Ses prunelles s'étaient ranimées. Elle s'épanouissait.

— Oh ! chère amie ! — dit Mautoucher avec une ardeur mal déguisée, — quelle étrange figure vous avez ce matin ! Vous avez un visage d'enfant ! On dirait une toute petite fille !

Et quittant le bras de Jean Puig, il s'avança vers elle comme pour l'admirer.

— Henri ! vous êtes un flatteur incorrigible ! — disait la Galliego rougissante.

— Si ! si ! vous êtes toute changée !... Regardez-vous donc dans le bassin !

Il l'obligea à s'accouder de nouveau sur la balustrade. Le soleil montant incendiait l'étendue de la vasque. A leurs pieds, le visage enfantin de la danseuse souriait à travers les mucosités verdâtres qui s'échevelaient en longs filaments...

Mais une bande de carpes émergeant de dessous un paquet d'herbes effaça les lignes d'un coup de nageoires : leurs peaux écaillées par places avaient l'éclat dédoré des patènes et des calices anciens... Laissant un sillage lumineux comme l'éclair d'une truelle de vermeil, elles disparurent très vite sous des masses d'eau glauque, impénétrable à l'œil. Un instant agités et décomposés, les reflets éclatants des fresques s'apaisèrent en des moires d'un rose tendre, s'évanouirent vers les angles, dans des ténèbres liquides qui semblaient de l'ébène et de l'or en fusion. Puis, sur le fond redevenu calme, le visage enfantin se détacha de nouveau, souriant, parmi les pustules et les mucosités flottantes.

Jean, lui aussi, s'était penché sur la vasque merveilleuse, lorsque le gardien s'approcha d'eux à pas muets. Sur un ton machinal, il dit sa phrase accoutumée :

— Ces messieurs désirent visiter les Bains de Maria de Padilla ?

Au nom de Maria de Padilla, la Galliego, curieuse, se réjouit. Elle voulut connaître les bains de la maîtresse royale.

Ils descendirent l'escalier de la terrasse entre des buissons de myrtes et de jasmins. D'un geste mécanique comme sa parole, le gardien détacha des ramilles qu'embaumait le parfum trop fort des fleurettes blanches et roses et il en chargea les mains des visiteurs.

Un cintre trapu et surbaissé s'ouvrit devant eux, tout plein d'ombre comme l'entrée d'un souterrain. L'homme alluma sa lanterne, l'obscurité devint plus profonde. Ils descendirent encore quelques marches, en tâtonnant dans la nuit. Un rais de lumière filtra d'un soupirail, leurs yeux se firent peu à peu à cet air de limbes, et des choses imprécises se dessinèrent dans le noir, touchées successivement par les rayons de la lanterne.

Ils étaient au bord d'une vaste cuvette qu'environnait une galerie voûtée. La pénombre en augmentait les proportions qui paraissaient colossales. Mautoucher songeait à ces lacs artificiels où les Césars romains donnaient leurs naumachies à la lueur des flambeaux. Il y voyait évoluer des trirèmes autour de cette galère de parade que Tibère avait fait recouvrir d'émaux et de dorures, lupanar flottant qu'emplissait

jadis le tumulte de l'orgie, et qui dort, dit-on, ensevelie dans les eaux du lac de Némi. Il s'exaltait à cette image. Mais le gardien commençait à réciter ses formules apprises :

— Voici le lieu où Doña Maria de Padilla, maîtresse de Don Pèdre le Cruel, prenait ses bains devant le roi et toute la cour!... L'histoire raconte que, par galanterie, les seigneurs buvaient l'eau de la vasque, dès que Maria de Padilla en était sortie !...

L'idée de ce raffinement bizarre acheva de transporter Mautoucher. Éclairée par la lanterne, la Galliego était assise au bord du bassin, sur la margelle de briques et de maçonnerie. La maîtresse de Jean et celle de Don Pèdre le Cruel se confondaient pour lui en une seule forme féminine d'une beauté artificielle et chimérique.

— Quelles époques admirables ! — disait Jean, dont la robuste sensualité se délectait à la caresse de tant de souvenirs voluptueux !

Mautoucher, sûr de son assentiment, s'excitait davantage. Il évoquait toute la scène du bain :

« ... C'était comme une fête nocturne ! Des pages portant des torches occupaient le pourtour des galeries. Des cuirs fauves, des toiles d'or, des tentures écarlates rutilaient sur les murailles, resplendissaient aux voûtes. Dans le fond, sur une haute estrade drapée d'étoffes croulantes, le roi et sa cour avaient pris place... Tout à coup, Maria de Padilla, entourée de ses femmes, émergeait des ténèbres lourdes ! On aurait dit l'Aphrodite anadyomène ! Les feux des torches embrasaient la pulpe de sa chair. Des pièces d'or semblaient frissonner en larges flaques lumineuses et couler dans l'eau inerte. Les mains, à son cou, soutenant le poids de sa chevelure ruisselante, elle se dressait telle qu'un grand lis épanoui sur l'onde noire d'un marais infernal !... »

Et, tandis qu'il parlait, il ne quittait pas du regard le visage de la Galliego, qui, cerné par le halo de la lanterne, flottait dans l'ombre comme une tête coupée. Il se tut un instant. Mais bientôt Jean, avec un élan sincère de reconnaissance :

— Que tu es heureux, — dit-il à Mautoucher, — d'avoir cette sensibilité vive, cette imagination toujours en éveil ! Tu

décuples tes jouissances, tu décuples les miennes!... Quel admirable courtisan tu aurais fait!...

— C'est toi, mon cher, qui es heureux! — répondit Mautoucher, subitement ramené à ses tristesses.

Cependant ce lui fut une joie d'être loué devant elle par son ami. Mais elle ne songeait déjà plus ni à Maria de Padilla, ni aux extases lyriques du romancier. Selon le caprice du moment, elle s'émouvait ou elle restait indifférente à sa parole, et, quand elle était émue, l'impression s'effaçait très vite et s'évaporait presque, comme le son d'un instrument dont on vient de jouer et qu'on repose dans sa gaine...

Maintenant la lumière et la chaleur les avaient repris. Une poussière scintillante flottait au-dessus des jardins. Les plâtres des murs se fendaient au soleil. Les branches des arbres craquaient, les feuilles sèches se recroquevillaient sous l'haleine du sirocco, une vibration torride, comme celle qui sort de la gueule d'un four, montait des massifs de myrtes et de jasmins. Pas un souffle n'agitait les palmes flétries dont les bouquets aériens s'érigeaient, pareils à des verdures métalliques, sur de sveltes colonnes lamées d'écailles de bronze. De distance en distance, au sommet des grilles intérieures, les pyxides de porcelaine frappées par l'ardeur diurne flambaient, comme des brasiers tout blancs qui brûlent en plein jour.

Aiguillonnés par les mille piqûres de l'air, ils s'enfoncèrent dans les charmilles, entre des bordures de myrtes et de jasmins arrondis en boules, recourbés en arabesques aussi hautes qu'un homme, élancés en voûte au-dessus de leurs têtes. Une atmosphère irrespirable emplissait ces corridors d'arbustes aux parois surchauffées comme des plaques de tôle. Ils se hâtèrent d'en sortir pour se reposer un instant devant les Bains des sultanes; puis ils se perdirent de nouveau entre les ifs du Labyrinthe et ils débouchèrent dans la vaste *huerta* qui environne l'Alcazar. Des maraîchers, les jambes nues, charriaient des seaux d'eau, arrachaient des touffes de maïs, amoncelaient en tas éclatants les tomates, les piments rouges, les aubergines. La vie des champs pénétrait dans les jardins royaux. La rumeur confuse des travailleurs épars dans la campagne semblait ranimer la pompe

décrépite des palais et des architectures. Mais, chassés par le hâle qui s'élevait des terres calcinées, ils revinrent vers les lieux historiques et les boulingrins fastueux. Le pavillon de Charles-Quint, avec sa coupole, ses arcades élégantes, son jet d'eau tari, ne les retint qu'un instant ; on étouffait sous les lambris de mélèze découpés à jour.

Ils finirent par se réfugier dans un cabinet de verdure encadré par quatre grands cyprès. Une vasque de porphyre se creusait au centre; et un banc en rotonde revêtu de faïence en faisait tout le tour. De chaque côté, c'était une végétation inextricable de bananiers et de géraniums arborescents, de magnolias, de palmiers et d'orangers. Les orangers surtout pullulaient. Il y en avait de très vieux dont les troncs étaient à demi pourris, mais qui avaient poussé des rejets vigoureux tout chargés de jeunes oranges vertes, luisantes et dures comme des balles d'argile vernissée. Les larges feuilles des bananiers et des magnolias, gonflées d'humidité tiède, formaient une ceinture de fraîcheur qui amortissait un peu le souffle brûlant du dehors.

A peine assis sur les *azulejos* de la rotonde, ils éprouvèrent une détente soudaine. Ils respiraient plus à l'aise. L'endroit était à souhait pour y passer les heures chaudes.

Mais la Galliego, apercevant le bouton de cuivre d'un jet d'eau qui perçait le fond de la vasque, s'empressa d'en tourner la clef. Un mince filet lui jaillit au visage, l'éclaboussa toute. Elle poussa un cri, se rejeta en arrière, la figure inondée et pleurante, puis aussitôt elle lança un éclat de rire strident et, s'étant secouée comme un petit chien, elle offrit de nouveau ses joues au jaillissement de l'eau rigide et pénétrante.

— Quel enfantillage !... Antonia, voyons ! Finissez donc ! — grondait doucement Jean Puig, à qui ces mouvements désordonnés de la Galliego déplaisaient parfois.

— Mais non ! laissez-moi ! C'est délicieux, cette eau fraîche !... Jean, venez tremper vos mains dans cette eau !...

Il ne bougea pas. Sa canne frappait à petits coups saccadés sur les dalles. Alors la Galliego vint se rasseoir auprès de lui, en épongeant sa figure et son corsage.

— Vous voilà dans un joli état ! — dit Jean. — Quelle

gamine vous faites! Henri avait raison : vous êtes une vraie petite fille!...

En une moue d'une drôlerie impayable, elle lui tira la langue. Jean se mit à rire, à son tour, et, pour se faire pardonner ses gronderies :

— Petite fille, vous êtes charmante! — lui dit-il, en la baisant au front.

Elle lui prit la tête entre ses deux mains encore humides, et elle le considéra un instant, comme fascinée par l'éclat de ses prunelles :

— Jean, vous n'êtes plus le même qu'en France! — dit-elle lentement. — Oh! que vous êtes changé! Comme vos yeux brillent!... Saviez-vous cela? Vous n'avez plus les mêmes yeux!...

— Je sais!

Puis, d'un ton à la fois mystérieux et plaisant :

— Ce sont mes yeux du Sud!

— Vos yeux du Sud! Que voulez-vous dire?

— Ah! voilà! — fit Jean avec un geste vague.

Et, souriant, il assura qu'il ne valait pas la peine de l'expliquer. La Galliego lui donna une tape légère sur ses moustaches :

— Eh bien, je vous aime ainsi! — dit-elle.

Mautoucher, frémissant de jalousie, contemplait cette scène. Le désir de posséder cette femme le torturait plus que jamais. Il prononça tout à coup :

— Chère, il faut que je fasse votre portrait!... Dites! voulez-vous?

— Mon portrait? — demanda la Galliego, étonnée.

Mautoucher, tout tremblant, guettait la contraction de ses lèvres.

— Pourquoi pas? — fit Jean, par bonté.

— Soit! — dit-elle. — Mais à une condition!

Mautoucher se troubla davantage :

— Quelle condition, chère amie?...

— C'est que Jean et moi nous posions ensemble!...

Le romancier haussa les épaules :

— Impossible, chère amie! Impossible!... Ce serait du dernier bourgeois! Vous auriez l'air de deux mariés!

— Oh ! moi ! cela m'est égal ! — dit-elle. — Mais je maintiens ma condition !... Alors, vous ne voulez pas ?... Bien ! n'en parlons plus !

Mautoucher eut le sentiment qu'une occasion unique s'offrait à lui et qu'il allait la perdre encore une fois. Faire son portrait, ce serait un prétexte pour la voir plus souvent, ce serait comme une prise de possession : il posséderait presque son corps !... Il cherchait une combinaison qui la satisfît, excité par la crainte qu'elle ne se ravisât brusquement. Un instant, ses yeux errèrent avec anxiété. Dans l'écartement des verdures, sur la terrasse opposée, le pavillon de Charles-Quint déployait les colonnettes frêles de ses arcades. Les acanthes de marbre resplendissaient au soleil. Les faïences émaillées répétaient la devise du maître, entre l'Aigle d'Autriche et les Lions de Castille. Tout le faste des amours princières ressuscitait pour lui, dans ce décor. D'impériales courtisanes passaient avec lenteur sous les branches...

— J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! s'écria-t-il précipitamment. Vous poserez tous les deux ! Ce sera d'un style superbe...

En paroles incohérentes et pressées, il exposa son projet :

— Tu te rappelles, — dit-il à Juan, — ce tableau du Titien qui est en double au Musée de Madrid ?... *Vénus se délassant de l'amour, en écoutant la musique* ? Une femme étendue sur un lit de parade encombré de coussins en velours grenat avec des ganses d'or... derrière elle, des jardins en perspective, des files de jets d'eau et, entre deux grands cyprès, une échappée de ciel, comme à Versailles !... Dans l'angle, au premier plan, un cavalier qui joue de l'orgue, en tournant la tête vers la jeune femme... Tu te souviens, n'est-ce pas ?...

Émerveillé de son idée, il répétait :

— C'est cela ! c'est cela ! J'ai mon cadre, ma composition !... Chère amie, vous serez splendide !...

Il s'était levé, les deux mains dans les poches, le feutre rejeté en arrière, et, se plantant devant eux, il dit avec un bel accent de fatuité :

— C'est décidé ! Je me remets à la peinture !... et si je suis content de ma toile, je l'expose au Salon, l'an prochain !

Éblouie par cette demi-promesse du Salon, la Galliego ne put réprimer un mouvement de vanité féminine :

— Vous en serez content, Henri !

Elle lui tendit la main en signe de remerciement...

— Mon cher, je vous trouve exquis ce matin ! — déclara-t-elle du même ton dont elle venait de dire à Jean : « Je vous aime ainsi ! »

Il se mêlait à cette vanité une pointe de coquetterie, et, par une inconséquence, dont elle n'avait pas clairement conscience (elle qui voulait se montrer indifférente avec Mautoucher), elle goûtait une joie cruelle à sentir qu'il souffrait de l'aimer. C'était comme la rançon de la tendresse soumise qu'elle témoignait à Jean, comme un obscur besoin de représailles contre quelqu'un.

Mais lui, il exultait. Ce simple mot de la Galliego avait fait déborder toute la passion et tous les enthousiasmes refoulés en lui depuis une semaine. Il ne voyait pas le sourire ironique de Jean qui l'observait avec une compassion dissimulée : « Encore un caprice ! — songeait celui-ci ; — mon Dieu ! comme ce garçon gâche sa vie à plaisir !... » — Et Jean fut convaincu qu'il en serait de ce projet comme de tous les autres et que, le lendemain, Henri ne penserait plus à son tableau !

Harcelés par une nuée de moustiques qui s'étaient abattus sur l'eau de la vasque, ils furent obligés de battre en retraite vers le Palais. Mautoucher, exaspéré par les morsures, eut un accès de mauvaise humeur. Il s'en prit à l'odeur violente des jasmins dont l'air était saturé :

— Ces fleurs sont écœurantes ! Sentez-vous ?... Ces relents de pommades !

— Ah ! nous n'êtes jamais content, vous ! — dit la Galliego impatientée.

Au rebours de ce que Jean avait cru, Mautoucher s'obstina dans cette apparente fantaisie. Elle lui tenait tellement au cœur, qu'à partir de ce moment il ne s'occupa plus que de ce portrait. Le lendemain, dès le matin, Don Praxedès le mena chez son ami, le peintre Garcilaso, qui devait le conseiller pour les achats indispensables. Pendant ce temps, Sé-

rafine et Paco déménageaient un des belvédères, où il voulait installer son atelier. Il pressa tellement les uns et les autres que, le même soir, tout était en place. Le châssis de toile attendait sur le chevalet drapé d'étoffes marocaines. Des tentures de soie brochée, qu'il s'était procurées chez un Maure de Tanger, dissimulaient la nudité des murs, des mantilles sévillanes parsemées de fleurs voyantes recouvraient la vieille bergère où la Galliego s'assiérait pour les poses, et jusqu'à la nuit il se fatigua à transporter, de sa chambre, des guéridons et des coussins, des bibelots et des majoliques, où il disposa d'énormes bouquets de lis et de tubéreuses. Ayant découvert au grenier une antique chaise à porteurs toute poudreuse, aux panneaux encrassés et disjoints, il tint à la fourbir lui-même, afin d'en mieux raviver les couleurs; après quoi, il la fit mettre dans un angle de l'atelier et il en garnit l'intérieur avec des gerbes de roses.

Lorsque la décoration fut complètement terminée, il alluma des flambeaux et il goûta une joie d'enfant à contempler son œuvre. L'atelier avait l'air d'un boudoir préparé pour une rencontre amoureuse. Il se laissait aller à la dangereuse illusion et, comme les rêves de son imagination finissaient toujours par s'imposer en lui au mépris de la plate réalité, il croyait presque toucher à l'accomplissement de son désir.

D'avoir si vite arrangé tout cela, d'y avoir travaillé lui-même avec cette fougue, il éprouvait la satisfaction du bon ouvrier qui se repose sur son ouvrage : « Il en serait ainsi désormais! Tout céderait devant sa volonté. Cette crise, ces défaillances de la veille, ce n'étaient que des étapes douloureuses, mais nécessaires, pour que sa volonté entraînée pût s'épanouir dans toute son énergie!... D'ailleurs, il avait tort de se tourmenter au sujet de Jean. Tel qu'il le connaissait, celui-ci ne tarderait guère à se lasser. La Galliego serait bientôt libre. Alors il la prendrait de gré ou de force! Son audace, qu'il sentait indomptable en cette minute, sa puissance de persuasion, la flatterie perpétuelle de sa parole, le prestige de son talent, — autant d'armes sûres et qui viendraient à bout de tous les dédains! Il ferait oublier à la danseuse son Don Juan de province!... »

La nuit de Mautoucher fut calme. Il dormit avec délices

jusqu'à l'aube. Sitôt habillé, il s'achemina vers l'Hospice de la Caridad, où, selon la tradition, est conservé le masque authentique de Don Juan Tenorio. Il avait hâte de le voir face à face, et il surprenait en lui-même quelque chose de cette curiosité jalouse qui pousse un homme vers son rival.

Chemin faisant, il se rappelait le drame de Gabriel Tellez, et se comparait ironiquement au séducteur de la légende, qui va provoquer la statue du Commandeur dans son caveau funèbre. Cette idée le remplissait d'une gaieté extravagante.

La maison de Don Juan est située dans un quartier populaire, aux masures malpropres et croulantes, et que le voisinage de l'Arsenal d'artillerie rend tout bruyant d'un vacarme continuel de marteaux et de machines. Mautoucher tira la poignée en fer d'une sonnette. Une cloche fêlée tinta et une petite novice à figure de paysanne, toute criblée de taches de rousseur, entre-bâilla la lourde porte. Ce fut l'ordinaire hôpital, avec ses odeurs nauséabondes, la désolation de ses murs délabrés et de ses longs corridors. Sous les platanes de la cour, des infirmes traînaient leurs béquilles. Une grosse sœur rubiconde roulait dans une petite voiture une femme impotente. D'autres, en tabliers bleus, traversaient le préau, les mains pleines de charpies et de bandages...

La novice, sans même l'interroger, emmena Mautoucher vers la chapelle. Il ne lui cacha pas son impatience. Rien ne parvenait à l'intéresser, ni le « Moïse frappant le rocher », de Murillo, ni le fameau tableau de Valdès Léal, où le cadavre d'un évêque et celui d'un chevalier de Calatrava s'étalent côte à côte dans la pourriture d'un charnier. Il n'était venu que pour voir Don Juan !

Comme si elle blâmait ce désir coupable, la novice le conduisit de très mauvaise grâce aux appartements du premier étage. Des corridors défilèrent, des cellules, de grandes chambres dénudées. Enfin, la sœur s'arrêta devant une porte à double battant, elle chercha une clef massive dans son trousseau qui cliqueta. Mautoucher eut une palpitation.

Il se précipita derrière la novice : la salle n'offrait rien de singulier. C'était une salle des actes comme toutes celles qu'il connaissait : sur une estrade, une grande table recouverte d'un tapis à franges, des rangées de fauteuils, le long des

murs, des cadres appendus représentant des Confrères de la Charité ou des donateurs de l'hospice. Pourtant, dans l'embrasure des fenêtres, sur une console très élevée, un masque de plâtre apparaissait à travers un globe :

— Le voilà ! — dit sèchement la sœur, en pinçant ses lèvres.

Mautoucher leva les yeux :

« Que c'est laid ! — songea-t-il, — on dirait une couronne de mariée conservée sous verre !... »

Mais, comme l'objet était placé trop haut et qu'il le distinguait mal, il pria la novice de le descendre. Il voulait le voir, le toucher de ses mains !...

Impassible et sévère, la sœur ne comprenait point cette fantaisie. Mautoucher insista, promit une grosse aumône. Alors, poussant un soupir, elle monta sur une chaise, prit le masque avec mille précautions et le déposa sur la table.

Mautoucher se rua dessus : le visage de plâtre était sans beauté, le front bas et insignifiant. Le nez luxurieux tombait en pointe, comme un nez de dévote, sur une bouche effilée et cruelle. Semblables à celles de Jean Puig, les mâchoires saillaient fortement.

— Mais il est affreux, il est ignoble ! — cria tout haut Mautoucher ; — c'est une tête de soudard ou de ruffian !

D'un geste colère, il repoussa le globe qui faillit chavirer. La sœur épouvantée avança les mains pour le retenir. Il jeta un louis sur le tapis de la table, — et, sans se retourner, radieux, exultant, les yeux hagards, il disparut comme un fou dans les corridors...

V

« TES YEUX DU SUD... »

Jean et la Galliego rentraient du Parc Marie-Louise, quand leur calèche croisa une voiture de cercle qui passait au grand trot sous les platanes des Delicias. Don Praxedès se leva tout

à coup de la banquette, et, le chapeau à la main, il fit un salut cérémonieux aux deux amants. La silhouette du petit homme à barbe de velours disparut très vite dans les profondeurs de l'avenue :

— Toujours galant, Don Praxedès ! — dit la Galliego.

Mais Jean, qui avait remarqué, au passage de la voiture, les deux mecklembourgeois à robe noire luisante :

— Avez-vous vu?... Quelles bêtes superbes !... Ces gens de Séville vous ont des écuries princières !...

— Superbes, en effet ! — jeta la Galliego, distraite.

Elle ne donnait aucune attention aux luxueux équipages qui descendaient la chaussée. Jean ne se lassait pas de les regarder.

Il était six heures du soir. Tout ce qui restait à Séville de gens riches et titrés à cette époque de villégiatures et de bains de mer, tout ce monde se consolait de ne point parader sur les plages élégantes en venant étaler quotidiennement aux Delicias la somptuosité de ses attelages. Les fines mules andalouses, entièrement caparaçonnées de résilles de soie blanche, filaient, les oreilles droites, dans le papillotement des pompons rouges et le tintement grêle des grelots de nickel. Des jeunes gens coiffés de larges feutres, en pantalons de coutil très simples, aux visages rasés comme des statues d'éphèbes antiques, chevauchaient des genets d'Espagne qui balayaient la poussière de leurs larges queues traînantes : royales montures aux cols onduleux, aux croupes soyeuses et miroitantes, sur lesquelles Vélasquez a campé les personnages de ses portraits équestres. De distance en distance, des gardes municipaux, à cheval, se tenaient immobiles sur leurs selles, dominant le va-et-vient des voitures. Cette pompe naïve et un peu rude ravissait Jean.

A gauche, le long des rives du Guadalquivir, des architectures de villas, des marbres mythologiques surgissaient entre les flèches noires des cyprès, les amoncellements de roses et de géraniums. A droite, derrière le fossé de la route, l'immense étendue blonde des plaines andalouses se déployait à perte de vue jusqu'aux mamelons pelés de la Sierra de Moron et jusqu'à la chaîne à peine visible de la Sierra Morena. Les chaumes des champs moissonnés pétillaient de

lueurs vives comme les cassures d'une paille frappées par le soleil. Des *ventas* toutes blanches s'éparpillaient sous des bouquets d'eucalyptus, et des haies de cactus et d'aloès coupaient de minces bandes vertes le jaune poudreux de terres arides. Sous un ciel tout uni, d'un gris lumineux et pâle, la vaste *huerta* de Séville luisait doucement dans le crépuscule comme une pièce de céramique ancienne dont les couleurs légères se sont encore amorties.

La Galliego, indifférente à la grâce si fine du paysage aussi bien qu'au tumulte des chevaux et des voitures, demeurait extraordinairement taciturne. Déjà, à la *Venta Eritaña* où ils s'étaient arrêtés pour prendre des rafraîchissements sous les buis du jardin, elle avait paru tellement absorbée que Jean lui en avait fait la remarque et l'en avait taquinée. Lui, plus que jamais, se sentait heureux et tranquille. Ses yeux erraient sur la campagne déserte, où montaient, par places, d'imperceptibles fumées. Le bord de l'horizon commençait à se colorer d'une teinte lilas si délicate qu'elle se confondait presque avec le bleu cendré du ciel.

— Comme Henri eût aimé voir ce coucher de soleil! — songea-t-il tout haut.

Au nom de Mautoucher, la Galliego eut un mouvement d'impatience qu'elle réprima tout aussitôt. Puis, après une minute, comme si elle eût réfléchi profondément avant de parler :

— Dites-moi, Jean!... En conscience, est-ce que vous lui trouvez beaucoup de talent, à votre ami?...

— Quelle question étrange! — dit Jean d'un ton piqué. — Pourquoi me demandez-vous cela?...

Elle répondit, avec un accent de sincérité vraiment candide :

— C'est un doute qui me vient!...

— Vous êtes une petite fille impertinente! — dit Jean, moitié sérieux, moitié rieur.

— Ah!... je ne savais pas!...

La conversation retomba. Renversés contre les coussins de la voiture, ils feignirent de considérer les attelages qui défilaient. Mais, bientôt, la Galliego revint à la charge :

— Dites-moi, Jean!... Est-ce qu'Henri ne vous semble pas bien exalté depuis quelque temps?

Le jeune homme haussa les épaules :

— Lui?... il est comme toujours!... Vous vous faites des idées si bizarres!...

— C'est vous qui ne voulez pas voir, Jean!... Vous ne le remarquez donc pas, lorsque nous posons ensemble pour son fameux portrait!... Quand il se lève, sous le prétexte de m'arranger une draperie, de rectifier mon attitude, il a l'air de se précipiter sur moi!... Et l'expression de ses yeux! les gestes de ses mains! Oh!... Vous ne voyez pas, Jean!... D'ailleurs, il doit être malade. Il est constamment à se plaindre. Un jour, il souffre du foie; le lendemain, ce sont des palpitations de cœur, des névralgies, de la fièvre... que sais-je encore!...

— C'est un malade imaginaire! — interrompit Jean avec impatience. — Depuis le collège, je l'ai toujours connu ainsi!... Mais d'où vient que vous vous obstinez à me parler de lui, puisqus vous le détestez et que c'est pour moi une réelle peine?

— Vous vous trompez, Jean! Je ne le déteste pas!

— Vous auriez tort, chère amie! Vous auriez grand tort!...

Et, souriant, comme s'il voulait l'apaiser tout à fait par cette plaisanterie :

— D'ailleurs, lui, il vous aimerait plutôt, je crois!

La Galliego devint toute rouge :

— Je le crains! — dit-elle, sur un ton qui s'efforçait d'être tragique.

Redoutant une scène, Jean continua de tourner la chose en moquerie :

— Pourquoi pas?... Il vous adorerait, ce garçon!

— Jean, ne dites pas cela! — fit la Galliego suppliante.

Et, brusquement, en un sursaut de révolte et de colère :

— Moi avec lui! Jamais! jamais! Vous ne me connaissez pas, mon cher!... Lui, c'est...

Elle parut chercher des mots extraordinaires pour traduire toute l'énormité de son mépris. Elle se borna à dire avec une moue pleine d'un dédain inexprimable :

— C'est un homme de peu!...

— Qu'entendez-vous par là?—demanda Jean, déconcerté.

— Je ne peux pas vous expliquer cela. Mais je le sens pro-

fondément! Soyez-en sûr, je ne me trompe pas. Je ne me suis jamais trompée sur un homme!... Je vais vous avouer une chose... Ne riez pas de moi!... Lui, voyez-vous, il m'épouvante comme un grand trou noir, un trou où il n'y a rien que le vide! Oui, c'est cela!... Est-ce que l'on sait jamais ce qu'il pense, votre Henri, et même s'il pense quelque chose, s'il est sérieux ou s'il plaisante?... Est-ce que vous le comprenez, vous?...

Jean l'arrêta d'une caresse :

— Que vous êtes romanesque, mon Dieu! Quelle tête folle!... Mais, je vous en prie, laissons ce sujet qui vous fait déraisonner. N'y revenons plus, n'est-ce pas?... D'ailleurs à quoi bon? Il est si doux de ne songer qu'à nous deux!...

Leurs mains s'étreignirent comme pour un pacte de bonheur égoïste.

Ils longeaient les grilles fleurdelysées du Palais de San-Telmo. Les équipages se multipliaient. On n'entendait sur les quais déserts que le grincement d'un monte-charge, en face d'un navire en partance. Parmi les mâtures et les cordages, la lanterne massive de la Tour-de-l'Or se profilait en noir sur le fond vermeil du couchant. Les lampes électriques s'allumaient sous les arbres de l'avenue; des équipes de cigarières qui sortaient de la manufacture de tabacs envahissaient les tramways. Les véhicules trop chargés démarraient lourdement et, par intermittences, des fulgurations bleuâtres jaillissant des roues éclataient dans l'ombre. Une grande lueur phosphorescente environna la voiture qui ramenait Jean et la Galliego. Le visage du jeune homme s'illumina. Elle vit la douceur de ses yeux.

— C'est étrange comme je vous aime, Jean! — dit-elle en se serrant contre lui avec un mouvement presque lascif.

Il étreignit la taille souple de la danseuse :

— Moi aussi, je vous aime!

— Oh! vous, ce n'est pas la même chose! Je le sens bien, allez!

— *Chiquilla*, vous êtes une mauvaise tête!

La Galliego se redressa brusquement, et, sur un ton de fâcherie jouée :

— *Chiquilla*?... Qu'est-ce que c'est encore que ce nom?

— C'est de l'espagnol. Cela veut dire « petite fille »... Vous ne me défendez pas de vous appeler « petite fille »?

— Bon ! C'est une habitude!... Alors, je ferai comme les *autres* !

Elle reprit aussitôt son attitude soumise, et, lui saisissant la main avec force :

— Et puis, voyez-vous, Jean ! même si vous n'avez pas autre chose à me donner que ce nom, je l'accepte encore de vous avec reconnaissance...

— *Chiquilla*, vous êtes injuste ! — dit Jean d'une voix très basse où tremblait de l'émotion. — Ah ! petite, petite ! vous ne savez pas. Je vous aime plus que je n'ai aimé personne !...

— Nous le verrons bien, mon ami !

La phrase tomba avec je ne sais quelle dureté d'accent qui rappela au jeune homme les intonations gutturales et la brutalité amoureuse des courtisanes rencontrées jadis à Séville et en Algérie.

Cependant il n'avait pas menti. Il était si réellement épris de la Galliego, que, pour prolonger le charme de cette intimité, il avait décidé la veille de prolonger d'un mois son séjour à Séville, malgré les lettres pressantes de son oncle et de sa mère qui le rappelaient en Roussillon. Aucune femme ne lui avait inspiré une passion pareille. A travers les façons frivoles de la fille de théâtre, un peu gâtée par la contagion malsaine du milieu, il avait deviné, au premier abord, une incroyable candeur, cette pureté sauvage de la petite Espagnole qui peut traverser les plus basses prostitutions en restant vierge d'âme et qui, dans les bras de l'amant payé comme dans toute la folie du caprice sensuel, rêve toujours au mari de son choix qui la rendra mère. Et il considérait comme un bon signe pour elle que, dès le début de leur liaison, lorsqu'il la voyait parmi ses camarades, dans tout le débraillé des coulisses, elle n'eût jamais trahi la moindre vulgarité.

Depuis leur arrivée à Séville, il l'observait chaque jour. Il la voyait se dépouiller peu à peu de tout son parisianisme factice. Ses manières devenaient plus simples, et même elle lui semblait plus belle.

A son tour, il avait conscience qu'il s'était produit en lui

non pas précisément une transformation comme chez la Galliego, mais qu'il avait trouvé le parfait équilibre de toutes ses forces. Quelques jours après son installation au Palais d'Orgaz, il en avait eu la révélation soudaine en s'apercevant dans une glace. Il avait tressailli devant sa propre image, comme à l'apparition d'un inconnu qui se fût dressé inopinément devant lui. Puis il s'était contemplé curieusement. La joie imperturbable de son regard l'étonnait. C'était ce perpétuel sourire de l'œil, cette involontaire ironie de l'être supérieur qui se joue sans effort au milieu des forces étrangères ou hostiles. Il goûtait, avec le sentiment d'une plénitude d'âme et de vigueur physique, celui d'une harmonie profonde de tout son être qui le remplissait de confiance et d'orgueil. Son visage, où rien ne voilait autrefois l'expression un peu rude de la force, se décorait maintenant de grâce et comme d'un brillant de volupté.

Jean Puig comprenait qu'il touchait alors à ce point de maturité et de perfection après lequel il n'y a plus qu'à déchoir. Il avait trente-trois ans. Il était riche, aimé, triomphant. Toutes choses du monde le sollicitaient. Il était attiré par l'action comme par le plaisir, par les jouissances du luxe comme par celles de l'esprit, et, s'il se jugeait inférieur à Mautoucher par la sensibilité et le talent, il était fier de la sûreté de son goût qui le conduisait toujours vers le meilleur. Maintenant, c'était son été magnifique. En ce rapide instant, il allait pousser le rameau suprême, donner la fleur la plus belle de toute sa vie. Un pressentiment l'avertissait de se hâter. Jamais il n'avait été aussi avide, aussi impatient de jouir. Il voulait prendre à cette Séville, qu'il avait associée à son amour, tout ce qu'elle pouvait fournir de délices à un jeune cœur capable des plus fougueuses émotions.

Une fièvre le poussait vers tous les lieux de plaisir : les cafés, les bouges de Triana, les théâtres en plein vent où l'on joue des *zarzuelas* et de vieux mélodrames romantiques. L'expansion de cette gaieté publique, l'éclat d'un beau sang dans des prunelles féminines, la dégaine superbe des hommes du peuple avec leurs mouvements d'animaux en liberté, tout cela composait pour lui une sorte de poésie et d'enivrement des sens qui plaisait à sa robuste nature.

C'est pourquoi, ce même soir, en rentrant de la promenade aux Delicias, il parla tout de suite d'aller voir les *bailes* de l'Alameda. Don Praxedès voulait lui montrer les danses sévillanes.

L'Espagnol parut vers neuf heures. Il entraîna Jean et Mautoucher, finit par décider la Galliego, qui eût préféré ne pas sortir. La tristesse de la jeune femme persistait, malgré les attentions dont la comblait son ami.

Ils descendirent par la Place du Triomphe et la rue Christophe-Colomb. Mautoucher marchait à côté d'elle. Depuis qu'il avait commencé son portrait, il éprouvait tout ensemble une quiétude et une liesse d'esprit qui le satisfaisaient si complètement qu'il ne rêvait plus rien au delà. Cette œuvre à faire, c'était comme une pâture offerte à son désir. Elle allait l'amuser une minute, détourner vers un jeu innocent la violence de sa passion, et, en même temps qu'il se reprenait à sa vocation oubliée, il goûtait le plaisir de déployer une virtuosité depuis longtemps oisive. Son geste était exubérant, il parlait avec abondance, et la flatterie de sa parole était encore plus ingénieuse que d'ordinaire. Il lui sembla même que la Galliego se rapprochait de lui et l'écoutait avec une sympathie inaccoutumée.

Mais la volupté de ce beau soir la pénétrait. Séville, parée de ses lumières et de ses femmes, faisait autour d'eux son habituelle rumeur de fête. Les cafés de la Calle Sierpès regorgeaient de monde. La foule en sueur se désaltérait autour des tables de marbre où brillaient les carafes d'orangeade, les coupes de sorbets et de *mantecados*. Une chaleur tiède emplissait l'étroite rue; l'odeur véhémente des bouquets, les parfums des filles en cheveux imprégnait l'air. Dominant toutes les voix, les vendeuses de billets de loterie poussaient leurs appels continus. Au tournant de la rue Campana, la foule augmentait encore, les éclairages étaient plus splendides. Sur la place de la Victoire, une queue de spectateurs assiégeait le Teatro-del-Duque; et, dans les estaminets où s'étageaient des barriques jusqu'à la hauteur du plafond, des ménages d'ouvriers attablés écrasaient dans du vin noir la neige craquante des *azucarillos*.

Puis la rue de Trajan, plus calme et presque déserte, avec

ses hautes maisons blanches, se déploya, véritable voie lactée, dans les profondeurs de l'ombre nocturne. Enfin ils débouchèrent sur l'Alameda. Des lueurs espacées trouaient les ténèbres épaisses. On y sentait le grouillement de toute une masse humaine. Des ritournelles de guitares, des claquements de castagnettes éclataient par intervalles. Tout le menu peuple de Macarena et des faubourgs de Séville venait là, chaque soir, prendre le frais et se divertir en famille.

Sous les vieux sycomores malades et rabougris, des guinguettes en planches s'alignaient jusqu'à l'extrémité de l'avenue. Les chaises débordaient la chaussée qui était noire de têtes. Tout cela ondulait confusément à la clarté de quelques becs de gaz et de lampes à pétrole suspendues à des fils de fer.

La foule se portait surtout vers un kiosque prétentieux, aux coupoles mauresques peintes en bleu et blanc qui se distinguaient de très loin. L'intérieur en était aménagé à la fois comme un bar et comme un théâtre, dont la toile de fond eût été remplacée par les rayons de bouteilles. Sur le devant, des gens assis autour de petites tables en bois formaient un vaste parterre, et, derrière eux, d'autres spectateurs qui étaient debout se pressaient en rangs si compacts que don Praxedès eut grand'peine à ouvrir un passage pour ses amis. Le public, comme dans l'attente d'une attraction extraordinaire, manifestait son impatience. Des cris partaient de tous les coins :

— *La chiquilla ! La chiquilla !...*

Cette petite fille réclamée par les murmures du populaire était une enfant de quatre ans qui dansait à ravir les plus osées des danses sévillanes. *La chiquilla* excitait une admiration fanatique, et l'on n'avait d'yeux que pour elle.

Un guitariste ayant attaqué une romance, aussitôt des protestations s'élevèrent. Les clameurs devenaient presque furieuses :

— *Fuera, fuera*[1] *!... La chiquilla, la chiquilla !*

Mais celle-ci tardait à paraître. La mauvaise humeur générale se tourna contre les nouveaux arrivants qui dérangeaient tout un groupe pour s'installer. Des épithètes malsonnantes poursuivirent don Praxedès, et les quolibets des femmes en

1. « Dehors, dehors !... »

mantille s'acharnèrent contre le chapeau parisien de la Galliego. L'odeur de l'anisette montait, mêlée à la fumée âcre du pétrole. De temps en temps, des coups de vent chauds soulevaient la poussière en tourbillon, et, avec la chaleur devenue plus lourde, l'irritation grandissait.

Tout à coup, il se fit une bousculade de chaises vers le fond du kiosque. On vit émerger un garçon de café qui élevait très haut entre ses bras la minuscule danseuse, comme pour l'offrir à la foule.

Ce fut un délire d'enthousiasme, un tonnerre d'applaudissements. Les cannes, les éventails s'agitaient frénétiquement, les chapeaux volaient :

— Bravo, bravo, *chiquilla!*

Le garçon déposa l'enfant, telle qu'un petit paquet de chiffons, sur une table à peu près aussi grande qu'une table de salle à manger. En une vivacité de jeune singe, elle se dépêtra tout de suite de la queue volumineuse de sa jupe, et, le poing sur la hanche, elle s'avança sur le bord de la table avec cette espèce de piaffement dans la démarche qui a fait comparer les Andalouses à de jolies mules fringantes. On poussa des cris de surprise : c'était une manola en miniature. Elle avait un chignon de faux cheveux relevés en cimier vers le haut de la tête, un œillet rouge piqué au-dessus de l'oreille. Ses reins se moulaient dans une mantille éclatante et ses pieds menus dépassaient à peine les rangées de volants d'un peignoir de mousseline amidonnée qui traînait derrière elle.

D'abord elle se pavana d'un bout à l'autre de la table, en tournant ses hanches et en faisant bouffer le tuyautage vaporeux de ses falbalas. La tête légèrement inclinée à gauche, sa bouche mignonne tordait un cure-dents en une mimique extraordinairement effrontée et provocante. Les bras en croix sur sa poitrine, elle marchait d'un mouvement vif et saccadé, lorsque brusquement le guitariste plaqua un accord.

Alors les bras frêles se dénouèrent et, avec le tâtonnement de l'enfant qui essaye ses premiers gestes, les petites mains s'élevèrent l'une après l'autre, les doigts cliquetants imitèrent des castagnettes. Elle se mit à danser le *tango*, la danse luxurieuse et brutale, venue de l'Afrique impure. Sa gorge se ren-

versa, son ventre ondulait doucement sous les mousselines de la robe, et il y avait quelque chose de cynique et de touchant, de vicieux et de candide, dans tout ce petit corps de vierge qui, d'un air de gaucherie puérile, imitait les pires impudeurs de l'amour. Elle resta un instant immobile. Les applaudissements reprirent, plus nourris, plus furieux qu'avant. On lui lança des bouquets, des caramels, des mouchoirs de couleur. Des hommes se dressèrent, en agitant leurs mains vers elles. Ils criaient :

— Bravo, *chica! Olé, olé! chiquilla!*

L'ovation se prolongea. Les mères attendries sentaient poindre des larmes, enviaient un pareil triomphe pour leurs filles. Partout, c'étaient des phrases d'adoration, des mines pâmées et comme amoureuses :

— *Oh! que gracia! Como es mona*[1]!...

Et les voix rauques des hommes, avec une passion insistante, soutenaient la fureur des acclamations !

— Bravo, bravo, *chiquilla!*

Un couple de touristes, deux Allemands très laids, jetés là par quelque agence Cook, ayant manifesté leur désapprobation, on les couvrit d'injures, et, en manière de protestation contre la bégueulerie de ces étrangers, on cria plus fort pour que l'enfant recommençât ses danses.

Rieuse, elle s'avança de nouveau vers le bord de la table, le poing sur la hanche, le tuyau de plume à la bouche. Puis, suspendant ses bras, elle se mit à tourner très vite dans le nuage des mousselines... Tout à coup, elle s'arrêta, les jambes flageolantes. Elle était épuisée. La sueur luisait sur ses joues pâles, ses yeux se fermaient de fatigue. Toute son attitude semblait demander grâce. Le public s'émut :

— Assez, assez !... Qu'on l'emmène ! Bravo, *chica!*

On lui envoya des baisers. Elle remua ses menottes en signe de remerciement, et, tournant le dos, elle tendit ses petits bras au garçon de café qui était posté près d'elle. Celui-ci la prit contre sa poitrine et il la souleva tout enveloppée dans la traîne de sa jupe trop grande, comme un poupon, dans ses langes, qu'on porte au berceau. L'enthousiasme de

1. « Oh ! quelle grâce ! Comme elle est gentille !... »

la foule déborda en attendrissement. Les ovations se répétèrent, surtout lorsqu'on vit le garçon déposer l'enfant sur les genoux de sa mère, qui attendait, assise à l'angle du comptoir.

En ce moment, un bambin trotta jusqu'auprès de la femme, et, encouragé par les vivats du public, il baisa au front la *chiquilla*. Mais, à peine couchée dans le giron maternel, la petite danseuse s'était endormie. Elle ne bougea pas.

Le bambin, tout fier de son exploit, s'était retourné vers les spectateurs. On le salua d'applaudissements sans fin. Quelques femmes pleurèrent. D'autres se mouchaient bruyamment.

Cependant on se levait de partout, le reste du spectacle n'offrant plus rien que de fade après de telles émotions. Le cordon de curieux s'était déjà débandé.

Don Praxedès et les autres suivirent le mouvement populaire.

— Tiens ! voilà nos deux Allemands ! — fit Mautoucher.

Il montra les touristes, l'homme et la femme, qui fuyaient timidement entre les rangées de chaises désertes. L'Espagnol ne cacha pas son dégoût :

— Ces Tudesques ! on ne voit plus qu'eux dans les hôtels, sur les chemins de fer, les paquebots !

— Oui ! — dit Jean, — ils sont en train de détrôner l'Anglais !...

— Oh ! nous n'avons pas gagné au change !

Et Don Praxedès concéda :

— Voir des Français, cela va bien ! Ils sont presque de chez nous... Mais ces êtres, qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?... avec cette laideur !... Vous savez, à Séville et ailleurs, les enfants les poursuivent dans les rues comme des bêtes de ménagerie, en chantant derrière eux le refrain du Carnaval !...

Cependant les deux touristes, comme guidés par la sûre expérience d'un Baedeker, s'étaient acheminés vers une guinguette qui était la seconde sur le côté gauche de l'Alameda. Des gens faisaient cercle tout autour. On s'approcha.

Le dos tourné au public, un individu se démenait en cadence, aux sons d'une guitare. L'assistance le regardait avec un recueillement presque religieux, — cette espèce d'attention orgueilleuse et passionnée que les connaisseurs

apportent, en Espagne, aux courses de taureaux. Des bourgeois étaient là avec leurs femmes. Des filles, flanquées de leurs *novios*, se tenaient très droites sur leurs chaises, l'air cérémonieux et presque glacial.

Don Praxedès avisa une table auprès du comptoir et il fit placer les tabourets de façon qu'on pût voir de face le danseur.

D'une pâleur de cire, les hanches évasées et ondulantes comme celles d'une femme, c'était un jeune garçon vêtu à la mode des ruffians de Triana, en pantalon de cotonnade bleue luisante, en veste de torero, les accroche-cœur plaqués aux tempes sous une casquette plate à visière de cuir. Devant lui, un homme assis, sa guitare sur les genoux, lui hurlait, bouche contre bouche, les couplets obscènes d'une chanson gitane. Les figures de la danse soulignaient, amplifiaient le sens luxurieux des paroles. Il mimait toutes les phases de l'amour, imitant tour à tour les deux sexes : les mains parlaient, les entrailles, les lombes étaient secouées d'un mouvement convulsif...

La ritournelle recommençait et, se dandinant sur la pointe de ses bottines jaunes, il s'avançait de nouveau vers le guitariste, comme hypnotisé par la voix du chanteur et les sons de l'instrument. Ses prunelles étaient dardées sur celles de l'homme. Pareil à un masque blême, le visage avait une fixité stupide. Les yeux seuls vivaient. Il s'en exhalait une ardeur tellement bestiale que cette figure moite et comme expirante de volupté, entre les accroche-cœur luisants de pommade, en devenait effrayante à voir.

Pourtant le public épiait sévèrement la justesse du jeu, murmurant à la moindre faute. Mais, quand la perfection était atteinte, c'étaient des encouragemens discrets et affectueux :

— Bravo, bravo, Pepe !

Ce louche danseur, on le connaissait par son nom. On l'aimait, on venait l'applaudir chaque soir à l'Alameda. Les ouvriers en bourgerons, les petits employés pacifiques qui mettaient dans leur poche les morceaux de sucre du café, les pères de famille avec leurs épouses et leur marmaille, tout ce monde paraissait goûter étrangement le symbolisme sensuel de cette danse.

Maintenant, le guitariste jouait seul. Le danseur, brisé par la violence de sa mimique, était tombé haletant sur une chaise. Une fille, lui passant un mouchoir sur le front, étanchait la sueur ruisselante. A côté d'eux, la dame à lunettes qui accompagnait le touriste allemand semblait couver le couple interlope avec une particulière complaisance.

— Tiens ! — dit Jean, — les voilà encore, ces hiboux!

Don Praxedès ricana :

— Ah! ah! nos puritains se sont mis en appétit!...

Mais, la Galliego restant silencieuse, il craignit que la jeune femme ne se fût scandalisée du spectacle :

— Et vous, madame, — demanda-t-il timidement, — comment trouvez-vous?...

Elle releva vivement la tête, et, avec un bel accent de naïveté :

— Moi?... Mais... je trouve cela admirable, tout simplement!

La phrase s'échappa de ses lèvres comme malgré elle. Aussitôt elle eut peur à son tour d'avoir choqué Jean par cet aveu, et elle s'empressa d'ajouter :

— C'est-à-dire que cet art populaire me paraît le comble du métier!... Moi qui en suis, j'en reste stupéfaite d'admiration!... Oui! d'admiration! Voyez-vous, nous aurons beau faire, nous imaginerons des choses plus savantes, plus splendides, plus compliquées... mais cela? Jamais!... C'est d'une vigueur, d'un enivrement!... d'une beauté!

— Eh bien, moi, — dit Jean, — toute beauté à part, j'avoue ingénument mes instincts déplorables, je trouve cela très bien!

Mautoucher rajusta son binocle et, pinçant les lèvres d'un air épigrammatique :

— Mon cher, tu es comme M. de Fontanes, grand maître de l'Université, lequel avait coutume de dire qu'il ne trouvait rien de plus agréable, après un bon dîner, qu'un bon ballet bien indécent!...

— Le vilain homme ! — dit Jean, — c'est lui, Fontanes, qui était un indécent!...

— Je crois bien! — interrompit Don Praxedès avec impétuosité, — quelle indécence voyez-vous...?

Mais, d'un geste de la main, Mautoucher l'apaisa. Il dit en riant :

— Moi non plus, je ne vois pas d'indécence! De quel droit, d'ailleurs, me montrerais-je plus pointilleux que tous ces braves gens qui viennent ici avec leurs filles regarder une chose qu'ils jugent belle... et, sans doute, morale?... Car enfin vous les avez vus! Comme ils se tenaient! Et quel sérieux chez tous, hommes ou femmes! Pas un rire, une plaisanterie, un mot malsonnant! Ils avaient l'air d'assister à un rite national!...

A ces derniers mots, Don Praxedès applaudit, montrant une joie enfantine et s'agitant très fort :

— C'est très bien dit, tout à fait bien dit, monsieur Mautoucher!... Moi, voyez-vous, je suis convaincu que nos courses de taureaux qu'on nous reproche tant, nos danses qu'on juge malhonnêtes à l'étranger, c'est tout cela qui empêche l'Espagne de mourir! Cela nous aide à vivre d'une petite vie obscure, mais saine, mais robuste... jusqu'au jour...

Il hésita une seconde, et il jeta, les yeux étincelants :

— Jusqu'au jour où nous nous relèverons!...

L'émotion de Don Praxedès causa un malaise momentané. Cependant Mautoucher reprit :

— Quand ce ne serait que cette poésie tragique et douloureuse de la chair ainsi offerte à tous dans sa brutale réalité!... Vous avez remarqué comme elle était triste, cette danse?... cette souffrance de tous les muscles, cet effort désespéré, cet épuisement de l'homme s'affaissant sur la chaise, la face en sueur et les yeux éteints!... Oh! c'était toute l'agonie du désir!...

Il se tut, se sentant en ce moment-là trop sincère, comme si sa propre parole le trahissait.

— Vous avez raison! — ajouta Don Praxedès, — l'amour, chez nous, est resté sérieux. Chez vous, il est devenu une bagatelle!...

On se leva, l'Alameda se vidant peu à peu de ses flâneurs. Les lampes à pétrole s'éteignaient, les garçons rentraient les tabourets et les tables. Dans les tourbillons de poussière soulevés par le vent du Sud, ils redescendirent tous les quatre vers le Palais d'Orgaz.

Don Praxedès, qui s'était emparé de la Galliego, discutait avec elle sur les danses.

Mautoucher, cédant à un mouvement d'instinctif abandon, avait pris le bras de Jean Puig. Serrés l'un contre l'autre, ils descendaient le trottoir solitaire de la rue de Trajan, où leurs voix animées par la discussion éveillaient des échos le long des grands murs blanchis. Ils se rappelaient maintes soirées pareilles, lorsqu'à Paris, étudiants tous deux, ils remontaient le boulevard en s'enivrant de leurs projets d'avenir et en faisant sonner leurs cannes sur l'asphalte. Henri était dans un de ces moments où il subissait avec docilité l'influence occulte et l'ascendant de son ami. Tout un travail venait de se faire dans sa pensée ; et, bien qu'il conservât au fond de lui son vieux levain de jalousie envieuse, il ne pouvait se défendre de l'admirer. L'état de contemplation désintéressée où l'avait amené, après le spectacle des danses, l'enchaînement de ses réflexions d'art, lui permettait de regarder les autres, et soi-même avec sérénité. C'était pour Henri une délectation intellectuelle que de se sentir l'âme encore toute frémissante de passion et pourtant de deviser avec calme de toutes ces choses qui le faisaient si cruellement souffrir, d'avoir à côté de lui son inconscient rival et de se suspendre à son bras dans un élan de tout son cœur. Il en arrivait, par un suprême raffinement d'artiste, à se mettre à la place de l'autre, à jouir et à triompher pour Jean. Encore une fois, il était celui qu'on aime et qu'on remercie de se laisser aimer.

Jean avait l'intuition précise de tout cela. Il sentait monter vers lui la sympathie irrésistible de Mautoucher et il devinait, chez ce sentimental honteux, tout un bouillonnement intérieur de tendresse maladroite et contenue qui n'arrivait jamais à déborder complètement. Il lui laissa voir, avec une nuance de pitié virile, une telle profondeur d'affection, que Mautoucher rejeta tout à fait les ordinaires artifices de parole dont il aimait à recouvrir ses moindres sentiments. Ils se montrèrent mutuellement leur âme dans sa nudité. Ce furent peut-être les plus beaux instants de toute leur amitié.

Ils parlaient encore des danses. Mautoucher disait :

— Comme tu dois comprendre ces choses !... Et ce que je t'envie, c'est que non seulement tu les comprends comme

moi, en dilettante et en raisonneur, mais que tu les goûtes bonnement, comme un homme du peuple ! ... Ah ! cher, ni la douleur ni le doute ne t'atteignent. Tous tes actes sont empreints d'une joie et d'une certitude qui me ravissent. Je t'observe souvent sans que tu t'en doutes... Eh bien, je te reconnais tout entier dans des détails, dans des gestes insignifiants ! Ainsi, tu vas rire de ce que je te dis là, mais c'est vrai : je te regarde avec ébahissement lorsque tu manges !

— Ah bah ! — fit Jean, qui crut d'abord à une plaisanterie.

— Non ! Je te le dis en toute candeur !... Personne ne sait manger comme toi ! tu fais cela à la fois avec le soin presque religieux du paysan et l'emportement farouche des animaux ! Je m'égare, en te voyant, dans des rêveries sans fin : il me semble que c'est toute une race que tu nourris en toi !...

— Oui ! peut-être ! — dit Jean. — Je tiens cela sans doute des rustres mes aïeux, pour qui la table, comme le foyer, est une chose sacrée !... Mais, vois-tu, il y a dans ma vie un simple fait qui me distingue profondément des autres... des prolétaires intellectuels d'aujourd'hui : moi, j'ai toujours mangé le pain de mon père, comme mes enfants mangeront le mien ! Je suis le Fils de la Maison !... Cela, c'est toute une manière d'être que les autres ne peuvent pas comprendre !

Mautoucher l'arrêta, comme si une lumière subite venait de se faire en lui :

— Oh ! c'est le mot du vieux Rodrigue de Bivar dans le *Romancero* : « Ceux de ma table et de mon pain ! » — « Qu'on m'aille chercher ceux qui mangent mon pain ! » — dit-il, en parlant de ses hommes... Cette phrase me revient en t'écoutant. Tu as raison ! Je n'avais pas compris !

— Pourtant il en est de cela comme de tout le reste. Les sentiments les plus compliqués et les plus nobles reposent sur des réalités très humbles, et c'est parce qu'on l'oublie qu'on n'en est plus capable ! Ainsi l'amour !...

Henri l'attendait là :

— Oui, je connais ta théorie. En dehors du mariage, tu n'admets pas l'amour !

— Je l'admets !... mais comme une folie qui doit être très brève ! Si la passion est nécessaire et presque toujours inévi-

table, elle est stérile et finit par se détruire elle-même. Elle ne fonde rien. Elle néglige le seul but qui donne une valeur à l'amour : l'Enfant!...

— Et cependant tu aimes! — dit Mautoucher d'une voix subitement altérée.

— Oui! — affirma Jean, sans hésiter.

Ils se turent un instant, très troublés l'un et l'autre. Jean reprit le premier :

— Quand tu me mettrais en contradiction avec moi-même, tu n'auras pas prouvé grand'chose!...

— Alors, c'est vrai? tu l'aimes donc, *elle*? — demanda Henri sur un ton d'angoisse, qu'il ne put contrefaire.

Jean parut un peu surpris de cette émotion soudaine, où il ne vit qu'une marque d'intérêt pour lui. Mais il affirma encore :

— Je l'aime! Il n'y a pas deux façons d'aimer!

A cette réponse, une palpitation violente étouffa Mautoucher. Toutes ses idées se confondaient. Il souffrit une minute d'épouvantable torture : « C'était donc chez Jean autre chose qu'un caprice! Voilà que cette liaison banale était devenue une vraie passion!... » Frémissant, il entrevoyait toutes les conséquences de cette découverte. Mais il se roidit de toutes ses forces pour maîtriser le tremblement qui l'avait pris. Il essaya de ruser avec l'ennemi :

— Quelle monstruosité! Aimer une fille?... Car, tu auras beau dire, c'en est une!...

— Je ne le crois pas!... Et quand ce serait?... Moi, vois-tu, je n'ai guère aimé que des courtisanes : cela peut paraître ou très grossier ou très raffiné. Tout dépend de celui qui juge.

— Allons donc!... Elles sont tellement stupides, ces femmes!

— Beaucoup moins que bien des femmes du monde!... Et puis, c'est un vieux préjugé! J'en connais de cultivées et d'intelligentes!... Mais, je te l'avoue, il y a, chez elles, deux choses que je mets au-dessus de tout : c'est leur science amoureuse et le fond de naïveté qui leur reste presque toujours!

Et, jovial, il ajouta aussitôt :

— Oui, mon cher, elles savent leur métier! C'est là la base! Je te le disais à l'instant, tout repose sur des réalités misérables!... Songe donc! Lorsque à cette science délicate,

lorsque à cette expérience quotidienne des voluptés les plus subtiles, elles joignent un réel attachement de cœur, alors cela devient admirable ! L'art exalte le sentiment à des hauteurs inouïes. Imagine une comédienne éprise de son rôle, s'identifiant avec lui !... Ah ! crois-moi, cher, il n'y a que celles-là qui sachent aimer !

Mautoucher l'écoutait, haletant de convoitise et se sentant couler dans une tristesse sans bornes :

— Ainsi tu es sûr, — articula-t-il avec peine, — tu es sûr que toutes celles que tu as connues étaient éprises de toi ?...

— Absolument !... parce que moi-même je les aimais !... Et toutes, tu entends bien ? toutes !... jusqu'à la dernière des dernières !... Tiens ! je me rappelle une soirée chez une fille d'Alger. C'était Claude qui m'avait conduit chez elle... A la fin, encouragée par mes façons, elle se mit à me compter ses peines de cœur. Et voilà que tout à coup elle éclata en sanglots. Tu ne croirais pas !... Je ne sais à quoi je pensai alors. Moi, bonnement, je me mis à pleurer avec elle... Ah ! mon cher, quand elle vit mes larmes, elle se jeta contre ma poitrine, elle me couvrit de baisers ! Ce fut une explosion de tendresse comme je n'en avais vu ! Je sentis que pour elle, j'étais *l'autre*, que j'étais devenu *l'autre* !... Jamais, non ! jamais je ne retrouverai cette minute-là...

Il s'arrêta une seconde, comme s'il cherchait à fixer ce souvenir ; puis il conclut de sa voix nette et tranquille :

— Vois-tu, il faut toujours être bon pour elles : c'est la seule façon de ne pas être ignoble dans ces moments-là ! Moi, je considère le mépris de la courtisane comme le sûr indice d'une basse origine... oui, comme la tare d'une âme petite et médiocre !... Et puis, il y a autre chose qui échappe aux déclamateurs vertueux ; c'est ce charme pervers que les romantiques ont chanté : cette vieille poésie de l'or et de la vénalité ; ce « caractère maudit » de la courtisane... et cette détresse de se réveiller sur un lit vendu, dans toute l'amertume de la satiété !

Mautoucher le laissait parler, de plus en plus sombre et taciturne : à travers les confidences de Jean, il croyait entrevoir des profondeurs de joies insoupçonnées, que sans doute il ne pourrait pas connaître. Mais, par bravade, il tenta de

plaisanter. Avec un rire qui sonnait faux et que démentait étrangement l'accent douloureux :

— Ah ! mon cher, tu es heureux. Tu es Don Juan ! l'idole des femmes et des poètes !...

— Oh ! Don Juan ! — reprit le jeune homme avec dédain, — pourquoi me parles-tu de ce type conventionnel ? Quelle creuse invention ou quel plat personnage ! Quel être inapte à l'amour ! L'homme épris de la Beauté impossible, le chercheur d'Idéal est un froid rêveur qui n'aima jamais, un Don Quichotte sentimental. L'autre, celui de la comédie espagnole, n'est au fond que le soudard vulgaire, le ruffian qui trompe les filles !...

Mautoucher tressaillit, se rappelant sa visite à la *Caridad*, et il s'étonna de retrouver ses propres paroles dans la bouche de Jean.

— Ne chicanons pas sur les mots ! — dit-il. — Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu dois goûter des voluptés à confondre l'imagination !

— Non ! des plaisirs très réels, très humains !... Mais cela est si peu de chose dans une vie ! Que reste-t-il de tout cet émoi du cœur et des sens ?... Pas même le souvenir, car c'est un tel mirage que le souvenir !...

— Jean ! parle-moi franchement !...

Et, d'une voix implorante, comme s'il voulait le forcer à lui livrer son secret :

— Dis-moi, cher... tu es bien heureux, n'est-ce pas ?...

— Oui ! mais pas tant que tu le crois !

— Pourtant, ces triomphes de l'orgueil viril, ces jouissances de l'âme et du corps, ces abîmes de tendresse où l'on se plonge dans tout le vertige de l'amour, est-ce que vraiment on n'en rapporte rien ? Est-ce que cela est possible ?...

Jean, saisi de compassion devant la plainte et la détresse infinie de cette voix, prit les deux mains de Mautoucher dans les siennes, et, les serrant avec effusion, il prononça d'un ton très grave :

— Non ! Il n'en reste rien, cher ami !... Rien ! je te le jure !...

Pendant toute cette nuit, le vent du Sud avait soufflé en tempête. Lorsque le matin, très tard, Jean entr'ouvrit la

glace sans tain qui fermait la fenêtre derrière la grande Vierge du portail, il fut comme repoussé par l'haleine torride qui arrivait du dehors. On eût dit que des lames de feu zébraient l'étendue. C'était un de ces ciels pâmés et suffocants, — un ciel de plomb, rempli de poussière, de charbon et de fumée.

Ils ne sortirent pas, ce jour-là, et ils déjeunèrent seuls dans une petite pièce contiguë au « salon de porcelaine ». L'air asphyxiant les obligeait à s'abriter derrière les persiennes closes, et ils éprouvaient un tel accablement, après les voluptés effrénées de cette nuit de plaisir, qu'ils étaient presque incapables de bouger. La violence sensuelle des danses monstrueuses les avait gagnés l'un et l'autre...

Lorsqu'ils rentrèrent, pour la sieste, dans le salon de porcelaine, la fraîcheur qui régnait leur fut comme un contact délicieux. Sérafine avait versé de l'eau glacée dans les alcarazas suspendues aux murs, et elle avait semé les dalles de jasmins humides. Les pétales effeuillés recouvraient toute la chambre, s'éparpillaient, s'envolaient sous les pas, retombaient sur les meubles en une mince couche laiteuse, et faiblement teintée de rose. Il y en avait jusqu'aux bords d'une corbeille gisant au milieu de la pièce. Un parfum vertigineux se dégageait de cet amoncellement de blancheurs : c'était l'exhalaison lourde d'un grand jardin par un soir d'orage.

Un instant, la Galliego resta sur le seuil, immobile, la poitrine oppressée, la tête trouble et défaillante, parmi ces bouffées d'odeurs.

— Oh ! Jean, — balbutia-t-elle, — c'est trop ! c'est trop !... tu veux m'en faire mourir !

— Non ! viens, viens vite !...

Et, marchant vers la corbeille, il la vida toute sur le lit, éparpilla les jasmins en froissant la pulpe tendre des fleurs, comme si c'était une chair vivante.

— Oh ! Jean, quelle folie !...

Quand ils rouvrirent les yeux, ils éprouvèrent un étonnement singulier, en apercevant la splendeur de leurs deux corps à demi ensevelis sous la neige débordante des jasmins. Aveuglés par le demi-jour, ils croyaient voir cela dans un rêve.

La Galliego promenait lentement ses mains sur la courbe de ses hanches. Naïvement elle s'admirait :

— Je m'aime, moi ! — dit-elle soudain. — Regarde, Jean, comme ma mère m'a bien faite !...

Il tourna la tête. Elle la lui prit dans ses bras avec véhémence :

— Toi aussi, tu es bien !... Oh ! tu as « tes yeux du Sud » !

Elle en soutint l'éclat, une seconde, cherchant à lire jusqu'au fond des noires pupilles :

— Dis ! pourquoi les appelles-tu ainsi, tes yeux ? Est-ce que c'est un si grand secret ? Je veux que tu me dises, entends-tu ?...

— Oh ! tu connais le secret !... *Chiquilla*, c'est toi qui me les donnes, ces yeux-là... Le Sud, pour moi, c'est le soleil, c'est la joie, c'est le pays où l'on aime ! Mes yeux du Sud, ce sont mes yeux de volupté !

Désappointée, elle fit une petite moue d'impatience :

— Tu te moques de moi ! — dit-elle.

Et aussitôt, se redressant de tout son buste, elle respira fortement et elle fit claquer sa langue sèchement contre son palais.

— J'ai soif ! — dit-elle, — je meurs de soif... Jean, donne-moi à boire de l'eau, de l'eau glacée !

Au dehors, la pluie de feu tombait toujours. Jean se rappela le soir brûlant de leur arrivée à Séville : le flamboiement de midi sur les solitudes mornes, et, au pied des roches arides, Cordoue fumante dans son désert de sables. Il entendit le cri des vendeuses d'eau sur les quais des gares : « *Agua ! agua !* De l'eau ! de l'eau ! » Ce cri se confondit avec celui de la Galliego : ce fut la soif de la terre elle-même, de la grande plaine andalouse dévorée par l'ardeur de l'été.

Il décrocha le vase d'argile poreuse qui s'évaporait contre le mur et il tendit le goulot à la jeune femme. Avidement elle y appuya les lèvres.

Jean se mit à rire :

— Tu ne sais pas boire, — dit-il. — Tiens, regarde !...

Et, soulevant la gargoulette très haut au-dessus de sa tête, il ouvrit sa bouche sous le jet violent du liquide, buvant à

mesure que l'eau tombait, comme font les moissonneurs dans les champs.

Elle essaya de l'imiter. Mais, maladroite, elle s'inonda la gorge. Un filet d'eau, d'une fraîcheur tranchante, ruissela entre ses seins : elle poussa un cri strident, en frissonnant de toute sa peau. Jean lui prit des mains la gargoulette chavirante. Alors, en une sorte de mouvement réflexe, elle bondit, se dressa sur les dalles :

— On étouffe dans ces jasmins ! — gémit-elle, — cette tiédeur est énervante !...

Mue par un caprice puéril, elle se précipita vers une console, se laissa choir sur une chaise, et, embrassant à deux mains la tablette de marbre, elle s'y coucha de toute la longueur de son torse. Elle frottait ses joues, écrasait ses seins contre la plaque froide et polie :

— Oh ! que c'est bon, Jean, si tu savais !... C'est meilleur que ton eau, va !

Ébahi, il la regardait s'étirer, tout en aspergeant les jonchées de jasmins avec le contenu du vase. Pour activer l'évaporation, il ouvrit une porte et la glace de la fenêtre.

— Jean ! Jean ! viens faire comme moi !

Elle semblait câliner le marbre de la console, qu'elle tenait à pleins bras, comme une petite fille dorlote sa poupée.

Puis, elle vint s'abattre sur le petit divan que dominait, au milieu du salon, le portrait du roi Charles III. Ce divan était recouvert d'un cuir bleu si souple et si moelleux qu'il jouait à s'y méprendre le chatoiement du satin. La fraîcheur du cuir la charma encore :

— Oh ! viens !

Lui, subjugué par la force de passion qui était en elle, obéissait sans résistance...

La Galliego écarta les cheveux qui voilaient ses yeux , l'air indomptable et jamais lasse :

— Dors sur mes genoux ! — dit-elle.

Il se laissa prendre la tête qu'elle arrangea, sur ses genoux rapprochés, comme sur un coussin, de manière que les yeux du jeune homme pussent voir les siens. Les doigts de la danseuse étaient plongés dans la toison tiède de ses cheveux.

C'était une caresse lente, infinie et très douce. Jean, les paupières closes, balbutia :

— Tu me rendras fou avec cette caresse !... Quelle folie ! Que nous sommes peu sages !

— C'est toi qui m'affoles ! C'est ta faute ! Hier, moi, je ne voulais pas. Mais tu m'as prise !... Oh ! comme tu me prends, mon Dieu, comme tu prends !... Oh ! tu es le maître, toi !...

Elle le flattait ainsi, poursuivant une arrière-pensée tenace qui ne l'avait pas quittée, même au paroxysme du plaisir amoureux. Tout à coup, elle fit un mouvement brusque, comme pour l'obliger à se relever et lui parler face à face. Jean, les yeux toujours clos, se plaignit :

— Pourquoi te déranges-tu ?... Chère, je voudrais être ainsi, toujours !...

— Ah ! si tu consentais, pourtant !...

Elle se recueillit et, d'une voix basse, insinuante :

— Dis ? tu veux que je sois à toi, toujours ?

Ses lèvres chaudes s'unirent à celles de Jean en un baiser profond, puis, s'arrachant violemment, elle mit sa main sur la bouche vorace qui cherchait la sienne. Sa voix se faisait encore plus basse et plus pénétrante :

— Jean, dis que tu veux bien ! Dis que tu veux bien !... Nous vivrions ensemble, dans ta maison ! Oh ! dans ta maison !... Je quitterais tout, tout ! Ce serait pour toujours !... Tu sens bien que c'est notre bonheur à tous deux, et moi, je sens que tu m'aimes, comme on doit m'aimer !... Vois-tu, on ne peut pas faire autrement que de m'aimer ! C'est vrai, n'est-ce pas, que je suis belle ?...

Elle tendit encore une fois ses lèvres et, les retirant aussitôt, elle écarta avec le même geste la bouche tremblante et convulsive :

— Tu me dis que je suis belle ! Mais je suis encore meilleure ! Jean, tu ne te doutes pas ! Je te découvrirai tout ce que je suis !... Comprends-tu ? Autrefois, j'étais méchante, je n'avais pas de cœur, je faisais souffrir les hommes et cela me rendait orgueilleuse ! Toi, tu m'as donné un cœur, tu m'as faite ce que je suis maintenant ! Oui, c'est toi qui m'as faite ! Tu m'as tout appris ! Avant de te connaître, je ne savais pas

ce que c'était qu'aimer. Et c'est si bon d'aimer, c'est si beau, n'est-ce pas, Jean?...

— *Chiquilla!*

Il mit dans cette appellation enfantine toute l'ivresse et toute la passion tendre dont son âme débordait, et ce mot, il le prononça avec une telle suavité d'accent que lui-même il s'en émut jusqu'aux larmes.

Elle, tranquille, poursuivait :

— Alors, c'est bien vrai que tu ne te défies plus de moi?... Car j'ai bien senti, va, que tu te défiais de moi... parce que je suis une danseuse. Mais tu verras, tu verras...

Et, se cachant la tête contre la poitrine de Jean, comme si elle n'osait pas achever sa phrase, elle murmura :

— Quand je serai ta femme!...

Jean ne répondit point. Pourtant, elle l'avait si sûrement conquis, depuis six semaines, par ses adresses de courtisane comme par la sincérité touchante de son amour, et, dans cette minute, elle le captivait par un tel charme de volupté, qu'il épousa presque le rêve de la danseuse. C'était une chose possible! Il la voyait, sans répugnance, dans la haute salle à manger du logis familial, sous l'œil sévère de madame Puig la mère, dans la toilette élégante et simple qu'elle avait portée à Séville...

Avec l'infaillible prescience féminine, elle sentit tout à coup fléchir la volonté virile. Elle redoubla ses caresses, et Jean, les lèvres errantes sur sa gorge délicate, lui disait :

— Oh! oui! nous resterons toujours ensemble!... Je le savais bien, que je n'avais jamais aimé personne comme toi!... Pour moi aussi, c'est quelque chose de tout nouveau!...

A ces mots, elle pensa le tenir enfin! Elle se crut sûre de la victoire. Une joie sans bornes l'inonda. C'était fini, maintenant! Plus de doutes, plus de tristesses! Elle allait accomplir le vœu secret de toute sa vie? Il lui semblait qu'elle était devenue une autre femme, un être d'une essence supérieure, planant pour toujours au-dessus des réalités avilissantes! Les somptueuses merveilles du salon de porcelaine aidaient davantage à l'illusion. Le cadre d'or de l'effigie princière rayonnait comme une gloire derrière elle et, à travers la glace

unie de la fenêtre, elle apercevait les draperies tourbillonnantes de la grande Vierge du portail, en assomption sur ses nuages de marbre !...

Elle bondit en battant des mains, et, dans tout l'étourdissement du triomphe, elle se mit à danser. L'excès de son bonheur la grisait, toute sa chair vibrait encore des chocs répétés du plaisir. Comme le soir où elle avait exaspéré les désirs d'Henri par la séduction de son art, elle perdit toute conscience. L'instinct orgiastique de la ballerine se réveilla en elle avec les appétits mauvais de la courtisane : elle fut l'âme tumultueuse qui charme les foules brutales, la force anarchique et violente qui se déchaîne et qui brise !

Hors d'haleine, elle s'affaissa sur le divan, la poitrine palpitante, en criant :

— J'ai soif ! j'ai soif !

Et, avec un rire de folie, les prunelles troubles et hagardes.

— Jean, donne-moi du champagne ! du champagne glacé !... il y en a là, tu sais, dans la chambre !...

Du doigt elle montrait la pièce contiguë, où ils avaient pris le repas de midi. Le mouvement qu'elle fit eut quelque chose de si impérieux, et il se dégageait de tout son corps un tel souffle de démence que Jean alla chercher le vin, entraîné par elle, gagné par la contagion de son exemple.

Quand il reparut, elle se dressait au milieu du salon, secouant ses cheveux épars sur ses épaules. Elle avait saisi la fameuse coupe d'onyx, présent du Roi Catholique à Don Francisco de Orgaz, et, d'une main, elle l'élevait en l'air, avec une attitude pompeuse. Le cercle de brillants et d'émeraudes enchâssés dans le pied de la coupe étincelait entre les fentes de ses doigts. Des camées, des cabochons de jade et de turquoise en décoraient les flancs. Un alérion d'émail vert, au bec d'argent, aux pattes de corail rose, comme suspendu sur le bord, formait l'anse du vase, et l'oiseau chimérique semblait battre des ailes sur le poing levé de la danseuse.

— Que tu es belle ! — s'écria Jean, émerveillé de cette nudité splendide de la Galliego, ébloui par l'éclat des gemmes qui couronnaient sa main.

Elle abaissa la coupe royale :

— Verse ! — dit-elle.

Et quand il l'eut remplie, elle l'approcha des lèvres du jeune homme.

— A moi, maintenant !

De nouveau, elle éleva la coupe dans sa main, avec la même pose théâtrale.

— A nos noces ! — dit-elle. — Jean, tu entends ! je bois à nos noces !...

Elle but d'un trait la liqueur crépitante, et aussitôt, comme prise d'un commencement d'ivresse, elle chancela, s'écroula sur un siège, et son bras tendu retomba brusquement. Alors, avec des yeux égarés, elle regarda fixement la coupe qu'elle tenait toujours, elle dit d'une voix saccadée, au timbre étrange :

— Oh ! Jean ! si nous la brisions !...

Sans attendre sa réponse, debout tout de suite, elle brandit le vase précieux, balança son bras en poussant un éclat de rire déchirant. Instinctivement, Jean ferma les paupières pour ne pas voir la merveille rebondir en morceaux sur les dalles. Soudainement dégrisé, il se jeta sur elle, lui arrêta le bras violemment :

— Mais vous êtes folle, ma chère !

Ce fut dit d'un ton si dur et si méprisant que la Galliego pâlit. Aussitôt la raison lui revint. Honteuse, elle passa ses doigts sur son front, et, baissant les yeux :

— Pardonne-moi ! C'est un enfantillage !... Tu me l'as dit : je ne suis qu'une petite fille !...

Avec mille précautions, elle replaça la coupe sur son piédestal. Jean la regardait, très calme maintenant.

— N'est-ce pas, Jean? tu me pardonnes? — répéta-t-elle encore.

— Pourquoi te pardonner? Je ne puis pas t'en vouloir ! Ce n'est pas ta faute, à toi !

Elle fut heureuse. Elle l'emmena vers le lit de porcelaine, où les jasmins effeuillés achevaient de se flétrir, et, s'asseyant sur le bord, tout contre lui, elle suspendit ses bras au cou du jeune homme :

— Merci, Jean ! — dit-elle, — tu es bon, toi ! Tu m'aimes comme je suis !... Ainsi, c'est bien vrai, Jean? tu m'as donné ta parole !

En disant cela, elle retira vivement une bague de son doigt :

— Tiens! — dit-elle, — elle est à toi! C'est ta bague de fiançailles!...

Abasourdi, il hésita une seconde, se demandant s'il ne valait pas mieux entretenir en elle cette illusion; mais sa droiture protesta. Il écarta doucement l'anneau offert :

— Non, chère amie! Ce que vous me proposez est impossible!

— Impossible! — reprit la Galliego éperdue. — Jean, tu m'as menti?...

Son regard fouillait avec angoisse les yeux clairs de son amant. Il revit la figure égarée qu'elle avait, l'instant d'avant, et le geste stupide de la femme ivre brandissant la coupe pour la briser :

— Non! — prononça-t-il encore, — je ne vous ai pas menti! Je n'ai jamais voulu !... Ne me parlez jamais de cette chose!...

Elle le repoussa de sa poitrine et, terrible, elle cria :

— Je le savais bien que vous ne m'aimiez pas!... que vous étiez incapable de m'aimer!

Les larmes l'étouffaient. Elle se jeta sur le lit, s'enfouit la tête dans les jasmins pour y cacher ses pleurs. Puis son chagrin se tourna en une crise de fureur. Tout le corps agité de sanglots, elle battait le mur de ses pieds nus, elle écrasait les oreillers sous ses poings crispés. L'odeur amoureuse des fleurs amoncelées exaspérait sa colère, comme une dérision de ses espoirs. Elle saccagea tout le lit, se roula sur les pétales encore tièdes de leurs étreintes, elle les mordait, les recrachait de sa bouche :

— Oh! les sales fleurs! les sales fleurs!

Et hurlante, elle lançait à pleines poignées les feuilles flétries dans la chambre.

La Galliego ne parut pas au dîner, et, comme Mautoucher s'enquérait d'elle, Jean prétexta une indisposition. Mais il se montrait tellement absorbé et, contrairement à son caractère, il était d'humeur si mélancolique, qu'Henri soupçonna quelque événement.

Le lendemain, il fut tout surpris de voir la jeune femme étaler des mines éplorées qui faisaient un singulier contraste

avec sa gaieté des jours précédents. Elle se dit souffrante et ne vint pas poser à l'atelier.

De plus en plus intrigué, il descendit chez Paco, après la sieste, avec l'idée de se renseigner en interrogeant habilement la vieille Garcia. La *tertulia* était au grand complet : Madame mère, Milagro, Sérafine, Paco et sa femme! On se récria à l'apparition de Mautoucher. Depuis qu'il s'était mis au portrait de la Galliego, on regrettait ses absences.

Cependant, aux questions insistantes qu'il lui fit à brûle-pourpoint, la vieille ne répondit que par des phrases embarrassées : « C'était cette chaleur accablante, ces coups de sirocco perpétuels, qui fatiguaient sa fille! Décidément, le climat de Séville ne lui convenait pas! Elle était bien changée, depuis le commencement de leur séjour!... »

Et, malgré le décousu ordinaire de sa conversation, elle acheva de dérouter Mautoucher, en concluant tout à coup :

— Voyez-vous! Elle ferait mieux de se marier!... Il faut se marier!... Mariez-vous, monsieur Mautoucher!...

L'éloge de la Galliego qui s'ensuivit, comme toujours, et auquel elle mêla celui du romancier, sembla cette fois-là, si évidemment prémédité, qu'il crut y voir un encouragement et une invitation indirecte. Il se persuada même que la vieille lui témoignait une sympathie inaccoutumée et qu'elle le couvait avec des yeux quasi maternels.

Elle répéta encore :

— Mariez-vous, monsieur Mautoucher!... Voyez Sérafine, qui est mariée, comme elle est contente!

La femme de chambre exulta, et, tout de suite, avec sa gesticulation abondante et passionnée :

— Je crois bien que je le suis!... Ah! monsieur, si vous connaissiez mon mari!...

Mautoucher se souvint d'avoir rencontré l'individu rôdant vers midi autour du Palais d'Orgaz, et il lui avait laissé le souvenir d'un bellâtre assez répugnant.

— Il est dans la police, vous savez! Il est garde municipal! Cela lui va si bien, l'uniforme!... avec sa raie jusque dans le dos, comme les personnes du grand monde... des bagues plein les doigts !

Les yeux noirs de la caméristé étincelèrent dans la laide

figure marquée de petite vérole. Mautoucher la considéra avec un sentiment de pitié et de dégoût et, pour la première fois, il fut honteux d'une telle société : « Est-elle bête, la pauvre fille! » songea-t-il en la dévisageant. Et il fit un retour désolé sur lui-même : « Où en suis-je venu, de me complaire dans un milieu semblable!... Après tout, je suis au niveau de cette misérable! Être épris d'une cabotine ou d'un argousin, c'est tout un! Oui! « Qu'importe le flacon! » De part et d'autre, c'est la même duperie! Quel mensonge, mon Dieu! que le sentiment! Jean a bien raison : au fond de tout cet émoi, derrière toutes ces poses et toutes ces attitudes à la fois grotesques et tragiques, peut-être qu'il n'y a rien... que de la sottise!... »

Mais Sérafine, s'excitant de plus en plus devant les autres femmes, énumérait avec admiration toutes les bagues de son bel époux :

— Vous ne croiriez pas, monsieur, il en a trois rien qu'à son petit doigt!... Et quand il lève la main en fumant son cigare, on dirait la bénédiction du Saint-Sacrement, tellement ça brille!

LOUIS BERTRAND

(A suivre.)

UN GARDE DU CORPS

DE

LOUIS XIII

M. Pierre de Bordeaux, sieur de la Sablonnière, — modeste terre située sur la paroisse de Douains, entre Pacy et Vernon, — était un honnête gentilhomme normand qui s'engagea dans les gardes du corps du roi, au début du XVIIe siècle, et dont, sans doute, les mérites échappèrent à l'attention de ses supérieurs, car il ne dépassa pas le grade d'exempt, degré de la hiérarchie militaire intermédiaire entre les officiers et les sous-officiers. Sur le tard, il eut l'idée d'écrire quelques-uns de ses souvenirs; nous en avons retrouvé deux volumes contenant trois ou quatre épisodes de sa vie : les campagnes de 1622, de 1628, de 1634 [1]. M. de Bordeaux est un homme instruit et désordonné. Il connaît le grec et le latin; il a du goût pour Virgile, Cicéron, Élien, dont il aime à détacher des citations; il sait composer de courts petits traités : *De Amicitiâ*, *De Pudicitiâ*, *De Ebrietate*; mais il encombre de son érudition le récit de ses aventures, qu'il parsème d'aphorismes militaires, de formules de cataplasmes et de gaudrioles inconvenantes. Sa mémoire, par surcroît, ne lui étant qu'insuffisamment fidèle, il est sujet à des mouvements cahotiques, à des retours sur des faits passés. Tels

1. Inédit. Fonds des nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale.

quels, ses souvenirs ne peuvent donc pas être publiés; mais il serait regrettable de ne tirer aucun parti de ce fatras. Nous allons prendre un des récits, celui de la campagne de 1622 dans le Languedoc, et suivre l'auteur pour lui demander « les choses par lui veues et remarquées », — c'est le titre de ses mémoires. M. de Bordeaux est un homme calme, difficile à émouvoir; en lui la faculté d'observation est médiocre et restreinte. Il ne nuance pas ses sensations. Ce qui le frappe, comme les gens simples, c'est un brusque détail inattendu, une muraille de brique rouge, un clocher blanc, un pont qui a beaucoup d'arches, une rivière qui n'a pas d'eau. Il dira d'une ville qu'elle est plus grande ou plus petite, deux, trois fois, que Vernon ou Pacy, et, pour lui, c'est tout dire. Mais lorsqu'il arrive à quelque incident personnel, il est précis et abondant. Son récit a la valeur d'un reportage, et son témoignage, outre qu'il précise quelques faits historiques, est précieux pour qui veut pénétrer la vie et les mœurs, et quelques traits essentiels de l'imparfaite civilisation de ce temps.

*
* *

La campagne de 1622 est celle où Louis XIII parcourut, depuis la Saintonge jusqu'à Montpellier, tout le midi de la France, pour combattre les protestants rebelles, que commandait en chef M. de Rohan. M. de Bordeaux arrive auprès du roi, le lundi 16 mai, à Royan. L'armée royale est, suivant l'usage du temps, une petite armée. Elle a en tout huit canons. Le roi a envoyé en avant le duc d'Elbeuf, qui est sur la Dordogne avec huit régiments. Le rude prince de Condé, dont la brutalité ensanglantera cette guerre, marche dans la même direction, forme l'avant-garde du roi, qui part le 16, avec le reste des troupes.

Les gardes du corps naturellement sont avec lui. Ce beau régiment de quatre cent cinquante cavaliers, au brillant uniforme: casaque cramoisie, habit bleu, parements rouges, bandoulières d'argent, est divisé en quatre compagnies, dont chacune comprend un capitaine, un lieutenant, un enseigne et six exempts. Chaque garde, dit « archer de la garde », a rang et privilège d'écuyer. Ce sont tous des hommes de choix

et que l'on ménage. Jamais on ne les envoie à l'avant-garde où il y a des coups à recevoir ; jamais ils ne sont commandés pour quelque aventureuse expédition lointaine. Ils suivent le gros de l'armée, n'assistent qu'aux affaires générales et ne marchent que lorsque tout le monde donne. Seuls, les officiers et bas officiers peuvent recevoir des missions individuelles : M. de Bordeaux en recevra deux, comme nous verrons.

Le roi et l'armée s'en vont, par étapes, au pas, à travers la Saintonge, traversant Mirambeau, gros bourg, dont le château, juché sur un roc, est « bon pour des coups de main» ; Montlieu, « vieil bastiment plat et bas ». A Guitres, sur l'Isle, près de Coutras, on jette un pont de bateau à travers la rivière. De Castillon à Sainte-Foy, le chemin est mauvais ; il a plu. Quant à la contrée, elle est « fort couverte et fort bonne, la Dordoigne arrousant une belle vallée de chaque costé, avec quantité d'arbres, hayes et noyers ». Arrivés devant Sainte-Foy, qu'assiège M. d'Elbeuf, les gardes se rendent pour cantonner à Saint-Anthony, à deux lieues du petit château de Saint-Aulaire, que son seigneur huguenot a fait fortifier de sept ou huit petites demi-lunes « cornues et pointues ». Le pays est dépeuplé. La peste a tout ravagé. Dans le jardin, les cadavres, qui n'ont pas été enterrés, gisent à demi pourris. Il est impossible de trouver du pain, et les valets ne soupent pas. Aux alentours, le renchérissement est général : ce qui vaut dix sols en Normandie est payé ici quatre livres. L'armée restera là toute la semaine, du lundi 23 mai au samedi 28.

***

Or ce jour même, 23, M. de Bordeaux est prévenu que le roi le charge d'une mission. Il s'agit de se rendre au château de la Force, situé à trois lieues plus loin, pour s'en assurer. Ce n'est pas une expédition, le château ne devant pas résister. L'exempt y pénétrera et en prendra nominativement possession sans coup férir. Le propriétaire, M. de la Force, est précisément celui qui commande dans Sainte-Foy les rebelles assiégés.

Le garde partit, accompagné de quelques hommes. Il passa devant les faubourgs minés de la ville de Sainte-Foy,

sous le feu des protestants. « Vous allez vous faire tuer! » lui cria-t-on. Au bout de deux cents pas, un coup de feu abattit raide un des soldats sur le chemin, et un jeune domestique d'armée, « un goujat », reçut une mousquetade dans la cuisse. Dix ou douze coups de mousquet, en salve, suivirent, et une décharge de fauconneau siffla au milieu de la troupe. « De bonne fortune, nous estions aux costés, qui fut un grand hasard de ce que nous ne fumes point blessés. » Ils passèrent, et quelques heures après parvenaient au château de la Force.

Le château de la Force était situé « sur un petit costeau qui a la vue sur une belle vallée arrozée de la Dordoigne, ce qui est très beau à voir ». Les gens qui l'occupaient, apercevant M. de Bordeaux, manifestèrent une émotion méfiante. Leur place, en assez mauvais état, avait été assiégée naguère par M. d'Elbeuf qui, en trois ou quatre jours, lui avait envoyé trois cent cinquante coups de canon. Un pavillon avait été ruiné; les murs branlaient, et le château, avec ses trente-quatre défenseurs, se fût rendu à M. d'Elbeuf, si le fils de M. de la Force, M. de Montpouillan, n'était venu avec des forces supérieures faire lever le siège. M. d'Elbeuf avait décampé avec ses six mille hommes, ses deux canons, deux bâtardes « et une autre pièce qui se creva ».

M. de Bordeaux assura « par de belles paroles » qu'il venait, du commandement du roi, seulement « pour conserver le dedans ». On lui ouvrit. Le guichet, petite porte à côté du pont-levis — lequel était levé et bouché derrière par du fumier et de la terre — fut abattu. Il fallut passer à cheval sur le petit pont du guichet, « la planchette », « non sans hasard de tomber dans le fossé et de se rompre le col ». A l'intérieur, en tout, il ne restait que quatre ou cinq paysans. Leur chef, qu'on appelait « le granger », livra les clefs et guida le garde du corps à travers le château. On tourna tout autour, de chambre en chambre. Sur le manteau de la cheminée « de la salle », M. de Bordeaux remarqua une statue en bronze de Henri IV représentant le roi à mi-corps. A un angle, il admira, au loin, une vue immense sur la plaine, découvrant jusqu'à Bergerac d'un côté, et Sainte-Foy de l'autre. Le sous-sol du château contenait les écuries dont la

porte murée donnait sur le fossé. De la basse-cour flambée, il ne restait qu'un pigeonnier dressé sur ses quatre piliers. Au jardinet, placé hors du château, tout était saccagé, les cyprès brûlés, les lauriers coupés. — L'exempt s'installa.

Apprenant que le château était entre les mains d'un officier du roi, les paysans des alentours accoururent pour se mettre à l'abri avec leurs femmes, leurs filles et leurs bestiaux, car le pays n'était pas sûr, protestants et soldats royaux battant la campagne. M. de Bordeaux accueillit tout le monde et alors on vit chaque jour des soldats en maraude errer, en train de chercher fortune et regarder d'un œil d'envie « les aumailles », que les paysans avaient rassemblées dans les fossés. « Ils avoient bien mal au cœur de voir tant de bestes auxquelles ils n'ozoient rien dire. » Sept ou huit, enfin, s'enhardirent et, s'étant concertés, se mirent en devoir, armés de leurs mousquets, de descendre tenter un coup de main. M. de Bordeaux, prévenu, appela aussitôt sept ou huit de ses mousquetaires, leur fit allumer les mèches et, paraissant à une petite fenêtre grillée, essaya d'abord « de mettre à la raison » les bandits « par belles paroles, pour rendre ma cause bonne ». De ce qu'il leur disait, les individus ripostèrent « d'un plein sault qu'ils ne s'en souciaient pas et qu'il fallait qu'ils eussent chacun un bœuf ». Un d'entre eux ajouta, s'adressant à ses camarades : « Que quatre descendent dans le fossé, et nous, tenons-nous icy avec nos mousquets et nous ferons bien retirer ce monsieur-là qui nous parle à ceste fenestre ». M. de Bordeaux commanda de faire feu, « mais non sur eux, pour cette fois » ; il ajouta : « S'ils ne s'en vont, je les ferai bien retirer ! » La décharge effraya les maraudeurs, qui déguerpirent « avec leur courte honte ».

On apprit que M. de la Force avait rendu Sainte-Foy, la veille de la Fête-Dieu. Le roi, comme il était convenu d'après la capitulation, envoya à Pierre de Bordeaux l'ordre de remettre le château qu'il occupait à un gentilhomme de M. de la Force, et il vint un certain M. Le Gas, en cette qualité, suivi de trois ou quatre soldats huguenots. M. Le Gas pria l'exempt, sur le point de partir pour rejoindre l'armée, d'emmener avec lui ces trois ou quatre individus lesquels allaient demander en cour le pardon de diverses peccadilles.

M. de Bordeaux consentit, monta à cheval, mais il n'avait pas franchi la porte qu'un de ces gens, tirant son pistolet de l'arçon, déchargea son coup de trois balles sur un de ses camarades qu'il atteignit dans la bouche, au nez et à la gorge. Le camarade tomba tué net. Il fut impossible de savoir pourquoi l'assassin avait tiré sur cet homme qu'il disait tantôt son meilleur ami, tantôt un inconnu pour lui. M. de Bordeaux fit un procès-verbal, laissa le meurtrier au château et donna un écu, plus une pistole, trouvés dans les chausses du mort, pour faire enterrer celui-ci honnêtement, et prier Dieu à son intention « si le cas escheoit qu'il fût catholique ». Après quoi, il revint à Sainte-Foy faire rapport au roi de la façon dont il s'était acquitté de sa mission.

*
* *

Le samedi 28 mai, après s'être reposée deux jours, l'armée royale reprit ses étapes par Monségur-en-Bazadais, Marmande. M. d'Elbeuf, en passant, avait tout mis à feu, tout démoli. Il ne restait pas « pierre sur pierre ». Sans cela, observe M. de Bordeaux, c'eût été « le plus beau pays qu'on scache voir ». L'étape de Marmande fut faite de nuit : on arriva à cinq heures du matin, le dimanche, et le roi mangea à la poste. Le lendemain, 30 mai, l'armée passa le Lot à Aiguillon. Ce fut la plus inextricable confusion. On avait commandé un pont de bateaux qui fut en retard de vingt-quatre heures. Il y avait à peine dix ou douze barques pour passer, dont la plus grande ne pouvait tenir que cinq ou six chevaux. Le roi ne décolérait pas. Il alla voir, après souper, où en était le pont, et trouvant le travail peu avancé, cria à l'ingénieur, M. Le Mesnil des Bouillons : « Si je faisois bien, je vous casserais ! — Il est vrai, sire », dit l'autre. Le prince resta jusqu'à la nuit. En Hollande, dit Bordeaux, — c'est le pays classique de l'art de la guerre en ce moment, — « un homme qui aurait manqué un pont d'une demi-heure eût été pendu au bout de l'ouvrage ». Le lendemain, comme le pont n'était pas encore prêt, le roi révoqua l'ingénieur.

L'armée gagna Port-Sainte-Marie, Agen, Valence. La pluie tombait. Les chemins étaient détestables. Après Valence, « bourg

clos de méchantes murailles, de fossés fort étroits et peu profonds », on fit étape à Moissac, sur la porte d'entrée de laquelle Bordeaux remarqua sculpté « un gros chien qui tient en sa gueule un trousseau de clefs ». Montauban et Négrepelisse étaient les deux grandes places protestantes voisines. Il fut décidé de marcher sur Négrepelisse et, pour joindre la place, on défila devant Montauban, rangé en bataille, par précaution.

Les contemporains ont été très émus de la prise de Négrepelisse où eut lieu un horrible massacre. Tour à tour, protestants et catholiques s'accusèrent. Les premiers dirent que Louis XIII voulut froidement l'égorgement de la population. Les seconds soutinrent que ce furent les huguenots qui provoquèrent cette répression. Le Vassor, Puységur, Bernard, Pontis, Bassompierre ne parviennent pas à s'entendre. M. de Bordeaux nous donne le récit qui paraît le plus vraisemblable.

Le mercredi matin, 8 juin, on envoya Des Bignons, des gardes du corps, avec un trompette, en avant, vers Négrepelisse, pour connaître le sentiment des gens de la ville. A portée des murs, le trompette sonna trois ou quatre chamades, et deux hommes à cheval, accourant de la place, lui tirèrent deux coups de pistolet qui manquèrent, et un coup de carabine qui ne réussit pas davantage. Trois régiments avancèrent alors et échangèrent quelques coups de feu avec la ville. Le lendemain, trois pièces furent mises en batterie. La nuit, cent à cent vingt personnes ayant cherché à sortir de la place furent prises et pendues. Le vendredi 10, le bombardement commença sérieusement avec six pièces de canon, et, à six heures du soir, le sergent Boutillon, des gardes françaises, suivi de quatre hommes, alla pour reconnaître la brèche qu'on avait battue entre la ville et le château, — le château est le réduit central, la citadelle de toute la ville fortifiée. — Accueilli d'une salve qui tua deux de ses hommes, blessa les deux autres et lui mit une mousquetade dans le bras, il put cependant revenir, et affirma « sur son honneur que la bresche estoit raisonnable et qu'on pouvoit donner ». Il fut décidé qu'on tenterait l'assaut sans avoir canonné le château, probablement pour le conserver intact, quitte à

perdre du monde. L'attaque réussit. Les colonnes d'assaut, ne rencontrant aucune résistance à la brèche, passèrent. Retirés sous leurs halles, les gens de la ville tentèrent « quelques meschantes barricades », mais sans succès. De toutes parts la place était envahie. Une colonne du régiment des gardes françaises avait tout simplement pénétré par une porte où « un sergent avec son hallebarde put, en branlant trois ou quatre fois le pont-levis, l'abaisser ». L'affaire s'annonçait peu meurtrière. « Il n'y avoit guère seulement d'apparence de sang dans les rues, » déclare M. de Bordeaux qui prit part à l'action et monta le fossé au milieu de « force espines, ronces et autre tel bois ». Cependant le château tirait sur les assaillants. On fit venir le canon pour le forcer, et un tambour roula afin de sommer la garnison de se rendre. Des murailles, on cria qu'on demandait deux heures pour aviser; il fut répondu qu'un quart d'heure était accordé. A une fenêtre parut un drapeau blanc, et les cris de : « Vive le roi ! » retentirent : le château se rendait. Il était tard. M. de Bordeaux, qui n'avait pas mangé de la journée, s'en alla par la ville à la recherche d'un peu de pain et de vin au milieu de la confusion générale. Il se heurta à des sentinelles qui barraient les rues et dut donner un quart d'écu à un soldat du poste, lequel alla lui chercher dans un cabaret voisin du pain et du vin; puis, quittant la ville, il rentra coucher au quartier du roi. Le lendemain, à la pointe du jour, étant monté à cheval, il fit le tour des murs à quelque distance et ne vit personne. Il pénétra dans Négrepelisse où il assista au défilé des gens du château qui s'étaient rendus à discrétion : on en pendit quatre-vingts ; on en envoya cinquante-trois aux galères. Il s'en trouvait qui avaient promis rançon : le roi paya l'argent et fit pendre.

Or, seulement le lendemain « samedi, jour de la Saint-Barnabé, entre cinq et six heures du matin, on commença, sans commandement pourtant du roi, de mettre le feu aux maisons. En moins de rien, il fut partout. Je fis charger du grain pour mes chevaux et partis ».

L'incendie fut le signal du déchaînement. Les soldats de l'armée royale se précipitèrent sans rien entendre, débridés, enivrés, au sac et au massacre : tout y passa, hommes, femmes, enfants. L'incendie dura seize heures ; il ne restait plus à la fin

qu'un clocher et le château. Tant qu'on put piller, on pilla. On avait peu à prendre, d'ailleurs, la plupart des habitants ayant déménagé à Montauban avant le siège : on ne trouva qu'un peu de blé, de vin, trente à quarante chevaux, du linge, des lits, des couvertures, « de la meschante menuiserie, bref, rien ou peu pour le soldat ». M. de Bordeaux ne paraît pas ému et ne dit pas qu'on le fût beaucoup près de lui. C'étaient les scènes ordinaires de la guerre. Le lendemain matin, dimanche 12 juin, Louis XIII se hâtait de faire partir son armée qui prit la direction de Saint-Antonin, autre grosse place protestante qu'il voulait réduire.

De Négrepelisse à Saint-Antonin, par Montricoux, les Granges et Caylux, les chaleurs ardentes commencèrent à se faire sentir. Vilain pays, dit Bordeaux, tout plein de « cailloux d'un pied d'épaisseur pour le moins et fort larges; les terres n'y valent rien et sont brûlées ». On manqua d'eau ; on manqua de tout ; aux Granges, l'exempt et ses camarades couchèrent dans un colombier « rempli de puces ».

Arrivés en vue de Saint-Antonin, cette jolie petite ville bâtie aux pieds de coteaux élevés et dont l'Aveyron baigne les murs, on expédia un trompette sommer les rebelles de se rendre. Ils répondirent qu'ils « estoient les très humbles serviteurs du roi, mais qu'ils n'estoient pas pour lors en humeur de l'y laisser entrer, et qu'ils garderoient la place pour le service de leur religion, de leur conscience et de M. de Rohan ». — M. de Rohan était le chef suprême des protestants. — Ils envoyèrent quinze coups de mousquet au trompette qui se sauva.

Le mardi matin, 14 juin, six canons commencèrent à tirer leurs volées sur la ville. Le roi lui-même dirigea la canonnade, indiqua les emplacements, les buts à battre : il pointa une pièce « et tua deux hommes ». M. de Bordeaux se promena tout le jour au milieu des régiments d'infanterie qui s'approchaient le long de la rivière, enlevant les moulins, tirant, prenant position. Le régiment de Normandie commença à creuser des tranchées. On envoya chercher trois canons à Alby, trois à Villefranche-du-Rouergue ; cela faisait quatorze en tout. Le lundi 20, on fit sauter une mine et on essaya d'une attaque générale qui coûta soixante morts,

quatre-vingts blessés, et ne réussit pas. Enfin, le 22 juin, Saint-Antonin battait la chamade et se rendait : elle avait résisté huit jours. Il lui en coûta cent mille écus; à ce prix, la vie des habitants fut sauve, à l'exception de onze notables qui furent pendus.

De Saint-Antonin, l'armée royale, se dirigeant sur Toulouse par Gaillac, alla cantonner, le vendredi soir 24 juin, à Castelnau-de-Montmirail. Là, M. de Bordeaux reçut l'avis qu'il était chargé d'une seconde mission, celle-ci plus importante que la première, mais analogue: il devait aller s'assurer du château de Tédirac, situé au delà de Cahors et de Catus, et qu'occupait un certain M. de Cavaignac, gentilhomme huguenot fortement soupçonné d'être du parti des rebelles.

*
* *

Dès le lendemain, samedi, l'exempt, accompagné du garde du corps Castillon, se mit en route. Il repassa par Saint-Antonin où, suivant les instructions reçues, il devait s'entendre avec le maréchal de Thémines — commandant la garnison laissée dans la ville, — afin de se faire appuyer de troupes, si le cas échéait; puis il gagna Cahors par Puy la Roque, Lalbenque et, le lundi 27, arriva en vue du castel de M. de Cavaignac.

Juché sur une hauteur, le château de Tédirac, qui était une baronnie, présentait une masse imposante ornée de tours à mâchicoulis et de tourelles, flanquée de demi-lunes en pierre, de cinq éperons ou cornes, développant de longues courtines de plus de cinquante pieds de haut et de dix-huit de large. M. de Cavaignac, qui s'y trouvait avec sa famille, avait été autrefois catholique. Son protestantisme n'était pas « des plus obstinés », car il lui arrivait, « en se levant, de faire le signe de la croix », en quoi il avouait que c'était « bien faire ». Il consentait à marier ses filles à des catholiques ; à laisser sa femme et ses enfants aller à la messe, au moins quand il n'était pas là ; et lui-même il n'allait « à la presche » que lorsqu'il était dans son pays de Cavaignac. C'était un homme rude, à ses heures, qui s'était mis à dos toute la contrée, « tant noblesse, justice que

paysans ». Il avait un petit-fils d'un premier mariage, le baron de Tédirac, et deux filles d'un troisième, deux « belles demoiselles », Louise et Françoise, âgées respectivement de dix-sept ans et de quatorze ans, riches, l'aînée de quatorze mille livres de dot, la cadette de douze mille.

Montant jusqu'au pont-levis, M. Pierre de Bordeaux frappa à la porte. Des soldats se montrèrent sur les murailles, puis parut M. de Cavaignac, accompagné de mousquetaires et de hallebardiers. L'exempt, lui tendant la lettre de commission qui lui avait été donnée par le roi, signifia qu'il venait au nom de Sa Majesté pour qu'on lui remît le château entre les mains, séance tenante. M. de Cavaignac lut la lettre, réfléchit; après quoi, il répondit qu'il lui était impossible de faire ce qu'on lui demandait: il avait dans le château sa femme et ses enfants; il voulait auparavant les mettre en sûreté, par conséquent demander et attendre un passeport, les chemins n'étant pas sûrs. M. de Bordeaux insista pour connaître le délai qui lui était nécessaire, et le huguenot finit par dire que le garde entrerait comme il voudrait, mais que la garnison ne sortirait pas, « qu'il estoit très humble serviteur du roy et qu'il garderoit fort bien la place pour son service ». L'exempt reprit que cette obéissance ressemblait fort à celle des gens de la Rochelle au parti desquels, évidemment, M. de Cavaignac devait appartenir, puisqu'il refusait d'obéir et qu'il était huguenot. M. de Cavaignac mettant toujours l'excuse de ses filles en avant, « je répliquai qu'après tout elles n'estoient pas de meilleures maisons que madame de Rohan qui estoit pour lors entre les mains d'un de mes camarades et que quand elles demeureroient avec lui dans le dit chasteau, et que j'y serois, il n'y auroit point d'inconvénient; et il devoit bien plutot craindre qu'elles ne tombassent entre les mains de deux ou trois mille soldats, ce qu'elles ne pourroient éviter, avant qu'il fust trois jours, non plus que lui d'avoir la teste coupée, avant la huitaine, dans Tholose, et tous ses soldats pendus, s'il n'obeissoit. » Rien n'y fit. « Je lui dis les meilleures paroles que je pus pour le mettre en bon chemin. » Il ne démordit pas. Force fut à l'exempt de quitter la place et de rentrer à Cahors.

Là, il expédia M. de Castillon au maréchal de Thémines,

avec un mot par lequel il rendait compte de ce qui s'était passé. Le soir même M. de Thémines répondait que l'exempt avait à gagner derechef Tédirac, à convoquer le peuple d'alentour ; qu'il allait être soutenu de deux mille hommes de troupes et de deux canons qu'on lui envoyait sous les ordres de M. d'Arpajon : l'affaire s'aggravait.

Le lendemain matin, M. de Bordeaux quitta Cahors, accompagné du vice-sénéchal de la ville, de dix-huit ou vingt archers et du juge mage, M. Izalie. Parvenu à Tédirac, et ayant de nouveau frappé à la porte, il vit venir M. de Cavaignac suivi d'un gentilhomme, M. de Fléaumont, capitaine au régiment de Pompadour, et arrivé la veille pour se reposer et faire sa cour à une des demoiselles de Cavaignac qu'il désirait épouser. Aux premières sommations, M. de Cavaignac opposa d'abord les mêmes réponses que l'avant-veille. Mais il avait été prévenu de la mise en marche des troupes, du dessein de faire convoquer par les archers tous les villageois environnants. M. de Fléaumont, par surcroît, avait appelé sérieusement son attention sur les risques auxquels il s'exposait. Tous deux interrogèrent l'exempt ; « ils me firent mille petites questions sur lesquelles je ne les satisfaisois guère. » On n'en sortit pas. Impatienté, M. de Bordeaux se retira chez le juge du lieu, résolu à attendre les soldats pour agir. Sur son ordre, les consuls ou magistrats municipaux de Tédirac firent déjeuner dans les tavernes du bourg les hommes de la suite du garde.

Après déjeuner, M. de Fléaumont arriva. Il demanda à l'exempt des gardes si vraiment il ne venait pas arrêter M. de Cavaignac ; celui-ci en avait peur, voyant avec le garde des gens de Cahors, lesquels le haïssaient mortellement en raison de ce que jadis, lorsque le feu roi Henri IV prit cette ville, ce fut lui, M. de Cavaignac, alors dans les troupes protestantes du roi de Navarre, qui avait planté le pétard au pont-levis de la place et fait sauter celle-ci. Les habitants de Cahors ne le lui avaient jamais pardonné et il croyait à une vengeance. M. de Bordeaux assura qu'il n'avait pas d'autre mission que celle qu'il avait indiquée.

Sur les six heures du soir, M. de Fléaumont revint avec M. de Cavaignac, encore hésitant, et qui se demandait s'il

devait faire sortir sa famille ou la garder avec lui. On se sépara sans conclure, mais, gracieusement, le châtelain envoya pour souper à l'exempt des gardes ample provision de gibier qui arriva bien, parce qu'il n'y avait plus rien à manger pour lui et pour son monde. Enfin, après souper, tard, M. de Cavaignac reparut avec M. de Fléaumont : cette fois, il cédait ; il offrit ses soldats pour garder le château. M. de Bordeaux accepta le château, mais non cette offre du gentilhomme.

Le lendemain, au matin, la garnison défila par la porte donnant du côté du bourg : elle comptait soixante-dix hommes qui voulurent emporter leurs armes ; l'exempt des gardes n'y consentit pas. Quand tout le monde fut sorti — il ne restait plus que M. de Cavaignac, sa famille, sept ou huit domestiques — M. de Bordeaux se fit donner les clefs, les passa à M. de Castillon et pénétra dans les cours suivi de celui-ci, du vice-sénéchal, du juge mage de Cahors et des archers. Il installa un corps de garde, plaça des sentinelles et se mit en devoir de parcourir tout le château, chambre par chambre. Il manquait une clef. Madame de Cavaignac assura que la pièce fermée était « un endroit là où ses filles mettoient leur linge et menues hardes ». M. de Bordeaux insista. Sur le refus réitéré de madame de Cavaignac, il envoya chercher « une busche » pour enfoncer la porte. « Lors maistre et maistresse commencèrent à hault crier ; » mais il fallut céder. La pièce contenait de quoi armer deux ou trois cents hommes, mousquets, piques, arquebuses, hallebardes, deux barriques de poudre, mèche et le reste. M. de Bordeaux fit tout enlever et ne laissa à M. de Cavaignac que son épée. Le seigneur demeura furieux trois jours et, comme « nous ne laissions pas de boire et manger ensemble, dit l'exempt, nous nous regardions un peu de travers ». La mauvaise humeur ne dura pas. M. de Fléaumont, qui était resté au château, y employa ses bons offices.

C'était de l'aînée des filles de M. de Cavaignac que M. de Fléaumont était amoureux. M. de Cavaignac agréait la recherche du jeune homme ; mais le père du capitaine, vieux bonhomme avare et quinteux, ne voulait donner ni écu ni maille à son fils. M. de Cavaignac avait notifié à celui-ci qu'il lui accordait un an pour décider son père, sinon on en

resterait là. Cette année devait s'achever en septembre 1622. Or, au mois de mai, un gentilhomme, M. de Périssac, vint demander la main de mademoiselle Louise de Cavaignac, la même. M. de Cavaignac répondit qu'il était engagé à l'égard de M. de Fléaumont, et qu'il ne pouvait accueillir cette requête. Le jeune gentilhomme n'insista pas. Mais, le lendemain du jour où M. Pierre de Bordeaux était venu s'installer à Tédirac, on vit arriver sur la route une bande de quelque trente cavaliers: c'étaient M. de Périssac, son oncle M. de Régnac, M. de la Nouaille, des amis, leurs valets et leurs laquais. « Et qui fut lors bien [embarrassé] ce fut le dit sieur de Cavaignac, car, comme dit est, il avoit pour lors chez lui le dit sieur de Fléaumont, homme pour ne laisser rien passer à son désadvantage, ni [au désavantage] de la recherche qu'il faisoit de sa maistresse, et fort sur l'esclaircissement. » En effet, Fléaumont jeta feu et flammes et jura « que quiconque entreprendroit la recherche de sa maîtresse et lui parler d'amour, il se couperoit la gorge avec lui ». L'exempt des gardes trancha la difficulté en déclarant que, l'arrivée de ces trente cavaliers ne lui disant rien qui vaille, il refusait de les laisser entrer. « De quoi M. de Cavaignac fut fort aise » et M. de Fléaumont « content et appaisé ». La bande dut s'arrêter dans le bourg; on lui envoya de quoi souper. Le lendemain M. de Cavaignac alla voir de quoi vraiment il s'agissait, et M. de Périssac s'empressa de lui dire qu'il ne venait certes point pour sa fille aînée, mais bien pour la cadette dont il sollicitait la main. Tout le monde fut réjoui. M. de Bordeaux laissa les voyageurs pénétrer dans le château où eut lieu, le soir, un grand dîner, mais, néanmoins, à sa demande, les sept ou huit gentilshommes suivis de leurs valets allèrent résider plus loin, dans une terre de M. de Cavaignac, appelée La Tour.

Le 10 juillet, il y eut un autre incident. Une compagnie de cavalerie royale forte de cent à cent vingt chevaux et commandée par M. de Mortemart voulut cantonner dans le bourg de Tédirac. M. de Bordeaux s'y opposa. On manqua en venir aux mains et se tirer des coups de mousquet. Les hommes chargés de préparer les logis, intimidés par l'attitude énergique de l'exempt, se replièrent, et M. de Mortemart, prévenu,

fit des excuses si poliment, que M. de Bordeaux, touché, l'invita à venir « prendre logis » au château, où il serait très bien reçu, lui disait-il, par le gentilhomme auquel le castel appartenait, « parpaillot », il est vrai, mais « brave homme et de présent serviteur du roy ». M. de Mortemart déclina l'invitation. Quelques jours après, ayant envoyé un de ses domestiques, un Picard, chercher une mantille qui lui avait été volée à Tédirac et qu'on retrouva, l'exempt et son monde s'amusèrent à griser le Picard abominablement et se divertirent à le regarder, au moment de son départ, les remerciant dans la basse-cour, à genoux, faisant mille actions ridicules « avec un petit chancellement et hoquet qui témoignaient qu'il en avait assez ». Dans l'impossibilité de monter à cheval, le Picard se coucha dans un fossé et s'endormit.

Le séjour de M. de Bordeaux à Tédirac dura du 28 juin au 14 juillet. Le Conseil du roi, sur le rapport d'un ingénieur, M. Ciette, « fort picoté de vérole », fit démolir quelques ouvrages de défense et on rappela l'exempt. Il avait passé son temps « le mieux du monde, à jouer en bonne compagnie et [à faire] bonne chère ». Les préventions premières disparues, on le trouva charmant, car « ils eurent tous regrets de me voir partir, et père, et mère, et filles. M. de Cavaignac me donna un pistolet; il me présenta de l'argent que je refusai; il donna aussi un pistolet à M. de Castillon et de l'argent à mes valets ».

*
* *

En quittant Tédirac, il s'agissait de rejoindre le roi et l'armée qui étaient loin, quelque part vers le bas Languedoc, Carcassonne, peut-être, ou Narbonne. M. de Bordeaux, toujours suivi de M. de Castillon, se mit en route et hâta le pas. Il franchit le Lot à Castelfranc, coucha au Mas-de-Verdun, « méchant village », à Verdun, Grenade; passa la journée du dimanche 17 juillet à Toulouse, où il admira, aux Cordeliers, quarante à cinquante cadavres « tous debout, hors terre, quelques-uns morts depuis plus de deux cents ans » et parmi eux « Paule qui estoit une belle femme il y a trente ans et qui passoit bien son temps »; s'étonna que le gibet s'y

appelât Salins « comme si on saloit les hommes là, comme on sale les pourceaux » ; et observa « qu'il y a dans ladite ville quantité de monastères, de couvents, d'églises »... Il gagna par Castanet, Montgiscard, Baziège, Mas-Saintes-Puelles, — qui fumait encore de l'incendie allumé par les troupes royales, — Castelnaudary, dont les vingt et un moulins à vent le surprirent. La chaleur était suffocante. L'armée avait laissé derrière elle, dans cette dernière ville, plus de trois cents malades, sans compter les morts. Les chevaux tombés bordaient la route; il était impossible d'avoir de l'eau. Le lundi 18 juillet, Pierre de Bordeaux fit l'étape de Carcassonne à travers un « tout plat pays » couvert d'un « bled fort bas et court ». Il s'intéressa au battage du froment opéré à l'aide de fléaux « mais non si gros ni si grands qu'en nostre pays » ; plus souvent sur une aire, où les gens amènent « chevaux, mulets et asnes qu'ils font courir et cheminer en rond », en tout dix-huit ou vingt animaux, tenus au centre par un homme et « chacun un clairon ou sonnette pendue au col, qu'on entend de fort loin ». Les landes qu'il aperçut le ravirent, car « au lieu qu'en nostre pays ce sont bruyères, ce n'est ici que lavande, tin et marjolaine ». Carcassonne ne lui dit rien ; il n'y remarqua que de « belles tours » et surtout un pont de treize arches.

Le roi en était parti il n'y avait pas longtemps, chassé de la ville basse par un incendie qui commença à onze heures du soir et qu'avaient allumé « les parpaillots », disaient les uns, les cuisiniers de Sa Majesté, opinaient « les gens de plus d'esprit ». L'exempt atteignit Narbonne le mardi 19 juillet. Enfin, apprenant là que l'armée royale cantonnait dans Béziers, il ne fit que passer, courut, et rejoignit Sa Majesté le mercredi 20 juillet.

Le roi et ses troupes stationnaient à Béziers et y devaient encore rester plus de vingt jours. Tout le monde était malade. La sécheresse extrême — il n'avait pas plu depuis plus de sept mois — la chaleur torride avaient provoqué une épidémie meurtrière que M. de Bordeaux décrit sous la forme « d'un mal d'estomac et de teste avec un échauffement de sang et la fièvre ». Les morts se multipliaient ; on les enterrait aux Carmes, aux Minimes, « et même les bour-

geois commençaient à prendre le mal ». L'exempt logea chez un potier qui faisait « cuire ses pots » dans son four avec de la paille (il n'y avait pas de bois) et visita Béziers. Ce qui le frappa le plus, ce fut dans « la carrière [ou rue] française un grand homme de pierre qu'ils appellent *Pepesut*, pied pesant. C'est quelque statue du temps des payens, car la ville est fort antique ». A l'époque des Anglais, contait-on, des arbalétriers, se mettant derrière la statue « qui est au coin d'une maison qui avance plus que les autres », avaient tiré sur les ennemis envahissant la ville et leur avaient fait croire que c'était Pepesut qui les ajustait et qu'il était un diable. Les Anglais avaient pris peur, décampé, et la ville avait été sauvée.

Après trois semaines de séjour, — le roi en avait été malade et le cardinal de Retz en était mort, — l'armée quitta Béziers le 11 août 1622 pour marcher sur Montpellier, dernière place à prendre. Elle passa par Pézenas, où les habitants afin d'éviter à Sa Majesté, la chaleur, avaient jeté du sable mouillé sur le sol et tendu des draps sur les rues, puis, « pour donner plaisir » à ladite Majesté, firent « marcher par la ville une forme de chameau où il y a des hommes dedans qui le font cheminer et qui lui font avancer une longue teste avec force grimaces ». A Marseillan, M. de Bordeaux demeura enthousiasmé d'un aloès, « de la haulteur d'une pique », de deux pieds de tour, tout vert, qui était chez un grainetier depuis près de cent ans et dont il ne put pas arriver à savoir si c'était « arbre ou herbe ».

On fut le 13 à Fontignan, contrée couverte de vignes noires et blanches et d'oliviers, mais où il n'y a que peu de grains. « Les terres sont toutes pierreuses, ce qui rend le vin si fort délicieux. » Les gardes du corps cantonnèrent à Balarue, tout près, ville de bains « où l'on vient de fort loing pour plusieurs maladies » et où se voient de belles maisons et de beaux hôtels à l'usage des baigneurs. « Pour lors, il n'y avoit personne, je croy, à cause de la guerre. »

Le voisinage de Montpellier se trahissant par la présence de partis de cavalerie huguenote qui battaient la campagne, il fallut marcher avec précaution, en ordre de bataille. Le pays était plein d'horribles scorpions. Avant d'aborder Mont-

pellier, on traversa, au sud, Mauguio, « petite ville à meschantes murailles comme celles du parc d'un gentilhomme ruiné », et on s'assura de quelques places aux alentours : Lunel, où le ministre protestant, M. Durand, s'enfuit dès qu'il vit « que c'estoit tout de bon que le siège venoit ». Le prince de Condé tira sur la ville neuf cent quarante coups de canon ; on en trouva le compte dans les papiers des gens de la ville. Les gardes, qui furent bien logés, eurent du mal à se nourrir. Mais ce qui mit hors de lui M. de Bordeaux, ce furent les cousins « qu'ils appellent en Languedoc bigats et muscaillous. Ils m'accommodèrent le visage de telle façon qu'on eut dict que j'eusse eu la petite vérole : et les piqures en sont cuisantes ». De là, le mercredi 17 août, le roi et ses gardes allèrent assister à la reddition de la ville de Sommières, trois ou quatre lieues plus loin. La garnison défila pêle-mêle avec les femmes et les enfants, « de dix pas en dix pas levant les mains en hault, et, le chapeau hors de la teste, criant : Vive le roy ! Ils estoient frizés comme barbets et estoient presque tous Genevois. »

Puis, cela fait, le roi revint sur Montpellier, par Mauguio s'approcha de la ville, alla s'installer dans une maison isolée qui appartenait au premier consul de la ville et qu'on fortifia. Ici, il n'y avait pas de quoi loger les gardes du corps. Où ceux-ci devaient-ils cantonner ? Quel était le gîte de M. de Bordeaux ? Les maréchaux de logis avaient oublié de le dire. L'exempt attendit. La chaleur était accablante, le soleil donnait brutalement et il n'y avait pas un arbre, pas un endroit, « tant fût-il petit, pour nous mettre à l'ombre ». Notre Normand ayant très faim, un valet alla lui chercher « trois ou quatre fois plein son chapeau de raisin », dont il mangea « de bon appétit ». Enfin, les maréchaux de logis arrivèrent et lui annoncèrent qu'il devait aller s'installer à Mérargues. Mais où était Mérargues ? Il partit sur la route poussiéreuse, maugréant. Par surcroît, il ne put rencontrer personne du pays pour lui indiquer son chemin. « A force d'aller et de venir longuement » il finit par atteindre pourtant le village qu'il cherchait, exténué, n'en pouvant plus. La maison qui lui était destinée, ainsi qu'au fidèle M. de Castillon, était à moitié démolie et n'avait plus ni porte ni fenêtre.

A l'intérieur, rien, « ni hoste, ni hostesse, ni pain, ni viande», pas même d'eau; mais, dans un coin, on dénicha « force vin ». M. de Bordeaux en but « trois ou quatre grands coups sans eau, et me sembla très excellent ». Il fallait bien pourtant manger. M. de Castillon sortit à la découverte, et, en attendant, l'exempt alla fouiller « dans des jardinages » où il finit par trouver des figues. M. de Castillon revint quelque temps après, rapportant une épaule de mouton dans laquelle on mordit à belles dents, sans pain, sans sel, sans couvert.

La nuit venue, M. de Bordeaux fit étendre une paillasse sur les dalles de pierre d'une façon de cuisine et se jeta dessus. Mais, à peine était-il couché, qu'il se sentit pris de frissons. C'était la fièvre. Il claqua des dents toute la nuit. Au matin, n'y pouvant tenir, il se releva « tout rompu », fit seller, brider son cheval, et partit pour le camp de l'armée, avec l'intention et l'espoir de trouver M. de Briançon, capitaine au régiment de Normandie, un de ses amis, et de lui demander la moitié de son lit, ainsi qu'il avait été convenu entre eux en cas de maladie de l'un ou de l'autre. Mais il ne put aller jusque là, et revenu à Mérargues, il se rejeta sur sa paillasse, hurlant, réclamant à grands cris un chirurgien. On lui en amena un qui se borna à lui administrer un lavement; « et crois bien que ce n'estoit que de l'eau. Il me saigna aussi et me fit une médecine qui ne m'apporta pas beaucoup de soulagement ». Plusieurs jours durant, il demeura dans cet état. Le 10 septembre il se fit porter à Mauguio, sur un râtelier de cheval, par six hommes qui lui prirent un quart d'écu chacun, et il trouva gîte dans une maison qu'un page de la petite écurie, M. du Mesnil, lui avait préparée en faisant déguerpir ceux qui s'y trouvaient. Mais « messieurs du conseil » de la ville, craignant quelque coup de main des protestants, avaient demandé et obtenu de nouvelles troupes, qu'il fallut loger; ils signifièrent à M. de Bordeaux qu'il eût à déménager. Avec bien de la peine le malheureux exempt trouva une autre maison; il y était à peine installé, qu'on lui annonça qu'en huit jours cinq individus y étaient morte de la peste. Il ne prit que le temps de se relever, de ramasser ses hardes et de s'enfuir.

Il regagna tristement Mérargues, « encore fort las, sans fièvre

pourtant », et un maréchal des logis, nommé d'Orengis, le recueillit. Au bout de deux jours la fièvre reparut. Un gendarme du roi, Triqueville, du pays de Caux, lui conseilla d'aller à Aigues-Mortes où il trouverait un bon médecin, M. Girard, homme prudent et expert, qui le guérirait. M. de Bordeaux repartit donc à cheval. Arrivé en vue des portes d'Aigues-Mortes, il se douta que le corps de garde avait dû recevoir la consigne de ne laisser entrer aucun malade, et que sa mauvaise mine allait lui jouer un mauvais tour. « Un peu devant que d'estre à la sentinelle, je poussai mon cheval le plus vertement que je pus pour m'eschauffer, avoir meilleure couleur et par là tesmoigner que je me portois bien. » Mais le caporal du poste, méfiant, reconnut que « je n'estois pas trop à mon ayse », et refusa de le laisser entrer. M. de Bordeaux insista, affirmant qu'il ne venait que pour dîner et voir une femme, laquelle avait hébergé un de ses amis souffrant tout dernièrement. Il nomma cette femme et il se trouva que des bourgeois, passants, que le caporal questionna, la connaissaient. Le chef du poste se laissa fléchir; il donna à l'exempt deux de ses hommes pour l'accompagner. En route, les soldats faisant remarquer à M. de Bordeaux qu'il avait l'air bien mal en point : « Comment ! » s'écria le garde du corps, et, pour leur prouver le contraire, il les invita à venir partager « un mauvais dîner ». Les soldats refusèrent. Puis, au bout de quelques pas, ils dirent à l'exempt qu'il devait connaître le chemin, qu'ils allaient le laisser, et que, si on leur parlait de lui, ils déclareraient que la couleur de son visage était son ton naturel et qu'il se portait bien. « Je fus fort resjouy. » Il descendit chez une brave veuve huguenote.

Le médecin qu'on lui avait recommandé, après l'avoir examiné, dit sentencieusement que la maladie dont l'exempt était atteint était une fièvre tierce, « comme c'estoit la vérité, et m'assura dans trois jours de me la faire partir, à quoi il ne manqua. Mais au lieu de tierce il me la donna continue avec un grand desvoyement qui me dura, avec la fièvre, vingt-cinq jours. » Ce médecin avait administré à M. de Bordeaux et à d'autres, certaine pilule de sa façon dont les autres moururent net; il fut obligé de fuir de la ville sous la clameur publique. Le garde du corps s'adressa alors à un

médecin de Montpellier réfugié à Aigues-Mortes : « bien que huguenot, il estoit homme de bien et assistoit les catholiques. ». Cet homme fut très dévoué, vint voir jusqu'à « deux fois et dix fois » par jour son malade. Celui-ci fut à la mort. On lui apporta même les derniers sacrements. « Dans Aigues-Mortes, lorsqu'on va porter Notre-Seigneur à quelqu'un, tant qu'il y a de personnes dans l'église suivent jusque dans la chambre du malade tel qu'il soit, du pays, ou estranger. Je fus estonné lorsqu'il m'arriva ainsi, jusqu'à ce qu'on m'eut dit cette coutume qui est fort louable. » Un mieux cependant s'étant déclaré, le médecin fit entendre à M. de Bordeaux que la première chose qu'il avait à faire était, quelque faible qu'il fût, de quitter l'air malsain d'Aigues-Mortes, causé par « le marais de mer », spécialement pernicieux pour ceux qui, comme lui, « estoient nés sous un climat plus bénin et plus tempéré ». M. de Bordeaux était bien bas, quoique la fièvre fût partie. A peine pouvait-il se lever pendant qu'on faisait son lit, et il était si dolent que la veille encore de son départ « je ne pouvais, dit-il, faire deux tours dans ma chambre qui n'estoit pas des plus grandes ».

Le samedi 22 octobre on hissa péniblement l'exempt à cheval. Il fit ses adieux au médecin ; tous deux se quittèrent « fort bons amis et contents l'un de l'autre ». La première demi-heure de chevauchée fut pénible, puis peu à peu le garde du corps s'assura et finit par pouvoir faire les huit lieues qui le menaient à Arles, sans descendre. Mais le lendemain, dimanche, à Avignon, il se trouva si anéanti qu'il dut rester deux jours alité à l'auberge « à l'enseigne de *la Rochelle* ». Des Juifs et des Juives vinrent le voir. « Il y en avait plus de cinq cents par la ville, frippiers et usuriers, ne possédant aucuns héritages, mais seulement des meubles ; et font traffic de toutes sortes de choses. Ils se laissent battre comme chiens sans qu'ils ozent se revanger. C'est une misérable sorte de gens. Les hommes portent des chapeaux jaulnes et les femmes une pièce jaulne sur la teste. » Le vendredi, il put arriver à Valence où il coucha au *Petit Paris*. Il fut à Lyon pour la Toussaint ; il s'était arrêté, avant d'y arriver, à Saint-Saphorin, garnison de deux régiments d'infanterie, ceux de Villerseaux et de Balagny, où était « quantité

de jeunesse de Vernon, le fils aîné de Charles Normand, Glasson tailleur, un des fils de Jean de Pacy, pâtissier et plusieurs autres ». A mesure qu'il avançait vers le nord, sa santé s'améliorait. Il passa le jour des morts à Tarare et par Roanne gagna la Loire. Il voulut à Nevers prendre le bateau, mais « il nous survint une tourmente qui nous contraignit » à remonter à cheval. Après avoir fait étape à La Charité, Château-Landon, Essonnes, il arriva le dimanche 13 novembre à Paris, alla descendre à la vallée de misère dans l'auberge de *la Notre-Dame de Boulogne* où il demeura quatre jours; enfin il était le 17 à Vernon et chez lui. « Là, écrit-il, je fus malade encore le reste de l'hiver et plus d'un an après. » Il n'avait vu ni la reddition de Montpellier ni la fin de la campagne.

Nous n'en avons pas fini avec M. de Bordeaux. Nous verrons à dégager de son récit les renseignements précieux qui s'y trouvent épars, sur la personne du roi, sur les mœurs de la guerre en ce temps là, et sur les huguenots.

LOUIS BATIFFOL

(La fin prochainement.)

LES DÉSIRS DE MONIQUE

A Monsieur Henri de Régnier.

Par sa fenêtre ouverte, M. Latallerie aperçoit tout le Jeu de paume, provincial et animé.

C'est un dimanche, en juin. L'après-midi est aussi chaude qu'au plus fort de l'été. Sous les grands marronniers, les bourgeois, gravement, s'avancent par familles. Et leurs enfants bien habillés les précèdent.

Gênés dans leurs vêtements neufs, les ouvriers marchent en balançant les bras, comme étonnés de leur repos. Les femmes ont des robes d'indienne, des rubans de couleur voyante, des chapeaux accablés de fleurs.

Par bandes, les soldats, coiffés et culottés de rouge, traversent la foule indolente. Ils vont au pas sans hâte, embarrassés de leurs mains vides et de leurs gants. Les employés de magasin portent de longues redingotes, des cravates très claires et des chapeaux de paille. Les couturières qu'ils poursuivent ont des bottines jaunes, avec des bas noirs, que montrent, relevées, les jupes de mousseline, de toile ou de crépon, Les bras rosés et les épaules des plus jeunes transparaissent sous leurs corsages.

Entre un in-folio du *Thesaurus* d'Estienne et l'édition

d'Horace qu'il préfère, celle imprimée à Londres en 1809, par les soins de Gessner, M. Latallerie travaille. Et il voit les uns et les autres, quand il quitte des yeux son texte, afin d'en méditer quelque interprétation délicate. Professeur au lycée, il doit le lendemain traduire et commenter à ses élèves cette « ode à Thaliarque » qu'il range volontiers parmi les plus aimables et les plus consolantes du poète.

M. Latallerie a l'esprit fin et tout imprégné de tendresse. Les agréments d'Horace lui sont toujours nouveaux. Il explique le vieil auteur avec plus de coquetterie que d'érudition. Si Dübner et Baxter ne peuvent s'accorder sur le nom présent du Soracte, M. Latallerie n'en prend point de souci. Aussi bien, un vieux scholiaste place ce mont en Étrurie, chez les Phalisques.

Aux derniers vers de l'ode, M. Latallerie s'arrête avec un peu de trouble. *Lenesque sub nocte susurri...*, dit le poète :

Et ces tendres propos qu'on chuchote à nuit close...

Aux accords redondants d'une marche guerrière, voici que l'harmonie municipale débouche d'une rue voisine. Parmi les musiciens, tous costumés en chefs de gare, jaillit, intarissablement, l'explosion de la grosse caisse et des cymbales. Une bannière de velours, où pendent des médailles d'or, s'incline au-dessus des têtes galonnées, des instruments polis et des petits cartons.

Le bondissant tapage ni la cohorte allègre n'ont cependant distrait M. Latallerie. Il redit à mi-voix, en regardant le ciel, la strophe alcaïque et chantante :

nec dulces amores
Sperne puer, neque tu choreas,
Donec virenti canities abest
Morosa...

Avec un sentiment de discrète amertume, M. Latallerie transpose le texte en vers de sa façon :

Ne fais pas fi, dans ton jeune âge,
Ni des amours charmantes, ni des rondes,
Tandis que la vieillesse chagrine
Est encor loin de ta vigueur...

Sans aller plus avant, M. Latallerie a soudain refermé tous ses livres.

Les coudes sur le *Thesaurus* et le front dans les mains, il ne prend vraiment pas garde à l'expansive fanfare, que suivent sur le Jeu de paume les promeneurs entraînés.

Tout près de cinquante-deux ans, il songe qu'il n'a guère connu « ni les amours charmantes, ni les rondes... ni ces tendres propos qu'on chuchote à nuit close ». La « vieillesse chagrine » est maintenant prochaine.

Cependant la pensée de sa vie monotone lui est trop familière pour l'affliger. Aussi l'accueille-t-il sans alarme, avec l'esprit calme du sage à qui ses regrets même donnent quelque douceur.

Mais le soleil d'été, le ciel pur et jusqu'aux voix heureuses et vives de la foule, qui tourne autour du kiosque où la musique s'est rangée, tourmentent son indifférence. Cette joie populaire qu'il ne saurait goûter, il se sent incliné à lui porter envie.

La pauvreté longtemps, plus encore que l'étude, l'a tenu à l'écart des plaisirs délicats. L'âge mûr l'a rendu vainement difficile dans ses désirs. Il se fût marié peut-être, sans la prudente crainte de changer sa tranquille et chère solitude pour une compagnie incertaine, dont les années souvent font une chaîne insupportable.

En province où, d'ailleurs, il n'est de liaisons commodes que les pires, M. Latallerie avait pris sans effort le parti de n'en pas avoir qu'il eût aussitôt regrettées. S'il n'avait pas atteint au bonheur, ses voluptés du moins ne l'avaient pas trahi. Et il avait ainsi vieilli sans aventures.

Parfois il allait à Paris. Et, ces jours de loisir, M. Latallerie priait à déjeuner, chez Lapérouse, un de ses vieux amis, médecin rue de Seine et collectionneur de monnaies. Ils s'attardaient à table, auprès de la fenêtre, à regarder le quai suranné des Vieux-Augustins. Les feuilles des beaux peupliers frémissaient aux souffles de juin, ou volaient dans le vent d'automne.

Avec des doigts pieux, le numismate développait de son papier de soie quelque statère de Cyzique, où la tête de lion,

toute hargneuse et rude, s'enlevait sur le ton pâle de l'électrum. Une autre fois, c'était la tétradrachme d'Agrigente, la rarissime pièce au crabe, que les Carthaginois contrefirent au IVe siècle.

M. Latallerie extrayait de sa poche un élégant Marot édité par Moetjens, en 1700, imprimé sur hollande; ou le Diogène Laërce de Sébastien Gryphe, dans la reliure de l'époque, avec ses tranches dorées ciselées au burin.

Leur commerce savant avait pour tous les deux le charme d'une telle entente que, chaque fois, ils s'étonnaient du temps prompt à s'enfuir et à les séparer. Et, dans la nuit tombante, M. Latallerie regagnait sa petite ville en caressant avec une belle ferveur le dos vieilli de ses bouquins.

Au bout du Jeu de paume, devant le lycée de briques roses et de pierres blanches, la fanfare commence un morceau de concert.

M. Latallerie soupire, enferme dans l'Horace la feuille où il a consigné ses remarques. Sa classe, le lundi, ne s'ouvrant qu'à deux heures, il remet au matin suivant la fin de sa préparation.

Il marche par la chambre et prévoit sans entrain l'achèvement de sa journée. Presque tous les dimanches, il rejoint, au café du Petit-Saint-Hubert, deux ou trois professeurs, un conseiller de préfecture, l'ingénieur des mines, et un vieil inspecteur des contributions. Seul à ne pas jouer aux cartes, M. Latallerie parcourt les journaux illustrés, prolonge sa pipe et boit à petites gorgées du café à la glace.

Après le dîner, ils font tous ensemble le tour des avenues que rafraîchit le vent du soir, longent l'eau morne du canal, et s'assoient sur la berge herbeuse. Ils y parlent de tout. Et bientôt ils se taisent, n'ayant plus rien à dire dont ils ne soient d'avance fatigués. Aux premières étoiles, ils rentrent dans la ville, et se pressent les mains au coin de quelque rue.

— Alors, bonsoir?

— Bonsoir!

— A demain?

— A demain!...

M. Latallerie, parmi ses méditations, s'arrêta devant son armoire à glace.

Il s'y voyait déjà chenu, très droit, avec des yeux d'un bleu profond. Sa jaquette en alpaga noir le faisait paraître plus mince. Sans doute parce qu'il avait un gilet blanc, un pantalon d'été et des guêtres de toile, l'idée lui vint qu'il pourrait dîner à Paris. Tout d'abord la nécessité de rentrer dans la nuit faillit lui gâter son plaisir. Il fut tout près d'y renoncer. Mais, aussitôt, il y revint avec une émotion qu'il ne s'avouait pas encore.

Le train ne passait qu'à cinq heures. M. Latallerie se brossa, prit sa plus belle canne, — un jonc à pomme Louis XV, — et coiffa son chapeau en paille de Bangkok. Il se regarda de nouveau, un peu grave, pencha son canotier et sourit de se trouver l'air d'un officier en tenue bourgeoise.

« Je ne suis pas si vieux, — se dit-il à lui-même, — et cinquante-deux ans, c'est un âge encore sans faiblesse, au moins lorsqu'on n'a pas abusé de la vie. »

A demi résolu, et pour attendre l'heure, il parcourut le catalogue de son ami Florian Pache, qu'il avait reçu le matin. C'était un bouquiniste du quai Voltaire, à qui M. Latallerie faisait volontiers des visites.

Malgré qu'il se plaignît de l'abandon où tombaient les livres et de la difficulté des affaires, Florian Pache ne laissait pas d'offrir quelques occasions estimables. M. Latallerie trouvait là les ouvrages qui convenaient à ses goûts sérieux et tout ensemble à ses moyens. Au demeurant, Florian Pache ne vendait pas de livres chers.

Le professeur fut donc heureux d'apercevoir au catalogue un Athénée du dernier siècle, que sa description lui rendit désirable. D'un trait de crayon bleu il marqua cette note :

391. Athénée, *le Banquet des savants*, traduction de Lefebvre de Villebrune. Paris, *de l'Imprimerie de Monsieur*, 1789-1791. 5 vol. in-4°, sur papier vergé, rel. veau anc. porph., filets sur les plats, dos orné, tranche et tête rouges. 45 francs.

L'Athénée *de Monsieur* parut au professeur la raison suffisante de son voyage, et il se proposa d'aller l'acheter sans

retard. Il ne s'accordait pas ouvertement la seule raison qui le mettait en route. Que la jeunesse de son cœur se ravivât aux vers d'Horace, il n'osait pas le confesser. Sur le point de partir, il hésita encore par crainte des mécomptes et de l'écœurement qui, d'habitude, sont le plus clair bénéfice d'une rencontre hasardeuse.

« Pache m'enverrait bien cet Athénée en communication, — songeait M. Latallerie planté devant sa glace. — Mais quel plaisir de suivre, dans le matin, les quais riches de livres, d'y perdre un peu de temps et d'en revenir avec de nouvelles richesses !

» Et puis, — se disait-il encore, — si le soir fût maussade, ou ma nuit solitaire, je me consolerai sans peine. Mes regrets fuiront vite auprès des vieux bouquins que je rapporterai chez moi. »

Ayant ainsi fini ses égales pensées, M. Latallerie mit dans sa bourse trois louis et dans son portefeuille un billet de cinquante francs. Il ne lui fût pas resté de quoi fournir aux dépenses du mois, sans deux ou trois rentrées dont il était certain, de ses leçons particulières. Il ferma ses fenêtres, donna un tour de clé à la porte et sortit.

Sur le quai de la gare, il se vit saluer par l'économe du lycée. Ce Marseillais bavard ne quittait plus les gens qui avaient accepté de l'entendre. M. Latallerie eut peur qu'il ne prît avec lui l'express. Mais l'économe l'appelait :

— Monsieur Latallerie, adieu !

— Monsieur l'économe, je vous souhaite le bonjour.

— Vous allez à Paris ?

— Tout comme vous ?...

— Non pas ! non pas ! Je suis venu chercher les journaux illustrés.

— Ah ! oui... Moi, des amis m'ont invité.

— Ici, ça n'est pas drôle, hé ! quand on est garçon ?

— Sans doute !

— Si je n'étais pas marié, j'aurais pris à Paris quelque petite, hé ! pour faire mes dimanches.

— Oui !

— Il ne faut pas se laisser languir !

— Assurément!

Le train apparaissait.

— Monsieur Latallerie, adieu, et bonne route! Amusez-vous un peu, que diable!

— Monsieur l'économe, je vous remercie!

Le professeur monta dans un compartiment vide et lut soigneusement le dernier numéro de la *Revue des Études grecques*.

Il faisait beau. D'une course saccadée, l'express traversait des champs de seigle, des bois frais, de belles collines. Au bout d'une heure, M. Latallerie reconnut les bastions d'un fort, un canal biais, des cheminées de fabriques, puis les hautes maisons des faubourgs.

Devant la gare, il monta dans un omnibus et descendit au Pont-au-Change.

La foule était joyeuse. Il s'y mêla, gagné par tant de vie, et toujours prêt, comme le sage, à s'étonner de tout.

Sur la balustrade du pont, les petits plâtres d'un marchand dominaient la courbe ensoleillée de la Seine. Les bateaux glissaient sur le fleuve, accostaient les pontons, enfilaient prestement les arches. Au bord du trottoir, des paniers de roses répandaient une odeur caressante.

Sous le cadran de la Conciergerie, les gardes municipaux fumaient leurs pipes et s'accoudaient à la grille du poste. Les passants regardaient leurs buffleteries, les shakos à plumet, les épaulettes rouge et or.

Le boulevard Saint-Michel était coloré de soleil. M. Latallerie s'y engagea sans hâte et se prit à considérer avec plus de souci les femmes qui s'en allaient seules.

Beaucoup marchaient d'un pas rapide, et leurs dessous flottaient au jeu vif des talons. D'autres montaient le boulevard d'une allure moins décidée, lâches, haussant l'ombrelle ou soutenant leur robe.

Il se dégageait d'elles des parfums excédants, et qui ne laissaient pas d'émouvoir tous les hommes, tandis que les bourgeoises, au bras de leurs maris, affectaient méchamment d'en être dégoûtées.

Étourdi par le bruit, par la chaleur et par le nombre des visages, M. Latallerie se laissa vivre au gré de l'heure. Devant

les Thermes de Julien il ne put s'empêcher de faire quelques réflexions érudites. Mais une femme en linon bleu le poussa nettement.

Il cessa d'être professeur et son cœur commença de battre la chamade. Il n'avait jamais su aborder une femme dans un salon de province; il se sentit soudain plus incapable encore d'aborder dans la rue la plus facile enfant du monde.

Avec un trouble fait de peur et de désir, il s'attacha aux pas de la promeneuse. Elle était souple dans sa robe, et relevait la tête sous un chapeau garni d'hortensias. Ses cheveux tirés découvraient la nuque un peu robuste et bise. M. Latallerie s'inquiétait de cacher qu'il voulût la suivre. Il prit le long de la chaussée, d'arbre en arbre, et, quand il arrivait près d'elle, il se donnait la mine de guetter les tramways de Montrouge. Une fois, il la dépassa. Elle avait la figure plaisante, encore jeune, bien que fardée, et des yeux bruns.

A l'angle de la rue Cujas, il se résolut à l'attendre. Mais, pensant l'attirer davantage, elle feignit de ne pas même l'avoir remarqué. Alors il se découragea. Il laissa s'éloigner la belle indifférente. Elle entra dans le Luxembourg. M. Latallerie ne la distingua plus.

Place de la Sorbonne, il écouta sonner sept heures et demie. Les flâneurs quittaient les « terrasses » pour s'en aller dîner. Dans le Café d'Harcourt, des gens mangeaient à toutes les tables. Par les glaces levées, on entendait des voix, les appels des garçons et la musique d'un orchestre où se lamentaient deux altos.

M. Latallerie eut soif. Il ne renonçait pas encore à partager avec quelque riant visage un menu délicat. Assez mélancolique, il pénétra sous la tente du café, choisit une table à l'écart.

Devant le vieux porche élégant, dans le cadre de ses platanes, discrète et chaude, la petite place de la Sorbonne avait le ton de la province. Du coin de la « terrasse » où il était assis, M. Latallerie voyait sauter à la corde des petites filles éperdues.

Sur le trottoir d'en face, les bonnes d'un marchand de vins s'empressaient autour des clients. L'orchestre du Café

jouait les grands airs de *Carmen*. Les femmes, en robes d'été, désinvoltes et familières, se rejoignaient parmi les tables, parlaient tout haut de leurs amants, de leurs querelles et des courses.

M. Latallerie fut triste. Comme il trempait ses lèvres dans la bière qu'on lui avait servie, une autre femme s'approcha dont il fut tout près d'avoir peur. Elle était brune et forte, avec de beaux yeux crayonnés et une grosse bouche rouge. Malgré le soleil, elle était habillée d'un costume de velours vert, avec la veste flottante et les braies larges des cyclistes. Ses bottes de cuir fauve sanglaient des mollets de lutteuse. Un canotier de piqué jaune couvrait le nœud de ses cheveux.

Non sans effroi secret, M. Latallerie se rappela soudain cette Lampitô vigoureuse qui, dans *Lysistrata*, s'efforce à se donner des coups de pied dans le derrière.

La femme en velours vert avait déjà pris place auprès du professeur. Experte à estimer les hommes, elle avait des signes certains où reconnaître les plus faibles, ceux qui n'osent jamais arrêter une femme, mais qui subissent la première un peu tenace à les forcer.

M. Latallerie trouvait à sa voisine l'air et l'ajustement d'Aristide Bruant, tel que le montraient les affiches.

Mais la femme croisa ses jambes musclées, mit les mains dans ses poches et dit d'une assez belle voix de contralto :

— Bonsoir, mon chou !

M. Latallerie d'abord la considéra sans répondre, et du regard lointain dont il accompagnait ses rêveries philologiques.

— Ah ! tu n'es pas aimable ! — reprit-elle sans trouble. — Et tu n'as pas l'air gai !

— Vraiment?... A quoi voyez-vous cela, fit M. Latallerie.

— D'abord, qu'est-ce que tu m'offres? On ne se connaît pas... Garçon !...

Elle se fit verser un quinquina, et poursuivit :

— Tu as des cigarettes?

— Je n'en fume jamais.

— Alors paie-moi un cigare.

— Si vous voulez.

— Hé ! garçon ! Des *patriotas* !

Elle se retourna :

— Tu viens de la campagne ?

— A peu près !

— Et tu fais la noce à Paris ?

— Je viens pour acheter l'Athénée *de Monsieur*.

— De monsieur qui?... T'achètes des tableaux?... Ça me connaît, moi, la peinture. J'ai eu un ami aux « Beaux-Arts ». Même que j'ai posé Médée. Une femme qui tue ses gosses, pas ? C'est un beau sujet pour un peintre. Eh bien, on s'est battu. Comme je vous dis... Mon ami voulait que je saigne un lapin, un lapin en vie, penses-tu ? Pour me fiche du sang sur la peau, et que ça soit nature !... Paraît que c'est la nouvelle école ? Mais je n'ai pas voulu marcher. Moi d'abord, j'aime les bêtes. La nature, je m'en f..., pas ?

M. Latallerie n'endurait pas l'erreur. Il reprit posément :

— L'Athénée *de Monsieur* n'est pas un tableau, c'est la traduction d'un polygraphe grec.

La femme en velours vert finit son quinquina.

— Le plus sûr de tout ça, c'est que tu viens passer la nuit à Paris. Emmène-moi dîner, va, ça vaudra mieux !

— Mieux ?...

— Que de te payer ma tête !... Quoi ? Je fais mon métier. Tu fais le tien. Si je ne te plais pas, c'est pas ma faute, ni la tienne. Si je suis bête, tu n'y as pas de mérite. Je pouvais te plaire autant qu'une autre. Et puis, faut bien que je vive !...

M. Latallerie ne souffla mot. L'idée de chagriner la moindre créature l'embarrassait comme un remords. Il souleva les bras deux fois sans trouver que répondre.

— Voyons, — insinua la femme, — pourquoi ne veux-tu pas ? Viens donc !

Elle attendit un peu et se serra contre le professeur. Mais il ne songeait qu'à dire son refus avec une douceur polie. La femme se leva sans impatience, regarda la place quiète, secoua son ample culotte.

M. Latallerie buvait avec lenteur. Il n'avait pas l'esprit à se railler de tout.

— Bonsoir, mon vieux ! — reprit la femme, en se penchant. — Si tu étais gentil, tu me ferais cadeau de quelque chose pour que j'aille dîner.

Stupidement honteux, M. Latallerie tira un louis de sa bourse. La femme le toisa de mauvaise façon, pensant qu'il se moquait. Le professeur baissa la tête, glissa la pièce de vingt francs dans une poche de la veste en velours vert, et dit avec beaucoup de gêne :

— Je vous demande pardon... Je n'ai pas de monnaie....

— Ça ne fait rien... Bonsoir!

Il prit un long moment pour achever son bock. Il tenait le grand verre devant son visage comme il eût fait d'un masque, craignant qu'on ne l'eût remarqué. Il ne se rassura que lentement.

L'orchestre jouait une valse. Accoudés à leur table, trois élèves de Saint-Cyr allumaient des cigares. Sur la place, un pigeon s'abattit en claquant des ailes. Le soleil quitta le sommet des maisons.

M. Latallerie régla ses consommations, tendit son gilet blanc et repartit, le cœur plein de fatigue. Il aimait mieux ne pas dîner que de s'attabler seul. Et, par les voies les plus tranquilles, il se dirigea vers la gare.

***

Dans la rue de Cluny, contre la grille du jardin, le vieux professeur rencontra une petite femme fraîche. Il regardait venir les yeux enfantins, les lèvres gaies, et des boucles soyeuses sous un chapeau mis de travers. A l'instant où ils se croisaient, elle poussa un cri. Il avait accroché aux boutons de sa manche le boa qu'elle portait sur les épaules. Il murmura quelques excuses. Mais la petite femme riait en se dégageant :

— Ah! vous passiez si vite!... Mon boa m'a glissé du cou... et j'ai crié comme une bête!... Cela ne vous a pas fâché?... J'aurais bien pu ne pas le prendre... mais, des jours, le soir vient si froid!... Ce n'est pas tout à fait l'été... Adieu, monsieur!

— Écoutez! — commença M. Latallerie. — Je suis un vieux garçon tout seul. J'habite la province. J'étais venu à Paris, ce soir, pour me distraire. Et je m'y ennuie à pleurer. Je me sauvais tout à l'heure...

La petite femme le considérait, surprise, une main sous le menton.

— A pleurer! — répéta M. Latallerie. — Vous ne savez pas ce que c'est, avec votre frimousse, que d'être vieux et seul, un soir de printemps, dans Paris, et de s'y faire du chagrin...

— Vous n'êtes pas si vieux !

Elle contenait mal une grande envie de rire. M. Latallerie s'en amusa :

— Vous avez lieu de me railler. Je ne suis qu'un vieil imbécile..,

— Ça, pour un grain, vous avez peut-être un grain!...

Elle s'adossait à la grille, jeune dans une chemisette de batiste, la jupe de drap clair à peine bombée par les hanches. Elle se frotta le bout du nez. M. Latallerie leva son regard vers le ciel. Une lueur dorée s'effaçait peu à peu en haut du Panthéon.

— Au café où je suis allé, — continua le professeur, — je n'ai trouvé pour compagnie qu'une femme en culotte et à moustache qui pose Médée chez les peintres. On dirait d'un fort de la halle.

— Ah ! c'est « monsieur Angèle » ! — dit la petite femme, avec un éclat de gaieté. — Pour cinq francs, elle boit cinq absinthes à la file, et sans eau. Un soir, aux « Noctambules », ils se sont mis à neuf pour la sortir... Elle n'est pas méchante... Quand elle n'a plus d'argent, elle va lutter dans les foires, ou bien chez des Anglais qui la paient très cher... C'est curieux, la vie, allez !

— Je ne suis pas loin de l'imaginer, — lui répondit le professeur.

Il revit, pendant un moment, le Jeu de paume, ombreux sous ses fenêtres, sa classe peinte en gris, et le canal, dont il suivait, le soir, l'eau paresseuse.

— Il ne faut pas se tracasser, — conseilla la petite femme.

Et elle renversa la tête afin de suivre une hirondelle.

— Tout s'arrange, à la fin. Et puis, on en vient toujours à mourir !

Elle avait un cou blanc, très lisse, avec un petit signe roux à la naissance de l'épaule. M. Latallerie appliquait avec soin le bout de sa canne à la pointe de son soulier droit.

— Je voudrais bien du raisin, — soupira la rêveuse, — un perdreau rôti, du champagne.

M. Latallerie proposa, timide et content :

— Eh bien, allons dîner...

Boulevard Saint-Germain, il arrêta une voiture, la petite femme assembla les plis de sa jupe, sauta légèrement, et prit dans l'angle des coussins un air de fatigue élégante. M. Latallerie n'avait pas tant de style. Il s'installa bourgeoisement, sa canne Louis XV entre les genoux, les deux mains croisées dessus.

Le cocher attendait un ordre. M. Latallerie ne savait que lui dire. La petite femme ordonna :

— Menez-nous au Châlet du Cycle !

— Il ne faut pas compter, — avança posément M. Latallerie, — que vous trouverez du perdreau.

— Pourquoi ?

— Mais la chasse n'est pas ouverte !

— Alors vous pensez qu'à Paris on n'a pas du gibier tout le long de l'année ?..

— Sans doute...

— Et le perdreau, c'est du gibier !

— Ce que je vous en dis, — reprit le professeur, — n'est que pour regretter votre déception certaine.

— Bah ! vous n'êtes certain de rien du tout.

— Cela n'est que trop vrai ! — songea tout haut M. Latallerie.

— Vous êtes très gentil ! — dit la petite femme, trompée par cette soumission. — Vous parlez doucement...

Elle s'interrompit pour examiner une femme au passage, et ajouta, pensive :

— J'aurais dû mettre une voilette. On a bien chaud, mais c'est joli... Nous aurons du perdreau, je vous assure. Peut-être ne l'aimez-vous pas ? Moi, je l'adore... Nous mangerons de la langouste ! Moi, je raffole des œufs durs, avec du vinaigre !... Vous me laisserez demander tout ce que je voudrai.

— Absolument.

— Toutes mes amies ont dîné au Châlet du Cycle. Moi, pas encore.

— Mais, où est-ce ?

— Tout au bout du bois de Boulogne.

La voiture franchit le pont de la Concorde. La place merveilleuse, les frontons des palais, les statues et les balustrades, l'obélisque élancé, l'eau bruissante des fontaines, les Tuileries mélancoliques et l'immense avenue fastueuse, — le couchant dorait tout de sa gloire mourante.

Un mince éclat de feu reluisait fixement à la pointe des Invalides. M. Latallerie fut touché de tant de beauté. Il ne disait plus rien.

— Vous avez de la peine? — demanda la petite femme. — Vous pensez à quelqu'un ?

— C'est ce petit reflet là-bas qui m'éblouit.

Elle ouvrit son ombrelle en riant. M. Latallerie tira sur ses moustaches.

La place de l'Étoile était enveloppée d'une poussière rousse. Mais l'avenue du Bois, qu'on venait d'arroser, apparut toute fraîche.

Devant les lumières du Pavillon Chinois, M. Latallerie toussa deux coups, comme pour annoncer qu'il allait dire quelque chose.

La petite femme replia son ombrelle et la posa d'un geste las sur ses genoux. Elle s'y appuyait du bout des doigts, les bras ouverts. Parfois elle tendait ses gants, ou faisait bouffer son jupon afin de dégager ses chevilles, serrées de bas à jours, et les pieds, qu'elle avait petits.

Ces coquetteries studieuses ravissaient de malice M. Latallerie, qui feignait de ne pas les voir.

— Mademoiselle, — dit-il enfin en touchant le poignet de son invitée, — il faut me dire votre nom?

Elle se retourna vers lui :

— Vous ne m'avez pas dit le vôtre!

Il répondit ingénument :

— Monsieur Latallerie...

— Colonel de dragons?

— Moi? Pas le moins du monde...

— Non! vous n'êtes pas militaire?

Elle eut un sourire incrédule, montra ses jolies dents.

M. Latallerie n'aimait pas à mentir. Il répliqua :

— Mais non!

— Vous avez beau être en civil!... Si vous croyez que ça ne se voit pas...

— Je suis professeur.

— Monsieur, ne blaguez pas! J'ai bien vu qui vous êtes. Pensez-vous que je m'en irais avec n'importe qui? Non! ça n'est pas mon genre!

M. Latallerie resta silencieux. L'eau des lacs miroitait entre les troncs droits des sapins.

— Monsieur... Latallerie? — modula drôlement la petite femme enfantine.

— Mademoiselle?...

— Appelez-moi Monique... Mon vrai nom, c'est Berthe Redard. Je ne peux pas l'aimer... Appelez-moi Monique! C'est un nom de femme du monde.

— Monique! C'est un nom de sainte.

— Non! C'est si vieux que ça?...

— La mère de saint Augustin s'appelait Monique.

— Le saint Augustin qui a sa cathédrale au bout de la rue de la Pépinière?

— Précisément!

— Mais alors, ça n'est pas si vieux!... Et que faisait-il, saint Augustin?

— Son père était païen et riche. Augustin commença d'étudier à Madaure, petite université romaine établie en Afrique... La Légende dorée nous apprend que les Athéniens demandèrent à Symmaque, le riche ami d'Ausone et préfet de l'Empire, qu'Augustin leur fût envoyé comme professeur de rhétorique : il avait donc acquis assez de renommée. Mais il ne voulut pas s'éloigner de Milan, où il versait alors dans le manichéisme... Sa mère était bonne chrétienne...

— Monique?

— Oui! Elle pria tant Dieu qu'Augustin rentra dans l'orthodoxie... Il mourut évêque d'Hippone, dans l'archevêché de Carthage. Un de ses doigts, conservé à Pavie, y opéra longtemps des guérisons miraculeuses... Mais ses lettres font voir, autant que ses discours, que c'était un esprit borné. Il inventa le jansénisme. Il voulait qu'on tuât les enfants des païens et reprochait aux femmes le soin de leur parure... J'estime

fort heureux qu'il ne soit pas allé en Grèce, car il n'eût pas laissé du divin Parthénon les ruines mêmes que les Turcs et cet abominable Elgin n'ont pas craint de faire pour l'éternelle pitié du monde.

La petite femme ne dissimula pas qu'elle bâillait. M. Latallerie eut honte. Toutefois il avait fini de dérouler ses périodes. Il trouvait, à parler, le plaisir égoïste et subtil d'un rhéteur érudit, attentif à soi-même. Il se pencha sur ses bottines.

— Non! — dit Monique avec élan, — ce que vous en savez, vous, pour un militaire!

— Mais, Monique, je vous assure...

— Pourquoi n'avez-vous pas gardé votre ruban?

— Quel ruban?

— Rouge, tiens! Je parie qu'il est dans votre poche... J'ai une amie, aussi, qui est avec un officier supérieur. Quand ils sortent ensemble, il ôte son ruban... Moi, je ne trouve pas ça gentil, parce qu'elle est très comme il faut... Est-ce que je n'ai pas l'air comme il faut?

— Vous êtes une enfant!...

— Croyez-vous? Mettez votre ruban pour me faire plaisir!

— Monique...

— Allons! je vous en prie!

— Monique...

— Je le veux!... Vous voyez bien! vous avez honte d'être avec moi!

— Mais non! Je suis très content. Vous avez une âme charmante!

— Alors vous êtes colonel?... Moi, d'abord, j'aime les militaires.

M. Latallerie baissa la tête. Impatiente et curieuse, la petite femme le tira par la main.

M. Latallerie la regarda de nouveau sans répondre. Elle faisait un peu la moue. Il sentit mollir sa vertu et prononça timidement :

— Je suis seulement capitaine.

Ainsi, dans son horreur du mensonge, avait-il fait le sacrifice de deux grades. Mais l'imposture demeurait assez forte pour qu'il n'eût point l'âme tranquille. Un moment, il se

proposa d'arrêter la voiture, de donner quelque argent à sa petite amie, et de lui dire simplement :

« Monique, je ne veux pas vous tromper davantage, car je n'exerce pas le fier métier des armes, dont vous chérissez le prestige... J'enseigne à des adolescents la langue de Cicéron. Et je n'ai pas d'autre uniforme qu'une robe de voile noir, où bat l'épitoge de soie, dont trois rangs de fourrure blanche décorent le beau ton orange. Je la mets deux fois l'an. Je suis professeur de seconde dans un lycée de province, et je n'ai pas beaucoup d'argent. »

Il n'en fit rien, par amour-propre. Peut-être bien aussi que ce fut par tendresse. Les raisons qui nous mènent sont la plupart du temps si compliquées! Le plus futile de nos actes a des ressorts d'une délicatesse et d'un nombre infinis.

Mais la petite femme fit observer avec une pitié candide :

— Seulement capitaine!... C'est peut-être qu'on vous a fait des injustices?

M. Latallerie pensa, dans un sourire, à cet inspecteur général dont l'hostilité persistante contrariait de longue date son avancement.

« Les pires ennemis, songea-t-il de nouveau, sont ceux à qui l'on n'a rien fait. » L'inspecteur général avait noté un jour M. Latallerie d'un blâme ineffaçable. Et le dossier du professeur cachait dans les cartons de l'Instruction publique ces lignes dangereuses :

Esprit gâté de scepticisme. Appelle la grammaire de Bopp une imposante niaiserie. Prétend que les manuscrits grecs sont tous interpolés de fraudes byzantines. Critique le choix des auteurs « dont la sévérité dégoûte les élèves » *(sic)*.

Professeur animé de théories incompatibles avec la dignité et les doctrines universitaires. Enseignement sans éclat.

A laisser en province. Rien à reprocher sur les mœurs.

Cette note définitive, M. Latallerie en avait obtenu la copie d'un de ses anciens élèves, attaché au cabinet du ministre. « Rien à faire », avait écrit le jeune homme à son vieux professeur.

La voiture arrivait à la Cascade. La plaine de Longchamp s'étendait vaporeuse jusqu'à l'horizon de Boulogne. La villa

de M. Chauchard étala ses pelouses, ses massifs de bégonias et ses statues sans nombre. Des lampes éclairaient les larges fenêtres et faisaient luire les dorures d'un salon.

— On dirait un restaurant? — fit remarquer le professeur.

— Il y aurait plus de lumières, objecta la petite femme, plus de monde et de la musique.

Elle interrogea le cocher. L'homme désigna la maison et répondit :

— Là-bas?... Ça doit être à Rothschild.

M. Latallerie resta indifférent. La petite femme soupira. Le cocher claqua de la langue.

Ils allaient le long de la Seine, et la fraîcheur de l'eau leur venait par bouffées. Des cyclistes lancés apparaissaient sans bruit. Le tramway de Saint-Cloud sema la plaine d'éclairs bleus. De petites lanternes glissaient sur la courbe des routes. Les automobiles coururent, invisibles et lourds, dans l'éblouissement de leurs feux. Tricolore et aérien, le rayon de la Tour Eiffel palpita lentement.

Pour calmer son esprit dans le tourbillon de voitures qui peu à peu se resserrait aux grilles du pont de Puteaux, M. Latallerie imagina Sénèque, écrivant sur le chemin de Tarente, au bercement de sa litière, *De la Sérénité de l'Ame*.

« C'est une œuvre estimable ! — se dit-il avec abandon, — mais Sénèque avait des villas, une foule d'esclaves, les millions d'un banquier sémite et cinq cents tables de haut prix !... Le stoïcisme et la vertu exigent des fortunes faites... La sérénité de leur âme, les hommes pour longtemps encore l'ont perdue... »

Il écouta le bruit des machines ardentes, la trépidation de leur course, le grondement de leur arrêt. Il respira l'odeur atroce de leur fièvre, ce lamentable goût de pétrole et de graisse chaude.

Les gens qu'elles portaient d'un élan furieux se masquaient la figure et ne se parlaient pas. Leurs yeux étaient voilés, leurs bouches recouvertes. Le ciel leur était obscurci.

« La bonne fraîcheur des nuits pures, — développa dans sa pensée M. Latallerie, — les souffles lents du grand matin, l'apaisant murmure des bois, les couleurs douces des moissons, l'ombre moelleuse des vergers, et, plus que tout cela, l'im-

passible, le beau, le consolant silence des campagnes, ils ne trouveront plus le temps de les connaître. De ville en ville, par bonds fous, ils mèneront leur âme morte.

» Leur fièvre d'espace et de mobilité les privera de solitude : chers instants où le cœur se recueille, et parfois, sous les larmes, s'épanouit comme un jardin... Le monde est-il si grand?... »

— Monsieur, — dit la petite femme, — voulez-vous payer le cocher?

M. Latallerie se vit soudain baigné de lumière électrique. Il s'éveilla tranquillement et descendit de la voiture.

« Mon âme ne m'appartient pas ! — conclut-il en secret, pendant que le cocher lui rendait sa monnaie. — Elle s'en va comme une folle. Je ne sais jamais bien quand elle a sa raison. Je suis souvent léger. Mais la vie est-elle si grave?... »

— Vous venez? — dit Monique sur un ton de hauteur.

Elle caressait ses cheveux, pour ne pas être décoiffée.

M. Latallerie considéra le souple mouvement du bras replié vers l'épaule et répondit aimablement :

— Je viens, Monique. Je vous suis!

Auprès de la petite femme, il s'engagea de bonne humeur dans l'allée fleurie d'un jardin.

Sous la voûte sombre des arbres, des globes éclatants étaient pendus. Parmi les corbeilles de géraniums et quelques touffes de bambous, les petites tables s'illuminaient de bougies. Une rumeur de voix heureuses dominait le bruit du repas. Et, par moments, dans un silence, le chant des violons se balançait avec langueur.

— Ah ! qu'on est bien ici ! — déclara Monique.

Le maître d'hôtel aussitôt tira les chaises d'une table. M. Latallerie s'en allait plus loin par distraction :

— Colonel ! — appela Monique.

Le professeur n'y prit pas garde. Il entendit deux fois qu'on disait : « Colonel ! » avant de s'arrêter. Le maître d'hôtel dut même le rejoindre :

— Mon colonel, — fit-il, affectueux et déférent, — madame a décidé sa place.

— Bien, bien! — dit M. Latallerie avec un peu d'aplomb.

Il marcha sur les pas de l'homme en habit noir, se laissa

enlever sa canne et s'installa devant Monique. Elle s'assit fort aisément, mit ses gants dans un verre, et demanda, pour commencer, un éventail et un coussin.

M. Latallerie, les coudes sur la table et les mains au menton, la regardait agir avec cette assurance qu'elles ont presque toutes à prendre avec le luxe des airs familiers.

Monique lui remit la carte. Il la lut effectivement, sans parvenir à se résoudre. Quand il était chez Lapérouse, son déjeuner, toujours le même, ne lui causait pas de tourment. Mais le titre des plats, ici, l'embarrassait. Quel scoliaste l'eût instruit sur la *poularde turque en surprise* ou sur le *pauillac aux chayotes* ? Puis le maître d'hôtel, soucieux et gourmé, promenait son crayon tout le long du menu, sans insinuer de conseils. Le sommelier, derrière lui, attendait la commande. Et deux garçons, à quelques pas, se tenaient prêts à leur service.

M. Latallerie osa lever la tête. Monique avait tiré d'une petite boîte un flocon de duvet dont elle se touchait les joues. La poudre lui unit le teint, lui fit des yeux plus vifs. Aux lumières, elle fut tout à coup très jolie.

— Maître d'hôtel !... (Elle affectait de réfléchir.) Il faut nous donner un perdreau rôti !

Cet officier de bouche ne se permit pas de sourire. Il regarda le professeur. M. Latallerie, devant un si simple dédain, sentit le rouge lui monter.

— Ma chère enfant, — commença-t-il, — avec la meilleure volonté du monde on ne saurait vous satisfaire : la chasse n'ouvre qu'au mois d'août.

Mais la persuasion n'était pas sur ses lèvres. Monique n'eut pas de sagesse ; elle intima sa fantaisie avec autorité :

— Moi, je veux du perdreau !

— Si madame en désire, — proposa le maître d'hôtel, — nous conservons toujours du perdreau en gelée...

— Je ne veux pas de vos conserves !

— ...Sur un lit de foie gras... C'est délicieux.

— Voyons, Monique ! — ajouta M. Latallerie. — Êtes-vous si enfant ? Ce que vous demandez n'est pas possible.

Du regard, il quêta l'approbation du maître d'hôtel. Celui-ci répéta bonnement :

— Mais c'est certain ! mais c'est certain !...

— Vous voyez ! — fit le professeur.

Monique ne s'avouait pas vaincue :

— Mon cher ami, — dit-elle au professeur, — vous ne pouvez pas savoir combien cela me prive. J'avais une envie folle de manger du perdreau !

Le maître d'hôtel eut un sourire discret.

— Ah ! — fit-il, concluant et respectueux.

M. Latallerie se troubla davantage. Mais Monique se révolta :

— Dites donc, vous !... Vous êtes fou, mon garçon !

Et le maître d'hôtel recouvra sa raideur.

Secouru par Monique, M. Latallerie choisit bientôt : un bar à la portugaise, puis une selle de Béhague avec des cœurs de laitue braisés, une salade russe et des fruits rafraîchis. Et le sommelier reçut l'ordre d'apporter du château-Margaux, et de frapper de l'*Extra-Dry*.

Monique le fit revenir :

— Donnez-nous de l'eau Mattoni.

— Monique, — dit le professeur, — vous dînez donc souvent dans les restaurants de ce genre ? Vous demandez tout ce qu'il faut.

— Moi ? — lui répondit-elle. — Je n'ai jamais dîné que chez Maire, une fois.

Elle examina le décor. Assemblés dans leur kiosque, les musiciens, vêtus de satin rouge, avec des toques d'astrakan, des bottes à la polonaise, et des ceintures à glands d'or, l'étonnèrent infiniment. Un d'eux chanta. Sa voix de gorge était vulgaire. Il balançait la tête en pressant les mains sur son cœur.

Au dernier cri de la romance, Monique exprima sa ferveur :

— C'est si beau une belle voix ! Ça vous va jusqu'à l'âme. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Mais si, Monique ! tout à fait !

— N'est-ce pas que c'est un tzigane ?

M. Latallerie s'interdit une ironie par trop facile :

— Un tzigane ? — répéta-t-il. — Il n'en faut pas douter.

— On ne sait jamais bien, — dit Monique, hésitante.

Elle acheva de se convaincre :

— Ceux-là ont l'air tzigane, cependant !

— A quoi les reconnaissez-vous ?

— Mon Dieu !... à tout ! à tout ! à leur nez, à leur voix, aux cheveux...

On commençait de les servir. Monique déclara que le château-Margaux avait goût de bouchon. Mais le maître d'hôtel montrait quelque peine à la croire.

Monique haussa les épaules. Le sommelier, mandé alors, décida qu'elle disait vrai. Et la bouteille fut changée.

Avec affèterie, le maître d'hôtel découpait la selle de Béhague :

— Madame désire-t-elle la salade en même temps que le rôti ?

— Non... après.

— Tout à l'heure ! — ajouta M. Latallerie.

— Très bien, mon colonel !... Et faut-il préparer du café ?

— S'il est bon ! — accepta Monique.

Le maître d'hôtel chuchota :

— Je le ferai soigner !... tout ce qu'il y a de plus « spécial ».

Il commanda tout haut :

— Deux filtres au douze !

Les fruits glacés et le champagne ravissaient le cœur de Monique. Ses yeux devinrent paresseux. Son teint se colora d'une lueur plus chaude. Elle riait d'être étourdie.

— Voyez ! — dit-elle en montrant une femme. — La jolie robe d'étamine ! Vous aimez ça, le vert-amande ? Moi, pas beaucoup ? J'aime le bleu : le bleu de roi, le bleu de lin, le bleu turquoise... Le col est en drap brodé d'or ! La jupe est à gros plis ! Et, sur les trois volants, ces petits dépassants de pékin !.. C'est d'un chic tout de même !.. Oh ! oui, moi, je m'y connais ! J'ai travaillé chez Laferrière.

De table en table, un des gérants offrait à ses clientes des bouquets de corsage.

— Très gentil ! — remercia Monique à son tour.

Elle fourra le nez dans ses roses, et bavarda, toute penchée :

— Si j'étais riche, riche, riche !... Je changerais tous les jours de toilette... Ce soir, j'aurais mis pour venir une robe de tulle blanc, avec des volants incrustés d'entre-deux ou de

motifs de valenciennes, le corsage à basques très courtes et un grand ruban pompadour noué à gauche de ma taille.

Un bateau à vapeur siffla lugubrement avant d'arriver au pont de Puteaux. Le bris d'une assiette tinta. Les musiciens jouaient la dernière valse à la mode. Des femmes, par moments, l'accompagnaient en chantonnant.

— Si j'étais riche, riche, riche... — recommença Monique, en respirant ses roses.

Elle racontait ses désirs, à peine grisée de champagne, mais animée d'envie devant les femmes qui dînaient autour d'elle, brillantes de bijoux, vêtues d'étoffes délicates, de soies tendres et de dentelles.

Elle disait ses vœux d'une petite voix sèche, ardente et profonde, comme on parle pendant la fièvre et lorsque nos désirs sont plus rapides que la vie.

M. Latallerie prêta une oreille d'abord chagrine à ces tumultueux propos. Il fumait calmement un cigare de Bock, dont l'essence un peu narcotique lui engourdissait les idées. L'odeur amère et fine du café s'élevait de sa tasse.

La fraîcheur de la nuit pénétra peu à peu sous le couvert des arbres.

Monique effeuilla dans sa coupe une des roses du bouquet. Elle faisait cela avec beaucoup de sérieux. Les pétales tournaient au gré des bulles incessantes, qui s'enchaînaient dans le vin clair. M. Latallerie pensa qu'elle se souvenait des festins de Pétrone, tels que les décrit Sienkiewicz, ou qu'elle avait vu *Quo Vadis?* à la Porte-Saint-Martin.

Monique huma son champagne, et dit qu'il avait goût de fleurs. Elle imagina d'y verser un peu d'une anisette rose, puis un peu de chartreuse verte, et admira que la coupe eût des feux de topaze brûlée. Mais, de cette idée de bijou, elle revint à ses chimères. Et les délices de la vie se pressaient sur ses lèvres, telles du moins qu'elle pouvait les concevoir selon de médiocres lectures.

Une dernière fois, Monique soupira :

— Si j'étais riche, riche...

Mais elle se tut sans finir, la tête entre les mains, accoudée sur ses roses, les yeux lourds et chagrins. Un peu d'ivresse l'abattait.

Elle dit seulement, d'un ton amer et las :

— Il y en a qui sont heureuses !

M. Latallerie toucha, sans rien répondre, une petite main brûlante.

Les rires et les voix montaient plus librement autour des tasses de café. Des femmes s'en allaient, enveloppées de leurs manteaux, réclamaient leur voiture.

— Heureuses ! — répéta Monique.

Une étoile raya le ciel. Le professeur la vit s'éteindre.

« Les désirs de Monique, — songea-t-il, attristé, — et cette ligne de lumière sont l'effet d'une même loi... Tous les chagrins se valent, puisque tous les désirs participent un peu de la force du monde. Je ne suis pas un moraliste... Au delà des douleurs physiques, nous n'avons rien que des douleurs imaginaires... Monique pleure pour des colliers ou pour des bagues ; mais je peux cependant compatir à sa peine... Dans d'autres conditions où se fût ordonnée sa vie, Monique pleurerait d'amour comme les grandes dames ou les petites ouvrières... Elle aurait pu pleurer de foi dans la chapelle d'un couvent, aux pieds de la vierge de Lourdes... Elle aurait pu pleurer pour l'honneur d'un mari. Elle aurait pu pleurer pour un enfant malade, pour la misère ou pour la mort !... Il faut toujours pleurer !...

» Nul être ne choisit la raison de ses larmes. Le dépit des enfants, la détresse des hommes ne sont pas loin d'être pareils... Il n'est donné qu'à la sagesse d'estimer nos chagrins à leur juste prix. Et lorsqu'on y parvient, on est tout près de croire, avec simplicité, que rien ne vaut d'être pleuré... »

Monique s'était endormie. M. Latallerie lui toucha le menton, comme on fait aux petites filles :

— Eh bien ! — demanda-t-il, — l'homme au sable a déjà passé ?

— L'homme au sable ? — reprit Monique en se frottant les yeux.

Et elle ajouta, sérieuse :

— Je suis bien fatiguée.

— Si vous voulez, rentrons. Il est tout près d'onze heures.

Le maître d'hôtel fit apporter la note.

Monique rassembla ses roses, son éventail et son ombrelle. M. Latallerie lui présenta le bras. Elle s'y appuyait, souple et lâche. Il lui semblait que sous ses pas le chemin fuyait comme une eau.

Le professeur avait soin d'elle avec des tendresses de père. Autant d'inconscience le troublait jusqu'à la bonté. Il sentait plier contre lui le corps tiède et fin de Monique avec une angoisse discrète, et une volupté tout près d'être poignante.

Que pouvait-il lui demander ? Il n'osait rien attendre d'elle. Il n'eût rien souhaité d'une autre. Il n'était plus qu'un bon vieil homme, occupé, par hasard, à conduire une enfant.

Il avait l'âme exquise et probe. Ses passions s'étaient toujours embarrassées de beaux scrupules. Il en gardait au moins des souvenirs très doux.

Il fut fâché d'avoir laissé Monique à ce point s'étourdir qu'elle fût dans ses mains sans force et sans pensée.

— Monique, — lui dit-il, — éveillez-vous un peu ! Nous allons prendre une voiture. Je veux vous mettre à votre porte avant de m'en aller. Mais où demeurez-vous ?

— Il faut venir chez moi, — balbutia-t-elle, inquiète. — Je suis bien fatiguée, mais...

— Je vous en prie, Monique, taisez-vous !

Il lui serrait la main d'une force si grande qu'elle sentit sa griserie se dissiper un peu.

— Qu'est-ce que vous avez ? — répondit-elle, émue. — Je n'ai rien dit qui pût vous mettre en colère. Il faut que vous veniez chez moi, ce soir...

M. Latallerie eut l'âme remuée. Il regarda Monique avec mélancolie. Incertaine et tout assoupie, elle chancelait à son bras. Et, s'il ne l'avait pas soutenue, peut-être serait-elle tombée.

Il appela une voiture. Quand Monique y fut installée, par crainte qu'elle n'eût froid, il l'attira sur son épaule. Elle donna l'adresse de l'hôtel où elle habitait, rue des Fossés-Saint-Jacques.

*
* *

Le Bois était tout de silence. Les lanternes, parfois, au

revers des talus, montraient des vagabonds couchés. Mais, à partir des lacs, la route s'éclaira. La voiture entra dans Paris, par la porte de la Muette.

M. Latallerie tenait sur sa poitrine, et presque sous ses lèvres, la tête bouclée de Monique. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux, couleur de seigle, se dénouaient un peu. Sur le pont de l'Alma, dans le roulement des voitures, Monique ouvrit les yeux, émerveillée de voir la Seine, et les reflets de l'eau, et d'innombrables feux.

— Monsieur, — demanda-t-elle, avec un accent de soupçon, — et si je dors ?...

— Monique, — interrompit le professeur bienveillant et triste, — j'en userai à votre égard, ainsi qu'on fait au ciel pour les ouvriers de la dernière heure.

Monique ne sut pas ce que M. Latallerie voulait dire. Elle croisa les mains sur ses genoux serrés et parut s'enfermer en de graves méditations. M. Latallerie lui délia les doigts, et fit glisser, comme en secret, dans l'ouverture du gant qu'elle avait mis à sa main gauche, le billet de cinquante francs destiné à Florian Pache pour le prix de son Athénée.

Monique, un moment, pressa sans dire mot le papier craquant dans sa paume. M. Latallerie contemplait maintenant cet harmonieux décor la place de la Concorde, aux lumières et dans la nuit. Monique ne respecta pas une jolie délicatesse : le chiffre du billet l'intriguait fort. Sa curiosité, son avidité même était enfantine. Elle parut soudain frappée d'une idée imprévue.

— Ah !

Ce ne fut qu'un souffle.

— Qu'avez-vous ? — demanda M. Latallerie. — Monique?

— Ce n'est rien ! — avoua-t-elle, enfin confuse. — Non, ce n'est rien, je vous assure.

Mais elle restait inquiète; le professeur insista :

— Quoi encore ?

— Ce billet que vous me donnez ?...

— Pourquoi m'en parlez-vous ?

— Monsieur ?...

— Que voulez-vous, Monique ?

— Il est *vrai*, n'est-ce pas ?

— Vrai? Mais je le présume! Quelle raison vous porte à juger qu'il soit faux!

— Ça n'est pas une attrape?

— Monique, vous doutez toujours, — lui reprocha le professeur, avec sérénité. — Vous ne serez jamais heureuse. Je tiens votre billet pour bon.

— Je vous fais mes excuses! reprit Monique en souriant. Mais j'ai déjà été refaite. Deux fois on m'a donné des pièces de vingt sous avec de l'or dessus; une autre fois, un billet grec qu'on m'avait dit valoir cent francs : le changeur me le prit pour onze francs soixante... J'ai eu tort avec vous; mais ce n'est pas ma faute. Et je vous remercie.

— Il ne faut pas me remercier.

Elle se rendormit. A la hauteur de la rue du Bac, M. Latallerie, devant le monument de Chappe, se sentit indigné :

— Monique, voyez donc cette horrible statue !

Monique ne se tourna pas. Un brusque saut de la voiture l'étendit à demi sur les genoux du professeur. Il la garda comme une enfant, bercée entre ses bras, les lèvres entr'ouvertes et les cheveux défaits.

La route s'acheva ainsi. Après le boulevard Saint-Michel, plein de tumulte et de gaieté, la rue Soufflot apparut morne, et la voiture, enfin, gravit en gémissant la rampe obscure et malaisée des Fossés-Saint-Jacques.

M. Latallerie, sur un globe de verre où tremblait une flamme, aperçut cette annonce : *Grand Hôtel d'Orient. Chambres depuis un franc cinquante. Pension depuis soixante francs.*

« Grand Hôtel d'Orient, — se répéta le professeur, — Chambres depuis un franc cinquante! »

Il écouta tinter minuit au clocher de Saint-Jacques et avertit Monique. Elle descendit gauchement, et tira la sonnette. Le carillon, précipité, s'affola, rebondit, et mourut brusquement dans un calme profond. La voiture était déjà loin.

— Ah bien, non! — dit Monique, — je ne veux pas coucher dehors.

Elle secouait la sonnette avec tant de colère qu'elle se fatigua bientôt. M. Latallerie prit l'anneau à son tour. Même il heurta la porte avec sa belle canne. Timidement et par trois fois, il appela.

— Personne ?...

— Pensez-vous ? — plaisanta aigrement Monique. — Si vous croyez que c'est ainsi qu'on réveille Aristide.

— Aristide ? — fit gravement le professeur. — C'est le garçon ?

— Tout vous épate, vous !... Sonnez ! Sonnez... encore ! Non, ce que vous êtes « moché » pour un militaire !... Sonnez, mais sonnez donc ! On ne vous entend pas ! Est-ce que c'est sonner ? Otez-vous de là ! Vous allez voir !

Elle empoigna l'anneau avec tant de colère que le fil quelque part se rompit. Un ivrogne passa.

Monique se mit à pleurer, adossée à la porte. M. Latallerie n'avait plus de courage.

— Monique ! Il faut chercher ailleurs ! Nous ne pouvons demeurer là !

Elle se refusa, comme il était certain, au parti le plus raisonnable. Le professeur, morose autant que fatigué, ne savait comment la convaincre. Monique lui imputait sa détresse, comme s'il en eût été cause. Elle haussa le ton déjà bruyant de ses antiennes.

Un agent, d'un pas morne et sonore, survint.

Monique cessa de se plaindre. M. Latallerie lui-même s'inquiéta. Certes, il estimait les gendarmes. Un caporal ne laissait pas de lui sembler intimidant. L'appareil des galons, des plumes, et de quelques draps de couleur, lui inspirait autant de patience que d'ironie. Mais l'empire absolu que leur serment confère aux gardiens de la paix lui sembla tout à coup accablant et terrible, ainsi qu'une espèce de droit divin.

L'homme aux boutons d'étain s'arrêta sous le globe, examina, muettement, M. Latallerie et la petite femme.

— Monsieur l'agent, — commença d'expliquer Monique, en essuyant ses larmes, — monsieur est mon ami, M. de Latallerie, colonel de dragons.

— Monique ! — protesta le pauvre homme, effrayé.

— Nous revenons de la campagne. Nous y avons dîné. L'hôtel ne veut pas nous ouvrir. Pourtant il n'est pas tard.

— Ah ! — répondit l'agent.

Et, sévère, il se tut.

Il regardait M. Latallerie avec une attention défiante et toutefois respectueuse. Aux guêtres de piqué, il supposa un officier, et salua :

— Si mon colonel le permet, — dit-il, en scandant ses phrases, — je lui donnerais plutôt le conseil d'aller rue de l'Abbé-de-l'Épée. C'est tout près, à main droite. Il y a un petit hôtel, très gentil, très tranquille. Et l'on vous ouvrira.

— Je vous remercie, mon ami.

— Merci, monsieur l'agent ! — dit à son tour Monique.

M. Latallerie ne trouva là qu'un seul hôtel dit « des Américains ». Après une très longue attente, le garçon entr'ouvrit la porte et déclara que son patron ne voulait pas de « bambocheurs ». M. Latallerie essaya de controverser. Le garçon poussa l'huis d'un poing irrésistible, et jura violemment.

Monique pouffa de rire. Elle offrit de descendre aux Halles. M. Latallerie se sentait la migraine. Mais Monique ne tenait pas très fortement à ses idées.

— Allons voir « aux Grands Hommes » ! — proposa-t-elle avec entrain. — J'ai une amie qui y habite, et le garçon me connaît bien !

Elle emmena le professeur sur la place du Panthéon. L'énorme monument se perdait dans la nuit.

Une horloge sonna. D'autres partout lui répondirent, diversement, selon leur timbre et la distance. La rue Soufflot était vaste et déserte. Une lanterne rouge, au coin de la mairie, marquait le poste de police.

A l' « Hôtel des Grands Hommes », Monique se fit donner une chambre. Le garçon s'appelait Justin. Il reconnut Monique et lui parla. Au quatrième étage, il dit en s'arrêtant :

— Ici, monsieur, madame : au numéro 40... Monsieur, madame n'ont besoin de rien ?

— Monique, avez-vous soif ?

— Je boirais bien de l'eau et de la grenadine.

— Et moi aussi ! — reprit le professeur.

— J'ai sommeil ! — soupira Monique.

Elle tomba dans un fauteuil :

— Ah ! on étouffe ici !

M. Latallerie fut ouvrir la fenêtre et s'y accouda tristement.

Paris apparaissait pailleté de lumières. Un roulement très doux s'élevait de la ville. La coupole du Panthéon, pâle et pesante sur ses colonnes noyées d'ombre, se dressait au-dessus des frontons obscurs.

Un groupe d'étudiants s'engagea sur la place, avec des rires et des cris. Ils se donnaient les mains et marchaient en se bousculant. Une voix d'homme chanta, plus forte que les autres, et peu à peu s'entendit seule :

Belle nuit, ô nuit d'amour,
Souris à nos ivresses !
Nuit plus belle que le jour,
O belle nuit d'amour !

M. Latallerie restait penché sur la place et dans la froide nuit. Un train siffla longtemps. Une femme glapit, aux éclats joyeux de la bande :

Adèle,
T'es belle...

Mais la première voix continuait, en s'éloignant :

Le temps fuit, et sans retour
Emporte nos tendresses...

Les petites ombres joyeuses s'effacèrent, une par une, à l'angle de la rue Soufflot. Après un grand silence, les voix, à l'unisson, reprirent, balancées :

Belle nuit, ô nuit d'amour,
Souris à nos ivresses...

Le chant diminuait. Il se perdit. M. Latallerie fut tout près de pleurer.

Mais il se ressaisit en cherchant dans ses souvenirs l'année exacte où il avait, pour la première fois, entendu *les Contes d'Hoffmann*. Il conclut que ce devait être en 1882, au Grand-Théâtre de Toulon. Il était, dans ce temps-là, professeur de cinquième, et avait vu partir la flotte de Courbet pour la campagne du Tonkin.

Justin, qui apportait la grenadine, l'eau, des verres, fit revenir M. Latallerie des abîmes de sa mémoire.

— Monsieur, madame, — redit-il, — n'ont plus encore besoin de rien?

— De rien, — dit le professeur.

— Monsieur, madame, le bonsoir.

— Bonsoir!

Monique, cette fois, dormait tout de bon. M. Latallerie dut la déshabiller. Monique se prêtait gauchement à cette aide. Avec des plaintes, les yeux clos, elle cédait de mauvais gré à des soins si affectueux. M. Latallerie dénoua les petits souliers, et dégagea Monique des étoffes qui la vêtaient. Elle avait des jambes menues et des épaules délicates, un corps charmant, flexible et doux.

M. Latallerie la coucha paternellement, prit place à son chevet, la fit boire tout engourdie et contempla sans fin un bras blanc plié sur la toile, le cou rond et mince, marqué d'un petit signe roux, et les cheveux de soie qui bouclaient sur les tempes. La ligne de la bouche, élégante et précise encore, affirmait sa jeunesse et presque son enfance.

Monique avait gardé le billet dans sa main.

M. Latallerie referma la fenêtre, et revint près du lit, s'asseoir dans son fauteuil.

— Dites, — balbutia Monique appesantie, — soufflez donc la lumière.

M. Latallerie éteignit la bougie et tenta de dormir.

Il s'en alla de grand matin.

J.-A. COULANGHEON

UN MYSTÈRE CRÉTOIS

DU XVIE SIÈCLE

Le « mystère » est redevenu, en ces derniers temps, un genre littéraire à la mode. Presque tous les ans, aux approches de Pâques, nous voyons paraître sur la scène ces pièces d'une piété quelque peu voulue, intéressantes presque toutes, et en somme originales. Je rappelle, sans les analyser, *le Miracle de Saint-Nicolas*, de Gabriel Vicaire ; *Tobie et Noël*, de Maurice Bouchor ; *la Passion*, d'Edmond Haraucourt ; *le Christ*, de Charles Grandmougin ; *la Samaritaine*, d'Edmond Rostand, le *Joseph d'Arimathée*, de Gabriel Trarieux.

Un trait caractéristique se retrouve dans ces œuvres, d'esprit si différent : on y remarque le même effort vers le surnaturel. Le surnaturel s'y rencontre à tout moment; on dirait que nos auteurs ont craint de n'en pas mettre assez. Je sais bien que Maurice Bouchor imagine souvent, dans *Tobie*, dans *Noël* même, des personnages légèrement grotesques, faits pour donner au tableau une couleur plus réelle ; mais l'atmosphère où se meuvent ces personnages ne cesse pas d'être une atmosphère de miracle, et, dans *Tobie*, l'archange Raphaël assiste en personne aux effusions gastronomiques de Ragouël. *La Samaritaine* de Rostand est bien destinée à mettre en lumière ce qu'il y a de purement humain dans le récit évangé-

lique. La Samaritaine nous dit même que l' « âme » du Christ, pour causer avec elle, « se penche ». En est-elle si sûre? Nous voyons, au contraire, les personnages et l'auteur lui-même se hausser, par un travail continu, vers plus d'irréel, vers plus de divin. Dans cet ordre d'idées, le *Joseph d'Arimathée*, de Gabriel Trarieux, est particulièrement instructif. Joseph d'Arimathée, qui n'est pas un croyant, fait croire au peuple que le Christ, enseveli dans sa maison, est ressuscité. Ainsi donc, c'est le scepticisme même qui crée le miracle, et le poète s'attache moins à la psychologie de l'incrédule qu'à la psychologie de la foule captivée par la foi. En un mot, ces mystères s'efforcent toujours de mêler le plus de divinité possible aux choses humaines.

Un mystère d'une pensée toute autre est né sur le vieux sol hellène. *Le Sacrifice d'Abraham*, écrit en grec vulgaire, au XVIe siècle, dans l'île de Crète, nous fournira quelques rapprochements inattendus avec nos mystères contemporains. Nous devons à M. Émile Legrand la découverte et la reproduction, dans sa *Bibliothèque grecque vulgaire*, de l'édition de 1535; l'ouvrage, comme la langue en témoigne, n'est certainement pas antérieur à cette époque. Ce mystère n'a fait jusqu'ici l'objet d'aucune étude spéciale, malgré tous les problèmes d'histoire et de littérature qu'il soulève. Nous allons essayer d'en dire quelques mots.

On est surpris, au premier abord, du peu de place que tient le merveilleux dans *le Sacrifice d'Abraham*; ici se manifeste une tendance toute contraire à celle qui se manifestait dans les productions modernes du même genre : l'auteur tient à mêler le plus d'humanité possible aux choses divines. Notre poète, en effet, n'a pas besoin de s'entraîner à la foi. Il est comme ces personnes pieuses qui causent avec Dieu familièrement; il ne craint pas de rester un homme, et, malgré une inspiration bien plus religieuse que celle de notre époque, il se contente, en fait de surnaturel, des indications très simples que donne la Bible. Au début, par exemple, l'ange vient informer Abraham, endormi, de l'arrêt de Dieu. C'est là l'exposition. Aussitôt le poète laisse voir sa manière toute terrestre de comprendre le drame, par un monologue d'Abraham qui ne s'incline pas tout de suite devant l'ordre divin.

Remarquons, tout ici étant nuancé, qu'Abraham n'est nullement un rebelle; il ne conteste pas au maître souverain le droit de commander à ses créatures. Mais il est père, il a des entrailles de père, il n'arrive à concevoir que peu à peu, avec toute sa portée, l'injonction dont il est victime. Aussi a-t-il imaginé un compromis : Abraham ruse presque, il voudrait ne pas avoir à immoler son Isaac de ses propres mains; ou, s'il le faut absolument, il demande au moins qu'un rêve subit, qu'une hallucination lui enlève la conscience au moment fatal. De la sorte, il aura frappé son fils, pour ainsi dire, sans le frapper. Le poète cherche donc à résoudre un problème purement humain : par quelle lutte douloureuse, par quelle lente progression dans le martyre, Abraham pourra-t-il se résigner au sacrifice et même l'accepter avec joie? On dirait que l'auteur lui-même, comme un homme qu'il est, s'est épouvanté pour son propre compte de l'arrêt terrible : il cherche à s'expliquer comment il est possible à un père de jamais tuer son enfant et de goûter dans ce meurtre la joie et la paix, puisque le Seigneur veut qu'il y trouve son réconfort, afin que le sacrifice soit complet.

Abraham s'agenouille et prie longuement; il s'accuse, énumère ses péchés, en reconnaît le juste châtiment dans la volonté cruelle de son Dieu. Il espère se préparer au renoncement, se convaincre par la confession de ses fautes. Mais il a beau faire : à la fin de son oraison, il n'est pas prêt à vouloir ce que Dieu veut, dans l'esprit où Dieu le veut. Son cœur n'a pas encore consenti.

Après ces moments de trouble, Sarah vient trouver son mari. Cette visite est habilement placée : à la minute où nous sommes, la vue de cette femme, de cette mère, redouble la souffrance du malheureux père : ne va-t-il pas falloir lui confier le secret affreux? Et alors où prendre les forces nécessaires? Comment ne pas s'abandonner, ne pas faiblir? Sarah, durant sa courte apparition, est peinte d'un pinceau très léger. Elle est femme avant tout, elle ne raisonne pas, elle ne subtilise pas comme Abraham ; à la nouvelle désastreuse, elle souffre simplement et pleure; on l'emporte inanimée.

Le poète, cependant, va ménager à l'épouse, à la mère, une rentrée en scène d'un charme et d'un art suprêmes. C'est

elle, la femme impuissante, qui, par un contraste étrange, va donner à l'homme la force de vouloir. Abraham, après le départ de Sarah, était resté étourdi, terrassé; l'ange était encore descendu vers lui, sans doute pour symboliser un nouvel effort que le père tente sur sa douleur, pour lui répéter les paroles divines : elles sont, à cette seconde, comme un retentissement de ses combats intérieurs. Abraham, en une hâte fébrile, envoie ses serviteurs prévenir Isaac d'avoir à le suivre dans la montagne pour un sacrifice. Il n'a qu'une idée, fuir avant que Sarah, évanouie, ait retrouvé ses esprits. Mais cette fièvre, cette précipitation, est-ce bien là ce qu'il faut au Seigneur? Non, sans doute : Dieu demande un libre sacrifice et les serviteurs reviennent auprès d'Abraham, avec Sarah qui veut parler à son mari.

Ici nous assistons à une scène capitale, conduite sans aucun artifice grossier, d'une main délicate. Sarah, qui, lors de son premier entretien avec Abraham, n'avait eu que des sanglots, n'est pas beaucoup plus courageuse, mais elle s'exprime, cette fois-ci, d'un accent plus doux et plus profond. Malgré sa piété, elle ne comprend rien à ce sacrifice. Comment peut-on immoler son propre enfant? Comment oser mutiler avec le fer un corps si pur et si beau, un être exempt de péché? Un acte pareil n'est-il pas un péché lui-même? Infiniment touchante, la mère jure qu'elle ne permettra plus à d'autres enfants de s'approcher d'elle; jamais elle ne pourra plus entendre retentir à ses oreilles le cher nom de son Isaac.

Ainsi, Sarah, qui ne proteste pas catégoriquement, qui semble même, par l'humilité de sa plainte, accepter le sacrifice, Sarah va glisser sur une pente dangereuse, elle n'est pas loin d'accuser Dieu. Elle ne s'en aperçoit point elle-même, ce qui est charmant; mais Abraham a tressailli. Lui, il sent que Sarah blasphème. Elle ne blasphème pas bruyamment : cela eût été contraire à la vérité du personnage. Elle blasphème, parce que, résignée en apparence, elle n'en juge pas moins le juge qui la frappe, et ce blasphème inconscient, si finement noté par le poète, peut la mener à un blasphème irréparable. Il n'en faut pas davantage. Abraham est déjà plus maître de lui, plus résigné, il est moralement plus près du but, la mère douloureuse l'en a rapproché; il craint mainte-

nant l'exemple contagieux : ses propres résistances ne sont-elles pas un commencement de révolte? L'homme faiblissant se ressaisit devant la femme plus faible.

Les lamentations de Sarah sont si tendres, elles sont d'une telle vérité sentimentale, que deux au moins des vers où s'exhale le chagrin maternel sont devenus populaires. On les retrouve encore aujourd'hui dans les chants des pleureuses ou des mères elles-mêmes aux funérailles d'un fils. Ces braves femmes, qui souvent improvisent, mais qui souvent aussi puisent dans le fonds commun des thrènes aimés du peuple, — car, dans cette littérature orale et qui semble spontanée, il y a, comme dans la littérature écrite, une tradition et jusqu'à des formules toutes faites, — ne se doutent pas que leur chant remonte à 1535. Cela est glorieux pour le poète d'avoir pu vivre à travers les siècles sur la bouche des hommes simples. On dirait que ces vers, si bien en situation dans le drame, appropriés au caractère, jaillis du cœur de Sarah, ont été faits pour toutes les mères. Sarah évoque les neuf mois enchantés où elle portait le fardeau chéri « dans sa demeure obscure », les trois années où elle lui donna le lait de son sein, à lui, « sa lumière et ses yeux mêmes ». Hélas! elle ne tenait à la main qu'une cire allumée, un flambeau qui va s'éteindre ! « Le créateur n'a point permis qu'elle jouît plus longtemps de son trésor. Pourtant, hier au soir encore, il s'est endormi, enveloppé de ses caresses », et bientôt il va falloir le réveiller pour l'affreuse expédition sur la montagne.

Abraham, raffermi, plein d'un courage nouveau grâce à l'effort qu'il fait pour consoler Sarah, écarte la pauvre mère et va commander à Isaac de se lever. La scène, dont cet enfant devient le personnage principal, est délicieuse. Il est évident que l'auteur n'a connu et n'a voulu imiter aucune des scènes fameuses, celle de l'*Ion* d'*Euripide*, entre autres, où l'intérêt consiste dans la simplicité imprévue d'un interlocuteur peu habitué à figurer sur les planches. Le poète a écouté parler la nature et il a été émouvant.

Il fait nuit encore : Isaac, tout engourdi dans ses couvertures, demande à jouir un peu de son bon sommeil. Ici, tandis que le père insiste, un épisode court et joli : Sarah, qui ne veut point se montrer, s'approche pour contempler

une fois de plus son petit Isaac ; elle est curieuse de voir comment il va s'y prendre pour s'habiller sans elle.

Isaac s'étonne que ce soit son père qui l'habille, son père qui n'aime pas à s'occuper des enfants, « qui ne joue jamais avec eux ». Il s'inquiète, car il vient d'apercevoir sa mère qui s'en allait soucieuse dans sa chambre. Abraham lui apprend qu'il doit se rendre avec lui dans un délicieux endroit de la montagne, pour offrir à Dieu un sacrifice, puisque c'est jour de fête. Mais, avant le triste voyage, Sarah vient dire adieu à son fils, et Isaac s'alarme un instant de la tendresse trop grande des baisers maternels. Le pauvre enfant voudrait savoir s'il ne doit plus revenir, qu'elle pleure si fort. Ce n'est là pourtant qu'une ombre sur son front, et, candidement, il console sa mère en lui promettant, pour le retour, de jolies branches, des fleurs et des feuilles aromatiques.

La route est longue; le voyage dure trois jours. Il y avait évidemment un artifice quelconque, un changement de décor, pour avertir le spectateur qu'on était en marche. Ces transformations à vue d'œil, dues probablement à une toile mobile que l'on faisait glisser au fond du tableau, ne paraissent pas avoir été inconnues du théâtre ancien. L'*Électre* de Sophocle nous en offre peut-être un remarquable exemple, puisque, dans l'espace des dix premiers vers, le « gouverneur », qui sert de guide à Oreste et à Pylade, trouve moyen de nommer, de désigner du doigt, pourrait-on dire, car le pronom démonstratif en grec a cette force, un certain nombre de localités : or, entre les deux points extrêmes, entre Argos et Mycènes, il y a une distance de quatorze kilomètres environ. Le guide commence par Argos, ajoutant qu'Oreste, *présent*, peut maintenant contempler de ses yeux cette ville dont il rêvait, et il finit par ces mots : « Ici, nous arrivons à Mycènes. Regarde. »

De même, le mystère crétois nous montre les voyageurs, Abraham, Isaac, avec les serviteurs Sopher et Sympan qui les accompagnent, avançant étape par étape. Abraham marche d'un pas fatigué, l'enfant suit d'une allure légère; l'un des serviteurs, derrière eux, — c'est Sopher, — semble soupçonner le secret sinistre et veut interroger Abraham. La nuit,

je suppose, s'est faite dans l'intervalle : on s'arrête; Isaac s'endort, le dos appuyé contre un des arbres du chemin, roulé dans le manteau de son père.

Si les personnages restent immobiles, l'action psychologique, qui est l'action essentielle, avance, au contraire, assez rapidement. Sopher présente les objections les plus graves contre le sacrifice projeté. Sa parole a d'autant plus d'autorité qu'elle est réfléchie, et non point passionnée comme celle de la mère. Sopher raisonne. Un homme sensé, dit-il, doit-il être à la merci d'un songe? Car enfin l'ange cet ange auquel Abraham obéit, ne s'est révélé à lui que pendant le sommeil. N'est-ce pas là une pure chimère? Il n'y a aucune invraisemblance à l'admettre, puisque l'ordre ainsi transmis est en contradiction formelle avec la volonté de Dieu, qui prend soin d'Abraham, qui lui a promis une postérité sans fin. Et voici que, pour un songe, Abraham, insiste Sopher, va flétrir sa réputation, salir sa gloire; son nom sonnera dès demain comme une épouvante aux oreilles de sa propre femme. Ces deux raisons, auprès du mari qu'est Abraham, auprès du Grec jaloux de sa renommée qu'il est aux yeux de notre Crétois, devraient être aussi puissantes l'une que l'autre. Elles n'ont pourtant pas ébranlé Abraham.

Le discours de Sopher agit sur lui juste à l'opposé de ce que le serviteur espérait. L'esprit d'Abraham s'illumine. Il voit, il sait, il croit. Sa foi s'affirme, éclatante, devant le doute, devant le raisonnement sec de Sopher, devant ces considérations d'intérêt personnel. Non, répond-il, nul ne connaît les desseins du Très-Haut; ce qu'il veut, il a le droit de le vouloir. Lui, Abraham, esclave de Dieu comme Sarah et Isaac, il a maintenant l'âme baignée d'allégresse, il remercie le Seigneur d'avoir pensé, par amour, à lui envoyer cette épreuve. Abraham accomplira le sacrifice, de bon cœur, dans l'ivresse, car il se sent désormais avec Dieu.

Voilà donc qu'après une progression continue, Abraham atteint le point de maturité où le poète désirait l'amener. Pendant cette longue souffrance, la préparation intérieure se faisait sourdement, elle s'achève ; la religion d'Abraham, comme celle de tous les martyrs, triomphe du scepticisme des hommes.

Le poète crétois n'est pas inférieur à lui-même dans son dernier tableau. Abraham doit traverser encore une crise : il doit annoncer la vérité à cet Isaac, qui ne soupçonne rien de son sort. Le père, humblement, baise les mains chères de son fils, et lui dit tout.

Fidèle au développement passionnel et tout humain de son drame, l'auteur ne cache pas la surprise d'Isaac, ni ses larmes, ni les déchirements d'un père à qui l'exaltation religieuse n'a pas durci les entrailles : il est trop fin psychologue pour prétendre qu'Isaac renonce avec gaieté au bien de la vie. L'espoir des voluptés célestes ne suffit pas à le consoler, son père le devine, et une tendresse infinie baigne toutes les paroles, tous les encouragements, mouille la foi même d'Abraham. Cette tendresse emplit aussi l'âme de l'enfant; elle va influer d'une façon décisive sur ses résolutions suprêmes; elle va lui faire accepter le sombre sacrifice.

Isaac a peur de la mort et du couteau qui doit le frapper. Il prie Abraham, en des vers exquis, d'avoir quelque pitié, de lui tenir la main, de le caresser, afin que, jusqu'à la minute où il rendra le souffle, il ait la sensation chaude d'être aimé, d'être béni de son père. Mais c'est surtout sa mère qu'il n'oublie point. Isaac ne comprend pas beaucoup, en ce qui le touche, le bonheur qu'on lui promet au sein de Dieu; il sait toutefois que la certitude de ce bonheur sera le seul allègement de Sarah. Il supplie donc Abraham de bien dire à sa mère qu'il meurt content. Puisqu'il n'y a pas moyen d'éluder l'ordre d'en haut, l'idée de cette malheureuse, rassérénée par la vision des béatitudes prochaines, lui donne le courage de les souhaiter. Observation pénétrante de l'âme enfantine : car on a vu des enfants sourire sur leur lit de mort, pour ne pas faire de chagrin à leur mère. Par un miracle pareil de tendresse, Isaac consent à son propre sacrifice.

Le mystère crétois ne finit pas sur l'intervention de l'ange, qui vient récompenser le père et le fils de leur obéissance et de leur vertu. Le poète nous représente le retour, Sarah se traînant au-devant de son époux, Isaac se jetant dans les bras de sa mère, tous, maîtres et serviteurs, louant Dieu de sa miséricorde infinie. Le caractère de chacun se maintient jusqu'au bout. Les serviteurs, la mère et l'enfant s'abandonnent à

la joie, simplement; Abraham y mêle de grandes effusions de piété. Le poète poursuit jusqu'au dénouement cette analyse psychologique qui assure à son œuvre un rang spécial parmi les compositions analogues. Il a réduit au minimum la part de surnaturel. La nature humaine, la faiblesse de la femme, la candeur de l'enfant, la logique du serviteur sceptique, l'ont occupé tout entier. C'est par un lent travail sur lui-même qu'Abraham aboutit à ce magnifique épanouissement de piété, de mysticisme. Ainsi se dessine, vivant, le principal personnage de ce vieux drame.

***

Ce mystère est d'une exécution si accomplie, d'un art si subtil, tellement inattendu après les poèmes en grec vulgaire du moyen âge plutôt lourds et fastidieux, qu'on est en droit de se demander si le *Sacrifice d'Abraham* est une œuvre originale. On est tenté de lui découvrir quelque modèle italien, puisque, dans son théâtre, dans ses romans, la Crète, même au XVIIe siècle, allait volontiers chercher ses inspirations en Italie.

Les recherches que j'ai entreprises dans ce sens n'ont pas eu de résultats; M. Derk Hesseling, professeur à l'Université de Leyde, ne m'a pas laissé ignorer que ses propres investigations sont demeurées tout aussi infructueuses. Antérieurement à 1535, il n'y a que la *Rappresentazione di Abramo ed Isaac*, de Feo Belcari, dont la première édition est de 1485[1]. Ce mystère est très beau, — surtout parce qu'il est écrit en italien et que la magie de cette langue est en elle-même une beauté. Mais nous craignons bien que ce ne soit le seul mérite de l'œuvre! En tout cas, ce mystère n'offre aucun rapport avec le nôtre. Abraham consent au sacrifice dès les premiers mots de l'ange; Isaac se résigne presque aussi vite. Sarah n'apparaît, *tutta impaurita*, qu'au retour de son mari et de son fils. La pièce est froide et symbolique; elle a pour objet de nous apprendre, comme l'auteur le déclare, que la

1. Voir Alessandro d'Ancona, *Sacre rappresentazioni dei secoli* XIV, XV et XVI, vol. I, Firenze, 1872, pp. 41-59.

vertu commence par déplaire, mais qu'elle semble légère à l'âme, aussitôt qu'on l'a pratiquée. La démonstration n'est pas très heureuse, puisque les personnages n'ont pas à se vaincre et qu'ils s'immolent aussitôt dans la parfaite satisfaction de leur cœur.

Le Mistère du viel Testament ou *Le Sacrifice d'Abraham*, publié par la Société des anciens textes français[1] ne nous intéresse pas directement, ni par sa date, ni par son contenu. Il a été joué en 1539, mais, en admettant même que le manuscrit en ait circulé antérieurement à cette époque, il est peu probable que la Crète ait soupçonné l'existence du mystère français. Au surplus, l'esprit en est différent : l'auteur s'en tient au point de vue chrétien de la révélation.

Le sacrifice d'Isaac est décidé, en principe, dans la pièce qui précède le *Sacrifice*, dans le *Procès de Paradis*, entre Dieu, Justice et Miséricorde; il doit annoncer plus tard le sacrifice du Christ, qu'Isaac est destiné à « figurer ». L'étude psychologique n'entre pas dans les idées et n'est certainement pas dans les moyens de l'auteur. Celui-ci ne se soucie guère de mettre en présence Abraham et Sarah : on voit bien la mère s'effrayer rétrospectivement du danger couru, après qu'Isaac est rentré à la maison; mais rien, jusque-là, ne nous a dévoilé le secret de sa tendresse. Le moment du sacrifice est, pour le lecteur, le plus pénible, le plus froid : Abraham fait beaucoup de discours; enfin, il se résout à frapper, lorsque la scène tout à coup est transportée en plein ciel. Dieu et Miséricorde délibèrent pour sauver la victime, et...

C'est figure monstrative
De la passion Jhésucrist.

Malgré quelques vers assez bien venus, le *Mystère* se traîne, atteint de l'incurable maladie des lenteurs et des redites : on y sent comme un instinct obscur de l'auteur, averti en secret par le démon de l'art que le mot juste reste à trouver, et souffrant de n'y jamais parvenir.

Toutefois, si ces différents mystères sont loin, à tous égards,

1. *Le Mistère du viel Testament*, avec introduction, notes et glossaires, par le baron James de Rothschild, t. II, Paris 1879.

de notre poème, il n'en est pas moins vrai que le récit biblique était, au XVIe siècle, fort à la mode au théâtre et avait presque fait le tour de l'Europe. Ce n'est donc pas purement l'effet du hasard si la Crète, à la même époque, nous donne, elle aussi, un *Sacrifice*. Elle n'a pas besoin pour cela d'avoir eu un modèle étranger : le sujet était dans l'air du temps. Mais il faudrait encore de nombreuses recherches — ou quelque découverte inopinée — pour élucider le problème des origines, et peut-être les noms des domestiques d'Abraham, Sopher et Sympan, ceux des suivantes de Sarah, Anta et Tamar, serviraient-ils de fil conducteur dans ces investigations.

Jusqu'à ce que cette question soit résolue, le *Sacrifice* de notre poète garde une place privilégiée dans la littérature du genre. C'est tout ensemble une œuvre d'art et une œuvre de foi, une œuvre d'autant plus neuve qu'elle nous apparaît à la naissance du théâtre crétois et que l'existence même d'un théâtre grec à ce moment est une surprise!

Il est très curieux, en effet, que la Crète rompe ainsi, la première, le long silence dramatique de la Grèce. Ce silence durait à peu près depuis l'âge d'or de la tragédie attique, depuis Eschyle, Sophocle, Euripide. Comment se fait-il qu'à la suite de ces noms-là on n'ait plus de grands noms à citer? A part quelques descendants immédiats et quelques imitateurs des maîtres glorieux, la tragédie, un siècle plus tard, cesse brusquement; la comédie fait comme elle, après qu'Aristophane et Ménandre se sont tus. Pourquoi la comédie et la tragédie, durant les onze siècles de l'Empire byzantin, n'élèvent-elles plus leurs voix, et par quelles raisons mystérieuses la Crète vient-elle éveiller les échos endormis de la scène?

Nous avons ailleurs essayé de répondre à ces questions. Un passage d'Aristote, souvent cité, interprété diversement, en dit long, nous semble-t-il, sur la décadence ou plutôt la disparition du théâtre classique. « Après bien des transformations, ajoute-t-il, la tragédie cessa, parce qu'elle avait rempli sa fin. » Voilà bien les Grecs ! Ils n'entendaient rien aux demi-mesures. Ou la beauté dans sa plénitude, ou le néant. Du moment que la tragédie avait atteint la perfection, à quoi bon s'attarder aux imitations impuissantes? L'idéal

une fois réalisé, à quoi bon en essayer des réalisations nouvelles, nécessairement incomplètes? Ce trait de caractère a persisté dans la race. Il se retrouve au fond de la *Mort du Pallikare*, la nouvelle suggestive de M. Palamas, et peut-être le Grec d'aujourd'hui, dans ses ambitions démesurées, dans son rêve absolu de gloire, est-il un classique à sa manière.

Les Byzantins ont suivi un rêve différent. Presque toujours, le rêve de la grandeur romaine les obséda. Par moments, ils ont tenu ce rêve dans leurs mains avec l'empire du monde. L'esprit de la Rome des Césars souffle à travers les pages de leur histoire. Mais, ne l'oublions pas, ils succédaient aux derniers Césars. Ceux-ci aimaient le cirque et ne connaissaient plus le théâtre. Byzance continue tous les genres littéraires qui, jusqu'au IVe siècle, furent en honneur à Rome: aussi donne-t-elle à l'hippodrome un éclat prodigieux sans songer un instant à relever la scène. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette prolongation des habitudes romaines la cause de cette trêve dramatique. Le cirque fascine ces âmes avides des émotions de la vie et même de ses crimes, car le prétendu hiératisme byzantin est surtout un hiératisme de surface. Byzance est toujours restée la Rome impériale.

La Crète se détacha en 1204 de Byzance et passa aux Vénitiens. La tradition byzantine ou romaine était rompue : on pouvait donc créer du nouveau. La Crète, plus libre, en créa sous l'influence féconde de l'Italie. Elle ne s'arrêta pas au *Sacrifice d'Abraham*. Dès le XVIIe siècle, le théâtre crétois prit un essor encore plus grand, et le fait est si peu douteux qu'il frappe les contemporains eux-mêmes, dont nous avons un singulier témoignage. La *Fede Amorosa*, tragi-comédie pastorale du Crétois Antonio Pandimo, publiée à Venise en 1620, contient une gravure sur cuivre, précieuse et symbolique, de Francesco Valesio. Dans le fond, le mont Ida, avec le temple de Zeus au sommet; à gauche, les deux yeux ouverts, regardant le ciel, le Soleil, derrière une colline, laisse voir la partie supérieure de sa face, entourée de rayons. Au premier plan, entre deux cyprès élancés, un monument se dresse, qui a forme de *naos*; Zeus, posé sur un aigle, un nuage sous ses pieds, la foudre dans sa main gauche, fait avec l'index levé de la main droite le geste, chrétien d'ailleurs, de bénir

la terre maternelle ainsi que la coupole du *naos*. Du haut des airs, le dieu contemple avec amour l'île classique, lui prédit le retour de l'ancienne gloire. Le poète a mis dans la bouche de Zeus ces vers que j'ai pu lire et collationner, à la Marciane, sur l'édition originale :

Ecco homai ritorno
A rivederti o caro amato nido
Pompa del'universo altera Creta...
Raccogli i parti tuoi, vivi felice
Già di cento Cittadi alma nodrice.

M. Constantin Sathas, qui a signalé le premier la *Fede Amorosa*, estime que l'édicule de la gravure ne figure pas un *naos*, mais bien un théâtre : toute la composition symboliserait ainsi la renaissance de l'art dramatique en Crète. M. Sathas mentionne, en effet, dans la longue introduction de son *Théâtre crétois*, des pièces représentées à Réthymno ou ailleurs par des troupes régulières, avec un orchestre caché derrière la scène, — donc, un orchestre invisible comme à Bayreuth ! — avec des chœurs, des acteurs de pantomimes et même un corps de ballet.

Si le savant grec est trop affirmatif sur certains détails, il n'en subsiste pas moins que, dès le commencement du XVIIe siècle, il y a un mouvement dramatique en Crète. Les pièces publiées par M. Sathas le prouvent à elles seules. Ce ne sont plus ici, comme la *Fede Amorosa*, des pièces écrites en italien, ce sont des pièces écrites en grec, dans un grec qui s'éloigne à peine de celui de nos jours, et qui, sauf certaines particularités dialectales, nous offre en vers l'image accomplie de ce qu'est la langue parlée à travers toute la Grèce, la langue commune. M. Sathas nous donne un choix de quatre morceaux appartenant chacun à des genres différents, un drame historique, une comédie, une pastorale et une tragédie. Et il reste encore de l'inédit en assez grande quantité. Il y a même une pièce que la pudeur n'a pas permis à M. Sathas de nous communiquer, à ce qu'il nous apprend. Peut-être son patriotisme a-t-il simplement reculé devant quelques plaisanteries un peu lestes : tout ce qui est grec ne doit-il pas être irréprochable de tenue ? Hélas ! il ne faudrait plus, à ce compte, qu'il y eût un Aristophane.

M. Sathas ignorait l'existence de notre mystère au moment où il rédigeait sa préface. Nous devons à M. Émile Legrand, professeur à l'École des Langues orientales, la découverte de l'édition de 1535. Cette date fait réfléchir. Elle porte en elle un enseignement historique. On voit quelle était, dès le XVIe siècle, la vitalité de la pensée et de l'art en Crète. Presque aussitôt, ce réveil poétique se traduit par un cri de liberté. La Crète était alors sous le joug de Venise. Ce même Antonio Pandimo, que nous avons nommé tout à l'heure, adresse, en 1620, un hymne magnifique à la Liberté, à la *felice Libertade*, qui seule permet « au génie humain » de s'asseoir « sur le grand Parnasse » :

Per te poi raggiona
L'humano ingegno al gran Parnasso assiso.

L'hymne en lui-même est peut-être le plus beau qu'ait jamais inspiré la liberté, et ces vers, dont le souffle puissant et la haute simplicité rappellent le style de Leopardi, Pandimo a eu bien soin de les écrire en langue italienne, afin que les Vénitiens n'en pussent ignorer. Il y avait, à le faire, sous la République des Doges, d'autant plus de courage que le poète réclamait l'affranchissement de sa patrie : pour le gouvernement de Venise, l'emblème seul du Phénix, sur un livre crétois, était suspect. Suivant le poète, la Grèce entière devait se reconstituer en royaume autour de la Crète, « qui mérite cette principauté » (*che de la Grecia il prencipato merta*). L'île splendide deviendrait ainsi un jour « la reine de l'Océan ».

On comprend peut-être à présent que la Crète, lorsque, dans ces dernières années encore, elle luttait pour son indépendance, n'aspirait pas seulement à la liberté politique : elle réclamait aussi sa liberté intellectuelle. Un instinct sûr soulevait ce peuple qui sentait ses dons artistes s'étioler dans la servitude. Il demandait à penser, à produire, à vivre. Qui peut dire, sous la domination turque, mille fois plus lourde que la domination vénitienne, tous les génies submergés qui n'ont jamais pu aborder aux rivages du jour? Ce n'est point là une supposition gratuite de notre part. Il n'y a pas d'île en Grèce où l'imagination soit plus naturellement poétique, plus littérairement développée. Les Crétois sont célèbres par leur

facilité à faire des vers, et ce talent est répandu dans le peuple, jusque chez les individus les moins cultivés, chez ceux-là mêmes qui se battaient il y a cinq ans.

Les revendications des Crétois ne sont donc pas d'hier, comme ont feint de le croire, en 1897, quelques politiciens mal informés ou qui tenaient à l'être. Après le songe ancien de liberté, caressé depuis trois siècles, rien d'étonnant à ce que la Crète se soit si fréquemment soulevée pour son indépendance. Rien d'étonnant à ce qu'aujourd'hui encore elle désire obstinément son union avec la Grèce. Les destins de cette grande île sont faits, en vérité, pour frapper l'esprit. Avec sa civilisation si vieille, avec ses légendes héroïques dont quelques-unes deviennent pour l'archéologie des réalités, avec ses souffrances, ses martyrs, cet effort à la liberté qu'elle proclame en Grèce la première, avec la poésie qui chante perpétuellement sur les lèvres de ce peuple prompt aux batailles comme aux vers, avec tout ce qu'il y a dans les montagnes rudes et les plaines enchantées de forces prodigieuses, avec ses réserves profondes d'énergie et d'intelligence, elle est digne de tous les enthousiasmes et de toutes les curiosités, cette île qui a rêvé si longtemps à l'avenir du fond d'un passé triste et merveilleux.

JEAN PSICHARI

LA LOI ANGLAISE

SUR

L'ENSEIGNEMENT

— « EDUCATION ACT », 1902[1] —

III

Les Conservateurs sont au pouvoir en Angleterre depuis 1895. Dès le 22 août de cette année, M. Balfour, un de leurs chefs, écrivait au vicomte Cranborne qu'il était « extrêmement anxieux de faire quelque chose de positif pour soulager les écoles volontaires ». Pourtant, de 1895 à 1900, il ne fut pris que des mesures de détail, comme le *Voluntary Schools Act* de 1897. Un essai de réforme générale, l'*Education Bill* de 1896, introduit par sir John Gorst, échoua. Mais, après les élections de 1900, faites sur la question du Transvaal, qui amenèrent à Westminster une énorme majorité conservatrice, la question fut de nouveau posée, et, cette fois, avec décision.

Un incident servit de prétexte. Plusieurs *School Boards* avaient pris l'habitude de consacrer une partie de leurs ressources à entretenir dans leurs circonscriptions des cours d'enseignement primaire supérieur, post-scolaire, ou même secondaire; un certain M. Cockerton fit brusquement la découverte que cette pratique était illégale, les *School Boards* n'ayant été institués que dans l'intérêt de l'éducation « élémentaire ». La Cour du Banc de la Reine, appelée à trancher le point de droit, décida en faveur de la thèse soutenue par Cockerton : oui, les *School Boards* commettaient, depuis long-

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

temps, des excès de pouvoir en entretenant des écoles qui n'étaient pas « élémentaires ». Un *Act* du Parlement passa l'éponge sur le passé, mais sanctionna, en même temps, la jurisprudence du Banc.

Or le Gouvernement était alors préoccupé, en même temps que de soulager les écoles primaires confessionnelles, d'organiser pour la première fois en Angleterre un système régulier d'instruction secondaire. Le peuple anglais est resté parfaitement satisfait du régime de l'anarchie en matière d'enseignement, et en particulier d'enseignement secondaire, jusqu'au jour où sa suprématie industrielle et commerciale a été menacée par la concurrence allemande et américaine; mais sa suprématie a été menacée; et des humiliations militaires se sont ajoutées quelque temps aux inquiétudes économiques pour l'inviter à un examen de conscience. Alors il s'est demandé, ou plutôt des hommes experts ou responsables se sont demandés pour lui, si les succès et la force de ses rivaux, notamment de l'Allemagne, n'étaient pas dus, entre autres causes, à une organisation plus rationnelle de l'enseignement destiné aux classes moyennes et supérieures de la nation. Depuis 1899, le Gouvernement avait essayé d'introduire, à cet égard, quelques réformes inspirées par l'exemple de l'étranger. C'est ainsi que le *Board of Education Act* de 1899 avait créé un véritable Ministère de l'Instruction publique, et que le duc de Devonshire avait présenté à la Chambre des lords, en juin 1900, un *Secondary Education Bill* pour autoriser les conseils de comté et les conseils municipaux des grandes villes à instituer des écoles secondaires. La décision du Banc de la Reine dans l'affaire Cockerton vint donc fort à propos. Elle suggéra la pensée d'incorporer dans un *Bill* unique la réforme de l'enseignement secondaire et la revision du pacte de 1870 pour l'enseignement primaire, la création d'un enseignement secondaire public et le sauvetage des écoles primaires confessionnelles. L'Angleterre ne connaît que trop, par expérience, les inconvénients de la multiplication des autorités locales à compétence limitée; à quoi bon, si les conseils de comté et les conseils municipaux étaient désormais chargés d'aménager l'enseignement secondaire, conserver, pour l'enseignement primaire, les *School Boards*, avec leurs circons-

criptions spéciales et leur mode d'élection particulier? Ne valait-il pas mieux adopter la règle : une seule autorité publique dans chaque circonscription, pour l'instruction à tous les degrés? Inutile d'ajouter que la suppression des *School Boards* fournissait tout naturellement l'occasion désirée de reviser le compromis de 1870, et de le remplacer de manière à asseoir solidement l'enseignement primaire chrétien sous une forme définie *(to put definite christian education on a firm basis)*, c'est-à-dire à garantir la perpétuité de l'enseignement confessionnel.

Pendant les derniers mois de 1901 et les premiers de 1902, le ministère Salisbury-Balfour paraît avoir été assiégé de sollicitations par les amis et les chefs du clergé. Enfin, il se laissa persuader de transformer son *Secondary Education Bill* en *Education Bill* tout court, sans se dissimuler qu'il allait ainsi faire cadeau à l'Opposition d'un tremplin très élastique. Cet homme d'État clairvoyant, net et dédaigneux, M. Balfour, prévit fort bien que l'annihilation des *School Boards* et cette espèce de victoire donnée, à la veille de leur défaite probable, aux écoles « volontaires », allait susciter des colères et affronter de nouveau, comme en 1870, les deux Angleterres qui, de tout temps, ont coexisté en Angleterre, l'Angleterre des *Churchmen* et l'Angleterre des Puritains. Il prévit que l'Opposition en serait réconfortée et comme ravitaillée. Mais, dit-il, « elle en a besoin »; et, moins soucieux de son repos que de servir, sinon son parti, du moins la cause de son parti, il déposa sur la table de la Chambre des communes, en mars, un *Bill* élaboré avec le plus grand soin. — Abstraction faite des détails, ce *Bill* tendait, en résumé : 1° à conférer l'administration de l'instruction publique à tous les degrés à des Commissions *(Education Committees)*, nommées par les Conseils de comté et les Conseils municipaux, en supprimant les *School Boards*; 2° à placer les anciennes Board Schools et les anciennes écoles « volontaires », qui prendraient respectivement les noms de *Provided* et de *Non Provided Schools*, sur le pied d'égalité au point de vue financier : les unes et les autres seraient entretenues désormais avec de l'argent public, par taxes et par *rates*, dans les mêmes conditions, à très peu de chose près; cependant, les *Non Provided Schools* garde-

raient leur caractère confessionnel : à cet effet, dans le conseil d'administration de chacune de ces écoles, les représentants des contribuables ne seraient que deux contre quatre représentants de la Dénomination fondatrice; 3° enfin, à laisser au Ministère *(Board of Education)* le droit de décider, sur appel de dix contribuables au moins, le type à adopter, confessionnel ou non, pour les écoles nouvelles qu'il pourrait y avoir lieu de créer ultérieurement. On observera que ces propositions laissaient subsister la Clause Cowper-Temple dans les anciennes écoles des *Boards*. Ainsi toutes les traces de l'*Act* Forster ne seraient pas effacées : il y aurait toujours deux sortes d'écoles publiques, les neutres *(undenominational)* et les confessionnelles ; la grande différence serait que les écoles confessionnelles seraient désormais défrayées, non plus par des souscriptions et des subventions du Trésor, mais, comme les autres, par des subventions du Trésor et des impositions locales.

En Angleterre, les gouvernements conservateurs ont eu souvent cette originalité, par rapport à ceux des autres pays, de savoir tresser solidement, dans leur législation, des mesures « conservatrices » avec d'autres qui, réalisant des progrès certains, ne pouvaient manquer d'obtenir l'approbation unanime. M. Balfour s'est conformé, dans son *Education Bill*, à cette politique traditionnelle de son parti, puisqu'il y a joint des facilités nouvelles pour le développement de l'instruction supérieure, que tout le monde réclamait depuis longtemps, à des faveurs pour l'Église. — Tous les partis s'accordaient, en 1902, à souhaiter que l'instruction secondaire et supérieure fût organisée, et le fût par les soins des Autorités chargées de l'instruction élémentaire, pour plus de simplicité, afin que l'unité d'impulsion fût pleinement assurée. Les libéraux, particulièrement sensibles aux services rendus par les *School Boards*, auraient voulu réaliser la chose en universalisant le système des *Boards* et en étendant leur compétence. Mais la jurisprudence dans l'affaire Cockerton ayant entravé pour l'avenir l'extension de la compétence de ces corps, la solution libérale était devenue ou pouvait être vraisemblablement considérée comme impossible. Le *Bill* conservateur en proposait une autre, très acceptable aussi, en principe.

Maintenant que ce *Bill* est passé en force d'*Act*, il y a enfin en Angleterre, dans chaque circonscription, une Autorité élue, investie de droits très étendus pour distribuer et promouvoir l'instruction publique à tous les degrés. Cet avantage a paru si grand à un certain nombre de Libéraux, et même de Socialistes — fort apprivoisés, il est vrai, — comme M. Sidney Webb, qu'il les a fait passer par-dessus tout le reste des propositions Balfour : il n'a pas été acheté trop cher, à leur avis, au prix de la disparition des *School Boards*. « Pour la première fois, dit M. Sidney Webb, le *Bill* affirme comme une fonction publique l'Éducation en tant qu'Éducation, non plus l'Éducation primaire seulement, ou technique, mais l'Éducation tout entière, depuis le Kindergarten jusqu'à l'Université : c'est pourquoi le Bill de 1902 ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de notre instruction publique »[1].

Personne n'a pu se dissimuler, pourtant, que l'intention principale du *Bill* était moins dans ses premières clauses que dans les autres, et c'est à propos de celles-ci que l'attitude des combattants s'est, de part et d'autre, dessinée.

Voici d'abord l'armée puritaine, qui se recrute surtout, depuis le temps de Cromwell, dans la petite bourgeoisie des villes et dans les districts ruraux du Pays de Galles, de l'Est-Anglie, de l'Huntingdonshire et des comtés voisins, du Cumberland et des Northern Dales. Elle se masse sous les bannières variées des Méthodistes Wesleyens, des Méthodistes Primitifs et de plusieurs autres espèces de Méthodistes dissidents, des Baptistes, des Quakers, des Congrégationalistes, des Unitariens, etc. Elle est menée au combat par un nombreux état-major de ministres et de prédicants laïques, emphatiques et fervents, où brillent au premier rang le révérend Dr. Clifford, de Westbourne Park Chapel, ancien président de la Fédération des Églises libres — l'homme d'État

1. *Daily Mail*, 17 octobre 1902. — Presque tous les libéraux approuvent cette première partie de l'*Act*, en principe. Ils remarquent cependant que la nouvelle Autorité locale pour l'instruction publique n'est pas « obligée » de pourvoir à l'éducation secondaire et supérieure ; cela lui est seulement « permis ». Ils craignent aussi que, vu son mode d'élection, la nouvelle Autorité ne soit pas aussi compétente que l'étaient les *School Boards*. Voir *The parliamentary history of the Education Act*, 1902 (publié par « The Liberal Publication Department »), pp. 27-29.

et l'orateur le plus populaire de la Nonconformité depuis la mort de Charles Haddon Spurgeon — et M. Lloyd George, gallois, membre de la Chambre des communes pour les Carnarvon Boroughs, plein du feu et de l'humour celtiques. Le Dr. Clifford a très bien résumé, dans un *tract* que les Églises libres ont répandu à des milliers d'exemplaires, en octobre, les sentiments et les arguments de ces foules passionnées qu'il conduit. Il y dit : L'État est en danger, et si ce projet passe en force de loi qui met à la charge du public 13 000 écoles confessionnelles (dont 11 000 anglicanes et 1 000 catholiques romaines), en en laissant la direction à des « conseils » où les « cléricaux », représentants de la « Fondation », auront toujours une majorité des deux tiers contre les représentants du public, cette génération et la suivante sont condamnées à des luttes inexpiables. Est-ce que ce ne serait pas la fin du *self-government* ? Souvenez-vous du roi Charles et de l'archevêque Laud qui voulurent convertir le *ship-money* en imposition permanente, sans accepter le contrôle des représentants du pays ; de Pym et de Hampden qui refusèrent de payer des taxes illégales et qui souffrirent pour la cause de la liberté anglaise. Nous non plus, nous ne nous résignerons pas à la violation de droits imprescriptibles. La conscience nonconformiste est aussi ferme aujourd'hui qu'au temps des guerres civiles. *We will not submit.* Nous ne consentirons pas à payer pour un enseignement confessionel anglican ou catholique romain, que nous « détestons » au fond du cœur, ni au rétablissement des *tests* pour les fonctions publiques, ni au redoublement inouï des libéralités de l'État en faveur de l'Église d'Angleterre. La liberté et l'égalité religieuses avant tout : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Le présent Parlement, élu sur la question de la guerre dans l'Afrique du Sud, n'est pas qualifié pour nous imposer une mesure de politique intérieure qui émeut jusqu'aux moelles la moitié de la nation ; le Ministère, en abusant de sa majorité khaki, commettrait le crime de Strafford. Qu'il se souvienne de Strafford. Et comment ne pas voir d'où vient le coup, lorsque la hiérarchie épiscopale et la hiérarchie catholique manifestent tant de zèle pour soutenir le complot contre la liberté ? Au reste, il ne s'agit pas,

quoi qu'on en dise, d'une misérable jalousie de nos Églises contre celles qui profiteraient par le *Bill*. Non, le conflit est en vérité sur le terrain des principes. C'est un nouvel et décisif incident de l'antique rivalité entre l'idéal des *Churchmen* et celui des *Dissenters*, sur le point de savoir si l'État peut ou doit favoriser matériellement la propagande d'une, ou de plusieurs, ou de toutes les croyances confessionnelles. Nous demandons, quant à nous, la liberté pure et simple. L'Église officielle a toujours manifesté, au contraire, une répugnante avidité pour les subventions d'État, et l'on sait assez qu'elle les a toujours reconnues par la complaisance la plus servile envers les gouvernements. A qui l'Angleterre doit-elle d'avoir été un peuple libre? aux Puritains; c'est le tory Hume qui l'avoue. Quel a été, dans l'histoire d'Angleterre, l'agent le plus efficace de la tyrannie d'en haut? l'Anglicanisme, comme le dit le conservateur Lecky. Un dernier mot : nous ne confondons pas toute l'Église anglicane dans la même réprobation; nous n'ignorons pas qu'il s'y trouve de véritables protestants; mais il n'y aura jamais de compromis entre nous et la cabale romanisante qui mène et compromet ce grand corps. La présente lutte est, en dernière analyse, une lutte contre Rome; nous ne voulons pas payer pour que le clergyman, tout puissant dans l'école confessionnelle, dise aux enfants des Dissidents que leurs parents seront damnés et les envoie à confesse[1]. — Tous ces thèmes, qui conviennent si bien à la prédication populaire, ont été violemment amplifiés pendant des mois, par des hommes très convaincus, devant des auditoires nonconformistes, d'un bout à l'autre du pays; et l'enthousiasme fut tel, en quelques endroits, que plusieurs jurèrent solennellement, à la façon des anciens covenantaires, de refuser le paiement des *rates*, si les *rates* devaient servir à ramener l'Angleterre sous le joug de la superstition papiste.

M. Balfour a répondu au pamphlet du Dr. Clifford[2]. La

1. J. Clifford, *The fight against the Education Bill; what is at stake* (« National Reform Union Pamphlets. »)

2. *Letter from the Rt. hon. A. J. Balfour, M. P., on the Criticisms of an Opponent of the Education Bill*, 1902.

raison, dit-il, pour laquelle on nous compare à Laud et à Strafford est que nous proposons d'entretenir les écoles volontaires aux frais des contribuables, en stipulant qu'elles garderont leur caractère confessionnel. Mais quoi? Les écoles volontaires sont depuis longtemps « aidées » par le Trésor; nous n'introduisons pas de principe nouveau, nous ne faisons que continuer l'évolution commencée en proposant qu'on les aide davantage. La conscience nonconformiste proteste contre l'entretien des écoles confessionnelles par des impositions locales *(rates)*; elle a accepté pourtant, pendant trente ans, l'entretien partiel de ces mêmes établissements par des impositions d'État *(taxes)*. Dira-t-on qu'il y a de la différence entre les *rates* et les *taxes*? on le dit; mais toute l'habileté des casuistes ne fera croire à personne qu'il existe une correspondance préétablie entre la frontière qui a toujours séparé le bien du mal et la ligne flottante qui distingue la taxation locale de la taxation nationale. Dira-t-on qu'il y a de la différence entre un entretien partiel et l'entretien complet? on le dit; mais c'est oublier que, aux termes du *Bill*, certaines dépenses, comme les réparations locatives dans les bâtiments d'école, doivent rester à la charge des Dénominations. Il faut considérer d'ailleurs que les Dénominations, en échange de ce qui leur est accordé, font cadeau à la nation de leurs édifices et de leurs installations scolaires, que le Dr. Clifford lui-même estime à quinze millions de livres sterling et qui en valent probablement vingt-cinq. Ce n'est pas tout: on prétend que l'esprit de la Constitution anglaise est violé par le *Bill* parce que les représentants des contribuables ne seront pas en majorité dans le conseil d'administration des écoles entretenues avec l'argent des contribuables; or, avouons-le : il était choquant, en effet, que les contribuables n'eussent, depuis 1870, *aucun* contrôle sur les écoles volontaires quoi qu'ils fissent déjà beaucoup pour elles; mais le *Bill* remédie précisément à ce fâcheux état de choses : il donne, pour la première fois, aux représentants du public, voix au chapitre dans le conseil d'administration des écoles que les Églises ont fondées. Dans ces écoles, les Dénominationalistes vont cesser d'être les maîtres absolus : d'abord, pour tout ce qui concerne les programmes, la conduite et le contrôle de l'instruction séculière,

les écoles confessionnelles seront entièrement soumises, comme les autres, aux règlements édictés par l'autorité locale, c'est-à-dire par la commission d'éducation du conseil de comté ou du conseil municipal ; ensuite, pour tout le reste, le conseil, en majorité dénominationaliste, de chaque école, devra compter maintenant avec une minorité (de deux sur six) dont on peut être certain que la surveillance sera sérieuse, sinon jalouse. Tels sont les faits : ils ne justifient guère les indignations qu'éprouvent ou simulent ceux qui font appel, contre nous, aux mesures révolutionnaires, comme s'il s'agissait de la Conspiration des Poudres ou d'un Massacre de la Saint-Barthélemy ; les plus faciles à tromper de nos concitoyens se ressaisiraient s'ils savaient au juste de quoi il s'agit en cette affaire.

Autre son de cloche ailleurs, dans les milieux ecclésiastiques. Lord Hugh Cecil, l'agent, le patron de la Haute Église d'Angleterre à la Chambre des communes, n'estime pas que le *Bill* de son très honorable ami, M. Balfour, soit « un si bon *Bill*, après tout », et son avis est partagé par une section assez considérable du clergé. L'Église y perd. En échange d'un plat de lentilles, elle abandonne la meilleure part de son autorité sur *ses* écoles et prépare ainsi la voie à l'abolition complète du système volontaire ou confessionnel. Les frais qui restent à sa charge (entretien des bâtiments, etc.) sont excessifs, et si les souscriptions continuent à diminuer, comme c'est certain, ce sera, de nouveau, la ruine, à brève échéance. Cependant, elle donne des édifices qui ont coûté des millions à ses fidèles (et dont le loyer annuel serait de plus de sept cent mille livres), et on la soumet à l'humiliation de voir des étrangers, — peut-être des Nonconformistes ou des athées, — siéger, dans ses Conseils scolaires, où ils vont assurément multiplier les tracasseries. Le *Bill* fait semblant de balayer les *School Boards* ; mais c'est pour les rétablir sous un autre nom et les affranchir des règles qui, depuis l'arrêt dans l'affaire Cockerton, les gênaient un peu pour se livrer à des dépenses extravagantes. Bref, M. Balfour, sans s'en douter et avec les meilleures intentions du monde, va plus loin que n'était allé M. Forster ; c'est à lui qu'il était réservé de combler les vœux de la Ligue radicale de Bir-

mingham qui, en 1870, prétendit déclarer la guerre à l'enseignement « clérical ».

Mais, à propos, qu'est-ce que le Birmingham unioniste de 1902 pense du Birmingham où florissait l'*Education League*, il y a trente-deux ans. Qu'est-ce que pense M. Joseph Chamberlain, l'ancien chef de l'avant-garde de cette Ligue radicale, qui blâmait la prudence de M. Forster en 1870, et qui est maintenant ministre, le ministre le plus influent dans le Cabinet Balfour? M. Joseph Chamberlain a été invité à s'expliquer sur tous ces points par les communautés nonconformistes de son fief électoral. Mais il n'est pas de ceux qui changent; il est toujours du même avis : « J'ai lutté en 1870 pour un idéal que je persiste à considérer comme le meilleur : divorce complet de l'enseignement séculier, donné par l'État, et de l'enseignement religieux. Seulement, comme j'ai toujours été un homme pratique *(Approbation générale)*, j'ai souscrit au compromis Forster : plutôt quelque chose que rien. Aujourd'hui, la situation est la même. Je me suis convaincu que, quelques efforts que puissent faire les personnes qui acceptent en ces matières des conclusions logiques, il n'y a aucun espoir de persuader la majorité de nos compatriotes, à quelque parti qu'ils appartiennent. Or, moi, je ne m'obstine pas à des tâches impossibles et, en pareil cas, je me rallie aux solutions qui, sans être les miennes, me paraissent convenir le mieux aux intérêts de la nation. C'est pourquoi, comme ancien membre de la *National Education League*, j'ai salué avec plaisir des propositions qui réalisent, à mon sens, un progrès vers notre but[1]. » — L'argumentation présentée par M. Chamberlain aux Unionistes puritains est à double détente. D'une part, le Gouvernement s'est engagé à faire triompher le *Bill* ou à se retirer : « Il m'importe peu, quant à moi, de continuer ou non ma vie politique, croyez-le bien *(Sourires.)* Mais il importe que la cause à laquelle j'ai consacré mes forces demeure victorieuse. Je reconnais qu'on peut différer d'avis sur ces difficiles questions d'éducation populaire ; mais ne perdons pas de vue qu'en aucun cas il ne faut favoriser, par nos divisions, les intrigues de ceux qui, s'ils reve-

1. *The Times*, 10 oct. 1902.

naient au pouvoir, livreraient l'Irlande aux *Home Rulers* et remettraient la solution du problème sud-africain à la discrétion des Pro-Boërs. » D'autre part, « le compromis Forster est usé ; le *statu quo* est impossible ; êtes-vous prêts à offrir une alternative au projet du Gouvernement ? Sinon, acceptez-le, sous réserve d'y faire introduire, pendant la discussion qui va s'ouvrir, des amendements légitimes. »

Ce dernier argument est, à vrai dire, le plus embarrassant qui ait été produit au cours de la campagne d'automne contre l'Opposition nonconformiste. De toutes parts, on lui a répété : « Avez-vous un plan? un autre plan que le pur et simple maintien d'un compromis vieilli, dont la revision s'impose et que, naguère, vous répudiez vous-même » ? Or, à cette question, l'Opposition nonconformiste ne pouvait pas répondre : « Oui ». Il n'y avait, en effet, qu'une alternative raisonnable au projet du Gouvernement : l'enseignement primaire « laïque » ; plus de religion à l'École ; l'enseignement séculier aux frais des contribuables, l'enseignement religieux aux frais des Sectes ou Dénominations, comme aux États-Unis [1]. Mais cette solution très simple d'un problème inextricable, la seule qui soit « logique » au sentiment de M. Joseph Chamberlain et satisfaisante pour les Radicaux à tournure d'esprit française comme M. Labouchere, n'effraie pas moins, aujourd'hui comme autrefois, la plupart des Nonconformistes que la plupart des *Churchmen*. Il est vrai que le Dr. Clifford, dans une de ses premières lettres au *Daily News*, a eu la hardiesse très

1. Aux États-Unis, l'enseignement religieux est complètement exclu des écoles élémentaires, organisées par l'autorité publique (locale). La Cour suprême du Wisconsin s'est même prononcée contre la lecture de la Bible, sans commentaires, dans les écoles de ce genre, « comme de nature à suggérer des idées confessionnelles ». « L'éducation publique aux États-Unis, écrivait en juin 1901 l'éditeur de l'*Educational Review*, ne sera jamais que séculière. Une ligne à l'effet d'autoriser le Board of Education à accorder des subventions à des écoles privées confessionnelles ayant été insérée, quoique nettement inconstitutionnelle, dans la Charte revisée de la Cité de New-York, souleva une telle tempête qu'elle dut être effacée en toute hâte. Et dans n'importe quel État pareille proposition recevrait sans doute pareil accueil. La thèse subsidiaire que la religion confessionnelle ou même non confessionnelle est nécessaire à l'école primaire blesse quelques-unes des convictions les plus profondément implantées dans l'esprit du peuple américain [*No endowment of religion*] ; elle méconnaît, à notre avis, la vraie fonction de l'école... » Cf. M. E. Sadler, dans les *Special Reports on educational subjects*, XI (Londres, 1902), p. 452.

méritoire de la recommander : « Pourquoi, dit-il, ne pas prendre notre courage à deux mains, et expulser à jamais le dénominationalisme de l'éducation, en achetant les écoles volontaires à leurs présents possesseurs, s'ils veulent les vendre, ou bien en les louant, tant d'heures par jour, pour l'enseignement séculier, quitte à laisser l'Église anglicane y enseigner, le reste du temps, son catéchisme à ses frais » ? Lord Rosebery a dit la même chose à Édimbourg, et lord Spencer a été jusqu'à examiner si, dans l'hypothèse d'une expropriation, il y aurait à déduire, de l'indemnité allouée aux Dénominations fondatrices, ce qu'elles ont reçu de l'État, à titre de subvention, depuis 1833. Plusieurs clergymen anglicans de l'ancien parti gladstonien, comme le chanoine Malcolm Mc Coll, se sont, par ailleurs, déclarés pour un rachat « équitable » et la liberté. Mais l'immense majorité reste hostile des deux côtés au système séculier : les hommes d'État à cause des difficultés qu'il y aurait à faire table rase des droits acquis et à éteindre équitablement tant d'intérêts matériels; les électeurs, parce qu'ils craignent par-dessus tout, à quelque secte qu'ils appartiennent, l'éducation « sans Dieu ». Or, si l'instruction religieuse était retranchée des programmes de l'école primaire publique, les enfants n'entendraient plus parler de Dieu que dans les Écoles du Dimanche ou Catéchismes confessionnels. Mais ces catéchismes facultatifs ne sont actuellement fréquentés que par les trois cinquièmes de la clientèle qui va à l'école obligatoire; autant dire que les deux cinquièmes de la population anglaise n'entendrait plus parler de Dieu si l'école obligatoire était toute séculière. « Les Écoles du Dimanche sont impuissantes, parce qu'elles n'ont pas et n'auront jamais le bénéfice du COMPELLE INTRARE. » *Sunday Schools fail, for they cannot compel.* Voilà pourquoi les hommes pieux de tous les partis, qui ont plus de confiance dans la compulsion que dans la propagande, hésitent devant la panacée des Chamberlain, des Labouchere et des Clifford. — Il y a une autre raison pour que les Nonconformistes n'en veuillent pas. Si la sécularisation complète de l'enseignement primaire public était proclamée, toutes les Églises seraient obligées de s'imposer des sacrifices pour leurs Écoles du Dimanche, surtout les Communautés puri-

taines qui ont été, jusqu'à présent, trop pauvres pour en créer. M. Chamberlain, cet homme essentiellement pratique, n'a pas négligé d'en avertir ses auditeurs nonconformistes de Birmingham : « L'Église d'Angleterre, a-t-il dit, est assez riche pour accepter, au besoin, le divorce entre l'enseignement religieux et l'école publique obligatoire; elle ne serait pas embarrassée, elle, pour défrayer des Catéchismes et des aumôniers de sa croyance dans toutes les écoles publiques; mais les sectes qui, faute de fonds, n'ont pas pu, par le passé, se payer des écoles particulières, comment s'en tireraient-elles »? En fait, l'Opposition nonconformiste, satisfaite de l'enseignement religieux tel qu'il est donné dans les *Board Schools*, a nettement refusé de suivre le Dr. Clifford dans la voie où ce leader avait fait mine de l'engager par sa lettre au *Daily News*[1]. De là, une certaine gaucherie dans toute son attitude, l'incapacité de formuler un programme clair et fort, et les conclusions irrévérencieuses de la poignée de libres-penseurs dont le *Freethinker* est l'organe, à savoir que les Puritains combattent en cette affaire, tout comme les Anglicans et les Catholiques romains, pour leurs intérêts de sectaires : « Les Nonconformistes disent qu'il est légitime d'enseigner dans les écoles publiques la quantité et la qualité de religion dont ils sont partisans, et illicite d'enseigner la quantité et la qualité de religion qu'ils désapprouvent. Rivalité de bigots, masquée des plus honorables prétextes ! »

Telles étaient les dispositions respectives des combattants lorsqu'en octobre dernier commença la session de la Chambre des communes où le sort de l'*Education Bill* devait être décidé. L'issue n'était pas douteuse, malgré l'ardeur des assaillants et l'éventualité de quelques défections dans les rangs ministériels, puisque le Gouvernement disposait d'une

1. Excepté dans le Pays de Galles. La Conférence des « North Wales Liberals and Nonconformists », tenue à Llandudno le 13 octobre 1902, s'est ralliée à la devise : *No endowment of religion*, pas de subvention pour l'enseignement religieux : « The time has come when the country should demand the establishment of a truly national system of secular education entirely maintained by the State and under complete representative control, leaving to the Churches the duty of discharging, at their own cost, their obligations as professed teachers of religion and of creeds. »

énorme majorité. Mais personne ne pouvait prévoir jusqu'à quel point le Ministère serait disposé à faire des concessions de détail, sous la pression des opposants, ou plutôt sous celle des électeurs de son propre parti. La discussion a duré près de trois mois, et elle aurait duré davantage si, pour abréger, la majorité n'avait bientôt adopté le procédé draconien de la « clôture par compartiments » et « guillotiné » la discussion. Ce n'est pas que l'Opposition, dirigée sur cette question avec beaucoup d'autorité et de prudence par M. James Bryce, ait pu être sérieusement accusée d'obstruction systématique ; mais on avait hâte d'en finir. Tout le monde était énervé de ces interminables débats. Aujourd'hui, vainqueurs et vaincus sont également soulagés de savoir que c'en est fait, et que la controverse est derrière eux, dans les colonnes du *Hansard*, d'où personne, d'ici longtemps, n'aura l'idée de l'exhumer.

Deux modifications importantes ont été apportées au *Bill* Balfour avant qu'il devînt *Act*, l'une à la Chambre des communes, l'autre à la Chambre des lords. Elles achèvent de préciser la signification des mesures adoptées.

Le colonel Kenyon-Slaney, député du Shropshire (Newport) et membre de la majorité conservatrice, a brusquement assuré à son nom une célébrité égale à celle du nom de M. Cowper-Temple, en faisant voter avec l'assentiment du Ministère et malgré la section ultra-cléricale de la majorité ministérielle, une Clause qui tend à conférer au Conseil d'administration, c'est-à-dire aux six *managers* — dont deux représentants des contribuables, — de chaque ancienne école volontaire, le droit d'exercer un contrôle sur l'instruction religieuse (confessionnelle) qui s'y donne. Non pas sur le *caractère* de cette instruction : le supérieur ecclésiastique, l'évêque dans les écoles anglicanes et catholiques, en demeure seul juge, si telle est la provision de l'acte de fondation. Mais sur le *mode* : les « managers », et non pas le seul clergyman de la paroisse, auront le droit de décider si l'enseignement religieux, donné par le maître d'école, est correct. Cette clause, que lord Hugh Cecil a qualifiée d'anti-sacerdotale, d'offensante et de désastreuse, mais que l'Opposition libérale et nonconformiste a votée avec M. Balfour,

est destinée à remédier aux abus de pouvoir que des clergymen romanisants de l'Église d'Angleterre, en mésintelligence avec leurs paroissiens, de sentiments plus protestants, pourraient être tentés de commettre. De tels abus ne sont pas sans exemple, et l'historiette suivante est typique des cas auxquels la Clause Kenyon-Slaney portera, désormais, remède. Il y avait une fois dans un village du Leicestershire un vicaire romanisant et une école « volontaire » (anglicane) dont le vieux maître enseignait depuis vingt ans la religion, comme le reste, à la satisfaction de tous; un jour, le vicaire entendit le maître dire, à l'école, qu'il y avait deux sacrements. « Il y en a sept », s'écria-t-il. « Mais, répondit le vieux maître, je vois que le *Prayer-Book* n'en mentionne que deux; et j'aurais conscience à enseigner qu'il y en a davantage ». Cependant le vicaire en voulait sept, et le vieux maître, ayant mis le comble à son audace en refusant, à la fête du printemps, d'exclure les enfants nonconformistes du « mai » traditionnel, fut forcé de déguerpir. Sous le régime de la Clause, le cas aurait été déféré à la décision des *managers*. « Dans un corps aussi nombreux que le clergé anglican, a très bien dit un des chefs de ce clergé, il est impossible qu'il n'y a pas des individus dépourvus de tout bon sens ». On s'est donc mis assez aisément d'accord pour limiter, même en matière théologique, l'autorité du clergyman, dans les écoles où jadis il était maître absolu, par des garanties constitutionnelles.

L'autre amendement a pénétré dans la loi d'une singulière façon. Le 10 décembre, l'évêque de Manchester demandait à la Chambre des lords de décider que les réparations locatives nécessitées par l'usage qui serait fait à l'avenir des ex-écoles volontaires, fussent mises, comme les autres dépenses d'entretien, à la charge des contribuables *(on the rates)*. Or c'étaient là les seuls frais, avec les grosses réparations d'architecture, que, de concession en concession, le Gouvernement et la Chambre des communes eussent finalement laissés à la charge des Dénominations, comme contre-partie des privilèges substantiels que le *Bill* leur consentait. Au nom du Gouvernement, le duc de Devonshire protesta : il y avait, observa-t-il, une sorte de contrat bilatéral; un des intéressés n'avait pas le droit d'en modifier, au dernier moment, les stipulations à

son profit. L'amendement de l'évêque n'en fut pas moins voté par les Lords, contre le Ministère, à la faible majorité de vingt-six voix. Mais la difficulté était que la Chambre haute n'exerce plus, de temps immémorial, le droit de prendre l'initiative de mesures qui comportent des conséquences financières. En imposant aux Autorités locales les réparations locatives, que la Chambre des communes avait réservées aux Dénominations, les Lords obligeaient le public à une dépense supplémentaire de trois cent mille livres environ par an. Comment faire? On s'en tira tout bonnement en ajoutant au texte de l'amendement qui comportait ces conséquences financières un paragraphe additionnel où il était dit, contre l'évidence et pour la forme : « L'amendement n'aura pas de conséquences financières ». Lorsque le *Bill*, ainsi modifié, fut revenu aux Communes (16 décembre), un membre de la majorité ministérielle proposa d'adopter la disposition nouvelle, mais en effaçant, naturellement, la réserve finale, contradictoire, inintelligible, qui n'avait été mise là que pour ne pas porter atteinte aux privilèges de la Chambre. Cet extraordinaire tour de passe-passe — on a employé des termes plus forts, — inouï dans les annales du Parlement d'Angleterre, réussit, contre toute attente, tant les intérêts en jeu étaient fortement surexcités. M. Balfour laissa aux membres de son parti la liberté de voter, sur ce point, suivant leur conscience, et l'amendement des Lords fut accepté par cent quatre-vingt-dix-neuf voix (dont celle du Premier Ministre) contre cent soixante et une. Il importe de remarquer qu'il aurait été rejeté si soixante-trois nationalistes n'avaient pas joint, en cette circonstance, leurs votes à ceux de lord Hugh Cecil et des *High Churchmen* intransigeants. Les nationalistes s'étaient tenus éloignés de Westminster pendant toute la durée des débats relatifs à l'*Education Bill*, malgré les supplications du cardinal Vaughan et de toute la hiérarchie catholique; mais ils sont venus en masse, au dernier moment, pour assurer la victoire en faveur des écoles confessionnelles dans le seul scrutin dont l'issue fût douteuse. Il est à noter en outre que si les députés de l'Angleterre proprement dite et du Pays de Galles avaient seuls été appelés à voter sur ce *Bill*, applicable seulement à l'Angleterre et au Pays de Galles, l'addition des Lords aurait été rejetée par

quatre voix de majorité. Ainsi c'est le poids des suffrages irlandais et catholiques romains qui a définitivement placé le dernier fardeau, que le Ministère Balfour lui-même avait d'abord considéré comme excessif et injuste, sur les épaules des populations puritaines : il y a en anglais un proverbe sur le fêtu supplémentaire qui brise l'échine du chameau, lorsque la bête est chargée à la limite de ses forces.

C'est donc acquis : il n'y a plus, maintenant, de *School Boards* en Angleterre ; l'organisation et l'administration de l'instruction publique à tous les degrés, est remise, sous la surveillance plutôt affaiblie qu'augmentée du *Board of Education* de Whitehall, à des commissions nommées par les Conseils de Comté et les Conseils municipaux, dont on ne sait rien encore[1]. Les Écoles primaires, entretenues aux frais de l'État — en partie par le Trésor et en partie par des impositions locales — se divisent désormais en deux catégories, presque égales numériquement, les *Provided Schools* qui sont les ex-écoles des *Boards*, où la religion continuera d'être enseignée à la Cowper-Temple ou pas du tout, les *Non Provided Schools*, qui sont les ex-écoles volontaires, dont le caractère confessionnel est garanti. Puisque les maîtres des *Non Provided Schools* seront choisis par des *managers* dont quatre au moins sur six seront des zélateurs d'une Église et s'informeront certainement avant tout de la théologie des postulants, l'existence d'un *test* théologique est consacré pour la moitié des places d'instituteur. Tels sont les résultats assurés. Quant aux résultats possibles, chacun les conjecture à sa guise ; mais tous les gens de sens rassis pensent que l'on vient de faire un saut hardi dans les ténèbres. — Certes, le danger n'est pas que les enthousiastes des deux partis en présence, dont l'agitation de 1902 a réveillé le fanatisme, exécutent leurs menaces. Ni les leaders nonconformistes ne refuseront de payer l'*Education rate*, sous prétexte que c'est en réalité une *Church rate* et un impôt non consenti, comme fit Hampden lorsque Charles Ier exigea le *ship money* ; l'âge de ces gestes

1. Voir la circulaire envoyée aux Conseils de Comté, qui délibèrent en ce moment sur le point de savoir comment ils organiseront leurs *Education Committees*, dans les journaux anglais du 14 janvier 1903.

magnifiques est passé ; même, ils sont devenus ridicules, car tout le martyre des imitateurs de Hampden consisterait maintenant à voir vendre par le fisc quelques-uns de leurs articles de ménage : « on commencerait probablement », a dit quelqu'un, « par les trompettes ». Ni la Haute Église anglicane, que la défiance marquée à son endroit par la *Kenyon Slaney Clause* a profondément blessée, ne fermera ses écoles plutôt que de s'y soumettre, comme plusieurs l'ont annoncé. Mais le danger très réel est dans la recrudescence des haines. Au lendemain de la promulgation de l'*Act*, ses partisans ont bénignement convié leurs adversaires de la veille à oublier le passé, à prendre leur parti de l'inévitable et à s'unir à eux, par « patriotisme », pour faciliter le fonctionnement de la loi. Comme de juste, leurs avances ont été repoussées avec hauteur. Ils me font penser, raconte lord Rosebery, qui aime tant les histoires, à une anecdote fort connue à l'époque des bourgs pourris : un libéral très populaire, candidat contre un tory très impopulaire, mais dont l'élection était certaine à cause de la procédure électorale en vigueur, était à côté de son concurrent lorsque le résultat du scrutin fut proclamé ; cependant la foule hurlait au dehors, suivant l'usage, en réclamant la tête et les tripes de l'élu : c'était au bon vieux temps des *hustings* ; l'élu, pâle et anxieux, dit au libéral : « Monsieur, ne pensez-vous pas que cela ferait bon effet, si nous sortions bras dessus bras dessous ? — Monsieur, répondit l'autre en saluant, je me ferais conscience de vous ôter une parcelle de triomphe ». Le danger très réel est dans la recrudescence des haines, qui risque d'envenimer désormais toutes les élections locales et de les transformer pour longtemps en pugilats entre les sectes. L'évêque de Salisbury se disait dernièrement stupéfait de l'intensité et de la profondeur des rancunes contre l'Église d'Angleterre que la discussion du *Bill* avait révélée. Les marchandages de la dernière heure ont encore exaspéré la démocratie puritaine contre l'épiscopat, et les politiciens ne manquent pas qui, comme lord Rosebery, attisent consciencieusement le brasier, en ces termes : « Je dis que si la Nonconformité reste passive sous cet *Act*, elle est politiquement morte. » On peut compter que les politiciens intéressés s'arrangeront pour que la Nonconformité ne meure pas, poli-

tiquement, de si tôt. L'application de la loi nouvelle sera rendue aussi difficultueuse et aussi contentieuse que possible. Jamais une grande mesure administrative, nécessitant la coopération de tant de bonnes volontés, n'avait été lancée jusqu'ici, semble-t-il, sous des auspices aussi fâcheux. — Les conséquences, au point de vue de l'équilibre des partis, sont incertaines, mais il serait surprenant qu'elles ne fussent pas sensibles. Quoique les élections partielles à la Chambre des communes ne soient pas toujours un thermomètre très sûr de l'opinion, on doit constater que les six élections partielles qui ont eu lieu depuis que le *Bill* Balfour a été mis sur le tapis jusqu'à la fin de 1902, accusent une perturbation dans le vote nonconformiste : les électeurs nonconformistes, qui étaient jadis le nerf du libéralisme, avaient été attirés naguère dans le parti opposé par le souci de la défense contre l'Irlande et la gloriole impérialiste ; ils l'abandonnent en grand nombre, sinon en masse : comparées à celles de 1901 dans les mêmes circonscriptions, les six élections partielles de 1902 ont donné à l'Opposition un gain de plusieurs sièges et d'environ neuf mille voix.

Ce qui fait la gravité de l'*Education Act* de 1902, c'est qu'il ne sera jamais rapporté par le Parlement. Jamais. En effet, quand même il se trouverait bientôt, ce qui n'est nullement probable, une majorité dans les Communes pour l'annuler, il n'y en aura pas dans le Parlement tant que la Chambre des lords existera. Les bienfaits que l'*Act* confère à l'enseignement confessionnel — anglican, et surtout catholique, — sont donc définitifs. L'occasion de fonder législativement en Angleterre l'enseignement primaire séculier, neutre ou *undenominational*, est perdue. Mais il reste, pour les vaincus, l'espoir que les mœurs et le cours naturel des choses désagrégeront, à la longue, l'œuvre d'un Parlement « introuvable ». Pas plus que M. Forster et ses amis ne devinèrent tout ce qui sortirait de la législation de 1870, M. Balfour n'est certain du tour que les événements vont prendre sous le régime inauguré en 1903. Les *High Churchmen* qui prétendent que le nouvel *Act* prépare la voie à l'abolition complète du système volontaire et confessionnel, sous couleur de le favoriser, sont peut-être les meilleurs prophètes. Le but des Libéraux sera

désormais d'obtenir l'assimilation graduelle, mais complète, de toutes les écoles primaires, *Provided* et *Non Provided*, de sorte que tous les *managers* d'écoles soient élus par le suffrage populaire et que le droit de choisir les maîtres soit remis, dans tous les cas, à des Conseils où les préoccupations confessionnelles ne domineront pas nécessairement. Cela peut se faire sans les Lords. D'abord, que les Nonconformistes transfèrent immédiatement aux Autorités locales ce qu'ils ont d'écoles confessionnelles à eux — les 458 écoles wesleyennes et celles de la *British and Foreign School Society* — afin de donner l'exemple. Que l'ancien personnel des *School Boards* pénètre dans les nouveaux Conseils élus pour y continuer sa propagande. Que, partout où les Libéraux auront la majorité dans lesdits Conseils, ils s'efforcent d'amener les *trustees* et les propriétaires de *Non Provided Schools*, en leur coupant les vivres ou en les leur mesurant aussi parcimonieusement que possible, à faire d'eux-mêmes abandon des droits que l'*Act* leur a reconnus : « Dieu merci, disait M. Lloyd George à Coryhall (Cardiff), le 20 janvier 1903, l'*Act* est mal rédigé, assez mal pour que nous puissions, sans le violer, aller très loin ; prenons donc avantage de tout ce qui s'y trouve de projectiles à lancer à la tête des curés *(Take hold of everything that is in it as missiles to fling at the heads of the parsons*[1]*)* ». Le 6 février, une Conférence tenue sous les auspices de lord Spencer à Caxton Hall (Westminster) s'est prononcée pour cette politique : faire en sorte que les Églises elles-mêmes se fatiguent de sacrifier les intérêts de l'éducation séculière à ceux du prosélytisme ; leur donner en échange des facilités pour distribuer dans leurs anciens locaux l'enseignement catéchétique, en dehors des heures de classe, aux enfants dont les parents attacheraient du prix à ce genre d'enseignement[2]. — Tel est le *processus* d'affranchissement, difficile, et qui sans doute, dans la plupart des cas, n'ira pas sans déchirements douloureux, mais

1. *The Times*, 21 janvier 1903.

2. C'est la combinaison qui est adoptée, dans plusieurs Colonies anglaises, où elle fonctionne à la satisfaction générale. D'où le nom que l'on commence à lui donner en Angleterre : *the Colonial Compromise*. Il est très remarquable que des *Churchmen*, partisans de M. Balfour et de son *Act*, soient tout à fait disposés à accepter ce genre de compromis ; voir la lettre de lord Camperdown dans le *Times* du 22 janvier.

possible, que les Libéraux et les Nonconformistes se plaisaient à entrevoir, en février 1903, au lendemain de leur défaite.

En attendant, il est probable que l'enseignement primaire de l'Angleterre va rester, pendant des années, comme le symbole des dispositions et des divisions religieuses du peuple anglais. Le peuple anglais est presque tout entier religieux, et la religion sera enseignée dans presque toutes ses écoles, dans toutes si ce n'est dans quelques *Provided Schools,* héritières de ces Board Schools dont les *Boards* avaient déjà opté, sous le régime de l'*Act* Forster, pour la sécularisation complète. La moitié du peuple anglais est sincèrement attachée à l'Église nationale, quoique une grande partie de cette moitié se méfie des tendances ritualistiques et romanisantes de son clergé : la religion sera enseignée dans la moitié des écoles anglaises sous la forme anglicane, mais les laïcs ont désormais le droit, en vertu de la Clause Kenyon-Slaney, de veiller à ce que l'anglicanisme de l'école soit, plutôt que celui du clergyman local, celui qui convient aux fidèles. L'autre moitié du peuple anglais est puritaine de tempérament et de persuasion : la religion sera enseignée dans l'autre moitié des écoles sous la forme générale que la Clause Cowper-Temple autorise et qui convient aux Puritains. Ces bigarrures de la carte scolaire, symétriques et superposables à celles de la carte religieuse, n'empêcheront pas, du reste, que l'enseignement des connaissances séculières soit, par dessous, sensiblement uniforme, si le Board of Education sait s'acquitter du rôle modérateur que tous les partis sont prêts à lui reconnaître, dans l'intérêt des enfants, en matière de pédagogie et d'administration scolaire.

CH.-V. LANGLOIS

AU LOGIS[1]

I

LES YEUX DE LA MAISON

I

LES PORTES

Apparentes au mur, — ou, sous les plis pendants
D'une lourde tenture inertes, endormies, —
Les Portes, yeux obscurs, regardent au dedans
Avec le morne aspect des choses ennemies.

Elles s'ouvrent, avec un air de trahison,
Sous l'effort brusque ou lent de la main qui les pousse:
Et c'est, à chaque fois, l'impalpable frisson
De l'attente et le heurt d'une intime secousse.

Elles rompent d'un coup, par leur grinçant fracas,
Le silence apaisant de la pièce où l'on rêve;
Par elles les soucis entrent, et les tracas
Qui nous font l'existence et si longue et si brève.

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement : *les Visions sincères*.

Elles sont le mystère, elles sont l'inconnu
L'interrogation vague, qui terrifie :
Par elles peut venir, s'il n'est déjà venu,
Le malheur toujours prêt à briser une vie.

II

LES FENÊTRES

Toutes simples, — ou bien sous les savants décors
Des rideaux, où le jour se glisse en accalmies, —
Les Fenêtres, bons yeux regardant au dehors,
Ont l'aspect rassurant qu'ont les choses amies.

C'est par elles qu'arrive, apportant la santé,
Le bon soleil, qui court dans la chambre joyeuse;
Par elles que l'on voit, aux tendres soirs d'été,
La lune se lever, pâle et mystérieuse.

C'est en elles que vient s'encadrer nettement
Tel coin de ciel, avec sa clarté familière ;
Elles sont le sourire et le rayonnement
Et donnent au logis des gaîtés de volière.

Par elles doucement nos yeux sont attirés
Comme par d'autres yeux paisibles et fidèles;
Et nous croyons — ô cœurs aisément égarés ! —
Que c'est du bonheur seul qui nous peut venir d'elles.

II

LES CLEFS

S'animant au contact rapide de nos doigts,
Et dociles, ouvrant, fermant à notre choix
Telle frêle cassette ou tel lourd secrétaire,
Les clefs, ces petits riens brillants, ont leur mystère.

Elles gardent pour nous, dans les calmes tiroirs,
Ainsi qu'en des tombeaux silencieux et noirs,
Tous nos chers souvenirs, gais ou mélancoliques,
Lettres des disparus, portraits, saintes reliques
Qui ravivent, au fond d'un cœur souvent lassé,
La vision lointaine et claire du passé.
Elles savent, ces clefs mignonnes et légères,
Contre les vains regards et les mains étrangères,
Protéger ces trésors sans valeur, mais sans prix;
Et plus tard, quand la mort pâle nous aura pris,
Ceux qui nous ont aimés pourront longtemps encore,
Malgré l'heure qui ronge et l'oubli qui dévore,
Grâce à ces fines clefs au reflet d'un gris bleu,
En quelque coin secret nous retrouver un peu...

*
* *

Sous la lampe éclairant ma paisible veillée,
J'en vois une, très simple, un tantinet rouillée.
C'est celle d'un bureau qui vient des grands-parents.
Humble et pauvre bureau sans cuivres fulgurants,
Sans ornements, sans style, aux formes écrasées,
N'ayant rien des splendeurs dont s'ornent nos musées.
Mais depuis deux cents ans bientôt, ceux de mon sang
Tour à tour ont frôlé le vieux meuble, en passant:
Leur regard caressait sa courbe familière,
Ils y traçaient, penchés, la page régulière,
Et, pour ouvrir le lourd tiroir silencieux,
Se servaient de la clef que j'ai là, sous les yeux.

Aussi, quand je te prends, petite clef modeste,
J'ai cette illusion fugitive qu'il reste
Dans le scintillement de ton métal poli
Le reflet d'un passé pour toujours aboli,
Et ma main croit sentir sur toi, comme enlacées,
Les tiédeurs de ces mains que la mort a glacées.

III

MON ENCRIER

Vers ce vieil encrier que je vois, sur ma table,
Arrondir sagement son ventre respectable
Combien, combien de fois,
Pour y tremper ma plume indolente ou pressée,
D'un geste machinal et presque sans pensée
Ai-je allongé les doigts !

Que d'inutiles mots, que de vains griffonnages
Traçant, sur la candeur virginale des pages,
Leur sillon turbulent;
Que de phrases, avec tant d'amour ciselées,
De ce vieil encrier sortirent par volées !
Que de noir sur du blanc !

Que de billets hâtifs, que de courtes dépêches
Resserrant une idée en quelques mots revêches
Très strictement comptés;
Que de lettres aussi, de longues lettres tendres
Dont il ne reste plus aujourd'hui que des cendres
Errant de tous côtés !

Et que de vers, surtout ! Vers joyeux, vers moroses,
A l'ombre des cyprès faisant fleurir les roses
Et chantant tour à tour
— N'est-ce point ici-bas l'antithèse éternelle? —
Les mille sentiments qu'une âme porte en elle,
De la haine à l'amour !

Pendant combien de jours encor, combien d'années,
Poursuivant ici-bas mes humbles destinées
Sans éclat et sans bruit,
Vais-je, ô cher compagnon de mes heures d'étude,
En tes flancs rebondis, comme à mon habitude,
Puiser l'encre qui luit?

Dieu seul le sait : que sa volonté soit bénie !
Mais quand j'aurai quitté, ma carrière finie,
Ce monde hospitalier,
Je veux que si quelqu'un, par la porte entr'ouverte,
T'aperçoit sommeillant sur ma table déserte,
O mon vieil encrier,

Il se dise : « De là sortirent bien des rêves,
Bien des illusions, bien des chimères brèves !...
Parfois le mot touchant
Qui fait pleurer, ou bien le mot gai qui fait rire...
Mais, flèche venimeuse et lâche qui déchire,
Jamais le mot méchant ! »

JACQUES NORMAND

LA PROTECTION RELIGIEUSE

DANS

L'EMPIRE OTTOMAN

On sait assez généralement que la France dispose, dans l'Empire Ottoman, d'un certain droit de protection dont les bénéficiaires sont les sujets catholiques du Sultan. On n'ignore pas non plus que les tsars se sont toujours intéressés plus ou moins activement aux sujets orthodoxes du même souverain. Enfin les massacres d'Arménie ont, il y a quelques années, révélé au public que les puissances peuvent, aux termes du traité de Berlin, intervenir en faveur des populations chrétiennes de la Turquie.

En quoi consiste le droit de la France ? Quelle en est la base ? Quelles ont été, quelles sont, d'autre part, les prétentions de la Russie et sur quoi les fonde-t-elle? Quels sont aussi — car c'est un élément dont on verra qu'il faut tenir compte — les droits et les prétentions de l'Autriche? Enfin, suivant quel mode et quelle mesure une intervention européenne peut-elle se produire dans les affaires intérieures de l'Empire Ottoman ? quels textes, quels précédents l'autorisent ? Peu de personnes, peut-être même parmi celles qui s'intéressent à la politique étrangère, seraient capables de faire une réponse précise à ces questions, à la première particulièrement. On a beaucoup disserté, ces temps-ci, en France et

à l'étranger, sur le protectorat français des catholiques orientaux, mais toujours à propos de ses avantages, de ses inconvénients, des dangers qui le menacent, des difficultés et des rivalités qu'il soulève. Du protectorat lui-même, on n'a à peu près rien dit[1]. Je voudrais éclairer ce point obscur du problème oriental, en partant des origines, pour arriver à l'état présent des choses.

I

ORIGINES DE LA PROTECTION RELIGIEUSE

Lorsque le sultan Mahomed II, réalisant son rêve et celui de ses ancêtres, eut emporté d'assaut Constantinople, il entreprit, sans perdre un jour, l'organisation de sa conquête. Pour cela, il n'eut qu'à suivre les règles de la politique inspirée au Prophète et à ses disciples immédiats par les conditions du milieu où germa la doctrine islamique : il s'agissait de maintenir la domination de l'armée conquérante sur des populations différant par la race, la langue, la religion et les mœurs.

La doctrine musulmane impose aux Croyants le devoir de faire la guerre pour étendre la domination de l'Islam sur les territoires occupés par les Infidèles, mais elle soumet cette guerre et les périodes de paix qui l'interrompent à des lois d'une douceur remarquable pour l'époque où elles furent édictées. Les habitants des pays conquis — à l'exception des idolâtres — sont autorisés à conserver, sous le nom de *Zimmis* et plus tard sous celui de *Rayahs*, leur organisation, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs lois, tout ce qui, aux yeux des Arabes, est inséparable de la religion. Toutefois, restés mécréants, leur condition doit être inférieure à celle des Croyants. Ils sont donc astreints au paiement de deux impôts principaux : la capitation et le tribut foncier, dont le taux varie suivant que le pays est devenu ou non terre d'Islam

1. Il convient de signaler un livre intéressant et documenté dans lequel la question est traitée au point de vue historique, avec un aperçu de son état actuel : Fr. Rey, *La Protection diplomatique et consulaire dans les Échelles du Levant et de Barbarie*.

par une capitulation. La forme et la nuance de leurs vêtements, l'extérieur de leurs maisons, leur attitude en présence des Musulmans sont réglementés de façon à les maintenir dans un état de subordination. D'autre part des traités peuvent être conclus avec les peuples infidèles non encore vaincus, et ont pour effet de suspendre, en ce qui les concerne, la guerre sainte. Les sujets de ces États, ou *Mostamen*, jouissent alors d'une situation supérieure à celle des *Zimmis* ; ils n'ont pas à payer la capitation durant leur séjour dans l'Empire islamique.

Par sa modération si humaine et si politique, un tel droit public était le plus admirable instrument de conquête ; il explique le succès foudroyant des invasions arabe et turque. Somme toute, Mahomed II et ses successeurs le respectèrent à peu près constamment.

C'était le 29 mai 1453 que le « Briseur de portes » avait fait son entrée solennelle dans la ville; le lendemain, il prenait possession du palais impérial des Blaquernes, et, le 1er juin, il recevait en grande pompe Gennadios, le patriarche œcuménique élu sur ses instructions par quelques prêtres ou diacres orthodoxes, et lui remettait, suivant le cérémonial observé sous les empereurs byzantins, la crosse ornée de pierreries, insigne de l'autorité pontificale. Deux jours après, Joachim II, l'évêque arménien de Brousse, recevait l'ordre de venir s'installer dans la nouvelle capitale avec deux cents familles choisies parmi ses justiciables. Près de trente mille Arméniens se joignirent peu de temps après à ce noyau. Joachim reçut le titre de patriarche avec le rang et les honneurs d'un vizir. Vers le même moment, le rabbin Mochi Capsali fut reconnu chef des juifs; il assista en cette qualité au Divan et exerça sur ses coreligionnaires les mêmes pouvoirs que les deux patriarches sur les leurs, et qui consistaient à administrer, légiférer, taxer, juger les rayahs de leur religion.

Chacun des chefs des trois « nations » conquises : Grecs, Arméniens, Juifs, était responsable — le cas échéant sur sa tête — du paiement de l'impôt par les membres de cette communauté et du maintien de l'ordre parmi eux. Il en était de même des évêques dans leurs diocèses et, toutes propor-

tions gardées, des prêtres dans leurs paroisses. Cette responsabilité n'allait pas sans une autorité équivalente. Le patriarche œcuménique, collecteur et fermier de la capitation, était assisté d'un concile permanent, à la fois conseil national et tribunal suprême en matière de statut personnel ; il était représenté auprès du Sultan par un agent, le Kapou Kiaia. Il fut longtemps le chef direct et absolu de la grande majorité des habitants du territoire nouvellement conquis. Cette organisation, complétée par une autonomie locale aussi large que possible, n'était pas nouvelle. Les Turcs l'avaient déjà pratiquée en Asie à l'exemple des Arabes. Les avantages immédiats sont évidents : maintenir dans la sujétion les populations conquises par le moyen de chefs pris dans leur sein, auxquels le sacerdoce prêtait un ascendant irrésistible ; percevoir sans frais la capitation. Mais elle devait avoir certaines conséquences dangereuses, après l'affaiblissement de la puissance ottomane.

La nécessité fiscale de maintenir les impôts payés par les Infidèles fit durer la séparation des sujets du Sultan en deux classes, on pourrait dire deux castes impénétrables l'une à l'autre, composées, l'une du petit nombre de ceux qui commandaient, l'autre de la multitude de ceux qui payaient. Loin d'encourager l'adoption par un rayah de la foi islamique et par là l'introduction du néophyte dans la classe dirigeante, les autorités turques voyaient d'assez mauvais œil ce changement de religion et d'état qui, s'il s'était généralisé, eût menacé de tarir la source de l'impôt. Aussi l'apostasie, interdite par la loi aux Musulmans, était-elle pratiquement impossible aux Rayahs. Ceux-ci, cantonnés dans une vie publique tout ecclésiastique, ordonnée de manière à présenter la religion comme la substance dont tous les faits sociaux ne seraient que des accidents, devaient fatalement se sentir éloignés des hommes qui professaient une foi différente de la leur et attirés vers leurs coreligionnaires quelle qu'en fût la nationalité. Les puissances européennes devaient non moins nécessairement, à partir du jour où elles entretinrent des relations régulières avec la Turquie, mettre à profit la faiblesse de la Porte ou l'imprévoyance de ses représentants pour intervenir en faveur des chrétiens ottomans de telle ou de telle confession, plaider leur cause, adresser des prières ou même

des remontrances en leur faveur, chercher à obtenir des traités et à créer des précédents autorisant leur intervention, ce qui devait leur permettre de découvrir au besoin un *casus belli* dans leurs griefs vrais ou imaginaires.

Ce péril ne fut pas aperçu tant qu'il n'y eut pas d'autre rapport que la guerre entre l'Empire Ottoman et les États chrétiens de l'Europe. Mais, de bonne heure, malgré l'excommunication prononcée chaque année par les papes contre toute personne qui fournirait des armes ou seulement des renseignements, des conseils, une assistance quelconque aux Sarrazins et aux Turcs, ennemis de la chrétienté, d'autres relations s'établirent. Les républiques italiennes, pour lesquelles le commerce avec le Levant était une question de vie ou de mort, ne se laissèrent pas troubler par l'anathème. Un des premiers actes de Mahomed II, qui fut inspiré souvent dans sa politique par l'ambition de succéder aux empereurs romains dont il possédait la capitale, avait été de renouveler les privilèges concédés par les Byzantins à la colonie génoise de Galata. L'année qui suivit la prise de Constantinople, la République de Venise conclut avec le conquérant un traité qui devait servir de modèle à tous ceux que *la Porte* passa dans la suite. *Siamo Veneziani e poi Cristiani*, faisait-on dire aux Vénitiens.

Et voici qu'apparaît « l'union sacrilège du Croissant et des Lys ». On sait quelle alliance paradoxale fut proposée par François Ier, du fond de sa prison de Madrid, à Soliman le Magnifique, acceptée avec empressement, puis maintenue sans interruption entre ces deux souverains et leurs successeurs, malgré les soudaines violences, suivies de froideurs prolongées, des sultans exigeants et soupçonneux, malgré les scrupules, les tergiversations, les demi-infidélités des rois très chrétiens auxquels pesait comme un remords le pacte conclu avec l'Infidèle. Y eut-il un pacte politique proprement dit, resté secret et dont le texte aurait été perdu? On l'a soutenu avec quelque vraisemblance. Quoi qu'il en soit, l'acte public, le traité de paix, de commerce et d'établissement, connu sous le nom de Capitulations de 1535, et qui devait être plusieurs fois renouvelé avant que d'autres puissances européennes obtinssent le bénéfice de conventions semblables, est un docu-

ment capital dans l'histoire des rapports de la chrétienté avec les Ottomans.

II

PROTECTION RELIGIEUSE FRANÇAISE

Pendant que les deux puissances, le Croissant et les Lys, agissaient de concert, — la Turquie combattant au moment opportun, tout au moins tenant en respect, par la crainte d'une double agression, les ennemis de la France, celle-ci mettant son influence et ses lumières au service de son allié, intervenant en sa faveur, négociant à ses côtés, — on imagine sans peine le rôle important joué par notre ambassadeur à Constantinople. Il n'eut longtemps pas de collègue, partant pas de rival; car le « baile », chef de la colonie vénitienne et représentant de la Sérénissime République auprès de la Sublime-Porte, ne fut guère qu'une sorte de consul et d'agent commercial, et ne prétendit jamais se mêler de grande politique, même dans la seconde moitié du XVIe siècle, alors que la décadence de Venise n'avait pas commencé. Venise et Gênes exceptées, aucun État d'Europe n'avait obtenu pour ses nationaux des privilèges analogues à ceux que confèrent les Capitulations aux Français. Les Européens durent se placer sous la protection de l'ambassadeur et des consuls de France. La capitulation de 1581 enjoint aux Genevois, Anglais, Portugais, et généralement à tous « en hors des Vénitiens » de « cheminer sous le nom et la bannière de France, en la mesme condition qu'ils y ont cheminé d'ancienneté ». L'envoyé du Roi très chrétien put ainsi se considérer comme le représentant de tous les Francs établis en Turquie.

Plus tard, lorsque la plupart des grands États se furent successivement, non sans peine et sans lutte, soustraits à cette protection, notre ambassadeur continua de l'exercer sur tous les sujets des nations « qui n'avaient ni ambassadeurs, ni consuls auprès de la Sublime-Porte ». De cette protection, nul n'était exclu, quelles que fussent ses croyances. Même la révocation de l'Édit de Nantes ne changea rien à la situation

de la colonie de protestants français et suisses établie à Constantinople. Nos autorités traitèrent avec la même faveur que leurs propres compatriotes les nombreux juifs italiens fixés dans les Échelles, en dépit des récriminations et des plaintes de la Chambre de commerce de Marseille.

Cependant, la religion la plus protégée fut naturellement la religion catholique. « Quant à ce qui touche la religion, disait la Capitulation de 1535, il a été expressément promis, accordé et conclu que lesdits marchantz, leurs agents et serviteurs et tous autres subjetz du Roy... ne puissent estre faictz ne tenuz pour Turcqs (musulmans), si eux-mesmes ne le veullent et confessent de bouche sans viollence, ainsi leur soit licite observer leur religion. » Et la Capitulation de 1740 reprend encore cette disposition pour la préciser : « ...Les évêques dépendant de la France et les autres religieux qui professent la religion franque, de quelque nature ou espèce qu'ils soient, lorsqu'ils se tiendront dans les bornes de leur état, ne seront point troublés dans l'exercice de leurs fonctions... »

Les manifestations de cette protection se limitèrent, au début, à deux points principaux : assurer aux Francs fixés dans les Échelles la libre pratique de leur culte, maintenir les religieux latins en possession des sanctuaires de Syrie et de Palestine dont ils avaient la garde. Si le premier ne souleva jamais grande difficulté, le second réclama toujours une grande partie de l'énergie et de l'activité de nos ambassadeurs. Il fallait, en effet, sauvegarder les pèlerins et défendre contre les Musulmans et surtout contre les Orthodoxes la communauté franciscaine des Pères de Terre-Sainte à laquelle le Pape avait confié au XIIIe siècle les sanctuaires de Palestine[1].

Un demi-siècle environ après que fut conclu l'acte de 1535, un fait considérable se produisit dans l'histoire de la chrétienté orientale. Des Jésuites et des Capucins s'établirent dans l'Empire ottoman. Les âmes dont ils entreprenaient la conquête n'étaient point celles des Musulmans, hautaines, inébranlables

1. On sait que ces religieux furent néanmoins peu à peu dépouillés de la plus grande partie des Saints-Lieux et que les représentants de la France ont eu encore tout récemment à protéger la Custodie de Jérusalem contre les usurpations et les violences de ses rivaux peu scrupuleux.

et auprès desquelles, d'ailleurs, toute tentative de prosélytisme était punie de mort. Ces missionnaires rêvaient de réunir au catholicisme les sectes schismatiques entre lesquelles étaient partagées les populations qui confessèrent les premières le christianisme. Ce grand projet était alors infiniment moins irréalisable qu'il n'est aujourd'hui. En 1583, quand les Jésuites, envoyés par le Pape, s'installèrent à Constantinople, trente-quatre ans plus tard, lorsqu'une mission capucine fut fondée dans cette ville, et durant tout le XVIIe siècle encore, la séparation entre les églises n'était point entièrement consommée. Un grand nombre de prélats orthodoxes, arméniens, ou jacobites, se croyaient toujours en communion avec Rome. Certains d'entre eux admettaient, au moins théoriquement, la suprématie du successeur de Pierre. Quelques patriarches et de nombreux évêques firent même en ce sens des déclarations formelles. Le peuple et le bas clergé n'apercevaient guère que des différences de rites entre l'Église occidentale et celles d'Orient. Aussi voit-on, à diverses reprises, les missionnaires français exercer leur ministère auprès des schismatiques, et prêcher dans les églises de ceux-ci, avec l'autorisation au moins tacite des chefs du clergé. Catholiques et schismatiques n'entrèrent pas immédiatement en conflit; mais, quand la réconciliation fut impossible, quand la rupture fut définitive, commencèrent les persécutions provoquées par les réclamations des patriarches et des évêques schismatiques auprès des autorités turques.

Cette rivalité, qui devint peu à peu hostilité, fut l'effet du prosélytisme des missionnaires, plus spécialement des Jésuites. Dans la guerre qu'ils avaient déclarée à l'hérésie, deux tactiques s'offraient à eux : s'attacher à la vaincre dans l'esprit des chefs, gagner le patriarche et les évêques que suivait docilement l'armée des fidèles [1], ou bien conquérir ces derniers, et grossir l'armée latine de mille transfuges indigènes. L'exécution du premier de ces plans offrait peu de danger, mais les résultats en furent toujours éphémères. L'adhésion, plus ou moins verbale ou formelle, ainsi obtenue d'un évêque, liait à peine celui qui l'avait faite, et son successeur ne manqua

1. Cette voie était préconisée avec beaucoup de force et d'insistance par notre ambassadeur M. de Bonnac (*Mémoires sur l'Ambassade de France à Constantinople*, édités par M. Schefer, pp. 185 et 189.)

jamais de retourner au *Credo* traditionnel. Le second promettait des résultats durables; le trop grand succès qu'il eut réveilla l'ardeur des chefs ecclésiastiques; ils appelèrent donc le Sultan à leur secours et lui représentèrent que leur cause était la sienne. A les croire, ceux qui, séduits par les missionnaires, se soumettaient au Pape « ennemi perpétuel de l'Empire » et obtenaient ainsi la protection de son défenseur le roi de France, échappaient à l'autorité et à la juridiction du patriarche, qui ne pouvait plus répondre comme par le passé de leur conduite et de leur fidélité. Tout au moins s'abstenaient-ils de contribuer au paiement du tribut perçu et garanti par les patriarches, les évêques et les curés, ce qui ne pouvait manquer d'appauvrir le Trésor du Grand Seigneur [1]. »

Les mesures violentes que ces plaintes provoquèrent ne laissèrent pas nos ambassadeurs inattentifs. On s'en aperçoit à la place prise dans leurs rapports au roi par l'exposé des affaires religieuses qui leur « donnaient plus d'occupations que toutes les autres », dit l'un d'eux. Le tâche était malaisée; il fallait à la fois modérer le zèle parfois excessif des religieux, concilier leurs communautés concurrentes et souvent même rivales, les défendre contre les tracasseries et les avanies des Pachas, leur obtenir restitution des impositions dont ils avaient été illégalement frappés, faire réprimer les vexations que leur infligeait la populace musulmane; et enfin les soutenir, moins par la force que par la persuasion, contre les schismatiques, dont les patriarches hésitaient à encourir l'inimitié puissante de l'ambassadeur de France.

L'ambassadeur de France s'efforça toujours de se tenir au-dessus des querelles entre schismatiques et catholiques. Parmi les souverains européens, le roi de France, qui, seul, entretenait avec le Sultan des relations suivies, inspirées par une politique traditionnelle, apparaissait aux églises orientales comme leur défenseur, leur soutien et leur espérance. Le roi les entretenait dans ces dispositions. Henri III écrivait au Sultan, le 11 mai 1584, pour intercéder en faveur du patriarche orthodoxe, le priant « de se contenter de ce qu'il

1. Marquis de Bonnac, *Mémoire sur l'état actuel des affaires de la religion au Levant. Op. cit.* p. 190.

a souffert et de rejeter les calomnies et impostures dirigées contre lui[1] ». En 1639, le patriarche grec de Constantinople va jusqu'à confier à un capucin le soin de porter à Louis XIII le message par lequel « il supplie Sa Majesté de se rendre protecteur de l'Église d'Orient[2] ». Au commencement du XVIIIe siècle encore, notre ambassadeur, M. de Bonnac, fait révoquer ou tout au moins adoucir un hatti-chérif dirigé contre les Arméniens ou les Orthodoxes convertis au rite catholique, et interdisant aux sujets du Sultan toute communication avec les prêtres latins. L'année suivante, il agit auprès du patriarche arménien pour obtenir de lui qu'il abolisse l'usage de prononcer périodiquement dans les églises, un anathème contre le concile de Chalcédoine.

On voit par ces faits que nos ambassadeurs, très sagement, d'ailleurs, évitèrent toujours de protéger directement les chrétiens indigènes, observant avec raison que « la protection générale consentie par les Turcs aux rois de France ne regarde que les établissements que les Latins avaient dans leurs États, et que tout ce qui a le moindre air de nouveauté est toujours suspect aux Turcs[3]. Ils visèrent de préférence au rôle de pacificateur, de médiateur et d'arbitre. Souvent, toutefois, lorsque toute tentative de conciliation avait échoué, leur action s'exerça avec succès auprès de la Porte en faveur des missionnaires et de leurs ouailles indigènes. Une telle intervention était légitime à plus d'un titre, ou tout au moins opportune et pertinente. Les missionnaires étaient en majorité Français. Ceux même d'entre eux qui appartenaient à d'autres nationa-

1. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, IV, pp. 265 et suiv.

2. Avenel, *Lettres, instructions... du cardinal de Richelieu*, VI, p. 325.

3. Marquis de Bonnac. *Op. cit. Mémoire au roi...* p. 150. « Cette protection se restreint à assurer aux sujets de S. M. et aux dépendants de sa couronne le libre et tranquille exercice de notre religion, sans que nous puissions dans aucun cas l'étendre aux gens du pays qui, par leur naissance et par leur état, sont sous la dépendance immédiate du Grand Seigneur ». — Dans le même sens, Bonneville de Marsangy, *Le Chevalier de Vergennes*, II, p. 179. Les déclarations unilatérales par lesquelles Saint-Louis, le 21 mai 1250, Louis XIV, le 28 avril 1649, et Louis XV, le 12 août 1737, se sont proclamés les défenseurs et les protecteurs des Maronites, n'ont guère qu'une valeur sentimentale, susceptible d'ailleurs de donner à la France une part importante dans la jouissance de la protection européenne collective. On en doit dire autant des lettres patentes de protection, conférées en date du 6 novembre 1675, par Louis XIV, aux habitants catholiques latins de l'Archipel.

lités européennes devaient obligatoirement, en règle générale, « cheminer sous la bannière de France », et vivre sous la juridiction de nos autorités. A l'époque où, les diverses nations européennes s'étant sucessivement fait représenter diplomatiquement auprès de la Porte, ce droit de protection générale fut devenu à peu près théorique, il continua à s'exercer sur les divers ordres religieux parce que le pape, leur chef suprême, n'entretenait aucune relation avec la Porte. Au surplus, les requêtes amicales des représentants de l'unique allié du Sultan étaient presque toujours favorablement accueillies, même quand des chrétiens indigènes devaient en bénéficier.

Cette intervention se manifesta avec une remarquable énergie, en 1828 et en 1829.

Après la bataille de Navarin, pendant l'absence des ambassadeurs français, anglais, russe, motivée par l'interruption des relations entre la Turquie et les trois puissances alliées, des mesures violentes avaient été prises contre ceux des Arméniens qui, convertis par des missionnaires, s'étaient séparés du clergé arménien grégorien, seul reconnu par le sultan, et avaient formé la communauté des Arméniens-unis à Rome. Le 8 janvier 1828, ordre fut donné d'expulser les missionnaires, et une sentence de bannissement portée contre les Arméniens-unis qui ne feraient pas retour à la doctrine grégorienne. Huit grands banquiers, qui représentaient l'aristocratie financière de ce rite, durent s'exiler, cependant que les frères Dussoglou, gouverneurs de la Monnaie, étaient exécutés.

Sitôt que les relations diplomatiques furent renouées, le général Guilleminot obtint, sans trop de peine, le retrait de ces mesures qui avaient produit une crise économique intense. Il ne s'en tint pas là ; il obtint que les Arméniens-unis fussent constitués en communauté indépendante, sous un chef civil qui fut, en janvier 1831, remplacé par un évêque auquel succéda, quatre années plus tard, un patriarche investi des mêmes prérogatives que les chefs des « nations » orthodoxes,

En agissant ainsi, notre ambassadeur établissait un remarquable précédent à un droit de représentation au profit de la France en faveur des catholiques ottomans. On peut soutenir toutefois que, dans cette circonstance encore, il ne sortit pas

de son rôle de défenseur officieux et qu'il s'abstint d'un rôle de protecteur et de patron direct qui aurait contredit la souveraineté du Sultan. Il restait ainsi dans notre politique traditionnelle, très sage, très modérée dans sa fermeté, et par là même très efficace. Les tendances gallicanes de nos ambassadeurs, les fonctions d'agent de la chambre de commerce de Marseille qu'ils exerçaient dans le Levant, leur faisaient considérer la défense de la religion plutôt comme un moyen que comme la fin de leurs fonctions. Ils voyaient sans enthousiasme l'œuvre apostolique dirigée de Rome par la Congrégation de la Propagande, œuvre dont le contrôle leur échappait souvent[1].

III

STIPULATIONS AUTRICHIENNES — PRÉTENTIONS RUSSES

Aux mains des Autrichiens et des Russes la protection religieuse devait prendre un tout autre caractère.

Les titres de l'Autriche à la protection de l'Église catholique dans l'Empire Ottoman ont une précision et une étendue qui étonnent. Tous les traités conclus entre l'Autriche et la Porte, depuis la paix de Carlowitz, y compris ceux qui furent signés à Belgrade et à Sistow, à l'issue d'une guerre malheureuse pour l'Autriche, contiennent une clause garantissant la liberté la plus complète aux religieux catholiques et autorisant l'ambassadeur de l'Empereur à « exposer ce qui lui sera commis par rapport à la religion et aux lieux que les chrétiens visitent... et dans les endroits où lesdits religieux ont des églises, et de faire à cet égard toutes les instances convenables[2] ».

1. Aux termes d'une lettre de Loménie, adressée en 1744 à toutes les missions du Levant, « aucun décret de la Congrégation de la Propagation de la Foi ne devait être reçu qu'après avoir été communiqué au Conseil de conscience... et autorisé dudit Conseil ou des Parlements... ».

2. Traité du 1er juillet 1615, art. 7 ; de Carlowitz, 26 janvier 1699, art. 13 ; de Passarovitz, 27 juillet 1718, art. 5 ; de Belgrade, 18 septembre 1739, art. 9 ; de Sistow, 4 août 1791, art. 12. A remarquer que le traité de Belgrade est garanti par la France, dont l'ambassadeur, M. de Villeneuve, le prépara et le négocia, en qualité de médiateur.

Il y a, semble-t-il, dans cette disposition, un droit d'intervention absolu dont l'équivalent ne se trouve pas dans les Capitulations françaises. Pourquoi l'Autriche n'exerça-t-elle pas ce droit ou ne commença-t-elle guère qu'au cours du XIXe siècle à s'en prévaloir dans quelques parties des possessions ottomanes? Voici peut-être l'explication. Lorsque le traité de Carlowitz fut signé, la France maintint le protectorat dont elle était en possession, d'autant plus aisément que les textes sur lesquels elle l'appuyait contenaient une disposition qui lui attribuait le protectorat des sujets de tous les pays non représentés auprès du Sultan. Par là elle avait seule autorité et juridiction sur les communautés et sur les établissements qui dépendaient du pape, pouvoirs en aucune façon contenus dans le droit de représentation dont disposait l'internonce autrichien. Au surplus, le droit qui était attribué à l'ambassadeur de l'Empereur, la France aurait pu le revendiquer en vertu de la clause de la nation la plus favorisée, car il n'avait pas été réservé exclusivement à l'Empereur par un article analogue à celui de la Capitulation française de 1740, qui « ne permet d'aller et de venir sous aucune autre bannière que celle de l'Empereur de France aux sujets des nations qui n'ont point d'ambassadeur à la Porte[1] ». Notre diplomatie n'a jamais cru nécessaire de réclamer formellement l'avantage spécial attribué à l'Autriche, estimant peut-être qu'il y avait une utilité médiocre à formuler un principe général qui eût risqué de nous imposer un plan de conduite trop rectiligne. Nos ambassadeurs continuèrent d'agir modérément, mais efficacement, au mieux des intérêts catholiques. C'est seulement à une date relativement récente que notre protectorat religieux se heurta du côté de l'Autriche à des difficultés d'ailleurs localisées.

Avec la Russie, le conflit est beaucoup plus ancien. Il date du moment où cet État, devenu pour la Turquie un voisin redoutable, chercha à réaliser le rêve de tous les Tsars, en se posant comme le libérateur des rayahs avec lesquels il était en communion religieuse et qui formaient la grande majorité des sujets ottomans, ou, ce qui revenait au même, étant

1. Capitulat. de 1740, art. 32.

donnée l'organisation tout ecclésiastique de cette population, comme le protecteur de la foi orthodoxe.

L'intervention russe s'exerça tout de suite sur les sanctuaires de Palestine. En 1710, Pierre le Grand fait demander que les clefs du Saint-Sépulcre soient enlevées aux religieux latins pour être remises aux prêtres grecs. Cette requête est repoussée. Les prétentions russes se font plus modestes pendant un temps. L'article 11 du traité signé à Constantinople, les 5-11 novembre 1720, se borne à stipuler pour les orthodoxes la liberté des pèlerinages et la franchise de toute taxe sur les pèlerins. Le traité conclu en 1739, à Belgrade, n'est guère plus explicite. Mais, il en est tout autrement du fameux traité de Kutschuck-Kainardji, aux termes duquel « la Sublime-Porte promet une protection constante à la religion chrétienne et aux églises de cette religion »[1]. « Titre bien explicite, écrivait le vicomte de Saint-Priest, dont la Russie pourrait un jour faire usage aux dépens de la catholicité du Levant » et qui, à en croire le baron Thugut, agent autrichien à Constantinople, rendait la Turquie « esclave de la Russie et en faisait une sorte de province russe » où les représentants du tsar « se contenteraient peut-être encore quelques années de régner au nom du Sultan... avant d'en prendre possession ».

Ce langage est un peu hyperbolique, mais c'est en grande partie à cette disposition du traité de Kainardji qu'il faut attribuer la prépondérance de l'influence russe dans l'Empire ottoman.

On sait les causes de la guerre de Crimée. L'invasion des principautés danubiennes, qui en fut le prélude, suivit immédiatement le rejet d'une note-ultimatum aux termes de laquelle le prince de Mentchikoff exigeait « des garanties solides et inviolables dans l'intérêt de l'Église orthodoxe d'Orient ». Au cours des négociations, les prétentions russes s'étaient élargies. Venu à Constantinople pour maintenir les Grecs en possession des Lieux-Saints, le prince Mentckihoff s'était plaint, au cours des discussions, des tendances hostiles manifestées par les agents de la Porte contre les orthodoxes

1. Art. 7. — Dans le même sens, traité de Bucharest, mai 1812, art. 13; d'Andrinople, septembre 1829, art. 15.

et avait dénoncé, comme autant de violations des traités, de sourdes persécutions subies par cette communauté. Il réclamait donc un protectorat réel et effectif, « véritable démembrement moral » suivant l'expression d'Aali pacha, et que le ministre des Affaires étrangères, Rifaat pacha, repoussa, au nom du droit international et du principe d'indépendance qui y est impliqué.

Grâce à ses alliés, la Turquie avait, non sans peine, repoussé l'agression de son puissant voisin. La défaite de la Russie semblait être le triomphe de la France avec laquelle avait commencé le conflit d'où sortit la guerre, mais le triomphe fut bien modeste, même au point de vue pourtant si étroit de la protection des Lieux-Saints ! Notre ambassadeur, le général Aupik, avait, en 1850, engagé les négociations par une note qui réclamait la restitution totale des sept sanctuaires possédés par la France lors des Capitulations de 1740, et à propos desquels l'article 33 dit que « les religieux latins resteront en possession des lieux de pèlerinage qu'ils ont de la même manière qu'ils les ont possédés par le passé ». Après la guerre de Crimée, nos plénipotentiaires eurent l'étrange générosité de laisser les Grecs en paisible jouissance du fruit de leurs usurpations. Leur attention fut absorbée par d'autres questions plus importantes, sans doute, en elles-mêmes, mais qui intéressaient moins directement la France.

IV

PROTECTION COLLECTIVE DES PUISSANCES
INTERVENTIONS EUROPÉENNES EN TURQUIE

Les grandes puissances, réunies à Paris, en Congrès, après la guerre, inaugurèrent, timidement il est vrai et avec toutes sortes de ménagements de forme, le système de tutelle collective qui devait trouver son expression en 1878, à l'issue de la seconde guerre turco-russe.

Pendant la suspension des opérations militaires et sur l'initiative de l'Autriche, un memorandum avait été arrêté à

Vienne le 28 décembre 1854 entre cette puissance, la France et l'Angleterre, puis proposé à la Russie, en ce moment à bout de ressources. Il portait sur quatre points, dont le dernier était relatif aux immunités des populations chrétiennes de l'Empire Ottoman. En dépit de ses répugnances, l'empereur Alexandre dut accepter cet ultimatum qui devint le protocole du 1er février 1856.

Pendant ce temps, les puissances agissaient auprès de la Porte avec une fermeté plus discrète, mais presque aussi pressante. Elles exhortaient le Divan à établir la liberté de conscience la plus complète et à effacer les inégalités juridiques qui séparaient les musulmans des rayahs. Lord Strattford de Redcliff s'était fait leur ardent interprète. Ce fut sur le conseil de la France que le Gouvernement ottoman décida, le 7 mai 1855, de supprimer la capitation ou *kharadj* qui frappait les non-musulmans, et d'admettre ceux-ci dans l'armée et dans l'administration Puis, sans attendre les injonctions des plénipotentiaires, le 18 février 1856, il publia une constitution ou *Hatti-Humayoum*, exposé de principes que devait appliquer une série de lois édictées dans la seconde moitié du XIXe siècle. Le hatt fut transmis au Congrès de Paris. Après de longues discussions, les représentants des puissances « constatèrent la haute valeur de la communication qui leur était faite », ce qui équivalait bien à prendre acte des mesures édictées par le Sultan. Toutefois pour ménager les susceptibilités de la Porte, ils ajoutèrent que ladite communication « ne saurait en aucun cas donner le droit auxdites puissances de s'immiscer soit collectivement, soit séparément dans les rapports de S. M. le Sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de l'Empire ».

En dépit de cette réserve assez contradictoire, les rapports entre l'Empire Ottoman et le reste de l'Europe, depuis la guerre de Crimée, n'ont guère été qu'une longue série d'interventions dans l'administration de cet État.

Une conférence tenue à Paris, au milieu de 1838, détermine les relations entre la Moldavie et la Valachie qui prennent le nom de Principautés-unies, avec une Commission administrative et une Cour de justice communes. Entre 1858 et 1861, les puissances mirent fin à la guerre entre le Mon-

tenegro et la Turquie et participèrent au règlement de la frontière des deux pays. Puis viennent la répression des massacres de l'Hedjaz, la pacification de la Syrie par un corps d'armée français et la réorganisation du Liban, en vertu d'un règlement du 9 juin 1861 rendu conformément aux délibérations de la Commission internationale de Beyrouth ; puis la démolition des citadelles de Serbie ordonnée par un protocole du 8 septembre, le statut organique concédé à l'Ile de Crête à la suite de l'insurrection de 1866 qui avait provoqué une note comminatoire des puissances. En 1875, les consuls servent d'intermédiaires entre les Bosniens-Herzégoviniens insurgés et la Commissaire turc. Le 31 janvier 1876, les puissances remettent à la Porte une note traçant un programme de réformes à exécuter dans les provinces soulevées. Acceptation de cette demande leur est notifiée le 13 février.

Dans l'intervalle, les gouvernements étrangers avaient réclamé des enquêtes sur la condition des rayahs dans telle ou telle partie de l'Empire, envoyé des *memorandums*, proposé des mesures et préconisé des réformes.

Survient la grande guerre turco-russe. Les puissances arrêtent la Russie en plein triomphe et déchirent le traité de San-Stefano. Mais, au souverain qu'elles viennent de défendre, elles réclament le prix de leur protection. On en dressa le compte dans un nouveau traité. Un droit d'intervention en faveur des populations chrétiennes y fut formellement et énergiquement stipulé.

La Sublime Porte ayant exprimé la volonté de maintenir le principe de la liberté religieuse, en y donnant l'extension la plus large, les parties contractantes prennent acte de cette déclaration spontanée.

Dans une autre partie de l'Empire Ottoman, la différence de religion ne pourra être opposée à personne comme un motif d'exclusion ou d'incapacité... Tous seront admis sans distinction à plaider devant les tribunaux... La liberté et la pratique extérieure de tous les cultes sont assurées à tous.

Les ecclésiastiques, les pèlerins et les moines de toutes les nationalités voyageant dans la Turquie d'Europe ou la Turquie d'Asie, jouiront des mêmes droits, avantages et privilèges.

Le droit de protection officielle est reconnu aux agents diplomatiques et consulaires des puissances en Turquie tant à l'égard des

personnes susmentionnées que de leurs établissements religieux, de bienfaisance et autres, dans les Lieux-Saints et ailleurs.

La plus grande partie de cette clause était due à l'initiative du plénipotentiaire britannique. En la soumettant au vote du Congrès, le prince de Bismarck observa « que la portée de la proposition anglaise était la substitution de la chrétienté tout entière à une seule nationalité ». Cette assertion obligeait le représentant de la France à maintenir nettement notre droit de protection sur les catholiques et même à le préciser et à le fortifier en l'étendant aux églises chrétiennes indigènes qui sont en communion avec le Pape. M. Waddington se borna néanmoins à faire déclarer que « les droits acquis à la France sont expressément réservés ». Et le prince Gortschakoff obtint l'addition suivante : « Il est bien entendu qu'aucune atteinte ne saurait être portée au *statu quo* dans les Lieux-Saints. »

Il faut indiquer ici que, tandis que la France et la Russie exerçaient la protection des rayahs catholiques ou orthodoxes, en se fondant sur des concessions obtenues de la Porte par des traités, les grandes nations protestantes, la Prusse, l'Angleterre, les États-Unis eux-mêmes s'étaient intéressés très activement aux indigènes convertis au protestantisme. Leurs prétentions à ce patronage ne reposent sur aucun titre spécial. C'est au nom de l'humanité et de la tolérance, en invoquant les promesses contenues dans les hatts, que lord Strattford de Redcliff avait obtenu du Divan, de concert avec le ministre des États-Unis, la reconnaissance d'une communauté indigène protestante, et qu'il défendit les musulmans passés au protestantisme. Pour répondre au vœu de leurs sujets les gouvernements prussien et britannique avaient fondé à Jérusalem en 1840, et y entretenaient à frais communs, un évêché anglican.

V

ÉTAT PRÉSENT DE LA PROTECTION RELIGIEUSE

L'idée générale qu'on pourrait dégager de l'aperçu historique qui précède serait celle-ci : la protection religieuse,

cette forme si grave de l'intervention, n'a cessé de se développer et de se fortifier dans l'Empire Ottoman au cours du XVIIIe et du XIXe siècle. Les traités qui l'ont établie ou régularisée en ont fait un droit pour les puissances qui l'exercent. Reste à rechercher quels sont actuellement la nature, l'étendue et les effets de ce droit, qui en est titulaire et qui en bénéficie.

Il exige deux formes de protections que l'on confond presque toujours : l'une pourrait être juridique, c'est la forme complète, l'autre est simplement politique.

Politiquement, la protection appartient à toutes les puissances. Bien que le traité de Berlin ne le dise pas explicitement, les bénéficiaires en sont les populations non musulmanes de l'Empire, les seules à l'encontre desquelles « le principe de la liberté religieuse », posé avec l'extension la plus large par l'article 62 précité de ce document, pourrait être violé. On ne saurait préciser les manifestations dont elle est susceptible. Les ressources de la diplomatie sont inépuisables. Pour « les provinces habitées par les Arméniens », l'article 61 du traité édicte toutefois une garantie spéciale restée d'ailleurs lettre morte. Il impose à la Sublime-Porte l'obligation de « donner connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux puissances qui en surveilleront l'application ».

Inutile de rappeler que, depuis plusieurs années, les puissances, soucieuses avant tout de maintenir en équilibre leurs prétentions, ont toujours estimé que le droit d'intervention devait s'exercer par une action concertée et même collective, ce qui les a naturellement condamnées à l'inaction dans les diverses circonstances où l'occasion d'intervenir s'est offerte à elles. Elles se bornent à s'intéresser séparément, d'une façon plus ou moins active et efficace, à telle région, à telle communauté religieuse, à tel individu. Une énumération longue et fastidieuse de menus faits pourrait seule donner la mesure de cette ingérence quotidienne.

Tout autre est la forme de protection que j'ai appelée juridique. Il n'y a plus ici une pression exercée sur le Gouvernement de la Porte en faveur de certains de ses sujets, mais bien une relation entre l'État protecteur et certaines

personnes, ottomanes ou étrangères, fixées sur le territoire ottoman.

La France dispose, en vertu des Capitulations, sur les sujets des pays occidentaux non représentés auprès de la Porte, des mêmes pouvoirs de législation, de juridiction et de police que ceux dont elle dispose sur les Français. A sa souveraineté sont soumis, peut-être sous la réserve de tout ce qui rentre dans le statut personnel, bon nombre de sujets ottomans qui échappent ainsi dans une assez large mesure à la souveraineté du Sultan. Il en est de même pour les autres puissances qui ont obtenu par des capitulations et des traités des immunités pour leurs ressortissants.

Ainsi, dans l'Empire Ottoman, des personnes se trouvent soumises à deux souverainetés différentes, celle du Sultan et celle de l'État protecteur; et ces personnes, ce ne sont pas seulement des individus, ce sont aussi des personnes collectives, des personnes morales.

Nous allons voir que certaines communautés non françaises, qui exercent leur activité en Turquie ou en Égypte, sont ainsi protégées par la France et, dans certaines parties de l'Empire, par l'Autriche. Quelles sont ces communautés? A quel titre ces puissances les protègent-elles? En quoi consiste cette protection et quels en sont les effets?

Une des principales dispositions des traités d'établissement passés, sous le nom de Capitulations, avec la Porte, ayant été, nous l'avons vu, le libre exercice du culte, stipulé au profit des Français fixés en Turquie, des établissements catholiques n'avaient pas tardé à s'y fonder. Au point de vue spirituel, ils recevaient l'impulsion de Rome et se rattachaient à la Congrégation de la Propagande. Pour ce qui concernait leur temporel, ils dépendaient du roi de France et de ses ambassadeurs, quelle que fût la nationalité des religieux dont ils étaient composés. Les sujets des nations non représentées auprès de la Porte ne pouvaient visiter Jérusalem... aller et venir dans les limites des États du Sultan... sinon sous la bannière de l'Empereur de France... sans qu'il leur fût permis d'aller et de venir sous aucune autre bannière. Et cet article[1] des capitulations de 1740

1. Capitulations de 1740, art. 32.

s'appliquait, il s'applique encore à tous les ordres religieux, même à ceux qui n'étaient pas placés sous la juridiction d'une « province » ecclésiastique française de capucins ou de jésuites.

L'Église catholique est toujours représentée dans l'Empire Ottoman par nos autorités diplomatiques et consulaires, et notre ambassadeur à Constantinople sert d'intermédiaire entre le délégué apostolique et la Porte. C'est avec l'assentiment du Saint-Siège que les intérêts catholiques sont ainsi défendus dans la plus grande partie du territoire ottoman, comme ils le sont dans les autres régions hors chrétienté. mais la France ne tire pas son droit de protection de cette seule qualité de mandataire du Saint-Siège; elle en dispose en vertu des Capitulations[1].

L'Europe nous a reconnu plusieurs fois ce titre de défenseur des intérêts catholiques, fortifié d'ailleurs par une possession séculaire. Lors de la conférence tenue à Londres le 3 février 1830, entre la France, la Grande-Bretagne et la Russie, en vue d'organiser l'indépendance hellénique, « le plénipotentiaire français représenta que, depuis plusieurs siècles, la France est en possession d'exercer, en faveur des catholiques soumis au Sultan, un patronage spécial que Sa Majesté Très Chrétienne croit devoir déposer aujourd'hui entre les mains du futur souverain de la Grèce quant à ce qui concerne les provinces qui doivent composer le nouvel État ». En réponse à cette observation, dit l'acte diplomatique[2], « les plénipotentiaires de Russie et de Grande-Bretagne ont apprécié la justice de cette demande ». Le traité du 14 novembre 1863[3] se référait expressément au protocole qui vient d'être cité, pour garantir suivant la même condition « à l'Église catholique romaine... la protection spéciale ainsi que les avantages dont elle est présentement en possession... » C'est à cette protection que faisait enfin allusion l'article 63 du traité de Berlin, lorsqu'il déclare « réserver expressément les droits acquis de la France ».

1. Capit. de 1740, art. 38.
2. Protocole n° 3. (*Archiv. diplom.*, 1862, t. IV, p. 388.)
3. Art. 5, § 2. (*Archiv. diplom.*, 1864, t. II, p. 167; 1865, t. II, p. 329.)

Pourquoi ce texte a-t-il été rédigé de façon qu'il semble à première vue contredit par le paragraphe précédent du même article? D'une part, le traité *reconnaît* aux agents des Puissances en Turquie « le droit de protection officielle, tant à l'égard des ecclésiastiques, pèlerins et moines de toutes les nationalités, voyageant dans la Turquie d'Europe ou d'Asie, que de leurs établissements... » D'autre part, il *réserve* expressément les droits de la France, qui consistent précisément dans la protection exclusive des catholiques. Comment concilier ces deux dispositions?

Les Puissances rivales ont, à diverses reprises et tout récemment, tenté de le faire en niant les titres historiques de la France. Cette thèse fut soutenue dans une brochure du sénateur italien Lampertico publiée en 1891 sur la demande et aux frais de l'*Associazione nazionale per soccorrere i missionari cattolici italiani*. Elle est pourtant contraire aux Capitulations de 1740, qui interdisent, dans les termes les plus impératifs, aux sujets des nations non représentées auprès de la Porte, de se mettre sous la protection d'une autre puissance que la France, et à l'exercice ininterrompu de ce droit de protection par les autorités françaises avant et après la publication de ce traité.

Il n'en reste pas moins que cette rédaction de l'article 63 du traité de Berlin est aussi obscure et maladroite que possible, et l'on s'étonne vraiment quand on apprend qu'elle fut proposée par M. Waddington lui-même, mis en garde pourtant par l'observation que nous avons citée du prince de Bismarck.

Le parti qu'auraient dû raisonnablement prendre les plénipotentiaires français eût été de faire proclamer l'existence de notre droit par une clause que la Conférence eût aisément acceptée, comme un modeste avantage accordé à notre pays. Toutefois, lorsqu'on examine attentivement cette proposition, la portée en apparaît moins grande qu'au premier abord. Observons, en effet, qu'elle vise « les ecclésiastiques, pèlerins et moines voyageant en Turquie... et leurs établissements... » L'interprétation stricte étant de droit toutes les fois qu'il s'agit d'une clause dérogatoire à une convention antérieure, il semble que les bénéficiaires de la protection collective de

l'Europe doivent être les seuls pèlerins et que, pour le surplus, c'est-à-dire pour tout ce qui touche à la défense des intérêts catholiques, les droits de la France ont été « expressement réservés ».

La France reste donc, en dépit de cette disposition malencontreuse, la protectrice de l'Église catholique dans le Levant. Mais ce titre et les pouvoirs qui en découlent sont loin d'avoir l'étendue qu'on leur suppose généralement. Notre juridiction ne s'applique ni à tous les habitants catholiques, ni à toutes les parties géographiques de l'Empire Ottoman. Les catholiques indigènes y échappent presque complètement. Cette restriction résulte des titres mêmes qui ont établi la protection. Aussi, lorsque nos agents diplomatiques s'entremettent plus ou moins activement en faveur des Églises « unies », ce ne peut être que par application du droit collectif de protection dont disposent les puissances.

Telle est, au moins, la thèse qui a été présentée à plusieurs reprises ; mais elle paraît trop absolue. Ceux qui l'ont soutenue ne tiennent pas compte de la situation spéciale faite à ces établissements par l'organisation et la hiérarchie centralisées, qui sont l'essence du catholicisme.

Quand le Sultan attribua aux Églises unies une personnalité civile et même politique égale à celle dont jouissaient les « nations » grecque, arménienne ou juive, octroyant à leurs chefs un semblable pouvoir de décider, d'administrer et de juger, il reconnut, par cela même, la part que le chef suprême de ces Églises doit nécessairement, suivant leurs canons, prendre à l'exercice de ces pouvoirs et à leur transmission. Le Pape valide l'élection des patriarches « unis », il revise non seulement leurs décisions, mais aussi leurs sentences ; il surveille de haut, mais fort attentivement, la vie religieuse de ces corporations. On objectera peut-être que cette juridiction du Saint-Siège n'existe pas pour la Porte qui ne l'a jamais admise, au moins officiellement. Il est facile de répondre : d'une part, la grande objection qui retarda l'érection des Églises catholiques indigènes en communautés autonomes fut précisément leur soumission au Pape ; d'autre part, nos diplomates ont, sans difficulté, depuis cette reconnaissance, représenté le Saint-Siège auprès de la Sublime-Porte, tout comme

ils l'auraient fait pour un État étranger dépourvu de représentation diplomatique et consulaire. — Si la curie romaine exerce en effet la majeure partie de ses attributions d'appel et de contrôle sur les Églises indigènes par l'entremise des délégués apostoliques, les gouvernements ottoman ou égyptien ne reconnaissent pas ces agents en cette qualité. C'est par l'ambassadeur et les consuls de France que sont défendus les droits du Saint-Siège sur les catholiques ottomans. La France défend également les droits de ces derniers, et dispose ainsi sur eux d'une sorte de demi-protection indirecte fort atténuée, mais pourtant réelle, qui consiste simplement à les soutenir auprès des autorités, à maintenir le respect de leurs libertés traditionnelles.

Infiniment plus riches et plus complexes, les droits de la France sur l'Église latine du Levant ne sauraient, au contraire, être comparés qu'aux relations d'un souverain avec ses sujets. Tous les établissements : églises, couvents, séminaires, collèges, écoles, hospices, hôpitaux, latins relèvent des autorités françaises ; nos lois et nos règlements leur sont en principe applicables ; nos consuls les administrent et les jugent dans les limites posées par les Capitulations ; les divers privilèges concédés par ces traités, tels que l'inviolabilité du domicile et l'exemption de certains impôts, leur profitent dans la même mesure qu'aux Français. En un mot, ils vivent complètement sous l'empire de la loi et dans le ressort des juridictions françaises. Ils sont représentés et défendus devant les tribunaux et les fonctionnaires ottomans par les agents de la France qui, par une juste compensation, les contrôlent, les surveillent et imposent, le cas échéant, aux religieux et aux missionnaires l'obligation « de se conduire suivant les règles de leur état, de s'abstenir de toute immixtion dans les affaires des particuliers, de toute relation suspecte, intrigue, trouble, sous peine d'être renvoyés[1] ». Ces établissements comptent des membres de toutes les nationalités. Certains d'entre eux, nomme les capucins, sont même composés presque entièrement de non-Français. La protection française les couvre néanmoins, car les corporations ont une existence propre,

1. Ce sont les termes de l'ordonnance du 3 mars 1781, articles 134 et 135.

distincte de celle des individus dont elles personnifient les intérêts communs.

Cependant, de graves difficultés ont été soulevées par l'Italie et l'Allemagne lorsqu'il s'est agi de poursuivre les moines orthodoxes coupables d'avoir assommé sur le parvis du Saint-Sépulcre les religieux de la custodie de Jérusalem. Ceux-ci avaient été malmenés non en tant que particuliers de telle nationalité, mais comme membres d'un ordre pourvu de certains privilèges et dont ils prenaient la défense. Qui devait faire valoir leurs droits? Par qui (c'était le point précis) seraient transmises les citations à comparaître devant le tribunal turc? Le consul de France pouvait se prévaloir de son titre de protecteur de la Custodie; les consuls des pays auxquels appartenaient les victimes, s'en tenaient au fait matériel des blessures reçues par leurs ressortissants, sans vouloir rechercher le mobile qui avait dirigé les agresseurs. Ils eurent gain de cause. Une autre solution avait prévalu quatre ans auparavant dans la fameuse affaire du Père Salvatore Lili. On sait que ce capucin avait été tué entre Marasch et Zeitoun par les soldats du colonel Mahzar bey. L'ambassadeur de France et celui d'Italie réclamèrent conjointement la punition du coupable. Chacun d'eux désigna une personne pour le représenter à l'enquête ordonnée par le Sultan à l'effet d'établir les circonstances du meurtre. L'un agissait à titre de représentant du gouvernement national de la victime, l'autre en qualité de protecteur du religieux, membre d'une communauté placée sous la juridiction française et mis à mort dans l'exercice de son ministère. C'était là une solution équitable, conforme à la tradition et aux droits de la France.

Mais, en fait, la France n'exerce pas effectivement dans tout l'Empire ottoman le droit de protection qui vient d'être décrit. En Albanie, dans les vilayets de Kossovo, Janina et Scutari, c'est l'Autriche qui protège les religieux latins et les privilèges des populations catholiques indigènes. Elle agit de même dans certaines parties de la Macédoine, les autres points de ce territoire étant laissés à l'influence française. Les deux puissances concourent à protéger la tribu catholique des Mirdites, dont il fut question au Congrès de Berlin lorsque cette assemblée eut à discuter la proposition présentée par M. de

Saint-Vallier au nom des plénipotentiaires d'Autriche-Hongrie et de France : « Les populations mirdites continueront à jouir des privilèges et des immunités dont elles sont en possession *ab antiquo*[1]. »

Nous savons les raisons que la France pourrait alléguer si elle s'offusquait sérieusement de ce partage de la protection, que les Capitulations de 1740 lui reconnaissent sur les sujets des États non représentés auprès du Sultan, par conséquent sur toutes les communautés soumises au Souverain Pontife. Mais le Gouvernement français n'a jamais pratiqué avec intransigeance son rôle de protecteur. Protéger les gens malgré eux serait d'ailleurs une tâche ingrate et difficile, or Rome s'est exprimée, avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, sur l'usage qu'elle compte faire de notre protection et de celle de l'Autriche.

La congrégation de la Propagande avait cru devoir rappeler aux délégués apostoliques et aux évêques, par une circulaire du 22 mai 1888, la ligne de conduite que « la triste situation de l'Église » *(aspera rerum conditio)* leur imposait vis-à-vis des représentants du Quirinal. Pour ceux-ci, nulle faveur, nulle complaisance, pas d'invitation aux cérémonies, pas d'honneur public. Libre à l'ambassadeur et aux consuls italiens de subventionner les œuvres catholiques, mais tout droit de contrôle sur l'emploi de ces subsides devait leur être refusé. « On sait, poursuit le rédacteur de la circulaire, que la nation française exerce en Orient une protection séculaire et confirmée par les traités internationaux. Là où cette protection est en vigueur, qu'on l'observe religieusement et que les missionnaires soient prévenus d'avoir à recourir, en cas de besoin, aux consuls et aux administrateurs français... Là au contraire où la protection autrichienne a prévalu, on s'abstiendra également de tout changement. »

Ces instructions trouvèrent peu après leur application en

1. Protocole XIII du Congrès de Berlin (Martens, 2e série, III p. 396). Les plénipotentiaires ottomans ayant déclaré que « la Sublime Porte comptait ne faire, pour le moment, aucun changement dans la situation de la montagne mirdite ; en présence de cette déclaration dont le Congrès prit acte, les Plénipotentiaires d'Autriche-Hongrie et de France firent connaître que l'insertion de leur proposition au protocole, suivie de la déclaration précitée, leur paraissait donner une satisfaction suffisante au but qu'ils avaient en vue. »

Égypte; elles y résolurent, par l'adage *beati possidentes,* interprété un peu largement, des difficultés qui ont fait quelque bruit et occupé un certain temps nos diplomates.

Dans ce pays, l'Autriche protège de la façon la plus complète deux congrégations latines des plus prospères, les Récollets de la Haute-Égypte et les Pères du Soudan; et, ce à quoi elle attache beaucoup de prix, elle protège politiquement plutôt que juridiquement l'Église copte catholique.

Les Pères du Soudan, dont les missions agissent à Khartoum et au delà de Fachoda, régions sur lesquelles le gouvernement britannique a déclaré formellement ne vouloir reconnaître aucune ingérence européenne et en particulier aucun protectorat religieux, sont en majeure partie Autrichiens et Italiens; ils ont en Égypte trois maisons, le Caire, Helouan, Assouan, qu'ils administrent sous l'autorité et la juridiction du ministre et des consuls austro-hongrois. Les Récollets, branche de l'ordre de Saint-François, sont établis exclusivement en Haute-Égypte où ils comptèrent, jusqu'en 1894, huit maisons. Ils s'étaient établis vers 1660, envoyés par Rome sur l'initiative des agents français, pour éclairer et soutenir les Coptes unis. Ils demeurèrent près de cent ans sous la protection de la France. Mais, vers le milieu du XVIIIe siècle, on ne sait trop comment, autant qu'on le peut conjecturer, durant un intérim de dix ans, qui sépara la nomination et l'installation d'un consul général français, les Récollets se placèrent sous la protection de la République de Venise. Lorsque le traité de Vienne eut fait de la Vénétie une province autrichienne, l'Autriche prit le lieu et place de la Sérénissime République. Elle persista, après 1866, à protéger ces missionnaires et, par la même occasion, dit-on, les catholiques coptes dont ils formèrent et dirigèrent longtemps le clergé,

La situation des catholiques indigènes-unis fut en Égypte, jusqu'au commencement du dernier siècle, la même que dans les autres possessions ottomanes. Leurs communautés, n'étant pas officiellement reconnues, dépendaient, relativement au statut personnel, à l'état-civil et à la perception de l'impôt, du patriarche et des évêques coptes orthodoxes, souvent mal disposés, parfois mêmes ouvertement hostiles. Les Récollets firent alors, paraît-il, tout naturellement bénéficier de leur

protection les coptes-unis qu'ils évangélisaient. C'est pourquoi, dans chacune de leurs maisons, on comptait deux ou trois pères et quelques prêtres coptes-catholiques qui s'y étaient formés, y séjournaient volontiers et profitaient de la chapelle du couvent. Ceux-ci, jouissant en fait des mêmes privilèges que ceux-là, auraient été pratiquement considérés par l'autorité locale comme protégés autrichiens[1].

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, grâce à la politique de concession pratiquée par les Khédives au profit des représentants des puissances, en vue d'appuyer sur eux leur autonomie menacée par la Sublime-Porte, l'Autriche aurait exercé directement, sans restriction, sur l'Église copte, bon nombre de droits souverains. On allègue plusieurs faits qui tendent à prouver que les évêques et les vicaires apostoliques des coptes étaient présentés par le ministre autrichien à la nomination du gouvernement local, que les églises, couvents, écoles et tous les établissements coptes-unis relevaient des tribunaux impériaux tout comme s'il s'était agi de personnes morales autrichiennes. Ce dernier privilège aurait survécu à la création en Égypte de tribunaux mixtes, composés de juges indigènes et européens institués en 1875 pour remplacer en divers cas les tribunaux consulaires étrangers.

Peu à peu le gouvernement khédivial se ressaisit, il fit rentrer sans trop de peine la communauté copte-catholique dans sa sujétion. La réforme fut consommée en 1900, lors de la nomination par décret khédivial d'un patriarche copte-catholique, doté des mêmes pouvoirs et des mêmes immunités que le chef de l'antique patriarcat jacobite, elle fut consacrée à la même époque par un accord entre le ministre d'Autriche et le gouvernement égyptien. Depuis lors, la protection religieuse austro-hongroise des coptes n'a plus en Égypte, comme en Albanie ou en Macédoine pour les catholiques indigènes, qu'un caractère politique.

Cette protection profite actuellement à un petit nombre d'Égyptiens, car les Coptes sont encore en très grande majorité

1. Un rescrit impérial, adressé le 14 novembre 1832 à Monseigneur Théodore Aboukarim, évêque copte-uni, lui annonce que sera maintenu aux catholiques indigènes le bénéfice de la protection impériale à laquelle ils ont droit, ainsi que le prouvent les documents en possession de ce prélat.

jacobites. L'Autriche y tient beaucoup, non sans raison d'ailleurs, car le catholicisme fait chaque année des progrès sérieux parmi les indigènes orthodoxes. Dans leur enthousiasme les missionnaires entrevoient le moment où les chrétiens de la vallée du Nil obéiront tous à la houlette du Pasteur romain. Rêve plus ambitieux encore, l'*abouna*, chef de l'Église abyssine, reconnaît l'autorité du patriarche orthodoxe du Caire par lequel il est consacré après son élection. Pourquoi cette Église, jadis conquise par des Jésuites portugais et qu'un patriarche latin a longtemps dirigée, ne suivrait-elle pas la voie tracée par l'Église dont elle est le prolongement et ne reviendrait-elle pas elle aussi à l'union ? Pourquoi, dans ce pays si profondément chrétien, la protection religieuse ne préparerait-elle pas le protectorat politique ?

Telle est la thèse, tels sont les arguments, telles sont les prétentions des représentants de l'Empire austro-hongrois. Le gouvernement français, s'il ne s'insurge pas contre le fait accompli, n'admet ni les uns ni les autres. Pour lui, les consuls de France en Égypte se sont toujours, plus ou moins, activement intéressés à l'Église catholique, latine ou indigène sans distinction de rite. Tout au plus y a-t-il eu peut-être, sur certains points du territoire égyptien, extension abusive de la protection autrichienne par suite de la vie commune menée dans plusieurs localités par les Récollets et par le clergé copte.

En 1894 cette indivision prit fin. Le clergé copte la supportait impatiemment et prétendait rester le maître chez lui. Une décision de Rome résolut le conflit en sa faveur. Notre ministre profita de l'occasion. Les fonctions patriarcales venaient d'être confiées à un jeune prélat de la plus rare distinction, dont une éducation toute française avait orné et fortifié l'esprit solide et brillant, le jugement ferme et droit. On chercha à incliner le nouveau chef de l'Église copte-unie du côté français. Mais il fallait avant tout le consentement de Rome. Finalement la tentative échoua : elle ne pouvait réussir, car elle se heurtait aux instructions pontificales contenues dans la circulaire *Aspera rerum conditio*. Indiscutablement, l'Autriche se trouvait en possession, possession peut-être récente, mais qui suffisait à imposer au Saint-Siège l'abstention dont il s'est fait une règle en pareil cas.

La France garde au surplus la protection juridique de l'Église latine d'Égypte. Abstraction faite des Coptes, elle défend, sur tout le territoire khédivial, les communautés catholiques des différents rites dont quelques-unes, celles des Syriens notamment, sont nombreuses et prospères.

VI

REMARQUE FINALE

L'institution dont l'évolution et la forme actuelle viennent d'être retracées est une application du droit international *sui generis* qui règle les relations entre la Porte ottomane et les puissances d'Occident. Celles-ci disposent en Turquie et en Égypte d'une autorité et d'une juridiction directes qu'elles ne laissent exercer à aucun degré sur leur propre territoire par les agents des autres États, elles contrôlent en outre de très près, dans ces deux pays, tous les travaux administratifs ou judiciaires des fonctionnaires locaux, sans pourtant admettre, lorsqu'il s'agit de leurs propres affaires, rien de ce qui peut donner la moindre idée d'une ingérence étrangère.

Comment l'Europe, dont les représentants ont pourtant solennellement déclaré dans le traité de Paris que « la Turquie était admise aux avantages du droit public et du concert européens » viole-t-elle aussi délibérément le précepte : *ne fais pas à autrui...*? — Parce qu'il n'y a pas entre elle et l'Empire ottoman cette identité d'origine, de mœurs, de croyances, d'aspirations, en un mot cette « communauté de droit » qui unit les peuples dont elle se compose et les maintient, en dépit de leurs haines et de leurs rivalités, dans cette grande société qui se dénommait jadis la chrétienté.

Cette explication spécieuse et sommaire est devenue banale, elle fait partie de cette douteuse monnaie d'idées courantes qui circule sans que personne prenne la peine de la contrôler. Qui l'examine d'un peu près se rend pourtant bien vite compte de son insuffisance. Il faut donc tâcher tout au moins

de la préciser un peu en l'appliquant au point particulier sujet de cette étude.

Depuis longtemps déjà — depuis que les légistes ont retrouvé l'idée romaine de la souveraineté — les pays orientaux se sont organisés en États. Or, ce qui caractérise cette organisation, c'est l'indépendance complète, l'autorité absolue et sans partage dans les limites d'un territoire.

Diverses causes ont empêché jusqu'ici les peuples musulmans restés indépendants de réaliser cette notion sur laquelle les Japonais sont si rapidement parvenus à modeler leur constitution et à asseoir leur politique étrangère. J'en ai déjà signalé la plus efficace : le droit public islamique, sacré et immuable, comme le surplus de la loi religieuse, et dont l'application a divisé les populations ottomanes en deux castes, croyants et mécréants, ces derniers répartis en diverses communautés autonomes, au point de vue de la juridiction et de la perception de l'impôt. La même raison se trouve à l'origine des immunités de juridiction et de police, démesurément étendues par la suite, dont profitèrent, dès le début, les sujets des États européens qui conclurent des Capitulations avec la Porte.

Lorsque les ministres réformateurs turcs cherchèrent, vers le milieu du dernier siècle, à constituer leur pays en État souverain sur le modèle européen, leurs tentatives furent vaines, éphémères, ou tout au moins d'un succès très partiel, car ils prétendaient conserver intact l'édifice théocratique qui abrite, depuis des siècles, le pouvoir des Sultans, en se bornant à le moderniser par des placages dans le style français, destinés à donner aux puissances sous l'impulsion desquelles cette restauration superficielle avait été entreprise l'impression d'un État nouvellement construit suivant toutes les règles du droit moderne. Les puissances virent très bien que cette œuvre réformatrice n'avait rien de substantiel ; elles accentuèrent leurs exigences et fortifièrent leur main-mise, spécialement au point de vue qui nous occupe, de telle sorte que l'Empire ottoman vit toujours en fait, malgré ses efforts, dans une situation de demi-souveraineté, une partie de ses droits régaliens étant exercée par les gouvernements occidentaux à leur profit, l'autre formant l'objet d'une sorte de curatelle confiée aux grandes puissances européennes.

Dans ce conseil de famille, animé d'intentions sévères, mais dont les membres sont trop peu désintéressés et trop méfiants les uns des autres pour faire une besogne active, la France figure à un double titre, pour elle-même et pour le compte d'un tiers qui est l'Église catholique. Sa position y est donc exceptionnellement forte, et quelques-uns des autres curateurs en sont jaloux.

Comment cette jalousie n'est-elle pas un avertissement et une lumière pour ceux de nos politiciens, qui, contrairement à la formule de Gambetta, veulent faire de l'anticléricalisme un article d'exportation? Leur programme a été résumé par l'un d'eux en ces mots prononcés dans un banquet : « Je ne puis me persuader que ce qui est mauvais en France soit bon en Orient. » Simples paroles, trop simples, comme le fameux : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » Ce que la France risque de perdre à faire table rase d'un long passé, à négliger les circonstances historiques, l'état des choses, la réalité en un mot, pour le facile plaisir d'appliquer un enfantin syllogisme, cette étude l'a démontré, nous l'espérons. Pour nous, même après les événements et les discussions de ces derniers jours, il nous paraît monstrueusement invraisemblable qu'un gouvernement se rencontre, capable de sacrifier une partie si considérable du patrimoine national. Nous voulons croire que ce qui peut encore être sauvé sera sauvé.

P. ARMINJON.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1903

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages.
LA REINE SOPHIE	Lettres à M. X. (1862-1877)	1
ALFRED RAMBAUD	L'Empereur de Carthage (2e *partie*)	27
JUDITH GAUTIER	Le Second Rang du Collier. — V	70
PIERRE LEHAUTCOURT	Les Leçons de la Guerre Sud-Africaine	89
GÉRARD D'HOUVILLE	L'Inconstante (*fin*)	117
A. GAZIER	Napoléon au Conseil d'État	160
IVAN STRANNIK	Wladimir Korolenko	175
GEORGES GAULIS	En Albanie	199

LIVRAISON DU 15 MARS

EDMOND SÉE	L'Indiscret	225
MICHEL BRÉAL	Gaston Paris	291
LOUIS BERTRAND	Le Rival de Don Juan (1re *partie*)	299
XXX	La Flotte utile	356
ROMAIN COOLUS	L'Hiver ami	375
ALFRED RAMBAUD	L'Empereur de Carthage (3e *partie*)	379
FÉLIX MANGINI	L'Assistance aux Tuberculeux indigents	424
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — La Note Austro-Russe	454

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages.
MARCEL GIRETTE	Sans Lui	477
CH.-V. LANGLOIS	La Loi anglaise sur l'Enseignement. — I	498
LOUIS BERTRAND	Le Rival de Don Juan (2e *partie*)	521
ANDRÉ HALLAYS	Hector Berlioz Critique musical	560
ANDRÉ ANTOINE	Causerie sur la Mise en Scène	596
JUDITH GAUTIER	Le Second Rang du Collier. — VI	613
ALFRED RAMBAUD	L'Empereur de Carthage (*fin*)	631
L. HOULLEVIGUE	La Science et l'Industrie du Froid	678

LIVRAISON DU 15 AVRIL

PIERRE DE SÉGUR	Un Grand Homme de Salons	701
LOUIS BERTRAND	Le Rival de Don Juan (3e *partie*)	737
LOUIS BATIFFOL	Un Garde du Corps de Louis XIII. — I	797
J.-A. COULANGHEON	Les Désirs de Monique	819
JEAN PSICHARI	Un Mystère crétois du XVIe Siècle	850
CH.-V. LANGLOIS	La Loi anglaise sur l'Enseignement. — II	865
JACQUES NORMAND	Au Logis	886
P. ARMINJON	La Protection religieuse dans l'Empire ottoman	891

Pie
Lou
Lou
J.-A
Jea
Ch.
Jac
P.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
APR 30 1903

10e Année. N° 8. 15 Avril 1903.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Pierre de Ségur	*Un Grand Homme de Salons*	701
Louis Bertrand	*Le Rival de Don Juan* (3e partie)	737
Louis Batiffol	*Un Garde du Corps de Louis XIII.* — I.	797
J.-A. Coulangheon	*Les Désirs de Monique*	819
Jean Psichari	*Un Mystère crétois du XVIe Siècle*	850
Ch.-V. Langlois	*La Loi anglaise sur l'Enseignement.* — II.	865
Jacques Normand	*Au Logis*	886
P. Arminjon	*La Protection religieuse dans l'Empire ottoman*	891

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1903

LIVRES NOUVEAUX

LA NOUVELLE ESPÉRANCE,
par la comtesse **Mathieu de Noailles.**

Tout le monde a lu et admiré les deux si intéressants recueils de madame la comtesse de Noailles : nos lecteurs ont été les premiers à connaître son beau talent. Après le *Cœur innombrable* et l'*Ombre des jours*, qui étaient des poèmes en vers, l'auteur nous donne aujourd'hui un troisième volume qui est un roman, mais qui est aussi et surtout un poème en prose. On y retrouvera toutes les mêmes adorables qualités d'abondance, de grâce et de force. L'œuvre est tout à fait originale et personnelle. Et, sans doute, le récit, tour à tour, se hâte ou s'attarde exagérément. Mais qu'importe ! L'héroïne est toujours bien vivante : c'est un des caractères de femmes les plus neufs et les plus modernes que nous ait donnés le roman contemporain. On l'aime et on la plaint, cette pauvre Sabine de Rozée, si passionnée et si douloureuse, qui a besoin d'aimer comme de respirer, et qui meurt de s'être heurtée aux tendresses incomplètes des hommes. Le roman restera comme une belle œuvre où abondent les sensations subtiles et fortes, où l'on trouve partout « une acuité extraordinaire de jugement et de sensation qui perçoit et fixe les rapports les plus exacts, les plus frappants entre les sentiments ou les objets, entre les gestes, les parfums ou les couleurs ». Il restera aussi comme un document sur un cœur de femme au commencement du XXe siècle. La *Maison du Péché*, l'*Inconstante*, la *Nouvelle Espérance*, voilà trois romans de femmes très différents et de haute valeur.

LACTANCE,
Étude sur le mouvement philosophique et religieux sous le règne de Constantin, — par **René Pichon.**

M. Pichon a divisé en trois parties ce curieux travail où il étudie successivement la philosophie chrétienne de Lactance, son art d'écrivain et ses vues historiques et politiques. On connaît fort peu Lactance, et son œuvre n'est pas très intéressante par elle-même : elle l'est surtout par ce qu'elle exprime du milieu où il a vécu. M. René Pichon nous l'explique fort nettement dans sa préface : « Lactance est « médiocre », au sens latin du mot, et un peu aussi au sens français ; mais cette médiocrité même ne fait que le rendre plus digne d'être observé, sinon pour lui-même, au moins pour ce qu'il représente. Les génies originaux ne sont pas de fidèles expressions du milieu où ils vivent : ils sont tantôt au-dessus, tantôt à côté, toujours en dehors. Bourdaloue et Nicole nous donnent une idée bien plus vraie de la littérature religieuse du XVIIe siècle que Pascal ou Bossuet qui la dépassent. » Ces quelques phrases permettront au lecteur de goûter, par avance, la forme élégante et précise de M. René Pichon.

TACITE, par **Gaston Boissier.**

Aucun historien n'est plus populaire que Tacite. C'est l'un des rares auteurs anciens qu'on lise encore et son influence a toujours été considérable. M. Gaston Boissier nous donne aujourd'hui sur ce prince des historiens l'étude magistrale qu'on attendait. En quatre chapitres qui épuisent le sujet, il étudie tour à tour : « Comment Tacite est devenu historien, — la conception de l'histoire dans Tacite, — le jugement de Tacite sur les Césars, — les opinions politiques de Tacite ». Nul ne connaît mieux que M. Gaston Boissier les hommes et les œuvres de la littérature romaine ; nul ne nous les a mieux présentés : car l'auteur n'est pas seulement un critique et un érudit, c'est aussi un écrivain toujours élégant, un « humaniste », comme on disait autrefois. On trouvera jointes à ce travail sur Tacite quelques études publiées à diverses époques, et qui peuvent aider à le mieux comprendre.

AVOCATS ET MAGISTRATS, par **Edmond Rousse.**

M. Edmond Rousse nous présente ainsi son livre : « La plupart des avocats dont j'ai raconté l'histoire n'ont été mêlés que de très loin à la politique. Aucun d'eux, un seul excepté, n'a compté parmi les plus illustres et les plus éloquents d'entre nous. Mais tous étaient des hommes de grand sens, de grand cœur et de bonne renommée... » Ce sont des exemples et des modèles que M. Edmond Rousse propose aux jeunes avocats. Sans complaisance, en toute liberté, il nous a tracé des portraits précis et, peu à peu, c'est tout ce monde si original du Palais qu'il évoque à nos yeux avec une verve toujours spirituelle.

COMPAGNIES ET SOCIÉTÉS COLONIALES ALLEMANDES, par **Pierre Decharme.**

M. Decharme s'est proposé d'étudier le rôle joué par l'initiative privée dans le rapide progrès de la colonisation allemande. Il nous donne une histoire sommaire de la politique coloniale de l'Allemagne, depuis 1880, et une description exacte et savante des formes qu'ont présentées, au cours des dix-huit dernières années, les Compagnies de commerce et les Sociétés concessionnaires associées à cette œuvre rapide et hardie. Ce qui fait le grand intérêt de cet ouvrage, ce n'est pas seulement la solidité de la documentation et la claire précision du récit, c'est encore et surtout peut-être la leçon pratique que nous donne l'analyse attentive de cet exemple. Il paraît en résulter de la manière la plus nette que « le système des grandes Compagnies, jouissant de droits régaliens, est contraire aux conceptions politiques et aux idées sociales de notre époque, ainsi qu'à la mise en valeur rationnelle des colonies ».

LIVRES NOUVEAUX

NAPOLÉON ET SA FAMILLE, tomes V et VI, par **Frédéric Masson.**

Ces deux curieux volumes font la quatrième partie de la grande étude sur *Napoléon et sa Famille*, M. Frédéric Masson s'est renfermé étroitement dans l'exposé de la banqueroute du système familial, dont il nous avait précédemment raconté l'éclosion, le développement, les succès et les échecs. Dans un curieux avant-propos, M. Frédéric Masson nous expose et défend sa conception de l'histoire qui, selon lui, n'est point seulement une science méthodique et précise, mais aussi et surtout un art de *divination*. Pour préparer cette divination, l'historien a le droit de tout dépouiller et de tout commenter, non seulement les papiers d'État, mais aussi les correspondances et les documents privés qui peuvent tomber entre ses mains. Du jour où un homme a prétendu jouer un rôle dans l'histoire, « il s'est livré à elle. Elle a étendu sur lui sa main froide et nulle puissance au monde ne peut le lui arracher ». Tout cet avant-propos est d'une belle éloquence indignée et persuasive. Il en faut citer encore cette phrase où M. Frédéric Masson juge lui-même son œuvre à la fois avec orgueil et avec modestie : « J'ai donné de Celui qui demeure le plus étonnant exemplaire d'humanité et qui est vraiment l'homme prodige, une série de croquis qui ne vaut pas encore un portrait entier, mais dont chacun est serré d'après nature avec une curiosité ardente et une entière bonne foi. » Ces deux beaux volumes resteront parmi les plus intéressants de cette magistrale série.

GENTILSHOMMES CAMPAGNARDS DE L'ANCIENNE FRANCE, par **Pierre de Vaissière.**

« Aux yeux de beaucoup de gens, encore aujourd'hui, l'ancienne noblesse de France s'incarne en deux types : le haut et puissant baron féodal du moyen âge, le courtisan brillant et raffiné des dernières années de la monarchie. » M. Pierre de Vaissière a fort judicieusement distingué et nous présente un troisième type, celui du gentilhomme campagnard. Les historiens ont jusqu'ici négligé l'histoire de toute cette partie de la noblesse, qui, dédaignant la cour, ou dédaignée par elle, continua de vivre sur ses terres. Souvent attaqués au XVIIe siècle, ridiculisés sur les théâtres et dans les satires, ces gentilhommes campagnards ne méritaient pas le décri où ils tombèrent. Tous ne furent pas des inutiles, des tyrans, des ivrognes, des débauchés. Quelques-uns, au contraire, furent des hommes actifs et intelligents, appliqués à faire valoir leurs terres, tenant leurs comptes, s'informant avec soin de l'état moral et matériel de leurs paysans. Et ils avaient droit à cette réhabilitation tardive que leur apporte l'étude si intéressante de M. Pierre de Vaissière.

ÉTUDES SUR LA NATURE HUMAINE,
— Essai de philosophie optimiste, —
par **Élie Metchnikoff.**

En écrivant ce livre, M. Metchnikoff n'a point songé au « grand public », et quelques parties au moins de l'ouvrage sont, en effet, pour le commun des lecteurs, une lecture technique et peut-être un peu difficile. Mais lorsqu'un homme comme M. Metchnikoff, qui est une des intelligences les plus vigoureuses, les plus originales, les plus inventives, les plus fécondes de notre temps, s'applique à l'étude de problèmes aussi vastes et aussi graves que la mort, la maladie, le bonheur, l'harmonie de la vie humaine, il n'est pas possible que le « grand public » lui-même se refuse à faire un effort et à écouter cette parole savante, riche de vérités, riche aussi de confiance sereine et d'espoir dans les destinées de l'humanité. Ce livre est une ébauche ; c'est le programme, en quelque sorte, des efforts que l'auteur veut consacrer à étudier scientifiquement les conditions d'une vie humaine plus longue et plus heureuse ; c'est comme une introduction lointaine et lente au bonheur que la science promet aux hommes de demain.

L'INDE D'AUJOURD'HUI, par **Albert Métin.**

Nous avons signalé tout récemment le beau volume de M. Pierre Loti sur l'*Inde (sans les Anglais)*. Il est intéressant de lire ensuite l'étude sur les conditions de la vie sociale dans l'Inde que publie aujourd'hui M. Albert Métin. L'auteur n'a donné place dans ce livre ni à la polémique, ni aux hypothèses, ni aux vœux d'avenir : il a cherché simplement à « exposer tous les faits, chacun à sa place, dans un esprit rationaliste et démocratique, mais sans cacher sous l'apparence du libéralisme un parti pris de dénigrement anglophobe ». Cette « étude de société » mérite de retenir l'attention. Les observations ingénieuses y abondent et la lecture en est fort agréable : car l'auteur écrit d'un style naturel et précis.

LES PORTRAITS DESSINÉS DE J.-A.-D. INGRES, par **Henry Lapauze.**

Voici un livre très important pour l'histoire iconographique du XIXe siècle. En dehors même du texte, qui nous apporte des documents précieux et une savoureuse analyse du génie de Ingres par M. Henry Lapauze, on a eu la bonne pensée de reproduire en *fac simile* les cent crayons les plus admirables du maître. On voit défiler tour à tour M. de Norvins et Paganini, Liszt à vingt-quatre ans et Gounod à vingt-deux, etc. M. Henry Lapauze, qui s'est attaché à nous mieux faire connaître son compatriote Ingres, ne pouvait préluder plus heureusement que par de tels travaux à l'*Histoire de l'Académie de France à Rome* qu'il prépare en ce moment.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS — 6778-4-03. — (Encre Lorilleux).